BnF Gallica

Traité du caractère /

Emmanuel Mounier

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

Mounier, Emmanuel (1905-1950). Auteur du texte. Traité du caractère / Emmanuel Mounier. 1946.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.


Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BARNICAUD REL

EMMANUEL MOUNIER

TRAITÉ DU CARACTÈRE

COLLECTIONS "ESPRIT"

la condition humaine

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

TRAITÉ
DU
CARACTÈRE

8° R
49071

DL 29460 11-9-46

DU MÊME AUTEUR

La Pensée de Charles Péguy
Plon, *Roseau d'Or*, 1931.

Révolution personnaliste et communautaire
Éd. Montaigne, 1935.

De la propriété capitaliste a la propriété humaine
Desclée de Brouwer, *Questions disputées*, 1936, *épuisé*.

Manifeste au service du personnalisme
Éd. Montaigne, 1936.

L'affrontement chrétien
Éd. La Baconnière, Neuchatel, 1944.

Montalembert
Morceaux choisis
LUF, Fribourg, 1945.

Liberté sous condition
Éditions du Seuil, 1946

EMMANUEL MOUNIER

TRAITÉ *DU* CARACTÈRE

EDITIONS DU SEUIL
*27 rue Jacob Paris-VI^e^*

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.
Copyright 1946 by Editions du Seuil.

Traité du caractère, *et non pas* Traité de caractérologie. *Cette nuance est volontaire. Certes, ce livre veut combler pour sa part une regrettable lacune de la littérature psychologique française, et faire œuvre de science. Mais il cacherait mal, ne fût-ce que par la date où il a été écrit, une destination plus actuelle encore. Nous sommes entrés dans une de ces crises périodiques de l'homme, où l'homme cherche dans l'angoisse à retenir les traits d'un visage qui se défait, ou à se reconnaître figure d'homme dans le nouveau visage qui lui vient. Il lui faut alors choisir vigoureusement, dans la confusion de toutes les valeurs, ce que c'est que d'être homme, et homme de son temps, puis de le vouloir hardiment, en alliant imagination et fidélité. Nous avons choisi. Nous n'avons pas seulement, dans notre recherche, voulu traiter de l'homme, mais combattre pour l'homme. Personne, au surplus, ne traite objectivement de l'homme. Mais comme il est coutumier de déguiser son parti-pris sous un vêtement scientifique, nous préférons déclarer à visage ouvert que notre science, pour être une science honnête, n'en est pas moins une science combattante.*

In umbris
Clermont-Ferrand — Lyon, 1942
In loco quem Deus fecit
1943-44.

CHAPITRE PREMIER

LES APPROCHES DU MYSTÈRE PERSONNEL

On ne constate pas sans quelque scandale la place pauvre qu'accordent en France les traités et les revues de psychologie à la science du caractère. Faut-il accuser les retards inévitables d'une science jeune et encore hésitante ? Mais cent autres problèmes aussi complexes accaparent revues et monographies sans qu'on sache toujours ce que la connaissance de l'homme gagne à leur dévorante minutie. Les traditions de notre recherche ? Oublierions-nous cette lignée unique de moralistes et de portraitistes, où Fouquet répond à Montaigne, Latour à Racine, Ingres à Fromentin et Cézanne à Proust ?

Non, cette lacune a des causes durables, les mêmes que la crise profonde de la psychologie française contemporaine. Sous l'impulsion bergsonienne, on aurait pu la croire sauvée des illusions du langage et du laboratoire. Mais le malheur de la psychologie en France est de couler si abondamment dans l'essai, la société et le roman que l'on s'accommode volontiers qu'il n'en reste plus que le nom et les apparences chez les psychologues tenant enseigne. La révolution bergsonienne a fait long feu chez eux. Le meilleur et le pire de l'esprit français a résisté au freudisme : un certain bon sens, une incontestable santé d'esprit, le goût de la rigueur, mais aussi le tour mesquin pris par des sciences de l'homme qui n'ont plus d'idée précise de l'homme et redoutent l'aventure. Les plus nourrissants des psychologues étrangers ne sont guère connus chez nous que par des philosophes. Et notre psychologie reste stérilisée par les deux préjugés parents qu'elle garde obstinément d'un héritage périmé : le préjugé analytique et le préjugé objectiviste. Le premier lui vient de l'idéologie anglaise du XVIII^e^. On sait comment ce siècle, ébloui par les clartés de la machine, voulut

s'expliquer l'esprit comme une machine. On crut découvrir dans la mosaïque psychique les éléments simples et primitifs qui permettaient d'en vider le secret : en fait on les tirait des catégories usuelles du langage pour les plaquer sur l'expérience. Cette manière de traiter la vie psychique par décomposition et recomposition, les psychologues contemporains semblent bien, à de rares exceptions près, unanimes à la rejeter. C'est là qu'ils se dupent à bon compte. Ils en renient la forme évidemment insoutenable aujourd'hui, après les progrès de la recherche expérimentale : celle d'une analyse idéologique abstraite, livrée, loin du réel, à l'arbitraire du langage et par lui aux classifications superficielles de l'utilité ou de l'échange social. Mais quand ils substituent les « fonctions » et les « comportements », fussent-ils « complexes », aux « facultés » et aux « états », ils ne sortent pas du processus analytique de type cartésien. Leurs fonctions et leurs comportements sont des notions mixtes, honteuses, qui n'osent avouer un total changement de perspective ; tout en empruntant quelque prestige d'une psychologie décidément synthétique à laquelle ils ne peuvent se résoudre, ils restent liés à une psychologie élémentaire qui se prive à jamais de comprendre le dynamisme psychique. On conçoit qu'elle se trouve mal à l'aise dans le chapitre qui nous occupe, les approches de la personne étant impénétrables à une démarche calquée de l'analyse des choses dans l'espace mécanique.

Les psychologues qui se nomment parfois scientifiques ne sont pas moins déconcertés au moment où ayant exploré, avec une patience digne de résultats plus substantiels, l'inépuisable champ des conditionnements extrinsèques de la vie psychique, ils sont mis en présence du centre même d'où toute force, toute inspiration, toute structure viennent saisir leurs objets familiers. Ils se sont par principe interdit le domaine du « subjectif » et les plus profonds cheminements de la recherche les entraînent en pleine « subjectivité ». L'« objectif », c'est à leur sens ce qui est exprimable en rapports purement analytiques et si possible mesurables. Mais approchent-ils du cœur de la vie psychique, ils n'entrevoient que forces interdépendantes, structures solidaires, détermination interne, qualité pure. Ils préfèrent, au lieu d'explorer ces gouffres inquiétants, continuer sur le terrain rassurant qu'ils se sont choisi leurs petites opérations de ratissage et de topographie. Ils ont sans doute l'excuse que les premiers explorateurs de cette « psychologie des profondeurs » où grondent les secrets encore inaccessibles de la vie psychique — ils sont allemands — ont abondamment compromis les admirables résultats que nous leur devons déjà, par une intempérance verbale, un goût du concept obscur et de l'imprécision lyrique auxquels nous opposons, avec les défauts qu'elles comportent,

d'autres qualités de tradition. Mais s'il est du génie français de mettre « le mystère en pleine lumière », il n'est pas, que nous sachions, de son essence intemporelle, hors une très épisodique conception des « lumières », de reculer devant les difficultés suprêmes. La psychologie française ne sortira de son sommeil que le jour où elle se décidera à franchir le Rubicon qu'elle maintient entre le « subjectif » et « l'objectif ».

C'est pourquoi sa carrière révolutionnaire commence au seuil de la caractérologie. Elle n'est pas indépendante de l'ensemble de la révolution culturelle qui est appelée par la crise du XX^e^ siècle. Aucun autre chapitre de la connaissance ne dépend aussi étroitement de la conception qu'une époque se donne de l'homme et de sa destinée. Aussi, bien moins que tout autre la caractérologie est-elle une science « objective ». Aucun psychologue n'a jamais trouvé dans l'homme que ce qu'il y a d'abord mis, ou si l'on veut ce qu'il y a pressenti, parce que sa décision d'être une certaine manière d'homme lui avait ouvert ou refusé sur l'homme des lumières essentielles. Si un Traité du Caractère ne peut être que signé et daté, ce n'est pas seulement parce qu'il trahit quoi qu'on fasse un tempérament et les limites de la science à l'époque où il est écrit. C'est plus profondément parce qu'à moins d'une feinte qui ne trompe personne, il affirme une philosophie de l'homme et une volonté sur l'homme. Au siècle dernier, une psychologie formelle et atomistique répondait au vide et à la dispersion d'une société décadente. L'invasion de la psychologie contemporaine par les fureurs de la libido et le tumulte des pulsions systématise un retour en force de l'instinct que d'autres événements manifestent. Il ne fait pas de doute que l'homme du XX^e^ siècle poussera, lui aussi, la psychologie dans le camp de ses volontés. Aussi bien, le courant que nous choisissons de mettre en valeur, où le sens de l'homme spirituel s'unit au sens de l'homme charnel pour dresser contre l'automate ou le frêle rêveur des idéaux révolus un homme dramatique et complet, nous apparaît-il comme une promesse qui déborde le plan de la connaissance pour intéresser notre destin.

Le psychologue essaie en vain de fuir cette solidarité de la science et de l'action qu'il devrait considérer comme sa grandeur indiscutable, s'il n'était retenu par de vieux préjugés. Il peut essayer de se persuader qu'il ne s'aventure pas dans le mystère et ne manipule, comme le physicien, que des objets purs. Il évoque alors, qu'il nous excuse, ces hystériques qui, se servant aussi bien que chacun de toutes les informations de leurs sens, affirment, pour une raison qu'ils ne s'avouent pas, être privés de

tout un secteur d'entre elles, et se disent aveugles tout en décrivant le témoignage de leurs yeux, insensibles tout en comptant les piqûres qu'on leur fait. Comment les psychologues se sépareraient-ils ainsi de l'homme vivant ? Leur langage serait dépourvu de toute signification, s'ils ne le greffaient à chaque démarche sur la connaissance spontanée que les hommes prennent les uns des autres. Dès la petite enfance se développe cette connaissance intuitive d'autrui. Elle précède même la connaissance de soi. Elle implique une certaine connaturalité entre les hommes, et cette condition première de la connaissance dont on a curieusement voulu faire un stigmate de la mentalité primitive : une participation mutuelle et immédiate de l'être des uns à l'être des autres. L'homme connaît la femme parce qu'il trouve en lui un pôle féminin réel, quoique moins affirmé que le pôle viril. L'homme bon a dû vivre, fût-ce par éclair, ce qu'il faut de méchanceté pour comprendre le méchant. L'expérimentateur qui applique ses tests, le psychiâtre qui débrouille son diagnostic ont beau vouloir s'entourer de l'appareil le plus objectif de signes qu'ils puissent édifier, ils ne peuvent que faire appel à leur expérience vécue pour donner à ces signes un contenu compréhensif, et à l'expérience de chacun pour participer à cette compréhension sans laquelle leurs résultats ne seraient qu'un jeu de mots indéchiffrables. Ils parlent, à chaque ligne, de vie psychologique et semblent oublier que cette vie est une vie, nulle autre que la vie quotidienne. La connaissance spontanée que les hommes y prennent les uns des autres est sujette certes à toutes les illusions du sens intime et à toutes les réfractions de l'interpsychologie : l'âme avare lit à travers la grille de ses méfiances, le débonnaire dans le brouillard de ses utopies, le vainqueur dans l'ivresse de son triomphe. Au surplus, le langage courant des qualités et des défauts, des vertus et des vices, s'il est riche de siècles d'expérience, est grevé du même coup de leurs à peu près et de leurs erreurs accumulés et durcis. La caractérologie n'a pas pour fonction de faire table rase de cette connaissance spontanée qui reste sa mère nourricière, mais de lui apporter la précision, et de nouveaux moyens d'investigation plus sûrs que le langage quotidien des échanges utilitaires.

Ce n'est pas qu'elle donne, au premier abord, une impression très réconfortante d'unité et de simplification. Du laboratoire à l'asile, du graphologue au statisticien, du médecin au directeur de conscience, elle se disperse jusqu'ici en une multiplicité de recherches indépendantes les unes des autres, avec autant de vocabulaires disjoints, entre lesquels on aperçoit encore peu de points de contact. Son allure est assez comparable à celle que présentait la physique au moment de la Renaissance, quand des chapitres d'optique ou d'hydrostatique, épars entre des ilôts

de phénomènes curieux et mal expliqués, flottaient sur une mer d'ignorance et se cherchaient à tâtons dans une aspiration confuse à l'unité.

Mais la science psychologique, pas plus que la connaissance empirique, ne peut sauter par-dessus son ombre et transgresser la loi qui veut que la connaissance se conquière un chemin à travers une matière qui longtemps la brise en spectres discontinus. Il n'est pas de meilleur moyen d'éprouver, aux approches du mystère personnel, les exigences de l'objet, que de refaire patiemment ces itinéraires de la caractérologie naissante : leurs détours et leurs retards ne sont pas seulement les servitudes d'une science naissante ; ils nous enseignent qu'on ne va pas à l'homme *more geometrico*, et nous accoutument à des cheminements qui sont ceux mêmes de la vie.

DES QUALITÉS AUX STRUCTURES

Ce n'est pas un hasard si le mot « caractère » est si étroitement associé chez nous à l'évocation de La Bruyère. Moralistes et portraitistes, nous pensons spontanément le caractère comme un ensemble de touches ou de traits choisis dans l'infinie diversité des comportements d'un individu, tels qu'ils dessinent par leur accent, leur constance, leur cohérence, un visage facile à retenir et à retrouver, premier reflet du général dans l'individuel. La psychologie classique considère ces traits comme des qualités existant en soi, dont l'arrangement en combinaisons diverses donne les exemplaires définis du composé humain ; la psychologie relativiste d'un Pirandello ou d'un Proust les regarde comme des points de vue pris du dehors ou au moins de biais par des sujets divers sur une réalité problématique et inaccessible. Des *Caractères* de La Bruyère aux premiers ouvrages de caractérologie de la fin du XIX^{e} siècle, il n'y a de différence, hormis la qualité du style, qu'un certain effort dans les seconds pour déduire de certains principes de psychologie générale ce que l'écrivain demandait à l'esprit de finesse. Ouvrons ces traités

qui se survivent encore : Fouillée, Malapert, Paulhan [1]. Leur programme, Stuart Mill le leur avait tracé en 1843. Appelant de ses vœux une science du caractère, il pensait que « ses lois étaient des lois dérivées, résultant de lois générales de l'esprit ; qu'il faudrait les déduire de ces lois générales et que la méthode devrait être entièrement déductive ». Aspiration audacieuse et idéal contestable. De toutes manières, la psychologie d'alors n'avait pas les moyens d'y satisfaire.

Prenons, par exemple, l'ouvrage de Paulhan [2]. Malgré la finesse intuitive qui sauve constamment ses analyses du péril où sa méthode les engage, il reste un atomiste. Son dessein : « Ramener tous les traits du caractère aux éléments psychologiques les moins composés et aux formes les plus simples des grandes lois psychologiques, tout en montrant la nature de la combinaison qui les produit ». Ces prétendus « éléments », il les prend sans autre critique dans les formes du langage. Ces pseudo « lois », il les tire du vieil appareil sommaire et déformant des lois de l'association. On voit bien qu'il pressent un point de vue formel ou structurel, mais il n'a pour le mettre en œuvre que des préjugés psychologiques à leur déclin et le cadre superficiel de la division dichotomique. Ainsi fait-il une vaste catégorie des types produits par la prédominance d'une forme particulière de l'activité mentale. Sous leur accolade, deux groupes : ceux qui proviennent des formes diverses de l'association philosophique : l'association systématique donne les équilibrés et les unifiés ; l'inhibition systématique les maîtres de soi, l'association par contraste les inquiets, les contrariants ; l'association de continuité et de ressemblance les imaginatifs et les impressifs ; là où l'association se disloque, on tient les impulsifs, les composés, les incohérents et les émiettés, les suggestibles et les faibles, les légers, les distraits. Un second groupe de types est issu de diverses qualités des tendances et de l'esprit et se subdivise de façon semblable. Les types formés par la prédominance ou le défaut d'une tendance sont innombrables comme les espèces et les nuances des grandes tendances vitales, sociales ou suprasociales.

Ces classifications artificielles peuvent couvrir une grande richesse d'analyse. Mais elles sont stériles comme un dénombrement. Elles émiettent l'enquête psychologique en une multitude de traits et de types dont chacun est une sorte de butoir

1. Alfred Fouillée : *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, Alcan, 1895 ; Malapert : *Les éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, Alcan, 1897 ; Paulhan (Fr.) : *Les caractères*, Alcan, 1894 ; *Les mensonges du caractère*, Alcan.

2. Il en est de même de Fouillée. Malapert prétend employer une méthode inverse et déterminer synthétiquement des types concrets ; mais il les tire tout construits de l'arbitraire.

où se termine une ligne de description, sans qu'il ouvre une voie vers de nouvelles recherches, sans qu'il offre à la compréhension le secours d'une structure intelligible ou d'une loi de genèse. Bien que parlant un langage de tendance, une telle méthode est impuissante à révéler le dynamisme de la vie psychique. Ses « tendances » ne sont que des formes à priori ou des qualifications extérieures, trop proches de l'observation immédiate, trop éloignées de l'*untergrund*, des forces de fond génératrices du caractère. Enfin les catégories caractérologiques ainsi obtenues ne sont pas dégagées d'une exploration psychologique rigoureuse, mais purement et simplement empruntées aux classifications du langage courant, qui multiplie les pseudo-syndromes et les pseudo-typologies. Qu'est-ce que le « sexuel », le « composé », le « troublé » ? Classifier l'imprécision ne fait pas avancer la connaissance. Autant vouloir faire de la médecine en se bornant à décrire, du dehors, la complexion, le vêtement et la démarche du client, ou en mettant en ordre sans critique les explications qu'il donne de son état. Nous ne sommes même pas sûrs que chacune des qualités communément désignées par le langage corresponde à une réalité, fût-elle approximative ou composite. Nous croyons un peu trop que tout ce que nous nommons existe. La recherche expérimentale, en revanche, nous conduit à des réalités ou à des parentés essentielles qui n'ont aucun équivalent dans les classifications intuitives de la langue courante. Si elle ne nous avait imposé la corrélation de l'excitation et de la mélancolie chez le cycloïde, de la violence sarcastique avec l'obtusion ou l'hypersensibilité affective dans la famille schizoïde, jamais l'intuition spontanée ne les aurait appariés.

Au moment où paraissaient les traités que nous venons d'évoquer, la psychologie dans son ensemble dépérissait de cette méthode déductive, verbale et éclectique. Une erreur analogue en dissolvait la recherche au même moment, dans des superstitions du laboratoire, nées en réaction contre l'analyse idéologique. Là, on réduisait l'activité psychique en une poussière de résultats « objectifs » où le psychisme proprement dit était oublié sous l'analyse de ses conditions et de ses concomitants. Cette fois, le mouvement est venu d'Allemagne, par Wundt et les psychophysiciens, mais il s'est très vite répandu. Le laboratoire s'attaque d'abord aux fonctions les plus simples de la vie mentale, et surtout à celles qui sont le plus dociles à la mesure, notamment la perception. L'étude du caractère reste longtemps absente de ses préoccupations. Si quelques tests de Binet, puis de Kraepelin et de l'école de Würzbourg abordaient certains problèmes du

caractère, c'est beaucoup plus récemment que les américains surtout introduisirent l'usage systématique des tests de caractère.

Guy Fernald, en 1912, demande à cent délinquants à responsabilité atténuée quelle conduite ils tiendraient dans des cas donnés. Il obtient ainsi une classification éthique fort discutable, ces problèmes étant résolus à froid, hors des sollicitations de l'action. En 1921, les deux Allport appliquent à cent sujets neuf épreuves semblables (sociabilité, capacité de vaincre les difficultés, expansion ou repliement, etc...). Ils recueillent également des réponses de leurs amis et camarades. La même année, de nombreux tests sont publiés. Pressey donne un test d'émotivité. Le sujet doit barrer, dans un texte, les mots qui lui sont désagréables. More et Gilliland apprécient l'agressivité et la maîtrise de soi de la manière suivante : pendant que le sujet résoud des problèmes, les yeux dans les yeux de l'observateur, on note les dérobades du regard, la résistance plus ou moins grande à la distraction par la peur (exhibition brusque d'un serpent) ou par l'appréhension (annonce d'un choc électrique imminent).

Le plus célèbre des tests de cette époque est le test de Rorsach [1].

En écrasant une tache d'encre entre deux feuillets de papier, on produit divers étalements à figure symétrique. On demande au sujet : « Qu'est-ce que cela peut représenter ? » et on le sollicite de dire tout ce que chaque tache lui suggère. Rorsach proposait dix planches, cinq noires, cinq coloriées. Il appliqua son test à quatre cent cinq sujets. Il n'en tira pas, comme les auteurs précédents avec leurs tests, la détermination d'une seule qualité, mais toute une vaste typologie psychologique. Il examine d'abord les modes ou types de perception :

une interprétation globale signifie : niveau élevé d'intelligence ou sensibilité esthétique ;

l'interprétation d'un détail normal : adaptation intellectuelle pratique, bon sens ;

l'interprétation d'un petit détail : esprit étroit, intéressé aux choses insignifiantes, tendance à la schizoïdie ;

l'interprétation des lacunes : esprit d'opposition, sentiment d'infériorité, ou entêtement, ou négativisme ;

l'interprétation du détail bizarre ou oligophrène (par exemple voir la partie d'un corps au lieu d'un corps entier) : un barrage intellectuel dû à une inhibition ou à un état d'obsession.

La qualité des interprétations donne de nouvelles informations :

---

1. RORSACH : *Psychodiagnostik*, 1921 : G. DWORESKI : *Le test de Rorsach et l'évolution de la perception*, Archives de Psychologie, 1935 ; MARCEL MONNIER : *Le test psychologique de Rorsach*, Encéphale 1934, comporte une bonne bibliographie du sujet.

l'interprétation par la forme (80 % chez les normaux) signifie : stabilité de l'attention et de la concentration ;

par la couleur : prédominance affective, émotivité, excitabilité, tendances extratensives ayant le monde extérieur pour objet ;

par l'image d'un mouvement : tendances introversives, ayant le moi pour objet : vie intérieure, productivité originale, imagination ; affectivité stabilisée et mobilité de la pensée.

Rorsach classe ses résultats en quatre types. Les deux premiers désignent, non pas deux structures fondamentalement opposées, mais deux tendances polaires qui peuvent coexister ou se succéder: le type *introversif* (à interprétations cénesthésiques dominantes) : intelligence originale, productivité mentale, vie intérieure développée, affectivité stabilisée, intensité des expériences, mouvements retenus ou même maladroits, et le type *extensif* (à interprétations colorées dominantes) : intelligence conformiste, reproductrice, intérêts plus réalistes, affectivité labile, intérêts plus étendus mais moins profonds, vif au point de vue moteur, habile. Il y ajoute le type *coarté* (qui n'interprète ni par couleur ni par mouvement) : maniaque ou dépressif, et le type *ambiéqual* (interprète par la couleur autant que par le mouvement), qui marque soit l'artiste, le tempérament bien doué, soit l'obsédé, le maniaque, le catatonique.

Des indications complémentaires sont données par le contenu des interprétations (animal, partie d'animal, homme, partie d'homme). Le pourcentage normal des interprétations animales est de 30 à 35 %. Une proportion plus forte dénote une intelligence plutôt moyenne. Il est tenu compte aussi de l'originalité ou de la banalité de l'interprétation.

Mlle Loesli Usteri (Genève), utilisant le test de Rorsach dans des pays de langue française, a contesté un certain nombre de ces résultats.

En 1925 et 1926, May et Harothorne publient un certain nombre de tests de caractère moral, que nous retrouverons plus loin.

Decroly et M. C. Wauthier ont présenté dans le *Journal de Psychologie*, en 1929, une grande variété de tests :

tests de persévérance : exécuter un travail long et fastidieux, comme trouver trente épingles cachées dans une boîte de son ; classer de nombreux mots par ordre alphabétique ;

tests de rapidité et de décision : rédiger rapidement un télégramme sur un texte donné ; choisir une robe sur échantillons, une gravure préférée ;

tests de domination : choisir dans une liste une situation sociale ;

tests de vanité : dire quels sont les livres que l'on a lus dans une liste qui comporte de nombreux titres fantaisistes ;

tests de prudence : faire monter de l'eau dans une pipette jusqu'à un certain niveau.

Les auteurs montrent que leurs résultats convergent à la proportion de 60 % avec des observations faites pendant une année directement sur les sujets.

A la même date, un psychologue de Dantzig, M. Hans Henning, introduisait dans le principe de ces tests une réforme importante. Il reconnaît la faiblesse des tests de caractère jusqu'ici mis en œuvre, mais l'attribue au fait que l'homme ne se révèle entièrement que dans ces rapports avec ses semblables et non pas dans ses rapports avec les objets. Il imagine [1] près de quatre-vingts appareils dans lesquels le sujet travaille en collaboration ou comme partenaire avec l'expérimentateur (« tests à deux ou trois personnes ou plus »). Il reproche aux caractérologues de l'école de Klages de vouloir dresser une typologie d'« en haut » faite de beaucoup de verbalisme. Il veut, lui, établir une appréciation des individus moyens, et même de ceux d'« en bas ». Il espère arriver un jour à une échelle métrique du caractère analogue à celle de Binet pour l'intelligence. Pour bien explorer le caractère, et non l'intelligence ou le verbalisme, il s'efforce de donner au sujet l'illusion d'une tâche comme la vie les crée, et de stimuler son intérêt.

Par exemple, les deux partenaires ont à nouer un jeu de rubans deux à deux, aux deux bouts, chaque partenaire étant placé à un bout. Les tiraillements qui se produisent de part et d'autre sont enregistrés : ils décèlent celui qui joue son propre jeu, sans aucun sens de la collaboration. Ou bien ils tiennent deux grands ciseaux reliés mécaniquement, de telle manière que lorsque le sujet travaille avec l'un d'eux il coupe non seulement son propre dessin mais celui du partenaire. Le travail de celui qui s'affirme meneur reste intact, l'autre est vite tailladé.

Pour dévoiler la tricherie, on donne au sujet un jeu du type taquin, où des numéros doivent être regroupés dans un certain ordre, mais par le seul mouvement de glissement. Le sujet est informé à l'avance qu'il ne sera pas contrôlé, mais ses opérations sont enregistrées par contacts électriques.

Ou encore, pour examiner la frivolité ou la scrupulosité, on demande au sujet de classer des traits de caractère, inscrits sur des cartons, selon qu'il les possède, ne les possède pas, ou hésite sur leur possession. L'opération répétée avec des traits semblables, inscrits sous des synonymes, sur des cartons différents, donne une mesure de la réflexion. On évalue le temps et les résultats.

L'examen de la paresse met en œuvre un partenaire imaginaire : le sujet doit répartir en deux parts, dont l'une est destinée à l'éventuel partenaire, un travail composé d'éléments plus ou

1. HANS HENNING : *Tests de caractère. Nouveaux appareils et méthodes à deux personnes.* L'Hygiène mentale, 1929.

moins difficiles. Le paresseux donne au partenaire toutes les pièces difficiles.

Pour étudier la suggestibilité, on dicte un texte à deux sujets. Puis, par un jeu de prismes, on projette le texte écrit par chacun sur le papier de l'autre, et on leur demande de récrire le texte : la suggestibilité se trahit par une déformation du graphisme.

Henning s'est entouré de toutes les précautions possibles, comme de choisir des femmes pour expérimenter avec les sujets féminins. Il s'est assuré de la constance du sens de ses épreuves en les renouvelant de loin en loin sur les mêmes individus, en multipliant les applications d'appareils divers. Ses résultats sont d'une grande rigueur.

Pendant la guerre de 39-44, les tests de caractère ont connu un grand développement en Angleterre et en Amérique, notamment en Angleterre sous l'impulsion de F. C. Bartlett. En multipliant les tests d'aptitude pour les besoins industriels, le recrutement du personnel de l'aviation et celui des officiers, on a reconnu l'importance capitale des facteurs caractérologiques, jusqu'ici négligés au profit des facteurs techniques. Aussi a-t-on incliné les épreuves dans ce sens. Un rapprochement parallèle entre psychiâtres et psychologues expérimentaux a élargi sur une autre dimension le regard des derniers.

Malgré ces essais déjà nombreux [1], l'application des tests à la caractérologie a été vivement critiquée. Les résultats obtenus dans l'atmosphère du laboratoire sont des plus artificiels : tous les intérêts qui entraînent la réaction dans la vie ne jouent pas au laboratoire ; plus les sujets sont avertis, plus leurs réactions sont intellectualisées, plus elles s'écartent ainsi des structures de l'action spontanée. Les émotifs inhibés restent cois devant les questions posées ou répondent par des formules stéréotypées. Le même trait varie considérablement d'un instant à l'autre chez le même individu, ce qui réduit le test à une valeur momentanée ; en revanche les échelles typiques auxquelles on aboutit sont des classifications abstraites, qui ne tiennent pas compte de l'individualité des caractères. Les réactions affectives des sujets peuvent radicalement fausser les résultats : telle expérience avec les tables d'association de Jung a complètement échoué parce qu'on avait dit au sujet, en manière de plaisanterie, qu'elle allait dévoiler toutes ses pensées cachées. Il faut trouver un point fixe. S'attache-t-on aux conduites ? Mais les mêmes conduites peuvent provenir de caractères très différents. Aux définitions ? Mais les concepts sur lesquels travaillent les expérimentateurs restent vagues et ambigus. Leur imprécision est telle que les

1. De toutes ces recherches expérimentales, on trouvera une recension abondante dans N. BRAUNHAUSEN : *L'étude expérimentale du caractère*, Éditions du centre national d'éducation, Vossegat, 2, Bruxelles, 1937.

mêmes tests servent à divers auteurs pour caractériser des traits différemment nommés : ainsi le test qui consiste à demander au sujet de taire ses réponses, mais de leur donner une note, est pour les uns un « test d'exagération », pour d'autres il décèle la corrigibilité, pour d'autres encore la délinquence latente. Il faut bien accrocher l'investigation à des concepts prédéterminés. Mais ceux-ci risquent de l'enfermer dans les cadres des connaissances acquises. Il y a un moyen d'écarter partiellement le danger qui est (Rossolimo, Heymans, etc.) d'instituer des épreuves et de poser des questions exclusivement pratiques, impliquant aussi peu que possible de notions constituées. Ce sont les courbes et les corrélations expérimentalement obtenues qui dégagent alors le vocabulaire et la classification fonctionnelle. Mais avec une telle technique nous débordons la simple application des tests.

Au delà de cette critique interne, une objection plus essentielle se dresse. Si précieux soient les résultats de la méthode pour nous contraindre à réviser par l'autorité de l'expérience des idées ou des notions préconçues, ils n'aboutissent encore qu'à de menus faits que rien ne lie. Il semble même que parune sorte de modestie professionnelle les psychologues de laboratoire, selon l'expression de M. Boven [1], voient le caractère comme « une unité d'un tel ordre de grandeur qu'on n'ose pas l'envisager tout entière ». Leurs recherches en sont frappées d'une impuissance constitutionnelle, et il n'est pas faux de dire avec M. W. Stern : « Plus on a décomposé une action humaine en ses fonctions élémentaires, plus on les étudie à l'état isolé et en détail, mieux on croyait connaître la véritable structure de cette action. On était conduit par là à chercher et à enregistrer exactement, souvent avec des appareils de précision très compliqués, les aspects partiels les plus simples de l'action, temps de réaction, comparaisons de grandeurs visuelles, sensibilité et mémoire pour des séries d'excitations uniformes. Mais il est impossible aujourd'hui de maintenir ce dogme ; on aurait même tendance à poser la thèse contraire ; par la décomposition en tests élémentaires et par leur application isolée, nous ne nous rapprochons pas de l'essence de la personnalité, nous nous en éloignons » [2].

Aussi Stern préconise-t-il l'emploi de tests synthétiques reproduisant des situations globales et suscitant une réaction de la personnalité tout entière ; chacun nous instruira non pas sur un élément précis de la personnalité, mais sur la perspective globale de ses réactions. Il oppose ces tests synthétiques ou analogues aux tests analytiques qui groupent des collections d'eff ts se rapportant à un seul trait ou à des traits dissociés : ainsi

1. *La science du caractère*, Delachaux et Niestlé.
2. W. STERN : *Psychologie de la personnalité et tests*, Journal de psychologie, 1928.

mettra-t-on le wattman ou l'aviateur dans des conditions aussi proches que possible de la réalité qu'il aura à affronter. Le résultat d'une série de tests n'est plus, à ce moment, une juxtaposition d'éléments, mais « un système de coupes dans la personne active, qui ne diffèrent que par leur position et leur centre ». La méthode des tests fait ici un effort suprême pour rejoindre, au delà d'une simultanéité, une structure verticale en profondeur. Le test n'atteint que des indices extérieurs de la personnalité : mais ce qui est extérieur n'est pas moins significatif que ce qui est profond si l'on veut bien rechercher les liaisons et les tensions verticales entre les manifestations périphériques et les structures de fond qui permettent de les interpréter.

Ainsi l'effort de Stern pour restituer au test une dignité empruntée à ses arrière-plans nous achemine aux caractérologies structurelles. C'est sur la même pente que nous conduisent les expériences d'association de l'école jungienne. On demande au sujet d'associer automatiquement des mots à des listes de mots donnés. L'interprétation, au lieu de porter sur la matérialité abstraite des associations, porte sur les attitudes du réacteur. On note la longueur du temps de réaction, l'absence de réaction et les perturbations diverses de la réponse : ces notations composent un « indice de complexe » qui décèle, autour du mot inducteur, l'activité d'un complexe affectif, d'un contenu émotionnel mis en branle par lui. Une contre-épreuve consiste à faire répéter les associations et à noter les réactions défectueuses : elles sont aussi des indices de complexes, ainsi que certains accompagnements de la mimique et de l'attitude. Le rapprochement des inducteurs affectés d'un indice de complexe donne la trame du thème affectif refoulé, et conduit à une psychanalyse du sujet. Cette détection demande de l'expérience, du tact et de la perspicacité. Elle est aidée — mais les expérimentateurs entraînés s'en passent bientôt — par l'enregistrement au pneumographe et au galvanomètre des perturbations physiologiques qui accompagnent l'éveil du complexe. C'est à ce propos que les journalistes ont parlé à leur manière de « machine à mesurer le mensonge ».

Cependant, même avec cette utilisation révolutionnaire, le test restera toujours une épreuve approximative et limitée, parce qu'il est impossible de le soustraire à deux tares constitutives : le caractère préparé de l'épreuve et le découpage qu'elle opère.

Un effort semblable pour engager les recherches de psychologie « objective » vers des recherches de structure se retrouve dans les travaux de Jaensch [1]. Lui aussi essaye d'esquiver les cadres tout faits des types intuitifs. Mais il ne se perd pas pour autant dans les sables. Si la recherche expérimentale ne donne

1. *Ueber den Aufbau des Bewusstseins und der Wahrnehmungswelt*, 2 vol., 1930 ; *Der Gegentypus*.

pas tous ses fruits, c'est, pense-t-il, qu'elle se borne à la recherche des lois et néglige les différences individuelles comme étant de simples variations statistiques de la loi. Il s'intéresse au contraire à ces variations et cherche à en comprendre la nature. Notez que la nécessité de cette recherche s'impose à lui dans des questions fonctionnelles élémentaires, à propos d'études sur la perception de l'espace et du son. Il est arrivé à établir que la perception n'est pas identique fonctionnellement chez tous les individus, mais qu'elle présente des différences typiques dépendant de la totalité structurelle du sujet. La psychologie expérimentale ne peut donc se limiter à l'étude des fonctions, car l'*intégration* des fonctions varie. Il existe des individus « intégrés » chez qui les diverses fonctions ne jouent pas isolément les unes des autres, mais en corrélation et correspondance, et des individus « désintégrés » chez qui les diverses fonctions et les divers niveaux fonctionnels ne présentent pas cette coordination intime. L'intégration est la généralité ; la désintégration n'est qu'un pôle idéal vers lequel tendent certaines anomalies. Ce ne sont pas seulement les degrés de l'intégration qui distinguent les individus, mais les fonctions qui jouent le rôle de noyau ou de foyer d'intégration : chez les uns ce sera la perception, et ils s'organiseront sur une cohérence avec le milieu ; chez d'autres le sentiment intime ; chez d'autres la représentation d'un idéal. Enfin l'intégration présente plus ou moins de fermeté structurelle : elle est moindre chez les premiers, dispersés au gré de leurs perceptions, que chez les deux derniers. A ces trois types, qui reçoivent de l'extérieur leur principe de cohésion, l'expérience conduit Jaensch à en opposer une quatrième où la réalité extérieure n'existe, pour le sujet, que comme une occasion de se projeter et de s'exprimer. C'est le moi qui assure ici la cohérence de l'intégration, mais elle est faible. Ici encore des recherches qui passent communément pour positives ont brisé l'espace étroit des comportements particuliers pour déboucher sur les grandes avenues de la personnalité.

Dans cette lente déclinaison des recherches de psychologie expérimentale vers les recherches de structure, il faut faire une place à part à la technique de l'École de Groningue et de ses inspirateurs, Heymans et Wiersma [1].

1. On trouvera de bons exposés de la méthode, sous la plume d'E. Le Senne, dans sa préface à la *Psychologie des Femmes* de Heymans et dans la *Nouvelle Revue Théologique* (Louvain) de juin à août 1938. On peut la juger à l'œuvre dans l'ouvrage de Heymans et dans la thèse de Le Senne : *Mensonge et caractère*, Alcan. Au moment où nous corrigeons ces épreuves, R. Le Senne publie un *Traité de caractérologie* fondé sur les techniques de Heymans.

Il n'est pas nouveau d'utiliser les enquêtes et les questionnaires oraux ou écrits au service de la recherche psychologique. L'originalité de l'École de Groningue est de les avoir adaptés à la découverte des structures, au lieu de les laisser accumuler des résultats incohérents. Heymans et Wiersma font eux aussi le procès des classifications caractérologiques trop générales du sens commun et des systématiques trop émiettées des psychologues descriptifs. Ils ne renient pas pour autant la méthode descriptive et c'est pourquoi sans doute leur méthode met à l'aise des psychologues de tradition française. Mais au lieu de s'y confier à une improvisation intuitive plus ou moins gratuite, ils l'assoient sur une recherche rigoureuse des corrélations psychiques. Une corrélation est une relation nécessaire entre une propriété psychique fondamentale et une propriété dérivée. Déceler empiriquement ces corrélations, ce n'est pas, comme le fait la psychologie empirique, étaler les pièces détachées d'un ensemble qui n'a de signification que par son fonctionnement, c'est étudier cet ensemble en activité, et repérer un à un les engrenages de son mouvement, jusqu'à pouvoir à la longue, saisir l'unité du tout. Il s'agit donc d'appliquer une méthode d'analyse à l'exploration progressive de la synthèse psychologique, et non pas de réduire cette synthèse à la juxtaposition des produits de l'analyse. On a dit justement de cette méthode qu'elle est une méthode de pionniers. Elle ne préjuge en rien de l'étiologie, et ses marches d'approche sont appelées sans doute à se fondre un jour dans des synthèses largement compréhensives. Elle a du moins le mérite de leur préparer des matériaux solides.

Les auteurs utilisent deux techniques.

La méthode biographique prend comme sujets des personnalités historiques. Heymans a choisi quatre-vingt-quatorze hommes et seize femmes, dont quatre Hollandais, trente Allemands, trente-cinq Français, trente-quatre Anglo-Américains, quarante-sept sujets de nationalités diverses. Il les emprunte à des professions et à des époques variées. Faute de disposer des sujets eux-mêmes, il applique un questionnaire à leurs biographies. Les biographes sont des hommes suspects. Ils ont un tempérament, des problèmes personnels, des goûts et des dégoûts, des tics d'époque et des préjugés sur l'unité ou la détermination des actes humains. Pour passer au travers de ces déformations, Heymans réunit les sources en aussi grand nombre que possible. Les questions sont posées en dehors de toute appréciation, de façon à ce qu'il ne puisse leur être répondu que par un oui (+) ou par un non (—). La collection complète de ces + et de ces — constitue une *psychographie* du personnage.

Quand les psychographies sont établies, on rapproche celles qui coïncident par un trait rare et curieux, tel que : goût du

macabre, défaut grave de ponctualité, etc... D'autres ressemblances apparaissent : la corrélation est ainsi objectivement établie entre ces ressemblances et le trait significatif. Si parfois elle confirme les intuition du sens commun, elle brise souvent nos idées préconçues.

Mais comment sommes-nous assurés qu'il s'agit d'une relation nécessaire, et non pas contingente ?

La première garantie est établie empiriquement. On mesure la fréquence de la corrélation. Si tel caractère rare se rencontre, par exemple, dans neuf biographies sur cent onze, et si sept sur neuf de ces biographies possèdent en commun un ensemble de propriétés, la probabilité qu'il y ait corrélation entre ce caractère et ces propriétés est très forte. La méthode statistique permet ensuite de la mesurer. Au lieu de suggérer l'hypothèse, les chiffres de l'enquête pourront servir à la vérification d'une hypothèse préalablement formée. Par exemple, ayant pressenti à l'origine du mensonge une impulsivité anormale, on mesurera les coefficients d'impulsivité et les coefficients de menacité des huit caractères fondamentaux. Les deux séries obtenues étant rigoureusement parallèles, l'hypothèse est vérifiée.

Mais les chiffres ne sont rien sans la compréhension de la corrélation. On rencontre parmi les « traits rares » un phénomène que l'on appelle résignation présomptive. Il consiste, craignant un danger, à s'y précipiter faute d'en savoir supporter l'attente : ainsi Rousseau, susceptible à l'extrême, se calomnie dans les *Confessions* comme jamais il n'eût toléré que quiconque le fît. Ce trait coïncide dans les tables de corrélation avec : émotivité, tendance à l'inaction, rumination du passé. Une réflexion très simple nous dit : l'inactivité explique le repliement sur soi, l'émotivité le besoin de chasser l'inquiétude, l'émotivité liée à la rumination du passé une forte propension à l'idée fixe. Voilà l'acte compris. La compréhension d'une corrélation lui donne une nécessité intérieure plus grande encore que les garanties statistiques.

Le même questionnaire qui est appliqué aux biographies historiques est éprouvé, par ailleurs, sur un grand nombre de sujets : la méthode statistique établit ainsi de nouvelles corrélations. Elle accepte des variantes. Ainsi, une fois un type déterminé, on développera indéfiniment l'étude de sa compréhension par des mesures et des tests appropriés. Ou bien on rangera plusieurs psychographies dans l'ordre de variation d'une propriété fondamentale, et on cherchera quelles propriétés varient en fonction de la propriété considérée. Ainsi obtiendra-t-on progressivement le tableau des propriétés liées à l'émotivité, à la primarité, etc... ou à un groupe caractérologique quelconque. Aussi bien que les indications de la « méthode des degrés », la

méthode statistique permet les discriminations cruciales et peut alors fournir, par ses résultats bruts, des indications à la réflexion qualitative. Ainsi tous les auteurs ont été frappés par la finesse des perceptions de la femme, la rapidité avec laquelle elle saisit un geste, un détail, un mouvement fugitif qui échappe à tout autre. Or les résultats statistiques montrent que l'aptitude des femmes à l'observation est un peu moindre que celle des hommes. Mais si l'on dissocie les résultats obtenus chez les émotifs et les non émotifs, ou trouve 51,7 % de bonnes observatrices contre 56,1 % chez les hommes dans la catégorie émotifs, 57,6 % contre 58,6 % chez les hommes dans la catégorie non-émotifs : d'où il résulte que les femmes saisissent, en effet, facilement ce qui excite leur intérêt, mais sont des observatrices déficientes en ce qui leur est indifférent ou dans ce qui exige trop d'attention volontaire. C'est ce que confirment d'autres expériences où l'on note l'indifférence et l'aversion du sujet. Par ce dernier détail, on voit que la méthode permet encore un précieux usage du recoupement.

Les questionnaires oraux, dont elle part, donnent habituellement, il est vrai, des résultats assez décevants. Ou le sujet se connaît mal, par ignorance simple ou par une résistance active à admettre, surtout devant autrui, certains faits touchant sa personnalité. Ou il confond ce qu'il est, ce qu'il voudrait être, et ce qu'il a été et qu'à son insu il n'est plus ; cherchant ce qu'il est, on apprend ce qu'il pense qu'il est, soit qu'il se dupe lui-même habituellement, soit qu'il produise spontanément une réflexion compensatrice à l'usage public. Ainsi, un « extraverti » hypersocial et qui se désapprouve confusément de toujours vivre à la surface de lui-même marquera dans un interrogatoire plus de traits d'« introversion », de réflexion et de vie intérieure que n'en met en jeu son tempérament réel. Ces illusions déformatrices jouent également dans le jugement que chacun porte sur autrui.

Heymans a taché de les esquiver par plusieurs moyens. Il ne pose pas des questions directes, mais des questions indirectes, afin d'engager les sujets progressivement dans des situations concrètes au lieu de les déconcerter par des situations abstraites. Ainsi pour étudier la gratitude, il demande d'abord : « Quel est votre plus grand désir ? », puis après seulement : « Comment témoigneriez-vous de la reconnaissance à la personne qui accomplirait ce désir ? » Il réunit aussi une documentation assez abondante pour que les effets de toutes les causes perturbatrices se compensent approximativement les unes par les autres. Il prend soin, enfin, d'écarter les causes systématiques d'erreur comme, dans l'appréciation du caractère féminin, de toujours prendre référence à l'homme. Notons que l'enquête bien maniée présente l'avantage de donner des résultats indépendants des préjugés de

celui qui l'utilise, par les recoupements qu'elle permet. Si par exemple un résultat nous dit que les femmes sont inférieures à l'homme pour l'intelligence, et l'hypothèse explicative qu'elles le sont par suite de l'entrée en jeu de l'émotivité, l'hypothèse est confirmée si le même questionnaire est appliqué à des hommes émotifs et à des hommes non-émotifs et si, comme il arrive en fait, les qualités qui se montrent à l'avantage des femmes dans l'enquête sur les femmes sont précisément celles qui dépendent le moins de l'émotivité dans l'enquête sur les hommes.

Au bout de leurs enquêtes, Heymans et Wiersma ont cherché à lier les corrélations. Ils en ont dégagé trois propriétés fondamentales du caractère. Nous reviendrons sur elles et n'en indiquons ici que ce qui est nécessaire pour définir la technique des auteurs. Ce sont :

l'*émotivité*, qui consiste à prendre des riens plus à cœur que les autres. Les émotifs sont désignés par E, les non-émotifs ou plutôt les moins émotifs, par nE ;

l'*activité*, ou quantité d'action dépensée pour un dessein donné, toutes conditions égales d'ailleurs. Les actifs sont désignés par A, les non-actifs ou moins actifs par nA ;

le *retentissement* des représentations qui, chez les « primaires » (P), ne dépasse guère le présent, chez les secondaires (S), se prolonge longuement.

De E à nE, de A à nA et de P à S il y a différence de degré, et non pas de nature.

La combinaison de ces trois principes donne huit caractères types, que l'on peut sérier, des caractères minimaux aux caractères maximaux, en donnant à chacun sa formule de composition :

1 — nEnAP : amorphes (non-émotifs non-actifs primaires)
2 — nEnAS : apathiques (» » secondaires)
3 — nEAP : sanguins (» actifs primaires)
4 — nEAS : flegmatiques (» » secondaires)
5 — EnAP : nerveux (émotifs non-actifs primaires)
6 — EnAS : sentimentaux (» » secondaires)
7 — EAP : colériques (émotifs actifs primaires)
8 — EAS : passionnés (» » secondaires)

Heymans a cru devoir garder une terminologie qui risque d'égarer, par des associations verbales, celui qui ne lui est pas très familier. Nous croyons la notation littérale préférable.

Si nous appelons *puissance* : E par rapport à nE, A par rapport à nA, S par rapport à P, ces caractères se classent par ordre de puissance croissante :

caractères à 0 puissance : nEnAP
» à 1 » : nEnAS, nEAP, EnAP
» à 2 : nEAS, EnAS, EnAS, EAP
» à 3 : » : EAS

On peut chiffrer encore de 1 à 5 (ou de 1 à 10) chacun des indices E, A, S. Ainsi les EAS, qui offrent l'impression de plus grande force, donneront trois catégories selon que prédomine E, A ou S.

des 544 (Pascal)
des 454 (Napoléon)
des 445 (Pasteur)

Chaque groupe abrite aussi un certain nombre de sous-groupes.

La méthode, pour rendre pleinement, demande une assez longue pratique de l'appréciation intuitive des types et de leurs propriétés. Le diagnostic est rapide quand les cas sont bien accentués. Sinon, on peut hésiter longtemps sur certaines propriétés fondamentales. Cette hésitation, remarque M. Le Senne en exposant la méthode, s'explique en grande partie par des raisons subjectives : un flegmatique tendra à réduire la méthode au procédé statistique, qui considère les hommes du dehors, un émotif à l'introspection. Il est donc nécessaire de critiquer nos diagnostics par une réflexion sur nous-même. Mais notre hésitation peut aussi venir de ce que le sujet est à mi-chemin entre différents caractères : on localisera ce caractère incertain entre ceux qu'il évoque successivement.

Il va de soi que pas plus que toute autre, il ne faut prendre cette classification à la rigueur. On a fait ressortir que les trois facteurs E, A, P-S donnent la structure totale du comportement : E la spontanéité, en même temps que son enracinement corporel ; A, l'insertion au réel ; P-S, le rythme d'union de l'un à l'autre. Mais, nous le verrons par la suite, leurs frontières ne sont pas toujours très assurées, et la question reste ouverte de savoir s'il ne faut pas leur adjoindre d'autres facteurs de base. M. Le Senne, en appliquant la méthode, a cru devoir allonger leur liste de plusieurs coefficients annexes : largeur (L) et étroitesse de conscience (nL), sexualité (Er), tendance analytique (An). Rien ne les impose à titre exclusif. Des notions capitales, comme le contact affectif avec la réalité, la valorisation et la dévalorisation morale, l'égocentrisme, l'asthénie, etc... restent en dehors de la liste. Nous avons avec cette technique un bon instrument de travail, qui provisoirement se montre fécond à l'usage, que l'avenir peut-être rendra caduc. Il permet l'étalonnage d'une gamme sensible de transitions, et présente l'avantage d'une notation mathématique précise [1]. S'il s'use,

1. Le « coefficient de corrélation » est un nombre qui indique de combien les changements d'une grandeur variable sont accompagnés de changements dans une autre. L'unité désigne une corrélation parfaite, zéro l'absence de corrélation. On calcule de une à trois décimales.

au moins aura-t-il été un instrument utile des découvertes qui le dévaloriseront [1].

Il ne faudrait pas toutefois céder à l'illusion, toujours tentante pour la paresse de l'esprit, de croire qu'une sorte d'automatisme infaillible pourrait nous affranchir de l'effort et des incertitudes de la compréhension. Ce que sont les qualités réunies par les rapports de corrélation, même si nous cherchons à les faire surgir dans leur individualité des révélations de l'enquête, seul un travail préliminaire de psychologie compréhensive peut nous le dire. On compte, soit, mais qu'est-ce que l'on compte ? Quelle est la valeur des méthodes, des investigations ou des intuitions qui ont servi à définir les notions mises en jeu, à isoler comme un tout les opérations ou les comportements envisagés ? Sont-ils aussi objectivement définis qu'on s'en persuade ? C'est douteux, quand il s'agit de notions psychologiques, qui plus que toutes autres sont étroitement dépendantes des manières de voir de l'époque ou de l'observateur. Les psychologues d'hier croyaient dur comme fer, à l'existence de « la mémoire », de la « volonté » ; ceux qui condamnent avec le plus de mépris ces facultés aujourd'hui disloquées ne font-ils pas preuve parfois du même dogmamisme à courte vue sur leurs concepts de remplacement ? A supposer les termes dont on use aussi nettement précisés que les objets d'une expérience matérielle, que nous donnent les affirmations statistiques ? Une régularité extérieure qui nous oriente vers des rapports de causalité. Mais les relations causales ne sont nullement démontrées par la régularité statistique. Celle-ci peut aussi bien tenir à quelque influence contingente et inconnue. Le taux des corrélations, d'ailleurs, n'est jamais ou rarement tel qu'il permette de déceler automatiquement les rapports significatifs des rapports accidentels : dans la balance des résultats, on travaille avec un fléau qui s'écarte très souvent à peine de la verticale. Enfin, les enquêtes n'atteignent jamais qu'un nombre limité d'individus, de milieux choisis. Pour toutes ces raisons réunies, tout en donnant à la compréhension un instrument plus fin que l'intuition commune et des dispositifs de correction, la statistique fonctionne et ne parle que sous sa direction ; ses résultats appellent un travail d'interprétation où interviennent, avec les suggestions expérimentales, toutes les perspectives que le psychologue a dans l'esprit.

1. Outre les correspondances avec les quatre tempéraments, mises en relief par les auteurs de la méthode, M. Le Senne établit ainsi (*Mensonge et caractère*, 16 n.) les correspondances avec les constitutions psychopathiques : paranoïaques : EAS ; pervers : nEnAP ; mythomaniaques : EAP ; cyclothymiques : EnAP.

Une fois de plus donc, si correctement tracés soient-ils et propres à nous éviter les égarements sur un terrain touffu, les chemins de la méthode expérimentale nous conduisent vers des régions qu'ils ne suffisent plus à explorer. L'Ecole de Groningue a suffisamment relevé le prestige des méthodes analytiques pour compenser le discrédit qui les a frappées sous leurs formes premières. Mais, si elles gardent un avenir que nous ne saurions limiter à priori, par leur démarche même elles dissocient l'objet. La psychologie ne peut compter sur elles pour ses percées décisives quand elle aborde les approches de la personne. Il est un moment, et c'est celui-même que marque la caractérologie, où elle ne peut avancer dans la connaissance de l'homme qu'en inventant des voies nouvelles d'exploration. Il lui faut surmonter à la fois l'amateurisme des psychologies littéraires, l'obstacle des classifications formelles et l'étroitesse des monographies expérimentales pour explorer les structures de base et les fonctions maîtresses de la vie psychologique. C'est à ce moment aussi que la psychologie française trouve dans ses qualités propres des résistances à dépasser, séduite qu'elle est en permanence par un génie de moraliste qui pointe trop haut, et par un génie d'analyste qui pointe trop bas. Le nom et la place que les traités de psychologie donnent encore à la psychologie du caractère sont significatifs : en fin de volume, presque sous forme d'appendice, un chapitre de *psychologie différentielle* vient affirmer, après des pyramides de lois, l'existence de coefficients individuels dont les formules légales doivent tenir compte au moment où elles abordent les recherches concrètes. Tous les développements antérieurs se sont déroulés dans une parfaite sérénité scientifique, indépendamment de ce correctif final qui caractérise l'objet même de la recherche ! On a pu remplacer les facultés par des fonctions, cet ordre même témoigne que l'on continue d'attacher les valeurs de réalité à des processus abstraits et impersonnels, à ne considérer les marques de la personne que comme des accidents de description qu'il suffit de repérer après coup. On reconnaît cette passion éperdue de l'identité, où M. Meyerson voit à juste titre la péché originel de la science occidentale, et peut-être de la science tout court.

La caractérologie, pour s'en dégager, n'a pas dû renoncer pour autant aux disciplines et aux clartés de l'analyse. L'impasse où la bloquaient les descriptions intuitives et les dissociations expérimentales l'ont mise à un moment donné devant un nouveau problème : *inventer des instruments d'analyse à l'échelle des grandes structures et des grandes fonctions psychiques*, et non plus à l'échelle des comportements empiriques comme les épreuves de laboratoire. Cette situation lui imposait en même temps d'appliquer aux résultats rigoureux de l'exploration expéri-

mentale un sens de la synthèse et un don d'intuition qui rejoignissent, derrière eux, la vie complexe et profonde de la personne. La nécessité d'allier ces deux qualités souvent divergentes explique pourquoi nous devons le premier démarrage des méthodes nouvelles à des médecins-philosophes, dont les résultats comptent encore parmi les plus importants de la science en formation.

A mesure qu'ils débrouillaient l'énigme des affections mentales, les psychiâtres observaient en effet des analogies frappantes entre certaines psychoses et les dispositions générales repérées sur l'individu avant la psychose. Ils étaient ainsi amenés à retrouver dans le passé de l'individu, au delà du début manifeste de la psychose, les traits caractéristiques de la psychose. Ce n'était pas pour déplaire au désir d'unité qui tourmente la science : on abaissait ainsi la barrière qui sépare le normal de l'anormal, on tendait à établir l'identité du conséquent et de l'antécédent. Entre le normal et l'anormal, on introduisait la vaste catégorie des « psychopathes », des « caractères anormaux », des « personnes bizarres ». Une fois ce pas franchi, on était porté à en accepter un second. Certaines maladies mentales paraissaient « ganter » certains caractères à la perfection. Normalité et anormalité figuraient désormais les limites d'une vaste gamme d'états disposés en série continue. Les dissociations et les cristallisations des psychoses n'apparaissaient plus comme la fantaisie d'un génie insensé, comme le désordre pur : bien au contraire, travaillant sur les lignes de force ou de faiblesse des structures psychiques fondamentales, elles servaient de révélateurs là où le langage glissait impuissant, elles nous offraient précisément l'instrument d'analyse essentielle que nous appelions plus haut de nos vœux.

Morel et Magnan donnèrent le branle à cette recherche. Étudiant le « tempérament comme cause prédisposante à l'aliénation mentale », ils voyaient dans la psychose une dégénérescence du tempérament de base. Leurs résultats ont vieilli dans la mesure où la notion de dégénérescence a été largement délaissée par les psychiâtres postérieurs. Mais le principe devait en reparaître dans la théorie des constitutions de Dupré, qui domina quelque temps la psychiâtrie française [1]. Dupré appelle *constitutions* des « diathèses constitutionnelles ou tempéraments morbides relevant de l'hérédité, sans substratum organique saisissable ». Ces constitutions dessinent, chez le normal, le terrain

1. DUPRÉ : *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité.*

prédisposé aux maladies mentales, elles sont chez lui comme une « avant-psychose ». Entendons bien que la constitution n'entraîne pas nécessairement la psychose : elle n'indique qu'une vulnérabilité particulière de l'individu, et sa connaissance permettra de combattre préventivement la psychose, laquelle n'en suit qu'exceptionnellement. Il arrive même que le dessin en soit plus net chez les sujets qui restent normaux que chez les sujets qui évoluent vers la psychose.

Rappelons, pour mémoire, le tableau de ces constitutions. La constitution *paranoïaque* se caractérise par l'hypertrophie du moi, accompagnée de méfiance et de déviation du jugement. Psychoses dérivées : délire d'interprétation, délire de persécution et « folie des grandeurs », délire de revendication. — La constitution *cyclothymique* se caractérise par l'alternance de périodes d'excitation avec hyperactivité, sociabilité, gaîté, et de périodes de dépression, au tableau inverse. Psychose dérivée : psychose maniaque dépressive. — La constitution *émotive* se caractérise par des réactions physiologiques et psychologiques anormalement vives aux stimuli externes. Psychoses dérivées : névrose d'angoisse, mélancolie anxieuse, hypocondrie. — La constitution *mythomaniaque* se caractérise soit par une tendance au mensonge et à la création de fables imaginaires, soit par le véritable mensonge physiologique que réalise la simulation d'états organiques anormaux. Psychose dérivée : l'hystérie ou pithidtisme. — La constitution *perverse* consiste en anomalies constitutionnelles dans les instincts fondamentaux de l'individu (perversions instinctives). — La *débilité motrice constitutionnelle*, dans l'exagération ou le trouble des mouvements réflexes élémentaires. Ces deux dernières constitutions débouchent dans un assez grand nombre de syndromes pathologiques. Dupré ajoute à cette liste deux groupements constitutionnels de moindre importance : les *anesthésopathies*, altération localisée de la sensibilité physique sur certains territoires organiques, et la *toxicomanie*, prédisposition à l'usage des toxiques.

Les psychiâtres ont débattu de savoir si les constitutions sont toujours innées et héréditaires, ou si l'on peut parler parfois de « constitutions acquises ». La question reste ouverte et ne comporte peut-être pas une réponse globale [1]. Ce qui inté-

1. Ainsi pour Minkowski la notion de constitution est inséparable de la notion d'hérédité. Pour Delmas, seule la constitution cyclothymique est innée. Au surplus, c'est à tort qu'on les présente souvent comme des compartiments étanches, ce sont plutôt des tendances émergentes sur un fond de déséquilibre. Les hésitations des psychiâtres sont significatives. Dupré range au chapitre des perversités, des vanités morbides que d'autres annexent au secteur paranoïaque. La constitution émotive est souvent combinée à la paranoïaque et à la perverse. Les fabulateurs et simulateurs de Dupré sont à la fois pervers et mythomanes. Les cyclothymes ont souvent des mani-

resse surtout le caractérologue, c'est la possibilité que lui donne ce nouvel instrument d'analyse de trouver comme toutes faites dans le marbre de la personnalité les veines qui délimitent des groupements caractérologiques essentiels. Nous les retrouverons plus loin. On a fait le reproche, à la théorie des constitutions, d'avoir favorisé un nouveau verbalisme : mais c'est la servitude éternelle de tout vocabulaire quel qu'il soit de servir d'instrument à ceux qui l'utilisent pour couvrir les réalités au lieu de les découvrir. On ne peut dénier, en tous cas, aux travaux de Dupré d'avoir dépanné la caractérologie française à un moment critique de son histoire.

Un peu plus tard, Bleuler, puis Kretschmer [1] décrivaient à leur tour deux grandes constitutions dominantes de toute l'histoire psychique : la syntonie (Bleuler) ou constitution cyclothymique (Kretschmer) et l'autisme (Bleuler) ou constitution schizothymique (Kretschmer) ; la première est assez voisine de celle que définit Dupré ; la seconde se caractérise par un psychisme qui rompt le contact vital avec la réalité, et referme l'individu sur le développement en vase clos, dans une solitude de plus en plus totale, de thèmes intérieurs progressivement mécanisés. La psychose consécutive est la schizophrénie.

Adler [2], sous le nom de « tempérament nerveux » a défini de son côté une exaltation de la personnalité greffée sur la conscience d'une infériorité contre laquelle le sujet mobilise toutes ses forces psychiques et nerveuses désorbitant ainsi tout son équilibre psychique. Ce syndrome ne correspond pas à une psychose particulière mais pousse sur la plan pathologique comme sur la plan psychologique des ramifications multiples.

Plus récemment, Mme Minkowska définissait une constitution épileptoïde ou glischroïde, fondement constitutionnel des affections épileptiques, caractérisée essentiellement par une affectivité visqueuse et collante. H. Wallon a insisté sur le caractère projectif et tendu qu'y prend l'activité.

Une dernière étape de ces recherches était franchie par Kretschmer. Il appuyait les constitutions cyclothymique et schizothymique, déjà prépathologiques, sur les tempéraments cycloïde et schizoïde, qu'il leur faisait correspondre chez le normal. En France, Delmas et Boll [3] gardent, de la classi-

festations perverses ou paranoïaques. Voir les rapports du XXXVI[e] congrès des Aliénistes et neurologues, consacré à un bilan de la théorie des constitutions, dans les numéros spéciaux de l'*Encéphale* et de l'*Évolution psychiatrique*, 1932.

1. KRETSCHMER : *La structure du corps et le caractère, Manuel de psychologie médicale.*

2. ADLER : *Le tempérament nerveux*, Payot.

3. DELMAS et BOLL : *La personnalité humaine*, Flammarion.

fication de Dupré, cinq constitutions, et font reposer chacune sur une disposition psychique normale. La psychopathologie devient ainsi, comme y inclinait la conception des constitutions, un moyen de découvrir et de classer les dispositions de la personnalité normale : le paranoïaque fait une déviation de l'avidité, le cyclothyme de l'activité, le mythomane de la sociabilité, l'émotif de l'émotivité, et le pervers une atrophie de la bonté. Mais le vocabulaire de ces deux derniers auteurs nous ramène aux généralités imprécises. Au surplus, l'orientation biologique (nutrition, génération, motilité) domine pour eux toute la formation de la personnalité acquise, où ils ne voient qu'un prolongement fonctionnel de la personne innée. C'est réduire aux lois de l'adaptation une histoire psychique complexe où la lutte avec le milieu et l'effort créateur tiennent une place primordiale.

Tous ces travaux ont abouti à des résultats dont l'importance n'est pas moindre en psychologie normale qu'en psychologie pathologique. Des critiques leur ont été opposées par les psychiâtres, elles sont hors de notre sujet. Ce qui nous importe ici, c'est l'utilisation possible d'un nouveau matériel d'analyse pour l'investigation du caractère normal. Elle pose le problème de savoir si la liaison établie par les constitutionalistes entre le normal et le pathologique est aussi légitime qu'on l'assure.

Il ressort des recherches ultérieures qu'elle n'est pas en tous cas d'une valeur absolue. Il semble qu'il existe des schizophrénies avant lesquelles on ne puisse constater aucun symptôme constitutionnel prépsychotique. Inversement, Dupré lui-même affirme que la constitution ne conduit à la psychose que dans un nombre très rare de cas. Ce problème de corrélation se complique du fait qu'il y a fréquemment alternative, et même coexistence chez le même sujet des tendances constitutionnelles opposées, comme schizoïdie et syntonie.

Au surplus, un danger réside dans le principe même de la recherche. Aller à la découverte des structures psychiques à travers l'anormal ou le paranormal, pour y calquer le dessin de la normalité, alors même qu'il y a correspondance de l'une à l'autre, c'est polariser cette correspondance dans un sens unique. La tentation est grande, par la force de l'habitude, de considérer le normal comme une limite inférieure de l'anormal et tout homme comme un fou qui s'ignore. La constitution sert alors de palier ou d'instrument à un impérialisme de la clinique qui ne peut-être que funeste à l'éclaircissement direct des problèmes de psychologie normale. Il y a des structures de caractère qui ne répondent à aucune structure pathologique connue. Là même ou la correspondance peut-être établie, l'enquête pathologique a pu exciter utilement la découverte, mais le

devoir du psychologue est de retrouver, dans sa perspective propre, avec des éléments normaux de structure et un langage original, le dessin qui lui est tendu par la porte de l'infirmerie spéciale. Sous l'influence du schéma cartésien, les sciences de la vie ont trop longtemps admis que la dissolution reprend les chemins et reproduit les formes de l'édification, de même que sont réversibles l'analyse et la synthèse mathématique. Or il apparaît de plus en plus qu'il existe une physiologie comme une conscience morbide, et qu'elles ne peuvent se décalquer sur les lois habituelles de la vie. C'est ce qu'a fort bien dit un psychiâtre doublé d'un psychologue, tous deux couronnés par un philosophe qui a le sens des ordres, M. Minkowski : « Les notions de schizoïdie et de syntonie, écrit-il [1], s'appliquent à la vie normale, ceci est exact. Mais elles sont dérivées de concepts nosographiques et ne visent ainsi que certains côtés de la vie. Nous voulons dire par là que tout en les appliquant à la vie normale, nous le faisons *en psychiâtres*, c'est-à-dire en cherchant à faire ressortir ici des particularités pouvant être mises en rapport avec des notions cliniques. C'est déjà bien beau puisque, au lieu de rechercher partout le pathologique, comme on le faisait jadis, nous essayons au contraire de rapprocher le pathologique du normal. Nous ne sommes pas seulement des psychiâtres et la vie normale n'est pas uniquement la source génératrice de troubles mentaux. C'est pourquoi, dans la vie, dans la vraie vie, nos notions se montrent rapidement insuffisantes. La réalité les déborde à chaque instant ! »

On ne peut reprocher au freudisme d'avoir négligé l'étude de la vie normale. Il se flatte, non sans raison, d'avoir le premier proclamé l'omni-signification des actes quotidiens apparemment les plus dépourvus de sens. Il n'est plus avec lui un seul de nos gestes, fût-ce le fredonnement distrait d'un air connu ou la manière de torturer un papier entre nos doigts, il n'est plus un seul de nos tics ou de nos oublis qui ne doive se rattacher, au même titre que des actes consciemment motivés, aux structures les plus intimes de notre histoire et de nos dispositions personnelles. De leur poste caché, elles dirigent nos rêves aussi bien que nos actes clairvoyants ou absurdes. Et cette souveraineté n'est rien moins que libérale, elle soumet la dernière nuance de notre comportement à un strict déterminisme. Le freudisme n'a pas produit jusqu'à ce jour une caractérologie systématique [2]. Mais l'analyse qu'il fait des forces

1. *La schizophrénie*, pp. 49-50.

2. Parmi les travaux épars, il faut citer : FREUD : *Einige Charaktertypen auf der psychoanalystischen Arbeit.* Imago, Iahrg. IV ; et les recherches de JONES sur les traits de caractère en rapport avec l'« érotisme anal » (*in Traité de Psychologie*).

élémentaires de la personnalité tend à la synthèse caractérologique par la manière dont il en ordonne déjà les structures de base. Les tendances vitales, en effet, n'opèrent jamais isolées, mais groupées en complexes, faisceaux de tendances cimentées par les accidents de l'expérience individuelle. Ces complexes agissent comme des noyaux de cristallisation, et soit par développement direct, soit par réaction et compensation, développent les superstructures caractérologiques. La caractérologie contenue en puissance dans le freudisme est donc une caractérologie dynamique et inductive. Des comportements significatifs : rêves, actes manqués, etc..., l'analyse remonte, en suivant les schémas des mécanismes freudiens, jusqu'à cette anatomie psychologique qu'est la topographie des complexes individuels. Ne demandons pas à Freud une systématique des caractères. Persuadé qu'il n'y a d'explication psychologique que rigoureusement individuelle et historique, il s'intéresse bien plus à le méthode, à la technique de l'analyse qui permettra de débrouiller dans chaque cas successivement l'écheveau psychique, qu'à des classifications plus ou moins approximatives par leur généralité. Freud a introduit définitivement l'histoire et la personne dans la psychologie contemporaine : ce lui est un titre de gloire bien supérieur à ceux que lui valurent quelques modes malsaines. Il n'est, en effet, qu'une structure de recherche qui soit à la mesure d'un être personnel et vivant dans la durée, c'est une analyse génétique et en dernier ressort individuelle. Il est seulement regrettable qu'une fois de plus la révolution psychologique nécessaire soit due à un psychiâtre, formé, par un accident historique, dans un étroit déterminisme. Tout son vocabulaire avoue ses origines, quel que soit son effort pour en étendre progressivement la compréhension. L'enfant est un « pervers polymorphe » parce qu'il n'est pas encore sexuellement polarisé ; l'adolescent qui se replie un peu trop sur soi est déjeté vers le narcissisme, voire vers l'homosexualité. Si le freudisme créateur subit déjà cette réfraction du pathologique dont il est parti, on imagine ce qu'en peuvent faire les scoliastres. Ils aiment se persuader qu'on ne peut résister à leurs évidences que sous l'effet d'inavouables refoulements et ordonnent volontiers à leurs contradicteurs une purge psychanalytique en place de démonstration. Il semble que l'intempérance lubrique de beaucoup d'entre eux, parmi lesquels les femmes ne sont pas les moins déchaînées, relève de leur propre médecine plus que de la discussion. Et c'est fort dommage pour l'apport — considérable — que nous devons à l'école.

Le succès des recherches déclanchées par les études pathologiques a si vite éclipsé les rabâchages stériles de la psychologie des facultés et les balbutiements de la psychologie de laboratoire qu'elles déséquilibrèrent pour un temps toute la recherche caractérologique, et la vision même de l'homme. Au fur et à mesure que le psychiâtre étalait autour de nous le domaine envahissant et ambigu des psychopathies légères, s'imposait l'impression d'une extrême fragilité de l'équilibre humain, et de l'ignorance massive dans laquelle nous sommes à l'égard d'un peuple de menaces qui nous cernent. Une époque qui s'abandonnait à toutes les décadences a favorisé ce sentiment, d'autant que la psychologie des littérateurs aimait à choisir ses modèles dans des milieux surfaits, qu'une perversité endémique et brillante avoisinait à toutes les formes de névroses. Que nous nous tournions, en revanche, de ces fantômes vers un vivant, nous sommes étonnés de la solidité de l'édifice humain. Quoi ! tant de gens sur qui s'accumule un tel poids d'hérédités, enserrés dans tant de drames familiaux, si mal éduqués, secoués par de tels conflits, bousculés par la vie, et les dégâts, somme toute, sont si limités ! Cet étonnement provient sans doute de ce que nous connaissons bien plus intimement aujourd'hui les mécanismes anormaux et paranormaux de la vie psychique que ses équilibres vitaux. La sagesse ne tente pas plus les savants semble-t-il que le bien ne tente les romanciers. Faute d'autre source d'information positive, nous serons nous-mêmes obligés de faire bien plus souvent appel que ne le comporterait l'ordre des choses aux clartés venues de l'analyse pathologique. Cette hypertrophie des perspectives cliniques voit cependant ses frontières déjà refoulées par plusieurs autres développements des recherches structurelles.

Certains médecins psychologues se sont tournés vers les assises biologiques de l'être psychique : tempéraments et diathèses, métabolisme général, influences endocriniennes, sexualité, influence de l'âge, de la maladie, etc... De nombreuses correspondances ont déjà été relevées entre ces formes physiologiques et les formes caractérologiques. D'autres ont analysé les formes corporelles comme expression plastique des formes psychiques. Ces deux voies d'exploration, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, ont dégagé de nouvelles structures fondamentales, telles que les tempéraments endocriniens et les types morphologiques. Il faudrait citer, à côté d'elles, les nombreuses branches de la psychologie de l'expression (graphologie, stylistique, chirologie, étude de le démarche, de la poignée de main, etc...) dont certaines sont à peine exploitées encore. Autant de chemins, autant de schémas structurels différents dont un petit nombre encore sont superposables. Mais quelle

que soit la faiblesse où cette dispersion des résultats maintienne la caractérologie naissante, elle n'est pas, comme celle du verbalisme antérieur, une faiblesse sans avenir. Les diverses recherches encore partiellement autonomes avancent toutes en terrain solide et suivent les articulations mêmes de la vie.

Pendant que les recherches de structures se poursuivaient sur ces divers terrains d'expérience, il restait à prendre une conscience psychologique de la structure. Nous la devons surtout aux travaux des écoles caractérologiques allemandes. Contrairement au préjugé positiviste, c'est parce que les caractérologues allemands ont souvent été des philosophes qu'ils ont pu mettre justement en place le psychologique. C'est un philosophe, Franz Brentano, le maître de Husserl, le grand-père de la phénoménologie, qui est en même temps le précurseur de la caractérologie moderne. Il a, le premier, conduit la psychologie allemande à l'étude de l'homme personnel concret parce qu'il a le premier conçu une anthropologie personnaliste. Un peu après lui, Dilthey, qui lance l'expression « psychologie de la structure » et s'oriente vers une recherche des significations, est lui aussi théologien et philosophe. Pendant que certains élèves de Brentano et de Dilthey : Husserl, Heidegger, Scheler, se tournent principalement vers la philosophie et l'anthropologie générale, rendant d'ailleurs de cette manière encore de signalés services à la caractérologie structurelle, d'autres lui ouvrent directement les voies : Utitz, Spranger, Künkel, Pfinder, Klages, plus récemment encore Helweg, Nohl et Petermann [1], sans oublier les diverses œuvres nées du freudisme et divergeant plus ou moins de ses directions primitives : Jung, Adler, Allers.

Deux voies s'ouvrent ici.

---

1. Voir BRENTANO : *Psychologie*, 1874. — DILTHEY : *Gesammelte Schriften*, Leipzig, 1924, tome V. — UTITZ : *Charakterologie*. — SPRANGER : *Lebensformen*, Halle, 1925, dernière édition revue et augmentée, 1927, et *Die Frage nach der Einheit der Psychologie*. — KUNKEL : *Einfuhrung in die Charakterkunde*. — PFANDER : *Seele des Menschen*, 1933. — KLAGES : (en traduction française) *Les principes de la caractérologie*. — HELWEG : *Charakterologie*, 1936. — NOHL : *Charakter und Schicksal*, 1938. — PETERMANN : *Wesensfragen Seelischen Seins*, Leipzig, 1938.

STRUCTURE TYPIQUE ET STRUCTURE PERSONNELLE

S'il n'est de science que du général, si l'individu est ineffable, la seule connaissance communicable qui puisse être formulée sur l'individu est d'ordre générique. La psychologie spontanée qui s'exprime dans le langage, le folklore et la littérature, forme constamment des types avec le sable mouvant des individualités. Types d'attitude (le vaniteux, le jaloux, l'avare) ou types d'action (le héros vengeur de la faiblesse, l'infirme semeur de haine). De certains, Jung a montré qu'ils appartiennent au folklore universel de l'humanité. Et il est inconstable que pour beaucoup de gens, la connaissance d'autrui n'est pas la recherche de lointains secrets individuels, mais la réduction d'une expérience embrouillée à ces formes typiques. Le roman, dont est requis à la fois pénétration et portée, oscille de la peinture du type à celle de l'individu. La caractérologie suit en partie le mouvement de la connaissance commune. La pathologie mentale, l'endocrinologie, la morphologie, la graphologie, les recherches sur les tempéraments, par derrière les monographies, visent toutes à dégager des types suffisamment constants et compréhensifs pour rendre compte d'un grand nombre de cas.

Cette méthode ne pose aucun problème si l'homme n'est qu'un objet parmi d'autres dans la nature. Elle est dans la ligne du développement normal des sciences naturelles, qui va de la collection à la loi, par l'intermédiaire de la classification. Elle ne fait de difficulté, mais alors la difficulté n'est aiguë, qu'autour d'une position métaphysique précise : celle qui affirme, à la racine de la personnalité empirique, une Personne transcendante au donné. Si la caractérologie ne consiste, en effet, qu'à repérer des apparences et à les définir en concepts distincts, elle peut se satisfaire d'arrêter son effort à des résultats partiels et à la systématisation de plus en plus compréhensive de ces résultats : elle n'a rien à sauvegarder au delà. Si, par contre, l'unité dernière de l'être personnel se situe au delà de toute détermination objective possible, si elle pose sur chaque individu un chiffre incommensurable à tout autre, si cet inaccessible foyer fournit la force

et l'intention qui animent les manifestations essentielles du comportement, la structure typique devient, par rapport à cette réalité individuelle et transcendante, une approximation originellement déficiente. Dès que la Personne pose des actes transcendants et libres qui débordent les déterminations du caractère empirique, la source maîtresse du caractère échappe à la caractérologie qui n'en saisit qu'une projection extérieure et des résultats révolus. Toute représentation intermédiaire fixée sur ce plan de projection risque de ne systématiser que des traces là où ont vécu des actes, de prendre des effets pour des causes et de méconnaître les vraies ressources de la personnalité sous les masques qu'elle emprunte quelque temps le long de sa route.

Cependant l'individualité la plus affirmée est toujours grosse de quelque généralité qui la tire hors d'elle-même sans qu'elle puisse s'y abandonner, sous peine de se renoncer. Ce porte-à-faux est une situation fondamentale de l'être psychique, elle suffit à assurer à la typologie ses droits. Elle exige seulement que la typologie ne prétende pas *fixer* dans ses modèles la description et les possibilités de la personne vivante. La typologie moderne, en faisant la critique de ses propres résultats, donne largement satisfaction à cette exigence. Il ne lui suffit pas de se désolidariser (Klages) de toute une pseudo-typologie sociale qui méconnaît les forces réelles en jeu. L'usage même de la notion de type a été soumise à une profonde critique, dans la ligne de la critique scientifique moderne du concept, par Hempel et Oppenheim [1] La logique traditionnelle ne connaissait que des concepts du genre *classificateur*, fixes et rigides. La nouvelle logique admet des concepts du genre *gradué*, plus adéquats, non seulement à la description, mais à l'explication. Tels sont les types psychologiques. Ce ne sont plus des schémas en *ou... ou...*, mais en *plus... moins*, sans qu'ils impliquent en cela une mesure : ils se présentent plutôt comme un échelonnement en série.

On peut émettre les règles suivantes, qui assouplissent considérablement les raideurs de la typologie :

1° Il n'y a pas de type pur : nulle part nous ne trouvons « l'orgueilleux » ou « l'hypocrite », « le schizoïde » ou « le paranoïaque ». On a appliqué à des schizophrènes un questionnaire où sont portés les caractères « du schizophrène » ; 50 % seulement répondaient au type ; souvent des individus normaux montraient plus de traits « schizophréniques » que des schizophrènes d'asile : seulement ils les compensaient. On peut dire que jamais aucun morphologiste n'a vu un « digestif » ou un

1. *Der Typusbegriff im Lichte der neuen Logik*, 1936.

« respiratoire » pur, tels que les décrivent les schémas de Sigaud. Les syndromes typiques sont fréquemment entremêlés et il n'est pas rare de trouver simultanément, chez le même sujet, des caractères de types opposés, comme schizoïdie et syntonie. Les contradictions déconcertantes, les conduites ambivalantes, les aigreurs et les ennuis révélateurs de latences contraires au type apparent témoignent de cette structure complexe des individus concrets. Quand il parle de « psychoses associées », de « psychoses compliquées », d'« états polypsychopathiques », le psychiâtre avoue l'impuissance de la typologie à classer un grand nombre d'états psychiques morbides sous les syndromes qu'elle s'est donnés. Il en est de même en psychologie normale. En fait, les types idéaux ne sont pas donnés mais construits, comme nos concepts scientifiques, non pas dans l'étoffe même de l'expérience, mais à l'occasion de l'expérience et sur sa suggestion provisoire, avec des intuitions à priori soumises à des postulats préalables. Quand nous parlons du vaniteux ou du paranoïaque ou de l'émotif, c'est que nous sommes arrivés à lier d'un lien compréhensif plusieurs symptômes associés. Non pas que l'expérience nous impose cette liaison : le type « pur » est rare et les cas qu'ensuite nous appelerons « mixtes » sont les plus fréquents ; c'est l'intuition compréhensive au contraire qui impose provisoirement le type comme schème directeur, et l'évidence de cette intuition, que nous acceptons comme postulat, est faite de plusieurs matériaux caducs, où comptent nos préjugés et nos théories d'époque, des manières collectives de penser, etc... Dans la mesure où l'on définit le type et où on le décrit on renonce donc à une parfaite exactitude par rapport à l'expérience. C'est pourquoi on ne saurait ensuite « l'appliquer » tel quel à la réalité. Aussi bien, s'il est bon de centrer solidement le concept de chaque type, il est bon de ne pas trop le préciser vers ses frontières : en lui laissant un certain flottement marginal, on risquera moins de s'écarter du réel. Il faut voir dans le type, comme dans beaucoup de concepts scientifiques, un concept directeur à limites flottantes et non pas un modèle strict.

2° Les types sont des réalités d'ordre statistique : ils ne valent pas dans leur description complète pour tous les sujets d'une catégorie individuellement pris, mais pour une moyenne. Tel psychologue qui a étudié la suggestibilité au moyen de vingt-six tests (Brown) déclare qu'il n'arrive pas à trouver des individus présentant des indices de suggestibilité hauts ou bas avec une constance suffisante pour pouvoir les classer en « suggestibles » et « non suggestibles ». M. Poyer a raison de remarquer qu'entre les « espèces » caractérologiques et les espèces animales il existe une différence capitale : c'est que les

premières, contrairement aux secondes, tolèrent au sein de la classe qu'elles définissent toutes les gradations jusqu'au zéro et, avec les espèces voisines, toutes les transitions intermédiaires. On ne peut à la rigueur dessiner un « introverti » et un « extraverti » puisque l'on passe insensiblement de l'un à l'autre. Seules les interconnexions latérales permettent vers les deux pôles de l'échelle de constituer des schémas suffisamment accentués pour être opposables.

3° Les types ne sont pas des cristallisations stables. Ils se consolident parfois sous l'effet de phénomènes de renforcement : un émotif ayant au surplus peu de disposition à se mettre en accord avec le monde extérieur s'enfermera dans une dissonance croissante à chaque échec subi. Mais des glissements peuvent se produire de l'un à l'autre : celui qui s'accorde aisément avec le monde extérieur (consonant) glisse facilement à l'extraversion (abondance de l'extériorisation motrice et verbale) et par là risque de perdre toute émotivité. Un type primitif peut même, comme nous le verrons, engendrer son contraire, ainsi qu'il se produit dans le phénomène de compensation : le faible, vaincu par la vie, devient autoritaire et prend les apparences du fort, pour se défendre contre sa faiblesse. Enfin l'ambivalence est partout qui à chaque moment ouvre, aux mêmes données, des significations divergentes. La vie psychologique ressemble à un paysage de sable agité de vents divers où les échaufaudages fragiles des dunes s'élèvent, s'effondrent et s'affaissent perpétuellement les unes sur les autres, avec de-ci de-là quelques pointes rocheuses qui marquent les durcissements de l'anormalité.

La typologie présente des faiblesses plus radicales encore. Spranger a souligné fortement le caractère limitatif de toute typologie ; elle définit l'individu par ce qui n'est pas lui-même, comme la silhouette définit le corps par l'espace environnant, non par la force plastique interne qui le modèle. Elle fixe des arêtes au lieu de révéler des genèses, et les arêtes, ce sont précisément les arrêts, les limitations et parfois les déviations de l'effort personnel. On peut donc dire en un sens que tout type est un type négatif. Le caractère est comme le dessin de l'échec de la personnalité. Nous ne sommes typiques que dans la mesure où nous manquons à être pleinement personnels. Aussi les beaux tableaux typologiques, commodes à lire et à retenir, sont-ils des refuges dangereux contre la compréhension, aventure toujours ouverte, toujours sollicitée au delà de toute limite.

De plus, ainsi que le remarque Klages, les types sont constitués par recensement et subsomption de contenus (comportements, expressions, etc...) : mais quelle est la genèse de ces contenus ? Si l'on pousse la recherche dans ce sens, bien des

types, même plus élaborés que la grossière typologie sociale dont la science se débarrasse tout d'abord, se disloquent sous une analyse p us profonde. Pour reprendre une image de Spearman, les types ne sont que des pierres de touche destinés à éprouver certains alliag s fréquents dans la nature : mais les listes que l'on en peut donner n'établissent pas une classification systématique, continue et exhaustive des caractères, comme le fait la table de Mendeleieff pour les espèces chimiques. En regard de l'infinie diversité concrète des caractères individuels, les types sont, sur quelques grandes provinces caractérologiques, comme ces vignettes de nos cartes économiques ou touristiques qui fixent le visage principal de la province par un monument significatif ou par un groupe de légumes. Pour toutes ces raisons, nous rechercherons beaucoup plus dans ce qui suit à dégager les polarisations fondamentales et les orientations élémentaires du caractère, saisies dans leur existence intentionnelle comme mouvements dirigés, qu'à ajouter de nouvelles typologies à celles qui déjà péniblement essayent de classer les résultats acquis. Pas plus que la pensée, dans son mouvement créateur, ne peut se passer d'une certaine stabilité des mots ni l'action de certaines règles constantes, la caractérologie ne peut se dispenser du secours des typologies. Mais tout en utilisant ces prises sol des sans lesquelles elle se dissiperait dans le verbalisme et l'à peu près, elle doit ne jamais oublier que les schémas typiques ne sont qu'un acheminement vers la connaissance de l'être individuel. La vocation de caractérologue, tout en restant sur cette crête ambiguë qui sépare la science de l'intuition, regarde plutôt vers la vocation de romancier que vers celle de naturaliste, si tant est qu'il ne rencontre vraiment l'homme qu'au moment où il retrouve ou recrée l'homme personnel.

Existe-t-il donc, sous le type, des structures propres à l'être personnel ? C'est le problème central qui se pose à la caractérologie. Nous avons enregistré l'impuissance des représentations qui se sont figuré la psyché tour à tour comme un tableau de facultés, un polypier d'images, un système de fonctions. Facultés, images, fonctions : nous restons dans une psychologie élémentaire construite sur le modèle des réalités mécaniques, si ingénieux et complexe en soit rendu le mécanisme. L'élan personnel utilise un très riche assortiment de mécanismes, mais il appartient précisément au caractérologue de déterminer en quoi il est personnel, c'est-à-dire dépasse et domine les mécanismes. Son objet propre, ce sont donc les attitudes totales de la personne. Peu importe qu'on les recherche

par l'« intérieur » ou par l'« extérieur », par l'intention ou par l'expression. Il n'est pas de nuance de l'esprit qui ne déclanche un geste du corps ni de mouvement qui ne dessine dans l'espace un geste de l'esprit. Que chacun aborde ce tout par la pente qu'il préfère. L'important n'est pas le point d'application, c'est l'orientation de la recherche. Quand Pierre Janet définit contre les incertitudes et la monotonie de l'introspection sa psychologie de la conduite, il nous convie à regarder *du* dehors, mais non pas *le* dehors : car ce « dehors » qu'est le comportement actif n'est choisi par lui comme centre d'application que parce qu'il y voit un révélateur plus sensible des « états mentaux »[1], à savoir des mélodies globales qui définissent les personnalités concrètes. La notion *d'attitude*, corrélation entre une disposition interne et l'information par un objet, prend une importance croissante en psychologie collective : cette évolution est pleine de sens.

Malgré leur opposition apparente à ce behaviourisme élargi et transfiguré, les phénoménologues ne nous mènent pas vers d'autres buts ni par des chemins tellement différents. On s'est un peu trop figuré une psychologie d'inspiration phénoménologique comme une psychologie des yeux fermés, un abandon lyrique à l'intuition intérieure. Elle reconnaît, au contraire, toutes les étapes d'une étude totale de l'être humain, symptomatologie et morphologie précédant la phénoménologie proprement dite, étude de l'essence du caractère[2]. Mais elle estime que la recherche intuitive, aussi bien que la recherche « objective » sont encombrées de toute une mythologie théorique, constructions de la pensée surajoutées à l'expérience directe. Un long dépouillement est nécessaire pour atteindre, sous ce fatras pseudo psychologique ou pseudo expérimental, les états d'âme du sujet tels qu'il les éprouve. Il s'agit bien « de les délimiter avec le plus de précision possible, de les distinguer, de les nommer par des termes fixes »[3], et donc, en aucune façon, d'attendre la grâce des révélations intérieures. Un long et rigoureux travail critique est nécessaire pour y parvenir, auquel des monographies approfondies de cas particuliers sont plus utiles que l'accumulation de cas nombreux et hâtivement réunis pour l'usage statistique. Il aboutit à décrire des unités simples d'expérience vécue et non pas des unités construites d'expérience « objective », en retrouvant le mouvement même de la vie dans le sujet considéré. Minkowski nous raconte comment, étudiant depuis longtemps des délirants persécutés, il se sentit un jour saisi, devant un de ses sujets qu'il avait beaucoup approché

1. « L'état mental des hystériques ».
2. Voir, par exemple, JASPERS : *Psychologie générale.*
3. JASPERS, *op. cit.*

déjà, d'un sentiment particulier qu'il pouvait traduire ainsi : « Je sais tout de lui ». Il était frappé de ce que ce sentiment s'accompagnait d'un malaise, comme s'il s'agissait non d'un gain, mais d'une perte. Il fut conduit, par cet axe intuitif, à voir dans le paranoïaque, au delà de toutes les descriptions classiques, un homme dont l'élan vital est bloqué au point que son univers se fige en déterminations sans avenir qui, précisément parce qu'elles sont sevrées de la vie, lui apparaissent à travers une sorte d'angoisse de mort, sous un visage menaçant. Il avait ainsi découvert, derrière les contenus idéo-affectifs et les manifestations diverses de la psychose, son *trouble générateur*, la mélodie originelle d'où sortent en développement et contrepoint tous les contenus perceptibles à l'expérience interne ou externe [1]. L'intérêt du psychopathe, dans cette perspective, n'est plus dirigé sur la recherche de troubles particuliers se rapportant à des fonctions isolées, mais sur la recherche d'une modification générale dans la structure de la vie psychologique ; il essaie d'atteindre la forme même sous laquelle un moi donné se situe dans la vie, et qui ne s'exprime que partiellement dans les indices discontinus de l'expression. Cette attitude s'impose aussi bien en psychologie normale qu'en psychologie pathologique. Ce n'est plus le trouble générateur, mais le *thème générateur* d'un psychisme individuel que nous donnons comme objet dernier au caractérologue.

Il y a des thèmes conducteurs communs qui définissent des familles d'esprit : c'est ainsi que Minkowski a pu grouper toute une série de troubles sous la notion d'une perte du contact affectif avec la réalité. Mais chaque individu leur apporte un développement propre. La grandeur du freudisme, c'est d'avoir le premier proclamé sans ambiguïté qu'en dernière analyse toute psychologie doit déboucher sur une singularité dramatique, parce que la vie psychologique est une vie, faite non pas d'abstractions verbales ou physiologiques mais d'événements liés dont l'acteur est une personne concrète. En 1926, un jeune psychologue Français, *clamans in deserto*, [2] se faisait le saint-Jean-Baptiste de cette Bonne Nouvelle et dénonçait l'objectivation systématique de la vie psychologique par nos psychologies « à la troisième personne ». Elles sont esclaves, écrivait-il, du schéma grec de la perception qui (sous sa forme la plus simple, tout au moins) oppose le sujet à l'objet dans une attitude réceptive et à peine engagée. Tout fait psychologique est, au contraire, un événement à la première personne et ne peut être formulé qu'à la première personne. Il est inséparable d'une

1. MINKOWSKI : *Le temps vécu*, 207 sq et *passim*.
2. GEORGES POLITZER : *Critique des fondements de la psychologie*, Rieder, 1926. Georges Politzer a été fusillé par la Gestapo en 1941.

histoire, d'une affirmation, d'une signification et d'une valorisation personnelles. C'est ce qu'a compris la psychanalyse. Ou plutôt c'est ce qu'elle a commencé de comprendre. Elle a vu la nécessité de relier l'explication à l'histoire et aux significations accumulées dans le sujet individuel : l'anamnèse recherche dans le cours tumultueux des effets les thèmes directeurs et, derrière les thèmes, les événements individuels qui, chaque fois, ouvrent le sens d'une situation psychologique donnée. Mais ni Freud ni la plupart du temps les freudiens n'ont reconnu le rôle de l'affirmation et de la valorisation. C'est pourquoi la psychanalyse est finalement retombée, dans l'explication, sur un matériel de processus à la troisième personne. Politzer, qui lui en fait grief, n'a pas lui-même dégagé ces deux dernières omissions. Pulsions, complexes, désagrégations, mécanismes de déplacement, de substitution, etc... Freud au bout du compte entraîne tout cet outillage neuf à une nouvelle substantification de l'impersonnel : l'énergie affective, qui se déplace, se transforme, se règle, et se dérègle tout comme un flux matériel, le vieux mana des religions primitives une fois de plus rebaptisé.

Ainsi l'explication psychologique ne s'achève pas, comme l'explication physique, dans la liaison causale, dans l'établissement de rapports objectifs constatés du dehors entre des éléments ou des fonctions. Elles est essentiellement une *compréhension*, l'interprétation personnelle par l'observateur d'une signification personnelle. Les contenus psychologiques sont des prises solides où s'accroche la compréhension. Mais leur mise en ordre ou en système ne nous fait pas entrer dans la réalité spécifiquement psychologique. Puisque cette réalité est, du côté de l'objet, un acte global, sa compréhension ne peut naître, chez l'observateur, que d'un acte global de même niveau. Si des enchaînements mécaniques ou rationnels savent transcrire à quelque approximation près des comportements isolés, seule la personne connaît adéquatement la personne. Le paradoxe de la compréhension d'un absolu individuel par un autre absolu individuel ne se résout que dans cet acte de connaissance directe de la personne par son semblable (Scheler). Il n'est ni une « aliénation » ni une « introjection », qui toutes deux en feraient un avoir dissolvant dans une négation d'autrui ou dans une négation de soi. Il est une communion ou, pour reprendre le calembour savoureux de Claudel, une connaissance du connaissant avec le connu. Voici donc revenir l'affreux subjectivisme ? S'il est « subjectif » d'exiger un acte de compréhension personnelle pour saisir adéquatement les actes qui viennent de la personne, ou les mots perdent leur sens en courant, ou il n'est pas moins « subjectif » de la part d'un psychologue de labo-

ratoire d'affirmer la nécessité d'organes sensoriels intacts et d'un jugement perceptif sain pour recevoir les impressions des choses. Chaque réalité exige un appareil de même niveau et un acte du même ordre qu'elle même pour devenir un objet de notre connaissance.

Les balbutiements du laboratoire ne sont pas seuls mis en cause ici. Tout aussi trompeuse sur la profonde vérité des hommes peut-être une certaine façon brillante et subtile de s'intéresser à autrui et à soi-même, que l'on prend aisément pour sens psychologique ou goût des âmes, alors qu'elle n'est qu'une excitation de l'esprit, une forme stérile de *libido sciendi*. Le sens de l'homme, qu'elle simule, en est radicalement étranger. Il n'est qu'à évoquer l'étrange impression d'absence qui se dégage de personnages au dessin pourtant aussi aigu que ceux de M. Jules Romains. On demande au savant une très dure ascèse « subjective » pour considérer ses résultats comme valables : il doit se dépouiller de la précipitation et de la prévention et rendre à la vérité l'hommage d'une passion capable de vaincre toute autre passion. La connaissance de l'homme serait-elle moins exigeante que celle de la nature ? Elle se refuse, elle aussi, à qui n'a pas accepté de rendre à son objet l'hommage préalable d'une personne à une personne. Elle demande une tension plus haute encore que le dépouillement du savant, bien qu'à la portée d'un plus grand nombre. Nous nous surprenons incessamment à la relâcher. Nous voilà subitement déçus d'un être connu intimement dans l'amour ; est-ce donc qu'il se dégrade ? Mais non, nous avons laissé son visage disparaître derrière une décalcomanie quelconque ; d'un geste, il l'efface ; nous en perdions la trace, parce que nous avions cessé de co-naître avec lui. La caractérologie, a-t-on justement écrit, n'est pas une clef des songes. Jamais, n'en déplaise aux pions, elle ne se débitera en tableaux dichotomiques, comme les flores et les faunes qui d'accolade en accolade conduisent à l'individu que l'on tient en mains. L'abbé de L'Épée montrait déjà que c'est en s'adressant à ses latences individuelles profondes qu'il éduquait le sourd-muet, non pas en lui imposant des cadres linguistiques extérieurs. Binet, et tous ceux qui se sont occupés des anormaux, ont affirmé la même exigence : ainsi voyons-nous la pratique psychologique confirmer l'exigence ontologique.

Cette exploration poussée du côté de l'ineffable conduit le psychologue aux bords d'une métapsychologie sans laquelle la psychologie est inconsistante, mais à l'établissement de laquelle elle est incompétente. Une psychologie générale comme

celle de Freud peut se ruiner finalement par l'impuissance métapsychologique (ou si l'on veut métaphysique) de son auteur. C'est un danger qu'on ne conjure pas en le fuyant : il n'est pas de psychologie qui n'aie besoin d'une métapsychologie, pour connaître son horizon, ses limites et ses échanges. C'est sur la métapsychologie qu'en fin de compte la structure du caractère se met en perspective.

La personne, nous l'avons vu, est unité significative, le caractère forme génératrice et déterminante d'une mélodie structurelle. Un fait psychologique étant donné, il convient donc, pour en épuiser la signification, de savoir en vertu de quel ensemble de dispositions structurelles il a pu se produire. Selon que ces dispositions sont telles ou telles, le même fait matériel, auquel prétend se tenir le psychologue du comportement, revêtira des intentions si diverses que la réalité s'en modifiera du tout au tout. Si les mots ont un sens, c'est en serrant cette totalité que nous touchons l'« objectivité », c'est-à-dire la pleine adéquation de la connaissance à l'objet.

Empruntons un exemple à Klages : un homme affronte un danger. Du point de vue d'une psychologie purement objective, nous noterons : réaction offensive à une menace imminente ; en analysant cette réaction, nous y trouverons : émotion-choc avec phénomènes salivaires, circulatoires, musculaires, glandulaires, etc... ; réflexion rapide suivie de choix ; phénomènes d'inhibition motrice ; établissement d'une attitude aggressive avec nouveaux phénomènes, différents des premiers, de salivation, circulation, contraction, etc... Le sens de cette attitude, ici, maintenant, chez cet homme, nous échappera si bien que tous les phénomènes susnommés auront pu être étudiés dans la sérénité impersonnelle du laboratoire, indépendemment des circonstances présentes. Le « psychologue différentiel » notera que chez cet individu le pouls bat un peu plus vite, la surrénale boude, la crispation s'exagère : nous aurons un tableau *compliqué*, mais non pas un tableau *expliqué*. Il ne l'est pas plus par le mot de « courage » que lui appose le sens commun.

Si, au contraire, nous nous plaçons du point de vue des dispositions internes, ce comportement peut recevoir sa signification d'attitudes extrêmement diverses, que nous désignerons très sommairement :

L'orgueil, qui domine la crainte ;

La peur, et le désir de raccourcir une attente insupportable : Gribouille ;

L'absence d'attachement à la vie : courage des blasés, des grands malades ;

L'esprit fanfaron, le désir d'en imposer à la galerie ;

la crainte du mépris public : on tient plus à sa réputation qu'à sa vie, et les apparences de courage physique résultent alors du manque de courage moral ;

la prédominance d'un sentiment violent : colère, enthousiasme, soif de vengeance, etc... qui accapare le psychisme de l'individu et supprime la conscience du danger ;

la stupidité d'un homme à imagination obtuse qui affronte aisément le danger faute de l'actualiser ;

enfin l'optimisme d'un esprit léger.

On voit clairement sur cet exemple comment le tout psychique a le primat sur les comportements objectifs et les éléments isolés. Aussi bien la caractérologie ne devrait-elle pas, comme encore dans la plupart des manuels et des traités, figurer après l'étude analytique des fonctions générales de la vie psychologique, mais en tête d'ouvrage, comme le chapitre directeur de tous les développements analytiques.

W. Stern définit le caractère : « l'ensemble de nos dispositions d'armature et de direction ». C'est dire que les structures du caractère ne sont pas des mécanismes isotropes mais des forces orientées ; non pas seulement une composition interne, mais une impulsion directrice. Aussi, autant que l'on puisse s'aider d'une image spatiale, dirons-nous qu'elles ne peuvent se décrire sur un seul plan, mais seulement sur un dispositif en profondeur et polarisé.

C'est par un tel dispositif que s'est figurée la psychologie bergsonienne, quand elle dispose l'activité personnelle sur une série de résonances « en cône », de la pointe de l'action à la base du rêve. La caractérologie de Klages, pour prendre un exemple plus récent, s'affirme aussi comme une caractérologie *à étages*. La réalité concrète totale du caractère se distribue à chaque instant, selon Klages, sur trois plans disposés en profondeur qu'il définit comme trois « qualités caractéristiques ». Ce sont :

1° la *matière* ou l'étoffe du caractère, que considérait seule l'ancienne psychologie : talents, aptitudes, « facultés », toutes propriétés quantitatives graduables, comme un capital, en plus ou en moins ; dons ou données, telles que la mémoire, l'énergie, les qualités physiologiques. Si l'on compare le caractère d'un individu à une mélodie, la matière du caractère est l'instrument sur lequel il joue la mélodie. Ce sont ses diverses parties qui tombent sous la compétence de la psychologie analytique. Klages reproche à la psychologie universitaire de donner une place presque exclusive à l'étude des aptitudes et de n'en considérer habituellement que l'aspect intellectuel. Elles sont déjà pour lui, bien que subordonnées, des formes créatrices de notre puissance plastique, qui produit constamment et donne au

dehors ces formes élémentaires, dans la volonté et le sentiment aussi bien que dans les idées.

2° la *nature* ou la *qualité de la personnalité* qui se définit par les dispositions individuelles à l'élaboration de la matière. Si la matière est l'instrument, la nature est la mélodie même. Pas plus que la matière du caractère n'est faite de données inertes, cette mélodie n'est une sorte de dessin immobile groupant des traits élémentaires. Elle est une force d'impulsion, composée de *mobiles* ou intérêts profonds, causes intérieures de nos tendances, conditions permanentes d'une direction de la volonté. Ils comportent entre autres les instincts. Les aptitudes sont des propriétés quantitatives, les tendances, issues des mobiles, sont l'expression qualitative de la personnalité, les mobiles sont des *propriétés directrices*. Chaque mobile est en même temps une disposition affective du sentiment et réciproquement le sentiment, qui n'est sentiment que par sa nuance, est mobile par son impulsion : ainsi se rétablit l'unité de la propulsion psychique. Il y a des « matières » riches qui manquent d'impulsion et des bonnes volontés qui manquent d'étoffe.

3° Une même mélodie jouée sur le même instrument peut changer de rythme. Ce changement provient du milieu interne, de la *structure* ou composition interne de l'âme. La plus ancienne des structures connues est le « tempérament ». Il n'entraîne ni la capitalisation des forces comme les aptitudes ni la direction dans lesquelles elles agissent comme les mobiles, mais une différence dans leur mode d'action. Ce sont des propriétés proportionnelles ou relatives, dont chacune peut-être exprimée par un quotient : ainsi le mode et le degré de l'inhibition, la lenteur ou la rapidité du flux vécu, la mobilité, l'indécision, la résistance, bref tout ce qui concerne l'excitabilité envers les excitants de tout genre. Il faut en rapprocher les propriétés de l'architecture ou de l'agencement du caractère, qui ont trait à la compatibilité ou à l'incompatibilité des dispositions : unité, équilibre, harmonie, ou contradiction, déchirements, fixité ou instabilité, maturité ou immaturité.

Toutes les autres qualités que nomme le langage courant, comme probité, honnêteté, courage, politesse, etc... relèvent des « pseudo-typologies sociales » ; ce sont, aux yeux de Klages, des qualités « pseudo-typiques » qui cataloguent les conséquences sociales du caractère, mais ne désignent pas des structures essentielles.

Cette disposition en profondeur enfin jaillit toute entière, selon Klages, d'une force vitale inconsciente et cosmique. La vitalité totale comporte deux étages : le corps et l'âme, cette dernière entendue comme l'efflorescence de l'instinct. En face d'elle se dresse ses ennemis perpétuels : l'esprit et la volonté,

puissances de dissociation et de mort, venus d'on ne sait quel anti-univers.

C'est une structure étagée du même type que nous trouvons chez Freud et chez plusieurs de ses disciples. Le « Soi » ou le « ça », étage infernal des pulsions, dans sa rencontre avec la réalité, donne naissance au « moi », qui est la personnalité agissant en adaptation avec le réel ; au cours de ses contacts sociaux, celle-ci se détache et s'oppose un « surmoi » qui lui devient supérieur mais comme une force, non comme une valeur. Cette architectonique déjà compliquée se tarabiscote chez certains disciples de Freud et aboutit à un véritable baroquisme psychologique qui prend ses fantaisies décoratives pour de la profondeur d'analyse. Jung l'abandonne et n'oppose plus que deux grands plans : le « soi », enfoui dans les profondeurs de l'Inconscient individuel (lequel rejoint par de larges nappes l'inconscient collectif), n'est plus seulement comme chez Freud l'enfer des pulsions mauvaises, mais le réservoir total de la personnalité dont le « moi » empirique n'est que la façade. A vrai dire, Jung souligne qu'il ne faut pas voir dans le moi et le soi deux hypostases, mais seulement deux concepts-limites : le moi ne peut-être proprement empirique que dans ses parties, et pour autant que celles-ci sont des contenus de la conscience ; le soi comme totalité est nécessairement transcendant à la conscience, et cependant sans sa présence dans le moi empirique il n'y aurait pas de personnalité. Cette interfusion des niveaux commande les démarches de la connaissance du moi : le moi ne sera vraiment connu que par une phénoménologie qui est déjà, dans le moi empirique, une présence du Moi profond. Cette phénoménologie entraîne l'incompétence à connaître le moi aussi bien de l'empirisme positiviste que du formalisme transcendental.

La notion de niveaux ou d'étages du caractère n'est évidemment qu'un schéma de représentation[1]. Son danger est de se fixer au lieu de suggérer, et de ramener ainsi une mentalité mécaniste sur le plan des structures. Il ne faut jamais perdre de vue qu'elle n'est qu'un moyen de figurer la profondeur de la personnalité et la simultanéité, sur chaque initiative psychique, d'effets, d'impulsions, de résonances issus à des plans très divers et en nombre théoriquement infinis, à l'égard desquels toute classification, fût-elle « structurelle », n'est qu'un repérage grossier. La réalité reste toujours l'affirmation d'une totalité dynamique, celle du processus vital de la personnalité. Aussi tombons-nous pleinement d'accord avec Petermann pour attirer le vocabulaire de la notion de plans vers la notion de *dimen-*

1. On la retrouve chez beaucoup de métaphysiciens psychologues, les « ordres » de Pascal, les « sphères d'existence » de Kierkegaard, etc...

sions globales de la personnalité prise existentiellement comme un tout agissant d'un seul geste à ses divers niveaux d'organisation : ce sont ces dimensions que nous étudierons sous le nom d'accueil vital et nous verrons que chacune engobe l'homme concret du haut en bas, depuis sa spiritualité jusqu'aux dispositions de son corps [1].

La notion de structures et d'étages définit ce que les Allemands ont nommé, d'un terme qui n'a pas été sans encourager quelques abus, la « psychologie des profondeurs ». C'est encore de la psychologie mais qui, cédant à l'aspiration du psychisme par sa transcendance intime, constitue un acheminement vers une métapsychologie, pousse vers un au delà des formes de l'expérience, et entretient à la fois l'humilité et la ferveur inventrice du caractérologue. Nous sommes bien avec elle dans l'exacte perspective de la personne. Prenons garde toutefois qu'elle n'encourage, suivant les dures paroles de Jaspers [2], une sorte de « bavardage sur des possibilités », qu'elle arrive, chez certains, à n'être que « pure impulsion et anticipation vide sans critique ». La psychologie des profondeurs ne gagne rien à se complaire dans la nuit. C'est en noyant ses résultats les plus valables dans des nuées plus ou moins métaphysiques qu'elle s'est attiré la méfiance durable des esprits pour qui la lumière aussi est une dimension de l'esprit.

La personne n'est pas une architecture immobile ; elle dure, elle s'éprouve à longueur de temps. Sa structure est à vrai dire plus semblable à un développement musical qu'à une architecture, car elle ne peut de figurer hors du temps. Est-elle pour cela un flux liquide où la pensée n'aurait pas de prise ? Non, comme un contrepoint, elle garde sous sa mobilité toujours neuve une architecture axiale faite de thèmes permanents et d'une règle de composition. Le temps même, dans ses trois dimensions, lui fournit ses mesures. Elle est inséparable d'un présent personnel et c'est pourquoi toute initiative psychologique enveloppe, avec un choix, une affirmation et un engagement ; d'un passé personnel et c'est pourquoi on ne peut comprendre une situation psychologique indépendammement de

1. Ces recherches naissantes sont loin encore d'aboutir à des résultats et à un vocabulaire commun. Par exemple, Kretschmer distingue les « formes de mouvement de la réalité spirituelle » (comme le temps psychique, le rythme interne de la conduite, la maîtrise), puis la note affective de base, enfin la capacité d'expérience ; Pfahler la vivacité de saisie, la réactibilité affective et l'énergie vitale : de leur combinaison, il forme douze types fondamentaux.

2. *Op. cit.*, p. 250.

l'histoire du sujet ; d'un avenir personnel et c'est pourquoi le présent d'un comportement, gros du passé qui le prépare, ne prend son sens en dernier ressort que par l'avenir qu'il se donne, c'est à-dire par les valeurs qu'il accepte. Une caractérologie personnaliste exclut l'habitude commune de fixer les traits de caractère dans une sorte d'intemporalité objective et indifférente, indépendamment de l'affirmation et du refus, du passé vivant et des options de valeur.

Mais nous arrivons ici au tournant qui conduit de la caractérologie à l'éthique. Nous allons voir s'il est aussi brutal qu'on pourrait le croire.

CARACTÈRE DONNÉ ET CARACTÈRE VOULU

Le mot « caractère »[1] enveloppe une heureuse ambiguïté. Il désigne à la fois l'ensemble des conditions qui nous sont données et plus ou moins imposées, et la force plus ou moins grande avec laquelle nous maîtrisons cette donnée. La langue tolère que l'on dise à la fois : un caractère mou ou ferme, et, sans préciser plus : un homme de caractère. Elle nous indique par là combien arbitraire est la tentative de définir la caractère « objectivement », — à savoir contre toute expérience, — comme un pur donné, aussi inaliénable que la forme de nos traits.

La littérature de vulgarisation, cependant, contribue beaucoup à accréditer cette manière de voir. « Quel est votre caractère ? » vous demandent, dans les vitrines des libraires, de petits livres provocants. Ils proposent au public une sorte de clef des signes qui l'autorise à lire dans sa main, sur le lobe de son oreille, dans la commissure de sa bouche, dans les impulsions de ses nerfs le livre de son action. Il s'accoutume ainsi à se croire le jouet d'un certain nombre de fatalités indéformables qui l'accompagnent comme un bon ou un mauvais tirage de loterie. « Je n'ai jamais eu de chance », dit le récidiviste qui

1. On trouvera une bonne étude de vocabulaire à son sujet dans CH. BAUDOUIN : *Introduction à la science du caractère*, Journal de Psychologie, 1935.

purge sa quatrième condamnation. « Que voulez-vous, je suis ainsi fait » assure le colérique quand il s'est soulagé de sa crise.

Le positivisme psychologique, au siècle dernier, à imposé à la circulation jusque dans les lieux communs scolaires le fameux problème : Pouvons-nous modifier notre caractère ? Il glissait insidieusement la réponse dans sa façon de poser la question. Du moment, en effet, où le psychologue ne fait crédit qu'à la donnée morte de l'objectivation, au *caractère vu,* abstraction faite du *caractère vécu,* il ne peut donner à la question posée qu'une réponse négative. Par méthode, il ne saisit jamais que des déterminations permanentes ou successives, jamais une disposition interne par laquelle cette détermination est accueillie, rejetée, modifiée. Photographiez un danseur en plein élan, et demandez à un spectateur : « Pouvez-vous faire bouger cette photographie ? », il doit bien vous répondre qu'il ne le peut. Réduisant nos actes à des états figés, la vie psychologique à un tableau de commandes, il n'est pas étonnant que le positivisme psychologique ne sache ensuite leur appliquer qu'un schéma d'explication rigoureusement déterministe.

On a voulu donner des titres d'ancienneté à cette « fixité » du caractère en la faisant héréditaire [1]. Un certain nombre de psychologues ont été hantés par le succès du mendelisme et le désir de plier la caractérologie à ses lois. Celles-ci commandent incontestablement un certain nombre de déterminations physiologiques qui entrent dans la structure du tempérament. Pourquoi ne dessineraient-elles pas notre visage psychologique dans sa totalité ? Chacun de ses traits correspondrait à un « gène » et serait inclus dans les chromosomes de notre cellule initiale au même titre que les gènes somatiques. Certains faits d'observation inclinent vers cette hypothèse. Chacun peut noter des ressemblances psychologiques frappantes entre générateurs et engendrés, ainsi qu'entre consanguins. On a pu étudier des psychologies familiales : familles de mathématiciens comme les Bernouilli, de mucisiens comme les Bach, familles de vagabonds ou de prostituées. Chez les jumeaux, on a noté des corrélations psychologiques deux fois plus élevées que chez les frères et les sœurs ordinaires : selon Galton qui s'est grisé, sur ces problèmes, d'une apparence de rigueur mathématique, elles décroîtraient en progression géométrique des premiers eux seconds. Il semble bien que les études ne soient pas encore suffisamment poussées sur ce point. D'ailleurs les lois de Mendel sont des lois statistiques de grand nombre et la fécondité de l'espèce humaine est trop faible pour les vérifier avec quelque

1. G. POYER : *Les problèmes généraux de l'hérédité psychologique.* Alcan, 1921. En 1880, Dégerine et Charcot affirmaient que le domaine annexé par l'hérédité irait en croissant.

rigueur. On croit voir que l'hérédité alternante, où chaque individu emprunte préférentiellement ses caractères à l'un des générateurs, l'emporte sur l'hérédité intermédiaire, qui mêle les caractères du couple générateur [1]. On a voulu lier au sexe l'hérédité de certains caractères : à l'homme, par exemple, la propension au crime, le nomadisme, les aptitudes intellectuelles ; mais les faits avancés sont discutables. Quant à savoir si cette hérédité mendélise [2] ou non, les moyens d'en conclure sont encore bien fragiles. Pour chaque cas étudié, on connaît peu d'ascendants, et on les connaît mal. Davenport conclut plutôt à la divergence, les facteurs germinaux appartenant à divers chromosomes et étant hérités indépendamment les uns des autres. Heymans et Wiersma ont cru pouvoir déterminer certains caractères toujours « dominants » : résolution, insouciance, chasteté, esprit pratique. D'une manière générale, les traits de caractère précieux à l'homme seraient avantagés. Kosanoff a établi comme échelle de prédominance : l'homme à tempérament normal, l'antisocial, le cyclothymique, l'autistique, l'épileptique, la manifestation de chacun étant masquée ou inhibée par celui qui le précède dans la série. Mais si l'application des lois de Mendel est possible sur les dispositions élémentaires très proches du physiologique, elle devient extrêmement aventureuse quand on s'adresse aux traits de caractère plus complexes. Il est très difficile de définir, dans l'état actuel de la caractérologie, des éléments simples de caractère. Et pour les observations faites, on a souvent utilisé un vieux matériel de facultés et de qualités qui n'ont pas plus de réalité psychologique que physiologique.

Boven remarque que parler d'« hérédité polymorphe » n'est que masquer l'ignorance des faits ; que l'expression encore employée d'« hérédité en mosaïque », où le sujet semble fait de pièces détachées du père et de la mère, désigne une apparence, non pas une structure ou une loi. L'hérédité des caractères

1. Ziehen, Haecker, Peters.

2. Rappelons que Mendel définit plusieurs types d'hérédité. L'un est le type *alternant* ou *divergent*. Si l'on croise deux sujets dits allélomorphes (différent par un seul caractère), la première génération a tout entière le caractère en question tel qu'il se présente chez l'un des parents (loi d'uniformité ou d'isotonie) : ce caractère est dit *dominant* ou *manifeste* ; celui qui a été éliminé est dit *récessif* ou *latent*. Si l'on croise ces premiers rejetons, les deux caractères des ancêtres allélomorphes apparaîtront dans la deuxième génération, dans la proportion de 75 % pour le caractère dominant, de 25 % pour le caractère récessif (loi de divergence, de ségrégation ou de disjonction). Aux générations suivantes la proportion se modifiera en faveur du caractère récessif, ce qui prouve sa vivacité.

Le type *intermédiaire* donne des hybrides intermédiaires, fait du mélange des propriétés divergentes des générateurs, en même temps que des propriétés alternantes, ces dernières tendant ensuite à prendre le pas sur les premières.

acquis est plus mal connue encore, bien qu'on puisse lui supposer certains intermédiaires comme les modifications humorales. Tous les problèmes de l'hérédité devraient être repris à partir d'une analyse dynamique renouvelée des structures. C'est ce qu'a par exemple, tenté Pfahler [1]. Il considère comme congénitales certaines fonctions centrales, celles notamment qui concernent la vivacité et la force de percussion de l'activité, les modes de l'énergie vitale, les modes de l'affectivité ; innées, elles le sont, non pas en ce sens qu'elles ne seraient pas susceptibles d'augmentation ou de régression, mais qu'elles ne pourraient être crées par l'éducation là où elles n'existent pas. Kroh [2] étend l'innéité plutôt que l'hérédité à certaines superstructures, qui semblent s'imposer en éducation hors de toute influence du milieu ou de l'éducateur. Jaensch [3] a recherché l'hérédité de certaines forces communautaires, formes fondamentales collectives et influences typiques du milieu. On peut rapprocher de ses travaux ceux de Jung sur le matériel héréditair des formes et métamorphoses de la Libido [4].

Il n'y a rien dans cet ensemble de faits qui puisse fonder une affirmation systématique sur l'hérédité de la personnalité. Qu'il y ait un apport héréditaire dans le caractère, cela ne fait aucun doute. Que ce donné héréditaire ou congénital impose des limites et des thèmes à notre histoire psychique ou morale, des limites qui ne sont pas indéfiniment extensibles, et des thèmes qui, fût-ce transposés, subsisteront à travers nos transfigurations mêmes, ce n'est pas moins certain. Klages prétend que si le caractère peut varier, il y a, en chacun de nous, une certaine capacité de variation, constante pour chacun, car elle est en dernier ressort d'ordre métaphysique ; il ajoute d'ailleurs que son champ est, en général, très vaste, sauf en terrain morbide, et que l'homme normal en atteint rarement les frontières. Nous ne pouvons en toute hypothèse maîtriser notre caractère qu'en en connaissant rigoureusement les résistances, afin de prendre appui sur elles quand nous ne pouvons les résoudre. Mais tout cela étant acquis, la seule question qui compte est de savoir si ce donné héréditaire ou congénital est tel que notre histoire psychique et morale en soit rigoureusement déterminée. La réponse est affirmative si l'on s'est une fois donné comme éléments du caractère les résultats d'un morcelage qui matérialise la vie psychique en états ou en fonctions figés et dépourvus de

1. *Op. cit.* Klages considérait déjà comme intransformables les qualités affectives fondamentales, celles qui sont soudées au noyau de la personnalité.
2. Gesetzmässigkeit der seelischen Entwicklung Z. für pädagosische Psychologie, 1936.
3. *Grundformen seelischen Seins*, 1929.
4. *Les formes et les métamorphoses de la Libido.*

signification intérieure. Elle est tout autre pour qui essaye de décrire la vie psychique comme elle se présente à l'expérience, en termes de liberté et d'activité.

Un examen plus rigoureux de tout ce que l'on a voulu classer dans l'héréditaire et dans l'inné nous engage à cette conclusion. On considère fréquemment comme des idiosyncrasies ou des inaptitudes congénitales des « dressages » transmis depuis l'enfance : on a convaincu le jeune enfant que ceci était bien et que cela était bête, on a eu devant un échec un rire déplacé et le pli affectif a été pris par l'enfant, même si l'éducateur changeait d'attitude. On tient encore pour constitutives des accoutumances physiologiques habituelles devenues très difficiles à réduire. En psychiâtrie même une réaction s'opère contre la tendance à faire trop grande la part de l'hérédité. Souvent, les psychoses que l'on considère comme constitutionnelles ont pour point de départ une sensibilisation émotive acquise dont le début est inconscient : il est, par exemple, situé dans une enfance dont toutes les tendances expansives ont été réprimées, dont toutes les initiatives se sont heurtées à une méfiance systématique. Telle semble bien être souvent l'origine de la méfiance et de l'égocentrisme du paranoïaque. Les résultats parfois extraordinaires obtenus dans les œuvres de relèvement montrent que la majeure partie des pervers ne sont pas des constitutionnels mais des occasionnels [1].

Mais c'est parler avec insuffisamment de rigueur encore que d'opposer un donné qui serait une sorte d'obstacle pur ou de complicité automatique, à une intention morale radicalement hétérogène, qui du dehors doublerait ou contrerait ce donné. L'opposition kantienne, reprise par Schopenhauer, du caractère intelligible et du caractère empirique, a contribué à braquer beaucoup trop exclusivement la réflexion morale dans le sens de ce manichéisme psychique. Le « donné » même du caractère participe intrinsèquement à la vie morale, si l'on se réfère à la structure de la personne que nous avons dégagée. Freud, qui aurait pu se donner la gloire d'introduire en psychologie la considération du dynamisme personnel, l'a ruinée en grande partie par une métapsychologie qui réduit ce dynamisme à un dynamisme causal et rétrospectif. Si je ne suis que le jeu d'un passé inexorable et menaçant, que m'importe que ce tyran me tienne en laisse par un raffinement de procédés à nul autres semblables ? Que peut encore signifier la restitution de l'individuel dans l'explication psychologique, si l'analyse individuelle ne découvre que des déterminismes révolus et des forces infléchissables derrière l'histoire de chaque individu ? Or le déterminisme ne découvre pas de telles forces dans l'expérience parce qu'elles

1. Cf. MARCEL NATHAN : *Des psychoses évitables*, Flammarion, 1929.

y sont, il les découvre parce qu'il les y met. Tel sera le principal reproche d'Adler à son maître. Le moi n'est pas seulement un agent de compromis avec le réel, plus ou moins sceptique sur les possibilités et sur la valeur de son œuvre ; il est réaction contre le donné, volonté d'affirmation et de puissance, capacité de dévouement. Nous rejoignons ici au cœur la critique bergsonienne, celle que chaque progrès de la pensée contemporaine élargit et approfondit au delà de la première approximation qu'en a prise le bergsonisme : à savoir que le déterminisme n'est qu'un langage, le plus apte à exprimer la négation de la durée vécue.

Monakow et Mourgues ont souligné [1] l'importance du facteur temps dès le stade des faits biologiques élémentaires et montré que, pour le méconnaître, le mécanisme doit faire abstraction des formes les plus caractéristiques de la vie. Ainsi l'acte visuel comporte douze étapes à partir de la naissance, depuis la simple réaction pupillaire à la lumière, d'un œil encore aveugle, jusqu'à l'incorporation du monde visuel à toute la sphère psychique. A chacune de ces étapes il est *autre chose* que dans les étapes précédentes : comment expliquer ces créations successives par la formule immobile de liaison d'un processus tout donné à un mécanisme tout monté ? On trouverait la même difficulté à rendre compte par le mécanisme de la formation progressive du mouvement chez le nouveau-né à mesure que s'achève la myélinisation des cellules nerveuses et l'organisation du néencéphale. Ces développements ne ressemblent en rien à une évolution mécanique où se dérouleraient, dans un ordre préétabli, les diverses étapes d'un programme arrêté. Chaque moment du développement influe par sa totalité sur le moment suivant, suivant un processus que Monakow et Mourgues comparent au processus d'une avalanche, parce qu'il s'enrichit à chaque étape des acquisitions de l'étape précédente. Quand un poison, un traumatisme ou une asthénie quelconque frappe les ébauches embryonnaires et vienne se mettre en travers du développement, un processus mécanique serait déconcerté et tomberait court. L'instinct formatif, au contraire, maintient le programme général de la vie en s'efforçant de corriger les accidents ou de pousser sur de nouvelles voies le travail qui se trouvait en cours sur des voies inopinément bloquées : c'est ainsi que se font les vicariances cérébrales, consécutives à des lésions parfois graves et étendues. Il y a là une sorte de finalité interne, de subordination du travail le plus obscur de la vie à des valeurs lointaines, à des buts inconnus, où Monakow et Mourgues n'hésitent pas à désigner une ébauche embryonnaire de la conscience morale. A mesure

1. *Introduction biologique à l'étude de la neurologie et de la psychiâtrie.*

que les instincts deviennent de plus en plus complexes, le moment immédiat est subordonné à un avenir de plus en plus éloigné : il se produit, par l'effet de cette extension de la sphère de la finalité ou de l'avenir, un retard à la réaction de plus en plus important, puis une organisation du délai par la personnalité complexe.

Ainsi donc, dès les démarches les plus modestes de la vie, nous voyons le facteur individuel s'affirmer non par la seule complication d'un écheveau de déterminismes, comme le conçoit Freud, mais par le *maintien d'un avenir*, contre vents et marées, à l'individu que les déterminismes compromettent. L'activité personnelle est de même dessin sinon du même ordre. Elle est essentiellement — ou la durée n'a aucun sens, — *le maintien et l'organisation d'un avenir à travers un rythme de poussées, de périodes étales et de crises*. Dès ses formes les plus sommaires, nous ne la saisissons pas comme un tableau, mais comme une démarche, et ses aspects les plus arrêtés nous apparaissent comme des situations plutôt que comme des silhouettes : des nœuds de possibilités offertes à des résolutions, des laboratoires de réponses attentives à leurs développements. Quelle compétence peuvent avoir sur une réalité aussi essentiellement projective des techniques élaborées dans l'étude du révolu et de l'immobile ? « Ceux qui portent les clefs de l'avenir, disait Nietzsche, sont seuls qualifiés pour déchiffrer les mystères du passé ». Il parlait de l'histoire. Mais la psychologie d'un être durable est inséparable de l'histoire : ceux qui ont sur l'homme un dessein d'avenir sont seuls qualifiés pour déchiffrer les mystères de l'homme vivant. Il n'y a de connaissance de l'homme que dans une volonté d'humanisme conforme à l'essence de l'homme. La psychologie dynamique, depuis trente ans, a inlassablement sondé les abîmes de l' « homme vital », de l'Inconscient organique et collectif d'où viennent nous tourmenter un tumulte de forces obscures et impersonnelles. Mais si ce « Soi » donne à la personnalité sa résonance dramatique, il n'est pour elle que matière à informer, et la forme, c'est une décision de la personne qui l'impose. Cette décision n'est pas toujours pleinement consciente, dans son origine, car la transcendance intérieure de la personne a, elle aussi, des abîmes, antithétiques aux abîmes du « Soi », qui échappent parfois à notre regard et souvent à notre maîtrise. Mais elle est toujours assumée, et ce sont ces *prises de position* qui situent l'être personnel, le centrent à chaque moment sur l'axe des valeurs choisies par lui. [1]

1. Ce livre était écrit quand la thèse de Maurice NÉDONCELLE : *La Réciprocité des Consciences* (Aubier, 1943) lui apporte tant de résonances essentielles sur ses frontières métaphysiques. Parmi d'autres, celle-ci : « Le parallélisme psycho-physiologique n'est pas simplement une hypothèse ou une méthode de psychologie expérimentale : c'est aussi une façon de représenter la destinée des consciences médiocres » (p. 154).

On ne peut donc définir la personne sans un avenir, et un avenir sans une *valorisation*, une finalité voulue. Ici encore le psychisme le plus élementaire annonce déjà les formes du psychisme supérieur. Un malade atteint d'aphasie totale à la suite de grosses lésions semblait incapable de lire un mot dans un journal. Un jour une annonce nécrologique lui tombe sur les yeux. Il la lit d'un trait : c'était celle de son meilleur ami. Un autre malade atteint d'aphasie motrice est incapable de prononcer quoique ce soit ; mais, très religieux, il récite impeccablement ses prières. Il semble donc que des troubles que l'on considérait comme expliqués par des lésions doivent être attribués à une baisse considérable du seuil de l'intérêt. Ce qui s'ébauche en bas s'affirme clairement vers le haut. C'est ce qui a conduit Spranger [1] a différencier les caractères suivant les « attitudes typiques » que prend la personne devant les diverses valeurs qui lui sont offertes. N'a de réalité pour elle, dirons-nous en étendant la portée d'une remarque qu'il fait à propos du romantisme, que ce qui devient l'objet de son intérêt créateur. Ces attitudes vitales ne sont rien autre que les structures conceptuellement explicitées de la conscience individuelle, qui viennent au jour quand une valeur est mise au centre d'une vie individuelle. Il en distingue six, qui correspondent à six visées fondamentales : l'homme esthétique, orienté vers la saisie du caractère expressif des symboles ; l'homme économique, orienté vers l'utile par la confrontation de son système énergétique psychophysique et de ses fins vitales réelles ; l'homme théorique, possédé par l'intérêt de ce qui est objectif et universel ; l'homme religieux, attiré par l'aspiration de la totalité, la référence de toutes les expériences particulières de la valeur à la valeur englobante de la vie personnelle ; l'homme de la puissance, orienté vers le commandement social sous toutes ses formes historiques ; l'homme social, qui vise avant tout l'amour et la sympathie. Les quatre premiers types pourraient à leur gré robinsoniser, les deux derniers sont spécifiquement sociaux [2]. Il n'est point de réalité sans doute où ces six valeurs ne soient intéressées. Mais les « attitudes vitales » se distinguent entre elles par l'accent que reçoit chaque fois une valeur dominante.

1. *Lebensformen*, dern. édit., 1927.

2. Il faut ajouter que chaque type comporte des variétés supérieures et des variétés inférieures. Spranger définit aussi des combinaisons particulièrement fréquentes comme l'économique-politique, le social-religieux, le théorique-esthétique, et des incompatibilités : le social et le religieux s'opposent au théorique, l'économique et le politique à l'esthétique et au religieux. Les tests de valeurs personnelles de Vernon et Allport *(A Test for personal values.* Journ. of abnorm. and soc. psych. 1931) ont apporté une confirmation remarquable de cette vue.

Petermann remarque justement que cette « typologie d'en haut », partant des formes les plus élevées de la vie spirituelle, risque d'échouer dans le concret partout où n'est pas atteint le niveau spirituel au-dessous duquel ces caractéristiques restent sans contenu. Mais s'il existe un élan spirituel et un mouvement de civilisation au travail dans la diversité des constellations individuelles, une telle polarisation caractérologique détient le même titre de réalité que les typologies infernales ; et sa place est plus essentielle.

Voici donc le caractère replacé dans sa perspective métapsychologique. Elle en déporte l'accent du donné sur le voulu, ou plus exactement de la détermination sur l'orientation personnellement assumée. Mon caractère, ce n'est pas ce que je suis au sens où un instantané psychologique fixerait toutes mes déterminations révolues, tous mes traits déjà creusés. C'est la forme d'un mouvement dirigé vers un avenir et dévoué à un plus-être. C'est ce que je puis être plus ce que je suis, mes disponibilités plus que mes avoirs, les espérances que je laisse ouvertes plus que les réalisations que j'ai déposées. « Ce qui est le plus vrai d'un individu, et le plus lui-même, c'est son *possible*, que son histoire ne dégage qu'imparfaitement »[1]. Connaître un caractère, c'est connaître et aimer ses promesses, non pas l'enfermer dans ses arêtes. C'est pourquoi cette connaissance n'est jamais épuisée, toujours entraînée qu'elle est sur cette profondeur qui se creuse sans cesse devant nos prises. C'est pourquoi rien n'est plus odieux que cette manière péremptoire qu'ont certains de désespérer d'un homme en le décrivant ; ce qui est même un moyen de le désespérer, extrêmement commun entre gens qui se sont résignés à prendre l'habitude les uns des autres. Le caractère donné, si tant est qu'il est séparable de l'élan prospectif du caractère voulu, n'est pas la réponse que cherche le caractérologue quand il approche du secret de la personne. Ou il n'est qu'un *caput mortuum*, ou il est lui-même une *question posée* à la Personne, le Sphinx en travers de sa route ; dans ses faiblesses, il représente la résistance à vaincre sans laquelle l'effort spirituel s'anémie ; dans ses avantages, la talent à multiplier sans quoi l'ouvrier ne mérite pas sa dignité de créateur.

On voit se préciser le rapport, sur lequel nous aurons à revenir, du point de vue psychologique et du point de vue moral en caractérologie. Une caractérologie statique et soi-disant

1. P. VALÉRY : *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci.*

« objective » est radicalement hétérogène aux considérations éthiques. Elle ne l'est pas, comme elle s'en persuade, par les exigences de son objet, bien au contraire. Elle a substitué, à son objet réel : l'activité personnelle prospective, une mosaïque d'objets inertes ; il n'est pas étonnant qu'elle ne leur trouve plus aucune parenté possible avec l'effort vécu qui est au cœur de la vie personnelle, à l'égard de laquelle le « psychologique » et le « moral » n'apparaissent plus que comme des distinctions secondes. Si le donné du caractère s'intègre lui-même à l'effort moral comme nous venons de le dire, tout le champ du caractère relève de l'acte moral.

Encore faut-il préciser les mots. L'effort moral ne s'identifie pas à la pseudo-typologie éthique qui distribue le vice et la vertu en suivant le découpage du préjugé et des catégories sociales toutes faites. L'instrusion d'un certain moralisme et l'attribution intempestive aux indices caractérologiques de coefficients péjoratifs ou mélioratifs ferait le plus grand tort à leur étude positive. Il n'y a pas de « bonnes » ou de « mauvaises » données, mais des données plus ou moins difficiles, et une bonne ou une mauvaise volonté : plus le terrain se montre ingrat, plus la victoire est éclatante. Il convient, par ailleurs, de ne pas étendre à tel point la définition du caractère qu'elle embrasse tout le contenu de la vie psychologique. Ce n'est pas un trait de caractère d'être musicien ou non. Nous dirons avec Dessoir [1] que « le caractère embrasse tout ce qui, supprimé par la pensée, entraînerait avec soi l'identité permanente de l'homme » ; ou mieux, cette identité étant la création continuée d'une activité libre et non pas une immobilité de mort : « Appartient au caractère tout ce qui *peut* devenir l'objet d'un jugement moral ». Ce jugement moral impliqué n'est pas de la compétence du caractérologue, mais il délimite son objet. L'absence même de toute initiative éthique apparente et l'abandon aux hasards du caractère empirique est encore une démarche éthique : et la pire de toutes, la démission morale inconsciente d'elle-même. Le caractère, finalement, ne nous apparaît donc pas comme un donné, mais comme la liaison d'un faisceau de questions à un faisceau de réponses, d'une provocation à une mobilisation de ressources, qui luttent et collaborent à la fois, comme il arrive dans tout affrontement. La lutte apparaît non comme l'essence, mais comme la marque propre de cette émulation entre le moi reçu et le moi voulu [2]. Reich [3], dans la même

1. *Types caractérologiques*, Journal de Psychologie, 1935.
2. On a récemment mis ce conflit en évidence dans la pédagogie même qui lui semblait la plus étrangère, celle de Rousseau, cf. RAVIER : *L'éducation de l'homme nouveau*, Spes, 1941, II, 436 sq.
3. *Characteranalyse*, Vienne, 1933.

ligne de pensée, a pu identifier la caractère et la résistance que le moi oppose aux instincts et tendances spontanés pour les contenir et les réprimer. C'est cette « cuirasse du moi » qui pour lui, forme le caractère au cours de son développement. Chaque pièce en correspond à un effort qui a été fait pour surmonter un problème instinctif ou affectif. La psychanalyse même, si étrangère chez son fondateur au point de vue éthique, doit distinguer entre les effets du complexe « lâché » et du complexe réprimé.

Ce n'est donc pas assez dire que le caractère est une résultante du donné et du voulu, si l'on imagine par là une sorte d'équilibre plus ou moins automatique : faits de maturation, d'oscillations, d'altérations, de dressage, de renforcement, d'aimantation, d'inhibition, de perméabilisation, de refoulement, de sublimation, etc... Il nous importe même peu de savoir, de la plume de M. Delmas, que les cinq dispositions qu'il analyse, combinées avec les trois aspects de l'intelligence, donnent 5.764.801 combinaisons possibles : qu'importent tant de possibilités devant moi si par aventure je n'en voulais accepter aucune, si je n'ai pas le pouvoir de choisir celle qui sera mienne ? *Le caractère n'est pas un fait, il est un acte.* L'unité synthétique du caractère n'est pas une résultante, elle est un effort vivant et cet effort peut imposer son autorité bien au delà de ce que le commun des hommes se représente comme possible. Descartes prétendait être la maître de ses rêves : la médecine contemporaine nous affirme que ce n'est pas impossible. Mêmes les structures qui avoisinent la dégénérescence pathologique sont, de l'aveu des psychiâtres, malléables à un effort héroïque de défense du moi : « Peu d'individus, écrit Kretschmer (et ceci est naturellement vrai pour tous les groupes) sont exclusivement schizothymes ou cyclothymes au point d'être incapables d'adopter, à force de travail, de bonne volonté, de talent aussi, une orientation intellectuelle en opposition avec leur structure, pour peu que les conditions extérieures l'exigent ». Cet empire de la personne sur les instruments de son destin s'étend assez loin autour d'elle pour que les événements même de notre vie semblent venir parfois se grouper autour de nous à l'image même de notre caractère ; dans une large mesure on peut dire de chacun qu'il a les événements qu'il mérite.

L'AU DELA DU CARACTÈRE

Cette nature intrinsèquement éthique du caractère trace ses limites à la science du caractérologue. Elle peut devenir un dangereux instrument entre les mains des cuistres. Il est temps de la rappeler à la modestie nécessaire. Les formules qui nous paraissent les plus simples et les plus évidentes à l'analyse ne sont d'application que très incertaine, sans une sympathie acquise au contact de beaucoup d'expérience humaine. Il faut souvent, écrit M. Bovet, dans la pratique caractérologique, « remplacer la compétence défaillante par la cordialité ». Ce langage de praticien, dans son approximation, ne doit pas être pris à contre-sens. Il ne fait certainement pas appel à on ne sait quelle démission de l'effort d'intelligence. Il réserve seulement la part de la complexité du concret, des spontanéités de la vie et des miracles de l'essor spirituel. Au delà de l'effort volontaire et des réussites conscientes, en deça des miracles de gratuité que le croyant reconnaît aux puissances surnaturelles, qui mesurera le champ du mystère humain ? Un peu trop habitués à comprendre par dissociation et recomposition, notre psychologie rationaliste tend toujours à l'éliminer de son horizon. De temps à autre, des visionnaires viennent lui débattre ce droit : « Qu suis-je ? Si par exception je m'en rapporte à un adage : en effet, pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je « hante » ? Je dois avouer que ce dernier mot m'égare, tendant à établir entre certains êtres et moi des rapports plus singuliers, moins évitables, plus troublants que je ne pensais. Il dit beaucoup plus qu'il ne veut dire, il me fait jouer de mon vivant le rôle d'un fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être pour être ce que je suis. Pris d'une manière à peine abusive dans cette acception, il me donne à entendre que ce que je tiens pour les manifestations objectives de mon existence, manifestations plus ou moins délibérées, n'est que ce qui se passe dans les limites de cette vie d'une activité dont le champ véritable m'est tout à fait inconnu [1] ». La voix de

1. ANDRÉ BRETON : *L'amour fou.*

Dostoïewski apparaît sous cet appel. La psychologie analytique nous y achemine elle-même qui, de plus en plus, à l'image des sciences positives, sous les concepts univoques et les équilibres rationnels, fait lever l'ambivalence et la contradiction, le jeu des rencontres et des surprises.

« Celui qui tentera d'expliquer en dix gros volumes, écrit Duhamel par la plume de Salavin, ce qui se passe dans le cœur d'un homme pendant une seule minute, celui-là entreprendra une besogne surhumaine ». Aucun schéma ne rendra jamais compte des combinaisons infinies qui, dans chaque psychisme, individuel, monnayent sans jamais l'étreindre ni l'épuiser l'inaccessible secret intérieur, Il monte des deux grandes sources cachées au delà de la conscience : les abîmes de l'inconscient organique et collectif, les abîmes de la transcendance personnelle. Le monde est plein d'hommes obscurs qui n'arrivent pas à déchiffrer l'énigme plus mystérieuse que de coutume qui a été posée sur eux. Embarrassés d'eux-mêmes jusqu'à la mort, ils dialoguent avec des ombres dans une langue qui effarouche et les isole. Hamlet court après une perplexité qui n'est pas seulement de l'impuissance et Adolphe ne reconnaîtra jamais les voix de ses désirs et de ses volontés. *Vere tu es homo absconditus.*

La complexité n'est pas le seul obstacle. Chaque démarche nous heurte à la contradiction. Les plus claires de ces contradictions ne manifestent qu'une désintégration simple, avec libération de forces divergentes, comme chez l'impulsif. D'autres sont compliquées d'un essai de réintégration qui reste défectueuse, lacunaire, composite ; les lacunes, comme dans certaines atteintes organiques, sont comblées au petit bonheur, avec des chaînons mal adaptés et s'engrenant à contretemps. Souvent les matériaux de remplacement sont des matériaux anachroniques, empruntés à un autre âge de la vie ; ou des éléments mal venus, parce que venus trop tard dans un organisme où il y a un temps pour chaque chose et où chaque chose doit venir en son temps : et l'on voit un savant homme ânonner des puérilités quand un journaliste a la mauvaise idée de l'interroger sur ses opinions métaphysiques, un romantique éperdu comme Delacroix se découvrir le plus classique des hommes en matière politique, le héros de guerre terrorisé par sa concierge, le militant révolutionnaire rêver d'une petite rente en banlieue et le dernier des poètes maudits partager son temps entre le cloître et le bordel. Il est peu d'attitudes qui soient vraiment générales et commandent tout le registre de notre action [1]. Un acte incom-

1. HAWTHORNE et MAY (*Studies in Deceit*, 1928) l'ont montré pour les attitudes morales. Tel qui fraude dans une occasion se conduit en parfait citoyen dans d'autres circonstances.

préhensible, un suicide imprévu viennent déconcerter les conceptions commodes que nous nous étions faites sur des hommes sans histoire, après les avoir abandonnés dans un isolement vite devenu pour nous indéchiffrable. Parfois, au lieu de révéler des malformations, les contradictions jaillissent tumultueuses d'un génie foisonnant que la critique voudrait en vain cerner dans une formule à la mesure de ses canons : « Quand on le croyait Scythe, écrit Jankélévitch de Strawinsky [1], il est devenu apollinien ; et l'on prenait déjà son parti *d'Œdipus* quand il fallait expliquer le romantisme du *Capriccio*, puis la ferveur biblique de la *Symphonie des psaumes*. Tout est à recommencer ! Qui faut-il croire ? L'asiatique du *Sacre* ou le classique d'*Apollon Muzagète* ? Les marionnettes de *Petroutchka* ou, d'aventure, le polichinelle napolitain de *Pergolèse* ? On n'en a jamais fini avec ce diable d'homme ! » On n'en a jamais fini non plus avec Ivan Karamazof, Stavroguine ou Mychkine. On a voulu faire de Dostoïewski une sorte d'apologiste du chaos et de l'absurdité. Mais ces contradictions issues des profondeurs, ce n'est pas à l'unité spirituelle de la personne qu'il les oppose, c'est à l'absurdité et au désordre bien plus fondamental, sous son ordonnance apparente, de l'homme tout d'une pièce, machine logique dont la solidité illusoire sautera un jour par quelque défaut interne. L'unité d'une vie n'est pas une unité d'agencement, transparente aux explications causales, mais l'unité d'un geste gracieux, qui peut ne réussir qu'à la onzième heure et déroute l'exégèse la mieux intentionnée. Le détachement gidien est sans doute en surface un goût de l'infidélité et de la dispersion ; plus profondément il apparaît comme une défense contre la sclérose des volontés préconçues et des habitudes insensibles, une façon de rester disponible aux ressources imprévisibles d'une réalité toujours plus somptueuse que ses effets, cette manière d'être perpétuellement infidèle à l'infidélité de nos raideurs et de nos accomodements dont Péguy écrit quelque part qu'elle est la vertu première du fidèle. A tout dire, notre consistance psychique ne se maintient que tendue par ces oppositions intérieures : les détendre ou sacrifier l'un de leurs termes c'est nous livrer aux adaptations médiocres.

Encore les contradictions du caractère offrent-elles à l'observation, sinon toujours une explication, du moins un minimum de netteté dans le dessin. Mais cette contradiction ramassée et indistincte qu'est l'ambivalence ? Depuis que Bleuler a donné à l'ambivalence droit de cité, depuis que le freudisme a cru trouver dans l'ambivalence affective de l'enfant, et notamment dans son ambivalence sexuelle au premier âge, la racine de toutes

1. *L'ironie*, Alcan, p. 46.

les ambivalences postérieures, la psychologie la fait lever de tous côtés [1].

Il arrive qu'elle ne soit qu'un effet de perspective et non pas un phénomène de structure. Toute impulsion est forte non pas seulement de sa propre force mais de la faiblesse des impulsions antagonistes ; la chasteté, le calme, la bonté, aussi bien que les conduites positives, peuvent n'être que l'effet survalorisé d'une absence de passions énergiques. A ce niveau il est encore assez facile de résoudre l'ambiguïté : l'impulsion directe et profonde se reconnaît à sa richesse, à son originalité, à l'ampleur de son expression et de ses effets, la pseudo-puissance à son allure terne, banale, inexpressive, ou quand elle réussit à simuler, au caractère forcé et à la fragilité de sa simulation [2]. Pour éclairer ces ambivalences, il ne suffit pas de faire appel, avec Klages, à une différence de niveau et de plénitude vitale. Des profondes différences de valeur sont en jeu dans la plupart des cas, elles échappent à la simple description empirique. Toute indication psychologique peut ainsi représenter des itinéraires psychiques radicalement opposés bien que confondus sous leur apparence expressive. Ainsi l'influençabilité peut (registre inférieur) traduire de l'inconsistance personnelle et de la débilité psychique, ou au contraire (registre supérieur) une grande puissance d'assimilation et de transformation. Le goût du secret exprime tantôt (registre inférieur) la dissimulation, la dissonance, la protection maniérée du vide intérieur, tantôt (registre supérieur) la réserve qui dénote un sens aigu de l'intériorité. Les sciences de l'expression (graphologie, morphologie, etc...) connaissent bien cette ambiguïté qui rend si délicate leurs interprétations finales. Remarquons dès maintenant qu'elle dessine, derrière les déterminations apparentes, le champ même de la liberté spirituelle.

Une ambivalence plus brouillée se rattache à une loi fondamentale du psychisme : Toute intention psychologique provoque dans son surgissement l'éveil de la tendance contraire, toute force psychologique suscite dans sa racine même la force antagoniste. Il y a ambivalence chaque fois que les deux consciences, sans se fondre, viennent en surimpression ou les deux forces en composition incomplète. L'ambivalence se rapproche alors de l'équivoque, et l'interprétation est d'une difficulté souvent inextricable. Tantôt la vie maintient plus ou moins mêlées entre elles les deux tendances contradictoires à la raison : elle nous force à admettre des états à double visage, scandales

1. Cf. les communications de Minkowski, dans l'*Encéphale* (1921) et à la Société de Philosophie (1927).

2. Klages : la loi de rivalité des mobiles. Nietzsche est l'analyste par excellence de ce type d'ambivalence, mais il s'y est laissé piper.

pour la logique, couplant le sadisme au masochisme, la timidité à l'orgueil, le sentiment d'infériorité à l'affirmation de supériorité, la certitude au doute, l'un et l'autre s'entraînant, s'exaspérant, et se recouvrant mutuellement. On peut à la fois aimer consciemment et haïr inconsciemment le même être (et vice-versa) et l'on a montré que l'on tuait, comme Julien Sorel, par haine et par amour mêlés sur le même objet[1]. D'autres fois la tendance suscitée l'emporte sur la tendance originelle par une sorte d'intempérance du processus de compensation vitale (hypercompensation) : on se trouve alors en présence d'un état qu'il faut interpréter à l'opposé de sa signification immédiate : cette indifférence affichée cache une sensibilité maladive et farouche, cette brutalité, une grande tendresse déçue et rebutée, cette pruderie, des sens tumultueux, cet acte de courage, une panique qui s'est fuie comme en avant d'elle-même. On a pu déceler [2], chez des enfants qui tombaient toujours malades au moment de leurs examens, l'effet mêlé du désir de réussir et de la crainte d'un échec ; par la maladie, ils esquivaient la possibilité de l'échec mais en se privant de satisfaire leur désir de succès. C'est ainsi encore qu'il arrive aux scrupuleux de céder à l'obsession même qu'ils abominent, tant leur force de résistance est faible : tel est violemment attaché à la vie, qui s'accuse de vouloir se suicider ; effarouché de l'injustice, qui ne songe que plaies et vols ; fiévreusement religieux, qui se jette au sacrilège. Le sujet garde ici quelque conscience de sa bizarrerie et en souffre [3]. Il n'est pas toujours ainsi, et les cas les plus difficiles sont bien ceux où l'ambivalence ne suscite aucune réaction de la part du sujet et n'existe qu'au regard de l'entourage. Considérons par exemple le refus éthique de l'instinct brutal, ou d'un trait de caractère jugé inférieur ; ils ne sont pas toujours alors, comme dans les exemples cités plus haut, subtilisés par leurs contraires, mais plus ou moins déguisés par des procédés que le freudisme a le premier mis en évidence et qui n'accèdent pas à la conscience. C'est un refoulement simple, comme chez ces adolescents qui semblent ignorer avec une naïveté étonnante tout ce qui se rapporte à la vie sexuelle, et chez lesquels une psychanalyse découvre, profondément gravées, des notions d'une extrême précision, ou encore chez ces femmes qui cherchent à se prouver qu'elles sont frigides en niant le plaisir qu'elles ressentent réellement. C'est une représentation ou une satisfaction symbolique, comme chez ce sujet qui, fuyant un désir incestueux qu'il

1. ALEXANDER ET STAUB : *Le criminel et ses juges*, Gallimard.

2. GREEN : *Psychanalysis in the class-room.*

3. Tels sont les « sentiments invertis » que P. Janet *(De l'angoisse à l'Extase*, II, 6335), distingue de l'ambivalence proprement dite par la conscience pénible que garde le sujet de leur ambiguité.

ne veut pas s'avouer, mime sa répulsion par une fugue ou par la manie des voyages [1], ou cet autre qui, dévoré d'un insatiable désir d'ascension sociale et intérieurement inquiet de cette ambition, mimait son inquiétude par les symptômes du mal des montagnes : l'ambivalence s'installe ici jusque dans les comportements objectifs. C'est une rationalisation, autre manière de mettre en drame, comme chez ces sadiques qui se couvrent d'une théorie politique du pouvoir brutal, ou ces exhibitionnistes qui deviennent les théoriciens du dilettantisme et du snobisme. Ou c'est un simple déplacement, le plus difficile à déceler, car pour masquer un intérêt qu'il ne veut pas avouer ou s'avouer, le sujet fixe un intérêt violent et dès lors absurde à n'importe quoi lui tombant sous la main : allez retrouver ensuite le lien fragile qui aura décidé de cette substitution ! De nombreux goûts et des répulsions irraisonnées s'expliquent ainsi. Tels encore ces scrupules dans lesquels un fort sentiment de culpabilité se disculpe dans l'attention à des peccadilles. Des infiltrations latérales se glissent parfois d'un sentiment au sentiment voisin : cet amour fraternel un peu trop vif hésite aux bords de l'inceste, cette amitié amoureuse se complaît dans son incertitude, ce mysticisme trop brûlant prend sa flamme à deux sources opposées, ce goût des idées est aussi une fuite de l'effort social [2].

L'ambivalence naît souvent du curieux phénomène de l'*introjection*. Le sujet et l'objet d'une tendance tendent non seulement à se rejoindre, mais à s'identifier. Si l'objet est inaccessible, ou paraît tel, ce qui psychologiquement revient au même, cette identification se fait par un processus de mimétisme. Ainsi celui qui aime tend à imiter l'objet aimé. Plus encore, l'enfant qui a perdu une mère aimée, tend à s'identifier à la mère morte. Peu importe que l'objet soit un objet d'hostilité : on imite son ennemi, en le combattant, dans cela même que l'on combat. D'où ces renversements surprenants de comportement : le sadique devient masochiste (agresseur, il s'identifie à l'objet d'agression) [3], le passif autoritaire, le voyeur exhibitionniste. Ou bien encore les deux comportements se surimposent.

1. ALEXANDER et STAUB : *op. cit.*, Gallimard : *Un possédé du voyage en auto*.

2. Kierkegaard offre un des plus saisissants exemples de cette ambiguité généralisée, si essentielle et totale chez lui qu'elle frôle l'anomalie par un bout de sa personnalité et tend à l'autre bout vers une expérience aiguë de la transcendance. « Ma vie écrit-il dans son *Journal*, se fait constamment d'après deux déclinaisons, qui ne changent pas seulement la fin des mots mais les mots tout entiers » (17, I, 1839). C'est pourquoi il usa tant de pseudonymes et de pseudonymes eux-mêmes à deux visages, posés sur une situation fausse.

3. Dans les mythes de Prométhée, des Titans, on a voulu voir les mythes de l'homme dressé contre les dieux, retournant contre soi son agression dans l'imaginaire.

La plupart de nos sentiments et de nos actions, sous l'effet de ces ambivalences, sont « surdéterminés » et l'on peut, dans la foi comme dans le crime, trouver à la fois et au même moment le meilleur et le pire inséparablement mêlés sans que, pour le moraliste, le meilleur excuse le pire ni que le pire déconsidère le meilleur. Une sorte de sincérité et une sorte de mauvaise foi s'y fusionnent au point que c'est égal abus de mots, pour l'immoraliste, de plaider la sincérité, pour le moraliste, d'accuser la mauvaise foi, dans cette oscillation fragile de l'être entre deux sollicitations contraires [1]. La parabole du bon grain et de l'ivraie prend à cette lumière une clarté nouvelle aux frontières du psychologique et de l'éthique. Elle nous conduit vers ces zones troublantes de l'action où le roi Lear s'écrie : « Pas un homme n'est coupable je vous le dis, pas un seul, et je vous le garantis ! » et le prince Muyschin dans une plainte lasse et gonflée de pardon : « O si Aglaia savait seulement tout. Il faudrait que ce soit absolument tout car dans un tel cas il faut tout savoir, c'est l'essentiel. Et nous ne pouvons jamais tout savoir sur autrui précisément quand cela serait le plus nécessaire, quand autrui est coupable ». Devant toutes les démarches de la connaissance d'autrui se dresse le geste d'arrêt d'un : « Tu ne jugeras point », que l'expérience psychologique rencontre déjà sur son propre plan.

Complexités, contradictions, ambivalences, jaillissent de l'inconscient et échappent souvent à la maîtrise du sujet lui-même. Comme si ce n'était pas assez de leur enchevêtrement, la construction consciente, l'effort personnel, l'éducation ou l'imprégnation sociales, la culture compliquent encore à l'extrême les formules caractérologiques individuelles. Des traits essentiels sont masqués par l'inhibition sociale et elle apprend si bien à enfouir les sentiments élémentaires, les pulsions comme les spontanéités, qu'il faut ensuite difficilement les retrouver par leurs effets indirects. Les formules dominantes s'assouplissent et acquièrent une grande élasticité selon le moment, le milieu, l'humeur. Des caractères seconds, de rechange, de compensation, d'équilibration, parfois de simple jeu s'étagent en profondeur derrière la structure principale, et qui croira avoir enfermé son homme dans un filet, le verra surgir brusquement à cent pieds de sa prise. Mille traits, avec la culture, viendront corriger un défaut, atténuer un excès, dessiner un contraste, esquisser une fantaisie ou souligner une valeur, tous étrangers au plan primitif du caractère de base, parfois s'intégrant à lui comme des ornements qui s'intègrent à la logique d'un édifice, parfois maladroi-

1. Le même abus que, chez Freud, l'emploi de « perversité » pour désigner l'ambivalence sexuelle infantile. SARTRE *(L'Être et le Néant)* décrit lui-même la mauvaise foi comme une sorte de sommeil ou de rêve, mais où l'on se met.

tement ou ostensiblement plaqués, parasites ou fautes de goût de l'édification psychique. Des traits à l'état naissant, entre ces zones bien dessinées, cherchent encore leur forme. Autant de difficultés supplémentaires quand il s'agit de définir « le caractère » d'un homme dont la civilisation, la vie sociale et le contrôle de soi ont fait, à partir de son premier bagage psychique, une œuvre compliquée aux multiples entrées. C'est ce qui a conduit certains caractérologues comme le Dr Vermeylen, Jacques Lefrancq et José Brunfaut, à distinguer un *caractère de base* ou tempérament primaire et les superstructures qu'y ajoutent les influences postérieures. Les premiers travaux de Lefrancq et Brunfaut [1] ont le mérite de mettre en valeur, au-dessus d'un donné nucléaire, les moyens d'édification consciente du caractère. Le noyau est constitué par les divers moyens de liquider l'émotion primitive selon les directions couplées : extraversion-intraversion, consonance-dissonance, jouant sur un terrain soit émotif, soit inémotif. A ces six secteurs primaires correspondent six groupes de déterminations motrices, intellectuelles et sociales qui accentuent ou atténuent les excès des sextants de base. Les auteurs présentent ces déterminations non pas comme des composantes statiques, mais comme des forces à volonté éducatrices ou destructrices qu'il nous appartient de manier pour faire, sur la matière qui chaque fois nous est donnée, une œuvre d'art et de liberté.

La géologie de cette édification n'est pas faite pour simplifier les cartes de la caractérologie. Elle fonde une règle de méthode capitale. Un trait ou un syndrome de caractère doit toujours être considéré comme une fonction dont le paramètre peut affecter toutes les valeurs qualitatives des plus pauvres jusqu'aux plus riches. « Flegmatisme » signifiera, selon les cas, indifférence médiocre ou maîtrise supérieure de soi. L'émotif peut être un agité vulgaire ou un passionné de grande classe. Seule une évaluation peut ici compléter l'indication objective.

Ces malheurs de la psychologie ont leur clé au delà de la psychologie. Au delà, et cependant en son cœur. Il n'est pas question de recourir, contre l'échec, à la magie, et de doubler l'univers de l'expérience malheureuse d'un « arriéré-monde » où nous rejetterions les embarras de l'expérience en les substantifiant. Mais la contradiction et l'ambiguïté sont, *au fil même de l'expérience*, le signe vécu de l'existence transcendante, de l'existence personnelle. Elles sont les signes troublants d'une réalité qui ne peut s'exprimer par des moyens plus simples. Elles donnent sa perspective profonde à l'expérience de la subjectivité. Elles suggèrent à la philosophie du psychologue le même genre d'inductions que les irrationnelles, les imaginaires et les

1. Qui, en 1941, n'ont encore paru qu'en ébauche dans deux séries d'articles de la revue *Esprit*, en 1937 et en 1939.

grandeurs incommensurables proposent à la philosophie du mathématicien. Seules les constructions de l'esprit ou ses prises superficielles sur l'existant accordent à la paresse ou à l'utilité la lumière étalée et rassurante de l'idée claire. L'existence ne trouve ni dans les formes de la raison, ni dans les indices des sens, un langage direct pour se communiquer à nous. Elle ne peut se livrer qu'indirectement, et insuffisamment, par un chiffre dont la lecture pour nous n'est jamais achevée et le secret toujours fuyant. Au surplus, ce ne sont pas des objets qui sont ici en cause, mais nous-mêmes, ces hommes vivants que voici. Si jamais une science aussi complexe que l'on voudra, mais finie, pouvait les tenir à raison, il faudrait bien admettre que la liberté n'est qu'un fantôme de l'imagination. Les puissances du monde ne tarderaient pas à illustrer cette conclusion de la connaissance en annexant la science du caractère à l'arsenal des techniques de domination. Mais la personne est un foyer de liberté, et c'est pourquoi elle reste obscure comme le cœur de la flamme. C'est en se refusant à moi comme système de notions claires qu'elle se révèle et s'affirme comme source d'imprévisibilité et de création. C'est en se dérobant à la connaissance objective qu'elle m'oblige, pour communiquer avec elle, à poser la caméra du touriste et à courir avec elle un destin aventureux, dont les données sont obscures, les routes incertaines et les rencontres déconcertantes.

Ainsi l'objet même de la connaissance du caractère l'exclut des connaissances de type positif sans l'exclure pour autant de la connaissance. La caractérologie est à la connaissance de l'homme ce que la théologie est à la connaissance de Dieu : une science intermédiaire entre l'expérience du mystère et l'élucidation rationnelle dont relèvent les manifestations du mystère. On pourrait pousser plus loin l'analogie. La caractérologie positive, qui saisit les types et les structures comme approches du mystère personnel, se détache sur le fond noir d'une caractérologie négative, comme la théologie positive sur la théologie du non-savoir. Seul l'engagement personnel dans l'aventure totale de l'homme, sa compréhension active et large, donnent au candidat à la connaissance des hommes l'ignorance savante qui lui en livre les abords. Largement béante par là sur la décision morale et sur la métaphysique de la personne, la caractérologie n'en reste pas moins une science psychologique. Il faut la situer dans la zone de contact entre la psychologie objective et la métapsychologie. Elle compte dans ces sciences-limites ou ces sciences-liaisons entre deux plans, qui ne trouveront jamais place dans une classification purement positive, mais qui assurent la communication de l'esprit de rigueur aux voies de la sagesse et de la sagesse aux chemins de la science.

C'est dire que cette situation médiatrice ne doit pas décourager la recherche méthodique et les déterminations conceptuelles. Mais il faut leur prêter cette quatrième dimension, la profondeur de cet « univers projectif » dont M. Bachelard revendique la présence poétique universelle sous notre monde solide et lucide. Nous poserions la question caractérologique fondamentale à peu près sous la forme de la question qu'il engage sur d'autres terrains que le nôtre : « Quels sont les éléments d'une forme caractérologique qui peuvent être impunément déformés par une intrusion irrationnelle en laissant subsister une cohérence structurelle caractérologique ? » Ainsi ne s'excluent ni le mystère ni la science. Mais une psychologie qui a conduit suffisamment loin ses investigations positives est à jamais guérie de l'illusion de croire que l'homme est un mécanisme qui se monte et se démonte et qu'il aurait le pouvoir divin de recomposer. Les éléments du caractère sont le chiffre d'un langage secret qui ne vient pas de derrière les phénomènes, mais de leur inépuisable indignité, et sans lequel toute l'anthropologie devient incompréhensible. Le mystère aime la lumière ; contrairement à la confusion, il aspire à se préciser en mots clairs et en formes saisissables. Mais plus il se dit et plus il se peuple de formes, plus il s'approfondit en même temps comme mystère et alourdit son secret. Éliminer l'effort vers la détermination, ce serait livrer la science du caractère à la confusion et l'avenir des caractères aux lâchetés qui naissent des relâchements de l'esprit. En éliminer le mystère, ce serait se condamner à supprimer de notre expérience les actes irrationnels, les irruptions de liberté et de grâce, les crises, les rencontres, les partages dramatiques qui en font le goût et le prix. La vocation la plus profonde du génie français n'est pas sans doute de réduire toutes choses aux limites de la raison, mais de mettre le mystère en pleine lumière en l'humanisant sans le diminuer.

Tâtonnant entre les clartés et le mystère, nous devrons garder assez de souplesse, quand nous travaillerons à nous connaître et à nous former nous-même, pour maintenir ces deux attitudes de vie : attentifs et cependant abandonnés, engagés et disponibles, politiques et spontanés. Ce sera le principe même de la connaissance d'autrui et de l'éducation, dont Rousseau écrivait : « Tout ce qu'on peut faire à force de soins est d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre ».

Cette même souplesse, nous aurons à en faire usage dans nos méthodes de recherche. Il sera longtemps sans doute avant que l'on puisse unifier non seulement les résultats, mais les méthodes de la caractérologie. Celles que nous avons présentées comme les plus rigoureuses ne sont pas encore applicables à tous les secteurs de la recherche. Quand nous explorerons le visage que tournent

vers nous les êtres, la recherche des corrélations descriptives sera notre principal instrument d'analyse. Plus nous nous enfoncerons dans la profondeur des structures et des conflits, plus nous devrons recourir au langage direct des forces en jeu, qu'il s'exprime dans les déclamations pathologiques ou dans le monologue dialogué de l'expérience personnelle. Mais rares sont ces terres profondes que la méthode expérimentale a suffisamment déterminées : dans plus d'un chapitre, à leur sujet, nous devrons nous contenter encore de l'analyse introspective ou de la description symptomatique, comme il n'y a pas longtemps encore le géographe ne pouvait parler du cœur de l'Afrique que sur la foi de quelques récits de voyageurs. Le lecteur percevra, dans les chapitres qui suivent, ces différences de densité méthodologique. Il suffit qu'il en soit averti pour attribuer à chaque résultat présenté son degré de maturation.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES PROVOCATIONS DE L'AMBIANCE

I. L'AMBIANCE COLLECTIVE

MILIEU OBJECTIF ET MILIEU VÉCU

« Pour remplir cet objet, nous imaginâmes une statue organisée intérieurement comme nous, et animée d'un esprit privé de toute espèce d'idée. Nous supposâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettait l'usage d'aucun de ses sens et nous nous réservâmes la liberté de les ouvrir à notre choix aux différentes impressions dont ils sont susceptibles »[1]. La psychologie moderne s'ouvre sur un sujet de pendule. Cet automate spirituel condescendant à accepter de tout le somptueux univers l'odeur abstraite d'une rose pour y monter clandestinement la machinerie intérieure qui lui tient lieu de chair et d'âme, où l'avons-nous déjà rencontré ? Si ce n'est lui, c'est son cousin, ce célibataire-né, héritier policé du bon sauvage, farouche sur son quant-à-soi, qui ne descend de son autonomie que dans l'éclair d'un contrat, pour édifier par convention la regrettable nécessité de s'accorder avec les hommes et leurs lois. Certes, il ne faut pas prendre les fictions des philosophes à la lettre. Celles-ci cherchaient plus à frapper qu'à démontrer, et peut-être relèvaient-elles aussi du jeu d'un siècle enfant avec des découvertes encore naïves. Il reste qu'elles ont lancé des générations de chevaliers chimériques à l'entreprise absurde de faire tenir debout l'homme seul. Ils se disaient idéologues ou spiritualistes : il était fatal qu'une partie de leurs héritiers, quand ils eurent découvert à ce bel esprit un sous-sol de passions et de forces sociales, aient éprouvé un plaisir un peu bruyant à faire affiche de matéria-

1. CONDILLAC : *Traité des sensations*, début.

lisme. Ils traduisaient souvent, par ce nom de guerre, la protestation des évidences solides et des enracinements durables contre les jeux de l'esprit. Et ceux qui poussent les hauts cris contre ces matérialismes-là ne semblent pas toujours s'être demandé s'il n'est pas une manière de présenter l'« esprit » qui porte la responsabilité de toutes les révoltes contre l'esprit, dans la science comme dans la vie. Ce débat entre matérialismes et spiritualismes bâtards ne nous échauffe plus guère. Une vérité s'en est décantée : que de toutes parts l'homme est environné, enraciné. Nous ne pensons plus qu'il faille le couper de toutes ses relations concrètes pour le mieux connaître et donner le pas à l'autopsie de l'idée d'homme sur l'observation des hommes vivants. Son autonomie spirituelle n'en est pas atteinte pour autant. Il ne se complaît plus à rêver d'elle comme d'un isolement ingénieux dans une île perdue, il est le nageur qui partage les eaux du monde de son sillon volontaire. Hors cette tête qui se dresse et fend l'air, figure de proue au ras d'une eau dévorante, l'homme nous apparaît aujourd'hui baigné tout entier dans un océan sans bords où des quatre points cardinaux la vie, l'histoire et les sociétés mêlent leurs eaux.

Le premier mouvement qu'il fait pour s'affranchir de l'animalité et de l'anonymat est de prendre possession de ce milieu afin de n'être pas possédé par lui ; de plier cette masse opaque et hostile à l'autorité de sa présence.

C'est à dessein que nous disons *prendre possession*, et non pas *prendre conscience*. Car la science positive aussi parle de milieu. C'est même sur un terrain positiviste que la notion s'est formée, de Montesquieu à Lamarck et à Taine. Mais qu'est-ce que le « milieu » du positivisme ? La notion qu'il en accepte est hybride Il n'y a de milieu que *de* comme il n'y a de tendance que *vers*. La notion de milieu suppose un être qui en est censé le centre, l'un et l'autre étant considérés dans leur rapport réciproque. Or la science positive de forme cartésienne n'admet pas d'existences qualitatives. Elle fait effort pour les réduire à des rapports d'espace et de forces impersonnelles. Elle se donnera donc du milieu une image aussi géométrique que possible. Le milieu, c'est l'environnement, l'*entourage local*, le contenant opposé au contenu, l'« extérieur » vis-à-vis de l'« intérieur ». Au surplus, véhicule des forces immuables de la nature, il est toujours formant et jamais formé : le positivisme détourne toujours son attention du problème qui lui serait fatal, celui de la formation des forces ; son milieu abstrait se prête à être conçu comme pur *intermédiaire*, à faire oublier les questions d'origine et d'au delà, il permet de ne parler que de forces données et jamais de forces naissantes ou réagissantes. Mais ces positions ne peuvent être tenues que dans une perpétuelle ambiguïté ; car ou bien il faut nier tout à fait

les spontanéités organiques, mais alors il n'est plus même possible de parler de milieu, puisqu'il n'y a plus de consistance dont le milieu soit le milieu : la notion de milieu s'évanouit dans l'espace indifférencié et isotrope ; ou bien l'on donne un minimum d'existence à la notion de milieu, et l'on admet implicitement de l'être qualitatif et organisé. L'ambiguïté est facilitée au positivisme parce qu'il s'astreint à toujours penser le milieu comme milieu *vu* et jamais comme milieu *vécu*. Il peut ainsi suspendre des fantômes d'êtres dans un fantôme d'espace dont le séparent des fantômes de lisières. Coupure spatiale entre l'homme et le milieu, action unilatérale du milieu sur l'homme, isolement et fixité du milieu à l'égard des spontanéités et des créations humaines : on ne saurait, sous le couvert de l'esprit positif, accumuler plus de fictions. On peut classer parmi les croyances primitives cette foi dans la fécondité magique et unilatérale des pressions extérieures.

A vrai dire, le schéma positiviste traduit en termes déficients notre impuissance relative devant certaines forces du milieu, son indifférence partielle aux vœux de nos tendances, la *tension* en un mot qui se maintient entre l'homme et le milieu. Si loin que se développe l'adaptation de l'un à l'autre, les harmonies de la nature, comme les équilibres du corps ou les mouvements du danseur ne sont que des cascades d'instabilités vaincues et toujours renaissantes. Le déterminisme est en droit de présenter le milieu comme largement inerte, spatialisé, rebelle et contraignant. Mais il oublie que l'intrusion de la vie, et plus encore celle de l'homme, bousculent cette contrainte. Aux frontières de la matière, l'élan vital impose sa spontanéité à l'inertie des forces. Aux frontières de l'esprit, le psychisme supérieur affronte ses constructions aux poussées sommaires de la vie. A mesure que l'on se déplace de la matière à l'être vivant et à l'être personnel, le milieu formant devient de plus en plus milieu formé. A des degrés divers, tout est alors causant et causé, et il n'y a pas moins de raisons de considérer les bûcherons comme le « milieu » de la forêt que la forêt comme le « milieu » des bûcherons, puisque la forêt évolue aussi sous l'action du milieu bûcheron. Où intervient la vie, l'« action de milieu » devient un échange de vie, une *symbiose* ; le milieu devient *ambiance*. Certes, l'ambiance s'étale dans le champ des forces et de l'espace environnant. Mais elle ne peut être réduite à cette sorte de projection physique périphérique. L'observation de la vie ne nous livre pas plus un milieu vide qu'elle ne nous présente des individus isolés. L'être vivant s'affirme par un dispositif de tendances, c'est-à-dire de forces orientées vers un milieu où elles lui façonnent des comportements caractéristiques : on appelle milieu l'influence en retour de l'activité de ces tendances.

L'homme nous fait faire un pas encore. A son égard, le milieu apparaît comme un secteur de l'univers qui reçoit d'un organisme supérieur une *signification* et une *destination* nouvelles. Le milieu est appelé par un désir valorisé et déterminé par l'accueil qui le reçoit. L'ambiance est *ambiance vécue*. Il y a désormais un acteur et un drame : le milieu est *mise en scène*. Les personnages sont inséparables de la scène et la scène des personnages. Le matérialisme ne voit que la scène, et il la voit de derrière, là où elle n'est qu'un dépôt de planches. L'individualisme ne voit que les personnages, mais il les réduit à des ombres qui ne sont nulle part et ne parlent à personne. Ce n'est plus assez avec l'homme que de parler de symbiose. L'échange vital s'enrichit avec lui d'une acceptation éclairée et sélective, puis, à l'égard de ce qui est accepté, d'une affinité et d'une fidélité vécues. Le premier, l'homme reconnaît son milieu comme un ami prédestiné, et l'affronte en même temps, comme on affronte aussi l'amour. Proprement il lui rend hommage, même quand il lutte à terrasser ses inerties. Il le consacre : ainsi consacre sa terre le vieux paysan qui lui est attaché d'une passion animale, ainsi consacre la douleur le malade qui fait de sa maladie, ou le vaincu qui fait de sa défaite un moyen de victoire. La symbiose participe à une vocation, elle est devenue *appartenance* de l'homme à son milieu.

Cette expérience du milieu vécu nous amène à bouleverser toute imagerie trop exclusivement spatiale et à dépasser notamment la vieille opposition de l'« extérieur » et de l'« intérieur » assimilée soit à l'opposition de la matière et de l'esprit, soit à l'opposition des corps et du corps propre. Ce dualisme n'est pas aussi primitif qu'il peut sembler. L'enfant ne se connaît pas d'« intérieur » : il se comporte comme si tout le monde devait sentir la douleur qu'il sent, connaître la pensée qu'il pense. Le couple extérieur-intérieur est le résultat d'une construction intellectuelle et affective assez tardive. Il se constitue au carrefour de plusieurs expériences : l'enfant se rend bientôt compte que la partie cachée de son corps est relativement imperméable à son expérience sensori-motrice ; il découvre en autrui des intentions invisibles qu'il faut deviner à un assombrissement du visage (Baldwin), des propriétés qui jaillissent par surprise d'objets apparemment connus ; il apprend la conduite du contenant-contenu, celle, par exemple, qu'on ne trouve que chez l'homme et qui consiste à remplir un panier de pommes (Janet). Plus tard, au fur et à mesure que se forme le sentiment du moi, il est amené, pour en symboliser l'intimité, à le loger aussi profondément que possible sous l'enveloppe de son corps ; encore, pour cette « intériorité »-là, les médiocres proportions de notre intériorité corporelle ne nous suffisent-elles pas : au cœur de nous-même nous installons une quatrième dimension qui la recule

indéfiniment sur elle-même au fur et à mesure qu'elle se forme.

Mais avançons-nous d'un degré dans l'élaboration de l'expérience, et tout ce schéma du dedans-dehors devient inadéquat. La médecine a établi la continuité des grands appareils organiques avec les milieux qu'ils mettent en œuvre (Sigaud). L'expérience de l'action nous présente nos actes si étroitement engagés dans l'ambiance, que circonstances extérieures et circonstances intérieures y fusionnent dans une structure globale indissociable, ainsi que l'ont montré les psychologues de la forme. Avançons encore : plus largement nous plantons notre action dans le riche univers, plus profondément nous organisons notre propre richesse intérieure ; plus nous semons dans la communauté, plus la personne récolte. Enfin, le témoignage des mystiques comme celui de la plus humble vie spirituelle affirme que l'Absolu d'immensité et d'éternité se révèle en nous au plus intime que le plus intime de nous-même.

Ne dépasserons-nous les imageries de l'enfance que pour retomber dans une confusion pré-infantile entre l'homme et l'univers ? Non pas, car si les schémas physiques et spatiaux apparaissent ici défaillants, c'est parce que nous entrons dans un univers que régissent des perspectives nouvelles : celles de la personne. Si l'homme concret ne se dissipe pas dans les tourbillons de l'univers, c'est parce que la personne *assume* le milieu. En le nommant de manière de plus en plus précise, elle a conquis le pouvoir de le maîtriser de plus en plus étroitement à ses fins. Ce n'est d'ailleurs pas une conquête de tout repos. Le milieu appelle à l'action par des surprises. Mais s'il est uniforme, il endort notre vigilance. Je ne sais qui remarquait, que le poisson seul ne se sent pas mouillé. A la longue nous perdons complètement conscience des croyances et des mœurs où nous baignons, et de la personnalité aveugle qu'ils insinuent en nous. Vivant du milieu, nous devons nous secouer constamment pour ne pas en mourir. Le milieu est ainsi tour à tour *provocation* et *amortissement*, notre insertion dans le milieu tient dans les deux cas de l'*affrontement*.

La vie de l'homme concret se déroule donc, à son niveau primaire, dans le trajet qui unit son *appartenance au* milieu à sa *maîtrise du* milieu. Nier ou négliger l'appartenance, comme fait l'homme de l'individualisme, ou bien à l'opposé se dérober à la maîtrise, comme l'esclave de l'instinct et parfois le prophète des héritages charnels, c'est nous désarmer devant des forces que, du même coup, l'on refuse d'humaniser. La tâche propre de l'homme personnel c'est de changer le sens de l'appartenance, sans en rompre le courant vivifiant. Le P. Teilhard de Chardin a très heureusement mis en valeur, par-dessus les diverses « courbures » des physiciens, une « courbure de la personne » qui tra-

vaille le monde dès l'origine pour frayer les voies à une autonomie de plus en plus affirmée de l'action personnelle en même temps qu'à une solidarité de plus en plus étendue de l'univers. De ce point de vue, ce n'est pas l'ambiance qui est formatrice, bien qu'elle reste vivifiante : ce sont les structures imposées par l'homme, artificielles en ce qu'elles sont l'œuvre de son effort, mais profondément naturelles en ce qu'elles accomplissent l'œuvre de la nature. Le milieu suggère, propose, occasionne, d'un terme plus actif disons même qu'il *provoque* l'activité formatrice de la personne ; de lui-même il ne donne pas forme au monde humain. Les influences causales qui en partent doivent, pour constituer un milieu humain, devenir des *expériences* vécues par l'homme, seules créatrices d'ambiance. C'est ce détour qui transforme l'appartenance en *incarnation*, qui fait de tout le milieu humain, depuis les humeurs et le sang jusqu'au ciel étoilé au-dessus de nos têtes, la chair vivante de notre vie. Tout ce qui n'est pas ainsi vécu n'est pas encore milieu pour l'homme [1].

Comment les choses et les étoiles, et les hommes que voici deviennent-ils *ma chair*, au point que le déchirement me sera plus douloureux de quitter un ami, une maison aimée, une terre, que de me séparer d'un membre ? C'est que cette ambiance, donnée ou élue, je l'aurai une fois choisie comme on choisit un ami, et lui aurai donné tout ce qu'on donne à un ami, le trésor de ce qui a pour moi une valeur. Bien au-dessus de la symbiose, plus haut encore que la maîtrise, le rapport de l'homme personnel à son milieu est une *assomption*, une élévation. A longueur d'existence, je me façonne deux visages : l'un est un visage de chair tendre et de sang : nous verrons que mon caractère le sculpte d'un pouce précis ; le second est fait d'hommes et de choses : empreinte semblable à la première main d'une plus vaste facture, il peut s'étendre jusqu'aux limites du ciel et jusqu'au fond de l'histoire. Je creuse l'un et l'autre dans une matière rebelle et docile à la fois ; en un premier temps je m'en nourris, en un second temps je la soumets, en un troisième temps (mais tous trois sont mêlés) je la transfigure par les valeurs que je vis et rayonne autour de moi. Les tristes petits bourgeois font les tristes villes des tristes après-midi dominicales, comme les rudes et allègres défricheurs des Gaules ont fait les paysages mêlés et doux de l'Ile-de-France, aussi bien qu'ils ont donné ce philosophe qui maîtrisait jusqu'aux phantasmes de son sommeil et cet autre qui domptait un mal de dent par des recherches sur la cycloïde. Pour la personne, il n'est donc pas de choses qui soient absolument des choses, de chair

1. On pourrait distinguer un milieu « objectif » ou causal et un milieu « subjectif » ou conscient. Mais ces notions sont vagues et inutiles. On voit mal ce que serait une cause à incidence psychologique qui ne serait pas vécue, étant entendu que le vécu ne s'identifie pas à la conscience claire.

qui ne soit que corps, d'homme qui ne soit qu'étranger. Toute chose, toute chair, tout prochain est en attente de la marque que les êtres personnels leur imprimeront, ramenant les choses un à une et la chair peu à peu dans le vaste mouvement de valorisation qu'elles préparaient déjà à leur place dans l'évolution et, pour tout dire, *organisant lentement les voisinages en communautés.*

Si l'appartenance au milieu est la première donnée de la vie personnelle, l'étude de l'ambiance est organiquement le premier chapitre de la caractérologie. Il n'y a pas, dans un caractère, de signes absolus : les traits de caractère sont des relations à un milieu. Il n'y a pas de caractère de l'homme isolé. L'homme concret, comme le dit un peu lourdement mais justement la phénoménologie allemande, est un « moi-ici-maintenant ». On peut élargir la thèse connue de M. Charles Blondel, en pensant que toute folie est la suite d'une rupture avec le milieu : corporel social ou spirituel. De ce point de vue, excellente est la définition que A. Busemann donne du caractère : « La répercussion de la structure de la personnalité sur la relation de la personne avec la structure du milieu »[1].

Il ne saurait être question ici de donner une idée complète de toutes les provocations que le caractère peut recevoir de ses divers milieux concrets. Certaines ne sont encore que superficiellement explorées. Nous nous contenterons d'épingler quelques exemples vivants sur les grandes directions de recherche.

LA SOCIÉTÉ DES OBJETS

On pourrait tenter, sous son aspect le plus général, une typologie du rapport que les hommes se donnent avec les choses. Nous y reviendrons à propos du réel, des formes de l'intelligence.

Les choses qui nous entourent participent un peu aux dispositions que nous tournons vers les hommes. Les hommes de cœur manquent rarement d'offrir aux objets un commencement de tendresse et de respect ; parfois même il tourne en sentimentalité.

1. *Zeitschrift für pädagogische Psychologie und experimentelle Pädagogik*, 1931.

Le souci d'autrui est souvent lié à l'imagination ; il la requiert, il l'entretient. Une certaine objectivation de la sensibilité, à l'inverse, entraîne souvent, en même temps que l'indifférence à autrui, une sécheresse dans les rapports avec le monde perçu, comme si la rétractation de l'esprit et du cœur repliait en même temps nos antennes sensibles. On trouverait, certes, des faits en sens contraires, et les choses seraient à voir de plus près. Mais il y a là un axe suggestif de recherches.

Quand l'appartenance au milieu prédomine sur la maîtrise du milieu, l'impersonnalité s'installe dans les attitudes psychiques. Ce n'est plus le monde des choses qui reçoit de l'homme un prêt d'humanité, c'est l'homme qui subit une diminution d'humanité du fait d'un milieu qui lui devient nocif parce qu'il l'a déserté. Car jusque dans les pressions et les contaminations prétendument physiques joue le jeu de nos avances et de nos refus. Nous ne sommes pas seuls en cause, à vrai dire. Il y a, dans la permanence du milieu, une puissance de dissolution et de sommeil. La conscience doit de temps à autre se secouer pour y retrouver la liberté des présences pures et désintéressées : c'est le sens profond que l'on peut trouver au besoin surréaliste de dépayser les objets, en les forçant dans un cadre inaccoutumé d'où ils fassent irruption par effraction dans la conscience somnolente, et la réveillent à un goût de mystère : rencontres, trouvailles, coïncidences. Entre tous, les tempéraments de nature flegmatique ont une disposition innée à ce mimétisme avec un monde d'objets morts : c'est le lieu de leur drame, et de la victoire qu'ils ont à gagner.

Notre aisance dans le milieu, nous le verrons, demande que nous disposions, de nous à lui, d'une certaine distance psychique, d'un certain espace vital. Parmi les victimes du milieu, il en est qui sont comme perpétuellement écrasées par lui, parce que son incidence est toujours trop proche et par suite trop brutale. Ils cristallisent un état normal et supportable dans l'enfance, bien qu'il compose dans cette légère angoisse qui suit comme une ombre la joie infantile. Tel est le monde accablant des asthéniques. Toutes les saccades du milieu — bruits, précipitation, changements, difficultés — retentissent contre eux plus fort et plus douloureusement que chez les autres. Ils sentent toujours le monde trop près d'eux, oppressant par sa proximité. Aussi leur affectivité, et au travail leur rendement sont-ils beaucoup plus vulnérables que chez d'autres à l'ambiance immédiate. Il faut à tout prix leur donner de l'air, du calme, un entourage tranquille, fidèle et discret. Car d'effort, ils n'en peuvent faire sur eux-mêmes tant que l'oppression dure.

Sur d'autres, le milieu agit comme une drogue, ou comme un dissolvant. Ils s'y dispersent au contact même (« désintégrés » de Jaensch), ils sont emportés à son toucher dans un flux de

sensations, ou de paroles tournoyant autour de ces sensations brèves, comme s'ils étaient par nature incapables de ce geste humain fondamental : ramasser les choses dans une main intelligente et souveraine. Nous les retrouverons sous le nom d'extravertis. Ils sont en général assez souplement adaptés au milieu, mais sans le dominer.

Ce n'est pas le cas d'autres tempéraments que le milieu attaque en les déconcertant par sa diversité, son ampleur ou son rythme. Les lents sont de ceux-là, parfois les asthéniques, et les repliés. Ils se sauvent et se perdent à la fois par la distraction. Mais on ne peut pas toujours être distrait. Aussi leur comportement fondamental avec le monde environnant est-il la maladresse, qui s'échelonne des sentiments de désorientation à l'apraxie, ou paralysie psychique du geste. Jamais une estimation juste, jamais une réaction précise. La maladresse est une sorte d'équiva ent de la fausseté de jugement dans le comportement pratique.

Ceux qui affirment sur les choses la maîtrise la plus autoritaire ne sont pas les plus humains de tous. Eux aussi, comme ceux qui se laissent modeler par elles, ont vidé les choses de la tendresse et du respect humains. Les objets ne sont plus pour eux que des objets, évacués de présence, d'appels, de connivences échangées des uns aux autres et d'eux à nous. Ils y gagnent évidemment un sentiment d'aisance parmi les choses, soumises sous leur main à un multiple et souple esclavage [1]. Le propriétaire de peu de biens ne le connaît pas, il se sent gauche, à moins qu'il se soit fait un domaine à sa portée dans la pêche, la collection de timbres ou le bricolage de ses meubles. C'est le sentiment dominant, par contre, du propriétaire de beaucoup de biens, surtout du propriétaire absolu à la mode libérale. Le danger est que cette griserie autoritaire, où tout de même il se diminue en rabaissant les objets, il finit par l'étendre à ses rapports avec les hommes. Ainsi souvent des ingénieurs qui veulent gouverner les nations.

Tout nous ramène à penser que les plus riches rapports que nous puissions tenir avec les objets sont ceux où passe quelque chose de la tendresse de l'homme pour l'homme. Que la mesure soit plus ou moins juste, c'est affaire d'art, et les hommes sont plus ou moins artistes. Le goût du jour y intervient aussi : le siècle de Rousseau, la génération de Lamartine versaient sur les objets ou sur la nature des torrents de sensibilité déboutonnée. Les contemporains de Giraudoux ont une poésie plus discrète, et même furtive. Quand ils se perdent amoureusement dans l'objet, comme un Francis Ponge, c'est dans une aventure plus abstraite,

1. A noter que selon Rorsach, le goût des couleurs (si vif par exemple chez l'Américain du Nord) est signe de vitalité.

bien qu'absorbante. Ou bien ils leur donnent, comme Duhamel, cette amitié champêtre, simple, émue, silencieuse qui participe d'une réserve mystique en même temps que d'un abandon esthétique. Quel que soit le mode où vibre leur sensibilité, ces amis des choses leur offrent toujours un accueil où entre une part de fraternisation, d'égalité et d'intimité, comme avec un semblable.

Scholl *(Zeit. für Psych.*, 1927) a établi, chez les cyclothymes de Kretschmer, une préférence pour la couleur, chaleur du monde, chez les schizothymes, une préférence pour la forme, plus abstraite.

Mais c'est assez parlé des choses ou des objets dans l'asbtrait. Ils ne sont pas isolés autour de nous comme des individus, non plus qu'unifiés en une seule réalité cosmique. De grandes aires s'y dessinent, liées aux destins divers de l'homme, et devenues pour lui naturelles, si elles ne le sont pas de toujours. Ce sont, dans l'univers des choses, comme de vastes patries, — nos patries les plus secrètes là où les édifications historiques et politiques n'ont pas introduit leur jeu. Elles nous marquent au plus profond de nous-mêmes.

L'AMBIANCE GEOPSYCHOLOGIQUE

M. Georges Hardy définissait naguère une « géographie psychologique » qui est la branche dernière née de l'école française de géographie humaine [1]. Il envisageait la nouvelle discipline en géographie. Il ne suffit pas, pour qu'un fait psychologique y ait un droit d'entrée, qu'il se produise ici ou là, mais il doit être lié au sol, se traduire par un minimum de « faits de surface », modifier plus ou moins profondément la configuration géographique du pays. Ainsi, le fait que l'anglais soit industrieux et marin a transformé la campagne anglaise au XVIII[e] siècle en une vaste prairie ; que « les peuples contemplatifs se drapent », développe chez tel d'entre eux l'élevage du mouton au détriment de tout autre utilisation du sol. Renversons l'exigence, et nous définirons une « psychologie géographique » qui réunit et systé-

1. Georges HARDY : *Géographie psychologique*, Gallimard, 1939 (Collection : « Géographie Humaine»).

matise les faits psychologiques en dépendance du milieu géographique et des conditions de vie qu'il impose. Elle est en étroite liaison avec la « psychologie historique » dont il sera plus loin question et avec la « psychologie collective », « Géographies cordiales », « analyses spectrales » et autres voyages du psychologue de grand air, une abondante littérature a déjà ébauché cette science nouvelle selon une méthode intuitive qui accumule les notations pénétrantes, mais aussi les imprécisions éloquentes et les généralités creuses [1]. Ce riche dossier doit rendre à la psychologie géographique les mêmes services que la production littéraire à la psychologie générale, mais en recevoir aussi le même contrôle. M. Hardy décide heureusement d'abandonner les synthèses prétentieuses pour une méthode inductive et compréhensible à la fois, partant des gestes globaux et des « faits d'expression » : habitudes corporelles, habitudes matérielles, morales, sociales, etc... Ainsi devrons-nous procéder symétriquement en matière de psychologie géographique. Le nativisme et l'empirisme de jadis sont pareillement impuissants devant le spectacle de l'homme enraciné. Cournot croyait à tort [2] pouvoir découvrir au delà des peuples le substrat actuel d'une « psyché pure », d'une psychologie commune de l'humanité [3]. Mais ce n'est pas moins s'écarter de la réalité que d'accumuler les notations physiques, et de sortir de ce fichier quelques déductions hâtives sur les problèmes humains. Le fait primitif est toujours ici un fait mixte, géographico-caractérologique ; c'est dans sa nature globale qu'il doit être saisi, et il ne reçoit son sens que d'une interprétention en compréhension. La psychologie française s'est à peine attachée à ce secteur d'études.

Des deux grands régimes élémentaires de vie, le sédentaire et le nomade, le second a disparu à peu près complètement, sous ses formes pures, de la civilisation occidentale. Ils luttent pourtant encore à l'état diffus à l'intérieur des groupes et des individus et les modèlent dans tout leur psychisme, depuis leur complexion jusqu'à leurs dispositions spirituelles. Le nomadisme endurcit le corps par l'adaptation constante qu'il réclame ; il favorise le type respiratoire, par suite de la vie au grand air et des fréquents changements d'atmosphère qui sollicitent surtout l'appareil broncho-pulmonaire ; renouvelant chaque jour les horizons de la

1. KAYSERLING : *Analyse spectrale de l'Europe* et autres volumes. — G. DUHAMEL : *Géographie cordiale de l'Europe* (Mercure de France), etc.

2. *Psychologie des peuples*, I, 286.

3. Nous entendons bien qu'il existe une « psychologie naturelle » au même titre, si l'on veut, qu'un droit naturel. Mais l'une pas plus que l'autre n'existent tout constitués dans la réalité empirique.

vie, il donne de l'ampleur à l'existence, développe l'endurance, amenuise les sentiments de possession et d'enracinement, encourage l'inquiétude et le goût de l'aventure, la curiosité des hommes et, par contre-coup, l'instabilité de l'esprit. On trouve une propension à ces qualités et à ces défauts dans les groupements humains restés encore proches de leurs origines nomades, comme le groupe israélite. La vie sédentaire, à l'inverse, appauvrit le sang et multiplie les types nerveux ; elle domestique l'instinct mais parfois aussi le châtre ; elle fixe les sentiments et les idées ; en assurant la continuité des buts d'année en année et de génération en génération, elle assure l'assiette de l'esprit, et favorise le goût de la fidélité qui est un des principaux facteurs de nos civilisations. Mais elle rétrécit les horizons du cœur et ceux de l'intelligence ; elle tend à étriquer la vision des hommes et des choses, que le trop court rayon de l'expérience ramène aux perspectives d'une petite ville, d'un cercle étroit de conventions, d'un trou de rat quelconque ; elle durcit en nous les puissances d'arrêt, d'entêtement, de confort, bref, toutes les inerties qui dressent leur redoutable séduction en travers de l'élan spirituel. Si bien que dans la lutte entre le conservateur et le nomade, l'avenir de l'homme court de chaque côté un égal danger et des chances qui ne sont bienfaisantes qu'en se contrôlant et en s'inquiétant mutuellement. On voit certains hommes répondre aux excès de la civilisation sédentaire par de vives réactions de la conduite, qui parfois se cristallisent en mouvements collectifs ou en manies solitaires : impulsions à la marche, goût romantique de la nature, fièvre des voyages et des départs, instabilité professionnelle ou du domicile, passion de l'aventure et de la guerre. Il est, par contre, des fils de la plus errante des races qui ne rêvent que d'un domaine, d'une maison de famille, d'un lieu clos et durable. D'autres s'adaptent à l'immobilité au delà de toute mesure humaine : on connaît ces fonctionnaires fixés à leur chaise comme la coquille au rocher, à peine plus mobiles que des larves dès qu'ils sortent des limites de leurs bureaux.

Dans nos civilisations devenues à peu près sédentaires, la coupure maîtresse dans le régime de vie s'établit entre la vie urbaine et la vie rurale.

Physiologiquement, la vie aisée bien que dure du paysan tend à faire prédominer chez lui le tempérament sanguin (nEAP de Heymans) : circonspection, réserve, sens pratique aiguisé, égoïsme assez marqué, sentiments sociaux et ferveur religieuse faibles. Mais cette influence compose avec les données individuelles et avec d'autres conditions de milieu. La conscience paysanne est beaucoup moins séparée de son milieu que la conscience urbaine. L'urbain n'est souvent urbain que depuis une ou deux géné-

rations, il quitte et reprend sa ville comme un vêtement, même quand il l'aime ; au fond de son amour subsiste toujours un désir latent d'évasion qu'alimente le rythme des vacances. Le paysan a reçu son milieu avec son hérédité des générations les plus lointaines ; il ne lui connaît pas de limites, comme à la ville, que l'on atteigne en une course de tramway, que l'on puisse même franchir un jour ou quelque part ; il n'attend pas d'évasions ni de vacances : au delà de la campagne, il y a encore la campagne et de son coin d'Europe il peut penser avec une certaine familiarité au paysan chinois ou brésilien. Il se sent englobé dans cette réalité sans bords où les villes et les bourgs ne sont que des îlots, comme des mottes dans la terre des champs.

Ce sentiment d'infinitude dans l'espace et de perpétuité dans le temps lui donne du recul spirituel et de l'ampleur vitale ; il sert de trame à cette sorte d'hébétude méditative qui lui tient lieu de « vie intérieure » et qui, comme toutes les réalités terriennes, tient le milieu entre la contemplation et le sommeil ; formé à ras des choses il ne porte l'homme des campagnes vers aucune évasion, il a les limites de sa vie quotidienne, il l'étale, l'exalte parfois, mais ne la juge jamais et la renie moins encore : pensées, morale, sentiment du juste et de l'injuste, travail, bonheur, malheur, profit, tout lui vient de l'air du temps. Aussi la conscience paysanne n'est-elle pas une conscience distincte, différenciée, objective et agile, comme la conscience de l'homme qui se dégage à volonté d'un milieu partiellement artificiel, C'est une conscience semi-organique, semi-mythique, où tout ce qui touche au bien de la terre, aux limites de la propriété et au rythme des saisons revêt un caractère plus ou moins sacré. Sa méfiance est faite de ritualisme autant que d'intérêt. « Arriéré », au moins autant que par inculture, il l'est par ce conservatisme plus magique que religieux : la preuve en est cette sagesse qui se dégage de ses meilleurs jours, et cette puissance créatrice qu'il donne à l'élite qui sort continuellement de ses rangs.

Sa vie rude, chargée de travail, baignée de grand air ne laisse pas de champ aux humeurs fragiles de l'émotivité et aux complications délicates ou fallacieuses de l'introspection et du sentiment ; il y gagne en solidité, il y perd en grâce. Une santé fruste et insensible, parfois brutale, règle ses sentiments. La sexualité est souvent plus précoce et grossière chez lui que chez l'enfant des villes, mais moins perverse et réfléchie ; aussi ses orages laissent-ils moins de dégâts derrière eux : la nature les cicatrise aussi vite que les écorchures de son enfance. Un enfant de plus, c'est un salarié de moins ; un enfant qui meurt, un accident comme il en connaît tant d'autres aussi graves : la grêle, une gelée tardive. L'homme des villes ne voit qu'insensibilité dans cet amortissement du cœur : il comporte cependant, sous une

primitivité incontestable, une vision des choses moins individualiste que la sienne, une mise en place cosmique plus ou moins confuse des événements privés qui affolent l'égocentrisme bourgeois. Les sentiments sociaux sont peu développés et de courte portée. Le paysan est trop longtemps seul avec sa terre ; il est formé à la société de l'homme avec la chose plus qu'à la société de l'homme avec l'homme. Il a toujours confiance dans la terre, même quand elle le déçoit, il est toujours au prime abord défiant avec l'homme, même quand il le connaît. Il est dur avec les autres comme il est dur avec le travail et comme les éléments sont durs avec lui-même. Sa sociabilité se réduit généralement au voisinage, qui est trop mêlé d'intérêts pour que des sentiments gratuits s'y développent aisément. Par contre, il est fidèle comme la terre, dévoué dans l'infortune.

Si l'on veut estimer son intelligence, il faut d'abord se rappeler que le paysan ne sait pas parler. Son esprit, engourdi par la langue, a plus de feu souvent qu'il ne paraît à l'étranger : une parole de lente sagesse vient parfois en témoigner, une saillie, sorties des journées entières de silence. Mais il pense peu et mal dans la pensée articulée, où son vocabulaire est pauvre. Il se meut dans des situations et dans des expériences plus que dans des mots et dans des idées, et s'y meut lentement, confusément, mais souvent profondément. L'homme des villes ne s'aperçoit que des formules heureuses qu'il profère de temps à autre. S'il vivait avec le paysan, il percevrait aussi sa sagesse vécue et inarticulée, du moins partout où l'âpreté au gain et la perte de toute tradition spirituelle n'a pas desséché les cœurs et vidé les esprits. Cette sagesse est étroite, formée par le travail pour le travail, réaliste, sans jeu, mais pleine parfois d'un humour savoureux comme un fruit de son jus.

Quand il est religieux, le paysan l'est profondément, d'une religion toute terreuse encore de la magie et des féeries, où il n'y a pas si longtemps s'est implantée la pousse chrétienne, mais fidèle et rigoureuse bien que sans complications ni scrupules. Toutefois la dureté du cœur, la passion du gain et les avarices du propriétaire lui disputent le gouvernement de sa vie et il est rare, quand il perd la foi, qu'il ne soit rongé jusqu'à l'os par ces ingrates végétations.

On pourrait différencier ce tableau en dégageant les effets de l'influence prolongée sur le caractère d'un même paysage et du genre de vie qu'il impose. On pourrait alors établir une typologie géographique : l'homme de la montagne et l'homme de la plaine, l'homme de la forêt et l'homme des îles, le marin et le chasseur, etc...[1].

1. Il faut, en attendant de plus précises études, s'adresser à la production littéraire et à la collection de « Géographie Humaine » dirigée par Deffontaines chez Gallimard. La forêt est barbare, dit Hugo, qui s'y connaît.

L'urbain, — entendons l'homme de la grande ville, — est incliné au tempérament nerveux (En AP de Heymans) par toutes les conditions de la vie des villes : agitation fiévreuse, atmosphère toxique, vivacité et multiplicité des excitations, sollicitations intellectuelles plus nombreuses, concurrence vitale. Ces conditions communes n'uniformisent pas les caractères ; mais elles tendent à ajouter au caractère de fond de chacun une résonance nerveuse qui porte sur l'ensemble du comportement ou sur quelque secteur de l'activité. Parfois elle ne s'exprime que dans des phénomènes marginaux : tics, impatiences fugitives, loquacité, acuité de sensation ou vivacité de jugement. La ville irrite l'instinct et le déchaîne souvent, mais elle l'affaiblit. Elle lui donne tant d'occasions de jeu qu'il perd ce jaillissement dru, cette puissance de l'arbre ou du fleuve qu'on lui voit dans des conditions plus naturelles. Est-ce la condamnation de l'artificiel ? Il y a sur ce mot une ambiguïté persistante. Elle date du plus artificiel peut-être des bucolismes, celui de ses urbains désemparés de la fin du XVIII[e] qui allaient agiter à la campagne, espérant lui rendre de la force, la clochette de leur cœur vide. Elle s'est reportée au siècle suivant sur ce traditionalisme paysan un peu buté qui s'obstine à confondre l'intelligence et l'anarchie, la machine et la laideur, Paris et Babylone et la conscience ouvrière avec l'apocalypse. Ces deux naturalismes ennemis, responsables de la plus décevante littérature paysanne, se conjuguent pour dénoncer l'artifice dans la civilisation comme dans la pensée. Mais l'artificiel c'est l'homme et répudier l'artificiel sous prétexte que l'artificiel dévie parfois en sophistication, c'est répudier le mouvement même de la vocation humaine, qui est d'ajouter continuellement l'homme à la nature. La ville joue l'humanité à fleur d'elle-même. Elle la joue bien et elle la joue mal. Mais c'est déjà une dignité de jouer, un déracinement, certes, mais en même temps un désintéressement, un pari, une promesse. La ville est le risque de l'humanité comme la campagne est son cœur fidèle. Elle enfante le pire mais accomplit le meilleur. Plus femme que mère, elle n'est pas celle dont on tient sa chair, à qui l'on revient dans les moments mauvais, qui garde un pardon toujours prêt : elle enferme dans son corps gracile les tentations contradictoires et les promesses miraculeuses d'une jeune vie qui s'offre à l'aventure de l'amour.

Aussi l'homme des villes gagne-t-il en ouverture, en possibilités indéfinies, en audace vitale, ce qu'il perd en solidité, en recours, en ingénuité. Le registre nombreux de ses expériences

dégage son individualité beaucoup plus complètement que celle du paysan. L'égoïsme est enfant des campagnes, avec son tour pesant et son geste retenu, l'individualisme est enfant des villes, avec sa fièvre insatiable et son goût de l'aventure. La menace la plus grave pour l'humanité de l'homme des villes, c'est que la terre, l'espace, ne soient plus rien pour lui. Ces tranchées brillantes que font les rues, aussi lumineuses le soir que le jour quand il glisse trop vite changeant à peine d'âme avec les heures et avec les saisons, Elles enferment dans une grille géométrique ses intérêts, ses amours, ses passions. L'univers pour lui est fait avec des hommes et des intrigues humaines, à peine avec des choses. Si fuyants sont les hommes, si légères leurs démarches, si double leur parole et incertaine leur pensée qu'il ne connaît plus de formes ni de limites aux actes qu'il jette dans leur eau mouvante comme on apprend la fréquentation des forces naturelles, d'où ses projets intrépides, prenant toujours du large par rapport aux données, au bon sens, aux exigences de la matière ou de la durée, et par là souvent insensés, souvent astucieux, parfois créateurs. Ainsi submergé de socialité, il lui arrive de moins connaître les hommes qu'on ne fait par la longue fréquentation des voisinages inamovibles ; ou du moins sa connaissance risque de perdre en profondeur et en sagesse ce qu'elle gagne en diversité. Son langage est infiniment plus délié que celui du paysan, car la souplesse de la langue lui délie l'esprit. Mais cette loquacité fait souvent illusion sur sa capacité réelle d'intelligence ; il a tant entendu et tant lu que ses saillies les plus vives sont bien souvent répétées, de la rue, du journal ou des salons. La moyenne de ses perceptions et de ses réactions est plus rapide que celle du paysan, il est plus agile de son instrument intellectuel, mais il ne paraît pas qu'en fait de jugement ces qualités athlétiques lui donnent plus de fond. La sagesse vécue qui est la culture des simples demande, pour s'accumuler, de la persévérance, de la méditation, un recul qui lui manquent trop communément. Il est cependant certain que l'intelligence a toujours dû s'urbaniser pour atteindre les sommets, car l'intelligence est aventurière ; tandis que la foi, qui est fidélité et contemp'ation, s'accommode mieux du silence des champs. On peut se demander si l'imagination des inventeurs de civilisation ne devrait pas s'appliquer à découvrir des formes de vie et de travail qui permettent de réunir dans un homme plus complet les vertus de la vie urbaine et celles de la vie champêtre. La vie de banlieue n'est qu'une infernale caricature de cet espoir.

Nous avons groupé ces remarques autour de la vie de grande ville. La petite ville, le bourg, présentent autant de

variantes entre l'influence urbaine et l'influence paysanne, et aussi autant de traits originaux [1].

L'AMBIANCE SOCIALE

Dans nos civilisations anciennes et complexes, notre milieu social n'est pas uniforme. On a montré depuis la mise en valeur de la notion de classe que si elle a été parmi d'autres un instrument d'analyse de toute première utilité, et dont l'usage reste fécond, elle ne peut suffire à l'exploration complète de la réalité collective. Les psychologues, s'ils s'étaient attachés à ces problèmes depuis cinquante ans avec d'autant d'acharnement qu'ils en ont mis à sonder les secrets de la perception des couleurs ou la psychologie des pigeons décérébrés, auraient sans doute apporté une contribution utile à l'intelligence politique de leur temps. La réalité de la classe est cependant assez impérieuse aujourd'hui pour être un des plus puissants facteurs d'imprégnation du caractère.

Psychologiquement comme socialement, il y a des riches et il y a des pauvres. La richesse est un tonique de l'équilibre psychique, quand l'usage en est réglé. Héréditaire, elle assure déjà sur plusieurs générations, en facilitant les conditions d'hygiène et les soins du corps, un solide équilibre organique de base, quand toutefois elle n'est pas employée à le ruiner d'un autre bout. En simplifiant toutes les démarches de la vie, en amortissant les chocs, en aplanissant les rapports humains, elle est un bon protecteur contre le surmenage nerveux. En frayant à l'adaptation des chemins faciles, elle met l'individu dès le jeune âge en bonne camaraderie avec le réel ; d'où cette assurance aisée, cet aplomb qui marquent si fréquemment celui dont la richesse est l'élément de vie dominant. Par le même effet, elle tourne à l'action et détourne de la vie intérieure, de ses complications comme de ses

1. Nous devons nous tenir ici à une méthode descriptive pour des matières qui demanderaient autant d'études positives. On peut signaler : HEYWANG : *Das Lande Kinde* (Halle, 1929), ainsi que les travaux de BODE FUCHS sur l'enfant campagnard et sur la jeunesse ouvrière. W. HOFFMANN : *Die Reigezeit* (1926) ; O. KANITZ : *Das proletarisches Kind in der bürgerlichen gesellschaft*, 1925 ; O. RUHLE : *Die Seele des proletarisches Kindes*. Il serait utile de connaître les travaux publiés en U. R. S. S.

recueillements. L'enfant riche dispose très tôt d'un milieu social varié et par les vacances, les voyages et les sorties, d'expériences multiples : d'où son éveil précoce. Le plus superficiel gardera toute sa vie ce vernis mondain qui sert à beaucoup de vie intellectuelle. En raréfiant les renoncements, en satisfaisant avec une régularité trop automatique les exigences de l'instinct, la richesse favorise considérablement l'égoïsme et hypertrophie les sentiments de possession. Aussi bien est-elle pour l'homme, malgré les heureuses complicités que nous venons d'énoncer, le plus dangereux héritage, car du jour où elle est l'objet de jouissance et non plus de conquête, elle le prive de tous les instruments de la grandeur humaine : l'obstacle, l'échec, le sacrifice, la difficulté, l'expérience de la détresse, la compassion. Elle détend les ressorts, durcit les cœurs, disperse les énergies et l'attention à la vie. Une sorte de facilité de décadence pèse sur le jeune homme riche du poids même de ses avantages. Quelquefois il y échappera par l'aventure, que plus que d'autres il a les moyens de satisfaire. Plus souvent, il cède à l'ambiance molle du confort : la psychologie du riche dans la richesse établie est très différente de sa psychologie dans la richesse ascendante, au moment où les premiers émerveillements de son pouvoir et l'éveil de l'ambition sont un stimulant à l'action.

La pauvreté, au contraire de la richesse, établit au départ de la vie psychique un barrage d'empêchements : santés affaiblies d'ascendants en descendants, mauvaise alimentation, spectacle précoce de la misère et de la laideur, vie familiale souvent agitée et dure, multiplicité des blessures affectives de l'enfance. Toujours en état de subordination et parfois d'humiliation sociale, l'homme de condition modeste mûrit très tôt un complexe d'infériorité qui l'embarrassera toute son existence durant ; ceux de ses enfants qui monteront dans l'échelle sociale le garderont parfois longtemps encore collé à la peau, malgré la transformation de leur condition. Toutes les luttes sont abordées par lui à inégalité, plus longues, plus dures que pour un autre. Par cette défaveur même, il est très jeune trempé à l'action : plus vite qu'un autre, s'il est socialement fragile, jeté dans des situations de désarroi, plus vite, au cas contraire, mûri et débrouillé. Il connaît l'admirable solidarité de la misère, là où la pauvreté est restée dans des limites humaines ; sinon il est sollicité entre deux attitudes : l'âpre combat avec ses pairs autour de leur maigre héritage commun ; ou la dure solidarité du ressentiment collectif. L'une et l'autre saisissent le psychisme tout près de l'instinct menacé et tiennent de ce voisinage une force virulente qui fait des hommes durs, dans l'égoïsme ou dans le combat.

Il conviendrait d'étudier non seulement l'incidence de ces situations sociales, mais plus précisément celle des structures

sociales, qui commandent en partie nos réactions individuelles. On trouverait un précurseur de telles recherches, au début de ce siècle, chez Mikhaïlovski [1]. Il distinguait deux types de sociétés. D'un côté, les collectivités fondées sur la coopération des individus, relativement indifférenciées, où tous occupent pour ainsi dire le même rang ; elles peuvent comporter une division technique du travail, mais celle-ci n'entraîne pas une division des fonctions sociales liée à un système de castes ou de classes. Ce type de structure, selon l'auteur. est un type supérieur, bien qu'il n'ait pas atteint jusqu'ici un très haut degré de développement, et ne se rencontre guère que dans des sociétés assez primitives. En face, les structures différenciées en collectivités partielles-castes, « états », classes ; elles briment les possibilités de l'individu, elles mutilent certaines fonctions, en hypertrophient d'autres, déforment certains groupes sociaux par compression, en favorisent d'autres mais en les déformant tout autant. Ce sont des structures de type inférieur, car elles jouent contre l'homme, mais par la subalternisation étroite de leurs éléments, elles permettent un développement et notamment un rendement plus poussés.

Devant ces déformations, plusieurs réactions sont enregistrées.

Les individus résignés ou satisfaits des déformations qu'ils subissent du fait des structures du groupe forment un type « adapté » ou « pratique ». Type passivement conservateur, inférieur.

Le type « idéal » lutte contre l'ordre social qui le brime, pour sauver sa « formule de vie ». Ce n'est pas un inadapté vulgaire, sa réaction est une réaction sociale, et il lutte généralement avec une ou plusieurs classes solidaires dans la brimade. Tel est un des éléments de la mentalité prolétarienne.

Enfin les inadaptés ne résistent à cette situation de désordre social des sociétés contemporaines que par des réactions violentes et incoordonnées : la révolte anarchique, quand elles s'attaquent à la société ; l'ascétisme, quand leur violence se retourne sur soi. Ces inadaptés sont essentiellement des « instables » On les voit en effet passer facilement et fréquemment d'un extrême à l'autre.

On trouve un essai analogue de psychologique sociale dans l'étude qu'a faite Henri de Man du complexe d'infériorité prolétarien [2].

Il faut reconnaître que les psychologues sont restés très étrangers à ces problèmes, à force de vivre en cabinet dans une société où les grands sentiments collectifs se sont affaiblis jusqu'à une date récente. Leur vaste champ est encore à peine exploré. Et

1. Cf. SCHREIDER : *Les types psychologiques*, Hermann, 1937.
2. *Au delà du marxisme*, 1929. — *La joie au travail*, 1930 ; *L'idée socialiste*.

pourtant la suppression des classes aurait un effet incalculable de libération psychologique.

A travers ces grands thèmes, une foule de situations particulières s'organisent qui commandent autant de directions caractérologiques. Les monographies de l'avenir auront à explorer notamment une psychologie des statuts et une psychologie des professions. Il n'est pas indifférent que l'on soit de grande ou de petite bourgeoisie, de bourgeoisie d'affaires ou de bourgeoisie de robe, de bourgeoisie libertine ou de bourgeoisie religieuse. La vie professionnelle occupe encore, à notre stade historique, un si large champ de notre activité qu'elle nous informe souvent plus qu'il ne lui reviendrait. L'industriel, le commerçant, l'ouvrier le fonctionnaire, l'agent de maîtrise, le médecin, l'instituteur, tiennent des tours d'esprit et des manières d'être de leurs fonctions mêmes. Sous la première approximation du métier, des différences non moins importantes s'établissent : le grand brasseur d'affaires, habitué aux risques démesurés et aux vastes oscillations de chance, l'entrepreneur technicien qui mène son jeu rigoureusement comme une partie d'échecs, le patron du Nord qui est le père d'une sorte de famille et seul maître à bord comme dans son foyer, le petit patron monté dans le rang, autant d'univers excentriques les uns aux autres. Non moins variées à l'examen les psychologies de l'ouvrier qualifié et du manœuvre, de l'ouvrier dans l'industrie lourde ou dans l'industrie de précision, et tant d'autres. Chaque profession, dit justement le docteur Toulouse, a son vice de réfraction.

Mais s'il est vrai que chacune influence partiellement le caractère, il n'est pas moins sûr que le caractère originel est entré pour beaucoup dans son choix, suivant des lignes de force que le simple examen des aptitudes techniques ne suffit pas à déceler. Un conflit latent oppose ici l'orienteur qui croit trop aveuglément à ses tests d'aptitude et à la netteté des frontières professionnelles, et le psychologue qui voit sous les options techniques et peut-être derrière les aptitudes mêmes des poussées profondes de la personnalité globale. Ces préférences intimes, non pas pour un certain genre d'exercice, mais pour un style de vie ou pour un acte de choix qui satisfont une orientation essentielle de la personnalité peuvent aboutir à des occupations apparemment très diverses, mais qui ont une justification psychologique commune. Le simple examen psycho-technique, en isolant un aspect du diagnostic, risque d'être plus adapté à l'utilité sociale qu'au bonheur individuel. Et l'on sait par expérience que la collectivité humaine n'étant pas une machine,

la société la mieux montée s'écroule si elle ne trouve pas des formules de compromis entre la satisfaction de ses besoins et le bonheur de ses membres.

Le cas le plus simple est celui où la profession choisie satisfait directement une structure fondamentale de la personnalité, formée autour d'une tendance dominante ou sublimée. Certaines filiations sont évidentes : de l'autoritarisme au goût du pouvoir, de l'introversion aux vocations intellectuelles, etc... D'autres sont plus enveloppées : un penchant exhibitioniste se satisfait par la danse ou le théâtre. Le théâtre qui permet à la fois l'étalage affectif, l'expression de personnalités et de fictions multiples, la mise en vedette est, pour l'hystérique, une sorte de solution normalisatrice : la note hystérique vient alors animer le talent et vicarier le génie chez le comédien moyen. L'opinion s'étonne quand on lui montre un artiste simple et de vie rangée. C'est qu'elle attribue au métier de théâtre des dispositions qui lui sont étrangères et favorisent seulement une partie de son recrutement, la plus facile donc la plus nombreuse. La sublimation érotique est fréquente dans les vocations d'artistes. On a même essayé de relier chaque forme artistique à des tendances plus précises, le goût de la sculpture par exemple à une persistance de l'amour infantile pour la boue et les matières molles. Il est connu qu'une agressivité marquée se satisfait volontiers, selon la classe sociale, dans le métier de boucher ou la fonction de procureur. L'apathie affective et la peur de vivre font des bureaucrates. Les ingénieurs sont souvent recrutés chez les flegmatiques, supérieurs dans l'abstraction et dans les rapports impersonnels avec les choses, ordonnés, maîtres de soi : mais comme ils sont indifférents aux hommes et malhabiles à leur égard, d'excellents techniciens peuvent faire de très mauvais directeurs d'entreprise ; la psychologie commande ici une différenciation fonctionnelle importante. Les professions d'entregent, qui demandent un cœur facile, de la volubilité, du sourire, une sociabilité persuasive et bon enfant, du sens pratique sans trop de scrupule, attirent les colériques et les sanguins (EAP et nEAP de Heymans) où se recrute l'armée du commerce. Le goût de la pensée, par contre, se greffe volontiers sur une tendance à la retraite devant la vie. Plus cette tendance est forte, plus haut elle va chercher l'abstraction ; les mathématiciens ne sont pas si souvent distraits et inadaptés parce qu'ils sont mathématiciens, ils se sont fait mathématiciens parce qu'ils portaient en eux un degré exceptionnel d'intraversion et d'inadaptation vitale. Ceux qui aiment la solitude et l'indépendance choisissent un métier artisanal, une profession libérale où charbonnier est maître chez soi ; ils s'enfoncent parfois plus loin des hommes, dans quelque poste en pleine nature ou en plein désert. D'autres

ne savent travailler qu'en équipes ou en société, et ce vérificateur du gaz qui voit une famille nouvelle toutes les dix minutes ne changerait peut-être pour rien au monde son emploi de diable boiteux.

Le choix du métier est psychologiquement plus complexe quand, au lieu de satisfaire directement une tendance forte, il vient au contraire en réaction compensatrice d'une tendance déshéritée. Le cas n'est pas moins fréquent que la détermination directe. Beaucoup d'explorateurs et de capitaines ont pris leur élan vers l'aventure dans une enfance étroite et brimée qui explosa en rêve d'action sans limites : le reporter qui les interroge au retour de leurs extravagances s'étonne de les trouver guindés et timides. Un garçon humilié aspire à devenir bourreau à son tour ; et quand il ne met pas son sadisme réactionnel au service des entrepreneurs de violence, il se fait plus paisiblement garde-chiourme ou juteux. Une enfance agitée et désordonnée, un tempérament inquiet répondent parfois à leur destin mouvementé par un goût excessif de la méticulosité : et voilà un homme de bureau bien différent de celui que nous évoquions plus haut, Salavin dévoré de ruminations fiévreuses parmi les larves sans problèmes. On a décelé chez certains restaurateurs une importance excessive donnée aux fonctions alimentaires et, derrière elle, une enfance privée de tendresse maternelle : c'est que, dans une mentalité plus ou moins infantile, la tendresse maternelle reste fixée au symbole de la mère source de nourriture. La vocation pédagogique sert fréquemment un regret de l'enfance perdue. Si bien que des éducateurs destinés à tourner l'enfant vers l'avenir regardent dangereusement vers le passé. Ce rebroussement affectif est plus violent encore et plus grave chez des célibataires qui sont restés célibataires par infantilisme sexuel ou arriération affective légère. Même danger quand l'adulte se tourne vers les enfants à la suite des déceptions qui lui viennent de sa vie : son inassouvissement affectif appelle et favorise chez l'enfant des sentiments excessifs ; ou bien le sadisme intervient et tourne ses déceptions en un besoin de tyrannie sur les faibles, fréquent chez le «pion» quand le pion est un raté.

Il arrive que la compensation devienne surcompensation par l'effet d'une affectivité à saccades ou d'une volonté forte ; le métier est alors choisi à contre courant même de la tendance dominante du sujet, et sans une anamnèse délicate, on se tromperait radicalement sur les signification de ce choix : on a fréquemment retrouvé un sadisme vaincu au cœur des vocations sociales qui mettent en œuvre la pitié pour les faibles, les déshérités, les animaux ; l'intolérance de certains de leurs apôtres trahit cette faiblesse intérieure encore redoutée et le ressentiment qu'ils nourrissent contre elle. On sait comment, de bègue,

Démosthène devint orateur ; selon une statistique évoquée par Adler, 70 % des peintres souffriraient d'un défaut de la vue.

Ces observations, qui ne sont qu'à leur début, nous engagent aussi bien à réviser les méthodes trop étroites encore de l'orientation professionnelle qu'à tempérer tout dogmatisme en matière de « vocation ». La psychotechnique doit de plus en plus s'ouvrir à l'orientation psychologique, s'il est vrai que l'on choisit moins un métier qu'un genre de vie en rapport avec une histoire psychique personnelle. Et les prodiges de la compensation permettent à un tempérament robuste de vastes marges de jeu sur le tableau de ses aptitudes : aussi bien l'orientation précoce ne saurait-elle être trop réservée.

L'étude statique de chaque milieu social doit être complétée par une dynamique de l'ambiance. Un milieu exclusif et immobile finirait par étouffer la vie qu'il a d'abord stimulée. Ce sont les interférences et les changements de milieu qui enrichissent et renouvellent la personnalité à travers des crises salutaires. De fait l'histoire de nos rapports avec l'ambiance est bien plus constamment faite de crises que d'adaptation. Les problèmes de dénivellation sociale et les mille soucis qui en résultent nourrissent l'ennui des petites villes, et toute la gamme des sentiments de supériorité et d'infériorité dont nous verrons l'importance. Dans les pays, où l'ascension sociale est fermée, comme dans un régime de castes ou d'« états » fixés depuis des générations, un certain équilibre affectif s'est établi autour des situations de fait. Dans ceux où l'ascension sociale est possible, mais où les sentiments de classe restent vivaces, la crise de surclassement atteint tous ceux qui gravissent les degrés de l'échelle : le monde de M. Bourget leur fait dûrement sentir les « étapes » nécessaires pour être admis en son sein par voie de prescription ; des humiliations innombrables, imperceptibles ou insolentes, que leur impose la vanité sociale, de l'habitude qu'ils ont dû prendre de trouver la difficulté invariablement plus dure que ceux dont les chemins sont aplanis depuis la naissance, ils gardent toujours quelque infériorisation, depuis le charme d'une timidité un peu gauche jusqu'à une maladresse de vivre foncière à travers le succès même. Les périodes de ruine collective multiplient à l'inverse les drames du déclassement qui trempe les uns, durcit les autres, les jette à la révolte ou les écrase. C'est ici encore que l'on étudierait l'influence provocante de la rivalité professionnelle et interprofessionnelle, de l'insatisfaction et de la réadaptation professionnelles.

Notons enfin l'importance caractérologique des comportements de l'adulte avec deux sociétés qui se présentent à la

fois comme inférieures à lui en puissance, mais porteuses d'un mystère qui neutralise plus ou moins cette infériorité : l'enfant et l'animal. Le sujet est encore peu exploité et mériterait de l'être. Le goût des enfants, chez l'adulte, peut ne s'adresser qu'à leur faiblesse : il vient alors de la faiblesse ; c'est une inadaptation à la vie adulte, le refuge vers un monde élémentaire et sans concurrence, sous des formes puériles qui irritent l'adulte normal ; c'est, pour une personnalité avide d'approbation, la recherche de reconnaissances et d'admirations faciles ; c'est le besoin des faibles d'exercer souverainement leur autorité ; c'est une avidité de tendresse excessive dont l'indiscrétion peut provoquer chez l'enfant de dangereuses fixations affectives. Mais ce peut-être aussi et tout ensemble l'élan d'une imagination vive vers un univers poétique à portée de la main, un goût plus spirituel encore de la fraîcheur, de la vie montante, de l'innocence. Tous ceux qui bêtifient plus ou moins de la première manière n'entrent pas comme ils le croient dans le royaume de Dieu. L'indifférence ou l'aversion pour les enfants révèle d'autres traits : ressentiment contre la jeunesse d'une vie impuissante ou aigrie ; suradultisme ou survirilité compensatoires ; excès d'objectivisme qui répugne aux formes balbutiantes, et à l'univers syncrétique de l'enfant. Ce n'est jamais un indice d'humanité. Le comportement envers les animaux est assez voisin dans ses significations, l'animal représentant, comme l'enfant, auprès de l'adulte, la faiblesse et l'irrationnel. Il les représente aussi auprès de l'enfant : aussi y aura-t-il grand avantage diagnostique et pédagogique à surveiller ses façons avec lui.

L'AMBIANCE FAMILIALE

La famille est un milieu très différent de tous les autres. Elle est notre donnée sociale la plus inéluctable. On peut se débarrasser d'un faux ami, rester à la surface d'un entourage contraint, en gardant quelque possibilité de s'en affranchir un jour ou l'autre : la famille ne s'échange pas. C'est même pourquoi, disait Chesterton à ceux qui se plaignaient de sa quotidienneté, elle nous offre la plus grandes des aventures humaines, mêlant au hasard d'une loterie les caractères et les destins et demandant

à chacun de résoudre le problème chaque jour nouveau de leur coexistence. Elle est, en même temps, le plus permanent de tous les milieux. De la naissance à la mort les mêmes présences toujours répétées nous offrent les mêmes invariables difficultés, les mêmes réactions, les mêmes occasions de bonheur, d'irritation ou de souffrance. A côté de son aspect aventureux, qu'il tient à nous de maintenir, la famille se présente ici sous l'aspect opposé d'un automatisme toujours menaçant, d'un bloc d'habitudes et de croyances irréfléchies qui ne se perçoivent même plus dans la force de l'habitude : nous parlons ici des meilleures comme des pires, car il n'est aucune forme de l'élan spirituel que n'alourdisse et ne risque d'entraîner sa propre inertie. La force est ainsi doublement nouée sur ses membres. Des expériences (Smith, etc) ont montré que la dépendance des opinions de l'enfant à celles des parents est généralement beaucoup plus forte que leur dépendance à celles de leurs maîtres (0,61 contre 0,12 à 0,10) Le roman et la critique contemporains ne nous ont guère entretenus que de la famille close, comme s'il n'était d'avenir pour la communauté familiale que le « régime cellulaire » naguère dénoncé par un méchant calembour. La psychologie elle aussi et notamment la psychanalyse se sont surtout attachées, jusqu'à ce jour, à l'étude des désordres familiaux et nulle part plus qu'ici n'est juste de dire que la science connaît mieux le mécanisme de l'anormal que celui de la normalité. De son côté, la littérature que l'on appelle familiale s'obstine à idéaliser la réalité familiale et transporte à son échelle cet optimisme naïf qu'elle se refuse justement à accepter quand il s'agit de la nature de l'homme : pour décliner leurs responsabilités dans les désordres qu'elles provoquent, par égoïsme, par maladresse ou par ignorance, les familles se couvrent de ce que de Saussure a appelé le « dogme de la famille irréprochable ». Ces deux préjugés opposés doivent être étrangers au psychologue, s'il veut apporter aux problèmes familiaux les lumières qu'il lui appartient de donner.

Psychologiquement, la famille s'articule en plusieurs communautés secondes qui apportent chacune leur coefficient au régime de l'ensemble [1].

La communauté parents-enfants est celle qui marque le plus profondément le psychisme plastique du jeune être. Dès l'aube de leurs rapports, les parents sont pour l'enfant de véritables dieux : la toute-bonté, la toute-puissance, l'omniscience ;

1. Il semble que l'on puisse distinguer la famille-institution et les communautés familiales naturelles : communauté conjugale, communauté frater-

il leur attribue même l'ubiquité, se croyant toujours surveillé, deviné, entouré par eux. C'est peut-être la raison pour laquelle l'idée de Dieu l'impressionne assez peu jusque vers la sixième année [1]. Il se produit alors une crise semblable à celle de l'adolescence au moment où la scolarité met le sentiment filial en concurrence avec d'autres autorités sociales. L'attachement fanatique de la conscience de l'enfant au mythe parental peut s'atténuer, à partir de ce moment, il reste malgré tout durable. D'intensité mesurée, il favorise le rôle des parents comme créateurs d'idéal, qu'Adler a mis en évidence spécialement chez le père. Si la personne ne trouve son équilibre debout dans l'hommage rendu à des valeurs supérieures, la paternité n'apparaît plus comme une simple fonction biologique plus ou moins renforcée par l'histoire, mais comme la suprême instance éducatrice. Elle symbolise la transcendance des valeurs, tandis que la maternité apprend à unir l'instinct le plus primitif à l'amour le plus désintéressé. Au surplus, la ferveur filiale dévorante de l'enfant est un support nécessaire de l'affection infantile. Celle-ci ne peut avoir avant la maturité le caractère réfléchi et pondéré dans l'ardeur dont elle sera plus tard susceptible, elle a besoin de quelque outrance pour accepter la dépendance filiale et ses servitudes. Sans nécessairement diminuer en intensité, elle verra le jour où les parents descendront de leur Olympe, à la lumière d'une expérience diversifiée, et prendront un visage d'humanité plus émouvant que la figure un peu conventionnelle des débuts.

Cette évolution prend place normalement autour de la puberté. Mais il arrive qu'elle ne se produise pas, C'est que l'attachement filial s'est engagé dans des formes excessives. En langage freudien, il s'est produit une fixation dont les conséquences psychologiques seront graves si elle ne parvient à s'éliminer. L'objet aimé, père ou mère, est idéalisé et accablé d'un respect anormal. Comme s'il était, par cette crispation affective, détourné de toute autre issue, l'enfant se replie sur soi et s'adapte mal au dehors. S'il se fixe au père, il développe une agressivité naissante contre la mère, et inversement ; complémentaire de la fixation, ce complexe d'opposition se traduit par une brus-

---

nelle, communauté éducative (parents-enfants), communauté familiale globale. Ces communautés sont plus ou moins réalisées, plus ou moins avortées en sociétés d'instincts ou d'intérêts. Juristes et moralistes ont trop longtemps réduit la famille et ses problèmes à l'institution dont le père est le chef ; les autres communautés tiennent avec l'institution un lien plus ou moins lâche, et réclament peut-être des droits particuliers.

1. Cf. BOVET : *Le sentiment religieux et la psychologie de l'enfant*, Delachaux et Niestlé, 1925 ; *Le sentiment filial et la religion* (Revue de Théologie et de Philosophie, Lausanne, 1920) ; *Le sentiment religieux* (d°, 1919). PIAGET: *La représentation du monde chez l'enfant*, 402 sq.

querie d'attitude, des dispositions combattives, un comportement extraversif. Ainsi deux fixations et deux complexes sont possibles de la part de l'enfant à l'égard du père et de la mère, un complexe paternel et un complexe maternel, ainsi que les combinaisons complexe paternel-fixation maternelle, fixation paternelle-complexe maternel, complexe paternel-maternel, fixation paternelle-maternelle. Fixations et complexes s'expliquent par le caractère primitif, entier et jaloux de l'amour de l'enfant. Il aime comme un petit sauvage, et toujours un peu avec l'exclusivisme des sentiments instinctifs. C'est à cette note fruste qu'il faut penser surtout en matière de fixations et de complexes infantiles, plus qu'à la note présexuelle, présente, mais plus diffuse que les freudiens ne l'ont voulue. Ils permettent en tous cas de parler d'une « mainmorte des complexes et des fixations »[1] plus pesante que l'hérédité.

Le complexe le plus courant est celui qui a pour objet le père, la fixation la plus courante celle qui a pour objet la mère. Réunis chez le garçon, ils forment le « complexe d'Œdipe » (Freud)[2]. Peut-être existe-t-il des cas plus compliqués, dans lesquels l'attachement excessif de l'enfant pour l'un de ses parents est la surcompensation d'une hostilité latente : ainsi ces filles à qui leur mère a trop longtemps fait honte de leur sexe, et qui lui en gardent une sourde et vive rancœur, sont souvent les mêmes qui, jusque dans le mariage, ne peuvent jamais se détacher d'elle. Cette cristallisation affective est plus souvent cependant d'indice positif. Normale dans la première enfance et maxima vers la cinquième année, elle doit se résorber ensuite. La fixation maternelle entraîne le garçon à l'impuissance, elle l'écrase sous une sollicitude excessive qui lui enlève toute initiative, le détourne de la lutte et de l'insertion sociale, en fait pour la vie un être passif, douillet, diminué. Il n'a d'énergie, s'il en a, que dans ses caprices, qu'un excès de sollicitude a toujours favorisés. Imprégné de sensibilité féminine, il peut manquer la crise de virilisation jusqu'au bord des sexualités aberrantes. Parfois il ne pourra jamais aimer la femme, pour n'avoir pas franchi le seuil de la mère à la femme, ou bien il exprimera la même impuissance par une apparence continue, en volant de femme en femme, toujours insatisfait[3]. Cette

1. RALPH : *Connais-toi toi-même avec la psychanalyse.*

2. Sous ce complexe d'Œdipe normal, la psychanalyse décrit encore l'Œdipe renversé (fixation de la fille à la mère, et du fils au père) et les complications de l'Œdipe pour déplacement d'objet sur des frères, des chefs, l'instituteur, l'État, l'Église, la société.

3. L'hostilité à la mère a le même effet sur le comportement érotique. On voit la stupide politique spirituelle d'une certaine sentimentalité familiale bourgeoise : croyant que l'excès des sentiments est un progrès sur leur usage, elle aboutit aux pires catastrophes par bonne volonté morale.

même dépression affective le replie sur lui-même. Il reste longtemps sans pouvoir s'arracher à cette sorte de tutelle sentimentale ; on le voit souvent, célibataire qui n'a pu se décider à transférer son idéal sur un nouvel aspect de la femme, rester encore à quarante ou cinquante ans l'enfant soumis, un peu puéril qu'il était avant la puberté, désemparé devant la vie, ne connaissant jamais une véritable indépendance. Freud a nommé chez la mère « complexe de Jocaste » l'attachement passionné, jaloux et possesseur dont parfois elle agrippe son fils ; dans certains cas, elle s'y jette inconsciemment pour n'avoir pas trouvé auprès de son mari la réalisation de l'idéal viril qu'elle s'était formé ; ou bien c'est une veuve qui reporte l'amour défunt sur l'image qu'elle en garde ; ou encore une mère trop clémente et craintive en réaction aux brutalités du père, une mère seule en l'absence habituelle du père ; peut encore jouer, de la part de l'enfant, la jalousie envers le second mari de sa mère. Si le complexe d'hostilité plus ou moins diffuse à l'égard du père qui accompagne la fixation maternelle n'est pas liquidé, il en restera pour la vie, par déplacement, une humeur persistante de révolte et de résistance à l'égard de toute autorité, une poussée constante et agitée de l'activité vers le monde extérieur, comme si le sujet cherchait toute sa vie à rompre l'entrave qui le retient immobilisé. Anarchie, athéisme ne sont souvent qu'une révolte prolongée contre une paternité trop pesante. Quand ce complexe domine, l'influence dévirilisante de la fixation est généralement atténuée : encore certains organismes psychologiques réagissent-ils à la pression autoritaire par la douceur, ou l'obséquiosité. La sentimentalité publique a popularisé l'attachement émouvant que manifestent pour leur mère certains révoltés politiques ou de droit commun : dans ce sentiment complexe, peut-être réfugient-ils le meilleur d'eux-mêmes, mais peut-être aussi dans beaucoup de cas avouent-ils une situation qui ne fut pas étrangère à leur inadaptation sociale [1].

La fixation maternelle de la fille (complexe d'Electre) est fréquente quand le père est faible de caractère ou peu intelligent, qu'il est délaissé par suite comme objet de fixation. Elle explique un grand nombre de célibats.

C'est dès la prime enfance que les parents doivent veiller à ne pas favoriser ces fixations. Il faut pour cela qu'ils renoncent non pas à leur autorité, mais à l'égocentrisme qui y déborde plus ou moins largement. « L'exercice de l'autorité » est pour beaucoup d'entre eux le plaisir de plier un être faible à leurs caprices. Il s'y mêle à leur insu des éléments de sadisme diffus.

1. Les psychanalystes décèlent la fixation maternelle par ses équivalents symboliques : un amour excessif de la nature, de la terre, des arbres, tous symboles de la mère.

Le goût de punir, on le verra plus loin, est souvent fort trouble : humilier, dompter, frapper un être fragile, le réduire au silence ou à l'immobilité, ces jeux cruels sont savourés par plus de bonnes âmes qu'on ne croit. Le métier d'éducateur, qui est un métier d'amour, est envahi de sadiques légers. Ces corrections, savoureuses pour le correcteur, obtiennent généralement l'obéissance qu'ils désirent, mais l'égocentrisme engendre l'égocentrisme, et cette obéissance là, au lieu de libérer, asservit. C'est à toutes les formes d'indiscrétion parentale qu'en avait principalement Rousseau quand il appelait de ses vœux, d'une formule malheureuse mais suggestive, une « éducation négative ». Certains qui sont plus rêveurs que cruels projettent sur leurs enfants leur idéal irréalisé et raidi par cette déception même, comme si les vies qu'ils ont produites étaient vouées à rattraper la leur et non à courir leur propre aventure : le père autodidacte qui pousse son fils aux grandes écoles, le rêveur repenti qui enferme le sien dans les cadres d'une étroite éducation puritaine, sous une conduite apparemment désintéressée cherchent en fait à se débarrasser d'un regret et compromettent des êtres neufs dans des compensations maladroites de leurs propres erreurs. Beaucoup de parents emprisonnent simplement leur enfant dans le besoin qu'ils ont de se les définir et leur imposent par suggestion l'image sommaire qu'ils s'en sont baclés sur quelques impressions, qu'ils désirent ou redoutent secrètement leur voir accepter. Sans exercer ces tyrannies capricieuses, d'autres parents se croiraient inférieurs à leur tâche s'ils n'enveloppaient leurs enfants d'une affection accaparante, d'une tendresse proprement étouffante ; ou bien ils s'appuient sur eux pour soutenir le poids de leurs ennuis personnels : mais le poids d'un adulte est, trop lourd pour un enfant et l'écrase [1]. A l'affectivité de l'enfant comme à ses gestes, il faut de l'air. Il est bon que l'autorité et l'affection des parents restent discrètes, et dirigent assez tôt l'enfant vers d'autres respects et d'autres élans affectifs que ceux qui reviennent vers eux.

De ces faits, trop fréquent dans les meilleures familles, il serait absurde de conclure que la famille ne compromet l'avenir de l'enfant que par les excès de l'affection. La carence et

1. « Dieu miséricordieux, comme mon père m'a fait tort ; il m'a fait un terrible tort dans sa mélancolie. Un vieillard qui décharge toute sa mélancolie sur le pauvre enfant... et pourtant le meilleur des pères » (Kierkegaard, *Journal*, 1847). Kafka fut également conduit au mépris de soi par l'effet de la personnalité écrasante de son père. Il voulait donner comme titre général à son œuvre : « Tentative d'évasion hors de la sphère paternelle ». Le principe d'autorité, l'inaccessible transcendance, transpositions de la distance du père au fils, tiennent une place capitale dans son œuvre. Le père y est figuré par l'Empereur de Chine, les maîtres du Château qu'il ne peut joindre, les juges inaccessibles du Procès. Comme Kierkegaard, il refusa un mariage déjà engagé.

l'abandon ne sont pas moins nocifs. L'enfant qui se sent négligé, sacrifié dans la famille, a tendance à croire qu'il le sera toujours dans la vie. Il sera un perpétuel infériorisé, défiant de soi ; faute de cette assise inébranlable, de cette solidité intime qu'établit pour toujours une enfance vécue dans une atmosphère de confiance et d'aide, chacun de ses pas hésitera sur un terrain peu sûr, chacune de ses defaillances lui découvrira un abîme intérieur qu'aucune expérience ne viendra combler. Il aura manqué, au moment décisif, l'apprentissage du sentiment de communauté, il mangera pour toujours le pain amer de la solitude, toujours à découvert, se croyant facilement méprisé, attaqué, délaissé plus qu'il ne l'est en réalité. Ou bien il cherchera des compensations imaginaires et déréglées à la carence familiale douloureusement ressentie : par exemple dans une ambition effrenée, on une vie folle d'aventures.

Si grande est l'importance pour la formation de la personnalité du style que les parents impriment à l'exercice de leur pouvoir que Künkel à pu définir ses types caractérologiques infantiles à partir même du type d'éducation donnée. Une éducation rude, sur un enfant psychiquement fort qui l'affronte en luttant, développe le « type César », actif et endurci ; l'enfant faible et sensible ne lui oppose qu'une résistance passive qui l'abêtit peu à peu : il glisse au « type lourdaud », passif et endurci, noyé d'indifférence et d'indolence. L'enfant fort réagit à une éducation molle en se faisant tyran, en asservissant son entourage à ses prétentions : c'est le « type star », actif et efféminé, tandis que l'enfant faible s'y enlise, donnant un « type timide », passif et efféminé. Le style réactionnel de l'adulte se greffera sur ces premières informations. Des générations entières ont cru servir le principe d'autorité et l'aguerrissement de l'individu à coups de violences corporelles, de punitions absurdes, interminables ou vexatoires, d'autoritarisme gratuit, instituant sous le prétexte et le nom d'éducation « une véritable culture de la douleur et de l'ennui » (G. Robin) : ils ne réussissaient qu'à former des révoltés, des inadaptés sournois, de perpétuels scrupuleux, ou encore en réaction des orgueilleux durs et méfiants [1]. L'adulte qui a souffert d'une éducation autoritaire, ou bien se soumettra servilement à tout ce qui lui rappelle l'autorité du père, au fonctionnaire derrière son guichet, à tous les conformismes sociaux et publics ; ou au contraire il se dressera dans une perpétuelle attitude de révolte ; d'une façon comme de l'autre, il n'aura pas trouvé cet équilibre de liberté et d'hommage qui sont le lien des sociétés et le fruit d'une expérience heureuse

1. Cf. p. ex. : Roger MARTIN DU GARD : *Les Thibault*. Les deux fils Thibault fixent chacun un de ces deux types réactionnels.

de la paternité [1]. Ceux qui ont imaginé, pour échapper à ce sadisme institutionnalisé, de libérer l'éducation de toute discipline, ont ouvert des voies, dans les premières Écoles nouvelles notamment, mais ils commencent à expérimenter les échecs de ce contre-excès. Tout le secret de l'éducation est de passer entre les deux écueils de l'autoritarisme et du relâchement.

Les parents n'influencent pas seulement le caractère en formation de leurs enfants par la mesure plus ou moins équilibrée de leur emprise affective, mais par le seul contact de leur conduite et par les réactions qu'elle suscite. Une mère nerveuse, toujours en état d'agitation et de surexcitation, est une véritable maladie pour ses enfants. Tantôt trop faible et cajôleuse, tantôt brusquement exigeante, elle crée autour d'eux une atmosphère électrique, énervée en permanence, elle les rend bientôt semblables à elle-même. Un père dur forme des êtres pour toujours tremblants ou révoltés ; les uns et les autres ne trouveront jamais leur équilibre affectif et social. Un large champ d'études s'ouvre encore ici. Si, avec Pichon [2] on appelle famille irrégulière toute famille où les parents ne s'aiment pas d'un amour sans fissure [3], on peut ériger en loi que l'adaptation de l'enfant y sera rendue difficile et souvent bousculée par des troubles. Sur cent cas d'enfants délinquants, Etienne Martin et Mouret [4] relèvent soixante-dix-sept cas de « familles incomplètes », présentant une anomalie quelconque de structure. Sur les vingt-deux cas restant, quatorze présentent une tare héréditaire morale ou physique. Le docteur Laforgue a esquissé, dans une étude sur les « névroses familiales », quelques processus de transmission aux enfants des déséquilibres des parents ou de leurs mésalliances. Soit un père passif et soumis uni à une mère virile et autoritaire. La mère détourne le garçon de la virilité qu'elle déteste à travers son mari et le transforme plus ou moins en fille, d'autant qu'avec le père il a sous ses yeux mêmes un modèle de passivité masculine : il glissera donc vers des formes plus ou moins larvées, plus ou moins affirmées d'homosexualité, avec une tendance à la dissimulation et un pesant sentiment de culpabilité. La fille est moins menacée, mais elle tend de son côté à se masculiniser. Le même glissement vers la fuite du sexe se produit sous le

1. Barbara Low a cru devoir diagnostiquer dans certains cas de bégaiement une assimilation du public globalement pris au père redouté.

2. *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent.*

3. Mère restée veuve élevant un enfant sans aide masculine ; un des parents est remarié ; les parents sont divorcés er les enfants les voient séparément ; les parents se chamaillent sans cesse soit ostensiblement, soit dans un secret que l'enfant devine ; la mère, s écartant de son mari, se jette avec trop de passion dans l'amour maternel ; les parents ont confié l'enfant à un tiers et le reprennent brusquement ; cas de l'enfant naturel.

4. *Les enfants en justice.*

couple père sévère écrasant de sa supériorité une épouse effacée et pleurnicheuse, l'enfant étant à la fois déçu par sa mère et terrorisé par son père. L'équilibre conjugal, par contre, s'il ne résout pas tous les problèmes, est une garantie d'équilibre nerveux et une condition sérieuse de bonne adaption vitale pour les enfants [1].

La puberté et la post-puberté, de dix-huit à vingt ans, marquent l'âge où l'adolescent doit se détacher par une sorte de déhiscence non pas de la famille en soi mais de cette communauté caduque qui fut la forme infantile de ses rapports familiaux. La « crise d'originalité juvénile », comme on l'a nommée, est une réaction fonctionnelle normale, qui ne doit pas être brimée, mais aidée et canalisée. Une séparation familiale de quelque durée est presque indispensable pour favoriser cette maturation. En cas d'échec, l'adulte restera un faux enfant, plus ou moins contrefait et tordu. Il cherchera parfois un équivalent de sa conception puérile du milieu parental dans des fanatismes collectifs, où il n'apportera pas toujours les meilleures forces de la jeunesse, et risquera de manquer l'apprentissage des responsabilités viriles. Si l'évolution de ses rapports filiaux au contraire s'achève normalement, il retrouvera pour ses parents, dans l'équilibre de la maturité, après une période critique, une forme nouvelle d'affection, l'affection d'un homme debout, qui n'est ni moins forte ni moins belle que les manifestations puériles auxquelles les parents s'accrochent souvent avec tant de maladresse naïve. Le sevrage familial entre dans la série des transformations psychiques normales du développement humain ; le contre-carrer, c'est bousculer tout l'avenir psychique du sujet.

Le milieu fraternel est le plus influent, après le milieu parental, dans la formation caractérologique familiale. Il est, pour l'enfant, l'apprentissage de la société horizontale, du rapport libre d'égal à égal, comme la filialité est l'école du dévouement aux valeurs transcendantes. L'une équilibre l'autre et la complète. Souvent une fraternité heureuse a sauvé un enfant d'une parenté déplorable. Mais pas plus qu'aucun des autres liens familiaux le lien fraternel n'est franc de toute primitivité. Il s'établit dans la concurrence en même temps que dans la camaraderie. On a parlé d'un « complexe de Caïn [2] qui naît primitivement d'un refus de partager la mère, ses soins et son affection. « La fraternité, c'est d'abord rivalité... Les frères naissent ennemis »

1. Docteur LAFORGUE : *La névrose familiale*, Revue de Psychanalyse, 1936 et l'étude consécutive de J. LEUBA.

2. Ch. BAUDOUIN : *L'âme enfantine et la psychanalyse.*

(Baudouin). Ce sentiment se révèle à la naissance d'un nouvel enfant ; elle suscite chez ses frères et sœurs un sentiment de jalousie entretenu par le déplacement sur eux de l'intérêt familial. L'un ou l'autre peut à ce moment devenir bizarre, entier ou autoritaire. Que les parents ne refoulent pas comme monstrueuse cette légère poussée de l'instinct, ils risqueraient de produire involontairement des dégâts affectifs ; qu'ils la résorbent doucement mais fermement : bien des rivalités d'apparence futile entre frères adultes se greffent inconsciemment sur ces hostilités de la première enfance [1]. Important aussi est le sentiment qu'entretient l'enfant sur la répartition des faveurs parentales entre frères ses frères et sœurs : des préférences passionnées, des injustices criantes créent à leurs côtés des révoltés ou des repliés. Le docteur Pichon remarque justement que les parents n'ont pas, pour éviter ce mal, à se raidir dans un égalitarisme aussi peu formateur que l'injustice contraire : il faut apprendre aux enfants, tout autant que la justice, l'habitude de ne pas mesurer toutes choses avec l'esprit de revendication ou de calcul, les accoutumer d'un mot à la générosité. Le style que les parents arriveront à imprimer à la collectivité des frères et des sœurs se retrouvera dans leurs rapports avec leurs camarades d'école et plus tard dans la vie. Faut-il conclure de ces rivalités que les sentiments affectueux entre frères et sœurs sont plutôt secondaires que primaires, et que les sentiments de sympathie nécessaires à l'existence sociale trouvent un appui bien plus sûr dans les sentiments filiaux que dans les sentiments fraternels (Baudouin)? La conclusion semble prématurée.

La composition de la société fraternelle laisse aussi sa marque sur le style de l'homme ou de la femme de demain. L'enfant unique est presque toujours un enfant psychiquement atteint, enfant « gâté », exigeant ou maniaque. On a noté que la paranoïa est beaucoup moins fréquente dans les familles nombreuses. L'homme qui n'a pas connu l'influence féminine d'une sœur dans son jeune âge se reconnaît souvent à on ne sait quoi d'un peu dur, le garçon seul parmi des sœurs garde une certaine fragilité, les filles seules entre elles tendent à une exagération du maniérisme féminin. Adler a noté chez la majorité des aînés un caractère fermé, autoritaire, conservateur et ambitieux, chez le second enfant une attitude fréquente de révolte, chez les cadets, trop gâtés, des dispositions paresseuses, mais aussi une

1. Pour Baudouin (207 s.) le complexe d'Œdipe peut renforcer la rivalité fraternelle, soit qu'une naissance se soit produite au moment voulu pour sa liquidation (5e année), soit que le plus jeune transfère sur l'aîné l'hostilité au père. Mais il peut aussi la neutraliser, le frère se prenant à aimer la sœur comme image de la mère ; la sœur, le frère, comme image du père ; ou le frère, le frère et la sœur, la sœur, par amour pour le parent aimé qui le demande.

grande fréquence de la fantaisie et de l'originalité. Toutes ces influences sont entendues toutes choses égales d'ailleurs et diversifiées par la multiplicité des situations concrètes.

Le milieu familial étendu, celui qui s'élargit aux restes de l'ancienne tribu, marque certaines formations psychologiques. Les grandes familles ramifiées, par les réunions fréquentes, les vacances en commun, les échanges de séjours entre les enfants, favorisent un développement précoce de la sociabilité. L'individu s'y sent enraciné plus que d'autres, il subit plus fortement la pression des continuités sociales et des traditions collectives, il y est porté vers la vie, dans les meilleurs cas, par une sorte de vaste paix patriarcale. Il y puise aussi parfois une certaine lourdeur paralysante des sentiments tribaux, un sens aigu et susceptible de la propriété des choses et des gens, des tentations d'autoritarisme, le goût des intrigues et des chicanes qui grouillent dans ces « nœuds de vipères » que sont volontiers ces tribus décadentes serrées sur leurs intérêts, sur leurs rancunes jalouses, sur leurs haines aux aguets. De temps à autre un révolté s'en détache, qui a nourri sa révolte dans l'atmosphère étouffante de ces vastes corps. Ces thèmes ont abondamment nourri le roman contemporain.

Famille élargie ou famille réduite, la nuance du sentiment familial n'est pas sans ouvrir un jour sur certains aspects de l'équilibre psychosocial. Il est normal qu'un sentiment fait de tant de liens privés et intimes soit discret et voilé de pudeur. Il prend parfois cependant une forme ostentatoire aux résonances paranoïaques : qualité des ancêtres, nombre ou vertus des enfants, événements familiaux sont l'objet d'une sorte de parade perpétuelle. Elle trahit toujours un repli de la personnalité à l'égard des plus vastes zones d'insertion ; la famille s'assimile alors plus ou moins aux petites sectes qui naissent du retrait social. Ce peut aussi être un moyen de fuir dans la famille publicitaire les difficultés intérieures de la famille privée. Adler a mis en évidence un refus du partenaire sexuel chez les individus qui, une fois mariés, restent plus attachés à leur famille d'origine qu'à leur foyer conjugal.

L'histoire psychologique de l'influence familiale ne finit pas avec le passage de l'adolescence à la maturité. La famille qu'il crée est pour l'adulte une réalité non moins riche en contre-

coups que celle qu'il quitte [1]. Le mariage marque la dernière étape de la scission d'avec la communauté parentale puérile. Il n'est pas de diagnostic du caractère de l'adulte marié qui ne doive commencer par le bilan affectif et sexuel de son union. Dans de nombreux cas l'un des conjoints n'a pas accepté la sexualité et plusieurs déséquilibres en résultent. Parfois, c'est ensemble qu'ils la refusent : ils dressent alors entre eux, à leur insu, une barrière dont ils ne savent pas l'origine : disputes, procès interminables, travail, piété, aventure extra-conjugale, maladie parfois, — afin de pouvoir se réfugier dans des formes infantiles de la Libido [1]. L'homme de tendance masochiste, passif, épouse le plus souvent une femme de tendance sadique autoritaire et méchante pour entretenir son humiliation. Des femmes révoltées contre l'homme et la sexualité épousent le contraire même de l'homme qui pourrait les rendre heureuses dans la vie commune. Le mariage n'est pas au surplus un accord plaqué une fois pour toutes, mais une situation qui se développe. Les fiancés se sont d'abord connus dans un univers transcendant, que l'on dit artificiel, mais qui est peut-être miraculeux ou au moins, au sens fort du mot, poétique. Ils se retrouvent, avec la mise en ménage, sur le plan de l'adaptation quotidienne, chacun amenant avec lui, en plus de son bagage individuel d'habitudes et de croyances, celui qu'ils tiennent des familles. Celles-ci viennent en arrière-plan le consolider, entrant à leur tour en concurrence avec l'aventure nouvelle qui les disloque. C'est dans cette confrontation que les conjoints découvrent ordinairement leurs attaches et leurs médiocrités obscures non sans que chacun s'irrite de celles qui lui sont vis-à-vis et accueille les siennes avec quelque étonnement. S'ils s'y butent avec la force de leurs automatismes, l'avenir de leur communauté est compromis, ainsi que la communauté qu'ils doivent retrouver, ensemble, avec leurs familles respectives. Si leur première œuvre commune est au contraire de les user les unes par les autres ils poursuivent, ce faisant, leur adaptation libératrice au réel. Cette réadaptation est continuellement proposée sous des formes nouvelles par la vie de famille : si d'aucuns la tiennent pour monotone c'est parce qu'ils en refusent toutes les puissances de renouvellement.

En même temps qu'ils se dégagent de leur première chrysalide familiale, les conjoints, pour leur propre compte, en secrètent autour d'eux une seconde. Une vigilance continuelle les sollicite

1. La psychologie du célibataire n'est encore guère sortie de la littérature. (Balzac, Montherlant, etc...). Elle comporte, à l'égard de l'homme familial, une part de tranquillité. Mais Kafka notait aussi que le célibataire est celui qui, sans recours, dépend toujours entièrement de sa force solitaire : Sisyphe était célibataire.

2. LAFORGUE, *op. cit.*

s'ils veulent maintenir leur liberté spirituelle dans cette communauté nouvelle, toujours menacée de fermeture : ils ont à se refaire en elle tout en la construisant par ce qu'ils sont. L'enfant apporte souvent une crise à l'amour ; jusqu'à lui, l'amour se nourrissait de son miracle suspendu dans le vide ; il doit se recréer sur l'enfant et à partir de lui. La vieillesse de leurs propres parents, dont la vie descend quand la leur monte, pose aux conjoints un nouveau problème d'adaptation, puis le moment où il faut accepter l'émancipation des enfants, l'apaisement de l'amour dans les calmes plaines de la fidélité, la venue de la vieillesse. Autant d'occasions de chocs, d'échecs, de complications sentimentales. Aussi pour les faibles, dans son seul fonctionnement normal, comme le dit Janet, la famille est-elle fatigante. Mais pour tout autre elle n'apparaît plus comme une puissance d'automatisme, elle est occasion permanente d'assouplissement. Elle n'est pas porteuse pour l'individu de fatalités inéluctables, elle lui apporte ce qu'il a choisi de la faire, et s'il le veut, elle est l'éducatrice de sa liberté.

L'AMBIANCE HISTORIQUE

Les constructions de l'histoire composent avec les données de l'ambiance naturelle pour créer des styles caractérologiques d'époque auxquels les individus n'échappent jamais entièrement.

Le régime de civilisation est un milieu puissant qui à chaque moment s'impose aux plus originaux. Quelque révision que subissent les travaux de M. Lévy-Bruhl, la notion d'une « âme » et d'une « mentalité primitive » reste acquise. Elles sont apparentées aux structures de retraite où se réfugie le psychisme du civilisé dans certaines crises (échecs, émotion, désarroi de l'instinct), comme si subitement il se repliait alors non pas seulement sur soi, mais au fond de l'histoire. Ce qu'on est convenu d'appeler la ou les civilisations (les cultures dans la terminologie allemande) est très inégalement accentué selon les peuples. Les civilisations méditerranéennes développent l'acuité de la réflexion, le goût des structures politiques centralisées, favorise l'intelligence au détriment de l'instinct, et les passions du cœur plutôt que l'ivresse de la force. Les civilisations germaniques

laissent une plus large survivance à l'être instinctif, à toutes les magies et à toutes les mythologies dont il nourrit ses rêves ; l'esprit y a moins de contour et plus d'intensité, l'approximation mystique y prévaut en toute matière sur les formes arrêtées, et de temps à autre une effervescence sacrée l'agite et le pousse furieusement au delà de lui-même. Rien ne fera d'un Russe, sauf de rares exceptions, un individualiste, un rationaliste ou même un esprit clair. Les plus solides qualités de sincérité et de sérieux, en France, laisseront toujours une place à cette grâce fragile, à cette insécurité heureuse que crée notre manière de « traiter la parole en art libéral », comme dit Mme de Staël. De toutes ces poussées naturelles on peut dire ce que nous disions plus haut du régime géographique, qu'elles se dispersent dans l'arc-en-ciel des tempéraments et des destins individuels, mais la trame n'en donne pas moins à la tapisserie certaines limites et certaines structures. Il en est de même du génie des divers peuples qui différencie intérieurement ces grandes aires de civilisation.

Quant à la civilisation conçue comme l'ensemble des moyens mis au service du bien-être, son action sur le caractère de l'individu est complexe. Elle défavorise par un côté l'émotivité en diminuant considérablement le danger, et par suite les occasions d'anxieté ; mais en même temps elle complique la vie, surmène les forces [1], sensibilise l'affectivité individuelle, déshabitue du risque, et dans la mesure où elle remplace le goût de la profusion par celui de la rareté elle donne aux craintes, aux blessures et aux séparations une intensité accrue : perdre un enfant, aller en guerre, être victime d'une agression, mourir avant l'âge, chacun de ces accidents et son éventualité éveillent en moyenne beaucoup plus d'émotion chez un homme du XX^e^ siècle que chez un homme du X^e^ ou même du XIV^e^. Le romantisme annexait Shakespeare parce qu'il faisait sur la scène des hécatombes de ses personnages. Mais le calme qui entoure ces morts en cascades dans les tragédies historiques de Shakespeare nous laisse entendre que faire mourir un personnage n'était pas alors une initiative aussi audacieuse qu'elle peut le paraître à un dramaturge contemporain, parce que mourir était un événement moins redouté et insolite. Ainsi, à mesure qu'elle expulse le risque, la civilisation développe l'angoisse, la nervosité, et tous les déséquilibres psychiques. Elle semble encore favorable à l'activité dont elle étend le champ, mais elle la décourage par

1. Max Nordau, en 1897, estimait que chaque homme civilisé fournit en moyenne de cinq à vingt-cinq fois autant de travail qu'on lui en demandait un demi-siècle auparavant. Au moyen âge, l'année de travail ouvrière comptait quarante jours fériés. Et pour certains bons esprits la revendication de quinze jours de congé était naguère le signe d'une scandaleuse décadence...

le confort et la facilité des moyens mécaniques. En hachant le temps par la mesure et en l'affolant par la vitesse, elle donne un tout autre rythme à la vie d'un occidental urbain qu'à celle d'un chamelier arabe ou d'un moine thibétain, ou même du montagnard isolé dans les neiges de son village.

Une nation n'est pas seulement marquée par les formes accomplies de sa culture, mais par l'état de sa vitalité. Les nations malthusiennes et célibataires sont pusillanimes, avares, sottement vaniteuses en même temps qu'impuissantes, raffinées, sans force. Elles ont peur de vivre et peur de mourir. Les nations vigoureuses n'ont pas besoin de propagande pour aimer les familles puissantes, et du même élan les vertus combattives, les projets hardis, les risques créateurs. L'entourage vital est tout différent, dès l'enfance, selon qu'une civilisation se trouve en période d'élan ou en période de décadence. Jeunesses ardentes ou jeunesses désenchantées, époques pleines où le génie coule jusque dans les rues, périodes épuisées, sceptiques, sans instincts, l'histoire nous charge en naissant d'un héritage collectif de santé ou de langueur. Le mal du siècle succède aux poussées de sève, et des millions de Werther remplacent des millions de Siegfried au fond des petites villes. Nous ne connaissons pas la loi de ces poussées. Non plus que de l'allure successive des générations, si capitale aux points de rupture, et de ces poussées instinctives particulières, d'érotisme, d'agressivité, de dogmatisme ou de scepticisme, qui par vagues informent massivement les esprits et les sensibilités.

On peut se demander si le groupe national ou sa forme politique ont sur les psychologies individuelles une influence originale. De Bonald l'affirmait plus qu'il ne l'établissait : « les gouvernements font les institutions, les institutions font les hommes, les hommes transmettent les qualités bonnes ou mauvaises qu'ils tiennent de leurs institutions » [1]. Contre Montesquieu qui donnait une large place à l'influence des climats dans la formation des tempéraments nationaux, de Bonald les croyait lentement dérivés, par cristallisation d'habitudes sociales, de la structure des sociétés constituées. Aux formes politiques il joignait les formes religieuses qu'il voyait presque toujours à travers leur écran social ; c'est ainsi que pour lui le catholicisme assure la prédominance des « qualités aimantes » chez les peuples où il domine, et c'est parce que catholiques que les Français et les Espagnols se nourrissent mieux et sont de meilleure humeur. Si ces extravagances déductives prêtent à sourire, elles ne doivent pas nous masquer la force informatrice des structures gouvernementales jusque dans le style des individus,

1. *Théorie du pouvoir*, I, 479.

et la puissance exemplaire des mœurs gouvernementales sur les mœurs privées. Encore est-il à savoir si les structures ne sont pas elles-mêmes le produit de la « densité éthologique » et du type moyen qui sert dans un territoire donné de centre de diffusion éthologique. M. Le Senne, qui a soulevé ce problème [1], conclut en ce dernier sens, parce que des hommes de caractère différent ne se seraient pas donné sans doute les mêmes institutions. On lit sous sa plume cette esquisse caractérologique cavalière de deux siècles d'histoire de France : la grandeur de la France dans la première moitié du règne de Louis XIV s'explique partiellement du fait qu'un roi « passionné » (EAS selon Heymans) a groupé autour de lui beaucoup d'EAS organisateurs et travailleurs ; le règne de Louis XV a marqué le remplacement des EAS dans la direction de l'opinion par des actifs-primaires (AP) : critique de la religion, admiration pour la science, optimisme, jusqu'à ce que Rousseau renverse la sensibilité en direction du romantisme, règne des émotifs-inactifs (EnA). Dans la même inspiration, on pourrait écrire une psychologie des partis, qui expliquerait autant de faits dans leur histoire que les doctrines politiques et les lois sociologiques. Les milieux anarchistes foisonnent de paranoïaques et de révoltés familiaux, tandis que d'autres demandent à une sorte de paternalisme d'État de pouvoir garder à l'égard de la chose publique l'attitude de soumission infantile qu'ils confondent avec la discipline virile. État et individus échangent ainsi leur influence par un mimétisme réciproque. Il ne se limite pas à la taille de la barbe, comme chez les sujets de Léopold II ou de Napoléon III : un certain débraillé politique des sphères dirigeantes fait vite tache sur l'ensemble d'un pays, quand bien même ce pays aurait inventé la politesse, de même que mille tyranneaux jusqu'alors refoulés s'éveillent subitement dans les régimes autoritaires. Un peuple a des « mœurs démocratiques » ou des « mœurs royales » non seulement selon la pente de son cœur, mais selon le gouvernement qu'il s'est choisi. Ramuz crie le « besoin de grandeur » d'un vaillant petit pays que le particularisme cantonal et le faible cubage de son espace vital condamne à vivre dans la perpétuelle nostalgie des amples projets et des vastes sentiments. Tout allemand tient du sens de l'État inné dans sa récente histoire un penchant au sérieux dans le comportement collectif qui contraste avec la fantaisie un peu anarchiste des citoyens méridionaux. La soumission mystique de l'âme russe est liée aux autocraties ferventes bien que mortelles ennemies qu'elle s'est successivement données. Et si l'âme populaire enfante celle de l'État, il n'est pas moins certain que l'atmosphère publique se saisit de chaque génération

1. *Mensonge et caractère*, p. 42.

nouvelle, surtout au moment de l'adolescence. Souvent, entre l'État et la masse, un héros national, un type d'action ou de sensibilité s'imposent comme des modèles exceptionnellement attirants et façonnent des milliers d'imitateurs : le chevalier, le condottière, l'amoureux romantique, le self-made man. L'individu trouve une sorte de fixité dans la reproduction de ces modèles officialisés par leur succès. Les périodes de révolution, par contre, sont des crises du moi collectif qui se répercutent dans chaque moi individuel. Les uns y boivent une ivresse créatrice, y nourrissent leur agressivité ou leur dureté : ce sont les chefs. Chez les autres la nécessité d'entrer en conflit avec la tradition développe un sentiment pénible de culpabilité et de doute ; généreux et perplexes, ils disparaissent en général dans les premières tourmentes, soit que leur sensibilité les éloigne des gestations trop violentes, soit que leur perplexité les conduise à l'échafaud ; ou bien[1] il font retomber sur autrui leur culpabilité et leur angoisse et, comme Robespierre, tuent sauvagement pour le salut de leur âme.

Le langage est un des instruments les plus agissants de cette pression collective. Il est impossible au Français, avec son vocabulaire et sa syntaxe analytique jusqu'à l'excès, tout en clartés et en finesses, non seulement de penser, mais d'être ouvert aux choses de la même manière que l'Anglais, avec sa langue pratique, directe, qui donne le pas au présent et aux termes d'action, ou que l'Allemand avec son instrument puissant et ténébreux, maintenant toujours le lien de l'esprit à l'instinct. Toute action se traduit instantanément en récit et ne subsiste dans la mémoire, avec sa charge d'expérience, que sculptée dans la forme que lui a donné la langue. Il y a là une force et une servitude dont le polylinguisme lui-même n'atténue que partiellement l'effet.

L'AMBIANCE PSYCHOLOGIQUE

A côté de cette typologie des milieux socialement constitués, il faut faire une place aux milieux psychologiques *stricto*

1. Cf. Docteur LAFORGUE : *Psychopathologie de l'échec*, Denoël, 145.

sensu : nous désignons ainsi l'environnement social saisi dans ses incidences psychologiques immédiates et complexes sur les individus qu'il touche. Au croisement de nos diverses appartenances, naturelles, sociales, familiales, historiques, se constituent des thèmes d'ensemble qui empruntent leur gamme aux diverses influences jusqu'ici étudiées. Ils doivent être considérés dans leur unité.

L'ambiance affective, selon le genre de vie du sujet, dépend plus ou moins principalement de la famille, du milieu professionnel, des camaraderies et des amitiés, et de l'air du temps ; elle est en général une mélodie complexe harmonisée par ces différents accords. J. Lefrancq introduit, par exemple, la notion de milieu compréhensif, spécialement favorable à l'introverti car il lui offre une présence accueillante qui rompt le sentiment de solitude et renoue la chaîne des résonances humaines. A l'inverse, un milieu lourd, réfrigérant, rebute l'introverti, aggrave sa blessure ; par contre il est indiqué pour refouler une expansivité trop bruyante et relâchée. On peut encore opposer un milieu stimulant, qui lutte contre les torpeurs où s'engourdit la sensibilité, à un milieu déprimant, qui détend le ressort vital ; un milieu aéré, qui donne à l'initiative et à la liberté l'espace de vie nécessaire et un milieu étouffant qui les comprime, parfois sous les meilleures intentions.

Le milieu intellectuel est formé des vastes influences que nous recevons de l'époque et du style quotidien de pensée dans lequel nous sommes baignés. Les premières ont pour messagers tantôt des traditions orales, tantôt des écrivains et, spécialement chez nous depuis le romantisme, les romanciers qui du moins en France se sont arrogés une sorte de direction spirituelle de leur temps. Ils lui empruntent sans doute ce qu'ils lui retournent, mais sans eux l'opinion et la sensibilité n'atteindraient pas cette précision des thèmes, cette rapidité de diffusion que répandent leurs livres. En ouvrant *René, Dominique, le Rouge et le Noir, Sous l'œil des Barbares, L'immoraliste, Notre Jeunesse,* les *Olympiques* ou *L'Espoir,* on aurait, depuis un siècle, simplifié bien des diagnostics psychologiques dont la littérature était le principal aliment. Les influences plus proches ne sont pas les moins fortes. Un milieu fermé, bardé de préjugés, étroitement tissé d'habitudes intellectuelles est une prison qui le plus souvent étouffe au germe la vie de l'esprit, ou rend compte de l'allure désordonnée, agressive, de certaines révoltes. Un milieu critique contient les débordements d'une affectivité trop vive, lui rend une assiette, à la condition qu'il ne la blesse pas à mort. Un milieu ouvert et curieux favorise l'accueil intellectuel, donne de l'aisance et de l'ampleur à la réflexion qu'un milieu étroit et dogmatique dessèche sur place.

Par effet direct, par révolte ou par compensation, les effets d'un milieu formaliste ou d'un milieu artiste seront opposées deux à deux. On pourrait approcher ces problèmes d'ambiance intellectuelle aussi bien sous l'angle historique que sous l'angle typologique. On verrait alors, par exemple, la crise de la religion à l'époque positiviste jeter l'homme occidental dans le désarroi ; ce désarroi s'aggraver peu d'années après sous l'effet de la crise que traversait à son tour la religion de substitution, la science positive. Les fureurs de mysticisme et d'agressivité où se jette l'homme du XX^e^ siècle commençant n'ont sans doute pas de de source plus directe ; et ce goût de malheur qu'il rejoint si vite en lui à chaque défaite n'est que l'émergence du complexe profond d'auto accusation collective qui monte de sa détresse.

Une psychologie de la personne et de la durée doit faire une place capitale au milieu constitué par l'événement. Son étude est facilement délaissée par une psychologie qui ne croit qu'à la loi. Dans une intéressante étude, Rogues de Fursac et Minkowski [1] disent l'importance de l'imprévu et du hasard (de ce qui est perçu psychologiquement comme tel) pour nous rattacher à l'ambiance, nous tirer du ronron de la rumination intérieure, réveiller par leurs secousses nos puissances d'accueil et notre ouverture au réel. Intrus par cet aspect, l'événement par une autre face de son action est complice de nos dispositions. Il n'agit pas sur nous sans l'appui d'intelligences intérieures, de tendances latentes ; elles ne s'ébranleraient pas sans lui, mais il ne les réveille que parce qu'au moment où il survient, une maturation secrète les a préparées à le recevoir : sinon, comme la graine de l'Évangile, il tombe sur un sol de pierre où il pourrit, ou bien il ne pousse que d'éphémères racines. « Il ne vous arrivera jamais d'autre évènement que vous-même » (Nietzsche) [2]. La trame de nos événements est une trame vivante dont le jeu nous stimule ou nous détruit. L'équilibre de la personnalité demande que chacun sache céder la place, mesurer son espace de chances et d'opportunité, et puis disparaître dans le passé : sinon il nous encombre de ces présences interminables et intolérables comme des idées fixes, contre lesquelles nous nous épuisons en vains efforts : un deuil qui n'accepte pas de s'apaiser, un amour impossible comme celui de Dominique qui ne se décide pas à s'effacer, un remords qui paralyse de son tapage le recueillement spirituel salutaire [3].

1. Encéphale, avril 1923.

2. Autre aspect de la même indication : « Si l'on a du caractère, on a, dans sa vie, un événement typique qui revient éternellement » (*Au delà du Bien et du Mal*, aph. 70).

3. On trouvera évoqués des aspects morbides de cette résistance de l'événement dans JANET : *Médications psychologiques*, II, 274.

Freud ici encore est le seul à avoir restauré en psychologie la dignité de l'événement : toute l'histoire psychologique est faite pour lui d'événements inacceptés ou non liquidés. Mais comme toujours, il regarde l'événement après coup, dans ses traces morbides et ses fatalités de *choc*. Or il se présente à un univers de personnes, sous un visage bien plus essentiel : le visage de ses promesses comme *rencontre*. Lorsque nous nous retournons vers l'histoire qui nous a faits ce que nous sommes et la regardons de cette perspective des sommets que permet un regard un peu distant, les rencontres que nous avons faites nous apparaissent au moins aussi importantes que les milieux que nous avons traversés. Il n'y a pas d'explication psychologique valable là où leur chaîne est méconnue. Aussi la géographie de ses amitiés est-elle plus essentielle pour la connaissance d'un homme.

Enfin l'on peut parler d'un milieu spirituel qui informe la typologie de la vie spirituelle. Il est entretenu par l'ensemble de nos comportements et de nos actions (nos actes nous suivent et surtout nous précèdent) en tant qu'ils contribuent à la valorisation de notre vie. Mais nous reviendrons là-dessus.

CHAPITRE TROISIÈME

LES PROVOCATIONS DE L'AMBIANCE

II. L'AMBIANCE CORPORELLE

CORPS ET AME

Allons-nous arrêter la sphère de nos milieux à la surface de notre corps ? La continuité entre nos grands appareils organiques et les milieux correspondants, mise en évidence par la médecine moderne, rend bien difficile la distinction absolue d'un « intérieur » et d'un « extérieur » organiques. Elle a moins de sens encore du point de vue des totalités psychiques qui élargissent notre corps jusqu'aux limites toujours plus étendues de notre puissance : un pilote de ligne dispose d'un vaste corps ailé qu'il sent vibrer jusque dans l'intimité de ses membres, son avion ; l'astronome projette le sien jusqu'aux étoiles. Il n'y a donc aucun paradoxe à faire de notre corps un milieu parmi les autres, partie originale mais intégrante de l'ambiance générale. Les influences qui en parviennent au caractère sont généralement plus opaques dans leur signification psychique et en ce sens plus étrangères que celles qui nous viennent des hommes et de leurs sociétés. De quel rapport compréhensible pourrai-je jamais relier une irritation du corps thyroïde et cette allégresse juvénile qui danse en moi comme un dieu ? Si bien que tout en étant notre chair et notre sang, le plus inéluctable de tous nos milieux, notre corps est en un sens aussi le plus lointain.

A-t-il seulement une réalité autonome ? « Corps et âme » : le langage du dévouement, le plus central de tous, a fondu dans une expression indissociable, pour désigner l'acte suprême dont nous soyons capables, ces deux termes dont les psychologies formelles ne gardaient que deux abstractions stériles. Corps et âme, c'est ainsi que l'homme complet avance chaque geste et chaque pensée. Cependant les appareils physiologiques présentent

une indépendance relative. Leurs frontières ne coïncident pas généralement avec celles des ensembles psychiques qui les mettent en œuvre et chacun sert à des expressions multiples : la gamme a moins de notes que le pianiste n'a de doigts, et moins encore que le musicien n'a d'idées musicales.

L'étude des déterminations physiologiques du caractère dispose donc d'une certaine autonomie. Cependant elle ne peut plus apparaître, de notre point de vue, comme une sorte de hors-d'œuvre médical concédé par le psychologue à un domaine connexe, parallèle et aveugle au sien. Le corps joue le caractère comme les sons de la gamme jouent la symphonie la plus abstraite, et une « psychologie sans corps », pour retourner le mot de Ribot, serait aussi inconcevable qu'une biologie sans âme et qu'une symphonie sans notes. « Le corps est l'aspect de l'âme, l'âme est le sens du corps », écrit Klages. Le dualisme cartésien du corps et de l'esprit nous a débarrassés à l'époque d'un verbalisme confus. Mais en se systématisant à partir du moment même où Descartes y renonçait [1], il a empoisonné la psychologie, comme il a empoisonné toutes les valeurs modernes de civilisation. L'effort des psychologies spiritualistes pour rejeter les composantes physiologiques du caractère dans des sortes de communs d'où les états nobles ne recevraient guère plus que leur cuisine et leurs humeurs mauvaises est aussi vain que l'effort des psychologies positivistes pour rendre compte de nos destins par quelques spasmes glandulaires. Si le positivisme garde un certain prestige, il le doit aux nouvelles techniques d'analyse qu'il a très heureusement suscitées. Le prestige de leurs résultats utiles nous retient de voir que ses « explications » substituent un nouveau verbalisme des « vertus » et des « puissances » exorcisé par Descartes. C'est un médecin qui l'écrit [2] : le mot vagotonie n'est qu'un groupement de symptômes, ce n'est pas une explication. Les faits ne disent pas autre chose que ceci : les troubles du sympathique sont *en rapport avec* des troubles psychiques plus généraux. Il n'y a pas à chercher les *effets* psychiques des phénomènes physiologiques et vice-versa, mais à pénétrer la *signification* psychique des faits corporels et l'*expression* corporelle des faits psychiques. Une poussée d'adrénaline provoque des troubles émotifs ; on peut à l'inverse, en distrayant un vagotonique, modifier ses réactions glandulaires : nous ne savons rien de plus que ce rapport brut, nous ne comprenons rien par lui. L'adrénaline n'est pas plus réelle que l'émotion, ni moins obscure. Le

1. Voir les lettres à la princesse Élisabeth. Descartes mourut jeune, on l'oublie trop, au moment où cette évolution s'amorçait. Il ne put nous livrer sa « dernière philosophie », celle qui aurait dépassé les premières positions de combat, et qui se forme déjà dans sa correspondance.

2. P. Janet.

caractère solide, péremptoire, éclairant que plusieurs générations ont attribué aux circonstances physiologiques de l'acte psychique nous paraît bien ébranlé depuis que Bernheim, entre autres irrespectueuses expériences, a obtenu par suggestion simple d'un de ses malades qu'il vît son médecin rasé d'un seul côté avec un nez en argent, et un chien couché dans chaque lit de l'hôpital. Cessons donc de nous représenter le « corps » et l'« esprit» comme les personnages d'une figure de danse. L'homme est à chaque moment, et l'un dans l'autre, âme et chair, conscience et geste, acte et expression. Si le regard est la parole la plus aiguë de l'âme, tout le corps en est la voix confuse, jusque dans les balbutiements de ses sécrétions cachées.

Nous renonçons ainsi à la prétention absurde de vouloir faire cohabiter, pour expliquer le haut et le bas de l'homme, un « caractère empirique » et un « caractère intelligible » concurrençant leurs effets. C'est l'homme tout entier, spirituel et charnel, qui dans la vie personnelle transcende les phénomènes particuliers, expression de la solidarité organo-psychique, c'est l'homme tout entier, spirituel et charnel, qui à l'autre extrémité de lui-même s'enracine sur la force vitale, prolongement en lui de la vie animale. Cette force propulsive et créatrice, cette « hormè » qui insère chacune de nos vies dans le courant total de la Vie, on peut la dire psychique aussi bien que biologique, pourvu qu'avec le cartésianisme on ne réduise pas le psychisme au psychisme conscient : elle est en effet active, sélective, créatrice[1]; et pourvu qu'avec les mécanistes on ne croie pas le biologique épuisé par des communicaitons de mouvements. Nous voyons cette force mixte se développer semblable à elle-même, depuis la formation de la matière vivante jusqu'à l'élaboration des hautes synthèses psychiques. De l'œuf à l'embryon, de la plaie à la cicatrice, un « instinct formatif » subtil et ordonné secrète les tissus et du dedans repousse autour de soi les formes, corrige les déviations, répare les accidents : on sait que dans ce même cerveau où naguère les situations morbides semblaient commandées par des localisations rigides, les possibilités de vicariance et de substitution nous apparaissent aujourd'hui indéfinies. Un système de valeurs burine donc déjà la chair bourgeonnante. Quand il se complique dans le psychisme supérieur, il peut s'adjoindre des valeurs incommensurables aux précédentes, franchir des hiatus métaphysiques, mais par dessous, une continuité vitale assure la permanence de la poussée vitale au cœur des plus hautes activités psychiques.

Cette unité psycho-organique de l'homme doit bouleverser les conceptions, le plan et jusqu'au vocabulaire d'une caracté-

1. Cf. MONAKOW et MOURGUES : *Introduction biologique à l'étude de la neurologie et de la psychopathologie*, Alcan, 1928.

rologie jusqu'ici dominée par une perspective dualiste. Nous avons employé et nous emploierons encore les adjectifs *vital, vécu*. Ce ne sont pas des concepts clairs, au sens cartésien du mot, précisément parce qu'ils ne désignent pas des réalités claires selon le même critère. Ils appartiennent au vocabulaire, encore à peine ébauché, du composé humain. On peut en faire un usage insupportable pour estomper des notions confuses et donner un tour profond à l'ignorance. Mais une réalité peut être obscure sans être confuse, un concept peut être adéquat sans être clair. Le vital et le vécu désignent, dans ce nouveau vocabulaire que nous essaierons ici d'ébaucher, le champ et le type d'expérience où psychique et biologique sont confondus dans l'unité, perçue de l'intérieur, du composé humain. Ils ne s'identifient ni au biologique objectivement considéré, qui est en deçà du psychologique, ni au spirituel proprement dit, qui le transcende [1]. La hiérarchie des plans de la réalité se présente ici à nous comme un emboîtement d'immanences et de transcendances imbriquées. Le psychique, domaine mixte, — organique vécu et valeurs incarnées, — est immanent au biologique sur toute son étendue par son expression corporelle, en même temps qu'il lui est transcendant dans toute sa profondeur par les valeurs qu'il incarne. Telle est encore la situation de la vie à l'égard du monde physique, et du spirituel proprement dit à l'égard du psychisme. Cette relation complexe, pour laquelle l'imagination n'a pas de figure, assure à l'ordre psychologique l'enracinement charnel qui lui est essentiel sans le noyer dans l'immanence de l'élan vital.

Cette caractérologie du composé humain donne elle-même prétexte à des fixations caractérologiques qui nous expliquent plusieurs résistances. Un certain spiritualisme irritable, un certain mépris du corps tantôt fanatique, tantôt délicat, sont toujours le signe d'un ressentiment mal dominé ou gauchement sublimé. La hantise de la pureté désincarnée se greffe sur le sentiment amer d'une déficience ou d'une laideur physique, sur une sexualité déçue ou freinée dans son développement normal, ou traduit simplement la faiblesse des instincts. Ces diverses impuissances donnent issue à de vieilles tendances sado-masochistes, que l'adulte normalement comprime. Elles s'offrent la double satisfaction de s'idéaliser dans de nobles exaltations qui ne coûtent pas grand mal, et de se décharger de leurs regrets par une agressivité bien-pensante contre ce corps malvenu qui ne leur a permis ni la jouissance d'y céder ni celle de le vaincre. Ce ne sont pas seulement certaines zones suspectes de l'ascétisme, réprouvées par l'Église elle-même, et la descendance nombreuse de Tartuffe

1. Il faudrait reprendre ici la vieille distinction entre ψυχή et πνεῦμα : le psychique qui relève de l'ordre naturel, et le spirituel proprement dit, qui lui est transcendant, tout en subissant les conditions de l'incarnation.

qui se nourrissent de ce mensonge psychologique Ce sont très inconsciemment beaucoup de vertus chlorotiques, d'ingénuités touchantes et d'idéalismes éperdus [1]. Leur stérilité les dénonce et suffit à les distinguer de la vertu.

Cette mystification a été largement démasquée par les sarcasmes de Nietzsche, par la mode de Freud et par le zèle intéressé d'un grand nombre de disciples à bon marché de l'un et de l'autre, trop heureux de se croire surhommes en roulant sous la table. On parle beaucoup moins de la mystification inverse, le ressentiment, contre l'esprit et l'intelligence, des impuissants de l'élan spirituel ou de l'effort intellectuel. Sa haine n'est pas moins primaire et pharisaïque que la haine des malingres contre la vie. Son expression varie avec le temps et les tempéraments : on fabrique des philosophies qui déconsidèrent l'être spirituel et la pensée au profit de l'instinct et de la force, ou bien on en supprime physiquement les témoins, après les avoir avilis si possible, pour satisfaire le besoin de souiller ce qu'on n'a pu atteindre ; en même temps, on leur oppose une apologie vengeresse du corps exalté dans les seuls prestiges de la sexualité et de l'agressivité. Les deux impuissances, érotisme et pruderie, brutalité et idéalisme, avec leurs nuances variées dans l'action et dans la pensée, se rejoignent dans le même désordre doublé du même contre-sens originel. Le monde moderne nous en présente le trouble et contradictoire mélange.

A cette surestimation et à cette sous-estimation morbides on ne peut échapper que par une *culture* de la conscience du corps, analogue à la culture de l'esprit et aussi indispensable qu'elle a l'harmonie psychique. Il est même bon de l'asseoir préalablement afin de donner à la culture de l'esprit son assiette et de ne pas lui laisser confondre le spirituel avec l'irréel. « Il faut avoir longtemps étudié les corps, écrit Rousseau [2], pour se faire une véritable notion des esprits, et soupçonner qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le matérialisme ». L'expérience collective confirme l'expérience individuelle : parce que les Pères grecs avaient trop platonisé, saint Augustin, au

1. Que cette fausse « pureté » soit aussi répandue dans des milieux de formation chrétienne témoigne de l'affadissement de la vertu chrétienne dans le monde moderne. Pour la tradition catholique du moins, prise à la source, et non dans les eaux tièdes de quelques confréries, aucune malédiction particulière ne frappe le corps. Il participe comme l'esprit (ψυχή, non πνεῦμα qui est l'esprit de Dieu en nous) et dans l'unité du composé, à la blessure originelle. Mais cette blessure est, pour tous deux, une faiblesse profonde, elle n'est pas une souillure radicale. Une pensée qui se prostitue, une « vie intérieure » qui se complaît dans des jouissances solitaires, sont aussi impures qu'un corps en défaut. Plus peut-être, car elles imitent plus dangereusement la vie de l'esprit véritable. L'homme se sauve avec son corps, et non pas contre lui.

2. *Émile*, L. III.

IV^e siècle, peinait encore de toute sa réflexion à se détacher d'une image matérielle de Dieu. Et ce qu'on appelle le matérialisme contemporain, théorique et pratique, est une ardente réaction contre cent ans d'idéalisme et de romantisme employés à subtiliser la condition humaine. Finissons donc de nous défaire de ce curieux préjugé que tout ce qui est de l'âme est profond et divin, tout ce qui est du corps superficiel et bestial. Freud a montré que les « profondeurs » de l'âme abritent aussi les tendances les plus primitives et les plus bestiales, tandis que les comportements « extérieurs » contribuent, par l'harmonie avec le réel, à établir la civilisation et l'échange humain. On aime à se rappeler en psychologie le mot surprenant et si contraire au lieu commun moral, de maître Eckart, que l'âme a été donnée au corps pour qu'elle soit purifiée [1]. Nous voici, avec un mystique chrétien, aux antipodes du néoplatonisme et de l'idéalisme des délicats. Sommes-nous si loin des traditions les plus classiques ? Un « animal sociable », c'est un corps tourné vers le dehors, ou les mots n'ont pas de sens. Toute la mobilité, toute l'expression du corps se concentre à sa périphérie, ce qui a pu faire dire à Klages que si l'âme avait un siège, il serait bien plutôt à la surface du corps que dans le corps, et à Valéry que ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau. Aussi l'expression corporelle est-elle souvent le meilleur chiffre qui nous livre, tout en la voilant, la connaissance de l'esprit : « Rien de bon n'est jamais sorti des reflets de l'esprit se mirant en lui-même. Ce n'est que depuis que l'on s'efforce de se renseigner sur tous les phénomènes de l'esprit en prenant le corps pour fil conducteur que l'on commence à progresser » [2]. Par les résistances même qu'il m'oppose, mon corps est le principal auxiliaire de mon affirmation dans le monde.

Pourquoi serais-je scandalisé ? parfois il me montre le chemin: « Plus d'un devient conspirateur, intrigant, parce que sa voix se prête bien au chuchotement... » [3]. Il y a sans doute des apôtres qui ont d'abord été entraînés par la beauté de leur voix : la beauté de la voix ou la force du regard peut être un signe de même valeur que l'habileté de la pensée ou la chaleur naturelle des sentiments. Peu importe que le corps précède ou suive. Ce qui importe, c'est dans quelles dispositions il le fait. Je puis être son esclave ou son maître, son tyran ou son éducateur, un éducateur qui, comme tout véritable éducateur, est en même temps disciple et éduqué. Mon corps est à moi, pour que je sois par lui, et non pas comme ces valets qui aident leur maître à brûler sa vie.

1. Sermon, 8.

2. NIETZCHE. Notes et aphorismes publiés en appendice à *Ainsi parlait Zarathoustra*, édition Gallimard.

3. NIETZSCHE. *Humain, trop humain*, aph. 565.

L'APPARTENANCE COSMIQUE

En dehors des astronomes, clairsemés sur la terre comme les planètes dans le ciel, il n'est plus guère que deux sortes d'hommes qui vivent avec les étoiles et les météores : le marin et le paysan. Seuls ils occupent ainsi les vraies dimensions de notre corps. Quand on parle aujourd'hui de l'inquiétude humaine, tout le monde comprend qu'il s'agit des orages du cœur. Au VI^e^ siècle avant Jésus-Christ, et au delà, l'inquiétude humaine, c'était d'abord le jour et la nuit, cette mystérieuse châsse de diamants qui pivote lentement sur notre sommeil, ces étendues furieuses où tournoient les tempêtes, jetant sur les hommes l'eau et le feu. Faut-il admettre que ce sont là inquiétudes d'enfants et qu'en cédant la place aux tourments du moi, elles ont suivi le « progrès de l'intériorisation » ? On voudrait être assuré que Pirandello jouant avec ses miroirs psychologiques, Amiel taquinant les pendeloques de sa belle âme se livrent à des émotions plus viriles que celles du marin de quart lisant l'heure à la roue des étoiles, uni à la nuit et au vent, ou du paysan qui flaire l'orage et sent peser sur sa peau cette brûlure spéciale du soleil qui annonce une félure du beau temps. A la vérité, l'homme complet a le goût des abîmes du cœur comme des immensités de l'espace ; et les terreurs cosmiques du primitif, qu'un Pascal frôlait encore avec angoisse, apparaissent légèrement moins anormales que les contorsions sentimentales du décadent.

On pourrait faire une histoire et une topographie de la conscience cosmique ; elles n'intéresseraient pas seulement l'histoire des idées, mais celle des caractères. Aujourd'hui que nous avons dominé l'effroi nu des Présocratiques, la fausse et précaire sérénité de l'âge aristotélicien, le vertige des contemporains de Galilée — « le silence effrayant des espaces infinis » — et les apaisements mécaniques des fidèles du Grand Horloger, nous sommes comme l'enfant qui a planté son équilibre dans le monde, mesuré ses proportions et ses distances. Qui ne prend pas ses mesures d'homme à l'échelle de l'univers est comme un adulte qui continuerait à ne connaître que l'espace qui va de

sa main à sa bouche. Le point de vue de Sirius ? Il ne convient qu'à ces anormaux qui rêvent des espaces comme d'un refuge où bien loin de la terre on peut oublier les luttes et les devoirs de l'homme. Par contre, rien n'assied un jugement comme de le dresser sur de fortes racines de la terre au zénith, rien n'assure le bon sens, n'abaisse la prétention, n'aère l'intelligence, n'élargit le geste, ne décourage la médiocrité, comme de camper sa vie en plein univers et de toujours maintenir sous « le ciel étoilé au-dessus de nos têtes » les perspectives familières de la vie quotidienne.

Nous savons encore peu de chose des mille courants qui nous relient à ce plus vaste corps et charrient ses influences jusqu'à notre corps domestiqué. Il est remarquable que la science de Képler et la foi de saint Thomas n'aient pas cru devoir rejeter au principe les affirmations de l'astrologie. Ils croyaient à l'influence des astres, et quelques savants commencent aujourd'hui à dresser des tables statistiques, afin de voir si des corrélations psycho-cosmiques s'en dégageront C'est le seul moyen scientifique d'aborder le problème. La solidarité qu'affirme partout l'univers laisserait plutôt à supposer que les résultats seront positifs, et permettront, comme déjà la chirologie, la graphologie et la physiognomie, d'écarter de l'astrologie le bavardage des charlatans. On ne peut rien dire de plus pour l'instant. Un médecin, le docteur Vignes, a repéré un rythme cosmique dans la puberté, qui se fait aujourd'hui légèrement plus tôt qu'il y a trois quarts de siècle. L'abbé Moreux, qui a professé toute sa vie, a noté que les punitions (donc l'indiscipline) augmentaient les jours de grande déviation magnétique consécutive à l'activité des taches solaires. Il a même, et il n'est pas le seul, essayé d'établir un parallèle entre les dernières grandes guerres et les maxima d'activité solaire. Ailleurs, on note que ces maxima et ces minima correspondent à des stimulations ou à des baisses de vitalité (atonie, frilosité, etc...) qui peuvent aller jusqu'à des accidents nerveux et pléthoriques (Carton), ou bien on leur rapporte l'excitabilité vagale (Faure, Sardou et Vallon). Il y a longtemps qu'on a relevé empiriquement, et parfois avec quelque rigueur, l'influence de la lune sur la santé, les infections, la tolérance aux remèdes, l'équilibre organique et les indispositions de la femme. Les épileptiques font leur maximum de crises à la pleine et à la nouvelle lune (ce qui les fit jadis nommer lunatiques). La nuit est une période de sous vitalité (le maximum des morts se produit entre minuit et trois heures du matin), la matinée au contraire de suractivité créatrice, avec maximum respiratoire vers dix heures : c'est pourquoi elle est si épuisante pour les asthéniques. Nietzsche parle des « philosophes d'avant

de l'imagination et de la tendance au rêve, une certaine passivité midi », et il s'y connaissait en rythmes psychologiques. Le soir marque une nouvelle dépression [1].

Ces faits épars n'ont pas encore trouvé leurs lois et leur synthèse : on s'est plus hâté à percer le secret des forces cosmiques du point de vue de la connaissance et de l'utilisation des choses que de la connaissance de l'homme. Mais si l'on se tourne vers les anciennes classifications astrologiques des caractères, on ne peut que s'étonner de leur concordance approximative avec plus d'un résultat de la morphologie et de la physiognomonie contemporaines. Un physiognoniste d'aujourd'hui, le Docteur Corman [2], en les reclassant, a cru pouvoir les conserver :

Le « type Mars » représente la combativité virile, prompte à la colère, impulsive et instable, excessive et impétueuse. Visage tout en angles, du menton pointu au nez en bec d'aigle ; les lèvres minces, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés sous les sourcils arqués expriment le défi, l'orgueil ou l'insolence .

Le « type Terre », appesanti par les appétits matériels, indifférent, opiniâtre, dur au travail, de vertu solide et prudente, a l'étroitesse de front, la lourdeur de visage et l'épaisseur de cou qui symbolisent son instinct dominant.

Le « type Jupiter » offre une intelligence puissante et diverse, mais plus expansive et socialement adaptée qu'intuitive et subtile. Jovial, aisé, bien en chair, voire un peu plantureux, il est l'expansivité et l'euphorie en personne.

Le « type Saturne » semble être son antithèse. D'une irritabilité psychique exaspérée, il est la proie de l'anxiété, de la rumination mentale, d'une vie intérieure inquiète et sombre qui le désaccorde de l'action et de la société des hommes. Son visage tourmenté, amaigri, tôt ridé, mobile, parfois amer, porte les stigmates de sa discordance intime.

Le « type Mercure » est celui de l'intellectuel abstrait au crâne volumineux et aux formes fragiles. D'instincts peu exigeants, mais de sensibilité vive, d'intelligence brillante et fine, de sociabilité délicate, il manque toutefois de puissance et de sens artistique.

Le « type Soleil », par contre, présente un maximum de pénétration intuitive en même temps qu'une sublimation générale de la sensibilité et de l'intelligence. Idéalisme, sérénité, délicatesse, sens artistique aigu et foi religieuse ardente, il avoue sa supériorité même par la qualité de son galbe.

Le « type Lune », plutôt féminin, au modèle rond, enveloppé et un peu gras, s'exprime par la nonchalance, la prédominance

1. Voir l'étude du Dr Duprat : *L'influence cosmique et la vie de l'homme*, dans le cahier du Groupement Lyonnais d'Études Médicales sur *Le Rythme et la Vie*.

2. Dr Corman : *Quinze leçons de biotypologie*.

mêlée de candeur devant l'action, de faibles sentiments sociaux.

Certes aucun lien compréhensif ne relie chacun de ces types à la connaissance moderne des planètes tutélaires. L'épreuve expérimentale n'est guère encourageante non plus : Bobertag, en 1932, a soumis les horoscopes de quatre astrologues connus sur cinq personnes à quinze personnes qui connaissaient parfaitement les sujets, en les priant d'attribuer chaque horoscope à l'un des sujets ; 6 % d'attribution seulement ont été justes. Par les premières synthèses qu'ébauchent les types astrologiques, ils sont plus près en tous cas d'une caractérologie véritable que la psychologie catégorielle qui, au siècle dernier, a encombré la connaissance concrète de l'homme de ses systèmes de facultés mythiques. Il n'est pas impossible que la science découvre quelque sagesse aussi dans l'intuition confuse qu'ils ont longtemps entretenue d'un apparentement cosmique des gestes humains.

Une science plus avancée sera peut-être appelée du même coup à réhabiliter l'affinité que les Anciens affirmaient entre nos divers caractères et les éléments naturels, comme la médecine reprend aujourd'hui, en la renouvelant, la physiologie des humeurs. Que tel type psycho-physiologique se distingue par la rapidité de ses combustions, ce n'est après tout qu'une autre manière de dire qu'il est « dominé par l'élément feu ». La lourdeur des types « Terre » est aujourd'hui attribuée à l'action de l'appareil dit végétatif ; or celui-ci assure la prédominance d'une sorte de stabilité instinctive et assimilatrice qui rapproche la vie psychique de l'univers de la plante et l'oppose à la mobilité, à l'agressivité par lesquelles l'homme s'affranchit du sommeil de la terre. Le mythe d'Antée a peut-être pour certains individus valeur de diagnostic psychologique ; on voit même des peuples pris, à un moment de leur histoire, d'une sorte d'érotisme terrien qui doit trahir une poussée organique profonde. Nous rencontrerons plus loin un type qui ne trouve son équilibre psycho-physiologique que si l'air frais lui est fourni en abondance, avec changement fréquent d'atmosphère : il est nomade, il est marin, il étouffe dans les villes. Si imprécises puissent être encore ces indications, elles n'annoncent pas moins de vastes affinités électives dans notre communion à la nature des choses.

Fermés dans leurs laboratoires sans courants d'air, ou abrités sous le préau de l'introspection, les psychologues se sont bien peu occupés encore de climatologie psychologique, dont les recherches seraient voisines de la moirologie [1] psychologique que nous évoquions il y a un instant. Il y a chez Hippocrate une dynamique saisonnière des humeurs qui est sans doute à reconsidérer : selon lui, la pituite prédominerait pendant l'hiver, la bile pendant l'été, l'atrabile en automne. Pour Celse, chaque

1. *Moirè* = élément.

âge de la vie aurait une saison qui lui convient spécialement. Nous sommes assez largement plongés dans ces grands rythmes naturels pour que l'imagination même accepte de les croire aussi importants que la divagation d'un microbe ou d'un sel dans le sang. Il apparaît bien que l'hiver favorise la vitalité d'accumulation (anabolisme), le printemps la vitalité de dépense et d'initiative (catabolisme), l'été les sentiments de plénitude, l'automne les faiblesses. Le Dr Mouriquand a décrit un syndrome du vent du Midi, comportant une déshydratation très marquée et des troubles se rapprochant de certains phénomènes de choc : ceux qui habitent la vallée du Rhône savent l'action déprimante qu'exercent sur toute la population les « temps du Midi » des débuts d'été. Chez les prédisposés, une petite anxiété vagotonique accompagne toute variation du degré hygrométrique de l'air ; les vulnérables aux temps humides forment une assez vaste famille de sensibilité. On sait encore que la tension électrique de l'atmosphère est très sensible aux hypotendus vagotoniques et aux insuffisants hypophysaires ; tous les « nerveux » « sentent l'orage » et sont mis par lui en état d'irritabilité. Certains individus sont ainsi hypersensibles aux variations climatériques, d'autres les traversent avec une indifférence apparemment totale. Ce coefficient de réceptivité est un élément essentiel de la sensibilité cosmique de chacun. Des effets plus durables prolongent ces influences passagères. Les montagnards sont plutôt des respiratoires. Les froids constants développent le tissu graisseux pour les besoins de la régulation thermique et multiplient ainsi les types que l'on appelle, avec quelques variantes, digestif, lymphatique, atoniplastique. Il semble bien que soit fondée la vieille croyance que le climat du pays d'origine (qui n'est pas nécessairement le lieu de la naissance) est particulièrement favorable à l'adaptation biologique : c'est pourquoi il y a souvent intérêt à y renvoyer un organisme affaibli par un échec physique ou moral, ou à lui choisir un climat aussi semblable que possible.

Faut-il, par derrière ses différences individuelles, rapporter aux constantes climatiques certains éléments de la psychologie collective des peuples ? Les fortes chaleurs semblent prédisposer à l'indolence, l'indolence du méridional et du nègre ; le froid, par contre, à l'activité et à la créativité : nordique et industrieux sont presque deux synonymes. On connaît aussi la « froideur » des nordiques et la « chaleur » effervescente du méridional. Aux premiers encore la vie intérieure, la mesure, le sens du mystère, la sobriété, voire la lenteur de parole et de pensée ; au second l'expansivité, l'agitation, la netteté d'analyse, la promptitude du mot et de l'idée, l'éloquence et son envers le verbalisme. Dans la réalité, ces grandes bandes climatiques se compliqueraient de diverses

influences géographiques pour former une marquetterie psychologique moins uniformément stratifiée. Les faits que nous rappelons sont trop communs pour prêter à discussion, du moins tant que nous nous limitons à des indications statistiques grossières. Ils inclineraient à admettre une plus grande influence des conditions climatiques sur le psychisme que sur le somatique [1]. Mais la notion de climat est souvent imprécise, difficile à isoler des autres conditions géographiques. Le climat, au surplus, n'agit pas avec la fatalité d'un automatisme : il faut tenir compte de l'intimité de l'homme avec son milieu naturel, bien moindre chez le civilisé que chez le primitif, chez l'urbain que chez le campagnard, et de ses réactions au milieu [2]. Le poncif s'installe vite dans une matière aussi incertaine. Raoul Labry, par exemple, nous met en garde contre une tendance à juger l'âme russe, sa tristesse et son penchant à la coopération, par la pauvreté monotone du pays, et notamment par la tristesse de ses hivers. L'hiver russe a ses jours de soleil comme ses jours sombres et il n'est pas, comme on croit, la saison de la vie morte et isolée : la glace fait disparaître marais et fondrières, favorisant une vie de relation ardente et animée et le printemps y est une fête somptueuse. D'autres peuples ont des plaines aussi vides d'obstacle comme les Poméraniens et les Américains de l'Ouest, et ne sont pas tourmentés par la même nostalgie d'infini. Au surplus, la forêt occupe d'immenses étendues de la plaine russe, et les arbres vous y pressent et vous enserrent si bien qu'on pourrait tout aussi légitimement présumer qu'elle donne aux Russes une âme étriquée de détenus. Il ne faut donc pas pousser trop aventureusement ces déductions géographiques et le fait de civilisation finit par l'emporter sur le fait naturel qui est à l'origine. Le premier ne détruit pas le second, mais réagit sur lui, avec une marge de contingence imprévisible : c'est ainsi que l'on peut bien expliquer partiellement l'abus de l'alcool par l'atmosphère humide et déprimante des Iles Britanniques, de la Bretagne ou de la Normandie, mais que l'explication ne vaut plus du tout pour les États-Unis où A. Siegfried a montré le caractère purement artificiel de l'alcoolisme.

L'influence de l'alimentation est encore mal connue. Le Hollandais mangeur de graisses leur doit-il au moins une part de ce flegme et de cette lenteur qu'on s'accorde à lui reconnaître ? Mais il est aussi industrieux, marin, colonisateur. Les viandes développent-elles l'agressivité, comme le croient rituel-

1. La tégumentation n'est pas proportionnelle à l'insolation : les esquimaux sont basanés, et les nègres s'éclaircissent à partir du quinzième degré jusqu'à l'équateur. De même, pour la grandeur, des tribus géantes comme les Cafres voisinent avec les nains Bochimans.

2. Cf. HARDY : *Géographie psychologique*, p. 165 sq.

lement les Hindous, et avec eux certains savants européens ? Ce n'est pas plus sûrement établi. Et la réaction individuelle, ici encore, est capitale : on peut gaver certains types maigres, ils ne grossiront guère, d'autres feront de l'embonpoint avec le régime le plus strict ; il est à penser que le psychisme oppose à la nourriture habituelle des idiosyncrasies du même genre. Il n'en reste pas moins qu'une hygiène psycho-alimentaire s'est déjà constituée dans la thérapeutique des névroses. Nous la retrouverons à propos des tempéraments.

Forme de l'adaptation au milieu géographique, les modalités du vêtement sont aussi une manière d'entretenir et de modifier notre conscience personnelle. L'habit fait le moine, il est vrai, mais il est encore plus vrai que le moine fait son habit. Si le vêtement influence le porteur, c'est dans le sens où le porteur l'a voulu. Quelques jeunes gens de chez Duncan, naguère, revêtaient des chlamydes pour se faire l'âme grecque ; elles ne devaient pas ajouter grand'chose, ces chlamydes en plein Paris, aux effets de leur surexcitation intellectuelle. Signe plus que cause, le costume ne fait guère que rendre à la conscience de soi ce qu'elle lui prête, en l'accentuant. Cependant, pour soigner la timidité, rien ne vaut du beau drap et un pli impeccable du pantalon. Né d'une adaptation cosmique, le vêtement finit par servir plutôt la conscience sociale. Il consolide des sentiments collectifs qui colorent ensuite toute la psychologie d'une époque : esprit de corps (dans les différentes armes), esprit de salut public (par les uniformes politiques), sens de l'autorité publique (par les costumes des corps constitués). La décoration et l'insigne complètent l'effet : le second, à seize ans, est un élément important dans la conquête de l'autonomie. Certains peuples, comme l'Angleterre, paraissent plus sensibles à cette influence. D'autres, comme la Suisse ou les États-Unis d'Amérique, lui opposent une sorte de pudeur constitutionnelle. Plus de précisions dérivent vite à la fantaisie. M. Paul Morand, quand il écrit que « la pensée semble aux Anglais un exercice si violent que, pour s'y livrer, ils mettent toujours un vêtement de sport », est-il moins sérieux que les géographes quand ils affirment que les peuples contemplatifs se drapent et portent des babouches parce qu'ils s'agitent peu ? Le seul exemple de politique autoritaire du vêtement quotidien destinée à influencer l'état d'esprit public est sans doute celui de Mustapha Kemal. Peut-être avait-il lu Pascal, ou Confucius écrivant à un souverain : « Celui qui revêt la robe de mandarin prend une allure sévère, non par tempérament, mais parce que sa tenue le veut ainsi. Celui dont le corps est couvert d'une cuirasse, et qui tient en main la lance, est plein de courage. Il ne naît pas courageux, mais l'uniforme exige qu'il soit ainsi ». Mais les Désenchantées

tenaient-elles tellement encore à leurs voiles, et n'est-ce pas plutôt l'impatience du voile qui a produit un dictateur capable d'oser le supprimer.

La conscience du vêtement est si liée à la conscience de soi que sur le vêtement nous saisissons au vif la continuité du moi et du milieu. Dans l'enquête de Heymart, le flegmatique est au maximum soucieux de sa tenue. Le nerveux au contraire y apporte une recherche qui fait partie de son narcissisme. Le dernier de nos vêtements est le corps lui-même. La timidité comporte une hyperconscience de la présence du corps, à la fois opaque et exposée. On la rencontre chez le nerveux, tandis que le flegmatique ne sent pas son corps mais l'insère avec aisance dans le jeu du monde.

Nous aurons l'occasion de voir plus loin le très large usage que la morpho-psychologie de l'école française a fait de la considération des grands milieux de la vie. Ne les citons ici que pour mémoire.

Toutes ces influences du vaste monde marquent d'autant plus profondément le caractère qu'elles arrivent à y développer des attitudes permanentes. Le sentiment de la nature est une des principales d'entre elles. Il n'est pas simple. On lui a vu revêtir les significations les plus diverses au cours d'une histoire sinueuse que l'on a plusieurs fois esquissée [1] mais dont l'interprétation psychologique reste à faire. Une première forme, la plus riche, est expansive. Elle porte dans les univers infra-humains deux tendances centrales de la vie personnelle : le besoin d'ampleur, le sens du mystère environnant, qui est comme un sentiment de l'ampleur interne de l'univers.

Goethe, en pleine poussée individualiste, confiait à Eckermann : « On ne mérite pas le nom de poète tant qu'on ne sait exprimer que ses sentiments personnels ; celui-là est un poète qui sait s'assimiler le monde et le peindre. Il est alors inépuisable et peut être toujours nouveau ; mais une nature personnelle a bientôt exprimé le peu qu'elle a en elle, et elle se perd alors dans la manière.

Notre temps est un temps de recul. Il est subjectif. Vous voyez cela non seulement en poésie mais en peinture et en bien d'autres choses. Dans tout effort sérieux et solide au contraire, il y a un mouvement de l'âme vers le monde, comme vous le constaterez à toutes les grandes époques qui ont vraiment marché en avant par leurs œuvres ; elles sont toutes tournées vers le monde extérieur » [2].

Les plus anciennes y entrèrent par le biais du merveilleux : Fées et lutins, oiseaux enchantés, fleurs miraculeuses, elfes et

1. De Laprade, G. Charlier, D. Mornet, Langlois, etc.
2. *Entretiens avec Eckermann*, éd. Charpentier.

monstres, tout le légendaire médiéval figurait un large sentiment de la vie, avances et complicités généreusement répandues, hostilités toujours vigilantes dans les campagnes solitaires comme dans les abîmes du cœur. Le sentiment franciscain persuade ce peuple de sortilèges de porter la transparence divine sans en diminuer l'abondance éparse. Après un siècle replié sur le malheur et sur l'angoisse, l'explosion païenne de la Renaissance, en peuplant les prairies et les bois de divinités proches du modèle humain, exprime cependant un besoin violent d'irruption dans le monde. Nous le retrouvons dans l'effusion romantique après les excès de l'analyse et l'étrécissement de la vie de société qui marquèrent le XVIII^e siècle. De nos jours, la naissance des mouvements de jeunesse et de grand air traduit une réaction analogue contre l'individualisme humain.

Au lieu de chercher à épanouir dans la nature toutes les puissances de l'homme et d'y partir à la découverte de notre mesure cosmique, beaucoup vont à l'inverse lui demander un refuge contre l'homme et contre les sollicitations de la vie. Ceux-là ne s'adressent pas à la nature provocante qui offre ses trésors à conquérir et la séduction des aventures qu'elle cache dans les replis de son immensité, mais à la nature apaisée, domestiquée, bucolique, qui rappelle la protection de la mère proche et fidèle dans le malheur. Ils l'idéalisent comme l'enfant qui fuit la réalité dans les fixations maternelles. Ils lui prêtent pour les besoins de leur cœur une innocence illusoire : *Nature has no malice* écrivait Shaftesbury avec la plupart des gens de son temps. Ils s'y perdent dans le mythe pour ne pas affronter l'effort raisonnable. Peut-être est-il bon parfois qu'un cœur ou qu'un peuple trop accablé se reprenne pour un temps dans cette retraite oublieuse. Mais on ferait difficilement passer cette cure d'âme pour une résurrection spirituelle.

LES POUSSÉES INSTINCTIVES

La conscience de l'instinct [1] en nous a subi, chez l'homme du XIX^e siècle, les mêmes dissociations que la conscience du

1. Nous prenons « instinct » ici au sens large des variétés de la Libido ou de l'élan vital, non pas au sens particulier d'activités automatiques montées avec précision dans leurs appareils d'exécution.

corps. Policé à l'extrême et un peu parvenu, le XVIII^e^ siècle n'aimait pas qu'on lui rappelât ses ancêtres. On connaît le tollé des Encyclopédistes contre Rousseau, ce laquais malotru qui voulait marcher à quatre pattes. De Condorcet à Spencer, l'idéalisation de l'homme contemporain se poursuivit et se systématisa. Le XIX^e^ siècle put ainsi se donner l'illusion de ne plus entendre les appels de l'instinct. Tantôt il en étouffait l'éclat par le voile impalpable des sublimations romantiques, tantôt il les assourdissait du bruit de ses machines sans passions d'où ne sortaient que les produits d'une civilisation de plus en plus raffinée. Le romantisme jouait double jeu, le machinisme jouait double jeu, car ils flattaient aussi des forces sauvages. Mais les historiens et les savants étaient si rassurants ! L'humanité était sortie, il y a très longtemps, de l'âge obscur où s'ébrouaient les grands singes et, à l'image de cette bourgeoisie qui s'était faite seule à partir de quelques vilains plus hardis que d'autres, elle s'était donné à elle-même le règne définitif des lumières, de l'altruisme, et de l'électrification. Au fond des âges, l'historien évoquait une grouillante et furieuse matière humaine : l'âge militaire, qui professait le droit de la force et de la conquête ; l'âge théologique, qui trompait la faiblesse des hommes sous des frissons sacrés et peuplait la nature de menaces. Mais peu à peu les mœurs s'étaient adoucies sous l'influence de la raison et de l'intérêt étroitement unis. Quand le monde lui-même se vidait des dieux et des forces obscures pour devenir une belle et propre machine, qui eût pensé que l'homme gardât quelque animalité dans un univers si bien nettoyé ? Le veston avait définitivement remplacé la cuirasse, le levier dépossédait l'épée, la civilité chassait les derniers souvenirs de la bête primitive. Telle fut l'illusion qui enchanta les salons libéraux de la Restauration et se répandit plus tard, d'Exposition Universelle en Congrès pacifiste, s'imposant à la sagesse des peuples comme une de ses vérités premières, si ce n'est là où elle devait encore durement lutter contre l'égoïsme des hommes et la pauvreté de la nature.

Seuls peut-être, très distants l'un de l'autre, les sentiments prolétariens à la pointe des villes, et au fond de nos provinces les derniers réduits jansénistes restaient conscients de la vivacité des instincts. A un monde qui se croyait définitivement policé, la guerre 14-18 révéla une première fois leur puissance oubliée et leur endurance inattendue. Le seul qu'elle eût comprimé, celui du sexe, joua son jeu sans retenue avant même que fussent froides les dernières victimes de l'instinct de conquête. Les temps étaient mûrs pour Freud et ses disciples. Les instincts ne menaient plus leur action en francs-tireurs sortis de temps à autre d'un maquis d'opérette, mais solidement coalisés dans la Libido, force sauvage partout fuyante, partout présente. Cette

jungle où l'on avait fini par ne plus voir qu'un paisible jardin zoologique traversé, pour le frisson du spectateur, de quelques rugissements impuissants, on sait quelles audacieuses explorations y poussèrent les docteurs freudiens. Leurs récits étaient si hauts en couleur qu'on cria, plus d'une fois, non sans raison, à la galéjade. Mais enfin, toute critique faite, il fallut bien se rendre à certaines évidences. L'homme n'était plus un paisible damier d'états psychologiques et de facultés, mais le nouveau docteur Faust y découvrait une sorte de marmite du diable où s'accumulent, bouillonnent, explosent des forces obscures de potentiel élevé et de qualité grossière : nos instincts. Ils s'occupent incessamment à troubler nos impeccables arrangements de surface et font irruption dans nos journées les plus unies, dans nos gestes en apparence les plus innocents, par mille grimaces démoniaques qui vont de l'acte manqué au cauchemar, par les déséquilibres sexuels et les contorsions de nos refoulements, déplacements, compensations, sublimations, etc... Au surplus, concurrents les uns aux autres, ils se livrent une dure bataille. Y a-t-il un Prince de ces ténèbres ? Pour Freud, c'est l'instinct sexuel, pour Adler, l'agressivité. Peu importe à l'allure du tableau. Il reste le plus sombre tableau qui ait été produit de l'âme humaine, depuis peut-être le XIVe siècle. Freud a trouvé un petit mot neutre pour l'étiqueter : le *ça, das Es* [1]. Ce neutre, à la place des abstractions nobles de l'idéologie, marque le tournant d'une époque qui a rompu avec deux siècles d'optimisme puéril et honnête.

La réaction peut être jugée excessive. Elle est moins excessive qu'unilatérale. Si cette prise de conscience violente et trouble risque, en effet, de faire basculer l'équilibre de l'homme, ce n'est point l'ordre bureaucratique des vertus moyennes qui amortira le coup, mais un coup de sonde symétrique dans les abîmes extrêmes de l'héroïsme, de l'amour et de la sainteté. Cependant, même dans la découverte de l'instinct, Freud appelle des critiques plus essentielles que cette « exagération » communément reprochée à toute découverte étonnante. Il fait de l'instinct un synonyme de primitivité pure, d'égoïsme forcené, de contrainte alourdie, il y voit en même temps la matière unique du psychisme. Tout se passe comme si la seule force qui pousse l'homme en avant tournait le dos à son élan et si la vie ne savait lui dispenser qu'une morne fatalité : l'instinct prend figure de lèpre plutôt que d'un élément harmonieux de la nature. Nous retrouvons en lui la « masse de péché » de Luther, avec en moins, sur ce reflet

1. Que l'on traduit souvent à tort par « le soi », expression qui prête à toutes les confusions. M. Ch. Baudouin traduit : « Le primitif ». Mais le mot est déjà si lourd d'erreurs ! Rien ne vaut l'indétermination brutale et inquiétante du neutre bref de Freud.

de l'Enfer, le reflet du salut possible. Le penseur incertain qui double en Freud le psychologue de génie n'ayant pas répugné à placer un « instinct de mort » au cœur même de la vie ne voit pas de contradiction à terminer l'évolution sur un cancer compliqué de forces dévorantes. Une telle dévalorisation de l'instinct sous sa promotion apparente, quand même elle n'est pas voulue (Freud ne pense pas en termes de valeur) est un acte qui porte ses fruits, et ces fruits ne sont pas seulement « objectifs ». Les uns se livreront sans résistance au désespoir de cette fatalité, qui comporte ses moments d'exaltation. D'autres s'en abriteront dans un puritanisme privé de toute la sève vitale. Chacun des partis pris dissociateurs de l'homme charnel que nous dénoncions plus haut va tirer de la réaction freudienne de nouvelles raisons de déraisonner.

Ces oscillations de ce que nous appellerons *l'attention à l'instinct* sont capitales. Il semble bien en effet que cette attention, qui comporte une initiative du sujet, soit pour beaucoup dans la force dont dispose l'instinct. Normalement elle est aisée et légère, comme la conscience de sa force par l'athlète, voire presque insensible, comme la conscience de la santé par le bien-portant. C'est la complaisance ou l'opposition excessive qui y y apportent le trouble, si bien que les excès même du corps sont originellement des excès de l'esprit.

Freud a décrit les dégâts produits par une opposition intempestive, les néo-formations sournoises que développe l'instinct refoulé dans les bas-fonds du moi et les désordres qui en suivent Encore faut-il noter [1] que ces combats rangés contre l'instinct. et où sombrent la vitalité et parfois la personnalité même sont menés au service d'un instinct pris comme absolu, le plus pauvre, le plus déchu, l'instinct de sécurité et de repli. On confond arbitrairement cette domestication médiocre et les disciplines des grandes ascèses morales. Celles-ci sont les premières à condamner les équivoques de « l'ascétiçisme », ressentiment morbide contre l'instinct ou complaisance dans un mode excentrique d'exaltation du moi. Elles contiennent le torrent de l'instinct sous une pression mesurée, soumettent son tumulte à une rationalisation qui en décuple la force utile ; mais jamais elles n'éteignent la vie. Le pape Grégoire le Grand réforma l'Église et fonda la Chrétienté avec une santé ruinée par les austérités que le moine Grégoire s'était imposées dans son couvent.

Il faudrait étudier, avec autant d'attention, que Freud en mit aux effets de l'arrêt, les effets de l'indiscipline qui bloque l'instinct dans sa marche vers une libération normale et le désagrège prématurément dans des manifestations anarchiques :

1. Comme l'a bien vu NIETZSCHE, *Aurore*, Aph. 109.

tel l'érotisme, phénomène urbain, consécutif à des sollicitations anormalement vives et fréquentes [1]. L'attention à la sexualité n'a pas toujours dans les perspectives vitales la place qu'elle occupe dans la conscience contemporaine. Les romans de courtoisie, au Moyen âge, le romantisme de nos jours, lui ont peu à peu élargi cette place. Elle est beaucoup plus réduite par exemple dans la conscience de l'Extrême-Orient.

Ce que le romantisme nommait libération de l'instinct n'est donc en rien une libération, mais plutôt une sorte de crispation spasmodique que menace une évolution morbide. Elle n'est pas amenée par un épanouissement, mais par quelque affaissement de la personnalité : l'alcoolisme, par un état de dépression [2], les excès de la bouche, par une asthénie gastrique [3], l'érotisme, par un déséquilibre glandulaire [4], l'agressivité, par la conscience d'une faiblesse [5], etc... S'il est vrai que l'instinct n'est méprisé que par les impuissants, il est aussi vrai que toute préoccupation inquiète des activités instinctives est un signe de débilité vitale.

Il s'ajoute à cela que l'instinct a été trop légèrement pris, à cause de sa turbulence, pour la pointe avancée de l'élan vital. De récentes études y ont mis en évidence, avec le Docteur Ombredanne, un facteur d'inertie et même, avec Marie Bonaparte [6], une puissance de régrès, tendant à faire revivre au psychisme les voies qu'il a déjà suivies. Cet élément d'inertie s'accentue d'autant plus, quand l'instinct est abandonné à lui-même, qu'il prolifère autour de lui des automatismes psychiques exigeants faussement appelés besoins, qui ne sont en fait que des obsessions artificielles beaucoup plus cérébrales qu'elles ne paraissent, des exaspérations stéréotypées à vide [7]. Inertie, régression, voici le mal de l'instinct, conjointement avec son intempérance : il fait de l'instinct une force lourde, raide à manier, il n'en fait

1. Ce mécanisme apparaît clairement dans des cas morbides. Minkowski nous cite le témoignage de cet hypocondriaque qui, sorti de l'équilibre organo-psychique, est la proie d'une attention insupportable : « Ça m'agace de m'occuper de choses dont je me fichais avant... Je ne voudrais plus attacher tant d'importance à mes selles, mais je ne suis que mangeaille et défécations. Je ne suis qu'une espèce de fonction animale et encore qui se fait mal. J'ai la sensation de n'être qu'une vie de tripes ».

2. JANET : *Médications psychologiques*, III, 345 s.

3. M. L. WAUTHIER : *Observations sur la gourmandise*. Journal de Psychologie, 1930.

4. Voir plus loin.

5. Voir chapitre X.

6. Marie BONAPARTE : *Instincts*.

7. Sur le caractère cérébral de ces stéréotypies pseudo-instinctives, un témoignage de Shackleton, rapporté par Ralph, est significatif. Shackleton avait souffert plus que de tout, au pôle, d'être privé de tabac. Au retour, il voulut faire l'essai, lui, fumeur invétéré, de cesser à nouveau

pas une perversion radicale. Ni toute bonté, comme le voulait Rousseau, ni toute animalité, comme le pense Freud. Quasiment infaillible chez l'animal, il semble que chez l'homme l'instinct n'approche de cette sûreté que dans la mesure où il accepte sa subordination. Ainsi en est-il des fonctions végétatives qui le soutiennent : les centres inférieurs les commandent en toute indépendance aux plus bas degrés de l'échelle animale, mais elles ne fonctionnent correctement chez l'homme que si les liaisons organiques sont gardées avec le cerveau supérieur. L'instinct est fécond chaque fois qu'il est repris dans son élan par une plus haute impulsion du psychisme humain. Il est alors pénétré de toutes parts par les activités supérieures, et ne ressemble plus à une force impersonnelle et brutale : c'est le stade où par exemple le saisit Klages[1]. En retour de cette assomption, il prête à notre activité une puissance d'effet et une richesse d'étoffe irremplaçables. Sans lui, les vertus sont décolorées, et peut-être incomplètes, l'intelligence s'essouffle, le cœur tourne aux mièvreries. Il donne de la robustesse aux intentions adolescentes, du muscle aux honnêtes gens. C'est un service appréciable en un temps où l'honnêteté promène des couleurs pâles et une peur de vivre qui l'accréditent mal auprès des hommes jeunes. En ce sens, c'est bien un réveil de l'instinct que réclament notre époque dévitalisée et sa spiritualité impuissante, là où l'instinct n'a pas déjà fait un retour en violence, et brisé ses digues. On n'arrive à rien, disait Tocqueville, si l'on n'a pas le diable au corps. Mais ce réveil est voué à l'échec s'il excite l'instinct isolément, parce que l'instinct isolé, par traumatisme ou par excès d'attention, tend à la répétition indéfinie du même acte avorté, impuissant ; et répéter dans la frénésie endort tout aussi bien, au bout du compte, que de tourner à vide. L'instinct est une force vive, mais de courte portée et de fécondité étroite. Il donne une sorte d'impulsion brusque, puis, avec le temps, amortit, retient, cristallise. La vieillesse qui a contre elle tant de servitudes, loin d'être la décrépitude massive sous laquelle se la représentent volontiers ceux que l'instinct a soumis en esclavage, tire tout de même un actif de cet amortissement de l'instinct à son seuil et peut trouver comme un surgeon de jeunesse dans cet apaisement même de la jeunesse.

On conçoit que dans leur exercice normal les instincts ne puissent cristalliser des types exclusifs, chacun ayant trop

de fumer. A sa grande surprise, quand il était attentif à ses moindres réactions, il n'éprouvait plus aucun besoin : « son besoin » était fait en grande partie de rumination mentale que la curiosité analytique suffisait à dissiper. L'érotisme compliqué des sociétés urbaines est tout aussi détourné.

1. Il en résulte une hiérarchie des poussées instinctives. Les intérêts organiques végétatifs et égoïstes sont les plus bas (maxime chez les amorphes de Heymans).

d'importance vitale pour qu'aucun cède sans trouble l'hégémonie à l'un d'entre eux. Dans leur réseau serré il n'y a pas de place pour le large jeu de cristallisations et d'inhibitions que peuvent se permettre les fonctions psychiques supérieures. Toute typologie de l'instinct frôle une pathologie de l'instinct. Non pas que l'instinct soit une maladie ; mais de toutes les forces psychologiques, il est la plus fragilement domptée, la plus prompte à reprendre sa liberté sauvage, si bien que sans être perturbatrice par essence, son activité l'est fréquemment à quelque degré. La prédominance globale de la sphère instinctive primitive, végétative et animale a été parfois considérée comme un syndrome caractéristique de certains individus (tempérament instinctif-primitif de Pende). Comme les instincts dits altruistes leur font défaut, ils sont enchaînés à l'étroit égocentrisme des instincts primaires, dont Freud a montré avec quelle sauvagerie il défend ses privilèges. De là aux « perversions instinctives » il n'y a qu'un pas. Celles-ci ont retenu notamment l'attention de Dupré [1]. A la suite de la « moral insanity » des anglais, il les groupe en une entité s'appuyant sur une disposition constitutionnelle : la constitution perverse. Il faudra toutefois nous garder de classer comme pervers tout individu qui présentera quelque anomalie instinctive. Sans que l'on puisse tracer d'un degré à l'autre des frontières bien nettes, il y a des différences radicales entre une poussée instinctive passagère comme une période d'ivrognerie ou un spasme de cruauté, une perversion localisée quoique profonde, comme l'avarice ou les déviations sexuelles, et cette perversion polymorphe, seule proprement constitutionnelle, qui, avec une dominante, irrite cependant toute la chaîne des instincts. Nous reprendrons la question plus loin.

LE GOUT DE VIVRE

L'instinct que d'un terme trop statique on appelle de conservation tend à l'épanouissement de la vie individuelle, et, quand elle est menacée, à son maintien, par le goût de vivre, la défense contre le danger, la nutrition du corps, la possession du monde et l'affirmation de la personnalité.

1. Cf. : *Pathologie de l'instinct et de l'émotion*.

Le goût de vivre est une sorte d'aisance générale de l'instinct. Comme l'aisance musculaire, il est assuré par un certain tonus de l'élan vital, ni trop, ni trop peu.

Trop peu, c'est le pessimisme des faibles, des surmenés, des blasés, au bout, la grande dépression mélancolique. Le raisonnement ne peut rien à ce mal : il faut ranimer une vitalité affaiblie ou, dans les cas extrêmes, réduire son champ d'action à la faiblesse de ses moyens. Il arrive qu'on ne puisse empêcher son épuisement complet, qui trouve son dénouement dans le suicide dépressif.

Trop, c'est la préoccupation inquiète de la vie et de la mort. A la rigueur, si répandue soit-elle, elle est toujours anormale. Dans sa fleur, la vie se donne sans se préoccuper de soi, totalement insouciante de l'avenir, de ses moyens et de son terme. L'avenir, son élan même en est l'affirmation. Les moyens, elle les trouvera au jour le jour par son génie ouvert ; les obstacles, elles les détournera si comme le cycliste exercé elle n'y accroche pas son regard, mais se livre simplement à la souplesse de son mouvement. La mort, elle n'en a pas elle-même l'expérience avant de commencer à décroître (cette expérience peut lui être venue du dehors ou d'une réflexion supérieure, mais ce n'est pas l'instinct alors qui l'éprouve). Les époques de haute vitalité sont indifférentes à la mort, dont des valeurs irrésistibles submergent la rumination et la crainte, qu'il s'agisse de la mort propre ou de celle d'autrui. Les Barbares qui conquirent la Gaule, après avoir abondamment risqué leur vie du matin jusqu'au soir, la jouaient encore aux dés le jour tombant, et le perdant s'enfonçait son épée dans la gorge. Un homme du moyen âge croisait le fer pour une peccadille. On se représenterait faussement la psychologie de l'Inquisiteur si l'on supposait qu'il avait à vaincre intérieurement nos répugnances modernes pour la suppression physique de l'hérétique ; ce n'est pas un paradoxe des apologistes de dire qu'il l'ordonnait souvent avec un grand amour. Aussi bien chez les Grecs que chez un Byron ou un Péguy, on trouve cette idée un peu romantique mais non tellement absurde que la vie brève est une bénédiction des dieux, que la longue vie est la richesse sans gloire de ceux qui n'ont pas risqué. Quels que soient les progrès spirituels qu'un développement de la conscience civilisée ou de la conscience religieuse marquent sur cette intrépidité de l'instinct, encore ne faut-il pas les confondre avec la décadence profonde d'une époque où tant d'hommes sont prêts, pour ne pas mourir, à vendre leur âme, leur corps et leur honneur, et parfois l'âme, le corps et l'honneur d'autres qu'eux-mêmes. Tout pacifisme qui ne trouve aupui que sur la peur de la mort est un ferment de décomposition usurpant un prestige immérité. La peur de verser le sang n'est pas le respect de la

vie d'autrui. Cette horreur du sang répandu est aujourd'hui généralisée chez des hommes qui ne craignent ni d'anémier le sang vivant, ni de l'intoxiquer ni de l'infecter à longueur de journée et de nuits. C'est même là une des hypocrisies marquantes des notre époque. Des temps plus virils appuyaient la morale sur les deux colonnes de la Force et de la Prudence. Craindre de mourir d'une petite mort, sans raison suffisante, ou de tuer injustement est un effet de la Prudence. Mais craindre sans autre précision de mourir ou de tuer n'est qu'un symptôme de débilité. Les Anciens voyaient justement dans l'intrépidité devant la mort le signe capital de la force d'âme, la marque d'une vie pour qui existent des valeurs qui valent plus que la vie [1].

Nous nous réservons de parler plus loin de ces formes actives du goût de vivre qui sont l'instinct de puissance et l'instinct de possession.

Ce goût de la vie est plus ou moins miné par une angoisse de vivre qui semble remonter non pas seulement du fond de notre être, mais du fond de l'humanité, comme une voix très lointaine en nous de l'homme primitif. Avant qu'il ne soit entouré de l'écran protecteur de la science et de la civilisation, surtout des civilisations urbaines, l'homme, au milieu des forces naturelles, était une paille dans le vent. Les vastes gouffres de l'inconnu autour de son fragile statut répercutaient à l'infini la moindre de ses craintes. Rien pour lui n'était régulier ni rationalisé, rien, pas un orage, pas une étoile, ni même ce lever et ce coucher quotidien du soleil qui pouvaient toujours lui sembler exposés au caprice de quelque dieu. C'est cette angoisse diffuse qu'il extériorisait en multipliant les tabous et en se donnant de la divinité une image terrible et lointaine, comme l'enfant de sa peur. Il se distinguait mal au surplus de cette nature qui à chaque instant, comme un coup de vent dans une maison sans portes, venait bousculer son intimité. Cette horreur secrète n'est pas encore éteinte dans l'homme moderne, et les sensibilités les plus vives y sont parfois singulièrement vulnérables. Un monde qui séduirait l'homme et l'engloutirait comme une eau mystérieuse, et voilà l'univers de Novalis. Un monde qui secouerait brusquement tout ce confort rationnel où nous le tenons enchaîné, et nous précipiterait dans l'absurdité de son caprice transcendant, voilà l'univers de Kafka. Une santé physique et morale trop bien adaptée aux formes solides des choses et des sociétés se protège à tout jamais contre ce frisson vital. Mais le sentiment de la vie y perd une résonance irremplaçable.

1. Pousse-t-on ces pensées jusqu'à la frange du paradoxe, on écrira avec Nietzsche : « L'amour de la vie est presque le contraire de l'amour d'une longue vie. Tout amour pense à l'instant et à l'éternité, mais jamais à la « durée » *(Volonté de puissance,* Ed. Gallimard, L. IV, aph. 56).

Elle est si troublante cependant que le goût de vivre se fortifie toujours plus ou moins de son côté. Il devient alors instinct de sécurité : cristallisation secondaire, dérivée, formation de protection qui n'a pas l'innocence libre du goût de vivre. Cet instinct se développe parfois fiévreusement chez des émotifs plus vulnérables que d'autres à l'angoisse vitale, ou bien, chez les flegmatiques, il dépose lentement, méthodiquement, ses défenses superposées. Il commande d'abord un certain nombre de replis, de toutes les zones exposées, de toutes les initiations aventureuses, sur les refuges imaginaires et les satisfactions intérieures, ou sur quelque médiocrité régulière de vie. Une seconde phase constitue des systèmes de sécurité destinés à consolider les positions de replis : systèmes intellectuels, rituels de précaution (« bilanisme » ou passion des comptes, des équilibres, des restitutions, des symétries, manie de l'ordre, de la ponctualité, de la propreté), glacis de protection (sauvagerie, politesse affectée, hauteur, mutisme, etc...). Comme ces armes naturelles qui, à force de se développer chez certains animaux, les encombrent et les perdent, le goût de vivre s'est anéanti lui-même, quand, pour assurer la vie, il a tué le sens même de la vie.

L'INSTINCT DE NUTRITION

L'instinct de nutrition a ses oscillations et ses anomalies. Suractivé pendant la croissance, il se refuse parfois au cours de l'adolescence par une sorte de recul devant l'appel de la vie. Ces variations atteignent un degré morbide dans certaines voracités, notamment au cours des états épileptoïdes, dans les refus de nourriture qui révèlent certains négativismes pathologiques, dans les impulsions à absorber les corps étrangers au hasard, ou ses propres excréments (coprophagie). La gourmandise caractérisée est souvent, comme chez les vieillards ou chez les prêtres, une dérivation de forces sans usage ; parfois elle provient d'une hypersthénie stomacale dont ont raison des sédatifs nerveux et des poudres saturantes ; elle peut aller, notamment chez les femmes et les enfants, jusqu'à la délinquance. Les impulsions à la boisson (potomanies, alcoolisme) se présentent

rarement isolées, mais se greffent souvent sur une impuissance à l'action, et notamment sur une impuissance sociale. « Au moins, dit à P. Janet un alcoolique de vingt-cinq ans quand il a pris ses dix verres d'eau-de-vie, je n'ai plus l'air d'un imbécile : l'alcool ne me saoûle pas, il me rend présentable ». Les alcooliques passent, à juste titre, pour des « faibles », et le poison, une fois l'excitation passée, augmente la débilité de leur vouloir. Celle-ci se systématise sur l'alcool qui, d'un remède, devient un aliment.

Il ne faut pas confondre sensualité et sensibilité. Le goût des jouissances de la table est maximum chez les inémotifs, minimun chez les émotifs-inactifs (Heymans). Il faut aussi distinguer entre les poussées instinctives proprement dites et certaines suractivations d'origine psychique. Une voracité ou une gourmandise anormales sont souvent la suite d'une déception affective : au lieu de s'épanouir, l'affectivité se replie sur les choses de la bouche. La régression est de forme infantile, parfois aussi l'origine : on le constate chez des enfants qui ont mal dominé la crise psychique du sevrage ou ont été rebutés par leur mère. La gourmandise apparaît ici, selon la remarque du docteur G. Robin [1], comme un premier essai de vie intérieure, mais bloqué dans une zone égocentrique et sans issue. Des liens semblent s'établir très tôt entre gourmandise et sexualité ; l'une peut encourager l'autre, mais aussi la gêner, la gourmandise donnant à la sensualité un tour égocentrique qui peut entraîner la sexualité dans un cercle d'autoérotisme : le goût des friandises peut alors révéler des cachotteries ou des refoulements sexuels. Il peut aussi n'être tout simplement qu'un effet de la suggestion maladroite des parents qui survalorisent les sucreries et les desserts devant les enfants. A l'inverse, la disparition de l'appétit ou le refus de manger peuvent provenir d'un recul quelconque devant la vie, symbolisé de manière élémentaire : insatisfaction, peur fondamentale de l'action, refus de la sexualité, sentiment diffus de culpabilité. Certains dégoûts ne sont qu'une forme de maniérisme autistique. Une complaisance marquée pour les plaisirs de la table, même au degré normal, entre dans plusieurs tableaux caractérologiques, notamment celui du cycloïde. La tyrannie sauvage de l'instinct de nutrition a peu d'occasion de déborder le psychisme dans un milieu ou dans une époque qui ne connaît pas de privations, bien que ses impatiences croissent avec ses exigences chez certains gros tempéraments. Des périodes de restrictions collectives le mettent par contre en triste évidence ; elles peuvent créer une obsession boulimique qui déborde les besoins réels et polarise toute l'agitation de l'esprit.

1. *L'enfant sans défauts*, 99 s.

LA SEXUALITÉ

Il a été fait de la notion de sexualité, depuis cinquante ans, un usage si élastique, notamment sous l'impulsion du freudisme, qu'il faut d'abord en préciser le champ. Jones identifie à peu près la Libido à l'élan vital bergsonien. Freud l'élargit progressivement, à mesure que mûrit sa pensée, à toute l'activité de l'homme [1]. Il est surprenant que cette extension ait soulevé tant de scandale, quand il s'agit du seul instinct qui soit doublement valorisé par les plus hauts intérêts de l'individu et de l'espèce. Elle est encore plus légitime pour la femme que pour l'homme ; car la sexualité plonge en elle des racines bien plus profondes encore et ses troubles sont chez elle bien plus graves. Mais s'il est certain que la sexualité entre en composante de la plupart de nos activités, ce n'est pas une raison pour les ranger dans la catégorie de la sexualité. Comme le dit Jung, autant faire de la cathédrale de Cologne un chapitre de la minéralogie sous prétexte qu'elle est aussi construite en pierre. Nous pouvons, avec Dalbiez [2] mettant au point les résultats acquis de l'analyse freudienne, distinguer trois zones dans la sexualité : une génitalité périphérique, ensemble de sensations et de comportements localisés aux organes génitaux ; — une sexualité centrale qui comporte, à un degré plus hautement psychologique, les émotions et les sentiments sexuels ; émotions et sentiments d'une tonalité particulière, qui déclanchent normalement et intrinsèquement le génital, quand aucune inhibition ne s'y oppose ; cette sexualité centrale n'est pas identique à la génitalité, mais ne lui est pas accidentelle non plus ; — enfin une sexualité périphérique extra

1. Il lui oppose d'abord les instincts du moi, et il affirme à ce moment que tout plaisir physique n'est pas de nature sexuelle. Puis, des instincts du moi, il détache une composante sexuelle du narcissisme et ne laisse au moi qu'un instinct de conservation égoïste de champ assez restreint. Enfin il achève de décomposer l'instinct de conservation en en détachant un « instinct de mort », la sexualité englobant en face de lui tout « l'instinct de vie ». Ainsi se restreint de plus en plus, chez lui, en extension et en qualité, la part de l'instinct qui n'est pas donnée à la sexualité.

2. *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, Desclée de Brouwer, I, 223 s.

génitale, qui s'est détachée des parties génitales non pas pour devenir plus hautement psychologique, mais pour se localiser dans d'autres régions, dites zones érogènes, qui, en plus de leur fonction propre (boire, manger, excréter, etc...) sont susceptibles, accidentellement, d'un second type de satisfaction de caractère sexuel. Ce dernier secteur de la sexualité a été le plus discuté ; l'intensité anormale des sensations qui peuvent s'y surajouter aux sensations propres et leur liaison au moins fréquente avec la sexualité générale permet cependant de parler d'une diffusion de la sexualité, à condition que dès lors (et cette remarque concerne une large zone de ce qu'on appelle la sexualité infantile) on ne donne comme contenu au concept de sexualité périphérique que ces observations et ces liaisons précises, et aucune des résonances psychiques ou des précisions organiques qu'évoque la concept de sexualité complète. Il en est de même de toutes les activités (fonction du réel, art, etc...) dans la genèse desquelles intervient un fort contingent de sexualité, mais qui se sont ensuite, comme l'a montré Jung, élargies et désexualisées dans l'essentiel. Cette rigueur mentale est difficile en un domaine si chargé d'affectivité, mais il faut bien reconnaître que, si les freudiens ne l'ont pas toujours gardée, c'est pour ne pas l'observer à leur tour que certains s'indignent de leurs affirmations les moins contestables. En réalité, comme l'a souligné Baudouin, dans les complexes affectifs tous les grands instincts sont représentés et la pression que chacun exerce sur l'ensemble de la personnalité donnerait lieu à autant d'études systématiques que le freudisme en a provoquées sur le cas de la sexualité.

Le développement sexuel de l'homme est unique dans l'échelle animale par sa longueur et par les menaces incessantes d'accidents, de conflits, de déviations qui le compromettent. On peut dire que la sexualité ne cesse de mettre au point son équilibre jusqu'au moment où elle entre en involution. Même si l'on discute l'extension que lui donne l'école freudienne, il reste que la psychologie moderne [1] lui attribue une place de première importance dans la formation du psychisme. L'originalité des recherches freudiennes est d'avoir montré que ce n'est pas seulement la sexualité constituée, mais toutes les étapes du développement sexuel depuis l'enfance qui laissent leurs traces dans le psychisme de l'adulte. La sexualité constituée telle que nous la connaissons chez l'adulte ne se développe pas synchroniquement dans son ensemble. Ses divers éléments topographiques et physiologiques sont au début relativement indépendants et s'affirment par poussées successives. Ce n'est que peu à peu qu'ils s'intègrent

1. Et non seulement freudienne : voir l'œuvre d'Havelock Ellis et son classique *Traité de sexologie*, celle de Marañon, etc...

dans l'instinct complet. De même le but de l'instinct est d'abord indifférencié et ne se spécifie que tardivement sur l'objet hétérosexuel. Il faut veiller à ce que ces phases ne se fixent pas dans un arrêt en se coupant du développement d'ensemble. Chaque étape de ce développement peut avoir une incidence sur l'élaboration du caractère.

L'idée d'une sexualité infantile est une idée récente. La mémoire n'en garde aucun souvenir, du moins pour les six ou huit premières années. Nous en rejetons même l'idée avec une certaine violence, ce qui pourrait attester un refoulement persistant. Les fantaisies de goût peu sûr et de science incertaine qui ont pu se mêler ici aux faits assurés n'empêchent que la réalité n'en soit définitivement établie. Saint Augustin avait raison quand il nous alertait sur la présence latente, dans le « cher petit ange », de tous les instincts de la nature. Le cher petit ange, au surplus, n'en devient pas un monstre, mais un *puer duplex* au psychisme déjà délicat, qu'il faut garder de certaines menaces. Récapitule-t-il en raccourci pendant ses cinq premières années, comme le veut Freud, toute l'expérience millénaire de ses ancêtres humains et préhumains ? Peu importe. Ces cinq premières années, de toute manière, forment un premier stade de la sexualité que nous pouvons appeler de la première enfance. On y a discerné cinq phases ; on ajoute qu'elles sont si riches et si complexes qu'on n'en peut donner qu'une représentation schématique, et qu'au surplus elles chevauchent les unes sur les autres.

Les trois ou quatre premiers mois de la vie sont caractérisés par le freudisme comme une période d'« auto-érotisme diffus », centré plus précisément sur l'hédonicité anormale de la succion (« érotisme buccal » ou oral) [1]. Il persiste parfois chez l'enfant qui continue à se sucer le pouce, mais ne laisse pas de trace durable, sinon chez l'idiot.

De seize à dix-huit mois se déroulent une série de phases prégénitales dont la principale est la phase anale-sadique. Elle est marquée par l'apparition de l'« érotisme » anal, jouissance anor-

1 Freud parle d'érotisme : 1° par suite du caractère anormalement vif du plaisir développé ; 2° par suite du rôle futur de la bouche dans le baiser. Mais même s'il y a dans cette poussée hédonique une préordination au rôle futur de la bouche dans l'expression de l'instinct, c'est abuser des mots que de parler déjà d'érotisme. Il semble préférable de désigner ce stade (avec le Docteur PICHON : *Développement psychologique de l'enfant et de l'adolescent)* de stade anérotico-buccal. S'il comporte parfois une certaine hédonicité génitale (contre ce que soutient Cruchet, qui n'y voit qu'un tic imitatoire, une « péotillomanie »), elle n'est certainement pas de nature sexuelle. Des observations analogues peuvent être faites pour l'« érotisme anal ». Dalbiez écrit avec humour qu'on ne dit pas, parce que l'enfant suce son pouce, que l'instinct de nutrition passe par un stade autophagique.

male accompagnant la défécation, qui engage parfois l'enfant à « se retenir » pour prolonger le plaisir, et à retarder le contrôle d'autrui sur sa fantaisie défécatrice d'où des constipations opiniâtres et durables [1]. Ici les premiers développements caractérologiques sont importants. La Libido devient en même temps objectale, s'écoule vers un objet d'aimance au lieu de se diffuser sur le moi, mais elle ne se consomme d'abord que sous le mode captatif, elle tend à s'incorporer l'objet choisi, à se l'assimiler par possession, c'est-à-dire à le détruire, comme font les amours barbares de certaines espèces animales. Le premier objet de la libido est la mère, parfois le père, il ne peut être considéré comme « sexuel » qu'en un sens très extrinsèque. En acquerrant la discipline sphinctérienne, l'enfant fait peut-être à sa mère la première oblation difficile de sa vie. A ce genre d'identifications certains poussent les hauts cris ; ils oublient l'étroitesse du champ psychique du nourrisson, occupé centralement par son tube digestif. L'homme ne se dégage de l'animalité qu'avec une grande lenteur, tout en l'éclairant dès le début des plus hautes lueurs de sa nature.

Freud, et plus encore un disciple très indépendant de la psychanalyse, Jones [2], attachent une grande importance aux suites d'une fixation de ce stade. Elle donnerait naissance à un type psychologique bien caractérisé, dominé par le « complexe anal-érotique ». L'enfant qui retarde l'acte de défécation pour en obtenir le maximum de plaisir manifeste plus tard une tendance à temporiser, à toujours remettre ses décisions. L'adulte qu'il sera, une fois décidé, se plonge dans son travail avec une énergie farouche, voulant tout assurer jusqu'au dernier détail, n'admettant pas la moindre contrariété ni la moindre intervention étrangère, convaincu que personne ne saurait s'acquitter de la tâche aussi bien qu'il le fera. Il apporte à ses actions une concentration hors de proportion avec leur importance, un désir de perfection absolue qui se traduit par la calligraphie, l'amour de l'ordre, chez les femmes par des rages de nettoyage et d'astiquage, une persévérance dont rien ne parvient à le distraire, même les circonstances nouvelles qui peuvent rendre moins désirable l'action commencée. Esprit lent et lourd, quand il s'empare d'un sujet, il n'en démord pas qu'il n'ait dit tout ce qu'il avait à dire. Mais il est ponctuel et renverse tous les obstacles. Exagérément sérieux, il s'entraîne toujours à quelque perfectionnement. Il aime les actes d'ordre moral, auxquels s'attache un sentiment d'obligation, les tâches intrinsèquement désagréables et

1. Il existe de même un érotisme urétral. Il a même été admis beaucoup plus facilement, les troubles urétraux et génitaux étant parallèles en clinique psychiâtrique. Mais les freudiens s'en sont peu occupés.

2. *Traité de psychanalyse*, chap. XL.

ennuyeuses, accomplies à contre-cœur, celles dont les objets sont des ordures, détritus, papiers sales, argent, — toutes, selon Jones, symboliques de son ancienne attitude devant la défécation. Le même symbolisme serait à la source de son intérêt pour l'envers des situations, le centre des villes, le centre des choses.

Enfant, il s'obstinait à maintenir son contrôle sur l'acte de défécation, en opposition avec les efforts de l'entourage pour l'éduquer, et avec un ressentiment contre ces efforts : ce serait à ce propos que la première fois il apprendrait la haine [1]. Un peu plus âgé, il affirme une désobéissance méfiante ; adulte, il manifeste autoritarisme, obstination et souvent une méfiance chronique. Il se plaint de ce qu'on veut lui faire faire ce qu'il ne veut pas et l'empêcher de faire ce qu'il veut. Il fait toujours mauvais accueil aux conseils, à l'aide d'autrui. Strict sur son droit, il s'estime toujours plus ou moins lésé ; il devient très agité à l'idée qu'il puisse être dépossédé d'un objet quelconque ; irritable chronique, il ne sait pas jouir d'une situation agréable.

Enfant, il portait un vif intérêt aux produits de ses excrétions, les considérant (ainsi que font un peu tous les enfants, mais lui avec excès) comme une partie de lui-même, donc d'une grande valeur ; il tend à jouer avec eux. Adulte, il reporte cet intérêt (qu'il garde parfois) sur des copro-symboles, notamment sur l'argent, qui dans la pensée archaïque, le folklore, les religions et le psychisme spontané, est toujours lié aux excréments, et sur les enfants, car il a cru autrefois à la naissance cloacale.

Son comportement infantile était à deux temps : rétention, puis relâchement appliqué. Sublimée, la tendance à retenir le rend parcimonieux, parfois avare, collectionneur, voire, dit-on, conservateur de Musée. La réaction qu'il oppose le mène à aimer l'ordre avec passion. Ses doigts vont instinctivement aligner les crayons et les papiers sur un bureau dont il s'approche, redresser les tableaux qui penchent sur les murs. Dans l'activité de l'esprit cette manie conduit au pédantisme et au goût de l'érudition, dans la pratique à l'horreur du gaspillage et des déchets. A l'opposé, la sublimation du relâchement donne des sujets généreux et extravagants ; ils aiment souiller les objets qui leur tombent sous les mains comme l'enfant aimait barbouiller de ses produits l'espace environnant : ils aiment peindre, imprimer, gribouiller ou graver leur nom sur les belles choses, détruire ; ils adorent aussi faire des cadeaux ; certains poussent ces activités jusqu'à la création : ils se plaisent à manipuler les matières plastiques comme la glaise. La réaction contre cette seconde tendance donne une passion de la propreté et une aversion extrême pour la malpropreté, d'où se forme parfois un complexe morbide de pureté.

1. JONES, *op. cit.*, 705 s.

Nous avons insisté un peu longuement sur ce tableau, car seules l'accumulation et la convergence des traits peuvent avoir quelque vertu probante. Le tort des psychanalystes est peut-être de laisser entendre qu'un comportement aussi fruste que le comportement anal du premier âge explique tant d'attitudes complexes. Dans la très large mesure où leurs rapprochements sont va ables, il faudrait plutôt parler de manifestations successives, à des hauteurs psychologiques différentes, d'un même comportement de fond, que nous retrouverons plus loin : le durcissement du moi, physiologie et psychologie confondues sur les tendances de captation. De même, il est capital de noter que chacune de ces localisations extragénitales représente, à l'état normal, une indétermination provisoire de l'instinct, radicalement différente d'une paradifférenciation morbide. C'est donc par un abus intolérable de mots, ainsi que l'a montré Dalbiez, que Freud désigne l'enfant comme un « pervers polymorphe » : comme si la vie était spontanément morbide !

Après une phase dite génitale ou phallique marquée par l'intérêt pour le phallus, la quatrième année connaît une étape de narcissisme primaire qui semble, sinon régulière, du moins fréquente [1]. Le narcissisme n'est pas exactement l'« autoérotisme ». Celui-ci n'est formé que de sensations internes sans objets ; dans le narcissisme, la libido de l'individu prend pour objet son propre corps, qu'il aime regarder plus qu'animer et commander ; il groupe sur cet objet, ainsi détourné de la vie vers le spectacle, des émotions et des sentiments complexes. Ce repliement sur soi, qui peut s'accompagner de masturbation, nous l'avons vu nettement préparé par l'érotisme anal, dont il est déjà la composante psychique dominante bien qu'alors non systématisée. Et il ne faut pas se hâter d'appliquer à ces oscillations fugitives les catégories arrêtées de la scolastique freudienne. Que l'enfant puisse être quelque temps amoureux de son propre corps, il s'agit encore d'un tâtonnement de l'instinct indifférencié, et non d'une « perversion » comme l'écrit Freud, non plus que d'une « homosexualité » comme il qualifie la quatrième phase infantile étroitement accolée à celle-ci. Mais il faut veiller à ce que ne se produise pas à cet âge une première fixation qui préparerait une déviation définitive du narcissisme de l'adolescence. Elle laisserait chez l'adulte le désir tyrannique d'être aimé, la prédominance du souci du Moi sur le souci de l'objet sexuel, voire sur le souci hétérosexuel tout court. Un souci excessif de charmer et de séduire accompagne souvent, chez l'adulte une fixation homosexuelle latente.

Enfin, dans un dernier stade, la sexualité infantile trouve

1. Décrite d'abord par Havelock Ellis, adoptée ensuite par Freud.

son objet normal et devient hétérosexuelle. C'est une victoire du principe de réalité et des tendances altruistes sur l'égocentrisme du Moi primitif. Il est très important que cette victoire soit remportée afin que l'enfant ne se fixe pas dans l'égocentrisme : âge délicat pour l'enfant unique ou trop isolé. Mais si l'instinct est, cette fois, normalement orienté, son but n'est pas encore arrêté. Le plus familier des objets hétérosexuels est, pour le petit garçon, la mère, pour la petite fille, le père. C'est à lui que se fixe d'abord la libido objectale, dans le complexe d'Œdipe. Fixé affectivement au géniteur de sexe opposé, il joint la surestimation de son objet à des sentiments plus ou moins hostiles au géniteur de même sexe. N'attribuons pas au complexe d'Œdipe tous les rapports de tendresse à itinéraire croisé entre parents et enfants. Pour citer encore Dalbiez, qui en toutes ces matières est la sagesse et la rigueur même, « le complexe d'Œdipe doit se prouver et non se présumer ». Le vocabulaire de Dalbiez nous permet de préciser ici ce que nous savons déjà de l'Œdipe. Il est bien établi que dans certains cas les soins locaux de la mère notamment provoquent une excitation génitale, facile à identifier (complexe d'Œdipe génital) ; que dans d'autres cas les embrassements excessifs déclanchent une jouissance non plus génitale, mais sexuelle, non pas anormale, puisqu'elle se trouve sur le chemin d'un apprentissage par paliers, et y prépare le comportement instinctif de l'embrassement ou contrectation, mais du moins extraordinaire. Partout ailleurs, au lieu de parler de « complexe d'Œdipe déformé » ou « atypique », mieux vaut avouer que nous sommes tout simplement hors des catégories œdipiennes dans le champ infiniment divers de la tendresse normale. Ainsi limitée, la description freudienne rejoint les avertissements de certains moralistes qui naguère paraissaient bien excessifs. Le danger pour l'évolution psychologique et sexuelle future de l'enfant est ici une fixation émotive de l'Œdipe, notamment dans sa composante de rivalité. Cette révélation de l'amour disputé frappe certains nerveux hypersensibles d'une meurtrissure qui laissera une cicatrice indélébile. Ils ne seront plus capables d'aimer la femme que contre l'homme ; ils donneront ces individus qui ont besoin de léser en amour les droits d'un tiers et ne savent plus aimer une femme libre. Le choc émotif qu'ils ont reçu le jour où ils ont appris que l'objet de leur surestimation, leur mère, avait des relations qu'ils considèrent comme répugnantes, les dérive d'autre manière encore hors de l'amour normal. Il leur donne à la fois, parvenus à l'âge adulte, le goût des créatures suspectes et des prostituées, préférées à toutes autres femmes parce qu'elles ne leur évoquent en rien leur mère, et la manie de les racheter. Ou bien les prohibitions touchant la mère envahissent tout le champ sexuel ; la femme

devient l'objet d'un culte éthéré qui barre les voies à une réalisation sexuelle normale. Un minimum de tact et de respect de l'enfant, sans raidir de façon ridicule le comportement des parents à son égard, assurent la réserve aisée et simple qui prévient ces fixations.

C'est au même âge que le petit garçon et la petite fille prennent décidément conscience de leur sexe. Cette révélation les émeut et s'accompagne souvent de ce qu'on a appelé le « complexe de castration », le petit garçon croyant à la possibilité d'une amputation punitive d'un attribut dont il est fier, et la redoutant, la petite fille croyant qu'elle l'a subie, en le regrettant. Nous voyons ici, de manière typique, au sein d'un complexe, se produire la contamination des instincts. Adler a montré comment, chez les enfants des deux sexes, la virilité et ses attributs forment symbole avec la force, la puissance, l'affirmation de soi, la supériorité sous toutes ses formes, — la féminité avec la faiblesse, l'infériorité, la mort, le châtiment. Est-ce le symbole sexuel qui est premier (Freud) ? Est-ce la valorisation (Adler) ? Peu importe. Le fait psychologique est la contamination de l'un par l'autre, et c'est pour traduire cette ambiguïté que Baudouin [1] propose heureusement de ne plus parler de complexe de castration, mais de complexe de mutilation. Quand ce complexe s'incruste, il risque d'aboutir à un refus du sexe dont les suites psychiques sont graves. Des parents l'encouragent sans malice, par des menaces ou par des plaisanteries qu'ils croient à tort inoffensives. La grande fréquence chez la femme des directions homosexuelles (amitiés féminines fiévreuses de l'adolescence, refus du mariage, frigidité) provient de la façon dont cette sottise entretient dès le jeune âge son infériorité sexuelle.

Après cette première enfance, qui est la période d'affirmation et d'essai, et d'essai en tous sens de l'instinct sexuel, celui-ci entre dans une phase de sommeil relatif, dite par les psychanalystes « période de latence ». La deuxième enfance, de cinq à douze ans, est consacrée à l'apprentissage du monde extérieur et des rapports sociaux. Se heurtant de toutes parts aux hommes et aux choses, l'enfant s'exerce à supporter les excitations sans y apporter une réponse motrice ou émotionnelle immédiate, il apprend à retarder la satisfaction de ses désirs : inhibition et contrôle de soi. La sexualité n'échappe pas à cette répression. Il s'agit de préparer ses voies définitives et de couper toutes les pointes qu'elle a pu tenter, dans la première enfance, vers des développements partiels ou aberrants : c'est cette répression même qui, selon Freud, nous fait définitivement oublier notre sexualité infantile.

1. *L'âme enfantine et la psychanalyse*, Delachaux et Niestlé, 97 s.

La plupart de ses manifestations sont, en effet, résorbées. Les unes sont refoulées dans l'inconscient, ou ne se montrent plus que dans des survivances furtives : le complexe d'Œdipe est liquidé, et l'aimance filiale se dégage de toute attache charnelle, libérant les chemins de la sexualité adulte. Les autres sont sublimées en activités psychiques supérieures, et viennent nourrir le goût de la culture morale et intellectuelle : on voit apparaître à cet âge le sens esthétique et même des inquiétudes métaphysiques, notamment la préoccupation de la mort. Quant aux éléments infantiles subsistant, comme le désir d'être aimé, de donner et de recevoir des caresses, ils sont réglés par l'inhibition. La grande importance de cette sorte d'oblation des premières poussées affectives est dans son caractère hétérocentrique. L'aimance, qui était d'abord captative, jalouse et cruelle, apprend à se donner en laissant aux êtres et aux objets leur indépendance. L'amour désintéressé sera désormais possible. Il s'exerce même déjà : c'est l'époque des grandes amours puériles et sentimentales.

Les curiosités enfantines sur la naissance et la sexualité, extrêmement précoces [1], se développent beaucoup à cet âge. Elles sont normales et générales. Il ne faut pas trop se réjouir d'un enfant qui ne pose pas de questions : il est l'objet d'une inhibition dangereuse. Ces curiosités s'égarent, si on ne les guide, dans les conceptions les plus fantaisistes. Or c'est l'époque la plus abandonnée de ce point de vue. D'une enquête faite en Amérique (et les résultats seraient voisins en beaucoup de pays) il ressort que l'âge moyen où les enfants reçoivent leurs premières impressions précises concernant le sexe est de 9, 6 ans, l'âge moyen de la première instruction sexuelle convenable : 15, 6 ans [2]. Pendant six ans le plus turbulent et le plus sournois des instincts reste à l'abandon ! Il est dangereux de réprimer brutalement ses curiosités, en rabrouant l'enfant ou en lui faisant honte de ses questions. On brise des fibres extrêmement sensibles. L'enfant est envahi de sentiments de culpabilité qui se développent en ondes ; avec la dissimulation et les mensonges des parents, auxquels il ne croit pas, même s'il fait semblant d'y croire, il apprend pour la première fois souvent à cette occasion, et de l'autorité même qui le guide, le mensonge et la dissimulation, il risque d'adopter de ce jour l'un et l'autre comme moyen de défense personnelle ; enfin le tabou porté sur ces curiosités peut frapper toutes les autres et bloquer plus ou moins, par une inhibition induite, tout le développement de l'intelligence. Il forme des esprits de perpétuels douteurs, hésitants, toujours insa-

1. Pour Freud, elles commencent parfois avant la troisième année.

2. J. Exner, cit. par ALLENDY et LOBSTEIN : *Le problème sexuel à l'école*, Aubier, s. d., p. 27.

tisfaits, et inaptes à réaliser. Ce n'est pas une raison, écrit avec beaucoup de mesure une apologiste de l'éducation sexuelle précoce, Sophie Morgenstern [1], pour tomber dans l'exagération inverse. Mais il importe de ne faire aucun mystère de la différence anatomique des sexes, d'éviter à son propos tout sous-entendu, et de se garder d'en parler avec moins de naturel que de toute autre. Il n'est besoin de répondre que lorsque l'enfant questionne, et strictement à chaque question. Ses premières questions portent sur le rôle maternel dont on peut l'informer très tôt sans inconvénient. Quoiqu'on fasse, la règle de S. Morgensten est excellente : ne jamais mentir, à quelqu'âge que ce soit. L'âge optimum pour l'initiation complète semble se situer de neuf à douze ans : la froideur sexuelle relative de cette période écarte l'effervescence affective qui peut en résulter plus tard.

Vient la puberté et ses transformations, qui ont fait l'objet de travaux considérables dont nous ne pouvons ici qu'évoquer les résultats [2]. On voit qu'elle ne marque pas, comme on l'a cru longtemps, l'apparition de l'instinct sexuel, mais le moment où il atteint son intégration et sa différentiation définitives.

La vie sexuelle adulte normale se distingue par trois signes : 1° l'impulsion qui pousse l'individu à réaliser un but sexuel n'est plus systématiquement inhibée ; 2° elle est orientée vers des étrangers, non plus vers les parents ou vers l'entourage immédiat ; 3° le désir d'aimer l'emporte, surtout chez l'homme, sur le désir d'être aimé. Mais avant de parvenir à cet équilibre définitif, la sexualité subit encore, comme si un adversaire secret s'acharnait à la séparer de son but, un assaut général de toutes les menaces passées. Jones a montré en effet qu'elle récapitule, au seuil de son essor, tout le développement des cinq premières années, non à la lettre, mais dans une figure globalement symétrique. Les individus qui ont éprouvé quelque difficulté à franchir une des phases de la première enfance éprouvent la même difficulté à dépasser la phase correspondante de l'adolescence ; de même, si une des phases a dominé jadis, elle dominera encore ici.

Nous retrouvons donc, lors de la prépuberté (onze à douze ou treize ans pour les filles, entre onze et quatorze pour les garçons), une première phase de tendance autoérotique, avec tendance à l'intraversion, à la culture du moi. L'enfant est subitement timide, réservé renfermé. Cet autoérotisme assez sublimé accompagne

3. *La Psychanalyse infantile*, 71 s. Les psychanalystes ont apporté d'utiles contributions sur ce problème. Voir PFISTER : *La psychanalyse au service des éducateurs* ; Marie BONAPARTE : *De la prophylaxie infantile des névroses* ; JONES : *Traité de Psychanalyse*, ch. XXXVII ; BAUDOUIN : *op. cit.* 88 s.

2. Cf. MARRO.

d'ailleurs une période de frigidité sexuelle : celle où, selon le Docteur Schemin, l'initiation sexuelle court le moins de risques de provoquer un choc émotif. Elle correspond à la cinquième-quatrième des lycées. On doit spécialement surveiller alors la tendanceau gigantisme, à l'émotivité, et chez les garçons les allures féminoïdes, où peut se trouver l'amorce d'un déséquilibre postérieur.

A ce moment, il arrive que le jeune garçon gentil et bien élevé se transforme soudain en un gamin malpropre, grossier, extravagant, entêté, paresseux : la phase « sadique-anale » marque alors son passage avec éclat. Mais elle est souvent plus discrète, ne se révèle qu'à des actes impulsifs isolés.

Le narcissisme peut se présenter sous un aspect positif : présomption, vanité, assurance provoquante, ou négatif : sentiments d'infériorité, manque de confiance en soi. Parfois il alterne de l'un à l'autre chez le même sujet.

La phase de tendance homosexuelle est la plus dangereuse de toutes. L'individu est devant un pas définitif à faire, une adaptation qui lui coûtera de gros efforts physiologiques et psychologiques. L'inertie, qui du dedans menace la vie, tend à le faire reculer, se satisfaire des situations et des solutions acquises. Le léger repli qu'il marque toujours alors dans la direction homosexuelle est normal, s'il ne se stabilise pas. On le reconnaît, bien qu'il varie énormément en importance d'un sujet à l'autre, à certains attachements passionnels des élèves pour un professeur ou pour un camarade. La masturbation y est très fréquente, et bien qu'elle doive rapidement disparaître pour ne pas devenir anormale, il est dangereux d'éveiller à son sujet, en un moment aussi fragile de la sensibilité, des sentiments de culpabilité accablants. Ceux-ci risquent de laisser des stigmates aussi graves que ceux d'une masturbation habituelle, sous forme de chocs émotifs aux suites incalculables. Ils poussent notamment à la frigidité ou aux états intersexuels. Au lieu de jeter l'adolescent dans la terreur morale et le dégoût de soi, on lui représentera plus utilement l'impasse où il risque de s'engager. L'activité masturbatrice est une activité déviée de sa fin et privée de la discipline de la réalité. Celui qui en devient l'esclave agit désormais sans but, manque de contrôle, de persévérance et de direction, son attention se refuse, sa volonté est ruinée. Sa vie affective est dominée par les composantes infantiles, égoïsme et violence destructrice : il se dénonce aux seules sautes du caractère. Il mêle un cynisme brutal à une timidité maladive. L'habitude d'une vie secrète inavouable le conduit à la dissimulation, à une absence ordinaire de franchise, de netteté ; l'auto-accusation toujours renaissante, toujours découragée, le livre à toutes les désadaptations du sentiment d'infériorité. Tout cela peut

finir au surplus en neurasthénie (Marro) ou par diverses anomalies sexuelles.

Le danger de cette phase est le refus du sexe. Il ne faut négliger aucun moyen d'avancer l'âge de l'acceptation du sexe, Plus tôt le garçon se sentira garçon et la fille se sentira fille, nous dit justement le Dr Pichon, plus tôt le premier aura les cheveux coupés et sera habillé en garçon, plus tôt la fille sera en robe, mieux cela vaudra. Les mères ont souvent à ce sujet des aveuglements coupables ; et pour de puériles fantaisies, il leur arrive de compromettre définitivement l'équilibre affectif de leur enfant. La mère de Wilde le garda longtemps près d'elle avec un soin jaloux, en lui imposant, jusqu'aux approches de la puberté, des vêtements féminins ; on sait ce qu'il en advint. Il est des cas qui, pour être moins extrêmes, n'en restent pas moins pénibles ; de longues boucles trop longtemps gardées ont empêché bien des garçons d'atteindre commodément leur virilité. Rien n'est plus pernicieux aussi que d'exciter un sexe contre sa condition, ou les sexes l'un contre l'autre, comme font ces mères révoltées qui braquent la sensibilité de leurs filles contre « les hommes » en général, et ces adultes qui se plaisent à éveiller déjà le mépris réciproque entre petits garçons et petites filles. Les jeux communs ont l'avantage d'apprendre aux deux sexes à s'admettre l'un l'autre et à ne pas chercher à jouer chacun le rôle de l'autre. Les détourner l'un de l'autre pour les « préserver », c'est ouvrir la porte à toutes les anomalies, ou du moins retarder, avec la maturation sexuelle normale, l'équilibration définitive du caractère [1]. Du même point de vue, l'abus des milieux sportifs où la séduction du corps et la vanité des prouesses ne se produisent qu'en milieu masculin n'est pas sans danger. Il n'est pas jusqu'à la fréquentation exclusive du même sexe dans les mouvements de jeunesse qui n'appelle des orientations éducatives complémentaires. Il est à remarquer d'ailleurs que dans certains pays comme la France, le souci du couple, entendons par là très largement le souci des rapports de camaraderie intersexuelle individuelle, est précoce et général ; il préserve l'adolescence de certaines orientations anormales plus fréquentes dans les pays où l'adolescent se sent d'abord membre d'une communauté

1. En dehors de la coéducation réglée par la famille, le problème de la coéducation scolaire est trop complexe pour qu'il soit abordé ici. Il dépend sans doute des latitudes et des mœurs. Certaines expériences (surtout nordiques) semblent heureuses : l'adaptation mutuelle est facilitée, beaucoup plus de simplicité et de netteté règnent dans les rapports entre garçons et filles. Le Dr Pichon la croit favorable au contraire à l'hostilité des sexes, la femme y étant, dans l'émulation scolaire, considérée comme l'ennemie à vaincre alors qu'elle doit toujours être considérée comme appartenant au loisir, à la récompense, au bonheur. Reste à savoir si l'on ne pourrait pas donner à l'émulation une place plus réduite dans la psychologie de l'écolier.

virile, ou féminine. Toute une caractérologie sociale pourrait être établie sur la précocité, la valeur et l'influence de la conscience du couple. La misogynie et son contraire, la tendance à considérer comme brutale toute forme virile ou comme efféminé tout sentiment aimable se présentent souvent avec beaucoup de prétention et de théories : ces cas de survirilisme ou de surféminisme traduisent toujours une impuissance à l'adaptation sexuelle normale.

C'est au même âge qu'une fixation affective excessive du garçon à sa mère et l'influence précoce, anormalement sentimentale ou profonde, de la mère ou d'un milieu féminin risque de détourner le garçon de l'acceptation de son sexe. Ce double courant de possessivité intense, exclusive et jalouse entre la mère et le fils se heurte à la barrière des convenances morales, et comme la mère reste enveloppée d'un nimbe d'idéale pureté, la sexualité se voit disloquée. La composante d'émotion sexuelle devient incapable de produire son effet normal, et se désexualise en sentiment tendre ; cette tendresse imprécise garde, de son déracinement premier, où qu'elle se porte, sur la ferveur religieuse, sur la sensibilité artistique ou sur l'amitié, quelque chose de mièvre et de maladroitement puéril ; elle flatte souvent l'illusion des parents qui, dans cette apparence diaphane, croient lire on ne sait quelle supériorité spirituelle. Une psychologie plus réaliste est venue démasquer ces rêveries ambiguës. La vraie chasteté est une chasteté conquise et robuste. Elle n'a rien de commun avec ce rêve aérien dont les coulisses sont toujours malsaines. C'est à se demander s'il n'est pas une sorte de rideau jeté par l'instinct pour se duper lui-même. L'expérience montre, en tous cas, que cette volatilisation de l'instinct ne comporte que deux issues, toutes deux aberrantes : ou bien elle est effective, et produit des eunuques ; ou bien la sensualité, privée de direction précise vers un objet extérosexuel, loin d'avoir désarmé, s'abrite dans les recoins, se fait tortueuse, honteuse et compliquée et toujours plus ou moins autoérotique. Les cas les plus bénins se résolvent en habitudes masturbatoires. Pour les autres, quand le développement sexuel poussera l'individu à chercher un autre objet sexuel que son propre corps, il sera doublement écarté de la femme, par son émotivité sexuelle atrophiée sous les refoulements et par une sensualité génitale fixée autoérotiquement. Ainsi naît l'homosexualité. Si celle-ci comporte des prédispositions congénitales, elle est loin d'être fatale, et des éducations absurdes en portent souvent la responsabilité [1].

1. KRAFFT, EBIN et MOLL *(Psychopathia sexualis,* 708) « Il est manifeste que souvent des prédispositions congénitales ne se développent pas, bien qu'elles aient dû être transmises intensément à l'individu engendré. Dans bien des cas de perversions sexuelles, il nous faut tenir compte de ce que

Ce qu'une abondante littérature appelle « l'éducation de la pureté » doit être repensé et assaini en tenant compte de ces erreurs. Une des plus courantes, et qui vient renforcer dangereusement la fixation à la mère, est l'idéalisation déréglée de la femme. Au lieu d'attacher de hautes valeurs au désir d'un amour réel, dessiné, accompli et limité par là-même, on suspend les puissances amoureuses de l'adolescent à une sorte d'absolu sans forme, fait d'une exaltation de tous les incompossibles dans l'irréalisable. Denis de Rougemont a recherché aux sources de l'histoire de l'Occident [1], dans la tradition des Cathares et de l'amour courtois, d'Yseult à Dulcinée, la naissance du thème de l'amour impossible ou inaccessible. Celui-ci, quelle que puisse être la richesse des résonances qu'il développe en route, et quand bien même il ne croit pas tout à fait à son impossibilité, tue l'amour qu'il paraît exalter. Il détourne souvent du mariage et doit être retenu parmi les causes fréquentes de célibat, dans des milieux de sentimentalité excessive ou de piété mal entendue. Il entrave parfois l'acceptation de la condition sexuelle, et compte dans les causes de l'homosexualité ou de la frigidité. Il paralyse à l'avance l'adaptation conjugale dans la lutte quotidienne. Quand vient l'heure du désenchantement, ou bien le conjoint déçu s'abandonne à une vie médiocre et découragée, sous laquelle couve, tournant en aigreur, un désir brûlant de vengeance inconsciemment dirigé contre le conjoint et contre la vie ; ou bien, de liaison en liaison, il poursuit, dans un toujours ailleurs, une ombre qui l'entraîne à une vie d'ombre [2].

Le choix hétérosexuel, contrairement à cette fuite du réel, représente la victoire définitive du principe de réalité, il consacre l'adaptation conjuguée à autrui et au monde extérieur. Tout le caractère en est affirmé. Sa réussite donne de l'aisance de vie

---

la prédisposition est peut-être congénitale, mais ne vient à développement que dans des conditions qui lui sont favorables ». Marañon, représentant de la théorie hormonale, ne voit dans la cause organique, du moins chez l'homme, qu'une cause négative, responsable de l'indifférenciation, qui donne comme terrain non pas une sexualité déviée mais une sexualité infantile. Pour aboutir à l'homosexualité, qui est une paradifférenciation, il faut qu'intervienne une cause positive, souvent accidentelle (rencontre d'un partenaire masculin dans les premières expériences amoureuses). Moll décrit des cures très réussies où il a réussi à accrocher l'homosexuel sur un objet hétérosexuel. Les échecs de la puberté aboutissent souvent aussi à des développements hystériques ou psychasthéniques.

1. *L'amour et l'Occident*, Albin Michel, 1937.

2. Ces considérations ont leur incidence sur la manière dont est encouragé le culte de la Vierge chez les jeunes catholiques. Plusieurs mariologues ont senti le danger et se sont souciés de maintenir ce culte dans sa simplicité originelle. Il serait intéressant de voir où, dans la pratique, ont pu s'infiltrer de l'extérieur les influences venues de la tradition courtoise et des mièvreries baroques.

et d'allure, ses échecs ou ses hésitations, des timidités, des contraintes, des disgrâces. Le rôle de l'insuffisance sexuelle est capitale dans le syndrôme d'échec dont nous parlerons plus loin. Les diverses adaptations sollicitées par la société conjugale et par les nouveaux groupements familiaux achèvent cette mise en place de la personnalité. Un psychologue a dit justement de la vie sexuelle qu'elle est la « pierre de touche de la puissance d'adaptation mentale » (Lyman Wells). Künkel écrit dans le même sens : « La peur de l'amour, c'est la peur de la vérité ». Encore faut-il que le choix sexuel soit aussi proche que possible d'une libre rencontre de deux destins. Réalisé sous la pression des survivances infantiles ou des déviations pubertaires, il porte en lui l'échec. Sous l'influence d'une idéalisation de la femme, il en fait « la promesse qui ne se peut tenir » (Claudel) et dont l'épuisement désaxera l'existence ; mû par la prédominance infantile du désir d'être aimé sur la joie d'aimer, il livre un amour impuissant à un égocentrisme tantôt passif, tantôt aigri ; fantaisie érotique, il s'évanouit avec l'éclat d'une image passagère. Dans l'histoire d'un couple, un élément capital est la qualité du choix primitif et des relations sexuelles qui le suivent : un autre est la lucidité que ce couple apporte à connaître et à résoudre son équation sexuelle propre : le silence mutuel ne fait que pousser vers l'échec définitif ce qui pourrait n'être que de banals accidents de route. Toute l'éducation — ou plus souvent l'inéducation — sexuelle de l'enfance porte ici ses fruits. Encore l'interprétation des faits est-elle constamment compliquée par leur ambivalence. Cette femme qui semble adorer son mari parce qu'elle le gâte et qu'elle le gave, désire secrètement le déviriliser par cet esclavage domestique ; elle ne diffère pas beaucoup de ces prostituées qui elles aussi sont mues par quelque vieille hostilité envers l'homme et sont allées là où elles pouvaient le démoraliser et le ruiner.

On ne confondra pas l'idéalisation de la femme telle que nous venons de l'évoquer, qui commence par une opération à vide antérieure à l'amour vécu, avec le regard miraculeux de l'amour qui transfigure les plus humbles traits, comme s'il savait seul découvrir, au moins en un éclair de temps, les richesses infinies qui sommeillent jusque dans l'être le plus disgrâcié. Nos remarques laissent intact au surplus le problème, d'ordre moral, de l'idéal de chasteté ou de fidélité absolues. Celles-ci ne sont pas une dissolution mais une domination de l'éros. Elles l'élèvent à l'absolu, dans la constance ou dans le sacrifice, incarnation franche d'un côté, assomption totale de l'autre. Elles ne l'exilent pas à la fois du ciel et de la terre dans le *no man's land* des sentiments décolorés et des sublimations sottes.

Le mécanisme sexuel est à ce point délicat et occupe une place si centrale dans l'édification personnelle qu'il n'existe guère, en matière de sexualité, que des cas individuels. Sous leur diversité se dessinent cependant quelques grands types de vie sexuelle. Nous avons déjà rencontré les hypo et les hypersexuels, les fixés et les anormaux sexuels. Chaque fois qu'un refoulement maladroit se substitue à une culture intelligente, il développe le tableau compliqué du refoulé, embarrassé d'inhibitions angoissées de toutes natures, d'obsessions à contre-temps, de sentiments d'accusation et d'infériorité, d'une crainte de la souillure qui explique certaines méticulosités, et d'une peur maladive de l'autre sexe. Kretschmer a décrit les formules complexes du schizoïde et du cycloïde. La vie sexuelle du schizoïde, du dissident social, est généralement compliquée et déficiente, avec de brusques alternatives d'excitation et de refroidissement, selon le rythme saccadé qui est habituel à cette disposition. Il est sujet aux anomalies, aux attitudes infantiles, notamment la fixation à la mère. Timide et inhibé à l'ordinaire, ses saillies sont d'autant plus brutales. Au cœur de sa sexualité aussi passe la cassure invisible qui traverse tout son psychisme : la séparation se fait de plus en plus chez lui entre des satisfactions physiologiques sommaires, notamment masturbatoires, et des formes prépubertaires de sexualité psychique : rêverie, amour à distance pour une personne idéalisée, tel, aux marches de la folie, l'amour d'Auguste Comte pour Clotilde de Vaux, ou dans des régions de plus sereine poésie, les amours lointaines de Dante et de Pétrarque. Cette coupure peut développer à l'excès pruderie, scrupulosité, rigorisme moral sur des fonds troubles et inconnus. On voit une fois de plus combien l'unité personnelle est tributaire de l'équilibre sexuel, et Kretschmer a pu avancer l'hypothèse que l'état des glandes génitales ait quelque rôle dans la schizoïdie. La vie sexuelle du cycloïde, bien adapté à la vie et aux hommes, est d'ordinaire sans incidents, simple, naturelle et vive, avec une force de tempérament dépassant souvent la moyenne, mais bien fondue dans l'affectivité générale. Jamais, chez lui, la sexualité n'apparaît comme un corps étranger, ainsi qu'elle fait chez le schizoïde.

S'il apparaît avec évidence que l'homme et la femme ont, chacun de leur côté, certaines structures caractérologiques en propre, rien n'est encore plus discuté que leurs frontières. On le conçoit aisément. Pour en trancher, il faudrait pouvoir isoler le coefficient sexuel de tous ceux avec lesquels il se fond, ce qui est bien souvent difficile. Tant que la preuve contraire ne sera pas faite, il restera loisible d'attribuer les différences apparentes

des deux sexes à l'éducation et au milieu, notamment à la manière d'aménager le statut de vie de l'homme et de la femme, et à la conscience que les idées reçues leur imposent d'eux-mêmes. Les débats qui s'agitent autour de ce problème sont trop lourds de complexes et de ressentiments pour mûrir sereinement. On a généralement le tort, au surplus, de les engager en termes irritants de supériorité et d'infériorité. Il arrive aussi que ce sont les exceptions [1] qui revendiquent, et qu'elles oublient les dispositions de la majorité. Heymans [2] a proposé la seule méthode qui puisse donner des résultats sûrs et progressifs : c'est une méthode d'élimination expérimentale. Aussi ouvert que l'on soit à ses résultats, il n'est pas probable qu'elle arrive à écarter une différenciation aussi essentielle en biologie et en anthropologie, — peut-être en métaphysique même — que celle de la virilité et de la féminité. La conception de l'identité foncière des sexes n'a guère été soutenue que comme hypercompensation intellectuelle à des refus affectifs du sexe, soit par des hommes passifs désireux de renoncer à la situation d'initiative et de risque qui est faite au leur, soit par des femmes plus ou moins dépitées à la suite de fixations de leur condition infantile, de chocs émotifs ou de déceptions affectives. Des recherches sans préjugé se proposeront non plus d'effacer la différenciation psycho-sexuelle, mais de séparer ce qui appartient au fond permanent et irréductible du tableau caractérologique de chaque sexe, de l'apport historique et éducatif, et d'indiquer de l'un à l'autre les marges de variation. Pour déterminer les constances, Heymans propose trois critères : la diffusion générale de la tendance considérée dans un grand nombre de peuples, de races, etc..., de statut différent, voire jusqu'à l'animalité ; la preuve faite que l'éducation et la culture sont sans influence décisive sur elle, comme il a été établi par exemple de l'émotivité et de la rapidité de conception ; la richesse de ses corrélations avec les propriétés dont il sera déjà démontré qu'elles relèvent du fond psycho-sexuel.

Pour Heymans, la conclusion est déjà assurée, et quant à l'existence d'un fond psycho-sexuel permanent et quant à certains de ses contenus. Le fond sexuel s'affirme si résistant qu'il l'emporte (de trois fois en moyenne) sur le cœfficient héréditaire ; la prédominance, aujourd'hui prouvée, de l'hérédité homosexuelle, incline dans ce sens. L'émotivité, par exemple,

1. « Ce que je combats : l'exception qui fait la guerre à la règle au lieu de comprendre que le maintien de la règle est ce qui donne de la valeur à l'exception. Par exemple ces dames qui au lieu de ressentir comme une distinction leur besoin anormal de science, veulent changer du tout au tout la situation de la femme » (Nietzsche. *Vol. de puiss.* Gallimard, L. IV, aphor. 266).

2. *Psychologie de la femme,* sub finem.

est toujours majoritaire chez les femmes quelles que soient les proportions d'émotivité et d'inémotivité chez les géniteurs. Cette émotivité, qui apparaît comme le pivot de la structure psychique féminine, est la plus solidement établie de toutes les constantes. L'homme, au contraire, considère l'émotion comme un corps étranger à éliminer par un acte-réponse (Hoeny-Siders leben). Nous verrons de nombreux critères distinctifs se grouper autour de celui-ci. Physiologiquement, déjà, les deux organismes ont une allure très différente. L'organisme masculin est une machine puissante, à grand rendement moteur, depuis le spermatozoïde qui, a-t-on dit par figure, n'a que la peau sur les os jusqu'à l'important dispositif musculaire de l'homme adulte servi par une forte capacité pulmonaire et un plus grand nombre de globules rouges, qui lui donnent l'avantage sur des viscères plus petits. L'organisme féminin apparaît en opposition, depuis l'ovule, comme un organisme de réserves, avec moins de muscles et plus de graisse, une capacité pulmonaire inférieure, plus d'eau dans le sang. Le premier de ces organismes est fait pour le travail, la mobilité, la lutte ; le second, plus proche de l'organisme enfantin, pour l'accumulation et la génération (Havelock Ellis). L'homme est tourné vers la puissance, la femme vers la sécurité.

En tout état de cause, l'explication historique de ces différences a ses limites ; elle présente la fragilité de toutes les théories qui ont voulu rendre compte de grandes et durables réalités de l'histoire : religion, révolutions, etc... par quelque machination artificiellement maintenue : leur durée même proteste de leurs attaches naturelles. La condition historique de la femme a sans doute été gravement lésée par des préjugés encore à l'œuvre ; mais s'ils ont si longtemps réussi à l'y maintenir, ce n'est pas sans quelque complicité d'une réalité plus solide et plus valable. « Le sexe, a dit très justement Maudsley, est plus profond que la civilisation ».

Il reste que ces constantes laissent une marge considérable à l'initiative collective de l'humanité. La nature n'est pas un donné immobile mais une puissance encadrée et appelée, entre certaines limites, à une perpétuelle invention. Elle retrouvera toujours son cadre, mais il faut qu'elle le brise cent fois pour qu'il ne l'étouffe pas et qu'elle se retrouve transfigurée dans ses contraintes élargies. Nous connaissons plutôt la condition de l'homme (et de la femme) que nous ne savons leurs limites. L'élan spirituel exige, pour n'être pas vain, que nous gardions toujours, dans notre pensée et dans notre action, le sentiment de cette condition, mais que nous nous gardions de lui fixer des arêtes trop vite préjugées et que nous en remettions généreusement le tracé à l'expérience créatrice. Le sexe est plus profond que la civilisation, mais la personne est plus profonde encore

que le sexe : la grande variabilité des individus en témoigne. Certains milieux où, plus qu'ailleurs, aurait dû porter l'annonce que le royaume de Dieu ne connaît ni mari ni épouse nous donnent la surprise de se montrer parfois les plus rétifs à l'idée d'une transfiguration partielle des servitudes sexuelles. Un assouplissement insensible de la conscience sexuelle peut, sans modifier essentiellement l'héritage psychologique de chaque sexe, dénouer les erreurs historiques et éducatives qui en ont sans doute fixé partiellement le tableau. Au surplus, la nature elle-même n'a pas voulu de l'un à l'autre sexe une coupure absolue. En chacun de nous coexistent, à des degrés variables, les deux principes viril et féminin. Il n'y a d'équilibre sexuel que si l'un d'eux domine nettement, mais une condition de cet empire semble être qu'il fasse à l'autre quelque place. Survirilisation ou surféminisation, comme un certain suradultisme, sont de véritables déséquilibres, non des achèvements : le sexe sacrifié proteste alors de manière désordonnée et clandestine. La féminité n'échappe aux effets psychologiques d'une certaine vulgarité végétative que si elle emprunte à la virilité se netteté d'allures, son ouverture, et quelques-unes de ses disciplines ; l'homme a besoin, pour adoucir sa brutalité, pour comprimer son égoïsme, pour détendre son indiscrétion, pour vivifier son objectivité, d'un peu de cette douceur, de ce désintéressement, de cet abandon, de ce sens fervent de la vie qui sont le meilleur du principe féminin. Bisexualité psychique à dominante monosexuelle sur une sexualité physiologique fermement arrêtée : ainsi peut-on qualifier l'équilibre normal de l'être humain. Il ne s'obtient pas d'un mimétisme sexuel jouant sur une ambiguïté de l'instinct, comme en offrent les états intersexuels, mais d'une harmonie composée avec science et tact entre les valeurs de la sexualité, sans aucune tricherie avec la netteté des affirmations corporelles.

LA RACE

On a tenté, à la suite de Gobineau, de constituer une psychologie des races. Le tableau de Vacher de Lapouze est dans toutes les mémoires : le dolichocéphale, nordique et germanique,

est aventureux, dominateur, créateur, protestant, et se bat avec désintéressement ; le brachycéphale, « démocrate au crâne rond » (Ammon), est frugal, économe, prudent, méfiant, niveleur, médiocre et catholique. Par malheur pour cette doctrine hardie, la dolichocéphalie est très répandue dans les peuplades primitives : Hottentots, Achantis, Papous, Tasmaniens, Botocudos, etc... Weiderreich, au surplus, a montré que la plupart des grands penseurs Allemands sont brachycéphales.

Un effort plus scientifique a été fait depuis lors, à la recherche des composantes raciales du psychisme. Il n'est devenu fructueux que lorsqu'on a abandonné la méthode statistique inventoriale, pour une conception dynamique du portrait racial. Celle-ci a été introduite définitivement par Clauss, avec la notion de style, d'attitude à l'égard du monde [1]. Mais Kretschmer avait déjà donné le branle, notamment dans son étude sur l'homme de génie [2]. Ses résultats étaient loin de satisfaire les prophètes de la « pureté » raciale. Ne montrait-il pas que le génie serait dû, dans son conditionnement racial, à la brusque intrusion d'un sang étranger dans une bonne ascendance de parfaite santé mentale ? La répartition géographique montre qu'il est produit en grand nombre dans les régions où deux races humaines sont en contact et s'infusent mutuellement leur sang, alors que les régions où ces mêmes races se trouvent à l'état pur sont très pauvres de grands hommes : ainsi, malgré la grande aptitude musicale de la race alpine, la Suisse, le Tyrol, les Tchèques n'ont donné à peu près aucun grand compositeur, mais ceux-ci par contre se concentrent sur leur pourtour. Des sauts heurtés semblent aussi parfois conditionner des périodes de scepticisme, comme il arrive souvent après les grandes conquêtes. Des disciples de Kretschmer, de leur côté, ont essayé de ramener les types morphologiques de leur maître à des types raciaux : les leptosomes seraient nordiques, les pycniques alpins, les athlétiques dinariques (Pfuhl). Mais outre que la division tripartite des races européennes est fortement contestée, ces assimilations s'accordent mal avec plusieurs données, notamment la brachycéphalie courante du leptosome. Weiderreich retrouve les deux types dans tous les pays et Henckel a montré qu'en Suède, où la race nordique est la plus pure, leur proportion aux pycniques est la même que partout ailleurs.

Ces difficultés n'ont pas découragé les travaux qui sont

1. CLAUSS : *Rasse und Charakter*, 1936.
2. Berlin, 1931.

sortis en grand nombre ces dernières années [1]. A ne prendre que les races pigmentées, il semble bien qu'on ne puisse nier certains grands traits d'unité psychologique entre leurs ressortissants. La race blanche vit surtout dans l'avenir et l'innovation créatrice. Elle a créé la science et la civilisation pour augmenter son progrès, son confort, sa connaissance à l'infini (Deniker). Le noir, à l'opposé, vit surtout dans le présent : son psychisme est très voisin de celui de l'enfant, avec sa soumission aux besoins physiques (boire, manger, sexualité) et sa mobilité. Sa conscience étroite, absorbée par la sensation et le mouvement du moment, a peu de marge pour la remémoration et le souci de l'avenir : imprévoyant, il ne vit que dans l'actuel (Schweitzer). Son affectivité est changeante, sa conduite explosive, avec une forte propension aux désordres spasmodiques, aux diffusions émotives. Son intelligence est limitée par le rétrécissement de conscience. Des travaux de Peterson, il apparaît que 83 % des Blancs sont intellectuellement plus capables que le Nègre moyen, alors que seulement de 15 à 18 % des Nègres atteignent la moyenne des Blancs. Les travaux de divers auteurs, appuyés à des méthodes différentes, convergent remarquablement à ce propos. Le Jaune a longtemps passé pour conservateur, vivant surtout dans le passé, avec ses morts et ses traditions, ses rites et son formalisme minutieux, derrière ses murailles hermétiques et ses ports entr'ouverts aux progrès. Il serait plus vagotonique que l'Européen. Les Rouges sont à dominante respiratoire. Une grande intelligence sensorielle et musculaire leur donne des qualités d'action : ruse, habileté. On s'accorde à y joindre de grandes qualités sociales et morales. Ces esquisses, qui ont été poussées beaucoup plus loin [2], semblent autorisées par des milliers d'expériences. Cependant, que vaut encore le tableau du Jaune après la récente histoire du Japon et de la Chine nationale ? Celui du Nègre pour les « nouveaux nègres » d'Amérique, pour les Africains de demain ? [3].

L'incertitude de la psychologie raciale traduit l'incertitude même de la notion de race. Il est excessif de dire avec Finot

1. Citons, les événements ne nous ayant pas permis d'en avoir plus ample connaissance : PFAHLER : *System der Typenlehren*, 1929 ; *Vererbung und Schicksal*, 1932 ; VON EICHSTEDT : *Grundlagen der Rassenpsychologie*, 1936 ; PETERMANN : *Das problem der Rassenseele*, 1936 ; NOHL : *Charakter und Schicksal*, 1938 ; HELWIG : *Charackterologie*, 1936 ; CLAUSS : *op. cit.* ; D. KLINEBERG : *Race differences*, New-York, Londres, Harper, 1939.

2. Voir les deux ouvrages, vieillis mais encore intéressants, de Ch. LETOURNEAU : *La psychologie ethnique*, 1901 et A. de QUATREFAGES : *L'espèce humaine*, 1911, et la bibliographie de HARDY : *Géographie psychologique*, Gallimard, 139.

3. HERSKOVITZ : *Le nouveau nègre.*

que les races ne sont qu'« une fiction de notre cerveau »[1]. Ce qui est cependant une fiction, dans les brassages incessants de l'histoire, c'est la notion de race pure. Il est impossible de préciser où l'une commence, où elle finit. « La race est indélimitable, écrivent P. Lester et J. Millot[2], on ne peut établir de façon précise les contours, et chacune passe par des transitions insensibles à ses voisines ». N'est-ce pas Gobineau lui-même qui proclame : « Mélange, mélange partout, toujours mélange ». La race est attaquée par cela même qui l'a produite : le milieu et l'hérédité[3]. Aussi bien les anthropologues ne tombent-ils jamais d'accord sur leur dénombrement. Comme tous les types, le type racial est un abstrait : aucun des individus que l'on range sous lui ne possède l'ensemble de ses caractères distinctifs et ils les enfouissent souvent sous la masse de leurs déterminations individuelles : si bien que les différences sont souvent moins accentuées d'une race à l'autre qu'à l'intérieur d'une même race. De plus, les races évoluent et se transforment incessamment. Il faut une sorte de mise au point arbitraire pour les saisir comme des donnés : « De trop loin, elles se fondent dans l'espèce, de trop près, elles se résolvent en individus »[4]. Les inégalités raciales ne peuvent être que des inégalités de degré, des inégalités circonscrites donnant à toutes les races un budget total approximativement équivalent, et des inégalités provisoires qu'il est dans l'avenir de la magnifique aventure de l'homme de résorber, sans pour autant uniformiser la terre. Si les Chinois et les Égyptiens, disait justement Quatrefages, avaient pu juger nos ancêtres, au fond de leurs forêts, comme nous jugeons trop souvent les races étrangères, ils nous auraient sans doute considérés comme irrémédiablement inférieurs. Il ne faut attendre de la typologie raciale que d'assez maigres secours pour la caractérologie.

---

1. *Le préjugé des races*, 1928.

2. *Les races humaines*, Colin, 1936. Cf. l'étude de Millot dans les « Études Carmélitaines » : *Les hommes sont-ils égaux ?* 1940.

3. Avant-propos de H. Berr à Pittard : *Les races et l'histoire*, 1924.

4. J. Millot : *Égalité et races*, dans « Les hommes sont-ils égaux ? » Études Carmélitaines, 1940. Dans ce même article, M. Millot note que la croyance à une inégalité marquée des races semble être un caractère racial des Nordiques. Même aux Indes le système des castes est importé du Nord.

LES AGES DE LA VIE

Lorsque le temps vécu, avant l'avènement de la machine et de l'imprimerie, n'avait de mesure que les rythmes du corps et ceux des saisons, les âges de la vie marquaient profondément la conscience individuelle. Échelonnés en banderolle sur le chemin de l'existence, de l'enfant au vieillard, ils sont un des thèmes les plus fréquents de l'iconographie médiévale. Il y avait les âges, comme il y avait les états, chacun portant immuablement ses caractères et ses devoirs. Le rationalisme moderne tend à nier les âges comme toutes les différenciations qui ne se laissent pas réduire aux clartés de la raison adulte. Cette réaction fut utile pour briser ce que les cadres précédents avaient d'immobile et de rétif aux poussées de l'invention. Mais la psychologie devait, tout autant que les rapports humains, pâtir de ses outrances. Le siècle de la Raison pure est le siècle de l'Adulte, il consacre son exclusivisme, ses préjugés, son sens étroit et utilitaire du réel, son orgueil obtus. Il a fallu que cette erreur s'amortît sur un siècle encore pour que l'on redécouvrît, sous l'homme abstrait, les visages irréductibles qu'il revêt tour à tour. De l'un à l'autre, il traverse des crises de transition où toutes ses forces, absorbées par une récréation de soi, se trouvent en état de moindre résistance.

La caractérologie de l'enfant est née la première, notamment à partir des travaux de Künkel, Ch. Buhler, Stern en Allemagne [1], et de Piaget, en Suisse, qui a tenté de définir une « mentalité enfantine » comme on avait établi l'existence d'une « mentalité primitive ». Le monde de l'enfant commence aujourd'hui à se dessiner avec précision, avec ses traits dominants : animisme, émotivité, impulsivité. Ce sont les traits mêmes que l'on retrouve chez l'infantile adulte. Mais parler de « l'enfant » au singulier, c'est encore s'arrêter en route, sur le chemin de la réalité. Il y a une typologie enfantine spécifique, à laquelle les travaux de Künkel fournissent un excellent point de départ.

1. Kunkel : *Jugendcharakterkunde.* Ch. Buhler : *Kindheit und Jugend,* éd. Hirzel, Leipzig, 1931, 3e éd. ; W. Stern : *Psychologie der grünen Kindheit* 5e éd., Quelle et Meyer, Leipzig, 1928.

S'ils ont jeté sur l'enfance une lumière trop unilatérale, Freud et son école, spécialement sa fille Maria Freud et Ch. Baudouin [1], ont cependant le mérite d'avoir dégagé les composantes sexuelles du psychisme enfantin et mis les premiers en évidence l'importance capitale, pour la vie entière, de l'histoire affective de la première enfance.

Stanley Hall avait le premier parlé de l'adolescence comme d'un tout [2]. Il ne nous fait pas oublier les précurseurs français tels que Proczek et R. Martin. Mais la caractérologie juvénile et la caractérologie de l'adolescence ont connu leur principal développement en Allemagne, avec les travaux de Spranger et de W. Stern [3]. Spranger, réagissant contre l'habitude de ne voir dans la puberté qu'une crise fondamentalement organique, a contribué à identifier psychologiquement l'adolescence, en décrivant une « puberté morale » aussi caractérisée que la puberté physiologique. L'attention s'est récemment portée sur un âge prépubertaire qui se dégage avec une individualité de plus en plus nette de la seconde enfance, qui le précède, et de la puberté, qui le suit. L'expérience des mouvements de jeunesse, qui se déroule depuis quelques années sur une échelle d'une ampleur jusqu'ici inconnue, doit permettre de distinguer au sein de l'adolescence et de la première jeunesse, différents chez le garçon et chez la fille, des âges divers qui sollicitent des éducateurs des réponses bien distinctes : quelques déboires eussent été évités sans doute si l'on n'avait traité les uns et les autres avec les mêmes méthodes, les mêmes journaux, les mêmes organismes parfois. Certains adultes restent perpétuellement puérils comme d'autres infantiles : leur psychisme d'adolescents est marqué d'indécision turbulente, de revendication et d'inhibitions de toutes sortes.

L'âge adulte a été longtemps le favori des recherches caractérologiques. C'est l'âge des adaptations, des équilibres des structures définies. La psychogénèse a fait justice de leurs clartés trompeuses. Mais enfin, sauf indications contraires, notre psychologie est une psychologie d'adultes.

La psychologie de la vieillesse n'est encore qu'esquissée [4].

1. Voir Ch. BAUDOUIN : *L'âme enfantine et la psychanalyse*, Delachaux et Niestlé. Cf. aussi Dr ALLENDY : *L'enfance méconnue*, Cahiers « Action, et pensée », Genève, 1942 ; Dr Gilbert ROBIN : *Les troubles nerveux et psychologiques de l'enfant*, Nathan, 1935.

2. Stanley HALL : *Adolescence*.

3. SPRANGER : *Psychologie des Jugenalters* ; W. STERN : *De puberteits-leeftijd*, publié en Hollande.

4. Voir, par exemple, P. COURBON : *Sur la psychologie de la vieillesse*, Journal de Psychologie, 1927. — M. Le Senne, dans la notation de Heymans, caractérise le mouvement de l'enfance à la vieillesse comme le passage du type EnAP à nEnAS.

La créativité, qui est prospection dans le temps, s'épuise. Ce qu'on appelle l'égoïsme du vieillard n'est souvent qu'un repli sur le present et sur une mémoire qui, désormais impuissante à créer un avenir, tourne en contemplation de soi. Cette involution modifie tout l'univers du vieillard. Rien ne serait plus faux toutefois de ne faire de la vieillesse qu'un bilan négatif. Elle est le dernier et peut-être le plus dur combat de l'homme contre les puissances de mort. Mais nous avons vu qu'en se délestant des turbulences de l'instinct, elle reçoit autant de force que de faiblesse. Pour l'homme qui a lutté toute sa vie contre l'habitude, elle est le moment où le maximum de raideur dans le jeu de son corps est secouru par le maximum de souplesse dans l'accomplissement de l'esprit. La vieillesse s'installe dans sa victoire, qui est sérénité et rayonnement, ou dans sa défaite, qui est durcissement et avarice ; il dépend en grande partie de nous qu'elle mérite l'un ou l'autre.

A côté des monographies de chacun des âges et des typologies qu'ils engendrent, il y a place pour l'étude de ce qu'on pourrait appeler la dynamique des âges : leurs rapports, leur interaction, leur plus ou moins grande docilité à suivre les sollicitations de la durée, à entrer en scène, à quitter la scène, et les conséquences de cette inertie.

Par la voie montante, il faudrait d'abord envisager la rencontre du monde de l'adulte et du monde de l'enfant, vue par l'enfant. Comment lui apparaît cet étrange univers si peu soucieux au surplus de se faire entendre de lui, et qu'en résulte-t-il pour lui selon que ce monde supérieur lui présente un visage de misère ou de luxe, d'intelligence ou de stupidité, de dureté ou de bienveillance : ici se composerait un chapitre sur l'adulte comme milieu de l'enfant. Puis viendrait la présence de l'adulte à l'adolescence, présence généralement provocante à laquelle l'adolescent réagit par une phase d'autisme et d'hostilité. M. Debesse l'a étudiée sous le nom de « crise d'originalité juvénile »[1]. Elle n'est pas aussi violente chez tous : il y a Rimbaud, et il y a les jeunes gens soumis avant l'âge, pressés d'être vieux. Évoquons pour mémoire le rapport réciproque des divers âges de l'enfance et de l'adolescence, tels qu'ils jouent entre frères et sœurs, selon le hasard des naissances. Peu de chose est dite encore du rôle des vieillards, et spécialement des parents vieillissant, dans la vie de l'enfant, de l'adolescent, de l'homme mûr.

Renversons le sens de l'étude. Qu'elle soit une cause ou un effet, la place que l'enfant occupe dans les préoccupations de l'adulte est un indice caractérologique de première importance. Assez courant est un certain suradultisme, fait de mépris ou

1. DEBESSE : *La crise d'originalité juvénile*, Alcan.

d'indifférence pour l'enfance. Il a ses lettres de noblesse chez plusieurs philosophes rationalistes, et désigne une lacune fondamentale de l'adulte complet. Il est plus fréquent chez l'homme. que chez la femme dans certaines nations que dans d'autres. On tirerait peut-être quelque clarté d'une étude comparée de ce trait avec le comportement de l'adulte envers les animaux ; ce qu'ils ont de frêle et d'inachevé en commun avec l'enfant est sans doute ce qui rebute certains caractères bloqués dans une éducation trop exclusivement formelle ou utilitaire. A l'opposé, des masses d'adultes, notamment de jeunes filles et de femmes, zézayent encore, psychologiquement du moins, et croient vertueux de le faire. Ils confondant la puérilité avec cette vertu d'enfance dont il a été dit qu'elle est la force même du cœur de l'homme. Un cas particulier est celui de la transformation des parents par leurs propres enfants. Il en est que la paternité rend sublimes, d'autres qu'elle rend bêtes. Les uns y sont pris par un mystère qui les entraîne après soi et les déloge de toute médiocrité, les autres n'y trouvent qu'occasion nulle part ailleurs offerte d'exercer une autorité sans justification ni discussion. D'aucuns s'initient dans son exercice à des exigences de la vie personnelle qu'ils n'auraient pas soupçonnées sans l'urgence de ces êtres entièrement suspendus à leurs réponses ; d'autres s'obstinent à n'y voir que des jouets. Il faudrait enfin évoquer la présence au vieillard de l'enfance et de la jeunesse, et leurs effets : chez certains elle dégage des sources de tendresse inconnues qui transforment les plus autoritaires, chez d'autres elle excite un ressentiment affreux et une haine qui va jusqu'à donner la mort.

Un autre chapitre de la dynamique des âges est celui de la docilité plus ou moins grande qu'ils mettent à se céder le pas. Il semble que la conscience de la créativité indéfinie de la durée combatte en nous avec la conscience de la mort et de l'inertie du temps ; un élan et un recul se disputent en permanence notre consentement intérieur.

L'enfance est la période de la vie simple, des abandons confiants, de la soumission facile aux ordres reçus, avec des protecteurs tous proches, considérés comme tout-puissants et omniscients. Ensuite il faudra apprendre, décider, lutter, conquérir, et de plus en plus seul, bien que de plus en plus entouré. L'adolescent hésite, si la vitalité faiblit en lui. Aussi note-t-on parfois chez lui un comportement complexe qui est un refus de passer à l'état adulte : enfants qui mouillent leur lit à titre de protestation inconsciente, qui refusent de porter des pantalons longs, qui jouent interminablement à l'enfant gâté, font des chatteries et des mines en deça de leur âge, restent soumis à l'excès à la première autorité venue, choisissent toujours des

objets infantiles dans les mouvements de leur affection, ou gardent envers leurs parents le type puéril de comportement et d'affection au lieu de laisser leurs sentiments familiaux mûrir avec la succession des âges.

Le passage de l'adolescence avec ses révoltes, son anarchisme, la turbulence insatiable de ses désirs, à l'âge adulte qui demande à l'individu de s'adapter à des situations de fait, de s'insérer dans des continuités, de renoncer au multiple pour choisir quelques-uns, renforce la crise précédente. Certains adultes restent perpétuellement fixés dans cette mentalité juvénile : incapables de passer du désir polygame à l'union stable, perpétuels opposants à toute affirmation et à toute règle, impatients d'originalité à tout prix. Les tempéraments politiques eux-mêmes trouvent souvent leur origine dans ces fixations, indépendamment de la valeur intrinsèque des doctrines qu'ils adoptent : celui-ci, dans une société hiérarchisée qu'anime une bienveillance venue des sommets, poursuit la chaude atmosphère de l'enfance familiale qu'il n'arrive pas à renoncer ; celui-là cherche, à travers les doctrines anarchistes, la fixation d'une adolescence interminable arrêtée dans les rébellions de la puberté. De même, trop de religiosités puériles compromettent la vraie religion au regard des esprits forts, et souvent des fixations juvéniles expliquent les manifestations d'anarchisme religieux.

Au bout de la maturité, enfin, se place la ou plutôt se placent les crises de vieillissement. La première se situe en pleine jeunesse encore, vers trente-cinq ou quarante ans, quand la vie commence à refluer sur elle-même, à se percevoir décidément limitée, à mesurer les premiers échecs et la diminution des chances, à sentir les malaises initiaux de tous les refoulements de la tumultueuse prime jeunesse. La pathologie mentale connaît assez bien les accidents de ces crises en paliers. La psychologie normale s'est beaucoup moins occupée de leur évolution habituelle. Elle peut marquer très tôt le caractère de la femme, qu'une certaine presse obsède du souci de la première ride, du premier empâtement. L'industrie humaine n'est pas sans quelque prise sur elle. On est jeune beaucoup plus longtemps, du moins en apparence, aujourd'hui que sous Balzac qui mettait à la retraite la femme de trente ans. Un peu plus de sport, et la limite sera encore reculée. Un peu plus de science... Mais elle vient toujours une fois, et son acceptation plus ou moins aisée marque l'âge déclinant de façon très différente.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES PROVOCATIONS DE L'AMBIANCE

II. L'AMBIANCE CORPORELLE (suite et fin)

LES COMPLEXES NEURO-ENDOCRINIENS

Il est aujourd'hui à peu près impossible de séparer les corrélations psychiques des secrétions internes et celles du système sympathique, si étroite est la réciprocité des deux systèmes [1]. L'interaction des diverses endocrines se révèle, de son côté, comme très complexe. La plupart sont couplées : quand l'une des glandes du couple est en défaut, l'autre s'hypertrophie et surfonctionne, et inversement. En plus de cette compensation réciproque, certaines glandes exercent sur d'autres un patronage plus ou moins unilatéral ou du moins hiérarchisé : ainsi l'antéhypophyse tient sous sa dépendance une grande partie de l'action de la thyroïde et des glandes génitales, la thyroïde agit sur les glandes génitales ; ces dernières cependant ont aussi une certaine action, quoique plus faible, sur la thyroïde et l'hypophyse. Enfin, de l'hyper ou de l'hypofonctionnement constitutionnels, mais non morbides, des endocrines, à l'endocrinopathie vraie, la frontière est certaine, mais flottante.

Le tableau physiologique de l'activité endocrinienne, est déjà, on le voit, d'arrangement subtil. On ne doit pas attendre une moins grande finesse de ses corrélations psychiques. On a voulu que les secrétions internes réglent toute la personnalité [2]. Si cette affirmation avait un sens, elle serait bien prétentieuse. Nous ne connaissons en fait, faute d'avoir isolé les produits actifs des glandes, que les effets de leurs déficiences ou de leurs excès. Si nous gardons en mémoire la prudence qui doit nous

1. Notamment, l'hypophyse antérieure et les surrénales excitent le sympathique ; le pancréas secrète la vagotonine, excitatrice du parasympathique.

2. BERMAN : *The glands regulating personnality*, 2e éd., 1928.

guider dans l'induction du fonctionnement pathologique au fonctionnement normal de nos organes, nous admettrons que nos conclusions ne peuvent être que provisoires.

Les plus nettes de beaucoup sont les corrélations *thyroïdiennes* [1]. Elles se présentent sous deux aspects :

La thyroïde règle l'équilibre affectif général, elle a été nommée « le chef d'orchestre du concert endocrinien ».

Elle règle aussi la vitesse des processus psychiques, à l'égard de laquelle elle a un pouvoir psycho-excitateur. Elle est la glande de la rapidité. C'est par là qu'elle est aussi la glande de la croissance.

L'orchestre peut s'emballer et cafouiller : l'activité thyroïdienne est importante dans l'émotion.

L'*hypothyroïdien*, avec certains troubles physiologiques et trophiques [2], offre un psychisme engourdi où la vie végétative, par suite de la prédominance vagotonique, enfouit la vie intellectuelle et émotive et amortit l'activité. Torpeur générale, avec un besoin excessif de sommeil, et somnolence fréquente, apathie, paresse, lenteur taciturne, maladresse motrice. La même lenteur caractérise tout le psychisme, pensée, élocution, actes, décisions (bradypsyschisme). Les associations sont difficiles, la mémoire obnubilée, les idées pauvres, le langage souvent troublé. L'affectivité et la sensibilité morale sont frappées d'atonie : indifférent, ce qui ne le prive pas d'un optimisme et d'une expansivité faciles, l'hypothyroïdien est un inémotif, un aboulique, un inactif, un doux malgré de légers accès d'irritabilité. De telles conditions facilitent beaucoup l'activité analytique, et par elle un certain type d'intelligence froide et sans génie. La seule note un peu chaude est donnée par la prédominance végétative de l'activité sexuelle ; mais elle présente souvent un caractère infantile.

---

1. Cf. LAIGNEL-LAVASTINE : *Sécrétions internes et système nerveux.* Revue de Médecine, 1914-15 ; PENDE . *La biotypologie humaine*, Maloine, 1925 ; *Crescenza e ortogenesi*, Milano, 1936. Cf. aussi les travaux de BERMAN, KEMPF, etc...

2. Abréviation du squelette, pouvant aller jusqu'au nanisme (l'hypothyroïdie semble liée aux structures morphologiques « horizontales » picnique, etc..) ; dans l'enfance, retard physiologique, intellectuel, émotif de tous les développements, prédisposition aux troubles vagotoniques ; mauvaises digestions, voracité, constipation, entérite, tendance à l'adiposité et à l'obésité, disposition aux auto-intoxications, angines à répétition, circulation défectueuse avec refroidissements fréquents et frilosité, œdèmes, règles douloureuses chez la femme, migraines ; système pileux rare, cheveux secs et cassants, tendance à la calvitie, vieillesse précoce.

L'*hyperthyroïdie* dessine le tableau inverse [1], celui d'une rapidité rythmique pouvant aller jusqu'au désordre [2]. Elle fait de l'émotif la mobilité même : l'hyperthyroïdien passe allègrement d'un sujet à l'autre, tour à tour, affirme et nie, lasse l'entourage par son humeur sautillante, querelleuse, et ses contradictions sans répit : un chirurgien a dit que la thyroïdectomie était parfois le meilleur traitement prophylactique du divorce. Toutes les réactions fonctionnelles sont très rapides, souvent brusques, avec un temps de réaction minimum, quelquefois explosives, et facilement épuisables : élocution, motricité, pensées, décisions, liaison de la pensée à l'action. L'hyperémotivité prend le plus souvent une allure inquiète, avec tendance au pessimisme et aux phobies [3] ; elle engendre aussi de l'irritabilité et une certaine nervosité fébrile. Le flux des idées est animé et rapide (tachypsychisme) avec tendance à l'agitation mentale et à la fuite des idées. L'intelligence est synthétique par suite de sa capacité à parcourir son champ, à saisir ses données *toto simul* ; elle est dominée par l'imagination, prompte à la fantaisie, passionnée, artiste, intuitive. A la limite, l'hyperthyroïdie est une « émancipatrice anarchique » (Laignel-Lavastine), qui prédispose aux dissociations de la personnalité par l'hyper-excitation des centres sympathiques périphériques.

Les *instables thyroïdiens* (Léopold Lévi) alternent les deux tableaux de l'hyper et de l'hypo-thryoïdie et parfois les combinent : un sujet sera hypothyroïdien au point de vue intellectuel, hyperthyroïdien au point de vue moteur. Il est remarquable que c'est une légère insuffisance thyroïdienne qui donne le tableau de l'irritabilité au lieu de celui de l'hypothyroïdie.

La *parathyroïde* n'offre pas, dans l'état actuel des connaissances, d'incidence psychique très notable. Pende, cependant, a décrit un hypoparathyroïdien hyperexcitable, mais l'existence d'un tel tempérament reste problématique.

---

1. Physiologiquement : dès l'enfance, formes élancées (leptosome de Kretschmer), maigreur non exclusive nécessairement d'une certaine harmonie longiligne, précocité de tous les développements psychiques et morphologiques ; prédisposition aux troubles sympathicotoniques, hyperthermie : température de moyenne élevée et montant vite, pouls toujours trop rapide, sueurs ; règles insuffisantes chez la femme, tendance aux congestions locales, aux diarrhées ; système pileux abondant. Puberté précoce. A l'âge adulte, juvénilité persistante dans les formes du corps, les cheveux et les dents sont longtemps conservés ; dans la vieillesse, cette pseudo-juvénilité psychique et morphologique persiste. Hypersexuel psychique.

2. Lapicque et Bourguignon ont montré que la chronaxie corticale, à savoir la perméabilité à l'influx nerveux, est raccourcie chez les hyperthyroïdiens, ce qui permet de mesurer expérimentalement leur tachypsychie.

3. L'hyperthyroïdie joue un certain rôle dans les psychoses maniaques dépressives, mais ne le joue que sur un fond constitutionnel.

Les irrégularités des sécrétions génitales ont des effets échelonnés entre deux types limites :

L'*hypogénital* (insuffisance testiculaire ou ovarienne acquise, infantilisme, castration) se présente avec de l'apathie générale, de la dépression, de la lenteur, de la puérilité, de la couardise. L'intelligence est souvent assez bonne, parfois hypernormale, comme si dans la loterie des dons il lui arrivait alors de regagner, dans un heureux coup, ce que perd le plus puissant des instincts. L'instinct sexuel est absent, inversé ou exagéré ; il s'accompagne de tous les stigmates qui s'opposent à une virilité ou à une féminité saines : abaissement de la moralité, ruse, hypocrisie, versatilité, phobies, anxiétés et impulsions, niaise vanité sexuelle. Les troubles de la ménopause peuvent s'accompagner, mais pour un temps limité, d'un tableau psychique semblable à celui que nous venons de décrire, avec forte tendance aux troubles mélancoliques [3].

L'*hypergénital*, qui se révèle dès l'adolescence par un développement sexuel précoce, présente à l'inverse une excitation de l'humeur parfois poussée jusqu'aux troubles maniaques, manifeste dans sa loquacité, une sorte d'énervement continu. Le psychisme est vif, fantastique, intuitif, la volonté affirmée et agressive [2]. Les sensations confuses qu'il ressent développent parfois en lui des complexes de culpabilité inconscients qu'il décharge avec violence sur des boucs émissaires.

Il semble que l'endocrinologie soit impuissante à expliquer les états intersexuels. Les médications endocriniennes renforcent l'appétit génital brut, mais sans l'orienter, aussi aboutissent-elles souvent à des pratiques autoérotiques. Le problème de l'intersexualité reste essentiellement un problème psychologique.

Les autres systèmes endocriniens ont des indices caractérologiques beaucoup moins prononcés.

L'hypophyse ou glande pituitaire, par son lobe antérieur sécrète des hormones excitant directement ou indirectement la croissance, notamment la croissance en largeur, et dès la prépuberté. Mais cette fonction trophique, selon qu'elle est en excès ou en défaut, s'accompagne d'incidents psychologiques.

---

1. L'hyposexuel est (selon Pende) de corps long à tronc court, membres longs, spécialement les membres inférieurs, les mains et les pieds. Le faciès, puéril, est rapidement vieux. Les caractères sexuels secondaires sont déficients.

2. Morphologiquement (Pende) : corps court à tronc long, membres courts. Le syndrome hypergénital est souvent une combinaison d'hyperactivité testiculaire ou ovarienne et d'une hyperthyroïde.

3. *Évolution psychiâtrique*, tome III, fasc. 1.

L'état *hypopituitaire* aboutit au nanisme s'il est prononcé [1]. Il accompagne un psychisme puéril, instable, inquiet, capricieux, dépourvu de sens critique, incapable d'attention, de concentration, et de critique, le tout ne pouvant produire qu'une volonté faible.

La disposition *hyperpituitaire* [2] donne des tempéraments lents et hypoémotifs, froids, égoïstes, flegmatiques. La sphère instinctive élémentaire, végétative et animale, prévaut massivement sur la sensibilité et sur l'activité de l'esprit ; les tendances altruistes sont très pauvres. L'intelligence, quand elle tient, est plutôt objective et analytique dans l'objectivité, peu capable d'abstraction et de synthèse, la mémoire très développée. Il s'y joint un certain esprit d'aventure et de la combativité qui raidit une volonté agressive et parfois rebelle. Cet état, enfin, s'accompagne souvent de dépression mélancolique, d'hypocondrie, de tendances à la persécution, d'excitation psycho-motrice, de torpeur et d'obtusion. Il se peut que ces troubles, toutefois, proviennent non pas tant de l'hypersécrétion hypophysaire que de la compression des appareils végétatifs sus-hypophysaires par la congestion de l'hypophyse.

Les *surrénales* sont surtout connues des psychologues par les travaux de Cannon, qui a décelé pendant les émotions-chocs des décharges d'adrénaline liées à l'instabilité sympathique. En dehors de cette hyperadrénalinémie paroxystique, l'influence des surrénales sur le psychisme est très incertaine.

Les troubles en hyper, encore mal connus [3], semblent être accompagnés, dans un corps musclé et puissant, un peu lourd, d'un tonus hypersthénique, hyperactif, violent et optimiste :

---

1. Dès l'enfance, adiposité et développement amenuisé. A l'adolescence, corps rendu féminoïde par l'invasion de la graisse, visage puéril, dents et mâchoires menues, finesse des cheveux et des sourcils, délicatesse et enveloppement des formes. Voracité excessive. Chez l'adulte persiste la ligne féminine du corps, avec hypophasie sexuelle et insuffisance de tous les caractères pubéraux.

2. L'hyperfonctionnement pituitaire est de règle dans l'acromégalie (croissance en largeur) et dans le gigantisme (croissance en hauteur). A un degré moindre, il donne de grands corps désharmoniques, exagérés en longueur, notamment pendant la puberté, avec chez les femmes un cachet de masculinisme disgracieux. De plus, le corps est de masse supérieure à la moyenne par son poids, avec de grosses mandibules et de grosses extrémités. Force musculaire excessive. Développement sexuel précoce et anormal. Voracité et constipation. L'hyperactivité de l'hypophyse s'accompagne fréquemment d'hyperactivité de la thyroïde et des glandes sexuelles.

3. Ils correspondent à un fort développement musculaire et parfois adipeux, avec corps large et gras, tronc volumineux, chez les femmes de l'athlétisme avec masculinisme accentué, exception faite du développement considérable des seins (Pende).

Falstaff, Léopold Lévi appelle la surrénale la « glande de l'énergie ». L'intelligence est souvent supérieure à la moyenne.

Les troubles en hypo, mieux étudiés [1], se présentent au contraire avec un syndrome psychologique d'apathie, de morosité, de mélancolie même, avec émotivité exagérée. Dans les cas extrêmes, somnolence, confusion mentale et coma. L'intelligence est normale, parfois même hypernormale ; la volonté souvent normale, mais parfois aussi atteinte par l'état dépressif ; l'émotivité exagérée.

On a séparé l'influence de la cortico-surrénale et de la glande médullaire, qui sécrète l'adrénaline. Les troubles de la première, jointe à des altérations des glandes sexuelles, donnent chez les filles la « virilisme surrénal », ou hirsutisme. L'insuffisance de la seconde aboutit au pseudo-hermaphrodisme surrénal.

Le thymus, dont l'influence dans le développement du squelette et de l'organisme paraît importante, surtout dans la jeunesse, semble lié aux surrénales.

Les *hyperthymiques* sont marqués par une excitabilité et une labilité générales du système neuro-végétatif qui en fait des instables de l'activité musculaire (même avec une musculature souvent développée à l'excès) de la volonté, de l'affectivité, et des candidats aux perversions sexuelles et morales. Ils présentent dès l'enfance un type séraphique, beau, délicat à peau transparente, aux cheveux soyeux. Mais dès la puberté ils tendent à l'inversion des caractères sexuels. Leur psychisme reste puéril et prépubère, avec ambivalence sexuelle. L'inhibition des instincts et de l'égoïsme leur est très difficile, ils manquent de sens moral et social. Ils peuvent présenter un bon développement intellectuel de type intuitif artistique, mais sont affectés souvent de puérilisme mental. La volonté est faible et fréquemment pervertie [2]. Au contraire de l'anxieux et du paranoïaque, ils vivent dans une sorte de joie chronique et d'optimisme enfantin.

La glande pinéale, dont Descartes faisait le siège de l'âme, et que nous appelons aujourd'hui épiphyse, est sans action connue sur le psychisme, non plus que les endocrines provenant du pancréas.

1. Corps gracile. Asthénie musculaire et digestive (appétit réduit, estomac et intestin atones), tension artérielle basse, hypophasie génitale, hypothermie habituelle, fatigabilité (Pende). A la limite : maladie d'Addison.

2. Dès l'enfance, le corps présente un développement et une adiposité exagérés, liés à une grande voracité, à de l'inquiétude musculaire et psychique Ils font ensuite des adolescents longilignes à ossature délicate, dont l'érotisme est sans direction précise. Les femmes tendent à l'intersexualité. Les hommes, adolescents et adultes, présentent des formes adipeuses de type féminin, avec tendances homosexuelles (Pende).

De nombreux troubles du caractère relèvent donc de l'opothérapie. Leur thérapeutique restera limitée cependant tant que la médecine ne pourra, comme aujourd'hui, traiter directement que les insuffisances glandulaires. Contre les hypersécrétions, elle a parfois le recours indirect, soit d'exciter les glandes antagonistes, soit de rééquilibrer la sécrétion en hyper par des doses homéopathiques, soit d'injecter le sérum d'un animal ayant subi l'ablation de la glande correspondante.

Si la thyroïde est le chef d'orchestre du concert endocrinien, c'est le système sympathique qui donne le ton et le temps de la symphonie [1]. Un organisme qui brûle sa substance en action doit aménager deux grands ministères de base : un ministère de l'action extérieure, de la vie de relation et de conquêtes, un office de reconstitution des réserves. Hess (Zurich) en 1909, a introduit en biologie une distinction capitale entre le *système animal*, sensori-moteur, qui assure la régulation des rapports entre l'individu et le monde extérieur, et le *système végétatif*, qui règle les rapports de l'individu avec les facteurs intérieurs nécessaires au bon fonctionnement de l'organisme. Le premier est axé sur le système nerveux central, le second sur le système sympathique. Ils sont en liaison étroite.

Ayant pour fonction de maintenir l'équilibre des excitations et des inhibitions, le système sympathique est indirectement un appareil régulateur du psychisme. On sait qu'il se compose de deux appareils distincts par leur structure et par leurs fonctions. Le sympathique (ou orthosympathique) est au service direct du système animal, à l'intendance de l'armée combattante ; il active les fonctions végétatives qui augmentent le potentiel énergétique du système animal (locomoteur), et en favorise le fonctionnement momentané, pour les offensives de l'action (processus cataboliques) [2] ; il constitue une disposition *ergotrope* ou énergétique ; le fonctionnement du système animal, qu'il soutient, le paye de retour en augmentant son potentiel. Le

1. Cf. LAIGNEL-LAVASTINE : *Pathologie du sympathique*, Alcan, 1924. *Pathologie du nerf grand sympathique*, Baillière, 1924 et fascicule 36 du *Traité de Médecine et de Thérapeuthique* de Gilbert et Carnot. — M. MONNIER : *L'influence du système végétatif central sur les fonctions spychologiques normales et pathologiques*. « Encéphale », 1937, t. II. — A. C. GUILLAUME : *Le sympathique et les systèmes associés*, Paris, 1920 ; Vagotonie, sympathicotonies, neurotonies, les états de déséquilibre du système organo-végétatif, Paris, 2e éd., 1928.

2. Aussi commande-t-il, en même temps, toutes les manifestations corporelles qui accompagnent l'attaque et la défense : dilatation de la pupille, accélération du cœur, tension cardiaque, thermogénèse, etc...

parasympathique ou vague, est préposé au contraire à l'intendance des réserves et de l'arrière ainsi qu'à la réparation des dommages ; antagoniste du sympathique, il préside à l'élaboration, à la conservation, à la protection et à la restitution des organes, en même temps qu'à la destruction des déchets et à la reproduction ; il réalise l'économie des forces et favorise la régénération des tissus (processus anaboliques) ; il constitue une disposition *trophotrope*, de nutrition et de reconstruction.

Théoriquement, les deux appareils et leurs fonctions sont complémentaires au sein d'un système global de régulation. Mais il arrive, on le sait, qu'un pays sacrifie le confort de sa population à la nourriture et à la force de son armée, ou inversement qu'il écrase les rêves de gloire ou de conquête sous les plaisirs de l'indolence et du luxe. Ses services économiques sont très différemment orientés selon ce choix préalable. C'est ainsi que la sphère végétative propose une orientation primaire de la personnalité qui peut l'entraîner sur deux voies opposées, définissant deux tempéraments neuro-végétatifs [1].

Le *sympathicotonique* ou *orthosympathicotonique* est porté à l'effort et à l'action. C'est par excellence et au sens plein du mot l'homme éveillé, dégagé des torpeurs de la vie végétative, en état presque constant d'érection affective et d'excitation psychomotrice : le flux des idées est accéléré, la sensibilité stimulée, ainsi que l'activité psychomotrice. L'agitation est le ton dominant. L'humeur est susceptible et violente. Tous ces phénomènes peuvent recevoir une impulsion supplémentaire de l'effet des substances sympathicomimétiques : cocaïne, café, hormone thyroïdienne, etc... L'humeur offre une grande variabilité, jusqu'à l'impulsivité. Un sentiment général de bien-être masque une certaine faiblesse [2]. Quand la tendance déborde, elle établit un état d'anxiété. Il est à la base de la psychose maniaque dépressive. L'hypertonie sympathique ne commande pas seulement, comme on pourrait le croire, la phase maniaque d'agitation, mais aussi la phase dépressive, les phénomènes vagotoniques et dépressifs que l'on constate alors n'étant, du moins sous leur incidence physiologique, que des symptômes seconds, consécutifs à l'anxiété, à la déshydratation et à la sous-alimentation.

---

1. Laignel-Lavastine, Royer, Sicard, Guillaume, et surtout Pende.

2. Signes physiques : forte tachycardie, hyperthermie (chaleur continuelle, tendance à la fièvre), hyposécrétion générale et notamment lacrymale, pupilles larges, faciès animé, plaques rouges sur le visage, contractures des sphincters, fortes pertes de cheveux. Appétit généralement excessif, cependant que le sujet reste maigre. Pende l'identifie à son « type plat ».

Le *vagotonique* [1] est partiellement submergé et engourdi par la passivité végétative. Nous sommes sous la puissance du vague pendant la digestion et dans le sommeil ; il a plus de pouvoir chez la femme qui conçoit, nourrit et protège que chez l'homme qui sème, s'agite et conquiert ; il prévaut aussi dans les états de doute et de petite anxiété ; il peut être accentué par les substances sympathicolytiques comme la morphine. Le vagotonique tend à la tristesse mélancolique ; nerveux et pessimiste, préoccupé de son état de santé il est prompt au découragement. Il n'aime pas la lutte, mais la paix et la jouissance.

Nous verrons plus loin comment le morphologiste italien Pende a mis en valeur, jusque dans l'allure des structures corporelles, cet antagonisme de la vie de relation et de la vie restitutive [2]. L'activité sympathique ne dessine pas seulement ces deux types unilatéraux. Elle divise l'orchestre endocrinien en deux masses distinctes. L'une est au service de la vie végétativo-anabolique : thymus, cortico-surrénale, glande insulaire cervicale de Pende, pancréas, parathyroïde. L'autre est au service de la vie énergico-catabolique : thyroïde, hypophyse, glande adrénalinogène, glandes sexuelles. Il suffit de se reporter aux pages précédentes pour relever le parallélisme entre les corrélations psychiques de chacune de ces activités endocriniennes et celles des deux systèmes sympathiques.

L'activité sympathique peut ainsi prévaloir par l'un de ses deux pôles, elle peut aussi osciller de l'un à l'autre, et se trouver des deux côtés en érection ou en dépression. Laignel-Lavastine [3] distingue quatre types de rythme végétatif :

l'ortho-sympathicotonique pur ;

le vagotonique pur ;

tous deux plus haut décrits, ils sont unis dans le « schéma de la balance » : quand l'un des deux appareils est en excès, l'autre est généralement déprimé ;

le type hypersympathique (neurotonie intriquée), qui présente une hyperexcitation conjuguée du sympathique et du

1. Signes physiques : palpitations, pouls lent ; brûlures d'estomac, diarrhées fréquentes ou colite ; crises sudorales, surtout aux mains et aux pieds ; fortes sécrétions lacrymales, notamment nausées fréquentes ; sensible au mal de mer, au contre-sens en voiture ; faible exophtalmie, pupilles plutôt petites ; peau pigmentée, notamment sous l'effet du soleil, teint pâle ; troubles respiratoires fréquents ; tremblements ; excitation sexuelle ; relâchement des sphyncters ; parfois malformations légères. Fatigabilité, dépressions, tendance à engraisser. Pende l'assimile à son « type rond ».

2. Déjà ébauché chez Fouillée.

3. Cf. les ouvrages cités, et « Les rythmes humains », dans *Le rythme et la vie*, Lavandier, s. d. Recueil collectif du Groupe Lyonnais d'Études Médicales.

vague ; cette double excitation est d'une instabilité à courte période : elle répond, suivant l'expression de Laignel-Lavastine, au « schéma du battant de porte », qu'un courant d'air déjette violemment d'un côté et de l'autre ; elle se distingue ainsi des grandes périodes cycliques (excitation et dépression) de la neurotonie alternante.

Le type hyposympathique, qui présente au contraire une hypoexcitabilité double des deux appareils.

L'activité sympathique est d'une labilité considérable chez les émotifs, et très instable au sein même de l'émotion : d'où ces rougeurs et pâleurs successives et contrastantes. Elle fait des émotifs, selon un terme du même auteur, des « ataxiques vasomoteurs ».

En tout ce qui concerne les variations endocriniennes ou sympathiques, l'éducateur doit collaborer avec le médecin, et souvent lui laisser toute la place. Bien des paresses, des instabilités et des anomalies relèvent d'une médication opothérapique antérieurement à laquelle la « volonté » du sujet risque de rester impuissante. Ces massives orientations de base sont celles qui enserrent sans doute le plus étroitement notre liberté. Elles emballent les uns, engourdissent invinciblement les autres. Il faut, dans les cas les plus marqués, les atteindre directement avant de pouvoir parler d'effort spirituel. On ne se fiera pas seulement pour cela à l'opothérapie. Chaque tempérament endocrinien a ses tolérances et ses intolérances alimentaires, climatiques, etc... L'hyperthyroïdien supporte mal les aliments animaux, l'hypopituitaire les sucres et les amylacées, l'hypersurrénalien doit vivre plutôt en végétarien. Renvoyons ici à la médecine des tempéraments qui commence à se constituer, et qui doit devenir un élément intégrant de l'éducation.

LES VARIATIONS DU MÉTABOLISME

Plus nous nous écartons de ce qui, dans le physiologique, est exprimable en termes de psychologie, plus la notion de corrélation psycho-physiologique s'obscurcit en compréhension. Il faudra longtemps sans doute nous borner à relever ici des con-

nexions avant de pouvoir, si nous le pouvons jamais, les développer en corrélations intelligibles. Ce travail de repère et d'arpentage, cependant, s'étend chaque jour. Et si l'immixtion réciproque du psychique et du corporel est telle que nous l'avons dite, il n'est sans doute pas un cheveu qui tombe de notre tête qu'un mouvement de l'âme ne soit ébranlé.

Nous ne ferons qu'évoquer deux séries de recherches touchant à des chapitres relativement récents de la biologie.

La distinction de l'anabolisme et du catabolisme est à la base de la typologie de Pende. Cependant, deux ans avant les premières publications de Pende, en 1923, le Dr Allendy,[1] affirmant le primat des fonctions chimiques sur les fonctions physiques et mécaniques de l'organisme, fondait déjà une systématique des tempéraments sur la distinction de quatre grandes fonctions vitales :

1° L'anabolisme, ou construction de la matière vivante ; acte essentiel de la nutrition, elle met en action la digestion et la circulation de la lymphe. Dans l'utilisation de l'énergie vitale, toute fonction varie en quantité (plasticité) et en qualité (tonicité) : la tonicité étant la propriété qu'a une fonction d'utiliser beaucoup de force vive, et de réagir avec une grande intensité ; la plasticité le caractère qu'a une fonction d'employer une masse importante de tissus ou d'organes, ou la propriété qu'a un organisme de réagir sur un champ étendu ; l'atonicité et l'aplasticité les qualités contraires. Dépensant de l'énergie et devant mettre l'apport extérieur en contact avec la plus grande partie possible de l'organisme, la fonction anabolique est *atoni-plastique.*

2° et 3° Le catabolisme, ou destruction de matière vivante ; cette fonction, exothermique, donc productrice d'énergie, peut s'exercer de deux manières :

sous forme aérobie, en fixant l'oxygène extérieur sur la matière vivante (oxydation) : respiration et circulation de l'hémoglobine (appareil cardio-pulmonaire) ; s'adressant aussi au milieu extérieur, le catabolisme aérobie est une fonction de champ étendu, *toni-plastique* ;

sous forme anaérobie (déshydratation), la fonction catabolique est *toni-aplastique* : il n'y a pas de système ou d'organe uniquement préposé à cette fonction, bien qu'elle intéresse surtout le foie ; c'est ce qui l'a longtemps masquée ; une des principales manifestations en est la production de l'urée à partir des albuminoïdes.

4° L'excrétion, ou séparation de la substance vivante des produits de déchet, comme le catabolisme anaérobie, s'exécute sans contact avec l'extérieur, dans l'intimité de la cellule : elle est *atoni-aplastique.*

1. ALLENDY : *Les tempéraments*, Vigot, 1924.

Au cours d'une même existence, ces quatre fonctions s'équilibrent diversement selon les sollicitations du milieu. Certains de ces équilibres peuvent toutefois se fixer, quand les conditions d'ambiance restent constantes, et donner des syndromes caractéristiques constitutionnels. Allendy distingue dans le tempérament les caractères variables de cette « constitution » qui est formée par l'ensemble des particularités fonctionnelles invariables de l'individu. Il rattache ces quatre constitutions aux quatre types morphologiques de Sigaud et Mac-Auliffe : la constitution atoni-plastique au type digestif, la constitution toni-plastique au type respiratoire, la constitution toni-aplastique, avec prépondérance relative de l'abdomen supérieur, au type musculaire, la constitution atoni-aplastique au type nerveux.

Sur ces dominantes, divers facteurs apportent leurs modulations. Le sexe féminin est surtout orienté vers l'atonie-plasticité de l'anabolisme ; il est moins adapté au travail musculaire, tandis que l'homme est essentiellement catabolique en règle moyenne. L'enfance est surtout une période d'anabolisme (aussi sa pathologie est-elle surtout digestive et lymphatique) ; l'adolescence est toni-plastique, la maturité toni-aplastique, la vieillesse atoni-aplastique. A ces influences, il faudrait ajouter celles du climat, des saisons (l'hiver étant une période d'anabolisme, le printemps de catabolisme aérobie, l'été de catabolisme anaérobie, et l'automne d'influence atoni-aplastique), des lunaisons, voire des heures (la nuit est anabolique, le jour catabolique).

Mac-Auliffe, dans une ligne de recherche voisine [1], rattache ses types morphologiques à l'irritabilité cellulaire et à la plus ou moins grande instabilité colloïdale des cellules. Le type rond est un *hypoexcitable*, le type plat est un *hyperexcitable*, le type franc est un type colloïdal équilibré.

Le professeur Laignel-Lavastine, qui a parlé d'une « psychiatrie colloïdale », a de son côté étudié les incidences psychologiques de l'acidité ionique ou *pH* du sang, qui est liée au fonctionnement du sympathique. Le pH est le logarithme changé de signe de la concentration ionique d'un milieu liquide. Il mesure la force d'une solution acide : plus le pH est haut, plus on va vers l'alcalinité. Le pH du sang est de 7,35 en moyenne. Au-dessous de 7,3 on a de l'acidose ; plus bas que 7, le pH devient de plus en plus catastrophique avec, comme aboutissement, le coma acidosique, souvent mortel. Au-dessus de 7,4, on s'oriente de plus en plus vers l'alcalose avec, comme aboutissant, des phénomènes tétaniques (convulsions, etc...).

Or l'alcalinité est liée à l'hyperexcitation vagale, à l'hypothyroïdie, à l'augmentation du métabolisme de base. Légère,

1. *Les tempéraments*, Flammarion, 1921.

elle est normale ; plus accentuée, elle reste normale pendant les périodes à dominante vagale, dans le sommeil et après les repas. En dehors de ces limites, elle devient anormale. L'alcalinisation de l'organisme (pH : 7,3 à 7,9) entraîne toujours une diminution de la vitalité sous sa forme énergétique. Elle est considérable chez les épileptiques dans la période qui précède les crises (pH : 7,4 à 7,8) ; on sait que la crise épileptique, malgré son aspect paroxystique, n'est que la libération incohérente de la motricité primaire consécutive à un effondrement massif de l'énergie psychique. Le même phénomène explique que la seconde partie de la nuit soit le moment des paroxysmes de toutes sortes : crises épileptiques, spasmes génitaux, naissances, céphalées, celui aussi où l'on meurt plus qu'à tout autre. L'état d'alcalose légère ou de préalcalose est normal au réveil. Chez certains individus, il est excessif ; aussi ont-ils le matin une tendance vagale à voir les choses en noir, qui disparaît en cours de journée ; le matin est le mauvais moment des états d'alcalose comme des états d'asthénie. Quand l'alcalose subsiste toute la journée, elle établit un état permanent d'anxiété, où le pH se maintient au-dessus de 7,4. Il en est de même chez les grands phobiques et les grands mélancoliques. Laignel-Lavastine a pu nommer la grande anxiété une « névrose alcaline ».

L'acidification de l'organisme est liée, au contraire, à l'hyperexcitation sympathique, à l'hyperthyroïdie, à la diminution du métabolisme basal. L'acidose (pH : 7,3 à 6,9) provoque par surexcitation des centres nerveux, une suractivité vitale plus ou moins anormale.

Comme l'activité sympathique, le pH sanguin est affecté d'une grande labilité chez les émotifs.

LES TEMPÉRAMENTS

Le tempérament dessine la manière d'être globale de l'individu en réaction à son ambiance. Mais au lieu de la saisir dans son unité spirituelle centrale, il l'aborde sous la plus grande approximation biologique possible.

La physiologie moderne, née sous le règne de l'intimidation

mécaniciste, s'est développée principalement jusqu'à ce jour sur l'image des sciences de l'espace et de la matière. Hippocrate et Galien n'avaient pas eu besoin d'une science très avancée pour concevoir que le corps humain, instrument d'un psychisme individualisant et synthétique, devait être construit sur un modèle analogue. Au lieu de quoi la médecine moderne a cédé à la tendance analytique qui réduit les réactions vitales individuelles à une mosaïque d'états élémentaires impersonnels et à la tendance solidiste qui, par répugnance à une vision fonctionnelle des réalités vitales, substitue la prédominance des organes et des appareils à celle des humeurs. Une réaction se dessine dans la médecine contemporaine qui y laisse prévoir plus qu'une simple réforme, un bouleversement total.

Par un aventureux raccourci, la médecine ancienne [1] reliait les déterminations les plus individuelles de la vitalité à l'ordre cosmique le plus constant. Les quatre qualités élémentaires constitutives de la matière et des saisons prenaient un sens plus large : le chaud signifiait la puissance vitale, le rayonnement, l'expansion et par suite l'énergie, le courage, l'initiative, l'enthousiasme, l'ambition ; le froid : la frigidité, la rétraction, l'agglutination, par suite l'atonie, l'inertie, la réflexion, l'impassibilité, la lenteur, la timidité ; l'humidité, qui amollit, apparaissait comme l'agent de la plasticité et de la passivité : corrigeant l'action du chaud, elle le rendait utile en développant les facultés d'adaptation et de modération, la réceptivité sensorielle, intellectuelle et morale, avec, comme contre-partie, la versatilité ; le sec, au contraire, figurait la tension, la non-accommodation, la rigidité, et par suite l'âpreté, la dureté, l'obstination, la violence. Cette division quaternaire se retrouvait dans un nombre considérable de phénomènes naturels, et notamment dans les quatre humeurs de base : lymphe, sang, bile, astrabile, dont les équilibres divers constituent le tempérament. Par l'importance qu'elle attachait à la consistance et à la chaleur de la peau, la médecine humorale ouvrait, dès l'origine, un des importants chapitres de la morphologie. A partir de Paracelse, on commence à séparer le tempérament des quatre éléments et à en élaborer une conception plus fonctionnelle. La doctrine des quatre tempéraments se maintint cependant aussi longtemps que la chimie quaternaire. Longtemps encombrée des thèses et des symboles de la Kabbale, elle fut battue avec elle au XVIII[e] siècle, quand Lavoisier triompha de l'alchimie. Depuis lors, soutenue contre les nouvelles évidences de l'époque par des siècles d'expérience et d'observation clinique, elle attendit en marge de la science officielle

1. Cf. Dr ALLENDY : *op. cit.* — Léopold LEVI : *Le tempérament et ses troubles*. Éd. J. Ollivier, s. d.

qu'une science plus compréhensive, en la renouvelant, lui retrouvât une justification.

Des modernes : Hartenberg [1], Carton [2], ont repris la vieille classification quadripartite, dont le cadre leur paraît confirmé comme un pressentiment de la science la plus récente, et dont ils n'auraient à rajeunir que le contenu. On a quelque défiance pour leurs merveilleuses symétries numériques où viennent se ranger tant de correspondances, et qui témoignent au moins de la pérennité de l'humeur pythagoricienne. Au surplus, le vocabulaire psychologique de ces médecins psychologues est souvent bien incertain. On peut admettre le rapport qu'ils établissent entre les quatre tempéraments classiques et des données positives, ainsi chez Carton avec les quatre milieux des morphologistes (alimentaire, atmosphérique, mental, physique) ; ou encore avec des instincts fondamentaux (instinct matériel : nutritif, d'édification corporelle ; instinct vital : respiratoire, de développement et d'expansion ; instinct psychique : de pensée et de compréhension ; instinct moteur et unificateur : de déplacement et de décision). On redoute déjà les fausses fenêtres pour la symétrie quand, derrière ces familles fonctionnelles, ils dénombrent quatre « humeurs » fondamentales du corps (bile, globules sanguins, lymphe, spécificités sériques comprenant les anticorps et les toxines). Mais voici qu'ils les rapportent, comme les Anciens, aux quatre éléments sensibles : feu, terre, air, eau, et aux âges de la vie. On résiste tout à fait lorsque, dans un beau délire cosmique, on fait défiler sur la même colonne par quatre les groupes sanguins, les saisons, les âges, les races, les couleurs, voire les éléments de la disposition des cathédrales et les opérations de l'arithmétique. Il serait dommage qu'une cause d'une telle importance pour la médecine aussi bien que pour la psychologie et un aussi sûr instinct de l'avenir de l'une et de l'autre fussent compromis par la tentation de confondre l'esprit de synthèse et l'intrépidité candide de l'imagination. Les descriptions qui nous sont déjà données des tempéraments fondamentaux sont cependant d'une richesse profuse, bien qu'insuffisamment légitimée encore. Nous les prendrons comme une sorte de minerai où brillent déjà les paillettes du métal à extraire. L'étude moderne des tempéraments ne fait que commencer, et il y a de fortes chances qu'elle doive bousculer les vieilles frontières. Faisons le bilan de sa première étape.

Hartenberg, Carton, etc... sont fidèles à la vieille conception qui fait du tempérament une structure globale de la personnalité entière. En quoi ils ont en principe raison ; le tempé-

1. HARTENBERG : *Les tempéraments.*
2. Dr CARTON : *Diagnostic et conduite des tempéraments.* Librairie Le François, 91, boulevard Saint-Germain, Paris, 1936.

rament étant l'aspect corporel de la structure bio-psychique de l'individu, il doit avoir les dimensions mêmes du tableau psychique. C'est pourquoi les médecins devront être aussi attentifs aux découvertes et aux révolutions qui se produisent en psychologie que les psychologues à ce nouveau chapitre de la médecine. Il arrive trop souvent que chacun soit révolutionnaire dans son domaine, et naïvement conformiste dans les domaines marginaux.

Les *bilieux*[1] (ou cholériques) ont reçu leur nom fâcheux d'une dénomination morbide d'origine médicale. Carton préférerait que l'on dise : tempérament moteur. Ils sont dominés, en effet, par l'instinct moteur qui est un instinct de conquête. Il en résulte une suractivité motrice qui commande des échanges vitaux rapides, et un certain nombre d'effets en cascade : une grande résistance à la fatigue ; une force physique en contraste avec leur maigreur apparente ; des réactions vives ; une exagération de l'appétit qui exige des aliments riches ; de l'hyperthermie. Le teint est jaune ; dans l'émotion, ils pâlissent au lieu de rougir. Le foie fonctionne bien : mais leur bile est trop riche en cholestérine, peut-être à la suite d'un excès en fer, car tout aliment riche en fer, comme les épinards, leur est nuisible ; aussi, manquant de fluidité, est-elle mal évacuée et partiellement résorbée dans le sang ; on lui attribue des intoxications et l'humeur acariâtre. Le sommeil est bref et agité. Ils peuvent s'en passer, mais ne résistent pas au jeûne. Vifs à l'effort, ils manquent d'endurance. Ils sont prédisposés aux maladies d'usure ostéo-musculaire (rhumatismes) et hépatiques. Les formes sont allongées mais courtes. Le faciès anguleux, avec des yeux enfoncés, un regard mobile et ardent, des lèvres fermes et serrées, une barbe et des cheveux colorés et durs. Le geste est vif, saccadé et précis. La voix nette et brève, l'élocution facile et rapide, la main sèche et chaude, rude au toucher.

Psychiquement, ils se caractérisent surtout par leur besoin infatigable d'activité physique ou intellectuelle, tantôt puissante, tantôt inquiète. Organisateurs, fondateurs, explorateurs, hommes d'action, conquérants, ils unifient, synthétisent, travaillent parfois jusqu'à la frénésie. Un témoin vit Michel-Ange, à soixante ans, abattre en un quart d'heure plus d'écailles d'un marbre très dur que n'eussent fait trois jeunes tailleurs de pierre en trois ou quatre heures. Cette activité puissante suscite dans leur groupe les ambitions froides (Richelieu), les intelligences dominatrices, et devant l'obstacle la passion vindicative et ces colères passion-

1. Ici comme toujours, il est sous-entendu que ces descriptions dessinent des types purs, les individus présentant des mélanges plus ou moins complexes des caractères typiques, avec une prédominance.

nées qui leur font parfois donner le nom de « colériques ». Les formes médiocres tournent à la brutalité et au despotisme. Si l'on ne craignait le calembour on les qualifierait assez justement de moteurs à explosions. Mais les formes supérieures peuvent donner des sublimations de la qualité d'un saint Vincent de Paul. Fréquent dans les races méridionales, et surtout masculin (Bonaparte en est un type très pur) le tempérament bilieux avait autrefois l'aigle pour symbole.

Le *lymphatique* (ou phlegmatique) est diamétralement opposé au bilieux. Sa vitalité est centrée sur l'instinct de nutrition et de réserve. La lenteur est son élément dominant, comme le mouvement est celui du bilieux : dans les réactions physiologiques aussi bien que dans les gestes, la démarche, la parole, la conception, la décision. Son organisme semble être resté à un stade primitif, végétatif, de développement. Il est envahi de tissu conjonctif, interstitiel et de tissu adipeux, la lymphe engorge et noie les cellules : toutes les fonctions sont ainsi comme amorties et ouatées, le milieu intérieur n'arrivant pas à se renouveler. La peau est rose, les tissus froids et mous, les muscles détendus, infiltrés de graisse, décolorés. La circulation est faible, les fonctions paresseuses, les réactions nerveuses tardives, le sommeil lourd et profond. Il aime les nourritures lourdes, tout ce qui pousse à la graisse, mais, adapté à l'endurance, il supporte bien le jeûne. Il est prédisposé aux troubles des muqueuses (catarrhes, écoulements, angines, bronchites, entérites, végétations, fièvres éruptives). Les formes sont alourdies, construites sur le mode épais et massif, surtout à l'étage inférieur du visage et à l'étage abdominal. Le geste est lent, l'expression immobile, la voix calme, monotone, la main morte et molle, la peau froide et humide. Les cheveux fins tombent de bonne heure, les yeux clairs, un peu saillants, larmoyants, ont un regard doux et vague sous des cils très longs.

Psychiquement, le lymphatisme est synonyme d'indolence, nonchalance, indifférence, docilité, apathie, placidité. La sensibilité est obtuse, tout au moins paisible et modérée, l'imagination froide, l'intelligence profonde mais lente, les passions faibles ou inexistantes, l'activité médiocre : ils suivent sans réagir l'entraînement du milieu, parlent peu, s'attachent par l'effet de l'habitude plus que par ferveur. Les types supérieurs se font remarquer par la maîtrise de soi, la prévoyance, la fidélité, la méthode, la patience. Les types médiocres ne sont que laisser-aller, paresse, gourmandise, malpropreté et nonchalance. Le type est fréquent dans les races du Nord. La tradition le symbolise par le bœuf.

Le *sanguin* est essentiellement un respiratoire. Il est fait pour se dilater, se développer, s'épancher. Il y gagne une grande richesse de circulation et une grande souplesse du métabolisme

un sang riche et bien oxygéné. La peau est rouge et colorée, souple, d'un contact chaud et humide. Les tissus, abondamment irrigués, soutiennent une chair ferme. L'appétit est solide, le sommeil long, profond et paisible. Les sanguins sont prédisposés à toutes les affections congestives, aux fièvres, au rhumatisme. Les formes sont élargies, construites en épanouissement ; la figure large, avec prédominance de l'étage nasal, ainsi que le thorax. Les viscères thoraciques sont bien développés, de même que les articulations et les muscles. Les lèvres sont rouges et épaisses, les yeux souvent à fleur de peau, le cou généralement épais et court. Ils offrent une expression heureuse et souriante, soutenue par des traits ascendants et arrondis, des gestes larges et courbes. La main est grasse et chaude. La marche est puissante, voire lourde, le geste violent et sans grâce, la voix forte et joviale, mais bruyante. Ce type est fréquent dans la France méridionale. Symbole traditionnel : le lion.

Cette prospérité physique se traduit par un psychisme satisfait, enjoué, optimiste. On dit du sanguin qu'il « respire la bonne santé » et la bonne humeur. Il aime la vie joyeuse et les plaisirs faciles. Il a surtout un besoin impérieux de mouvement et d'activité ; il aime circuler, déteste rester enfermé, il lui faut de l'espace libre et du grand air ; il déteste l'attente, qui est de l'action comprimée. Mais toute cette vitalité est en surface beaucoup moins enracinée et solide que celle du bilieux. Son optimisme d'instinct est fait d'insouciance, non de puissance : il ne s'inquiète pas plus des autres que de lui-même ; et il est aussi vite déprimable que vite emballé. Sa sensibilité est vive, mais épidermique. Son intelligence sans arrière-plans, et souvent le rideau de sa loquacité et de son imagination, parfois haute en couleurs, ne cache que du vide. L'amabilité et la bienveillance même, il ignore l'envie et la jalousie : mais son affabilité sonne creux, car elle est faite d'indifférence, de légèreté, de promptitude dans l'adaptation, de moralité indulgente, non de compréhension et de dévouement profonds ; il a beaucoup d'« amis », mais un service un peu difficile et un peu dangereux lui fait trouver plus encore d'excuses. Dans cette extériorité généralisée, il y a une sorte de légèreté sans forme et sans souci qui rappelle l'enfance. Comme l'enfant, il est instable, inconstant, impulsif. Un solide égoïsme s'abrite souvent derrière ces formes aimables.

Le *nerveux* [1] est si radicalement opposé au sanguin que dans les tempéraments complexes on ne voit jamais ces deux tableaux

1. Le nerveux a été confondu primitivement avec « l'atrabiliaire » ou « mélancolique ». Mais celui-ci comportait, outre les caractères du nerveux, un ralentissement général des fonctions, notamment de la nutrition qui caractérise un état morbide et secondaire plus qu'un tempérament primitif. Ledos, en 1895, marque très nettement la scission.

associés. Il est physiologiquement soumis à la prépondérance de ses réactions nerveuses. Les formes sont amincies, affinées, le teint blanc et délicat. L'étage crânien prédomine sur un corps fluet. Les gestes sont rapides et irréguliers. Petit mangeur, le nerveux aime les aliments sapides et peu volumineux. Il est prédisposé aux affections mentales. Les excitations le trouvent hyperimpressionnable, hyperémotif. Hartenberg le classe en hyposthénique et hypersthénique. Les premiers sont des tempéraments d'épargne, à réflexes lents, à gestes rétrécis, tristes, chagrins, douteurs, inquiets ; leur apparente réserve, contrairement à celle des lymphatiques, couvre de brûlantes ardeurs et d'invisibles orages. Les seconds sont des tempéraments de dépense, hypertendus, brusques, frémissants, imaginatifs, instables, livrés à tous les désordres de l'esprit et de la sensibilité. Ils s'agitent alors sans entreprendre et brûlent sans exécuter. Mais les types supérieurs donnent des esprits intuitifs et subtils de penseurs, de croyants, d'artistes. Fréquents parmi les races orientales (les Juifs notamment), ils sont symbolisés par la figure de l'homme, par suite de leur prédominance cérébrale.

On admet communément, après avoir décrit ces paysages typiques, que les tempéraments mixtes sont les plus nombreux, surtout chez les individus d'éducation supérieure où les efforts personnels et les influences du milieu ont brouillé les lignes primitives. Ces croisements rendent le diagnostic difficile. Certains traits prédominants peuvent masquer des traits antagonistes ou s'enchevêtrer avec des traits voisins, et il faut recourir à la synthèse totale pour les retrouver. Seuls comptent, en effet, les ensembles, l'absence d'un signe ou sa présence isolée étant de signification nulle. Il arrive qu'un signe très typique soit absent même du tempérament de première ligne, à plus forte raison en deuxième, troisième et quatrième ligne. C'est la dominante principale qui décide du tempérament fondamental, les autres se rangeant en ordre derrière lui, suivant leur dominante.

La nouvelle médecine ne se contente pas d'une description, elle propose une conduite des tempéraments.

Dans le cas très rare d'un tempérament parfaitement équilibré (tempérament « tempéré » des Anciens), qui réalise un des quatre types sans le forcer à l'excès et en compense les insuffisances, il n'est qu'à entretenir cet équilibre. Il faut se garder surtout de vouloir faire passer un individu d'un type dominant à un autre, chaque type pouvant, suffisamment corrigé, atteindre à des formes supérieures d'humanité, et la nature demandant à être corrigée, non à être contredite.

Dans les cas les plus courants, on se trouve en présence d'une dominante amplifiée, d'où résultent un certain nombre d'exubérances et un certain nombre de carences. Deux conduites simplistes sont à éviter. L'une consisterait à pousser le tempérament sur sa pente, sans compensations, en devançant ses exigences : elle en aggraverait les exagérations jusqu'au déséquilibre. L'autre serait, sous prétexte de correction, de ne traiter chaque tempérament que par ses contraires : cette répression trop brutale engendrerait aussi le désordre. Il convient à la fois de soutenir le tempérament, et de le contenir avec une modération qui n'exclut pas la fermeté : d'allier en un mot ce que le Dr Allendy appelle le *régime de protection* au *régime d'entraînement*, le premier, *régime des contraires*, mettant l'individu à l'abri des réactions auxquelles il est inapte, le second, *régime des semblables*, l'habituant aux réactions pour lesquelles il n'est pas suffisamment préparé. Cette conduite complexe s'aidera d'une alternance judicieuse des deux méthodes. Appliquées sans mesure, la première dévitalise, la seconde surmène [1]. Galien recommandait la première aux malades, la seconde aux bien-portants. Carton conseille, devant un désordre en hyper, de commencer par la mise en œuvre des contraires antagonistes. Puis, quand on voit se dessiner une limite de tolérance de la manœuvre, — arrêt de l'amélioration, nouveau départ des troubles, cette fois en sens inverse, — d'utiliser avec modération les mesures qui vont dans le sens du tempérament, en suivant l'instinct du sujet. Ainsi, tout en le maintenant dans la région favorable à son rendement maximum, ne laissera-t-on pas se scléroser ses facultés d'accommodation. Chaque tempérament appelle ainsi toute une politique de l'ambiance : alimentation, boisson, vêtement, habitation, hydrothérapie, luminosité, repos, etc... qu'une hygiène rigoureusement individualisée doit déterminer. L'expérience a ici largement précédé une médecine encore attardée à une physiologie systématique [2].

Le bilieux, qui vit par ses muscles, a un besoin fondamental de mouvement. Il s'entretient et s'améliore par l'exercice, qui doit être méthodique, sans surmenage, et coupé de détentes. La

1. C'est le lieu de rappeler ici cette loi biologique qui est à l'origine de l'homéopathie : un excitant qui, à dose modérée, stimule les fonctions organiques, à dose massive les irrite jusqu'à l'inhibition et parfois jusqu'à la destruction. L'homéopathie est une généralisation thérapeutique du régime des semblables, l'allopathie s'appuyant, elle, sur le régime des contraires.

2. Voir à titre d'illustration des premières tentatives : Dr Carton, *op. cit.* ; Dr Allendy : *op. cit.*, IIIe partie. Malheureusement la science minoritaire, qui est la science de l'avenir, fait toujours secte, pour des raisons que nous verrons en parlant des tendances schizoïdes, et les cartonisants sont souvent d'un dogmatisme bien irritant.

vie sédentaire lui est funeste. Il doit user modérément de tout ce qui exagère ses tendances naturelles et à certains moments le rejeter : régimes forts, trop chargés en produits toxiques (viandes rouges, gibiers, poissons, boissons fermentées), excès de sucre et de graisses, régime lacté, surmenage ostéo-musculaire et hépatique. Il mangera par contre beaucoup de légumes et d'aliments crus, évitant les ferrugineux (épinards), gardant une ration azotée modérée, et de bonnes doses d'aliments farineux et sucrés. Nul ne s'adapte mieux que lui au régime végétarien et à la vie ascétique. Il tolère admirablement la cure solaire et pigmente beaucoup. Les climats chauds et secs, la saison d'été lui conviennent particulièrement. Il tolère mal l'hiver, les grands froids et l'humidité.

Il dirigera ses efforts vers la modération, la douceur, la patience, pour dominer le tumulte de ses ardeurs. Il se gardera des emportements de la colère et de l'intransigeance, où il consume en vain ses forces. Il a besoin d'être modéré plus que d'être stimulé, d'être suffisamment approuvé et prévenu pour ne pas se cabrer, suffisamment contrecarré pour ne pas devenir tyrannique. Mais s'il faut le traiter avec fermeté, on ne gagne pas en général à le heurter de front. Il excelle dans le rôle de chef, d'organisateur et aussi, servi par l'élan de ses haines, dans celui de meneur de foules. Il lui faut une profession de grande activité, lui assurant l'indépendance minimum sans quoi son humeur farouche ne saurait vivre ; les professions sédentaires lui sont interdites.

Le lymphatique, lui, se satisfait d'un minimum d'excitants. Il doit résister cependant à ce qui favorise son alourdissement corporel et psychique : les mets lourds ou toxiques (poissons gras, charcuterie et porc, graisses, bière, suralimentation) ; la viande lui est moins nuisible qu'à tout autre tempérament. Qu'il se garde également de ce qui favorise les inflammations des muqueuses (abus de légumes et de crudités, ou d'éléments acides ou acidifiants tels que citrons, oranges, tomates). Il s'accommode de régimes copieux et cherche spontanément à corriger l'inertie de ses réactions organiques par des aliments de haut goût ou riches en calories et par des cures exagérées d'hydro ou d'héliothérapie. Tout en faisant des concessions à ce besoin, il doit en modérer l'excès, et chercher des moyens moins violents de favoriser la vitalisation et la sanguification : changements d'air fréquents, coup de fouet du climat marin, activité physique progressive, règlementation du temps pour lutter contre le retard et la négligence, vie à la campagne et insolation, gymnastique respiratoire, frictions, massage du corps à l'eau naturelle. L'eau est son excitant favori : il aime habiter près d'elle, dans le calme et la solitude. Galien recommande

encore la viande de mouton et le fromage doux, les préparations ferrugineuses, iode, amers.

Sa passivité s'accommode, trop vite et trop docilement, de la soumission. Il faut en tenir compte : plus que d'autres il a besoin d'être guidé et stimulé. Mais à moins d'encourager sa somnolence, il faut en même temps lui apprendre à s'engager dans des initiatives où il s'habituera peu à peu à se diriger lui-même. On peut dire de sa direction qu'elle est une rééducation constante de l'élan. Il se complait volontiers dans les professions sédentaires. Mais, sans lui donner un excès d'activité auquel il ne répondrait pas, on peut compenser sa passivité organique par des professions de grand air. Il excelle là où il faut subir sans humeur les injonctions d'un public pressé ou nerveux.

Le sanguin « vit de mobilité physique et intellectuelle, de déplacement d'air et d'imagination » (Carton). Il lui faut de l'air plus fondamentalement encore que du mouvement, mais l'aération exige une vie mouvementée, et toutes les conditions qui favorisent le travail cardio-pulmonaire et la sanguification, notamment de l'exercice régulier et très varié. Il faut toutefois le détourner de ce qui peut augmenter son exubérance organique : menus trop succulents, abus de viandes, surtout de viandes rouges, (le régime carné lui est plus nuisible qu'à tout autre tempérament), du vin, des sucreries ; sinon gare aux pléthores, aux congestions, à l'embonpoint. Une nourriture sobre, riche en vitamines et en aliments végétaux, à l'exception des végétaux acides, lui est favorable, avec des menus assez copieux et espacés. Il s'adapte vite aux changements de régimes. Même précaution contre son exubérance psychique : qu'on le préserve d'une vie trop monotone ou sédentaire, mais aussi de changements et de déplacements incessants auxquels il n'est que trop porté et qui aggravent son instabilité. Il tolère bien l'hydrothérapie froide et l'air marin, mais se congestionne assez vite à la cure solaire. Chaque fois qu'il est déficient ou convalescent, un changement d'air lui est profitable.

Sa conduite morale est difficile : il répugne à l'effort, à la règle, au sérieux, et s'effondre sous l'épreuve. Il offre à l'élan spirituel une des matières les moins riches qui soient. Il faut tâcher de contenir son emportement sans le soumettre à une rigidité de méthode qui le rebute. Il a avantage à fréquenter des tempéraments calmes et maîtres de soi, les lymphatiques par exemple. Il réussit dans toutes les professions qui exigent un contact fréquent avec les hommes, notamment comme représentant de commerce et comme vendeur, ainsi que dans les professions financières. On luttera contre son inconstance et contre son égoïsme en lui apprenant le respect des promesses et le dévouement.

A l'opposé du lymphatique, le nerveux vit d'excitants, et ne vit même un peu trop exclusivement que de celà. Son principal excitant mental est le changement. Il lui faut donc modérer les stimulants physiques (café, alcool, tabac, épices, médicaments) ou psychiques (agitation mondaine ou politique, surmenage). Il doit de même considérer comme défavorables la vie des grandes villes, les climats irritants comme le bord de la mer, et tout ce qui fait choc sur lui : hydrothérapie froide trop brutale, froid violent, émotions violentes. Il faut cependant consentir quelque indulgence à ses goûts, sinon son équilibre risque d'être compromis par une tension trop forte. On lui donnera donc un régime suffisamment varié et sapide, réparti en repas nombreux et peu chargés : le nerveux est l'homme du goûter obligatoire. Il veut beaucoup de sucre, et des féculents. On lui laissera ses excitants à dose modérée, en éliminant les plus toxiques (alcools, gibiers). Il ne s'adapte que lentement aux changements d'existence, notamment au régime végétarien. L'exercice lui est bon, mais très modéré et varié, coupé de repos fréquents, ainsi que l'hydrothérapie douce (tiède ou chaude) et une heureuse alternance du travail physique et du travail intellectuel. Parmi les conditions qui lui sont favorables, on compte encore l'élément boisé, l'air des montagnes, les changements assez fréquents d'horizon.

Toute son ambiance psychique doit être faite pour l'amener à la décrispation. Il lui faut autour de lui de la confiance, des relations apaisantes, des amis équilibrés et patients. Comme un enfant avec ses peurs, il faut le familiariser avec les événements eux-mêmes, qu'il a tendance à transformer en toxiques par sa nervosité, son pessimisme ou ses ruminations. Il réussit dans les occupations hardies et les professions aventureuses, s'il est de la catégorie hypersthénique ; l'hyposthénique demande au contraire le calme et la régularité.

Nous nous sommes étendus plus qu'il ne peut sembler légitime sur ce rajeunissement des vieux cadres médico-caractérologiques. On peut reprocher à leurs défenseurs, un peu fanatiques, de supporter sans malaise une certaine marge d'empirisme et d'imprécision qui apparaîtra par la suite de ces pages. Mais chacun de leurs types est bien frappé dans son motif central, ainsi que l'établissent des recherches indépendantes des leurs [1].

1. « Les explications ont varié avec les théories à la mode, mais la connaissance toute clinique des quatre types fondamentaux a été consacrée au point de vue pratique par une expérience d'une ancienneté incalculable ; c'est une des rares notions qui ont pu subsister depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et si elle a subi victorieusement les assauts du temps, c'est probablement qu'elle répond d'une certaine manière à la réalité des faits ». (Dr ALLENDY : *op. cit.*).

Et ce côté un peu hors-la-loi où ils se complaisent parfois au détriment de leur influence, attente infiniment moins à l'avenir de la science que les préjugés de la médecine solidiste ou physico-chimiste, ou bien que ceux de la psychologie idéaliste et de la psychologie positiviste. Qu'on les considère un peu comme les alchimistes de la caractérologie naissante, soit : mais une fois de plus, ce seront les alchimistes qui, dans le maquis de leurs improvisations, enfanteront l'avenir de la science.

Les auteurs récents ont préféré briser le schéma quadripartite et ses survivances pour fonder une systématique des tempéraments sur des notions plus élaborées. Ils réagissent contre la fragmentation et la confusion croissantes où s'engageaient, depuis une centaine d'années, les typologiques physiologiques, pour concevoir le tempérament sous forme de larges prédominances de l'activité vitale. Dans ce sens l'orientaient déjà les recherches de Grauvogl, qui distinguait les oxygénoïdes (suractivité des échanges) et les hydrogénoïdes (engorgement des tissus), puis la division du Dr Gibier en acides et alcalins. Elles aboutissent aux travaux sur l'activité endocrinienne et le métabolisme basal.

Nous avons évoqué la synthèse assez ambitieuse de Mac Auliffe qui essaye, à partir du régime colloïdal, d'atteindre l'individualité globale.

Pende a un dessein plus limité. A l'endocrine-neurologie telle qu'il la définit et pense l'avoir fondée, il ne demande que de différencier les grands processus physiologiques de base sur lesquels s'échafaude la personnalité, et qui retentissent sur toutes les réactions fonctionnelles. A l'origine, deux grands instincts : l'instinct de nutrition et de conservation, l'instinct de lutte ; deux grandes fonctions correspondantes : la fonction anabolique et la fonction catabolique ; deux grands appareils : le pneumogastrique ou vague et le sympathique. Cette polarité originelle fonde deux grands types primaires :

le *type anabolique*, chez qui prédominent les réactions vagotoniques et l'activité des sécrétions génitales, surrénales, thymiques ; le métabolisme basal est diminué, d'où la lenteur psychique, l'humeur calme et stable, optimiste, expansive, euphorique ; l'anabolique prévaut dans la logique et dans la réflexion, il excelle dans la résistance ;

le *type catabolique*, chez qui prédominent les réactions sympathicotoniques et l'activité des sécrétions thyroïdienne, hypophysaire et parathyroïdienne ; le métabolisme est augmenté, d'où la rapidité psychique, l'humeur instable et changeante, pessimiste, autiste, irritable ; le catabolique prévaut dans l'usage des poussées intuitives et inconscientes, il excelle dans l'effort volontaire.

Fouillée parlait déjà, dans un sens analogue, de tempéraments d'épargne et de tempéraments de dépense. Pende définit aussi un « type intermédiaire » et admet volontiers qu'il se démultiplie en un grand nombre de mixtes. On verra plus loin les correspondances morphologiques qu'il donne à sa classification [1], l'anabolique se présentant comme rond et trapu, le catabolique comme plat et linéaire.

Nous avons déjà rapproché des travaux de Pende ceux du Dr Allendy [2] qui donne au métabolisme cellulaire la valeur centrale, réservée chez Pende à la morphologie. Il nomme constitution, nous l'avons vu, la formule réactionnelle dominante habituelle d'un sujet, et réserve le nom de tempérament à sa composante mobile avec tous les facteurs de variation extérieurs ou internes : si bien qu'un individu à prédominance habituelle toni-plastique, peut, après une hémorragie, devenir pour quelque temps atonique, et répondre pendant ce temps à la formule du tempérament atoni-plastique. Le tableau des tempéraments et celui des constitutions correspondantes coïncident. Chaque tempérament est lié à une diathèse, c'est-à-dire à un type de prédisposition pathologique, qui affecte précisément la fonction chez lui dominante. Le tempérament *atoni-plastique*, analogue au vagotonique de Pende et au lymphatique, est un tempérament d'accumulation, prédisposé aux stases lymphatiques et à la diathèse scrofuleuse. Son tableau psychique et morphologique est celui du lymphatique : calme, réflexion, inertie. Le tempérament *toni-plastique*, à circulation abondante et fortement respiratoire, offre la complexion et le caractère du sanguin : il est avide d'activité, impulsif, jovial, soumis à ses instincts ; sujet à la diathèse uricémique par pléthore sanguine. Le tempérament *toni-aplastique* tend à un type maigre, sec, brusque, à réactions rapides, par l'abondance de la sécrétion biliaire, il est lié à la diathèse d'infection biliaire ou hypercholimie : son tableau est donc celui du bilieux. Il a de l'a-propos, de la décision, de l'adresse. Enfin le tempérament *atoni-aplastique*, dégageant peu d'énergie, est un tempérament pauvre du point de vue de la vie animale : respiratoire, digestive, musculaire. En revanche, la sensibilité est très affinée, le caractère à la fois excitable et méditatif, puissant dans l'abstraction, persévérant, profond. Le fonctionnement excessif des centres nerveux entraîne le l'hypercholestérinémie, elle-même liée à un hyperfonctionnement des

1. Si l'on cherche les correspondances, on rapprochera l'anabolique du type rond de Mac Auliffe, du cycloïde de Kretschmer, le catabolique du type plat de Mac Auliffe, du schizoïde de Kretschmer. Les deux types traditionnels qui s'en rapprocheraient le plus seraient le lymphatique et le bilieux.

2. Dr ALLENDY : *Les tempéraments*, Vigot, 1922 et : *Les bases d'une notion de tempérament, Hygiène mentale*, 1931.

glandes surrénales (dont on sait l'incidence sur l'émotivité). La diathèse correspondante est la diathèse neuro-arthritique : aptitude à la défense contre l'infection par la sclérose, et susceptibilité du système nerveux entraînant une prédisposition à l'auto-intoxication.

On voit que la plus récente physiologie retourne aux tempéraments de base, en éclairant leur fonctionnement de lumières nouvelles [1].

LA MÉLODIE MOTRICE

La personnalité naissante s'exprime par le geste avant de s'exprimer par la parole et avant même, chez l'enfant, de prendre pleine conscience de soi. En quelque point de son développement qu'on la surprenne, il n'est pas une de ses pensées qui n'accompagne l'ébauche d'une attitude du corps et d'un geste de la mimique, dont elle tient à la fois une sorte de solidité dans l'espace et une existence sociale. Les radiesthésistes ont dû construire leurs pendules de façon à les rendre indépendants des mouvements imperceptibles de la main, depuis qu'ils se sont aperçus que ceux-ci suivaient à son insu les intentions du sujet. Ainsi le mouvement est-il le trait d'union de la pensée et de l'action. Troubles moteurs et troubles intellectuels sont presque toujours associés en clinique, l'échelle des tests de motricité d'Ozeretzki est parallèle à l'échelle des tests d'intelligence de Binet. Nous trouverons donc un schème d'expression motrice derrière toute structure caractérologique.

On doit à Kretschmer les premières recherches précises sur les corrélations de la motricité et du caractère. Elles ont été systématiquement développées par Gourevitch et Ozeretzki, à Moscou [2]. Ozeretzki, opérant sur l'enfant, a essayé de déter-

1. Des travaux sont amorcés pour une caractérologie des groupes sanguins. Ils sont encore à leurs débuts et contradictoires. Cf. BRAUNHAUSEN, *op. cit.*, pp. 131-134.

2. Cf. GOUREVITCH : *Motilité, constitution physique et caractère*, Archives Françaises de Psychiâtrie, 1930.

On trouvera l'échelle métrique du développement de la motricité chez l'enfant et chez l'adolescent, d'Ozeretzki, dans l'*Hygiène mentale*, de mars 1936 ou dans la *Revue Pédagogique* de l'Université de Bruxelles, juin 1934.

miner son « âge moteur » par une série d'épreuves de force graduée, comme on détermine son « âge mental » par les tests de Binet. Ces tests de développement, par définition, n'ont pas de valeur caractérologique différentielle. Mais Ozeretzki lui-même insiste pour que, dans chaque épreuve, on note, outre la réussite ou l'échec, l'attitude générale du sujet et les qualités du mouvement. Les corrélations psycho-motrices ainsi obtenues permettent de déterminer progressivement les composantes significatives de base de la motricité. En dégageant des syndromes nouveaux, celles-ci peuvent recouper ou infirmer des résultats obtenus par d'autres voies, et révéler des structures caractérologiques encore non repérées. Fidèles à notre méthode, nous suivrons les indications de ces structures plutôt que de nous attarder à des typologies encore incertaines.

La géologie profonde du mouvement humain est extrêmement complexe. De la moelle au cerveau supérieur, une architectonique embrouillée produit par étages des mouvements de localisation et d'allure différentes, mais se recouvrant les uns les autres de telle manière qu'un très simple comportement moteur intéresse toute la profondeur de l'arrière-plan organique. A mesure que l'on descend dans l'échelle animale, ces divers niveaux gardent à l'égard les uns des autres une indépendance croissante, si bien que chacune de leurs commandes se présente avec une certaine pureté. Plus on approche de l'homme, au contraire, plus l'interdépendance des mécanismes est totale en même temps que leur différenciation s'accroît. Il n'est pas, chez l'homme, de réflexe élémentaire qui n'ait par une dérivation corticale quelque liaison au psychisme supérieur ; il n'est pas d'acte mental qui n'ait sa répercussion jusque dans les activités automatiques et végétatives. Cette centralisation reste cependant hiérarchisée, ce qui autorise une classification stratigraphique des conduites motrices, étant entendu que notre attention doit se porter en permanence sur les liaisons verticales des divers niveaux.

L'organe moteur bulbo-médullaire n'a pas d'incidence caractérologique notable. Les fonctions qu'il commande, — réflexes élémentaires de nutrition et de défense et leurs inhibitions, activité viscérale, — ne prétendent qu'à d'insignifiantes variations individuelles, déjà signalées à propos de l'instinct.

Le cervelet introduit des thèmes plus complexes déjà. Il n'a pas lui-même, comme son voisin immédiatement supérieur, le mésencéphale, d'initiatives motrices. Il n'est qu'un régulateur au service des autres centres moteurs. Mais c'est le régulateur le plus exact de la cohérence tonique, des attitudes dans leur adaptation à la stabilité du corps ; il « équilibre le geste à chacune de ses phases, en assure la continuité graduée, la limitation ou la

croissance, l'exacte réduction aux proportions du but » (Wallon), afin de répondre aux poussées et aux déplacements subis dans l'assiette générale du corps. L'insuffisance cérébelleuse donne le syndrome décrit par Wallon [1] d'asynergie motrice et mentale, tel qu'il apparaît chez l'ivrogne, ou l'enfant qui apprend à marcher. Il se dispose autour d'un schème moteur central : l'oscillation du corps autour de sa position virtuelle d'équilibre, avec une gesticulation destinée à compenser incessamment l'incontinence posturale. La modulation sensori-motrice est remplacée, dans les rapports avec les objets, par une turbulence de décharges motrices qui se traduit sur le visage en grimaces discordantes, et par des troubles de la parole. Les troubles moteurs ont leur exact répondant dans la mentalité asynergique. Celle-ci accompagne généralement une déchéance profonde du psychisme, mais elle peut suivre des lésions légères (petits cérébelleux). Les transitions psychiques sont brusques et discontinues. On a bien nommé « fuite des idées » cette diversion perpétuelle du flux psychique, et logorrhée l'écoulement désordonné et entrecoupé des paroles qui l'accompagne, au hasard des sollicitations du milieu. On parlerait aussi bien de fuite des sentiments, avec des passages abrupts de la colère à la joie ou à la tendresse, de fuite de gestes, qui se disloquent en tapage et en destruction, et, au centre de tout, d'une fuite de la personnalité qui vit dans l'immédiat, sans impressions durables, et cherche en vain à contenir sa déroute dans des réactions brutales d'opposition. Wallon, qui a décrit six types de maladresse, rapporte l'un d'eux à de légères insuffisances cérébelleuses : on la trouve chez ces gens qui ne savent rien saisir avec précision et cassent tout ce qu'ils touchent [2] .

Le mésencéphale et le cortex se répartissent les deux grands aspects de la motricité, l'activité tonique ou posturale et l'activité cinétique ou de relation. Ce partage de la motricité s'établit sur la même ligne de crête que celui de la vitalité générale entre une fonction d'épargne et de reconstruction, repliée sur elle-même et une fonction de dépense et de conquête ouverte sur le monde.

Le geste peut avoir deux origines et deux polarisations radicalement différentes. Tantôt il regarde pour ainsi dire en dedans ; il est commandé par une impression viscérale ou musculaire (sensibilité interoceptive) ou par un de ces schémas posturaux sans but extérieur, où le corps joue une sorte de monologue

1. *Stades et troubles du développement psycho-moteur et mental chez l'enfant.* Alcan, 1925.

2. Cf. WALLON : *La maladresse,* Journal de Psychologie, 1928. Sur le même sujet : *Sur la nature de l'habileté manuelle,* Journal de Psychologie, 1929 ; SPAIER : *Remarques sur la maladresse,* Revue Philosophique, 1929.

moteur avec la conscience de ses attitudes, avec son équilibre ou simplement avec le libre jeu de ses ébats (sensibilité proprioceptive). Cette motricité entièrement tournée sur elle-même, qui n'est commandée ni par des situations extérieures ni par des actions prospectives, qui naît et s'éteint sur place, constitue proprement l'activité tonique [1]. On l'a nommée encore motilité propriofective (Cannon) ou fonction posturale (Sherrington). Tels sont les mouvements athétoïdes du nouveau-né, les agitations enthousiastes de l'enfant, le bâillement, les balancements et tortillements, les mouvements confus de l'émotion. Cette activité tonique est sous la dépendance du mésencéphale, à savoir de l'ensemble des corps opto-striés [2], qui constituent le système extrapyramidal, branché en dérivation sur le système cortico-spinal. A la différence du cervelet, qui ne fait que coordonner cette activité tonique, ces noyaux sous-corticaux sont par eux-mêmes à la fois des foyers d'énergie spécialisée et des centres de coordination.

Mais cette motilité close est solitaire et inféconde. Elle enserre de gestes compliqués ou stupides quiconque se sépare de son milieu. Jetés dans l'espace comme dans l'avenir, nous sommes des êtres de relations et d'action *ad extra*. Les mouvements adaptés à cette vie de relation ne sont plus aveugles et repliés sur soi comme les précédents, mais épanouis sur les objets extérieurs. C'est la mélodie du monde qui les suscite et les modèle

1. Le lecteur se gardera ici d'une ambiguïté de vocabulaire. Le tonus est cette fonction d'accommodation musculaire qui donne aux muscles à chaque instant le degré de consistance, la forme et la tension qu'exige le geste en cours d'élaboration. On a décrit plusieurs formes de tonus : tonus résiduel, qui entretient le muscle au repos ; tonus orthostatique, qui assume la station debout, à partir des excitations de la plante des pieds ; tonus d'équilibration ou labyrinthique, dont nous avons vu la dépendance à l'égard du cervelet ; tonus explosif, qui prépare les mouvements, réglant la répartition complexe et mobile du tonus dans les muscles et les appareils sensoriels requis, afin que le mouvement soit exécuté avec la force exactement adéquate sans exagération, défaillance, inhibition ou retard ; tonus de soutien, qui suit et supporte les mouvements en cours d'exécution, commandant la contraction et la décontraction constante des muscles agonistes et antagonistes ; tonus cacatonique, qui assure la conservation des attitudes. Il ne faut voir dans ces distinguos que les aspects d'une fonction unique. Toute régulation du tonus, qu'elle vienne du cervelet, du mésencéphale ou de l'écorce, est en un sens une activité tonique. Mais on réserve plus spécialement le nom d'activité tonique à l'activité proprio-fective, concernant le tonus plastique, en opposition à l'activité cinétique que soutient le tonus contractile, soumis aux influences intellectuelles et volontaires.

2. Rappelons qu'ils comprennent : 1° le thalamus, ou couches optiques ; 2° le corps strié, en dessous, lequel comprend : à la base, le pallidum ; au-dessous le striatum, formé du putamen et du noyau caudé. Le thalamus est en communication avec le cortex ou cerveau supérieur et l'intermédiaire obligé des relations du corps strié, qui n'a pas de liaison directe avec le cortex.

à ses thèmes ; ils semblent naître des objets qui les ramènent pour ainsi dire sur eux, les réglant à leurs formes et à leurs déplacements au lieu qu'ils se diffusent tumultueusement dans la sphère viscérale et posturale. Cette motricité est ouverte et adaptée. Elle répond à la sensibilité épicritique (Head) ou extéroceptive. Aussi la nomme-t-on parfois motricité extérofective (Cannon). Elle embrasse un large champ, du réflexe sensori-moteur étroitement lié au milieu et au moment jusqu'aux structures complexes de l'action qui sont réglées par des raisons de plus en plus lointaines et inactuelles. Son organe propre est le cortex, et plus précisément, dans le cortex, le système pyramidal qui constitue chez l'homme la masse la plus importante et la plus différenciée de l'encéphale.

Le thalamus est un centre essentiellement récepteur et sensitif. C'est le centre de la sensibilité protopathique et des éléments affectifs de la perception [1]. Il n'intéresse donc pas la motricité à titre d'agent direct. Toutefois il est le régulateur du sympathique, et par là même des mouvements qui en dépendent ; il coordonne notamment, dans l'émotion, les réactions végétatives glandulaires, vaso-motrices, etc... avec les réactions posturales.

Le corps strié est bien plus important encore comme centre moteur. Le pallidum commande toute la régulation tonique posturale et celle des mouvements automatiques élémentaires Les principaux sont les mouvements axiaux ou appendiculaires. Il faut y joindre les automatismes mimiques et alimentaires. La mimique qui accompagne la pensée et l'émotion n'est pas une activité d'exécution, mais la diffusion tonique d'une attitude intérieure préordonnée à l'exécution. Faible chez le flegmatique, elle s'exagère chez l'émotif. Le striatum, en plus d'une influence inhibitrice sur le pallidum et les centres sous-jacents, règle la coordination des automatismes supérieurs, notamment ceux de l'instinct et de l'émotion.

Les noyaux sous-corticaux ont leur activité, chez l'homme, étroitement subordonnée au contrôle, aux incitations et aux inhibitions du cortex. Elle tend toutefois à devenir autonome sous l'effet des chocs émotifs ou toxiques, spécialement celle du corps strié qui n'est relié au cortex qu'indirectement par le thalamus : elle apparaît à l'état partiellement libre dans la motricité de l'émotif ou de l'intoxiqué. C'est cet affranchissement qui donne parfois au pervers une dextérité anormale. Chaque fois qu'il y a rupture ou relâchement du contrôle cortical, ou lésion de la région sous-corticale, il s'ensuit une libération incohé-

1. Le Dr Lhermitte l'envisage un peu différemment, comme un filtre ne laissant passer vers le cortex que les moins grossières des incitations venues des centres inférieures.

rente de la tonicité ou des automatismes (syndrome d'automatisme émotivo-moteur de Wallon). Elle présente deux aspects principaux.

Si l'insuffisance porte sur les inhibitions réciproques des centres, il se produit de l'hypertonie ou rigidité musculaire des muscles à fonction statique (aspect figé de la face et du tronc, raucité de la voix) [1]. Tels ces sujets chez qui le mouvement suscite plus de tonus qu'il n'en peut liquider, soit qu'inquiets ou impulsifs, ils apportent trop de tension à ses préparatifs, soit qu'impuissants à réaliser ils restent sur leur effort ; l'action, au lieu de les détendre, les rend crispés et impatients. Toutes les formes de spasme relèvent de la même insuffisance : le spasme est un mouvement qui devient à lui-même son propre excitant et qui se renforce et se diffuse progressivement à partir de l'hypertonus bloqué sur les voies de relation. La motricité très pauvre du petit enfant se résout en spasmes (colères, trépignements) à la moindre difficulté qu'elle ne sait résoudre. Ces contractures peuvent, chez certains tempéraments spasmophiles, se généraliser et mener à l'asphyxie ou à la syncope par tétanose globale des muscles respiratoires [2]. Chez d'autres, ils donnent une propension au rire et aux sanglots, et peuvent s'accompagner d'une certaine volupté même dans la douleur. Pour Wallon [3] ils caractérisent un type d'émotif à crises convulsives opposé à celui dont l'émotion se résout en auto-contemplation. Le spasme est la réaction habituelle de l'émotivité. Il la révèle souvent sous ses inhibitions, impatiences apparemment sans cause, brusques colères ou éclats de sanglots dans un ciel calme. La persévération motrice est un phénomène voisin du spasme : elle bloque entièrement le passage d'un geste à l'autre, amenant la répétition stéréotypée du même geste ; ou bien elle contamine partiellement le geste adapté par le geste antérieur, et aboutit au bafouillage moteur et à l'incertitude posturale du timide, qui se crispe d'autant plus qu'il veut secouer sa timidité ; ou enfin elle agit par simple inhibition comme dans le trac qui rend muet. Le

1. Il y a en outre une hypertonie pyramidale, d'origine corticale, qui affecte les muscles de l'activité intentionnelle, c'est-à-dire ceux des extrémités. Ce sont surtout les lésions du pallidum qui entraînent l'hypertonie, avec de la difficulté de coordination de certains mouvements, la perte des expressions affectives et souvent des tremblements statiques. Les lésions du striatum produisent de l'hypotonie, avec des mouvements anarchiques de chorée et de l'athétose.

2. On a comparé à ce phénomène le processus d'immobilisation de certains insectes devant le danger. Chez certains idiot sou débiles mentaux le spasme peut se développer en violences sur soi-même (kronomanie) ou sur autrui. Le romancier américain Steinbeck en donne un beau cas dans *Des souris et des hommes* (Gallimard).

3. *Les origines du caractère chez l'enfant*, 95 s.

désordre de la motricité présente ici une figure notablement différente de l'asynergie cérébelleuse. Les gestes sont encore impulsifs, incohérents, turbulents. Mais ils ne se dispersent pas comme une bande d'oiseaux. Par suite de l'hypertonicité, ils tendent contre l'obstacle ; la motricité n'est pas éparpillée, mais projective comme dans l'épilepsie. La parenté des centres de l'émotivité et de la tonicité donne de plus, à la démarche du geste, une tension émotive : irritabilité, revendication affective, ou vague appétance et nostalgie : les premiers se résolvent en taquineries, cruauté, les secondes en vols ou en fugues. La même impuissance à accommoder, à se diversifier, à composer avec les personnes et les circonstances, qui raidit le geste, raidit en même temps tout le psychisme, tant mouvement et psychisme sont étroitement fondus : l'esprit d'opposition systématique, la rétivité du pervers sont au bout de ce chemin que Wallon caractérise d'une formule remarquable dans sa signification à la fois motrice et vitale : la prédominance de la posture sur l'action, — de l'immobilité sur le changement [1].

L'insuffisance extra-pyramidale peut atteindre aussi les coordinations des divers noyaux entre eux. La motricité entre alors dans l'effervescence de l'agitation émotive, et tend à s'affranchir des contrôles corticaux. Telle est la motricité de l'émotif ou des intoxiqués, incontinence affectivo-motrice qui peut être brutale et agressive, mais dont toute méchanceté cependant est exclue. Nous avons parlé de bafouillage moteur. Il est à l'origine d'une nouvelle espèce de maladresse. Il n'est qu'une autre forme de la rupture mélodique du comportement, de la « rigidité en mouvement », suivant l'heureuse expression de Wilson. La voie fermée ou presque aux harmonisations corticales, largement ouverte sur le système végétatif par les fissures de la dislocation sub-corticale subit la turbulence de ce dernier sans aucun frein régulateur. Et la vitalité, que l'intelligence rend souple comme une cavale, sans elle, fonce droit devant soi comme une force du monde physique.

Enfin le système sub-cortical commande, en même temps que la mélodie motrice et avec la collaboration de l'écorce, le temps des automatismes moteurs (Gourevitch). Ses troubles peuvent causer une rupture du rythme normal en deux résultantes opposées : une période de motricité visqueuse et ralentie alternant avec une période d'activité inconsistante, se dépensant en agitation immédiate. Tel est le tableau des rythmes d'excitation et de dépression alternés, qui livrent la motricité à une sorte d'équilibre instable entre les deux pôles de l'activité végétative.

1. *Stades et troubles*, p. 251.

Le cortex n'est pas seulement, par le système pyramidal, le subtil instrument de l'activité cinétique supérieure, il est aussi chez l'homme le contrôle suprême et l'instance dernière des activités sub-corticales. On a mis en évidence l'existence d'un système extra-pyramidal chargé de ces liaisons extérieures. Il comprend :

1° Un centre frontal extrapyramidal coexistant avec le frontal pyramidal (Donaggio). Il assure la liaison étroite des mécanismes pyramidaux et sub-corticaux. Gourevitch lui attribue deux composantes motrices.

L'*activité psychomotrice*, ou *quantité de mouvements* produits dans l'unité de temps, est abondante chez l'extraverti et va jusqu'à la turbulence pour peu qu'il soit instable ; elle est réduite chez l'introverti, parfois jusqu'à l'engourdissement : elle compromet ainsi l'équilibre psychique par son défaut aussi bien que par ses excès.

La *vitesse de régulation tonique*, souplesse avec laquelle le sujet passe d'une attitude à une autre, dépend conjointement des noyaux sous-corticaux et du cervelet comme toute coordination élémentaire ; elle introduit le sentiment d'aisance adaptée, ou, quand elle est déficiente, les sentiments d'infériorité de la gaucherie et de la disgrâce. Elle est donc un facteur d'adaptation sociale de première importance. Wallon définit un « sentiment de prestance physique », expression du bien-être de la personnalité constituée. Les lésions frontales extrapyramidales donnent souvent de l'atonie de la mimique, une apraxie généralisée, l'oubli de son personnage, et des aberrations de conduites, le tout n'étant pas exclusif d'une vive intelligence.

2° Des liaisons fronto-cérébelleuses, fibres d'origine frontale qui, par les noyaux du front, conjuguent le cortex frontal et le cervelet par les corps striés. Elles font collaborer la motricité supérieure et la coordination des mouvements dans l'espace à l'équilibre et à l'orientation. Ainsi la marche est un automatisme qui s'appuie sur les centres sous-corticaux. Mais à chaque instant elle doit traiter avec les irrégularités du sol, avec des obstacles, des jambes plus ou moins souples et fatiguées. C'est cette adaptation multiple, où tout le corps, le mouvement des bras, le rythme de la respiration, etc... doivent participer que commandent les liaisons fronto-cérébelleuses. Wallon rattache à leur déficience le désarroi moteur que provoque, même chez le chien, le regard d'autrui ou chez l'homme le simple sentiment d'être en présence d'autrui : une incertitude posturale s'établit, donnant de l'hésitation à toute la démarche, des contractures parasites détraquent la régulation motrice, asynergie et hypertonicité produisent cette gaucherie rigide et cet empressement maladroit que l'on connaît à l'ivrogne et au timide.

C'est enfin au système pyramidal et notamment à la région frontale de l'écorce qu'il faut rapporter les plus riches modulations de la mélodie motrice. Cette richesse motrice est solidaire d'une haute qualité psychique. Du frontal relèvent, en effet, les formes suprêmes du comportement, « la réduction la plus totale des réactions à une conduite qui unisse à la plus grande fermeté d'intention le plus vaste examen de motifs, moyens et conséquences » (Wallon).

Gourevitch y rapporte la *force* et l'énergie des mouvements : un impetus dans lequel nous retrouverons une note fondamentale de l'activité.

Mais il commande surtout les qualités les plus précieuses des mouvements complexes, dans leur exécution ou dans leur souvenir.

La capacité d'exercer simultanément des tâches indépendantes appropriées chacune à un but (Gourevitch) suppose une discrimination motrice de haute intellectualité. Quand elle est affectée, il se produit une inhibition spéciale provenant d'une diffusion globale du tonus dans tout un secteur où il demanderait à être finement différencié : ce sont les syncinésies qui nous empêchent, par exemple, d'étendre les derniers doigts de la main indépendamment des autres, de mener des deux mains (piano) ou des mains et des pieds (orgue) des gestes de rythmes différents. Un cas remarquable de syncinésie est le bégaiement, symptôme d'une inhibition motrice plus générale issue d'un choc affectif ou d'une émotivité de fond ; aussi le soigne-t-on aujourd'hui par une rythmique du corps entier, destinée à détendre l'hypertonicité locale. On éduque ces contaminations en apprenant à découper l'espace en régions autonomes par des exercices dissymétriques des membres, du geste, ou de la voix [1].

Gourevitch isole également la *capacité de construire des schèmes moteurs*, mouvements automatisés, commandés au cours de leur période d'établissement par des représentations qui s'effacent en cours d'organisation. Elle est nécessaire à tous les apprentissages. Le cortex collabore étroitement avec le striatum dans cette édification. Une de ses opérations essentielles est la dissociation des syncinésies, pont-aux-ânes de l'apprenti musicien ou du candidat au permis de conduire [2]. Les consonants y parviennent vite, mais leur mouvement reste ensuite instable, soumis à

1. Certaines syncinésies toutefois sont utiles et utilisables : on a constaté, par exemple, que le travail bimanuel est plus avantageux que le travail d'une seule main. Certains efforts musculaires sont encouragés par des rythmes de la voix ou des gestes d'accompagnement.

2. Il faut en excepter la syncinésie en miroir, reproduction symétrique et simultanée d'un mouvement unilatéral, que l'on trouve chez certains malades, et qui est extrapyramidale.

l'humeur et à l'air du temps. Ils donnent les artistes capricieux et les travailleurs à rendement instable. Les dissonants, au contraire, sont plus lents à débrouiller l'écheveau moteur et à établir les habitudes musculaires, mais une fois le résultat acquis, il tient bon. Ils doivent se garder alors de se laisser plus encore couper de l'ambiance par la stéréotypie de ces automatismes qui les abritent de l'action novatrice et du souci d'autrui.

Kretschmer a décrit plusieurs qualités complexes du mouvement : *ampleur, allure géométrique, rythme,* etc... La motilité du cycloïde, le consonant bien adapté, est « en ondes », ses gestes ronds et enveloppants : « agilité arrondie » chez les plus vifs, rondeur pesante chez les plus lents. Celle du schizoïde, le dissonant en rupture avec le milieu, est frétillante ; ses gestes en zigzag sont rectilignes, cassés à angle droit, tranchants, comme son psychisme. Le Senne note chez les « colériques », bons vivants et bons garçons, des gestes exubérants, toujours un peu au delà du but, paraissant, à un moment, échapper à leur auteur, des gestes trop courts et avares au contraire chez le « sentimental », souvent déprimé. La grande mélancolie aboutit à l'immobilité totale. La manie, à l'inverse, montre bien ce qui sépare la simple irritabilité des centres sub-corticaux chez les impulsifs et l'insuffisance frontale. Chez les premiers, l'impulsivité garde toute la richesse d'invention qu'elle tient d'une activité frontale intacte. Chez le maniaque au contraire les écarts de conduite sont brutaux et sans nuances [1], mimant le psychisme du maniaque. Ainsi les fugues morbides, les « crises de marche », miment elles aussi une dissociation de la personnalité ou un besoin de fuite psychique. Plus un sujet est déprimé, plus se restreint l'amplitude de ses mouvements extérieurs : il lui est plus difficile de vaincre la tonicité croissante des fléchisseurs ; mais il traduit aussi, par ce repli du geste, le rétrécissement de sa vie. En 1895, Geraudet avançait une classification psycho-topographique des mouvements dont l'idée serait à reprendre : les mouvements de bas en haut exprimeraient les tendances à l'idéal, à l'indéfini ; les mouvements de haut en bas, les tendances matérielles ou sensuelles ; du dedans au dehors, la négation ou la menace ; du dehors vers le dedans, les tendances attractives et restrictives d'arrière en avant, l'appel, l'expansion, la contemplation ; d'avant en arrière, la réflexion, la compression, l'unification [1]. La graphologie fait un grand usage de ces déterminations.

La *précision* des mouvements les adapte à leur but avec exactitude et sûreté. Elle peut aller avec une mauvaise régulation de la mélodie tonique, elle est en étroite dépendance de la sensi-

1. WALLON : *Stades et troubles,* p. 288.
2. *Mimique, physionomie et gestes,* Quantin, 1895.

bilité épicritique. Elle exige une maîtrise rigoureuse de l'activité frontale sur les diffusions émotives ou intoxicatoires du tonus. Elle est difficile à l'émotif et disparaît sans remède dans certaines intoxications chroniques. Par contre, elle appartient aux tempéraments de type flegmatique, chez qui la diffusion émotive est nulle.

L'*habileté* n'est pas une qualité simple. Nous avons déjà repéré des maladresses par asynergie cérébelleuse, par hypertonie sub-corticale, et celles qui relèvent de la conscience de prestance, liée aux attaches fronto-cérébelleuse. A côté d'elles, il y a des habiletés et des maladresses frontales, qu'on a même longtemps tenues pour exclusives. Elles intéressent surtout la dextérité de la main et des doigts. Nous invoquions plus haut celles qui proviennent des syncinésies. Wallon en a décrit d'autres types encore. Les unes traduisent un accrochage dans les processus qui unissent l'écorce à l'étage des automatismes : un automatisme acquis comme la danse, l'acte de monter un escalier, etc... peut être enrayé si au cours de son développement l'attention cinétique se porte, non sur son mouvement d'ensemble, mais sur un détail de son exécution. C'est ainsi qu'il faut maintenir l'exécution de nos automatismes dans la conscience un peu somnolente qui leur est propre. Les douteurs, les phobiques, souffrent tout spécialement de cette irruption intempestive de la représentation dans l'automatisme. Une insuffisance frontale peut aussi causer une difficulté à concevoir l'acte en jeu ; cette déficience est normale, par exemple dans un geste en cours d'apprentissage, comme les mouvements de prononciation d'une langue étrangère ; elle est totale dans l'apraxie ou l'agnosie. Avec le contrôle des activités supérieures intervient la volonté. Spaier a mis en évidence certaines maladresses très profitables et parfaitement calculées bien que dans le jour d'une demi-conscience. Il a observé huit sujets plus ou moins malades imaginaires. L'un simule toujours l'impossibilité de boucler ses malles, de mettre ses valises dans le filet, etc... mais il apparaît que c'est dans l'intention inavouée de se faire servir. L'autre est adroit aux exercices qui lui plaisent (piano, couture), mais toujours maladroit quand il s'agit de ranger la vaisselle ou de dresser le couvert. Il entre surtout dans ces maladresses sélectives, qui sont fréquentes, une sorte de mauvaise volonté vitale, qui peut reposer sur une insuffisance végétative ou sur une déficience de l'activité psycho-motrice, mais que beaucoup de complaisance entretient.

La motricité de l'adulte est encore compliquée et souvent masquée dans ses données originelles par les inhibitions intentionnelles du dressage et de l'éducation. On sait la place qu'elles tiennent dans certaines éducations ; elles sont utiles à la concentration mentale et indispensables, à dose modérée, pour affermir

le contrôle cinétique sur les débordements toniques et émotifs qu'il est bon de réprimer progressivement dès l'enfance. Mais leur usage massif produit des êtres guindés et disgracieux ; il paralyse tout le comportement et va stériliser, avec la spontanéité psychique, les puissances mêmes de création. Une inhibition trop forte ou trop constante sur un tempérament trop expansif amène des libérations spasmodiques (éclats de rire, sanglots, explosions d'agitation).

Il faut rapprocher des inhibitions corticales les faits de catatonie, forme corticale et active de conservation des attitudes. Ils sont normaux dans des attitudes passagères d'immobilisation : surprise, stupeur, réflexion intense, et expriment alors le repliement brusque ou prolongé du psychisme sur une sorte d'interrogation solitaire qui le coupe de la relation cinétique. Fréquents et systématiques, — fixité du regard, persistance anormale des gestes, stases d'immobilité distraite, — ils trahissent de la rigidité affective ou intellectuelle. On les rencontrera chez les « secondaires » de Heymans, tandis que la « primarité » assure au contraire la régulation tonique, à moins qu'excessive elle ne bouscule le geste. Les AP sont en tête pour le dessin, ainsi que pour la dextérité mentale générale. Kraepelin a montré la parenté, dans le syndrome catatonique, du maniérisme, avec ses poses prétentieuses et insistées, de la suggestibilité motrice, avec la conservation cataleptique des attitudes communiquées, et de l'emphase gestuelle.

Wallon a décrit une forme d'insuffisance corticale qui aboutit à la prédominance de la tension projective de l'activité. Le mouvement n'est plus un souple dialogue avec les incitations extérieures, il est concentré dans un élan qui fonce et bute, se bloque soi-même dans des gestes tendus, à transformations lentes et lourdes ; il semble que ces sujets se ramassent à chaque instant dans un effort pour saisir un mouvement qui échappe, une personnalité qui fuit, ou pour concrétiser la présence de l'interlocuteur en le prenant par l'épaule, par un bouton, comme si l'attention d'autrui leur était nécessaire pour s'assurer de leur propre réalité. Telle est notamment la motricité de l'épileptique [1]. Le mouvement dans son exécution absorbe entièrement un psychisme que l'insuffisance frontale rend incapable de penser le virtuel ; d'où son caractère arrêté, aveugle, absorbé dans le présent.

Nous avons évoqué au passage quelques notations de typologie motrice tirées de Heymans et de Kretschmer. F. H. Leroy

1. *Stades et formes*, 138 sq.

distinguait les types à prépondérance du mécanisme sous-cortical, chez qui prédomine l'adresse motrice ; les types à prépondérance du mécanisme cortical, maladroits, voisins de la schizoïdie, et les asthéniques, qui se fatiguent facilement. La tentative jusqu'ici la plus systématique en ce sens est celle de Gourevitch. Ses types moteurs sont apparentés aux types de Kretschmer, que nous rencontrerons plus loin.

L'asthénique se met au travail plus lentement mais travaille de façon plus économique que les deux autres. Il ne peut dépenser une grande force musculaire, mais il est capable d'un rendement assez important pendant une courte durée. Enfant, ses mouvements sont mous, faibles et maladroits. Mais avec de l'attention il sait arriver à une grande habileté manuelle. Malgré cette habileté relative, il est resté à un stade primitif du développement moteur. Les mouvements de percussion et de pression lui sont plus difficiles que les travaux d'assemblage. Son rendement est au total supérieur à celui de l'athlétique et un peu inférieur à celui du pycnique.

L'athlétique dépense une grande force pendant son travail, mais il est vite épuisé : sa productivité par suite est moyenne. Dès l'enfance, ses mouvements sont anguleux, exagérés, assez peu adroits et coordonnés dans les mouvements simples, très mal adaptés aux travaux délicats. Les mouvements de percussion et de pression lui sont plus faciles que les mouvements d'assemblage.

Le pycnique, avec de bonnes composantes extra pyramidales et cortico-cérébelleuses qui se subordonnent l'activité corticale, travaille très vite et il est capable de travaux de longue haleine. Sa faculté motrice globale est supérieure à celle des deux autres types. Ses mouvements ont du naturel, de l'aisance, de l'adresse ; ils sont, chez l'enfant, déjà harmonieux, adaptés et précis. Son habileté manuelle est inférieure à celle de l'asthénique, mais supérieure à celle de l'athlétique. Sa productivité est aussi bonne dans la percussion et la pression que dans l'assemblage.

Le schizoïde enfin, insuffisant des composantes extra-pyramidales et de leurs liaisons avec la zone frontale, a au contraire d'excellentes composantes frontales pures. Aussi est-il par un côté un arriéré moteur, présentant une grande dysharmonie et superfluité de mouvements, en même temps qu'il jouit d'une vive habileté manuelle, notamment du bout des doigts, la main étant l'organe d'exécution supérieur de l'activité cinétique. Ici comme dans tout son psychisme s'affirme la coupure intérieure qui tend à le disloquer [1].

1. Chez l'enfant, Gourevitch décrit un quatrième type : la constitution infantile gracile, apparentée au type hypoplastique et dysplastique de Kretschmer, aux mouvements gracieux, puérils, d'une exécution insuffisamment précise.

Antérieurement à ces recherches, Dupré [1] avait défini une « débilité motrice constitutionnelle », caractérisée par « l'exagération des réflexes tendineux, la perturbation du réflexe plantaire, la syncinésie, la maladresse des mouvements volontaires, et enfin une variété d'hypertonie musculaire diffuse, en rapport avec les mouvements intentionnels et aboutissant à l'impossibilité de réaliser volontairement la résolution musculaire », ce dernier caractère (paratonie) se présentant comme une cacatonie où le muscle se contracte dans la mesure de l'effort volontaire pour le relâcher. Il signalait comme indices annexes : la syncinésie, l'énurésie infantile, la maladresse habituelle, la cataleptibilité et toutes les agitations et asynergies motrices. Cette déficience constitutionnelle spécifique de la motricité supérieure était attribuée par lui à une insuffisance pyramidale, souvent consécutive à une encéphalopathie cachée de la petite enfance. La notion de Dupré s'est depuis, on le voit, considérablement diversifiée.

J. Lefrancq et José Brunfaut [2] ont repris les recherches de Gourevitch pour les diriger dans le sens d'une utilisation éducative de leurs résultats. Elle se justifie par l'intime solidarité du comportement moteur et des structures psychiques. La précision motrice, gestuelle et verbale est le meilleur moyen de lutter contre les vagues d'hypertonus de l'émotivité : c'est la solution qu'adopte spontanément un émotif quand il s'astreint à des gestes rigoureux et utiles en présence d'un accident qui le bouleverse ; elle peut être systématiquement disciplinée. L'activité psycho-motrice, la dépense abondante de mouvements combat l'introversion, son immobilité tendue et engourdie ; il est nécessaire par contre de la réprimer chez l'extraverti agité. Éduquer la régulation tonique chez l'introverti c'est, en développant son adresse, l'arracher à ses sentiments d'infériorité. A ceux qui tendent à se dissocier du milieu, on donnera une armature d'automatismes, car les automatismes réalisent la fusion étroite de l'individu dans le milieu. Chez l'émotif, on tentera de provoquer le spasme : une bonne crise de sanglots est la meilleure voie pour détourner, de plus sérieux ravages, une colère froide ou une douleur impassible. L'inhibition volontaire est l'antidote d'une extraversion excessive, à condition de ne pas comprimer les spontanéités centrales de la personne, auquel cas l'inhibition rejette le sujet dans un isolement où il s'engourdit peu à peu, ou dans des attitudes compensatrices d'opposition. La schématisation et la capacité d'exécuter des mouvements indépendants peuvent lutter contre une plasticité trop grande au milieu, qui se ramène à une sorte d'entraînement moteur.

1. *Pathologie de l'Imagination et de l'Émotivité*, Payot, 261 sq.
2. *Esprit*, art. cité.

Le caractère ne s'avoue pas seulement par les structures de la motricité générale. Les diverses formes de l'expression lui sont autant de langages. L'expression est un terme très vaste. Il embrasse toutes les manifestations corporelles au même titre. Il est aussi loisible de parler d'une expression endocrinienne que d'une mimique de la face, toutes deux sont des mouvements symboliques et concomitants d'une intention psychique. La seule différence de l'une à l'autre, c'est que la première nous est moins immédiatement compréhensive que la seconde. Si nous savions voir à travers le corps comme nous voyons sur les visages, une poussée d'adrénaline ou quelque riche manœuvre des commandes cérébrales nous offrirait le même charme lisible que cette légère tension de l'orbiculaire qui suspend à ses lèvres le sourire de la Joconde. Il n'est pas de secteur de l'attitude ou du geste, manifeste ou caché, qui ne puisse faire l'objet d'une exploration caractérologique. Le psychisme se mime dans le corps en dix langues diverses : attitudes familières, mimique faciale, démarche, poignée de main, élocution, port du costume, des cheveux et des modes, arrangement de l'intérieur domestique, écriture. La plupart n'ont pas été étudiées sérieusement encore du point de vue d'une interprétation globale de la personnalité.

Il faut faire exception pour l'écriture. La graphologie a suivi toutes les vicissitudes de la caractérologie générale. On a très vite remarqué son intérêt comme révélateur involontaire de la personnalité. Alors qu'en se représentant à elle-même et à l'entourage la personnalité s'entoure, suivant le mot de Jaspers, d'un « mur d'expressions fausses », l'écriture a le double avantage de rester très imperméable à la simulation et de matérialiser les constantes durables du psychisme. Elle est au surplus d'une sensibilité extrême : Klages a montré que la pression seule avec laquelle on écrit est liée à la personnalité entière, et ses variétés sont aussi nombreuses que les étoiles dans le ciel. Les premières graphologies mirent en circulation les techniques analytiques qui courent encore les salons : le caractère était décomposé en une multitude de traits, à chaque trait de l'esprit correspondait un trait de la plume ; la barre de vos *t* devenait la plus indiscrète et la plus péremptoire des confidentes. On faisait un diagnostic en juxtaposant quelques dizaines de signes particuliers pris dans un outillage d'un millier de signes classés : en quoi l'on suivait les méthodes descriptives des psychologues eux-mêmes. Certains faits pourtant auraient dû guérir cette myopie : ainsi Preyer avait montré depuis longtemps qu'une écriture gardait ses mêmes caractères individuels si elle était obtenue par un

crayon fixé à la tête, à la bouche, au genou, au coude, aux orteils, etc... La graphologie allemande, notamment avec Klages [1], a délibérément abandonné l'interprétation analytique des signes pour se référer au principe synthétique de l'image directrice personnelle imprimée dans le style global de l'écriture. La pression indique la vitalité du scripteur, le mouvement graphique (écriture enlacée compliquée d'arabesques, formes simplifiées et modestes, etc...) son style d'âme. La direction est bonne, mais l'obstination de Klages à vouloir toujours rejeter l'« esprit », qui est raison et volonté claires, pour découvrir l'« âme » obscure et instinctive le conduit souvent à un subjectivisme touffu. Toujours à la recherche d'une vision structurelle, le Dr Max Pulver [2], en Suisse, part d'une interprétation des trois dimensions de l'espace : haut, bas, gauche-droite. Il cherche au surplus, par une méthode originale, à retrouver les mouvements d'âme du scripteur en suivant de la main son écriture. Il s'aide enfin d'une psychanalyse. En France, Crépieux-Janin [3], a fait aussi la critique de la graphologie des signes, qui attribue des valeurs précises aux signes isolés. « Il n'y a pas de signes particuliers indépendants, affirme-t-il, il n'y a que des signes généraux dont les modes sont divers ». Et il ajoute, ce dont les graphologues amateurs devraient faire leur profit : plus un signe est spécialisé dans une forme ou une allure étroite (comme barre du t, boucle de l'l, etc...), moins il est apte à représenter les traits essentiels du caractère. Il rattache les signes aux grandes allures de l'écriture ; se refusant à donner une valeur de diagnostic à une simple statistique des traits, il cherche leur signification dans un complexe de considérations sur le milieu, de critères logiques et de nécessités psychologiques : « Pour apprécier un signe dans une écriture, il faut pénétrer dans son milieu, saisir son esprit, vivre sa vie ». Cette tentative pour développer une méthode mixte, analytico-synthétique, dépend dans ses résultats d'une caractérologie qui, chez Crépieux-Janin, reste informe. On ne sait trop d'où il tient que : activité, sensibilité, simplicité, modération, distinction sont les cinq qualités de « supériorité générale » du caractère. Tout le vocabulaire est celui de la vieille psychologie descriptive. On voit bien ici que la graphologie est une science subordonnée, tributaire pour son langage du psychologue voisin. Carton tente une graphologie des quatre tempéraments traditionnels, et l'on a esquissé une

1. *Handschrift und Charakter*, Leipzig, 1923, 22e éd., 1943 ; *Graphologisches Lesebuch*, 3e éd., Leipzig, 1943. Les éditions Stock annoncent (1944) une traduction du premier de ces ouvrages, tandis qu'elles ont déjà traduit un petit précis : *Graphologie*, 1943. La graphologie scientifique a été inaugurée par PREYER, en 1891. Citons encore : R. SAUDEK : *Experimentelle Graphologie*, 1929.

2. *Symbolik des Handschrift*, 1931.

3. *L'écriture et le caractère*, Alcan 1896 ; *A B C de la graphologie*, Alcan, 1929 et autres ouvrages.

endocrino-graphologie. Chaque voie ouverte dans la caractérologie entraînera la lecture graphologique vers des interprétations nouvelles. Elle peut aider, en même temps, une graphologie éducative et une graphothérapie qui ont fait leurs premiers pas [1].

LE LANGAGE DES FORMES

De ces formes mobiles que dessinent les mouvements du corps à ces mouvements fixés que sont nos formes permanentes, il n'y a pas de coupure. Tous deux expriment un instinct fondamental de la psyché, celui de *se représenter* dans l'univers qui lui fait face et devant les hommes qui l'accompagnent. Cet instinct donne le premier mouvement de la poésie, de l'art, de la sociabilité, et par le mythe, de la réflexion. En un langage de chair, il dit déjà que l'homme n'est pas un être clos, mais situé et démonstratif. Klages est un de ceux qui ont le mieux vu [2] qu'au cœur de la vie résident un besoin et une faculté d'extériorisation, très manifeste chez l'enfant et le primitif, de plus en plus inhibés par la civilisation, parfois, comme au Japon, jusqu'à l'impassibilité et à l'expression inversée des sentiments. Klages y distingue une simple faculté de mouvement spontané : (aspect impulsif du sentiment, non accompagné d'images) et une force formatrice, capacité de créer des formes : (aspect nuancé du sentiment, accompagné d'images). Elles sont confondues chez

1. Cf. L. CARTON : *Le diagnostic de la mentalité par l'écriture.* — Alcide COUILLAUX : *La psychographie ou graphologie pédagogique.* — Solange PILLAT : *L'éducation aidée par la graphologie* (Hachette).

Les cures graphologiques procèdent par inhibition graphique des tendances qui s'expriment dans l'écriture, au moyen d'un contre-courant gestuel. Par exemple on oblige le sujet à cesser de commencer la première lettre de ses mots par un trait ascendant, afin de tuer en lui l'esprit d'opposition systématique ; on oblige le désordonné aux marges régulières et aux espacements suffisants. On amène l'emballé à pondérer ses majuscules, ses boucles, sa signature. Il est important de ne pas apprendre aux enfants des modes d'écriture défectueux ou artificiels qui leur déforment le caractère. C'est ainsi que l'écriture ornée des bureaucrates fait des esprits précieux, emphatiques et tatillons ; l'écriture dite du « Sacré Cœur », si appréciée dans les pensionnats de demoiselles, des caractères étroits, entêtés et égoïstes.

2. *La structure du corps et le caractère*, Payot, 142 s.

l'animal, et la seconde domine chez le primitif. Refoulé par la suite, l'instinct d'extériorisation gît pourtant au cœur du travail le plus obscur de la vie. La croissance de la cellule fécondée est modelée par la puissance créatrice de l'image du corps futur. Ce qui se passe dans l'embryon se poursuit tout le long de la vie. La force idéoplastique qui exprime à chaque instant sur un double registre le composé humain pétrit du dedans les formes expressives de son développement dramatique. Les plus permanentes de ces expressions sont les formes apparemment fixées, lentement mobiles de notre corps.

Si les déterminations de l'espèce et du sexe assignent à la forme humaine son ébauche, il n'est pas vain de penser que les forces individuelles, dans ces limites, sculptent leur propre statue. Cette hypothèse a depuis longtemps tenté la curiosité. Un grand progrès fut fait sur les premières fantaisies physiognomoniques quand, au XVIII^e^ siècle, la notion de systèmes ou d'appareils, groupes d'organes fonctionnant sous l'action d'excitants analogues en vue d'un mécanisme coordonné, puis, au XIX^e^, la notion de tissus (Bichat) remplacèrent la simple inspection des formes extérieures. Goethe, qui travaille avec Lavater, lance lui-même le mot de morphologie [1]. Hallé annonce un peu plus tard les systèmes modernes par sa distinction des trois tempéraments partiels à côté des tempéraments généraux (nerveux et musculaire) : le céphalique, le thoracique, et l'abdominal ; la région morphologiquement prépondérante y est aussi fonctionnellement prépondérante et le lieu d'élection de la maladie. De nombreuses publications, au XIX^e^ siècle, poussent en tous sens ces recherches. Mais, faute d'une méthode rigoureuse, elles appliquent hâtivement à chaque trait observé des interprétations psychologiques fondées sur les postulats les plus contestables. Le plus en faveur fut celui qui assura le succès de la phrénologie de Gall ; il concluait du seul volume d'un organe à sa valeur fonctionnelle. La vulgarisation s'empara bien vite d'une science qui piquait les esprits et l'encombra de charlatanisme.

On a compris aujourd'hui la nécessité de n'admettre de corrélation psycho-morphologique qu'expérimentalement établie.

1. On trouvera dans BOVEN : *op. cit.*, une bibliographie suffisante des principaux travaux de physiognomonie depuis le XVII^e^ siècle. Ils furent surtout nombreux au XVIII^e^. L'idée première fut de comparer les formes humaines aux formes animales (Porta, 1627, Shack, 1887) : un nez gros comme le museau d'un bœuf annonçait la paresse, le « nez d'aigle », l'audace. Dans ce système, Platon ressemblait à un prudent chien de chasse. Puis vinrent les analogies astrologiques ou métoscopie, où les rides du front correspondaient aux planètes, etc... Lavaster *(Essais physiognomoniques, 1772)* inaugure les premières recherches de morphologie empirique. Cf. aussi HARTENBERG : *Physionomie et caractère*, Alcan 1908. Mme ARONE : *Morphologie Humaine*, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1915.

Les méthodes se perfectionnent de jour en jour. L'anthropométrie, fondée par Manouvrier et Bertillon apporte quelques mensurations utiles [1]. Toute une technique de l'inspection visuelle des formes s'est instituée ; elle impose des procédés d'éclairage qui ne faussent pas le modèle, et une éducation de l'œil qui le rende sensible non pas seulement aux volumes statiques, mais aux « résidus d'expression », sortes d'immobilités en mouvement, de frémissements de vie, d'ondulations d'amplitude très faible qui donnent souvent la clé d'une signification. De la morphologie statique, qui étudie les formes au repos (typologie générale, physiognomonie, chirologie) à la morphologie dynamique qui s'attache à leurs mouvements, la continuité s'établit de plus en plus. L'observation confirme, en effet, que le caractère se manifeste le plus clairement dans les tissus les plus mouvants, à savoir dans l'ordre décroissant : le tissu nerveux, les muscles (et d'abord le visage et les mains), la peau et le tissu séreux et sanguin, la graisse. Les caractères spécifiques et raciaux, selon l'anthropologue russe Bounek, s'imprimeraient plutôt dans le squelette.

Des liens plus solides que naguère s'établissent au surplus entre les indications des corrélations brutes de l'expérience et les prospections intuitives. La tentative de certains morphologistes (Baron, Ledos) de n'envisager la forme que de l'extérieur, indépendamment des fonctions et des structures significatives ne peut aboutir qu'à des résultats partiels et incertains [2]. Tout aussi insuffisante est une morphologie discontinuiste des signes analogue aux premiers aspects de la graphologie. Réduite à ses propres moyens, l'étude des corrélations particulières présente les limites que nous avons déjà indiquées : il n'y a jamais de types purs ni de corrélations immuables. Parler de « types mélangés » et de coefficients de variabilité est une manière de constater cette difficulté, non de l'expliquer. La vérité est que le pianiste, en jouant, modifie dans une certaine mesure sa gamme, et d'autant plus que son talent est plus riche. Le psychologue qui se limiterait à énumérer les corrélations se perdrait dans une infinité confuse de résultats juxtaposés, et se donnerait le ridicule d'un critique qui, pour juger objectivement le jeu du pianiste, mesurerait à chaque seconde l'écartement de ses doigts sans se permettre de plus aventureuses considérations. Si le corps est une anthropophanie, une apparition de ce que nous sommes, il ne

1. Il ne faut pas s'exagérer la rigueur dont elle est susceptible. Bertillon lui-même fait remarquer que selon le tassement du sujet la taille peut varier de un à deux centimètres du matin au soir.

2. Ainsi Ledos divisait les visages en cinq types : carré, rond, ovale, triangle, conoïde dont chacun se subdivisait en trois classes : franc, allongé, court.

peut être décrit par une simple mesure des formes. Celles-ci doivent être saisies et comprises de l'intérieur, comme elles sont faites. Le corps, écrivait Carrière, n'est pas une fonte simplement coulée dans le moule du milieu, mais « c'est avant tout un repoussé, martelé à grands coups frappés du dedans, par les instincts individuels et l'énergie spirituelle personnelle ». Le morphologiste doit essayer de saisir par une intuition intérieure les ensembles morphologiques, s'éduquer à une subtile réaction aux formes qui ne se met pas en formules. Lichtenberger écrit que ceux qui attendent le plus d'une morphologie mise en règle sont ceux qui ont la culture la moins universelle et que ceux qui ont cette culture donnent les meilleur physiognomonistes. Leur connaissance n'est certes pas entièrement communicable et claire ; ils clarifient par intuition des vues obscures, mais comme le fait l'art et non pas le concept [1]. Kretschmer avoue lui-même que la description des types qu'il essaye d'entériner par des enquêtes statistiques repose non pas sur les cas les plus fréquents, mais sur les « beaux cas » : c'est avouer que ses types sont des types intuitifs, des schèmes directeurs que l'expérience présente toujours à l'état « mélangé ». Ils répondent à mille expériences confuses, indiquent un thème interprétatif, une direction de personnalité. Ils se fondent dans la réalité comme la gamme fond ses accords et ses arpèges dans la symphonie.

Cette origine endogène de la forme ne doit pas être recherchée du côté de pures déterminations psychiques. Il est évident que le corps doit être, au moins dans ses formes générales (laissant les activités supérieures raffiner le visage et la main) pétri par la vitalité organique de base. C'est dans cette direction qu'ont été menées les recherches de la première école morphologique contemporaine, l'école italienne. Son précurseur padouan, Achille de Giovanni [2], parti de la médecine et des relations qui unissent la maladie à la forme du corps humain, distinguait un type idéal et trois combinaisons se rapprochant de ce qu'on nommera plus tard le respiratoire, le musculaire et le digestif. Longtemps ignoré, il eut plusieurs mérites : d'inaugurer des mensurations précises, de montrer, avant Sigaud, que la vulnérabilité d'un appareil est en raison directe de sa vitalité et de son développement, et de souligner l'importance du milieu.

Son disciple, Pende, fonda sa morphologie sur l'opposition du système de la vie végétativo-anabolique et de la vie catabo-

1. Cf. JASPERS : *Psychopathologie générale*, 236 s.

2. Morfologia del corpoumano, 1re éd., 1893 ; 2e éd., 1904-1907 (2 vol.).

lique [1]. La première favorise la formation de la masse totale du corps, la seconde, les proportions et l'évolution de la forme. De leur action combinée dépendent la croissance et la forme. Trois lois la règlent. Il y a antagonisme entre l'accroissement de la masse et la différenciation morphologique : quand la masse tend à croître en excès, il y a hypoévulution et infantilisme dans la différenciation, quand la masse fait défaut, la différenciation est précoce et marquée (loi de Viola). Il y a alternance de la croissance en longueur et de la croissance en largeur, entre la croissance du buste et celle de la partie inférieure du corps (loi de Godin). Enfin les deux constellations hormonales morphogénétiques, l'anabolique et le catabolique, se succèdent rythmiquement. Cette dernière loi, qui rend compte des deux premières, est l'apport propre de Pende. Il pense fonder sur elle une « biotypologie humaine », science biologique de l'homme total, complexe indissociable d'un style architectonique de structure corporelle, d'une physico-chimie humorale, d'une modalité fonctionnelle et de structures psychiques diverses [2]. La biotypologie développe de nombreuses considérations de pure morphologie qui n'ont pas leur place ici. Du point de vue des corrélations morpho-psychologiques, signalons ses trois « biotypes » :

L'anabolique est généralement *bréviligne*, hypersthénique ; et, glandulairement, hypersurrénalien ou hypergénital ; c'est par définition, on le sait, un pacifique et un consommateur ; optimiste et expansif, il embrasse quatre sous-types dont les plus remarquables sont l'athlétique et l'hypersexuel ; la variété asthénique est parasympathicotonique (hypothyroïdiens, hypopituitaires). L'anabolique est un bradypsychique, un lent et un stable ; sthénique, il peut de grands efforts, mais sans vitesse ni agilité, donnés dans la force de l'enthousiasme ou dans celle du flegme ; asthénique, il tend à la dépression, il n'est pas capable de gros efforts, mais patient et précis.

Le catabolique est un *longiligne* souvent asthénique, hyposurrénal ou hypogénital, avec une tendance à la dépression et à l'autisme ; sa musculature peut être excessive (hyperévolué) ou déficiente (hypoplastique), son développement anormal (hypersomatique acromégaloïde) et son developpement sexuel atrophié (eunuchoïde) ; la variété sthénique est hyperthyroïdienne et hyperpituitaire ; le longiligne est un tachypsychique, un rapide ; sthénique, il joint au travail la force et la vitesse à l'habileté, asthénique, il ne brille que dans les deux dernières,

1. Voir p. 178 s. et PENDE : *Le debolezze di costitutione*, 2e éd., Rome, 1928. *Crescenza e ortogenesi*, Milan, 1936, etc...

2. « Le biotype est la résultante morphologique, physiologique et psychologique, variable d'un individu à l'autre, des propriétés cellulaires er humorales de l'organisme ».

L'eurythmique représente une moyenne bien équilibrée entre les deux.

Viola [1], parti d'une toute autre direction, arrive à une classification voisine : un *hormotype*, moyen, un *brachytype* et un *longitype*, dont il admet le parallélisme avec les types de Pende et de Kretschmer. Mais sa méthode est purement anthropométrique. Il définit des mesures significatives, une structure normale, et des types d'écarts quantitativement repérés. Ce n'est qu'à partir d'une certaine masse de documentation anthropométrique qu'il a dégagé la loi, évoquée plus haut, de l'antagonisme morphologicopondéral. Mais si les mesures définissent des types nets quand on s'écarte des valeurs moyennes, elles avouent leur insuffisance dans le voisinage de ces valeurs. Nous allons voir comment des « normotypes », peu différenciés quantitativement, — les « types francs » de l'école française — révèlent à la description des structures foncièrement différentes

Sigaud, le fondateur de l'école française, est lui aussi, comme Giovanni et Pende, venu à la morphologie par la médecine [2]. Toute diminution de la vitalité se traduit par une diminution de la tonicité cellulaire. Ce fait biologique primordial amena Sigaud à mettre au point une méthode de palpation et de percussion abdominales. C'est cette exploration externe du tube digestif qui le conduit à la morphologie générale, dont la morphologie abdominale n'est qu'une manifestation. On voit combien les découvertes fécondes, comme les institutions durables, sont peu préméditées. En 1908, dans le tome II de son *Traité clinique de la digestion* et avec Léon Vincent, dans son ouvrage sur *Les Origines de la maladie*, il affirme ses positions définitives. Leur principal intérêt — et leur limite — est la place prépondérante qu'elles font au milieu. Sigaud proclame le principe de la continuité des grands appareils de l'organisme avec leur milieu spécifique. Il l'énonce de telle manière que c'est le milieu qui apparaît, chez lui, comme originel et créateur : « La vie n'est qu'un conflit de la matière organisée avec le milieu ambiant. L'organisme est le reflet du milieu et de l'hérédité... Il y a quatre grands appareils parce qu'il y a quatre milieux extérieurs ». Ces appareils, groupés

1. *Le problème de la constitution selon l'école italienne*, Paris, 1931, résume ses travaux originaux.

2. Voir SIGAUD : *Traité des troubles fonctionnels de l'appareil digestif*, 1894 : *La forme humaine* ; SIGAUX et VINCENT : *Les origines de la maladie*, 1908 (2e éd., 1912). Pour ses disciples : THOORIS : *La vie par le stade*, s. d. ; MAC AULIFFE : *Les tempéraments*, Flammarion, 1926 ; *Développement-croissance*, 1923.

autour du noyau cardio-rénal, — le respiratoire (broncho-pulmonaire), le digestif (gastro-intestinal et glandes annexes), le musculo-articulaire (avec son vêtement cutané) le cérébro-spinal et ses émanations périphériques correspondant respectivement aux milieux atmosphérique, alimentaire, physique et social, — apparaissent comme des prolongements, en nous, de l'environnement spatial [1]. Voilà, nettement mis en valeur, notre appartenance cosmique, mais avec une exclusive qui compromet l'autonomie personnelle.

La considération de la continuité milieux-appareils donne naissance à la morphologie de formation, qui exprime les rapports de la forme humaine aux milieux cosmiques. Si nos appareils sont l'œuvre du milieu, quelle que soit ensuite leur spontanéité, toujours soumise à la prépondérance actuelle du milieu, c'est du dehors que pour Sigaud et pour son école est sculptée la statue humaine. La réceptivité active d'un organisme est ouverte préférentiellement à l'un des quatre milieux. Il se produit entre l'organisme total et le milieu préféré, s'il lui est distribué en quantité et en qualité suffisantes, une adaptation harmonieuse. Elle donne à l'organisme des qualités prédominantes et hiérarchise entre eux les appareils. Elle produit alors quatre « types francs » ou « eugénétiques » qui s'affirment par l'équilibre de leurs proportions avec une prédominance *discrète* de l'un des quatre grands appareils périphériques.

Le type *musculaire* offre un relief accusé sous une peau fine peu infiltrée de graisse, sa taille est généralement moyenne, son envergure un peu excessive. Le tronc est harmonieux et rectangulaire ; le thorax et l'abdomen bien équilibrés, avec seulement deux doigts de flanc (entre la dernière côte et l'os de la hanche). Les membres sont relativement développés en longueur eu égard à la taille, mais sans excès : les jambes du musculaire le font, à quatre pattes, « haut de terre » et, les bras ballants, les poignets se présentent au-dessous d'une ligne passant par le pubis. Les racines des membres sont à la fois gracieuses et imposantes, en saillies qui semblent envahir le tronc ; suivant le mot de Thooris, chez le musculaire les attaches se détachent. Le visage, harmonieux, s'inscrit dans un rectangle ou un carré, sans prédominance de l'un des trois étages horizontaux (buccal, nasal, frontal). Le front est haut, le menton carré, volontaire, la ligne d'implantation des cheveux régulière et horizontale. L'ensemble est beau et mâle. Mac Auliffe donne comme modèle de ce type le Dory-

1. Après les avoir nettement distingués les quatre systèmes, Sigaud a insisté dans son œuvre de maturité, sur leur synergie fonctionnelle. Mais c'est surtout à Mac Auliffe que l'on doit d'avoir souligné cette synergie, et ainsi atténué ce que le schéma de Sigaud avait d'un peu rigide.

phore de Polyclète. On en rapprochera le bilieux et les vieux types « Mars » et « Terre ».

Avec un grand besoin d'activité et de dépense, il se forme dans l'effort et même dans les difficultés de la vie. Il aime la campagne, le sport, la marche. La vie sédentaire est pour lui la porte de la maladie. Il s'adapte beaucoup plus facilement que les respiratoires et les digestifs, que Pende considère comme hypo-évolués.

Le *respiratoire* se distingue surtout au premier coup d'œil par le développement en largeur, et surtout en hauteur du thorax, qui réduit à de petites proportions le secteur abdominal. Le tronc est ainsi trapézoïde, à base supérieure, les épaules larges, surtout vues de dos, le sternum long, la taille fine avec à peine un doigt de flanc ; l'implantation des seins est basse chez la femme. Pour soutenir le développement du tronc supérieur, les muscles renforcés de la région postérieure du tronc contrastent avec un fessier reduit. Les membres sont de modèle moins riche et d'attaches moins vigoureuses que chez le musculaire ; épaules et hanches s'effacent dans la masse du tronc. Le visage est losangique, par prépondérance légère, en hauteur et en largeur, de l'étage moyen, étage de l'orifice respiratoire ; les pommettes sont légèrement saillantes, ainsi que le nez (profil « en pignon ») et les arcades sourcillaires, par développement des divers sinus. Type : la Vénus d'Arles.

Le respiratoire est souvent le produit de la vie nomade au grand air, qui demande une adaptation incessante aux changements d'atmosphère ; il se forme aussi chez l'enfant qui change souvent de séjour, dans les populations montagnardes et marines. L'air vicié et confiné des villes lui est funeste. Le tempérament qui s'en rapproche le plus est le sanguin.

Le *digestif*, contrairement au respiratoire, affirme une prédominance de l'abdomen sur le thorax qu'il semble refouler, donnant au corps l'aspect d'un tronc de cône à base inférieure. Le sternum est court et il va de flanc de trois à cinq travers de doigt. De dos la masse fessière est considérable. Les membres, courts et grêles, dessinent à peine leurs muscles sous une peau chargée d'adiposité. L'ensemble des formes est enveloppée, par suite de l'infiltration graisseuse. Avec l'âge se développeront des caractères de décadence : obésité, cou gras et court, double menton, affaissement des joues, ptose abdominale. Mais n'oublions pas que les indications du type franc restent dans des proportions harmonieuses. La face accuse une prépondérance de l'étage inférieur, digestif, en largeur et en hauteur, avec une bouche grande, des lèvres épaisses, des dents larges, un maxillaire inférieur volumineux sous des muscles puissants qui diminuent la saillie des pommettes un menton bien marqué. Ces traits, contrastant avec un front

bas, et légèrement étroit, bien que délicatement dessiné, donnent un visage à tendance pyriforme. L'expression et la mimique se concentrent dans cette région buccale.

Le type a tendance à se former chez des hommes vivant dans des régions fertiles et de bonne chère, ou bien, comme le Lapon et l'Esquimau, combinant des nourritures lourdes à une vie sédentaire et pauvre en excitants sociaux. Il s'avoisine au lymphatique. On le trouve en France surtout en Normandie, dans les Flandres, en Bresse, et dans quelques régions du Midi [1]. Les maladies lui viennent avec la diète. On le voit, malgré son aspect souvent floride, le premier à céder, et très rapidement, en cas de privations alimentaires. La Vénus de Cnide en est un bel exemplaire, ainsi qu'un assez grand nombre de têtes romaines.

Le *cérébral* concentre ses caractéristiques dans la région céphalique. Son visage est triangulaire à base supérieure, « en toupie », avec développement prédominant de l'étage cérébral ; implantation surélevée des cheveux, front large et haut, avec des bosses temporales souvent très apparentes, fréquemment soulignées par une calvitie précoce et progressive à partir des tempes. Le regard est profond et animé, la face mobile, surtout vers le haut. Sigaud décrit le corps du cérébral comme d'aspect général fluet et grêle, avec des membres petits. Mac Auliffe s'accuse avec son maître de s'être laissé d'abord séduire dans cette description par les types irréguliers. Cette gracilité est moins apparente dans le type franc, en tout cas elle ne présente pas un caractère de chétivité. Il serait aussi faux de croire le cérébral nécessairement intelligent parce qu'il a une tête plus développée, et l'intellectuel nécessairement malingre parce qu'il pense. Mais ils sont tous deux inaptes au surmenage physique qui introduit chez eux la maladie.

Le cérébral est le fruit du milieu social le plus riche, la ville, avec ses conditions de vie sédentaire plus ou moins confinée, son alimentation souvent réduite ou hâtivement absorbée, sa vie sociale et intellectuelle favorisées. On reconnaît en lui le « nerveux » des vieilles classifications.

Ces types déterminent aussi le cheminement de la maladie : c'est dans sa fonction prédominante que l'individu risque d'être le plus sûrement atteint. La maladie naît soit, dans les états subaigus et passagers, de conditions de milieu inadéquates au type considéré, soit, dans les états chroniques, d'une baisse fonctionnelle de l'organisme devenu incapable d'un fonction-

1. Mac Auliffe estime que les proportions des divers types francs sont, en France : musculaire : 47 % ; respiratoire : 30 % ; digestif : 14 % ; cérébral : 9 % (mais 25 % dans les professions libérales). Mais ces chiffres ne peuvent être pris que très approximativement.

nement optimum. Ici intervient dans l'école française (Sigaud, Mac Auliffe, Thooris) un second chapitre de la morphologie, celui de la morphologie de fonctionnement. Quand le circulus vital se fait bien entre la cellule et le milieu, la cellule offre une élasticité maxima et une irritabilité moyenne : tels sont les *types francs*. Quand le circulus vital se fait mal, il se produit une gêne ou un arrêt (stase) dans la nutrition cellulaire ; elle se manifeste par un changement de forme de la cellule. C'est alors que naissent les *types irréguliers*, dans deux directions opposées, selon des tendances héréditaires de la cellule à une plus ou moins grande irritabilité.

Si la cellule est hyperexcitable, elle appelle toujours de nouveaux excitants, et se trouve comme écrasée par cet afflux de forces extérieures ; dans la nécessité de réagir en diminuant le contact, elle sacrifie la forme à la fonction. Étant moins hydrophile au surplus, les tissus comportent moins d'eau, dont la tension superficielle est forte, et ils offrent peu de résistance à la pression. La cellule s'affaisse, donnant des aplatissements et des excavations. Le type évolue en se rétractant, dans chacune des quatre grandes zones morphologiques, vers un *type plat* [1]. La faible tension superficielle retardant les réactions chimiques, qui se prolongent, le type fonctionne économiquement : il est délié, a de l'allant, du ressort, il fonctionne à un rythme accéléré. Les prédominances d'appareils sont très marquées ; vu ses besoins réduits, il est rarement digestif, souvent respiratoire : il lui faut de l'air sec, des aliments peu riches en eau, des excitations variées, mais jamais massives. Le psychisme est alerte, ainsi que la motricité .

Si la cellule, au contraire, est hypoexcitable, elle doit faire comme un effort sur elle-même pour appeler les excitants extérieurs, elle augmente la surface de contact aux dépens de la fonction ; très hydrophile, elle se charge d'eau à forte tension superficielle. La cellule s'arrondit, donnant des gonflements et des bosses, toujours locaux, séparés de cuvettes et de gouttières. Le type évolue en se dilatant vers le *type rond*. L'eau étant le dissolvant par excellence, les réactions chimiques sont accélérées : le rond est une machine coûteuse, qui exige d'importants apports du monde extérieur en aliments et en excitants. Aussi la prédominance est-elle généralement digestive. Le psychisme est plus lent, plus lourd, avec des tendances à la dépression.

Sigaud et ses disciples ont de plus en plus accentué la prédominance de cette morphologie du fonctionnement sur la morpho-

1. Ne pas confondre l'affaissement cellulaire, qui affecte le modelé, et la maigreur : la plat n'est pas toujours maigre. On a même décrit une variété de « plats graisseux », à fortes et rapides oscillations de poids. Cependant, généralement le plat maigrit en vieillissant.

logie des formes. Ils ont diversifié les deux types précédents et lui en ont adjoint un troisième.

Le « plat uniforme » est le type de plus faible valeur biologique. L'affaissement se lit partout, des doigts aplatis et sans interstice pour la lumière quand ils sont accolés, jusqu'à la délinéation générale qui n'offre ni saillies ni cambrures ni d'arrondi dans le modelé. La taille élevée fait contraste avec le tronc étroit, surtout dans le sens antéro-postérieur ; chez la femme, les seins sont à peine saillants ; le visage et les mains sont anormalement longs, surtout les membres inférieurs. En vieillissant, ils « s'anatomisent », laissant voir os, veines et tendons. L'hypotrophie des organes de la vie végétative par rapport aux membres leur donne une capacité fonctionnelle médiocre, par suite une vitalité réduite, vulnérable à la maladie : nul moins qu'eux ne peut se passer du milieu requis par la prédominance fonctionnelle.

L'effort de l'organisme pour réagir à ces déficiences donne un type de lutteur organique de grande valeur biologique. Il a subi des atteintes graves et y a régi puissamment, ce qui le marque de saillies, soulignant l'appareil prédominant, et de creux (bosses et dépressions sur les muscles, crête du nez souvent irrégulière) : c'est le « plat bossué », le plus massif des plats. Il est très résistant, surtout la variété de petite taille « petit bossué » de Sigaud. Mac Auliffe le compare à une machine de grande sensibilité, de grande vitesse, usant peu et durable.

Le « plat ondulé » se situe entre les deux précédents. Proche du type franc, il a une grande valeur biologique.

Le « rond uniforme » est un être cylindrique sans dépressions ni prédominances morphologiques, le plus souvent volumineux, le « gros » typique. Court, crâne et ventre globulaire, membres d'une brièveté anormale, surtout les membres inférieurs et les jambes plus que les cuisses, doigts courts et boudinés, calvitie précoce, muscles enfouis dans la graisse, avec ça et là des fossettes, il affirme généralement une prédominance digestive marquée. Souvent pléthorique, il est parfois aussi lymphatique, avec pâleur et bouffissure. La vie chez lui est comme étouffée par l'inhibition végétative et graisseuse, il la subit passivement. Les contacts du cosmos étant reçus avec indifférence, il faudra, pour l'exciter à l'action, qu'ils soient nombreux et massifs : « Ces muscles massifs sont sans force, écrit Sigaud, cette tête volumineuse est vide, cet appareil digestif de belle apparence est dépourvu de toute élasticité fonctionnelle ». Fréquemment vers la cinquantaine le dégonflement survient, avec une absence de désir pour tous les excitants extérieurs, et la mort.

Bien supérieur biologiquement est le « rond ondulé ». Les ondulations du modelé sont de bien plus grande amplitude que

chez le plat ondulé. Comme un ballon qui se dégonfle, le corps se couvre de dépressions (ventre en cuvette dans le décubitus, sillon sternal, gouttières au-dessus des arcades sourcillères) qui commencent sur l'appareil le plus faible. Certains comptent parmi les meilleurs athlètes, d'autres (Balzac, Renan) ont une grande puissance intellectuelle. Ils sont cependant moins forts que les plats et ont une vie relativement courte par suite de leurs excès de travail. Le type petit, qui se dilate peu en vieillissant, est plus solide, le type grand est d'une fragilité extrême.

Quant au *cubique*, il présente, dès l'enfance, sur une configuration arrondie, dans l'ensemble, des méplats, aplanissements plus ou moins étendus : face supérieure et inférieure du médius et de l'annulaire, crâne et face, joues, etc... Il paraît équarri, « taillé à coups de hache ». Ces méplats localisent des chocs reçus de l'hérédité ou du milieu. Le petit cubique se trouve surtout en milieu ouvrier et paysan, où le travail musculaire est précoce ; il tend à une prédominance musculaire, avec aptitude aux travaux de force, grande résistance, longévité. Le grand cubique est d'autant plus résistant qu'il compte plus de méplats, sinon il est fragile comme le grand rond.

Très voisine de l'opposition des plats et des ronds est la distinction, commune à l'école française et à l'école italienne, des *longilignes* et des *brévilignes*. Elle n'a rien à voir avec la hauteur absolue du corps, mais intéresse la délinéation. Le longiligne est étroit dans l'ensemble, avec des membres très longs et un tronc démesurément court. A quatre pattes, il est « haut de terre » comme le lévrier, la ligne du corps tendant à se relever légèrement en arrière. Assis, il paraît plus petit que debout. Il est rapide plus que fort. Le bréviligne a de larges épaules, des membres courts et épais, un bassin développé. A quatre pattes, il est « bas de terre », la ligne du corps tendant à s'infléchir en arrière. Assis, il paraît relativement grand. Parfois élancé, il est généralement trapu et fort [1].

Il faut distinguer, dans les recherches de l'école française, les résultats de leur interprétation biologique. Les premiers sont considérables et ont fait faire à la morphologie un grand pas. La seconde est beaucoup plus contestable. Elle se rattache à un lamarckisme qui semble bien dépassé : la forme est un résultat de l'adaptation au milieu, qui se transmet par hérédité. Or il est aujourd'hui admis que les conditions de milieu ne jouent

1. Signalons seulement au passage l'existence de types primitifs (ex. la masse chinoise, qui en est encore au stade de la mandibule ; le lutteur d'Autun, aux Antiquités romaines du Louvre) parfois régressifs (dégénérés) et autres dystrophies qui relèvent de la pathologie.

pas toujours dans le sens de l'adaptation, et l'hérédité des modifications issues du plus ou moins d'exercice d'un organe est de plus en plus douteux. Les morphologistes récents préfèrent une méthode moins déductive, et plusieurs tendent à penser avec Kretschmer que les formes sont le résultat du jeu « illogique » de causes complexes.

Kretschmer a poursuivi en effet ses recherches morphologiques par la statistique et la mensuration ; il les met cependant en relation avec des types psychiques déterminés par ailleurs : schizoïdes et schizophrènes d'une part, en rupture avec le réel, cycloïdes et circulaires en face d'eux, adaptés et socialement consonants. De plus, il s'attache à l'examen visuel plus qu'aux mesures anthropométriques. De l'infinie variété des aspects individuels, il dégage ses types en prenant la moyenne des traits saillants, ce qui rencorce les lignes typiques sans toutefois constituer des types abstraits. Il dégage trois types principaux et quelques types secondaires [1].

Le *leptosome* [2] (*asthénique* dans les cas extrêmes) est un type tout en étroitesse, à croissance amoindrie en largeur. Il paraît, par suite, plus grand qu'il n'est. Les membres sont maigres, on compte ses côtes, le visage allongé, mince et pâle avec des traits accentués, un nez long, le crâne petit, court, bas, le menton remarquablement petit, parfois en retrait : de forme générale en ovale raccourci. D'où le profil angulaire. Une variété fréquente présente un crâne en tour, à chute arrière droite, avec chevelure en broussaille. Le développement considérable du système pileux primaire (les cheveux empiètent de tous côtés) contraste avec la rareté du système pileux secondaire (barbe, velus du corps). La peau est mince et pâle, le teint souvent jaunâtre ou pâteux. Psychiquement, ce type révèle une grande affinité avec les dispositions des schizophrènes, notamment leur sexualité compliquée. Au pôle normal — et donc exception faite de l'asthénique, il est doué d'une grande vitalité et d'une force de résistance à toute épreuve : à la limite, il se rapproche par là de l'athlétique. Le leptosome est proche du longiligne des italiens, du respiratoire-musculaire de Sigaud — Mac-Auliffe et du sympathicotonique.

L'*athlétique* présente un fort développement du système osseux, de la musculature et de l'épiderme. La face est en ovoïde

1. *Op. cit.*
2. de λεπτος, étroit.

raide, la mâchoire montant abruptement vers les oreilles : c'est la vraie tête haute, qui n'est qu'apparente chez le leptosome. Les pommettes et les arcades sourcilières sont en saillie, la mandibule forte et grossière. La peau est rude, avec tendance à l'acné. L'athlétique est fréquemment schizophrène, presque jamais cycloïde. Il est plutôt longiligne, et se situerait, chez Sigaud-Mac Auliffe, dans les musculaires irréguliers. On a d'ailleurs contesté l'autonomie de ce type, qui serait un type mixte (Pende, Viola), ou un longiligne.

Le *pycnique*, qui évoque le digestif rond, offre une prépondérance des dimensions horizontales sur les dimensions verticales : une forte expansion des cavités viscérales (crâne, thorax, abdomen) et une tendance à l'accumulation de graisse sur le tronc, alors que l'appareil locomoteur est plutôt gracile. Le torse semble avoir glissé sur l'abdomen, la tête est portée en avant, le cou, gros et court, disparaît presque. Le dos est rond, l'embonpoint, qui n'est pas essentiel, limité à l'abdomen, la peau douce, la taille moyenne. Le pycnique n'atteint sa forme achevée que vers trente-cinq-quarante ans, il est plus difficile à déceler avant, sinon par le volume des cavités, les contours adoucis du visage, le modelé imprécis du corps. Le visage, comme le corps, tend à la mollesse et à la rotondité des formes. Avec l'âge, des dépôts graisseux se forment aux joues et sous le menton (bajoues, double menton). Jeune, le visage est plein, harmonieux, florissant, rondelet chez la femme, avec un air de candeur et de bonté, plus agréable quoique moins intéressant que celui du leptosome. Avec les années, il s'oriente vers un pentagone souligné par la peau tombant des bajoues et le fort maxillaire. Forte tendance à une calvitie bien délimitée. Peau rosée ou rouge avec des traînées rouges, bien capitonnée de graisse. La main, toujours gracile, est dans la vieillesse recouverte d'une peau fanée, trop large. Psychiquement, il y a une grande affinité entre le pycnique et les dispositions psychiques de nature cycloïde, sociabilité, alternance rythmique d'excitation et de dépression [1]. On voit également sa parenté avec les brachytypes ou brevilignes, et avec le digestif rond de Mac Auliffe, et avec le vagotonique.

Les cas individuels présentent toujours un mélange de caractères typiques dont la formule peut n'être pas rigoureusement parallèle sur le plan morphologique et sur le plan psychique : chez un fils d'asthénique et de pycnique, par exemple, la structure peut-être plutôt asthénique, l'alliage constitutionnel plutôt

1. Kretschmer ajoute à ces trois types fondamentaux quelques types dysplasiques : lunachoïde à taille élevée ; eunuchoïde obèse, hypoplasiques (nains) infantiles.

pycnique. C'est dire une fois de plus dans quelles limites il est loisible d'utiliser ces descriptions typiques [1].

Il est à noter que des recherches de psychologie expérimentale ont apporté leurs résultats à l'appui de la typologie de Kretschmer.

Signalons pour mémoire qu'à la suite de Lombroso [2], plusieurs criminologistes ont cherché à définir des types morphologiques de criminels caractérisés.

Toutes ces typologies appellent un travail de rassemblement. Nous avons suffisamment souligné au passage leurs convergences pour montrer comment cette unification se dégage déjà de la diversité des recherches, avec une force d'autant plus probante que les points de départs et les méthodes sont plus éloignés les uns des autres.

La physiognomonie présente une grande richesse d'indications, s'il est vrai, comme le dit Kretschmer, que le visage est une sorte de « comprimé des impulsions trophiques », la « carte de visite de la constitution entière ». Mais c'est une science encore touffue et incertaine [3]. Parmi les plus fécondes de ses recherches, il faut noter celles qui ont trait à la dissymétrie latérale du visage [4]. Pour la mettre en évidence, il suffit d'accoler les photos de deux moitiés droites ou de deux moitiés gauches de la face ; la fiche dyssimétrique ainsi obtenue attire l'attention sur les traits significatifs en doublant l'effet. P. Abraham croit pouvoir conclure d'une constance impressionnante des observations que la moitié gauche du visage présente des caractères concernant les rapports du sujet au monde qui l'entoure (personnalité de contact), la moitié droite des caractères se référant à son être intime (personnalité profonde).

Plus encore que la physiognomonie, la chirologie doit s'affranchir non seulement de l'occultisme et du charlatanisme, mais encore d'une science courte faite de la connaissance de quelques correspondances analytiques. Les formes de la main sont sans

1. Sur d'autres classifications constitutionnistes, voir Eugène SCHREIDER: *Les types somatiques*, Hermann, 1937. Schreider remarque justement que la plupart reviennent à la distinction d'un type vertical, d'un type horizontal et de leurs intermédiaires.

2. *L'homme criminel*, trad. française, 1895. Sur ces recherches, voir encore Schreider.

3. Voir p. ex. CORMAN : *Quinze leçons de biotypologie* ; CARTON : *Diagnostic et connaissance des tempéraments.*

4. P. ABRAHAM : *Sur la dyssimétrie latérale de la figure humaine*, Journal de Psychologie, 1934.

doute en relation avec le régime endocrinien et l'état du système nerveux, mais aussi avec l'activité volontaire et intelligente, la main gauche plus fortement imprégnée des fatalités passives, la droite des modifications apportées par la liberté. S'il est absurbe de vouloir lire dans les plis de la chair des événements à venir, les nombreuses corrélations déjà établies suffisent à faire de la main un visage aussi nuancé que la face pour l'expression du caractère, bien qu'il attire moins notre attention, faute de regard[1].

DU CORPS MALADE AU CORPS DOMESTIQUÉ

La pleine santé est rare. Elle favorise toutes les adaptations, elle asseoit dans le réel, aussi bien par les équilibres végétatifs et nerveux qui la soutiennent que par les facilités qu'elle ouvre à l'action. Mais en neutralisant l'émotivité et le danger, elle tend à installer une sorte d'indifférence et de suffisance vitale, un égoïsme épanoui, inconscient de lui-même, une opacité à autrui. La maladie (nous ne parlons ici bien entendu ni des psychoses ni des névroses) sensibilise au contraire l'affectivité. « La maladie, dit Novalis, est une des choses qui individualisent ». On ne pense à elle trop souvent que sous la forme d'une souffrance subie. On doit à Nietzsche d'avoir souligné que la maladie et la souffrance volontairement assumée peuvent être un instrument de puissance et de savoir. La sainteté chrétienne en avait déjà témoigné.

Chaque maladie, au surplus, a son tableau psychique, ou du moins un grand nombre d'entre elles. Pour un médecin soucieux de médecine humaine, ce tableau ne fait pas seulement partie du diagnostic, il lui donne des indications thérapeutiques essentielles.

Dans la plupart des cas, il n'est pas possible d'établir le lien compréhensif qui unit les symptômes cliniques aux états psychiques. Il faut se contenter de corrélations empiriques. Ainsi les affections gastro-intestinales, elles-mêmes souvent d'ailleurs

1. Cf. VASCHIDE : *Essai sur la psychologie de la main*, 1909 ; D'ARPENTIGNY : *La Science de la main* ; en allemand, les études de Kretschmer.

d'origine nerveuse, inclinent à la paresse et à la tristesse. Les dyspeptiques, bien étudiés par Régis, sont des malades chagrins, anxieux, hypocondriaques, passionnés, prompts à la contradiction. Les affections rénales développent l'état dit par Régis de « faiblesse irritable », irritation facile sur un fond dépressif ; elles sont aussi favorables à la confusion et à l'hébétude. Les maladies de cœur sont surtout déprimantes et développent l'anxiété chronique. La psychologie si complexe du tuberculeux a été souvent décrite ; encore n'a-t-on pas toujours suffisamment fait la part de la maladie et celle du milieu très spécial que lui offre le sana. On a surtout décrit l'exaltation fébrile de la sensibilité, la vivacité de l'intelligence, l'euphorie légère jusqu'aux portes de la mort, la sensibilisation érotique et sentimentale dont les grands tuberculeux de la littérature et de la musique sont restés des témoins. Il n'existe pas de tableau correspondant du syphilitique : le seul trait caractéristique semble résider dans ces euphories submergeantes qui surviennent au début de la grande période d'effondrement. L'artériosclérose provoque un excès d'émotivité, surtout quand elle est à localisation cérébrale : gaîtés explosives, crises de pleurs et d'emportements. Le diabète installe l'apathie, parfois un véritable coma intellectuel. L'aveugle est souvent doué d'une grande sensibilité artistique, le sourd, contraint à monologuer avec ses pensées, est volontiers dogmatique et autoritaire.

Quand on ajoutera à ces indications éparses celles des tableaux psychiques endocriniens, on aura recueilli une riche moisson d'observations, mais sans que nous en ayons pu extraire quelque indication ferme susceptible de procurer un instrument nouveau d'analyse à la recherche caractérologique. Est-ce du côté d'une médecine plus synthétique que l'on trouvera un principe d'unité ? Le Dr Allendy a voulu faire correspondre ses quatre tempéraments de base aux quatre diathèses qui leur sont, sur le plan organique, ce que les constitutions sont aux psychoses : des terrains de prédisposition. La diathèse scrofuleuse (tendance aux affections cutanées et pharyngées, à la tuberculose) favoriserait le tempérament atoni-plastique, vagotonique et lymphatique ; la diathèse uricémique (pléthore sanguine, prédisposition aux congestions et aux processus inflammatoires aigus) le toni-aplastique, catabolique, sanguin ; la diathèse d'infection biliaire ou hypercholémique (troubles digestifs fréquents) le toni-aplastique, le bilieux de la tradition commune, avec sa tendance à la neurasthénie et aux passions violentes ; la diathèse neuro-arthritique enfin (hyperactivité du système nerveux, tendance aux scléroses et notamment à l'artériosclérose, aux affections articulaires, à l'autointoxication) l'atonique-aplastique, le nerveux des anciens.

Quoi qu'il en soit de l'avenir de ces recherches, elles ne peuvent être conduite comme si le malade recevait passivement l'empreinte de la maladie. Sa réaction à l'attaque organique détermine pour une large part le tableau psychique qui en résulte. La crainte de la maladie est fréquente chez les anxieux (notamment les anxieux cardiaques). Elle peut prendre des formes méticuleuses de compensation, comme chez cet américain qui enveloppait tout ce avec quoi il pouvait entrer en contact d'un rempart de papier de soie, de celluloïd ou de mica (cas cité par R. Michaud). Le bien portant floride, qui parfois oppose au monde de la maladie le mur d'une ignorance et d'une indifférence totale, est parfois aussi, sur un fond d'émotivité et de vagotonie (les picniques surtout), le plus vulnérable à la crainte d'une contamination. Les hystériques innombrables de tout degré fournissent l'armée des malades imaginaires que grossissent encore les obsédés. Certains entretiennent positivement leur maladie, bien qu'à leur insu, parce qu'elle leur est un moyen de faire sensation, ou de soumettre autrui à leur service. Il existe une véritable volonté de maladie opposée à la volonté de guérir. On sait enfin qu'Adler a fait des infériorités et des difformités corporelles une des principales sources des réactions hypercompensées d'agressivité, d'ambition, d'autoritarisme. Meng a montré que la maladie chez l'enfant peut avoir le même effet qu'une beauté trop admirée : créer chez lui le sentiment qu'il est un être d'exception, et favoriser une fixation narcissiste. On pourrait même joindre ici un sentiment fréquent chez l'homme petit : le sentiment de l'infériorité de sa taille ; il lui donne souvent une sensibilité plus irritable que celle de l'homme moyen ou grand, et une grande ténacité.

Ce pouvoir de l'homme sur son propre corps est encore peu connu et à peine utilisé. Il apparaît déjà démesuré, et laissera moins d'excuses, quand il sera mieux exploré, à la paresse de caractère qui tente de s'abriter derrière les fatalités physiologiques. Faut-il rappeler quelques faits parlants ? L'hystérie, évidemment, nous en fournit plus que d'autres : mais elle ne fait que déchaîner une puissance qui est en nous. C'est par exemple cette Isabelle qui, ayant assisté à une bataille de rues et saigné du nez par la vivacité de l'émotion, rêve tous les matin à la bagarre, et chaque fois est reprise de son saignement de nez [1]. C'est ce sujet qui souffrait d'hémorragies utérines : « Vous guérirez, lui dit Janet pendant qu'elle se trouvait en état de somnambulisme,

1. JANET : *État mental des hystériques*, Alcan, 1911, p. 435.

en buvant toutes les deux heures une potion à l'ergotine ». Depuis, toutes les deux heures, elle se lève, sa main droite se ferme en forme de cuiller, elle la porte à la bouche, déglutit, se recouche : l'hémorragie s'est arrêtée. C'est celui-là encore que l'on persuadait d'un mot qu'il ne voyait pas son image dans la glace, ou que tous les personnages d'un salon avaient physiquement perdu la tête : de fait il voyait leurs chapeaux suspendus dans le vide à bonne distance du faux-col. De tels faits et bien d'autres permirent au Dr Pierre Janet de faire scandale, devant les médecins aveuglés par les symptômes physiologiques de l'hystérie : paralysies, contractures, anesthésies, etc..., en déclarant : « L'hystérie est une maladie mentale ». C'est encore, pour changer de secteur, ce malade atteint de cécité psychique, qui ne pouvait comprendre un seul mot écrit et qui d'un coup, ses yeux tombant sur un journal, lit l'annonce de décès d'un de ses amis intimes.

Si l'on veut parler un langage physiologique, il n'y a pas de raison que les liaisons de l'écorce aux centres sous-corticaux, cérébelleux et bulbaires soient à sens unique. On comprendrait mal, dans le tableau habituel que nous donne la vie, des instruments qui n'auraient pour objet que de troubler les activités supérieures par des automatismes primitifs. Bien des faits montrent, au contraire, la maîtrise que peuvent acquérir les réactions corticales sur les mécanismes sub-corticaux : des attitudes forcées qu'aucune action directe n'arrive à réduire cessent dès que l'attention est attirée par le jeu ou la nourriture (Kleist) ; il a été montré que la volonté peut même contenir plus ou moins des affections motrices, comme la chorée et l'athétose. Elle peut agir jusqu'aux centres de la vie végétative. Le Dr Louis Renon a fait un jour dans un sana une curieuse expérience [1]. Il annonça à plusieurs malades la découverte d'un sérum sensationnel et leur injecta, pendant plusieurs jours, un centimètre cube de sérum physiologique décoré du nom pompeux d'antiphymose. Les résultats dépassèrent toutes les espérances. Au bout de peu de jours on notait une augmentation de l'appétit, une diminution parallèle de la toux, de l'expectoration, des sueurs nocturnes, mêmes des signes physiques pulmonaires, et une augmentation de poids de un kilo cinq cents à trois kilos. Les statistiques ont montré que les blessures de personnes ayant droit aux Assurances Sociales sont plus fréquentes et mettent plus de temps à guérir que celles des non-assurés, les troubles fonctionnels qu'elles entraînent sont plus durables. Les névroses traumatiques se développent aussi considérablement en régime d'Assurances. A l'inverse, le désir de revenir à la santé pour reprendre un travail vital favorise la guérison dans une mesure étonnante. On sait quel

1. Cf. *Le Monde Médical*, 15 janvier 1914.

parti thérapeutique ont déjà tiré de tels faits plusieurs écoles médicales, notamment l'École de Nancy. Déjà Dubois et Déjerine [1] démontraient au neurasthénique la nécessité d'éliminer l'idée fixe du mal ; mais ils s'adressaient trop exclusivement à la compréhension intellectuelle ; la démonstration finie et le médecin parti, le malade retombait dans sa faiblesse, dont la source était plus profonde qu'une opinion. Le Dr Coué [2] ne fait plus appel à la conscience et à l'intelligence du malade, mais suivant les voies mêmes du désordre psycho-organique, à sa subconscience et à son initiative la plus élémentaire : ce n'est pas celle de la volonté claire, mais celle de l'imagination plastique. La méthode a été étendue des cures physiologiques aux cures psychologiques, par exemple pour corriger certains défauts de l'enfant pendant son sommeil.

Si volumineux que soient ses premiers résultats [3], la psychothérapie est cependant encore dans l'enfance. Elle reste constituée en science à part, ignorée de la plupart des médecins. Or elle est purement et simplement la médecine. Si la médecine veut bien prêter attention à son objet propre, et devenir enfin une médecine humaine au lieu d'errer, sous prétexte de réalisme, entra la cuisine et la boucherie, de couper après avoir intoxiqué, elle doit hiérarchiser toutes ses connaissances organiques et physico-chimiques dans les perspectives de l'homme total, et par elles, les soumettre aux forces vives qui sourdent de notre élan spirituel [4]. Il n'est pas besoin pour autant de nier la réalité physique de la maladie et du corps, avec la sottise juvénile de la Christian Science. Coué écrit très modérément : « Toute maladie est double, sur toute maladie physique vient de greffer une maladie morale dont le coefficient est souvent beaucoup plus élevé que celui de la maladie physique. La conscience de la maladie et l'émotion soulevée l'aggravant progressivement ».

---

1. Dr Dubois : *Les psychonévroses et leur traitement moral.*

2. Voir par exemple sa brochure : *La maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente.*

3. On les trouvera, sauf mise à jour plus récente, dans les trois volumes de P. Janet sur *Les médications psychologiques*, résumés dans son ouvrage sur *La Médecine psychologique* (Flammarion).

4. Ces lignes auront évoqué les guérisons miraculeuses de Lourdes. On a cru dans certains milieux pouvoir les ramener à des guérisons hystériques. Il est vrai que l'hystérie peut à peu près tout ce que peut la foi vive, jusqu'aux restitutions de tissus et aux stigmates d'origine psychique. Mais l'essence du miracle n'est pas le signe sensible qui attire sur lui son attention. Il n'y a pour le chrétien qu'une seule catégorie de miracles à Lourdes, ce sont les miracles de la foi, ses conquêtes chez les malades guéris ou chez ceux qui subissent le rayonnement de Lourdes. Le reste n'est qu'instrument, et Dieu n'étant point un charlatan qui tient tréteaux, le scandale serait que les effets de la foi vive fussent radicalement différents des voies de la nature.

Ce qui est ici écrit de la maladie peut être dit de toutes les corrélations organiques du caractère. Nous saurons un jour toute notre puissance sur elles. Mais elle ne s'exercera pas sans leur collaboration domestique qui est nécessaire aux plus hautes œuvres de l'esprit : « Bébé pleure, dit Alain, n'accusez pas son pressentiment métaphysique du néant de la vie : « Cherchez l'épingle ». Cherchez l'épingle. Prenez de l'eau bénite, abêtissez-vous. Et vous qui ne croyez plus en l'homme, essayez peut-être d'un peu de phosphore.

CHAPITRE CINQUIÈME

LES PUISSANCES D'ÉBRANLEMENT

Un corps momentanément fixé dans un certain état d'équilibre peut être sollicité à un nouvel équilibre, soit par une spontanéité interne, comme il arrive souvent chez les êtres vivants, soit par une force extérieure. Cette invitation au changement provoque toujours une crise de transformation, donc une mobilisation des énergies, à laquelle la matière résiste par la force de l'inertie. Les mêmes phénomènes se produisent incessamment dans les équilibres beaucoup plus instables qui jalonnent chaque seconde de notre vie psychique.

Au sens le plus général, l'émotivité mesure la sensibilité à l'ébranlement d'un psychisme individuel, que la source de l'ébranlement soit interne ou externe. On pourrait aussi la nommer irritabilité psychique, par analogie avec les propriétés de la matière vivante. J. Lefrancq parle d'attaquabilité, afin d'éviter les associations trop particulières qu'entraîne le terme d'émotion : l'intention est juste, mais nous risquons cependant de maintenir le vieux mot d'émotivité, qui cumule, avec la rigueur nécessaire, l'avantage d'être de belle langue.

Par un rétrécissement sémantique, l'émotivité, qui peut exprimer tous les degrés, forts ou faibles, positifs ou négatifs, de la docilité à l'ébranlement, est venue, dans le vocabulaire de la psychologie contemporaine, à ne plus désigner que les formes excessives de cette docilité. C'est ainsi que Dupré [1] définit la constitution émotive un « mode de déséquilibre du système nerveux, caractérisé par l'éréthisme diffus de la sensibilité et l'insuffisance de l'inhibition motrice, réflexe et volontaire, en vertu duquel l'organisme présente aux ébranlements qui sollici-

1. *Pathologie de l'émotion et de l'imagination*, p. 245.

tent sa sensibilité des réactions anormales par leur vivacité, leur extension et leur durée, et se montre ainsi plus ou moins incapable de s'adapter aux circonstances soudaines, aux situations imprévues, aux mi ieux nouveaux». Cette habitude de langage étant prise, au lieu de parler, comme il conviendrait, de divers degrés d'émotivité, on parlera d'émotivité et d'inémotivité, étant accordé qu'il ne faut entendre par ces deux termes que des degrés plus ou moins élevés d'une fonction d'émotivité continue.

LA DUALITÉ ÉMOTIVE

Ce sens restreint et courant aujourd'hui nous rejette sur l'association, que l'on chercherait vainement à éviter, de l'émotivité conçue comme fonction psychique de base avec les crises émotionnelles. L'émotif se distingue, en effet, non seulement par la sensibilité de ses réactions affectives, mais par leur intensité et leur violence. Il n'est pas seulement sensible à la moindre sollicitation, comme le serait une boule parfaitement ronde sur une surface parfaitement plane, il est explosif. Il réagit plus vivement que la moyenne des hommes à tout événement, que celui-ci soit important ou, de son aveu même, insignifiant. Il n'est pas émotif parce qu'il a des émotions, comme tout le monde, il est émotif parce que l'état d'émotion revient chez lui avec une fréquence remarquable, et sous des sollicitations insignifiantes. De plus, l'émotion s'attarde et se diffuse chez lui de plusieurs manières : elle retentit longuement après l'événement qui lui a donné naissance, elle fait ricochet sur d'autres objets que son objet primitif et tache d'huile sur les objets voisins. Loin d'immuniser l'émotif par la répétition, chaque émotion nouvelle le sensibilise au contraire plus encore par une sorte d'anaphylaxie psychique. Avec le temps, surtout quand il n'arrive pas à liquider extérieurement ses émotions, il devient la proie d'un véritable besoin d'émotion, sorte de toxicomanie semblable à tant d'autres : les uns vont le satisfaire au Grand Guignol ou dans les matches de boxes, d'autres pourchassent avec Poe le macabré ou l'horrible, avec Baudelaire la perversité, avec Dada le scandale et avec

Lélian la tristesse amoureuse d'elle-même. Comme l'enfant aime à se faire peur, l'adulte aime à se donner des frissons, parfois même dans une dramatisation de la sévérité morale.

Cette prédisposition à l'émotion est en général précoce. L'enfant et le nouveau-né sont normalement hyperémotifs, et il faudrait bien se garder de diagnostiquer, sur les signes qu'ils en donnent, autant de prédispositions constitutionnelles. Mais sur ce fond commun, l'émotif constitutionnel marque déjà une avance ; il s'annonce presque sans doute possible chez l'enfant anormalement peureux, timide ou craintif, dont les sentiments ont tous quelque chose de violent, d'exclusif ou de passionné, dans la joie comme dans le chagrin. Toutefois l'émotivité constitutionnelle n'est pas nécessairement congénitale. Des maladies infectieuses, des traumatismes physiques ou psychiques, surtout répétés, peuvent développer une prédisposition émotive chez des sujets qui jusqu'alors ne la présentaient pas : on l'a vue apparaître après un accident effrayant [1], à la suite d'une guerre, etc... La vie des grandes villes, avec ses sensations brutales, ses excitations de haut goût, son bruit, son agitation, la développe très largement depuis un siècle, dans les populations urbaines. On ne saurait méconnaître non plus le rôle du cinéma, surtout quand il s'imprime avec une fréquence excessive sur des sensibilités enfantines.

La dualité intérieure au facteur émotif pose un problème au caractérologue. L'émotif apparaît tantôt comme un être brut, dominé par un psychisme primaire, et tantôt comme la plus exquise, la plus affinée des sensibilités. S'il n'est qu'une sorte de pile affolée, la place que nous donnons à l'émotivité est disproportionnée à son importance. Si son irritabilité explosive n'est par contre que l'inévitable tribut d'une faveur plus haute, l'émotivité peut accepter le poste central que nous lui donnons à la racine du caractère.

La dualité est intérieure à l'émotion elle-même, sur la nature de laquelle la clarté commence à se faire.

On a été longtemps embarrassé par la contradiction qu'elle porte en elle. D'une part elle apparaît comme un désordre organique et psychique. Une décharge physiologique dont l'origine n'est pas encore rigoureusement déterminée, secoue profondément l'organisme. Morel a le premier placé l'épine physiologique de l'émotivité dans le système sympathique. Bien que chez l'homme l'émotion s'étende à des relais cérébraux, elle

1. Cf. par exemple un cas dans JANET : *Obsessions et psychasténie*, I, 519 sq.

reste à dominante neuro-végétative. Remond et Sauvage [1] voient aussi l'origine physiologique de l'émotion dans des troubles endocrino sympathiques. Laignel-Lavastine note de son côté dans la crise émotive une diffusion accélérée des modifications sympathiques (rougeurs, pâleurs, palpitations, etc...), une grande labilité du pH, la facilité avec laquelle se produisent les chocs colloïdoclassiques, l'hypercontractilité des fibres musculaires lisses, d'où la fréquence des altérations viscérales mécaniques (ptose). L'émotif-type présente souvent le juvénilisme d'allure qui est lié à l'hyperthyroïde. Cannon a décelé les décharges d'adrénaline dans le choc émotif, et provoqué par l'injection du sang d'un animal ému des effets semblables à ceux d'un sang adrénalisé par excitation du splanchnique. Lapicque a mis en évidence une sorte de forçage des barrières de la chronaxie nerveuse, si bien que tous les neurones, quelle que soit leur chronaxie, deviennent accessibles à l'excitation. Dupré note au tableau physiologique de la constitution émotive : exagération, dans leur instantanéité et leur amplitude, des réflexes tendineux, cutanés et capillaires, ainsi que des réactions motrices ; hyperesthésie sensitive et sensorielle, avec réactions mimiques vives ; déséquilibre des réactions vasomotrices et sécrétrices (alternance de rougeur et de pâleur, de froid et de chaud, poussées sudorales, alternatives de sialorrhée et de sécheresse de la bouche, crises d'oligurie et de polyurie, variations gastriques brusques ; crises de larmes alternées avec la sécheresse des yeux ; refroidissement des extrémités) ; tendance au spasme des muscles lisses (dysphagie, parfois sélective, ne portant que sur certains mets ; œsophagisme et sensation de boule ; spasme gastrique et vomissements, inhibition digestive, spasme intestinal ou vésical avec pollakiurie) ; tremblement des muscles striés (tremblement émotif, palpitation, claquement des dents, frisson, bégaiement) ; inhibitions fonctionnelles provisoires (jambes qui se dérobent, mutisme, relâchement des sphincters).

Tout se passe, pour reprendre le langage de Freud, comme si se répartissaient sur toute la surface et en profondeur du champ psychique des « charges affectives » analogues à des charges électriques, susceptibles de variations, et pouvant être décrites en termes aussi bien physiologiques que psychologiques. Elles sont de nature centrifuge : que l'une d'elle vienne à se concentrer à l'excès, l'organisme tend à en provoquer la décharge, qui se traduit par des processus primaires ou dérivés, et provoque une sensation de soulagement. Mais nous ne prenons encore là qu'un langage descriptif. L'effet, du moins, apparaît avec

1. Cf. *Endocrines et émotion.* (Communication à la Société de Psychiâtrie, 1915).

évidence : tumulte de la vie organique, incohérence et inadaptation des mouvements, obnubilation et effervescence psychique, l'émotion apparaît comme une vraie crise d'infirmité spasmodique. Le peureux reste cloué sur place, le timide bafouille, le menteur se coupe, l'anxieux sombre dans l'impuissance. On a parlé d'« ataxie psychique », d'« hémorragie de la sensibilité ». Le désordre est d'autant plus visible et expressif que l'émotif est, au sens donné à ces mots par Heymans, plus primaire et plus inactif (EnAP). Après la crise, le sujet est épuisé. Mais s'il l'est tant au bout du compte, il est à se demander s'il ne l'était pas déjà beaucoup au début, et si la crise émotive n'est pas un effet autant qu'une cause d'une certaine dépression de l'organisme : comme la fatigue, l'émotion désorganise les synthèses mentales, modifie la tention psychologique, et met l'esprit dans les conditions les plus favorables pour la dissociation et le développement isolé des tendances inférieures [1].

Au fait, la crise émotive intervient (Wallon) quand l'automatisme ou la représentation, c'est-à-dire l'issue de la stimulation psycho-organique, tardent à se produire : ainsi quand le réflexe ne vient pas au cycliste débutant, quand le menteur ne trouve pas sa riposte, quand le coléreux se sent impuissant, le peureux cerné. Ce retard est un raté de l'adaptation : il tient, ou bien à un état de faiblesse psycho-organique caractérisé, — l'homme épuisé sursaute à tout bout de champ, ne trouve pas les mots, les gestes qu'il faut, — ou bien à un état d'infériorité relative à l'urgence, à la difficulté ou à la puissance de la réaction sollicitée. La tension provoquée par le stimulus tend à se résoudre, mais ne trouvant pas à rejoindre l'excitation extérieure, à s'emboîter dans la situation donnée, elle produit sur place, au lieu d'un geste fécond, une sorte de réaction-tumeur, globale, confuse, inadaptée. Celle-ci, dans une sorte de « séisme progressif » de la sensibilité et de la motricité, submerge progressivement toute notion claire de la réalité. Si l'on distingue l'activité de notre corps quand elle agit comme repliée sur elle-même et coupée de son milieu (proprioceptive) et quand elle agit en

1. Cf. JANET : *Rapport sur les problèmes psychologiques de l'émotion*, Communication à la Société de Neurologie : in Revue de Neurologie, 30 décembre 1909. Janet voit dans la fatigue et dans l'émotion deux formes de dépression, l'une se traduisant plutôt par des signes d'insuffisance, l'autre par des signes d'agitation, sans que l'agitation soit absente de la première ni l'impuissance étrangère à la seconde. Janet, toutefois, a vu un peu trop l'univers psychologique sous l'aspect de la dépression et de l'insuffisance. Nous ne pouvons le suivre quand il ne voit dans l'émotivité « qu'une disposition à remplacer les phénomènes supérieurs par les grossières excitations viscérales » *(Obsessions et psychasténie*, p. 519 s.). Dans *De l'angoisse à l'extase*, II, 449-495, Janet revient sur une conception de l'émotion comme signe d'épuisement et « réaction de désorganisation ».

liaison avec les sollicitations du milieu (extéroceptive), l'émotion apparaît comme un spasme de l'activité proprioceptive [1]. On peut dire encore avec Janet [2] qu'elle est, sous cet angle, devant une difficulté excessive pour les forces dont nous disposons à ce moment, une réaction de recul et une simplification brutale de l'action.

Mais cet aspect primitif et désordonné de l'émotion n'est pas le seul. Il arrive que la peur décuple les forces ou que le furieux riposte avec la précision et l'intensité de geste nécessaires. La mimique émotive elle-même n'est pas entièrement dépourvue de signification ni d'utilité. C'est que l'émotivité tient en état ce surmobilisation les forces psychiques et nerveuses. Pour autant que le désordre émotif soit partiellement dominé par la discipline du sujet ou par la richesse de sa nature, l'intensité de l'énergie mobilisée en permanence, sa sensibilité, sa vigilance peuvent accroître en intensité et en qualité aussi bien l'effet utile de l'acte déclenché que la sensibilité du sujet lui-même. Il ne faut jamais oublier que le désordre émotif, mises à part peut-être les crises les plus grossières, couvre un phénomène plus primitif que lui, une sensibilité exceptionnelle aux appels et aux pulsions, une aptitude à l'élan et par conséquent une répugnance aux automatismes, une attention frémissante, et une sorte de générosité organique qui s'avoue dans la prodigalité émotive. Si certaines complexions semblent comme alourdies par la vie végétative, rivées à leur propre inertie, l'émotif a l'avantage au départ d'une sorte de libéralité intérieure, de « toujours prêt » qui n'est pas encore la sympathie ou la bonté, mais qui leur trace des voies dociles. En même temps qu'elle s'isole du monde extérieur, la réaction émotive tourne une partie de son élan en contemplation sur elle-même, en dramatisation de ses péripéties : elle est ainsi une éducatrice spontanée de la vie intérieure et de la sensibilité, elle établit le sujet dans le « toujours vibrant ». En le faisant vulnérable, elle le rend attentif. Elle l'ouvre plus largement que quiconque aux abîmes de la vie organique et aux influences obscures de la vie inconsciente, de cette personnalité élémentaire qui menace sans cesse de terrasser l'effort spirituel, mais sans l'étoffe de laquelle l'effort spirituel dévie en subtilités. Elle colore toute sensation, étoffe l'instinct, enhardit les tendances, orchestre le concert inférieur. Elle met en même temps l'organisme et l'attention aux aguets de tout le paysage extérieur ; par l'intensité et par la finesse qu'elle commu-

1. Même quand elle se canalise en actions réglées, elle garde souvent ce caractère proprioceptif : ainsi certaines danses rituelles nées spontanément de l'enthousiasme religieux collectif dans les peuples primitifs sont de véritables frénésies sur place, des sortes d'ivresses solitaires.

2. *Force et faiblesse psychologique*, p. 158 s.

nique aux sensations, elle perfectionne l'acuité mentale. Elle n'ouvre pas seulement l'esprit au dehors, elle le pousse vers le dehors. Nous avons vu qu'il y avait une force centrifuge dans la charge émotive. L'émotion est besoin de s'exprimer, et si ce besoin échoue souvent, il en résulte un trouble durable [1]. L'émotif est un « toujours ouvert ». Il évoque cette « psychastésie » ou capacité d'expérience que définit Kretschmer. Il enfante ce *type rétracté* que décrivent Sigaud, Corman, Monod-Herzen, qui ne se rétracte pour diminuer les contacts hostiles que parce qu'il est hyperexcitable, exagérément sensible à l'ambiance ; multipliant si richement et si douloureusement ceux des contacts qu'il maintient encore, qu'il connaît le monde en définitive mieux que son opposé, le « dilaté » indifférent aux heurts, qui s'épanouit avec facilité dans le milieu, mais le laisse glisser sur lui sans jamais s'en pénétrer. Si tout en se prêtant aux sollicitations extérieures l'émotif se garantit ainsi de leur effet d'habitude, c'est une preuve que l'émotivité n'est pas seulement un facteur de désordre psychique : seul l'anormal présente l'attaquabilité affective à l'état brut [2]. Toute somme faite, l'émotivité contient une promesse considérable de richesse psychique. Dans une nature brute, proche de l'instinct, elle ne soulève que d'épais remous. Mais ses bas produits mis à part, elle est le trait de nature le plus apte à tirer, d'un caractère donné, le maximum de ressources. Elle est à la passion de l'intériorité qui achève les vies supérieures ce qu'une certaine libéralité naturelle est à la générosité : une aisance et une sensibilisation premières qui ne sont pas encore la vertu, mais lui prêtent une grâce de départ inestimable.

---

1. Déjà Janet (*Névroses et idées fixes*, II, 43) citait le cas de cette femme qui devint aboulique parce que la présence de son petit garçon l'empêcha de faire la scène désirée à son mari qui rentrait de vadrouille. On sait l'importance pathogénique que Freud attribue aux émotions refoulées, au secret contraint.

2. Ainsi ne saurait-on trop souligner, avec Wallon, le primat de la psychogénèse sur l'organogénèse de l'émotion. L'émotion est même, pour Wallon, l'introductrice de la conscience, alors qu'en toute rigueur rien n'incline à introduire du psychique dans un réflexe.

TABLEAU DE L'ÉMOTIF

L'enquête de Heymans a permis de préciser les corrélatifs de l'émotivité.

Si l'on groupe sous le nom d'émotifs les individus situés vers le pôle d'émotivité maxima, le retentissement prolongé des émotions, spécialement des émotions tristes, est un des traits dominants de leur groupe. Pitié et cruauté y sont spécialement intenses. Cette résonance rend l'émotif susceptible à des bagatelles ; il prend toutes choses « à cœur ». Son amitié y gagne une vibration et une chaleur qui donnent souvent à son commerce un charme inégalé. Mais sa manière d'aller au bout de tous ses sentiments, avec un sérieux affectif total, de se passionner pour n'importe quoi, de rester longtemps vibrant ou blessé d'une seule minute de ferveur, l'épuise et le rend infiniment vulnérable.

L'anxiété habituelle est un effet fréquent de cette sursensibilisation affective. On la trouve à quelque degré chez tout émotif. Quand elle domine le tableau psychologique, il faut peut-être parler, comme on l'a fait, de constitution anxieuse, variété de la constitution émotive [1]. On présente généralement l'angoisse sous les espèces d'une émotion secrète, d'une terreur solitaire qui rongerait l'anxieux du cœur de lui-même et le replierait, pour ainsi dire, sur ce mal caché. Mais nul n'est plus que lui situé, cerné. L'anxiété, c'est avant tout la perception du milieu sous l'aspect du menaçant. On conçoit que Freud ait mis l'angoisse au centre de la pathologie mentale et presque au centre de la psychologie : l'univers freudien est par essence un univers menaçant : de l'intérieur, complexes embusqués [2], conflits latents ; du dehors, une masse hostile [3] ; du dessus, un

1. Cf. DEVAUX et LOGRE : *Les anxieux*, Masson, 1917 ; FREUD : *Introduction à la psychanalyse*, ch. XXV et *Hemmung, Symptons und Angst*, 1926 ; JONES : *Traité de psychanalyse*, ch. XXVI ; HARTENBERG : *La névrose d'angoisse*, 1901.

2. Pour Freud, à la racine de l'angoisse se dissimulent toutes les angoisses primitives de l'enfant : angoisse physiologique de la naissance ; angoisse du sevrage et de la séparation avec la mère, angoisses des répressions sexuelles, angoisse de la mort, la plus tard venue.

3. « Le moi n'est que la partie du *Es* opportunément modifiée par la proximité d'un monde extérieur menaçant » (*Nouvelles conférences sur la*

« surmoi » redoutable : l'univers même de l'anxieux. L'anxieux est littéralement noyé dans l'insécurité. Son angoisse, primitivement, est une « angoisse libre, flottante » (Freud) qui fuit sous le doigt et renaît à côté sous cent formes diverses, passe du scrupule à l'hypocondrie, du trac à l'obsession, de l'inquiétude du lendemain aux tortures métaphysiques. Nous avons tous quelque expérience de l'anxiété. L'anxiété banale naît de la conscience d'un danger réel, nous la combattons, elle disparaît avec sa cause. L'anxieux constitutionnel, lui, va au devant de l'anxiété, bien qu'elle le torture. Il est son anxiété avant d'être quoi que ce soit d'autre, il la reflète sur le monde, et voit s'avancer contre lui les fantômes mêmes qu'il a produits. L'« état permanent et paroxystique d'insécurité » préexiste à toute cause et s'accroche aux plus insignifiantes. Sa pantophobie ne se fixe jamais, mais glisse de crainte en crainte, de pressentiment en pressentiment. Accablé de la conscience de son incapacité, suggestible à l'excès, chagrin chroniquement, douteur, autoanalyste obsédé, scrupuleux, irrésolu, l'anxieux lutte sans confiance contre le mauvais sort, mais avec acharnement. Attentes, séparations, voyages, sorties, projets, malaises, surprises, autant de prétextes à ses attaques d'anxiété. Il s'épuise dans ce combat inégal contre des Titans inconnus. Il s'y perçoit si misérablement impuissant qu'il accumule les défenses puériles pour tâcher, mais en vain, de réduire le vertige de ses craintes : polices d'assurance, verrous et judas à ses portes, superstitions, fétiches, vœux, consultations du sort, manies, parfois fugues et déménagements répétés.

L'orchestration physiologique de l'angoisse est largement étoffée : le symptôme le plus caractéristique est une sensation de constriction physique aux niveaux respiratoire, digestif (boule épigastrique), cardiaque et céphalique. Cette émotion viscérale provient d'un spasme des muscles lisses, dérivation en rétractation, opposée à la dérivation en dilatation du rire (le masque de l'anxieux est l'antithèse du masque du sourire). A ces symptômes essentiels se joignent d'autres troubles spasmodiques : aérophagie, oppression et suffocations respiratoires, coliques, rhume des foins, troubles génitaux et, dans la grande angoisse : crise de nerfs, vertiges, asphyxie, syncope. Les troubles

Psychanalyse, 1936 : « *Sur diverses instances de la personnalité psychique* »). On peut rapprocher de ces données psychologiques l'analyse ontologique de Heidegger qui voit dans l'angoisse l'aperception brutale, bouleversante et nue de notre situation dans un monde où nous sommes plongés dans l'avoir voulu, sans pouvoir en arrêter le développement, et où nous devons parier un destin déjà cerné de toutes parts : « un monde dans lequel il faut être sans qu'on puisse jamais s'y sentir chez soi ». Ce vertige de la « mondanité du monde à l'état pur » s'oppose aux petits royaumes inoffensifs et familiers où nous nous abritons dans l'existence quotidienne.

physiologiques et psychologiques de l'angoisse constitutionnelle sont à prédominance matinale. Les premiers sont si obsédants qu'on a longtemps voulu expliquer l'angoisse par ses seuls symptômes organiques. Mais chacun d'eux peut se présenter indépendamment de l'angoisse : c'est elle qui les groupe en un tableau psychique significatif.

La vie de l'anxieux est une perpétuelle et douloureuse alerte. Enfant, il est la proie des peurs nocturnes ; timide, craintif, impressionnable à l'excès, il redoute la solitude comme il redoute la société. Il a besoin dès ce moment d'une tendresse prévenante ; il gardera toujours ce besoin et restera toujours par ce trait une sorte de perpétuel enfant. A la puberté il est dévoré de pudeurs, de scrupules, d'inquiétudes sexuelles. Puis il faut choisir une situation, se marier, pousser ses risques de toutes parts : à peine quitté le nid familial, sa vie commence une dérive tourmentée. Peur de vieillir, peur de mourir, peur de rester sans ressources (« fausse avarice » de Rogues de Fursac) l'accablent dès que les années s'accumulent. Il vit replié sur ses blessures profondes, traqué dans sa solitude malheureuse. « Tout l'ordre des choses me remplit d'un sentiment d'angoisse, depuis le moucheron jusqu'aux mystères de l'incarna ion ; il m'est tout entier inexplicable et surtout en ma personne. Grande est ma tristesse, sans bornes. Nul ne la connaît, sinon Dieu dans le ciel, et il ne veut pas me consoler. Nul ne peut me consoler. sinon Dieu dans le ciel, et il ne peut pas avoir de pitié »[1]. Son destin est de ceux dont Minkowski écrit qu'ils semblent frappés d'une « capacité aux conflits » qui leur vaut d'être si largement immergés dans la sphère idéo-affective[2]. Faut-il accuser une prédisposition héréditaire ? Ou, comme Freud, l'accumulation d'un excès d'énergie sexuelle insatisfaite par suite d'une répression violente ? Mais il est difficile de rendre compte de la peur, à cet état de paroxysme, par autre chose que la peur, et quelle que soit l'énergie aberrante utilisée par l'angoisse, elle est d'abord une névrose de peur, et peut-être, dans l'hypothèse freudienne, la peur d'une peur. L'angoisse, loin de pouvoir être réduite à une formule bien localisée, couvre toute la hauteur du registre psychique. D'un côté, elle émerge des inquiétudes organiques les plus primitives. A l'autre extrémité, elle sensibilise ses victimes jusqu'à la moëlle des os à ce vertige que donne le balan-

1. KIRKEGAARD : *Journal*, 12 mai 1839.

2. Sur la constitution anxieuse peut se greffer la psychose anxieuse, que Freud appelle névrose d'angoisse. Le passage de l'une à l'autre n'est nullement fatal ni même fréquent.

cement de l'être entre l'être et le néant [3]. Goldstein a décrit la « réaction de catastrophe » qui nous saisit, et les émotifs plus que personne, chaque fois que nous sommes ou croyons nous trouver devant une menace d'effondrement total, qui semble déborder la mort même. Son contenu reste imprécis, mais cette indécision (que l'on pense à l'univers de Kafka) nous terrifie justement, en nous envahissant d'une sorte d'infinitude hostile. Cet état, exceptionnel chez les autres, tend à être chronique chez l'anxieux. Peur suprême de l'esprit et peur élémentaire de la chair s'y rejoignent dans la plus redoutable épreuve qui soit donnée aux forces de l'homme.

Si l'émotif ne connaît pas toujours cette pénible angoisse chronique, il est toujours assez anxieux et assez ému par la surprise ou le danger pour être totalement dépourvu de ce courage naturel que donne l'équilibre physique et une certaine froideur de l'esprit. L'émotion réduit la conscience du danger à une sorte d'hallucination affolante de l'objet dangereux, isolé de toutes les chances d'y échapper et de toutes les réactions de sauvegarde qui se présentent à un esprit d'émotivité normale. C'est ainsi que naissent les paniques émotives, individuelles ou collectives. Les peuples méridionaux, plus émotifs, y sont plus facilement sujets que les peuples nordiques.

L'émotivité donne trop de puissance à l'élan avec lequel l'émotif adhère à chacun des moments de la sensibilité pour qu'il puisse les régler par la considération de perspectives plus larges. Le rétrécissement de la conscience est un des effets dominants de l'habitus émotif. Et en même temps, par une causalité circulaire, il le conditionne à son tour.

L'émotivité est encore liée à l'inconstance de l'humeur, au besoin d'alternance affective. Elle est le terrain de prédilection de la « papillonne ». Dans une même crise on voit l'émotif osciller plusieurs fois d'une impulsion à l'impulsion contraire. La variation d'humeur est maxima chez les émotifs inactifs, qui échappent au frein d'une régulation extérieure. Elle entraîne une grande instabilité des affections et des amitiés : nées en feu de paille, elles disparaissent un jour dans un oubli apparemment total. Elle porte certains à changer perpétuellement de lieu ou de profession, humeur que, selon leur classe et leurs moyens, on nomme goût des voyages ou vagabondage, fantaisie ou instabilité. Cette impulsion est retenue cependant par la crainte de l'inconnu et des décisions exigées par les adaptations incessantes.

3. JANET (*Obsession et Psychasthénie*, I, 232, s.) met l'accent sur les éléments intellectuels de l'angoisse : sentiment de perdre la tête, de perdre la liberté, sens de la mort. Il va même, pour les angoisses psychasténiques, jusqu'à accuser une « bruyante mise en scène physiologique » ne présentant aucun danger réel (517-535).

L'émotivité apparaît comme une sorte de refus de la durée : elle ne laisse pas le temps à la mélodie de l'action de se dérouler, elle en bouscule les moments les uns sur les autres. Sur un terrain affectif aussi mouvant, la volonté, définie comme capacité d'effort continu, est considérablement affaiblie. L'émotif agit, poussé par un sentiment vif ; cette ardeur éteinte, son action s'épuise et retombe d'elle-même. Il fournit des héros, mais peu d'hommes d'action : il est trop incapable, pour agir avec continuité, de sacrifier une satisfaction ou une impulsion immédiate à un aménagement d'avenir. Dans cette impulsivité, il entre une manière de générosité irréfléchie qu'exprime la prodigalité psycho-organique de l'émotif. Il se donne tout entier, plus que personne autre, dans les entraînements de son cœur. L'épuisement venu, il semble infidèle, et il l'est bien en fait, mais ce serait être sévère que d'interpréter, comme autant de trahisons lucides, ces inconstances plus organiques que conscientes. Quand l'anxiété est faible, la disposition hardie de son élan l'entraîne au goût du jeu, qu'il mène en casse-cou. On retrouve ce côté risque-tout dans plus d'un détail de sa vie. Enfin la même incapacité de sacrifier le plus proche au plus lointain lui donne un très bas coefficient de ponctualité : il n'abandonnera jamais une heure savoureuse, un ami attachant, un travail qui le passionne, pour le devoir abstrait d'être fidèle à un rendez-vous.

Le ton général de l'émotif est de violence et de passion, car il ne peut jamais entièrement contenir le feu qui est en lui. Impatient devant l'obstacle et la contradiction, prompt à l'injure, aux colères brèves et virulentes [1], aux gestes impulsifs, au rire nerveux, au fanatisme politique et religieux, il dispose, dans le registre de l'hyperbole et de l'explosion, de riches variantes. L'éducation peut réduire ces emportements, mais il est rare que chez le plus affiné, le plus contemplatif d'entre eux, ils ne se forcent de temps à autre une issue. Au moins soulèvent-ils des tempêtes intérieures qui, pour être réprimées, n'en sont pas moins furieuses. Parfois ils se dispersent en mauvaise humeur, qui permet souvent de détecter une crise affective refoulée.

Vibrant à toute sollicitation, se sentant toujours exposé, l'émotif est spécialement sensible à la présence d'autrui. Il fait le fond de la grande armée des timides. Il a besoin de se sentir avec son entourage en communion de chaleur affective et il y entre aisément. L'émotivité, dit Wallon, est une « antenne entre le monde intérieur et l'étranger », un facteur d'unisson : ses frayages sont même utilisés comme moyen de communion collec-

1. La colère de l'émotif, futile, peu durable, vite oubliée, se distingue des colères du paranoaïque, rares mais fortes et organisées, et de celles du pervers, les plus violentes et les plus primitives.

tive dans les sociétés primitives. Peut-être, ajoute-t-il, justement, cette facilité un peu vulgaire à se donner explique-t-elle qu'une émotion non réprimée nous donne une impression d'exhibitionnisme et presque d'insincérité : « Elle est faite pour ameuter » [1]. Ce besoin de séduire entraîne l'émotif à une grande suggestibilité, du moins avec ceux qui se trouvent aux voisinages de son unisson, tandis qu'il rejette vivement et souvent injustement les autres, au hasard d'une première dissonance peut-être accidentelle. Sa vanité très ingénue est faite de la même soif d'approbation ; à l'opposé de la vanité satisfaite, elle est incertitude de soi. Quand il est tyrannique, ce n'est pas non plus par irrespect d'autrui, mais par l'impulsion irrésistible de sa propre émotion qu'il impose au moment même où il croit la donner ; le rétrécissement de son champ de vision lui fait, dans la communication, oublier l'être d'autrui et ses exigences sous l'intensité de l'échange affectif où, malgré lui, il joue les premier violon. Il existe, rivalisant avec sa générosité native, un égocentrisme très particulier de l'hyperémotif, une sorte d'obtusion par la fougue même avec laquelle il se donne, qui explique ses partialités, ses oublis vexants, ses aveuglements passionnés. C'est à la même intensité de sentiment et au même rétrécissement du champ de conscience qu'il faut rapporter le mensonge émotif. Sous l'emballement de son affectivité, l'émotif exagère toujours. Sensible, il est artiste, et l'une de ses exagérations les plus fréquentes est le mensonge par embellissement, qui naît spontanément en lui d'un besoin de rendre la réalité plus expressive ou plus émouvante ; il ne sait pas raconter une histoire ou un événement vécu sans l'enjoliver. Il n'en résulte pas toujours un Châteaubriand. L'émotivité est aussi à la source du mensonge panique [2]. Le rétrécissement du champ exclut tout autre représentation que celle de l'aveu redouté ; l'objectivité, que l'émotif ne fréquente guère, se dérobe plus encore sous le coup de la surprise ; le mensonge arrive en sauveur, aussi brutal, aussi peu contrôlé que la panique : aussi le mensonge émotif est-il souvent un mensonge candide, il provoque l'évidence jusqu'à l'absurdité. La pente n'est cependant pas fatale, de l'émotivité au mensonge. Souvent l'émotivité se résout plus vite et plus brutalement que par l'invention verbale : l'enfant, pressé d'avouer, trépigne et bat son entourage, la femme prend une crise de nerfs, l'homme entre en colère. L'émotivité, chez les caractères de haute trempe, peut aussi favoriser la franchise, qui est la forme affective de la véracité [3]. Enfin, si rapide que soit

1. WALLON : *Troubles du développement psychomoteur*, p. 67.
2. LE SENNE : *Mensonge et caractère.*
3. LE SENNE : *op. cit.*, p. 108.

l'entraînement affectif, il laisse toujours, à qui veut en prendre la peine, l'éclair d'une réflexion, le temps d'un coup de frein violent. Certains émotifs se sont exercés au silence de première réaction afin de laisser leur tempérament jouer un temps pour rien avant que le sang-froid prenne le dessus.

L'émotivité n'entraîne aucun affaiblissement intellectuel : au contraire, le débile est très exceptionnellement hyperémotif. Elle n'apporte d'entraves à l'activité de l'esprit que secondairement, par ses modalités, surtout par le rétrécissement du champ. La mémoire en est fortement touchée [1] et les déficits suivent le tracé des blessures affectives. Il semble que les émotions répétées n'agissent pas sur la mémoire seulement par cette sélection affective, mais en désagrégeant, par leurs chocs, les synthèses mentales [2]. Le principal handicap de l'émotif sur le plan des activités intellectuelles est la difficulté avec laquelle il se plie aux attitudes objectives, s'affranchit de ses réactions immédiates et de ses préjugés sentimentaux, se partage entre plusieurs objets. Aussi répugne-t-il communément à l'abstraction ou ne s'y jette, — et avec une raideur qui est une forme de passion, — que pour se protéger contre lui-même ; il est d'une aptitude médiocre aux mathématiques ; il réussit mal dans l'observation scientifique [3], car il délaisse complètement ce qui ne l'intéresse pas ou, dans ce qui l'intéresse, les traits qui l'intéressent moins, et déforme spontanément le sens de ses relevés. Par contre, il est remarquablement doué pour l'intelligence intuitive et l'imagination concrète, pour toutes les opérations qui exigent de la pénétration plus que de l'ampleur et de la mise en œuvre. L'émotivité, en favorisant le choc affectif et ses résonances, la force du désir, le conflit tragique, est favorable avant tout à la vie artistique : dans l'enquête biographique de Heymans, le nombre des artistes diminue dans les groupes caractérologiques en proportion rigoureusement parallèle à la diminution de l'émotivité. Le goût de la saveur vivante des mots et des modes affectifs de l'expression doue généralement les émotifs pour l'étude des langues.

---

1. Alexander et Schäffer font tirer des coups de revolver pendant l'exécution des tests de mémoire. Chez les émotifs, la mémoire subit des pertes considérables. L'émotion agit jusque dans les opérations mentales des animaux.

2. JANET : *Névroses et Idées fixes*, I, 143, 474. « L'émotion, dit Janet, rend les gens distraits ».

3. Les chiffres de Heymans sont confus. C'est qu'il faut, chez les émotifs, distinguer leur aptitude à l'observation selon la classe des faits observés et l'intérêt qu'ils y portent. Ils sont de bons observateurs, et même parfois des observateurs exceptionnels pour ce qui les intéresse ; mauvais en toute autre circonstance : ainsi souvent les femmes.

Ils ne peuvent vivre ni dans la méfiance, qui les déconcerte, ni, faute de patience et de prévision, dans l'orchestration savante d'intrigues et de mensonges dont certains semblent goûter le jeu autant que les effets utiles. Aussi trouve-t-on généralement chez eux l'honnêteté et les vertus qui attirent la confiance. Seule leur inconstance la rebute parfois, mais on sait qu'il ne s'y mêle normalement pas de malice. Leur fantaisie est dangereuse aux ordres mécaniques et aux affaires, mais ils préviennent d'eux-mêmes l'inconvénient en s'en tenant écartés par goût.

Leur besoin profond de communion et de ferveur intérieure les prédispose au sentiment religieux. Ce sont des fidèles ardents, assez indépendants et peu dogmatiques, frôlant souvent l'hérésie, trop portés aux religiosités sentimentales ou aux fanatismes des sectes. Mais tous leurs écarts bien comptés, ils sont aussi peut-être de ceux sans la flamme de qui les religions laisseraient baisser le feu de la charité et pâlir les teintes de l'héroïsme.

Les chiffres de Heymans révèlent encore deux corrélations de l'émotivité : la dextérité manuelle et la fréquence des troubles mentaux. La première est liée à la finesse de leur sensibilité : la main de l'émotif est celle qui donne la plus vive impression d'intelligence. Elle peut être diminuée par l'effet ataxique de l'émotion sur la motricité : rééduquer la précision des gestes peut être alors un moyen de lutte directe contre l'intimidation émotive. La seconde tient à leur surmenage psychique permanent et à la fragilité de leur constitution nerveuse [1].

Il faut noter la prédominance constitutionnelle de l'émotivité chez la femme. L'enquête d'Heymans confirme rigoureusement les indications de l'expérience banale. La femme n'est à peu près jamais indifférente. Tous les concomitants de l'émotivité sont les mêmes que ceux de la féminité. Les psychoses d'origine affective sont beaucoup plus fréquentes chez elle que chez l'homme. Les désirs sont ordinairement si violents que l'état d'attente, avec son balancement affectif entre des incertitudes, l'exténue. La déception l'éprouve plus que l'homme. Ses sentiments, comparés à ceux de la moyenne des hommes, se développent à la fois plus vite et durent plus longtemps. Sa versatilité d'humeur est plus grande, elle est plus accessible à la crainte et à la moquerie : Marion notait déjà que l'ironie, « acte d'agression froide », répugne à sa nature ardente. C'est son émotivité qui la prépare à l'émotion religieuse ou esthétique, et la défavorise dans les études abstraites. Ses décisions procèdent de motifs émouvants bien plus souvent que chez l'homme. D'où

1. La névrose d'angoisse est le produit le plus direct de la constitution émotive. Mais elle peut aussi faciliter les voies à la mélancolie anxieuse, à l'hypocondrie, à la neurasthénie et à l'hystérie. Dupré a défini une psychonévrose émotive.

vient le caractère si souvent impulsif de son action, son extrême mobilité du sérieux au frivole qui la fait si fantasque, ses paradoxes affectifs : cette mère chez elle inimitable de patience est au magasin une vendeuse irascible parce que sa tâche ne l'intéresse pas.

Il ne convient pas de traiter longuement de l'*inémotif* après avoir fait le tableau de l'émotif. Il n'y a pas d'inémotif pur, il n'y a que de plus ou moins émotifs : on appelle habituellement inémotifs ceux qui occupent le bas de l'échelle. Mais un bon éducateur cherchera toujours chez eux des germes d'émotivité et les développera, afin d'empêcher le durcissement du caractère.

Il les cherchera d'autant plus scrupuleusement que l'inémotif apparent peut être un émotif refoulé et barricadé, dont le système émotif est long à pénétrer. Vermeylen notamment a bien distingué les émotifs expansifs, — sociables, influençables, volontiers théâtraux, ceux que l'on peut appeler les émotifs visibles, — de ceux que nous nommerons les cryptémotifs ou émotifs inhibés, qui bloquent leurs réactions avec la même brutalité qu'elles mettent à surgir, et surcompensent leur vulnérabilité intérieure par un excès de froideur ou même de raideur. Une fois sur deux un visage indifférent, hautain ou compassé cache une sensibilité délicate et irritable. L'expression viscérale, quand on peut la saisir, les dérivations motrices, — un battement du pied ou des paupières, un jeu nerveux des doigts, un frémissement de la voix, une pâleur brusque, un regard perdu, vaguement anxieux, des sursauts, — démentent furtivement l'apparence superficielle. Cette inhibition habituelle a souvent son origine dans des répressions, de mauvais traitements ou des chocs émotifs de l'enfance, dans une éducation sévère, qui crée, comme chez un Robespierre ou un Guizot, une instance morale anormalement rigoureuse. On connaît ces enfants tristes, timides, muets, solitaires, dont la fièvre intérieure ne s'avoue que par des préoccupations ou par des répugnances excessives. L'inhibition peut n'affecter que la surface du geste, et rester un masque. Mais elle peut aussi être prise à son jeu et conduire progressivement ceux qu'elle frappe à l'apathie affective et motrice, et à l'inémotivité totale : il faut alors par anamnèse retrouver le processus émotif qui en a été l'origine.

Chez l'inémotif, contrairement à l'émotif, toute excitation externe ou interne provoque instantanément des réflexes ou des schèmes idéo-moteurs adaptés, qui détournent l'ébranlement de se résoudre sur place en explosion émotive. Il en résulte un tableau symétrique de celui que nous venons de tracer. D'abord

une plus ou moins grande impassibilité, qui peut aller de la douceur et de la maîtrise de soi à la froideur et au flegme. Elle est un don de nature comme la sensibilité émotive. De même que celle-ci incline à la libéralité de l'esprit et du cœur, l'invulnérabilité relative de l'inémotif le protège à l'excès contre le drame des événements et d'autrui. Il y perd en élan et en chaleur de sympathie, il y gagne en maîtrise de soi, en ampleur de vue, en constance. Un degré de trop, il tourne à l'égoïsme et à la froideur Mais l'amour spirituel que les théologiens appelaient de bienveillance n'est attaché à aucune complexion particulière et trouve son chemin, ainsi que ses nuances, dans une voie comme dans l'autre. Calme, et, s'il est ardent, d'ardeur profonde et à long feu, l'« inémotif » résiste bien à la suggestion et à l'intimidation. Porté à l'objectivité, il réussit mieux, contrairement à l'émotif dans les activités intellectuelles abstraites ou techniques, tandis qu'il se voit défavorisé sous le rapport de l'intuition et du sens artistique. Il est bon de corriger cette insuffisance en favorisant en lui l'ouverture au réel (Lefrancq). C'est chez lui que recrutent le cynisme et la ruse. Son agressivité est bornée, intraitable, froidement raffinée ou stupide, selon son intelligence. Quand il est moral, il l'est dogmatiquement, par principe. Assez habituellement irréligieux, quand il est croyant, il tient moins à un Dieu sensible au cœur qu'à un Dieu acceptable pour la raison, et s'attache à l'appareil extérieur des religions autant et plus qu'à la ferveur qu'elles dispensent. Mais il peut aussi aspirer à porter son type vers « une humanité plus haute et plus claire » dont les vertus seront de maîtrise, de solitude, de lucidité. Il appartient alors à ces sages de plein midi qui pensent avec Nietzsche que les héros, les martyrs, les génies, les enthousiastes ne sont pas « assez tranquilles, assez patients, assez fins, assez froids, assez lents » [1].

On reconnaît dans ce tableau une forte parenté avec celui du flegmatique des anciennes classifications.

A côté des facteurs héréditaires ou d'acquisition individuelle, l'émotivité est étroitement solidaire du milieu. Les civilisations urbaines et mécaniques, au rythme rapide, aux excitations multipliées, lui sont beaucoup plus favorables que les civilisations paysannes : elle fait à la fois la richesse et la fragilité del'homme des villes. Les peuples méridionaux y sont sujets plus que les nordiques : les nègres sont la plus émotive des races. Encore ces oppositions, valables pour la longitude européenne, se distribuent-

1. *Volonté de puissance*, éd. Gallimard, L. IV, aph. 526.

elles sans doute d'une manière différente sur d'autres continents. La culture, les raffinements de la vie, en différenciant et en sensibilisant l'affectivité, sont favorables aux formes supérieures d'émotivité ; mais il ne faut pas oublier que la vie primitive, avec ses conditions plus rudes, ses aventures, ses surprises, ses instincts bruts, développe une émotivité primaire différente de la première, mais non moins essentielle. L'éducation trop abritée, trop énervante de certaines familles et de certaines époques, est pour beaucoup dans la formation des générations frêles à l'excès que connut le début de ce siècle. Une vie saine, équilibrée entre les disciplines de l'esprit et l'école du sport doit s'attacher à résorber le poison des civilisations trop compliquées et un peu lasses, avides d'excitants violents.

On ne saurait passer sous silence les formes collectives de l'émotivité. Quand des forces collectives instinctives et puissantes ne peuvent trouver leur issue dans une activité politique normale, dans un ordre satisfaisant pour l'essentiel des désirs en jeu, il se produit une explosion émotive semblable au raptus émotif individuel, avec retour à des formes primitives et souvent violentes de comportement. Les révolutions et leurs excès, les réactions et les terreurs blanches sont les manifestations typiques de telles crises. La psychothérapie collective n'est pas très différente de la psychothérapie individuelle : ces accidents périodiques nous disent la nécessité de donner aux forces sociales les canalisations et les dérivatifs qui préservent les États de ces accumulations dangereuses de potentiel vaquant et instable.

Peut-on peser sur les fatalités du tempérament émotif ? Sans aucun doute. L'expérience a montré que, sauf dans les cas extrêmes, l'émotivité constitutionnelle peut être domptée à force de volonté, pourvu que cette volonté accepte le style particulier que l'émotif lui impose. On a vu de grands émotifs faire d'excellents automobilistes : leur activité garde de leur émotivité de fond une précision et une finesse qui ne sont pas communes.

La meilleure prophylaxie, que l'on soit ou non sur un terrain prédisposé, est d'éviter l'intoxication émotive. On connaît aujourd'hui l'importance décisive, pour l'équilibre affectif, des chocs de la petite enfance, et même des émotions prépubérales, ressenties par l'entremise de la mère. Il s'agit donc d'éviter que ne tournent en catastrophe le choc natal, le choc du sevrage, le choc des premières révélations sexuelles, le choc du premier contact social. La crise pubérale est difficile : il faut surtout y prévenir le repliement, le scrupule, les pudeurs maladives et les

blessures superflues. L'emploi systématique de la terreur en éducation, spécialement aux passages délicats pour l'enfant, — première adaptation sociale, première faiblesse sexuelle, — peut le fixer pour la vie dans l'affectivité saignante et douloureuse de l'émotif. Avec des natures sensibles, l'usage abusif du croquemitaine, des menaces obscures (notamment de mutilations sexuelles imaginaires, fussent-elles évoquées sur le ton de la plaisanterie), des contes fantastiques, des cris, des coups ou menaces de coups, peuvent aboutir au même résultat en opérant chez l'enfant une véritable culture de la peur [1], ou encore une manière trop brutale d'habituer l'enfant à ses peurs. A l'inverse, une éducation trop douce, où la sensibilité est cultivée en serre chaude, sous la sollicitude inquiète et timorée d'un milieu exclusivement féminin, dans des conditions de vie artificielles (qu'on évoque la jeunesse de Proust, de Wilde ou d'Amiel) développent une fragilité qui restera rebelle aux disciplines de l'adulte. Le même effet vient parfois des enfances trop solitaires, privées de leur milieu naturel ou rebutées par lui.

Ici moins que jamais nous ne devons être dupes de l'impérialisme de l'hygiène mentale. C'est souvent dans une enfance malheureuse que de grandes vies ont puisé la richesse et la force vive. Encore faut-il que l'accumulation des chocs affectifs n'ait pas définitivement écrasé le ressort de la résistance nerveuse. L'enfant émotif sera toujours assez déchiré pour qu'on ne risque pas de le diminuer en donnant une certaine discipline à sa vie émotive. Il faut d'abord lui diminuer les émotions. Celles qui subsistent (et on ne saurait toutes les retrancher sans lui enlever son pain quotidien), ne pas les interrompre ou les aggraver par une brutalité excessive, des humiliations, des moqueries et des brimades. Qu'elles soient comprises par son entourage, et que l'émotif le sente. Mais en même temps il faut se garder de leur être trop complaisant, aguerrir progressivement cette sensibilité délicate à un air plus vif et à des surprises sans désarroi. Qu'on ne fasse pas appel à « la volonté » de l'émotif, à « son énergie » : ces mots sont pour lui sans résonance, froids et cruels. Tout effort contraint dans ce sens provoque en lui une tension douloureuse, mêlée de révolte, et sans effet. Le raisonnement n'est pas plus efficace. Pour l'émotif, les plus vains des éducateurs, sont un autre émotif, qui le sensibilise à l'excès, aussi bien qu'un volontaire ou un intellectuel à principes qui le rebutent. Il faut près de lui un esprit à la fois équilibré et sensible, qui lui donne

1. Cf. Gilbert ROBIN : *L'enfant sans défauts*, Flammarion, 1930. Il faut porter une attention spéciale aux terreurs nocturnes (Pavor nocturnus). Elles sont parfois le symptôme d'une affection organique : cérébrale, vers, végétations, épilepsie. Mais parfois aussi un simple signe d'émotivité constitutionnelle.

l'appui de sa fermeté et de ses certitudes, mais lui soit d'abord fraternel, si bien que jusque dans la dureté il reconnaisse la compréhension : car son premier besoin est d'être compris et avant toute parole, la simple qualité irrationnelle d'une présence peut lui donner cette joie pour lui si rare. Avec elle, il est capable de beaucoup d'efforts. Celui qui l'aura ainsi gagné peut l'entraîner à la maîtrise de soi, à la continuité dans les vues et dans les affections, à la familiarité du risque, à l'objectivité, à une certaine insensibilité même, dans la mesure où elles seront utiles à corriger un excès, sans vouloir contredire la nature et contraindre l'exquise fleur de sensibilité qui est la rançon de tant d'inquiétude. Le Dr Paul-Émile Lévy prétend obtenir d'excellents résultats en apprenant au malade à calmer son impressionnabilité dans le détail ; il lui propose de petites émotions aisément domptables. Le bon équilibre de la santé. et notamment du système endocrinien, est capital [1]. L'abus des alcools, toxiques et stupéfiants sont rigoureusement contre-indiqués, bien que leur usage modéré soit souvent presque un besoin pour l'émotif. Tout ce qui facilite l'établissement des activités épicritiques au détriment des orages protopathiques est recommandable : l'observation, la création artistique qui objective l'émotion dans une œuvre au lieu de l'abandonner à elle-même, un minimum d'activité qui la canalise dans des intérêts extérieurs, l'analyse critique, la multiplication des points de vue, l'équilibration des réactions : en ouvrant ainsi devant l'émotion naissante les voies des dérivations épicritiques, on brise la massivité des poussées protopathiques. L'analyse de l'émotion elle-même est spécialement apte à la dompter. L'expérience a montré que l'on échoue à vouloir détourner de l'émotion la conscience : l'émotion subsiste et exerce aveuglément ses ravages. On la réduit au contraire en concentrant sur elle l'attention de l'esprit et en l'intellectualisant [2]. Si Pascal guérissait ses rages de dents en cherchant la surface de la cycloïde, analyser le cheminement physique de sa douleur est un moyen plus commun pour la calmer. Chez les prédisposés à l'émotion brute, on peut conseiller la rêverie même, qui est un commencement d'extériorisation, un étalement de l'émotion primitive. Le seul fait de la rythmer la désarme déjà. Ainsi que Saül utilisait la harpe de David, Théodose faisait instruire de jeunes enfants dans l'art de la musique pour qu'ils puissent, le moment venu, apaiser ses colères. La musique excite la vitalité et relève la tension psychologique. Janet nous conte

1. Dans les cas les plus difficiles, le médecin aura parfois recours, mais sans en abuser, aux sédatifs du sympathique, à l'opium notamment ou à l'opothérapie.

2. Cf. ABRAMOSKI : *Recherches expérimentales sur la volonté.* Journal de Psychologie, 1913 et 1915.

deux bons traits à ce propos : Soliman II, ayant reçu de François Ier un corps de musiciens, s'aperçut avec chagrin que son caractère s'adoucissait : il ne se sanctifia pas, il renvoya la fanfare. Et aux noces de Joyeuse, en 1561, il suffit, dit-on, que le musicien Claudius changeât de mode pour détourner un poignard qui allait frapper le roi.

En tous cas, il faut reprendre l'émotif très tôt : sinon il exercera sur son entourage une véritable tyrannie de la faiblesse ou de la susceptibilité : tant il est vrai que l'égocentrisme fait son bien de tout, même des qualités les plus aptes à ouvrir le cœur.

L'ÉMOTIVITÉ, RACINE DU CARACTÈRE

Si l'émotivité est, comme le constate Wallon, le plus primitif des actes psychiques, si l'ébranlement émotif est le *primum movens* de toute construction psychologique plus complexe, le coefficient émotif peut être pris pour le coefficient de départ de la formule caractérologique individuelle. C'est ainsi que J. Lefrancq, composant le caractère primaire avec trois couples d'éléments, (émotivité-inémotivité, extraversion-intraversion, consonance-dissonance) fait des deux derniers couples des voies de liquidation de l'émotivité. Heymans subordonne moins étroitement les molécules caractérologiques au noyau émotif, puisqu'il admet trois noyaux du caractère : l'émotivité (E) définie telle que nous venons de la décrire ; l'activité (A), estimée à la quantité d'action que déploie le sujet, toutes choses égales d'ailleurs ; et la résonance, primarité (P) ou secondarité (S). Quoiqu'il en soit de ces nuances, les branches maîtresses de l'arbre caractérologique s'insèrent sur la racine émotive qui les plante en plein sol, dans les couches les plus primitives du composé humain. Nous déborderons un peu, pour finir, les limites de ce chapitre, en décrivant les principales combinaisons de l'émotivité d'après la notation de Heymans, dont nous ferons usage plus d'une fois par la suite.

Associée à l'émotivité, l'activité la change en force utile et disciplinée. Le groupe *EA* est synonyme de « puissance d'affir-

mation »[1] : E donne la puissance, A l'efficace. Il est la meilleure coalition contre l'habitude, surtout s'il est joint à P ; il unit à la force d'activité maxima la puissance de renouvellement maxima, ce qui fait dire à Le Senne [2] que « le groupement EAP équivaut à une fontaine de Jouvence ». Le groupe EA, en tirant l'émotivité au dehors, favorise cet altruisme objectif (différent au demeurant de l'amour d'autrui) qui est le goût d'élargir et d'intensifier son action sur autrui pris comme objet, notamment de diriger la vie sociale [3], E poussant à la sympathie, A au service. L'émotif-actif obtient, en effet, le coefficient maximum de sympathie affective et penche à la bonne humeur, à l'optimisme quand E l'emporte sur A ; mais l'ambiguïté de ce goût d'action sociale le fait retrouver également chez les hommes de guerre et de querelle. En incarnant la ferveur émotive dans un monde solide, il favorise l'imagination, et à travers elle l'aptitude littéraire (spécialement chez les EAP) ainsi que l'aptitude à l'éloquence, nuancée de déformation affective de la vérité.

L'inactivité (nA) fait refluer l'émotion sur elle-même et contrarie sa liquidation dans une action normale. *EnA* substitue l'une ou l'autre dérivations à la plénitude de l'action. Ou bien nA fait dériver la force émotive, sans la réduire totalement, vers une action dégradée, de puissance ou de complication pauvres, une partie de l'énergie émotive ayant été employée à vaincre le freinage de l'inactivité : l'élan religieux s'amortit en religiosité ou en ferveur esthétique, l'orgueil en vanité, la haine en ressentiment et en calomnie verbale, le génie en habileté et en esprit, la volonté de puissance en désir de distinction, la moralité en point d'honneur, le besoin de domination en caprice, la conviction en crises de bavardage, etc... P rend ces dégradations encore plus manifestes. Il en résulte souvent un découragement rapide, de grands projets naissant de l'élan émotif, mais n'arrivant jamais à exécution ; E grossit l'échec après avoir gonflé l'élan, nA empêche d'en tirer un rebondissement de l'acte, qui se résout en mécontentement de soi, puis, le découragement s'usant par l'habitude introduit une résignation aux résultats immédiats et aux ratés de la volonté [4]. Ou bien nA pousse l'élan émotif vers les diverses formes du rêve, de l'évasion, de la rumination, du mensonge intérieur ou exprimé, surtout quand une forte secondarité offre un asile secret à l'émotivité refoulée.

1. Le Senne : *Mensonge et caractère*, p. 65. Rappelons que nous n'apportons pas ici des descriptions intuitives, mais des corrélations expérimentalement établies par les recherches de Heymans, complétées en France par Le Senne.

2. *Ibid*, p. 97.

3. Chiffres de Heymans dans *ibid.*, p. 191 s. ; cf. aussi, p. 235.

4. *Ibid.*, p. 171 sq.

Toutes les formes de « mystification », en entendant le mot aussi bien des pseudo-mysticismes qu'au sens qu'il a pris dans la critique sociale, naissent de ce processus, tous les détours par lesquels la conscience se dupe de noblesse verbale ou s'endort avec les opiums fabriqués en son sein. EnA développe encore au maximum la pusillanimité et la peur émotives, l'indécision, la disposition morose et pessimiste, le besoin d'émotion pour l'émotion. Chez les EnAP se trouve le maximum de talent poétique.

La primarité dans le groupe *EP*, met en relief l'émotion, son explosivité, sa discontinuité. L'émotif-primaire se remarque par le cours tumultueux de ses sentiments, il est, dit Le Senne, « un moteur à explosion qui travaillerait sans interruption ». Il offre le maximum de mobilité affective, d'impulsivité, de contradictions. Il est spécialement exposé à la mendacité, ou du moins son mensonge est le plus apparent parce qu'improvisé, non organisé, il apparaît au spectateur dans son absurdité. Il déforme tout par l'altération affective, même son comportement social, affecté et complimenteur. Peut-être parce qu'il sent mal sa propre continuité, il est très attaché à l'opinion qu'autrui forme de lui, à sa considération. Greffé sur un terrain pauvre, le groupe EP donne l'agitation du sanguin banal ; sur une nature riche, il est le groupement le plus favorable à l'art, unissant un besoin incessant d'émotion à une faculté d'expression immédiate et forte. En idées les EP sont aussi catégoriques que légers, le rétrécissement de conscience dû à l'émotivité venant s'ajouter à celui de la primarité, et toute la force de l'émotivité pesant sur des idées étroites.

La secondarité (S) est le neutralisateur le plus puissant de l'émotivité, car elle inhibe l'action et répartit la décharge de la force émotive sur une grande profondeur. EP, c'est une retraite désordonnée sur les secondes lignes ; *ES* ressemble aux dispositifs de repli en profondeur qu'ont inaugurés les plus récents conflits. Par l'effet de S l'émotivité s'accumule au lieu de se monnayer en décharges, elle prépare dans des maturations invisibles des explosions qui pour être retardées n'en seront que plus violentes. Parfois ces explosions restent intérieures et nourrissent des ruminations douloureuses ou de dures tempêtes affectives : l'anxiété est maxima dans ce groupe. Il est une des plus curieuses compositions de l'émotivité. La sensibilité de E étalée sur les perspectives de S donne le maximum d'attachement au passé, de fidélité aux souvenirs, de résistance aux impressions nouvelles ; joints à nA, ils portent le goût de préférence vers les souvenirs tristes. Aussi les ES sont-ils aux maximum attachés à leurs habitudes, arrêtés dans leurs opinions, rancuniers, longtemps fixés à la mémoire d'un malheur et difficiles à consoler.

La ferveur de E, qui grossit affectivement toute chose, se greffant sur l'application de S, qui systématise la conscience, donne un ton général de sérieux et de dignité : ES répugne à l'injure et présente avec les flegmatiques le maximum pour l'honorabilité et le sens de la loi. Il donne un psychisme compliqué où E pousse à l'extérieur, S aux réduits intérieurs, E aux mobiles, S aux motifs : aussi les ES sont-ils souvent des nids de contradictions. Quand ils sont inactifs, ces conflits se traduisent par une grande indécision, ou des aspirations sans lendemain (Maine de Biran). Actifs, ce sont des réalisateurs passionnés remarquables par la diversité de leurs activités qui font de la liste des passionnés (EAS) la plus nombreuse et la plus hétérogène de toutes.

L'activité, se greffant sur l'inémotivité *(neA)* favorise l'intelligence, d'autant plus que A croît et E diminue. Mais il s'agit d'une intelligence objective, appuyée sur un sens pratique supérieur à la moyenne, particulièrement apte à définir les conditions objectives de l'action, l'organisation fonctionnelle des industries ou des administrations. E n'apportant plus sa force de renouvellement, nEA tend à favoriser l'automatisme, surtout quand S vient le renforcer de sa puissance de systématisation.

nES oriente vers la pensée abstraite, Il donne les esprits froids et objectifs, sans ferveur, indifférents aux personnes, aussi bien aux bonheurs et aux malheurs qui leur adviennent qu'à l'opinion qu'elles ont sur eux. Il favorise l'automatisme beaucoup plus encore que nEA, nE et S poussant ici de concert.

nEP présente une complexité symétrique de celle des ES. L'abaissement de E diminue ce que nous avons appelé plus haut l'altruisme objectif, tandis que P incline aux intérêts immédiats. Cependant cette tendance de P est partiellement neutralisée par nE. Les nEP sont portés à la critique. Cet égoïsme tempéré de maîtrise est le noyau même de la ruse et de la duplicité.

nEnA est une formule pauvre, d'asservissement aux besoins organiques et aux automatismes, destin sans gloire d'une nature sans élan et sans dérivatif. Le ton général est de paresse, d'indifférence à autrui et aux événements : nE nA apparaît comme l'antagoniste direct de l'élan spirituel.

Ces compositions primaires de l'émotivité nous donnent les pierres maîtresses des huit types de Heymans.

Les *amorphes* (nEnAP) subissent les avantages et les inconvénients de la diminution de E et de A. L'*asservissement aux besoins organiques*, nous venons d'en voir à l'instant la raison, est la tendance maîtresse du groupe. Égoïstes et sensuels, privés

d'inquiétude, leur humeur est égale jusqu'à l'indifférence. Celle-ci les conduit à une paresse essentielle : ni les stimulants affectifs ni l'attrait de l'action ne les provoque. Ils sont avant-derniers pour le sens pratique, et tiennent les maxima pour l'entêtement buté, l'ajournement des tâches, l'absence de ponctualité. Par compensation, l'inémotivité les rend courageux (3e rang) et les place en tête pour le goût des jeux de hasard où leur paresse trouve en outre un dérivatif sans effort. La possibilité d'objectivation multiple que permet nE et la faculté de renouvellement introduite par P les mettent au premier rang avec les colériques pour l'aptitude au théâtre. Les sentiments sociaux sont pratiquement abolis : on leur trouve le maximum d'indifférence politique, un patriotisme presque nul, des tendances religieuses à peu près inexistantes ; ils sont également au dernier rang pour les sentiments familiaux, pour l'honorabilité, les qualités de compensation et de serviabilité, l'esprit de domination. Par contre, leur égocentrisme les rend vaniteux (2e) et portés à critiquer autrui. Leur intelligence est superficielle, leur pensée étroite ; ils lisent peu, observent mal, n'ont aucune aptitude à l'abstraction, aucun sens de l'esprit ou de l'ironie ; une forte puissance d'inhibition et de fermeture les dérobe à toute fécondation par le réel, nEP les incline à l'intrigue, à l'hypocrisie, au mensonge intéressé. Terre ingrate, dont pourtant, pas plus que d'aucune autre nous n'avons le droit de désespérer, ils n'ont guère comme consolation, dans leur corbeille de naissance, que d'être protégés contre les troubles nerveux. nAP les apparente aux nerveux, nEP aux sanguins.

Les *apathiques* (nEnAS) accusent par la secondarité les traits des amorphes. Elle diminue légèrement toutefois la prépondérance des plaisirs de la table et de la sexualité. Mais elle accentue l'entêtement (où ils prennent la tête du classement), la fermeture et l'automatisme. Leur trait dominant est l'*emprise de l'habitude*. Plus attachés que quiconque aux opinions une fois adoptées, offrant la puissance d'inhibition maxima, ils sont rancuniers, prudents, conservateurs, ritualistes, économes avec une tendance à l'avarice. Leur attitude est fermée ; ils sont dépourvus d'esprit ; personne ne rit moins qu'eux, le facteur nEnA les fait aussi indifférents à autrui que les amorphes. Ayant un goût maximum de la solitude, ils ne cherchent ni la séduction ni les honneurs. Ils n'aiment ni les enfants ni les animaux, sont durs pour leurs inférieurs. Leur moralité est pauvre, ils occupent le dernier rang dans les activités philanthropiques et la tendance à idéaliser [1].

1. Nous choisirions sans doute d'autres critères. Mais l'enquête de Heymans a été faite primitivement en Hollande, et dans un pays à dominante protestante. Ces indices sont assez significatifs du souci spirituel.

Les *sanguins* (nEAP) offrent le contraste d'un facteur d'amortissement, leur inémotivité, et d'un facteur de rebondissement, leur primarité. La première les rapproche des flegmatiques, d'autant plus qu'elle est plus marquée, par la froideur et l'objectivité : ils ont les minima pour l'anxiété, l'indécision, la distraction, la rumination mentale, et sont peu susceptibles, sans rancune. Le groupe nEA donne leur tendance maîtresse : le *sens pratique*, où ils brillent au premier rang [1]. L'un des leurs Bacon, est le philosophe qui voulait attacher à la science moderne, au départ de son essor, des semelles de plomb et le bon sens d'un paysan ; un autre, Talleyrand, a sans doute cumulé, plus qu'aucun homme d'État, les réadaptations politiques successives ; Montesquieu donnait des leçons d'empirisme et de relativisme à l'ivresse philosophique de son temps. Encore citons-nous ici les intellectuels du groupe. Le sanguin se présente plus communément dépourvu de vertus abstraites, plus porté aux opérations commerciales ou aux entreprises utilitaires qu'aux travaux de l'esprit. Observateur positif et objectif, tête de liste pour l'habileté manuelle, le premier des primaires pour l'indépendance de jugement, content de soi au maximum, l'exaltation de l'action n'étant troublée du dedans par aucune rumination émotive, il est solidement planté pour traiter avec les choses. P lui donne de la souplesse, un minimum d'attachement au passé, aux habitudes, aux principes, aux idées toutes faites, aux positions prises. Il le doue d'une grande capacité d'improvisation en public, de séduction oratoire, de présence d'esprit, de rapidité de conception et de compréhension, de précision dans la parole. Au groupement nEP il doit deux traits qui sont tous deux favorables aux affaires temporelles. D'abord l'égoïsme, avec ses concomitants : la cupidité et l'économie, la dureté, l'oubli rapide des infortunes, ou les sanguins détiennent autant de maxima ; les sentiments sociaux sont faibles : leur égoïsme est un égoïsme débrouillard laissant volontiers aux autres leur liberté de mouvements et de malheur : ils accusent des minima pour la compassion, la tendresse éducative, la bonté avec les inférieurs, les activités philanthropiques ; l'honorabilité est moyenne (derniers de tous les P) ; le sentiment religieux rare (56 % dans l'enquête ; un sur trente dans la méthode biographique) : ils usent volontiers de raillerie par incompréhension envers la ferveur religieuse (Voltaire). nEP les arme par ailleurs pour l'intrigue (seconds), la diplomatie (premiers), la méfiance (seconds) et le sens critique (premiers), le dénigrement. Ils ne détestent pas au surplus les honneurs et ne sont pas sans courage. Mais ils doivent compter avec les défauts dont les marque leur primarité d'autant plus qu'elle est plus

1. Avec le coefficient très élevé de 91,1 %.

forte : une grande mobilité, l'aspiration perpétuelle au changement, aux idées, aux impressions nouvelles, l'aptitude au découragement, le défaut de ponctualité, la vanité, la démonstrativité. Le défaut de continuité et l'inaptitude à l'abstraction les fait en général superficiels, inférieurs à la moyenne pour l'intelligence. Quand ils sont intelligents, leur pensée est morcelée, opposée à toute systématisation. Ce sont volontiers des essayistes et des polémistes (Voltaire, A. France), ou bien leur intérêt se porte sur le mécanisme des sciences (Bacon), de la technique et des affaires. Ils sont moins menacés que quiconque par les troubles mentaux.

Les *flegmatiques* (nEAS) renforcent le groupement nEA par nES : aussi leur trait dominant est-il *la supériorité dans les vertus abstraites* dont l'aspect principal est chez eux le *respect de la loi*. Leur inémotivité est le noyau froid de ces vertus. Ils figurent aux derniers rangs pour la mobilité, l'impulsivité, l'indécision, la susceptibilité, l'aptitude au découragement, le gaspillage du temps et de l'argent. Ils sont premiers, au contraire, par l'égalité d'humeur, par la tolérance, par le courage, par la continence sexuelle et la sobriété ; seconds par le calme et la patience. La secondarité accentue les effets de l'inémotivité, en développant la persévérance, l'attachement au passé (vieilles habitudes, vieux vêtements, régularité de l'emploi du temps), l'esprit d'économie, la préférence donnée aux résultats éloignés et l'inflexibilité à les poursuivre, la ponctualité, la circonspection, le goût de l'ordre et de la propreté. Ils ont ce sérieux qui s'épanouit rarement en gaîté. Ils sont les derniers à négliger, au profit de leur fantaisie, les travaux imposés et se font remarquer par leur honorabilité sans condition, débordant les limites de la loi, aussi bien que par la confiance qu'on leur accorde communément. Une telle passion pour l'ordre risque de tarir en eux la source même de la vie. Ils ont cette sorte d'impuissance effarante qui consiste à ne pas savoir cesser d'être occupés. Le Senne compare aux Jacquemarts de nos beffrois ces secondaires impassibles dont la vie semble n'avoir pour fin que d'observer un minutieux emploi du temps. Leur attachement à la règle en toutes choses les prédispose à la connaissance objective. Ils tiennent la tête des classements pour l'intelligence précise, la connaissance des hommes, la largeur d'esprit, l'autonomie des opinions, la faculté d'aller à l'essentiel, le don d'observation, l'esprit positif et objectif, la parole et la mémoire précises, l'abondance des lectures, l'intérêt porté aux choses. Ils conçoivent lentement et manquent d'esprit ; dans la fantaisie même ils sont sérieux : ils ne portent intérêt qu'aux jeux intellectuels. Ils adaptent exactement leur action aux conditions objectives qui leur sont imposées. Ils aiment travailler dans l'abstraction pure, les sciences formelles (mathé-

matiques, logique) et les problèmes de principes où ils apportent tantôt une raideur dogmatique liée au tour abstrait de leur esprit (Kant, James Mill), tantôt une alternance d'humeur systématique constitutionnelle et de souplesse empirique appelée par leur sérieuse honnêteté envers l'ensemble du donné (Leibniz, Stuart Mill, Locke, Francklin, Hume, Thomas More, Taine, Buffon, Darwin). La froideur de leur objectivité les détourne des sentiments sociaux actifs, du moins en tant que l'ordre social n'est pas en jeu (ils sont les seconds par le sentiment familial). Plus que personne, dans un groupe social, ils aiment à se tenir en arrière, et sont avec les amorphes les derniers à avoir le goût de dominer ; le goût du pouvoir leur est par suite étranger. Comme eux, ils respectent au maximum, en retour, la liberté de chacun. Sérieux, objectivité, indifférence à l'opinion : toutes les conditions sont remplies pour leur donner le maximum de véracité (85 % sont dignes de foi dans l'enquête de Heymans). Contre la pression de l'action, ils sont protégés par leur secondarité ; contre le désarroi des passions et de l'émotion, par leur inémotivité et leur invariabilité. Ni la peur ni la vanité ni la sensualité ne les tentent à mentir. Tout leur tempérament, au contraire, les pousse hors du mensonge. Ils parlent peu et objectivement ; personne n'accorde aussi bien qu'eux ses paroles, ses principes et ses actes. Ils occupent le dernier rang pour l'affectation, pour la vanité, pour le souci des apparences. Chez eux on trouve les appuis sûrs, les hommes de confiance, les pierres angulaires de toute société : qu'ils se gardent toutefois de la menace de mort spirituelle qui rôde sur tant de solides vertus [1].

Les *nerveux* (EnAP) présentent le tableau exactement inverse des flegmatiques. Le groupe EP porte l'émotivité apparente à son maximum, P concentrant sur le champ la puissance affective de E, et l'action n'étant pas là pour offrir ses voies de décharge. On trouvera donc des maxima pour la mobilité affective, l'impulsivité, la susceptibilité, la peur devant le danger, la violence, les expressions superlatives, le découragement rapide après les grands projets, le gaspillage, le défaut de ponctualité, la facilité à l'injure, l'étourderie, les tendances à l'anarchie (nombreux révolutionnaires), au vagabondage (les bohèmes), à l'infidélité en amitié et en amour (Byron, Musset). Leur tendance maîtresse est le *besoin de changement*. Mais leur inactivité (EnA) les rend inaptes à se donner eux-mêmes les émotions et les renouvellements dont ils sont avides : ils ont

1. Les deux méthodes d'Heymans donnent des résultats divergents sur leur sens religieux : sans doute parce que les uns perdent en indifférence et en insensibilité spirituelle ce que les autres gagnent en sérieux et en amplitude d'esprit.

besoin d'excitants extérieurs et étranges, aussi se distinguent-ils dès l'adolescence pour aller chercher leurs distractions hors de la famille, d'autant qu'ils aiment souvent la griserie des sports. Ils n'ont aucun sens pratique, et préfèreront toujours l'exigence immédiate de leur caprice aux travaux imposés ou au calcul de leurs intérêts lointains. Contrairement aux flegmatiques, émotivité, inactivité, primarité, tout les pousse au mensonge : ils sont les derniers des huit types de Heymans pour la véracité ; chez aucun autre il n'y a autant d'écart entre principes, paroles et actes : peut-être est-ce pour la même raison qu'ils sont à leur tour les plus méfiants des hommes ; ils sont, affectés, complimenteurs ; ils ne peuvent raconter sans embellir et dans les formes extrêmes ce goût de la dramatisation devient un goût de l'horrible, du macabre, de l'anormal, du défendu (Poë, Dostoiewski, Lautréamont). Il s'y joint souvent alors un goût pervers de souffrir, soit de faire souffrir et d'humilier, généralement lie à la sexualité. On trouve chez eux le plus grand nombre de poètes (Byron, Musset, La Fontaine, Baudelaire, Verlaine, Laforgue, Poë). Tout défavorise en eux, au contraire, l'intelligence abstraite : les plus mauvais des observateurs, hâtifs et superficiels dans leurs jugements sur les hommes et sur, les choses, bavards, impressifs. S'ils ne sont pas de simples agités ils sont voués à l'art, et à l'art le plus subjectif et le plus frémissant. Vaniteux entre tous, aimant parler de soi (on trouve dans leurs derniers rangs la plupart des auto-accusateurs), avides de considération et d'honneurs, ils sont attentifs surtout au miroir que leur offre autrui : leur inactivité les détourne de l'esprit de domination et de la vie publique. Ce sont de francs rieurs. Mais leur instabilité et la faiblesse de leur sens pratique les jettent souvent dans une humeur pessimiste : Laforgue est le chef de file de ces nerveux amers et sarcastiques. D'autres, comme Loti, promènent dans le monde une mélancolie sans forme qui s'étale en contemplation douce, en lente déception. Lucien de Rubempré figure assez bien l'exemplaire médiocre du groupe.

Les *sentimentaux* (EnAS) sont les moins puissants des actifs, l'opposé absolu des sanguins. Le Senne les subdivise en trois sous-groupes.

Ceux chez qui domine EnA sont essentiellement des *rêveurs*, à rapprocher des nerveux (par exemple un 816, dans la notation de Heymans). Les plus impulsifs des S, bien que S modère cette impulsivité, et l'épuise partiellement en agitation intérieure (Rousseau). On trouve donc chez eux les marques principales de l'émotivité (susceptibilité, indécision par impulsivité

1. Balzac : *Les Illusions perdues* et *Scènes de la vie des courtisanes.*

alternante, faible courage), mais avec le coefficient d'impuissance intérieurement ruminée que donne la conjonction de nA et de S : personne n'est plus facilement mécontent de soi ; le scrupule les encombre et les conduit parfois à une auto-accusation excessive ; ils sont souvent timides ; ils aspirent à la ferveur sans même toujours pouvoir y atteindre : nA brise l'élan, S substitue la réflexion à l'ardeur ; leurs ambitions restent à l'état d'aspirations et ne parviennent pas à se réaliser. La faiblesse de S les fait plus entêtés que persévérants.

Quand ES domine, il les éloigne des nerveux pour les rapprocher des passionnés. C'est la *constance* qui est alors leur trait dominant. nA s'atténuant leur rend l'action plus aisée, et E s'emploie davantage en réalisations au lieu de rebrousser chemin en langueurs et en tumultes intérieurs. Un fort instinct de conservation les soutient au surplus [1]. Selon que E est plus ou moins fort, ils se rapprochent des flegmatiques (par exemple un 648) ou des passionnés (par exemple un 848). Les sentimentaux de cette nuance, dominés par la secondarité, sont passionnément attachés au passé, aux souvenirs, spécialement aux souvenirs tristes. La même inactivité qui oriente les nerveux vers le frémissement brutal de l'anormal et du pervers les incline à la contemplation nostalgique : leurs sensibilités s'échelonnent de l'humeur morose à l'humeur sombre, de la tristesse à la mélancolie. Ils passent communément d'une haute et sévère contemplation de leurs principes au découragement sur la médiocrité des hommes et sur la leur propre. Ils tiennent à leurs vieilles habitudes, ils sont même les plus habitués des caractères, E donnant la force à la systématisation de S ; ils n'aiment ni le changement ni les idées nouvelles. Rancuniers au maximum, avares, les rois des collectionneurs (et qu'est-ce que collectionner sinon répéter dans une catégorie donnée ?), assez méfiants, ils sont encore les premiers pour l'entêtement, les opinions arrêtées et les affirmations catégoriques. — Enfin, sensibilisés par l'émotivité, bloqués par l'inactivité et enrichis de perspectives intérieures et de tendances systématisatrices par la secondarité, ils sont enfermés en eux-mêmes et très couramment *analystes de soi*. On y trouve les Amiel, les Biran, les Maurice de Guérin, tous les rédacteurs adultes de Journaux intimes dont la vie se dissipe dans la rumination. La vie et les problèmes religieux les attirent fortement (second rang), mais surtout dans la mesure où ils nourrissent une méditation ardente et renouvellent le registre de la sensibilité, ce qui rend parfois leur ferveur bien ambiguë. On trouve également chez eux les plus violentes railleries contre la ferveur religieuse, mais ici ce n'est plus incompréhension du sens reli-

1. Il est à noter qu'ils dorment beaucoup.

gieux mais ferveur de sens contraire : ils sont idéalistes, quel que soit leur parti. Tous les conflits religieux et moraux ne pouvant s'exprimer en action, les agitent de tempêtes intérieures. Ils ont le coefficient maximum pour le goût de la solitude. Même en société ils sont extrêmement distraits, mais par concentration, non par étourderie ; aussi observent-ils très mal. Ils se manifestent peu, rient peu : mais il arrive que leur taciturnité se délivre brusquement comme si un barrage avait été rompu. Ils sont le visage même du *sérieux* : les événements frappent trop vivement leur émotivité pour qu'ils les prennent à la légère, et leur secondarité les y applique avec une attention un peu systématique. Ils n'aiment pas l'ironie. Ils ne sont pas non plus tentés par la jovialité des instincts et du bien-vivre. Honnêtes et consciencieux, avec le goût de la dignité et la répugnance des mots violents, respectueux des lois presque autant que le flegmatique, guidés par le résultat lointain plus que par le résultat immédiat, ils agissent presque constamment par devoir ; aussi, bien qu'économes, réussissent-ils assez mal en affaires, et se classent-ils avant-derniers pour le sens pratique.

Enfin Le Senne signale des EnAS *durs* (Robespierre) avec dominante nAS et réduction de E.

Les *colériques* (EAP) forment la catégorie des bons garçons. Ce sont les hommes de la *cordialité facile et serviable.* Dominés par l'activité, que leur émotivité colore et embrase, ils aiment la vie à plein cœur et s'y jettent avec une aisance juvénile. Le groupe EA caractérise la « puissance d'affirmation ». Les EAP occupent en effet la deuxième place pour les qualités maîtresses de l'action : décision, ponctualité, sens pratique. Leur primarité, les attachant au présent, les renforce. Mais le groupe EP est aussi celui de l'émotivité explosive et désordonnée. Il les fait superficiels, versatiles, épris au maximum de changement, échappant à la vie de famille, vite emballés, vite réconciliés (Shelley). Ils aiment toutes choses et chacun, la table, les sports, les animaux, les enfants, les collections, leurs inférieurs, Les hommes en général, eux-mêmes. Tout leur est facile. Ce sont des optimistes-nés, des dévoreurs d'action, des infatigables et des entraîneurs. Leur style de vie évoque la dextérité de leurs doigts. Ils idéalisent volontiers les hommes et leur donnent sans réfléchir leur confiance : aussi les connaissent-ils mal. Ils sont compatissants, serviables, philanthropes, aimables à tout vent, ce qui rend bien paradoxal le nom qui leur est attaché. Si leur activité altruiste est plus concrète, plus rapide, moins puissante que celle des passionnés, ils y mêlent leur alacrité, et le sourire qui leur est connaturel, cette gaîté avec laquelle parfois ils déridents même le malheur. Ils aiment dominer, mais par désir d'être au premier plan et de s'agiter, sans dureté : ils fournissent les meneurs

populaires d'autant qu'ils sont généralement radicaux en politique (Danton, Mirabeau, Gambetta, Jaurès) les entraîneurs de tous les groupements, les boute-en-train de toutes les réunions, le centre de toutes les conversations. Ils aiment aussi paraître ; avides de considération, aimant à parler de soi, à imposer leur point de vue, ils sont bien classés pour l'affectation, la tendance à complimenter et la vanité. Le groupe EP ne les prédispose pas à la véracité, pour laquelle ils occupent l'avant-dernier rang, tandis qu'ils sont les premiers pour l'exagération, les histoires imaginaires, les promesses décevantes et le talent dramatique, les seconds pour le langage superlatif. Ils ont de l'intérêt pour une morale aimable et optimiste (Diderot), mais se méfient des systèmes. Écrivains, ils se donnent au roman d'action (Dickens, W. Scott, Diderot, G. Sand, Hugo). A mesure que A croît, se développe l'indépendance, la connaissance des hommes, la franchise, la loyauté. Entreprenants, ils le sont avec fougue, mais sans prudence et sans continuité. Ce qui les rend en matière pratique, affaires et commerce, quoique doués, inférieurs aux sanguins : animateurs plus qu'entrepreneurs.

Les *passionnés* (EAS) représentent le plus puissant des caractères. E leur donne l'énergie. Il reçoit de A une plénitude et de S une continuité qui réduisent les désordres de l'émotivité et font rendre à l'émotivité son plein effet. A les affronte à la réalité et les trempe par la lutte. S leur donne la méthode et le sens de l'organisation. Leur force s'épanouit ainsi dans tous les sens. Aussi est-ce le groupe le plus hétérogène par la diversité de ses réalisations, et le plus riche en hommes de génie. Deux traits toutefois les unissent : *puissance* et *ambition*. Au cœur, le noyau EA dirige une action intense et efficace. Ils sont remarquables par la puissance de travail, et comme ils ont besoin de peu de sommeil, leur rendement est considérable, ainsi qu'en témoignent des hommes comme Napoléon, Bossuet, Flaubert, Zola, Poincaré. Du désordre émotif, ils ne gardent que des particularités qui ne troublent pas leur champ d'opération principal : quelque anxiété, parfois de l'humeur sombre, l'inaptitude à la froideur et à l'objectivité, le langage superlatif. La secondarité en neutralise les effets. Le groupe ES (lui-même freiné par A) les place en second rang après les sentimentaux pour la puissance des habitudes, la difficulté à se réconcilier, à oublier l'injure ou à se consoler du malheur, les opinions arrêtées et les affirmations catégoriques, après les flegmatiques pour l'accord des actes et des principes, le souci du résultat lointain et la ponctualité ; il exclut du tableau de ce groupe l'étourderie, le gaspillage, le goût des jeux de hasard. Ils se classent premiers pour l'ordre et la propreté. C'est le facteur S qui, en étalant la puissance de EA, la dérive vers une grande diversité d'activités. Puissance de

sympathie (E), besoin d'influence (A), vie intérieure (S) les tourne au goût d'autrui dans toutes ses formes. Ils sont au premier rang pour la compassion, la serviabilité et la philanthropie mais, par suite de S, y apportent toujours le souci de l'ordre et de l'efficacité. En tête encore pour les sentiments familiaux, patriotiques, religieux, c'est-à-dire pour la sociabilité constituée et active. Tout leur élan les porte au goût du commandement et à l'ambition du pouvoir ; ils l'exercent spontanément, par la seule force de leur présence, fût-ce dans un simple salon. Ils s'y attachent parfois leurs auxiliaires par leur séduction naturelle et leur force d'entraînement, mais tendent aussi à ne plus voir en eux que, des instruments de leur puissance. Constants dans leur action leurs promesses et leurs attachements, profondément honnêtes, ils y inspirent confiance. Ils sont bien classés pour les qualités intellectuelles, mais sauf exception pas du tout au premier rang, car l'action les sollicite au moins autant que les choses de l'esprit (deuxièmes pour l'intelligence générale et la précision des idées, deuxièmes pour la connaissance des hommes, troisièmes pour l'observation, deuxièmes pour la capacité d'utilisation et d'adaptation).

Ainsi entendue, la passion est la forme supérieure de l'émotivité, l'une et l'autre étant comprises comme des étapes de l'élan psychique, et non pas au sens étroit qui désigne parfois certains désordres. L'émotivité, c'est l'ébranlement psychique à sa racine, au niveau de l'impulsivité organique, à portée de toutes les instabilités nerveuses. La passion, c'est le mouvement puissant d'une personnalité dont toutes les forces sont disciplinées sous le commandement d'un vaste but, équilibrées entre l'intensité de la vie intérieure et la puissance de réalisation. A son étage les poussées impulsives ont été dominées : elle est la ferveur et l'autorité d'une large vie personnelle. Elle ne devient désastreuse que lorsqu'elle va désespérer sa puissante poussée sur un objet trop étroit, ou trop médiocre, disloquant alors l'équilibre psychique par l'accumulation sur place de forces faites pour emporter l'univers.

CHAPITRE SIXIÈME

L'ACCUEIL VITAL

Plaçons-nous au niveau où la vie personnelle émerge du flux vital. Elle est toute secouée encore des impulsions de l'organisme et mêlée aux enchantements qui montent de la terre, de la race et des siècles, jusque dans ce sang qui vient battre à mes tempes. Nous sommes là bien en dessous des hautes synthèses psychiques et du visage complexe qu'offrira la personnalité formée, quand elle aura joué sa partie avec le milieu physique et social qui la provoque, quand elle aura plus ou moins affirmé ou cédé son empire, maîtrisé ou relâché ses échanges. Mais nous avons déjà franchi l'espace démesuré qui sépare la vie purement organique de la vie personnelle. Dès le départ, nous devons rencontrer l'émergence de certaines attitudes qui, pour emmêlées qu'elles soient aux influences organiques, ne se réduisent pas à la pression du corps. C'est ce groupe d'attitudes premières, prises à ras du flux vital, que nous proposons d'appeler l'accueil vital. Nous le disons « vital » car la conscience n'y est pas toujours assez autonome ni la démarche assez spiritualisée pour qu'il puisse être considéré comme pure détermination personnelle. Ses attitudes sont globales et primitives, elles ne connaissent que sous l'espèce confuse de la vitalité, et distinguent mal la qualité du courant qui les porte, flux biologique ou pneuma spirituel. Il est cependant la manière d'être d'une personne, bien qu'il en soit l'orientation la plus élémentaire, en pleine pâte du composé humain. Il n'exprime pas seulement un élan qui monterait de la vie et se transmettrait sans discontinuité de l'effervescence organique aux activités proprement humaines. Il affirme déjà un face à face de la personne et de la nature, une réponse à des provocations, lourdement lestée par notre humeur, mais que nous pouvons progressivement dégager des humeurs par notre inter-

vention : ainsi ces roches profondes dont le travail des masses superficielles modifie la structure jusqu'à l'altérer moléculairement. C'est pourquoi nous parlons d'accueil, marquant par ce mot la part d'autorité et de responsabilité que nous avons sur cette polarisation de base. Dans une personnalité adulte, ces attitudes resteront primitives par leur vaste tablature et par leur solidarité avec les pulsions organiques. Mais elles peuvent être indéfiniment assouplies et enrichies par l'influence en retour du psychisme supérieur. Tout en définissant les orientations de base du psychisme, elles sont alors susceptibles d'une grande complexité, et leur angle de visée s'ouvre à toute la hauteur de notre vie.

FORCE ET FAIBLESSE PSYCHOLOGIQUES

Parler de force psychologique, ce n'est pas étendre illicitement une notion empruntée à l'univers physique. La notion de force est, comme l'a montré Leibniz, une notion primitivement psychologique et qui n'a son plein sens que rapportée à l'activité d'un sujet.

Psychologues et médecins ont commencé à parler d'énergie psychique du moment où apparut l'impuissance du mécanisme à rendre compte de la vie psychologique par des enclanchements de réflexes, si complexes fussent leurs rouages. Il arrive souvent que les mécanismes réflexes soient intacts, et qu'ils ne fonctionnent pas, ou fonctionnent trop vite, par l'effet d'un facteur indépendant de leur seule disposition. Ces faits commandaient l'hypothèse, déjà familière en physique, d'un capital de force psychique, variable selon les individus et selon les moments en quantité, en disponibilité et en tension, capable de se reconstituer avec plus ou moins de rapidité quand il est entamé.

Réalité physique ou réalité psychique ? L'une et l'autre, puisqu'il s'agit d'une capitalisation du composé humain. D'un côté, cette force s'alimente aux sources de l'énergie physiologique, à la vitalité de base. La quantité et le potentiel, le rythme même parfois en sont entretenus, nous l'avons vu, par la fonction anabolique du système sympathique, qui doit être considéré

comme l'appareil directeur de la fonction sténogène. Cette fonction puise son énergie à deux sortes de sources ; les unes sont extérieures : chaleur, lumière, alimentation, excitants ; les autres endogènes, telles que le sommeil et toutes les économies de dépenses que réalise l'organisme, depuis les automatismes habituels jusque dans les processus psychiques. La force psychologique est ainsi conditionnée par une bonne nutrition, par l'équilibre du sympathique et, à sa suite, du métabolisme, enfin par l'absence de sources anormales de dépense. De cette force dite physique à la force dite morale les transformations sont incessantes : la colère, la crainte du ridicule peuvent nous donner une force musculaire inaccoutumée ; la peur ou l'émotion « coupent les jambes », la timidité rend les gestes gourds, la dépression morale retentit sur l'articulation des mots ; inversement une solide santé confère l'assurance, la puissance de l'esprit, l'entêtement, et il existe, nous l'avons vu, un tableau psychologique de chaque maladie. La force psychique n'est liée au surplus qu'au métabolisme général, sans aucune différenciation. Elle peut passer d'une activité à l'autre sans changer de nature (« drainage » de P. Janet, « déplacement » de Freud). Quand on a constaté cette ambivalence multiple de la force psychologique, il faut avouer avec Janet que nous constatons ses effets et que nous ne savons rien de sa nature [1].

Quels sont ces effets ? D'abord des sentiments particuliers : sentiments de plénitude, d'aisance, d'exaltation ; ou encore de besoin et de changement, d'amélioration et de descente. Mais ces sentiments ne sont pas des indices infaillibles, non plus que l'efficacité de l'action, qui dépend en partie de circonstances extérieures. On appréciera plus positivement la force en dressant un tableau global des modifications quantitatives et qualitatives de la conduite qui différencient ces deux grandes classes caractérologiques : les forts et les asthéniques.

Le fort psychique se désigne dès l'abord par la puissance, la rapidité et la durée de ses mouvements et de son travail. Il

1. C'est une définition toute conventionnelle que P. Janet propose d'en donner : « Il y a dans l'action une qualité que j'appelle sa force ; cette qualité consiste essentiellement dans deux ou trois caractères : force matérielle du mouvement musculaire, durée des répétitions, nombre des répétitions du mouvement, complexité de l'esprit au moment où il fait une action, persistance dans une même action. L'inverse, ce sera au contraire : faiblesse du mouvement, rétrécissement de l'esprit, simplicité exagérée, défaut d'initiative, défaut de persistance, instabilité de l'esprit ». (*La force et la faiblesse psychologiques*, Cours du Collège de France publiés par M. Miron, Enstein, 1930).

est généralement un émotif-actif (EA de Heymans) : l'impulsion de l'émotivité renforce la puissance de son activité. La force psychique primaire accompagne surtout les tendances élémentaires et anciennes (peur, colère, faim, instinct sexuel), elle est toujours escortée d'assez puissantes revendications des instincts vitaux, les tempéraments puissants portent souvent le poids d'une lourde sensualité. Elle ne soutient les autres tendances que comme les fondations soutiennent l'édifice. Le ton de la vie psychique en est cependant modifié. Le fort entre d'emblée dans l'action au lieu de s'accrocher aux difficultés d'abordage : il est avant de s'interroger, il vit avant de réfléchir sa vie. Il écarte la mort en l'oubliant, la maladie en ne l'écoutant pas.

Il entretient une large surface de vie, remarquable par le volume des actions et des initiatives. Contrairement à l'enfant et à tous les faibles, il est spécialement adapté à la multiplicité : il peut embrasser à la fois plusieurs actions, plusieurs conversations, plusieurs projets, plusieurs moments du temps, même s'ils divergent entre eux. Sa pensée est panoramique et complexe, elle englobe de nombreux points de vue. Il n'est pas seulement riche par l'importance de son capital, mais par sa grande capacité de récupération et par le rythme graduel de cette récupération qui se traduit extérieurement par le calme et la maîtrise de soi. Son comportement est marqué d'équilibre, de continuité, de souplesse. Il retire d'incontestables avantages de cette solidité. Mais il est d'expérience qu'un équilibre psycho-organique trop bien ajusté risque, comme une misère physiologique trop grande, d'entraver la vie spirituelle ; il existe comme une sorte d'offuscation par l'excès de santé, qui ferme le cœur à la condition humaine et au souci d'autrui. Le fort est d'autant moins vulnérable à cette compassion fondamentale de l'homme pour l'homme qu'il résiste solidement à l'échec ou à l'incertitude, et n'a pas un besoin vital de la présence d'autrui. En quoi la force est aussi une sorte de faiblesse. Le fort qui domine sa force est en garde contre cette faiblesse en même temps qu'il pousse les avantages de son privilège. Sinon la force se durcit en brutalité, la santé psychique installe un égoïsme floride, souriant et assuré, aussi peu conscient de soi que de la misère du monde : un bel animal, dur comme un taureau et pensant avec son poing, ou souple comme un fauve et vivant d'insouciance. La force n'est grande que lorsqu'à travers sa maîtrise on lit la douleur traversée, la faiblesse latente et l'effort maintenu.

Nous avons déjà dit que le système spécifique de la fonction sténogène est le système sympathique ; le système nerveux central, en effet, n'est pas un organe de production : il n'opère que les transformations de qualité et la répartition des charges utiles. Mais la force psychique n'est pas une force organique

brute, ses qualités, puissance, souplesse et polyvalence sont précisément celles de l'activité corticale. L'intégrité de l'appareil central lui est donc aussi nécessaire.

Elle n'est pas toujours en action. A l'état de latence, elle entretient les réserves psychologiques. Il y a des gens qui ont de grandes réserves et peuvent se permettre tous les gaspillages, d'autres qui, sans être malades, ont de petites réserves et doivent une fois pour toutes se résigner à ne jamais dépasser un certain niveau de dépenses : encore la force psychique a-t-elle des cachettes inconnues que l'on sousestime souvent, de même qu'il existe une foule de dépenses secrètes par lesquelles à notre insu nous nous vidons de notre vie. Ce capital et sa puissance de récupération dépendent en premier lieu de l'hérédité et des gaspillages ancestraux : une souche paysanne proche et saine donne de plus puissants sujets que plusieurs générations de surmenage urbain. Toute réserve n'est pas également mobilisable : on peut avoir beaucoup de force mobilisée à un moment donné et peu de réserve, comme ces sujets qui sont capables d'un violent coup de nerf mais en restent épuisés ensuite pendant de longs jours ; ou beaucoup de réserves, mais dont peu soient actuellement mobilisables, qu'elles soient retenues ailleurs, ou qu'il leur manque un certain entrain vital.

La force psychique ne se définit pas seulement en quantité. Deux notions lui sont essentielles : l'impetus et le degré d'organisation. Du second nous parlerons plus bas avec la notion de « tension psychologique ». Quant au premier, Pfahler l'a isolé sous le titre de force de percussion de l'activité. C'est un indice constant de l'énergie individuelle ; il peut être augmenté, mais ne peut être suscité en dessous d'une certaine limite. Enrichi d'harmoniques, il est une note dominante de l'impétuosité passionnelle. Dans l'impatience avide du passionné, il semble qu'une surabondance de toutes les puissances, qu'exprime la formule de Heymans (EAS), compose, avec un élan de base, une hypertension prospective de l'activité. On trouve aussi cette tension, dont nous connaissons l'accompagnement tonique et moteur, chez le nerveux, l'inquiet, l'obsédé ; mais tandis que dans la riche étoffe du passionné elle ébranle de multiples virtualités, chez les êtres appauvris elle s'épuise en vaines contradictions.

La faiblesse psychologique a son origine dans l'hérédité d'un capital de force médiocre ou dans l'accumulation de déperses

onéreuses [1] : maladies, troubles physiologiques chroniques (surtout endocriniens et intestinaux), émotions, accablement par un excès d'actions trop difficiles, compliquées, rapides ou nouvelles ou d'actes qui sont tels pour un organisme pauvre, notamment les grandes décisions et les grands tournants de l'existence), complications et luttes de la vie sociale, cicatrices morales, poids du passé, surmenage, etc...

Chacun de nous connaît des états de faiblesse passagers. Il ne faut parler d'asthénie que devant une faiblesse habituelle qui marque l'ensemble du comportement. Et dans ce cas faut-il encore distinguer l'asthénie constitutionnelle, qui déborde sur la névrose, et les asthénies légères qui sont extrêmement nombreuses chez les « normaux », notamment dans la population des villes.

L'asthénie constitutionnelle commence dès l'enfance par une paresse habituelle. Ces enfants paresseux, sensibles à toutes les maladies de l'enfance, notamment aux insuffisances viscérales, sont des infantiles hypophysaires dont le développement général et sexuel est excessivement lent. Ils ne sont pas incapables d'opérations intellectuelles supérieures, mais ils n'ont pas la force de les mener à bien [2], ce qui nous assurent bien que ce sont des asthéniques et non des atoniques, des malades de la force et non de la tension psychologique. Aussi sont-ils portés au mensonge économique, bien différent du mensonge émotif et du mensonge hystérique. Ils sont toujours lents. Janet les compare à l'animal qui, laissé à lui-même, ne travaille pas. Ils veulent bien de temps à autre faire un acte qui leur plaît, mais ils sont rigoureusement incapables d'effort à contre-courant : les punitions ne servent qu'à développer en eux une terreur morbide. Ils passent pour doux car se plaindre même les fatiguerait, et ils n'y sont pas tentés. Ne menant rien à bout, ils sont inefficaces, infidèles, instables. Ils finissent toujours par la maladie, notamment par des affections viscérales et cutanées [3].

Les asthénies acquises suivent des maladies infectieuses, des dépressions cérébrales, de longs surmenages physiologiques ou affectifs. Sous le nom d'*acedia, morositas, mentis enervatio, animi remissio,* les théologiens y dénonçaient la maladie la plus grave de la vie conventuelle.

Les asthéniques légers sont innombrables, et très seuls, car personne n'est plus difficile à connaître et à admettre qu'un

1. On n'est guère au clair sur les voies de cette hérédité. Structure spéciale du protoplasma ? Phénomènes ondulatoires au niveau atomique ? L'insuffisance surrénale est souvent constatée.

2. P. JANET, *Op. cit.*, p. 269 s.

3. Cf. Dr G. ROBIN : *La paresse est-elle un défaut ou une maladie ?*

asthénique pour qui ne l'est pas. Ils ne font rien d'anormal, mais paraissent mettre de la mauvaise volonté à faire tout ce qui nous semble normal. Nous leur reprochons de ne pas faire effort, et ils ne peuvent pas faire effort ; de se perdre dans les détails, et leur malheur même est fait de détails. L'égoïsme inconscient de l'homme bien portant admet plus facilement un fou qu'un témoin tout proche de lui et qui semble contester sans arrêt la normalité de sa propre conduite. L'univers de l'asthénique est paradoxalement proche et lointain du nôtre. Il n'est pas de jour qu'il ne se heurte à ses limites, tout en percevant comme sous sa main, et cependant inaccessible, ce monde de l'équilibre des forces, qui est son paradis perdu et son aspiration quotidienne. Il faut au bien portant, pour apprendre et aider le monde des fatigués, un effort de compréhension difficile [1]. Il n'a jamais fini d'apprécier ce qui peut leur être une fatigue. Inversement il est vrai, l'asthénique se rend difficilement compte combien sont déprimants, pour le sujet plus fort qui vit à côté de lui, les arrêts constants qu'il impose à son système vital. Les trois indices de l'état d'asthénie sont, selon le Dr Deschamps :

1° La fatigabilité, disposition à subir plus fortement que d'autres les effets nocifs de la fatigue [2]. Aussi leurs actes ou leur travail sont-ils plus déficients, plus lents et plus vite épuisés que ceux de l'homme disposant de forces normales. La tonalité

1. Bien qu'un peu anciens, les deux ouvrages du Dr A. Deschamps : *Les maladies de l'énergie*, Alcan 1908 et : *Les maladies de l'esprit et les asthénies*, sont susceptibles d'éclairer cette compréhension.

2. Physiologiques aussi bien que psychiques. Parmi les premiers, un des plus courants est la fatigue douloureuse dans les membres, suite de l'alcalose. Elle peut aller jusqu'à l'angoisse. Elle fait partie de l'amyosthénie, qui s'échelonne de la simple lassitude jusqu'à l'impotence. Il s'y joint de l'amyotonie, ou baisse du tonus statique : la station debout est pénible, la marche traînante ; les gestes qui exigent le concours d'un grand nombre de muscles (se soulever sur la pointe des pieds, position accroupie ou à genoux), sont difficiles, ainsi que l'équilibre. Les sujets présentent des troubles des mouvements coordonnés et des contractions involontaires (tremblements, crampes), notamment des troubles de l'écriture ; ils maîtrisent mal leur plume et se fatiguent vite. Ils sont hyperexcitables au chaud, au froid, aux odeurs, au bruit, fut-ce au simple bruit de la conversation et des voix aiguës. C'est cette sensibilité au bruit et non pas quelque disposition misanthropique qui leur fait rechercher l'isolement. Cette hyperexcitabilité n'est d'ailleurs qu'apparente et résulte du rétrécissement du champ de conscience. Ils présentent des céphalées fréquentes, ressenties comme une pression plutôt que douloureuse (céphalée « en casque »). Ils sont généralement hypothermiques, (température toujours inférieure à la normale), et très sensibles au froid. La plupart dorment mal : aussi est-il important d'entourer de précautions leur sommeil, qui leur est une nourriture aussi indispensable que le silence. Ils sont extrêmement sensibles aux auto-intoxications, notamment d'origine intestinale. Leur fatigue est maxima le matin, et se dissipe plus ou moins dans la journée. Montassut parle de « la guérison de 5 heures du soir ».

particulière de la vie de l'asthénique est l'accablement. Ils sont plus vite et plus complètement que d'autres écrasés et comme dévorés par le milieu, surtout quand le milieu les serre de trop près ou les sollicite avec trop de force. La fatigue vient en général brusquement, sans transition. Souvent elle est à retardement, et présente sur l'activité qui la provoque un décalage pouvant aller de quelques jours à plusieurs mois. C'est qu'ils ont dépensé, dans l'effort qu'ils avaient intérêt à donner, la presque totalité de leurs réserves, la mobilisation même qu'ils en ont faite enrichissant provisoirement toute leur vitalité. Ils monnayent pendant quelque temps le reliquat de cette mobilisation ; l'épuisement commence seulement quand la caisse est vide, et qu'il faut un effort supplémentaire pour la reconstituer. Cette fatigabilité rend épuisants les actes qui paraissent les plus aisés ou les plus communs : une émotion légère, une attente, l'adaptation à un milieu nouveau, à un interlocuteur inconnu, la simple endurance au froid, la simple présence humaine, spécialement la présence d'une personne de haute puissance psychologique déployant trop ostensiblement sa force. Cette sensibilité à la fatigue laisse à l'asthénique une faible capacité de travail. Il est particulièrement sensible à la multiplicité simultanée des actes, de la conversation, des possibilités d'événements, des idées, des hypothèses, des projets ; elle le disloque et le laisse sans forces. Aussi doit-il à chaque moment réduire sa surface de vie : une idée à la fois, un interlocuteur à la fois, une action ou un projet à la fois, et chacun l'absorbe tout entier, suffisant à occuper ses forces réduites. Comme le monde n'arrête pas sa bousculade autour de lui, son *tempo* est fait d'instabilité, de discontinuité, de raideur. S'il ne s'impose de les isoler, il reçoit les impressions du dehors, dit le Dr Deschamps, « à guichets ouverts », sans pouvoir y mettre ordre et choix. Il est comme perdu devant sa vie. « Les autres, déclare l'un d'eux, marchent sur des rails, entre des brancards qui les soutiennent et les poussent en avant ; pour moi je dois marcher sans terrain tracé, c'est là ce qui m'épuise, c'est un tour de force que d'avoir à inventer sa vie à chaque moment »[1]. La conscience est surchargée par impuissance à assurer le service d'ordre à l'entrée, aussi doit-on aider l'asthénique à recevoir les excitations une à une. Sinon l'encombrement le conduit à l'agitation mentale, à la rumination et au doute. L'échec et l'incertitude l'écrasent. Il sent sa faiblesse avec intensité, et a constitutionnellement besoin de la force d'autrui pour s'appuyer sur elle. On peut traduire sa *stimmung* de dix autres manières : manque d'aisance vitale, sentiment de toujours marcher sur la corde raide, de ne rien réussir que de

1. JANET : *Médications psychologiques*, III, p. 28.

justesse. Il fuit ces impressions pénibles par la distraction et le rétrécissement du champ, qui lui donnent alors une manière saccadée d'entendre et de comprendre, une disposition à la surprise, une inaptitude déconcertante à saisir l'allusion, les raccourcis de pensée, l'humour rapide, les propositions un peu longues et les pensées un peu enchaînées, sans que son intelligence générale doive être mise en cause.

2° La « faiblesse irritable » ou anentasie. Elle affecte tous les organes et consiste en ce que, fonctionnant habituellement en hypo, un rien les fait fonctionner en hyper, et accélère l'épuisement. Les temps de réaction subissent des raccourcissements considérables, et le moindre choc se traduit par des réactions excessives : sursauts, crampes nerveuses, etc...

3° L'aphorie ou impossibilité de l'entraînement. L'état de faiblesse n'a pour ainsi dire pas d'élasticité. S'il faisait un petit effort, pense le normal de l'asthénique, il en sortirait. Mais précisément le véritable asthénique (qu'il faut bien distinguer du paresseux de mauvaise volonté) ne peut pas faire cet effort au delà de ses limites de dépense. Un forçage intempestif l'épuise sans effet. Tous ces symptômes sont malheureusement trop réels, et on ne peut faire de l'asthénie, comme le voulait Dubois (de Berne), une sorte d'hypocondrie ou d'obsession, « une conviction d'impuissance succédant à quelque petite sensation réelle grossie par un état d'âme pessimiste » [1].

On note trois fois plus de cas de psychasthénie chez la femme que chez l'homme ; les femmes hystériques et névrosées sont également en plus grand nombre. La force psychologique semble donc inégalement répartie entre les deux sexes.

L'opposition du fort et du faible, que nous avons dessinée ici sur le plan de la psychologie, évoque des résonances historiques et morales. Le jansénisme vivace dans notre héritage français, le puritanisme anglo-saxon ont jeté sur la santé du corps et sur la force virile un discrédit répandu par tant de malingres satisfaits qu'une réaction était inévitable et saine. Mais faut-il remplacer le mépris dévôt de l'équilibre par le mépris païen du chétif, du faible, de l'inadapté ? Nous avons dit de la santé qu'elle est la plus redoutable des faiblesses, si elle offusque l'élan spirituel et le sens du drame humain. Le faible, au moins

1. Grasset, dans le même sens, pensait que l'asthénie est une hyperattention émotive à une fatigue normale. Cf. l'exposé et la discussion de ces points de vue dans P. Janet : *Les Médications psychologiques*, t. II ; p. 859. Il n'est pas exclu que certains asthéniques relèvent de ce diagnostique sévère, notamment dans les classes aisées, où toutes les suggestions du confort et de l'oisiveté se prêtent à cette délectation morose et nonchalante : suivant la définition de Dubois (de Berne), ils ont abandonné le travail et la vie dans un moment de fatigue réelle, et depuis ils ont eu peur d'y revenir.

autant que par sa faiblesse, se caractérise par la réaction qu'il lui oppose. Certains s'y abandonnent avec complaisance, perpétuels nonchalants ou perpétuels soumis, ils font même parfois une théorie de la faiblesse, et, comme certains pacifismes de qualité inférieure, l'érigent en métaphysique. Les plus riches poussent jusqu'à une sorte de génie l'état d'auxiliaire, ainsi Eckermann auprès de Goethe. D'autres organisent leur faiblesse au moyen de puissance, ils en usent pour attirer sur eux l'intérêt et la compassion active, comme la femme use de la sienne pour séduire la force virile. Alors qu'une spiritualité généreuse peut transfigurer la faiblesse en attachement et en dévouement, une spiritualité pauvre la dresse en revendication et en jalousie haineuse. C'est ainsi que se constituent les coalitions des malingres contre la grandeur, le succès, la supériorité physique ou morale. Chez les individus plus repliés, au lieu de se faire aggressive, la faiblesse se satisfait en consolations imaginaires ou purement intérieures. Elle peut enfin provoquer une réaction à la fois violente et créatrice de la volonté. Il est souvent vrai que « là où sont nos carences, là sont nos enthousiasmes »[1]. Et si ces enthousiasmes sont parfois un moyen de se duper sans frais, un Pascal, un saint Paul, un Darwin témoignent que le faible ou le malade peut tirer une vie héroïque de sa faiblesse même. Le sérieux et l'application sont souvent les signes d'une faiblesse soucieuse de se surmonter. La mesure des valeurs ne suit donc pas la mesure quantitative de la force même psychologique. La grandeur de l'homme est de dominer ses malchances et de transfigurer ses données : il ne lui est pas moins difficile de maîtriser sa force que de vaincre sa faiblesse. On considère parfois qu'un mourant, un malade, un déçu, ont une sorte d'écran devant leur capacité de jugement. Mais la force et sa puissance de divertissement introduisent une aliénation souvent plus radicale.

L'asthénie relève partiellement d'une thérapeutique médicale que déborde notre compétence [2]. Dans le régime de vie, la première mesure qui s'impose à l'asthénique est l'économie de ses forces : dans les formes graves, le repos absolu ; pour les formes légères, ne pas dépasser dans l'effort le début de la fatigue, ce qui ne lui est pas toujours facile car il lui arrive de ne pas sentir la fatigue sur-le-champ ; d'une manière générale restreindre

1. NIETZSCHE : *Aurore.*

2. Cf. Dr DESCHAMPS, *op. cit.* Médication souple, selon les cas, stimulante ou calmante, ou combinant les deux actions. Bonne utilisation de l'air. Climat sans extrêmes ni changements brusques. Nutrition très végétale : éviter l'excès de viande, pour écarter les fermentations intestinales ; boisson assez abondante, entre les repas, notamment du petit lait, régime énergétique et reminéralisant (notamment à base de phosphore). Hydrothérapie modérée, hygiène du sommeil.

sa vie à uu niveau que l'expérience de chacun déterminera. Il doit éviter notamment les dépenses les plus coûteuses : situations complexes, impasses psychologiques, délibérations épuisantes, partis risqués, surmenage social ou mondain. S'il tend à la rumination, au doute de soi, au scrupule, ne pas le raisonner, l'induire à quitter purement et simplement sa rumination en se perdant dans le travail quotidien. Avec le repos, il faut lui ménager suffisamment de solitude et de silence, pour qu'il ne gaspille pas ses réserves en « frottements » contre les causes de fatigue : bruits, agitation, présences multiples. De temps à autre, il a besoin d'un trou de silence et de solitude complets pour reconstituer ses forces : les vacances qui, pour certains tempéraments, sont détente et expansion, pour lui doivent être au moins partiellement une période de retraite, où il puisse se séparer un certain nombre de jours même des plus proches des siens.

Maniés avec doigté, certains procédés d'excitation peuvent favoriser la recharge des forces. Quand, dans la faiblesse générale, une tendance peut être accrochée et activée, sa stimulation peut se répandre sur l'ensemble de l'activité par irradiation et syntonisation. On a souvent constaté que l'asthénique devient brusquement capable d'un acte contraire à ses habitudes, sous l'influence d'une forte émotion (par exemple la fuite devant un danger) ou d'un sentiment prenant (par exemple un acte de dévouement). Il est faux d'en conclure, comme Dubois (de Berne) à l'inexistence antérieure de la fatigue. « Remonter » le déprimé consiste souvent à faire empiriquement appel à ces excitations.

La présence et l'aide d'un individu psychologiquement « fort » est un de ces excitants, s'il sait contenir sa force, empêcher qu'elle n'étourdisse l'asthénique en se faisant trop ostensible, et tourner vers lui sa puissance de calme et de maîtrise plutôt que sa puissance bourdonnante de création. Sinon il déconcerte et fatigue au lieu d'aider et de tenir en main. Un milieu discipliné peut produire le même effet correcteur : on voit souvent les troubles de l'asthénique disparaître au service militaire ou au couvent. Souvent il aime lui-même et respecte cette discipline qui donne des brancards à sa faiblesse. Certains psychothérapeutes ont même tenté une discipline directe de l'asthénie, non par l'effort et l'entraînement, qui sont ici impuissants, mais par la maîtrise des attitudes et du tonus [1]. Camuz et Pagniez font prendre à leurs sujets les attitudes de l'énergie et de la force sûre de soi. Dejerine et Glaucker corrigent les attitudes dysharmoniques par divers exercices : marcher à pas comptés ; lutter contre le déséquilibre en décomposant et en réglant le mouvement qui le provoque, en s'exerçant à ne pas contracter chacun des

1. Cf. P. JANET : *Les médications psychologiques*, t. III, p. 18 sq.

muscles plus qu'il ne faut. Une école américaine préconise des épreuves du même ordre : se promener en tenant bien droit devant soi, sans en verser une goutte, un verre plein d'eau ; lire sans se permettre aucun mouvement des lèvres ou de la langue ; s'exercer à ouvrir et à fermer lentement les dix doigts ; se regarder dans une glace avec fixité pour s'habituer à soutenir le regard d'autrui, etc... Les gymnastiques de rythme et de maintien sont aussi favorables à la cure.

On doit à Pierre Janet d'avoir défini utilement la distinction de la *force* et de la *tension* psychologiques [1]. La force psychologique designe le potentiel quantitatif des tendances, avec ses effets : puissance, rapidité, durée. Mais certains faits paradoxaux indiquent que la quantité de force mise en œuvre ne suffit pas à rendre compte de l'activité psychique. Il arrive qu'en relevant la force d'un asthénique on ne crée que des désordres : agitation, convulsions, angoisses, ruminations, etc... : tel est souvent dans les cas aigus l'effet du repos ou du sommeil. Inversement des déprimés psychiques peuvent être considérablement remontés par l'épuisement d'une maladie. Voici donc des sujets appauvris qu'une subvention rend plus misérables, et qu'on enrichit en les dépouillant. Chez d'autres, les limites extrêmes de la fatigue ne produiront jamais de dépression psychologique. C'est que chez l'homme la force psychologique n'opère jamais à l'état brut, mais transformée par les appareils plus ou moins élevés de l'organisme psychique. Dans la zone des tendances élémentaires et des instincts, elle reste qualitativement grossière et massive ; nous dirons que ce sont des zones de basse tension ou de bas niveau psychique. Dans la sphère des tendances supérieures, elle doit s'adapter à une situation toute différente : elle rencontre là des fonctions d'un haut degré d'évolution, elle doit soutenir des unités complexes et des équilibres fragiles, des actes d'une extrême diversité, largement étalés dans l'espace et dans le temps : nous disons que ce sont des zones de haute tension ou de haut niveau psychique [2]. Des premiers aux seconds la vie

1. Cette dernière encore nommée *niveau mental*. Cf. P. JANET : *L'automatisme psychologique*, p. 451 s. ; *Obsession et psychasthénie*, p. 445 s. ; *Les médications psychologiques*, t. I, p. 94 s., p. 292 s., p. 301 ; *Force et faiblesse psychologiques*, p. 67 s. ; *De l'angoisse à l'extase*, 38 s. Par la notion de tension psychologique, dont les degrés sont en nombre indéfini, Janet revient sur ce qu'avait de trop sommaire sa distinction primitive entre automatisme et synthèse mentale, laquelle ne s'applique bien qu'à l'hystérie.

2. Dans ses dernières publications *(De l'angoisse à l'extase*, p. 207*)*, Janet a dû préciser que la tension traduit moins la complexité absolue de la réalité affrontée que sa complexité apparente pour un sujet donné.

concrète étale une infinité de degrés. Ainsi le potentiel psychique, comme le potentiel électrique, ne vaut pas seulement par son intensité, mais par sa localisation, par sa concentration dans les régions basses ou dans les régions élevées. Janet compare encore la force F au potentiel de combat d'une armée, et la tension T à l'utilisation stratégique de ce potentiel, aux qualités militaires exercées dans son emploi. Il précise que la tension ne se définit pas seulement par une synthèse mentale supérieure, mais par la richesse mentale, la masse psychique qui vient se ranger dans cette synthèse : le psychisme des hypotendus ne se caractérise pas uniquement, en effet, par la dispersion, mais aussi par la simplification et l'appauvrissement.

Les faits que nous évoquions tantôt trouvent maintenant leur explication. La force est une source de désordre quand la tension reste basse : elle se répand alors en excès sur les activités élémentaires et y sème l'agitation ; à qui ne dispose que d'une tension faible, il vaut mieux n'avoir que des forces réduites. Chez le normal, toutefois, la tension monte en même temps que la force : selon le mot de Janet, on ne garde pas habituellement un million en pièces d'un franc.

Les actes de haute tension doivent compter comme les plus épuisants de tous, car ils demandent à la force psychique non pas seulement une mobilisation massive de capital, mais des opérations difficiles de mise en œuvre. Ils comprennent toutes les actions complexes, les attentes incertaines, les adaptations à des situations nouvelles, les décisions importantes, les actions brusques ou rapides, les actes de longue portée, le travail excessif, les conflits, les grands événements de la vie : la première communion, la première sortie mondaine, les examens, le choix du métier, les fiançailles, le mariage, la mise en ménage, les deuils, les séparations, les déménagements, les changements de situation, l'éducation des enfants, voire l'oisiveté des vacances et les problèmes familiaux et sociaux qu'elle entraîne. En un mot toutes les activités d'adaptation au réel tel qu'il se présente, d'engagement dans le lieu et dans le temps actuel. L'action libre et sans but, la pensée détachée, la rêverie, l'abandon aux émotions diffuses forment en dessous d'elles une échelle de tensions décroissantes. Les actes de haute tension mobilisent cent fois plus de force que les actes de basse tension. Ils ne gaspillent pas pour autant nos réserves dans les conditions normales, car ils ont pour objet de réaliser au total, par leur fécondité, des économies de dépenses. Mais ils épuisent l'hypotendu ; le niveau mental ne pouvant se maintenir au degré requis par l'acte engagé, la force mobilisée donne interminablement sa monnaie dans des dérivations désordonnées : agitations de toutes espèces, tics, interrogations et raisonnements interminables, etc...

Le fort et le faible offrent deux types de comportement devant l'action complexe. Le fort, plus encore qu'un capitaliste, est un bon entrepreneur de la force psychique. Il exécute facilement et fréquemment des actes qui réclament la mise en jeu de tendances supérieures. Inversement, l'hypotendu est obligé de se contenter d'actions dans lesquelles ne sont principalement activées que des tendances inférieures, et à un degré moyen.

Les actes de haute tension se signalent chez le normal par des sentiments de calme, de joie, d'intérêt, de confiance, d'indépendance, de triomphe, que Janet groupe sous le nom de « sentiments d'élation », et qui constituent les divers modes de ce que l'on appelle globalement l'humeur optimiste. Chez l'individu vraiment supérieur, cet optimisme est calme, mesuré, comme une sorte de puissance de fond, de confiance en la bonté et en l'ordre de ce qui est, qui n'exclut ni la sensibilité du cœur ni le sens dramatique de la vie. L'optimisme bon-garçon de l'émotif-actif-primaire (EAP) est déjà de moindre qualité. P fait son humeur légère, aussi oublieuse de la douleur d'autrui que de la sienne propre, des malheurs que le monde endure que des injures qui glissent sur lui. Si sa disposition heureuse est faite en partie de sa puissance d'action stimulée par son émotivité (EA), elle est faite aussi de sa faculté d'oubli et du tour superficiel de son esprit. Aussi apparaît-elle un peu vulgaire. L'excitation que Janet préfère en fin de compte nommer *élation* n'est déjà plus toujours un état fort. Elle est souvent l'effet d'une dépression qui, par des actes « petits, étroits, et multiples »[1] cherche à se donner l'équivalent du petit nombre d'actes supérieurs et étendus qui font la plénitude de la force du fort. L'acte de niveau supérieur est toujours raccourci ; une chute de niveau psychique accroît toujours au contraire la voluminosité de l'action[2]. Dans les cimetières de la vie psychologique, chez de pauvres déments où l'esprit ne laisse que ruine, ou simplement dans des états déficients, comme l'aura épileptique, certaines extases morbides, les intoxications par les stupéfiants, on trouve un état de « béati-

1. JANET : *Force et Faiblesse psychologiques*, p. 28 s.
Quand cette vibration réactive atteint une grande fréquence, elle change de signe psychologique : il semble que souvent l'ennui ne soit pas l'effet de l'inactivité, car on ne le trouve pas dans les états de grande dépression, où les sujets restent inertes pendant de longues périodes, et de gros travailleurs par contre comme Flaubert et Chateaubriand parlent tout le temps de leur ennui : l'ennui paraît alors provenir d'un recommencement perpétuel d'actions commençantes qui avortent presqu'immédiatement par une sorte d'impuissance à se trouver une issue.

2. JANET : *De l'angoisse à l'extase* II, 142 s. Sur l'ennui on lira encore : L. SAVOUREUX : *Le spleen*, Steinheil, 1913.

tude »[1] épanouie que le rayonnement de la force psychologique n'égale certes pas en assurance. L'imbécile heureux est en ce sens plus « heureux » que le saint. On voit que le sentiment est toujours ambigu et que sa signification doit toujours être confrontée avec l'ensemble de la conduite.

Si chez le même individu force et tension psychologique coïncident généralement, les états d'hypotension sont spécifiquement différents des états d'asthénie. L'asthénie ne mène pas plus loin qu'un état de faiblesse générale, parfois accompagné de décharges sommaires. La dépression engendre une gamme de déficiences nettement plus graves qui s'échelonnent par détente progressive de la vie dite normale jusqu'au pathologique franc [2]. La détente (diminution de tension) est radicalement différente de la décharge (hémorragie de force).

Au premier degré s'offre la tristesse simple. Elle est liée à une forte émotivité entravée dans sa liquidation par une incapacité à l'action (groupe EnA de Heymans) ; elle se désole sur place en humeur chagrine comme se résout en douleur locale l'élan vital bloqué par quelque accident. La tristesse est un processus de dévalorisation des choses, qui les atteint dans la mesure où nous ne sommes pas entraînés à agir à leur propos. C'est, dit Bergson, une orientation vers le passé, un appauvrissement de nos sensations et de nos idées, comme si chacune d'elles ne tenait désormais que dans ce qu'elle donne, et si l'avenir nous était fermé. Elle sort tout entière du sentiment de l'« A quoi bon ? ». Elle est à la fois une démission de nous-mêmes et un désespoir sur le monde : c'est pourquoi les théologiens y ont vu une tentation du démon, et un péché : elle est tout au moins la tentation propre de l'émotif-inactif. Elle n'atteint cependant que légèrement encore l'activité. La sentimentalité en est voisine. Elle trahit une sorte de relâchement de la régulation sentimentale et on la voit ordinairement augmenter dans les états de fatigue et de dépression [3].

Les états de dépression établissent plus profondément cette atonie et cette paresse d'esprit constitutionnelle dont nous avons déjà parlé. Sous le décor sentimental de l'action, ils atteignent déjà ses œuvres vives dans les régions du travail, de l'effort et la décision. Une dévalorisation générale du monde et du moi énerve l'élan vital. Les déprimés redoutent le nouveau et le chan-

1. JANET : *La pensée intérieure*, p. 365 s. Cet état se rencontre encore dans certains rêves avec admiration enthousiaste de soi-même (Kaploun), et dans les faits d'illuminisme et de revivals religieux.

2. JANET : *Force et faiblesse psychologiques*, p. 41 sq. L'interprétation de Janet coïncide rigoureusement avec celle de Heymans.

3. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, I, 645.

gement, la vie large et active même quand ils n'ont pas atteint les limites de leur fatigue, ce qui suffit à les distinguer de l'asthénique simple. On peut parler d'un véritable délire dépressif, qui prévient les causes réelles de dépression [1].

Au delà, nous franchissons les portes de la névrose. Janet a groupé sous le nom de psychasthénie les états dépressifs qui portent le désordre jusque dans les facultés de réflexion et dans la constitution même de l'assentiment [2]. La psychasténie est consécutive à un surmenage physique (parfois à une maladie), intellectuel ou émotionnel. La santé est généralement atteinte : le sujet n'a pas d'appétit, maigrit, dort mal, souffre de maux de tête et d'algies diverses. Il n'a plus de forces : tout effort, toute décision, toute attention lui répugne. L'impuissance à l'action est essentielle. Les tendances élevées ne peuvent sortir de l'état latent, l'action se ramasse sur les automatismes, et plafonne aux velléités et aux désirs. Aussi les impulsions des psychasthéniques, au crime, au suicide, à la violence ne sont-elles pas redoutables ; l'acte ne passe jamais à exécution. Ce coiffeur qui se prit tout à coup à vouloir couper le cou à son client devint congestionné et tremblant, mais se sauva. Le malade semble ne plus pouvoir atteindre la réalité des choses. Cette aboulie fondamentale est souvent masquée par de l'agitation : rumination, mentisme, obsessions, scrupules, hypocondrie, introspection minutieuse et inquiète, manies diverses de la précision, de la recherche, de l'explication, de la précaution, du ressassement, de la perfection, plaintes, gesticulations, tics et agitations forcées ; l'agitation dépressive est de qualité inférieure, mais elle prend parfois une telle importance qu'on est tenté à tort d'en faire le désordre principal. La conscience psychasthénique présente un mode très particulier que désignent les noms de folie lucide, de délire avec conscience : le malade est plus que conscient de son désordre, il l'observe, le critique, le juge et le repousse. Plus obsédante est l'obsession ou l'impulsion (pensez aux scrupuleux), plus il l'affirme ridicule : à vrai dire, sa lucidité ne peut être complète, sans quoi il n'y aurait ni maladie ni déchirement ; la conscience psychasthénique se situe plutôt dans une sorte d'état intermédiaire entre la croyance et le doute, et c'est ce qui le rend si pénible à porter. Il en résulte un trouble de l'affirmation personnelle,

1. *Ibid*, II, 216 s., 248 s., 286 s.

2. Janet distingue la psychasthénie, chute durable de la tension psychologique, des psycholepsies, ses oscillations passagères. Cette entité nosologique, qui inclut, avec la vieille neurasthénie à prédominance organique, un grand nombre d'états voisins, n'est pas tout à fait universellement reconnue. Le Dr Delmas, au XXXVIe congrès des aliénistes, veut y voir la coexistence d'une dépression cyclothymique légère et d'une hyperémotivité prédominante. De même Hartenberg, Dupré et Denis (Congrès des Aliénistes, 1908).

de l'ennui, des tristesses profondes, de la honte de soi et parfois de vifs sentiments de culpabilité.

Toutefois, si la psychasthénie paralyse l'élaboration de l'action, elle n'atteint pas le goût d'agir et de croire. C'est la mélancolie qui vient atteindre au cœur de la personne les puissances mêmes de désir. La psychasthénie trahissait un ralentissement inquiétant de l'élan vital, avec la mélancolie s'installe le silence effrayant de son arrêt presque complet. La tendance la plus primitive de la vie, la tendance à être et à persévérer dans son être, semble frappée à mort. La diminution d'action, ou l'indifférence à l'action, que l'on voyait progresser dans les états précédents, tourne ici à la peur et au refus de l'action jusqu'à sa conséquence logique, le suicide. Le mélancolique, dans ses phases dépressives, se refuse à toute initiative, fût-ce la moindre initiative musculaire. On le voit immobile, prostré sur lui-même, fuyant la lumière et les présences. Une douleur morale jaillie des entrailles de l'être, avec un goût de néant, jette sur sa vie une sorte de nuit désespérée. Il étend sur le monde, selon le terme de Janet, un « sentiment de péjoration universel » qu'il pousse à la rencontre des choses. Contrairement au persécuté, en effet, il ne se plaint pas de ce qui lui est arrivé, mais de ce qui va survenir, de l'irréel. Tout est devant lui catastrophe ou possibilité de catastrophe. Ce sentiment est si essentiellement négatif qu'au moment même où il gémit sous l'horreur de son enfer, il se plaint souvent de ne pouvoir être ému, d'être indifférent à toutes choses ; et de fait sa lamentation se déroule sur un air de monotonie mécanique, elle lui laisse les yeux secs.

Nous ne pouvons ici aborder que de biais les aboutissants pathologiques de certains frayages psychologiques. Leur cure relève de la maison de santé et de l'asile. La lutte contre l'atonie simple appartient par contre à la psychothérapie quotidienne.

La première des mesures préventives est de proportionner l'accumulation de la force psychologique aux possibilités de la tension, de ne pas renforcer la première sans tâcher d'élever la seconde. Sinon la nature réagit par des phénomènes d'intolérance. Le plus fréquent est la décharge, « dépense excessivement rapide, en une très courte période, de forces accumulées que l'on ne peut supporter »[1] : ainsi le rire qui résout une attente déçue, la crise épileptique et la crise hystérique qui répondent à un besoin d'épuisement par voie musculaire. Aussi n'usera-t-on qu'avec prudence, avec les déprimés graves, du repos absolu : certains hypotendus sont d'autant plus agités et grognons qu'ils ont bien dormi, et l'oisiveté totale les épuise en agitations mentales. Le régime le plus efficace, comme pour l'asthénique, mais

1. JANET : *Force et faiblesse psychologiques*, p. 104.

avec plus de rigueur encore, sera un régime de vie restreinte et d'économies bien appliquées. D'eux-mêmes, déprimés et psychasthéniques savent établir la vie modeste qu'il leur faut : d'humbles fonctions bureaucratiques ou subordonnées, peu de relations, peu de luttes ; ont-ils été tourmentés d'amour ? ils renoncent à l'amour ; de scrupules religieux ? ils renoncent à la foi. S'ils n'arrivent pas à « tourner la page », il faut les y aider, parfois brutalement, afin qu'ils ne se perdent pas en liquidations interminables. Ils arrivent souvent à marcher sans trop de peine si quelqu'un, à côté d'eux, leur enlève les obstacles, leur évite les échecs et les accrochages incessants où ils laissent chaque fois un peu plus de force. Janet résume cette thérapeutique d'un mot : simplification de la vie. Une existence ainsi régulière et monotone n'est certes pas très engageante aux yeux d'un être plein de force : elle est la seule qui permette aux faibles d'exister ; elle leur laisse, dans les arrières-gardes du combat pour la vie, une sensibilité avivée par l'épreuve, une aptitude au dévouement, toutes deux suffisantes pour que, s'ils se savent diminués, ils ne se sentent plus réprouvés.

Il y a donc à la base du comportement humain un problème complexe d'équilibre de forces. L'homme en état de bonne santé psychologique doit à chaque moment rétablir une équation toujours menacée ; mais il a pour le faire un capital suffisant d'énergie, et sa bonne administration aménage les équilibres successifs avec la souplesse que met le corps exercé pour glisser d'une position à une autre. Ceux dont les forces sont atteintes, par contre, doivent non sans peine inventer des équilibres instables, saccadés, parfois oscillants, comme ces maniaques-dépressifs que nous évoquerons bientôt, ou partiels comme ces hystériques qui n'arrivent à mettre debout qu'un secteur de leur vie psychique, coupé du reste et l'ignorant. Les plus infortunés établissent leur bilan aux environs de zéro : ce sont les déments des asiles. Asthéniques et déprimés, entre les tempéraments puissants et les marches descendantes de la névrose, forment une classe nombreuse aux frontières incertaines. Les misères d'une époque troublée, funeste aux sensibilités fragiles, ne feront que la grossir. Moins que jamais nous ne pouvons les abandonner.

Il faut d'ailleurs se garder de vouloir expliquer trop de choses par la faiblesse. Comme jadis la dégénérescence en pathologie mentale c'est une explication trop facile et souvent insuffisante ; elle rend compte de certains déficits qui conditionnent certains statuts psychologiques ; dans les circonstances habituelles, elle ne suffit pas à rendre compte des attitudes et des contenus adoptés.

LA PRISE DE CONSCIENCE

De toutes les prétentions du monde moderne, la revendication de la conscience est une des plus véhémentes. Après Descartes et surtout après le XVIII^e^ siècle, être conscient semblait un idéal d'autant plus absolu qu'il s'identifiait à être raisonnable. La conscience apparaissait alors, ainsi que la raison, comme la chose du monde sinon la mieux partagée, du moins, avec le progrès des lumières la plus aisément partageable, vinrent alors les philosophies, puis les psychologies de l'inconscient. Il est acquis aujourd'hui que la conscience ne s'étale pas, loin de là, sur toute la vie psychologique. La conscience est une conduite parmi d'autres, et non pas une phosphorescence spontanée de toute conduite psychique. Dans les actes simples de l'organisme, elle est pratiquement absente : la réaction motrice se greffe directement sur l'excitation sensorielle suivant les règles constantes de l'adaptation vitale. Vient un moment dans le développement de la vie où sur ce circuit se produit un accrochage. Le premier acte de la conscience, note W. Stern, est un arrêt : celui de l'enfant qui cesse de répéter indéfiniment le même geste ou d'agiter indéfiniment son hochet par une sorte de frénésie motrice, pour regarder ses doigts ou l'objet qu'il tient. Cet arrêt n'est pas un but en soi. Il conditionne une réflexion qui rend l'action plus parfaite en qualité, tout en lui faisant perdre de sa sûreté d'exécution. Pour certains tempéraments qui redoutent d'agir il offre la tentation de se reposer dans la nonchalance de l'action rêvée. Mais il est alors détourné de sa fonction naturelle. L'acte de conscience est par destination un arrêt actif. Il exige du sujet qu'il ramasse toute sa force pour bloquer l'entraînement vital, qu'il examine avec rapidité une situation complexe, triomphe de multiples résistances, forme un jugement, prenne une décision, et engage l'exécution. Si donc au premier aspect la conscience se présente comme un arrêt, elle est surtout une comparution et un acte. Dans son intégrité, elle n'est jamais pur et simple enregistrement, pure et simple constatation. Elle n'a de sens que par l'existence d'une autorité personnelle qui délivre mandat d'amener quelque objet en vue de procéder à un choix de valeur et à une valorisation des moyens qui lui sont donnés. Elle n'est

pas un vague reflet des choses à la surface de notre sensibilité, elle est initiative d'action et action intense. Ce reflet intérieur n'en est qu'une lueur secondaire et partiellement empruntée ; il appartient aux sentiments régulateurs qui accompagnent son fonctionnement.

Il ne faut donc plus parler, comme le fait une psychologie statique, d'« états » de conscience ; non même plus, comme une psychologie dynamiste, encore trop impersonnelle, de « flux » de la conscience, mais de *prise* de conscience. La prise de conscience n'est pas un laisser-aller, une rêverie, c'est un combat, et le plus dur combat de l'être spirituel, la lutte constante contre le sommeil de la vie et contre cette ivresse de la vie qui est un sommeil de l'esprit. La conscience aventureuse cherche perpétuellement un sens à sa propre activité. Sa prise est prise de possession d'une valeur qui, à peine appréhendée, lui pose ses ultimatums. La conscience prenante est prise à son tour dans la nécessité du choix, captive de sa capture. Et cette dramatique est la palpitation même de la vie psychologique, que tant de psychologues nomment encore ainsi par habitude, quand ils ne manipulent plus, avec des gestes d'apothicaires, que la poussière d'un cadavre.

Dans ces conditions, on comprend que « nous ne prenons conscience que d'un petit nombre de choses et en réalité chacun de nous à ses habitudes et ses manières de prendre conscience »[1].

Mettons à part les malades de la conscience, par excès et par défaut. Ils abondent depuis la crise de la conscience occidentale qui a suivi l'optimisme rationaliste du XVIII^e^ siècle et les progrès de la connaissance de l'inconscient.

Il semble qu'à trop s'occuper de soi, la conscience trouble elle-même son propre fonctionnement. L'arrêt qui inaugure l'acte de conscience a été pour un certain nombre de nos contemporains un prétexte à fuir l'action. Comme le coureur de Zénon, ils perdent dans la réflexion sur la course le pouvoir d'atteindre le but. Le philosophe, au lieu d'ouvrir sa raison, ratiocine à perdre souffle sur la raison. L'historien oublie Napoléon dans l'histoire des historiens de Napoléon. La vie intérieure sert d'excuse à déserter la vie extérieure. L'introspection se substitue à l'action au lieu de l'éclairer, le rêve à la réalité au lieu de la transfigurer. La politique se perd en discours, l'esprit public en opinions, la spiritualité en effusions, la pensée en prolégomènes, l'énergie en velléités. Cette *conscience cancéreuse* emploie les processus de la conscience à renverser la fonction même de la conscience. La conscience créatrice est action et commandement, effort vers l'action plus haute et le commandement plus efficace ; la conscience cancéreuse est recul devant l'action, et démission

1. JANET : *Évolution de la personnalité*. Cours du Collège de France, 163.

de poste. La conscience créatrice est un processus d'engagement, la conscience cancéreuse un procédé d'évasion. La conscience créatrice est un instrument de vérité et de clarté, la conscience cancéreuse est un appareil de mystification. Rien ne serait plus abusif ni plus dangereux que de réprouver l'une parce que l'autre mène la vie et la pensée à la déroute. Il est possible qu'il y ait au fond de toute conscience comme un mal secret, un pouvoir destructeur de soi et du monde, du moins dans notre condition. Mais ce mal de la conscience n'est pas son essence. L'impuissance d'un Amiel ne condamne pas plus la connaissance de soi que les délires des intellectuels n'accusent l'intelligence, contrairement à ce que pense l'antiintellectualisme moderne aussi bien que le rationalisme qu'il combat. On ne saurait donc demander la plénitude de la conscience sans demander la plénitude de l'engagement.

La conscience agissante est susceptible d'une *ouverture* plus ou moins grande sur le champ de l'expérience. D'une manière générale, son étroitesse est remarquable quand on la rapporte à ce que représente l'accumulation de souvenirs et d'expériences d'un homme même moyennement cultivé [1]. Si l'on ajoute à la conscience claire la pénombre de la conscience marginale, le champ total de la conscience diffère beaucoup suivant les individus. Il y a des consciences larges et puissantes ; l'amplitude et la mobilité de leur regard leur permet de présenter à l'action une diversite de données et une souplesse de conception qui en multiplient l'effet. Ce sont des psychismes de haute organisation que l'imprévu ne surprend pas, de jugement sûr, maîtres d'eux-mêmes ; noyé dans la perspective du champ, l'obstacle leur est deux fois moins redoutable. La largeur de conscience peut même masquer l'inémotivité en lui rendant de l'animation. Mais elle diminue la force percutante de l'action en introduisant la nuance et l'hésitation.

Le rétrécissement du champ de conscience diminue, par contre, le nombre et la disponibilité des éléments mobilisables par l'action bien qu'il favorise parfois la profondeur de la prise psychologique. Il est caractéristique de l'émotivité, et en conditionne toutes les suites : mensonge émotif, désarroi, injure, raideur et incohérence de réaction, etc... On le trouve dans la faiblesse psychologique et l'asthénie. L'homme qui se fatigue vite restreint, avec ses intérêts, l'ouverture de son regard et de

1. Quel que soit son degré de culture, un individu ne peut percevoir clairement à la fois plus de cinq ou six objets, une dizaine de sons, et certainement moins encore d'idées. Nos sentiments s'excluent mutuellement, se disputent le terrain avec nos idées, quand une émotion exclusive ne leur a pas préalablement interdit la place aux uns et aux autres. Spearman, en constatant ce fait étrange, s'étonne que l'on se soit si peu arrêté à son mystère, car enfin la perception dispose à son service de quelque trois à six millons de côtes rétiniens et de l'intellection de quelque quatre vingt douze millions de cellules nerveuses.

sa réflexion : l'encombrement et la diversité des impressions l'accablent. Ce rétrécissement se produit spontanément chez le vieillard, qui réduit ses perspectives présentes aussi bien que ses souvenirs. Il est à la base de la distraction. Il atteint des formes morbides chez les névropathes, notamment dans le somnanbulisme et dans le dédoublement hystérique [1]. On voit des malades confondre leur droite et leur gauche parce qu'ils sont incapables de penser à la fois et relativement l'une et l'autre [2]. Le Dr Maurice de Fleury nous raconte l'histoire de ce chef de gare qu'endormait, les yeux ouverts, le bijou d'une dame venue lui demander un renseignement ou la plaque de cuivre de la porte de son médecin ; il finit fasciné par la lanterne d'une locomotive qui, après l'avoir séduit, l'écrasa. La conscience claire de la femme est généralement plus étroite que celle de l'homme (au contraire de sa subconscience). L'étroitesse de champ commande aussi le fanatisme et la décision.

A égalité d'ouverture la conscience peut varier considérablement en résonance et en profondeur. La typologie esquissée par Dessoir dans le *Journal de Psychologie*, en 1935, mériterait d'être exploitée de ce point de vue, à une correction de vocabulaire près. Il distingue l'homme qui est, l'homme qui vit et l'homme qui produit. L'homme qui est laisse aller sa vie, tel est le nègre décrit par Albert Schweitzer, ou l'oriental qui recherche une sorte de submersion dans l'être. L'« être » humain appelant la plénitude de la conscience réfléchie, nous préférons appeler ce type : l'homme de la *conscience somnolente*. Il prend les choses telles qu'elles vont et lui-même tel qu'il vient. C'est aussi l'homme de l'indifférence. Il passe à côté des choses sans entendre leur poésie, à côté des hommes sans écouter leur appel. Avec les compagnons d'Épicure, il aspire au repos absolu, au néant de risque et d'action. Il ne crée rien : ni amitié ni famille ni œuvre ni affaire ni parti ni destin. Dans cette disposition composent une carence de la vitalité organique et une inertie de l'élan spirituel. Certains s'éveillent de ce sommeil organique par des douches et quelque injection de glandes. Ils peuvent aussi exciter l'application à la vie par de patients exercices [3]. Mais la plupart des

1. Il s'accompagne souvent alors d'un rétrécissement physique du champ visuel, qui n'est qu'une forme du rétrécissement général de la conscience. Sur le rétrécissement de conscience comme conduite de fatigue, cf. P. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, II, 274 s.

2. P. JANET : *Névroses et idées fixes*, I, 257.

3. Le Dr Vittoz, en Suisse, a imaginé des techniques minutieuses pour la rééducation de la conscience. Il apprend aux sujets à prendre conscience de propos délibéré, d'abord quelques minutes par jour, d'un acte simple, comme lever le bras, tourner la tête. Puis il leur présente des exercices plus élevés de concentration : écrire un chiffre, prendre conscience des mouvements des doigts qui l'écrivent, puis fermer les yeux, penser à ce chiffre le plus longtemps possible sans distraction, en suivre mentalement le contour.

cas requièrent le coup de fouet d'une véritable conversion à la conscience réfléchie. « L'homme qui vit », nous l'appellerons l'homme de la *conscience savouronte*. A sentir glisser en lui le courant de la vie, il prend un tel plaisir qu'il ne veut lui connaître ni au delà ni finalité. Il est perpétuellement semblable à l'adolescent qui respire, aime, s'épanouit dans la fraîcheur des jours heureux sans s'inquiéter d'origines, de dessous, de buts ou de problèmes. Tel est le mode fondamental de la conscience artiste, quelque promotion qu'elle puisse ensuite accepter. Elle ressent intensément les vibrations et les miracles de l'être, elle porte parfois jusqu'à la douleur ou à l'exaltation le spectacle des drames humains, mais ils n'existent pour elle que comme une nourriture savoureuse, détachés du monde où ils s'écoulent, transposés dans le leur parfois jusqu'à l'inhumanité. Au dessus de ceux-là est l'homme qui a enté sa conscience sur le royaume des valeurs. Il est bien plus essentiel que « l'homme qui produit », et nous l'appellerons l'homme de la *conscience créatrice*. L'élan spirituel l'arrache aussi bien au sommeil de l'automatisme qu'à la fascination du présent ou aux évasions de la conscience rêveuse, le porte constamment en avant de lui-même et au devant du monde. Il est tout entier un homme de l'avenir et de l'au delà : au-dessus de la vie, il y a pour lui une autre existence à conquérir. Mais personne n'est en même temps plus présent à l'acte qu'il pose et aux hommes qui l'entourent. Quand le rationaliste parle du devoir d'« être conscient », il semble qu'il le limite à la lucidité analytique d'un savoir. Pour la conscience combattante, être conscient, c'est infiniment plus. Ce n'est pas refléter, c'est faire face. Or si nous consentons volontiers à regarder passer sur le miroir d'une vie rêveuse les ombres même cruelles d'une réalité qu'en fin de compte nous désertons, nous nous prêtons beaucoup moins volontiers à ce face à face, sur des routes précises qui ne laissent pas d'échappatoire, avec les mystères impérieux qui exigent notre choix et notre décision. La psychanalyse a rendu à la conscience peureuse le grand service de démasquer sa tendance à enterrer vivants les souvenirs, les problèmes, les questions qui l'embarrassent ou l'humilient. Elle nous propose le courage de les maintenir dans la conscience afin de les user ou de les sublimer dans l'action ; contre la politique de l'autruche, elle désigne comme une condition primaire de la santé de l'esprit le courage de ne pas « fuir ses ombres mentales », d'« aller au-devant de ses faiblesses intimes »[1], d'énoncer en vérité ce que nous dissimulons sous des mensonges, en un mot le courage préalable de s'accepter tel que l'on est. Mais ce goût de la vérité intérieure n'est pas une vertu de statisticien. C'est un hommage

1. RALPH : *Connais-toi toi-même avec la psychanalyse*, Payot, 1924.

à la vérité qui sauve, contre le mensonge qui tue. C'est une option de valeur, un pari pour une vie droite, large, aérée. A ce moment seulement la conscience est parvenue à sa plénitude. Janet parle de fonction du réel et Bergson d'attention à la vie. Mais la personne créatrice ne pénètre le réel et ne domine la vie que parce qu'elle a pris autorité sur eux par des appuis qui débordent la conscience.

Si riche soit le domaine de la conscience claire, il est loin d'épuiser la vie psychique individuelle. Des abîmes du corps, des abîmes de l'univers et des abîmes de l'intériorité affleurent à ses rives les eaux sans bords des mondes obscurs. Trois domaines en sont bien étudiés jusqu'ici : les désirs sexuels infantiles refoulés (Freud), les volontés de puissance infantiles déçues (Adler), les reliquats d'instincts, de pensées, ou de sentiments archaïques et collectifs (Jung). Ces découvertes ne sont encore que des sondages dans de vastes continents inconnus. Une attitude scientifique veut qu'à l'avance on ne surestime ni ne sous-estime l'importance des richesses que l'on peut être amené à y prospecter. Quoi qu'il en soit, la découverte de l'inconscient a décentré notre connaissance de l'homme. Jung note que la tendance des êtres conscients occidentaux à localiser la conscience dans le cerveau est significative. Le cerveau est surtout l'organe de la perception du monde extérieur. Les primitifs, eux, localisent l'« âme » ou la pensée parfois dans le cœur, et même plus primitivement encore dans le ventre. C'est qu'ils n'accèdent à la conscience que par ce qui leur « prend aux tripes », comme cet aphasique qui ne pouvait lire un journal, jusqu'au jour où ses yeux tombèrent sur l'avis de décès de l'un de ses amis. C'est Jung encore qui nous raconte l'anecdote significative d'un messager noir à qui, au cœur de l'Afrique, il donnait un jour des lettres à porter. Aucune explication verbale n'arrivait à le sortir de son immobilité, jusqu'à ce qu'un autre noir, à grand renfort de coups de bâtons et de mime, eût éveillé en lui la conscience du messager : alors il partit d'un trait.

On ne saurait diviser les hommes en conscients et en inconscients. Personne n'échappe à l'Inconscient. Il roule son flux ininterrompu, dans le sommeil et dans la veille, sous l'intermittence de la conscience claire. Il enrobe nos pensées claires et nos sentiments définis de toute une orchestration silencieuse, dont nous ne percevons que quelques notes et l'effet total.

Mais les oreilles sont plus ou moins sensibles à cette rumeur des fonds. La richesse de la vie personnelle dépend beaucoup de cette ouverture. Elle est maxima chez le poète, c'est-à-dire non pas celui qui fait des vers, mais qui vit poétiquement. Il ne faut pas confondre cette ferveur de la vie obscure avec la conscience somnolente. Celle-ci est du moins-être, celle-là un plus-être. Elle

est plus commune chez la femme, qui en moyenne vit plus près que l'homme de ses zones subliminales, plus commune aussi, semble-t-il, dans l'état actuel des civilisations, chez les peuples orientaux que chez les occidentaux. On le comprend, car les réducteurs de l'attention marginale à l'inconscient sont l'action, surtout l'action pratique et fabricatrice, l'analyse critique, l'habitude et la vie policée, l'inattention au corps comme mystère et témoin de l'esprit. L'inémotif-inactif (nEnA), par obtusion, l'inémotif-actif (nEA), par objectivation, l'actif primaire (AP), par agitation, sont les plus fermés à ce genre d'existence. Leurs ressources sont réduites à leurs fabrications ou à leurs intelligences sociales. L'inactivité, sauf le cas d'indigence vitale, la secondarité et l'émotivité sont des facteurs puissants d'ouverture à l'inconscient.

Mais l'inconscient méprisé ne laisse pas tranquille son homme Il surgit dans la bonne ordonnance de la conscience claire par irruptions plus ou moins brutales : sentiments soudains et irrationnels, bizarreries, actes manqués dont nous ne nous expliquons ni l'origine, ni la violence, la raison. Parfois il explose et recouvre tout comme un raz de marée : c'est la grande crise, qui déconcerte l'entourage et le sujet lui-même. Plus habituellement, il entretient en filigrane de l'assurance consciente une angoisse sourde, qui se traduit par des peurs irraisonnées et localisées au hasard, par des superstitions, par l'intrusion saugrenue de procédés magiques au milieu de vies réglées comme une administration.

Il ne faudrait pas pour autant, comme une certaine mode y pousse, croire que la vie inconsciente n'est productrice que de monstruosité et de perversion. Il n'y a pas en nous que des abîmes infernaux. Nous verrons plus loin que l'on a pu mettre en évidence une finalité régulatrice de l'inconscient.

LES RYTHMES PSYCHIQUES

Entre le changement pur, qui ne ramènerait jamais un être au même état, et l'identité pure qui le maintiendrait absolument égal à lui-même, le rythme assure un certain retour, et par suite une certaine stabilité dans le changement. Le structure rythmi-

que de l'univers a dès l'antiquité frappé les esprits, à travers les phénomènes astronomiques et saisonniers. L'importance des rythmes biologiques n'a été connue que bien plus tard. Si l'esprit est durée, et si la durée par définition ne revient jamais sur elle-même, parlera-t-on de rythmes psychologiques ? Mais précisément le composé humain n'est pas durée pure, et dans le complexe temps-espace où il se meut il y a place pour une rythmique qui accusera la nature composée de son activité.

Les rythmes psychiques élémentaires se différencient par la vitesse (rapidité-lenteur), par la souplesse (élasticité-raideur), et par la loi de leur oscillation ou de leur alternance. Ils se distinguent des instabilités. Ils répondent à une loi intérieure de périodicité : ils sont sous la dépendance des variations du sympathique et du métabolisme de base avec leurs suites endocriniennes, des centres sous-corticaux et de l'activité frontale pyramidale et des liaisons fronto-thalamiques (Gourevitch). Les instabilités, dont la circonstance provocante est généralement extérieure et non interne, semblent liées, par contre, de même que toutes les perturbations saccadées de l'humeur, à des lésions du palencéphale.

Fouillée et Ostwald cherchaient déjà, dans la vieille division des tempéraments, l'opposition des rapides et des lents, les premiers groupant les sanguins et les bilieux, les seconds les flegmatiques et les mélancoliques. Les rapides présentent une diminution générale des temps de réaction, ce qui leur permet un plus grand nombre de gestes dans un temps donné. Binet a montré [1] que ces variations sont indépendantes de l'attention. On voit, dans les états pathologiques de manie ou de fuite des idées, cette rapidité atteindre parfois un rythme infernal. La pensée se pose avec une rapidité déconcertante sur tout ce qui l'entoure et sautille d'un objet à l'autre avec de l'un à l'autre le temps d'un déclic. S'agit-il d'une rapidité psychique ou d'une rapidité motrice ? Kraepelin estime que, du moins dans le cas de l'accélération mécanique, la pensée et l'idéation ne sont pas plus rapides que de coutume. Seul serait facilité le passage dans l'appareil moteur de toute image qui s'offre à la conscience par l'abstention même des initiatives régulatrices de la région frontale lésée. L'esprit appauvri du maniaque offrirait au surplus à l'idéation des circuits plus primaires qui diminueraient les temps de réaction et de transmission. Il semble bien toutefois que l'excitation maniaque ait à sa base un éréthisme psycho-moteur généralisé. La psychologie normale nous présente de son côté des types où l'activité totale, idéation, sensibilité et motricité est marquée d'un coefficient de rapidité dont Kretschmer a établi

1. *Étude expérimentale de l'intelligence*, 256.

la constance. La perception se multiplie instantanément dans tous les sens. L'idéation s'écoule comme un flux, avec une tendance à la « fuite des idées », avec de l'incohérence, une prédominance des impressions de l'instant, de la naïveté. La rapidité n'a pas une origine simple. Elle est souvent liée à un facteur organique hyperthyroïdien. Elle dépend aussi de la labilité ou facilité de variation du tonus nerveux de commande sous-corticale [1]. Enfin elle peut provenir d'une insuffisance frontale. Ce n'est point alors de l'asynergie, livrant le psychisme aux influences externes, mais le besoin interne de changement d'une attention qui s'épuise très vite sur chaque objet. La rapidité ne se limite pas à une accélération de vitesse : elle demande à l'action des solutions autres que n'en demande un rythme plus lent : si je suis en retard pour prendre mon train et dois aller très vite à la gare, je suis sollicité à des combinaisons savantes d'itinéraire et de transport [2]. On voit très bien ces deux sources de rapidité se différencier chez les travailleurs à rythme accéléré, étudiés par Lasowski et Tytchinov, qui sont encore capables d'accélérer leur rythme par l'effort intelligent [3]. Sigaud et Corman ont lié morphologiquement cet aspect psychologique de la vitesse réactionnelle à la masse du corps, à laquelle elle serait diversement proportionnelle. Ils ont décrit un type rapide caractérisé par une sensibilité vive, l'adaptation aisée à la pluralité des tâches, mais avec instabilité ; des formes corporelles graciles ; une intelligence vive ; primesautière, plus intuitive que logique, curieuse de tout, mais vite lassée d'une tâche monotone. Apparenté au vieux type « Mercure » — la pointe du pied seulement, comme le dieu, posée à terre — il signifierait qualité en même temps que fragilité. Kretschmer et son école s'accordent également à faire des schizoïdes surtout allongés (leptosomes) des rapides.

Au positif, la rapidité est liée à la présence d'esprit, à l'activité, à l'initiative, à l'ardeur, à l'agilité intellectuelle, à la vivacité et à la souplesse des réactions affectives. Au négatif, elle entraîne souvent instabilité, impatience, dispersion, surexcitations affective, suggestibilité.

Les lents se présentent avec une diminution générale des temps de réaction, sur une humeur flegmatique. Leur efficacité immédiate en semble compromise, mais ils donnent souvent d'excellents résultats à la longue. La racine physiologique de la

1. Laignel-Lavastine établit sur ces deux facteurs un certain nombre de types dans ses *Tableaux de biologie différentielle*, Maloine, 1930.

2. P. Janet : *Médications psychologiques*, II, p. 75.

3. Walther : *Psychotechnique du travail industriel*, p. 210 s.

lenteur psycho-motrice est à chercher généralement dans une insuffisance thyroïdienne (engourdissement, torpeur, somnolence, idéation rare) ; il faut accuser parfois aussi l'insuffisance surrénale (dans la fatigabilité de l'asthénique), l'insuffisance hépathique, une débilité motrice. Dans les structures psychiques induisent à la lenteur les états psychasthéniques et mélancoliques, la débilité intellectuelle, et certains barrages irréguliers de la pensée, comme il s'en produit chez le schizophrène et l'épileptoïde. Tout le monde va toujours trop vite pour le psychasthénique, il court toujours après son entourage. Il est aussi lent à se lever du lit qu'à prendre ses repas ou à écrire une lettre. Toujours en retard parce qu'il remet toujours l'effort au dernier moment possible, il n'a conscience ni de l'heure ni de ses retards. Les grands rythmes de la vie semblent même chez lui contraints à une amplitude augmentée : certains ne font pas leur puberté morale avant trente ans et ne connaissent que vers la quarantième année les désirs d'indépendance et de vie sociale qui naissent chez l'adolescent normal entre dix-sept et vingt ans[1]. On a défini les timides, également, comme des apraxiques sociaux[2], ou des « insuffisants de l'actualisation énergétique » (Janet). Ils ne peuvent produire les réactions rapides voulues par l'adaptation sociale, par la spontanéité et la motilité des personnes et des événements. Ainsi que les asthéniques, ils sont fatigués dès qu'on passe trop vite d'un sujet à l'autre, que l'on change trop rapidement de lieu ou d'habitudes, et par toute sollicitation qui exige de la présence d'esprit. Janet cite même de nombreux cas de troubles mentaux provoqués sur de telles constitutions par une rapidité forcée. Sigaud et Corman décrivent le type lent comme un sujet à sensibilité obtuse, aux formes corporelles massives, à l'intelligence lourde dans la compréhension, plus logique qu'intuitive, se proposant peu de problèmes mais les poussant à bout, ne s'adaptant qu'à une seule tâche à la fois, mais y persévérant. Ils le rapprochent du vieux type « Terre », homme de la quantité et de la solidité. Kretschmer classe les lents chez les cycloïdes aux formes arrondies. Il ne faut pas, notamment chez l'enfant, prendre toute lenteur pour paresse ou débilité mentale : la lenteur, chez certains sujets et chez certains peuples, annonce la profondeur et la réflexion.

Toutes les paresses — et elles sont nombreuses — sont, par un de leurs aspects, des maladies du rythme vital. Nous avons parlé de la paresse asthénique, à base d'insuffisance hypophysaire, qui entraîne une grande lenteur dans le développement général

1. P. JANET : *Médications psychologiques*, III, p. 303.

2. DUPUIS : *Stigmates fondamentaux de la timidité*, Revue de Philosophie, 1915.

et sexuel ; c'est une lenteur par incapacité d'effort. Très différente est la torpeur de l'hypertonique instable. L'instabilité explosive de son action communique au psychisme une sorte de torpeur par torpillage à répétition (Wallon) et enraye la souple continuité du psychisme : d'où son impuissance à moduler une idée, à introduire un choix, à confronter des données, à découvrir des rapports, qui ralentit tout le processus psychique. Ici l'effort peut lutter efficacement contre l'engourdissement. Le pervers, lui, présente aux sollicitations du dehors une attitude systématique de défense et d'opposition : elle le plonge dans une léthargie intellectuelle profonde où tout effort l'enfonce encore plus. En éducation comme en psychotechnique il est indispensable de remonter à l'origine des paresses ou des lenteurs, car elles ne tolèrent pas le même régime de vie. Des trois types que nous venons de présenter, seul le second est directement curable. Les traitements endocriniens peuvent améliorer le premier [1].

Il arrive enfin que la lenteur exprime, notamment aux approches de la puberté, un refus d'avancer dans la vie, d'accepter la maturation et l'avenir, une façon de se faire tirer par la main, de se retirer du jeu, compensée par une activité intérieure de réflexion et de rêverie.

La lenteur favorise le calme, le contrôle de soi, le sens des responsabilités, le sérieux de la parole, la méditation et la contemplation, la pondération et la persévérance dans l'action, la sérénité affective. Mais elle entraîne souvent l'indolence, l'indécision, l'apathie, la raideur, la lourdeur d'esprit, la timidité et la mélancolie.

Ces variations dans la rapidité du rythme psychique ne restent normales qu'entre certaines limites. Comme tout être naturel, l'homme a son tempo moyen. Il exige une certaine vitesse sans laquelle ce qui doit émerger à chaque âge et à chaque moment vient après son temps, ne s'épanouit pas et disloque toute la personnalité par son retard : ainsi les pubertés manquées. Il demande aussi une grande patience devant le temps, car les maturations ne se forcent pas.

Une conduite bien adaptée donne l'image de l'élasticité. La commande intérieure est souple, elle distribue les forces avec à-propos et exactitude aux points qui les réclament, répond promptement aux appels et aux modifications du dehors, fait

1. Gilbert ROBIN : *L'enfant sans défauts* et *La paresse est-elle un défaut ou une maladie ?* nous met heureusement en garde contre les pseudo-paresses : la lenteur réfléchie, celle d'un enfant qui manque d'émulation ou qui est écrasé par une classe d'un niveau trop élevé, celle de l'enfant moqué par son

les reprises sans à-coups et les liaisons sans heurts. L'élasticité psychique est conditionnée par une psycho-plasticité de fond qui révèle un bon état des liaisons entre les divers étages de l'encéphale et les divers champs du cortex, ainsi que par un bon équilibre sympathique. Ces conditions n'excluent pas une qualité particulière de l'intelligence ou du tonus actif, si tant est que toute disposition corporelle est l'aspect, sur un certain registre, d'une intention psychique plus compréhensive. L'élasticité proprement psychique est faite avant tout de la perfection du dialogue entre le moi et le réel, d'une combinaison heureuse entre l'autorité que le moi possède sur ses initiatives et sa disponibilité aux appels de la réalité, de consentement et de résistance. La virtuosité dialectique par exemple, dans les idées ou dans les sentiments, suppose le maintien de consciences personnelles coexistantes et étagées, unies et contrastées par les multiples jeux de leurs éclairages et les réflexions complexes de l'ironie. Il ne faut pas la confondre avec la labilité d'esprit de l'instable ou du maniaque, esclaves par insuffisance des déclanchements extérieurs, ou encore avec la plasticité sans élasticité du suggestible.

La raideur a plusieurs sources. Elle peut naître d'un spasme, d'une contracture de l'activité psychique. Pende a décrit un tempérament spasmophile, prédisposé aux contractures musculaires et aux contractures psychiques, ces dernières se présentant sous la forme d'idées obsessives, de persévération, de stéréotypies. L'aspect extérieur du spasmophile est sérieux et contracté, avec un « visage à la Beethoven », une tournure raide, un caractère froid et calme mais exposé à des crises d'excitation et de dépression, une intelligence souvent bonne, mais toujours polarisée et unilatérale, sans souplesse et parfois fanatique. Cette contracture se présente sous forme paroxystique dans la psycho-rigidité du paranoïaque. Toute son attitude est comme soudée par une défense massive contre l'entourage et contre la vie. Cette raideur d'affrontement, qui est une raideur de refus, dresse le sujet tout entier comme un mur au seuil même de l'action. Assez différentes d'allure sont les raideurs de crispation, qui contracturent l'acte déjà engagé. Les psychanalystes, nous l'avons vu, ont décrit, sous le nom et sous l'origine discutable d'« érotisme anal », une attitude de concentration butée qui

entourage, de l'inapte à la matière étudiée, de l'instable, du pervers qui fait la grève de la scolarité, de l'émotif inhibé, etc... « Quand on me dit : « Voici un enfant paresseux », je commence par regarder d'un œil sévère ses parents, son maître et son médecin. Puis j'en veux au législateur. Il est bien rare que l'enfant n'ait pas raison contre tant de jugements ligués contre lui ». Lasowski et Tytchino, chez les lents au travail, distinguent ceux qui peuvent travailler plus vite si on le leur impose et ceux qui ne le peuvent pas. Heymans repère le maximum de paresseux chez les nEnAP.

dépasse de beaucoup l'importance des actes posés. Elle entraîne une persévérance extraordinaire qui s'entête même quand l'expérience a montré que l'entreprise n'a plus la valeur qu'on lui attachait primitivement. Cette adhérence au passé, cette « persévération » psychique des habitudes, des souvenirs, des attitudes, nous en décrirons plus loin une forme, sous le nom de « secondarité », mais celle-ci ne se présente pas sous un aspect aussi contendu. Dans l'obsession ou l'idée fixe, la contracture est de nature émotive et s'accompagne d'un rétrécissement du champ de conscience. Derrière l'idée ou les idées fixes, l'analyse atteint en effet un état émotif persistant qui renouvelle indéfiniment l'obsession de secteur en secteur, jusqu'à ce qu'il soit lui-même réduit.

D'autres fois la raideur avoue la pauvreté du contenu psychique. La souplesse du psychisme comme celle des manières ou de la langue s'entretient par la profusion d'une richesse intérieure et par l'adaptation perpétuelle au voisinage. Des idées pauvres et rares sont fatalement des idées raides. Telle est la raideur de l'apathique, qui est souvent un obstiné, celle du primaire ou de l'imbécile, et la raideur passagère du timide que l'offuscation émotive prise momentanément de tout contenu de conscience. Raideur pour ainsi dire négative, qui évoque à la fois le raidissement du corps quand il est pris de vertige devant le vide, et la trajectoire rectiligne, du réflexe élémentaire avant que l'intelligence ait introduit dans le comportement le détour. Elle entraîne un sérieux tantôt étriqué et sec, tantôt solennel et encombrant.[1] Elle apparaît avec son effet maximum dans un psychisme avoisinant le vide absolu : celui du schizophrène. Il rejette la mesure et la nuance comme des faiblesses ; tel déclare qu'il veut « se détacher entièrement de la matérialité, voir les hommes impersonnellement, se rapprocher de l'absolu » : faire un peu de jardinage pour aider ses parents est une atteinte à ses principes, du temps volé au spirituel. Il ne lit plus, de peur de se laisser influencer. Toute sa conduite est dominée par l'antithèse et le systématisme. Avant de se mettre à table, il établit la liste des sujets qui doivent l'occuper pendant le repas, afin de ne pas perdre son temps inutilement. Toute spontanéité est exclue de sa vie parce que précisément il n'est plus capable de spontanéité[2]. Les traits de la maladie ne font que caricaturer les doctrinaires et les entêtés que nous rencontrons chaque jour dans la vie. De cette famille est la conscience du pervers. Victime de liaisons

1. Par exemple, du 2e type : le Phellion des *Petits Bourgeois* de Balzac : automatisme et stéréotypies de la conduite (il passe des heures en face des maisons en démolition à supputer montre en main le temps de chute des pans de mur), manie de la précision, phraséologie pompeuse.

2. Observation MINKOWSKI : *Le temps vécu*, p. 260 s.

opto-striées, il se durcit dans une contracture à trois degrés (Wallon). Au premier, il maintient l'attitude prise à l'encontre de l'acte commandé, par un décrochage partiel du système postural à l'égard du système cinétique. Au second, il résiste, par le mouvement, au changement exigé par autrui : la difficulté pour lui est de changer de situation, de passer d'une attitude statique à une attitude dynamique. Au troisième degré, il entre en antagonisme avec le milieu, l'ordre établi et la discipline. Il lutte ainsi contre l'insuffisance de sa conscience personnelle et essaye de cette stimulation contre son défaut d'assiette. Il s'enferme alors dans une rétivité figée, absolument insensible aux encouragements, aux promesses et aux menaces, dans une insociabilité méfiante, sournoise ou effrontée, coupée d'explosions de brutalité. Bravade, insolence, dérision, menaces, autant de signes de son impuissance à accommoder psychiquement, à moduler sa vie sur le réel. Beaucoup de « mauvaises humeurs » banales présentent le même dessin en traits affaiblis ; elles sont toujours l'aveu de quelque faiblesse intérieure. L'étroitesse du champ de conscience a les mêmes effets que sa raréfaction.

Une autre forme de raideur provient d'une sorte de projection brutale de l'initiative psychique, qui bloque les liaisons avec le réel et aveugle partiellement l'action. L'épileptique et l'épileptoïde (plus courant que l'épileptique franc) combinent le spasme, la pauvreté psychique et cette projectivité (Kraepelin) [1]. Ils se caractérisent par une prédominance de l'activité centrifuge sur une réceptivité très pauvre aux impressions extérieures. Comme rien ne les incite habituellement au changement, ils sont bloqués dans chacune de leurs attitudes par un mouvement qui n'est pas relevé au bout de son élan par la puissance de diversification du réel. Il se produit ainsi une véritable obstruction au point où l'acte amorce sa réalisation motrice. Le sujet, par suite, est toujours tendu dans une posture rigide, concentrée, exclusive, lente à laisser la place à la posture suivante. Sa mimique appliquée accompagnant étroitement le langage, ses gestes tendus semblent faire effort pour rassembler et spécifier la parole. Interrompu, il garde le contact avec le dernier propos, et poursuit son idée. Il paraît se défendre, par cette application, contre sa conscience incertaine et pauvre, toujours peinant, insistant, outré dans ses attitudes affectives et motrices. Cette persévération est normale chez l'enfant qui, sans volonté de désobéir, recommence plusieurs fois le même geste malgré la défense (Groos). Chez l'adulte, elle est anormale. On trouve une raideur analogue chez l'enfant turbulent décrit par Wallon. Hypertonique moteur, il est aussi orienté en projection dans son activité

1. H. WALLON : *Stades et troubles du développement psychomoteur*, p. 134 s.

par une attitude spasmodique semblable à la convulsion. Dans l'effort intellectuel, il se jette sur son objet, se bute s'il ne réussit pas du premier coup, se déplace par saccades et s'épuise d'un coup. Impuissant à s'accommoder, à composer avec les circonstances et les personnes, il est insociable pour les mêmes raisons [1].

P. Janet a décrit une raideur qui naît de la faiblesse psychique [2]. Certains déprimés, au lieu de se détendre en inertie et en mélancolie, se tendent perpétuellement, comme s'ils voulaient venir au secours de leurs réactions déficientes. Leur raideur est le coup de pédale que donne le désarroi sur l'accélérateur. Toujours sous pression, tendus de tous leurs muscles, ils marchent d'un bloc, comme des mannequins, et pensent de même. Ils réagissent toujours en excès, confus de ridicule pour une moquerie, remontés pour plusieurs jours par un petit compliment, se croyant persécutés pour un rien, passionnés à la moindre étincelle. Ils sont sans cesse aux aguets, toujours occupés à surveiller quelqu'un ou à se surveiller eux-mêmes, épiant les accidents, les gaffes ou les erreurs possibles, dragons de vigilance morale s'ils sont moraux — et ils le sont en général avec frénésie. En matière d'idées, ce sont les hommes du tout ou rien, sans nuances, sans tolérance. Ils prennent toutes choses au sérieux ou au tragique, notamment les questions morales, religieuses ou pécuniaires : inaptes à l'aisance d'une réaction normale, ils réagissent par des attitudes saccadées et sans grâce. En dehors des vrais psychasthéniques, une faiblesse légère, quoique vivement ressentie, peut amener de pareilles attitudes compensatrices : le sujet s'est trempé à sa propre discipline, mais il épuise son entourage par ses exigences, ne permettant aucun relâchement, aucune détente, aucune discussion.

On a plusieurs fois relevé la liaison des raideurs psychiques avec la raideur motrice. La raideur d'allure de Robespierre est bien connue. Les témoins nous disent pourtant qu'elle n'était rien auprès de celle de Saint-Just.

Des rythmes plus complexes diversifient les aspects de l'élasticité psychique.

La douceur unit une extrême souplesse dans les liaisons psychiques et affectives à un faible relief des pulsions, notamment des pulsions émotives, que l'émotivité soit déficiente ou qu'elle ait été maîtrisée par l'exercice. Il en résulte une labilité exceptionnelle du rythme psychique (on parle d'un caractère « coulant »), une fraîcheur et un velouté de surface qui évoquent le miroir lisse d'une eau calme. Quand la douceur n'est plus

1. H. WALLON : *Stades et troubles du développement psychomoteur*, pp. 247-248.
2. *Évolution psychologique de la personnalité*, Cours du Collège de France, p. 125 ; *Force et faiblesse psychologiques*, p. 306 s.

seulement complexion mais grâce et vertu, une lumière intérieure, régulière et apaisante, vient éclairer cette aisance psychique. Elle est alors une maîtrise supérieure de l'affectivité, offrant à l'entourage le don de sa patience et d'une compréhension infiniment ouverte. Mais elle n'a pas toujours cette qualité d'étoffe. Pour une douceur gracieuse ou héroïque, cent autres trahissent surtout mollesse et insignifiance. Même la vraie douceur porte sa faiblesse dans sa perfection même, cette trop souple adaptation à tout ce qui vient la prive de réaction et de relief, de combativité, de fantaisie et de grandes passions.

Le calme traduit moins la souplesse d'écoulement du flux psychique que son équilibre statique et sa force de stabilité. Il est de qualité très diverse. Chez le débile mental il n'est autre que l'arasement de toutes les puissances personnelles. Chez le flegmatique il exprime la prédominance des dispositifs sur les impulsions (secondarité). Son danger est une sorte d'obtusion par étalement de l'élan spirituel ; le calme tourne alors à la froideur et à l'instabilité égocentrique. Chez les esprits supérieurs il résulte de l'heureuse harmonie des poussées et des butées affectives : chacune peut être puissante et passionnée bien que leur pyramide donne une résultante de modération et presque parfois d'indifférence. Tout affaiblissement psychique — une grande fatigue, une grande émotion — compromet ce calme supérieur qui exige toujours une haute tension psychique [1].

De la description, par Kraepelin, du comportement de l'épileptique, Mme Minkowska a dégagé le dessin d'une constitution épileptoïde qu'elle appelle encore « glischoïde », la viscosité psychique étant un de ses aspects principaux [1]. L'épileptoïde n'est pas un épileptique ; il représente une constitution paranormale, correspondant à des manifestations spasmodiques plus ou moins larvées, — séquelles d'encéphalopathies infantiles, etc... Nous avons déjà évoqué sa note dominante : l'obstruction par l'activité projective des voies de liaison avec le réel. Elle lui donne son allure appliquée, à la fois patiente et acharnée, dans un effort dont il ne se délivre pas. Cette « embolisation psychique par le concept moteur » provoque un reflux désordonné de l'idéation auquel la lenteur et la pauvreté intérieure du psychisme donnent son rythme propre : une sorte de déroute molle dans un nuage épais qui colle au fuyard, où il tâtonne aveuglément. Son geste a le même caractère d'effort embarrassé que son idéation ; il semble aller au-devant de la pensée ou de l'interlocuteur pour l'accrocher et (il lui arrive même souvent de parler

1. Cf. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, II, 641 s.

2. Mme MINKOWSKA : *La constitution épileptoïde*, Payot, et Annales Médico-psychologiques, mai 1931 ; H. WALLON : *La mentalité épileptique*, Journal de Psychologie, 1925 ; G. ROBIN : *La constitution épileptoïde*, Encéphale, 1931.

seul avec véhémence), son affectivité est également visqueuse, collante, avec quelque chose de forcé, de faux, de craintivement obséquieux et complimenteur. Hypocondrie et mysticisme viennent souvent en noyer encore les contours. Seuls des moments d'opposition butée, des colères explosives et sans motifs y insèrent quelques thèmes de rythme différent.

A côté de ces rythmes continus, la vie psychique offre quelques types de rythmes alternants.

Le plus commun est le *rythme constitutionnel cyclothymique*, normal chez l'homme à « hauts et bas », exaspéré dans la psychose maniaque dépressive. Il fait alterner, sans motif apparent de changement, deux humeurs de tableaux contraires : une phase d'excitation, où la pensée est vertigineusement mobile, la sensibilité en érection, le geste et l'élocution instables et turbulents ; une phase de dépression, ou l'idéation est pauvre et rare, la motricité ralentie, l'expression ramenée à un ton de tristesse douloureuse. Ce rythme ne laisse pas d'intervalles libres, et il est en apparence très capricieux. Il ne l'est peut-être que pour notre ignorance. Le processus circulaire étant nettement plus fréquent chez la femme que chez l'homme, on a supposé qu'il puisse se trouver sous l'influence des rythmes de sa vie sexuelle. Mais dès 1902 Ballet se demandait si nous n'étions pas tous à quelque degré des circulaires, des « lunatiques » comme disait la vieille caractérologie astronomique, qui attribuait ces oscillations aux influences de la lune. Tous nous présentons en effet à quelque degré des variations d'humeur injustifiées qui ne sont que des formes très atténuées de cycloïdie. Swoboda a cherché des périodicités analogues dans le retour des rêves, des souvenirs. Il est probable que ces rythmes circulaires sont en liaison avec des rythmes de l'activité neuro-végétative [1]. Il est possible aussi que les cycloïdes présentent aux influences extérieures un équilibre psycho-organique d'une extrême instabilité, que des influences encore mal appréciées font pencher périodiquement vers deux pôles de la sensibilité. Au lieu du débit normal d'une personnalité équilibrée entre ses pulsions et ses forces de discipline, ils sont tour à tour emportés dans une excitation paroxystique, suivie après épuisement d'une dépression peut être accentuée par une réaction d'auto-punition.

Les rythmes saccadés relèvent d'une semblable instabilité. Ils ont souvent leur origine dans une asynergie affective de

1. La cyclothymie est souvent accompagnée de troubles dyspeptiques et de ptoses viscérales, d'origine sympathique.

source cérébelleuse. La modulation affective ne se fait plus, comme chez ces enfants qui passent brusquement de la colère et parfois de la tristesse à des accès de joie ou de tendresse [1]. Les impulsivités et les instabilités naissent aussi d'asynergies et d'irritations sous-corticales ; mais elles restent encore riches de la variété et de la fantaisie des activités frontales intactes. Dans l'excitation maniaque, au contraire, imputée à un trouble des liaisons frontales, les écarts de conduite« sont d'une terne brusquerie, ont des alternances sans nuances, naissent et tombent tout d'une pièce, font place à des phases de morne inertie » [2].

Les *rythmes en tourbillon* sont caractéristique des états de faiblesse. On les trouve par exemple dans le ressassement de l'obsession ou de l'agitation mentale, où les idées affolées tournent indéfiniment sur place dans une ronde épuisante. Il semble qu'une action qui ne peut démarrer recommence cent fois son effort ou qu'elle essaye sans fin de donner la monnaie d'une promesse incapable d'aboutir.

Certains rythmes de l'humeur portent immédiatement leur motivation organique. Telle l'irritabilité psychique qui s'empare de la femme pendant les jours qui précèdent immédiatement ses indispositions périodiques et au moment de la congestion ovarienne, à mi-chemin entre deux règles consécutives. Tel encore le rythme en nœuds spasmodiques, des faibles nerveux, de l'enfant notamment, dont la sensibilité ou la volonté se bloquent parfois brusquement : tirez sur le nœud, vous ne ferez que le serrer plus ; il faut alors le dissoudre par la distraction.

On a décrit comme caractéristique des activités élémentaires un *rythme en bascule*, où les contraires se substituent brutalement l'un à l'autre. Cette discontinuité brusque trahit une activité élémentaire, sans complexité ni harmonisation, qui ne peut que s'affirmer ou disparaître. Elle apparaît chaque fois qu'il y a affaissement du psychisme sur ses structures primaires : dans l'instinct libéré par l'émotion vive (succession de fuite et d'immobilité dans la peur, de crispation et de déchaînement moteur dans la colère, de calme et de fureur chez l'idiot, de sadisme et de masochisme chez le pervers, d'amour et de haine chez le jaloux, d'agressivité et d'auto-punition), toutes oscillations évoquant l'instabilité affective, les oui-non réactionnels de l'enfant, ou le « tout ou rien » du paranoïaque.

A l'opposé, toute vie spirituelle présente une durée caractéristique faite de croissances suivies de crises, de morts et de renaissances. La nature vivante, en contraste avec la durée rigide de la matière, semble déjà par le rythme des saisons et des

1. H. WALLON : *Stades et troubles du développement psychomoteur*, p. 213.
2. *Ibid.*, p. 288.

générations, en donner une figure lointaine. Rien de ce qui est humain : amours, intelligences, ascèse morale, civilisations, ne pousse d'un mouvement continu par accumulation indéfinie. On touche ici à l'erreur où sont tombées les premières analyses du progrès : seul le progrès technique et scientifique, celui qui concerne les forces matérielles, suit cette allure linéaire que lui assignait Coutrot. Encore dessine-t-elle les traces et les produits de ce progrès plus que son histoire vivante, qui est faite de successions d'éclipses et de recommencements. Dans les affaires proprement humaines, refuser l'intervention de la mort périodique et rédemptrice, c'est les livrer fatalement au mécanisme et à la banalité. Pour durer éternellement, il faut que les plus hautes valeurs acceptent de mourir périodiquement.

LE RETENTISSEMENT : PERSÉVÉRATION ET REBONDISSEMENT

(PRIMARITÉ-SECONDARITÉ)

Je rencontre un ami. Il me dit un mot un peu vif. Je riposte, et la conversation continue sur le thème commencé. Mais une fois que nous nous sommes quittés, je sens un malaise poindre en moi. La cause m'en échappe au premier instant. Je surprends alors un singulier travail souterrain autour des paroles de mon ami. Elles vont en chercher d'autres, oubliées, rejoindre des attitudes furtives, des on-dit, et pendant plusieurs jours je sens mûrir en moi la détresse d'une amitié qui se brise.

De ma première riposte, on dira qu'elle répond à la fonction primaire de la représentation, action que les éléments du contenu psychique exercent pendant qu'ils demeurent à la conscience. De ma rumination consécutive, qu'elle naît de la fonction secondaire de la représentation, somme des effets que ces éléments continuent d'exercer une fois qu'ils ont quitté le champ actuel de la conscience. Ces deux fonctions ont été mises en évidence par Otto Gross [1] sous le nom de retentissement (Nichwickung).

1. Otto GROSS : *Die Zerebrale Sekundärfunktion*, 1902. La fonction primaire, pour Gross, est une fonction de consommation de la cellule nerveuse, la fonction secondaire, une fonction de restitution des ressources dépensées, répondant à la persistance du passé.

Elles sont comme les deux articulations indispensables de l'actualité et de la continuité psychiques. Sans la première, nous risquerions de perdre l'attention à la vie, et de nous laisser submerger par le rêve. Sans la seconde, nous ne saurions comprendre une phrase un peu longue, suivre une démonstration complète, enrichir notre vie affective et spirituelle, régler une conduite à longue portée. Si la balance est rompue en faveur de la première, la vie psychique gagne en vivacité, mais tend à la superficialité, à l'incohérence, et boude l'abstraction. Si elle est rompue en faveur de la seconde, la vie psychique gagne en résonance, mais perd en souplesse d'adaptation, souvent en étendue ; l'abstraction y prend le pas sur les capacités pratiques ; l'introversion domine, sauf chez les individus qui arrivent à concevoir le milieu comme un tout cohérent, une « weltanschauung ».

Gross, et à sa suite Heymans et Wiersma [1], ont dégagé deux types caractérologiques selon que prédomine la première fonction ou la seconde : les primaires et les secondaires.

Quand Gross appelle le primaire un « superficiel-large », il faut entendre la formule de la largeur virtuelle que donne à sa conscience une grande mobilité, car elle ne projette par contre à chaque instant qu'un mince pinceau d'attention sur les choses. Faible « insistance » de la saisie, faiblesse perdurance de l'impression, diront en termes plus dynamiques Kroh et Pfahler [2] ; type aux contenus labiles, dont l'expérience est souple, mais fragile. Le primaire, en effet, se manifeste par une prompte appréhension et une utilisation instantanée des impressions extérieures. Elles font une chute aussi abrupte que leur entrée a été vive. Les émotions sont fortes et courtes. Après un accès de colère, le primaire est immédiatement réconcilié et ne pense plus au motif de sa colère. Il se console relativement vite après une épreuve ou un deuil, se remettant bientôt aux affaires et aux divertissements. En toutes choses, il présente une grande aptitude à l'oubli. « Soupe au lait », sa vengeance se dégrade facilement en injure, qui reste sans lendemain. La primarité tend donc à atomiser la durée consciente. Le contrôle des représentations actuelles par les représentations passées est considérablement affaibli : « Il faut, écrit Stendhal, que je me tienne à deux mains pour n'être pas tout à la sensation produite par les objets et pouvoir les juger raisonnablement ». Le besoin d'unité est étouffé chez le primaire par le besoin d'actualité. Inconstant dans ses sympathies, il s'embrase d'un coup pour une amitié

1. Nous ne faisons état dans ce qui suit que des corrélations établies et chiffrées par Heymans et Wiersma.

2. KROH : *Experimentelle Beiträge zur Typenkunde*, 1929 ; PFAHLER : *System der Typenlehren*, 1929. La sensation elle-même est plus courte chez les P.

et la délaisse tout aussi vite, reniant ensuite les sentiments qu'il a manifestés avec le plus de flamme. C'est un bel infidèle. Il n'est intéressé que par de nouvelles impressions et de nouveaux amis, il n'attache à la durée d'autre valeur que de contrainte et d'amortissement. S'il est si prompt en général à faire et à demander des serments ou des promesses, c'est qu'il sent bien, en dessous, sa fragilité, et juge les autres à son aune. Mais cette bonne volonté instantanée de ses engagements ne leur est pas une garantie de durée. Docile aux modes, gourmand d'idées nouvelles, il est facile à convaincre et accessible au bobard. Que ce soit dans l'installation de sa maison, dans l'étalage de ses connaissances ou dans le cercle de ses relations, il éprouve le besoin de voir et d'essayer toujours autre chose. Il change tout aussi volontiers de profession, de spécialité ou de marotte. Cet ensemble de traits lui donne une humeur légère, insouciante, instable. Les primaires sont toujours quelque peu anarchisants, impatients des cadres fonctionnels ou légaux.

Dans l'action, l'appel du résultat immédiat prime toujours chez eux l'appel du résultat éloigné, ce qui favorise les intérêts directs : argent, profit, contre les intérêts lointains et complexes. Les primaires ont l'art de riposter immédiatement aux appels ou aux imprévus de l'action : ce don leur donne souvent du brillant dans l'audace et le courage. Mais leur activité manque de soutenu. Ils n'ont aucun souci d'assurer l'accord entre leurs principes, leurs paroles et leurs actes, étant chaque fois les hommes de la solution immédiate et efficace, quel que soit le moyen employé Leur impulsivité est la rançon de leur présence d'esprit. Ils tiennent, pour la même raison, le record de mendacité, car être véridique, c'est maîtriser par une préoccupation plus profonde le bénéfice immédiat que rapporte le mensonge. Émotifs, ils sont peu capables de répartir leur émotivité d'où leur impatience : un primaire ouvre rarement un livre sans en regarder bientôt le dénouement, avant d'y avoir été acheminé.

La primarité ne favorise pas l'activité intellectuelle objective. Elle donne une prime à la vitalité, aux jouissances de la table, du bien-vivre et du sexe, dont les exigences sont impérieuses et sans délai, ainsi qu'à la mobilité affective. Elle pulvérise en impressions éphémères les puissances de jugement, et tend à détruire la conscience même de la contradiction qui exige, pour la comparaison des termes, leur maintien en présence dans la conscience. Dans un esprit de tendances objectives, qui échappe à cet éparpillement affectif, elle incline à un savoir morcelé, de type technique et pratique. Mais elle est surtout le milieu de culture prédestiné du sens artistique. Elle assure l'envoûtement par l'image actuelle (en quoi l'on voit qu'elle n'est pas nécessairement synonyme de superficialité), elle ren-

force l'émotion présente, et facilite son élaboration fulgurante. On peut dire que le primaire de qualité est infailliblement artiste, Sauf chez des natures très ingrates et amorphes, la primarité encourage aussi l'esprit, la vivacité des saillies. Elle gêne souvent la formation d'œuvres vastes et continues : on connaît des auteurs incapables de faire un livre suivi, qui ne savent que juxtaposer des aphorismes, des impressions ou des notations.

En maintenant le sujet à la fleur des choses et de lui-même, elle favorise l'extraversion, l'orientation centrifuge de la personnalité. Démonstratif, le primaire est l'homme des confidences intempestives, le perpétuel donneur de nouvelles et d'opinions. Il résonne vite à la présence d'autrui, accorde sa sympathie avec une grande facilité et la prête avec souplesse aux milieux les plus différents. Il tient trop à cet échange public pour ne pas être extrêmement sensible à la vanité.

« J'ai étudié les hommes et je me crois assez bon observateur ; cependant, je ne sais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me frappe. Mais ensuite tout cela me revient ; je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, le geste, la circonstance ; rien ne m'échappe. Alors, sur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a pensé ».

Rousseau, en se présentant lui-même, nous donne là une bonne description de la secondarité. La notion se dessine déjà dans le concept de *persévération* par lequel G. E. Muller [1] désignait la tendance que possède chaque idée ou chaque action de revenir spontanément à la conscience.

Le secondaire, pour Gross, est un « profond-étroit ». Il le caractérise par la difficulté d'appréhender et d'élaborer sur le champ les stimuli extérieurs, surtout s'ils sont nombreux et disparates. La sensation souvent marque déjà un retard : il dit « quoi ? » et il entend quelques secondes après. Forte « insistance » de l'excitation, forte perdurance de l'impression, le secondaire est un type aux contenus solides et rigides (Pfahler). L'émotivité, qui enregistrerait la résonance immédiate de l'impression, est inhibée, les sentiments et l'idéation sont par suite plus longs à s'établir et à disparaître. L'impression dure et travaille longtemps avant de s'effacer [2] : on se rappelle comment un person-

1. *Gedächtnis*, 1900.

2. Cf. le test de Wiersma : si l'on fait tourner assez vite un disque mi-partie vert et rouge, les deux teintes douvent se fondre dans un gris par suite de la persistance des impressions rétiniennes. La vitesse nécessaire à cette fusion mesure cette persistance que Wiersma attribue à la fonction secondaire. Wiersma a étudié dans le même sens le seuil de la prononciation des mots difficiles et les persévérations motrices.

nage de Proust se découvre des chagrins indéfiniment nouveaux de la disparition d'Albertine. Le secondaire est incapable de saisir le plaisir dans une perception directe, il dispose par contre d'une aptitude plus ou moins remarquable à l'éveiller dans le souvenir [1]. Toute l'œuvre de Proust, cette quête du temps perdu dans le champ des harmoniques intérieures, est un poème de la secondarité. La survie de l'impression est icile fait primordial. Le secondaire reste plus longtemps qu'un autre sous l'effet d'un deuil, d'une peine, d'une blessure sentimentale. Il persiste dans la mauvaise humeur et dans la rancune, persévère dans l'affection et dans le dévouement. Il est sujet au remords (et doublement, car il respecte la loi). Les impressions s'accumulent ainsi longtemps en lui et explosent soudain en actes imprévus que l'entourage a peine à comprendre. Cette survivance, qui lui rend le passé plus présent que le présent même, l'attache aux souvenirs : il garde ses amitiés d'enfance, aime revenir au village natal, auprès des tombes de ses morts. Par cette harmonisation de sa vie en profondeur, il l'enrichit sans cesse, surtout s'il a la chance d'être au surplus émotif.

Dans l'action, cette disposition donne de la perspective, de la continuité et de l'étoffe. Elle inhibe l'agitation immédiate, et même, tournant le sujet vers le dedans, elle tend à le distraire d'agir. Mais en même temps elle fait converger sur le moment présent toute une richesse d'impressions passées qui donnent à l'action subsistante, puissance, profondeur, persistance. Elle résiste à la pression des intérêts immédiats, elle prévoit, quand il le faut elle est patiente, et sait accumuler des matériaux dont l'usage est différé. Le père de Goethe avait la manie de garder et de collectionner les moindres choses. Il poussait son fils à terminer tout ce qu'il avait commencé, moins par intérêt pour la chose commencée que par amour méticuleux de l'ordre. Il en resta toujours à Goethe un mélange irritant d'ordonnance et de circonspection. Le secondaire pêche en effet par circonspection, prudence et calcul *sachlichkeit*, là où le primaire pêche par impulsivité. Nous voici au chapitre de ses faiblesses. Qui dit prédominance du passé dit menace de l'automatisme. Le secondaire est un homme d'habitudes, attaché à l'ordre invariable de ses journées, au retour de ses divertissements, à la conservation des vieux meubles, des vieux papiers, des vieux habits, à la disposition de son appartement et à la coupe de ses vêtements. D'humeur entêtée, surtout s'il est fortement inactif, rebelle à l'argumentation, il demeure inaccessible au conseil et se bute sur ses décisions, même si son information les ébranle. Il résiste aux changements et aux adaptations rapides, se plie mal à une

2. Bien analysée dans PROUST, *Temps retrouvé*, II, 22.

diversité de milieux ou à un retournement de circonstances. Par contre, il agit en conformité rigoureuse et même parfois un peu rigide avec ses principes et suscite ainsi la confiance. Lanke [1] a signalisé le secondaire par une série de tests donnant autant d'illustrations de ces tendances fondamentales : il retient spontanément en mémoire un vers, une poésie, un problème ; ses rêves portent plus communément sur des événements passés ; un travail à faire lui préoccupe l'esprit longtemps à l'avance ; il interrompt difficilement une tâche ou un problème en cours et garde une forte tendance à les achever en dépit de la fatigue ; s'il n'y parvient pas, la pensée en revient avec insistance, et s'il s'y remet, il les reprend dans l'état où il les a laissés au lieu de les repenser à neuf ; une tâche une fois commencée, ou répétée un petit nombre de fois, il a tendance à coller à elle, et à la recommencer interminablement sans raison, voire contre toute raison ; il répond difficilement à une question imprévue, même assez bien comprise ; il préfère les places stables aux situations changeantes ; il regrette longtemps un lieu qu'il a dû quitter ; Lanke ajoute à ces traits un élément de persistance organique : dans un train, le secondaire ressent fortement le choc du départ ou de l'arrêt, et après un voyage en train ou en mer, il éprouve longtemps, jusque dans ses rêves, le mouvement du train ou du bateau. On a remarqué aussi la tendance à répéter les mêmes mots. Toutes ces corrélations ont été mises en évidence expérimentalement et chiffrées, là bien entendu où le contrôle de soi ne vient pas neutraliser la tendance primitive [2]. En les retournant, on complètera heureusement le tableau de la primarité.

Contrairement au primaire, le secondaire est l'homme de la pensée abstraite. Comme les impressions, les idées ont chez lui cette persistance qui est nécessaire à leur mise en perspective et en relations réciproques. Il aime souvent les phrases longues, architecturales, qui lassent vite le lecteur primaire. S'il est artiste, il nuance avec virtuosité l'allusion et le raccourci. Les turbulences instinctives ou émotives sont apaisées, la tendance contemplative, l'unité du savoir encouragées. Mais s'il est doué pour les activités abstraites, en revanche le secondaire paye cette inertie de l'idée par de la rigidité des marottes, toutes les formes de raideur intellectuelle : obstination, partialité, fanatisme. Ou bien encore, hésitant sur ses impressions et présentant à son choix trop d'idées bien arrêtées en même temps et avec une égale

1. *British Journal of Psychology*, 1914.

2. Bernstein a imaginé un test également révélateur : il fait transformer un texte de manière inaccoutumée, par exemple il le fait transcrire avec indication de mettre des minuscules à la place des majuscules et inversement, ou d'ajouter un *d* après tous les *e*. La secondarité est mesurée par le temps mis pour s'adapter au changement.

force, il reste d'esprit indécis. La secondarité est défavorable au sens artistique : dans les statistiques de Heymans, le nombre d'artistes diminue à mesure que la secondarité augmente. Les secondaires qui gardent une forte émotivité cherchent alors des satisfactions à résonance profonde dans les préoccupations religieuses et morales (Amiel, Maine de Biran) : ils donnent des philosophes artistes, des moralistes écrivains, et de vives sensibilités religieuses. Généralement, les qualités de sérieux et d'application prédominent chez eux sur les qualités brillantes de l'esprit. Ils glissent facilement du sérieux au solennel qui est leur genre d'outrance comme l'éclat est l'outrance du primaire. Ils aiment l'ordre et la loi. La persistance de l'habitude favorise la spécialisation de la personnalité et la professionalisation. Elle favorise aussi ce cloisonnement de la personnalité en secteurs très différemment réglés dont Leo Ferrero fait un maître trait du tempérament anglais. C'est que la systématisation secondaire n'est pas sans raideur ; Gross notait déjà que si chacun des systèmes qu'elle suscite est étroitement structuré, hautement développé et profondément enraciné, ils sont défectueusement associés entre eux par suite d'une certaine rigidité de leurs frontières.

La secondarité incline à l'introversion et au développement de la subjectivité [1]. Son hésitation devant l'acte comme devant l'impression fait souvent avorter les grands projets que conçoit l'intellection. La manifestation des idées et des impressions est inhibée ; il en résulte une certaine fermeture, au moins de la réserve, parfois de la taciturnité. Le souci d'autrui peut en être atteint, à moins qu'il ne soit retrouvé par une exigence de la raison ou surtout de la vie intérieure ; en tous cas, le secondaire vibre moins immédiatement à la présence d'autrui comme à toute présence, il tend à objectiver par le recul les drames dont il est témoin, et par suite il doit se défendre contre une certaine insensibilité, supérieure et inconsciente. Il l'accepte parfois sous le visage avantageux de la sérénité. D'autres fois il en ressent douloureusement l'inertie derrière sa volonté d'aimer. Il pousse alors le cri d'angoisse du curé de campagne de Bernanos : « Mon Dieu ! si je venais à ne plus aimer ! ». En revanche, il n'est que peu accessible à la vanité et à l'ostentation.

Les peuples primitifs sont plus primaires que les peuples vieillis et, habituellement, les méridionaux que les nordiques. La secondarité moyenne croît avec l'âge. Au premier abord, sa mobilité affective ferait croire la femme moins secondaire que l'homme. Heymans a montré que cette apparence vaut seulement quand l'émotion est en jeu : la femme donne par

1. Apparentée sous un certain angle au couple intraversion-extraversion, sur lequel nous reviendrons, le couple primaire-secondaire évoque aussi le couple objectif-subjectif de Binet.

contre des exemples uniques de fidélité affective, d'intuition et de tact, qui demandent la maîtrise simultanée d'un vaste registre intérieur.

Si précisément que nous ayons défini primarité et secondarité, toute ambiguïté n'est pas éliminée aux frontières de ces concepts. Ils sont assez proches, par certains de leurs aspects complexes, de l'extraversion et de l'intraversion de Jung. Spearman remarque que souvent on confond à tort, dans la secondarité, la persévération, qui est inertie psychologique, et la fermeté de propos, qui n'est pas la même chose, qui est même juste le contraire : car elle demande une lutte incessante contre toutes les inerties et un souple éveil aux embûches extérieures. Il estime que lorsqu'on aura bien dégagé la secondarité de tout ce qui n'est pas la persévération-inertie, elle apparaîtra comme un des facteurs essentiels de la vie psychique. Peut-être y aurait-il dès lors intérêt à modifier un vocabulaire qui encourage l'imprécision, et à parler, à l'étage où nous nous plaçons ici, au lieu de primarité et de secondarité, de *rebondissement* et de *persévération* ou *inertie psychique*.

ESPACE ET DURÉE VÉCUS : LE « MOI-ICI-MAINTENANT »

Utopie et uchronie, deux biais par lesquels nous cherchons à échapper à notre condition en nous donnant les apparences abstraites de l'éternité. Mais notre destin est un destin spatial et temporel. Il n'est pas un de nos actes qui ne soit taillé dans cette étoffe étendue et durable dont la réflexion moderne tend à penser qu'elle n'est qu'un même tissu sous deux éclairages. Accueillir cette double réalité et nous agréer en elle, nous situer dans notre lieu et dans notre temps, c'est assurer notre solidité spirituelle en même temps que notre orientation élémentaire. Toute tentative d'échapper à cet enracinement de base nous jette dans une forme de déséquilibre psychique. C'est pour traduire l'impossibilité de poser le moi en dehors de ses conditions d'existence spatiales et temporelles que les psychologues allemands désignent parfois le moi incarné sous l'expression composée et indissociable de moi-ici-maintenant.

Le *ici* de ce complexe vital est l'acte par lequel j'accepte et j'assume la richesse de mon espace vécu. [1] La notion d'espace vécu n'a qu'une courte carrière encore. Elle est étouffée entre la notion géométrique de l'espace, qui s'est intimement mêlée à l'imagination du sens commun, et la brillante réhabilitation par Bergson de la durée vécue, qui semble rejeter l'espace hors de la vie. Quand saint Paul, appelant les abîmes du spirituel, invoque la hauteur, la largeur et la profondeur, quand nous parlons de sens de la grandeur, le langage emprunte-t-il une métaphore superficielle à l'espace géométrique ou n'exprime-t-il pas plutôt l'intuition de qualités pures dont les dimensions géométriques ne seraient qu'une des apparences ? La pathologie nous oriente nettement dans cette dernière direction : le paralytique général est « désorienté » dans l'espace clinique qui l'entoure, et cependant il garde la perception du moi-ici-maintenant. C'est que l'espace que nous vivons n'est pas une grandeur quantative et comme extérieure à nous, mais une manière d'être intime de notre action, son expansion vécue de l'intérieur. Il y a une manière de se le figurer comme pur dehors, et de nous situer *au dehors* de lui, qui nous met encore en situation d'extériorité à son égard, chose parmi les choses. Nous pouvons au contraire l'envisager *du dedans*. Ce n'est pas sans raison que nous employons l'expression *du dedans* pour désigner la plus profonde intuition spirituelle. Le *du dedans* est le lieu intérieur où s'unifient : appartenance, maîtrise, intimité et rayonnement. Au sens plein des mots, de l'espace comme de la durée il est vrai de dire : *In eo vivimus, movemur et sumus*. Notre existence en est faite et c'est pourquoi il participe à la fois de la plénitude et de l'angoisse. Une fois de plus, le mépris de la « matière » au nom de l'« esprit » apparaît comme un simple aspect du refus de vivre et de se situer. Les meilleures descriptions de Balzac, que le lecteur d'aujourd'hui, habitué au raccourci de l'image cinématographique, trouve si lentes, sont une des plus frappantes initiations à cette condition de l'esprit. Les personnages de Balzac ne sont pas des consciences pures enroulées sur leur méditation intérieure. Ils forment un seul monde et un seul destin avec les objets qui les entourent. C'est insensiblement que parfois, au début de ses romans, un caractère se dégage du papier moisi de quelque vieille pension, et quand la première conversation surgit au milieu d'un déploiement de bazar, on sait à peine si ce sont deux hommes qui se mettent à parler ou deux bibelots qui se mettent à tinter.

---

1. Voir p. ex. MINKOWSKI : *Le Temps vécu*, pp. 74 s, 366., et *passim*, Collection de « L'Évolution psychiatrique » d'Artrey, 17, rue La Rochefoucault, Paris XVIII[e], et les analyses de Heidegger et de Jaspers.

Les progrès de l'aperception de l'espace, au surplus, suivent les progrès de la préoccupation et de la connaissance de soi. Réduit à des préoccupations digestives, le nouveau-né ne possède qu'un espace buccal, et lui réfère tout ce qu'il touche, en le portant à sa bouche. Puis la main, les jambes explorent l'espace proche qui reste toujours limité par les mouvements possibles : Anatole France enfant localisait la Chine derrière celle des grilles du Luxembourg qu'il ne franchissait jamais. Même sur lui, l'enfant, pendant longtemps, localise mal la douleur, et les notions d'intérieur et d'extérieur ne lui sont pas claires comme à l'adulte. Dis-moi où tu hantes, et je te dirai qui tu es. Les dimensions de l'espace vécu portent la marque de manières d'être très différentes de la personnalité.

Je ne perçois pas mon espace vivant du point de vue de Sirius. Je me tiens en son cœur comme au centre d'une sphère, la sphère de mon activité, toutes choses s'ordonnant en disposition rayonnante autour de moi. Le monde commence là, tout près, contre moi. Normalement, je sens devant moi un certain jeu d'espace où « je respire ». Je suis lié à la vie qui m'entoure, mais aussi « je m'en sens indépendant dans une certaine mesure, et dans cette indépendance il semble y avoir de la spatialité ; il y a comme une distance qui me sépare, ou plutôt qui m'unit à la vie. Il y a toujours devant moi comme de l'*espace libre* dans lequel peuvent, sans encombre, s'épanouir mon activité et ma vie. Je me sens *à l'aise*, je me sens libre dans cet espace que j'ai devant moi ; il n'y a pas de *contact immédiat*, au sens psychique du mot, entre le moi et le devenir ambiant » (Minkowski). Les mots parlent clair : l'espace est liberté, ou promesse de liberté. C'est ce qu'indiquent ces agoraphobies (peurs de l'espace vide), réactions inconscientes, inhibées par l'angoisse, de la tendance à l'émancipation ; qu'elles soient un refoulement anxieux du « sortir seul », c'est ce que montre le fait qu'elles cessent quand le sujet est accompagné. Ainsi se développe autour de moi une « sphère de l'aisance » qui n'est pas la liberté, mais son champ prochain ; nous avons expérimenté dans l'obscurcissement total des villes par les nuits sans lune le sentiment inverse, celui d'une obscurité solide se pressant sur nous, contre laquelle nous heurtions à chaque pas, avec sur les yeux la tension que nous impose un objet trop proche du regard. La vie a, pour une activité qui se développe normalement, une certaine « ampleur » sur laquelle, à distance heureuse, viennent se projeter nos actes. Ce sentiment de l'« espace vital », on l'a vu, avec la fièvre obsidionale, passer de la psychologie des individus dans celle des nations et des peuples.

Certains sont très sensibles au maintien de cet écart : peut-être le sentent-ils confusément menacé par quelque faiblesse intime. Ils ne peuvent supporter qu'on les serre de trop près ;

ils ne tiennent pas d'impatience dans une pièce trop étroite ou trop chargée, dans un compartiment de chemin de fer ou dans une cabine d'avion (claustrophobies). Quand la personnalité se disloque, notamment quand elle est atteinte dans ses rapports avec le réel, il semble que cette invisible tension qui contient l'indiscrétion du monde extérieur s'effondre devant elle. Autour du schizophrène, les quelques événements et les quelques pensées qui subsistent dans son psychisme appauvri se resserrent en se conglomérant entre eux « en une seule pelote » au lieu de se projeter sur l'ample vie ambiante. Le paranoïaque a l'impression que celle-ci le presse insolemment de toutes parts : les affiches qu'il contrepasse, les mots qu'il saisit au vol, les gestes qu'il croise, tout lui semble se rapporter à sa propre personne, et il interprète cette incongruité en hostilité ; ainsi s'engendre le délire de persécution. Une tendance semblable perce déjà dans la jalousie, dans la susceptibilité. Ce premier sentiment de situation et ses troubles sont étroitement liés au sentiment de l'intimité. Pour un être spatio-temporel, l'intimité ne peut être seulement le jardin secret purement mystique de la solitude spirituelle, elle s'étale, comme n'importe quel pouvoir spirituel, dans un minimum d'espace symbolique : mes vêtements, la portée de mes gestes, mon appartement. Une personnalité solide ne craint pas, à la moindre alerte, le viol de cette intimité, dont l'élasticité la rassure. Une personnalité faible ou morbide la croit à chaque instant menacée et la défend jalousement.

Il arrive que cette faiblesse se traduise par l'apparence exactement inverse. Certains psychasthéniques ent le sentiment que le monde les fuit. En même temps qu'ils perçoivent les objets dans cette sorte d'éloignement « moral », ils les voient physiquement rapetissés. Le champ de l'aisance peut alors proliférer de manière si excessivement absurde qu'ils sont pris du vertige de n'être plus centrés. Ils parlent de leur « isolement cosmique », croient « flotter dans les espaces interplanétaires », loin de la terre [1]. Tout ce roman spatial ne fait qu'écrire leur propre peur de vivre. Il en est ainsi de cet autre malade qui se plaignait chaque jour que tout le monde quittât l'établissement, quittât la ville, la laissant seule et abandonnée. Le sentiment de détresse qui suit un échec, un deuil ou une séparation est fait en partie de ce brusque recul de l'ambiance. Il est alors senti douloureusement. Il est au contraire encouragé avec une sorte de provocation dans l'attitude de « distance », la « hauteur » de manières ou de ton, qui repoussent explicitement la présence, la sympathie ou les sollicitations d'autrui, et trahissent toujours quelque fuite du réel.

1. JANET : *Obsessions et psychasthénie*, I, 286.

Au cœur de la sphère de l'aisance, je me tiens comme un seigneur dans son royaume. Mais il est des princes à l'humeur sédentaire et d'autres à l'humeur voyageuse. Ces deux manières de se sentir dans l'espace introduisent une expérience nouvelle, celle du *centrage* de l'espace vécu. Les uns sont fortement centrés et ont besoin de se sentir centrés. Ce besoin est habituellement plus sensible chez la femme que chez l'homme, dans nos civilisations sédentaires du moins. Elle est la racine et la souche, le pivot de fidélité. De cette vocation peut-être tient-elle ce besoin de stabilité dont l'homme fait habituellement meilleur marché. On a voulu parfois la limiter étroitement à cet instinct. On a eu tort. Il n'empêche que la femme soit, plus que l'homme, l'être de la maison et du lieu fixé par les dieux, du foyer. Elle supporte malaisément les déracinements. On trouve cependant, dans le sexe masculin, des tempéraments de même nature. Ils ne peuvent sans désarroi quitter leur ville ou leur village natal, et la perte d'une terre qui les fixe, d'une maison de famille [1] qui revienne avec les saisons rythmer la constance de leur vie leur est plus douloureuse que les malheurs de hasard et les ingratitudes de l'événement. Cette passion de l'enracinement peut trahir une paresse devant la vie, une sorte d'inertie végétative. Cependant, dans le goût du point fixe, il entre aussi un sûr élément de civilisation et de spiritualité : le point fixe, c'est la promesse inébranlable, la fidélité à toute épreuve, le serment, le vœu ; c'est le sérieux de la contemplation qui ne se lasse pas de revenir sur place et d'approfondir toujours son inépuisable monotonie ; c'est l'orthodoxie, la conviction, la foi. « Que valons-nous une fois immobiles ? » [2] : c'est bien là en effet un critère décisif de valeur humaine.

Certains ne se sentent assurés, au contraire, que dans la mobilité. *When I am at ease, then I begin to be unsafe*, disait Newman. « Quand je suis à l'aise, je commence à ne plus me sentir en sécurité ». Aux mystiques de l'enracinement, ils opposent les ferveurs du déracinement ; au devoir d'engagement, la vertu de dégagement. Cette inquiétude spatiale peut prendre des formes vagabondes ou morbides qui révèlent un déséquilibre intime : ainsi le besoin de bouger, d'être ailleurs qui est fréquent chez le paranoïaque traqué par ses persécutions imaginaires, les fugues morbides, les impulsions à la marche. Mais elle peut être aussi l'expression d'une forme de vie peu attachée au lieu et à la stabilité : encore paysans et casaniers dans le sang, nous avons tendance, en France, à affecter cette disposition d'un coefficient

1. Dans la symbolique freudienne, la maison symbolise la mère et la préoccupation de la maison trahit une fixation à la mère.

2. C'est la question que se pose SAINT-EXUPÉRY *(Pilotes de guerre*, p. 105) devant une pauvre infirme cloîtrée dans une petite ville silencieuse.

moral péjoratif ; il n'y a pas si longtemps, dans de nombreuses familles, le goût des voyages passait pour une sorte de péché, tout au moins pour une prodigalité fastueuse et un signe de légèreté ; quitter sa ville apparaissait comme une trahison, et l'homme du dehors, en retour, était accueilli par une méfiance sournoise et durable. Moralisme à courte vue et à sens unique. S'il est vrai qu'une certaine agitation du corps peut exprimer l'inquiétude d'un esprit qui se fuit dans le divertissement, le goût de la vie stable peut n'être qu'une fuite de la vie dans les retraites de la tranquillité. Saint Benoît avait raison de contraindre des moines un peu trop divagants au vœu de stabilité. Mais dans d'autres temps et pour d'autres esprits, repos et enracinement signifient cristallisation, refus des risques et de la générosité. Une spiritualité du dégagement est un complément indispensable de la spiritualité de l'engagement. Si ambiguë que soit la voix multiple de Gide, on ne saurait oublier qu'elle balbutie avec ferveur cet Évangile du dégagement, si proche de l'Évangile de la Montagne.

A la limite de la sphère de l'aisance s'opère le *contact vital avec la réalité.* Vu son importance, nous nous réservons d'y revenir longuement. Il se développe sur une *surface vitale* variable qui dépend à la fois du développement de la sphère de l'aisance, de l'ouverture du champ de conscience et de la continuité du contact entre le moi et le réel.

On appauvrirait considérablement l'espace vécu, et on l'assimilerait insensiblement à l'espace géométrique, si on ne le décrivait qu'en termes d'immobilité. Il est animé, comme le voyaient les stoïciens dans une image hardie, par une respiration périodique, une ondulation incessante d'*expansion* et de *rétractation,* qui est la pulsation même du moi. Nous avons déjà rencontré en morphologie des êtres épanouis et des êtres rétractés. Les formes symbolisent une orientation profonde. L'être épanoui est porté dans son mouvement par un élan et par une surabondance intérieure qui ont besoin de se jouer largement sur la harpe des espaces, même sous les plus immédiats symboles : dominer le paysage, avoir devant soi des perspectives où l'œil poursuive pour ainsi dire les promesses limitées du geste. Quand il est joyeux, son premier besoin est souvent de sortir, et de marcher longtemps devant soi. Sa complexité psychologique, sa tonicité puissante lui permettent d'embrasser un volume d'activités et d'influences qui écraseraient une personnalité moins forte. Cette ampleur de l'activité répercute le sentiment d'aisance jusqu'aux confins de l'univers personnel. Pour celui dont nous parlons, l'espace qui englobe ses actions possibles a la plasticité miraculeuse de l'espace qui entoure l'athlète. De même que rien d'humain lui est étranger, il se sent chez lui dans

les circonstances les plus éloignées de ses habitudes familières. Il est vraiment le possesseur du monde. C'est cette force rayonnante que Nietzsche appelait l'amour du lointain, et qu'il opposait au goût étriqué du trop prochain, du trop commode.

On trouve des formes pathologiques de ce sentiment expansif chez des malades à qui l'action est devenue d'une facilité anormale, non par assouplissement mais par appauvrissement. Comme ce joyeux luron qui se croyait, en 14-18, généralissime des armées alliées et gagnait chaque jour des batailles sur tous les fronts, ils remuent en esprit le monde entier par les moindres gestes de leurs pensées, se trouvent partout à la fois au gré de leur imagination, sans qu'ils s'offusquent un seul instant de l'importance qu'ils se donnent. Mais alors que l'expansivité de l'individu épanoui est avide de réalisation et d'efficacité vivante, cette productivité fantomatique présente on ne sait quoi de faussement épanoui : c'est une vague nuée d'action qu'un geste renfermerait dans le creux de la main. Il en est ainsi de la « grandeur » du délire des grandeurs. La puissance de l'action, c'est de porter dans l'acte présent tout un avenir qui l'attire déjà et répercute en avant d'elle sa riche sonorité. La grandeur du délirant est tout entière déterminée, définie, révolue. Elle s'offre sans espérance dans un psychisme « comme aplati et réduit à une seule dimension »[1] qui n'a plus ni secret ni promesse. Il sait tout de chacun, on sait tout de lui. Ce n'est pas là une grandeur d'homme, mais la massivité inerte d'un monolithe.

D'autres se perçoivent ainsi volumineux, mais avec ce début de malaise que le Dr Dide a appelé le « sentiment d'encombrement »[2] ; tel emplit une salle entière ; l'un d'eux, quand il va en bicyclette, prend le soleil comme roue avant, la lune comme roue arrière. L'état normal offre des exemples d'une sensation analogue, que les Anglais nomment très bien « self consciousness », l'hyperconscience gênée de la place occupée dans l'espace à la fois par notre corps et par notre présence : c'est elle qui saisit le retardataire entrant dans un cercle attentif, ou le timide dans toute manifestation sociale. Ce sentiment de voluminosité désagréable ou simplement inquiète est déjà le signe d'un certain désarroi devant la place effective que l'on occupe dans le monde, d'un certain recul devant l'action. Des sentiments analogues, bien que plus flottants, s'attachent à la taille du corps. Les grands ont souvent une sorte de souplesse et de bonté qui est comme un don gratuit de leur force ; les petits, qui se sentent toujours plus exposés et plus diminués que d'autres, réagissent par une sensibilité plus vive, de l'amour-propre et de la ténacité.

1. MINKOWSKI : *op. cit.*, p. 163 sq.
2. Dr DIDE : *Variations de l'intuition étendue-durée.* Journal de Psychologie, juin 1929.

Le même sentiment se précise, chez certains sujets, par un rabougrissement de leur espace vécu. Ils détestent les positions en vue, les places visibles, dans les salles de spectacle, on pourrait dire : les lieux trop affirmés. Ils rêvent d'habiter, et habitent s'ils le peuvent, un creux de terrain, une maison basse cachée entre les maisons voisines, Ils « se font petits », au propre et au figuré, dans les lieux publics et dans leurs actes sociaux. On les voit passer effaçant leur corps, en repliant les lignes et les gestes, comme pour s'excuser de ce qu'ils détiennent encore de l'espace commun. Contrairement à ceux que nous avons évoqués plus haut, ils n'ont pas la passion de *s'approcher* activement, par conquête, de l'extrême du possible, et de raccourcir le monde, comme fait la civilisation, par l'aventure. Mais ils sont possédés par la manie de rapprocher toutes choses (au sens rétractif du préfixe) de leur personnalité indécise, mesquine ou pusillanime. Ils aiment les proximités et presque les promiscuités résonnantes, en famille ou en société ; ils les confondent avec l'intimité ; ils recherchent les cercles restreints, les sectes obscures, les atmosphères dites familiales où le goût et l'esprit étouffent ; ils sont de ceux dont Nietzsche écrit que leur amour du prochain, c'est leur incertitude d'eux-mêmes. Cette disposition a ses formes morbides. Les schizophrènes et les mélancoliques se cachent, repliés, sous leurs couvertures, exprimant ainsi leur refus du réel : il est à noter que de la vie fœtale à la vie adulte, l'homme passe d'une position recroquevillée à l'extension complète, et que le repli des membres, notamment des jambes, se retrouve dans plusieurs affections mentales ou cérébrales. D'autres malades « perdent » peu à peu tout ce qu'ils possèdent : biens, parents, amis — du moins en sont-ils convaincus. Ils traduisent leur angoisse intime par des délires d'éloignement, comme la malade qui voyait incessamment tout le monde autour d'elle prendre le train, quitter les lieux. Ils finissent, après avoir ainsi eux-mêmes massacré leur espace vital, par nier leur propre existence, qui les encombre trop encore pour le dernier souffle de force psychique dont ils disposent.

Dans les diverses expériences que nous venons d'évoquer, l'espace n'est jamais un milieu objectif et mort, mais une réalité psychologique intensive, susceptible d'élan et de rémission, selon l'impulsion ou la détente de l'activité profonde. Pas plus qu'aucune autre donnée psychique, l'espace ne s'impose à nous comme une fatalité, il est comme toutes les autres une aventure proposée à notre prise. Pour posséder l'espace, il faut le dominer. L'épileptoïde est si étroitement dépendant de ses adaptations motrices qu'il est comme rivé à l'espace où il s'établit à chaque instant, « esclave du film », incapable de saisir le virtuel, d'opérer le raccourci, d'embrasser le global (Wallon). L'élan vital est un

élan dans l'espace en même temps que dans la durée, et sans doute est-ce le même élan sous deux aspects connexes. Il doit bondir par-dessus chacune de ses positions successives. Qu'il se ralentisse, et l'homme ne sait plus se poser sur l'espace ni se situer dans l'espace d'une mesure juste et aisée. Il se met alors à nier l'espace, ce qui le porte à se nier lui-même. Ou bien il cherche à retrouver, mais en vain, — dans des idées morbides d'infinité, l'équivalence d'un élan inépuisable. Tel malade s'affirme hanté par l'idée d'éternité : « Je sens le temps durer indéfiniment, l'espace s'allonger toujours, quelque chose comme un crescendo sans arrêt, il me semble que mon être gonfle progressivement, prend la place de tout, se grossit d'univers et de siècles, puis une sorte d'éclatement et tout disparaît en me laissant une douleur atroce entre la tête et l'estomac »[1]. Tel autre est obsédé par une sorte de « politique des restes. » : on veut lui faire manger tous les déchets du monde : cheveux coupés, balayures, eaux de vaisselle, bouts de cigarettes ou d'allumettes, déchets de fils, ongles coupés, tous les crachats de tous les sanas, etc... Chaque fois qu'il en découvre une nouvelle catégorie, il en énumère toutes les espèces : « Ça mène à l'infini », dit-il lui-même. Il ne peut même plus ramasser l'élan perceptif de la globalité de l'objet : il décompose chacune de ses rencontres : « Voyez ces roses, ma femme les aurait trouvées belles, pour moi, c'est un amas de feuilles, de pétales, d'épines et de tiges »[2]. Cette « infinité » d'impuissance rejoint la « grandeur » immobile du délirant ; substituts de l'élan vital, ils ne font qu'en singer la puissance. Mais celle-ci est faite d'avenir et de liberté. Entasser Ossas sur Pélions n'a jamais permis d'atteindre les dieux.

On peut suivre ces avatars de l'actualisation de l'espace sous quelques autres aspects encore.

M. Minkowski a mis en relief, à la suite des poètes et de quelques psychologues allemands l'opposition d'un *espace clair* et d'un *espace noir*, qui intéresse non plus l'ampleur, mais comme la matière même de l'espace. L'espace clair est l'espace de la distance. Il nous présente des objets aux contours nets, séparés par des intervalles définis. Il est comme une toile de fond pour les choses, moins matérielle qu'elles ne sont. Tout y est « clair, précis, naturel, non problématique » : c'est l'espace cartésien par excellence. En le tissant à travers l'inquiétant univers, j'exorcise ses menaces, et chaque chose qui prendrait trop de libertés avec moi, comme on dit des gens, je la remets à sa place. Mais en m'y situant, je m'assimile aux choses, je tends à devenir un objet parmi les autres. Dans la mesure où la société est un

1. JANET : *Obsessions et psychasthénie*, I, p. 132.
2. Observation de MINKOWSKI, *op. cit.*, p. 169 sq.

ordre extérieur et agencé, l'espace clair est le lieu de la socialisation, le domaine public de l'existence. L'espace noir, lui, est l'espace de la profondeur. Tout y est obscur et mystérieux, même la lumière. Il n'analyse pas, il ne sépare pas, il n'est que profondeur et résonance qualitative dans toutes les directions. Il n'est pas une représentation dont les parties se juxtaposent, mais une synthèse d'intériorité dont les éléments s'interpénètrent comme les images du rêve. Il s'affirme plus étoffé et matériel que les choses mêmes qui y sont suspendues.

O Nuit tu es la nuit. Et tous ces jours ensemble
Ne sont jamais le jour, ils ne sont jamais que des jours.
Semés. Ces jours ne sont jamais que des clartés.
Douteuses, et toi, la nuit, tu es ma grande lumière sombre [1].

Il ne s'étend plus devant moi mais me touche, m'enveloppe, m'étreint, me pénètre, si bien que le moi est comme perméable aux profondeurs de l'espace obscur alors qu'il ne l'est pas aux clartés de l'espace clair. Je ne m'y situe pas, je m'y perds. Il est l'espace de la musique et de la poésie.

Il n'est pas socialisé, il est unique pour chacun, sans être subjectif. La vie normale se définit par une sorte de *modus vivendi* entre les deux espaces, l'espace clair s'encastrant dans l'espace obscur, régissant les actes calculés et les utilités, l'espace obscur se réservant l'irrationnel et les intimités de l'existence. Certains ne vivent que dans le premier : les âmes d'ingénieurs qui aspirent à être aussi ingénieurs des âmes, ceux dont la vie est réglée sans musique comme un papier à musique, les raisonneurs et les rationalistes, ces cousins, les calculateurs et les esprits positifs. D'autres cherchent leurs délices et parfois leurs délires dans le second : les poètes, les mystiques et les cœurs simples qui savent se taire devant ce qu'ils ne comprennent pas. Mais quelle que soit la réalité dernière de ces deux espaces, l'équilibre psychique demande habituellement que nous participions de l'un et de l'autre. Que leur lien vienne à se rompre, et naissent deux symptômes morbides de signe contraire. Dugas [2] nous présente le cas typique d'un psychasthénique dont la perception est surexcitée dans l'extrême précision, prend une netteté de miniature jusque dans le moindre détail : on peut se demander si le don de certains peintres ou de certains miniaturistes n'a pas joué sur un déséquilibre de cette nature. Les minuties et les méticulosités qui sont une défense contre l'irrationnel de la vie sont une hypercompensation spatiale de

1. Ch. PÉGUY : *Le Porche du Mystère de la Seconde Vertu*, Gallimard.
2. *Un cas de dépersonnalisation*, Revue Philosophique, 1898.

l'angoisse vitale. Chez Janet nous relevons, à l'opposé, le curieux témoignage d'un malade de l'espace noir, psychasthénique lui aussi : « Il se faisait comme une atmosphère obscure autour de ma personne, déclare-t-il, je voyais cependant très bien qu'il faisait grand jour. Le mot « obscur » ne rend pas exactement ma pensée ; il faudrait dire « dumpf » en allemand, qui signifie aussi lourd, épais, terne, éteint. Cette sensation était non seulement visuelle, mais cutanée. L'atmosphère dumpf m'enveloppait, je la voyais, je la sentais, c'était comme une couche, un quelque chose mauvais conducteur qui m'isolait du monde extérieur » [1]. C'est une vision voisine de celle-ci qui porte l'œuvre des romantiques allemands de Novalis à Achim d'Arnin, des surréalistes de Lautréamont à Eluard, et les personnages d'un Jean-Paul Sartre.

L'opposition *haut-bas* exprime le mouvement ascendant et la chute de l'élan vital et spirituel. Adler [2] pense qu'elle est renforcée par la station verticale et la représentation du firmament. Il lui donne une importance centrale. Les enfants affligés d'une infériorité, ou simplement trop conscients de leur petite taille et de leur faiblesse sont possédés par une « tendance vers le haut » qui s'exprime parfois dans le choix d'une profession (aviateur, etc...), ou dans les jeux (grimper aux arbres, tendance à grimper partout). Certains adultes présentent cette tendance jusqu'à l'obsession : ils ne sont jamais assez élevés, assez purs, assez éthérés ; cette hantise inquiète trahit souvent une impuissance et les détourne du réel. Le vertige de la chute, de l'humiliation et de l'anéantissement volontaire est par contre un des thèmes dominants de la sensibilité et du roman russe.

Le *devant nous* et le *derrière nous* matérialisent l'opposition vitale entre le révolu et le virtuel, le passé et l'avenir, le regret et l'espérance, l'impossible et le possible. Mais c'est surtout la marche qui est mise en œuvre dans ce symbolisme dynamique. La vue, telle qu'elle est départie frontalement à l'homme, fournit un nouveau symbolisme du devant-derrière : d'un côté la franchise, le jeu loyal, les problèmes affrontés, de l'autre les cachotteries, les tricheries, les trahisons, les intrigues sournoises, les escamotages. Le *dessus-dessous* double parfois ce dernier symbolisme. Affronter, c'est accepter l'engagement vital. Celui qui fuit la vie tourne le dos ou n'aborde les situations que par des détours compliqués.

Nous avons fait justice plus haut de l'opposition *intérieur-extérieur*. Tout ce qu'elle comporte de vérité approximative se résout dans l'opposition bien plus compréhensive d'espace noir-

1. *Obsession et psychasthénie*, I, 283.
2. *Le tempérament nerveux*, Payot.

espace obscur, et fonctionnellement, dans celle, que nous aborderons plus loin, de l'introversion-extraversion.

On a évoqué à propos de la primarité et de la secondarité, ces couples de Gross : *superficiel-large, étroit-profond.* Jaspers les reprendra dans sa métaphysique en montrant que sa tension existentielle unit l'étroitesse à la profondeur, le choix, le sacrifice et l'isolement à l'intériorité, tandis que la dispersion spirituelle s'exprime par l'étalement. Vue partiellement juste, mais qui ne doit pas faire oublier que l'ampleur et la surabondance sont des dimensions essentielles de la vie spirituelle.

La *droite* et la *gauche* enfin, d'importance moindre, matérialisent l'aisance et la « gaucherie ». Leur usage politique est purement accidentel, mais sa persistance rebelle atteste nos dispositions foncières à établir dans l'espace jusqu'aux oppositions même des idées.

A la limite de l'espace et de la durée nous trouvons les sentiments de *présence* et d'*absence,* où situation dans l'espace et rapport au temps vécu sont intimement mêlés : est présent ce que je peux atteindre maintenant, absent ce qui est hors de portée de ma perception actuelle. Mais ce critère spatio-sensoriel est imprécis : consulte-t-on le toucher, ou la vue, ou l'oreille ? dirai-je que cette étoile, que mon œil rejoint, est présente dans ma chambre ? ou l'Orchestre symphonique de Paris que, par la vertu d'un bouton de galalithe, j'introduis à volonté chez moi ? A la rigueur ; par les ondes, connues ou inconnues, le monde entier est peut-être présent en chacun de ses points, offert à tous mes sens par les détecteurs que je sais leur adjoindre. Mais de cette présence physique au sentiment de présence il y a souvent un abîme. Dans la perception vécue, présence et absence semblent dépendre d'une certaine force d'affirmation et de communication des réalités en jeu : c'est ce qui apparaît surtout avec les personnes. Il existe des êtres qui nous donnent le sentiment de « n'être jamais là », soit par une sorte d'éparpillement de leur personnalité, soit par une froideur distante qu'ils dressent devant eux comme une défense, soit par la distraction où les égare leur rêve intérieur, soit simplement par une sorte de pauvreté d'être qui enlève à leurs paroles comme à leur actualité physique non seulement toute résonance mais toute puissance d'affirmation. D'autres au contraire s'imposent presque avec insolence sitôt qu'ils paraissent, les uns par une sorte d'abatage vulgaire, ou d'indiscrétion physique, d'autres par une autorité impérieuse, d'autres encore, qui me laissent beaucoup plus libres de leur présence si fascinante soit-elle, par une puissance invincible de rayonnement. Cette présence n'est pas seulement faite d'affirmation ; les êtres fortement présents le sont souvent de la manière la moins préconçue qui soit ; ils se communiquent immédiate-

ment par la chaleur de leur sympathie ou de leur compréhension. Nous-mêmes nous nous percevons de l'intérieur comme inégalement présents aux choses et à notre entourage : que notre vigueur psychique diminue, et nous ne nous sentons plus solidement ancrés en ce point où nous nous dressons, nous « sommes ailleurs », « absents ». Certains malades cessent de présentifier leur entourage et arrivent à nier la réalité des parents même qu'ils côtoient tous les jours. C'est une sorte de tension psychique qui maintient cet équilibre de la présence et de l'absence : qu'elle baisse, et le brusque resserrement du champ de conscience diminue considérablement le nombre des présences, me délie moi-même de mon attache ; elle peut aussi bien affoler le sentiment de présence : des « mystiques » d'asile éprouvent de vifs sentiments de présence à propos d'objets surgis de leur imagination. Que la tension psychique remonte, et l'espace se colore pour ainsi dire de sa propre densité, les situations s'affirment en quelques instants comme une troupe s'éveille et se raidit sous le « garde à vous » du chef. La présence d'autrui n'est donc pas une donnée brute, mais une reconstruction plus ou moins étoffée qui dépend de la richesse apportée par les parties en présence.

Une découverte trop puissante bloque souvent la réflexion dans des voies exclusives. En restaurant la dignité de la durée vécue, Bergson a bon gré mal gré longtemps empêché que l'on regarde avec justice les régions où la durée touche à l'espace par l'extension et le temps mesuré. Ainsi que le remarque Minkowski, après avoir péché, en parlant du temps, par excès de statisme, on pèche depuis Bergson par excès de dynamisme. Tout nous porte aujourd'hui cependant à l'idée d'une solidarité spatio-temporelle aussi étroite que la solidarité organo-psychique : sinon le physicien n'aurait jamais pu se permettre les assimilations que Bergson lui reproche. La durée est en même temps irrationalité et rationalité commençante, mobilité et stabilité, changement et consistance, inquiétude et paix. Elle est en son jaillissement élan et devenir, mais elle dépose des œuvres extérieures, discontinues, localisables. Elle ne lance pas seulement la vie et nous-mêmes vers un avenir imprévu ; suivant une formule heureuse de Minkowski, en même temps « elle rend la vie comme plus large, comme plus riche autour de nous ». Elle pousse à la fois en projection et en expansion. Il n'est pas possible de représenter hors de l'abondance spatiale ce mouvement créateur dont le mot d'*épanouissement* rend exactement la double polarité. Qu'il en soit donc fini de ces romantismes de la durée pure que nous propose en ne sait quelle impossible évasion au

pays de la quatrième dimension, où l'homme perdrait sa chair et son sens. Le temps retrouvé, c'est en même temps l'espace retrouvé. La durée a certes plus d'affinités avec ce que nous avons appelé l'espace obscur qu'avec l'espace clair. Mais nulle part, entre ces diverses réalités de base, on ne peut porter le tranchet [1].

La durée, comme l'espace, est accueillie dans un élan, l'élan vers l'avenir. L'Anglais et l'Allemand donnent l'heure par référence à l'heure qui est en avant, et non pas à celle qui vient de passer : ainsi va le temps, et la vie avec lui ; dans cette prospectivité le Dr Mourgues décèle déjà une propriété primaire de l'instinct. On pense souvent à l'avenir comme à ce qui n'est pas, à l'irréel : or ce n'est pas un paradoxe de dire que l'avenir est la donnée la plus immédiate de notre conscience de la durée. Une perception saine de la durée n'exige pas on ne sait quelle subtilisation de la conscience, mais bien plutôt une solidité terrienne et presque animale en un temps qu'une perspective qui déborde la durée. Kierkegaard disait de la femme qu'elle est en bonne intelligence avec le temps et sait le passer mieux que l'homme. C'est peut-être parce qu'elle est à la fois plus près de la terre et plus divine. De plus, cet avenir n'est pas un avenir quelconque : c'est *mon* avenir. La possession d'une durée fervente et pleine relève d'un choix venu des profondeurs, celui par lequel nous acceptons ou nous refusons les charges et les grandeurs de l'existence personnelle. « Le temps et la mémoire sont des créations », écrivait Guyau [2]. Il y a des individus qui réussissent, d'autres qui manquent cette création.

Comment vivre pour la réussir ? Ma durée n'est pas un spectacle que je regarde se dérouler devant moi, elle ne le serait que si je relâchais ma présence à moi-même et au monde. La conscience vitale du temps est en ce sens une conscience aggressive [3]. Mais elle est aussi une conscience accueillante : l'avenir, parce qu'il est avenir, ne me cède et ne prend de réalité pour moi que dans la mesure où je lui fait crédit, où je l'accepte pour ce qu'il veut être, comme avenir : l'Évangile du lys des champs est aussi bien un court traité d'hygiène mentale. Aspirée par l'avenir, ma durée est alors, au lieu d'une succession kaléïdoscopique, une durée pleine et tendue, un déploiement continu ; elle comporte des moments et des articulations, mais ils sont organiquement agencés les uns sur les autres [4]. Je puis en faire une

1. La désorientation dans le temps et dans l'espace sont d'ailleurs parallèles en pathologie mentale.

2. *Genèse de l'idée de temps*, 1890.

3. G. Klossowski : *Temps et agressivité*, Recherches Philosophiques, tome V, 1935-1936.

4. Le clavier de cette mélodie est cortical, et notamment frontal. C'est quand les réactions sous-corticales prédominent qu'elle se brise.

biographie dramatique. Toute cette conduite, qui paraît si simple du dedans, est une conduite supérieure. Janet remarque que les peuples primitifs, les enfants et les arriérés ne savent pas dresser d'eux-mêmes une biographie : l'enfant, par exemple, fixe un événement à un personnage en troisième personne : une dame est venue apporter quelque chose ; puis il saute à une autre coïncidence, etc... Il est très difficile de faire raconter leur vie aux simples : tout y est brouillé. Descendons d'ailleurs les degrés de la vie : la durée s'efface peu à peu. Le réflexe, l'acte purement instinctif durent à peine ; ils se déroulent d'un coup, comme un déclic ou comme une décharge : tout est donné dans l'instant du déclanchement. La durée est à l'opposé une persévérance qui répond peut-être, en face de moi, à quelque patience invisible. Elle nous demande un effort spécial, l' « effort de continuation », qui comporte mille incidents de route, au démarrage, aux changements de vitesse ou de direction, aux arrêts, aux reprises.

Le psychisme est sujet à plusieurs insuffisances dans l'une ou l'autre de ces prises sur la durée. Que se ralentisse l'élan temporel, et de multiples troubles apparaissent. Parfois le sujet ne se sent plus contemporain à son présent, qu'il lui semble vivre comme un passé révolu (illusion du déjà vu) : peut-être ce décalage intérieur contribue-t-il à expliquer le sentiment d'absence. Parfois il est pris de désarroi devant le rythme du temps, qui tourne trop vite pour sa faiblesse : « se dépêcher » lui est une torture et, en même temps, il craint toujours d'être en retard, car il sent bien qu'il ne suit pas la durée du bon pas. Tantôt les moments du temps se mettent à battre chacun pour leur compte sans plus longtemps former une suite, et moins encore une continuité : chacun semble émerger du néant, recommencer pour lui-même l'existence. La « primarité », étudiée plus haut, est la plus légère manifestation de cette discontinuité. Il en est de plus graves. Elle est plus marquée chez l'épileptoïde, absorbé dans son adaptation difficile au moment qu'il vit actuellement et incapable de le confronter à l'expérience déjà vécue [1]. Elle est totale chez le schizophrène [2]. Les choses se présentent à lui isolément, sans rien évoquer. « Ce sont, dit-il, comme des pantomimes, pantomimes qu'on jouerait autour de moi, mais je n'y entre pas, je reste dehors. J'ai mon jugement, mais l'instinct de la vie me manque... C'est une fixité absolue autour de moi ». Il voit le réel comme un film dont les images ne se fondraient pas. Il ne sait plus que juxtaposer, au dedans comme au dehors. Voyage-t-il, il se plaint de ne pouvoir enregistrer toutes les gares, tous

1. WALLON : *Stades et troubles du développement psychomoteur*, p. 161.

2. Voir par exemple le cas présenté par MINKOWSKI, *op. cit.*, p. 175 s, p. 257 s., p. 308 s, et Dr MOURGUES : *Une découverte scientifique : la durée bergsonniene*, Revue de Philosophie, 1935.

les lieux, tous les objets devant lesquels il passe, comme si la vie était une nomenclature. On le dirait attiré par tout ce qui est espace, repoussé par tout ce qui est devenir et temps : il rêve d'agrandir la gare de l'Est, mais il ne s'intéresse pas à l'argent parce qu'il occupe trop « peu de place », il trouve qu'il y a trop de mouvement dans les fluctuations de la Bourse ou la visite de sa mère : « Tout dans la vie, même les sensations sexuelles, se ramène aux mathématiques », dit-il. Et encore : « Je cherche le repos. Je tends au repos et à l'immobilisation. J'ai aussi en moi la tendance à immobiliser autour de moi la vie. J'aime pour cela les choses immuables, les choses qui sont toujours là et qui ne changent jamais. La pierre est immobile. La terre, par contre, se meut, elle ne m'inspire aucune confiance. J'attache de l'importance à la solidité. Le train passe sur un remblai ; le train n'existe pas pour moi, je veux seulement construire le remblai ». Il fait des efforts violents pour faire refluer le temps, pour revenir à ses souvenirs d'il y a quinze ans et faire des mouvements en cercle pour ne pas « s'éloigner de sa base », pour ne pas se déraciner. Le temps s'est vraiment pour lui effondré en entier : jusque dans son vocabulaire, il remplace « quand » par « où ». « Le temps est arrêté... Le temps se casse », dit un autre. Il est tout surpris en regardant l'aiguille de la pendule : elle est là, puis elle fait un saut : mais n'est-ce pas alors une autre aiguille ? se demande-t-il. Un malade de Gilbert Robin allait jusqu'à haïr le temps : un jour, pour le tuer, il tire un coup de revolver sur sa montre. Nous avons souligné plus haut l'ambiguïté de l'enracinement. Si nous avons insisté aussi longuement sur une description pathologique, c'est qu'elle met dans une évidence parfaite la limite où tend une conduite de refus du temps et de la vie. A un certain degré, ce refus est mortel. En deçà, à chacun son destin : que deviendraient les voyageurs s'il n'y avait pas des spécialistes qui ne s'intéressent qu'aux remblais ?

D'autres malades que les schizophrènes ont le sentiment que le temps ne dure plus : celui-là se forçait à tricoter pour le sentir avancer et le pousser, pour ainsi dire, maille par maille (Strauss). Tous les aspects de l'élan vital sont si bien solidaires que les mêmes perdent à la fois le sentiment de la plénitude de l'espace, celui de l'objectivité du réel, et l'affectivité. Brisé notre élan, celui du monde autour de nous est brisé aussi pour nous, et les moments en battent comme les dernières secousses d'un mécanisme prêt à s'arrêter. Ces malades de la durée cherchent parfois, comme les malades voisins de l'espace, à en rattraper l'inépuisable continuité par des artifices impuissants et épuisants. L'obsession est un effort pour la rejoindre par la répétition. Elle peut prendre la forme précise de l'obsession du temps. Un malade

de Gebstattel [1] se dit à chaque geste, à chaque instant : voici une seconde, et puis une autre seconde, une troisième, etc... Mais quand il a bien compté ses atomes de durée, il conclut que le tout n'a aucun sens, et cherche à se suicider : n'est-ce pas l'image grossière de ces vies qui précisément ont refusé de se donner un sens ; elles s'acharnent à rythmer leur ennui de divertissements qui n'arrivent pas à remplacer, par leur somme, l'élan joyeux qui leur donnerait une direction aimée et maintenue. L'un s'attache à la menue poussière des faits divers, au goût du jour, à la dernière pointe de la mode ; l'autre à la minutieuse exploration des affaires d'autrui ; un troisième à des espoirs au jour le jour, à des calculs à la petite semaine, au brouhaha de ses impatiences et de ses préoccupations. Cette agitation, que les auteurs spirituels condamnent dans l'inquiétude du lendemain et dans le tumulte des « voix du monde », ressemble à l'agitation des fiévreux et des obsédés ; elle survient quand se relâche l'élan spirituel. Il y a dans celui-ci une force qui simplifie la vie en l'épanouissant et qui, par la portée qu'il lui donne, la détourne de se dissiper en paillettes de temps.

Notre comportement dans chacune des trois dimensions de la durée varie du tout au tout selon l'attitude fondamentale que nous prenons à l'égard de l'élan temporel.

La vie se propose à nous comme avenir créateur : la mémoire est un savoir révolu au service de l'avenir ; le présent, le point d'élan de l'action vers son avenir [2]. L'avenir n'est pas étranger à l'espace : il est « largement ouvert » devant nous, nous propose des « horizons » plus ou moins vastes. Je vais à lui, à partir du désir, dans une série d'attitudes où s'exprime mon comportement primitif devant la durée.

L'attente comporte toujours un malaise, car elle suspend la vie et menace l'avenir. Elle nous arrache au merveilleux automatisme de l'instinct pour nous jeter dans un monde nouveau, où l'insécurité est la rançon de la promesse. L'instinct lui résiste longtemps : l'enfant ne sait pas attendre, ses désirs exigent satisfaction immédiate. De ce point de vue, toute l'éducation est apprentissage de l'attente. Si je suis habituellement en confiance avec la durée, parce que je la crois inspirée d'une intention bonne, ou par surabondance de vie, l'attente indéterminée est plus allègre qu'anxieuse, et l'attente inquiète ne va pas jusqu'à disloquer mon équilibre. Inscription de l'obstacle en filigrane de la durée, elle me stimule et m'accroche au réel en dictant ses limites à l'impétueuse espérance. Que, par contre,

1. Cité par MINKOWSKI, *op. cit.*, p. 325 s.

2. *Ibid.*, p. 72 sq.

je flotte passivement dans ma durée, et voilà l'attente qui devient insupportable, jette le désarroi dans tout le psychisme. Tantôt elle éclate avant terme : on a montré expérimentalement qu'elle était à la source de la décharge émotive [1]. Ou bien elle accapare la vie, comme chez ces êtres jamais fixés qui traînent leurs années à attendre un mariage, une occasion salutaire, le changement miraculeux de condition qui leur permettrait enfin d'amorcer ce redressement, cette initiative qu'ils reculent sans cesse. Parfois elle simule un véritable amour de l'avenir, comme dans l'élan enthousiaste vers l'utopie ou vers la réussite : mais je n'aime alors l'avenir que contre lui-même, avec le secret espoir de le fixer un jour comme un passé qui ne laisse plus de surprise, et permet le repos : faux croyants, faux révolutionnaires, faux conquérants, ces candidats aux paradis immobiles. Sur un psychisme encore plus détendu, l'attente se peuple de malheurs et catastrophes, et devient plus épuisante que l'activité même. Peu importe que l'événement, chaque jour, démente ces anxieux : ils ne sont précisément plus capables d'établir un lien d'expérience vivante entre les divers moments du temps. La même transmutation en une masse hostile d'un temps dont ils n'attendent plus rien est à l'origine du délire des persécutés.

Au-dessus de l'attente est l'espérance, plus généreuse que l'attente, parce qu'elle renonce à la détermination des espoirs immédiats et des calculs inquiets pour offrir une large confiance inconditionnelle à un avenir accepté comme foncièrement bon. Elle implique un acte de foi métaphysique dans la qualité et dans la signification du temps, et, par lui, un désarmement intérieur, un abandon apaisant et actif. Nous surprenions notre schizophrène, tout à l'heure, à dresser une inépuisable nomenclature de sa durée. Précisément, « l'inventoriable est le lieu du désespoir » [2]. Au sommet de l'espérance, le croyant rejoint la prière qui n'est pas d'abord, comme beaucoup le pensent et la pratiquent, l'exposé des intentions particulières, mais une adhésion à l'intention totale de l'avenir : FIAT *voluntas* TUA. Il ne nous appartient pas, dans le cadre de ces recherches psychologiques, de pénétrer plus loin dans la spiritualité de l'espérance [3]. L'épreuve montre quelle force puissante elle constitue pour la guérison de l'angoisse, de l'agitation, de la dispersion, de la pusillanimité, en un mot pour l'unification et la paix intérieures.

Que retombe l'élan vers l'avenir, et c'est la durée entière qui s'effondre, s'éparpille ou se cristallise. Le vieillard nous

1. Mlle MORAND (Année Psychologique, 1914-1919). Cf. encore JANET : *l'Évolution de la mémoire et la notion de temps*, p. 133 s.

2. Gabriel MARCEL : *Etre et Avoir*, p. 148.

3. On lira les admirables pages de PÉGUY dans les trois *Mystères*, et l'ouvrage ci-dessus de Gabriel MARCEL, p. 110 s., p. 135 s.

offre, autant qu'il est possible à l'état normal, le cas d'un homme sans avenir. La première fois qu'il s'impose à la conscience, le vieillissement y jette le désarroi et la détresse. Puis une adaptation se fait : le vieillard vit dans un présent sans propulsion, qui se fige peu à peu sur lui-même, et statufie ses souvenirs dans une sorte d'allégorie idéalisée et dressée en accusatrice maussade contre le présent qui se refuse. Seule la foi vivante dans un avenir au delà des derniers délais de vie, qu'il soit attendu de la mémoire des hommes ou d'une promesse d'éternité, est capable de lutter victorieusement avec cet amortissement de la vie. La marche à l'avenir est tout à fait arrêtée chez le schizophrène : « Il y a en moi comme une sorte de routine qui m'empêche d'envisager l'avenir, déclare le malade déjà cité de Minkowski. Le pouvoir créateur est aboli en moi. Je vois l'avenir comme répétition du passé ». Un jour, il a essayé de ne rien faire de la journée, ni bouger, ni même uriner, pour établir un tampon entre le passé et l'avenir. Il voulait empêcher le temps de couler [1].

Dans une durée pleine, le présent n'est pas un point mathématique instantané. Ce présent étroit, c'est celui de l'agitation maniaque, rafale d'actions sans déploiement dont la vivacité se résout sur place. Le présent vivant est un étalement vécu, gros de mémoire vivante et de promesse d'avenir. Affirmation du *je* dans son actualité, il est en même temps le rappel de son épaisseur d'expérience et de sa capacité créatrice. On se le figure très insuffisamment comme un lieu de passage ou le zéro d'une graduation. Il est plus même que le point d'impact sur la réalité de l'élan spirituel. Il commande une sorte d'« horizon temporel » [2], dont la richesse est comme l'ampleur du regard qu'il jette autour de lui. Cet horizon est très restreint chez les êtres primitifs et les arriérés ; il ne dépasse pas vingt jours d'arrière en avant chez le débile mental, qui vit avec ce qu'il a sous la main dans le flux concret de sa conscience, incapable de prévoir ou de s'organiser (de Greeff) [3] ; pour l'enfant même, huit jours de vacances sont un infini, et au delà de quelques semaines ou de quelques mois, « il n'y a rien de lui qui l'attend ». C'est que le présent n'est pas seulement le passage du temps, il exige de nous, pour se constituer, une conduite complexe et un acte offensif. Sans cet acte

1. Cas rapporté dans MINKOWSKI, *op. cit.*, p. 290 s.

2. MINKOWSKI : *op. cit.*, p. 333 sq.

3. De Greeff nous raconte comment l'un d'eux partit un jour de la colonie de Gheel pour se rendre chez lui, en Luxembourg, et rentrer le soir. Il prit la première route venue et fut arrêté près de la frontière Hollandaise. Il avait été le jouet du présent étroit où il vivait : puisque je veux aller à Luxembourg, la route que je prends est la bonne et puisque je veux rentrer ce soir, je rentrerai.

de « présentification », comme l'appelle Janet [1], le moment qui passe ne naît pas à la réalité, il glisse sous la conscience somnolente et reste perdu pour l'avenir que nous forgeons. Les êtres qui n'ont pas de mémoire, tous les affaiblis, les névropathes, n'ont pas de présent. « Le présent me fait l'effet d'un intrus », déclare l'un d'eux. C'est en effet un intrus exigeant. Il veut, pour être, et il veut être un renforcement de l'action avec le concours de toute l'ampleur personnelle. Il est le pont vivant où l'éternel s'incarne en existence historique, où le choix nous fait hommes tout en poussant le monde. Si la réponse fléchit ou se fait attendre, c'est alors que se forme, en pellicule de l'actuel, l'illusion du « déjà vu » ou plus exactement du « déjà vécu ». Janet l'appelle plus justement peut-être un « sentiment de non-présence ». A sa limite morbide, il aboutit aux sentiments d'irréalité, de vide, de négation de soi.

Paulhan décrit [2], sous le nom de « présentisme », une « prédominance excessive, dans l'esprit, de l'état présent quel qu'il soit ». La notion est très voisine de celle de primarité. Elle désigne un présent qui, au lieu de s'organiser avec ampleur sur la poussée de l'avenir, au sein de l'élan vital, se replie sur lui-même et tourne court. Cet engorgement de la durée entraîne un certain nombre de conséquences. Les émotions, les idées et les paroles gagnent en chaleur, donnant une apparence de franchise qui ne correspond pas toujours à la réalité. Paulhan relève encore de l'emportement et une tendance générale à l'exagération ; de la versatilité ; de l'injustice par trop grande impulsivité du jugement ; de la crédulité et de la naïveté ; de la gaîté et une vivacité superficielle ; de l'étourderie et de la frivolité ; une certaine forme de bonté, de générosité et de courage qui tiennent plus de l'impulsion que de la vertu, et vont parfois jusqu'à l'extravagance et à la témérité. La passion ou le génie apportent à cette tendance une ferveur impérieuse, qui brûle de faire jaillir de l'instant un infini de jouissance, une lueur fulgurante d'éternité, un *toto simul* intensément vécu et aussitôt consumé. Psychologiquement, ces poussées passionnées peuvent atteindre de hauts degrés d'exaltation. Mais dans son allure commune, le présentisme n'est pas un achèvement de la présentification. Il ne rend pas *plus* présent l'état qui s'empare de l'esprit, il le laisse déchoir au contraire du présent plein, tendu sur une ample perspective, au présent coupé, au présent étourdi qui se retire du temps : ce sont aussi bien d'ailleurs des souvenirs ou des

1. *Obsessions et psychasthénie*, I, p. 481 s. et *L'Évolution de la Mémoire et la notion de temps*, ch. III sq.

2. *Le Présentisme*, Revue Philosophique, 1924 ; *L'influence psychologique et les associations du présentisme*, Journal de Psychologie, 1925.

utopies qui peuvent ainsi entrecouper l'attention de l'esprit [1]. La psycho-physiologie confirme l'analyse caractérologique. C'est l'activité totale de l'esprit, soutenue par le jeu des centres corticaux supérieurs, qui constitue le présent. Ceux qui ne vivent que dans l'immédiat, tout à leur geste ou à leur sensation du moment, sont des asynergiques soumis à la poussée anarchique des centres nerveux inférieurs [2].

Le passé n'est pas seulement un secteur du temps, c'est une certaine manière de vivre dans le révolu. Porté sur le mouvement du temps créateur, il joue plusieurs fonctions. Ou bien il apparaît comme le lieu des renoncements nécessaires à la croissance de l'arbre vital, protégée par l'oubli volontaire contre la profusion de l'expérience ; ou bien je le saisis comme du dépassé, ou de l'« à dépasser »[3], sur lequel je n'arrête mon attention ou ne prend appui que pour me détourner de le répéter sans un renouvellement, pour me garder de subir son envoûtement sournois ; ou enfin je le goûte dans son unicité, sur le film de la durée vécue, enveloppé de ce charme légèrement dramatique que lui donne le regret quand le regret ne se charge pas de désespoir : mais ce que regrette le regret, ce n'est pas ce qui en lui est passé et proprement révolu, c'est la richesse d'espérances qui le gonflait alors de sève et que je retrouve dans mon souvenir, libérée des inerties du présent. Le remords est une variante de la seconde attitude ; le passé y nourrit, avec la conscience malheureuse du péché, la conscience résolue d'un mieux-être, ou bien il n'est que remords, une seconde mort maussade doublant la mort de la faute par une faute contre la grâce du temps. Ainsi, le passé créateur est toujours vécu dans le mouvement de l'avenir : formes émouvantes de la mémoire, émouvantes, et non accablantes. Le souvenir-objectif, le souvenir-savoir est à peine du temps vécu. Il n'accable ni n'émeut : il n'est plus qu'utilité. Au delà de cette zone morte s'établissent les consciences accablées du passé. Les unes le sont avec satisfaction, elles se complaisent à le maintenir aussi longtemps que possible tout proche de leur présent, et à vivre de sa désolation plus qu'elles ne vivent dans l'actuel ou dans l'attente. Cette tendance est maxima chez les

---

1. PAULHAN cite Gourmont sur Lamartine : « Il n'aima jamais vraiment que dans le passé, que dans le souvenir, et ne sut jamais, dans sa perpétuelle mobilité, se donner au sentiment présent. Il se détachait du désir réalisé, dont il n'éprouvait bientôt que lassitude, pour tendre indéfiniment les bras au chimérique bonheur futur ».

2. Notamment de petits cérébelleux. Cf. WALLON : *Stades et troubles du développement psychomoteur*, p. 217.

3. MINKOWSKI, *op. cit.*, p. 142.

émotifs secondaires (ES de Heymans) [1] : s'ils sont actifs, l'afflux du passé donne de l'étoffe et de la résonance à toute leur création ; s'ils ne le sont pas, il vient encombrer le premier plan de la conscience avec ses rêveries, ses attachements obstinés, le poids mort de ses habitudes et de ses stéréotypies, ses rancunes et ses rancœurs. Cet encombrement s'aggrave encore dans les états de faiblesse, notamment chez les psychasthéniques [2]. Strauss et Gebsattel ont mis en évidence l'emprise presque absolue du passé dans la mélancolie : la certitude d'une catastrophe immédiate, les idées de ruine, d'indignité, de culpabilité, l'hypocondrie, toute cette sinistre débâcle est le produit d'une conscience qui se brise sur un barrage absolu de l'avenir, et reste seule avec les forces de mort qui marquent de leur signe chaque épave de son délire.

Les servitudes du temps sont telles que la conscience cherche obstinément à le vaincre, à le nier ou à le tourner, comme un animal enfermé dans une cage dont il n'arrive pas à trouver le défaut. Sitôt cependant échappe-t-elle au rythme que la durée incarnée bat sur le clavier spatio-temporel, elle entre en angoisse. Stern a noté des phénomènes de frayeur caractérisée chez l'enfant, devant un son prolongé, même s'il termine une mélodie agréable. L'adulte éprouve une détresse semblable devant un son qui se survit indéfiniment, comme un sifflet de chemin de fer dans le lointain : c'est qu'il nous tient dans une attente sans avenir, sur l'étalement d'un présent sans signification, il nous laisse frôler le vertige de la mort du temps. Pareil est l'effet de la monotonie sur les âmes faibles. Les forts la supportent, ils en exultent même quand ils y reconnaissent la répétition interminablement généreuse d'un acte d'amour ou d'accueil : qu'on songe à la vie du moine, à la valeur que prennent pour l'homme de foi le chapelet ou les litanies, à la ligne monocorde du grégorien, à la répétition par l'amant des mots élémentaires de l'amour, à la beauté du désert, de la plaine ou de la mer. La contemplation ne se lasse pas de revenir et revenir sur elle-même, car elle ne répète jamais, et approfondit chaque fois [3]. Mais que rien ne soutienne

---

1. L'enquête de Heymans classe à l'égard de l'attention au passé, en tête les passionnés (EAS), puis les sentimentaux (EnA S), et au tout dernier rang les nerveux (EnAP). Mais elle ne différencie pas la qualité de cette attention.

2. JANET : *Obsessions et psychasthénie*, p. 437.

3. Kierkegaard a écrit la métaphysique moderne de cette répétition vivante de cette réaffirmation perpétuelle de l'éternel dans le temps. Le thème du recommencement est un thème central de l'inspiration de Péguy, et le rythme même de sa prose.

le retour apparent des thèmes et des excitations, et un engourdissement se saisit du psychisme entier : la conscience entre en ennui. Dans la répétition, elle flaire le néant, le nivellement absolu de la mort. « Mal de la durée trop longue et de l'existence trop vide »[1], regrets et aspirations informes dans un présent sans présence, l'ennui est un affaissement général sans effondrement de la durée, le poids morne d'une existence que ne traverse plus la création, et qui cependant n'en a pas été encore disloquée. A mi-chemin entre l'action et le désespoir, il n'est pas encore la perte de toute espérance, il est l'absence de l'espérance, avec le sentiment éperdu et aveugle de ce vide. Il peut flotter comme un fantôme dans une surabondance d'activités, si ces activités tournoient sur un cœur sans élan. Il est précisément la mort de la conscience émouvante, celle qui se fait une joie d'un brin de paille, d'un regard d'homme, d'un matin frais, parce que sa générosité éveille et multiplie la générosité des choses. Reflet funèbre de l'éternité sur l'étang de la mort, il réalise un étalement sans histoire, sans existence, sans promesse ; non pas encore le dam ou le refus de l'être, mais son éclipse interminable et inquiétante. Accuse-t-il un trait spécial de tempérament ? Mais bien que les actifs condamnés à l'inactivité y soient plus sujets que d'autres, il ne semble attaché à aucun tempérament particulier[2]. Il est significatif qu'il n'apparaît pas dans les états de dépression graves : les mélancoliques ne s'ennuient pas ; ils restent sur leur chaise et ne demandent rien. Renan disait des Bretons qu'ils rêvent trop fortement pour s'ennuyer. Il faudrait donc chercher l'ennui dans une zone intermédiaire, du côté de cette agitation légère qui marque la première dispersion de l'esprit, quand au lieu de ramasser sa durée et son action, il commence mille choses qu'il ne mène pas à bonne fin[3]. Il serait alors la perception de la durée qui se défait par une conscience encore presque saine : d'où son caractère suraigu et angoissant.

La conscience utilitaire de la durée est une autre manière, comme elle dit à son insu si justement de « tuer le temps ». Pour se débarrasser de l'angoisse du temps, elle stérilise la vie personnelle à sa racine. Son indice révélateur est l'intolérance du loisir, c'est-à-dire du temps vécu dans sa plénitude et son abandon. Il n'est pour elle que « temps vide » ennui absolu, et elle n'a qu'une passion : échapper à son emprise désœuvrante en truffant

1. JANKELEVITCH : *L'alternative*, Alcan, 1939, p. 126 s. Cf encore TARDIEU : *L'ennui*, Alcan, 1913.

2. LE SAVOUREUX : *Ennui normal et ennui morbide*, Journal de Psychologie, 1914.

3. JANET : *La pensée intérieure*, p. 324.

les moindres intervalles de durée de fins objectives, d'occupations. Il s'agit pour elle d'occuper le temps précisément, pour en refouler la protestation. C'est une conscience encombrée, elle-même préoccupée, haletante, et soucieuse quand même des arrêts qui menacent de la laisser seule avec soi. C'est elle qui a inventé une certaine américanisation de la vie, l'agitation urbaine et les cinéacs pour fuir les dernières occasion de solitude. Elle est proprement occidentale [1].

Il appartient à la métaphysique d'établir si le temps peut être transcendé dans une conquête ou dans une réception de l'éternité. Nous n'avons ici qu'à relever les incidences psychologiques de la croyance à l'éternité ou mieux encore de ce qu'on peut appeler la conduite d'éternité. Elle n'équivaut pas à un inventaire indéfini, ou à une inflation du temps dans le sens de l'énormité, comme en présentent des malades d'asile. On a décrit sous le nom de syndrome de Cotard le délire de certains mélancoliques qui s'accusent d'avoir commis tous les crimes, causé tous les malheurs dans tous les temps, si bien qu'ils ont amené par leurs excès la fin du monde ; l'univers a dès maintenant disparu ; ils sont condamnés à souffrir toujours et partout, dans tous les siècles et dans tous les lieux, ils subissent la damnation éternelle. Le paralytique général fait aussi, mais sur le mode heureux, un délire du colossal où il pousse à l'énorme toute affirmation d'existence. Dans un cas comme dans l'autre le temps n'est pas transcendé mais gonflé jusqu'à la monstruosité et dans une seule dimension, celle du passé mort, qui devient alors omni-catastrophique ou statiquement énorme. Une perpétuelle négation du présent n'introduit pas plus l'éternité dans le temps, comme le feint l'« éternisme morose » [2] de ces peureux de la vie qui croient la transcender en déconsidérant chacune de ses générosités. Celui qui croit à l'éternel vivant, tout au contraire, y croit comme à la présence transcendante mais toujours proche d'une promesse positivement infinie. Ce n'est plus seulement l'avenir qui tire en avant le temps créateur, c'est le supratemporel qui aspire le temps tout entier vers une quatrième dimension du temps. Elle n'est commensurable à nulle autre mais s'il faut la comparer, elle est plus proche parente de l'avenir que du

1. « Il peut nous arriver de n'être impressionnés ni en bien ni en mal. Un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accents qui se perdent dans le silence : espèce de contradiction terrible d'une âme qui se révolte contre l'inutilité du néant ; jeux accablants dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrents, il en résulte d'horribles affaissements, d'indiscibles mélancolies pour lesquelles le confessional n'a pas d'oreilles ». BALZAC : *Le lys dans la vallée.*

2. Le mot est de Jean GUITTON : *La justification du temps*, Alcan, 1941.

révolu. Celui qui rend à cet au delà du temps un hommage raisonné, son passé se transfigure en recueillement et en détachement alternés, son présent se gonfle d'engagements absolus et de recours invisibles, son avenir se dilate en espérance inconditionnée et en maturations qui ne déçoivent pas. L'éternité n'est pas un objet établi au-dessus de lui, ou au delà de sa mort d'homme ; en elle, il vit, se meut et existe. Pour l'avenir qu'elle offre à tout le passé, par la responsabilité infinie dont elle charge l'instant, par l'immensité dont elle transfigure l'avenir, elle emporte le sujet dans le plus puissant pathétique de la temporalité. Toute sa conduite en acquiert une continuité, un élan, une fermeté dont le psychologue ne peut pas ne pas tenir compte : car de même que les chrétiens le disent de l'extrême-onction pour les maladies du corps, il est une manière de vivre le temps qui prévient les maladies de l'esprit aussi bien qu'elle prétend purifier les péchés du cœur.

Cette expérience de l'éternel peut, chez des natures singulièrement ouvertes à l'émotion sensible, s'opérer à travers une sensation vive et fraîche qui, dans une brusque fusion d'un souvenir et d'une perception mystérieusement apparentés nous détache, par un miracle léger, de la servitude avilissante du temps. On connaît les exemples célèbres de Proust : la saveur d'une madeleine trempée dans une cuillérée de thé, une cuiller cognée contre une assiette, les pieds posés sur deux pavés inégaux suffisent à ouvrir le paradis intérieur : « une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps »[1]. L'inquiétude de l'avenir, la crainte de la mort, le doute de soi disparaissent dans cette certitude instantanée et délicieuse.

Mais il faut qu'une sensibilité soit capable d'être profondément blessée par le langage immédiat des choses pour que sa blessure s'ouvre ainsi au cœur même de la vie spirituelle, si futile apparaisse la provocation originelle. Cette capacité de transcender la plus banale des sensations est la marque de l'artiste. Des émotivités plus lentes ou plus superficielles donneront peu de prix à ces éclairs d'éternité colorée et fugitive. Elles chercheront une éternité de secondaires, plus ample, plus persistante, et, si les mots ne choquent pas, plus étalée dans le temps.

1. *Temps retrouvé*, II, 16.

GÉNÉROSITÉ-AVARICE

Avec ce binôme, nous touchons peut-être à la plus essentielle des déterminations psychiques. La matière est l'exactitude même, du moins à notre échelle. Ses lois à peu près rigoureuses établissent dans l'univers cette bonne économie de base qui fait les ménages ordonnés. La vie y introduit les premières mœurs de l'abondance : là où la matière nivelle, la vie fait rebondir ; là où la matière ne fait que troquer sur un fonds qui s'épuise toujours et ne se reconstitue jamais, la vie, la première, crée, accumule et gaspille. Mais elle le fait encore à l'aveugle. La personne donne, pour la première fois, un sens à cette surabondance, en l'éclairant par l'intention généreuse. Elle crée et donne sans compter parce qu'elle porte en elle, sinon de la ressource pour donner toujours plus gros, du moins du mouvement pour aller toujours plus loin. Mais en même temps, elle sait pourquoi elle donne, à qui elle donne, et pourquoi surabondamment. La générosité en est la vertu la plus représentative, elle y paraît comme l'image d'une Infinité créatrice. On serait tenté de dire que la générosité est plus essentielle encore que l'affirmation à la mise en place de l'homme, si l'affirmation consciente n'était pas nécessaire pour donner une racine solide à son jaillissement.

La psychologie rencontre la générosité avant même qu'elle ne devienne une vertu, quand elle n'est encore que la plus grande docilité d'un tempérament aux spontanéités de la vie personnelle. Il existe des êtres qui l'ont reçue comme un don du ciel, par une sorte de grâce vitale. Elle commence à la gentillesse, cette petite vertu de grande race si perdue dans le monde moderne. L'égocentrisme est, dans ces tempéraments, minimum. Ils possèdent à l'état inné cette libéralité qui est comme l'aisance avec laquelle le fruit se détache de l'arbre, le bien de son possesseur, l'acte de son auteur. Devant les choix que leur propose l'occasion, ils vont avec une sûreté de grande race et avec une simplicité d'enfants à ceux qui leur coûtent le plus et qui donnent le plus. Auprès de tant de vertus tendues et disgracieuses, auprès des formes crispées de l'héroïsme et de l'ascèse, ils semblent les ambassadeurs sans

apparat d'un monde plus vrai et non moins exigeant, mais juvénile et naturel jusque dans l'immolation. Leur action donne le spectacle d'une sorte de présence réelle de la fécondité. Ce ne sont pas des inventorieurs impuissants, errant entre des possibles, courant essoufflés après une plénitude qu'ils n'atteindront jamais. « Tu fais trop de choses », disait le Christ à Marthe bourdonnante de prévenances. Ils ne préfèrent pas l'ivresse de l'indéterminé à la modestie du réel. Mais ils ne sont pas, sous prétexte de réalisme, fermés à la plus belle part de la réalité. Ils aiment brasser les choses, les vraies choses existantes, à pleines mains, et dans la contemplation du monde ne se lassent pas de remuer la somptuosité du détail : que l'on évoque la manière de Péguy, sa minutie prodigue, sa joie de sauver dans son Paradis débordant la moindre nuance, le moindre objet, le moindre mot. Klages oppose cette abondance vitale à la sécheresse de l'esprit et de la volonté. Mais on ne peut ainsi la réduire à la profusion d'un psychisme qui n'a pas rompu avec les pléthores élémentaires de l'instinct. Nous avons vu que l'instinct, chez l'homme, tend à glisser à l'égocentrisme et à la pauvreté de la répétition. La générosité reçoit de l'instinct une partie de sa sève. Mais dans son mouvement elle implique une maîtrise de l'instinct, une victoire sur son égoïsme et sur sa raideur impulsive. Elle est inépuisablement multiple, perpétuellement inventive et aventureuse. Aussi les généreux détestent-ils les calculs sur lesquels reposent nos coutumes de bienséance : le donnant-donnant, la stricte réglementation des mouvements du cœur, de l'hospitalité, des rapports humains. Ces usages furent primitivement un hommage discipliné à une certaine grâce de la vie sociale, une technique d'assouplissement de l'égoïsme. Ils sont devenus, avec l'avarice bourgeoise, le code même de la mort spirituelle. Le généreux est mauvais propriétaire et mauvais économe : il préfère donner que posséder, distribuer qu'accumuler, laisser vivre les choses que les conserver, et il serait souvent tenté de faire de l'extravagance et de la prodigalité des vertus, tant il voit honorer autour de lui la médiocrité satisfaite et l'économie sordide. La générosité fait le monde à son image, plus exactement elle y révèle son image latente. Elle ne verse pas pour cela dans l'illusion de l'impulsif, dont on dit qu'il se donne vite, alors qu'on devrait dire qu'il se livre vite, par une sorte de légèreté périphérique, et non par le poids d'une richesse surabondant de l'intérieur. Elle reconnaît sous le monde pauvre un monde généreux, elle le voit par transparence derrière la misère quotidienne, elle lui fait confiance, et ne veut traiter qu'avec lui, sachant qu'à prêter la générosité, on la suscite.

L'avarice dont nous parlons ici est plus foncière que l'avarice d'argent. Elle est une disposition étroite du cœur, une « pauvreté

vitale » (Prinzhorn), une absence de spontanéité et de libéralité, une parcimonie originelle dans la communication de soi. Souvent ces avares essentiels sont des faibles, des malingres, de « petites vies », et s'ils dépensent peu, c'est qu'ils ont peu : d'où cette morosité, sorte de « petites tristesses, de petite avarice morale et physique perpétuelle », dont Janet fait une caractéristique fréquente de l'asthénie. Ils dévalorisent toutes choses autour d'eux, et se font un monde mesquin pour n'être pas accablés par la puissance débordante du monde réel. Il faut classer encore à part certains angoissés. Ils offrent toutes les apparences de la parcimonie, mais ils y sont jetés par une terreur maladive du risque et de l'incertitude, et non par une étroitesse foncière du cœur : souvent même la minutie tatillonne de leur comportement pratique contraste avec une vie de générosité et de dévouement. Hypersensibles et non indifférents, irrésolus jusque dans leurs calculs, ils mettent bien plus souvent leur pusillanimité au service d'une sollicitude inquiète pour autrui qu'au service de leur propre tranquillité [1]. Ces cas réservés, reste l'avarice essentielle que nous visons ici. D'innombrables êtres, à qui la vie pourtant n'a pas mesuré sa prodigalité, opposent aux hommes et aux événements une défiance si radicale qu'elle avoue une attitude de refus envers l'être partout où il rayonne ; plus qu'un refus, une protestation ; plus qu'une protestation, un ressentiment contre sa générosité créatrice. Ils réservent leurs sentiments, ils retiennent leurs actes, ils compriment leurs pensées. Faiblement émotifs, car l'émotivité expose et entraîne, ce sont généralement des inactifs et des secondaires. Ils ne vivent pas seulement à rebours de l'élan spirituel, ils vivent à rebours de la vie même, car, esquissant déjà le mouvement de l'esprit, la vie prime là les risques de la générosité. C'est un des mérites du freudisme d'avoir montré qu'à travers toutes les crises de croissance depuis le sevrage enfantin la vie ne s'épanouit que là où un lâchez-tout hardi sait accepter l'aventure d'un plus-avant avec le sacrifice des systèmes acquis, ou si l'on veut — c'est la formule même de la générosité — l'aventure d'un plus-être dans le sacrifice d'un avoir. Quand l'avarice vitale refuse ce saut, naissent les multiples formes des involutions affectives : repli égocentrique, narcissisme, raideur, esprit de revendication, etc....

L'avarice d'argent n'est qu'une des formes, et non la plus fréquente, de cette avarice plus générale du cœur. Elle se trouve chez les sentimentaux à émotivité faible (EnAS) et s'étend à droite et à gauche parmi les secondaires, depuis les apathiques jusqu'aux flegmatiques. La secondarité, soutenue par l'inactivité,

1. C'est ainsi que ROGUES DE FURSAC : *L'avarice*, Alcan, veut que l'on distingue de l'avarice d'argent essentielle, une « pseudo-avarice pusillanime » qui en est radicalement différente.

les replie sur soi, les détourne du souci d'autrui, et consolide leurs habitudes par la force qu'elle donne aux inerties du passé, la méfiance qu'elle suscite à l'égard de l'avenir, la systématisation qu'elle apporte aux routines. Les avares d'argent sont noyés dans la masse bien plus considérable des avares de soi. Il est peut-être vrai, comme le veulent certains écrivains religieux russes, que leur mal représente le péché principal de l'Occident, spécialement depuis que, de conquérante, la bourgeoisie y est devenue âpre, calculatrice et mortellement ordonnée.

L'avare d'argent est une exception, une sorte de monstre. La vie nous offre, de l'avarice essentielle, une image bien plus banale, celle du parcimonieux dont M. Toulemonde nous a donné un vivant portrait [1]. Il a la passion de l'ordre : ranger, astiquer, boucher les bouteilles, redresser les tableaux, aligner les symétries. Il dépense une imagination débordante à inventer de nouvelles adaptations, qui ne sont pas précisément des inventions, mais des accommodements à une vie moins risquée ou au rendement maximum : tel objet serait mieux placé ici, tel instrument pourrait être mieux utilisé, telle disposition perfectionnée. Il est toujours attentif à ne dépenser en vain aucun capital : économe de bouts de chandelles et de bouts de ficelle, attentif à la seule épargne immédiate qui satisfait sa disposition étroite, dût une économie plus intelligente finalement en souffrir. Il souffre pareillement du gaspillage social ; il éteint les lampes dans les couloirs des hôtels, et s'il reste d'un plat à table, il préfèrera en importuner ses convives que de le voir se perdre tout aussi bien sans utilisation. Il pense avec le dernier sérieux à tirer parti de tout objet usagé, il court aux occasions, dût le plaisir d'acheter bon marché le lancer dans les dépenses inutiles. Il est l'acheteur détesté des vendeurs, le « marchandeur » inlassable, craignant toujours d'être volé, client-type des Prisunic qui ne laissent nulle place à la surprise ni à la folie. Il règle de la même façon jusqu'à ses fantaisies mêmes, possédé qu'il est par la peur de l'imprévu : insupportable voyageur qui se surcharge de renseignements, d'horaires, de tarifs et de guides, vérifie insolemment ses notes et sa monnaie, discute avec les chauffeurs, les garçons d'hôtel, ses voisins de compartiment, toujours aux aguets d'une dépense contrainte ou d'un droit méconnu.

On étonnerait bien des justes et des hommes d'ordre si sous leur plus noble masque on leur découvrait le visage affreux de cette avarice. Ils s'estiment corrects avec la vie parce qu'ils

1. J. TOULEMONDE : *Les parcimonieux*, Journal de Psychologie, 1930. J. Toulemonde oppose la parcimonie à l'avarice, parce qu'il restreint la compréhension de l'avarice à la cupidité de l'argent pour compte personnel. Il faut dire au contraire que la parcimonie est le visage quotidien de l'avarice essentielle dont l'avarice d'argent nous présente un cas particularisé.

n'attendent rien d'elle et ne lui demandent pas de privilèges extraordinaires. Cette modération raisonnable est précisément une conduite insensée dans un monde dont la texture est promesse et surabondance. Son mystère ruisselle autour d'eux d'avances inouïes, de propositions miraculeuses, et ils enfoncent le nez, pour s'y conduire, dans des règlements de voierie. Leurs rapports de stricte équivalence avec autrui, leur garde constante contre la spontanéité, contre la surprise, contre l'énigme, contre l'aventure, contre le geste fou qui ferait éclater leurs univers de calculeux font d'eux, plus que des malingres : le plus odieux produit, peut-être, de la complication des puissances de mort dans une civilisation qui les a multipliées sous de faux noms à l'égal des puissances de vie.

CHAPITRE SEPTIÈME

LA LUTTE POUR LE RÉEL

« Connaître, c'est « s'éclater vers », s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer là-bas, par delà soi, vers ce qui n'est pas soi, là-bas, près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne se peut diluer en moi : hors de lui, hors de moi... La connaissance ou pure « représentation » n'est qu'une des formes possibles de ma conscience « de » cet arbre ; je puis aussi l'aimer, le craindre, le haïr, et ce dépassement de la conscience par elle-même, qu'on nomme « intentionnalité », se retrouve dans la crainte, la haine et l'amour. Haïr autrui, c'est une manière encore de s'éclater vers lui, c'est se trouver soudain en face d'un étranger dont on vit, dont on souffre d'abord la qualité objective de « haïssable ». Voilà que, tout d'un coup, ces fameuses réactions « subjectives », haine, amour, crainte, sympathie, qui flottaient dans la saumure malodorante de l'Esprit, s'en arrachent, elles ne sont que des manières de découvrir le monde... Nous voilà délivrés de Proust. Délivrés en même temps de la « vie intérieure » : en vain chercherions-nous, comme Amiel, comme un enfant qui s'embrasse l'épaule, les caresses, les dorlottements de notre intimité, puisque finalement tout est dehors, tout, jusqu'à nous-mêmes : dehors, dans le monde, parmi les autres. Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons : c'est sur la route, dans la ville, au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes ».

Ces lignes de J. P. Sartre [1] sont de 1939. Quelle distance parcourue depuis le lyrisme de la sincérité avec soi-même dont s'enchantait, vingt ans plus tôt, la dernière génération roman-

1. Nouvelle Revue Française, 1er janvier 1939.

tique ! Il est à penser que, succédant à un siècle incorrigiblement subjectiviste, le XX^e siècle sera dominé par la recherche d'un réalisme de grand air. C'est dans cette large perspective que nous avons abordé le composé humain, immergé en plein univers, gorgé du lait des choses avant même que de s'interroger sur soi. Mais aussitôt nous y avons découvert, face aux choses, une initiative sous pression, douée d'une manière propre d'accueillir les provocations venues des choses et de leur présenter ses réponses. Je me sens être par cet air qui me fouette, en même temps que par ces muscles qui le foulent, par ce monde qui me regarde, en même temps que par ce cœur qui se dilate de sa joie. Le sentiment du réel naît au contact de la résistance que nous offrent les choses, quand nous avançons sur elles, et de la poussée que notre effort solide, corps et âme mêlés, leur affronte. Il est fait de la soudure, ou mieux de la lutte de ces deux élans, incessant combat avec l'ange, qui seul nous assure de la double présence de nous-mêmes à l'univers et de l'univers devant nous. La rencontre n'aurait jamais lieu si l'univers tournait sur lui-même indifférent au sort de son locataire comme la première sphère d'Aristote et la nature indifférente des romantiques ; elle n'a pas lieu quand le locataire veut se suffire au charme d'une solitude repliée. Un homme « éclatant vers » le monde, un monde explosant l'homme au bout de son invention et turbulent d'appels tournés vers lui, ainsi se présente notre équilibre vivant.

Ainsi le présente un examen psychologique plus attentif que les soliloques de l'analyste et la courte objectivité du positiviste. Regardons un organisme élémentaire comme l'amibe. Bien qu'une membrane le cerne, il n'a qu'une ombre de réalité : sa forme se moule sur les accidents du milieu, ses mouvements suivent immédiatement les incitations chimico-physiques du voisinage, et la force vague de l'espèce le dédouble à son gré sans que l'on puisse distinguer générateur ni engendré. Dans la mesure où cet amibe possède une conscience, il est infiniment probable qu'elle ne se précise ni en conscience de soi, ni en conscience du monde. Ces deux consciences solidaires se dégagent encore à peine dans le réflexe et dans l'activité automatique. Mes jambes, l'espace qu'elles fendent, les suggestions de la route, le dessein où j'ai une fois d'une pensée furtive engagé ma marche, font un tout indissociable où je me fonds avec l'environnement dans une sorte de complicité irréfléchie. C'est avec l'activité intentionnelle qu'une distance psychologique nette s'installe entre moi et le réel. Du côté des choses, elle introduit la possibilité du choix, du côté du sujet, la réflexion, et à la rencontre des deux, l'acte libre. Cette distance, qui donne à mon activité du jeu, peut me couper de l'univers. Et cependant elle est faite, tout au contraire, pour m'y unir ,d'un lien plus souple et plus

serré. Il faut pour le nouer que je ne cesse de me projeter vers le monde, et que le monde n'arrête pas d'exercer sur moi, à travers les intermédiaires qui compliquent nos rapports, sa pression stimulante.

Encore faut-il ne pas restreindre abusivement, dès l'abord, le champ du « réel ». La réalité m'investit de front, par le message des objets, et de l'intérieur, par l'expérience de la vie engagée. Il est dans la condition humaine que je ne puisse la saisir complètement qu'en combinant ces deux voies d'approche. La prévalence de l'une ou de l'autre fonde la caractérologie de notre rapport au réel.

EXTRAVERSION — INTRAVERSION

Nous rencontrons d'abord une disposition plus ou moins marquée de l'individu à se tourner vers le dehors. Goldstein décrit sous le nom de « fonction d'objectivation », une tendance très primitive de l'organisme à se réaliser dans le milieu. Cette fonction est à double effet : elle nous adapte et nous situe, elle nous livre et nous sauvegarde, elle nous donne, à l'égard du milieu, avec la possibilité d'une extension indéfinie de nous-même, la distance sans laquelle nous nous perdrions dans cette extension même. Quand elle est altérée par une lésion cérébrale, les malades sont assujettis à la réalité immédiate, et comme comprimés par le monde : ils perdent la spontanéité et la productivité créatrice. Accepter l'espace et s'y camper est la première démarche qui arrache l'homme à la fois à l'impersonnalité des choses et à son égocentrisme naturel [1].

Avec la « faculté personnelle d'extériorisation », Klages [2]

1. Voir GURWITCH : *La fonction de l'organisme d'après Goldstein*, Journal de Psychologie, 1938. Il existe, pour chacun de nous, en réponse aux stimuli extérieurs, des comportements privilégiés dans cette objectivation élémentaire. Par exemple, si on invite des sujets à tracer un cercle dans l'espace, certains le feront toujours horizontalement du bout du doigt, d'autres verticalement par un geste large du bras. D'une position incommode, un même sujet se remet toujours en équilibre par le même mouvement.

2. *Op. cit.*

définit une fonction analogue parmi les trois variables fondamentales du caractère. Nous avons déjà vu à l'œuvre dans la genèse des formes et de l'expression cette force plastique qui pousse la vie à exprimer ses intentions, soit par des processus invisibles et inconscients (endocriniens, circulatoires, etc...), soit dans une représentation visible et consciente. Instinctive, elle joue à plein chez le nouveau-né, elle peut être ensuite renforcée par la volonté. Elle lutte contre une tendance contraire à dissimuler, que l'homme possède aussi en commun avec les animaux. La composante individuelle de ces deux tendances opposées peut varier. Si l'instinct d'extériorisation est faible, le freinage de l'extériorisation développe une aversion pour l'extériorisation : tel est le cas des inhibés, qui craignent par-dessus tout de sortir de leur coquille, et se livrent à la rumination intérieure, rendant très difficile la lecture de leurs sentiments réels. Si le besoin d'extériorisation reste vif, avec un instinct faible, les sentiments s'usent au service de l'expression, comme il arrive dans l'exaltation, l'extravagance, et toutes les formes d'ostentation théâtrale. Il ne faut pas confondre cette faculté spontanée d'extériorisation avec l'extériorisation volontaire, animée par l'estime de soi, qui peut s'y ajouter. Nous ne la décidons pas et la maîtrisons mal. Ainsi prend-elle souvent sa revanche sur des inhibitions acquises : le réflexe de rougeur s'empare de préférence des personnes qui extériorisent le moins, et nos lapsus trahissent nos pensées secrètes. La faculté d'extériorisation ne doit pas être non plus confondue avec la plus ou moins grande intensité des émotions : le bavard peut être faiblement émotif, et le feu qui brûle dans le regard de certains taciturnes ne trompe pas sur l'ardeur qui les consume.

Nous verrons plus loin que cette faculté d'extériorisation n'est pas seulement provocatrice, mais formatrice, capable d'imprégner si fortement le corps même de l'homme de ses images impérieuses qu'elle arrive à le modifier organiquement.

Il revient à Jung [1] d'avoir défini plus nettement encore les deux mouvements primordiaux du moi dynamique (Libido) à l'égard du milieu, dans le couple extraversion-intraversion.

L'*extraverti* est spontanément porté vers l'objet et vers autrui. Ses émotions, quelle qu'en soit la cause : bruit, événement, insulte, surprise, joie vive ou douleur aiguë, sont liquidées régulièrement sur ces voies centrifuges (Lefrancq-Brunfaut). Elles libèrent un flux de paroles, de gestes, d'affirmations et d'activité, par où s'élimine le trouble causé. « Il faut que ça sorte », dit l'extraverti, et il écoule avec fracas la provocation un instant dangereuse. Jung décrit autour de ce noyau primitif

1. *L'inconscient*, Payot, p. 73 s.

un comportement plus complexe déjà. De manières prévenantes et ouvertes, l'extraverti se plie aisément à toute situation, il fait facilement de nouvelles connaissances, il se lance souvent dans l'inconnu sans souci ni méfiance. Son corps déjà traduit cette adaptation par la rondeur des gestes ; les courbes dominent dans l'écriture, et les directions dextrogyres (vers l'avenir, le conscient, l'activité virile). Il a des rapports positifs avec les choses du dehors, il est comme attiré par elles. Il est marchand, ingénieur, naturaliste. Il agit avant que de réfléchir et on le voit plutôt décidé qu'inquiet, et amoureux des plaisirs solides plus que de résonances intérieures. Il est mieux qu'adapté : les situations nouvelles ou inconnues le tentent. Il s'empresse au-devant d'elles, il flaire ce qui germe, ce qui va venir, d'où son goût du neuf, du changement, de la mode, sa désinvolture et son mépris à l'égard de l'établi, du passé. L'extraversion provoque aisément l'agressivité, elle nourrit alors une disposition sectaire et tyrannique : nul n'est aussi intolérant, souvent, que l'enfant de la fantaisie ou l'apôtre de la libre-pensée. Elle produit des intelligences plus sociales qu'intensives. Dans un tempérament peu émotif, elle établit une indifférence agitée, et fait ces hommes partout présents, partout actifs, dont l'insensibilité glace toutes les démarches. Trop de docilité au milieu la met au service d'une sociabilité mouvante, qui fond pour ainsi dire dans le milieu, et produit des êtres sans lisières. On notera la parenté de l'extraverti avec le primaire et le sanguin.

L'*introverti* [1] est marqué, au contraire, par une prédominance de la vie subjective. L'introverti primaire de Lefrancq-Brunfaut, au lieu d'extérioriser son émotion, la garde captive, la remâche, la récapitule, la savoure, la nuance, l'augmente sur place, sans en rien laisser paraître, au moins sur le moment. Il en résulte une tension, qui pourra se liquider en crise ; mais cette crise purgatrice, qui chez l'extraverti est permanente, n'est ici qu'un accident intermittent. Jung décrit l'introverti suivant un dessin plus complexe qui, comme celui de son extraverti, emprunte ses traits à tous les étages de la vie psychique. Caractère hésitant, méditatif, réservé, il ne s'abandonne pas facilement, il est retenu par une certaine crainte des objets, il se retranche toujours derrière une attitude défensive d'observation défiante. Il pèse le pour et le contre avant d'agir, ce qui ralentit ses actes. Sa timidité et son hésitation lui rendent difficile l'adaptation au monde extérieur. Aussi ses gestes sont-ils souvent angulaires et saccadés ; les angles dominent dans l'écriture et les directions sinistrogyres (repli vers le passé, l'inconscient, la mère, la tradition). Peu confiant en soi, il est irrésolu dans l'action. Sa

1. Qu'on appelle aussi intraverti.

pensée, toute subjective, est plus compréhensive que celle de l'extraverti ; mais il lui arrive de se désintéresser froidement du non-moi ; elle devient alors théorique, fantaisiste ou mythique. Il est dénué de sens pratique, manque ses buts. Raide, têtu, il donne volontiers dans le fanatique. Susceptible, souvent amer et caustique, il verrouille sa solitude. Son affectivité est « vissée au moi », tout intérieure, peu démonstrative. Elle cherche l'intensité, non l'extension. Renfermé, indifférent à autrui, il lui montre une froideur parfois rébarbative, bien que son intimité ne soit pas exempte de chaleur et souvent même brûlante. Il tend au secret et à l'isolement. Le monde extérieur n'existe pour lui qu'en tant qu'interprète de son moi, d'où sa grande capacité d'illusion. Il court les risques de la faiblesse, et l'entourage se prive peu d'en abuser, mais il réagit périodiquement par des colères agressives et vindicatives disproportionnées à leur objet immédiat. Artiste et rêveur volontiers, les riches réserves de son inconscient lui donnent de vives facultés d'intuition : l'introversion n'est pas l'intériorité spirituelle, que l'on prenne garde à ce contre-sens ; elle peut dissiper la vie personnelle dans les nuées au lieu de l'affermir en profondeur ; mais elle est évidemment une disposition favorable à l'intériorité, si l'étoffe du sujet s'y prête. Inadapté au réel, l'introverti vit dans un sentiment intérieur d'insécurité, que traduit sa fréquente timidité. La réflexion sur l'acte, interminable, paralyse régulièrement son pouvoir de décision. S'il présente un excès d'émotivité, il est plus vivement blessé encore par la moindre présence que lui demande le monde et se ferme hermétiquement sur une sensibilité douloureuse qu'il console avec des rêves. Son psychisme régresse alors de plus en plus loin, d'abord vers des formes infantiles, puis vers la psyché archaïque collective. Quand la complaisance qu'il porte à sa vie intime trouve la complicité d'une disharmonie violente avec le milieu, il tend à l'insociabilité. Spearman voit dans l'introversion un haut degré de persévération intime. C'est ce que confirment quelques résultats de J. W. Pinard : l'introverti ne se relâche pas aisément, il s'adapte lentement aux changements d'éclairage, trouve difficile de faire deux choses à la fois, a des tentations persistantes une fois la décision prise, reste collé aux problèmes non résolus.

Ce serait fausser la pensée de Jung que d'opposer ces deux types, comme si nous avions à choisir nécessairement entre eux dans un diagnostic. L'introversion et l'extraversion ne sont pas deux tempéraments innés, mais un couple de mécanismes solidaires qui existent tous deux en chacun de nous, et peuvent être tour à tour mis en œuvre par nous. Ils ne deviennent des caractères typiques que par l'habitude acquise de n'en développer qu'un seul, à laquelle nous cédons à vrai dire généralement.

Encore ne pouvons-nous jamais nous débarrasser entièrement de la tendance que nous comprimons. Chacun de nous vit à la fois sur deux plans ; sous le psychisme manifeste s'agite un psychisme latent, inconscient et réprimé. Selon Jung, celui qui est introverti dans le premier est extraverti dans le second, et inversement : le timide met à tout bout de champ « les pieds dans le plat », gaffe, bouscule choses et êtres autour de lui. Il n'y a donc pas de fatalité dans l'introversion et dans l'extraversion. « On ne naît pas extraverti ou intraverti, on devient l'un ou l'autre » [1]. Laissons-là, pour l'instant, les théories encore fragiles proposées pour rendre compte de cette genèse. Elle n'est pas seulement faite de processus individuels. Le miroir, introduit au XVI[e] siècle en Europe sous sa forme moderne, coïncide avec la naissance de la littérature introspective et narcissique. Certains rythmes historiques semblent bien composer ici avec les accidents de la biographie et la poussée des vocations. On s'accorde à constater que si le sujet se fixe trop exclusivement à l'une des deux dispositions les suites peuvent être graves : l'extraverti perd le contact avec soi-même, l'intraverti avec le monde. On trouve chez Lefrancq et Brunfaut des indications heureuses sur les moyens d'endiguer les excès de l'une ou de l'autre tendance et de tirer en même temps de leurs virtualités le meilleur parti possible [2].

L'extraverti tend à liquider immédiatement les ébranlements reçus, par une agitation motrice théâtrale, par un court-circuit de l'émotion au geste parlé ou mimé, qui bloque la résonance intérieure des appels du monde. Déjetée à mesure qu'elle se forme, sa vie spirituelle tend à s'annuler par la suppression de l'intimité où la personne se recueille et se mûrit. Elle se diffuse constamment dans l'impersonnalité du monde des choses, dans le bavardage quotidien, dans cette aliénation toujours renouvelée qu'entretiennent la vie sociale, l'action, la vie privée elle-même quand une intériorité profonde ne les soutient pas. Ce n'est pas l'ouverture au réel qui perd l'extraverti, c'est l'étouffement de l'inquiétude intérieure qui le ferait homme parmi les choses. Aussi bien ne faut-il pas chez lui réprimer l'expression dont il a plus besoin que d'autres, mais lui rendre la sollicitude intérieure qui nourrira sa large présence au monde extérieur.

Lefrancq-Brunfaut soulignent la nécessité d'une culture de l'imagination pour inhiber cette agitation et développer cette résonance, si l'on entend par imagination « la capacité de se représenter complètement les choses, l'éveil spontané et généreux des images, des personnages, des événements, l'invention des

1. RALPH : *Connais-toi toi-même par la psychanalyse*, p. 209.
2. Art. cit.

histoires, des péripéties narratoires, le goût de jouer avec des idées comme des enfants ». La dramatisation mimique de l'émotion est bien accompagnée d'images, mais ces images restent subordonnées aux réactions viscérales et musculaires et ne font qu'illustrer l'émotion, dont elles sont à la fois le reflet et le stimulant. Qu'elles se mettent au contraire à suivre leur cours propre et à devenir simulatrices de l'activité psychique, elles détournent l'émotion de ses manifestations primaires, pour l'intravertir et la spiritualiser dans un monde de sentiments, de plaisirs esthétiques, de réflexion, etc... Une culture littéraire ou esthétique, une vie religieuse, une expérience humaine riche ou douloureuse sont le correctif nécessaire d'un tempérament trop constamment jeté hors de soi par sa nature.

Sur le plan de l'expression motrice, l'extraversion se traduit par un excès de mouvements centrifuges, que peuvent réduire des mesures systématiques d'inhibition motrice. On éliminera par dressage les gestes spontanés incongrus et inutiles, tout en se gardant, avec un émotif, de l'enfermer dans une perpétuelle contrainte, à laquelle il réagirait par repliement et dissonance ; on éduquera la maîtrise volontaire de soi, qui ne devra pas comprimer le cœur même de la personne, sous peine de provoquer, au nom de l'ordre, une désorganisation profonde ; on éduquera l'attention tendancielle par des excercices discordants, comme taper certains coups de la main gauche en faisant des additions de la main droite ; on bloquera le geste trop spontané, en amenant à réfléchir sur l'attitude.

Socialement, un milieu sourd, réfrigérant est un obstacle utile à l'extraversion. L'extraverti devra bien battre en retraite sur ses propres ressources si le milieu laisse son tapage résonner dans le vide, lui refuse une audience trop complaisante.

Si enfin la « vie intérieure » est pour certains une gourmandise dangereuse, c'est elle au contraire qui manque à l'extraverti pour lui donner les perspectives profondes nécessaires à une vie pleine. Tout ce qui en donne le goût doit lui être proposé, dans la ligne de ses dispositions propres, et dans la mesure qu'il peut tolérer.

Ainsi compensée, au lieu du désordre déboutonné et théâtral où elle se déchaîne parfois, au lieu même de cette bonhommie, de ce liant un peu trop facile qui en exprime les formes moyennes, l'extraversion deviendra une sorte de disponibilité et de libéralité d'aisance psycho-organique, qui composera heureusement avec la réserve née des influences introversives.

L'intraversion excessive menace de se développer en jouissance égoïste de soi, en délectations compliquées et en rêveries stériles : des romans imaginaires empoisonnent le sentiment joyeux de la vie quotidienne, des subtilités dissolvantes déprime

le goût du réel et le souci d'autrui. Faute de presser sur la réalité, de s'affermir dans la lutte, la vie intérieure sombre dans une sorte d'asthénie velléitaire qui recule perpétuellement devant l'acte. Lefrancq et Brunfaut appellent *sthénie* la contre-force à développer dans le régime intellectuel, « capacité psychique d'effort efficace dirigé avec ténacité vers une fin à réaliser ». La valeur de l'effort intellectuel, de la lutte contre l'obstacle ont été dangereusement déconsidérées dans la réaction que les premières années du XX^e^ siècle ont opposée au rationalisme et au formalisme des années antérieures : appel à l'intuition inconsistante, à la fantaisie folle de l'imagination spontanée, à la liberté intégrale de l'esprit, autant de menaces pour les vertus viriles de l'intelligence et, par elle, du caractère. Il y a là un mal et un remède sur lesquels l'époque nous convie à insister. En repliant le sujet en deça de l'action et même de l'expression, l'intraversion tend à développer dans le comportement une immobilité figée qui peut tourner à l'obtusion et à la stupidité sommeillante. Il arrive à l'introverti de ne plus même se donner la peine d'articuler ou de terminer ses mots : il parle en dedans, indifférent, au fond, à ce qu'on l'écoute ou non ; comme il l'est à ce que soient ou non réalisées ses idées une fois mises au point, ses rêves une fois rêvés. Sans expression, agissant peu, guindé, l'introverti n'a que trop tendance du même coup à se retirer dans sa coquille, à s'envelopper d'un silence qui risque de tourner à l'engourdissement psychique progressif, celui du malade, du prisonnier, de l'inactif. Il y a donc intérêt à le forcer, pour ainsi dire, dans l'espace par le geste, en développant son activité psycho-motrice. Qu'il bouge, qu'il se promène, qu'il fasse de l'exercice, qu'on lui enseigne la mimique verbale, la danse, les sports violents, qu'on stimule son rythme. L'effet sera double : le mouvement réveille progressivement la conscience engourdie, il insère dans le réel et affronte à l'obstacle la conscience repliée. Il n'est qu'à prendre la précaution de procéder progressivement avec l'émotif, chez qui les premiers efforts d'extériorisation développeront des réactions inhibitrices violentes. Socialement, au contraire de l'extraverti, l'intraverti demande un milieu stimulant, compréhensif. Ce milieu agira sur deux fronts : d'un côté il offre à la tendance introversive un écho accueillant faute de quoi elle se durcira en dissonance ; mais, en même temps, il excite l'introverti, par l'intérêt multiple aux personnes et aux sollicitations qui l'entourent, à sortir de soi, à vouloir le monde et à se vouloir dans le monde. Un milieu incompréhensif, qui le moque ou le rabroue, ou un milieu atone qui l'ennuie et le décourage lui sont au contraire fatals. Toute formation spirituelle qui jette l'introverti hors de lui lui est bonne. « Se perdre pour se trouver » doit

être sa formule de vie. Il lui faut agir, se dévouer, créer, s'oublier dans les choses et parmi les hommes.

L'introversion compensée devient cette réserve, cette distinction supérieure, sans mépris ni maniérisme qui donnent à une personnalité le charme d'une discrétion prometteuse et le recul nécessaire devant l'action. Elle peut alors inspirer des attitudes supérieures de pensée et de vie dont le plotinisme est dans l'histoire des idées le type le plus caractérisé [1].

C'est un lieu commun que l'extraversion domine dans les peuples méridionaux. L'enfance est plutôt, en règle générale, extravertie, notamment de sept à douze ans, la puberté introvertie. Les conditions de vie, la sensibilité et la philosophie commune d'une époque encouragent l'une ou l'autre disposition. Les hommes qui défrichaient la forêt celtique n'étaient pas portés aux complications sentimentales, pas plus que le travailleur qui conquiert durement son pain ou les peuples qui luttent pour leur existence contre des conditions hostiles. Les époques trop riches et trop faciles, les civilisations accomplies, et à fortiori les décadences encouragent au contraire le déséquilibre en faveur de la réflexion ; et celle-ci tourne bientôt à vide si elle ne maintient pas ses relations vitales avec la réalité. Alors naissent les romantismes et les relativismes, qui se délectent de nourritures creuses, pensées sans objets, rêves sans consistance, amours sans but, actions gratuites et univers sans direction.

L'ACCEPTATION DU RÉEL

De la vie en nous à la vie hors de nous des conflits sont inévitables. De multiples discordances affrontent les buts conscients de l'individu, les buts de l'espèce, ceux de l'univers et

1. On trouve chez Pfänder *(Seele des Menschen,* 1933) une analyse analogue à celle de Jung. Il distingue les tendances transitives, où le sujet va vers l'objet pour le dominer, les tendances réflexives, où le sujet revient sur lui-même, et y ajoute les tendances intransitives : par exemple le fait de siffler sans autre besoin que d'exprimer une fonction. Jaensch *(op. cit.)*, différencie, dans la cohérence avec le milieu et la cohérence intime, les deux grandes directions de l'intégration psychique.

ceux des autres individus. Le « principe du plaisir », qui exige la satisfaction complète et immédiate de nos tendances égoïstes, n'est pas seul en cause. Le « principe de réalité » se manifeste souvent en effet par des renoncements intéressés qui ne sont qu'un moratoire concédé par la pulsion égoïste ; il n'est alors, comme on l'a dit, qu'un principe du plaisir amélioré, une arithmétique de la jouissance. Les utilitaristes anglais l'avaient déjà parfaitement définie, et malgré des prétentions de langage il n'a pas été ajouté grand'chose à leur schéma. Mais il y a en nous d'autres sources de pulsion que l'égocentrisme. Le triple univers des choses, des hommes et des valeurs peut nous appeler aussi fortement que l'instinct de conservation, de possession ou d'agression. Freud et Marx ont vigoureusement nettoyé l'emphase creuse d'un spiritualisme décadent. Il est temps maintenant de les dépasser. C'est l'élan personnel tout entier, uni à un élan collectif complice, qui dans l'univers global se cherche des sphères d'épanouissement, et non pas seulement des moments de satisfaction. Le sens du réel, c'est beaucoup plus que la résignation maussade d'un instinct refoulé par un monde qui s'affirme brutalement et sans justification. C'est une aspiration à vivre avec le monde, non pas perdu en lui, non pas simplement parallèle à lui, mais dans un régime d'échanges et d'interpénétration qui dilate de plus en plus la richesse personnelle de vie. Il y entre aussi un sens mesuré de la limite et du possible, qui vient à chaque instant donner à notre action sa portée, sa souplesse, sa sagesse mais il y entre un sens avide de la communion, un désir d'accord et d'ampleur qui corrigent ce que le premier pourrait avoir de trop aisément résigné et passif. Il dit : « Soit ! » et il dit « plus outre ». Une grande partie de nos forces psychiques sont journellement employées à assurer cet accord de concessions et d'avances avec chaque imprévu de la route. De la « fonction du réel » de Pierre Janet à l'« attention à la vie » de Bergson et au « contact affectif avec la réalité » de Bleuler et Minkowski, cette fonction capitale a conquis peu à peu dans la psychologie contemporaine la place capitale qui lui revient.

Il ne faut jamais oublier son double et incessant mouvement : mouvement vers les choses pour nous harmoniser positivement avec elles, mouvement de repli devant des forces supérieures en nombre ou en exigences pour ne pas nous briser sans résultat sur leurs avantages, et pour reprendre appui dans le recueillement de nos forces vives. Bleuler, reprenant et achevant les recherches de Kretschmer, a fortement marqué la solidarité de ces deux rythmes de la fonction du réel. *Syntonie* et *schizoïdie*, faculté de vibrer à l'unisson de l'ambiance et faculté de nous détacher de l'ambiance, souplesse à régler notre conduite sur les exigences de la réalité et aptitude à prendre du recul sur le

jeu des forces extérieures, sont deux principes complémentaires de la vie normale, ils composent l'équilibre de l'action. Quand elles alternent et se soutiennent, comme systole et diastole, elles donnent un style de vie remarquablement harmonieux et efficace. Mais généralement l'une d'entre elles prédomine et marque le caractère d'un trait déjà appuyé.

Cette instabilité s'explique, si l'on considère la lenteur avec laquelle le réel affirme sa souveraineté sur notre action. Le nouveau-né est absorbé dans la chaude et proche atmosphère des sensations qui accompagnent le fonctionnement de son organisme et ses gesticulations élémentaires. Son corps n'est pas encore situé dans un espace solide, ses gestes sont aveugles, sans but, comme arrêtés sur soi. Sa sexualité embryonnaire est non pas à rigoureusement parler autoérotique, comme on l'a dit, mais déconcertée, faute d'un objet extérieur d'intégration. De trois à six mois, il commence à prendre possession de l'environnement. Il peut tenir la tête ferme et par suite coordonner les mouvements de ses yeux. Puis il apprend à se servir de sa main et de son corps, il les porte vers l'entourage. Encore peu dégourdi, il colle à ses premières impressions, il reste comme fasciné par chacune d'elles ; on les voit souvent arrêté dans une passivité contemplative qui fige le regard, le visage et même le corps dans une attitude cacatonique, signe d'une maîtrise imparfaite (on la retrouve chez le débile et chez l'émotif). Jusqu'ici la personnalité naissante est encore envoûtée par le milieu, elle ne réalise avec lui qu'une adaptation partielle, gauche et visqueuse. Elle reçoit le monde extérieur sur deux registres, le mouvement vécu et le mouvement vu : leur accord reste longtemps incertain. A ce moment, l'enfant ne possède le milieu que de la manière dont nous connaissons une grande ville après un séjour trop bref, par zones discontinues qu'il relie mal entre elles. Il n'est pas moins incertain sur la limite qui le sépare du monde. Au cours du deuxième semestre de sa vie, il y fait une irruption massive, notamment dans le monde des hommes. C'est même sur autrui d'abord qu'il identifie les parties notables de son propre corps. Il frappe ici et là de la tête ou du plat de la main pour éprouver en même temps ses propres frontières et la résistance des objets. Mais il ne distingue pas encore sans ambiguïté la réalité environnante de sa réalité propre. Il reste engoncé dans des situations globales et ambivalentes. Piaget [1] a décrit en termes frappants cette ambivalence. Jusque vers cinq ou six ans la pensée de l'enfant est toute mêlée aux choses, qu'elle barbouille de noms attachés à elles, au même titre que leur couleur ou leur consistance. Il y projette ses rêves, et sans les

1. *La représentation du monde chez l'enfant*, Alcan, 1926.

mettre en équivalence absolue avec les événements réels, il fait difficilement le partage entre les deux séries. Il vit ainsi dans une atmosphère semi-magique : des mots répétés par lui de telle manière, des petits rites de son invention doivent déclencher des événements désirés ou redoutés, modifier l'ordre des choses. En échange, il conçoit les choses à son image, il y introduit une conscience, une volonté analogues à la sienne, ou du moins se comporte-t-il avec elles comme si cette conscience et cette volonté les animaient. Cette croyance engendre toute une mythologie artificialiste par laquelle il s'explique leur origine et leurs mouvements. A la faveur de cette confusion de son rêve intérieur avec le réel, la vie imaginaire de l'enfant est profuse et débordante. Mal définie dans ses frontières, elle ne l'est pas moins dans son assiette. Il serait faux de croire que la première enfance vit dans un état de rêve bien caractérisé et homogène. Nous avons dû plusieurs fois atténuer nos affirmations par des formules restrictives. L'enfant oscille entre plusieurs plans de réalité, sans éprouver le besoin de les unifier entre eux ni de les assurer clairement chacun. Le voici qui mime un guerrier peau-rouge. Joue-t-il ? A coup sûr. Croit-il être réellement son héros ? Oui, encore, et cependant pas tout à fait. Son instinct flageolle dans une semi-réalité, toujours plus ou moins mythique, où il ne songe pas à faire la part stricte du réel et de l'imaginaire. A travers cette confusion, l'imaginaire enfantin reste très égocentrique ; l'enfant est incapable de n'y pas apparaître en situation centrale, de s'y déguiser, d'y dépasser ses préoccupations individuelles.

L'action, le contact d'autrui et le contact des choses dialysent progressivement ce monde confus. Vers sept ou huit ans, le sentiment du réel est fortement consolidé. Les contradictions du rêve et de la réalité ont amené l'enfant à décanter et à reclasser ses impressions ; l'animisme recule. A neuf ou dix ans, tout est à peu près en ordre s'il ne s'est pas produit d'accident dans l'évolution. Depuis cet âge jusqu'aux abords de la puberté, l'enfant, et surtout le garçon, passe par une phase extrêmement réaliste, la moins accessible généralement à la vie intérieure. Les choses viennent, prennent leur place l'une après l'autre, avec l'aide des connaissances scolaires. Il brasse à pleines mains ce monde solide, nouveau pour lui.

La puberté est à nouveau submergée par l'imaginaire. La richesse et l'intensité des états affectifs en alimentant la ferveur, le nouveau regard jeté sur le monde lui livre à foison les thèmes neufs et étranges. Il y a des différences notables entre cette imagination juvénile et l'imagination puérile. L'enfant est surtout occupé à prendre possession du monde sensible. Le monde imaginaire qui baigne ses découvertes est un monde de poésie cha-

toyante et familière. L'adolescence est l'âge de la découverte ardente des valeurs. Elle lance l'imagination à la poursuite de l'infini. Elle lui donne des formes moins nettes, moins proches des choses solides, elle la porte aux grandes aspirations vagues et impuissantes. L'enfant ne méprise pas le réel, il sait mal le cerner. L'adolescent, au contraire, est très averti à son sujet, mais il le découvre subitement d'une infinie pauvreté en face du mystère qui l'assaille de toutes parts : la puberté est bien plus que la découverte de l'amour, elle est, peut-être à travers l'amour, l'irruption dans un émerveillement universel où l'imagination se précipite en avant-garde. Dans cet élan, elle risque de se laisser entraîner au mépris de la realité. Un désenchantement non feint perce dans les journaux intimes et dans la correspondance de cette époque : plaintes amères sur la vie quotidienne, révolte systématique contre les cadres familiaux ou sociaux, répugnance à la lutte, idéalisme éperdu, tout ce mal de la jeunesse n'est qu'un accident de route, une crise nécessaire, s'il est contenu ; sinon il compromet tout le processus d'adaptation.

L'âge adulte est l'âge propre de l'adaptation. Mûrir, c'est trouver sa place dans le monde, l'aménager en renonçant à tous les incompossibles, enrichir et assouplir indéfiniment la multiplicité de nos rapports avec le réel. Mais l'accomplissement de l'adaptation est un suicide vital, si l'adaptation joue trop serré. Le mal de la jeunesse est de la fuir, le mal de la maturité de s'y ensevelir vivant, et de tuer, avec la marge d'avenir et d'imprécision qui est une condition de la vie, le germe même de la vie. Il menace au maximum ceux qui portent le plus d'intérêt aux choses (nEAS).

Tous les accidents de cette histoire retentissent sur l'équilibre final de l'individu avec le monde. Mais il est nécessaire, pour bien l'entendre, de lever l'ambiguïté qui pèse sur le terme d'équilibre. Il y a un équilibre de vie et il y a un équilibre de mort.

Nous sommes fréquemment les victimes plus que les sujets d'une adaptation passive et fatale qui tend à nous résorber dans l'immobilité des choses, en deça des conquêtes de la vie. René Caillois, à propos des faits de mimétisme [1], a mis en évidence la tentation qui saisit la vie, à peine organisée, de se résorber dans l'espace ambiant, de se faire physiquement oublier pour échapper au danger et à l'initiative créatrice. Comme l'insecte s'efface sur la feuille en se faisant feuille, sur la branche en se

1. *Le mythe et l'homme*, Gallimard, ch. I.

faisant branche, plutôt que de développer son armure et d'attaquer le danger, nous tendons à nous dissoudre dans l'environnement jusqu'à nous laisser traverser sans riposte par ses provocations. Apathiques devant l'action, conformistes dans les comportements sociaux, nous ne cherchons plus qu'à devenir invisibles à force de banalité, à replier toute avance de nous-mêmes qui nous exposerait à une affirmation dangereuse ou à un renouvellement de notre vie. Cet excès de *consonance* nous engourdit dans une sorte de sommeil vital. Il s'introduit souvent à la faveur d'une souplesse anormale des automatismes sensori-moteurs jointe à une défaillance du contrôle frontal. Il naît aussi d'une santé trop assise, chez « les hommes gras, qui dorment bien la nuit », comme les appelle Shakespeare. On peut enfin le cultiver en usant la résistance vitale par des moyens artificiels, tels que l'alcool des propagandes massives, le piétinement des nerfs par des effets de mise en scène, l'abrutissement insensible par un déversement continu de bêtise et de lâcheté. En dehors de toutes circonstances adventices, il est souvent un simple effet d'inertie vitale et de relâchement spirituel.

Un tel mimétisme psychique est une grave menace pour la vie personnelle. Lefrancq-Brunfaut proposent de le corriger en poussant le sujet à l'affirmation active de soi, à une contre-pression sur le milieu, exercée par les voies mêmes que l'hyper-consonance tend à délaisser. L'intelligence sera entraînée à l'abstraction. Sentir trop chaleureusement le réel, c'est être disposé à lui obéir d'instinct. En vidant au contraire les représentations de leur chaleur vitale, en dégageant, de leur étreinte spontanée, leurs relations non immédiates, on offre à la vie de l'esprit l'exercice dur et tonifiant qui doit l'amener à la vigueur de l'affirmation adulte. La pensée formaliste (mathématiques, logique, science financière, techniques abstraites), force l'esprit à dominer l'intuition et les promiscuités faciles avec les choses pour dominer un instrument construit par lui de toutes pièces, qui ne tient rien du dehors, et oblige le dehors à accepter ses lois. Comme l'abstraction intellectuelle, l'abstraction motrice combat l'entraînement du comportement par le milieu : d'où l'opportunité de développer chez le consonant la faculté de schématisation (automatismes acquis, techniques sportives et mécaniques) et la capacité d'exécuter des mouvements spontanés indépendants (exercices dissymétriques des deux ou des quatre membres, de la voix et du geste, etc...). La consonance affective, moins extériorisée, sera traitée plus en finesse par un développement de l'habileté manuelle, de la dextérité et de la précision des mains et des doigts (pratique des instruments de musique, des travaux d'art ou de précision). Cette discipline fine s'opposera à la diffusion du tonus en vagues émotionnelles

induites par la tonalité affective de l'ambiance. Le milieu social dur et réfrigérant qui convient à l'extraverti convient aussi au consonant, qui en est le cousin. Mais comme il est toujours ballotté au gré des influences extérieures, incapable d'auto-discipline et de conduite ferme, il est nécessaire que le milieu non seulement se refuse partiellement à lui, mais qu'il le provoque à la discipline de l'action : un travail achevé, à objectif bien défini, pour Lefrancq et Brunfaut est la discipline désignée de l'hyperconsonance intime. Si l'hyperconsonant est extraverti, on lui donnera un travail de chef avec responsabilité entière, si minime soit-elle, en rapport avec ses capacités ; l'obligation de commander aux autres, qu'il tend à fuir car elle distingue du milieu et entraîne à lutter contre lui, l'amènera à réagir contre la soumission à l'ambiance.

A l'extrême opposé de cet engourdissement par l'ambiance, qui trouve en nous-mêmes ses complicités principales, le réel a pour fonction habituelle de nous assaillir, de nous secouer, de nous sortir au contraire de l'inertie végétative. Il nous étrille si bien que nous avons besoin à une périodicité rapprochée de nous replier loin de ses prises : c'est ce retrait qu'on appelle le sommeil.

Nous rejoignons ici, d'un nouveau point de vue, la crise centrale de la conscience contemporaine. Toute la psychologie du XIX^e^ siècle s'est fait de la conscience l'image d'une activité purement narcissique et réceptive, repliée sur la digestion de ses « contenus ». En même temps que de violentes réactions historiques bousculaient cette psychologie de rentiers, la phénoménologie a introduit, sur le plan scientifique, l'idée que toute conscience est intentionnelle, prospective, projetée hors de soi dans la conquête du monde. Le repliement excessif de la conscience sur soi est le premier pas vers la désadaptation du réel. La première condition de l'adaptation au réel est un relatif oubli de soi. Il faut se perdre pour le trouver, et pour se retrouver en lui. Cette règle de biologie et de spiritualité s'annonce dès le niveau du mouvement adapté élémentaire. La conscience que j'en ai est toute en avant de lui, penchée vers la fin de la phrase dite, du thème joué, de l'élan commencé. Que j'arrête mon attention sur une phase intermédiaire du déroulement, il se bloque ou s'embrouille. Ribot remarquait que chez le tireur habile qui vise ou chez le chirurgien qui opère, le sentiment réflexif de la personnalité est aboli. Il est tout entier ramassé dans la convergence sur l'acte tout entier, changé en son acte même, aliéné dans la suprême réalisation de soi. Le créateur

éprouve au moment de la création un pareil sentiment d'aliénation, souvent décrit. Faut-il penser que le jeu le plus cruel de la nature serait de nous anéantir au moment précis de notre accomplissement ? Ce serait rendre absurde la longue genèse de la conscience personnelle. La plénitude aussi bien sentie qu'effective de cet état terminal le distingue radicalement de la dépersonnalisation qui accompagne, à l'autre bout, les états de rupture avec le réel [1]. Dans cette dernière le sujet s'éprouve positivement comme loin ou hors de lui-même ; loin d'être concentré dans un acte intentionnel, il n'arrive pas à prendre contact avec le dehors. La conscience atténuée de l'agent adapté n'est pas une conscience défaillante mais une conscience au rythme plus léger et à l'inspiration plus expansive qui tend au dépassement de la conscience égocentrique.

Cette expérience nous aide à comprendre la fonction vitale du travail, qui force l'égocentrisme à affronter les conditions du réel, à se détendre dans la chose faite, à s'épanouir dans l'œuvre. « Pendant une heure et demie, dit un jeune sportif des *Olympiques* [2], qu'ai-je fait sinon accepter ? Accepter d'un cœur mâle et libre, c'est-à-dire consentir avec regret et en approuvant. J'ai accepté que le soleil se cachât lorsqu'il eût gêné nos adversaires, pour se montrer quand c'était nous qu'il gênait. J'ai accepté que le vent soufflât quand il était contre nous et tombât quand il eût été pour nous. J'ai accepté de faire ma partie dans des combinaisons de jeu que je jugeais vouées à l'échec, comme ton Labbé et ton Anglais acceptaient ta tactique en la condamnant. J'ai accepté des efforts et des fatigues que je savais inutiles, comme de poursuivre un homme plus vite que moi, pour la seule satisfaction morale d'avoir tenté tout ce qui pouvait être tenté... J'ai accepté mes lacunes, que pendant une heure et demie j'ai mesurées, ah ! je t'assure, sans que rien m'en soit caché... Nous sommes de l'équipe troisième, ce qui signifie ouvertement que nous jouons mieux que l'équipe quatrième, et moins bien que l'équipe seconde, nous savons cela de l'équipe comme chacun de nous sait que tel ou tel, peut-être plus jeune ou plus nouveau dans l'équipe que lui, est meilleur joueur que lui ; et connaître ici sa valeur, connaître ici sa place, c'est une préparation à connaître la valeur et la place de toutes choses... Ici, pas de victoires morales invérifiables. On est sûr. Pas d'appel de la part des indignes. Cela est : les mots adorables !... Pas de « péchés » contre l'irréel, contre des règles qu'on enfreint sans enfreindre la nature. Mais des fautes contre des règles connues

1. Cf. DUGAS et MOUTIER : *La dépersonnalisation*, Alcan.

2. H. DE MONTHERLANT : *Les Olympiques*, (Grasset) : La leçon de football dans un parc.

en vue d'un but précis — « votre victoire » — et si vous les enfreignez vous êtes battus. Référence continuelle à la réalité. On la touche et on reprend force. La terre est Antée »[1]. Ce qu'est au sportif l'ajustement de son ambition à ses possibilités, de ses forces à l'épreuve, est pour d'autres travailleurs l'ajustement de la technique à la matière, du style au sujet, de la pensée aux résistances du mystère et à l'ordre des idées. Tout travail travaille à faire un homme en même temps qu'à faire une chose. L'expérience moderne de la machine, et plus généralement des techniques, a été capitale pour ramener une civilisation trop verbeuse au sens des nécessités et des résistances, au goût de la solidité : le monde ne peut plus être soumis à nos désirs, à nos enchantements, à nos intimidations verbales Ce serait une erreur de croire cependant que le travail intellectuel exige moins de rigueur que celui qui met en jeu les muscles et les doigts. Mais les hommes sont moins sensibles aux accidents et aux chutes qui n'affectent immédiatement que leur esprit. C'est pourquoi le travail manuel est indispensable à une culture complète. Il est désigné pour corriger toute tendance à fuir le réel dans l'idée floue ou dans la rêverie sans objet [2].

L'heureuse adaptation sexuelle n'est pas moins capitale pour la maturation de la fonction du réel. Il est excessif d'identifier l'une à l'autre : Jung, qui le fit d'abord, reconnaît qu'il y a plus dans la seconde que dans la première [3]. Mais elles sont étroitement mêlées et presque en coïncidence à leur origine, et de cette confusion première subsistent de très fortes solidarités au cours du développement.

En forçant hors de soi la paresse égocentrique, le contact du réel comprime la turbulence du désir informe, le contraint à choisir des dessins précis et limités, à passer du somptueux néant des possibles à la réalité dépouillée et forte du réalisé. Soit impuissance à mener leurs rêves jusqu'à la vie, soit qu'ils cèdent au poids d'une trop lourde fécondité intérieure, certains ne parviennent jamais à se dégager de leur abondance intime, à choisir entre tout ce qui n'est pas encore, à se résigner au jamais plus. Ils restent de perpétuels « rêveurs éveillés » encombrés d'idées irréalisées, de velléités en instance, de rêves errants. Parfois de leurs rangs surgissent de grands poètes ; la plupart

1. Encore KIERKEGAARD, *Journal* (Grasset), 231 : « Pour lui, commencer un travail, c'est devoir quitter son pays natal. Non pas un pays natal chéri, mais, un lieu pourtant sûr et familier. Vers où le travail le mènera-t-il ? »

2. Cf. MOSSO : *Éducation physique de la jeunesse.*

3. Dans leurs échecs comme dans leurs succès. Ainsi se repend-il *(Métamorphoses et symboles de la Libido*, p. 128 s.) d'avoir identifié jadis l'autisme de Bleuler et l'autoérotisme de Freud : il y a chez le schizoïde plus que de l'autoérotisme, la construction d'un équivalent psychique à la réalité.

traînent des vies impuissantes, non dépourvues de séductions, mais toujours inachevées.

Il y a donc dans l'action une sorte de pouvoir réducteur indispensable à notre propre édification. Elle seule débarrasse les chemins de la personnalisation du trop plein de nous-mêmes et de ce que notre présence à nous-mêmes a toujours d'indiscret en même temps que de nécessaire. Nous ne connaissons pas la réalité en l'attendant sur place comme une chose due, ni la réalité du dehors ni notre propre réalité. Nous ne les recevons, l'une avec l'autre, que dans l'effort que nous faisons pour les métamorphoser. « Fonction du réel », « attention à la vie », a-t-on dit pour désigner cette condition centrale de notre assiette psychique. Ce n'est pas assez dire encore, bien que l'œuvre de Janet et de Bergson aillent plus loin que l'insuffisance de leur vocabulaire. « Contact vital avec la réalité »[1], oui : mais ce contact avec la réalité n'est « vital », c'est-à-dire ne me sauve tout entier, corps et âme, que dans une lutte continue pour la réalité. Et dans cette lutte il faut se donner sans cesse et sans compter. Léon Brunschvicg identifiait réalisme et egocentrisme, idéalisme et générosité. Il n'atteignait que ce réalisme anthropocentrique où nous cherchons dans le soi-disant réel un refuge à nos préjugés. Le vrai réalisme est perpétuelle aventure avec l'imprévisible, perpétuelle disponibilité.

A cette lutte pour le réel, nous apportons plus ou moins de forces [2], et selon la réalité en cause, l'étreinte est plus ou moins difficile. Janet a classé expérimentalement ce qu'on pourrait appeler les catégories psychiques du réel, depuis les réalités les plus faciles à « réaliser », à « présentifier », et qui subsistent les dernières chez les impuissants de la fonction du réel, jusqu'à celles qui appellent l'activité psychique la plus complexe et le potentiel qualitatif le plus élevé pour être admises comme telles. Cette échelle n'est pas parallèle à leurs degrés de valeurs, mais à leurs degrés de présence et d'incarnation : ce qui montre bien qu'il faut un effort propre pour maintenir sous la main l'univers où nous nous situons, et qu'il n'est pas le même que l'effort pour nous élever à l'univers vers lequel nous aspirons : il nous faut plus de tension psychique pour « réaliser » les corps que pour réaliser les idées, les actions que les idéaux, le futur engagé et le présent que le passé révolu [3]. La pensée et l'idéal

1. Bleuler-Minkowski.

2. Il faut rappeler ici le rôle de la sexualité, dans l'adaptation au réel (voir plus haut) : l'adaptation sexuelle est peut-être, dès l'adolescence, le point de départ et la clé de toutes les autres ; le moindre faux pas que nous y commettons se traduit par une défaillance du comportement général

3. La dernière échelle donnée par Janet, de la « réalisation » la plus difficile à la moins difficile, donne l'ordre suivant : 1er Les corps ; 2e Les esprits ; 3e Les événements, en particulier les événements présents ; 4e Les actions ;

vivants ne se gagnent qu'au delà de cet effort et à travers lui. Rousseau, nous l'avons déjà rappelé, estimait que l'on ne pense bien les réalités spirituelles que lorsque l'on a su parfaitement penser les corps. Nous trouvons ici une confirmation expérimentale de cette intuition : si la « réalisation » des corps est l'opération qui demande, contrairement aux apparences, la plus forte concentration de nos facultés d'actualisation (et le plus long apprentissage au cours de l'enfance), elle donne à l'esprit, sinon une ouverture, du moins une robustesse, qui est une forme dominante de la santé psychique. Les faibles psychiques se réfugient du côté des réalités de peu de réalité : passé mort, idéaux imprécis, futur utopique ou lointain, imaginations diffuses, pensée sans objet [1]. Ils peuvent afficher dans ces atmosphères raréfiées les plus vastes ambitions : elles leur coûtent moins que de monter l'acte le plus minuscule dans les cadres de la réalité. Ce délirant voulait acheter tous les chevaux du monde entier : il n'est pas plus fatigant, en imagination, d'acheter tous les chevaux du monde que d'en acheter un seul : il est infiniment plus difficile d'en acheter un seul sans erreur à la foire. Il est plus difficile et plus méritoire de construire un État qu'une utopie, de faire marcher une équipe que de mettre en épure la société future, de réussir une vie que de faire servir de nobles aspirations au refus de toute vie possible.

La constitution cyclothymique décrite par Kretschmer [2] est une humeur complexe, centrée sur l'adaptabilité, et pouvant

---

5e Les faits psychologiques ; 6e Le futur proche ; 7e Le passé récent ; 8e L'idéal ; 9e Le futur lointain ; 10e Le passé mort ; 11e L'imaginaire ; 12e L'idée ; 13e La pensée (*Force et faiblesse psychologique*, Cours du Collège de France 1924). Chaque objet de conscience est ainsi affecté d'un « coefficient de réalité » qui représente sa docilité à la présentification (*Obsession et Psychasthénie*, p. 477 s.).

1. C'est en ce sens qu'il faut entendre le dernier terme de la série de Janet.

2. *La structure du corps et le caractère*, Payot. Le lecteur de Kretschmer doit être attentif à une légère ambiguïté de son vocabulaire. Il emploie « cyclothyme » (κυκλος, cercle, θυμος, humeur) pour désigner la disposition en général dont les caractères vont être décrits, qu'elle offre un tableau normal ou paranormal. Quand il veut distinguer les deux derniers plans, il réserve le mot « cyclothyme » aux simples particularités de l'humeur, et « cycloïde » à la constitution cristallisée. Mais cette nuance de vocabulaire ne s'est pas imposée. (Ex. Pierre KAHN : *La cyclothymie. De la constitution cyclothymique et de ses manifestations*. Thèse, Paris, 1909). Le mot a été employé une première fois par Kahlbaum en 1882, puis repris par P. Kahn et Kretschmer. G. Denis parle des « petits circulaires » dans le même sens.

aussi bien embrasser la plasticité flottante de l'hyperconsonant qu'un bel équilibre vital mobile et maître de soi. Elle se présente comme une attitude sociale ouverte : liant et cordialité, gaîté, tranquillité calme, le cyclothyme a toutes ces qualités qui se résument à l'abord en chaleur et simplicité. Mais cette attitude est plus qu'une attitude sociale, c'est une manière d'être avec le monde, avec les choses et les événements aussi bien qu'avec les hommes. On y analyse des composantes de sympathicotonie, d'hyperémotivité, une insuffisance du pouvoir modérateur frontal, mais elle forme cependant un tableau psychique homogène. Les cyclothymes, d'où leur nom, ont en commun de brusques oscillations d'humeur qui alternent des périodes de bien-être hyperactif, instable, brillant, un rien excentrique (pôle hypomaniaque), avec des périodes de dépression morose et d'accablement (pôle dépressif) [1]. Le plus souvent une de ces deux humeurs arrive à dominer l'autre et les sujets se fixent sur un type excité ou sur un type déprimé. Mais si leur comportement en reçoit des allures fort différentes, d'une classe à l'autre il garde la même couleur affective, le même ton vital fondamental. Il semble qu'ils offrent au monde entier leur gratitude et leur amour. Ils ignorent les conflits, les attitudes négatives par principe, la volonté de corriger l'univers selon des formules immuables. Quand ils ont d'eux-mêmes un sentiment accusé, ce n'est pas dans une opposition de leur personnalité au monde, mais dans une sorte de bien-être à vivre dans le monde : vers le pôle hypomaniaque, cette communion avec le monde les fait remuants, influençables, volages, désireux de goûter à toutes les bonnes choses de la vie ; vers le pôle dépressif, elle se teinte d'une nuance éthique : ils ne moralisent pas, mais se font compréhensifs à tous, avec une modestie charmante. Leur intelligence est dominée par l'instabilité chez les hypomaniaques, par l'esprit de concession chez les déprimés. Natures pratiques, ils sont plus sensibles aux possibilités réelles de chacun qu'à l'intégrité des principes : ils n'aiment ni les systèmes ni les dogmatismes. Toutes les qualités qui résultent des grandes tensions psychiques, tout ce qui est suraigu, fanatique, en matière d'opinion ou de croyance,

1. Voir p. 298 la description de ces phénomènes. La constitution cycloïde sert de terrain à la psychose maniaque-dépressive (ou « folie circulaire », identifiée, nommée et décrite par Kraepelin en 1899) : alternance d'excitation maniaque et de dépression mélancolique. La première est une manière d'aborder avec une sorte d'avidité frénétique le monde extérieur (Bleuler), si rapidement que le contact est réduit à un contact instantané, sans pénétration extérieure, sans durée interne (Minkowski). La seconde est une emprise presque absolue du passé. A la différence du neurasthénique, le cyclothymique n'est pas un épuisé nerveux, et contrairement au schizoïde, il conserve toujours, même dans l'abattement, son lien de chaleur affective avec l'ambiance.

leur est étranger. Ils mettent au travail beaucoup de chaleur et d'entrain, mais sans la force d'obstination des schizoïdes. L'hypomaniaque est agité, affairé, entreprenant ; le déprimé : capable, économe et sérieux. Ceux qui poussent ces qualités au plus haut degré prennent le premier rang des commerçants, des (rateurs, des journalistes. Les déprimés ne peuvent devenir des organisateurs et des meneurs, ils fournissent le type des « vieux employés fidèles et consciencieux, aimés de tous » ; mis dans des situations anormales, ils perdent la tête et se découragent. Leur vie sexuelle se présente à l'ordinaire sans incident, simple, naturelle et vive, avec une force de tempérament qui dépasse la moyenne. Leur rythme psychique est accéléré, leurs pensées s'écoulent aisément, avec une tendance au foisonnement en tous sens et à la « fuite des idées ». Leur motilité psychique est continue, sans angles, comme leurs gestes sont ronds. Bleuler parle, à leur propos, d'une « vie en ondes ». Il ne faudrait pas toutefois se figurer ce psychisme comme un simple carrefour ouvert à tous les vents. La syntonie est souvent élective, et c'est à un monde modelé par lui que le sujet adhère : tant il est vrai qu'il nous est impossible de vivre sans nous camper et nous affirmer [1]. Ce qui spécifie le syntone, c'est qu'il adapte spontanément à l'ambiance les perspectives qu'il se choisit. S'il fallait le résumer en deux mots, nous choisirions : bonne volonté et aisance.

Kretschmer ne fait aucune difficulté à admettre que ce type, pas plus qu'aucun autre, ne se rencontre jamais à l'état pur. Plutôt que de le cerner trop durement, il l'enrichit par la description de quelques variétés sous-typiques. La vie courante nous offre une grande quantité de cycloïdes « médiocres ». « L'hypomaniaque alerte » est bavard et prompt ; il a tout vu en un clin d'œil, il se retourne devant toute situation ; volontiers, s'il en a les moyens, entouré de gravures et de bibelots, c'est une tête d'enfant un peu folle. Le « type du contentement tranquille » est paisible, aimé de tous, sobre ; il ne fait pas grand'chose au surplus. Craignant les ennuis et satisfait de son sort, il reste souvent célibataire, ou mène dans quelque retraite une vie de « solitaire bienveillant ». Le « type à sang lourd » est nettement dépressif : studieux, mais lent, timide, vite désarçonné. Le « bavard joyeux » s'entend de loin ; toujours présent où l'on s'amuse, discoureur, aimant le jeu et le vin, il fait en société un élément animé, aimable, superficiel, sans amour-propre, souvent

1. Même dans les cas extrêmes : « Le déprimé ne contemple guère que sa tristesse et l'agité, s'il entend et voit toutes choses, n'y apporte qu'une attention bien fugitive et superficielle » (Dr H. Bouyer et Martin-Sisteron : *L'hygiène mentale et nerveuse individuelle*, Maloine, 1928; ce petit livre est un des meilleurs que l'on puisse consulter sur la prévention des anomalies mentales.

assommant par sa vulgarité fanfaronne et son verbiage. L'« humoriste tranquille » observe en silence les hommes et les choses, de-ci de-là il place un mot exquis, conteur né, il s'anime en société, s'y fait doucement spirituel ; seuls les « purs principes » l'irritent, pour tout le reste il est un ami fidèle et indulgent : il préfère le genre populaire et naturel. Le « sentimental tranquille » a la larme facile, le ton sérieux, il aime la campagne, il est sympathique d'emblée à qui ne réagit pas trop vivement à son sentimentalisme. Le « jouisseur qui tient à ses aises », généralement peu cultivé, petit bourgeois habitué des cafés du Commerce, reproduit les deux types précédents, mais en plus trivial, grossement cordial et plaisantin, le goût du confort domine chez lui toute autre préoccupation ; sa vie est sans élan, sur un arrière-fond prudhommesque. Le « pratique actif », surchargé de travail, se laisse surcharger avec plaisir, il est de tous les comités, infatigable ; il préfère surtout les activités concrètes : médecine, politique, action sociale ; il tire de son activité un sentiment tonique de contentement de soi. On voit la parenté qui unit ces descriptions au sanguin des vieilles écoles, au sanguin et au colérique de Heymans (tous deux *AP*) et au « rond » des morphologistes.

Mais il ne faut pas restreindre les cycloïdes aux « bons gros » dont le dessin trop facile gênerait nos diagnostics. Kretschmer a montré que cette disposition peut produire des types de génie ou du moins de grande qualité. Les artistes cyclothymes offrent un mélange de réalisme et d'humour. Un bon exemple contemporain semble fourni par Georges Duhamel, qui a extériorisé dans Salavin son pôle dépressif. L'écrivain cyclothyme est humanitaire, modeste et naturel, d'une franche honnêteté ; il aime tout être et toutes choses d'une sorte de tendresse enfantine, surtout les hommes et le peuple. Il est épris de bon sens, ce qui parfois l'engage à des jugements un peu « popote » devant des réalités nouvelles et déconcertantes. Il ne connaît pas l'ironie agressive. Les cyclothymes donnent peu de talents lyriques et dramatiques : ils ont une prédilection pour la prose non stylisée et le récit simple ; la poésie y est faite de la coloration exquise, de la richesse et de la chaleur du sentiment ; par contre il manque à leurs œuvres la tension pathétique, la volonté dramatique, la force des problèmes, la hiérarchie de l'essentiel et de l'accessoire. Une bonhommie parfois un peu trop bourgeoise en tient la place. Au pôle hypomaniaque, ils sont savoureux, d'un naturel plein d'humour, mousseux, parfois un peu trop crus et sans-gêne, d'une rondeur populaire où chaque mot prend on ne sait quoi de frais et de drôle (Marcel Aymé dans la note légère, Luther en plus dru). Au pôle dépressif, ils sont contemplatifs, ils laissent venir à eux les choses, les palpent avec tendresse, les disent dans

un langage naturel et simple, avec une prédilection pour les gens simples et la peinture des détails. Leur humour est toujours bienveillant, même dans l'amertume. Dans les arts plastiques, Kretschmer présente comme type Franz Hals : objectivité simple, ou fraîcheur primesautière, ou vie hardie. On peut aussi bien désigner un Chardin ou un Rubens. Les savants cyclothymes préfèrent les sciences concrètes, naturelles et descriptives : Pasteur, Darwin. Ils se ressemblent tous par trois traits : expansion énorme de la surface de travail, grande universalité et mobilité spirituelles ; direction très empirique et visuelle des travaux (« Il palpe trop », disait Schiller de Goethe) ; aversion pour le système, la théorie, la métaphysique. Les chefs et les héros cyclothymes, sauf les « sang lourd », sont des actifs. Au pôle hypomaniaque, ils sont soutenus par un élan joyeux, de la hardiesse, de l'optimisme, un coup d'œil rapide, de l'amabilité, de la souplesse, dans les formes plus modestes ils font preuve de bonhomie, d'entregent, de sens pratique. Par contre ils manquent de fermeté et d'idéalisme : « Le métal cyclothyme, dit Kretschmer, est de consistance un peu molle ». Aussi les grands chefs qu'ils produisent sont-ils souvent raffermis par un alliage schizoïde. On y trouve les « casse-cou » populaires, les grands téméraires entreprenants, les organisateurs de grand style, qui éprouvent le besoin de fonder et de conquérir, plus que d'organiser systématiquement ; les politiciens souples, les médiateurs conciliants. Mirabeau offre un concours magnifique des deux pôles de la cyclothymie : la fougue et la souplesse, le brillant et le tour populaire. De même Luther, « héroïque et enfantin, prophète et bon buveur ».

L'ensemble de notre comportement est donc susceptible de deux orientations de base différentes, selon qu'il est dirigé par une constante égocentrique ou par une attitude objective qui met le moi au service du monde. Ces deux attitudes ne peuvent se définir sans engager une affirmation finale de valeur. Nous sommes pour ou contre le monde, et le choix se mêle ici à l'instinct. Le binôme égocentrisme-objectivité, regardé du côté du consentement du sujet, a été spécialement mis en évidence par Künkel [1]. Il ne recoupe pas le binôme intraversion-extraversion. L'intraversion peut être égocentrique comme dans le narcissisme de l'esthète, ou objective comme dans le recueillement de l'apôtre ou de l'homme d'action ; l'extraversion est tout aussi bien égocentrique qu'objective, chez ceux, par exemple, qui ne s'agitent,

1. *Introduction à la caractérologie.*

fût-ce dans les œuvres charitables, que pour se montrer et commander. L'égocentrique se crispe vite sur l'image de soi ou le but de vie qu'il s'est donné ; lui échappent-ils, son équilibre est rompu ; il se raidit dans le refus de l'échec, ou s'affole. L'homme objectif, en cas d'insuccès, s'adapte, et continue à développer ou à aménager ses buts sans être l'esclave de leurs formules provisoires. Cette aisance dans l'adaptation lui donne au reste un très vaste registre de modulations. Persuadé que ce qui est a toujours raison sur ce qui n'a pu être, il trouve dans les surprises mêmes de la réalité un prétexte à imaginer, à inventer, à vaincre. L'égocentrique est conservateur de son cher moi irritable, toujours dressé en défensive contre un monde dont chaque approche est une menace pour un idéal figé et jaloux. L'homme objectif est disponible, sensible, il est toujours « pour » les avances qui lui viennent du monde, car il sait que la richesse de ses valeurs est infinie et leurs métamorphoses inépuisables. Il ne souffre pas les refus du réel comme des diminutions de son intégrité, mais comme une révélation bonne et l'occasion d'un épanouissement nouveau. Il est joyeux de faire ce qu'il n'avait pas prévu, d'être ce qu'il n'avait pas supposé, de mourir et de se transfigurer à chaque heure, tout en restant fidèle à un monde fidèle. Car il est fidèle. Sa philosophie de vie, comme dit Künkel, n'est pas le oui ou non, mais le « quand même », synthèse d'un renoncement et d'une continuité sous l'égide d'une sorte de confiance vitale, de générosité invincible.

On le voit, l'adaptation de l'homme « objectif » ne vit qu'en se niant perpétuellement elle-même pour se retrouver au delà de ses cendres. Aussitôt acquise, l'adaptation du moment entre dans le cercle de l'égocentrisme et s'automatise en même temps qu'elle se ferme à une adaptation nouvelle. Si cet automatisme reste souple, il tend à faire de l'homme un distributeur de réactions toutes faites, dont les réponses, si hautement machinées soient-elles, étouffent cette source indéfinie et déconcertante de promesses qui anime une personnalité. Aussi bien la disposition objective ne reste-t-elle favorable à la vie personnelle que par l'inquiétude où la maintient le démon intérieur. Les ingénieurs et les pédagogues, les rationalistes et les technocrates de bonne volonté croient parfois répondre à l'exigence personnaliste en proposant une cité où les masses humaines ne seraient pas traitées en troupeau, mais chaque individu exactement ajusté à ses conditions de vie et à ses dispositions propres par l'usage généralisé de l'eugénisme, du carnet de santé, de l'hygiène, de l'orientation professionnelle et du laboratoire de psychotechnique. Loin de nous la pensée de diminuer tout ce que ces utilités peuvent nous apporter de bonheur et d'ordre. Mais force nous est de constater que le type de parfait adapté, musclé

et satisfait, sans imprévu et sans inquiétude, auquel rêvent les plus candides adeptes de l'éducation nouvelle et de la rationalisation humaine, ne s'est pas toujours montré le mieux armé pour les plus hautes tâches de l'humanité. C'est une question préalable — et ni le psychologue ni l'éducateur ne peuvent l'esquiver — de savoir si l'homme est fait pour s'adapter en ce sens arrêté, et s'assoupir, gagner l'équilibre puis la retraite, ou pour être au contraire un perpétuel désadapté, je dirais mieux un perpétuel sous-adapté, trouvant dans cette « sous-adaptation » le « mouvement pour aller toujours plus loin » qui maintient son avenir ouvert. Cette sous-adaptation salutaire, nous n'irons pas évidemment la chercher dans des inquiétudes artificielles ou dans le refus systématique des moyens que nous propose la civilisation. Elle dépend de la hauteur où nous avons placé nos valeurs directrices et de l'amplitude créatrice qu'elles ouvrent devant nos pas. Ainsi peut-elle être indéfiniment entretenue sans l'être au prix d'un ressentiment maladroit contre la santé et la vie. Mais cette harmonie en hauteur est plus aisée à définir qu'à assurer parmi les surprises de l'évolution humaine. Au moment où, du moins faut-il l'espérer, par delà les sanglantes crises de croissance de l'Occident moderne, les améliorations matérielles de la vie et les moyens de vaincre les adversités du sort vont atteindre un développement inégalé, il ne faut pas nous masquer qu'à ce point sensible va porter le plus grave des problèmes spirituels. Il n'est sans doute personne pour vouloir briser la civilisation comme les premiers ouvriers de la grande industrie brisaient les machines. Mais livrée à ses seules ressources, la civilisation est une machine à faire des robots, elle n'est pas une machine à faire des dieux. Il tient à l'homme de décider ou de refuser d'être un dieu, et quel dieu. Les chemins du bonheur, si l'on entend par bonheur le sommeil adapté où s'endort le « meilleur des hommes » dans le « meilleur des mondes », ne sont pas, dès lors, les chemins de l'homme. La passion du réel est une passion déchirante : nous ne pouvons nous fixer ni dans l'adaptation objective qui nous mécanise, bien qu'elle soit utile à son plan, et nécessaire à notre assiette spirituelle ; ni dans le refus de réaliser, bien qu'il prenne quelquefois une valeur de salut métaphysique. Le pathétique du réel est le pathétique d'une tension irrésoluble.

LE REFUS DU RÉEL

Il y a bien des manières de refuser la réalité. A leur origine, on trouve presque toujours un échec affectif, et plus précisément un échec affectif infantile. En même temps qu'un égocentrisme puissant, l'enfant tourne vers le monde d'inépuisables réserves d'accueil et d'affection. Il ne connaît pas l'appréhension objective et froide de la réalité. Toute connaissance lui vient à travers l'aimance. Est-elle rebutée par un mépris, une méchanceté, de mauvais traitements, une indifférence habituelle, ou reçoit-elle un jour une blessure violente d'une honte, d'un dépit qui frappent en lui un point vif, c'est tout le monde qu'il va inconsciemment jeter par-dessus bord pour se faire, loin de lui, une vie repliée et suffisante. Il devient sauvage, rêveur, « dans la lune » ; distrait, il sursaute à l'appel ; il s'irrite et boude pour un rien, délaisse l'initiative et le combat. On le voit rechercher la solitude, les jeux paisibles, ou, dans les jeux communs, les rôles passifs, préférer la compagnie des livres à celle des enfants de son âge. On méconnaît le danger de sa conduite, car il est studieux dans la mesure où les études favorisent le repliement. On le trouve « réfléchi », sans voir que sa réflexion n'est qu'une rumination sur des thèmes pauvres. Il est dès lors sur le chemin de l'autisme, que Bleuler a nommé et défini comme « un détachement de la réalité, accompagné d'une prédominance relative ou absolue de la vie intérieure ». Le narcissisme infantile, qui doit être vaincu par le principe de réalité, aura finalement raison de lui.

Tout ce qui encombre la vie intérieure et la retient sur elle-même favorise cette scission.

Il faut d'abord compter tous les coups de frein trop violents, donnés par le moi conscient, aux aspirations instinctives et affectives. Un refoulement brutal, comme il s'en produit sous l'intimidation d'une éducation trop autoritaire, ne ferme pas seulement la voie à la pulsion qui voulait s'exprimer, il disloque, par sa secousse, tout l'organisme psychique. La conscience s'est soulagée d'un conflit passager, mais elle s'est fait un ennemi qui descend aux profondeurs de l'inconscient pour tramer une

sorte d'aveugle revanche organique. Elle nous a rendu un « service d'autruche » (Jones). Comme ont accoutumé dans l'histoire de le faire certains ministres, elle a supprimé le malaise pour renvoyer la vraie difficulté, aggravée, au ministère suivant. Ces pulsions refoulées cristallisent sur elles les complexes morbides les plus différents. Mais c'est un de leurs principaux effets que de replier sur elle-même la Libido et de couper le sujet avec sa vie de relation normale en l'empoisonnant de sentiments parasites d'infériorité, d'humiliation, de soumission, etc... L'émotion pour un temps contenue revient un jour en force et déborde tout.

L'inactivité (nA) agit dans le même sens en immobilisant les voies centrifuges où peut se liquider l'abondance intérieure. Une éducation trop molle et confortable développe ici les mêmes effets qu'une éducation rigide.

C'est souvent l'inactivité (car en matière psychologique tout est à la fois cause et effet) qui bloque la profusion du désir et compromet jusqu'à l'engorgement le filtrage du rêve par l'action. Cette impuissance à choisir et à realiser est parfois encouragée par une trop lourde richesse intérieure. Marie Bashkirtseff ne savait pas où puiser dans le trop plein de ses élans, et craignait, en retenant l'un, de rebuter l'autre : « En allant en Italie, je ne serais pas à Paris, et c'était une soif d'être partout », écrit-elle toute jeune dans son journal. Ménalque, après s'être enivré des *Nourritures*, ne jette pas le livre, mais, suspendu dans un geste d'extase inachevé, reste sa vie entière perplexe entre trop de bonheurs. Capable de tous les désirs, il est incapable d'un acte vrai, à moins qu'il ne le jette dans un monde de rêve, hors de toute condition terrestre. Il est souvent d'ailleurs conscient, et même hyperconscient de son impuissance : « Tu ne verras jamais exactement bien, se reproche Amiel à lui-même [1]. L'anxiété de l'idéal t'aura fait perdre toutes les réalités. L'aspiration vague et le désir indéterminé auront suffi à inutiliser tes talents et à neutraliser tes forces. Nature improductive qui s'est crue appelée à la production, tu te seras fait par erreur un remords superflu. — Le mot de Scherer me revient : « Il faut s'accepter comme on est ».

Mais souvent aussi la richesse des velléités n'est qu'apparente et leur abondance est une abondance morbide, comme celle de tous les tissus cancéreux quand cesse le fonctionnement normal de l'organisme.

On accuse justement l'onanisme de consolider cette fuite du réel, dont il est en même temps un signe. Chez l'homme, il consacre l'abandon de l'esprit de conquête, chez la femme une

1. *Journal*, II, p. 97.

peur puérile de la virilité. L'onanisme protège contre la lutte, elle devient inutile du moment où il se satisfait de ses jouissances imaginaires. Les sujets qui s'y livrent fuient peu à peu l'action et la société, ils se réfugient dans la rêverie et dans les élans velléitaires [1], si l'influence n'en est pas compensée par ailleurs.

Le repli peut s'effectuer sur toutes les directions dans les divers degrés de la *dissonance :* indifférence au milieu, opposition au milieu, dislocation du milieu.

L'angle d'ouverture au réel se rétrécit considérablement : le sujet est distrait ou absent à la moitié des choses et des êtres présents, il restreint ses relations, ses affaires, et devient étranger à tout souci d'expansion, il se plaît aux positions subalternes, se « fait petit », rentre dans sa coquille dès qu'il est sollicité ; à la limite, il présente de larges zones aveugles de l'intérêt et de la perception (hystérie).

En même temps qu'il resserre le pinceau de sa conscience, il recule vers le révolu, fait retour à son propre passé, souvenirs d'enfance, croyances enracinées, regrets, réactions affectives puériles égocentriques ; l'intelligence résiste et se ralenti, le comportement régresse à la saleté, au désordre négligé de la première enfance ; non seulement tous ces symptômes montrent un désir de rester enfant, mais une sorte de nostalgie du sein maternel semble inspirer le goût d'être enfermé et à l'abri, blotti dans les coins ou dans les bras des adultes, recroquevillé dans ses attitudes. Cette retraite reconduit le sujet, en même temps que vers son passé, vers le passé de l'humanité ; car il semble que nous ne puissions revenir sur nos pas sans entraîner avec nous toutes les acquisitions qui nous viennent de la collectivité : les divagations de l'imaginaire empruntent à la pensée primitive, à ses formes et à ses symboles, la plupart de ses thèmes (Jung).

Comme la réalité n'est jamais constatée sans se voir attribuer une valeur, ce recul est perçu comme une baisse massive de la valeur du monde. Entre certains sentiments indicatifs d'états pathologiques caractérisés et les sentiments qui accompagnent une peur de vivre évolutive, il y a d'étroites ressemblances. Voilà des psychopathes qui peu à peu trouvent le monde étrange comme s'il devenait tout à fait nouveau et d'une surprenante intensité ou s'obscurcissait au contraire d'une sorte d'angoisse. L'une, voyant un pardessus sur une chaise, s'écrie : « Ah ! c'est un spectacle extraordinaire, chimérique, céleste, lunaire ! ».

1. Les désordres physiologiques habituellement concomitants des troubles de la fonction du réel sont : la fatigabilité sympathique, les troubles dispeptiques, les troubles circulatoires, et la mauvaise qualité du sang due peut-être à la paresse digestive. Un facteur héréditaire apparaît dans un grand nombre de cas.

Devant sa petite fille s'accrochant à une chaise d'où elle va tomber, elle éprouve subitement le même sentiment fantastique. Dans d'autres cas, l'accent se porte sur la dévalorisation plutôt que sur la négation. Le malade commence à trouver les objets sans beauté, sans intérêt. « Paris a bien changé, déclare l'un d'eux. Il n'y a plus une seule jolie femme à Paris ». Ou bien (autre valorisation qui s'effondre) leur utilité n'apparaît plus, ils sont « bizarres », ne servent à rien. Cas fréquent, ils semblent devenus artificiels : les fleurs du jardin sont de zinc, les monuments de carton-pâte, etc... (délires de fabrication). « Tout est fait à la machine, rien n'est naturel, rien n'est juste ». A la limite, ces sentiments deviennent des sentiments de non-être : « Je vois les choses comme immatérielles, comme si je rêvais. Je ne sais pas du tout si c'est une chose réelle ou une hallucination. Est-ce que cette lumière existe ou n'existe pas ? Il doit pourtant y avoir un monde réel qui existe quelque part. Où est-il maintenant ? » Les malades disent qu'il n'y a plus rien, dans la rue, chez eux ; les hommes, les animaux, ils ne rencontrent que des morts. Eux-mêmes sont devenus invisibles, ou n'existent plus. Cette dérobade de l'univers se traduit parfois en termes d'éloignement : ce dément, au moment de manger, ne se demande pas seulement si les aliments qu'il va prendre sont réels ou chimériques, il affirme qu'ils sont à des milliers de kilomètres, que le repas n'arrivera jamais. Loin des asiles, tout autour de nous, l'hésitation devant la vie engendre des sentiments analogues : étrangeté, dégoût, éloignement des êtres et du monde. Toutes ces traductions symboliques ne sont autre chose que la projection figurée du refus d'adaptation. Suivant un processus commun à la psychose et à la psychologie normale, le sujet impute au monde réel l'aliénation, la dévitalisation dont il est lui-même l'objet. Il est dépaysé parce qu'il s'exile au milieu des choses ; ce ne sont pas les choses qui n'ont plus de sens, c'est lui qui ne les utilise plus ; ce n'est pas le monde qui recule devant lui, c'est lui qui le fuit éperdument [1]. La malade que nous citions il y a un instant avouait à Janet que ce qui la frappait dans ce pardessus abandonné, c'est qu'en temps normal elle l'aurait rangé : or, elle ne bougeait pas, pas plus qu'elle n'avait d'autre réaction devant sa fille en danger, que cette sorte d'ivresse immobile. Un de ses sujets demandait à Janet un manuel de psychologie dont il puisse se servir pour distinguer ce qui est imagination et ce qui est réalité. Il était

1. JANET : *Névroses et idées fixes*, p. 41 s. — *L'évolutionps ychologique de la personnalité*, p. 94 s. — *De l'angoisse à l'extase*, t. II, ch. II. — *Les sentiments du vide*. Dans la *Nausée*, Sartre analyse de pareils sentiments d'étrangeté, de dépréciation, du néant.

comme ces gens qui voudraient bien qu'on leur donnât quelques recettes pour discerner les vers qui sont de poésie pure de ceux qui ne le sont pas et les affirmations plaisantes des affirmations sérieuses. Le réel ne se livre pas à domicile. Il se fait reconnaître à qui va au-devant de lui, le sentiment du réel naît de la démarche même que nous faisons à sa rencontre.

Il y a plusieurs façons de reculer devant le réel qui ne présentent ni les mêmes structures ni la même gravité.

L'asthénique simple se replie à la mesure de ses forces diminuées, mais sans qu'aucun grincement se produise entre lui et l'ambiance. A charge trop lourde, le réel le fatigue, il diminue la pression par un retrait plus ou moins marqué. Il est généralement très lucide de la désadaptation que malgré tout cette baisse de potentiel ne manque pas d'amorcer, et ne s'y raidit point.

Dans les cas plus marqués de psychasthénie, chez les scrupuleux et les obsédés, elle peut aller jusqu'à une paralysie de l'action subjectivement très pénible. Ils ne vont jamais jusqu'au bout d'une pensée, d'un geste ou d'un acte. Écoutons-les : « Je suis incapable de penser quelque chose complètement, même une sottise ». « Je me heurte toujours à un incomplet fait de regrets et d'impossible ». « Il me semble vivre dans un perpétuel inachèvement »[1]. Ce sentiment d'impuissance s'aggrave d'un besoin compensatoire d'absolu formel dans la certitude qui le rend écrasant. Il n'est pas évident que notre pain n'est pas empoisonné, nous ne sommes jamais tout à fait sûrs de n'être pas atteints d'une maladie profonde ou d'avoir fermé le robinet du gaz. Cependant, nous nous contentons à l'ordinaire, sur toutes ces menaces virtuelles, d'une certitude moyenne. Le sens du réel est fait de ce relativisme pratique. Scrupuleux et obsédés, eux, veulent être absolument sûrs, aussi ne le sont-ils jamais. Leurs opérations psychologiques sont correctes, ou même délicates quand elles portent sur un objet dont le coefficient de réalité est bas : passé révolu, avenir indéterminé, idées abstraites ; elles se troublent dès qu'il leur faut s'imposer à la réalité. « Pour que mon travail marche bien, va jusqu'à déclarer l'un d'eux, il faut que je n'y sois pas, que je le fasse sans le

1. Témoignages recueillis par Antonin Eymieux : *L'obsession et le scrupule*. Les scrupuleux trouveront dans cet ouvrage un guide éclairé et sympathique, dont l'information reste bien plus valable et moins prisonnière des cadres d'époque que celle du *Gouvernement de soi-même*, 3 vol. Perrin.

vouloir ». Lenteur, irrésolution, scrupules, obsessions, incohérence, timidité, absence d'esprit ne sont que des effets seconds de la baisse de la fonction du réel. Les crises prolongées de scrupule peuvent aboutir à une véritable sénilité précoce qui stérilise l'intelligence et la sensibilité. L'état de scrupule diffus, la perplexité constitutionnelle que cultivent avec les meilleures intentions certaines éducations morales donne de guère moins lamentables issues. Le mal est si répandu dans les milieux cultivés, notamment dans ceux où la culture intérieure tient une grande place, qu'on ne saurait trop prendre de soins pour le prévenir, si l'on veut que l'intelligence civilisée reste virile : une éducation souple, sans rigueur excessive ni surveillance inquisitoriale, des méthodes actives dès l'enfance, une très grande franchise en matière sexuelle, la formation aux tâches précises, appliquées, qui luttent contre ce que Vittoz a bien nommé le « vagabondage mental » des psychasthéniques et qui s'étend à bien des vies flottantes. Ce qui oppose le psychasthénique aux types que nous allons aborder, et notamment au schizoïde, c'est qu'il n'est pas du tout détaché affectivement du monde extérieur et de la vie adaptée. Il les considère tout au contraire comme un idéal qu'il souffre de ne pouvoir rejoindre. C'est un impuissant, ce n'est pas un démissionnaire de la fonction du réel : ses troubles mêmes (obsessions, etc...) naissent d'un effort crispé pour la restituer en lui.

Chez le paranoïaque de style persécuté ou grand méconnu, la scission n'est plus ressentie par un accablement, comme chez le psychasthénique, mais par un grincement, dans une discordance agressive. Il ne peut se passer du monde en même temps qu'il ne peut s'y adapter. A la suite d'une humiliation souvent, ou d'une série d'humiliations, il s'est détourné affectivement de lui, mais sans interrompre le contact ; il est même devenu un halluciné de ce contact obsédant faute d'être intime, et il en interprète l'indiscrétion permanente comme une hostilité systématique. Il est faux de dire qu'il n'y a là qu'une pseudo-rupture avec le réel, parce que le paranoïaque est hanté par l'entourage et cherche volontiers à agir sur lui. La rupture est si réelle derrière l'obsession que jamais un changement de milieu ne guérit un persécuté : il reconstruit un nouveau délire sur le milieu nouveau. Ce qui est vrai, c'est qu'il ne tourne pas le dos à la vérité, il s'en retire pour ainsi dire à reculons, en la repoussant des deux mains. C'est comme s'il n'arrivait pas à couper le contact avec une réalité brusquement ennemie qui le brûle au lieu de le réchauffer. A la même discordance affective, l'individu réagit ici par un fond d'agressivité au lieu de réagir par de la retraite et de la cacatonie. Il construit son monde autiste dans la réalité au lieu de le construire au-dessus d'elle, dans l'empyrée ; mais il ne la

connaît que pour la combattre, la briser, l'expulser au profit de son système [1].

C'est avec les états schizoïdes que l'autisme s'affirme le plus pettement et jusqu'à ses plus redoutables conséquences. Quelque répugnance que l'on ait à entrer dans les voies de la psychologie normale par les intermédiaires de la pathologie, ce serait manquer à la reconnaissance que le psychologue doit au psychiâtre que de ne pas montrer sur un exemple aussi éclatant comment l'explication psychologique peut se frayer un chemin de l'asile à la vie quotidienne.

Au début de ce siècle Kraepelin décrivait, avant Minkowski [2] comme une « rupture du rapport affectif avec la réalité » un des plus terribles effondrements de la personnalité qu'il nous soit donné de connaître. Il avait été déjà repéré, notamment par Bleuler sous le nom de schizophrénie. On avait longtemps cherché à exprimer dans une seule formule son caractère dominant ; on avait parlé tour à tour d' « ataxie intrapsychique » (Stransky), d' « orchestre sans chef » (Kraepelin), d'un livre aux pages mélangées quoiqu'aucune ne manque (Anglade), d'un édifice écroulé mais dont toutes les briques sont intactes (Minkowski). Aucune de ces images ne rend la réalité aussi complètement que la formule de Kraepelin-Minkowski. La psychose se caractérise en effet par deux traits.

1° Toutes les fonctions élémentaires du psychisme : mémoire, intelligence, etc... sont intactes, bien que leur incohérence simule la démence.

2° Mais elles fonctionnent suivant un mode psychique de forme singulière que Bleuler a nommé l'*autisme*, en circuit rompu avec l'ambiance [3]. Ce détachement peut être sélectif, le contact continuant sur d'autres zones. Il s'exprime dans la mimique : le malade détourne la tête, se couvre d'un voile. La « pensee autistique » contrairement à la « pensée réaliste » n'est

---

1. Ces remarques nous semblent départager ceux qui, comme Bleuler et Kretschmer, font entrer la paranoïa dans la schizophrénie et les états constitutionnels paranoïaques dans l'aire schizoïde, et ceux qui en réaction tendent à séparer trop catégoriquement les deux domaines.

2. MINKOWSKI : *La schizophrénie*, Payot.
Le terme de démence précoce, longtemps appliqué à cet état, est doublement faux : il n'y a pas d'effondrement intellectuel, donc pas de démence, et les troubles peuvent survenir à tout âge. Tout en décrivant, en sous-sol de la schizophrénie, une constitution schizoïde, Kretschmer a considérablement étendu le champ des troubles de forme schizoïde, y inclus notamment les états paranoïaques. Claude et ses élèves ont travaillé à les circonscrire. Cf. CLAUDE, BOREL et G. ROBIN : *La constitution schizoïde*, Encéphale, avril 1924.

3. Cf. ROGUES DE FURSAC et MINKOWSKI : *Contribution à l'étude de la pensée et de l'attitude autistes*, Encéphale, avril 1923.

plus déterminée par les exigences de la réalité, ne cherche pas à se communiquer intelligiblement et à conduire l'action dans le sens du réel, mais, comme une mnémotechnie, ou encore comme les gestes proprioceptifs du nouveau-né, elle ne sert qu'à un individu replié sur lui-même ; elle crée des néologismes, des symboles, des expressions dont le sujet seul a la clef, elle procède selon tous les mécanismes du rêve, et se livre sous une apparence analogue. En 1921 Bleuler propose de l'appeler *pensée déréistique*, qui s'écarte du réel. Il craint en effet que sa première dénomination ne fasse du schizophrène un pur introverti, replié sur sa « vie intérieure ». Or, les schizophrènes agissent, il y a chez eux autant d'extravertis que d'introvertis. Cette femme qui est prise de l'idée fixe d'acheter un piano inutile et funeste à son pauvre budget ne se contente pas de rêver ou de mimer son désir ; elle se démène, elle achète le piano. Il y a donc une *activité autiste*, comme une affectivité et une pensée autistes ; elle nous fait saisir la différence entre l'intraversion et la dissonance. Aussi bien que dans une rêverie, je puis m'enfermer dans une action : tel cet autre malade qui plante un clou, et quand on crie : « Au secours ! » à côté de lui ne dévie pas d'un geste son petit travail. L'activité normale part d'un élan personnel, mais s'épanouit dans le réel ambiant pour s'y intégrer. Chez le schizophrène, il y a rupture brutale de l'un à l'autre. Ses actes sont des « actes sans lendemain », des « actes figés » (Minkowski), et non pas des intermédiaires entre lui et le monde. Ils se raidissent en absolus, aveuglent l'avenir. A la limite ils ne cherchent même pas à aboutir. Un vide froid les entoure. Le malade même en sent le vertige : c'est lui qui le pousse à ne jamais prendre de repos, à vouloir remplir tout son temps sans le moindre défaut, comme s'il redoutait cet abandon tranquille parmi les choses et les événements, cette confiance vitale qui est jusque dans l'action la part du sens contemplatif et le signe de l'aisance [1].

La notion de contact vital avec la réalité était déjà préparée par les pages de Janet sur la « fonction du réel » et de Bergson sur l'opposition de l'intelligence fabricatrice à l'intuition. Quelques faits nous la feront saisir. On demande à un schizophrène : « Où êtes-vous ? — Ici, répond-il. — Mais où, ici ? — (frappant du pied, agacé) : Mais ici ! » : il *sait* donc où il est, mais il ne le *sent* pas, dans cette épaisseur du « moi-ici-maintenant » concret où nous nous situons normalement. Ou encore :

1. Il y a des degrés dans cette rupture avec le réel. Janet (*La Pensée intérieure*, p. 364 s) note chez beaucoup de schizoïdes une certaine insatisfaction du rêve, un effort pour rejoindre le réel, qui explique les fausses reconnaissances. Les sentiments morbides de béatitude expriment par contre une acceptation complète du monde illusoire.

« Qui êtes-vous ? — Moi. — Qui moi ? — Je sais qui c'est, mais c'est une simple constatation, il n'y a rien dedans ; c'est une drôle de bobine, un regard fixe, glacial » : il sait qu'il est, mais il ne se sent plus être. Ni projet ni événement ne l'intéressent. Nous touchons ici une fois de plus les confusions où nous induit l'opposition de l' « extérieur » et de l' «intérieur ». Il ne faut pas tellement parler ici de rupture avec le monde « extérieur », car le malade peut agréger au bloc autistique une portion plus ou moins grande de l'environnement spatial : il rompt avec le monde extérieur en tant qu'organisé et articulé sur le moi, si bien que l'*emprise* ou l'*entraînement* semblent être l'unique rubrique sous laquelle il puisse enregistrer les influences venant du dehors (Minkowski, Mignard) : on l'oblige à penser ceci, on lui envoie des influences électriques dans la tête, etc... Le sens du réel, on le voit, n'est pas comme on le pense souvent dans une perspective trop plate, le sens du « monde extérieur » ; c'est le sentiment autorisé de la *maîtrise* du moi sur sa relation vivante au mouvement des choses. Réaliser, c'est *retenir* plus encore que contenir, et retenir c'est faire durer. Le schizoïde a perdu le fil de la durée vécue : il *voit* sa vie se dérouler par saccades, comme une série brisée de phases abstraites, sur un fond désolé. Il se complaît à cette atemporalité. Tel d'entre eux cherche pendant un jour à réaliser l'immobilité absolue afin, dit-il, de « laisser un jour-tampon entre le passé et l'avenir ». Il remplace les prépositions temporelles par des termes topographiques (« Je m'en irai *où* l'heure sonnera dehors »). Il parle de lui-même à la troisième personne. L'un d'eux se flatte d'être arrivé à « se détacher de la matérialité », à voir les hommes impersonnellement et à ne se laisser guider que par des principes impersonnels. Ainsi, *en même temps qu'il se détache du réel, le malade s'impersonnalise et conçoit tous ses semblables sur un modèle uniforme.* Ces indications de la pathologie jettent une lumière décisive non seulement sur la psychologie normale, mais sur toute la métaphysique de l'action. Bien loin que le souci de la vie personnelle doive nous arracher à notre présence dans le monde, cette présence est la condition primordiale de l'intériorité.

La rupture du contact affectif donne au comportement une note stéréotypée, avec dominante de l'immobilité ou du geste rigide et stérile. Cette stéréotypie marque aussi l'affectivité et la pensée.

La rêverie normale n'est qu'à moitié détachée encore ; elle travaille parfois plus ou moins pour le réel ; la rêverie schizophrénique chasse la réalité ; une ou deux idées pauvres s'imposent à la répétition et font le vide autour d'elles. Le schizophrène vit dans le passé seulement (bouderie morbide de Borel, regrets

morbides). Mais ce passé est un passé brut, détaché de la mélodie temporelle ; reproches, regrets s'y découpent dans le pur révolu, sans liaison avec le présent, comme si le temps ne s'écoulait pas. Le schizophrène ne présente ni angoisse ni émotivité : il vit dans l'objectif ; l'un d'eux, écrivant ce qu'il appelle sa biographie, n'y parle que d'objets.

Il se livre, en pensant, à une rationalisation frénétique. Partout la vie fait place pour lui à des formules abstraites. Une de ses attitudes les plus constantes est l'attitude antithétique, en oui ou non, tout ou rien, utile ou nuisible, bien ou mal, permis ou défendu. L'un d'eux, par exemple, s'impose pendant quelque temps une discipline « strictement » militaire, puis il fait volte-face, refuse de travailler, et proclame le principe de l'indulgence « absolue ». En tout, il apporte la même raideur. Elle se traduit par une propension au géométrisme morbide. Les valeurs n'ont plus de critère que géométrique ou quantitatif : celui-ci se met, à seize ans, à douter de la solidité et de la verticalité de tous les murs. Ou bien il est pris d'une manie de la symétrie : tel s'applique à marcher bien au milieu de la rue, cet autre cherche interminablement à avoir une pose bien symétrique devant la glace. « Le plan, dit un autre, c'est tout pour moi dans la vie. La vie ne montre ni symétrie ni régularité et c'est pour ça que je fabrique la réalité ». Mieux desservi intellectuellement, il se fût présenté à Polytechnique. Un autre encore déclare : « Je ne crois qu'à la théorie », et cherche pendant des jours pourquoi le corps de la femme fait impression sur l'homme. Celui-là avait une vocation manquée de psychologue positif. Une malade décide de casser les deux seizième de la vaisselle de sa mère, parce qu'elle la soupçonne de lui avoir volé deux sur seize de certains chapeaux bizarres qu'elle avait confectionnés. Ils écrivent volontiers leurs élucubrations sous forme de tableaux synoptiques, de graphiques ou de calligrammes symétriquement disposés. Leur mathématisme prend parfois la forme d'une frénésie d'exhaustion. Un malade se met à penser à tous les crachats de tous les sanatorias, avec l'angoisse de l'historien « scientifique » quand il suppute tous les documents qui lui seraient nécessaires pour établir l'existence de Jules César.

Ce rationalisme mort se traduit encore dans un certain type d'attitude interrogative. La question, chez le normal, est au service du réel ; elle appelle une réponse éclairant une action possible. Chez le schizoïde, elle acquiert une sorte d'autonomie morbide, elle donne avant tout l'impression d'un recul par rapport à l'ambiance. Le malade se noie positivement dans les questions, ne songe qu'à en étendre abstraitement le champ sans se soucier de leur valeur pragmatique. X... est frôlé par une automobile : il développe interminablement toutes les conséquences possibles

de l'accident qui n'a pas eu lieu. Il lit, et s'attache aux moindres défauts des lettres. Z... reste des heures aux W.-C. On lui demande pourquoi. Il répond que lorsqu'il va aux W.-C. il regarde d'abord l'heure, pour ne pas rester longtemps ; il regarde alors comment sont placées exactement les aiguilles, et fait des études diverses sur leurs positions ; il voit alors le plumeau, le trouve plus long que d'habitude, le mesure ; il se dit à ce moment qu'il n'a pas fermé la targette, vérifie, aperçoit le liseré de lumière dans la fente de la porte, se demande s'il est plus ou moins intense que d'habitude, etc., etc...

Ces divers traits ont amené à parler d'« attitudes schizophréniques », toutes signalées par leur caractère abstrait et apragmatique, par leur stérilité, leur fixité et leur immobilité (Minkowski) : véritables « stéréotypies psychiques » qui finissent par régler tout le comportement du schizophrène.

Nous avons insisté exceptionnellement sur ce tableau d'une psychose parce qu'il éclaire dans ses moindres structures une large tranche de faits psychologiques situés dans la sphère du normal ou sur ses abords immédiats. A mesure que se précisait le tableau de la schizophrénie, Kretschmer et Bleuler décrivaient une constitution schizoïde et un caractère schizothyme dont les traits principaux répondent presque point pour point aux perspectives de la clinique. Tandis que les cycloïdes sont des natures simples, dont l'affectivité monte directement à la surface, Kretschmer caractérise les schizoïdes comme ayant « une surface et une profondeur » séparées par une coupure redoutable. La surface : « brutalité tranchante, insensibilité maussade, ironie, timidité farouche de mollusque, se dérobant imperceptiblement » ; ou bien « surface nulle » : « un individu qui se présente comme un point d'interrogation, nous sentons en lui quelque chose de fade, d'ennuyeux, et cependant de problématique » ; ils sont insociables, tranquilles, et présentent à l'abord une des mille formes de la réserve ou de la restriction : graves, pince-sans-rire, bizarres, taciturnes, timides, craintifs, sensitifs, susceptibles, boudeurs[1], amis de la nature, amis des livres, dociles, doux, bornés ou têtus. La profondeur est terriblement difficile à pénétrer. On peut les fréquenter des années sans y parvenir, tant ils sont protégés par la courbure antique et rétractiles au contact.

Plusieurs signes les trahissent dans la morphologie et l'expression. Ils se groupent au pôle leptosome. Leur allure est généralement guindée, soit qu'elle se raidisse dans une expression

1. Voir Adrien Borel : *Boudeurs et rêveurs morbides*, Journ. de Psych., 15 juin 1925. Chacun peut bouder un jour ou l'autre. La bouderie schizoïde a ceci de particulier qu'elle se fixe.

hautaine ou gauche, soit qu'à force d'inhibition l'expression s'éteigne ou fuie vers un comportement effacé, parfois faussement sournois. L'habitude de se ronger les ongles (onychophagie) est souvent révélatrice : par excès de concentration, le sujet se ronge lui-même [1].

Les schizoïdes s'échelonnent entre un pôle d'excitabilité et un pôle d'obtusion [2]. La plupart ne sont pas hypersensibles *ou* froids, mais hypersensibles *et* froids à la fois, dans des proportions très variables [3]. Déjà la clinique présente, en face du « type Hölderlin », toujours à fleur de nerfs, des « ruines glacées, figées, presque inanimées, végétant impassibles comme des bestiaux dans un coin obscur de l'asile » (Kretschmer) ; mais chez les premiers subsiste un souffle imperceptible de froideur et de distance aristocratique (« Il y a une cloison de verre entre moi et les hommes »), tandis que chez les malades froids nous approchons un délicat noyau de personnalité, profondément enfoui et doué d'une sensibilité douloureuse. Le schizoïde normal présente le même contraste. « Vous ne vous doutez pas comme tout cela me fait mal », disait un écolier que l'on croyait plongé dans une complète hébétude.

Dans les cas légers, l'obtusion affective du second pôle se traduit par un calme psychique et un flegme qui se distingue de la tranquillité des cycloïdes par l'absence de vibration affective à l'égard d'autrui, dans les formes aiguës par la méchanceté ou par une timidité sauvage. Elle se manifeste aussi par des fautes de tact ou de goût : saleté, débraillé ; apparaissant par saccades entre des comportements normaux, ou juxtaposés dans des contrastes incohérents : chemise sale et ongles soignés, pensée originale et loufoquerie [4]. A l'extrémité de cette ligne, on trouve le groupe des insensibles affectifs, coléreux obtus, tyrans domestiques, despotes politiques, qui vivent des heures dans un mutisme maussade et éclatent en décharges brusques où se liquident les petites humeurs lentement accumulées. Bleuler a

1. L'onychophagie peut avoir des significations nombreuses. Il ne faut pas toujours y voir, suivant l'opinion courante, un signe de perversité ou d'onanisme, bien qu'elle accompagne généralement l'une et l'autre. Ce n'est parfois qu'un simple tic, ou un signe d'instabilité.

2. Comme les cycloïdes, dit Kretschmer, entre un pôle de force et un pôle de tristesse. Mais Kretschmer a été entraîné à systématiser, entre le tableau du cycloïde et celui du schizoïde, un parallélisme qui paraît de plus en plus discutable.

3. Dont chacune constitue la « proportion psychesthésique » du sujet. (Kretschmer).

4. Michelet nous dit de Marat : « Sa toilette bizarre exprimait son excentricité : sale habituellement, il avait parfois des recherches subites, un luxe partiel et des velléités galantes, un gilet de satin blanc, par exemple, avec un collet gras et une chemise sale ».

isolé le groupe des cyniques dissociés chez qui la partie intacte de la personnalité joue ironiquement avec les décombres de l'autre. Les vagabonds instables recherchent interminablement à travers le monde des excitationspsychiques pour leur sensibilité de plus en plus émoussée.

Comme la moyenne des cycloïdes donne les « chauds », la moyenne des schizoïdes donne les « secs » et les « froids ». Ils n'ont pas du tout conscience de l'être, car ils vivent dans le rayonnement de leur hypersensibilité intérieure, mais elle ne pénètre pas leurs rapports avec autrui. Insociables et timides. ils ne présentent à l'extérieur que leur face glacée, et donnent l'impression d'être opaques, inaccessibles ou sournois. Ils peuvent produire des génies comme Frédéric II ou des types d'une cruauté bestiale comme les derniers Césars. Pour peu qu'ils offrent une trace d'hypomanie, ils s'improvisent fondateurs de sectes, prophètes d'idéaux humanitaires, de religions bizarres, de doctrines minoritaires (naturisme, nudisme, etc...) ou vulgarisateurs bavards. Si la dominante schizoïde est plus marquée, ils donnent dans l'exaltation obscure et vague à thème mystique ou métaphysique, avec tendance à la systématisation ou à la schématisation. Jung a fortement montré comment la plupart des systématisations intellectuelles sont des instruments fabriqués par la crainte de vivre, pour nous protéger de l'expérience vivante. Les schizoïdes secrètent à haute dose le désintéressement et le mépris de l'argent, qui sont surtout chez eux un alibi au mépris de l'action et du combat. Ils aspirent en toute cause à une pureté sublime dont ils s'autorisent pour ne pas se compromettre. Ils ne veulent qu'en rêve rendre les hommes heureux, par une ou deux idées fixes qui ne souffrent pas d'accommodement : car ils sont aussi les fanatiques de l'antithèse stérile qui oppose, après les avoir tranchés à vif dans la richesse continue de l'univers, le tout et le rien ; utopistes ou nihilistes, tout l'entre-deux humain leur est étranger. Doctrinaires rigides ou révolutionnaires névropathes, ils prêchent ainsi l'amélioration de l'humanité, l'éducation modèle, l'abolition de la peine de mort, la cité future, mais dans une sorte de fascination visionnaire. Ils alimentent l'armée parfois touchante, parfois irritante des « idéalistes » qui ne cessent d'« élever » les problèmes jusqu'à ce qu'ils soient rythmés de plus de soupirs que d'arguments, ou qui vont chercher aussi loin que possible, du côté des initiations bouddhiques, théosophiques, occultes, la permission d'être confus, inefficaces et rares. Ils adorent donner à ces projets la forme de schémas, de plans, de démonstrations mathématiques. Ce mélange de mysticisme et de stéréotypie, cette alliance d'idéologie fumeuse et d'esprit systématique est un des syndromes les plus typiques des formes intellectualisées de la schizoïdie. Nous

venons d'en évoquer quelques types inférieurs. Mais un Kant ou un Kierkegaard poussent au génie, l'un au pôle brûlant, l'autre vers le pôle froid, le mariage d'un mysticisme un peu tendu et d'une dialectique étourdissante. Poe est allé jusqu'à faire une sorte d'esthétique de ce mélange de mysticisme et de calcul. Souvent, au lieu de rêver des utopies humanitaires, les schizoïdes se détournent simplement des hommes et se réfugient dans le monde silencieux des choses ; s'ils accusent une composante cyclothymique, ils les aiment avec tendresse, la rupture affective qui les a conduits à cette fréquentation n'apparaissant que dans l'excès un peu tendu ou affecté du sentiment qu'ils y apportent : car ils les aiment tout de même contre les hommes et non pas mêlées presque indistinctement aux présences humaines ; sinon le rationalisme schizoïde intervient et développe des passions géométriques : collectionnisme, avarice, etc...

L'expression et l'action schizoïdes sont marquées par l'absence de rapport immédiat entre l'excitation psychique et la réaction motrice. La voie qui mène de l'une à l'autre s'obstrue de barrages, d'impulsions parasites et de mécanismes cacatoniques. Bleuler a décrit leur « rigidité affective », qui laisse une impression d'affectation, de formalisme, de solennité ou de pédantisme. Kretschmer parle de leur aristocratisme : recherche d'une langue précieuse, affectation dans les soins du corps, ou dans l'habillement, maniérisme [1]. Au minimum, ils se reconnaissent à une stylisation légère qui leur donne ce cachet d'élégance dont est généralement dépourvue la rondeur du cycloïde. Le mot « distinction » est fait pour eux, et indique le mobile profond ainsi que le caractère de leur allure. Au mieux, ils montrent des qualités de tact, de bon goût, de délicatesse. Parfois cette retenue tourne à la raideur militaire.

Leur rythme psychique est zigzagant, leur humeur d'une versatilité rigide, ils vont par repliements et décharges, longues latences et incendies brusques. Ils coupent à angle droit la conversation, deviennent subitement ironiques, froids ou désagréables. Selon qu'ils s'approchent d'un des deux pôles de la schizoïdie, ils sont remarquables pour leur tenacité ou pour leur instabilité excessives, sautant souvent de l'une à l'autre. Le cycloïde est arrangeant, ils sont, eux, intransigeants faute de niveau affectif moyen. Ici encore hommes du tout ou rien, subitement enchantés, subitement choqués par des bagatelles. Kretschmer dit d'eux qu'ils ne tanguent pas comme le cycloïde, mais bondissent et se

1. Le maniérisme, « série de variations sur des thèmes propriofectifs » (Wallon) est un court-circuit des réactions de personnalité sur la fonction posturale. Le repliement autique fait passer les réactions de prestance au premier plan du comportement et leur donne le primat sur les comportements de relation.

recroquevillent, en sautant de pôle en pôle par-dessus les moyennes.

Leur religion tend vers un mélange de mysticisme obscur et vague et de raideur pharisienne ou doctrinaire. Si la première prédomine, ils fondent hors des églises des sectes ésotériques. Si c'est la seconde, ils retranchent l'âme de leurs Églises derrière des barricades de fanatisme et des échafaudages d'apologétique agressive.

Leur vie sexuelle est compliquée, avant tout par la coupure schizoïde entre une sexualité génitale turbulente et une sexualité psychique infantile [1].

Plusieurs variétés se fixent sur la prédominance du pôle intérieur hyperesthésique. La sensibilité fiévreuse de certains sujets est ensevelie sous une impotence affective qui les laisse comme hébétés. Ils ont l'impression d'un toupet inouï dès qu'ils parlent ou prennent une initiative. Délicats et tendres, religieux ou artistes, ils épanouissent toute une vie secrète et brûlante sous leur froideur de surface (Exemple : le Finch Whiteoak de Mazo de la Roche) [2]. Le type aristocratique, raffiné et froid, est d'extérieur très soigné et au double sens du mot comme glacé. Sec, formel, poli à l'extrême, il est maître de soi et stylisé parfois jusqu'au mécanisme ; il goûte les formes rares de la vie, les fleurs, les beaux livres, les belles étoffes. Quelque ferveur qu'il y mette, il reste au milieu d'eux lointain et absent comme ces intérieurs de luxe qui avouent l'isolement où une certaine richesse enferme ceux qu'elle enveloppe. Cet automate glacial est une exception. Plus souvent le schizoïde raffiné laisse apparaître une nervosité irritable (il est sujet au rhume des foins) et une sensibilité de verre, subtile, distinguée, fragile, avec une pointe de formalisme, des sympathies et des antipathies aiguës, des brusqueries d'enfant. Il fuit tout ce qui est vulgaire, soigne son corps comme sa personnalité jusqu'au bord de l'affectation. Il semble toujours occupé à lisser, à lustrer une surface de défense ; dans le tour artiste qu'il lui donne, dans la courtoisie fine ou la séduction ensorcelante qui en émane, il trouve à la fois une issue pour sa ferveur intime et une protection contre le dehors. Il déconcerte par ce mélange d'exaltation et de froideur, d'intimité et de distance, d'acuité et d'incertitude blasée qui transcrit son désarroi profond. L'idéaliste pathétique se présente avec une politesse affectée qui cache une défiance presque hostile. Ses mouvements sont excessifs et rhétoriques. Il accable son interlocuteur d'un flot de paroles pathétiques et vagues. Il a fait cent essais malheureux pour s'adapter à la réalité. Son « idéalisme » est une fuite

1. Voir chapitre III.

2. Plon, édit.

dans le vague, c'est en quoi il contraste avec la recherche d'une source spirituelle tonifiante. Il en oublie volontiers le boire, le manger et la tenue. Il n'est pas rare qu'il mène son rêve jusqu'à l'héroïsme.

D'autres types ont une prédominance froide et obtuse. Le despote à froid casse tout à la maison, torture tout le monde, répondant à la désapprobation par une brutalité cynique et sarcastique ; il arrive qu'il présente par contre, au dehors, un visage mondain, distingué et affable. Le dominateur froid et égoïste, insensible au danger, rigide dans le devoir et dans l'honneur, donne de rudes figures de soldats, de fonctionnaires et de paysans têtus. Quelques-uns alternent l'obtusion et les explosions affectives, coupent de fureurs orageuses un calme imperturbable et épais. D'autres présentent l'obtusion à l'état pur ; comme cette classe d'« empotés » que l'on nomme plus savamment des impotents affectifs. Le bohème est fréquent aux frontières de la schizoïdie et de la paranoïa, plus ou moins sale, errant, irrégulier, insolent avec les hommes et prodigue de ses quelques sous. C'est sur ce terrain louche du tempérament, autant que dans les grandeurs et les bassesses partagées, que se sont rencontrés Verlaine et Rimbaud.

C'est un des mérites de Kretschmer d'avoir toujours souligné, dans ses descriptions typologiques, l'ambivalence des traits, et les possibilités supérieures qu'offre chaque syndrome caractérologique à côté des types de qualité médiocre. Les artistes schizoïdes, souvent tuberculeux, tendent à l'idéalisme, de la forme et du contenu. Ceux que Kretschmer appelle les « pathétiques » représentent les natures au tempérament plus puissant et plus actif. En opposition à l'acceptation familière du monde par le cycloïde, leur pathos tragique résulte de la lutte de l'âme autistique contre la réalité. Ils ne se plaisent qu'aux cas extrêmes, passant d'une tension héroïque à un brusque attendrissement (Schiller), du sarcasme à une sensualité débordante (Rousseau). Le lyrisme et le drame ont leur faveur : dans le premier, le moi rêve dans les frontières de son intimité ; dans le second, il règle ses comptes irrecevables avec le monde ; il s'y dresse en accusateur (Tolstoï). Leurs récits sont pauvres en personnages, en action, en descriptions amoureuses des choses, ils sont par contre chargés de thèses, de formules rigides, de personnages stéréotypés. Ironiques et sarcastiques, ils sont dépourvus d'humour et inaptes à la comédie à moins qu'ils soient équilibrés, comme Shakespeare, par des éléments compensateurs. Kretschmer leur oppose les « romantiques » qui abandonnent la lutte avec le monde réel pour fuir dans l'univers de l'imagination : le passé historique, l'homme primitif, les contes de fée. Ils appartiennent plutôt au pôle asthénique : délicatesse, parfois efféminée, résis-

tance et puissance instinctive nulles. Ils ont subi des blessures incessantes, ils se replient éperdument sur un monde qui ne fasse pas mal, où ils pourront épanouir leurs rêves en serre chaude. Leur style, obéissant à la loi des extrêmes, varie de la subtilité discrète et précieuse (Marcel Arland) à la négligence désordonnée et à la laideur criarde, de la solennité affectée (d'Aurevilly) au mauvais goût ou à la vulgarité (Céline). Ainsi dans leur vie ils sont ou chevaliers ou vagabonds. Le même individu peut passer de l'un à l'autre, comme un des Goethe qui sont dans Goethe passa du « Sturm und Drang » de Faust et de Werther au classicisme froid du conseiller intime, Verlaine de *Sagesse* à *Parallèlement*. Ils ont un goût marqué pour la structure systématique de l'œuvre, l'expression recherchée, parfois pour l'épigramme ciselé. Mais jamais leur sensualité n'a la saveur naïve, leur description l'intimité chaude de celles des cyclothymes. L'effet est toujours abstrait : symbolisme obscur, musicalité pure, sécheresse pédante, tarabiscotage, stéréotypie. Si l'on rapproche les traits littéraires et les comportements des schizoïdes, nulle littérature n'en a porté le type à un point de plus forte tension que le surréalisme.

Dans les arts plastiques, ils tendent à un classicisme formel, à la stylisation et à l'idéalisme (préraphaéliques, Puvis de Chavannes) ou au pathos extrême (Michel-Ange, Grünewald), à l'emphase, aux effets osés rappelant les œuvres d'aliénés (expressionnistes, surréalistes). Ils vont encore de l'un à l'autre : bien des admirateurs des cohortes sacrées de Puvis de Chavannes hésiteraient à reconnaître pour siens les dessins grotesques, obscènes, vindicatifs jusqu'à la hideur dont il a semé ses carnets. L'aversion des peintres schizoïdes pour la forme « réelle » et leur penchant à la déviation, au symbolisme, aux formes et aux mécanismes du rêve trahissent l'activité autistique.

Les savants schizothymes se groupent surtout vers les sciences théoriques et les sciences exactes. On y compte la plupart des grands mathématiciens (Copernic, Kepler, Leibniz, Newton, Ampère) et de nombreux philosophes, qui satisfont le double penchant du schizoïde au formel et au surnaturel : les uns logiciens et systématiques (Kant) les autres romanesques et sentimentaux (Schelling), les médiocres inclinés aux rêveries théosophiques. Casaniers (Kant, Newton), ils fuient la vie pratique.

Ils donnent des résultats désastreux, comme on peut s'y attendre, aux postes de responsabilité. Aussi comptent-ils peu de chefs et d'hommes d'action. Quand ils y réussissent, c'est par une sorte de fermeté crispée : logique et tenacité, probité et sobriété, rigidité morale, indifférence aux destins individuels, incorruptibilité fanatique. D'autres, au lieu de trouver la force dans leur indifférence superficielle, trouvent l'ardeur dans leur

sensibilité intime, leur compassion frénétique pour les faibles et les opprimés, leur idéalisme de nature. Mais le sectarisme doctrinaire où ils tombent volontiers, le manque de chaleur bienveillante et de compréhension pour les individus et les contingences des situations historiques les poussent à l'utopie ou à des raideurs catastrophiques. Les uns, comme Metternich, sont des calculateurs à froid, sans scrupules. D'autres, quoiqu'insensibles, comme Voltaire ou Erasme, sont plus souples. Les idéalistes et les moralistes purs (Kant, Rousseau, Calvin, Robespierre), les despotes (Frédéric II) et les fanatiques (Savonarole), hommes du tout ou rien, se rangent toujours sous la bannière de l'impossible, de l'intenable. Ils sont les hommes du « Halte-là ! », du « Jamais nous ne tolèrerons que... », normal et sympathique à l'âge juvénile, mais qui plus tard trahissent une rigidité d'humeur plus qu'un sens vivant de l'absolu. Ils ont, dit joliment Kretschmer, une haine farouche de « tout ce qui sourit et fleurit discrètement dans l'ombre ». Tout ce qui ne se courbe pas à leur schéma impassible est décapité sans merci. Ce qui ne supprime pas — Robespierre en témoigne — le noyau de sensibilité fébrile ou éloquente qui couve sous leur froideur glaciale.

La description de la tendance schizoïde apparaît comme une conquête définitive de la caractérologie. Mais, pour si bien caractérisée qu'elle soit dans sa ligne centrale, elle ne laisse pas d'avoir des frontières encore flottantes. Peut-être même faudra-t-il subdiviser cette vaste famille. Minkowski distingue des schizoïdes à psychisme riche, qui ne sont que des repliés et des schizoïdes à psychisme pauvre (autisme). Quand on remarque que les réactions des cycloïdes sont généralement uniformes, standard, tandis que les schizoïdes donnent des types beaucoup plus variés et originaux, on pense évidemment aux schizoïdes à psychisme riche. Mais les autres ? Au surplus, l'opposition cycloïde-schizoïde oscille entre deux critères, ou plus exactement entre deux figurations : l'une en termes d'orientation : « vers le dedans », « vers le dehors », l'autre en termes de contact et de rupture avec la réalité. La première nous a déjà laissé voir plusieurs fois son ambiguïté. Jaensch, critiquant précisément la description de Kretschmer, a montré qu'on peut être tourné vers le dehors sans être tourné vers le réel : tel le type qu'il nomme intégré synesthésique, qui, comme l'enfant, projette hors de soi son monde intérieur, le politique utopiste, le manieur d'abstractions qui veut agir, l'émotif-actif. Il voudrait que l'on réservât le nom d'intravertis aux sujets qui se détournent à la fois du dehors et du réel. Pfahler de son côté reproche à l'opposition cycloïdes-schizoïdes d'être trop tranchante, portant en cela la tare de son origine pathologique. Dans la vie normale, elle est beaucoup moins marquée : des traits séparés par

Kretschmer dans ses deux tableaux peuvent en fait coexister. Par exemple, dans les limites de la socialité qu'il accepte — et elle est, de fait, limitée — le schizoïde sait souvent être social. Il a besoin de syntonie, mais, trouvant peu de sensibilités qui vibrent sur la même longueur d'onde, il n'arrive pas à satisfaire ce besoin, cependant il en souffre [1]. Enfin Kretschmer a lui-même souligné que cyclothymie et schizothymie peuvent coïncider. sur des secteurs différents, ou parfois mêlés, chez le même sujet, Comme toutes les notions analytiques, le binôme de Kretschmer est donc d'un usage limité.

L'hygiène mentale du dissonant est une hygiène de l'imagination et une discipline de la vie intérieure. Elle commence à la première éducation. Il faut que l'enfant prédisposé trouve autour de lui un milieu compréhensif, faute duquel il se repliera plus profondément encore. Rien ne lui est plus funeste qu'une sévérité agressive ou même l'indifférence à sa vie ardente. Mais tout en accueillant sa vie intérieure sans trop la forcer, car elle est farouche, il faut l'aider à la restreindre dans des limites normales, la normale pour lui étant plus élevée que pour d'autres. Il faut qu'il apprenne à mener cette discipline vers la sublimation et le dressage souple, sans laisser sa raideur procéder à de brusques refoulements. Lefrancq-Brunfaut nuancent leur hygiène de la dissonance et selon qu'elle n'est que discordance intérieure (dissonance intime) ou qu'elle disloque activement le milieu (dissonance de comportement). En voici les principales indications.

A titre de correctif intellectuel, ils proposent, pour le dissonant intime, le développement d'une pensée intuitive qui le mette en relation directe, vécue comme présence, avec fût-ce une seule réalité ou une seule valeur existant en dehors de lui. La chaleur de cette présence vécue doit le rendre capable de communication et de souplesse humaine. Religieux, il tend à dogmatiser avec raideur et fanatisme : on l'orientera vers les aspects mystiques, historiques et psychologiques de sa foi. Intellectuel, il se donne intrépidement à l'esprit de système : on le détournera des techniques abstraites où il ne trouve que trop d'encouragement à sa raideur, on l'orientera vers les sciences expérimentales, l'histoire, la culture littéraire ou artistique. Homme d'action, il se complaît dans les schémas à priori, les stratégies utopiques : on le lancera dans les leçons modestes et vivantes de

1. SCHREIDER : *Les types somatopsychiques*, Hermann, 1937.

la tactique et de l'adaptation quotidienne. La dissonance de comportement, plus offensive, doit se voir opposer des obstacles résistants qui désorganisent à leur tour son agressivité. C'est dire que les moyens intellectuels ne seront ici que des moyens accessoires : l'intelligence du concret est cependant utile pour l'apprentissage de l'inéluctable qui brise les prétentions de la pensée dédaigneuse du réel ; elle impose au schizoïde la reconnaissance d'objets qui ne dépendent pas de lui, et le contraignent à accepter avec d'autres existences que la sienne le compromis et la collaboration.

L'éducatrice motrice doit replacer le dissonant dans un milieu qu'il déserte. Le dissonant intime a consommé le divorce entre son corps et le réel, en même temps que celui de sa pensée et du réel. Privée d'une adaptation aux résistances et aux mouvements ambiants, sa fonction tonique joue, comme sa sensibilité, à contre-sens et à contre-temps, entraînant dans son comportement musculaire retards (geste arrivant après coup), excès (geste avide ou saccadé), inhibitions (postures figées), persévérations, chevauchements et contaminations (maladresse bégaiement, confusion verbale). Le sentiment pénible d'être gauche, maladroit, disgracieux, raide, et pour autant ridicule, très vif dès l'enfance, ne fait qu'accentuer la dissonance. Il est capital de rendre au dissonant une activité de relation qui est chez lui affolée. Il faut lui restaurer une régulation tonique normale : les sports, la danse, l'athlétisme s'imposent comme un élément capital de son hygiène psychologique, alors qu'un entourage trop fier de son sérieux ou trop soucieux de sa fragilité tend souvent à l'en écarter comme « n'étant pas faits pour lui » ; il ne trouve dans sa répulsion première pour l'extériorisation que trop de complicité : il faut le vaincre doucement et progressivement. La dissonance de comportement ne connaît pas seulement des troubles moteurs de désorganisation ; elle oppose à l'adaptation motrice de véritables systèmes de mouvements formés en milieu clos, auxiliaires des idées rigides qui, à l'autre bout de la personnalité, assurent l'appui de la résistance au réel : tics, attitudes stéréotypées, maniérismes. Aucun n'a un sens, ne répond au rôle du mouvement qui est de situer et de lier. C'est par la base qu'il faudra reprendre la motricité de relation ; aux cristallisations motrices dissonantes on opposera l'hygiène des mouvements automatiques primitifs qui forment l'appareil éliminatoire de la vie de relation : respiration, succion, déglutition, marche, parole, mimique. On apprendra au dissonant extraverti à respirer largement et régulièrement, à manger et à avaler avec calme, à marcher fermement et sans saccade, à parler à voix posée et affirmée, à guérir au besoin le bégaiement et le bafouillis, à chanter pour rendre l'assurance au système vocal,

à déclamer, à réprimer les grimaces, l'afféterie, les mines et les attitudes précieuses, à développer le naturel dans l'allure, l'expression franche, sans retenue et sans excès de sentiments.

Il est dangereux de placer trop vite le dissonant intraverti dans une situation sociale exposée ou en flèche, comme un commandement, un poste visible : il y trouverait de nouvelles raisons d'intimidation et un désarroi trop humiliant risquerait d'installer une défaite définitive : mieux vaut lui donner une place de collaborateur subordonné, où, dégagé des réactions de prestance, il travaille en amitié et confiance avec un guide (Lefrancq-Brunfaut). Nous ajouterons toutefois qu'il est bon de l'habituer peu à peu à un commandement où il prenne de l'assurance, ce minimum d'autorité qui le reclassera à ses yeux et de responsabilité qui l'obligera à marquer son vouloir sur le monde extérieur. Le dissonant actif sera formé à la collaboration dans des équipes de travail où il sera réfréné par la brimade et où les formes un peu rudes de la camaraderie lui apprendront, plus que des sentiments tendres auxquels il est inaccessible encore, l'acceptation de volontés et de résistances extérieures.

LES REFUGES IMAGINAIRES

L'impuissant réagit à l'adaptation manquée, dans les cas les plus sommaires, par la pure et simple décharge affective. « Celui qui est mécontent de lui-même, écrit Nietzsche, est toujours prêt à se venger, nous serons ses victimes ». Il lance au hasard devant lui l'irritation qui lui vient de sa défaite. Son humeur refoulée se tourne en récrimination contre l'entourage ou contre les pouvoirs, en haine du bonheur et de la réussite de ceux qui en paraissent favorisés. Mais le ressentiment implique encore quelque lutte et ne convient pas à tous les tempéraments. Le schizoïde se refait plus communément, à niveau de son impuissance, un équilibre à lui, où il retrouve la sérénité de l'homme qui ne force pas son génie. Si l'on excepte le vide affreux où sombrent les schizophrènes d'asile, il ne fuit pas la réalité pour le néant, mais pour un univers intérieur qu'il substitue au

monde réel et dont il jouit plus que de la réalité. Ces constructions imaginaires offrent une grande variété de figures, mais elles ont en commun qu'elles remplacent toujours une adaptation laborieuse par une adaptation facile. Écoutons Rousseau : « Dans cette étrange situation, mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même et calma ma naissante sensualité : ce fut de nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginais, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût, enfin que l'état fictif où je venais à bout de me mettre me fît oublier mon état réel, dont j'étais si mécontent. Cet amour des objets imaginaires et cette facilité de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de tout ce qui m'entourait, et déterminèrent ce goût de la solitude qui m'est toujours resté depuis ce temps-là ». Son cœur trop affectueux et trop tendre, avoue-t-il encore, l'a « toujours rendu trop paresseux à faire, par trop d'ardeur à désirer ». « De très bonne heure, écrit de son côté Amiel, j'ai découvert qu'il était plus simple d'abdiquer une prétention que de la satisfaire ». Féré cite le cas d'un homme qui vécut ainsi le même roman imaginaire pendant des années ; il ne tenait qu'à cette seconde vie, traversant l'autre comme un rêve. Tout y devient si aisé ! A un asthénique qui s'enfermait dans d'interminables silences solitaires, Janet demandait un jour s'il se parlait à lui-même : « Eh bien non, répond-il, je ne parle pas à moi-même, j'en serais bien incapable. Mais je fais parler les autres. Je me représente une dame et un jeune homme qui se promènent ou sont dans un salon, et soyez sûr que je leur fait dire mille choses très spirituelles ! »[1] Cet étrange aveu est plein de sens : il suffit que le sujet se mette, si l'on peut dire, en position d'irréel pour que les mêmes opérations qui lui étaient impossibles avec des facultés cependant intactes lui deviennent accessibles. La personnalité hystérique, qui est proprement introuvable, vit ainsi dans un rêve perpétuel.

C'est qu'en émigrant dans l'irréel, il ne passe pas seulement dans du moins réel, il ne recule pas seulement d'un plus ou moins grand nombre de pas. Il entre dans un univers entièrement nouveau, qui ne possède, même atténués ou effacés, aucun des caractères de l'univers réel. Il n'y entre lui-même qu'en s'irréalisant[2]. Évoquons le monde de nos images de rêves ou de nos images intérieures. Suggestives plus que solides et situées, elles

1. *La pensée intérieure*, p. 167.

2. Voir SARTRE : *L'imaginaire*, Gallimard, 1940.

chevauchent, s'interpénètrent et se contaminent, sans localisation précise, sans durée continue, s'éclipsant à l'absurde comme elles surgissent, indépendantes entre elles comme si aucun milieu ne les supportait, foisonnant la contradiction et le non-sens, insaisissables à l'attention. Elles semblent appartenir, en dessous même de l'espace obscur, à l'au delà incohérent d'une quatrième dimension dont l'ambiguïté est comme plate et inféconde. Elle ne nous retranchent pas seulement de *ce* monde, mais de toute sorte de monde résistant où nous ayons à fournir un effort cohérent pour nous situer et agir. En refluant, le désir peut se concentrer et, gonflé de force résiduelle, produire quelques effets brillants. Mais l'irréel, à la longue, ne nourrit pas son homme. Faust, par un secret arraché aux enfers, a pu rappeler à la vie la forme d'Hélène ; quand il veut la saisir, il n'étreint qu'une étoffe vide. Celui qui a choisi de vivre dans le monde de l'évasion imaginaire voudrait se persuader qu'il vit encore dans un monde comme un autre. En réalité, il n'est plus *dans un monde*, il n'a plus rien en face de lui d'assignable ou de constant. L'hallucination, l'obsession ne répondent jamais : « Présent ». Quand on veut les saisir, elles ne se posent pas devant la conscience personnelle : ce sont au plus des « apparitions latérales irréelles, corrélatives d'une conscience impersonnelle » (Sartre). Le sommeil se défait au moment même où par l'évocation d'une perception réelle ou d'un sentiment fort, il risque d'ouvrir une porte au monde exigeant de la veille. Et le point commun des mondes imaginaires que nous rêvons éveillés est qu'ils ne nous demandent rien. Dans une ambiance qui ne nous demande rien, nous nous évanouissons nous-mêmes : « Mon cerveau, témoigne un sujet, est un théâtre où se jouent toutes sortes de pièces dont la composition et dont les acteurs me sont étrangers. Je ne fais qu'y assister en spectatrice ». Ainsi tout est réduit à une facilité extrême : entre moi et le réel, il n'y a plus de combat, faute de combattants.

Ces univers de fuite peuvent rester purement intérieurs, et substituer à l'action adaptée dans le monde des satisfactions subjectives perdues hors du monde. Ils peuvent aussi forcer dans la vie quotidienne et jusque dans la chair du rêveur leurs divagations fantastiques. Dans l'un et l'autre cas, la tendance à l'objectivation continue à fonctionner, car les irréels sont bien des objets que je m'oppose : il n'y a pas à rigoureusement parler d'« imagination passive ». Mais au lieu de déboucher sur les réalités qui la sollicitent, l'objectivation déborde en marge du réel, où elle n'y occupe, après l'avoir expulsé, qu'un fantôme de place, isolée des relations vitales qui lui constitueraient une situation.

L'échec ou l'attente sont généralement à l'origine de cette activité propriofective de l'imaginaire. Le désir qui n'a pas réussi à se frayer un chemin dans la réalité n'est pas pour autant déchargé de la tension qui le portait en avant. Il garde une énergie disponible qu'il doit décharger sur quelque plage déserte de la conscience, et il se trouve, devant le moi créateur, dans une situation fausse qu'il lui faut rétablir.

Son énergie rémanente va s'épuiser dans l'exutoire d'une satisfaction imaginaire. L'écolier qui doit peiner sur un problème au lieu d'aller poser des moulinets le long des ruisseaux peuple le plafond blanc de ruisseaux et de moulinets. L'adolescent qui n'a pas encore fixé dans un choix son âme amoureuse l'enchante de romans fictifs, innombrables et incompatibles. Chez l'homme moyen, cette catharsis est souvent à court de thèmes : il va s'en nourrir au théâtre, dans le roman ou dans l'histoire qui lui deviennent parfois une seconde vie plus ardente que la première. Les plus créateurs, au lieu d'emprunter au dehors leur nourriture, l'expriment de leur fonds.

Il faut toutefois éviter ici une simplification abusive. Ne la regarderait-on que de l'angle biologique, cette activité de rêve se présente comme une fonction bien plus complexe qu'un simple dégorgement des ratés de l'action. Elle contribue à notre aisance vitale en élargissant autour de nous un espace hors de l'espace, où dissiper nos désirs malheureux sans renoncer tout à fait à leur promesse. Elle apparaît, autant qu'une liquidation de l'échec, comme une réaction de la vie à ses échecs, un refus de la défaite, un détour du « quand même » vital. A force de dénoncer l'influence déréistique de l'imagination de repli, on a méconnu sa fonction temporisatrice. A l'aspiration déçue, elle donne une détente agréable, le stimulant d'un début de satisfaction, assez précis pour la mettre en appétit, assez décevant pour la laisser sur sa faim et la pousser à l'action. Elle permet d'attendre, et de mûrir la revanche de l'acte manqué. Elle offre à la tendance brimée une expression symbolique qui l'apaise : par exemple la crainte du père dérivée sur la phobie des chiens de garde, — ou une sublimation qui l'entraîne : cette même crainte emportée vers l'émulation avec les supérieurs, vers l'ambition. Ainsi l'activité compensatrice de l'imaginaire se maintient-elle sur une arête ambiguë d'où elle glisse à chaque instant dans l'attraction autiste, mais où elle peut aussi maintenir un certain tonus pratique dans les intervalles malheureux de l'action. Quand elle se maintient dans ce service souple et subtil, elle est un témoin de

vitalité et non pas de débilité. Fichte et Hégel reconstruisaient en pensée le monde au moment où l'Allemagne était écrasée et c'est, il l'avoue ensuite, dans le plus sombre désespoir que Péguy écrivit sa trilogie de l'espérance. Ce qu'ils voulurent tous deux à travers leurs rêves ardents, l'avenir le leur donna.

Cependant ce recours intérieur est une menace perpétuelle contre l'extériorisation de l'acte. Ses séductions mêmes sont toujours en danger de nous faire préférer le facile au solide. Elles mêlent indiscernablement les teintes de l'irréel avec celles du réel. C'est ainsi qu'elles installent, invisible dans la trame des jours, le mensonge vital permanent. On en connaît des cas morbides : cette mère éperdue par la mort de son fils imagine pendant des années qu'il n'est pas mort, mais qu'il voyage, et elle lui tisse jour par jour une vie lointaine qu'elle ne se lasse pas d'inventer. Pour Freud, l'immense secteur psychique qui couvre le rêve et la psychose est établi sur cette compensation idéo-affective des désirs refoulés par le principe de réalité. Le mensonge vital est aussi d'expérience quotidienne. Amorce de rêve et esquisse de psychose, il s'enracine parfois dès l'enfance, d'autant plus facilement que l'enfant se plaît au jeu de l'identification, mimant des semaines entières un animal ou une fleur, comme la petite Bettina qui se faisait arroser par ses camarades. Les enfants qui souffrent d'une naissance illégitime, de mauvais traitements ou de scènes de violence familiale, inclinent à imaginer qu'ils sont issus d'une famille inconnue, riche ou d'illustre lignée : ce mythe, plus ou moins formulé chez beaucoup d'enfants, explique le succès de la littérature de l'enfant perdu ou abandonné *(Sans Famille, Oliver Twist,* etc...)[1] Rank a étudié le mythe de la naissance du héros chez l'enfant comme correctif à la vie telle qu'elle lui est donnée. L'enfant rêve qu'il renaît sous une forme nouvelle, ou qu'une reine vient le revendiquer comme son fils. Il mêle ce rêve à la vie réelle et parfois, adulte, il gardera le pli de confondre indistinctement ce qu'il est et ce qu'il voudrait être. Tel, en des temps troublés, rêve le martyre et joue les persécutés quand personne ne s'occupe de lui. Un autre joue à la vie communautaire et, par quelques gestes plaqués sur un fonds d'égoïsme persistant, croit avoir bouleversé sa manière de vivre. Le mensonge vital, que l'entraînement sincère des mots et du cœur insinue jusque dans nos conduites morales, est le principal responsable du discrédit que tant de vertus étroites ou troubles jettent sur la vertu.

Parfois la réalité et la fiction y sont si étroitement fondues et si voisines qu'il n'introduit qu'une dissonance légère dans

1. SÉRIEUX et CAPGRAS : *Les interprétateurs familiaux,* Encéphale 1900.

l'harmonie de la vie, un de ces grincements qui nous mettent dans un état de malaise imprécis devant une action d'apparemment bon aloi, jusqu'à ce que nous en apercevions l'impureté cachée. Mais il peut envahir la vie entière et jouer faux toute la symphonie. Jules de Gaultier a nommé « bovarysme »[1] le pouvoir qu'ont certaines natures de se voir autres qu'elles ne sont et de déformer leur vision de l'ambiance, choses et êtres, pour la plier à cette volonté de l'imaginaire. Où commence le bovarysme ? Il arrive à celui qui tend vers des valeurs supérieures, sous le premier éclat qu'il en reçoit, de se croire déjà transfiguré par leur lumière ; à la limite du mensonge et de l'ardeur, il anticipe sur son identification au modèle qu'il se propose et cette présence prématurée à l'être qu'il voudrait être contribue à l'affermir dans l'élan qui l'y conduit. Toutefois il échappe à l'illusion bovaryste par une quasi-conscience toujours avertie et vigilante de son état réel. Cette justesse de jugement s'appelle humilité. L'humilité n'est pas l'humiliation, elle n'est pas incompatible avec l'anticipation juvénile de l'élan affectif : mais elle dissipe la confusion qui tend toujours à se constituer entre ce que nous sommes et ce que nous voulons être. Dans la situation bovaryste au contraire l'illusion est complète, fixée, aveugle ; elle résiste à toute critique, parce qu'elle est née précisément d'une absence de critique sur une imagination déréglée. Emma Rouault, dès le couvent, s'identifie aux héroïnes de Walter Scott. Fiancée, elle se fait de l'amour une conception que le mariage déçoit. Elle cherche alors à percevoir dans un amant de passage « un fantôme, écrit Flaubert, fait de ses plus ardents souvenirs, de ses lectures les plus belles, de ses convoitises les plus fortes ». L'illusion tombée, elle se suicide. Tous les personnages de Flaubert lui ressemblent plus ou moins : Salammbô, M. Homais, Bouvard et Pécuchet, Frédéric Moreau. On peut y ajouter don Quichotte, Le Bourgeois Gentilhomme, Les Précieuses Ridicules, Les femmes Savantes, les poètes qui se croient philosophes, les philosophes qui se croient poètes, les savants qui se croient théologiens, les bouffons qui se croient Césars, les ratés qui se croient du génie. Au moment même où il écrivait que la terreur est, avec la vertu, le ressort du gouvernement populaire et agissait en conséquence, Robespierre se pensait fait pour la vie de petit bourgeois propre et heureux qu'il cotoyait chaque jour chez les Duplay, où les demoiselles cultivaient des parterres de fleurs, où Buonarotti, le Barbès de l'époque, accompagnait

1. Jules DE GAULTIER : *Le Bovarysme*. Lévy VALENSI : *Bovarysme et constitutions mentales*, Journal de Psychologie, 1930. Le Dr Genil-Perrin note dans le bovarysme, outre l'excroissance imaginative, un élément paranoïaque incontestable de fausseté de jugement.

au clavecin le violon du conventionnel Le Bas. Cette quasi identification à l'objet imaginaire nous met aux abords de la mythomanie, que nous retrouverons plus loin.

L'adaptation au réel est généralement admise comme une valeur de vie. Aussi l'échec ne libère-t-il pas seulement une énergie inemployée, il déclenche des processus de justification et de simulation destinés à le masquer à celui même qui en est la victime. Les dérivations imaginaires leur ouvrent des voies. Faute d'avoir pu atteindre un but réel, la conscience s'en donne un symbole dont elle se satisfait ou se persuade d'être satisfaite. Le baobab de Tartarin est cultivé dans de nombreux potagers. Et quelques restes d'une grandeur déchue sont pour certaines victimes de la vie un univers plus précieux que les promesses les plus enviables d'une existence reconquise. Parfois les désirs malheureux, après avoir manqué une issue à visage découvert, se déguisent sans qu'on sache toujours bien s'ils le font pour tenter un passage en contrebande ou par une manière dérisoire de jouer leur malheur [1]. Au point de convergence de ces deux tentatives se forme le mythe. Un peuple empoisonné par une angoisse insupportable se fait un roman autour du juif, ou du jésuite. Ou bien il idéalise son passé et le met en chants pour s'en consoler à longueur de journée, et se réhausser à ses propres yeux. Le remords diffus engendre souvent les plus violents de ces mythes, la force explosive de la mauvaise conscience étant de toutes la plus ardente. Il est fréquent enfin que le monde imaginaire suscité par l'échec de l'adaptation s'érige directement en juge de la conscience défaite : c'est là un des mécanismes de la formation du « surmoi », sur laquelle les psychanalystes ont attiré l'attention. En disposant autour de moi un monde fictif où quelque puissance mauvaise me poursuit de sa haine, que je l'appelle destin, malchance, sort, hasard, malice publique, ou que j'en fasse un Dieu vengeur à l'image des ressentiments de l'homme, je lave du même coup la responsabilité de mon échec.

Au lieu de se replier lentement et progressivement sur un contenu de plus en plus pauvre, comme dans les rêveries à forme schizoïde, le monde imaginaire peut faire irruption autour de moi, se mêler activement à ma vie extérieure, animer une activité richement colorée, parfois même débordante. Claude, Borel et Robin ont mis en valeur, plus clairement encore que Dupré, cette opposition du mythomane et du schizoïde constitutionnels.

1. Sur ces travestissements du désir, cf. FREUD, son disciple SILBERER et déjà FERRERO : *Lois psychologiques du symbolisme*, Alcan, 1895.

Le schizoïde, loin de chercher à réaliser ses rêveries dans le monde extérieur, les élabore pour le fuir ; le mythomane se montre éveillé, actif, communicatif, joyeux luron même. Le schizoïde, raidi derrière ses barricades, est le moins suggestible, le mythomane le plus suggestible des hommes. Les fictions du premier sont arrêtées à des thèmes bien déterminés, qui varient peu une fois qu'ils se sont imposés ; les fictions du mythomane se modifient incessamment au gré de son inspiration et des sollicitations du moment. Enfin le schizoïde a conscience de l'irréalité de ses conceptions, et ne cherche pas à les introduire dans la réalité, le mythomane distingue mal la réalité de ses fictions, et, comme l'enfant, il les mêle incessamment au sein d'une croyance indistincte.

Dupré a surtout décrit [1], dans les états mythomaniaques, la tendance au mensonge et à la fabulation où s'exprime le trouble essentiel des facultés de discernement de la réalité objective. On peut parler d'états constitutionnels quand les fabulations et les mensonges sont immotivés, anormalement fréquents, ou disproportionnés aux situations qui les introduisent. Un certain degré de mythomanie est normal dans l'enfance de l'homme et de l'humanité. Des traits exceptionnellement accentués révèlent cependant chez l'enfant le prédisposé constitutionnel. D'une affectivité voyante et un peu théâtrale, il s'agite et tournoie dans un petit drame continu : pleurs, rires, colères, bouderies, réconciliations, câlineries, plaintes et pirouettes s'y succèdent en tourbillon. Il est roué et affectueux à la fois, ingénu et anormalement précoce par le sentiment ; la petite fille surtout paraît femme au delà de son âge ; Séglas note un contraste fréquent entre la bouche, enfantine, et le regard ardent, profond, sérieux. Il se préoccupe beaucoup de l'effet qu'il produit sur l'entourage ; il invente n'importe quel mensonge, dont il est aussitôt dupe, et parfois n'importe quel délit pour se rendre intéressant. Chez l'adulte, la mythomanie est un mode d'infantilisme. Dupré la caractérise par quatre tendances.

La plus courante est la tendance à altérer la vérité par exagération, atténuation, déformation des faits réels ou addition d'éléments imaginaires. Elle n'a aucune consistance, elle détruit au fur et à mesure ses propres inventions. D'un même événement vécu, imaginaire ou mixte, le sujet donne des récits successifs, toujours différents ; il les modifie dans le sens de ce qu'il croit être le plus fréquent, généralement sans autre intérêt personnel,

---

1. En 1905. Cf. *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité.* — Cf. encore : P. KAHN : ?
A. TRANNOY : *La mythomanie* (Thèse Paris 1906), résume sans autre apport personnel les thèses de Dupré.

inconscient de ses altérations et insensible à leurs contradictions ; il les nie vivement si on les lui oppose.

Le mensonge du mythomane, négation volontaire et plus consciente de la vérité, est voisin du « mensonge par embellissement » que Le Senne rattache au groupe EP. La vanité en est le principal mobile. Par autosuggestion habituelle, il est bientôt inconscient ou du moins si naturel qu'il est émis avec une sorte d'effronterie calme et sans scrupule. « Il n'avait aucune précaution à prendre, écrit Cocteau dans *Thomas l'Imposteur*, aucun calcul à faire. Une étoile de mensonge le menait droit au but. Aussi n'avait-il jamais le visage préoccupé, traqué du fourbe. Ne sachant ni nager ni patiner, il pouvait dire : Je patine et je nage. Chacun l'avait vu sur la glace et sur l'eau ». Cette assurance, presque grave parfois, donne à l'entourage une impression de sécurité qui contribue à créer autour du mythomane de nombreuses dupes.

Son mensonge est rarement isolé. Il prolifère, plutôt qu'il ne se systématise, en fabulations puériles ou perverses selon que la débilité intellectuelle où les déviations affectives dominent le fond de la personnalité. Le sujet invente des romans et des aventures auxquels il croit, à une réserve près que nous ferons plus loin, et ses auditeurs sont presque toujours pris à son accent de sincérité et d'assurance. Voici une fillette qui désirait vivement une robe noire promise pour sa fête. Elle raconte à l'école que sa mère est morte, y vient en effet vêtue de noir ; quelque temps après elle parle du remariage de son père, et donne des détails sur la noce comme elle en avait donné sur l'enterrement ; on apprend enfin, par hasard, que sa mère est toujours vivante à la maison. La fertilité de l'invention et l'aplomb du fabulateur croissent avec l'intérêt qu'il obtient. Il semble possédé, suivant les termes de Dupré, par une sorte d'« impulsion narrative », de « prurit inventif ». Le fond psychologique de cette personnalité est un appétit extraordinaire de notoriété, qui ne dispose que d'un instrument intellectuel débile. Ce porte à faux donne aux constructions imaginatives un tour compliqué, bizarre et prétentieux.

La simulation est toujours associée à la fabulation. C'est un mensonge agi, encore plus complexe et plus difficile à soutenir, car il met en jeu de multiples activités physiques et psychiques. Elle atteint parfois une habileté prestigieuse, servie par une grande aptitude à l'imitation (cette aptitude, qui fait le bon acteur, est toujours révélatrice d'hyperplasticité mentale), par une présence d'esprit toujours en éveil, par une ténacité exceptionnelle (certains la poussent jusqu'à l'automutilation et à l'acceptation d'interventions chirurgicales) et par une rare maîtrise de la motricité.

Quand ces traits grossissent, la mythomanie devient franchement anormale. On la rencontre surtout chez des sujets jeunes, et plus généralement chez les femmes ; chez les hommes, elle est un signe d'infantilisme ou de féminisme.

La mythomanie vaniteuse est la plus fréquente chez l'homme. Elle donne lieu à de véritables accès de mensonge et de fabulation. La « hâblerie fantastique » (*Tartarin, Numa Roumestan,* le *Menteur* de Corneille) en est encore la forme la plus plaisante. Les grands débiles empruntent aux faits-divers sensationnels les éléments de leur fabulation : après un crime, ils vont se dénoncer ou se constituer prisonniers sous l'influence d'un véritable raptus (autoaccusation criminelle). Ils emploient les procédés les plus tortueux : l'un d'eux, par exemple, écrit à un ami une lettre où il se compromet gravement, et l'envoie à la police sous un nom d'emprunt. Leur seul but est d'attirer l'attention ; les plus pervers se plaisent aussi à faire des dupes et les plus intelligents à jouir de l'effet de leurs mensonges. La présentation en est assez riche de détails et vraisemblable pour en imposer parfois aux magistrats. Dans la même famille se classent certains faux hypocondriaques ; si on y regarde de près, ils n'ont aucune crainte de la maladie, ils ne se plaignent que pour se faire plaindre ; ils ne reculent pas devant une opération s'ils trouvent qu'elle doive les rendre plus intéressants. D'autres simulent des attentats et des cambriolages, sans malignité, car ils ne désignent pas de coupables.

Dans les mythomanies malignes, par contre, le désordre imaginatif s'associe aux formes diverses de l'instinct de destruction. Celles-ci sont plus fréquentes chez la femme, et impliquent plus de qualités intellectuelles et volontaires que les précédentes. La prédominance de la malice sur la vanité apparaît chez les mystificateurs, qui aiment à garder le secret sur leurs mystifications ou n'en jouissent qu'en cercle clos, avec quelques confidents. Elle est évidente chez les auteurs de lettres anonymes, les dénonciateurs à faux, les exploiteurs de la crédulité publique (maisons hantées, occultisme, etc...) ; les hétéroaccusateurs calomnieux qui ne mettent pas moins de luxe descriptif et d'application persuasive que les autoaccusateurs dans leurs récits mensongers ; parfois, surtout dans l'hétéroaccusation à thème sexuel (viol ou tentative de viol, exhibitions), ils savent dresser une mise en scène habile et impressionnante.

Le mythomane pervers ne joue plus pour jouer. Il veut satisfaire une intention cupide, lubrique, passionnelle ou intéressée. On compte, dans ses rangs, les innombrables escrocs, agioteurs, escompteurs de fortunes fictives que les virtuosités techniques du capitalisme naissant ont armés d'un bel assortiment d'armes nouvelles. L'affaire Thérèse Humbert, dans

l'histoire, *Donogoo*, dans la fiction, en ont fixé le type, persuasif et entraînant, gagnant la confiance par son air de sincérité et de conviction, non loin de croire lui-même à ses fictions. Les séducteurs professionnels, souvent polygames à l'insu de tous, recommencent le même manège auprès de chacune de leurs victimes ; leur vanité se pare de faux-titres, de promesses imaginaires, et ils ne dédaignent pas parfois de mêler l'escroquerie à la conquête amoureuse. Dans d'autres cas la perversion s'associe à la versatilité psycho-motrice et donne la mythomanie errante des dégénérés migrateurs. « Véritables fables en marche » (Dupré), ils mènent de ville en ville une vie vagabonde qui est un réseau d'irrégularités et de mystères, difficiles à démêler quand ils tombent entre les mains de la justice, car ils ne peuvent donner de leurs déplacements aucune raison plausible, ni même en reconstituer l'histoire exacte.

Est-il possible, au delà de cette description des symptômes, d'atteindre, à la source de la mythomanie, le désordre générateur qui nous en livrerait la formule compréhensive ? L'hyperémotivité est manifeste, en liaison avec une hyperesthésie du sympathique. La suggestibilité n'y est pas moins essentielle, et plus généralement, suivant les termes de Dupré, la psychoplasticité, que semblent soutenir certaines insuffisances perceptives et une absence anormale de sens critique. Mais un élément plus central encore semble être le besoin d'attirer l'attention sur soi, quels qu'en soient le moyen et le prix. C'est une forme aberrante du besoin d'« être vu », que nous étudierons plus loin. La personnalité mythomaniaque est une personnalité déprimée qui sent le besoin de combattre sa dépression, mais ne veut le faire que sur des voies faciles. Le demi-mensonge, surtout quand, voilé d'inconscience, il élude la responsabilité, est un moyen d'impuissant pour dominer autrui : « Faire accepter par les autres un mensonge, c'est une victoire : c'est leur imposer une croyance, une conduite qu'ils n'auraient jamais eue sans nos discours ; c'est les dominer, les « faire marcher » [1]. La difficulté est d'accorder la passivité affective que révèlent ces attitudes et la débilité intellectuelle des inventions du mythomane avec cette sorte de profusion inventive qu'il porte jusque dans l'action la plus risquée. Cette force organique est plus paradoxale encore dans les manifestations hystériques.

L'hystérie était connue depuis longtemps quand Dupré notait que la fabulation mythomaniaque peut se traduire aussi bien en simulations organiques : maladies, anesthésies, paralysies, contractures, idiosyncrasies, amnésies, qu'en mensonges

1. Pierre JANET : *De l'angoisse à l'extase*, I, 254 s.

oraux ou écrits. Après le succès mondain, trop mondain, que lui avaient valu les célèbres leçons de Charcot, la conception en était, à cette époque, entièrement transformée par Babinski et P. Janet [1]. Quels sont les faits ? Les troubles organiques, généralement sélectifs, n'ont pas de limite : en état d'hypnose, un commandement peut faire cesser une hémorragie ; une goutte d'eau versée sur la main d'un sujet à qui l'on fait croire qu'il reçoit une goutte d'acide sulfurique provoque une ampoule ; les fakirs se transpercent sans souffrir ni saigner. Ces troubles guérissent, comme ils sont venus, par suggestion : d'où le nom de pithiatisme que propose Babinski au lieu d'hystérie, trop chargé de confusions historiques [2]. Ils ne sont pas différents dans leurs symptômes apparents de ce que serait une anesthésie, une paralysie, une affection ordinaires. Celui-ci présente un bras inerte, celui-là est insensible sur une large surface de l'épiderme, tel est sujet à des syncopes continuelles, tel autre offre une lésion cutanée ou interne. Mais il manque au tableau morbide des éléments essentiels et cachés : la lésion cérébrale que ferait attendre cette paralysie, l'ulcère qui justifierait ces vomissements, l'altération d'organe qui légitimerait cette cécité. On s'aperçoit alors que ces troubles sont une concession de l'organisme à une suggestion extérieure ou spontanée chez un sujet doué d'une plasticité psychique anormale. Le sujet montre une indifférence absolue à l'événement ou à l'individu qui déclenche la suggestion : le premier venu, sans raison apparente, peut le provoquer [3]. Il est presque inconscient des causes et des voies de la suggestion. On crut longtemps cette inconscience totale. Puis on voulut y dénoncer une simulation franche. Bleuler, en l'étudiant, a fait une découverte capitale pour l'interprétation de la sincérité mythomaniaque. Il soignait une hystérique qui avait perdu l'usage de l'ouïe. Un jour, elle se met à chanter. Son médecin, sans qu'elle le voie, se met au piano et l'accompagne. En passant d'un couplet au suivant, il change brusquement de ton : la « sourde » reprend son chant sans s'émouvoir, et le reprend dans la tonalité nouvelle. De nombreuses

1. Cf : *L'état mental des hystériques.*

2. Les commissions catholiques de contrôle admettent elles-mêmes, en éliminant la majorité des cas constatés, qu'une partie notable des guérisons de Lourdes relèvent de ce processus. Celles-ci n'échappent pas pour autant du fait religieux : Dieu n'est pas un montreur de foire et les plus importants miracles de Lourdes sont des miracles de la foi.

3. La suggestion hypnotique permet également de faire apparaître et disparaître, à volonté, les effets hystériques.

épreuves ont été depuis tirées de cette expérience. Le sujet soit disant « insensible » garde aussi bien le sentiment des blessures ou des brûlures sur les parties anesthésiées que si elles jouissaient de leurs pleines perceptions. On a toujours noté avec quelle habileté, dans la grande crise hystérique, les sujets évitent, en tombant, de se faire aucun mal. Ce n'est pas seulement une partie de l'organisme, c'est une partie du psychisme aussi qui ne « marche pas » dans la suggestion hystérique. Ce sourd entend et n'entend pas tout ensemble ; il entend, comme l'a montré Janet, par une perception psychique authentique s'appuyant sur un organe sain, mais détachée par une sorte de déhiscence intérieure de l'ensemble de la personnalité. C'est une perception au premier degré, qui produit quelques effets dans la conscience et le comportement, mais qui, n'étant pas enregistrée par la synthèse mentale, est répudiée par la conscience claire. Claude a pu rapprocher ce processus de la schizoïdie. La différence subsiste en ce que la conscience du réel et de l'irréel, du vrai et du faux, précise chez le schizoïde, est toujours ici ambiguë. « Dans le fond, déclarait au bord de la guérison une jeune fille qui avait joué pendant des années la reine d'Espagne, sombrant cette fois dans le vrai délire d'imagination, — dans le fond, je savais bien que ce n'était pas vrai. J'étais comme une enfant qui joue à la poupée et qui sait bien que sa poupée n'est pas vivante, mais qui veut s'en persuader » [1]. On ne pouvait mieux choisir l'analogie, nous avons déjà vu cette ambiguïté au cœur de la conscience de l'enfant.

Mais dans la mesure où il y a scission, quelle est la cause de cette scission ? La valeur de la personnalité n'est pas en jeu : chez les hystériques, contrairement aux mythomanes, on peut trouver les individus à l'esprit le plus clair, à la volonté la plus ferme, au sens critique le plus averti (Bleuler et Freud) [2]. Toutefois le caractère est resté marqué des traits de l'enfance : rêverie, suggestibilité, intelligence puérile, importance des manifestations émotives (avec crises de nerfs paroxystiques) qui font illusion, car l'émotion elle-même est faible, stéréotypée, récitée plus que vécue. A ce tableau général s'ajoutent parfois quelques symptômes révélateurs du désordre profond : grande crise hystérique, convulsive ou syncopale, crises de somnambulisme, extases, et

---

1. Cité par G. Robin : *Le rêve éveillé*, Gallimard 1924, p. 150 s. On a pris parfois trop à la lettre le « mensonge » du mythomane. Ainsi Janet : *L'évolution du temps*... p. 277 s., qui l'oppose au fabulateur.

2. Le P. de Sinety, S. J. : *Psychopathologie et direction*, p. 146 n'exclut pas que certains grands spirituels, comme le P. Surin, Marie des Vallées, aient été des hystériques.

parfois des délires. C'est donc la tension et l'ampleur de la maîtrise personnelle qui sont en cause plus que la qualité de la personnalité. Une sorte de faiblesse de l'attention, de distraction fondamentale et incomplète (Janet) rend le sujet impuissant à ramasser toute l'ampleur de sa vie psychologique et à l'intégrer à la synthèse psychique : d'où son caractère versatile, capricieux, excessif, tout entier à l'impression présente, sans aucune de ces restrictions mentales qui donnent à la pensée sa modération et sa modulation. Incapables d'une seule conscience, il en accepte plusieurs, et s'abandonne entièrement à chacune d'elles. Encore reste-t-il à expliquer pourquoi la fixation hystérique se localise, dans tel ou tel cas, ici ou là, et la force idéoplastique du phénomène hystérique. Freud attribue la fixation à une répugnance affective pour un objet que la conscience nie, non seulement parce qu'elle ne peut pas, mais parce qu'elle ne veut pas en connaître. La négation peut s'exprimer symboliquement : j'accuse cette main d'avoir commis un péché, suit une paralysie ou une insensibilité. Encore faut-il saisir le processus, dont le langage est organique, dans la raison même qui l'imprime sur le corps, dans sa structure plastique. Klages [1] nous fait plus que nul autre approcher d'une compréhension centrale. La vie n'est pas un vague et immatériel principe, mais une puissance créatrice d'images, qui aspire à extérioriser, à représenter en formes ses projets. La croissance de la cellule fécondée se poursuit sous l'action plasmatique de l'image du corps futur. La conduite du canard nouvellement éclos et qui se précipite vers la mare est dirigée par un schème héréditaire de l'instinct. Quand le courant de vie est puissant et adapté, ces images sont charriées en avant par le courant vital, intégrées au champ d'action du moi qui utilise la puissance de chacune en limitant sa souveraineté. Si nous appliquions le langage de Sherrington à ces vues de Klages, nous parlerions ici d'un fonctionnement extérofectif de la fonction plastique de la vie. Mais qu'il se produise un affaiblissement de la puissance vitale (passivité affective, débilité intellectuelle : c'est, nous l'avons vu, un élément radical de la mythomanie et de l'hystérie), alors des dynamismes imaginatifs vont flotter, inintégrés, sous le seuil de la conscience et de l'action objective. La puissance idéoplastique qu'ils ne dépensent pas à l'extérieur va refluer sur place, se concentrer, s'extérioriser immédiatement et isolément, en s'imprimant sur le corps comme le cachet sur la cire chaude. Reprenant notre analogie, nous dirons qu'il y a un fonctionnement propriofectif de la fonction plastique de la vie. C'est ce qu'exprime Klages en termes voisins, en caractérisant le fait hystérique par « une réaction du besoin de

1. *Op. cit.*

représentation sur le sentiment de l'impuissance à vivre ». A travers des fantaisies qu'on lui abandonne sans regret, il évoque le rôle débilitant, sur ce fond vital, de certaines formes sophistiquées de culture ou de civilisation. Ainsi semble se résoudre le paradoxe hystérique que nous évoquions plus haut : les phénomènes de faiblesse sont des phénomènes globaux, la force plastique de l'effet hystérique est la force brutale d'une puissance arrêtée et refoulée de son cours normal. L'explication s'élargit des faits hystériques à la fabulation mythomaniaque : ici c'est un intérêt ou un instinct forts qui exigent quand même une représentation, d'une vitalité impuissante à les intégrer dans une conduite largement objective. Le besoin de représentation, insuffisamment soutenu, est l'objet d'une sorte de contracture ou d'hypocondrie psychique, il devient désormais, dans un large secteur du comportement, le mobile obsédant de l'action du sujet. Le sujet se dissout en un besoin de mimer, concentre dans ce pauvre intérêt les faibles forces dont il dispose. Le but vital de l'extériorisation est notre objectivation *parmi* les hommes, la représentation crispée sur soi se transforme en spectacle *devant* les hommes ; elle nous met tout entier dans la dépendance de nos spectateurs au lieu de nous jeter dans la libre communauté d'un destin vécu en commun. Ainsi l'activité du mythomane, cette extériorisation qui semblait l'opposer aux évasions de la schizoïdie, n'est-elle qu'apparente. Elle l'isole dans un monde brillant et sans appuis, mais intimement protégé contre la réalité. Il y perd sa propre consistance, nous le verrons, en même temps que le sens et le goût du réel.

Nous nous sommes plusieurs fois heurtés à la difficulté de tracer ces frontières du constitutionnel et de l'acquis. Le constitutionnalisme peut être érigé en solution paresseuse du problème psychothérapique. Or déjà Niemeyer écrivait que ce n'est pas tant la constitution que le genre de vie et l'éducation qui prédisposent à l'hystérie, et que les conditions extérieures y ont moins de responsabilité que la manière dont l'individu y réagit. Les dispositions qui vont de l'hystérie à la mythomanie semblent se greffer sur une habitude précoce de perdre le contact direct avec le monde réel et d'abandonner à une affectivité sans règle la direction de la vie psychique. Elles sont favorisées par toutes les circonstances qui développent outre mesure l'imagination et le goût romanesque. Elles sont tenaces, peut-être parce qu'elles trouvent dès l'enfance un terrain favorable : qui a réagi une fois par la fuite dans une situation infantile sérieuse a beaucoup de chance de réagir toute sa vie par la fuite. La mythomanie, naturelle à l'enfance, doit s'effacer entre dix et quinze ans. Si elle tarde à le faire et si, même avant, l'enfant présente les signes que nous évoquions plus haut, il faut le désintéresser des jeux

anormalement complaisants de cette affectivité égocentrique : l'habituer à se montrer ouvert et direct, et lui offrir le milieu naturel de la simplicité, un milieu où les sentiments soient sincères et l'expression modérée, qui ne surexcite pas l'émotivité par des scènes ou par des divertissements continuels, qui n'éveille pas une réaction maniériste par un excès de brutalité. Quant aux manifestations déjà voyantes et tyranniques du sentiment : éclats immodérés de désespoir, de colère ou de gaieté, affectation, boudeerie, mensonge, fabulation, il serait mal venu de les grossir par des sanctions ou des remontrances publiques, où le goût du spectacle et des émotions fortes trouveraient leur nourriture ; le mieux est de leur montrer une indifférence complète, qui les frappe au point vif ; on évitera d'écouter avec complaisance les fabulations, et on recevra le maniérisme avec froideur. Ces mêmes sujets, perdent le sens du familier et du naturel parce qu'ils sont trop inoccupés des réalités pratiques : on leur favorisera le contact avec les choses, les occasions d'exercer des activités objectives, notamment des activités humbles qui valent sans le secours de l'éclat, et des activités manuelles où la tricherie est physiquement sanctionnée. Leur besoin d'extraordinaire et de merveilleux doit être, en même temps, satisfait, discipliné et sublimé, sinon il ne deviendra, par compensation, que plus déréglé [1]. De la lecture, et surtout du cinéma qui peut être un véritable poison pour ces natures irritables, on expurgera plus soigneusement que pour d'autres le sentimentalisme, la passion, l'exaltation, le conventionnel : un merveilleux solide, toujours lié à de l'action, à des conquêtes difficiles, peut leur être fourni par l'histoire, l'épopée chrétienne, héroïque ou scientifique. On leur apprendra surtout, avec les poètes et les écrivains de type cycloïde, à lire le merveilleux blotti dans les heures de chaque jour. Les disciplines intellectuelles rigoureuses : logique, mathématiques, langues, exercent une compression utile sur l'imagination. La plasticité exceptionnelle de la personnalité hystérique, lorsqu'elle n'est qu'ébauchée, peut alors se sublimer en esprit de finesse, en habileté manœuvrière, en souplesse d'action. Dans les paroxysmes, tout effet de douche fraîche est recommandable, depuis le mot glacial qui casse l'exaltation jusqu'à la correction brusque et sans phrases. La crise de nerfs est fréquente chez l'adulte : on la traitera par le choc physique violent (eau froide) et surtout par l'isolement immédiat.

---

1. Avec quelque excès, PROUST écrit : (*A l'ombre des jeunes filles...*, II, p. 130) : « Quand un esprit est porté au rêve, il ne faut pas l'en tenir écarté, le lui rationner. Tant que vous détournerez un esprit de ses rêves, il ne les connaîtra pas ; vous serez le jouet de mille apparences parce que vous n'aurez pas compris la nature. Si un peu de rêve est dangereux, ce qui en guérit, ce n'est pas moins de rêve, mais plus de rêve, mais tout le rêve ».

RÉEL, IRRÉEL, SURRÉEL

Voilà réglé le compte de l'imagination maîtresse d'erreur et de fausseté. Est-ce donc tout ce que l'expérience nous enseigne sur l'imaginaire ? Deux siècles de psychologie « cartésienne » ragaillardie par trop de romantisme impuissant arrêteraient ici notre chapitre, si de grandes voix ne s'élevaient avec autorité au-dessus des préjugés et des statistiques. Devant Novalis qui écrivait : « La poésie est le réel absolu. Plus une chose est poétique, plus elle est vraie », ou encore : « Le génie est la faculté de parler d'objets imaginaires comme d'objets réels, et de les traiter comme tels » ; devant Nietszche : « J'ai horreur de la réalité. A vrai dire, je n'y vois ~~vois~~ plus rien de réel, ce n'est que fantasmagorie » ; devant Rimbaud : « La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde », ne parlerons-nous que d'évasion dissolvante et de divagation morbide ? Leur expérience, et celle de cent autres voyants, n'a jamais été mise en courbe ni en profil, mais si chacun ne peut y entrer aussi largement qu'ils le firent, il est au pouvoir de chacun, comme le demande quelque part Aragon, de s'y exercer de la même façon qu'il peut s'exercer à la vie spirituelle. L'expérience du poète a la même valeur pour le psychologue que l'expérience du mystique en matière religieuse. Il est le prophète d'un univers auquel l'expérience seule aborde. Or, entre les brasseurs de rêves impuissants et les poètes voyants nous relevons les mêmes ambiguïtés et les mêmes différences essentielles qu'entre les mystiques d'asile et ceux qu'authentifie leur fécondité spirituelle. Les premiers s'exaltent sur des ruines, les seconds introduisent une vie nouvelle.

Quelle est cette vie plus réelle que la vie ? Toute une lignée de philosophes, de poètes, de mystiques et de savants l'annonce de Képler et de Paracelse à Cuse, à Bruno et à Boehme; de maître Eckart et de saint Jean de la Croix, du Poverello et de ces jésuites humanistes dont l'abbé Bremond nous a dessiné la tapisserie fleurie, aux grands romantiques du dernier siècle. Une parenté profonde unit la Nature et notre esprit. Nous l'avons déméritée par une chute historique (ou transhistorique) qui a donné l'avantage au mouvement d'individuation et de

séparation d'avec l'échange universel de sympathie dans l'Unité. Nous menons, de plus en plus loin de la plénitude du monde, la vie flétrie d'une plante à moitié coupée de sa tige. Le monde que nous appelons « objectif » est une convention commode, mais une convention pauvre, la moins réelle de toutes nos fictions. Notre état n'est pas toutefois sans espoirs. Nous gardons le souvenir obscur de l'Unité perdue ; un pressentiment, un visage, une branche fleurie nous la laissent entrevoir ; elle se mêle à l'immense enveloppement de notre vie inconsciente avec ses béatitudes miraculeuses et ses terreurs révélatrices, elle apparaît chaque nuit dans nos rêves, sous des formes incertaines et masquées, elle s'insinue jusque dans l'hallucination et dans la folie. Mais nous avons perdu la clef de cette vie intégrale avec le Tout. Le poète en est le Mage. Pour nous, il ouvre de temps à autre la porte mystérieuse. Il nous entraîne vers un usage visionnaire de l'imagination qui nous livre le monde dans sa réalité profonde et chaque être dans sa liaison à l'unité du Tout. La méditation poétique, dès lors, ne nous isole pas du monde. « Toute descente en soi, tout regard vers l'intérieur, est en même temps ascension, — assomption, — regard vers la véritable réalité extérieure » (Novalis). Celui qui s'arrête à soi dans l'émerveillement des images s'arrête à mi-chemin du mouvement de la réconciliation. Le rôle de l'imaginaire, loin de replier, d'isoler, est de nous replacer dans cet état de naïveté prophétique qui, au delà de la conscience et du sens, nous apparente à la réalité totale, par des voies plus sûres et plus riches que celles de la perception close et du concept solitaire. Intérieur, extérieur, comme chaque fois que nous approchons de très près le réel, cette imagination révélatrice de l'âme du monde n'a plus d'usage précis de ces mots. Elle nous replie sur le cœur de toute chose, elle nous y fait rejoindre le vaste univers, si bien que l'on peut parler d'une vision, d'une ouïe, d'un tact qui vont de l'intérieur à l'extérieur, d'un enracinement dans le monde par la vertu même du recueillement. « Fermez les yeux, et vous verrez » (Joubert). La conscience qui n'est tournée que vers le dehors est une conscience aveugle et courte. En se repliant momentanément en deçà des connaissances étalées du sens et de l'intellect, le moi ne se détache pas de la chair du monde ni de sa propre chair, bien au contraire, il se rassemble sur soi pour connaître en même temps que pour être et agir avec tout lui-même [1].

Si l'on tient aux barbarismes, on opposera cette imagination surréistique ou surréaliste à l'imagination déréistique de la

1. Sur tout ce courant, voir notamment Albert BÉGUIN : *L'âme romantique et le rêve*, 2 vol., Cahiers du Sud, 1939.

rêverie schizoïde. Leurs langages sont presque indistincts parfois, mais, ils recouvrent des démarches radicalement opposées. Des deux côtés le moi se donne à la volupté d'une sorte d'anéantissement, mais là c'est pour se refuser aux promesses de la vie, ici pour en briser les limites dans une extase, se gonfler d'un enthousiasme divin, retrouver, par delà sa durée arrêtée et discontinue, le temps perdu qui mesure l'immensité de son existence souterraine. De l'un à l'autre imaginaire, les situations sont retournées. La perception utilitaire des choses et la vie étroite du sujet conscient, critères de l'adaptation pour un esprit positif, apparaissent de cette position centrale comme la plus trompeuse mutilation du réel. « Qu'est grande la félicité de la limitation, que nous cherchons pourtant à fuir de toutes nos forces ! Elle est comme une petite île fortunée sur une mer orageuse ; heureux celui qui peut sommeiller en sécurité, dans son sein : nul péril ne l'éveillera, nulle tempête ne le menace. Mais malheur à celui qui, poussé par la fatale curiosité, se hasarde au delà de ce mont crépusculaire, qui met à son horizon de bienfaisantes limites ! Il sera balloté sur une mer sauvage d'inquiétudes et de désordres, il s'en ira chercher des régions inconnues dans les brumes lointaines et sa petite île, asile sûr où il vivait, a perdu pour lui tous ses charmes » [1]. Quand il revient au « réel » de tout le monde, il ne s'épanouit pas comme le boudeur qui rentre dans le circuit social rompu, il souffre de ce « resserrement de l'être après une extrême dilatation » dont Maurice de Guérin écrit qu'il n'est pas d'accident intérieur plus redoutable. Faute de pouvoir définir dès l'abord par des mots cette expérience indicible, l'homme qui s'enfonce dans ces révélations de l'imaginaire peut être trop modeste avec elles, leur concéder, devant l'opinion, une vie incertaine d'apparences et d'impressions [2]. Avec une autorité

1. Moritz, cité par Béguin : *op. cit.*, I, p. 60.

2. C'est l'erreur des littératures impressionistes, témoin ce texte de *Dominique*, si pénétrant, n'était le vocabulaire final : « Il est bien évident pour moi, lorsque je m'en souviens, que le plaisir de faire des pièges, de les tendre le long des buissons, de guetter l'oiseau, n'était pas ce qui me captivait le plus dans la chasse ; et la preuve, c'est que le seul souvenir un peu vif qui me soit resté des continuelles embuscades, c'est la vision très nette de certains lieux, la notation exacte de l'heure et de la saison, et jusqu'à la perception de certains bruits qui n'ont pas cessé de se faire entendre. Peut-être vous paraîtra-t-il assez puéril de me rappeler qu'il y a trente-cinq ans tout à l'heure, un soir que je relevais mes pièges dans un guéret labouré de la veille, il faisait tel temps, tel vent, que l'air était calme, le ciel gris, que les tourterelles de septembre passaient dans la campagne avec un battement d'ailes très sonore, et que tout autour de la plaine, les moulins à vent, dépouillés de leur toile, attendaient le vent qui ne venait pas... Si je vous cite ce fait entre mille autres, c'est afin de vous indiquer que quelque chose se dégageait déjà de ma vie extérieure, et qu'il se formait en moi je ne sais quelle mémoire spéciale assez peu sensible aux faits, mais d'une aptitude singulière à se pénétrer des impressions ».

souveraine, les grands voyants prophétisent en elles un réel plus réel que le réel sensible et utilitaire. Ils ne nous détournent pas de la clarté, de la conscience, de l'application, ils veulent que nous sachions les élargir à l'échelle de l'univers au lieu de les estimer à nos intérêts étriqués, qu'allant et venant de la face claire à la face obscure du monde, nous sachions maintenir entre elles la part égale, et que suivant les mots de Schelling, sans dissoudre la lumière dans l'ombre ni le mystère dans la clarté, nous tâchions à réaliser dans nos vies « un jour nocturne et une nuit diurne ».

Peut-être le psychologue jugera-t-il que d'écouter ces voix clairsemées, c'est compromettre la sûreté d'une recherche qui ne doit avancer que sur les deux lourdes semelles de la constatation expérimentale et de la statistique. Mais qu'est-ce que l'esprit positif, sinon l'ouverture à toute l'expérience et aux valorisations de l'expérience dont l'expérience elle-même témoigne ? La différence des deux imaginaires ne laisse pas d'ailleurs de donner des prises à l'examen critériologique. L'imagination déréistique et l'imagination surréaliste détournent toute deux de l'action utilitaire. Mais l'une dissipe la personnalité dans des donnés rêvés comme révolus, même s'ils affectent le futur ; elle tend à le fixer dans une contemplation passive d'irréalités défuntes, à lui faire conjuguer au passé sa vie quotidienne qui devrait s'engager dans un présent tendu d'avenir ; ses thèmes sont la répétition encore affaiblie des images passées et s'appauvrissent dans la répétition : la pauvreté stéréotypée nous est apparue comme caractéristique du thème schizoïde ; elle est liée au groupe des inactifs (nA). L'imagination surréaliste peut présenter, sur le plan de l'action utilitaire, tous les effets de la désadaptation. A ce plan psychologique préliminaire, il est permis de parler de l'origine narcissiste de l'œuvre d'art ; en ce sens second et comme latéralement aux valeurs qu'elle engage, l'œuvre d'art donne une satisfaction illusoire à des désirs qui ne débouchent pas sur une réalisation activement et socialement complète. Certaines œuvres mineures ne sont pas plus que cette évaporation d'un rêve. Mais l'œuvre solidement constituée, celle qui est une naissance et non pas une évanescence, accède par cette constitution même aux grâces de la réalité. Elle exprime une personnalité puissante sinon arrêtée, et lui gagne une plénitude, une assiette, une fécondité créatrice qui contrastent à l'extrême avec la dévitalisation de la rêverie autistique. La sublimation aussi est une *réalisation*, si elle n'est pas la manière de réaliser de tout le monde. Son rôle purificateur des tendances insatisfaites, dégagé depuis la plus haute antiquité, est un puissant réducteur de l'autisme. On a pu dire que « la névrose

est un essai, dont l'homme de génie est la réussite »[1]. Mais il y a plus, Freud (plus discret, disons-le au passage, que certains de ses disciples en matière de psychanalyse de l'art) a souligné[2] l'opposition du rêve, qui entraîne le potentiel affectif loin de la réalité, vers l'incommunicable pur, et de l'œuvre d'art qui réalise un détour pour retrouver la réalité. Elle est toujours, en effet un effort vers l'expression et vers l'universalité. En ce sens et dès le plan psychologique, elle n'est pas seulement un résultat de mécanismes affectifs, mais une initiative du sujet. Elle n'est pas cependant une action. La conscience artistique semble réaliser un équilibre tourmenté et qualitativement unique entre les tendances introversives, ludiques, spectaculaires et le goût de la réalisation.

En dehors même du monde propre de l'art, l'imagination surréaliste pousse dans le réel les avant-gardes de la raison et de l'action. Dès la perception, quatrième dimension inéluctable, elle contribue à faire chanter les formes et vibrer les présences, jeu des choses (au double sens du mot) qui participe au sens même du réel : « *Ils expriment tout si clairement. — Ceci s'appelle « chien », et cela, « maison », — voici le début et voilà la fin... Mais moi, je vous dirai toujours : Restez à distance. — J'aime si fort entendre chanter toutes choses. — Vous les touchez, et les voici roides et muettes. — Vous avez le don de tout corrompre* ». (Rainer Maria Rilke). Un autre nom de cette imagination est la compréhension d'autrui : l'irréel, pour chacun de nous, si nous savions voir et aimer l'autre en son cœur, c'est l'univers de son voisin ; aucun monde ne saurait le dépayser plus entièrement, aucun l'exercer mieux à l'acceptation du monde, et par delà à la découverte de soi. Un autre de ses noms est la vie poétique, transfiguration active du monde et de soi-même. Le savant témoigne qu'elle lui est aussi précieuse pour avancer dans la découverte de l'univers que l'instrument et le concept. Le logicien la découvre comme un réseau de sang vivant sous la charpente des concepts. Dans l'action, c'est l'utopie directrice, que nous délivre du déjà-vu et du déjà-fait, et décuple nos forces par son élan prophétique. « Il a fallu que Colomb partît

---

1. STEKEL : *Dichtung und Neurose*, Wiesbaden, 1909.

2. « En ce qui concerne quelques-uns des problèmes se rattachant à l'art et aux artistes, l'examen psycho-analytique donne des éclaircissements satisfaisants ; d'autres, par contre, lui échappent entièrement... Quant à dire d'où provient le pouvoir créateur de l'artiste, c'est là une question qui ne rentre pas dans le domaine de la Psychologie » (FREUD : *L'intérêt de la psychanalyse*, Scientia, 1913). On trouvera un bon exemple de cette psychanalyse tempérante dans BAUDOIN : *Psychanalyse de l'art*, Alcan, 1929.

avec des fous pour découvrir l'Amérique. Et voyez comme cette folie a pris corps et dure » [1]. Partout elle rompt le cercle de la répétition : habitude, indifférence, tautologie ; elle disloque pour prospecter, dissout pour réorganiser. Si l'on reprend une figure dont nous nous sommes déjà servi, l'imagination réaliste assure, autour de la vie consciente et de l'adaptation au réel, la sphère d'aisance qui est nécessaire à une action libre et expansive, le jeu (au double sens du mot) qui lui permet d'exercer un choix souverain. Elle est, en ce sens, un élément essentiel de l'intelligence, de l'amour et de l'action. « S'il était possible de concevoir un instant une conscience qui n'imaginerait pas, il faudrait la concevoir comme totalement engluée dans l'existence et sans possibilité de saisir autre chose que l'existant. Mais, précisément, c'est ce qui n'est pas ni ne saurait être : tout existant, dès qu'il est posé, est dépassé par là même. Mais encore faut-il qu'il soit dépassé *vers quelque chose.* L'imaginaire est en chaque cas, le « quelque chose » concret vers quoi l'existant est dépassé... Ainsi l'imaginaire représente à chaque instant le sens implicite du réel » [2]. La marge de l'imagination, c'est la présence, autour du donné actuel, de la surabondance expansive et du mystère intime du réel. Cette circumprésence nous permet à la fois de le tenir à distance et de nous en affranchir : elle est le champ de notre liberté [3].

Il faut aller plus loin encore. Tous les débats sur le « réalisme » en art, en philosophie ou dans l'action portent un malentendu fondamental. Tributaires d'images grossières ou fausses, nous nous laissons aller à imaginer la perception du réel soit comme une pure ex-ploration, soit comme une pure im-pression, les deux représentations impliquant une égale passivité de notre part devant l'objet. Or la perception vécue nous révèle une démarche bien plus complexe. Ce n'est qu'avec l'intensité, la lumière, les

---

1. André Breton.

2. Sartre, *o.p cit.* Et Breton : « Je crois à la résolution future de ces deux états en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de *surréalité*, si l'on peut dire » (*Manifeste du surréalisme*).

3. Cf. encore les formules de Sartre, p. 234 s. : « Pour qu'une conscience puisse imaginer, il faut qu'elle échappe au monde par sa nature même, qu'elle puisse tirer d'elle-même une position de recul par rapport au monde. En un mot, il faut qu'elle soit libre », « L'imaginaire n'est pas un pouvoir empirique et surajouté de la conscience c'est la conscience tout entière en tant qu'elle réalise sa liberté »... « L'irréel est produit hors du monde par une conscience qui reste dans le monde et c'est parce qu'il est transcendantalement libre que l'homme imagine ».

richesses tirées de notre propre fonds que les réalités dites extérieures se révèlent à nous ; réciproquement, leur fréquentation est nécessaire à notre renouvellement et à notre équilibre le plus fondamental. Le réel et l'imaginaire ne sont donc pas deux mondes séparés par destination : ils collaborent dans la perception même du monde. Nous imaginons *sur* les choses et non pas seulement contre elles-même dans l'indifférence de la quotidienneté ou dans le contact sans profondeur de la perception utilitaire, notre rencontre avec elles est plus que ce qu'évoquent les images de contact, d'impression, d'exploration, de savoir : une chimie complexe et transformante où notre perception se dissout instantanément en quelque chose d'immatériel en même temps qu'au sens presque physique du mot elle « prend » un peu plus de nous-mêmes dans le réseau solide de l'univers. L'imagination déréistique et l'objectivité extraversive sont deux processus d'appauvrissement. Ils conduisent à des types humains mutilés. Les types riches se situent sur un registre où le sens du réel et l'activité imaginaire se mêlent en des combinaisons innombrables.

CHAPITRE HUITIÈME

LA MAITRISE DE L'ACTION

ACTIFS ET INACTIFS

La seule preuve d'un homme, ce sont ses actes. La valeur de ses paroles, l'authenticité de ses pensées ne se révèlent irréfutablement que dans la confirmation qu'ils leur apportent. C'est que nous sommes jetés dans l'action avant de réfléchir sur l'action, poussés par l'urgence avant de délibérer. Nos actes reflètent en outre les moindres nuances de notre équilibre psycho-organique. L'étude du caractère culmine dans l'étude de l'action, dont la perspective commande toutes les autres. Elle risque même de les englober, ce qui nous oblige à limiter d'abord l'objet de ce chapitre et à dégager de toute notion connexe la définition de l'activité qui nous servira de critère.

Une première différenciation grossière peut être établie entre les *actifs* et les *non-actifs*. A moins de l'élargir à une opposition aussi vaste qu'imprécise entre puissance et pauvreté vitale, nous ne pouvons la mesurer qu'à l'ampleur du mouvement dépensé en vue de l'acte, toutes choses égales d'ailleurs. Nous disons *ampleur* de mouvement là où Heymans, en définissant l'activité au rang des trois puissances fondamentales du caractère, parle de quantité de mouvement. Il y a plus qu'une nuance. Nous verrons, en effet, qu'une inactivité essentielle peut entraîner une agitation motrice considérable qu'on ne saurait confondre avec une disposition normale à l'activité. Au surplus, même dans les conditions normales, une activité humaine présente une forme qui n'est pas désignée par un simple volume de gestes. L'enfant qui résiste à faire un mouvement ne se refuse pas nécessairement à l'effort physique : il s'imposera dix contorsions longues et pénibles pour ne pas faire le geste simple

qui est adapté ou commandé ; il résiste à une certaine forme du mouvement, par exemple à l'imagination, à l'adaptation, à l'obéissance qu'il requiert. Ici encore quantité et qualité, espace et mode sont étroitement liés. De même que nous avons vu la tension psychologique impliquer toujours une certaine richesse de contenu, de même l'activité se définit à la fois par l'abondance des mouvements, par leur portée dans le temps, par leur amplitude dans l'espace, et par l'aisance avec laquelle ils sont posés. Ce sont ces diverses données que résume la notion d'ampleur, et dans les cas ambigus, c'est l'aisance, révélatrice de la disposition de fond, qui emportera le diagnostic. Nous dirons donc, modifiant en ce sens les formules d'Heymans :

Si deux hommes ont la même estime pour le même objet, si l'un est capable pour l'acquérir de dépenser une ampleur A d'action, l'autre 2A, nous dirons du second qu'il est plus actif que le premier.

Ou encore :

Est actif celui qui n'a besoin pour agir que de motifs de faible valeur, inactif le tempérament contraire, à émotivité égale (car l'émotivité favorise certains motifs, et les favorise même tous chez le Primaire). Nous séparons ainsi la puissance motrice d'une situation psychique de tout intérêt affectif étranger au seul goût d'agir : car on peut aussi bien aimer l'action pour des raisons extrinsèques à l'acte même d'agir, comme le plaisir de dominer, l'orgueil du succès, le plaisir de manier ou de coudoyer un grand nombre d'hommes. Veut-on quelques signes empiriques ? Sont actifs les gens mobiles et affairés, qui gesticulent, bondissent facilement de leur chaise, vont et viennent au moindre prétexte, sont toujours empressés au travail, surtout aux travaux nouveaux, toujours occupés même quand ils pourraient ne rien faire, ne savent pas ajourner une tâche, l'entreprennent dès qu'elle est conçue et l'achèvent sans délai. L'éducation physique, en développant l'initiative musculaire, favorise l'activité ; la débilité ou simplement l'inexercice l'engourdissent.

Biologiquement, les actifs sont plutôt des sympathicotoniques, chez qui dominent les processus cataboliques (bilieux et sanguins), les inactifs des vagotoniques. L'excitabilité réflexe doit aussi entrer en ligne de compte. Pavlov et son école décrivent quatre types de comportement réflexe : le type *équilibré*, capable avec une facilité presque égale d'habitudes actives et d'inhibition ; le type *excitable*, plus porté aux habitudes actives qu'à l'inhibition, le type *inhibé*, plus porté à l'inhibition qu'aux habitudes actives, enfin le type *inerte*, chez qui les deux processus, excitation et inhibition sont également torpides. Les deux premiers différencieraient les actifs, les deux seconds les

inactifs. Un même individu peut répondre à un type dans un domaine, à un autre type dans un autre domaine.

Il faut distinguer cette disposition active de la *capacité de travail*, qui met en œuvre une résistance de fonds dont ne disposent pas tous les actifs. Tous les actifs ne sont pas au surplus actifs sans arrêts. D'aucuns ont besoin de répits, relâchement physique ou recueillement, dont d'autres se passent fort bien.

Selon les corrélations établies par Heymans, l'activité ainsi délimitée favorise la lutte contre l'impulsivité, donc la prédominance des intérêts indirects et lointains sur les intérêts immédiats : l'actif est moins joueur, plus ponctuel, a plus de sens pratique et d'économie que son contraire. Mais en même temps qu'elle prête ce secours à la secondarité, l'activité lui fait contrepoids en favorisant la présence d'esprit et de réaction, en détournant du rêve, de l'art et de l'intériorité vers les réalisations efficaces. Elle donne encore des points à la démonstrativité, à la patience, à l'acceptation des travaux imposés, à la loyauté, à la dextérité, et même, constate l'enquête, à la piété et à la religiosité. Elle atténue les manifestations de l'intérêt sexuel, désarme la peur (on sait qu'il faut occuper une troupe exposée à la panique) ; elle encourage la disposition à se subordonner autrui et le mépris des individus inefficaces. Surtout, ce n'est que dans l'action que l'actif trouve le plein épanouissement de lui-même, même de sa vie intérieure, quand il en a une : déraciné de l'action, ou même de son milieu habituel d'action, ses moyens sont considérablement diminués et il peut se faire juger très en dessous de ce qu'il vaut. L'inaction le fatigue plus que l'action.

L'actif primaire et l'actif secondaire forment deux types bien différenciés. C'est à l'actif primaire (AP) que l'action est la plus facile, car la primarité en assure la souplesse de modulation. Elle est aussi chez lui plus superficielle : « Il applique plutôt qu'il n'invente, écrit Le Senne de l'EAP, il utilise plutôt qu'il ne crée ; ses visées sont prochaines et il analyse moins profondément les conditions du succès »[1]. Il est souvent plus affairé qu'actif. D'où sa supériorité dans l'improvisation, son infériorité dans l'organisation. Il est l'homme du sens pratique (90 % chez les nEAP dans l'enquête de Heymans). Cette facilité aisée donne à son action un tour de bonhomie et de cordialité ; il a une tendance à être confiant, à idéaliser les hommes. Aussi va-t-il à l'art plutôt qu'à la religion, au politique plutôt qu'au spirituel, au commerce plutôt qu'à l'étude. L'actif secondaire (AS) tend, lui, non pas à s'adapter à la réalité, mais à se l'adapter par sa puissance réflexive. Passionné (EAS), il la transforme à la marque de son génie. Son action est impérieuse, voire impé-

1. *Mensonge et caractère*, p. 199.

rialiste, fortement égocentrique, large et puissante. Non émotif (nEAS), il fait des plans abstraits, schématise et goûte les tâches où domine l'organisation formelle, comme l'administration. Prévoyant, économe, ponctuel au maximum, d'une grande véracité qui assure le contrôle de ses passions, il y apporte du sérieux et de l'ordre.

Il n'y a pas d'« inactifs » mais seulement de moins actifs. L'inactivité tend à dégrader l'émotivité en affaiblissant le dynamisme de l'explosion affective au profit de la jouissance intérieure passive. Elle encourage en même temps la secondarité et l'inertie de l'esprit. Cependant, contrairement à ce que cette dernière corrélation laisserait à attendre, elle fait prédominer les intérêts immédiats sur les intérêts lointains ou indirects : quand l'inactif reste émotif à quelque degré, il ne lui reste plus en effet que l'émotivité pour le pousser à agir, et l'émotivité encourage la primarité ; quand il est inémotif, il est livré sans réactions aux événements occasionnels : aussi le voit-on souvent prodigue, joueur, sensuel, imponctuel, et dépourvu de sens pratique. L'inactivité favorise encore l'égoïsme et la dégradation (et non seulement la réduction quantitative) des actes en actes imaginaires, ou en pure expression jouée de ce qui n'est pas agi. Elle porte au découragement, à la discordance entre les paroles et les actes, au mensonge : quand une situation de fait demande à l'inactif un effort de maîtrise, il préfère la déformer ou la nier verbalement plutôt que de prendre l'initiative requise. L'inactif primaire (nAP) présente le maximum de passivité malléable. L'inactif secondaire (nAS) offre au contraire le maximum d'entêtement ; nAS est aussi le groupe central de l'avarice [1].

L'inactivité évoque une idée de passivité. Il existe bien en effet une inactivité qui se ramène à de l'inertie : on peut le mettre en accolade de plusieurs « paresses ». Nous avons déjà rencontré certaines de ces paresses organiques. L'apathie hypothyroïdienne se traduit par de la lenteur, de l'hypotonie (sujets qui « dorment debout »), l'absence de curiosité, d'initiative, et de constance dans le travail, sans affaiblissement intellectuel intrinsèque. D'autres paresses naissent d'insuffisances surrénales ou hépatiques, d'adénopathies trachéo-bronchiques et tuberculeuses, de l'onanisme. Les arriérations affectives greffent sur l'hypertrophie des instincts primaires (boire, manger, sexualité) une passivité affective maladive (homme entretenu, prostituée, pique-assiette professionnel), un égoïsme naïf et avare qui se dénoue généralement en parasitisme social. Les asthéniques souffrent d'une fatigue habituelle ; en dehors même de l'effort une sorte d'inertie permanente les retient au bord de chaque

1. Voir p. 252 s. les traits des groupes nEA, EnA et nEnA.

geste à faire, ils sont lents à se lever, à s'habiller, à manger, à se décider, à se mettre en avant. Chez le psychasthénique ces symptômes s'accentuent encore. Nous avons parlé des paresses de l'instable et du pervers. A la première des deux s'apparente celle que l'on trouve parfois chez l'« agité » (« primaire ») incapable d'attention et de continuité. Heymans trouve le maximum de paresseux chez les amorphes (nEnAP) et chez les nerveux (EnAP). L'extinction de toute ferveur personnelle livre passivement les premiers aux remous du milieu. Mais le cas des nerveux est déjà différent.

C'est que dans le secteur nA, à côté de l'inertie, de nombreuses observations mettent en évidence une peur positive et une fuite active de l'action. L'histoire psychologique s'y compose diversement avec le fond biologique. C'est ainsi que le passivité dans l'action suit souvent une enfance malheureuse : elle est comme une bouderie prolongée. Les manifestations en sont diverses. Tantôt elles ne provoquent qu'un recul et une suspension de l'action, tantôt elles y jettent le trouble jusqu'à la paralyser complètement.

Le langage est notre première ligne de repli. Originellement, il est partie intégrante de l'action. Aux signes lourds et limités que sont les gestes, il substitue un système de gestes plus menus et plus analytiques susceptibles de perfectionner la tâche des autres muscles du corps. Le sauvage crie en courant au combat, le civilisé démoralise son adversaire par ses discours pour que ses armes aient plus d'effet : le procédé est le même. Mais nous sommes toujours pris entre la tentation d'une agitation aveugle et celle d'une contemplation passive. On fait d'abord des canots pour traverser des rivières, puis pour jouir des plaisirs de l'eau, enfin pour parader devant ses amis. Le langage rétrograde de la même façon. Il peut devenir subtil et impérieux jusqu'à induire un autre à faire l'action à ma place, ou même jusqu'à me persuader qu'il garde une réalité quand il ne débouche plus que sur le vide. Après avoir été une action, puis porté à l'action, il vient à se couper de l'action et à s'y substituer. L'inactif se livre par la parole à une magie semi-naïve, semi-rusée. Le langage est très proche du geste, et c'est au geste même que cette magie commerce, plus près encore de l'acte que la parole articulée. L'enfant, comme l'a montré Piaget[1], est tout imprégné de magie. Le contrôle de l'action la résorbe chez l'homme normal, sauf,

1. *La représentation du monde chez l'enfant*, p. 123 sq. Par exemple, il se donne de compter très vite jusqu'à un nombre déterminé pour obtenir quelque chose, ou de réussir à placer le pied toutes les deux dalles du trottoir ; il se sert de la bille qui vient de gagner pour commencer la partie suivante ; il croit à la toute-puissance de la parole ; ou que, si on lui essuie les mains, il ne pleurera plus.

dans les recoins de sa conduite, quelques poussières de superstition. L'inactif en garde des traces beaucoup plus inavouées Il se comporte comme s'il croyait à l'efficacité du geste ou de la parole d'accompagnement non suivis de l'acte décisif. Regardez-le. Quelqu'un laisse tomber un crayon : à moins qu'il n'ait aucune réaction, il ébauche la mimique de celui qui va bondir et le ramasser ; il prend même l'air empressé ; mais comme par hasard quelqu'un a toujours achevé l'opération avant lui, et il n'a le temps que de placer un mot de regret ou d'excuse qui, avec son geste avorté, le rassure sur sa serviabilité. Geste en l'air, mot en l'air, il se livre de la même manière à l'idolâtrie plus ou moins inconsciente de la formule verbale : quand il faut secourir, il plaint ; accourir, il exhorte ; décider, il discourt. Une fois qu'il a parlé, il croit que tout est fait. Quand il a masqué une réalité par une interprétation apaisante, ou même simplement par un éclairage rassurant, par une formule noble ou conciliante, par un bon mot, pourvu qu'ils le dispensent de voir clair et d'intervenir, il se tient pour quitte avec ses devoirs. L'illusion est généralement poussée très loin : faute d'ironie rétrospective, il est vraiment convaincu avoir agi quand il a parlé. On rencontre ainsi beaucoup de très braves gens dont la bonne volonté est peu dégourdie ou dont la noblesse de sentiments se nourrit de plus d'éloquence que d'attention offensive : ils restent perpétuellement inconscients de leur égoïsme pratique et de leur inefficacité. Cet égoïsme disert est une des faiblesses des peuples méridionaux, et un sujet constant d'étonnement scandalisé pour le sérieux laconique des nordiques [1].

Le langage communiqué, pour certains inactifs, entraîne encore trop de conséquences objectives. Pourquoi s'y compromettre alors qu'on peut avoir des pensées qui n'engagent pas, que personne ne connaîtra ou que personne ne prendra au sérieux, tant elles seront quintessenciées ou inefficaces. Devant une provocation à l'action, ils réagissent en secrétant un système ou un plan sans lendemain et dont l'arrangement suffit à les occuper ; certains vont jusqu'au projet, et au projet détaillé et enthousiaste, mais qui jamais ne connaîtra d'autre existence que cette ferveur virtuelle. Les périodes de crise où un individu, une collectivité ou une nation se heurtent provisoirement à des impasses sont spécialement sujettes à ce parasitisme idéologique. Il

1. A la limite pathologique, voir les observations de Janet sur le « langage inconsistant » (*De l'angoisse à l'extase*, I, p. 220 s.). C'est à ce fil léger que tient, dans une intelligence intacte, le paradoxe de certaines affirmations somnambuliques ou hystériques dont l'absurdité devrait éclater aux yeux du sujet ; tel ce somnambule (dº., p. 246) que l'on persuadait qu'il n'avait plus de tête et qui, se regardant dans la glace, disait : « C'est bien laid et triste de n'avoir plus de tête ».

n'encombre pas seulement l'imprimé ; chaque conscience individuelle s'y dispense par des ruminations prétentieuses d'assumer les responsabilités précises qui la sollicitent. Il bloque les administrations et les chancelleries, où projets d'organisation succèdent aux projets d'organisation, rapports aux rapports, devis aux devis, où l'intelligence affolée s'emploie avec la profusion de toutes les décadences à embouteiller les circuits du pouvoir. Le scepticisme s'installe autour de ce fatras, se dissimulant parfois sous l'agitation et sous l'automatisme fonctionnel. Les conciliateurs à tout prix, inventeurs de non-sens balancés, augmentent encore la confusion.

Ces phénomènes à grande échelle sont très semblables à ce qui se passe dans la cervelle fiévreuse de certains déprimés. Au creux même de leur impuissance d'agir, ils sont envahis par un torrent de rumination mentale, baptisé sous le nom de « mentisme »[1]. De pauvres thèmes sans dynamique créatrice, mais vifs et lancinants, s'imposent de manière quasi automatique, tourbillonnent, ressassent, sur un fond d'inquiétude et de doute angoissant ; le phénomène est analogue à la fuite des idées, mais c'est une fuite cyclique, une folle ronde sur place. Chez l'inactif normal cette agitation intérieure est tolérée, et même entretenue avec complaisance. Elle évoque encore trop d'action possible pour le déprimé, son esprit est accablé par une sorte de productivité insensée : « Je m'épouvante, dit un sujet de Janet [2], en me représentant des travaux énormes que je n'aurai certainement pas à faire ; j'ai peur des gens que je rencontre, et je cherche ce qu'ils me demanderont à faire ; je me tracasse d'avance et j'essaie de faire une foule de choses que personne ne me réclame ; c'est là ce qui me fatigue et ce qui me déprime ». Le fait est bien connu dans certains états de surmenage, de fièvre ou d'intoxication légère. Il est à la base des obsessions. Or l'obsession [3] est une forme de pensée inférieure qui, dans une activité fléchissante, prend place et fonction de la pensée efficace. L'obsédé essaie d'agir, mais n'arrive pas à achever un acte réel, il recommence indéfiniment le même acte virtuel, sans parvenir à la paix de la chose faite. On peut poser l'équation : inactivité + faiblesse = agitation mentale ou motrice. Mais cette agitation est le contraire de l'action : l'agité fait beaucoup d'actes petits, affolés, qu'on ne peut réunir dans une vue d'ensemble ; des actes de basse qualité ou de signification nulle : tics,

1. HENYER et LA MANCHE : *Le mentisme*, Encéphale, 1929.

2. *Médications psychologiques*, III, p. 405. Voir encore, sur « l'inaction morose » du déprimé, *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 216 s.

3. Voir JANET : *Obsessions et psychasthénie* et les correctifs qu'il apporte aux vues de cet ouvrage dans : *La pensée intérieure et ses troubles*, p. 319, et *Force et faiblesse psychologiques*, p. 282 s.

gesticulations, etc..., sans portée réelle, des actes dépourvus de cette amplitude qui, nous l'avons vu, caractérise l'action normale [1]. Il en résulte la très curieuse conscience de l'obsédé : son obsession est pénible, il sait que son esprit s'obstine à un travail sans but ni avantages ni motifs réels, il s'y sent forcé bien que par moments il se donne lui-même des prétextes d'y persévérer. Et cependant il le poursuit, changeant au besoin le contenu de son obsession dont seul s'impose le rythme épuisant. Ce contenu est moins intéressant au surplus par sa matière que par ses formes : l'obsession se donne précisément des mécanismes de pensée qui soient susceptibles de faire obstruction à l'action : il s'agit d'aboutir dans une tâche donnée à une précision impossible, de rechercher indéfiniment un souvenir inaccessible ou une solution absurde, de ruminer un remords qui paralyse la vie spirituelle, de perfectionner n'importe quoi sans cesse, fût-ce la manière d'éternuer, d'expliquer sans succès un problème insoluble, de poursuivre vainement un succès refusé à l'avance. Greffée sur un état de faiblesse, l'obsession est bien un effort, comme le reconnaît P. Janet dans le dernier état de sa pensée, donc une réaction à l'inactivité. Mais cette réaction est conduite par les procédés mêmes de l'inactif ; comme il n'est pas encore débarrassé de la peur de l'action, il fait mal son effort, le systématise beaucoup trop, l'applique sur un seul point au lieu de le répartir sur l'ensemble du champ psychique, le fait trop long, et de façon absurde. Beaucoup d'inactifs, sans atteindre l'obsession pathologique, sont de « petits obsédés »; malades de l'action ayant mis un pied sur le chemin de la guérison, ce premier pas les fait encore tourner dans le vertige de leur mal, comme s'ils espéraient de tomber au premier effort, pour n'avoir plus à avancer.

Encore en deçà de la pensée, dont les rigueurs contraignantes risquent toujours de ramener les exigences du réel, il reste au fuyard de l'action les retraites imprécises de l'imagination et du rêve. N'allons pas pour autant déconsidérer toute la vie de l'imagination et de la contemplation. L'inactivité constitutionnelle peut être, pour le grand artiste ou le contemplatif, une occasion favorable, elle n'est la source ni du génie de l'un ni de la spiritualité de l'autre. Elle les tourne vers les rivages intérieurs, elle les y laisse à une conquête qui est une *autre* activité. Nous évoquons ici seulement les refuges dans l'irréel que nous avons déjà situés par rapport à l'action poétique. « J'ai horreur de tout ce qui est matériel et popote, déclare avec hauteur une névrosée de Janet, horreur du ménage, des collections, des photographies, des voyages, de tout enfin », — (et ici

1. JANET : *Force et Faiblesse psychologiques*, p. 30, p. 93.

elle avoue ingénument la cause de son horreur), — « de tout enfin où il y a quelque chose à faire ». Une autre a même horreur de prendre des billets de chemin de fer. Elle déclare : « Je ne veux que des sensations et des idées éternelles... L'idée qu'une sensation, qu'un geste peut s'effacer suffit pour me dégoûter et je n'entreprends rien de ces choses qui passent. Je n'aime que les grands sentiments, l'honneur, la patrie, la religion, ce qui dure... »[1]. Ces paroles de névrosés ne sont pas très différentes d'innombrables fadeurs « idéalistes » : tant de prêches sonores, tant d'éloquences du cœur et du verbe, tant d'envolées, tant de sermons, tant de serments, tant de recours aux vertus émouvantes ou au vocabulaire hindou, tant de tremblements dans la voix, tant de majuscules et de mots obscurs, que disent-ils souvent si ce n'est l'impuissance de ceux qui les profèrent à exécuter sans défaut des actes probants et complets. « Ce bougre-là, disait Danton de Robespierre le doctrinaire, n'est pas capable seulement de cuire un œuf ! ». Personne ne regretterait certes qu'ils prennent leur mesure de l'Infini et tendent sur la vie quotidienne ce ciel sans limites dont la lumière fait resplendir le miracle des formes en même temps que le mystère des liaisons. Mais ils confondent leur impuissance avec le goût de la contemplation, et avec l'appel de l'Infini leur horreur des contours qui appellent un geste adapté de la main, une mesure précise du regard, une conduite enfin à la place d'une dérobade. On comprend pourquoi tous les peureux de l'action, en matière publique comme en matière privée, se livrent si aisément à l'attente passive du « miracle », ce faux surnaturel qui flatte et entretient leur impuissance[2]. Bien qu'elle ait de moins hautes visées, la petite modiste qui va rêver chaque huitaine, au cinéma du quartier, de princes condescendants et de mariage à sensation, n'y prépare pas moins ses futurs échecs matrimoniaux. De la même famille est le héros connu de la chasse verbale au lion et de la culture domestique du baobab. On l'a pris pour un personnage comique : un certain égoïsme et une certaine impuissance des pays trop favorables aux mirages du soleil et de l'éloquence conduisent parfois la comédie à de redoutables dénouements.

La crainte de l'action n'incite pas seulement à ces diverses formes de recul devant l'engagement. Elle intervient dans les comportements qu'elle laisse subsister et y jette le trouble, depuis de simples gênes jusqu'à la paralysie totale.

---

1. JANET : *Médications psychologiques*, II, p. 119.

2. JANET : (*De l'angoisse à l'extase*, II, p. 638) note la même habitude de faire appel au miracle dans les cas morbides de peur de l'action. Rapprocher aussi les états de « béatitude » extatique, délire de puissance des impuissants. (dº., p. 497 sq., p. 531 sq., p. 570 sq.).

Au plus léger degré, elle se trahit par une sorte de restriction générale de la vie. On se fait souvent illusion sur le sens de certaines vies « simples » et austères : elles ne pratiquent un ascétisme de prétention vertueuse que par impuissance à conquérir un destin plus large. Désirs, aventures, luxe, ambition coûtent autant de peine et de soins que d'argent. Que de sages, de continents, de modestes à qui n'a pas manqué la brûlure intérieure de la passion, mais qui n'ont jamais eu la force de franchir le Rubicon. Les vertus qu'ils pratiquent n'en sont pas déconsidérées, bien qu'elles mènent en eux une vie diminuée, elles leur communiquent même quelques-uns de leurs bienfaits. Mais en leur faisant couvrir leurs faiblesses, ils contribuent à les discréditer. Ils étendent une note péjorative sur tout ce qu'ils considèrent avec un mépris presque religieux comme artificiel, sur tout ce qui est objet d'art humain, d'élaboration ou d'assimilation difficile : la pensée, la science, les produits de l'industrie, la médecine ou l'éducation scientifique. Ils attribuent une sorte de vertu sacrée aux lieux communs, aux idées populaires, aux routines, aux vieux remèdes ou aux simples. Certaines humeurs silencieuses, qui se donnent pour profondes, sont de même espèce. Je tiens de Paul-Louis Landsberg le souvenir suivant : Pendant toute la scolarité, au séminaire de philosophie de Max Scheler, un étudiant s'était tenu à l'écart des discussions, et l'on ne connaissait guère plus la couleur de ses idées que celle de sa voix. A la dernière séance de l'année académique, Scheler s'adresse à lui : « Enfin, M. Schmidt, pourrions-nous connaître votre point de vue sur la question traitée ? » Alors l'autre, d'un air inspiré : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or » — « Faux-monnayeur ! » riposte Scheler, rapide comme l'éclair. Nous parlerons plus loin de la cachotterie, qui est une protection analogue contre les sollicitations d'autrui. D'autres ne se contentent pas de ces attitudes défensives, ils s'opposent préventivement à l'action d'autrui, qui pourrait solliciter la leur. Ils empêchent toute activité autour d'eux, soit en accaparant les personnes de leur entourage sous prétexte de les protéger et de veiller à leur santé, soit en prenant le contre-pied de tout ce qui se fait auprès d'eux par une sorte de haine systématique contre l'action [1]. Le mensonge enfin, le mensonge qui détourne un acte à faire, est une des armes constantes de l'inactif.

---

1. Par exemple cette vieille dame citée par JANET : (*Médications psychologiques*, II, p. 128) qui interpelle sans interruption les personnes présentes pour leur interdire quelque chose : « Tu marches dans la pièce, tu ne vois donc pas que tu me fais du courant d'air... Ne sois donc pas raide et immobile comme cela, tu as l'air ridicule, cela m'agace... Tu ne dis rien, pourquoi ne parles-tu pas ? c'est probablement parce que je suis là... Oh, ne parle pas comme cela, tu me fais mal à la tête ! ».

La timidité comporte au moins trois aspects : un aspect émotif et physiologique [1], un aspect social que nous retrouverons plus loin, et une composante d'inactivité. Janet remarque justement que si le timide est un « malade de la conduite sociale », sa timidité disparaît devant les familiers, qui l'ont déjà classe, et devant les anonymes, qui ne songent pas à le classer. Il redoute surtout les actes qui entraînent une valorisation sociale positive ou négative, et qui impliquent la conquête de l'opinion d'autrui. Il est donc, sous cet aspect, un « asthénique social » qui a peur non des hommes, mais de l'action offensive où ils engagent [2]. Sa conduite est comme disloquée chaque fois qu'il se trouve dans des conditions où cet acte de conquête lui est demandé : il est saisi d'une sorte d'ataxie psycho-motrice, lançant ses réactions comme ses idées ou ses gestes, dans le désarroi, au hasard du champ, discordant avec l'extérieur, discordant avec lui-même. Tout ce qui facilite l'action et la valorisation sociales, comme l'argent, des habits de qualité, des titres, diminue la timidité. La pauvreté et l'échec au contraire en sont les grandes pourvoyeuses.

Plus active encore, la peur de l'action se construit artificiellement des obstacles qui finiront peut-être par être surmontés, mais retarderont au moins l'engagement redouté. Elle se donne parfois beaucoup de mal dans cet artifice. Mais l'activité dépensée n'est qu'apparente. Elle est faite d'automatismes, d'habitudes, voire d'initiatives plus faciles à ce sujet que celle à laquelle il se voit à contre-cœur sollicité. Le plaisir, la faveur, la place qu'il désire peut-être lui demandent un travail compliqué, nous le verrons, de décision, de persévérance et de réalisation : il leur substitue des mots, sous forme d'objections soulevées, ou des actes élémentaires d'embouteillage. Un bâton suffit à faire dérailler un train. Ou bien encore la turbulence des initiatives arrive quand il est trop tard et que le sujet sent plus ou moins consciemment que ce mensonge d'action n'aboutira à aucune initiative réelle. Le porte-parole de Proust se livre à des enquêtes répétées sur la conduite d'Albertine quand Albertine est morte et que ces enquêtes sont vaines ; Albertine vivante, il n'avait jamais eu le courage de les pousser. Quand le démon d'agir se réveille chez un inactif, c'est sur une rétrospection.

---

1. Le timide est un vagotonique. On a parlé, au sens médical du mot, de « crises d'intimidation ».

2. P. JANET : *L'évolution psychologique de la personnalité*, p. 345 s. Cf. aussi : Jean LACROIX : *Timidité et adolescence*, Aubier, 1936. —HARTENBERG: *Les timides et la timidité.* — Yoritomo TASHI : *La timidité et les moyens de la combattre.* — L. DUPUIS : *Les stigmates fondamentaux de la timidité constitutionnelle*, Revue Philosophique, 1915.

La crise de dépression mélancolique nous fait assister à la dissolution complète de l'action par la peur d'agir. Pour ne pas prendre la moindre initiative, le malade s'est persuadé à l'avance de l'échec de toutes ses initiatives. C'est ce sentiment anticipé, porté au-devant du réel, qui donne à son univers cette couleur universellement étalée de pessimisme et de catastrophe. Rien n'est beau. Toutes les catastrophes vont arriver et il a part dans toutes les catastrophes. Idées de catastrophe se mêlant aux idées de culpabilité, comme chez ce malade qui, prédisant que tous les astres vont s'entrechoquer, ajoute que c'est par sa faute, parce qu'il s'est livré au mal. Ces vaincus sans espoir semblent redouter l'univers entier, mais au fond, c'est de leur propre action qu'ils ont peur [1]. Le goût de l'action est étouffé chez eux à sa racine même, aux sources du désir. Leurs fugues fréquentes ne sont qu'une fuite devant eux-mêmes [2]. En deçà de la crise mélancolique, mais la reflétant dans des teintes fanées, l'ennui témoigne de la même impuissance dissolvante.

Là où la fuite de l'action est la plus active, c'est quand elle répond non seulement à un recul devant l'engagement, mais à une protestation agressive contre le milieu. On la trouve déjà dans certaines « paresses » enfantines, sans raisons physiologiques, qui en général apparaissent brusquement après une période normale, ou bien se limitent à un professeur, à une matière, à un secteur de vie. Le lien de la conduite d'inertie au processus d'opposition est bien entendu inconscient : il n'en est que plus difficile à déceler et à rompre.

LES DEGRÉS DE L'ACTION

Actifs, inactifs, c'est encore un langage bien gros. L'action de l'homme est tout aussi discursive, laborieuse que son intelli-

1. P. JANET : *La peur de l'action,* Revue Philosophique, 1927.

2. De même qu'au cours de l'évolution les défenses de certains mammouths vinrent à dépasser en se recourbant sur elles-mêmes le point où elles atteignaient le maximum d'efficacité, de même la dépression peut conduire à l'inversion de l'action et même du désir. Le cycliste se jette sur l'arbre qu'il veut éviter. Janet cite ce sujet qui, voulant éperdument être chaste se sentait envahi par une sensualité de Messaline.

gence. Pas plus que l'une ne connaît, hors de rares moments de grâce, l'immédiateté merveilleuse de l'intuition, l'autre ne procède communément dans l'éclair miraculeux de l'instantané : telle est même une des différences essentielles de la veille au rêve. Au surplus, de même que l'intelligence, l'action a une histoire. L'homme en garde les étapes en lui comme un musée vivant et selon l'âge, les moments et les dispositions du tempérament, son action suit les routes perfectionnées ou les chemins primitifs, variant en qualité et en efficacité. La prédominance de l'un ou l'autre de ces itinéraires dépend étroitement du comportement général, et contribue à une typologie de l'action.

1. — L'effet le plus élémentaire d'une excitation arrivant à l'organisme est la diffusion de l'impression produite à travers le système viscéral et postural dans la *crise émotive*. Avec la sensibilité, l'action commence par être enfermée dans le corps comme dans un champ aveugle (stade proprio-fectif) avant de s'épanouir sur les sollicitations qui lui viennent du champ externe (stade extero-fectif). A ce stade émotionnel, l'action se réduit à une agitation inorientée. Nous avons vu qu'il s'impose quand l'homme recule vivement devant la difficulté d'une réaction supérieure ou bien quand l'automatisme ou la représentation appelés tardent à se déclancher. L'accès de colère ou la crise de nerfs traduisent souvent la rage de l'impuissance. Une détente est cherchée de n'importe quel côté en substitut de l'acte qui n'arrive pas à percer : briser un objet, exercer une violence sur l'entourage ou sur soi-même, peu importe. La peur est un bel exemple de ce désarroi. Qu'elle fonde sur une foule ou sur le groupe social en apparence le plus policé, elle happe au hasard un exutoire pour ses terreurs, justifiées ou imaginaires, et elle en décharge l'explosion par n'importe quels moyens. L'émotif-inactif (EnA) est spécialement porté à ces résolutions primaires. Également, l'émotif-actif chaque fois que son activité est freinée du dehors, et surtout quand la secondarité ne retient pas son impulsion (EAP). Le primitif y est beaucoup plus sujet que l'homme de culture complexe : les peuplades primitives réagissent à toute mauvaise nouvelle par des convulsions. Elles sont un comportement commun de l'arriéré et de l'enfant jusqu'à dix-onze ans : en témoignent leurs colères et leurs frayeurs habituelles, leurs trépignements dans l'impatience. On rapprochera de ces manifestations diffuses l'agitation désordonnée qui saisit l'animal quand il a faim dans une cage dont il ne peut sortir, et quand il n'arrive pas à résoudre un problème pratique où ses besoins sont vivement intéressés (chat de Yerkes). C'est à cette simplification de l'action que retourne l'hystérique ou l'épileptique dans ses crises convul-

sives, qui sont des crises d'impuissance. Il semble que l'organisme affolé dépense alors une débauche de mouvements afin de jouer sur cette prodigalité la chance bien improbable que l'un d'eux réponde à l'appel du dehors.

2. — A ce premier stade la réaction reste à dominante proprio-fective, donc à peu près totalement inadaptée. A un second stade, le stade sensori-moteur, l'impression tend à ramener sur elle-même le geste qu'elle provoque, à le diversifier et à le spécialiser selon les variations et les spécialisations mêmes de l'excitation. Cette adaptation implique que soit tenue en suspens la décharge des centres inférieurs qui ne peut que semer le désarroi dans l'organisation naissante. Elle exige l'intervention de fonctions nouvelles, de contrôle et d'inhibition.

Des réactions isolées sont d'abord produites, ce sont les réactions réflexes. Bien que chez l'homme elles ne soient jamais complètement autonomes à l'égard des centres supérieurs de coordination, elles gardent cependant le caractère de réponses locales et délimitées, distraites de l'ensemble de l'activité : tel le clignement des paupières. Mais l'action proprement humaine porte la double marque de la continuité dans le temps et de la globalité dans l'espace. C'est une intégration progressive à cette totalisation de l'action qui définit les degrés supérieurs de la réaction sensorielle.

L'étape primaire de l'action liée est la « *réaction circulaire* », définie par Baldwin. Quand l'organisme a réussi une réaction précise du type réflexe, il tend à la recommencer indéfiniment, sur le schéma de structure qui s'est une fois fixé. Ce schéma a juste reçu de vie ce qu'il fallait pour exister, et aussitôt il est sorti de la vie, de la durée, de l'invention. Voyez l'enfant répéter ses premiers gestes, redoubler sans se lasser ses premières syllabes ou ses premiers mots : un de ses appels les plus fréquents, c'est « encore ». Guillaume [1] a montré qu'il ne cherche pas cette répétition par plaisir, puisqu'il duplique aussi bien les sensations désagréables (se piquer, se pincer) ni par simple inertie, mais pour manifester et rechercher en même temps sa continuité, dont il prend conscience dans l'imitation de soi-même. Cette activité encore fruste domine chez les anormaux. Ils éprouvent une sorte de béatitude organique à provoquer indéfiniment les mêmes états élémentaires : balancement de la tête ou du tronc, stéréotypies ou persévérations, actes plus complexes comme de babiller ou d'enfiler des perles. Leur pose-t-on un problème trop difficile, avec un jeu de constructions par exemple, après

1. GUILLAUME : *Psychologie de l'imitation.*

quelques essais infructueux ils retombent sur un geste sans but répété sans fin [1]. On trouve des faits analogues de persévération chez les déprimés. Ce sont des sortes de crampes psychiques qui simulent la persévérance : un sujet de Janet, quand il se met en tête de faire un travail au crochet, ne fait que cela pendant huit jours, puis lâche tout brusquement. Beaucoup de faibles psychiques ont ce même rythme de travail. L'adulte glisse souvent à cette activité élémentaire : pensons au plaisir d'agiter le pied ou le corps en cadence, de raconter ou de se raconter indéfiniment une aventure qui nous a fortement ému, de fredonner dix fois de suite un air connu, de ressasser un souvenir heureux et, certains s'y plaisent, de répéter un calembour. Le goût de collectionner est de même nature. Il apparaît d'ailleurs au début de cette nouvelle naissance qu'est la puberté et ressemble à un premier babil de la connaissance scientifique. Cette imitation de soi se poursuit en variant ses formes : dans autrui, c'est nous-mêmes d'abord que nous imitons (Guillaume), et ce n'est qu'après nous être ainsi d'abord retrouvés en lui que nous devenons capables de nous jeter en lui sans nous perdre. Freud n'a pas tout à fait tort quand il fait de la répétition une loi fondamentale de l'existence, qui prédomine souvent sur la loi même du plaisir [2]. Elle n'est qu'un aspect de l'inertie universelle, qui tend à immobiliser chaque mouvement de la vie contre les ressources de la vie, à substituer le donné à la promesse.

Plus tard, quand l'adulte a découvert l'élan créateur et la joie plus profonde du renouvellement, cette répétition qui fait la béatitude de l'enfant et de l'arriéré le jettera dans l'ennui. Elle ne gardera de séduction pour lui qu'à un premier stade où elle diminue le travail d'adaptation et les difficultés dues à la nouveauté. Mais tout adulte n'atteint pas les régions supérieures de l'activité ; beaucoup les abordent qui restent largement encore déterminés par des formes plus primitives de comportement. Le rabâcheur, l'homme à marotte, sont fixés au niveau de la répétition. De même, bien qu'à un degré d'habileté qui

---

1. Freud note encore quelques faits du même ordre : dans les états névropathiques, les rêves des malades reproduisent purement et simplement sans se lasser, l'accident qui a donné naissance à la névrose. Au cours de la séance d'analyse, ils ont souvent tendance à revivre ces états refoulés, au lieu d'en évoquer simplement le souvenir. Janet a rapporté à plusieurs reprises le cas de cette malade qui pendant un an et demi joua chaque jour au milieu de la journée la scène complète de la mort de sa mère.

2. *Essais de psychanalyse*, p. 30. Il reste à savoir s'il s'agit là d'une loi fondamentale *de* l'existence, comme le veut Freud, ce qui le conduit au monstrueux concept d'un « instinct de mort », ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une loi fondamentale *dans* l'existence, venue, non pas de la vie, mais de la matière qui lui reste mêlée.

complique l'action sans l'élever, l'écrivain ou le chansonnier qui utilisent indéfiniment les mêmes ficelles de métier ; ou ces « héros fonctionnaires à vie » dont parlait Péguy, qui ont vécu un jour de grandeur, et passent le reste de leur vie à le ruminer et à le raconter, quand ce n'est pas à l'exploiter.

La résistance à la monotonie est une tolérance de l'activité supérieure à l'égard de l'acte de répétition que les conditions de la vie nous imposent fréquemment encore. H. Winckler y distingue deux facteurs : le détachement du travailleur à l'égard de son travail, les uns étant « libres à l'égard du travail » et pouvant penser à autre chose en le menant, les autres « liés au travail » absorbés et dominés par lui ; en second lieu l'intérêt critique porté au but final du travail. Il en résulte trois classes de comportement :

1° Les individus dont la tolérance pour le travail monotone est grande. Ils comprennent les « libres à l'égard du travail » de Winckler. Winckler y classe aussi les « liés au travail » qui n'ont pas la préoccupation du but final : ils mécanisent très vite leur travail et l'accompagnent d'un rythme ou d'une chanson qui leur rendent la monotonie imperceptible. Mais en règle générale, la tolérance à l'uniformité est en fait d'autant plus grande que le niveau mental est plus bas (Isabel Bennett). Elle est favorisée par une émotivité et une activité faibles (nEnA). Ces sujets montrent un rendement inférieur au début, mais l'améliorent à la longue. Un bon aménagement de l'économie doit attribuer d'abord à ces psychismes peu doués ce que l'industrie comporte de tâches à répétition : loin d'en souffrir, ils s'y trouveront à l'aise et y réussiront mieux que d'autres, reconnaissants à un aménagement qui leur évite les soucis de l'adaptation.

2° Ceux qui se laissent bien distraire de la besogne uniforme par leurs pensées, mais de telle manière que les deux séries, besogne et pensées, s'inhibent mutuellement (l'amphotrope négatif de Bagnoli).

3° Ceux dont la personnalité entière doit être intéressée au travail qu'ils font et à son but ; ils sont empêchés par là de mener deux activités en surcharge, et souffrent profondément d'une tâche où ils ne trouvent rien qui satisfasse leur besoin de réflexion et d'invention (Wanderlich). Ce sont les plus créateurs, et ce serait compromettre le rendement des tâches plus simples que de les y maintenir.

La *réaction habituelle* est très voisine de la réaction circulaire. Elle ne fait que la consolider en la soumettant à une finalité. L'action ne s'y répète plus pour la simple allégresse de

répéter et de trouver sa propre continuité (sphère propriofective) elle répète pour mieux faire, pour répondre plus vite et plus habilement à la sollicitation extérieure (sphère extérofective). Au cœur de l'habitude passe donc une frontière essentielle, celle qui sépare l'homme enfermé dans son geste, de l'homme adapté au réel. Aussi le secteur de l'habitude reste-t-il un secteur-charnière. Le bourdonnement de l'acte répété produit sur un psychisme supérieur un effet d'hypnose qui tend à le détourner à nouveau de cette adaptation au réel que l'habitude commençait à réaliser. Aussi bien, si les habitudes vivantes sont un instrument de l'action créatrice, l'homme d'habitudes est un malade qui marche vers la mort spirituelle. Ce mal est favorisé par l'inémotivité et par la secondarité : on le rencontre surtout, parmi les formes dégradées du tempérament flegmatique (nEAS). L'homme habitué n'a de goût que pour les résultats acquis, les idées reçues, la régularité de son temps. Les moralistes sont moins sévères pour lui que pour l'homme de l'instinct, et cependant il tend à se fixer plus bas que l'animalité, dans l'automatisme des mécanismes matériels. Le Senne rapporte le cas de ce contrôleur de bijoux à la Monnaie qui réglait son emploi du temps avec une montre Bréguet et, quand il rentrait chez lui avant l'heure fixée, attendait par la pluie et par le grand froid devant la porte cochère, avant de rentrer, que la demie eût sonnée. Il n'est pas tellement excentrique. Le monde moderne a si bien développé, par la presse et par l'objet, par la publicité et par le mot d'ordre, les stéréotypies et la mécanisation de la vie, qu'il est devenu insensible à ce danger partout installé. L'usine, le bureau, le journal, l'affiche, la radio, le slogan, la chanson, le parti, tous les faits de masse le multiplient à une vitesse accélérée. Ce n'est sans doute que l'effet transitoire d'un phénomène plus vaste. Mais nous ne saurons en dominer les menaces que si nous en prenons conscience et si nous en ressentons la dégradation.

Nos automatismes ne sont pas en nous des fatalités inexpugnables. Chez les vertébrés inférieurs ils ont une telle indépendance que la destruction du pallium ne les trouble en rien. Chez le chien déjà la suppression du cerveau supérieur provoque à leur niveau un trouble passager, découvrant la liaison entre les centres inférieurs qui les commandent et le cerveau supérieur : mais ce trouble est vite compensé. Chez l'homme par contre des lésions de l'écorce motrice suppriment de façon durable la possibilité de mouvements automatiques qui relèvent pourtant des corps opto-striés, plus bas situés. Les centres de l'automatisme sont donc chez l'homme sous la dépendance étroite de l'écorce, c'est-à-dire de l'activité volontaire. Descartes ne se vantait-il pas de pouvoir maîtriser jusqu'à ses rêves ? La tâche,

seulement, sera plus difficile à certains, selon la qualité du psychisme et des liaisons qui assurent la synergie des étages nerveux. Il y a dans l'action élémentaire une sorte de force aveugle qui la pousse à continuer le chemin commencé, à bousculer la réflexion. Elle est maxima chez les primaires (P). « Quand la pierre a quitté la main, dit un proverbe, c'est le diable qui la dirige ». Toute la culture de l'action consiste à comprimer et à dominer cette impulsion sauvage où elle prend racine.

3. — Au sortir de l'habitude, l'action se dégage de l'automatisme circulaire et se règle sur une finalité consciente. Ce *stade intentionnel* s'établit à son tour en plusieurs étapes.

Le premier progrès de l'action libérée est de se détacher de la solidarité sensori-motrice. Jusqu'à un an, l'enfant est incapable de contenir sa réaction à un stimulus interne ou externe : il exige sans délai ce qu'il veut ou ce qu'il voit et désire. A l'inverse, il suffit de le distraire une seconde entre le désir et la réaction pour que la réaction soit oubliée. Après un an, il devient progressivement capable soit de différer une réaction par intérêt, par crainte ou par affection [1], soit, étant arrêté dans sa réaction, de la reprendre après un temps plus ou moins long. Telle est l'importante étape de la « réaction différée » (Hunter). Elle est à l'origine de ce que l'on appelle les « caprices » ou « entêtements » de l'enfant ; possédé par l'idée de quelque chose à faire ou à obtenir, il y revient inlassablement, après tous les détours où l'on a essayé de le perdre. Cette obstination butée est encore un peu primitive, elle n'en est pas moins l'apprentissage de la continuité dans l'action. On la retrouve à l'état pur, plus tard, chez les entêtés à idées pauvres et rigides et même dans les formes les plus intelligentes d'opiniâtreté. Elle garde alors la raideur du geste à sa phase d'apprentissage.

C'est à partir de ce niveau que commence l'éducation et l'assouplissement de l'action créatrice dans la réaction de tâtonnement. Celle-ci apparaît quand la situation offerte est si nouvelle qu'elle n'évoque aucune situation semblable, ou quand la répétition du semblable s'avère inefficace. Le besoin suscite alors une recherche, par essais et par erreurs ; ainsi procède l'enfant qui veut ouvrir une boîte, mais aussi bien le savant à la chasse d'un fait ou d'une explication. Une telle activité exige une tension psychique infiniment plus grande que les précédentes. Elle s'établit en effet sous la direction de schèmes formels de situations et d'inventions, qui exigent de la conscience un niveau élevé d'organisation. Au fur et à mesure qu'elle acquiert et conso-

1. L'éducation doit l'y entraîner. Selon l'excellente formule de G. ROBIN : *L'éducation des enfants difficiles* (P. U. 1941) : « il faut disposer l'univers à quelque distance de son désir », en lui apprenant à patienter, à demander par une formule de politesse.

Hde des procédés elle s'en décharge sur des automatismes, mais pour associer aussitôt ces automatismes à de nouvelles découvertes. Les psychismes trop pauvres et les hommes d'habitude n'atteignent que par intermittence à cette phase du tâtonnement prospectif. L'émotivité facilite la recherche de l'adaptation nouvelle, ainsi que la primarité ; par contre elles entravent l'accumulation progressive de l'expérience, qui est un privilège des secondaires. Les raideurs motrices ou psychiques peuvent bloquer tout cet assouplissement ; la secondarité même pousse à la raideur et à la persévération en même temps qu'elle favorise l'apprentissage. L'action adaptée trouve ainsi son issue à travers une ascèse compliquée, au cours de laquelle elle doit tour à tour s'arracher à la discontinuité aveugle de réflexe par la continuité de ses persévérations, et à l'amortissement de l'habitude par le coup de force de l'initiative créatrice.

Cette ascèse conduit à une maîtrise dont les modalités sont complexes et dont les échecs restent nombreux, même chez les plus habiles. Il faut noter le rôle capital du langage dans la conquête de cette maîtrise. C'est lui qui nous permet de nous représenter symboliquement à l'avance les situations possibles, d'établir des schémas, de raisonner des problèmes. Il est à l'action concrète ce que le bureau de l'ingénieur est à la vie de l'usine. Comme celui-ci, d'ailleurs, il ne s'adapte pas automatiquement ni sans décalages à l'activité qu'il seconde. Les primitifs ont souvent deux conduites aveugles l'une à l'autre : une conduite motrice adaptée (tuer un ours, féconder une femme), et une conduite verbale choisie au hasard faute de savoir encore trouver la conduite verbale adaptée et exclusive (par exemple la croyance *racontée*, à côté des conduites utiles, que l'on prend les ours en exécutant une certaine danse ou qu'une femme est enceinte en passant près d'un rocher). Et combien de civilisés... « Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais » devient parfois, à peine avoué, un : « Faites ce que je fais, ne faites pas ce que je dis »[1]. Entre ce langage flottant et le langage agissant nous trouvons encore une forme inférieure de conduite verbale, la parole qui n'agit pas. Nous avons dit comment elle peut aller jusqu'à se substituer à l'action et en repousser l'échéance. L'accord des paroles et de la conduite, faible chez tous les primaires, favorisé par la réflexion des secondaires, fait partie intégrante des plus hautes synthèses de l'action. C'est ce débordement irritant et si commun de la parole sur l'action qui incline certains vers une pudeur à dire ce qui leur est le plus cher, comme si toute parole non éclairée intérieurement d'une ironie correctrice portait une indélébile vulgarité.

1. Cf. JANET : *Force et faiblesse psychologiques*, p. 70 s.

L'ACTION MAITRISÉE.
LA CONSCIENCE DE L'ACTION

L'action maîtrisée est une action adaptée. Elle exige présence et ampleur de la conscience, souplesse dans la différenciation : normalement, ces qualités se sont développées au cours de l'apprentissage. Elles ne sont rien toutefois sans l'autorité de la décision.

Nous avons vu la conscience de l'action et le langage qui l'articule tendre à se développer anarchiquement, jusqu'à se retourner contre leur fonction même en arrêtant l'action. Quelques-uns en concluent, un peu sommairement, à la supériorité de l'action aveugle, immotivée ; ils y goûtent, comme le Lafcadio de Gide, une sorte de gratuité angélique ou d'absurdité poétique ; ou bien ils se grisent de sa brutalité irrationnelle et autoritaire. On voit aisément ce que veulent sauver ces excentriques. Ils sont sensibles à quelques-unes des plus pernicieuses maladies contemporaines de l'action, la maladie de ruminer sans but, la fièvre dissolvante des jeux d'idées, ou l'enfoncement dans le sérieux. Mais comme Gribouille, ils se sauvent de la pluie par la noyade. Une action qui se priverait du secours de la réflexion n'a pas d'autre issue que de dégénérer en explosion instinctive ou émotive ou de laisser la place aux automatismes primaires. Lafcadio, en jetant par la portière le monsieur un peu trop décoré qui offusquait sa vision du monde, n'obéit pas tant au souffle des dieux qu'à l'incertitude de son humeur. Il n'en est pas moins vrai que la grâce de la réflexion ne se distribue pas à l'action suivant le formalisme administratif qu'imaginait une psychologie embarrassée de procédure et de mauvais cartésianisme : primo, une notification, secundo, une délibération, tertio, un arrêté, quarto, une procédure exécutoire. On a distingué parfois un type prométhique, chez qui la réflexion précède l'acte suivant ces règles classiques et qui donne des actes lents, mûris, souvent hésitants, en face d'un type épiméthique qui agit d'abord, et réfléchit ensuite à ce qu'il fait, ce qui entraîne des

actes rapides, parfois prématurés, mais sans hésitation. Cette distinction ne coïncide pas, ou ne coïncide que partiellement avec la distinction des actifs-inactifs, qui concerne l'amplitude de l'action plus que la promptitude de son déclenchement. Elle se rapprocherait plutôt de l'opposition primarité-secondarité. Elle a le mérite d'indiquer que la conscience de l'action est aussi souvent une conscience impliquée qu'une conscience développée, sans être pour autant une inconscience. La qualité de l'action produite ne se mesure pas nécessairement, comme tendent à le croire les secondaires, à la longueur et à l'application apparente de la délibération préalable ; elle s'apprécie, si l'on peut dire, au volume ou mieux à l'amplitude de conscience engagée dans l'action, le fût-elle, comme chez certains « rapides » supérieurs, dans l'éclair de l'instant. Le tact, l'esprit, le don de riposte, l'habileté entraînée, la décision héroïque, l'élan généreux, ne s'embarrassent pas de longs préliminaires et n'en sont pas moins des accumulateurs de haute conscience. Encore ne doivent-ils leurs réussites qu'à une méditation antérieure dont ils ne peuvent s'épargner ni les difficultés ni les patiences. L'avantage de la conscience-éclair sur la conscience embarrassée n'a rien à voir avec un primat de la conscience somnolente ou de l'inconscience aveugle sur la conscience éveillée. S'il est vrai qu'il faille parfois s'arrêter d'agir pour faire œuvre profonde, replier toute initiative pour nous recueillir sur un centre de vie d'où montent des forces inconnues, s'il est vrai que tant de fois les meilleurs de nos actes sont ceux précisément dont nous sommes le moins assurés d'être les auteurs, ce dépassement de l'action se comprend et se conquiert au delà de la conscience et de l'action délibérées. Il est le plus haut des choix, et non pas l'abandon du choix.

L'amplitude de la conscience intéresse surtout la souplesse de l'adaptation. L'étroitesse de conscience entraîne une certaine fascination de l'acteur par la sollicitation actuelle. Elle peut lui donner ainsi une puissance motrice et une efficacité supérieures, favoriser la concentration et l'application. Par contre, elle aggrave l'impulsivité. Elle enferme l'acteur dans une sorte de raideur distraite, où il se jette sur l'objet de son action sans voir ce qui est à droite et ce qui est à gauche, d'où des réactions souvent massives, pauvres et discontinues. Il s'irrite contre toute opération un peu compliquée, ne remarque pas les changements de milieu sensibles à tous et s'y adapte mal, ou trop tard ; il devient l'esclave de sollicitations stéréotypées : manies, marottes ; il généralise hâtivement ses expériences particulières, surtout si elles ont été pour lui un peu cuisantes ; il porte sur les hommes et les choses des jugements sommaires et rigides, il se comporte souvent avec candeur faute de saisir impromptu

la ruse, l'ironie, la complication ; froid, il est buté ou fanatique ; passionné, il conduit ses passions avec intrépidité par-dessus tous les obstacles : sa fougue et son courage sont d'autres noms de sa myopie, qui lui fait ignorer l'obstacle plutôt qu'il ne le mesure et le provoque. La largeur du champ de conscience au contraire, en multipliant la richesse de la réflexion, la vision *tota simul* des données d'une situation et l'agilité du regard, donne aux actifs cette souplesse, cette aisance et cette ingéniosité qui sont à l'action ce qu'est à l'intelligence une large culture. Besoins, intérêts, aptitudes, réalité extérieure, forment un quadrilatère de références dont il n'est pas commode de tirer à chaque instant la composante ajustée. Seuls y réussissent ceux dont l'angle de vision est suffisamment ouvert pour les embrasser toutes ensembles. Si toutefois l'activité est faible, la largeur du champ de conscience n'incline pas à l'action mais elle porte les secondaires à la rêverie et à l'analyse de soi, les primaires à l'art descriptif (Heymans).

LES PUISSANCES DE DÉCISION

Nous ne touchons au cœur de l'action ni dans la délibération, comme le veulent les intellectualistes, ni dans les mouvements du corps, comme l'affirment les positivistes, mais dans la décision, par laquelle s'exprime l'acte créateur de la liberté. Pourquoi les progrès de l'action disjoignent-ils graduellement la riposte de l'impression, sinon pour ouvrir à l'acte libre plusieurs cheminements là où il ne disposait que d'un seul. « L'homme d'action, écrit l'un d'eux, ne s'intéresse qu'à ce qui peut être changé »[1]. Le moment de la décision, analogue au *fiat* divin, échappe dans son secret à la psychologie, mais elle a compétence sur les modalités de son apparition. La conscience éveillée s'y trouve en présence d'un appel énigmatique de la réalité, vers lequel affluent de son propre sein, par une pluralité de poussées, « motifs » et « mobiles », les uns éclairés par la lumière de l'intelligence, les autres animés par les puissances de la sensibilité. Il s'en dégage

1. Bernard GRASSET : *Remarques sur l'action*, Gallimard, 1928.

une sollicitation confuse et plus ou moins déchirante sous l'effet de laquelle deux conduites opposées sont possibles.

L'irrésolu est d'abord un faible ; il plie sous le poids du débat, la multiplicité et la divergence des motifs affrontés lui sont une fatigue presque aussi grande que la concentration nécessaire pour s'imposer un choix [1] : ainsi les scrupuleux. Mais la faiblesse ne suffit pas à installer l'irrésolution. Il est des asthéniques qui évitent autant que possible la décision épuisante, surtout en se reposant sur autrui, mais qui savent décider normalement quand ils y sont sollicités sans détour possible. D'autres facteurs interviennent dans l'indécision typique. L'enquête de Heymans la donne pour maxima chez les sentimentaux (EnAS) suivis par les nerveux (EnAP). S n'est chez les premiers qu'un facteur de renforcement, le noyau de l'indécision restant EnA, le désarroi d'une émotivité prononcée qui se heurte au barrage de l'inactivité. La présence de P ou de S donne deux variétés d'irrésolution.

Le nerveux a peur de la décision parce qu'il a peur de vivre, de changer, de risquer. Le timide perd ses moyens devant elle, surtout quand elle le bouscule. Les plus affinés d'entre eux souffrent avec une intensité singulière le drame de l'alternative. Ils se sentent lourds de la richesse de tous les possibles, et décider, c'est choisir, choisir c'est sacrifier, renoncer, ce que l'EP ressent comme un appauvrissement de ferveur plus que comme une restriction de perspective [2]. Le vertige et l'angoisse de l'option s'ajoutent pour lui à toutes les vibrations qui sans cesse le secouent. Primaire, il ne voit pas assez loin devant soi pour admettre que le choix est « promotion d'existence » en même temps que « suppression d'espérances », il se représente mal que s'il ne reste riche que de possibles, « cette richesse infinie est aussi une infinie pauvreté » [3]. Un mal plus intime encore le retient au bord de l'action. Non seulement l'incarnation des désirs diminue la profusion de leur étreinte, mais, dans l'acte de possession, elle frappe l'existence d'une sorte de déficit secret dont il redoute à l'avance la déception. Il préfère, en dernier ressort, vibrer à la surabondance indécise du rêve plutôt que d'entrer dans la réalité figurée de l'action.

Le sentimental est plus complexe. Il est d'abord tiraillé entre les mobiles affectifs venus de E et les motifs rationnels favorisés par S ; nA retarde le passage à l'acte et maintient le débat sur un plan de virtualité abstraite, S tire encore en arrière avec

---

1. JANET : *Médications psychologiques*, II, p. 104.

2. Telle est l'angoisse profonde que couvrent les psaumes éclatants des *Nourritures terrestres*.

3. JANKELEVITCH : *L'alternative*, Alcan, 1938.

toute l'inertie du passé. L'irrésolution des fervents, que nous venons d'évoquer, fait place à l'irrésolution des raisonneurs, qui reculent toujours une lettre à écrire, une affaire à traiter, un travail à entreprendre par crainte de n'en avoir pas encore suffisamment pesé les motifs. Ce n'est pas de s'attiédir qu'ils ont peur en avançant dans l'action, mais de déraisonner ; ils craignent moins de pécher contre la plénitude que contre l'ordonnance. Leur émotivité, dans tous les cas atténuée par S, est assez émoussée pour qu'une sorte d'indifférence objective uniformise les éléments du débat intérieur ; S, en poussant leur différenciation, les cristallise et les bute à égalité de force les uns contre les autres.

Au fond des deux formes d'irrésolution nous retrouvons donc non pas, comme on a pu le croire, une défaillance de l'affectivité (les abouliques eux-mêmes sont généralement des émotifs), mais une insuffisance du facteur A : elle cumule un fond de déficience vitale — l'aboulie caractérisée est accompagnée de phénomènes de dévitalisation — et un trouble profond de la personnalité qu'on ne fait encore que décrire en parlant avec Janet d'une déficience de la synthèse mentale [1]. Dans le cas extrême de l'aboulie interviennent un rétrécissement du champ de conscience et la pauvreté de l'idée, « simple, étroite, formée de peu d'éléments psychologiques » et par là même incapable d'étoffer une décision concrète. L'indécis normal joue souvent, comme l'aboulique, un pauvre motif intellectuel sur les deux notes d'un pour et d'un contre. A côté de lui, il existe un indécis riche, qui foisonne chez les intellectuels ; c est un encombré, et cet encombrement stérile de la réflexion nous rappelle par son rythme d'autres phénomènes de déficience tels que l'agitation motrice ou mentale. Cette déficience toutefois n'est pas seulement endogène. L'indécis s'intoxique parce qu'il n'ouvre pas ses fenêtres sur le réel, parce qu'il ne va pas lutter sur les grandes routes de la vie avec le soleil, le vent et la pluie qui donnent du muscle aux pensées comme ils en donnent au corps. Il faut enfin tenir compte de l'effet durable de certaines inhibitions infantiles : c'est ainsi qu'on a noté une irrésolution caractérisée chez des sujets qui ont dû, dans leur enfance, partager leur affectivité entre une mère et une nourrice ; ou dont la curiosité sexuelle a été réprimée au point qu'ils restent suspendus à une perpétuelle interrogation.

C'est parce que cette faiblesse de la vitalité ou ces blessures affectives sont au cœur de l'irrésolution qu'il sera toujours vain de vouloir la guérir par des raisonnements. L'indécis est un anémié psychique qu'il faut sortir au grand air de l'action.

---

1. P. JANET : *Névroses et idées fixes*, I, p. 48.

Dans les cas graves, il faut même lui éviter le plus possible la réflexion ; il ne peut actuellement que la faire mal, et en nourrir son indécision. Le mieux est de le mettre au dernier moment en présence de l'acte à faire, et de le pousser le plus rapidement possible à l'assentiment [1]. Dans les cas moins aigus, on l'introduira, avec un entraînement progressif, dans toutes les situations qui peuvent l'arracher aux ruminations inutiles, en lui faisant notamment exercer des fonctions responsables, qui exigent de lui des décisions sans retour. Nous reviendrons sur le problème du caractère chez les intellectuels. Il apparaît dès maintenant que l'apprentissage des idées doit être lesté par un exercice parallèle de l'action. Un peu d'instinct, de la passion, de fortes responsabilités et le maniement des hommes, loin de nuire à l'activité désintéressée de l'esprit, lui donne ce poids sans lequel elle se tourne à la fois contre la vie, contre l'homme et contre l'esprit lui-même [2].

Il ne faut pas, à l'autre pôle, confondre la résolution et avec la rapidité de décision, telle qu'on la trouve par exemple chez l'impulsif.

L'impulsivité se caractérise par deux traits. L'action est très rapide, comme instantanée ; le geste suit immédiatement la pensée du geste, ainsi qu'une décharge : « Sitôt dit sitôt fait » ; il en résulte de la brusquerie, de l'étourderie, de l'impatience. Au surplus le motif des actes est toujours fourni par les impressions présentes, jamais par la considération d'une conséquence éloignée ; il en résulte de l'insouciance et de la dispersion. On reconnaît le tableau conjugué de la primarité et de l'étroitesse de conscience. Il faut y ajouter une grande facilité au mensonge, qui part lui aussi comme un ressort, et le caractère violemment affectif des idées. Doit-on également accuser l'émotivité ? Parfois, peut-être. Mais généralement l'émotivité est au contraire inhibitrice d'action et ses effets ne débordent pas la sphère propriofective. L'impulsivité au contraire est active et décharge ses effets au dehors. Enfin l'émotivité est réactive, elle est déclan-

1. P. JANET : *Médications psychologiques*, II, p. 104.

2. La thérapeutique des scrupuleux est un cas particulier de la pédagogie de l'irrésolution. On trouvera de nombreuses indications dans A. EYMIEUX : *Scrupuleux et obsédés* (Perrin). Contre le scrupule aussi les raisonnements sont vains : le scrupuleux les entend très bien, il se les donne lui-même, mais il n'arrive pas à la croyance. Il faut avant tout conquérir sa confiance, car il croit toujours n'être pas compris, ne s'être pas assez expliqué, — puis se montrer très ferme contre les divagations introspectives. En même temps économiser ses forces et rééduquer la maîtrise de soi.

chée par un stimulus extérieur : l'impulsivité est endogène, elle est une sorte de spasme spontané [1]. Wallon la rattache soit à l'hypertonicité du système extrapyramidal, soit à une asynergie motrice et psychique d'origine cérébelleuse. L'asynergie est une impuissance à la modulation mentale ; l'activité, dissociée et procursive, se fragmente en décharges perpétuellement divergentes dans leurs effets : les idées partent en fusées, le langage s'échappe en désordre, une perpétuelle distraction marque le comportement ; le sujet vit dans l'immédiat, ne fixe rien et ne se fixe à rien ; c'est un éparpillé, esclave des accidents extérieurs. Chez l'hypertonique l'impulsivité est projective et non pas dispersive. Il est de la famille des « spasmophiles », proches de la convulsion épileptoïde ; ses impulsions sont inquiètes, taquines, cruelles, irritables, gourmandes de caresses, souvent violentes et agressives. L'impulsivité apparaît au total comme un affranchissement spasmodique de cette activité propulsive, que nous avons déjà décrite à propos de la constitution épileptoïde, intermédiaire entre la simple réponse sensori-motrice et l'activité objective intentionnelle. Il lui arrive de simuler la volonté, mais par usurpation, et cette usurpation trahit une impuissance profonde de l'acteur. En apparence entreprenant, voire persévérant (une fois accrochée, une impulsion peut se cramponner plusieurs jours avant de décrocher) l'impulsif est, en réalité, un docile ; extrêmement suggestible, comme l'a montré Janet, il est en général remarquable dans l'imitation d'autrui, facilement superstitieux, influençable, faible de caractère : les affirmations qu'il avance avec le plus d'assurance, les ordres qu'il donne de l'air le plus catégorique, il est seul à ne pas s'apercevoir qu'il les a recueillis quelques instants auparavant, de son entourage ; cette suggestibilité s'exerce parfois à rebours, avec la même irrésistibilité : il a envie de rire quand tout le monde est sérieux, d'être inconvenant dans un cercle guindé, etc...

Dans les formes extrêmes et morbides qu'elle présente chez certains névrosés [2], l'impulsivité révèle un psychisme gravement dégradé. Déchaînée par une insuffisance de la régulation centrale, l'incontinence des centres à fonction projective livre l'activité à des décharges de mouvements et d'automatismes centrifuges, dépourvus de motifs intellectuels ou même affectifs, marqués d'absurdité. Nous en avons vu le type dans les actions-décharges de l'épileptoïde, dont chacune occupe entièrement la conscience mais seulement dans le temps où elle se produit et dans ses effets subjectifs : si bien qu'elle s'isole, et de la conti-

1. Cf. ABRAMSON : *L'enfant et l'adolescent instables*, Alcan, 1940.
2. On a parlé de « folie impulsive ».

nuité mentale, et de la continuité extérieure. A côté de cette dominante projective qui est comme la pointe active de l'impulsion, et sur laquelle certains (Wallon) mettent l'accent, d'autres (Janet) le portent sur la faiblesse sous-jacente du psychisme. Les impulsions morbides sont des plus variées : toxicomanies, et dipsomanies, boulimie, impulsions sexuelles, impulsion au mouvement et notamment à la marche, impulsion au vol, impulsions sociales : au commandement, à l'autoritarisme, à l'obéissance (obséquiosité), à la vanité, à la taquinerie, aux scènes, au dévouement, à la connaissance, etc... Comme l'obsession, l'impulsion est une disposition assez indifférente et infidèle à son contenu, dont elle change fréquemment. Elle se greffe sur un sentiment morose de l'existence, lié, comme toute tristesse fondamentale, à la peur d'agir (Janet). Il arrive que ce sentiment s'accroche à une difficulté particulière, déclanchant un spasme de la volonté, un désir morbide rarement suivi d'exécution (Ne craignez pas le barbier qui soudain tremble et roule les yeux, brusquement poussé à vous couper le cou : il trouve toujours le moyen de fuir avant que le malheur soit consommé), Ou bien il recherche l'excitation pour l'excitation, avec l'espoir d'y puiser des forces : ce n'est pas l'acte qu'il veut alors, mais l'excitation, c'est pourquoi il combat l'impulsion qu'il suscite et la domine presque toujours avant qu'elle ne s'exécute [1].

Cette faiblesse de l'action qui définit l'impulsif commande le comportement à tenir avec lui. Raisonner ses impulsions est aussi vain que de raisonner l'irrésolu : lui-même, s'il n'y applique pas toujours son esprit au moment même, sait bien, à tête reposée, qu'il est joué par elles ; avec de la confiance, on le lui fera avouer dans ses moments de calme ; au surplus, on perd sa peine à tenter de le détourner sur le champ de ces actes impulsifs qu'il ne tient pas tellement à achever. Si on le heurte en pleine poussée impulsive, il se crispe, et l'on n'obtient de lui qu'un spasme plus serré. La meilleure tactique est de le laisser dire sur le moment : puis de le distraire insensiblement de son impulsion : il l'aura bientôt oubliée. La même méthode s'impose déjà avec les impulsions de l'enfant. A réfléchir ensuite sur la fragilité de ses désirs les plus criants, l'impulsif adulte arrivera peut-être à se reprendre en mains.

La résolution vraie semble être le produit d'une chimie mentale qui ne s'opère qu'à haute tension. Elle est équilibre,

1. P. JANET : *L'automatisme psychologique*, p. 208 sq ; *Les médications psychologiques*, III, p. 171 s. ; *Force et faiblesse psychologiques*, p. 59 s.

et doit être soutenue de tous côtés par une sorte d'harmonie des composantes de l'action : elle veut que les automatismes soient suffisamment comprimés ainsi que la spontanéité propulsive, que l'instinct soit vigoureux, la tête solide et éclairée, la conscience éveillée et sensible au réel ; il lui faut un regard qui ne soit ni trop accommodé, ni trop peu ; de trop loin, la réalité n'offre pas de prise à l'action ; de trop près, elle l'encombre : la décision est un acte de synthèse et de salut, elle tend au plus grand salut du plus grand nombre de données intérieures et extérieures. C'est pourquoi elle n'est pas, comme certains le croient, de la famille de la raideur, du dogmatisme autoritaire, de l'arbitraire aveugle et insouciant. Elle comporte une sorte d'universalité profonde, qui donne son assiette à la prise de parti, et la situe à l'opposé de la partialité. Elle implique la prudence, qui n'est pas le calcul étroit et lent de la circonspection, encombrement des secondaires, mais une sagesse souvent implicite et parfois fulgurante. Ce dernier aspect apparaît dans les « suractions » décrites par J. Daireaux [1] et que Raskolnikoff et Brand ont illustrées dans la fiction : un acte violent sort brusquement du sujet, se traduisant par des manifestations inattendues, qui paraissent dépourvues de sens ou en désaccord avec la personnalité habituelle, mais qui s'imposent avec une sorte de nécessité intérieure. Sursauts suivant une période passive, tout enveloppés encore d'une sorte d'hypnose (le réveil viendra après coup), de tels actes sont infiniment éloignés, malgré l'apparence, de l'impulsion aveugle ou de l'acte faussement dit gratuit. Ils cristallisent tout le secret d'une époque de vie, en font sauter la croûte visible, et donnent la voie libre à l'avenir, à un moment où il semblait bouché. Sur le champ, ils se révèlent seulement comme irrésistibles et indispensables à la continuation de la vie. Ensuite ils apparaîtront comme un phare qui illumine tout l'espace à ses pieds. Surgis des profondeurs de la personne, et peut-être du mystère même qui l'enveloppe, ils sont les plus réfléchissants quoique les moins réfléchis de nos actes, les plus lourds quoique les moins calculés.

Mais si la décision comporte un équilibre, elle est infiniment plus qu'un équilibre, elle est un commencement dans l'être et l'affirmation d'un Je. Aucune proportion de motifs et de mobiles, d'influences et de puissances ne peut épuiser la réalité transcendante de cet acte. La vanité de la psychologie idéaliste et de la psychologie positiviste est d'avoir voulu l'éliminer en même temps que la première personne qui le soutient. La décision n'est pas, en effet, un acte dans la personne, elle est la personne en acte, tout entière concentrée sur une affirmation

1. J. DAIREAUX : *La suraction*, Revue Philosophique, 1904.

créatrice de bien ou de mal, de vérité ou d'erreur ; elle est la personne répondant « présent » à un appel du monde et s'engageant à la vie et à la mort dans la réponse qu'elle lui donne. Du moins telle est la seule décision qui vaille ce nom. La résolution du caractère est une capacité habituelle de décision : elle est la puissance centrale de la personne. Elle échappe à toute analyse psychologique. Elle se connaît par l'épreuve et elle s'éprouve, se gagne ou se corrige dans l'acte responsable, face au réel et face aux hommes. Nous sommes ici en ce point de tangence que nous évoquions dans notre premier chapitre, où la caractérologie touche à la morale, et dans la réalité sinon dans l'analyse des essences se confond avec elle jusqu'à l'indistinction.

Aussi bien le secret de l'action est-il l'acceptation ou la non-acceptation du risque. Jamais un débat purement intellectuel n'aboutira à une décision : plus les motifs sont intelligemment dégagés, plus s'égalise leur force, car le monde est complexe, et il n'est pas de *pour* qui n'enveloppe beaucoup de *contre*, pas de motif qui ne trouve sans sophisme à mobiliser beaucoup de sagesse. C'est pourquoi l'intellectuel qui n'est qu'intellectuel, peseur d'idées, voit toujours sa balance à peu près au point mort. L'action a pour effet précisément de franchir cette mort, dans un pari qui pour n'être pas toujours irrationnel n'est cependant jamais tout à fait raisonnable. L'« instinct » de sécurité et de répétition, l'« instinct » de mort s'y oppose avec toute la force inerte de la paresse vitale. Son grand argument, l'argument de tous les conservatismes, se résume en deux mots : intégrité, continuité. Mais l'intégrité qu'il défend est l'intégrité de l'être révolu, et il la défend contre les promesses de l'être en devenir, c'est-à-dire précisément contre la seule continuité qui soit valable, la continuité créatrice, le crédit fait à l'avenir. Les psychanalystes ont raison de remarquer que *décider* veut dire *couper*, et que toute décision prolonge celle par laquelle une fois le vivant a coupé le cordon ombilical qui le retenait à la vie reçue, pour s'engager dans la vie aventurée [1]. La crainte de la mutilation et la crainte de l'inconnu sont toujours à la racine de la crainte de l'action. Descartes faisait de la générosité la première des vertus. Il avait raison. Si elle se définit par le pari non justifié, par le crédit non calculé, elle est la démarche même qui fait l'homme.

Former la décision, c'est former la personnalité entière : il lui faut suffisamment de vitalité pour que la force d'exécution soit incisive, de primarité pour que l'acte ait de l'à-propos et de la promptitude, de secondarité pour qu'il s'affermisse dans la richesse de l'expérience, de rapidité pour bousculer les tergi-

1. Ch. BAUDOUIN : *L'âme et l'action*. Ed. du Mont Blanc, Genève, 1944.

versations, de lenteur pour que la sagesse se fasse un chemin, de complaisance au réel pour lester la réflexion et cependant d'agressivité pour qu'elle ne flotte pas à tout vent. L'homme résolu, l'homme engagé ne sont pas ces autoritaires de parade qui croient à la vertu électrique du regard ou du masséter : ils réalisent à la fois la plus solide et la plus complexe des constructions humaines. Ils se trompent, ceux qui croient que l'intelligence complique artificiellement les choses et se persuadent qu'un homme qui veut est plus vite fait qu'un homme qui sait. Toute la force de l'instinct maîtrisé converge en lui avec toutes les puissances de la culture et de la vertu. Il est un aussi rare produit qu'un véritable homme d'esprit.

L'AFFRONTEMENT DE L'OBSTACLE ET LES RÉGULATIONS DE L'ACTION

La décision manœuvre une série de fonctions — conduites et sentiments — dont le rôle est de régler l'action en coordonnant ses arrêts et les ouvertures du réel. Elle commande la conjuration des forces du moi contre le laisser-aller.

La personne vivante est constamment sollicitée par la fascination des choses et par la pente de son inertie à devenir un élément passif de ce monde, un *on*. Qu'elle n'assume aucun nom et ne réponde à aucun appel, qu'elle ne s'avance pas trop parmi les hommes, qu'elle soit avare d'initiative et parcimonieuse de risques, la tranquillité lui est promise. Mais elle est tourmentée par une ardeur que la conjuration des tranquilles n'arrive pas toujours à éteindre : elle est mouvement en avant et promesse généreuse de salut pour l'univers entier. Il ne lui est accordé sur ce chemin ni repos ni limite ; elle doit sans cesse affronter, conquérir, dépasser. La mort lente de la matière la talonne, et si elle n'y prend garde, l'enveloppe et la pénètre. Sa vie n'est qu'une lutte perpétuelle contre une perpétuelle menace, une guerre d'obstacles, un drame toujours noué et renoué sitôt dénoué. La résistance, elle ne la trouve pas seulement devant

soi ; elle la porte au cœur d'elle-même, dans ce doute qui naît de l'affirmation même, dans ce scrupule qui s'incruste sur l'intention la plus ferme, dans cette saveur mauvaise qui gâte le bonheur, dans ce dépit qui déflore la vertu, dans le mal de vivre qui ronge le goût de la vie, dans les dieux batailleurs qui se déchirent ses pensées. Toute l'histoire de l'action est l'histoire de notre lutte contre la résistance [1].

Devant l'obstacle, nous pouvons adopter quatre comportement fondamentaux : l'impatience, l'application offensive, le repli, et la persévération.

1. — Le désir n'est pas virtualité pure. Nous le percevons encore comme sentiment qu'il a déjà mis sa griffe sur tout l'organisme, mobilisé de tous côtés les premiers gestes de sa réalisation, qui tiennent le corps et le psychisme en état d'alerte. Qu'un obstacle vienne heurter cet élan, le désir doit rebrousser provisoirement chemin, et par dérivation va naître une émotion spécifique : l'*impatience*. Les deux principaux facteurs de l'impatience sont l'émotivité et la primarité. Les plus impatients des impatients sont donc des EP. Les mêmes chez qui la liaison est immédiate et rapide de la pensée à l'acte ne savent pas attendre l'exécution des ordres qu'ils donnent. L'impatience se liquide par des manifestations émotives : tremblements, vertiges, injures, convulsions, etc... Dépense prématurée de forces pour l'action, elles en désarment à l'avance la vigueur. Qui sait mal attendre, sait mal agir : tout le secret de la « guerre des nerfs » est là.

Quand le groupe EP est lié à une activité forte, il donne, souvent lieu au curieux phénomène de l'impatience abréviative, fréquente notamment chez les plus émotifs des EAP. L'impatience les amène à brusquer le déroulement de l'acte attendu pour bondir à son terme. Ils sautent des pages en lisant, des mots en parlant ou en écrivant, finissant les gestes de leurs voisins quand ceux-ci les ont à peine amorcés, anticipant sur la fin de leurs phrases, présentant dans leurs récits comme arrivés des événements qui ne le sont pas encore.

Il arrive aussi à l'émotif de se jeter dans un mal réel pour échapper à l'appréhension qu'il lui cause. C'est le phénomène décrit sous le nom de « résignation présomptive » (Heymans), dont Gribouille est le mythe classique. Il se rencontre surtout chez les EnAS : E nourrit la violence de l'appréhension, nA lui ferme tout issue vers une action libératrice, S renforce

1. Déjà, dans un muscle détaché de l'organisme, la contraction est d'autant plus violente que la résistance opposée est plus grande.

l'impuissance et la résonance affective. Tels ces meurtriers qui tuent leurs proches pour leur éviter des maux généralement moins graves que la mort, ou ces anxieux qui se suicident pour fuir les risques limités d'une guerre ou d'une révolution. Rousseau, sitôt un de ses livres parus, répandait à son propos des critiques qu'il n'eût jamais tolérées de la part d'un tiers. Tout est préférable à l'attente pour l'émotif : plutôt que de la prolonger, Maine de Biran, recherché par la police, après avoir accepté pendant deux jours les protections de ses amis, alla lui-même se livrer aux policiers. Kierkegaard, qui ne sortait pas des contradictions et des complexités de fiançailles qu'il voulait rompre, va brusquement demander la main de la jeune fille dont il ne veut pas : ainsi bien souvent l'impatient fuit-il les complications actuelles en s'embarrassant d'une complication supplémentaire.

2. — L'actif se comporte tout autrement. L'obstacle déclanche chez lui une conduite suspensive : l'arrêt, suivi de l'*attente*. Il est une attente de l'inactif, que les politiques flétrissent parfois sous le nom barbare d'« attentisme », et qui consiste à laisser passer le temps dans un état de pure passivité devant l'obstacle, soit que l'on compte sur quelque miracle immérité pour l'éliminer, soit que l'on repousse sans cesse devant soi le moment d'engager le corps à corps avec l'événement. Il est des gens qui attendent ainsi leur vie comme des filles attendent leur mari, interminablement, sans rien faire. L'attente de l'actif est toute différente. Un acte supérieur n'est pas prêt à l'instant, il faut lui déblayer les voies, mobiliser les forces nécessaires et, devant l'obstacle, rechercher activement les moyens de le renverser ou de le tourner. Surtout, pendant ce travail préparatoire, il faut maintenir les tendances stimulées en érection, afin qu'elles ne retombent pas. Les psychismes primitifs, l'enfant les arriérés, et dans une certaine mesure les émotifs ne savent pas attendre. Les forces éveillées par la stimulation se déchargent prématurément dans l'explosion émotive [1]. L'inactif est écrasé par l'obstacle, par la seule pensée de l'obstacle. La résistance stimule au contraire l'actif, qui la recherche, jusqu'à ne s'intéresser souvent aux causes qu'il adopte que dans la mesure des luttes qu'elles lui permettent. On a remarqué que la déficience de l'aptitude est parfois un stimulant de l'intérêt dans le choix du métier : la bègue se fait orateur (Démosthène) l'émotif, médecin. Ce serait une bien courte psychologie qui, sous prétexte

1. Cf. L'étude de Mlle Morand sur l'attente, dans l'Année psychologique 1914-1919, et P. JANET : *L'évolution de la mémoire*, p. 133 s.

de sélection technique, refuserait de donner leur chance à ces réussites héroïques qui sont aussi des réussites pratiques. Le goût de vaincre, le goût de convaincre est sain comme un instinct. Il tend toujours à outrepasser ses droits et à abuser du succès. Mais il n'est pas en lui-même, comme le veulent les débiles, une sorte d'inconvenance. On appelle *courage* la passion qu'il éveille. Il y a bien des sortes de courages, très inégalement honorables. A l'état pur, il est maximum chez les inémotifs (Heymans) et culmine notamment dans un des plus pauvres tempéraments : chez l'amorphe. Mais il peut s'enrichir et intégrer plusieurs éléments : un élan spirituel surexcité par la difficulté à vaincre ou la cause à faire triompher ; une poussée instinctive, presque toujours en corrélation ou en connexité étroite avec la sexualité ; un dédain plus ou moins volontaire et plus ou moins complet pour l'obstacle. Le vrai courage ne va ordinairement jusqu'à l'ignorance absurde de l'obstacle que si un secret instinct l'avertit de la certitude de sa victoire ; mais le courageux n'est aussi parfois qu'un présomptueux qui a réussi. L'action la plus modeste assume des risques, et la nature psychologique du risque, c'est d'être une improbabilité beaucoup plus qu'une probabilité. Il n'y a pas d'action sans un brin de folie, sans une déraison souveraine qui se moque des raisons. Ne discutez pas avec le pusillanisme : il a raison dans chacune de ses raisons, car la raison prévoit tout, sauf le miracle même de l'acte créateur.

Il n'en suit pas que toute folie soit créatrice. Le succès de l'action appartient à celui qui joint le maximum d'audace au maximum de préparation. Les régulations restent donc de première importance pourvu qu'elles soient exercées par des mains hardies.

Ce que la décision est au bout du désir, l'*initiative* l'est à l'origine de l'exécution. Il y a, nous l'avons vu, une maladie qui tue le désir : la mélancolie, et des troubles qui l'affaiblissent : l'inertie morose des inactifs. Il y a de même des maladies qui tuent l'initiative : la phase évolutive de la mélancolie, et surtout la démence précoce. Si l'on ne parle pas à ces malades, ils restent des heures entières debout, complètement immobiles, même sous la pression du besoin. Sans atteindre cet état limite, les plus obtus des apathiques et des amorphes en offrent une image atténuée. Que leur manque-t-il ? Janet remarque que les déments n'obéissent pas à un ordre global, comme : « Habillez-vous ». Il faut leur commander des actions menues, une à une : « Mettez le bras droit », puis : « Mettez le bras gauche », etc... L'absence de spontanéité des tendances semble donc consécutive à un effondrement de la synthèse mentale. Il apparaît, en effet que l'initiative est liée à l'unification psychique par les commandes du lobe frontal, qui réduisent ou éliminent les réactions faisant

concurrence à la réaction voulue. Elle croît avec la richesse de la synthèse mentale et l'amplitude de l'imagination ; elle décroît avec l'inactivité. Il peut y avoir antagonisme entre ces deux facteurs. Des intelligences de qualité, hardies dans la décision quand le moment de la décision se présente, peuvent être affectées d'une sorte de pauvreté d'*impetus*. Si l'on refait l'histoire de leurs activités les plus fécondes et les plus soutenues, on trouvera toujours que la chiquenaude initiale a été donnée par une autre main que la leur ; le fait spirituel de la rencontre prend pour elle une importance singulière. Des psychismes moins riches, par contre, peuvent rendre au maximum de leurs moyens par une élasticité toujours alertée de leurs tendances, et féconder autour d'eux des vies plus riches que la leur, sans lesquelles ils ne sauraient tirer parti de toute leur puissance d'initiative : de cette famille sont les « donneurs d'idées », d'idées moitié folles moitié sages, avec on ne sait quoi de génial jusque dans les plus saugrenues ; ou les animateurs qui jettent la vie dans tous les rouages d'une entreprise, mais y sèmeraient le désordre si on leur en confiait l'administration ; ou ces inspirateurs, d'humeur socratique, qui lancent les idées et les mouvements, puis les abandonnent sans plus s'intéresser à leur phase adulte, soit que leurs élans soient de trop courte amplitude pour se maintenir (ainsi chez les émotifs), soit qu'ils nourrissent un goût exclusif des commencements ; le débrouillard, le bricoleur, le petit inventeur sont de cette même famille de primaires que caractérise le foisonnement des initiatives plus parfois que leur ampleur. On peut en rapprocher l'empressement, chez les grands actifs, la spontanéité avec laquelle il se porte au-devant des besoins et l'à-propos avec lequel il les satisfait. On voit le lien étroi qui unit le don d'initiative à l'esprit créateur, à moins d'une forte inhibition par inactivité : l'initiative est l'élasticité de la créativité. Comme de toute élasticité, ses limites ne sont pas rigides. Elle s'éduque par l'exercice des responsabilités et par la fréquentation des obstacles, à un poste de commandement solitaire qui contraigne à prendre les devants pour n'être pas vaincu. Elle s'oblitère par contre sous l'habitude de l'obéissance passive telle que la comprennent certains éducateurs, certains régimes, certaines situations sociales [1]. On ne saurait trop encourager les éducateurs à ne pas confondre l'autorité avec une sorte de monopole de l'initiative et d'intervention perpétuelle dans les actes de l'enfant. C'est dès le jeune âge que l'enfant doit être entraîné progressi-

1. Hans FALLADA, dans *Le roman du prisonnier* (Gallimard) a décrit la stupidité du détenu sortant de prison après plusieurs années où la moindre initiative, même heureuse, est considérée comme une faute, et refoulée. Il est des prisons sans barreaux...

vement à cette vivacité spontanée de l'action. Cette éducation demande aux guides de l'enfant qu'ils s'intéressent beaucoup plus à la qualité de ses actes qu'aux désagréments qui peuvent en résulter. Les systématisations abusives que l'on a fait de l'éducation négative couvrent une vérité : que l'initiative s'apprend par l'initiative, et qu'il y a dans la découverte par l'enfant des conséquences heureuses ou malheureuses de ses tentatives plus de force éducative que dans les avertissements qu'on en peut lui donner. Pour lui éviter une bosse ou même une jambe cassée, combien de parents en font-ils pour la vie un empoté et un velléitaire.

De même que la décision, l'initiative, pour régler l'action, compose avec *les sollicitations et les limitations du réel.* Ce sont elles qui lui donnent une infinie souplesse. Notre corps est déjà en lui-même un instrument merveilleusement docile aux nuances de l'action. On a remarqué que l'insecte, en raison de la rigidité de ses membres, semblait limité à l'univers géométrique : cellules de l'abeille, toiles de l'araignée. Notre corps, lui, commande une infinité de plans. Cependant chaque instinct, chaque tendance, chaque idée, chaque passion tend à pousser droit devant soi, aveugle à l'entourage et au but, sous l'impulsion exclusive de sa force propulsive. Toutes les raideurs naissent de là, et s'impriment dans le geste. Ce sont les régulations de l'objet qui brisent ces raideurs et réduisent notre anarchie intérieure. Les choses tissent l'homme autant que l'homme tisse les choses. Le réel n'a pas seulement pour fonction d'assouplir, de courber et de lier entre elles nos initiatives. Il ébranche la profusion de nos désirs afin qu'ils ne produisent pas une broussaille inféconde des velléités, mais des arbres à la ramure précise et au fruit choisi. Il revient au freudisme d'avoir montré les humbles formes et l'importance capitale du sacrifice dans la formation du caractère. Il a mis en évidence, dans le cours du développement individuel, une série de « sevrages » dont la réussite est une condition de la maturation normale. Le premier de tous est le sevrage alimentaire du nourrisson qui est en même temps une séparation d'avec la mère : plus il a été pénible, moins bien les renoncements ultérieurs seront supportés. Puis vient la liquidation des complexes affectifs infantiles, puis celle de la polygamie du désir dont des sociologues aussi peu religieux que Proudhon ont souligné l'importance pour la virilisation du caractère. A cette discipline instinctive progressive, il faut ajouter l'apprentissage de la dépossession et le double détachement de la chaleur familiale qui se produit à l'âge de la première scolarité, puis à l'adolescence. La manière dont ces divers renoncements se sont réalisés laisse sur la personnalité une structure résiduelle ; elle se répétera ensuite dans son schéma

essentiel sur tout comportement qui sollicite le sacrifice de la multiplicité des possibles à la solidité du réalisé, cette âme de l'action adulte. Par une impuissance dont rend compte leur histoire psychologique, certains adolescents à perpétuité ne trouvent jamais en eux l'intensité du vouloir qui leur permette de secouer la séduction bourdonnante de tous les possibles, et d'inscrire en actes définitifs des renoncements absolus et des fidélités inébranlables ; touche-à-tout de la connaissance ou de l'amour, amateurs et fleuretteurs à vie, ratés qui se prennent pour des condottieri, impuissants qui confondent l'universalité et leur indécision vitale. L'homme fort, au contraire, préfère la plénitude des œuvres au mirage des virtualités : le sens du sacrifice s'identifie, dans ses origines, au goût du réel.

Initiative et objectivité règlent au départ l'intensité de l'*effort* fourni. Tout travail, physique ou intellectuel, met en œuvre deux formes d'activité : une activité productrice d'effets et d'efforts mentaux, procédant par décharges successives, et une activité continue de caractère tonique, qui assure l'orientation et la régulation de la première (Myers). Le tonus musculaire est l'aspect moteur de la seconde. Mais il a sa correspondance psychique dont l'importance est telle que, pour Soler, Dopff et Allier, la supériorité manouvrière est due beaucoup plus aux facultés intellectuelles et à l'endurance psychique qu'aux qualités physiques.

La psychologie des facultés attribuait la concentration de l'effort à une faculté spéciale : « l'attention », que les uns raccordaient à l'intelligence, d'autres à la volonté. Mais l'attention n'est pas une faculté spéciale, elle est un pouvoir du psychisme entier de se concentrer aux points voulus par son effort actuel d'adaptation [1]. Il partage les hommes en concentrés et en dispersés. Les dispersés présentent une asynergie fondamentale dont l'aspect cérébral est une insuffisance des fonctions de coordination, ou des liaisons subcorticales. On les trouve parmi les introvertis aussi bien que parmi les extravertis. Il ne faut pas confondre, en effet, la concentration avec l'introversion. Le dispersé introverti va voler au foyer intérieur un peu de chaleur intime pour des états qui ne peuvent dépouiller entièrement la discontinuité brillante et sèche de la sensation, mais il ne se ramasse pas pour autant au cœur de lui-même. C'est ce rassemblement, ce recueillement qui caractérise la vie personnelle, l'effort réflexif, ce n'est pas le repliement introversif. S'il exige

1. Le corps même est entraîné. L'attention peut augmenter jusqu'aux réflexes : toux, éternument, sécrétion gastrique, etc... L'écoulement du coryza est toujours plus faible la nuit que le jour, et la faim augmente avec la crainte de manger insuffisamment, les douleurs avec l'appréhension : le mécanisme existe chez tous les hommes à quelque degré.

un certain retrait du monde, il exige aussi un certain retrait de soi, de cette possessivité qui se mêle toujours plus ou moins à l'introversion. Parmi les concentrés, on a mis en évidence deux types (Neumann) : l'un, le concentré pur, est tourné vers l'observation en profondeur, méditative ou scientifique ; l'autre, distributif, se fait remarquer par l'étalement de son pouvoir d'attention, et la facilité avec laquelle il mène deux ou plusieurs opérations à la fois ; il incline aux occupations qui exigent à chaque instant un coup d'œil multiple : officiers, professeurs, chefs d'orchestres, propriétaires d'hôtel. Chez le même individu, l'attention peut être concentrée ou distributive, selon les objets ; c'est ainsi qu'il existe une distraction par excès de concentration, fréquente dans le monde des savants.

On ne remarque pas assez le caractère proprement humain de l'effort. Les animaux ne travaillent pas si l'homme ne les fait pas travailler. Les races primitives travaillent peu. Travailler, ce n'est pas en effet laisser se dérouler le ressort de l'instinct jusqu'à la satisfaction, même compliquée, de ses besoins. C'est prolonger et aménager l'effort en excitant certaines tendances, en économisant certaines autres, en soutenant la faiblesse des unes avec l'énergie des autres. Le travail est donc une activité de haute tension, qui demande la collaboration des idées les plus complexes de l'esprit : but, moyen, causalité, production, technique. On peut parler d'une « conduite de l'effort », réaction d'augmentation ou d'accélération spécifiquement humaine [1]. Elle a ses insuffisances, dans l'apathie ; ses exagérations, dans l'impulsion, le tic, le spasme, et dans cette sorte de contraction hyperbolique, ridiculement exagérée pour les causes les plus insignifiantes, dont nous avons déjà parlé (manies de perfectionnement, de précision, d'insistance — manie de souligner les mots —, d'explication indéfinie, etc...). Quand elle embrasse l'ampleur de la vie spirituelle, elle se couronne par ce recueillement qui est la force des vrais hommes d'action, et par cette exaltation de l'ardeur, que gonfle l'abondance de l'activité [2]. Mais l'ardeur est un sentiment aisé et libre. L'action n'est pas d'autant plus valable, en effet, qu'elle est plus tendue, et l'irriter n'est pas toujours l'améliorer. Aussi y a-t-il danger à pousser une éducation excessive de l'effort, comme y inclinent les éducateurs trop volontaires : l'effort peut arriver à étouffer l'acte qu'il doit aider.

Certaines natures dont l'instinct est pauvre ou la force

---

1. P. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 127 s., et surtout p. 154 s., a bien montré comment l'effort ne consiste pas simplement à faire « plus fort ».

2. *Ibid*, II, p. 127 s, sur le sentiment et la conduite de l'ardeur.

psychique déficiente ont un besoin permanent de relever une tension psychologique qui, laissée à elle-même, glisse insensiblement sur la pente de la dépression. Elles s'y emploient par les *excitations* les plus variées. Les unes leur sont offertes par les actes marquants de la vie : chose curieuse, ce sont ces mêmes événements, réunions mondaines, examens, voyages, changements, luttes, dangers, douleurs, maladies, fiançailles, deuils, excitations sexuelles qui les déprime parfois et d'autres fois les stimulent. Ils recherchent aussi des excitations plus fortes : alcools et toxiques, exercice de l'autorité, aventures, dangers et excentricités, horreur, dévouements extraordinaires, serments, compliments, décorations et honneurs, récits frémissants, mystère, mélodrame. Certains se plaisent à écrire des lettres clandestines aux personnages célèbres. Ils cherchent à se trouver et à se croire dans des situations uniques, ils n'aiment rien faire ni rien prendre avec simplicité, et sont prêts à payer par le ridicule leur manie de l'extravagance, fût-ce dans la vertu. Ils fuient la vie quotidienne parce qu'ils sont incapables d'en soutenir l'intensité discrète : « Je brûle du besoin de dévouement, avoue l'une d'elles à P. Janet, et je sais bien que je n'ai qu'à rester près de ma mère très âgée ; ce serait un dévouement tout trouvé, mais c'est trop simple »[1]. Cette recherche systématique de l'excitation trahit le rétrécissement de la conscience par son obstination irréfléchie et maniaque. On ne peut contester cependant que jusqu'à un certain point elle ne fasse quelque bien à ses victimes. Elle provoque une montée de potentiel dont profitent par induction, dans certains moments privilégiés, toute l'activité psychique, ou tel groupe de tendances spécialement gourmandes dans le cas considéré. La dépression installée en permanence serait pire que les inconvénients de ces décharges continuelles : « Faute d'idéal, disait déjà Brémond en 1893[2] à ces sujets, ayez au moins une passion excitante, il vaut mieux faire la chose la plus inutile du monde que de rester un quart d'heure à ne rien faire : cultivez des tulipes rares, mettez-vous à la recherche d'une série d'autographes, élevez des lapins, pêchez à la ligne, tournez des coquetiers, découpez des ombres chinoises pour des enfants, chassez aux papillons ou collectionnez des timbres postes. L'important est que vous vous passionniez pour quelque chose ». Ce sont là, dira-t-on, de médiocres occupations, mais il faut bien graduer la qualité de l'excitation avec les possibilités qualitatives du sujet. On peut commencer pêcheur à la ligne et finir apôtre. La modestie des départs n'exclut pas,

1. *Médications psychologiques*, III, p. 129, où l'on trouvera longuement étudiés les modalités et le rôle de l'excitation.

2. BREMOND : *Les passions et la santé*, 1893, cité par id., p. 121.

bien au contraire, une éducation progressive de l'excitation ; on disciplinera ses caprices en les portant à se fixer sur les tendances ou sur les actes qui sont précisément les plus déficients chez le sujet donné, sans oublier de surveiller la fatigue : quand celle-ci est persistante et progressive, elle est une contre-indication.

Concentration et effort créent une tension que l'action résout. Peut-être tirera-t-on quelques clartés, notamment pour la connaissance de l'esprit d'initiative, de l'étude des moments précédant immédiatement le déclenchement de l'acte. Dans l'aménagement du travail, il faut tenir compte de ceux qui ont besoin d'une mise en train progressive et de ceux (comme l'« érotique anal » de Freud) qui renvoient la mise en train jusqu'au dernier moment, puis se plongent dans leur tâche avec une énergie farouche. Cette « *mise en train* » de l'action se traduit chez l'animal par le cri qui la précède (l'aboiement du chien qui va poursuivre une proie), chez l'homme par des expressions (« allons-y ») ou des gestes significatifs (se taper les mains sur les genoux). Les actes primitifs n'en ont pas besoin : ils commencent explosivement sans préambule (raptus mélancolique, crise épileptique, caprice enfantin, colère), ils n'exigent ni élan ni rodage. Les actes supérieurs, à l'inverse, demandent un rassemblement simultané de conditions qui, selon la puissance psychique du sujet, fait leur démarrage plus ou moins long. Les psychasthéniques ne savent pas démarrer et patinent sur leurs obsessions, phobies, etc... [1]. Kraepelin a étudié l'« *incitation au travail* », sorte de disposition au travail qui naît du travail lui-même et lui survit quelque temps : il faut un temps plus ou moins long, selon les individus, pour « chauffer » la machine intellectuelle ou musculaire par son fonctionnement même. Si le travail est interrompu avant que l'acte ait fini de résoudre la tension mobilisée, il subsiste un malaise, plus grand chez les secondaires que chez les primaires, qui influe et sur la période consécutive et sur la reprise de l'action. Nous évoquons ici quelques problèmes qui relèvent plutôt de l'étude des aptitudes que de celle du caractère ; mais selon que ces dispositions seront utilisées ou contrecarrées, les réactions de caractère entreront en jeu. La psychotechnique ne pourra jamais, comme s'obstinent à le vouloir certains psychotechniciens qu'on voudrait croire minoritaires, se constituer indépendamment de la caractérologie générale, qui commande ses directions fondamentales.

C'est ainsi que la principale régulation de l'action en cours, la *résistance à la fatigue*, n'obéit pas seulement à des lois physio-

1. JANET : *L'évolution de la mémoire et la notion du temps*, p. 73 s.

logiques objectives. Il résulte des expériences de Philips qu'il existe deux sortes de fatigues, le plus souvent mêlées : une fatigue objective, perte absolue de l'aptitude au travail, irréductible par des moyens psychiques, et une fatigue subjective, perte d'efficience provenant seulement de sentiments de fatigue, dont la principale cause est l'absence d'inclination pour le travail exécuté. Cette dernière peut être dominée par l'émotion, l'intérêt ou la volonté. La fatigue objective ne fonde pas de typologie précise : elle est tantôt généralisée, tantôt spécifique pour une tâche donnée, mais chez le même individu elle peut être l'un ou l'autre selon la tâche abordée. La fatigue subjective, au contraire, est liée à un facteur individuel constant : certains sujets y sont très sensibles pour toutes leurs opérations quelles qu'elles soient, d'autres moins. Notre pouvoir sur elle est beaucoup plus grand que sur la première. Binet a pu conclure de ses *Recherches sur la fatigue intellectuelle scolaire* [1] : « Tout individu qui se fatigue fait un choix et légifère sur la situation suivante : d'une part, des sensations pénibles qui l'invitent au repos, d'autre part, des motifs qui lui permettent de braver ces sensations pénibles ; d'une part donc, il y a un frein, c'est la douleur, d'autre part, il y a un appareil de renforcement, c'est l'effort. Suivant les circonstances, l'homme qui se fatigue décide s'il doit céder au frein ou employer l'effort ». Si la fatigabilité était une sorte de constante physique, on ne trouverait pas tant d'actifs travaillant dans la joie et dans la facilité, quoiqu'ils disposent parfois d'un organisme de force très moyenne. Ici comme en d'autres circonstances n'est vaincu que celui qui se croit vaincu, si l'on excepte le cas des asthéniques qui ont précisément perdu cette élasticité à la fatigue.

Les actes psychiques qui luttent contre la fatigue ont une tâche plus vaste encore : celle d'assurer la *persévérance* de l'action. L'activité laissée à elle-même présente des oscillations et des éclipses de conscience ou d'efficacité, pouvant aller jusqu'à l'arrêt. Ces oscillations sont augmentées par la fatigue, les toxiques, les états nerveux, elles sont donc d'origine centrale (Wiersma). La persévérance est une régulation de la durée. Elle suppose un minimum de force et de résistance à la fatigue. Mais elle est bien plus encore une vertu psychique. Il suffit qu'un malade soit accablé par une sorte d'hypocondrie de la durée vécue pour qu'il devienne incapable de maintenir son effort, comme celui-là qui déclarait à Janet : « Je pourrai travailler longtemps si j'avais le sentiment que je pourrai toujours m'interrompre et me retirer dès que j'en aurai envie. C'est épouvantable de penser que, quoiqu'il arrive, il faut travailler

1. Année psychologique, XI, 1905.

jusqu'à midi ». Cet autre : « Je suis capable d'un effort, à la condition qu'il soit instantané, et surtout qu'il soit définitif ; je peux faire une action, pourvu qu'elle soit courte et facile et qu'on n'en parle plus » [1]. Il se produit ici une sorte d'intimidation de l'action par elle-même, qui en bloque le cours. L'inconstance, en effet, a des causes partiellement communes avec celles de la timidité. L'enquête d'Heymans la donne pour maxima chez les EnA. Elle est aggravée par l'émotivité, qui assure la prépondérance du motif du moment, et favorise la promptitude au découragement, la susceptibilité, etc... nA éloigne de la considération de l'avenir lointain. Enfin P force dans la même sens en accentuant le caractère spasmodique de l'activité.

Kraepelin décrit un type psychopathique d'instable adulte; caractérisé par : l'absence d'activité directrice dans la conduite des intérêts bornés à l'activité de jeu, et manquant de constance même dans ce domaine ; de la distractibilité et de la fatigabilité ; une affectivité égocentrique avec une absence marquée de compréhension d'autrui, des exigences et de là susceptibilité, des changements d'humeur fréquents avec des déceptions passagères, mais plus généralement de la gaîté et de la satisfaction ; intellectuellement une imagination vive et des talents artistiques, une tendance à exagérer, et une déficience des autres qualités de l'intelligence : activité conceptionnelle trouble, jugement insuffisant, instruction superficielle et lacunaire [2].

L'instabilité psycho-motrice semble avoir des causes complexes, ou du moins la saisit-on sur plusieurs registres. Laissons de côté les instables proprement pathologiques (arriérés, subchoréiques, hypomaniaques, etc...). Le Dr Léopold Lévi a décrit un syndrome d'instabilité thyroïdienne qui se caractérise, à côté des symptômes organiques (incontinence d'urine, tics, obésité, manie de ronger) par des alternatives d'indolence et d'agitation, sans élément de perversité. Le débile moteur très souvent ne tient pas en place, s'énerve dès qu'il doit rester immobile, se ronge nerveusement les ongles, oublie les ordres dès qu'il les a reçus. L'insuffisance cérébelleuse brise, nous l'avons vu, la modulation sensori-motrice pour établir une gesticulation syncopée toujours à la recherche d'un équilibre toujours fuyant ; le psychisme suit le même rythme, que brisent des diversions perpétuelles, de la colère à la joie ou à la tendresse ; la personnalité de ces « petits cérébelleux » est sans cohésion, leurs idées toujours en fuite ; ils vivent dans l'immédiat, étroitement esclaves de l'impression du moment et des oscillations du milieu.

---

1. *Médications psychologiques*, II, p. 77 ; *Force et faiblesse psychologiques*, p. 88.

2. Cf. ABRAMSON, *op. cit.*

L'insuffisance frontale donne des phénomènes analogues, si ce n'est que l'asynergique cérébelleux semble soumis aux caprices extérieurs tandis que l'instable d'origine frontale semble mu par un besoin interne de changement (Wallon) [1]. L'attention s'épuise à chaque instant sur son sujet, et demande toujours un sujet nouveau. De là une curiosité papillottante, un goût de la facilité et du quiproquo verbal, une complaisance aux associations de mots et d'idées les plus formelles (calembours, etc...) tous les signes d'une impuissance à l'unification psychique. A la limite, le pouvoir d'orientation mentale est totalement oblitéré chez le maniaque. L'attention est à la fois, chez lui, maxima et minima ; on peut dire avec Liepmann que rien n'entre dans sa conscience qui n'entre du même coup dans l'attention, supprimant les perspectives de la conscience, la modulation des formes et des fonds, le modelé des principales et des subordonnées ; mais en même temps l'attention se nie ici comme fonction de rassemblement et de recueillement. La mentalité de l'instable frontal rejoint celle de l'enfant, avec sa perpétuelle distraction sensori-motrice, sa curiosité sautillante, l'inconsistance de ses impressions, de ses pensées et de ses interêts.

Ces diverses formes d'instabilité se révèlent dès l'enfance [2] : « touche à tout », « mouvement perpétuel », l'enfant instable est souvent tapageur et batailleur, au moins espiègle et taquin, parfois délinquant léger. Il ne doit pas être confondu avec le pervers. Il faut rééduquer sa discipline nerveuse en l'exerçant au rythme des mouvements, au rassemblement de l'esprit et des décisions sur des actes simples, et au repos complet. L'adolescence semble être l'âge d'élection de l'instabilité et des discordances. Goûts, projets, conversions, désaffections, enthousiasmes, trahisons se succèdent et se bousculent sans arrêt. La fréquence des suicides trahit la fragilité de cet âge au moindre choc. Mais cette instabilité est normale ; elle exprime l'essai turbulent des désirs dans toutes les directions de la vie ; elle n'est pas un état constitué, elle est une situation de crise. L'adolescent ressemble à l'instable touche à tout qui essaie sa possession sur les êtres et les choses pour tromper une sorte d'insuffisance intérieure, mais son insuffisance n'est que relative à l'ampleur de son aspiration. Étudiant les distractions [3], le Dr G. Robin décrit une distraction purement psychologique, sans troubles cérébraux assignables à l'échelle connue. C'est celle que Heymans relève en maxima chez les nEAP, l'inémotivité aux stimuli extérieurs

1. *Stades et troubles du développement psycho-moteur et mental chez l'enfant*, p. 286 s.
2. ABRAMSON : *L'enfant instable*, Alcan 1939.
3. *La paresse est-elle un défaut ou une maladie ?* p. 39 s.

encourageant l'isolement et brisant la modulation sensori-motrice, l'activité extériorisée du primaire empêchant la personne de devenir sujet d'une action continue.

La persévérance, elle, est minima chez les nerveux (EnAP) et les amorphes (nEnAP) ; maxima chez les flegmatiques (nEAS), suivie par les passionnés (EAP) et les sanguins (nEAP) ; elle est favorisée par nES facteur de concentration, et AS qui allonge la fibre de l'action.

La persévérance ne doit pas être confondue avec la persévération, dont nous parlerons plus bas. Elle n'est pas une inertie, une simple continuation, mais une haute direction, une intervention active du psychisme supérieur qui impose aux discontinuités des activités élémentaires la plus vaste ampleur de durée qu'embrasse une expérience spirituelle agrandie. En d'autres termes, elle n'est pas une fonction de maintien, elle est une fonction de synthèse ; elle n'est pas conservatrice, elle est créatrice. Si l'on méconnaît ce caractère essentiel, on se place dans l'impossibilité de comprendre sa forme la plus haute, la fidélité. La fidélité ne consiste pas, comme le croit l'infidèle, à maintenir, contre la raison et le sentiment actuels, un état passé et mort que nous voulons faire survivre pour des raisons extérieures à notre contentement. La fidélité, du moins la seule qui mérite ce nom, est l'extension que prend, dans une durée de plus en plus compréhensive et gonflée d'éternité, un élan créateur toujours actuel et toujours tendu vers une promesse prochaine, aussi vide que possible de passé mort ; elle est la plénitude du contentement en même temps que la ferveur de l'espérance, toujours elle-même et toujours autre ; elle est en même temps le plus complet hommage rendu au réel et la préférence donnée à l'existence durable sur la poursuite des chimères. En tous ces sens, elle est le couronnement même de l'action.

Il nous reste à évoquer deux dernières régulations de l'action : l'une antagoniste, l'autre réparatrice.

La *compensation* est une forme très générale de nos activités naturelles. On la rencontre dans les processus physiques et physiologiques aussi bien que dans les processus psychiques. Elle oppose, à une force agissante, une force antagoniste qui en contient les effets. Le phénomène est constant dans l'ordre psychique : chez un faible germent des sentiments d'orgueil et de domination, chez un timide des rêves d'aventures et de succès social. Les sentiments artificiellement brimés ou comprimés produisent des activités compensatrices spécialement virulentes : si le faible a été moqué longtemps et méchamment, il peut devenir un monstre de cruauté ; si le timide est provoqué il est capable d'une explosion d'audace à stupéfier son entourage. Cette fixation durable dans l'excès d'une force de régu-

lation donne naissance aux surcompensés, dont Adler a remarquablement décrit certains types.

Le *repos* n'apparaît pas plus aujourd'hui que le sommeil comme un simple arrêt de l'activité. Il est un acte positif de défense préventive contre l'excès de fatigue. La preuve en est qu'il y a des gens qui ne savent pas se reposer : ils travaillent ou s'agitent sans cesse ; on les voit toujours assis au bord de leur chaise au lieu de s'y installer commodément ; ils ont besoin de remplir la moindre lacune de leur temps par une occupation quelconque. Si l'on fait exception pour l'hyperactivité et le rythme endiablé des puissants thyroïdiens, il y a, dans cette impatience du repos, de la faiblesse organique : ce sont les mêmes parfois qui ne savent pas s'endormir et qu'envahit au bord du sommeil, comme au début de leurs détentes, la rumination fiévreuse caractéristique des états de basse tension. Mais il y entre aussi, dans plus d'un cas, une indigence plus profonde de l'esprit, le vertige d'une tête vide et d'un cœur indifférent ; ou bien encore l'incapacité de supporter le silence intérieur, le tête-à-tête avec soi-même, les contemplations monotones et durables. L'agitation des villes développe chez les mieux armés cette fébrilité maladive, avec ses excitants qui vibrent au tournant de chaque rue, ses cinémas et ses cafés guettant les dernières demi-heures que l'incohérence de la vie urbaine laisse encore libres pour la flânerie, la solitude, la reprise de soi. L'incapacité de se reposer devient chez l'agité une sorte de manie mécanique. Il ressemble à cet employé surmené qui, rentrant le soir de son bureau, est obsédé par l'impulsion à placer le pied sur chaque dalle du trottoir sans en sauter une ; il a besoin lui aussi de poser une excitation sur chacune de ses minutes, avec une sorte de soif avide qui semble vouloir, mais en vain, retrouver la plénitude d'une durée nourrie de vraies nourritures, vibrant de sa propre amplitude. Que ce temps éperdu ait la turbulence du temps de l'amateur de plaisirs ou la rigueur ordonnée des fièvres de l'homme d'affaire, il évoque de très près la durée du schizoïde ; lui aussi garde l'esprit constamment occupé et même bourré, forcé qu'il est de combler le vide effrayant de la maladie et de remplacer la présence perdue de la vie par une reconstruction rationnelle du temps vécu [1]. Une fois encore c'est le détachement du réel qui est à la source du désarroi intérieur.

3. — Quand l'effort bute à l'obstacle et n'arrive pas à le surmonter, il se produit un accrochage. Nous accrochons cent

1. MINKOWSKI, Encéphale, avril 1923.

fois ainsi dans chacune de nos journées. Normalement nous passons outre aussitôt, après un agacement passager. De part et d'autre de ce comportement moyen se rangent deux catégories de tempéraments.

Les uns, sitôt repérés l'obstacle et l'impossibilité de le surmonter, ont une facilité exceptionnelle à se détourner et à l'oublier sans crise. Ce sont surtout les nES : le dépit, chez eux, n'entraîne pas d'ébranlement émotif, et dans les profondeurs de leur secondarité, ils trouvent immédiatement contre lui des recours. Ils se comportent de la même façon avec les hommes qui pourraient devenir leurs adversaires. Ils ont une vie peu dramatique, quand même elle serait riche en résonances et en œuvres ; peu de choses les troublent, et ils retranchent purement et simplement, sans difficulté, ce qui pourrait les agiter. Du moins agissent-ils ainsi quand ils ne sont pas attachés à de plus hautes valeurs : une conception religieuse de la vie, le souci d'autrui les amènent à augmenter leur surface d'ébranlement. Même alors, ils ne peuvent faire que les chocs auxquels ils se prêtent ne soient moins douloureux qu'à d'autres.

A l'opposé, les faibles accrochent à la moindre aspérité, sans pouvoir se dégager de l'accident provoqué. Les voilà pendant des mois avec toute leur vie bloquée par l'obstacle infranchissable contre lequel toutes leurs forces ralliées s'épuisent en vain. L'obstacle peut être un fait rencontré dans la vie réelle, il peut être un souvenir perturbateur qui s'aggripe à la mémoire, une idée qui tourmente l'esprit. Nous retrouverons un peu plus loin ces traînards de l'action, à propos des phénomènes de liquidation.

On peut abandonner la lutte contre l'obstacle de la manière calme que nous évoquions tantôt. On peut aussi l'abandonner par l'effet du découragement. Le découragement est lié au groupe EnA (maximum chez les sentimentaux et les nerveux), où l'ébranlement de l'obstacle, cette fois fortement ressenti, est immédiatement déçu par l'inaction. Il est en corrélation (Heymans) avec la réduction de la persévérance, et avec un sentiment de défiance de soi qu'expriment volontiers les formules : « Voilà bien ma chance ! », « Cela n'arrive qu'à moi ». L'EnA a le sentiment d'une certaine constance dans l'échec que la carence de son activité suffit à expliquer, et pour peu qu'il soit secondaire, il le systématise en une croyance plus ou moins superstitieuse, mais tenace, à une fatalité extérieure acharnée contre lui.

Celui qui renonce à lutter ramène ses forces à soi et cherche des abris. L'abri normal de l'homme qui a peur des difficultés du présent et des risques de l'avenir, c'est le révolu. Une des réactions les plus fréquentes de l'homme effrayé ou blessé par l'obstacle, c'est de se replier sur son passé. Nous avons tous un peu de ce désarroi quand nous courons à la recherche de nos

souvenirs d'enfance. L'enfant qui boude l'école pour les jupons de sa mère, ou s'obstine à zézayer, l'adolescent ou la jeune fille qui puérilisent et refuse de mûrir, les Rubempré ou les Dominique qui, ayant manqué leur duel avec la grande ville, se réfugient dans leur province, tous se rejoignent, de tant de lieux divers, dans une même fuite. Les collectivités ont parfois des réactions semblables : un grand pays blessé se retourne vers ses ancêtres, et sa toute première réaction n'est pas toujours un sursaut, mais le vaste gémissement d'une mémoire étonnée. Une autre forme de refuge est offerte par l'institution moderne des Assurances ; là où elles tournent à la manie, elles révèlent et consolident un endurcissement de l'inactivité et de la secondarité. Dix précautions valent mieux qu'une, pensent ces inquiets souscripteurs de polices successives, et ils marchent au réel si bardés de garanties qu'ils périront cloués sur place dans leur trop lourde armure, comme périrent les chevaliers d'Azincourt sous la première manœuvre moderne. Le conservatisme social naît au point où cette résistance au changement et à l'avenir rencontre une consonance sociale assez puissante pour entraîner une répugnance habituelle à toute attitude d'opposition. Comme le radicalisme son contraire, c'est une attitude très générale, portant sur l'ensemble des goûts et des opinions du sujet [1].

Le refoulement est un repli qui se produit à l'insu du sujet. Pour Freud il porte très précisément sur des désirs d'origine infantile et de nature sexuelle, réprimés par le « principe de réalité », c'est-à-dire par l'adaptation sociale. Mais le mécanisme décrit par Freud peut jouer chaque fois qu'un désir puissant se trouve rejeté ou gravement blessé par un choc extérieur. Il se retire sans bruit, se laisse oublier. Mais cette fois la retraite n'est pas un renoncement. Le désir déçu accumule sur lui, dans l'ombre du moi, une charge émotive, l'« affect », qui reste agressive et disponible, prête à se porter sur d'autres objets et menaçante pour les fondements de la vie affective ; les « complexes » cristallisent autour de nos cicatrices et engendrent la plupart des malheurs de la conscience. La psychanalyse essaya de ramener à la conscience claire le noyau du refoulement et de le faire admettre comme tel par le sujet du refoulement pour le délivrer de ce poison intérieur. L'expérience des analystes montre que la cure de défoulement, si elle peut affirmer des succès certains, est loin d'être généralement infaillible. Certains sujets ont un tableau caractérologique dominé par leurs refoulements. Ceux-ci sont souvent des refoulements sexuels ; on les trouve à l'origine de ces impudeurs qui de la sphère intellectuelle débordent en

1. LENTZ : *Generality and specificity of conservatism-radicalism*, Journ. of educat. psych., 1938.

incontinence du secret, du langage ou du geste ; ils expliquent aussi par surcompensation certaines pudeurs troubles et les rigorismes excessifs. Il existe, en dehors de la sphère sexuelle, des refoulements sociaux qui produisent des timides, des silencieux, des sauvages, ou par compensation des ambitieux, et des autoritaires effrénés.

4. — A côté de ceux qui piaffent devant l'obstacle, de ceux qui l'affrontent et de ceux qui le fuient, il y a ceux que l'obstacle raidit et bute. Ils ne veulent pas renoncer, ils ne veulent pas s'adapter, ils se crispent sur la position dans laquelle ils ont abordé l'obstacle et que l'obstacle conteste. Tel est l'*entêtement* radicalement différent de la persévérance, qui est création, et même de l'opiniâtreté qui n'est qu'une persévérance légèrement crispée. L'entêtement mobilise dans une sorte de crampe toutes les forces de systématisation de l'esprit autour d'une persévération primitive des tendances. Il marque sur la ligne de la raideur la position avancée et symétrique de celle que la fidélité occupe sur la ligne de la continuité adaptée. Il grève les fortes secondarités qui ne corrigent pas une émotivité ou une activité suffisantes, et les tourne contre l'élan vital que leur ampleur devrait servir. Parfois il signale un rétrécissement hystérique du champ de conscience ; chez les hystériques francs il peut aller jusqu'à une sorte de « délire de résistance », une sorte de contracture psychique inexplicable et involontaire qui n'arrive pas à se détendre [1]. Il existe de nombreuses formes de transition entre l'entêtement et la persévérance vivante, si bien qu'il n'est pas toujours facile de savoir la part de chacun d'eux dans une conduite un peu ferme.

L'AUTONOMIE DE L'ACTION ENGAGÉE

Si l'action jaillit, dans la décision et dans l'initiative, du cœur de la personnalité, comment n'exigerait-elle pas, tout au

1. JANET : *État mental des hystériques*, p. 684.

long de son exécution, la même autonomie qui est imprimée dans sa nature ? Ce besoin d'autonomie n'est pas réservé aux natures d'élite. Dans l'unité du composé humain, il met son empreinte jusque sur l'irritabilité musculaire. Il n'est qu'à voir l'enfant se débattre dès qu'il est enserré de trop près et maintenu trop longtemps prisonnier des bras ou des mains, avec quelle vivacité il résiste quand on veut l'aider à marcher, à manger, à s'habiller, à jouer [1]. Cependant, en dehors de ces manifestations primaires, le besoin d'autonomie varie considérablement selon l'intensité et la qualité de la vie.

Chez certains, ce besoin élémentaire de liberté de mouvements reste aigu. Ils ne peuvent supporter qu'on leur tienne le bras s'ils traversent un carrefour, ils tolèrent difficilement toute situation resserrée, surtout quand elle leur donne le sentiment de n'y pouvoir échapper (voyage en avion par exemple). Ils répugnent à tout ce qui est imposé, et choisissent toujours, si possible, un métier libre ; s'ils n'ont pu le faire, ils garnissent leurs loisirs d'occupations non imposées pour faire contre-poids à leur vie professionnelle : caprices d'amateurs, jeux de société, collections, etc... A l'opinion comme aux sollicitations d'autrui, leur première réaction est de se mettre en garde et de résister. Ils sont rebelles à toutes les formes d'obéissance. Ils travaillent mal en collaboration, car ils ont besoin à chaque instant de posséder librement tout le champ de leur action. Parfois cette réactivité traduit de leur part un excès de force et le sentiment un peu farouche de leur puissance. Parfois au contraire il couvre une faiblesse inavouée et une tendance à la dépression : si l'obéissance, en effet, facilite les actes difficiles (et alors économise des forces), elle fatigue quand il s'agit d'actes faciles, que le commandement vient compliquer inutilement. Certains autoritaires épuisent ainsi les personnes de leur entourage, en intervenant pour le moindre détail de leurs gestes, en étant, comme on dit, tout le temps « sur leur dos », en ne leur laissant pas une action qui soit à elles, où elles puissent goûter la joie de commencer et d'achever, ou simplement cette aisance élémentaire que donne un peu d'espace libre autour de soi. Cet esprit d'indépendance entre, à dose mesurée, dans la définition même de l'état adulte :

---

1. La vie étant déjà préparatrice de liberté, on retrouve jusque chez l'animal, à un certain degré d'évolution, ce besoin de liberté de mouvements. Un chien attaché par Pavlov en vue d'une expérience ne peut supporter cette entrave : il manifeste pendant des mois une agitation violente et incoercible que rien d'autre ne peut expliquer : « Nous avions devant nous, écrit Pavlov, une réaction physiologique du chien nettement soulignée et bien isolée, le réflexe de liberté ». Il y voit un des réflexes les plus importants et les plus forts, il ne peut être neutralisé de très lentement et reste vivace même après des mois. L'affolement de la guêpe emprisonnée semble du même ordre.

un adulte complet est un être qui agit par soi, juge par soi ; ce qui ne veut pas dire qu'il agisse ou qu'il juge seul, mais il le fait en dernier ressort, ce dernier ressort lui dictât-il de se confier volontairement, non par routine ou faiblesse, à un autre jugement ou à une autre direction que les siens. Il s'oppose à la lourdeur diffuse de l'émotivité. Il favorise les qualités de manipulation (habileté) et d'entregent (esprit pratique, présence d'esprit, ponctualité, véracité, naturel, aisance). Il est source de plasticité et d'objectivité. Excessif, il trahit l'hypercompensation ou l'hypertrophie, instinct possessif inflexible aux volontés d'autrui et aux exigences du réel ; il naît alors d'une faiblesse psychologique et d'une suggestibilité qui se défendent contre elles-mêmes par un raidissement dans le sens de l'opposition. Les esprits anarchisants, qui foisonnent plus spécialement en milieu urbain et dans les civilisations méridionales, sont généralement des hypersensibles de la pression sociale, ou des produits révoltés d'une éducation autoritaire ; ils ne sentent plus positivement la liberté dès qu'elle est engagée dans le minimum de collaboration et d'abdication qui est une condition de la vie collective : ils ont une sorte de passion puérilement informe de l'autonomie absolue et le moindre contact leur pèse comme une chaîne. S'ils inclinent au dogmatisme, ils deviennent d'insupportables doctrinaires, que leur nervosité habituelle fait par surcroît bavards et naïfs. Artistes, ils sont infiniment plus sympathiques : ils maintiennent les droits imprescriptibles de la fantaisie, et rendent témoignage ainsi non pas seulement pour l'art, mais devant les cités et devant la morale même pour une certaine folie de la sagesse, pour une certaine indiscipline de l'absolu. Ce témoignage n'est pas généralisable, et il a cependant une portée universelle.

Il y a, à l'inverse, des gens qui naissent et meurent soumis. Cette soumission, passive et stérile, n'a pas plus de rapport avec l'obéissance ou la fidélité lucides que la persévération avec la persévérance ou l'indépendance compensatoire avec l'autonomie de la personne. Elle est le fait de psychismes mineurs, ou minorisés par une éducation contrainte. Dépourvus de toute initiative intellectuelle ou pratique, ils jugent par autrui et n'avancent un geste que s'il est dicté par autrui. Ayant à se fixer un métier ou même à remplir des loisirs, ils choisissent toujours des travaux imposés ou, ce qui revient au même, des travaux mécaniques. Ils ont un besoin permanent de domination, de direction : nous les retrouverons plus loin dans leurs rapports avec autrui. Ce sont des faibles psychologiques et des suggestibles.

L'excès de dépendance au moment de la formation, au lieu d'une soumission définitivement installée ou d'une rébellion compensatrice, peut enfin donner comme résultante une de ces

conduites mixtes où le psychisme exprime une discordance qu'il n'arrive pas à résoudre : le désir d'autonomie est d'autant plus prononcé que la dépendance a été plus ressentie, mais il est aussi d'autant plus redouté par le sujet comme dangereux ou coupable que s'est formée en lui une secrète valorisation de sa soumission. Le révolutionnaire, hésitant ou déchiré, naît parfois de ce conflit ; des timidités inattendues succèdent à des audaces rigides, chaque audace réalisée déclenchant le processus sournois d'autoaccusation ; certains cèdent à ce frein de l'inconscient, et après avoir participé aux débuts des révolutions finissent loin du tumulte dans le regret de l'âpreté des temps ; d'autres essayent d'étouffer le reproche intérieur par un déchaînement spasmodique de violence. Le Dr Laforgue suggère que les Terreurs naîtraient de ces crises de conscience collectives d'un peuple qui rejette les habitudes ancestrales.

Ce que l'on ne demande pas à la sollicitude d'autrui, il faut le fournir de ses propres ressources. Aussi l'autonomie de l'action est-elle toujours fonction de l'ampleur de conscience, ainsi que de la richesse mentale. Notre personnalité tout entière n'est pas engagée dans chacun de nos actes. Beaucoup ne sont pas des *acta* mais seulement des *facta*, des « quasi-actions » selon le terme de Baldwin ; il est dommage que le français ne dispose que d'un mot pour désigner les uns et les autres. A la limite inférieure de ces *facta* sont les actions inconscientes, où le Je n'entre pour presque rien ; au-dessus les automatismes, où sa part est insignifiante ; puis les actions mimées, comme le jeu, où il s'engage à moitié, ou plutôt où il s'engage totalement, mais seulement à un niveau implicitement limité de l'assentiment. On peut y classer encore l'action suggérée, si l'on n'étend pas la suggestibilité, comme l'a fait abusivement l'école de Nancy, à presque toute influence physique, mais si on la restreint avec Janet [1] à des actes isolés, maladroits, exécutés presque toujours de façon rapide et négligente, sans rapport avec les circonstances présentes, sans collaboration de la personnalité. La suggestion est « la provocation d'une impulsion à la place de la réalisation réfléchie » [2], et de fait, les suggestibles sont des impulsifs, des émotifs à sensibilité extrêmement mobile, affligés d'un important rétrécissement du champ de conscience qui détourne de l'action suggérée les innombrables pensées collatérales où normalement elle se mesurerait et s'apprécierait avant de se déclancher [3].

1. Cf. *Médications psychologiques*, I, p. 191 s.

2. *Ibid.*, p. 227.

3. La suggestion, selon Janet, vient sur un fond de dépression psychologique de profondeur moyenne qui n'est ni la légère dépression de l'asthénique, ni l'effondrement du mélancolique.

Au-dessus seulement viennent les divers degrés de l'action engagée. D'un côté elle touche à l'action conformiste et à l'action purement objective dont les activités techniques sont le type ; par l'intermédiaire de l'engagement purement verbal, et par toute une échelle d'actes mixtes, agitations, velléités, demi-mesures, elle passe à ces actes précieux de pleine liberté qui émergent en tout petit nombre au-dessus de notre vie, résumant tout ce que nous sommes et portant tout ce que nous sommes capables de donner. La plupart des actions humaines et la plupart des vies stagnent au niveau du conformisme. Ne pas se distinguer, ne pas dépasser — et par suite et pour le même motif ne pas être dépassé — apparaît comme une des plus fortes sollicitations de la condition humaine. « Instinct de mort », dira Freud, instinct de répétition et de nivellement. Et cependant le mot d'instinct sonne faux, appliqué à des forces qui sont directement antagonistes de l'élan vital. Si l'on veut jouer sur les mots, c'est l'instinct même de la matière nivelleuse de toute différenciation qui ressort sous l'instinct de la vie. Faut-il exclure pour autant toute conformité ? Ce serait refuser l'incarnation, fondamentale qui nous fait membres d'un peuple, d'un pays d'une époque, d'un milieu, de toutes les sociétés choisies par nous comme de celles qui nous échoient de naissance. Déconsidérer l'acceptation du *hic et nunc* préalable à toute action sensée, ce ne serait pas seulement, comme le voyait Descartes, livrer le sort des sociétés à l'arbitraire de chacun, ce serait refuser aux hommes les matériaux durs sur lesquels se cisèlent les seuls destins qui aient une forme. Un certain non-conformisme anarchisant et prétentieux ne trahit qu'une inconsistance de l'esprit et une faiblesse primaire des grands instincts fondamentaux. Mais de même que la vérité vit dans nos esprits du doute méthodique qui éclaire la foi du chercheur, la conformité vivante se nourrit d'un autre non-conformisme, positif et créateur, dont la puissance de rassemblement égale l'acuité de discernement. Si le sérieux, c'est la volonté d'engagement total, sans duperie comme sans avarice, rien n'est plus sérieux et plus ordonné que lui. Une éducation complète doit former en même temps et du même mouvement des hommes de foi et des hommes de lucidité, des hommes de fidélité et des hommes d'indépendance, des féaux et des hommes debouts. Parmi les innombrables variantes de sens du mot caractère, il en est un qui désigne le courage de celui qui, portant une vérité mûrie par l'effort total de sa vie, est prêt à la défendre, s'il le faut, seul contre tous : de ces héros du caractère le nombre n'a jamais été grand, car les convictions sont légères et les cœurs défaillants ; mais ils sont de ces dix justes qui aux pires moments d'abandon suffisent à sauver une cité.

LA GLOBALISATION DE L'ACTION

En même temps qu'elle accède à l'autonomie, l'action se perfectionne en développant à la fois sa portée et ses liaisons intérieures. C'est un besoin de l'action d'être aussi complètement que possible reliée à l'ensemble des désirs et des besoins individuels, en même temps qu'aux divers équilibres collectifs où l'individu trouve son assiette et aux buts qu'il se donne. C'est par là qu'elle s'humanise en se gonflant d'un sens de plus en plus riche. Toute action qui est plus ou moins largement privée de ses attaches avec l'ensemble de la personnalité tend à apparaître subjectivement comme une corvée. L'organisation du travail scolaire ou industriel doit partir de cette exigence fondamentale. L'enfant, dit Claparède, ne doit rien faire qu'il n'ait préalablement voulu ou désiré ; cela ne signifie pas qu'il doit faire tout ce qu'il veut, mais qu'il doit vouloir tout ce qu'il fait. C'est la règle de tout travail efficace ; de multiples conditions sociales y sont impliquées en ce qui concerne le travail de l'adulte.

Le processus de globalisation lutte contre la tendance de chaque poussée d'activité à se constituer en faisceau séparé de l'activité totale. Nous renvoyons, pour ce qui concerne cette anarchie spontanée et cette asynergie des foyers d'activité, à ce que nous avons dit ailleurs des primaires, des impulsifs et des instables. La concentration de l'action ne naît que lentement avec la capacité de maintenir l'attention et avec l'élargissement du champ perspectif : tout enfant est normalement un dispersé, et l'on ne saurait trop exiger de lui avant l'âge. Ceux que Jaensch nomme les désintégrés restent dispersés toute leur vie. Il faut noter cependant que le camp des Primaires comporte, à côté de ses médiocrités actives, un génie propre de l'action, incertain, et peu fidèle, mais remarquable improvisateur. Danton en fournit un exemplaire parfait : « Il ne devance jamais l'opinion... Puisque la république existe, acceptons-là, sauvons par elle la patrie et la révolution. Sa méthode est d'agir au jour le jour, en résolvant immédiatement les difficultés d'une manière empirique, à mesure qu'elles se présentent... Il ignore la haine, la rancune... homme d'action et de combat, il donne des conseils

précis et rapides, non motivés sur des principes mais aussi conformes que possible à l'esprit de la Révolution »[1]. La secondarité est d'évidence le meilleur auxiliaire de l'organisation de l'action en ampleur. L'homme d'action qui domine vraiment le champ de son activité est comme un athlète dans l'espace souple et de toutes parts mesuré qui enveloppe ses gestes possibles. Il baigne dans un « espace hodologique » (Lewin) qui n'est pas l'espace objectif mais un espace subjectif où les objets portent l'aspect et le coefficient de menace ou de promesse qu'ils offrent à l'ensemble de son action possible : attrayants, repoussants, indifférents, faisant appel ou faisant obstacle, etc... Il y a toute une géométrie psychologique de ce champ hétérogène. Le chemin le plus court d'un point à un autre n'y est pas nécessairement la ligne droite. La ligne droite est raideur, persévération, et Köhler a montré que l'intelligence dans l'action commence avec la compréhension du détour. Les situations n'y sont pas perçues et les solutions découvertes une à une, comme par le novice de l'action, qui se laisse surprendre, se coupe, s'embrouille par suite de la myopie de son regard ; elles se présentent globalement, organisées les unes dans les autres dans un schéma dynamique qui les porte en avant en même temps qu'il les assemble : aussi celui qui sait embrasser dans le présent le plus grand nombre de données les plus organiquement agencées est-il celui dont le regard pénètre l'avenir avec le maximum de portée et de lucidité. Ce double don constitue proprement, en toute matière d'action, le sens politique, que remplacent trop souvent des déductions rigides tirées de principes abstraits, des marchandages à la petite semaine avec les occasions de la route, ou des options sentimentales adoptées au petit bonheur des sympathies et du tempérament. La fermeté y rejoint la souplesse, l'ampleur de vues y soutient la précision du coup d'œil. Nous atteignons, avec une telle maîtrise, les régions les plus organisées de l'activité. Mais on trouve, à tous les niveaux et dans tous les travaux, des hommes qui possèdent cette capacité de synthèse pratique. Ils sont même en quelque sorte si bien spécialisés dans la maîtrise du complexe qu'ils échouent dans des tâches élémentaires. Munsterberg a pu constater, dans près de deux cents grandes entreprises, que les ouvriers qui excellaient dans les tâches minutieuses se tiraient souvent très mal d'un travail plus simple. De même trop d'intelligence nuit au travail mécanique de la caissière (Praette). Maeterlinck a remarqué que les hommes à intelligence fruste sortent plus facilement indemnes d'un accident que les hommes d'intelligence supérieure ; c'est qu'à ces moments d'alerte vitale, la vie reflue sur les automatismes et

1. AVLARD : *Histoire politique de la Révolution française*, 424.

leur qualité est préférable à la complexité des constructions frontales qui, brusquées, hésitent et se troublent.

L'action ne s'organise pas seulement en extension, dans l'espace, comme une architecture. Sa principale dimension est une durée orientée, un élan vers un avenir. C'est l'ouverture et la richesse, par suite la force attractive de cet avenir qui lui donne avant tout ampleur et puissance assimilatrice. Une vie orientée sur de médiocres buts produit des actes étriqués, sans développement et sans portée. L'élan vital s'y essouffle, et la peur de la mort y trahit l'avarice de la vie. C'est la qualité des valeurs poursuivres qui contribue plus que tout autre facteur à donner plus ou moins d'étoffe à l'action. L'actif primaire n'agit pas dans une perspective finale. Son action est contre lui, il en résout à chaque instant l'équation mouvante, et s'il le fait souvent avec la promptitude et la souplesse d'adaptation qui le caractérisent, ses réussites sont précaires et ses créations courtes. Notre geste le plus médiocre porte le style de nos buts. Dis-moi ce que tu vises et je te dirai qui tu es.

LA LIQUIDATION DE L'ACTION

La liquidation ou terminaison de l'action a été mise en évidence par P. Janet, à partir de ses troubles [1]. Une action menée jusqu'à son achèvement doit normalement se détacher de nous comme un fruit de l'arbre, suivre sa vie et nous laisser poursuivre la nôtre. Ce serait une erreur de croire que ce détachement se fait sans nous. A peine est-il réalisé, il nous faut démobiliser les forces qui ont été réunies sans être dépensées, et les reclasser pour de nouvelles tâches. Il faut, ce qui est plus difficile encore, réorganiser l'ensemble de notre psychisme pour l'adapter à la situation nouvelle résultant de l'action posée. Il faut former le récit qui survivra à l'action faite et la représentera dans le comportement à venir, adapter ce récit à l'ambiance sociale, et le communiquer (confidence ou aveu). « Quoique cela paraisse bizarre, *il faut une action*, et souvent une action éner-

1. *Médications psychologiques*, I, p. 276 s.

gique, *pour arrêter l'action* »[1] : il faut un travail positif, comme pour s'endormir et pour se reposer. Il est masqué par les sentiments de triomphe qui naissent de la dissémination des forces libres, la joie de l'acte accompli ressemblant à une débandade d'écoliers que l'on relâche d'une longue contrainte. Mais il n'en est pas moins lui-même un acte de haute difficulté.

La preuve en est que les asthéniques et les déprimés n'arrivent pas à le poser correctement : « Je fais tout à moitié, déclare l'un d'eux, et c'est très fatigant de faire tout à moitié ». Un autre : « En ce moment, je n'arrive à bout de rien, ni à être honnête ni à être malhonnête... Tous les ennuis d'un peu de tout et la joie de rien de complet... C'est une marmelade où il y a plus de tout sans doute, mais rien de parfait car de tout il n'y a qu'un morceau »[2]. A travers la maladresse de l'expression perce le sentiment d'une vie dont les phrases ne comportent jamais de points ni les marches d'étapes. Il semble à la fois au sujet qu'il ne touche pas le bout de son acte, et qu'il ne touche pas le monde où son action aspire, la solidarité moi-monde étant ici comme toujours aussi étroite que la solidarité esprit-corps [3]. D'où, chez les vrais déprimés, des fatigues, des angoisses, des accès de dépression aiguë, des agitations au moment même de cet achèvement qui ne se fait pas. Bien que présentant des troubles moins aigus, tous les faibles psychiques souffrent du même sentiment de n'avoir jamais fini leur tâche : nous en sommes tous là, certes, pour peu que nous soyons surchargés ; mais l'homme de résistance moyenne n'est pas continuellement écrasé par ce sentiment, qui le tracasse sans l'obséder ; souvent il a de la joie de boucler la courbe d'une journée, d'un travail, d'une période de vie dans la paix d'une sorte d'achèvement total bien que provisoire. Le faible, lui, s'accroche à ce moment qui ne veut pas éclater, à ces efforts, sans conclusions, il se désole en regrets interminables, il s'épuise en recommencements et en appréhensions, il courbe la tête sous les reproches de tous ces enfants inachevés qui, sur toute la longueur de son passé, lui tendent des bras sans mains et l'accablent de leur désespoir monotone. Ce psychasthénique de dix-neuf ans n'arrivait pas à suivre honnêtement sa classe de philosophie parce qu'il restait sous l'impression de n'avoir pas bien fini sa rhétorique, et parce qu'il ne pouvait, disait-il, faire une chose avant d'avoir liquidé la précédente. Personne n'éprouve un désarroi pareil à celui des sujets de cette famille devant l'épreuve du deuil [4] ; ils n'arrivent

1. P. JANET : *La peur de l'action*, Revue Philosophique, 1927.
2. *Médications psychologiques*, I, pp. 211-212.
3. Cf. Cas cité dans MINKOWSKI : *Le temps vécu*, p. 307 s.
4. Étudié par FREUD dans sa *Métapsychologie*, Payot, 1939.

pas à s'arracher les liens qu'ils avaient contracté avec l'objet aimé et à réussir ce que chacun hélas doit, pour vivre, réussir dans cette infortune : accepter et organiser la disparition, sans renoncer à la fidélité. Il arrive à certains de se cramponner à la réalité d'hier jusqu'à la psychose hallucinatoire. Janet estime qu'un grand nombre de troubles nerveux ne sont pas autre chose que cette continuation d'une action qui a cessé d'avoir sa raison d'être [1]. Il faut à tout prix amener de tels sujets à réaliser des actes complets, peu nombreux, mais poussés à bout, de façon à obtenir une modification nette et consciente de la situation objective [2]. Au besoin, après un deuil par exemple, il peut être nécessaire de les mettre, par autorité, dans un environnement qui les contraindra par la force des choses à changer leur conduite présente à l'égard de l'acte ou de la situation révolue : par exemple, quitter un appartement ou une ville, voyager, etc... Bref, leur apprendre à oublier, à prendre son parti, à se résigner, à pardonner, renoncer, laisser tomber. Ces actes sont difficiles non seulement aux faibles, mais à tous les secondaires. Sensibles à l'ampleur de ce qu'ils veulent réaliser plus qu'à la présence de ce qu'ils font, ils sont toujours sous le sentiment de courir après une tâche qui les distance, ils oublient mal la peine ou l'injure. Ils collent à leurs actes et sont plutôt embarrassés de cette persistance qu'ils ne sont impuissants comme les asthéniques à poser les actes de liquidation.

D'autres types de tempérament mettent dans la liquidation de l'action, qu'ils réussissent, une application et une minutie qui demandent explication. Recherche de la perfection, a-t-on dit : recherche de l'approximation serait plus juste, car ils ne poursuivent pas tant l'accomplissement acquis, dont ils se désintéressent, que les exceptions à l'achèvement ; ils cherchent, comme on dit, « la petite bête ». « Le parfait ne me suffit pas, disait celui-ci, il me faut le plus que parfait » [3]. Ils donnent ces chefs de gouvernement ou de troupe qui surveillent les derniers détails dans l'exécution de leurs ordres, ces ménagères que hante le souci des refuges de la poussière [4] et qui passent des épin-

1. *La peur de l'action*, art. cit.

2. P. JANET : *Médications psychologiques*, III, p. 255.

3. EYMIEUX : *L'obsession et le scrupule*, Perrin, 1910, p. 60.

4. Le cas n'est pas si rare que l'on peut croire, au moins dans certains milieux et dans certains pays. EYMIEUX (*op. cit.*, p. 56) cite cette femme obsédée par l'horreur de la poussière, qui dépensait périodiquement soixante litres d'eau de Cologne pour en faire frotter, avec des cotons imbibés, toutes les dorures de son plafond par une femme qui passait la journée sur une haute échelle ; avec les déchets de coton elle se piquait de bonnes couvertures. Elle disait très sérieusement : « J'ai eu un mari parfait, des enfants charmants, une belle santé, une fortune superbe ; mais il y eu la poussière ».

gles jusque dans les rainures de leurs planchers ; ils restent jusqu'à la fin à un spectacle qui les ennuie, essuient leur assiette interminablement et n'ont de paix que le dernier petit pois ait disparu de la casserole qu'ils ont charge de vider. Ce trait peut être d'un bon rendement utilitaire, mais il est irritant pour les tempéraments opposés : les émotifs qui ne s'intéressent qu'aux grandes lignes dramatiques d'une situation, indifférents à sa réalisation objective et d'ailleurs vite repris par de nouvelles ardeurs ; les instables qui sont incapables d'une exécution continue et achevée ; les fatigables que cette minutie accable. Nous nous y arrêterons parce qu'il permet de saisir la diversité des causes qui peuvent converger sur un même comportement, fût-il secondaire, — leçon de prudence pour le débutant dans la connaissance des hommes. Chez le méticuleux peut dominer l'avarice : il semble que celui-là ne veuille laisser perdre aucun fragment de l'action, du temps ou de l'espace qui lui est assigné ; on rapprochera son comportement du style de l'« érotique anal » de Freud et Jones, aussi lent à se détacher de l'action qu'à s'y engager, et se concentrant pesamment dans l'exécution : dans leur application à terminer leur tâche, ils mettent une sorte de gloutonnerie possessive. Les schizoïdes nous lancent sur une autre voie d'interprétation. Eux aussi ont la manie de la perfection et de la recherche des lacunes. Mais c'est (Minkowski) qu'ils ont perdu le contact intérieur avec la richesse continue et inépuisable de l'élan vital ; ils cherchent alors à s'en donner l'équivalent par un foisonnement de détails. Ils ont le vertige arithmétique de celui qui voudrait donner en espèces la monnaie du nombre infini. La perfection à laquelle ils aspirent ne s'atteint qu'au cœur, d'un geste global, mais ce geste, ils ne savent plus le faire. Fort semblables sont les érudits qui n'arrivent jamais à épuiser, comme ils disent, la bibliographie d'un sujet, et qui croient, par l'accumulation de vestiges morts, pouvoir remplacer la compréhension du réel dont ils ont définitivement perdu le chemin. La recherche de la perfection par la minutie peut trahir d'autres déficiences de l'élan vital ; elle est parfois une sorte de disposition scrupuleuse, chargée d'affectivité morale, et spécialement appliquée aux petites choses, dans la manière de ranger une pièce, ou de soigner son écriture, avec une nuance de désapprobation envers qui considère ces vétilles comme étrangère à la morale [1]. Précisément parce qu'il ressent l'insuffisance de ses actes incomplets, l'angoissé ou le psychasthénique veut toujours les pousser au delà de ce que l'utilité moyenne requiert. D'où leur manie de la précision : ils tiennent des carnets et des listes de tout ; ils ont la hantise de l'« au delà » quotidien, font toujours

1. Voir exemples dans *ibid*, III, p. 31 sq.

plus qu'on ne leur demande (sans se rendre compte qu'ainsi ils ne font parfois pas ce qu'on leur demande) ; on voit certains chercher la perfection jusque dans la manière de déglutir ou de respirer. Il arrive cependant que l'un ou l'autre de ces facteurs ne joue que les seconds rôles et soutienne, en le dégradant partiellement, un amour de la synthèse achevée, parfois un plaisir de nature esthétique, celui que donne la beauté d'une totalité bien nette, pour tout dire cette fois un goût authentique de la perfection. Qu'on pense à quelques exemples célèbres : Flaubert et ses recherches de style, Péguy et la typographie de ses Cahiers, les peintres flamands. Le goût de la perfection implique alors une puissance et une ampleur de l'esprit, une patience au travail, une capacité d'abstraction et en même temps un sens frémissant de la matière, qui ne sont pas des manies vétilleuses. Gina Lombroso écrit que la femme ne sait pas perfectionner parce qu'elle aime trop travailler sous sa seule inspiration. Peut-être ce goût est-il une vertu de maturité plus qu'une vertu jeune, mais il peut être cependant riche de sève créatrice. Un grain d'ironie peut le débarrasser des traces de manie qui le parasitent.

Les liquidations de l'action ne sont pas seulement plus ou moins longues ou plus ou moins décidées. Elles portent un signe de valeur, dans le sens du succès ou dans le sens de l'échec.

Le succès déclenche une réaction de triomphe, une des plus toniques qui soient pour l'organisme psychique. Elle se traduit par de l'agitation joyeuse, dont l'allégresse prodigue s'oppose directement à la contention et au rétrécissement de conscience qui suivent l'échec. Les forces démobilisées se reportent gaiement sur les autres activités, qui en reçoivent un regain de jeunesse. Une plénitude partiellement surfaite et illusoire envahit le sujet, inverse des sentiments de vide qui accompagnent les dépressions. Ce que les moralistes nomment l'orgueil est une fixation de l'illusion qui déborde provisoirement chaque état de triomphe. Certains délires (de grandeur, de jubilation) équivalent à une sorte de tétanos de la réaction de triomphe, qui devient permanente sans que l'action la soutienne [1]. Elle est déjà d'un déclanchement un peu trop rapide chez l'actif-primaire, qui s'en nourrit parfois plus que d'effets réels. Elle est laborieuse et rare chez l'asthénique, totalement abolie chez le déprimé.

Le succès dépend, certes, de conditions extérieures, mais il il y a des gens qui semblent faits pour le succès comme d'autres pour le malheur et pour l'échec. Peut-être ces apparences dissi-

1. Sur ces réactions de triomphe et les sentiments voisins qu'il groupe sous le nom de « sentiments d'élation », voir JANET : *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 380 s.

mulent-elles un secret du destin. Les lois de la psychologie expliquent cependant beaucoup de cas simples. L'échec est fils de la raideur et du découragement préventif. Le succès favorise les souples et aime ceux qui l'aiment, qui en gardent le souvenir de préférence à celui de leurs échecs, qui l'attendent à l'avance, persuadés de la fidélité de leur étoile. Tous les manuels du succès que la littérature anglo-saxonne a répandus sur les deux mondes depuis cent ans reposent sur ces vérités primaires. Autre chose est d'apprécier la valeur spirituelle du succès, que l'expérience incline à tenir pour médiocre, autre chose est d'évaluer la valeur psychoénergétique de la conduite de succès, cultivée et suscitée pour elle-même. Elle est certainement un excitant et un tonique précieux. Mais elle abuse souvent sur sa qualité. Nul, nous l'avons vu, n'a le triomphe plus facile que le débile mental, vu le peu de forces qu'il dépense. L'apparition du délire des grandeurs, qui est délire du succès, marque l'installation définitive de la démence. Le visage et le style épanouis de l'imbécile heureux sont passés en proverbe. Quand le temps n'est plus des ferveurs totales de l'âge juvénile et de ses exaltations de jeune animal ruisselant de vie, une réaction de triomphe trop délivrée d'inquiétude signale une médiocre qualité du psychisme. On ne parle jamais d'un « homme à succès », d'un « écrivain à succès » pour désigner le génie ou la passion vraie. Au surplus, il y a dans le succès une tentation facile. Puisqu'il tonifie, on va bientôt le chercher pour lui-même et n'importe comment, les petits esprits avec une confiance un peu stupide, les conquérants de plus haute stature avec un acharnement aveugle et tyrannique. L'homme du triomphe croit, comme dit très bien la sagesse populaire, que « c'est arrivé » : il vit une fin, il aborde la retraite, il va toucher sa rente. Il bloque son action, arrête ses idées, il veut immobiliser ce moment d'équilibre enivrant qui ne lui est donné que pour de nouveaux départs ; il est arrivé ; il devient agressif pour qui lui rappelle les droits de la jeunesse et de l'insécurité ; d'acteur, il est devenu propriétaire de sa vie. Le même mal menace les partis, les révolutions, les mouvements de toutes sortes à leur apogée. Cette grossièreté du succès comme tel, du succès qui veut être autre chose qu'un message joyeux et furtif d'avenir, est ce qui rend si pernicieuse la littérature à laquelle nous faisions un instant allusion [1].

Freud définit un type d'hommes qui, à l'opposé, sont brisés par le succès : Macbeth, le Rosmersholm d'Ibsen : la réalisation d'un désir longtemps porté se révèle brusquement à eux dans

1. Si ce n'était l'universelle confusion des idées à laquelle nous assistons chaque jour, on s'étonnerait de voir, en 1942, une maison d'éditions à étiquette confessionnelle resservir tous les thèmes de ce pragmatisme primaire sous la protection du christianisme.

la distance déprimante qui la sépare de leur rêve ; ils s'effondrent dans la névrose. Entre leur folie tragique et la béatitude de l'imbécile se joue tout le destin de l'équilibre psychique, et peut-être aussi tout le destin de l'homme.

L'échec a, lui aussi, ses prédestinés : ils ne gardent jamais le souvenir que de ce qu'ils ont manqué ou souffert ; ils s'affairent des difficultés de leurs entreprises avant même qu'elles ne s'offrent à eux ; s'ils n'en trouvent pas, ils s'en suscitent eux-mêmes, par une sorte de goût du malheur, de négativisme actif ; leur raideur constante bouscule les événements et irrite les hommes sans même qu'ils s'en rendent compte.

D'où vient cette tendance à jouer de malheur ? Elle est à chercher souvent du côté d'une impuissance vitale. L'homme fort, devant un échec, réagit de deux manières : il recommence l'acte avec des précautions nouvelles, ou il y renonce avec résignation et continue sa marche en avant. Il tire même souvent de l'échec une force nouvelle : Kierkegaard a pris tout son élan mystique et philosophique à partir de ses fiançailles douloureusement rompues. Et les spécialistes de l'adolescence ont noté que l'élan décisif de la puberté part presque toujours d'une déroute : examen manqué, amour déçu, deuil. Ceux qui n'ont pas la puissance de retourner ainsi l'échec en amortissent souvent le choc par une compensation spontanée, parfois inconsciente : Ce peut être le transfert instantané du projet déconcerté sur un objet d'atteinte plus facile que l'objet manqué, comme font ces généraux qui changent brusquement d'objectif en pleine bataille ; le salon de Mme Verdurin jouait le même rôle pour Swann, rejeté par le Faubourg. L'échec se digère aussi par une introversion, souvent accompagnée de l'identification à l'objet perdu (introjection), souvent intensément vécue à la fois et détestée (Hamlet). Ou enfin une sublimation pauvre : l'académie de province pour le génie méconnu, la religiosité ou l'érotisme religieux pour celui qui n'a pas trouvé la foi. Mais alors encore la défaite est partiellement récupérée en action ou en semi-action. La blessure de l'échec passe au contraire sur le primaire, sur l'EAP notamment, comme la trace d'une pierre sur l'eau. Quoi qu'il en soit, l'échec est d'abord déprimant ; il pèse de toute la déception du renoncement contraint, du sentiment des forces inutilement dépensées, de l'appréhension d'un effort qu'il va falloir reprendre à zéro ; il se complique souvent d'un sentiment de culpabilité, dont on a vu parfois d'affligeantes formes collectives. Ces effets sont d'autant plus graves que la tension psychologique est plus affaiblie déjà. Un premier degré de faiblesse provoque devant l'insuccès un repli effectif de l'acteur malheureux : il se ramasse sur son passé, sur son enfance, sur son pays natal, sur ses souvenirs ; il se retire du combat de la vie et se fixe à un stade

antérieur de son action comme s'il tendait à rejoindre la situation douillette et abritée de la vie prénatale [1]. Encore cette conduite consent-elle une certaine acceptation du fait acquis : elle est une adaptation régressive, mais une adaptation tout de même. Elle ne devient vraiment morbide que lorsqu'elle se systématise [2]. Le vrai déprimé, lui, n'arrive pas à décrocher de son échec. Quand les raisins sont inaccessibles, il ne doit pas dire : « Ils sont trop verts », ce qui, estime Janet, est une vraie ruse de renard contre la psychose menaçante [3]. Il s'épuise à recommencer indéfiniment l'acte manqué, soit en action — semblable à ces malades qui ouvrent et ferment indéfiniment une porte, n'arrivant pas à se satisfaire du dernier geste exécuté — soit en rumination : il veut absolument guérir ce mal incurable, rattraper cet amour impossible, nier ce deuil, ou ressasser sans cesse ce qu'il n'a pas fait, ce qu'il aurait dû faire. Il n'y a qu'un mot à dire à ces impuissants de la liquidation : « Ce qui est fait est fait », et les entraîner de force à de nouveaux destins.

Mais il y a plus qu'un simple recul ou qu'un simple accrochage dans la conduite d'échec, du moins quand elle se systématise et devient une dominante du caractère. Suivant notre penchant à valoriser toute notre expérience, le sujet éprouvé par un échec cuisant ou par des échecs répétés fusionne les causes de ses échecs et les projette dans la croyance plus ou moins précise à une force justicière qui, par l'échec, le punit de quelque faute (souvent d'ordre sexuel) dont il est travaillé dans un remords obscur. Ce complexe d'auto-accusation se développe en complexe d'auto-punition qui provoque de nouveaux échecs. Une sorte de « contrainte de répétition » amène ces sujets à commettre toujours les mêmes erreurs, attire toujours sur eux les mêmes « fatalités ». Ce complexe peut se développer à l'échelle collective, à l'occasion d'un malheur public extraordinaire comme une défaite ou d'une infortune continue comme chez les peuples

1. Pour Freud, cette conduite est dominée par le phantasme du retour dans le corps maternel, où le fœtus jouissait d'un bonheur physiologique sans difficultés (Urlust). Cette aspiration est parfois ressentie avec joie (amour des espaces clos, des retraites fermées et confortables), parfois avec angoisse (claustrophobie, agoraphobie) par l'effet prolongé du traumatisme natal (Urangst). Il se symbolise souvent par un retour à la campagne, qui représente le corps maternel : (voir, par exemple, *Dominique*). Un élément de cette nature n'était sans doute pas absent de la propagande pour le retour à la terre qui fut un des thèmes affectifs dominants de la propagande en France après la défaite de 1940.

2. Arnold MEYER (Baltimore) estime que la démence précoce est provoquée par une absence complète de succès dans l'adolescence. Les adolescents ainsi continuellement blessés prennent l'habitude de la renonciation, de l'isolement, de l'absence d'efforts. Il en résulte une sorte d'indifférence absolue : « Je ne veux pas me battre avec ces gens-là. Ils veulent ceci, qu'ils l'aient, cela, qu'ils l'aient encore. Je ne veux pas discuter avec eux ».

3. *Médications psychologiques*, II, p. 80.

persécutés. On assiste alors à une manie de la confession et de l'humiliation dont les allures honorables couvrent une réaction proprement morbide. Cette néo-formation pathologique pourrait expliquer des faits déconcertants, auxquels nous faisions allusion plus haut : un employé jusqu'ici parfaitement heureux fait une névrose du jour où il devient patron, d'autres individus réagissent au succès par des impulsions criminelles ; inconsciemment, ils se punissent de leur succès. Le besoin, ressenti comme une obligation morale, de poursuivre ce qui leur est contraire, explique ces sujets qui épousent juste le partenaire à leur idéal, ou qui se précipitent dans la maladie et dans les accidents les plus évitables [1].

GRANDEURS ET MISÈRES DE LA VOLONTÉ

Il n'était pas un développement sur les problèmes de l'action qui ne se terminât, il y a cinquante ans, par un chapitre sur « l'éducation de la volonté ». Deux générations ont vécu de l'ouvrage de M. Payot. Deux générations qui, de l'école primaire au baccalauréat et au delà, subissaient sans lui donner un nom l'insensible tyrannie du volontarisme kantien. Kantien ? On le disait. Spécialement préparé dans les laboratoires de l'Université française pour sauver, dans la phase de laïcisation, un absolu moral, il servait froid un Kant mis en conserves dont une histoire des idées plus scrupuleuse a fait justice. Ce kantisme d'occasion offrait un visage bien caractérisé. Il proposait l'idéal d'une vie sévère bien que purgée d'héroïsme, vêtue de dignité bourgeoise sur un reste de simplicité populaire, âpre au travail et à l'économie, presque aussi dure pour le pauvre que pour le paresseux, pour l'artiste que pour le vagabond, pour le mystique que pour le fainéant. La vertu y était abstraite et tendue. La Volonté n'a pas été, on s'en étonne, statufiée comme la Liberté. Elle représente cependant six siècles d'obstination

1. Le Dr R. Laforgue a étudié plusieurs de ces cas dans un ouvrage malheureusement touffu et sur bien des points contestables : *Psychopathologie de l'échec*, Cahiers du Sud, s. d.

bourgeoise dont le libéralisme n'est que le vœu final. Elle eut sa grandeur comme ses étroitesses, et si son procès est aujourd'hui ouvert, reconnaissons que l'accusé n'est pas sans allure. Il porte dans sa lignée ces hommes au visage dur, au vêtement sobre, que Philippe de Champaigne nous représente groupés autour d'un rêve austère et résolu. Quelles que soient leurs fautes et leur disgrâce, ils ont été les premiers conquérants de la terre. Dans bien des siècles, peut-être, avec l'oubli, ils deviendront des héros de légende.

Le procès de la Volonté demanderait, pour être complet, un autre cadre que celui que nous nous sommes imposé. Nous n'en voulons esquisser ici que le dossier psychologique. De même que toutes les « facultés » dont on a fait si longtemps les sénateurs inamovibles de la conscience, la « volonté » abstraite des éducateurs apparaît, sous une lumière directe, comme l'image composite des dispositions les plus diverses et les plus contradictoires. On ne se méfie pas d'elle parce qu'elle mystifie avec gravité. Mais les visages qu'elle confond sont nombreux.

Elle n'est souvent que la force de l'habitude un peu raidie sur elle-même dans sa résistance au changement. L'obstination irritable, nous le verrons plus loin, est le signe de la croyance héritée, butée dans sa tranquillité aveugle. Elle donne un certain style à des hommes étroitement attachés à leurs préjugés familiaux ou sociaux. Elle garde cependant l'automatisme rigide d'une répétition. Le père Thibault, qui paraissait grand dans la draperie de ses gestes, révèle dans le témoignage sans appareil de la mort qu'il se crispait sur un vide [1].

La pseudo-volonté apparaît donc, dans ses formes les plus simples, comme un phénomène de raideur donnant à un contenu pauvre l'apparence de la force. Ce contenu peut être autre chose que l'habitude, sa raideur une autre raideur que celle de l'inertie. L'étroitesse du champ de conscience peut intervenir et braquer l'obstination sur une idée fixe, une fantaisie, une marotte, une passion ; notre homme de « volonté » la mènera jusqu'au bout à travers tous les obstacles, sa prétendue volonté ne fera qu'assurer les voies à une impulsion, bousculer les empêchements sur la ligne de plus grande pente de son tempérament. C'est parfois le moins favorable aspect de la secondarité, la disposition à systématiser, qui bâtit l'armature rigide du vouloir ; nous aurons alors une de ces volontés organisées où le désir de maintenir un système intact semble compter plus que la sollicitude du but. Ainsi apparaissent ces hommes à principes, prêts à torturer leur entourage et la réalité pour que leurs impératifs soient saufs ; aveugles à l'individualité des destins personnels, aveu-

1. Cf. Roger MARTIN DU GARD : *Les Thibault.*

gles à la multiplicité des circonstances, ils sont, malgré leurs prétentions, également insensibles à la vraie rigueur de l'esprit, qui est faite d'adaptation à cette double diversité. Les systèmes auxquels ils se cramponnent sont en général d'une grande naïveté ; la seule richesse intérieure suffirait à les déraidir : mais nous avons vu que les psychismes raides sont souvent des psychismes pauvres.

La force motrice de la « volonté » peut être encore l'expression d'une âpre affirmation du moi. Les paranoïaques ont tout le temps la volonté à la bouche, et n'expriment que leur psycho-rigidité. Certains « volontaires » dont on cite la carrière comme un exemple de réussite patiente ne sont que des calculateurs habiles, adaptant leur vie entière et pliant leurs proches, leurs amitiés, les vertus elles-mêmes au service de leurs affaires ou de leur ambition. Chez d'autres l'orgueil de l'affirmation s'exerce à l'état pur, ils jouissent de la tension de leur humeur comme un lutteur de la dureté de ses muscles. D'autres, dont tous les gestes, les gestes du cœur comme les décisions de l'esprit, sont laborieux, érigent en vertu cette tension maladive, et veulent soumettre toute la grâce du monde à leur complexion forcenée. Dans des formes plus dégradées, l'éloquence de la parole ou du geste semble se suffire à elle-même ; ces volontaires-là, parmi les plus nombreux, se regardent et s'écoutent vouloir, plus qu'ils ne veulent vouloir héroïquement ; un froncement du sourcil, le ton cassant de la voix suffit à les assurer, contre de vagues doutes intérieurs, qu'ils agissent sans faiblesse.

Dans tous ces cas, la pseudo-volonté apparaît non pas comme une maîtrise mais comme un entraînement. Le contenu ou l'origine de la conduite dite volontaire disparaît sous le goût d'une obstination qui se complaît en elle-même. « On me croit énergique, dit un sujet de Janet, parce que je ne cède jamais, je travaille indéfiniment à mes fins, même quand il est évident que je ne peux aboutir à rien » [1]. Cette duperie est irritante, car ces volontaires se présentent toujours avec un visage de gravité morale quand même leur allure sévère ne couvre que du néant. Encore n'avons-nous pas parlé de la mystification la plus complète du vouloir, celle que dénonçait déjà Spinoza et que Freud a abondamment illustrée, celle que jouent les forces obscures de l'inconscient à cet homme solennel qui prend leurs ordres masqués pour ses décisions souveraines.

Quand une époque a largement abusé d'un mot ou d'une valeur, le danger de la critique négative qu'on en peut faire est de rallier tant de susceptibilités et de révoltes latentes qu'en les cristallisant cette critique devienne, contrairement à son

1. *Médications psychologiques*, III, p. 199.

intention, une critique dissolvante. La crise de la volonté des volontaristes ne doit pas devenir une crise de l'énergie, comme le roman contemporain l'y a parfois engagée. Le terrain de l'action personnelle une fois déblayé de toutes les illusions psychologiques qui l'encombraient, il nous faut maintenant restaurer le noyau solide d'une volonté vivante qui exclue les compromissions et les raideurs des volontés factices.

Ce que les faux volontaires cherchent inconsciemment dans la raideur, c'est un substitut de la force d'âme. La volonté se réduirait-elle donc à une application de l'effort, ou, pour parler le langage de l'École, à l'*habitus* de l'effort ? Cette sanctification de l'effort est peut-être le cœur même de l'erreur volontariste. Conception d'hommes de bonne volonté mais de peu de génie et de peu de grâce, elle repose sur une expérience, certes, que la prudence ne doit pas oublier. Chez l'homme tel qu'il est conditionné la liberté spirituelle ne naît pas d'un miracle. Il lui faut peiner sur la route des vertus les plus aisées comme des réussites les plus élégantes. Mais cette peine varie avec les tempéraments et les destins ; elle ne mesure pas la grâce finale, qui est égale pour l'ouvrier de la onzième heure et pour celui de la première. Il faut donc décidément affranchir l'idée de volonté de l'idée d'effort [1]. La volonté est tout entière dans la résolution, et la résolution est un acte venu du cœur du sujet. L'effort n'est qu'une modalité assez constante de sa mise en œuvre. Comme il entraîne à la fois l'application de notre corps et la résistance du corps affronté, c'est bien en lui, comme le veut Maine de Biran, que nous autres acteurs de chair et d'os percevons communément, avec notre résolution en acte, la source même de notre vouloir. C'est ce que signifiait la psychologie aristotélicienne pour qui la prise de possession de soi se fait dans et à travers l'acte de prise de possession du monde. Mais l'effort garde rang de moyen. Il peut être l'occasion d'un mérite, il n'en est pas la matière, car il ne porte pas de valeur en soi : la valeur que l'on croit parfois y lire la traverse comme un éclair, de l'intention au but entre lesquels elle jaillit. La consécration que lui refuse la morale, l'effort ne la trouve même pas du côté du témoignage intérieur. Le sentiment que chacun de nous a de son pouvoir n'est pas fonction de la force qu'il exerce. Les excités et les maniaques ont le sentiment d'un pouvoir débordant en même temps que d'une facilité extrême. Ce malade qui, pendant la guerre de 14, se croyait généralissime des armées alliées, gagnait autant de batailles qu'on voulait lui en faire gagner : il suffisait

1. Cf. la distinction de Aveling entre « conation » et « resolving » dans le Brit. Journ. of Psych. 1926, et au Congrès International de Psychologie de la même année.

de le pousser d'un mot. Inversement, le mélancolique ne se croit pas incapable de pouvoir rien faire parce qu'il ne fait rien, il ne fait rien parce qu'il se croit incapable de pouvoir [1]. La volonté, certes, a sa racine charnelle, mais sur ce plan même, ce n'est pas avec l'effort qu'elle est spécialement liée, c'est avec la vitalité générale : les aboulies sont toujours accompagnées de troubles de dévitalisation [2]. La capacité d'effort ne la soutient que sur le rang de plusieurs autres facteurs auxiliaires : activité, rapidité, résistance à la fatigue, résistance au découragement, ardeur affective, etc... L'effort n'est pas même toujours le serviteur des buts de la volonté : des tests ont montré que souvent, plus nous faisons effort pour clarifier une notion, plus elle s'obscurcit, plus nous faisons effort pour retrouver un mot oublié ou le sens d'un mot étranger, plus il échappe [3]. Le Dr Coué pose en règle que la volonté contrainte le cède toujours et sans aucune exception, en efficacité, à l'imagination libre. Les recherches faites autour de l'auto-suggestion et de l'efficacité psychologique s'accordent à les centrer sur un état que Ch. Baudouin définit très bien comme « un équilibre particulier entre l'attention et la détente, une attention quelque peu stagnante, qui demeure fixée sans effort, dans une sorte de torpeur, aux idées qui lui sont présentées » [4]. Pour réussir un acte dangereux ou difficile, il est souvent bon de nous isoler ainsi comme passivement dans la pensée de la chose à faire en facilitant le vide autour d'elle plutôt qu'en nous crispant sur elle ; en nous mettant à son égard, si j'ose le mot, dans un état de distraction attentive. Sans faire appel à la volonté-effort, cette discipline (car c'en est une) éduque la volonté-maîtrise, en brisant les raideurs et les suggestions parasites. Les expériences d'Abramosky montrent que ce sont les personnes qui sont le plus aptes à ce comportement qui sont aussi les plus énergiques dans la vie. La discipline de la conscience par l'effort n'est qu'un ilôt de la discipline générale de l'homme concret, qui exige aussi une technique de dressage de l'inconscient.

Bien que de telles considérations ouvrent d'amples perspectives sur la vie spirituelle, il n'est pas nécessaire de sortir des limites de la psychologie pour découvrir l'importance de la détente et de l'abandon dans le progrès même du psychisme.

---

1. JANET : *La pensée intérieure*, p. 187 s.

2. JANET : *Névroses et idées fixes*, I, p. 55.

3. ABRAMOSKY : *Études expérimentales sur la volonté*, Journal de psych., 1915.

4. Ch. BAUDOUIN : *Suggestion et autosuggestion*, Delachaux et Niestlé, 1924, p. 16. Baudouin parle d'autohypnose là où les Américains parlent de concentration.

Le volontaire tel que nous en avons fait le procès est un homme qui veut tout le temps vouloir, et qui se paralyse par cette volonté même. Dominé par son activité projective, il est comme un athlète qui croirait sauter plus loin en ne faisant jouer que ses muscles agonistes. Nous avons évoqué une valeur de sérieux qui est le visage de l'engagement total, avec la conscience du risque total qu'il comporte. Mais ce qui rend ce sérieux si souvent insupportable, c'est qu'il n'exprime alors que cette tension anormale et aveugle. Nous savons bien, sans outrepasser l'expérience, que les actes par lesquels nous nous exprimons le plus profondément surgissent parfois de nous comme des fleurs miraculeuses nées sans bruit d'un sourire de la vie.

La volonté n'est donc pas autre chose que l'acte même de la personne considérée sous son aspect offensif plutôt que sous son aspect créateur. Mais on ne saurait substantifier l'un ou l'autre de ces aspects et l'offensivité, avec les qualités qu'elle entraîne : ténacité, esprit de suite, résistance, agressivité n'est que l'expression d'une force créatrice. « L'effort, écrit très bien James, — si toutefois il n'avait pas le tort de dire effort où il faudrait dire volonté, — l'effort nous apparaît comme la réalité substantielle que nous sommes par rapport à ces autres réalités accidentelles que nous ne faisons qu'avoir et porter partout avec nous »[1]. Si l'on veut préciser l'aspect particulier de l'existence personnelle que présente la volonté, on peut se référer à la vertu de force des moralistes chrétiens, qui est la bravoure au service de l'amour ; elle tourne contre l'obstacle toutes les puissances de l'individu : résistance, endurance, ardeur offensive et même la chaleur de l'instinct ; mais en cela elle n'est animée ni par la bravade, ni par l'esprit de prouesse, ni par l'entêtement, mais par l'espérance en Dieu qui est bien la plus détendue des vertus ; sa forme suprême est la fermeté devant la mort : c'est bien dire qu'elle n'est pas un repliement morose, mais une fonction du don personnel. Les pseudo-volontés sont des volontés closes, efforts solitaires de soi sur soi, parfois grandis par le dessein de se vaincre ou de se dépasser, mais toujours dans une vision et par des démarches égocentriques : c'est cet égocentrisme que l'Église eut bientôt condamné dans les excentricités héroïques des Pères du Désert. La vraie volonté est une puissance ouverte qui arrache l'homme à lui-même pour le centrer sur une fin extérieure et supérieure en même temps qu'enracinée dans son intimité. La tension des premières est une attention à soi qui étrique l'action. La seconde est un rassemblement de forces qui la dilate, pour qu'il la dévoue ; cristallisant une ambiance complexe et riche au service de la fin poursuivie, elle

1. *Précis de Psychologie*, p. 610.

féconde dans son sillage la réalité de l'agent et celle du milieu. Elle est un acte de synthèse qui donne unité, harmonie et par suite pénétration au *Je* actif. « Un acte n'est volontaire que par sa nouveauté »[1]. Les études expérimentales que l'on a tentées pour dégager l'élément propre de la volonté sont très instructives[2]. J. Landowski, en 1919, montre qu'on ne peut influencer la volonté qu'indirectement, en exerçant une pression sur les motifs d'ordre affectif et cognitif qui seuls la nourrissent et la portent ; il conclut contre une sorte de vertu innée, la « volonté forte » ; l'action volontaire est poussée par le concours des valeurs adoptées, le rôle de la « volonté » se réduit au rôle d'un aiguilleur qui ouvre la voie mais n'a pas la moindre action sur la force motrice qui actionne le train. Lewin établit qu'un grand nombre de répétitions n'arrivent pas à créer une tendance à l'action si les deux termes en relation ne forment les éléments d'un ensemble conditionné par un but à atteindre. Braunshausen met à son tour en valeur le primat du motif. La volonté est donc l'acte du moi entier : les expérimentateurs (Paul Shawran, Raracher) doivent reconnaître qu'il peut toujours bouleverser les lois que dégage l'étude expérimentale. La volonté est partout dans la personnalité. Elle est aussi étroitement liée à l'intelligence que l'obstination à l'obtusion de l'esprit. Minerve est armée et casquée. Déesse au masque net, elle frappe tout en éclairant. On peut dire que la volonté commence là où apparaît le jugement, et aussi bien le jugement est-il un acte d'autorité en même temps que la reconnaissance d'un rapport. Il n'est pas moins vrai que pour vouloir il faut d'abord aimer, si toute décision est dans son principe un sacrifice obtenu par la séduction d'un appel. En faisant de la volonté l'organe exécutif des plus impersonnelles abstractions, le Kantisme ou le substitut du Kantisme qui a régi le volontarisme du XIX^e siècle la condamnait à la stérilité. « Le Kantisme a les mains pures, disait Péguy. Oui, mais il n'a pas de mains ».

Si l'on considère la force de résolution non plus en sa racine mais dans ses effets, elle se présente fréquemment comme un pouvoir d'inhibition. Elle doit en effet comprimer toutes les forces particulières ou aberrantes qui tendent inlassablement à disloquer la synthèse mentale. Sous ce jour, elle est bien la

---

1. JANET : *Névrose et idées fixes* ; I, 2, 55.

2. Cf. N. BRAUNSHAUSEN : *L'étude expérimentale de la volonté*, Archives Belges des Sciences de l'Éducation, 1^er octobre 1935 et MICHOTTE et PEUM : *Étude expérimentale sur le choix volontaire*, Archives de Philosophie, 1911. Les expérimentateurs ont cherché à provoquer des actes aussi proches que possible de l'expérience et aussi libres que possible ; ils ont interrogé les sujets testés sur le sentiment subjectif de volonté en même temps qu'enregistré les résultats.

police de la personnalité, et c'est peut-être ce qui la rend disgracieuse, même épurée, aux vagabonds de l'action. Mais même sous cet aspect répressif, elle n'est pas productrice de raideurs. Bien au contraire : elle a charge de réfréner toutes les raideurs aberrantes.

Elle est, sous sa forme la plus simple, résistance aux automatismes. Kovarski présente quelques tests pour la mesure de cette résistance [1]. On offre au sujet successivement quinze règles, les dix premières de grandeurs s'accroissant régulièrement, les cinq dernières égales. De chacune on demande : « Celle-là est-elle plus longue ? » A la onzième, on tolère l'erreur, à la douzième on la note négativement. Ou bien on demande au sujet de frapper sur la table des coups réguliers et en même temps que l'expérimentateur ; celui-ci s'arrête brusquement : si le sujet frappe seul au moins deux coups, on note négativement. On fait répéter au sujet après l'expérimentateur une suite de mots ou une poésie ; on abaisse brusquement la voix ; si le sujet l'abaisse tout de suite, on note positivement. On récite la série des nombres, par exemple de soixante-et-onze à quatre-vingt, puis, arrivé à quatre-vingt, on saute brusquement à quatre-vingt-onze ; si le sujet continue quatre-vingt-un, etc..., on note négativement.

La volonté est encore résistance à l'impatience de l'instinct. Le nouveau-né, nous l'avons vu, ne supporte pas le moindre délai à la satisfaction de ses impulsions. Si cette tendance n'est pas rectifiée, l'enfant devient capricieux, puis tyrannique. « L'enfant gâté » restera définitivement égoïste, incapable de réfréner les intérêts immédiats pour des intérêts plus lointains ou plus valables, insupportable pour l'entourage, insensible aux difficultés d'autrui. Éduquer, c'est pour une grande part apprendre à l'être en formation à affronter puis à aimer fréquenter ce que James appelait la « ligne de la plus grande résistance ». Privations expliquées et consenties, obéissance même aveugle pourvu que le motif n'en soit pas stupide ou injuste lui apprendront à se plier au réel. Ce freinage de l'instinct toutefois doit être fait avec l'intelligence de son développement progressif. Tout enfant passe par ce que l'on a improprement appelé, transformant un moyen de prospection en déviation perverse, une « phase sadique », avec un goût vif de détruire. Le développement sexuel, de même, est traversé par quelques poussées ambiguës aux moments de crise. Si l'on déconcerte l'enfant, à ces moments, par des indignations d'adulte qu'il ne comprend pas, on lui fait courir le risque des complications émotives et des refoulements les plus dangereux. C'est avec une fermeté éclairée et calme que le dressage des instincts doit être mené. Il faut à la

1. *Le profil psychologique*, Thèse, Montpellier 1927, p. 94 s.

fois que l'instinct se développe sainement et qu'il soit tenu en laisse. Brimé, il dévie aussi sûrement qu'abandonné à lui-même Protégé avec excès, par peur des accidents qu'il fait courir, il se dessèche et produit ces grands dadais qui certes ne se seront jamais cassé la jambe ni brûlé à aucune flamme, mais dont les puissances de vie et de création seront stérilisées à jamais.

L'usage répandu d'inhiber la motricité propriofective — le geste inutile ou excessif — et de faire de cette inhibition une des assises de l'éducation prédomine dans certains pays (Angleterre) et dans certaines classes (aisées). Il n'est pas sans fondement, dans la mesure où la gesticulation traduit un laisser-aller impulsif et une inconvenance au réel que le goût comme l'utilité condamne. Encore faut-il que cette lutte contre une raideur ne devienne pas une autre raideur, que l'enfant ne s'accoutume pas à assimiler « le bien avec l'immobilité et le mal avec l'activité » (Mme Montessori). Dressons le touche-à-tout, mais gardons-lui sa curiosité. Calmons l'agitation, mais ne tuons pas la spontanéité. « Reste donc tranquille ! » semble le principe éducatif suprême de beaucoup de parents. Il est vrai qu'ils en révèlent immédiatement le mobile intéressé : « Tu me fatigues ! » Or, les enfants sont faits pour apprendre le monde en dépensant leurs forces, et les parents pour être fatigués. Il ne faut donc encore ici ne freiner qu'en dirigeant, en tournant l'agitation multiple en ouverture au réel, en dévouement, etc... On suivra ici le développement de l'instinct et de l'attention au réel ; on ne peut vouloir que l'enfant profite avant l'heure des leçons d'une expérience qui n'est une expérience pour lui qu'à partir de certains niveaux de développement. Il est un âge où l'enfant ne *sait* pas obéir ou être longuement attentif, comme il est un âge où il ne sait pas marcher : pendant ce temps l'effort ne peut apporter que le trouble. En même temps que cette orientation progressive, on exigera par moments et progressivement, conseille le Dr Pichon, des exercices de silence et de tranquillité absolus : l'enfant les acceptera beaucoup mieux à titre d'exercices, auxquels on pourra attacher un intérêt affectif, que comme une brimade continue d'une activité qui lui semble aussi naturelle que de respirer. Procédez autrement, et vous produirez en série ces jeunes gens guindés et sans naturel que le peuple moque avec un sain bon sens, parce qu'en tuant le geste on ne leur a pas seulement enlevé l'aisance des manières, mais surtout la spontanéité du cœur et le sens même du réel.

La résistance à la suggestion (ainsi qu'à sa parente l'impulsivité) s'exerce comme la résistance à l'automatisme. On peut en suivre les progrès aussi par certains tests [1]. On promet au

1. KOVARSKY : op. cit.

sujet d'un air malin qu'il va voir quelque chose d'extraordinaire qui le fera sourire sans qu'il puisse résister ; on lui présente alors n'importe quoi ; s'il sourit, on note négativement. On lui montre trois images, puis on pose des questions sur des détails ou des objets qui n'y étaient pas ; s'il suit, on note négativement. Ou bien les yeux fermés il se voit suggérer des sensations de contact : « Vous ai-je touché avec un doigt ou avec deux ? » — et on ne le touche pas, etc... Retarder des actes désirés (ne pas ouvrir d'une heure une lettre reçue, etc...) est un excellent entraînement à cette résistance.

Enfin la volonté s'éprouve sur la résistance à l'émotivité. accidentelle ou constitutionnelle. Nous avons vu comment Abramowski a mis à l'épreuve les deux méthodes couramment employées pour cette inhibition.

Il serait au total illusoire de croire que l'on peut supprimer de l'éducation l'effort pénible et l'interdir. Si certaines utopies ont pu le penser et si elles ont trouvé quelque crédit il faut en accuser partiellement ceux qui, à l'inverse, n'ont voulu voir dans l'éducation que dressage, contraintes, interdictions. Ces servitudes sont nécessaires avec des forces rebelles et sauvages. Mais on ne fait pas un homme seulement avec le tuteur et l'émondoir. Lui donner la lumière qui tonifie et un ciel suffisamment étendu pour qu'il ait envie d'y dresser son élan de toute la hauteur qu'il peut donner sont les meilleurs moyens de lui faire une membrure solide et la dureté vivante de l'arbre. Dans cette œuvre, le dosage de discipline et de spontanéité devra varier avec les sujets : certains doivent être tenus serrés, qui n'écoutent que la force, d'autres dont la générosité peut tous les miracles et que l'exercice minutieux irrite et déprime, seront étouffés par la direction d'un volontaire. Mais il reste juste, en règle générale, de dire : cherchez l'homme, et la volonté vous sera donnée par surcroît. Pour l'ensemble de la conduite à tenir en matière d'éducation de la volonté, l'expérience spirituelle recoupe les résultats de l'étude expérimentale : la raideur crée la raideur, une attention trop contrainte étrique l'action en rétrécissant le champ de conscience et en pliant l'élan spirituel à la courbure égocentrique. Si la force de volonté ne peut être directement influencée par une sorte de spasme sur place, mais seulement nourrie par l'intermédiaire des motifs, le principe de l'éducation de la volonté n'est pas de contraindre le sujet dans un état de tension sévère, mais d'enrichir et de dilater autant qu'il le permet et dans le sens de ses dispositions dominantes l'horizon de ses valeurs. « Briser sa volonté » n'a aucun effet durable si on laisse subsister la situation psychologique qui a pu la séduire. Au lieu de heurter de front la tendance à combattre, on la subordonnera, telle qu'elle est d'abord, puis pro-

gressivement transfigurée par cette subordination à un groupement convergent d'autres tendances correctrices. Celles-ci ne seront pas choisies au hasard, mais parmi celles qui ont une grande force sur le sujet consideré : la méthode à laquelle aboutissent les conclusions de la méthode expérimentale est très voisine, en somme, de l'absorption progressive d'une tendance par la sublimation, qui est, ne l'oublions pas, une intégration et non pas une idéalisation. L'opération sera toujours limitée, menée avec des moyens spécifiques (Braunshausen), car, les scolastiques le disaient déjà, il n'y a pas de formation générale de la volonté. Mais les tendances suscitées et les ensembles éveillés seront toujours aussi mis en relation avec tout le registre personnel, depuis les attaches instinctives jusqu'à l'univers des valeurs.

Quant à la diversité des cas, une typologie de la volonté reste à faire. A côté des types de pseudo-volontaires que nous avons énumérés plus haut, il faudrait étudier les variétés de la volonté positive. Celle du secondaire est plus largement consciente de son but et de ses moyens ; plus lente à se mettre en branle, car elle a besoin pour s'éveiller d'une suffisante intellectualisation des motifs, elle sera plus soutenue. Celle de l'émotif est impatiente, spasmodique, fragile, et ne s'ébranle que sur un intérêt affectif puissant ; mais elle se rattrape alors en impétuosité. A l'opposé l'instabilité, l'impulsivité, l'apathie se partagent les types de non-volontaires.

LES TEMPÉRAMENTS D'ACTION

Toute action nécessite une direction. Mais il n'y a pas une seule façon de diriger. Il semblerait, à entendre certaines formules, que le commandement départage deux classes d'hommes homogènes et affrontées : celle des commandants et celle des commandés. Elles oublient qu'il y a, dans l'aptitude au commandement, autant de diversité, voire d'incompatibilités, qu'entre la catégorie des « chefs » et celle des commandés. Cette confusion

conduit dans la pratique à des erreurs répétées et inaperçues ; elle fixe des gens à des places qui ne sont pas les leurs, semant le désordre et l'improvisation dans les organismes, et chez les responsables le malaise et le doute de soi. On a parlé du métier de chef : il y a plusieurs métiers de chefs, parce qu'il y a plusieurs tempéraments de chefs. Le chef n'est pas l'administrateur, qui n'est pas l'animateur ni celui que l'on peut appeler l'inspirateur et le conseil. Tout organisme devrait prévoir l'agencement de ses services et le recrutement de ses collaborateurs de maîtrise en tenant compte de ces types très difficilement interchangeables.

Le *chef* proprement est, sinon le plus complet — car chacun a sa perfection propre — du moins le plus complexe de tous. Il ne se définit ni par l'électricité du regard, ni par la proéminance du maxillaire ni par la minceur des lèvres, ni par le tranchant de la voix ni par ce bas appareil de théâtre qu'une littérature à gros effets n'a que trop popularisé. Il est des chefs aux yeux doux, au ton modeste, au visage sans apparence ; il en est au profil de médaille mais il en est aussi de laids et de chétifs, et les plus grands détestent l'étalage. L'autorité n'est pas une parade plus ou moins semblable à celle des matamores de basse-cour. Et s'il est vrai qu'elle se démontre mieux avec un peu d'apparat, les peuples sages réduisent cette nécessité à la mesure congrue.

Le chef ne se définit pas sur des signes extérieurs, mais par une consécration. Il est avant toutes choses celui qui prend la charge des autres, la charge de leurs responsabilités hésitantes ou défaillantes. Une humanité parfaite aurait vaincules paresses de l'automatisme et maîtrisé les entraînements incohérents de l'instinct. Chacun y serait empressé à l'action et aux responsabilités, aurait pris l'habitude de la décision et du risque. Mais dans l'humanité de modèle courant, l'inertie remporte un triomphe massif sur l'initiative, l'automatisme prime l'esprit de création, le goût de la tranquillité engourdit le sens vital de l'aventure risquée. La béatitude de l'obéissance passive, tout en se trompant sur elle-même par quelques manifestations bénignes d'autoritarisme, est beaucoup plus recherchée que les joies de l'entreprise. Si l'humanité cédait à ce mouvement, elle sombrerait dans une mort lente. Ce sont les minorités qui la sauvent. Le tempérament de chef est celui qui a vocation non seulement d'assumer sa part de responsabilités et de risques, mais le goût et le don de prendre sur lui les nombreuses parts dont des milliers d'hommes se déchargent autour de lui, celui qui a le goût et le don de vouloir et de décider pour d'autres. Le chef est d'abord un vicaire, un sacrificateur. Là peut-être est le sens le plus profond de la mission assignée au Christ par les chrétiens.

Le chef n'est donc pas un dompteur qui asservit, un usurpateur qui se soumet ses subordonnés comme des propriétés ou comme des instruments, un prince glorieux qui humilie la multitude, un préservé qui s'abrite des combats. Il est plus éveillé que d'autres, pour être le premier à voir le danger ou la chance ; plus perspicace, pour mieux lire les données de l'action ; de jugement plus sûr pour les bien mettre en place ; plus prompt à la décision, pour que l'action se déclenche à point voulu ; plus audacieux dans l'acceptation des risques nécessaires, pour entraîner chacun à assumer les siens ; plus courageux, pour dominer les timidités environnantes ; plus persévérant, pour vaincre l'usure du temps ou des obstacles ; plus résistant enfin à la solitude en même temps que plus riche de chaleur humaine. Son ascendant résulte de l'impulsion communicative que propagent ces qualités dans leur exercice vécu, et non pas quelque inflation extérieure de prestige.

La vertu de chef, on le voit, n'est pas seulement une vertu impérieuse. Elle est au même degré un service qui décharge et un élan qui se transmet. Corrélativement, le chef est un meneur d'hommes. Mais il ne faut pas entendre cette formule comme d'un propriétaire jaloux de privilèges acquis ; le chef est un éveilleur de pairs. Il propage sa race, il y appelle et y éveille le plus humble exécutant sans le désorbiter de son rôle. Ainsi que Dieu affirme sa toute-puissance sur les hommes en conviant les hommes à devenir des dieux, ainsi le vrai chef ne connaît-il sa joie que lorsqu'il a enfanté initiative, lucidité, décision, courage, audace, chez celui-là qui tout à l'heure encore était comme un enfant devant la vie.

Le chef n'est donc pas seulement un bon administrateur doué de quelque vague aura mystérieuse. On rendra le meilleur service à la restauration de l'autorité, si l'on veut bien déblayer la notion de chef de ce sabir aux prétentions mystiques qui n'exprime qu'un manque de courage dans l'analyse. Les qualités du chef sont des qualités déterminées et décisives, leur force ne peut naître de l'imprécision et du faux mystère.

L'*administrateur* excelle dans l'économie des choses, ou dans l'organisation des hommes là où les hommes peuvent être dans un dessein précis et, par une abstraction provisoire, considérés comme des éléments d'un complexe, et non pas comme des problèmes à résoudre un à un. Les meilleurs sont donnés par le groupe nEA. Il peut arriver que l'administrateur sache conduire des hommes, mais ce n'est pas là proprement son affaire, il y est souvent maladroit. Cependant il n'est jamais possible, dans des situations où les hommes entrent en jeu, de faire totalement abstraction des facteurs humains. Si l'administrateur traitait les hommes comme des choses, il échouerait

dans ses attributions mêmes. Il est plus exact de dire qu'il les traite surtout dans leur rapport aux choses et dans leurs échanges fonctionnels, qui sont jusqu'à un certain point objectivables. Cette objectivation est nécessaire à la bonne marche des entreprises, quand même elle est partiellement inhumaine. Le drame de la direction technique d'une entreprise, c'est que son objet a des exigences propres, qui sont souvent en conflit avec les exigences humaines des individus qu'elle met en œuvre : dans certaines conditions historiques qu'un entrepreneur isolé ne peut à lui seul bouleverser, on a vu les règles d'une bonne production s'opposer aux loisirs et aux salaires élevés, l'efficacité à certaines revendications sociales. L'administrateur représente et règle les exigences des choses, et comme on ne fait pas rendre les choses avec des poètes ou des âmes sensibles, il doit être doué de l'inémotivité nécessaire à sa tâche. Il lui faut cependant une fenêtre ouverte du côté de l'homme.

L'*animateur*, au contraire, excelle dans la mise en train de l'appareil humain d'une entreprise. C'est un émotif actif : émotif, il est hypersensible aux résonances affectives des décisions et aux réactions des subordonnés ; actif, au lieu de les ressentir sous forme de compassion ou d'irritation interne, il les transforme, instantanément en orientations nouvelles, réaménagements, modifications de tactique. Même l'entreprise dans sa structure matérielle, il la sent comme on sent la palpitation et comme on flaire les désirs d'un être vivant ; il peut ignorer de multiples données, il perçoit souvent avant le chef ce qui s'impose, au moment qui s'impose. Les exécutants s'adressent à lui plus volontiers qu'au chef ou à l'administrateur parce que sa cordialité ou son enthousiasme les mettent plus facilement en confiance et suppriment d'une certaine manière les distances. Ce que l'administrateur fige, il le rend à la vie. Quand le chef lui-même désespère, il est là avec sa confiance juvénile. Du premier au second et jusqu'aux dernières cellules de l'entreprise, du cœur à la tête et dans tous les membres, il fait circuler le sang vif. Dans les religions, c'est, à côté des prêtres, le prophète ou le saint, l'ordre religieux à côté du clergé hiérarchique. Dans les partis, le propagandiste ; dans les nations, les héros ou les entraîneurs d'hommes. Il n'est pas institutionnalisé dans les entreprises plus modestes : peut-être y perdrait-il de ses qualités. La chose est à envisager, cependant. Ici, il faudra tenir compte du revers de ses qualités, une primarité généralement excessive. Ne le mettez pas à la barre du pilote : ses prévisions sont trop courtes, il systématise trop peu ; non décantées par autrui, ses impressions sont trop inégales et pour peu que son émotivité soit vive, il sèmera les ordres incohérents, bouleversera les cadres et les plans d'action toutes les semaines, traitera les

affaires en sentimental, et répandra la rancœur en laissant parler, sur les hommes, les préférences de son cœur. Mais au côté du chef, en second, chargé uniquement du service de l'enthousiasme, de la persuasion, des rapports humains et de la circulation générale, il fera merveille. C'est l'intermédiaire-né.

Le feu de l'action fait trop souvent oublier la nécessité qui presse toute entreprise de repenser continuellement ses sources, son esprit, sa mystique, son avenir. On est parti dans un grand élan, puis, faute de temps et de recul, absorbé par la tâche du jour, on glisse à l'automatisme. Un chef d'État ou un industriel audacieux entretiendraient auprès d'eux un groupe d'hommes de méditation, déchargés de tout autre souci que de remettre constamment l'œuvre en cause, de l'entretenir en intelliggence et en spiritualité. Cette fonction d'*inspirateur*, comme la précédente, est tombée en désuétude. Peut-être est-ce un effet du recul de l'intelligence ; mais c'est aussi une tentation fréquente aujourd'hui chez les chefs, dès qu'ils trouvent un homme intelligent, de l'accabler avec un commandement ou une administration pour lesquels il n'est pas nécessairement fait et qui lui coupent les moyens d'entretenir ce par quoi il peut précisément servir : sa réflexion. Ainsi la source même que le pouvoir voulait utiliser s'épuise entre ses doigts. Les conseillers privés, les philosophes de cour, les bouffons, étaient certes corrompus par de trop proches tentations, mais ils répondaient en quelque manière à ce besoin. Il conviendrait de développer aujourd'hui les chargés d'étude et les chargés de mission dans tous les organismes collectifs. Les sacrifices apparents qui leur seraient faits, si on leur donne le moyen de rester en contact vivant avec l'organisme qui se les attache, seraient bien vite compensés en solidité et en efficacité.

Nous allions finir sur l'*exécutant*. Mais est-il des exécutants purs ? Un très petit nombre, normalement, ceux qu'une certaine indigence vitale et une passivité devenue habituelle écartent du besoin d'autonomie inscrit dans la nature de l'homme. Mais dans une entreprise humaine bien constituée, il n'y a pas, comme le figure une mystique aujourd'hui dépassée, coupure entre *un* chef et des exécutants, mais distribution, tout le long de l'organisme des actes, à des degrés et sur des points d'application différents, des fonctions de chef, d'administrateur, d'animateur et d'inspirateur. Ainsi doivent être satisfaits à la fois les nécessités de la subordination fonctionnelle, et le désir inné en chaque homme d'être, par un aspect au moins de son action, un initiateur, un maître d'œuvre. Ce désir est plus vif dans certaines civilisations qui dans d'autres, chez certains individus que chez certains autres : une orientation psychologique et professionnelle a ici une de ses bases. Si ce désir est brimé, il est suscep-

tible d'une certaine élasticité ; mais cette élasticité s'arrête à un point au delà duquel le goût et le pouvoir d'initiative semblent abolis. On l'a bien vu quand des masses entières, dans de hautes civilisations, se sont montrées capables de vivre pendant des années dans une passivité que l'on eût crue insupportable à un homme normal.

CHAPITRE NEUVIÈME

LE MOI PARMI LES AUTRES

Une des lois fondamentales de la conduite, selon Janet, c'est que nous nous comportons vis-à-vis de nous-même comme nous nous comportons vis-à-vis des autres. Plus généralement, nous nous conduisons avec nous-même comme nous nous conduisons avec le réel. Le milieu humain, toutefois, est pour nous un univers privilégié, le seul où nous ne fassions pas figure d'intrus. Fragile comme verre, il est en même temps que le plus naturel de tous les milieux, le plus dangereux de tous pour l'équilibre psychique par sa complexité et par ses provocations incessantes.

Cette position exceptionnelle s'affirme dès le début de la vie consciente. L'attention à la présence humaine est le premier intérêt que manifeste l'enfant au delà de ses instincts. Il s'y attache avant même de porter attention aux choses ou à sa propre personne. Un autre homme ou une autre femme, enveloppés d'un chaud sentiment de confiance, telle est l'expérience qui se précise avant toute autre dans une conscience qui s'éveille. Cette antériorité est chargée de sens : le premier mouvement d'une vie personnelle n'est donc pas un geste de repli mais un mouvement vers autrui. Elle se maintient au cours du premier âge. Alors que la crise égocentrique et la prise de possession définitive du moi n'apparaissent que vers la troisième année, le second semestre de la vie enregistre le maximum de fréquence dans les réactions vis-à-vis du prochain : les mouvements vers autrui, nous disent des statistiques que l'on acceptera avec une marge d'approximation, y sont quatre fois plus fréquents que dans la période précédente et d'un tiers plus nombreux que dans la seconde année. Dans cette poussée de « sociabilité incontinente » (Wallon), l'enfant entre en familiarité avec la première personne venue, alors qu'il est encore comme stupéfié par les choses

nouvelles. Son sourire est éveillé par la présence humaine et uniquement par elle. Elle se réduit d'abord à quelques individus bien identifiés. Toutefois, les autres humains restent, pour lui, des séries d'images mal liées, affectées pour cela d'un sentiment d'angoisse diffuse qui se précisera plus tard et pourra se fixer dans certaines sensibilités. Ils n'ont pas encore la consistance que nous donnons plus tard à un caractère ou à une biographie. Comme tout ce non-moi de l'enfant, ils sont mal distincts au sein de ses perceptions globalisantes. L'enfant se passe s'il le faut de leur présence réelle pour créer une situation à deux : il se fait d'un bâton un cheval, d'un chiffon une poupée. Son langage trahit la même incertitude : il emploie des mots polyvalents, s'appliquant à lui et à autrui, il dialogue avec soi, et rejette ses responsabilités sur des êtres plus ou moins fictifs, il parle de soi à la troisième personne. Mais il n'existe pas moins entre lui et les autres un véritable dialogue, et ce dialogue est antérieur aux attitudes sociales plus grossières de la parade, du mimétisme et de l'opposition : il semble que l'homme, dans son développement, ait le privilège constant d'essayer les plus riches notes de son registre avant de faire ses gammes. On peut même dire que l'enfant se découvre d'abord en autrui ; il identifie le nez ou l'oreille sur sa mère ou sur ses poupées avant de les identifier sur son propre corps ; il s'apprend lui-même dans des attitudes qui sont commandées par le regard d'autrui : parade ou embarras, avant de s'apprendre comme objet physique d'observation directe. Ne disons pas qu'il connaît « la société » avant de se connaître lui-même : car ce qu'il saisit alors ce n'est pas l'ensemble objectivé des autres étalés devant lui comme des choses. C'est la relation vivante : moi-parmi-les-autres, moi vers autrui et autrui vers moi. Ainsi que l'a montré Baldwin, il découvre d'abord sa subjectivité comme vivant collectivement, dans les réactions du milieu, il connaît sa projectivité avant sa subjectivité et avant l'objectivité. Un petit fait en témoigne : un enfant, à ce premier stade, comprend très bien que tel autre est son frère et tel autre encore ; il ne comprend pas que le deuxième et le troisième soit aussi « frères » entre eux. En d'autres termes, il comprend « mon frère », il ne comprend pas « le frère » en soi. La psychologie en première personne est la psychologie naturelle de l'esprit, et cette vérité ne gêne nullement cette autre que la compréhension d'autrui est le fait primitif de la conscience personnelle : bien au contraire, elle en est solidaire.

Après cette poussée hardie aux limites de la société, l'enfant se replie sur l'opération complémentaire. Il doit affermir ses frontières aux bords de ces mondes énormes qu'il vient d'apprendre et qui menacent de le submerger. On voit alors apparaître les réactions d'affrontement à autrui : la jalousie, vers neuf mois

puis la parade, l'imitation sélective, la « honte », et, vers trois ans, le sentiment d'exclusivité dans la possession. Conscience d'autrui, conscience du réel, conscience du corps, conscience du moi vont alors progresser indissociablement, se soutenir l'une l'autre, glisser dans les mêmes faux-pas : tant il est vrai que la personne n'est pas un ermite qui creuse sa caverne dans le vaste univers, mais un tourbillon vivant fait pour le parcourir et s'en emparer comme le vent. C'est avec l'intention de suivre rigoureusement les indications de nos expériences fondamentales que nous parlons de la mise en place de l'individu dans le milieu réel et dans le milieu humain avant de parler de l'affirmation du moi.

Nous ne nous assimilons pas pour autant à ces psychologues qui, comme James, Baldwin, J. Royce, Ch. Blondel, ou bien réduisent la personnalité individuelle aux personnages sociaux, ou bien la rendent si dépendante de la sociabilité que les formes de la vie personnelle prennent l'allure d'involutions morbides. Ils ont eu le mérite de dégager, contre les psychologies solipsistes, un aspect essentiel de l'expérience vécue, Mais un transformant cette expérience, qui reste personnelle, en expérience objective, ils en faussent la signification. Il est bien vrai que je saisis le réel et autrui avant de me saisir moi-même, que je ne garde ma cohésion psychique que si je reste étroitement accordé à l'un et à l'autre. Mais c'est un *je* qui engage ces diverses expériences et se confirme par elles. Sans ce *je*, autrui ne serait plus un prochain présent, mais se disperserait en pièces détachées d'un mécanisme social ; les choses mêmes ne seraient plus des objets, des merveilles, des provocations jetées devant nous, mais de la matière indifférente et tendant à niveler l'univers dans l'indifférence absolue. Quand un être a haussé son expérience aux rapports de personne à personne, il n'est pas en effet jusqu'à ses entretiens avec les choses qui n'en reçoivent une figure nouvelle.

La conscience d'autrui, comme la conscience du réel, est donc une conscience intentionnelle, non pas ponctuelle et centrale comme la présence de l'araignée au cœur de sa toile, mais exorbitée, prospective et pénétrante, toujours enveloppée et offensive à la fois dans un univers vivant. Tantôt elle se livre à une sorte d'anabolisme social et se nourrit des milieux qu'elle traverse, cédant plus ou moins lourdement à la somnolence de cette digestion. Tantôt elle entre en activité catabolique et prévient, attaque, s'affirme. Conscience introjective et conscience éjective collaborent à l'expérience de la sociabilité. La première est la seule que veuillent connaître les psychologies qui réduisent la vie personnelle à l'assimilation passive des rapports sociaux. La seconde, cependant, alterne constamment avec elle. On peut

dire en gros que l'enfant a surtout besoin d'être aimé et d'être compris, l'adulte d'aimer et de comprendre. Les comportements sociaux passifs sont donc plutôt puérils, les comportements actifs marquent une évolution plus poussée. Jusqu'à cinq ans, l'enfant se nourrit exclusivement du milieu familial tout en se délimitant dans son orbite par de vives réactions. A ce moment survient la crise de l'école : son cercle de connaissances et d'autorités subit une extension notable, et ses nouvelles références entrent en conflit avec l'autorité familiale ; à moins que la vie de famille n'ait été déjà exceptionnellement anormale, l'école marque l'âge des premières désadaptations sociales, si le contact social s'établit mal. Puis les choses se tassent. Dans la majeure partie des cas, la période qui entoure la dixième année, de sept à onze-douze ans, est une période de bonne harmonie sociale. L'enfant est peu porté à l'introspection, très pris au contraire par les intérêts extérieurs ; il préfère souvent le groupement plus large au groupement plus étroit, d'où le succès qu'ont auprès de lui non seulement les mouvements de jeunesse et les initiatives scolaires, mais même ces communautés plus incertaines que les journaux d'enfants groupent parfois dans leur public. C'est vers neuf ou dix ans que se dégage la notion d'autrui comme individu autonome. Avec la puberté, entre treize et quinze ans, apparaît une nouvelle phase de repli : on note une diminution rapide de la participation aux jeux collectifs, une irrégularité croissante dans la présence aux mouvements de jeunesse ; c'est le moment critique des conflits familiaux et des réactions antisociales : le maximum de délinquance chez les jeunes est à treize ans chez les filles, à quinze ans chez les garçons. La puberté proprement dite est plus complexe. La personnalité qui va conquérir définitivement sur le dehors ses positions essentielles dessine un mouvement de retraite accompagné des phénomènes de timidité, d'opposition à tous les milieux et à toutes les traditions. Cependant l'adolescent, qui s'épanouit en tous sens, exerce aussi le registre opposé : il est en sympathie vivante avec les destins qui l'entourent ; quand ils ne viennent pas brimer sa sensibilité, les sentiments familiaux atteignent en ce moment leur maximum de chaleur ; c'est l'âge où l'envie est la moindre et les sentiments généreux les plus vifs. Comme la petite enfance, la puberté se présente sous la forme d'un état oscillatoire où la personne se déplace fiévreusement de l'un à l'autre pôle du moi-parmi-les-autres avant d'en maîtriser l'entre-deux. L'adolescent y offre toutes sortes d'états ambigus et rauques qui ne reparaîtront pas plus tard : il met parfois autant d'égocentrisme dans sa dévotion au chef ou au héros de son cœur (O. Schauz) que de débordement généreux dans la ferveur de son intimité.

Le passage de l'adolescence à l'état adulte doit marquer

la prédominance définitive de la sociabilité catabolique, multiforme et active, sur la sociabilité anabolique, limitée et passive. Non pas que cette dernière soit désormais exclue : de chaque milieu nouveau l'adulte, comme l'enfant, devra se laisser d'abord pénétrer autant qu'il la pénétrera lui-même par son initiative prévenante. Mais sa réaction normale doit être de chaque fois se dégager tout en s'engageant. Il le fait précisément une première fois, et qui compte comme une épreuve capitale, quand à l'aurore de cet âge il rompt avec le milieu parental. M. de Greeff[1] a remarquablement analysé le drame de cette transposition. Le jeune garçon ou la jeune fille de dix-huit ou vingt ans se présentent devant le monde porteurs de la blessure vivante du complexe parental dont, selon le degré de leur maturité, ils sont plus ou moins encore libérés. Cette amputation toute récente les laisse en proie à un puissant malaise d'inassouvissement qu'ils cherchent instinctivement à résoudre dans les perspectives anciennes. Ils se mettent en quête d'un nouveau « surmoi » auquel ils dévouent la confiance totale, dépendante et aveugle, que leur enfance a dévouée au surmoi parental : c'est ce qui ouvre cet âge à toutes les utopies et à tous les fanatismes. Cette exaltation, si dangereuse soit-elle, a son rôle à jouer. Si quelque étroit intérêt, si la bêtise ou si la violence stupide ne viennent pas du dedans mystifier les enthousiasmes de l'adolescent, leur excès même est nécessaire au départ de la vie, pour donner leur chance à l'héroïsme et au sens de l'absolu à travers les lourdes adaptations de l'adulte. Celles-ci, en effet, sont à la fois l'accomplissement des promesses de l'âge tendre et les premières conquêtes de la mort. Dans une conscience encombrée, où l'élan vital s'amortit d'année en année si quelque foyer supérieur ne l'alimente, le prochain risque d'être étouffé jusqu'à disparaître sous des soucis « objectifs ». La pente des instincts vitaux tend à rendre l'adulte indifférent et le vieillard égoïste : d'autant plus attachantes sont ces vies que chaque année rend plus sensibles à l'appel qui vient de l'homme et dont la vieillesse radieuse semble avoir accumulé comme un défi, aux portes de la mort, tous les trésors de la tendresse humaine.

On le voit, l'apprentissage de l'univers humain est semé de crises et d'embûches. La vie sociale est une activité de haute tension psychologique. Elle est soutenue par une aspiration certaine, mais il n'y a pas d'aspiration que la vie ne provoque à une lutte continuelle. Elle doit vaincre incessamment les résistances de l'égocentrisme, les seules qui ne vieillissent point, étant renforcées par le vieillissement. Elle doit s'adapter à un

1. *Drame humain et mystiques humaines*, numéro spécial des Études Carmélitaines, avril 1937.

monde multiple, qui déconcerte la raideur linéaire de l'instinct[1]. Elle doit répondre sans rémission à l'initiative d'autrui, qui est la spontanéité et l'imprévisibilité mêmes, qui sollicite et ne patiente pas, promet et ne tient pas, menace on ne sait où, attaque quand on ne l'attendait plus, résiste quand on le croyait consentant, bouleverse nos plans, blesse notre amour-propre, nous tient enfin sans répit en haleine. Il ne faut pas s'étonner que beaucoup refusent cette invitation à l'humanité qui, sous la direction de l'amour, ressemble si fort cependant à un combat.

LE REFUS D'AUTRUI

Ce que nous venons de dire des résistances qu'il doit vaincre place le mouvement vers autrui sur une des lignes de montée de la vie psychologique. Ces résistances lui assignent aussi ses conditions élémentaires. Il requiert une résonance à la présence d'autrui qui est liée, toutes choses égales d'ailleurs, à l'émotivité, et une activité suffisante pour répondre aux multiples sollicitations qu'implique le rapport social. Les sociaux sont généralement des inémotifs ou des inactifs. Les nEnA apportent à la vie sociale l'obtusion et l'indifférence qui caractérise l'ensemble de leur tonus vital. Parmi les inémotifs, les nEAP sont trop assourdis par leurs soucis pratiques pour entendre à travers leurs intérêts les voix qui viennent des hommes ; les nEAS y sont fermés par le mur de leur objectivité. Parmi les inactifs, les EnAP sont absorbés par les vibrations de leurs nerfs qui parfois les sensibilisent à l'extrême, mais parfois aussi les ferment dans un univers tendu et contracté ; ils en tiennent bien souvent au surplus une sorte d'humeur anarchisante. Les EnAS peuvent être, eux, très ouverts à la présence d'autrui dans la mesure où leur rumination individuelle ne les isole pas dans un égoïsme délicat ; mais leur inactivité et leur secondarité se renforçant l'une l'autre peuvent aussi les rendre tellement inertes à l'ini-

1. Janet note comment déjà un chien à qui on lance plusieurs balles à la fois court en grand désarroi de l'une à l'autre, entre en colère, et ne trouve pas une conduite décisive.

tiative qu'un autre égoïsme, semi-inconscient, s'insinue dans leur conduite à la faveur d'une sorte de laisser-aller et de non-interventionisme nonchalent ; il entre de la paresse motrice dans la passivité contemplative qu'ils offrent à l'entourage comme à l'action, une sympathie qui s'émeut d'elle-même plus que de son objet, une pitié qui n'agit pas, qui les dupe sur leurs propres sentiments, et les font souvent plus compatissants qu'activement complaisants.

Faut-il parler d'un aveuglement à autrui comme on a parlé d'« aveugles à la personne » ? Oui, quand se sont consolidées certaines cristallisations psychiques. Mais elles n'ont rien de primitif, et si ces aveugles sont à plaindre, il est un moment où ils n'ont pas voulu voir. Il semble même qu'une vie hautement personnelle exige à la fois plus de dons et plus de chances sociales que n'en demande l'ouverture à autrui. Celle-ci se trouve chez les natures les plus frustes et dans les milieux les plus déshérités. Le problème de l'ignorance a été posé par rapport au vrai et à la vertu, il ne l'a pas été par rapport à autrui. Or, si l'on peut parler d'une ignorance invincible du vrai, peut-être d'une ignorance invincible du bien dans certaines conjonctures singulièrement défavorables, il n'y a pas originellement, sauf dans des cas très rares de perversité, d'ignorance invincible d'autrui. Toute attitude sociale négative implique quelque forme de refus responsable [1]. Souvent un choc infantile lui a créé des conditions favorables : une fixation exclusive à la mère introduit une passivité féminoïde, ou un repliement sur le milieu familial ; une hostilité au père, à qui l'on assimile toute pression sociale, des inhibitions consécutives à des rebuffades affectives, les freudiens ajoutent : un refoulement trop vif de l'Œdipe, ont développé la méfiance du prochain, Adler a mis en évidence la tendance de l'être diminué par une infériorité vivement ressentie à mettre une distance protectrice entre la société et lui, à « ne pas descendre de sa hauteur », à jouer une « politique de prestige » afin d'échapper à l'adaptation collective. Ce refus social peut être consommé dans une conscience crépusculaire et sans malice : il est toujours un indice défavorable au tableau de la personnalité.

Au premier degré, le refus d'autrui s'exprime par la conduite de méfiance. Il arrive qu'elle passe pour une demi-vertu. Elle n'est pas encore de l'hostilité mais elle renverse déjà le mou-

1. PROUST (*A l'ombre des jeunes filles...*, I, 227-8) évoque par exemple le refus mondain de contact avec autrui, protection contre le mystère de la vie ambiante.

vement naturel de l'attention et de la sympathie. Autrui, pour le méfiant, est à priori synonyme non pas d'une promesse mais d'une menace. Il n'est même pas directement personnalisé ; il est perdu dans la masse inquiétante de l'autre, confusément appréhendé comme le danger du dehors.

Le cœur réagit par la méfiance ainsi que le corps réagit par le dégoût. On a noté [1] que les mêmes objets, les mêmes odeurs, qui soulèvent le dégoût quand ils viennent d'autrui, ne l'éveillent plus quand ils viennent de nous, et même suscitent notre intérêt : comme si le corps déjà s'aimait organiquement et détestait — parce qu'il redoute — le corps d'autrui. La plaie ne répugne pas au chirurgien, parce qu'elle n'est plus pour lui la plaie *de quelqu'un*, mais l'objet abstrait de déchirures et de mouvements connus. Le dégoût s'attacherait donc à ce qui est une menace non pas tant de danger, mais de viol : les animaux qui dégoûtent ne sont pas les plus dangereux, mais les plus capables de se glisser à notre insu dans le plus étroit contact de notre corps. Le dégoût ne disparaît qu'avec la conscience primitive et s'hypertrophie chez les malades sujets aux sentiments d'emprise.

Cependant la méfiance habituelle porte un diagnostic plus grave que celui d'une réaction protectrice élémentaire. Elle n'est plus seulement un spasme de l'instinct mais déjà une avarice d'homme. Elle refuse à autrui ce crédit d'homme à homme qui est une sorte d'hommage anticipé aux effets de la générosité. Sous son sentimentalisme un peu voyant, l'histoire de Jean Valjean développe ce thème d'expérience que la générosité éveille seule la générosité, et que tirer sur elle une traite, dans cette comptabilité qui se moque des comptes, c'est fournir du même coup à autrui les moyens et le désir de l'honorer. Refuser sa confiance, ce n'est pas seulement refuser un sentiment, c'est refuser une aide efficace. La méfiance n'est pas la lucidité, qu'elle simule ; elle est le visage que tourne vers autrui l'avarice. Fréquente chez les psychasthéniques, elle révèle leur chétivité psychique plus que leur mauvaise volonté. Ailleurs elle est indisponibilité intime et à proprement parler l'inhospitalité du cœur. Pour ce méfiant, celui qui vient au-devant, quel qu'il soit, le visiteur, le passager, le mendiant, le fournisseur, le vendeur, l'étranger, est un ennemi ou un imposteur possible. Alors il ferme deux fois sa porte plutôt que de l'ouvrir une seule à un désagrément, il compte sa monnaie avec une sorte de

1. WALLON : *Stades et troubles du développement psychomoteur*, 271 s. Chez Sartre, le visqueux, objet de l'horreur physique et ontologique, de la Nausée, est, aussi une puissance d'engluement de ma liberté. Autrui est alors perçu essentiellement sous la forme de l'emprise (Voir à l'index Emprise (sentiments d').

complaisance insolente devant le chauffeur qui vient de le conduire, il tend des pièges à ses domestiques, il rebute tous les quémandeurs pour ne pas être dupe d'un seul, il refuse son foyer à qui n'est pas du pays, ou du cercle des habitués, il aborde toute rencontre humaine comme de biais et bardé de calculs.

Les dissonances marquent un recul apparemment plus grave que la méfiance, laquelle ne semble encore qu'une ébauche de refus. Et cependant de l'une aux autres il y a la différence de ces infections légères mais pernicieuses, qui frappent au cœur de l'organisme et le laissent définitivement blessé, à des maladies plus voyantes mais moins irrévocables. Toutes les discordances sociales, au reste, ne sont pas également significatives. Certaines ne sont qu'accidents rapidement résorbés. Suivant une transplantation, un déclassement ou un surclassement fortuits elles naissent du rythme trop rapide d'un processus d'adaptation sociale qui remet en cause tous les gestes de la vie de chaque jour. Nous nous occuperons surtout ici des dissonances essentielles, qui révèlent une structure invétérée du caractère.

Il ne faut pas en négliger les formes légères, les replis à peine esquissés. L'animal se cache après un échec ou une mésaventure. Se cacher est aussi la réaction élémentaire du schizophrène ou du mélancolique : les membres recroquevillés, ils se blotissent sous leur couverture et fuient le regard. C'est le refuge de l'enfant grondé, c'est aussi souvent celui de l'adulte qui vient de subir un malheur, une infortune ou un deuil. La présence d'autrui évoque au vaincu le spectacle et la lutte. Le spectacle lui répugne comme une intrusion des curiosités extérieures dans son intimité personnelle au moment où celle-ci, en état de crise, est hyperconsciente d'elle-même. La lutte ne tente plus, provisoirement, ses forces abattues. Ce retrait stratégique peut se produire à des niveaux psychiques très différents. Chez les schizoïdes, la recherche de l'isolement est brutale, elle affirme une rupture décidée avec l'entourage, suivi d'un refuge dans les mondes imaginaires du rêve autiste. L'asthénique ne tourne pas le dos à autrui, il se replie plus ou moins profondément sans toutefois perdre le contact « pour respirer », dit-il, c'est-à-dire à la fois pour récupérer ses forces affaiblies et pour dégager son « ampleur de vie », pour sentir de moins près les sollicitations de ce monde qui l'oppresse un peu trop. Sans qu'ils soient proprement sujets à la grande fatigue, des tempéraments du type « sentimental » (EnAS) ont besoin de chercher dans la solitude l'amortissement périodique d'une sensibilité dont l'onde a trop d'ampleur et de retentissement. Un tel repli comporte plus de plaisirs positifs que de répulsion sociale : l'EnAS se retire pour jouir de richesses

qui ne se goûtent bien que dans le recueillement plutôt qu'il ne désire rompre visière avec les hommes ; ceux-ci lui sont moins insupportables par leur présence étrangère que par le bruit qu'ils font en masse et qui le détourne de la contemplation tranquille. Ainsi parlait Maurice de Guérin : « Quitter la solitude pour la foule, les chemins verts et déserts pour les rues encombrées et criardes où circule pour toute brise un courant d'haleine humaine chaude et empestée ; passer du quiétisme à la vie turbulente, et des vagues mystères de la nature à l'âpre réalité sociale a toujours été pour moi un échange terrible, un retour vers le mal et le malheur ». De la recherche de l'isolement, qui est une fuite, au goût positif de la solitude goûtée comme un rythme nécessaire de la vie personnelle, à la fois reprise de forces et recueillement de l'esprit, il existe une continuité apparente et beaucoup de mélanges impurs. Mais il faut placer quelque part entre les deux la coupure qui sépare une conduite relevant du refus, d'une conduite relevant de l'accueil, un raidissement morbide d'un rythme vital.

La notion d'intimité participe de cette nature ambiguë. On peut en suivre les hésitations dans la conduite de la pudeur ou dans la conduite du secret. La pudeur tient à l'égard du dégoût une situation analogue à celle que le recueillement occupe à l'égard du refus d'autrui. Elle est un recul, mêlé de quelque crainte, mais son geste protège plutôt qu'il ne rebute. Contre la tendance naturelle de montrer, elle est le contrepoids naturel qui maintient l'extériorisation au bord du laisser-aller, la communication au bord de la promiscuité. Si l'on permet une image physique, elle est à la personnalité une sorte de tension superficielle. Voir ou être vu, comme toucher ou être touché, est, dans toutes les religions, un acte sacré, parce qu'il livre une transcendance. La vraie pudeur veille aux portes d'un certain sacré : elle est pour le croyant une vigie devant le « temple du Saint-Esprit », ou bien d'un point de vue plus profane la vestale d'une sorte de poésie du secret et du disponible. « Sens aigu de l'incommunicabilité des âmes » signalé par Dugas chez le timide, elle est le « recul » de la vie personnelle. Prêtresse et non pas concierge, elle n'est pas avare, maussade et cassante, comme la raideur puritaine ; elle ne refuse pas, elle réserve ; il y a dans la souplesse de son geste autant d'accueil que de retrait, et plus qu'un avertissement, l'invitation à une plus haute vénération. Elle se distingue ainsi de ces pruderies orgueilleuses et maladives, compensations outrancières d'une trop vulnérable sensibilité, qui avouent leur fragilité par la rapidité avec laquelle elles s'effondrent de temps à autre, brusquement, comme tous les artifices.

Le secret peut être regardé comme la pudeur de la pensée. Savoir garder un secret est la chose du monde la moins répandue.

Le secret en effet ne subit pas l'éducation sociale qui, pour des raisons partiellement traditionnelles, partiellement utilitaires, protège la pudeur même dans des époques qui ne lui attribuent qu'une valeur médiocre. La langue dit justement que l'on respecte un secret. Celui qui maîtrise un secret ne respecte pas seulement l'intimité de celui qui le lui a confié, il respecte la sienne propre. Nous parlerons plus loin de l'exhibition comme d'une forme très vulgaire en même temps que très primitive de la socialité. Le secret nous pèse parce qu'il doit résister à cette pente commune au nom d'une socialité supérieure, ce qui suppose une certaine densité de vie spirituelle. Il nous pèse aussi parce qu'il nous laisse seuls, rigoureusement seuls, avec une connaissance qui engage ou une expérience brûlante. Peu de gens supportent ce tête-à-tête ; on ne sait jamais ce qu'il pourrait brusquement commander. Habitués à soutenir le secret en nous, par contre, nous le trouvons normal autour de nous. Il avoue, entre nous et les autres, cette distance qui, loin de séparer, crée une sorte de connivence de race, d'entente secrète entre des personnes qui ont conscience de n'avoir pas à leur entière disposition la profondeur infinie de vie qui s'enfonce en chacune d'elles. Ce sentiment ne s'évanouit qu'avec une simplification mortelle de la personnalité : on le voit au mal qui dévore le paranoïaque ; il est celui qui ne peut pas supporter le secret autour de lui, aussi soupçonne-t-il n'importe qui et perpétuellement. Le respect ne s'applique à la rigueur qu'aux secrets qui intéressent la vie personnelle ; mais il crée une habitude d'être qui s'étend à toute forme de secret. Il refoule un certain goût vulgaire de révéler et de raconter, d'être le premier — ou la première — à faire savoir ce que personne ne sait, sorte de viol dont nous sommes gênés parfois d'être involontairement faits complices. Ce sens de l'intimité est le sens du mystère personnel. *Ego sum homo absconditus. Noli me tangere.* Il y a dans la distance spatiale comme un symbole imparfait de la transcendance, et dans le comportement du secret comme une reconnaissance de la distance métaphysique. Certains malades au psychisme appauvri se plaignent de ne pas savoir créer l'intimité dont ils ont soif. Ils n'apportent pas à leurs expériences la dimension profonde qui leur donnerait cette résonance inimitable [1].

Mais il est des secrets sans secret comme il est des pudeurs sans pudeur. Le sens de l'intimité est naturel et souple ; il ne craint ni les audaces de la franchise ni celles de la simplicité. Intolérant à la vulgarité, il prend sans humeur les intrusions

1. Renvoyons ici aux prolongements spirituels et métaphysiques de ce sens du secret chez Kierkergaard, de la signification de la pudeur chez Jaspers et Soloviev.

accidentelles que les bousculades de la vie autorisent à nos barrières les plus solides. Il existe par contre une sorte d'hypersensibilisation maladive de l'intimité. Ce monsieur qui déménage parce qu'il ne se sentait pas à l'aise dans un appartement cambriolé, cette personne qui entre en transes si l'on pénètre dans son cabinet de toilette, cette autre qui ne peut tolérer une main étrangère dans l'arrangement de son bureau, ne sont que des vulnérables qui se défendent spasmodiquement. La cachotterie est une difformité semblable du sens du secret. Certaines gens semblent vivre dans l'angoisse que ne se découvre le montant de leurs affaires, le chiffre de leur fortune, où ils vont, ce qu'ils projettent, ce qu'ils pensent, leurs maladies, etc... Il ne s'agit pas là de cette retenue trop rare qui nous détourne d'accabler l'indifférence d'autrui ou de solliciter sa compassion avec l'étalage complaisant de nos affaires privées. La cachotterie est une défense bien plus active, parfois même industrieuse. Elle ne se complaît pas dans la simplicité, mais dans la faux mystère. Pierre Janet parle à son propos de « terreur de l'intimité [1] ». Être connu, c'est révéler ses points faibles, s'exposer aux exigences d'autrui : inconsciemment on se barricade. Il n'y a pas si longtemps, il était d'usage, dans les appartements bourgeois, de placer le salon à la périphérie du logement, à côté de la porte d'entrée ; certes on pensait ainsi faciliter les allées et venues, mais on signifiait aussi plus ou moins clairement à l'étranger qu'il n'était pas admis dans le réduit sacré. Chez les intériorisés, la cachotterie prend un tour convulsif et absurde : le Dr Ollier cite ce mari cachant à sa femme qu'il prenait désormais une autre rue que celle qu'il avait l'habitude de prendre pour se rendre à son bureau. On pourrait citer des milieux, des villes mêmes, où elle est devenue un trait permanent des mœurs. Le formalisme, la distinction, la circonspection en sont autant de variétés et d'auxiliaires dans les classes aisées. La dissimulation, dans les classes socialement inférioriséés qui s'en font une défense permanente contre l'indiscrétion bien armée des supérieurs, est moins mesquine, et plus sombre. Dans tous les cas, elle mène vers l'inhibition affective et motrice : bourgeois guindé, ouvrier buté, paysan silencieux.

Le besoin de dissimulation n'entre pas dans toutes les formes du mensonge [2]. Avec le développement de la secondarité, il se systématise, soit dans la raideur, quand l'inactivité bloque l'expression (EnAS), soit au service de l'action chez les EAS. L'union de E, qui accroît la sensibilité aux excitations, et de S,

1. *Médications psychologiques*, II, p. 128.

2. Sur celles-ci, voir LE SENNE : *Mensonge et caractère*, Alcan. JANKELEVITCH : *Le mensonge*.

qui multiplie la richesse intérieure, donne à ce mensonge des ES la complication qui le fait apparaître plus sournois, moins spontané et ingénu que le mensonge des EP. La dissimulation peut d'ailleurs jouer tous les jeux. Elle est le plus souvent au service des cachotteries médiocres. Mais on trouvera chez Nietzsche ou chez Kierkegaard une apologie de la dissimulation systématique au service de la plus haute vie spirituelle, dans le dessein de la garantir des contaminations, des mésententes ou du pharisaïsme qui parasite toute expression ouverte.

Les incidences sociales de la dissonance peuvent être plus sérieuses, quand la dissonance ne se borne pas à des conduites de retraite par rapport au milieu mais intervient, comme le signale J. Lefrancq[1], pour « le défaire, le transformer ou le disloquer selon les besoins de ses résistances intérieures ».

Au plus bas degré, elle n'est qu'indifférence à l'entourage, sentiment vague de lui être étranger : c'est la « dissonance intime » (Lefrancq) du taciturne, du distrait, du sauvage, du rêveur ; elle n'outrepasse pas une simple attitude du repli. Mais cette fausse paix est souvent trompeuse. La réaction de mutisme est une des plus anciennes réactions de défense de l'organisme vivant, elle se dessine déjà dans la simulation de la mort chez certains insectes. Un simple silence peut couvrir des effondrements profonds dont la gravité se révèlera un jour. Qu'il suffise d'évoquer ici les ravages sournois de la schizoïdie. Janet[2] insiste sur le caractère social de la démence précoce : c'est nettement de l'homme, plus encore que du réel, que le malade se détourne alors ; laissé seul, il lui arrive de très bien s'adapter à la réalité. Son indifférence à la preuve dans les extravagances qu'il débite est un signe d'asocialité foncière, dans la large mesure où la preuve est un fait social. Il « cherche la solitude pour s'entourer du cocon de soie tissé par sa propre âme » (Strindberg). Vetter[3] a étudié expérimentalement le tempérament « atypique » ou dissident. Réfractaire-né, il va toujours aux options extrêmes, et passe volontiers d'un extrême à son contraire, pourvu qu'il reste dans l'extrême. La conduite atypique semble, plutôt qu'une disposition congénitale, être l'hypercompensation d'une expérience sociale malheureuse : Vetter y trouve quatre fois plus d'enfants uniques que dans la disposition contraire, et une majorité de fortunes médiocres. L'instabilité émotionnelle, l'originalité des associations y sont également liées. On reconnaît là la frontière de l'hyperémotivité et de la schizoïdie. L'un s'enferme dans son

1. Art. cit.

2. *Évolution de la personnalité*, Cours du Collège de France, p. 433 s.

3. Journ. of abnormal and social psychol., 1930-31.

cabinet de travail, l'autre dans un désert. Les aventures prodigieuses de la découverte du globe sont nées plus d'une fois d'un besoin de fuir les hommes dans la fascination d'un rêve intérieur. Les grands amoureux de la nature ou de la poésie des choses sont souvent de cette race. Quand il n'est pas tout à fait insociable, le schizoïde ne fait que reculer un peu la muraille qui le retranche du monde. Il demande à une société très limitée de faire paroi entre lui et le reste de l'univers. Il aime les sectes, les pseudo-communautés, parce qu'elles sont faites à son image, rigides, exclusives, ivres d'abstractions. Ou bien il se livre par mépris des hommes à une sociabilité superficielle et vernie comme celle de la vie mondaine, sans liaison véritable avec l'entourage. « Ma vie n'est au fond nulle part qu'en moi-même, écrit Benjamin Constant dans son *Journal*, j'en livre les dehors à qui veut s'en emparer. J'ai tort, car cela m'enlève du temps et des forces, mais l'intérieur est environné d'une certaine barrière que les autres ne franchissent pas. Ils y font quelquefois pénétrer la douleur, mais jamais ils ne s'en rendent maîtres ». Il déconcerte l'entourage. Qu'y a-t-il derrière ce silence, cette ironie froide, ce visage fermé, rétracté, illisible : souffrance ? indécision ? haine ? mépris ? indifférence ? néant ? On ne sait. Parfois cette raideur devient une plasticité de cire, fréquente chez l'« enfant modèle » schizoïde : ce n'est qu'une autre manière de se dérober à un échange précis.

Au lieu de dresser ce mur défensif, la dissonance peut déclancher des comportements actifs. La fugue est toujours un signe morbide sérieux. La mauvaise humeur aggressive du bourru, de l'amer, du grincheux, met en jeu des réactions compensatoires de l'instinct de puissance. Elles s'esquissent dans les colères obstinées de l'enfant, dans les caprices et la bouderie. Enfin dans les cas les plus violents, l'opposition, sur laquelle nous reviendrons à propos de l'affirmation du moi, se développe en action désorganisatrice du milieu : le type guindé ou glacial fige l'atmosphère dès qu'il arrive dans un cercle, le type grinçant se plaît à la contradiction, met les plus calmes à bout de nerfs, le « pagailleur » jette le désordre en ondes autour de lui. Une écriture illisible et confuse, une parole embrouillée trahissent toujours une disposition qui va de la volonté de n'être pas compris à l'indifférence à être compris.

Le vol est comme une symbolisation limite de l'indiscrétion et de l'impudeur agressives, du moins le vol primitif [1]. Le voleur

1. Il y en a bien d'autres espèces : les vols d'opposition, vengeance dirigée contre une personne de l'entourage ou contre la société en général ; les vols symboliques, qui traduisent un besoin d'évasion et d'aventure ; le

ne perçoit plus cette sorte de présence respectable qui nous arrête au bord de l'intimité physique ou morale d'autrui. Son désir, comme celui du nouveau-né, bondit directement sur les choses qui n'ont plus pour lui de coefficient personnel, et comme celui du nouveau-né, requiert satisfaction sans qu'entrent en jeu les forces d'inhibition : le cas limite est le vol impulsif et immotivé du débile. Le voleur invétéré est aux bords de l'insociabilité rebelle.

L'insociabilité constitutionnelle est toujours un symptôme grave. Encore ne faut-il pas prendre pour constitutionnelle toute forme invétérée d'asocialité. Beaucoup ne remontent qu'à une mauvaise liquidation des complexes enfantins. N'évoquons que pour mémoire, puisqu'il appartient à la clinique, l'isolement glacial du schizophrène à la période de résolution. La vie courante nous présente chez les pervers une asocialité aussi redoutable bien que bâtie sur un schéma d'opposition, non de rupture. Les conduites d'opposition sont un signe d'hypertonie affective. Wallon a décrit la « rétivité figée » de ces sujets insensibles aux encouragements et aux promesses comme aux menaces, effrontés, sournois, avec des éclats de brutalité et de malveillance. Ils sont foncièrement inaptes à composer avec les personnes ou avec les circonstances. Au premier degré leur négativisme ne se manifeste que par le maintien d'une attitude à l'encontre de l'ordre donné ; puis il s'exprime dans la résistance active au changement sollicité. Enfin l'opposition se fait agressive, avec bravade, dérision, insolence. Il semble bien que ce qu'elle repousse dans autrui ce soit la provocation permanente au changement. Certains psychiâtres veulent qu'un comportement de rupture sociale soit à la racine de tous les troubles mentaux. Pour Adler, le névrosé cherche toujours à établir une distance, une zone protectrice entre la société petite ou grande et lui-même. Pour ~~Georges~~ Blondel la conscience morbide se greffe sur une inaptitude à recevoir l'apport social, elle est un affranchissement de ce qu'il nomme par un préjugé de vocabulaire le « psychologique pur », c'est-à-dire le pur substrat individuel, arraché à la socialité et livré à l'anarchie. On pourrait dégager cette dernière conception de ce qu'elle a de systématique, en disant que toute psychose comporte une désocialisation en même temps qu'une aliénation. La conscience isolée est une conscience hagarde qui glisse insensiblement sur le chemin de la folie.

---

vol d'excitation de certains déprimés, qui y cherchent le stimulant d'une existence trop terne ; le vol généreux, pour ensuite « faire le riche » ; les vols de suggestion, d'occasion, de gourmandise, de vanité, etc ..

L'UTILISATION D'AUTRUI

Je puis donner l'apparence d'accepter l'existence d'autrui et cependant réduire cette existence, soit au service de la mienne, soit à quelque manière d'être qui soit une négation pratique des privilèges de l'existence personnelle.

Au moins aussi fréquent que le besoin de fuir le monde est le besoin de fuir dans le monde : « le monde » au sens biblique du mot, c'est autrui dépossédé de sa réalité de prochain et transformé en objet de divertissement. Pour cette jeune mère coquette, son enfant est un colifichet parmi d'autres ; pour ce mari avantageux, sa femme représente une parure flatteuse, un élément de son prestige social ; belle, elle pose sur ses journées, le charme rare et miraculeux qu'apporte à la vie quotidienne la présence d'un luxe fragile. Combien d'hommes, qui passent pour répandus parmi les hommes, les maintiennent-ils, jusques et y compris leurs proches, dans une zone intermédiaire entre l'ignorance et l'indifférence, où ils s'effacent en tant que destins autonomes. La foule bruyante et bigarrée des hommes est une vaste foire où rien n'est plus aisé que de se perdre. Les relations mondaines fournissent à quelques-uns un vaste alibi où ils vont chercher des surprises pour leurs désirs, des complicités à leurs faiblesses, un aliment à leurs commérages, une fièvre d'intrigues semi-vécues, de scandales frôlés, d'impudeurs esquissées, de méchancetés à l'état naissant, agitations qui donnent à un cœur ingrat l'illusion de sentir et à une tête vide l'illusion de penser. Proust remarque que beaucoup de nos amours sont surtout l'amour d'une fuite éperdue ; nées de l'angoisse de notre solitude, ils vivent de l'angoisse plus légère d'un objet charmant qui se dérobe et que l'on poursuit. Le politicien cherche souvent chez les hommes un divertissement collectif du même ordre ; il demande à son public une résonance et des émotions que seul il n'arriverait pas à se donner ; il se grise de la vaste voix des foules et de leur inquiétude capricieuse : il n'est pas sûr qu'il apporte très souvent l'engagement d'une foi vivante et d'une communion vécue à ceux qui marchent coude à coude avec lui.

Il naît donc une excitation très recherchée de l'effervescence que produit autour de nous le mouvement des hommes. Mesure-t-on la part considérable du potin dans les occupations de l'indi-

vidu moyen ? Il crée cette pseudo-communauté du bavardage quotidien décrite par Heidegger, où l'existence des partenaires n'est plus qu'un bavardage en commun et la préoccupatioon de ce bavardage. Nous y perdons le goût et la capacité même de comprendre les autres, en même temps que toute relation profonde avec nous mêmes. Ou bien nous n'y avons d'autrui qu'une curiosité superficielle et inquiète, qui s'oppose à toute pénétration, ou bien notre attention est repliée entre lui et nous, sur le boulevard des modes et des apparences, où elle cherche fébrilement l'opinion qu'il se forme de nous, l'opinion qu'il faut avoir en retour, la hiérarchie convenue des goûts et des couleurs. En autrui, elle ne poursuit pas l'existence, mais l'« intéressant », c'est-à-dire le pittoresque. D'aucuns prennent cette mort en commun pour une vie de société, cette chute pour un épanouissement, ce tourbillon de relations toujours nouvelles et toujours plus nombreuses pour une disposition ouverte du cœur. Les déprimés se plaisent singulièrement à cette fièvre ; ïls sont les premiers à s'épuiser en distractions mondaines ou en aventures sociales. Ils se prennent à leur jeu : ils vibrent, ils s'enflamment, ils confondent l'ébranlement de leur humeur avec le zèle communautaire. Le sérieux mensonger qu'ils mettent à faire oublier leur vide est ce qui rend tant de politiciens odieux aux esprits lucides. C'est leur illusion vertueuse qui donne parfois aux gens d'œuvres un visage si irritant au regard du dévouement vrai. Une de ses névrosées déclarait un jour à Janet : « Je n'ai de refuge que dans la philanthropie, c'est le refuge des imbéciles et c'est là qu'on en rencontre le plus. C'est par incapacité de faire autre chose que je me dévoue ; mais il faut reconnaître que c'est quelquefois pour moi un bon remède [1] ». Cette malade avait de la clairvoyance pour beaucoup.

Ces terrains vagues que la société étend aux portes de notre activité sont au surplus d'excellents dépotoirs pour une conscience qui tend à rester tranquille et satisfaite. Nous avons déjà parlé du mécanisme semi-magique de la *projection*. Nous nous pensons habituellement comme des sacs bien fermés de désirs et de volontés, tout ce qui est dehors étant vraiment étranger à nous-mêmes. Or notre psychisme est plutôt semblable à un gaz qui se diffuse, hors de son récipient, dans l'atmosphère ambiante. Si bien que souvent nous croyons aller à autrui quand nous allons à la rencontre de nous-mêmes. C'est un ancien lieu commun des spirituels et des moralistes. La psychologie moderne en découvre des illustrations imprévues. C'est ainsi que le goût de faire des cadeaux ne témoigne pas toujours de la générosité du donneur : dans le « cadeau narcissique », reconnaissable à

1. *Médications psychologiques*, III, p. 189.

ce qu'il est dirigé par ses goûts plutôt que par ceux du gratifié, c'est à lui-même en fait qu'il fait cadeau[1]. Ainsi en est-il souvent de la pitié et des sentiments apparemment communautaires, foncièrement égocentriques qu'ils nous arrive d'accorder à notre famille, à notre parti, à notre patrie. Mais nous projetons surtout sur autrui ce dont nous ne voulons pas reconnaître l'existence chez nous, nos complexes inconscients, et spécialement nos reproches intérieurs, légitimes ou non, nos fautes inavouées. Ces projections, notons-le bien, sont inconscientes. Tout cela se passe dans l'inconscient et dans l'impersonnel. Chaque homme qui dresse devant moi la question de son regard m'appelle à la responsabilité morale, soit qu'il me sollicite à une conversion spirituelle par l'attrait de sa présence, soit que par sa dégradation, il se porte comme un reproche vivant contre l'insuffisance de mon propre rayonnement. Le *tu* est réservé, en anglais, au dialogue de l'homme et de son Juge. La conscience morale affronte de face ce jugement fraternel, non pas celui toujours faussé, et illégitime, que les hommes *portent* les uns *sur* les autres, mais celui que les hommes *sont* les uns *pour* les autres. La bonne conscience, au contraire, fuit ce face-à-face et dissipe avec empressement le reproche dans l'impersonnalité du groupe. Elle procède comme ce régime économique dont on a dit qu'il unit la collectivisation des pertes à l'individualisation des profits. Encore ce partage au sein d'une collectivité dans laquelle on se compte, tout en se retranchant de ses faiblesses, est-il pour la bonne conscience une assurance incomplète. Elle n'est tout à fait tranquille que lorsqu'elle s'est dégagée entièrement de tout contact avec la faute : aussi préfère-t-elle la rejeter sur une collectivité étrangère : nation, classe, race, groupe ennemi. Elle réussit ainsi à détourner à la fois l'attention d'autrui et son propre remords. On a décrit, et c'est une des parties les plus valables de l'œuvre de Marx, une « aliénation » économique où la personne du travailleur est comme vidée de sa réalité et assimilée à une marchandise, chose parmi les choses. Elle existe. Mais l'aliénation morale que nous venons de décrire est plus fondamentale encore, et souvent l'aliénation économique s'y rattache par quelque côté.

Un lien mauvais nous relie à autrui à travers tout ce réseau de projections, inconscientes. Nous ne les voyons pas comme des projections, et nous leur gardons l'hostilité que nous nourrissons pour ce qu'elles ont vidé de nous. Ce sont elles

1. On note même parfois une tendance du donneur à faire des cadeaux spécialement à des gens qu'il n'aime pas, p. ex. à la femme qu'il est en train de tromper : rite d'apaisement de sa propre conscience. De la même famille sont ces donneurs de cadeaux qui « tombent toujours à côté », justement parce que ce n'est jamais l'autre qu'ils visent.

qui reviennent sur le paranoïaque persécuté sous forme d'hostilité omniprésente. Ce sont elles, à un degré plus léger, qui amènent les sujets portés à l'autoaccusation à voir dans les interventions d'autrui des reproches qui n'y sont pas. Ce sont elles qui colorent le monde des refoulés aux couleurs de leur refoulement : le prude voit partout le mal. Cette tendance à uniformiser le monde environnant sur l'image de ce que nous sommes consciemment ou inconsciemment est d'autant plus forte que l'égocentrisme est plus affirmé. Elle explique aussi la tendance, aussi générale que l'égocentrisme, et proportionnelle à sa force, à la dépréciation d'autrui. Ces embarras de la libido et ces reproches vivants que nous avons expulsés dans l'ambiance, nous n'en sommes moralement délivrés que si nous les dévalorisons[1]. L'infériorisé projette son infériorité et croit son milieu méprisable. Le méfiant se croit entouré de mauvaises intentions. Le désir de remettre sur le droit chemin, de sauver, ou le goût de punir germent souvent sur ce pharisaïsme inconscient. On peut refuser de sauver, et n'en être pas moins victime de la même aberration systématique, qu'un personnage du théâtre contemporain porte à sa limite quand il proclame que « l'enfer, c'est les autres ».

A côté de l'usage d'autrui comme divertissement et alibi, son utilisation comme miroir et réflecteur d'un moi incertain de lui-même est plus répandu. Elle obéit à un certain nombre de besoins élémentaires dont l'ensemble forme ce que l'on peut appeler la socialité passive. La conscience saine est une force expansive qui, d'un seul élan, nous fait déboucher sur autrui comme elle nous fait déboucher sur l'objet. Mais elle comporte, en vue de la réflexion, une tendance au retour sur soi, orienté en sens contraire à cet élan d'extériorisation. Que la vitalité soit normale, et le retour réflexif s'intègrera organiquement à l'action; les *états* réflexifs ne s'arrogeant jamais une souveraineté usurpée sur les conduites intentionnelles. Que la vitalité s'abaisse par contre et, comme l'a montré Klages[2], la faculté d'extériorisation va comme se replier et s'arrêter sur soi, pour se dégrader en besoin de représentation ; l'intervention ou l'engagement fait la place au goût du spectacle. Le spectateur le plus proche et le plus docile que trouve le moi n'est autre que lui-même. Aussi peut-on considérer le narcissisme comme un raté plus que comme un refus de socialité, une sorte de raté au départ même de l'élan. Si l'impuissance vitale laisse l'élan expressif cheminer un peu plus

1. JUNG : *L'homme à la découverte de son âme*, Genève, 1944.
2. *Principes de caractérologie*, p. 142 s.

loin, le spectacle prendra au dehors ses spectateurs. Mais l'intention principale de la conduite restera spéculaire et égocentrique. Nous n'aurons encore affaire qu'à un narcissisme compliqué de détour par autrui.

Le besoin de confidence ou besoin d'être connu est à la source de la plus élémentaire de ces formes égocentriques de la socialité. Nous avons évoqué déjà le poids du secret. Il y a, dans notre vie la plus instinctive une sorte d'intolérance au secret. Toute la psychogénèse, selon Freud, pourrait s'intituler : du secret absolu comme facteur des troubles psychiques, le secret absolu étant ce qui se fait secret même par rapport à notre conscience personnelle. Le défoulement thérapeutique brise le noyau du complexe qu'il secrète autour de lui et remet en circuit le secret enseveli. Au début des *Deux Sources*, Bergson a analysé l'impulsion du criminel à faire connaître son crime. Tous nos états intimes connaissent cette impatience. Elle est grande chez les psychasthéniques, qui appellent une force où appuyer leur faiblesse ; chez les consonants, elle a son origine dans un besoin d'expression plus que dans un besoin de secours. Elle se résout dans le récit, que nous construisons à peine l'expérience a-t-elle été vécue et que nous débitons déjà tout bas à des personnages imaginaires avant de pouvoir le confier à des oreilles attentives. Elle est particulièrement forte quand l'expérience vécue engage des jugements de valeur : la mauvaise conscience aspire à l'aveu et au pardon, la conscience inquiète à la confrontation et au dialogue. Janet dit de la confession qu'elle « semble avoir été inventée par un aliéniste de génie qui voulait traiter des obsédés ». Elle est plus que cela pour le croyant, mais elle est déjà cela pour le psychologue. Là où elle n'est pas d'institution religieuse, on la voit renaître sous de multiples formes, tantôt comme l'instinct d'exhibition le plus vulgaire, tantôt comme la marque de la plus haute et de la plus rare confiance.

Le besoin d'être vu ou de paraître, le « être en public » comme disent les allemands, s'annonce déjà dans le règne animal (le paon qui, regardé, fait la roue). Il se manifeste très tôt chez l'enfant, au cours de la deuxième année. L'exhibitionisme de ces adultes qui recherchent la publicité et la confiance à tout prix, qui ne se complaisent qu'en avant-scène et à découvert, est la cristallisation infantile d'une phase insuffisamment sublimée de l'instinct. Montrer est, en même temps que raconter, un geste élémentaire de la conduite sociale ; montrer, c'est provoquer l'attention d'autrui en vue de la collaboration ou de l'échange. Mais, comme toute étape du développement psychique, l'ostentation peut s'arrêter sur elle-même ; elle devient alors un subs-

titut de la communication, comme la parole devient parfois un substitut de l'action. Parade devant l'action, elle peut même se transformer en une parade contre l'action ; on la trouve généralement liée à l'inactivité et aux débilités vitales : le goût de l'effet l'emporte sur le sens spirituel chez des êtres falots toujours à la poursuite d'un piment pour leur sens incertain ou blasé ; le sens de la propriété devient ostentatoire quand s'est épuisé le goût de la conquérir ; et l'insolence sexuelle trahit souvent, comme l'inflation érotique, une déchéance de l'instinct. Le besoin de se montrer est généralement solidaire du besoin de voir[1]. Baudouin les unit dans un « complexe spectaculaire », qui noue des liaisons avec toutes les régions de l'affectivité : besoin d'être aimé, apprécié, de dominer, etc... Il peut se sublimer dans certains goûts professionnels(danse, théâtre, parole publique). Il est sans doute une constante de toute attitude artistique : chez tous les poètes et tous les artistes, notait Jules de Gaultier, il existe une tendance à faire de leurs émotions des spectacles, ce qui les dispense de les satisfaire directement.

Ce goût de la considération d'autrui, dans l'enquête d'Heymans, se révèle maximum chez les EP, colériques et nerveux. La fragilité affective de ce groupe le livre à une faiblesse chronique inconsciente chez les premiers, hyperconsciente chez les seconds, qui appelle avec avidité une sorte de confirmation, par le jugement social, d'une personnalité insuffisamment assurée de sa propre continuité. La vantardise est maxima chez les EnAP, suivis des EAP. Ils occupent aussi les deux premiers rangs, pour la démonstrativité : mais cette fois l'ordre est inverse la démonstrativité exigeant plus d'activité que de vantardise. Les plus indifférents à l'attention d'autrui sont, au contraire, les nEnAS suivis des flegmatiques (nEAS), lesquels sont en même temps les derniers pour la vanité : la conscience somnolente des premiers se satisfait dans son engourdissement sans visées, la conscience objective des seconds ignore la présence d'autrui comme telle.

La conscience préoccupée d'autrui est une conscience raidie. L'affectation en chasse le naturel, cette qualité du geste qui ne se regarde pas non plus qu'il ne regarde le regard que l'on jette sur lui. Le ton est forcé, le style appuyé, un rien de pose dans le cours du rythme vital le livre au maniérisme. Il vient un moment où l'attention d'autrui n'est plus seulement désirée, elle est sollicitée ; toute la conduite prend un tour accrocheur, tour à tour hautaine, complimenteuse, obséquieuse. La vanité, dont on reconnaît ici les traits, avoue son creux comme la fioriture

1. Sur cette liaison de *voir* et d'*être vu*, cf. FREUD : *Triebe und Triebschicksale*, p. 266.

arbitraire dans un édifice. Elle n'est pas, comme l'orgueil, l'entraînement d'une puissance, elle est l'enflure d'une impuissance : ses succès ne sont pas un abus de pouvoir, mais une légère escroquerie psychologique.

Le désir d'être vu développe à la périphérie de nous-mêmes une société trompeuse de personnages imprécis : l'un reflète une velléité, l'autre un enfantillage, celui-là une prétention ou un regret ; aucun n'est ce que nous sommes, mais chacun porte mission de nous représenter, auprès d'un groupe social particulier, tel que nous voudrions être considérés par lui. Fabriqués sur nous avec un peu de nous-mêmes de manière à n'être pas trop invraisemblables, — et déjà autorisés par notre seul désir de les voir se former, — ils ont emprunté cependant la plupart de leurs couleurs au goût du jour qu'ils ont charge de flatter, ils varient avec ses modes. C'est cette incidence sociale qui visait Rousseau dans une intuition que son emportement naturel l'amena à généraliser jusqu'au système. Quand il accuse la « société corruptrice », il s'attaque, en effet, à l'opinion et au préjugé qu'il accuse de dévier l'amour de soi, normal et sain, en amour-propre, et de nous détourner ainsi des leçons de l'expérience et de l'échec. Un peu de rigueur psychologique l'eût gardé de transformer en sottise une observation de bon sens.

Cette disposition s'exaspère dans la constitution mythomaniaque et dans les manifestations de l'hystérie. A leur racine commune se trouve le besoin de paraître plus qu'on n'est. Plus exactement, le besoin primitif de représentation prend une forme frénétique solidaire d'un affaissement de la vitalité et de l'instinct. La personnalité hystérique ne vit plus pour s'exprimer, mais pour impressionner. Mimer devient l'intérêt dominant du mythomane. « La personnalité hystérique est pour ainsi dire un fruit qui a perdu son amande, et dont il ne reste plus que des écorces mobiles. Un spectacle en entraîne un autre. Et comme elle ne trouve rien en elle-même, elle cherche tout au dehors » (Dupré). Aussi évoque-t-elle moins un acteur, dit Klages, qu'un porteur de masque chez lequel le masque serait devenu chair, ou plutôt derrière les masques duquel se trouverait non pas un être vivant, mais un engrenage prêt à suivre les injonctions du masque : c'est un automate simulant la vie. Tout ce qui éclate extérieurement l'attire, quelle que soit la qualité du spectacle : scandales, potins, clinquant, sensations fortes, personnages célèbres, opinions excentriques. Pour être certaine de son importance, elle doit sans cesse jouer un rôle, afin de se faire croire à elle-même et de faire croire autour d'elle qu'elle vit d'une vie psychique intense. Elle souffre dès qu'elle cesse d'être remarquée, parce qu'aussitôt la saisit le vertige de son vide. Aussi est-elle

démesurément jalouse de tout ce qui limite son influence ou seulement le champ de ses ébats : que l'on pense au caractère aigu de certaines rivalités d'artistes. Elle n'hésite pas à se créer des souffrances réelles si ces souffrances sont publicitaires : à peine arrivé dans son refuge provincial, il faut que Rubempré éclabousse la ville avec les siennes. Elle se dupe elle-même au point que pour son entourage comme à ses propres yeux il devient impossible de démêler, dans son comportement, l'authentique de l'inauthentique. Le jugement d'existence est frappé chez elle à la racine. Elle n'est plus qu' « une scène où s'agitent les impressions sophistiques et théâtrales ». Elles y paradent d'autant plus librement que le metteur en scène a disparu. Il n'y a pas très loin de cette polyvalence à l'état de certains névropathes qui vont jusqu'à mimer complètement leurs personnages, comme celui-là qui, en état somnambulique, devenait tour à tour une vieille femme, un évêque, et un vieux troupier fatigué.

Mozart demandait à chaque instant à tout venant : « M'aimez-vous bien ? » et une réponse dubitative le plongeait dans une grande tristesse. Le besoin d'être aimé ou le besoin de plaire est, comme celui d'être vu, un signe de faiblesse psychique, quand il se présente sous une forme obsessionnelle fortement égocentrique. Il est moins immédiatement impératif, à plus longue résonance que le besoin d'ostentation : aussi se trouve-t-il chez les S plutôt que chez les P, contrairement à ce dernier. Il est fréquent chez les déprimés. Ils semblent douter d'être, l'affection d'un autre être les assure qu'ils ne sont point de pseudo-vivants, d'autant que leur émotivité très primitive les a d'abord persuadés qu'être, c'est vivre affectivement. « J'ai besoin que l'on ait besoin de moi, dit l'un d'entre eux à Janet... Je veux voir que je produis de l'effet sur quelqu'un, que mon arrivée produit un effet vivifiant, apporte la joie et la douceur[1] ». Ils se donnent un mal inouï à ne faire de peine à personne. Ils ont une hantise de la dureté, qu'ils reprochent à toutes les vertus viriles : franc-parler, lucidité de l'esprit et du cœur, fermeté de la conduite. Dans certains cas extrêmes, cette obsession devient une véritable « manie d'être aimé », dont l'hypothèse freudienne d'une insatisfaction génitale ne suffit pas à rendre compte : peut-être cette obsession module-t-elle une irritation sexuelle sourde, mais sa dominante est de passivité sociale. Elle développe une soumission utilitaire très différente de la soumission par intimidation que nous rencontrerons plus loin. Dans des cas de ce genre, écrit Janet, la recherche de l'amour rentre dans la classe des impulsions à la recherche du repos

1. *Médications Psychologiques*, III, 178 et 190.

et du moindre effort : « En somme, quand ils cherchent quelqu'un qui les aime, ils veulent tous la même chose, c'est-à-dire une personne qui les défende, les aide, les flatte, les remonte perpétuellement : ce qu'ils veulent, c'est un esclavage intelligent capable de faire pour eux avec habileté tous les actes demandant de la tension qu'ils sont incapables de faire [1] ». Certains demeurent malades pour la seule jouissance d'être entourés et dupent, avec eux mêmes et leur entourage, jusqu'à leur maladie qu'ils persuadent de traîner en longueur, pour que se prolonge cette bienheureuse situation. « Être poitrinaire, écrit celle-ci, que ce serait charmant ! On donne aux poitrinaires tout ce qu'ils veulent, on les gâte, on n'exige rien d'eux avec des airs méchants. Je voudrais tant être aimée ainsi, et surtout qu'on me le dise tout le temps, qu'on me le fasse sentir, qu'on me force à croire que c'est bien vrai ».

Ce « besoin de tendresse » est toujours accaparant et jaloux : partager une affection, c'est admettre de partager l'attention. Il n'est pas d'amitiés plus ombrageuses que ces amitiés avides, pas d'affections plus orageuses que ces affections parasites et dominatrices : « Je veux qu'on me garde la première place, la seule place, je veux qu'on me sacrifie une autre chose... Je boude le Bon Dieu, parce qu'il est à tout le monde [2] ». Comme l'enfant (il s'agit encore d'une fixation infantile) jalouse quiconque approche sa mère, cette contrefaçon d'amour, à l'inverse de l'amour, déteste voir se multiplier son image : « Je ne peux souffrir, écrit le sujet que nous citions il y a un instant, de voir l'amour épanoui, je deviens belle-mère devant les insectes et les fleurs qui s'embrassent ». Par ce biais, la passivité peut enfanter la tyrannie. Par un renversement analogue, l'égocentrisme foncier de ces cœurs tendres devient parfois besoin et même manie de dévouement : ils aiment faire des cadeaux, rendre des services, aider, cajoler, relever. Mais ces dévouements sont aussi impatients de se faire reconnaître, sinon remercier, aussi accaparants sinon exigeants que le don de leur cœur. Ils sont souvent bizarres dans le choix même de leur objet, comme chez ces névrosés qui se font une spécialité de relever les anges déchus. Il est difficile de toujours doser ici la part du gauchissement affectif et la part de générosité authentique qui est appelée par induction, dans des personnalités qui moins que d'autres se présentent tout d'une pièce. Mais les cas les meilleurs mêlent toujours, aux sentiments sincères, la double recherche d'une confirmation de soi

1. *Médications psychologiques*, III, p. 180. « Dans ce besoin de sympathie universelle, avoue l'un d'eux, il y a tout simplement la peur d'avoir à se battre. N'est-ce pas horrible de sentir qu'on est en concurrence avec quelqu'un ? »

2. *Ibid.*, II, p. 152.

dans les égards et les flatteries, et d'une excitation sentimentale. Il s'y introduit souvent aussi quelque exhibitionnisme affectif : certains auteurs nomment l'hystérie l'éleorexie (Ελεος ὀρεγομαι désirer l'attendrissement) : le désir d'attendrissement s'y détache sur un fond d'aridité, par sautes passagères. La sensiblerie est souvent un indice péjoratif : les plus dures des mégères sont volontiers atteintes de la « manie des chats », et l'on voit périodiquement les journalistes s'étonner de la sollicitude dont le criminel du jour entourait jusqu'alors son canari bien-aimé.

Du même vaste groupe relève encore le besoin d'être approuvé. Comme les deux autres, il trahit la faiblesse et la passivité, dès qu'il prend une tournure obsessionnelle : « Si j'ai besoin de compliments, c'est que les compliments seuls réussissent à me rendre comme tout le monde, tandis que tout ce qui m'aplatit est mauvais et me fait retomber dans mon humeur maladive... »[1]. Le « mot gentil » a sur ces sujets un effet magique ; inversement, la moindre critique les démolit. L'horreur d'avoir des ennemis et le besoin d'acquérir de la sympathie à tout prix est poussé parfois jusqu'au ridicule léger : telle cette femme qui, montant en chemin de fer, jouait de n'importe quelle simulation jusqu'à ce qu'elle eût « conquis le compartiment ». Des circonstances extérieures peuvent accentuer ce besoin. Bien des vies qui n'ont pas connu une stabilisation normale sont ainsi toujours suspendues sur l'angoisse d'être inutiles ou solitaires. Elles ont un besoin perpétuel d'être assurées de leur contact avec le circuit général des vies fécondes. Mais un tempérament de fond est plus souvent en cause. Il y a des gens qui sont insupportables dès qu'on les approuve, tant ils détestent l'injure qu'on leur fait de croire les comprendre. Il y en a d'autres qui tombent en vertige dès que surgit auprès d'eux la moindre dissonance, et que paralyse la plus légère défiance. Ces derniers sont ou bien des faibles que le moindre effort d'adaptation épuise, ou des primaires consonants, spécialement des EAP. Pour plaire, ils sont prêts à altérer la vérité aussi souplement qu'il le faut : leur mensonge, remarque M. Le Senne, est à mi-chemin entre l'altération affective des EnAP, qui est une altération artiste, ayant sa fin en elle-même, et la duplicité à froid des diplomates. Le type courant en est offert par le mensonge oratoire qui, sans positivement briser les reins à la vérité, accentue ce qui doit plaire à l'auditeur, atténue ce qui ne doit pas lui plaire et ne sait plus bien lui-même où sont les limites du vrai. Il est un type d'orateur et de politicien que Gambetta représente à merveille et que les partis ont reproduit depuis en de nombreux exemplaires ; ils ne vivent

1. Un sujet, dans JANET : *Médications psychologiques*, III, p. 180.

que de compromis, non par lâcheté franche ou par esprit de synthèse : seulement, ils ne savent refuser à leur partenaire cette accommodation de la vérité qui assure une séduction immédiate. Le mensonge de flirt, le mensonge de salon jouent sur le même incertain registre, et aussi un certain mensonge artiste, né du plaisir de séduire, qui ne résiste ni à une jolie femme ni à une jolie phrase.

Dans les formes lourdes du même genre, nous trouvons le personnage « collant » dont l'épileptoïde nous fournit le type. Conscient de son vide intérieur, mis dans un état d'infériorité diffuse par l'attente vaguement anxieuse de la décharge nerveuse, il s'accroche comme un malheureux à la consécration que peut lui apporter autrui. A la fois désireux d'attirer son intérêt et maladroit à se manifester par suite du bloquage propulsif que nous avons déjà décrit, il se dépense en protestations continues de franchise, en formules de politesse poussées jusqu'à l'obséquiosité, en serments, alternés avec une sorte d'effacement humble qui semble manifester une crainte des maladresses de son insistance. Une certaine manière d'accrocher l'interlocuteur par l'épaule et de le retenir par le bouton de sa veste révèle des douteurs avides de l'approbation que leur geste sollicite spasmodiquement.

Ces conduites infirmes ne se rencontrent pas seulement chez de semi-névrosés. Elles sont mêlées en doses diverses aux échanges les plus libres. C'est de ces mélanges impurs que se sont autorisés certains moralistes, de La Rochefoucauld à Nietzsche et quelques prophètes sommaires de la dureté, pour réduire toute manifestation de l'amour, de la pitié ou de la générosité à une sorte de passivité « femelle » et d'égocentrisme dissimulé. On voit comment la psychologie peut fournir aux moralistes des éléments de discernement.

Dans toutes les attitudes que nous venons de considérer, autrui n'est encore saisi qu'à titre instrumental. Les services mêmes qu'on lui demande reconnaissent en lui toujours un foyer de ressources affectives ; méconnu dans sa dignité, il ne l'est pas dans son humanité émouvante. Il existe par contre une instrumentalisation qui, de moyen, en fait un pur objet. Les EP, trop exclusivement sensibles aux intérêts pratiques, ont une tendance à n'accepter des existences qui les entourent que ce qui peut être le sujet de leurs affaires : l'acheteur, le vendeur, le producteur. Les nES, intelligences abstraites et froides, risquent d'oublier complètement la présence d'autrui dans leurs univers d'ordonnances et de calculs. Ils passent inaffectés à côté des drames les plus criants, et donnent à la politique ces tyrans froids, à la guerre ces fournisseurs cyniques, à l'intelligence

ces clercs insensibles, aux religions ces inquisiteurs fanatiques qui, sous les nécessités collectives, techniques ou dogmatiques, ignorent inexorablement l'appel des destins individuels. Les nEP, pareillement protégés contre la sympathie humaine, n'immolent pas leurs victimes, comme les précédents, à quelque vue de longue portée, mais à un échiquier d'intrigues au jour le jour dont la ruse et la duplicité poussent les pions. Même les ES, si sensibles aux résonances du sentiment, peuvent faire du bonheur et du malheur d'autrui, comme des aventures de leur propre cœur, un pur objet de leur gourmandise affective. Jacques Rivière a quelques pages excellentes sur cette matérialisation, par l'écrivain avide, des objets qu'il s'annexe. Une très forte activité tend toujours à considérer autrui comme un simple matériel d'action. Les AS sont des ingénieurs ou des administrateurs que l'on rencontre souvent dans les formes purement bureaucratisées de l'altruisme. Les EA sont tentés de soumettre les ressorts humains au service de leurs passions dévorantes ; les EAP donnent le change avec la cordialité qu'ils distribuent à tous vents : leur égoïsme bon garçon est un aveu d'indifférence, il exprime son mépris par l'inflation même de ses sourires ; les EAS, de leur côté, aiment entraîner de grandes masses humaines à la remorque de leurs ambitions, aux risques des vagues individualités qui les composent, « Cela ne m'intéresse pas », disait ce théologien du mystère de l'Église à un philosophe contemporain qui, au bord de la foi, venait lui exposer l'itinéraire de son inquiétude. La parole a de la grandeur. D'un geste, devant les complications introspectives, elle dresse la permanence séculaire d'une Église, le dépouillement de la Foi, l'universalité de la religion. On ne saurait garantir qu'il ne s'y mêlait pas quelque peu de l'indifférence des doctrinaires aux cheminements des destins personnels. Ces cheminements cependant, quand ils ne sont pas sophistiqués, ont aussi leur valeur, plus essentielle que le cheminement de la pensée, car ils révèlent plus que lui le rôle divin de la durée et des détours dans le développement d'une personne. Quand le commerçant, l'ingénieur, le prêtre, l'homme d'État ne posent que des problèmes ou ne se passionnent qu'à des causes sans jamais porter un commencement d'attention aux mystères individuels que ces problèmes mettent en jeu le processus mortel de l'objectivation est amorcé. Peu d'hommes d'action ou de société y échappent tout à fait. On en rencontre souvent qui déploient autour d'eux une activité débordante et dévouée et qui trahissent l'atteinte du mal à un détail, par exemple au mépris où ils tiennent le roman. Beaucoup d'intellectuels seraient incapables de perdre une idée pour sauver un homme. Il faut débusquer le mal dans ces légers symptômes si l'on ne veut pas s'apercevoir trop tard de la mort qu'il insinue

sournoisement là où la vie semble le plus animée. L'homme le plus sociable peut être, par le caractère même de sa sociabilité, le plus insensible : témoin ce courtisan dont nous parle Taine et qui, revenant de Versailles, y avait trouvé si rarement un sentiment vrai qu'il s'arrêtait dans la rue à regarder un chien ronger un os.

LA PRÉSENCE D'AUTRUI

Les conduites de fuite devant autrui et celles qui lui refusent explicitement ses privilèges d'autonomie se sont révélées à nous sous des formes très élémentaires. La présence d'autrui nous saisit, elle aussi, par des effets très simples avant de se compliquer de toutes les superstructures de la socialité.

Un des plus curieux phénomènes, et le plus primitif peut-être, de l'interpsychologie, est la sensibilité que nous manifestons au simple regard d'autrui. Elle est déjà très nette chez le nouveau-né, qui se livre sous son action à des accès de joie motrice[1]. Le plus souvent, un regard appuyé intimide et inhibe. Sur l'idiot, il provoque des colères spasmodiques[2]. Le timide, sous son effet, perd toute contenance motrice et psychique. L'asthénique, même léger, y est hypersensible : il est des gens qui trouvent beaucoup plus fatigant d'écouter un récit avec d'autres que de l'écouter seuls, ou même simplement sont gênés de lire en la présence d'autrui. Bien peu, parmi les plus assurés, échappent à cette action : entrez donc en retard dans une assemblée silencieuse, dont tous les regards pivotent vers vous ; voyez ce sourire plaqué qui s'accroche à ce visage dès que vous vous tournez vers lui, cette jeune fille qui rougit sitôt qu'elle se sent fixée des yeux. Pour certains, le regard dans le dos est spécialement insupportable : ils ne savent travailler avec quelqu'un debout derrière eux, indépendamment de la confiance et de la sympathie qu'ils lui portent. Nous surprenons là un désarroi très primitif devant les premières sollicitations du fait social. Qui entre dans mon champ d'action est à la fois une promesse et une menace : l'instinct réagit d'abord à la menace. Ses réactions spontanées

1. Cf. WALLON : *Les origines du caractère chez l'enfant.*
2. L'arrivée d'autrui provoque des agitations fréquentes chez l'aliéné. Il ne reprend contact qu'après un temps de repos.

sont légères et bientôt réprimées. Le paranoïaque, au contraire, présente une véritable hallucination de la gêne sociale : il sent toujours contre lui quelqu'un prêt à l'épier, à violer ses pensées, à compromettre ses projets. Le schizophrène, pareillement, croit que tout l'univers connaît ses pensées ; aux questions qu'on lui pose, il répond invariablement : « Vous le savez déjà. Pourquoi me le demandez-vous ? » De ce point de vue il y a, comme dit Janet, des voisins coûteux, dont la seule présence déprime (ce qui explique certaines antipathies irraisonnées) parce qu'ils demandent à un sujet affaibli, par leur rythme vital, leur puissance, leur complication, leurs exigences, une adaptation trop lourde pour les forces dont ceux-ci disposent. Et il est, au contraire, des voisinages économiques [1].

On appelle le timide un « malade du secret » : on le dirait tout aussi bien un malade de la présence d'autrui. En d'autres termes, on peut y voir un hyperconscient de l'« être vu » ; il ressent comme une exhibition indécente la simple mise en présence d'autrui. Il redoute le jugement dont cette seule présence le menace, il a peur de blesser et d'être blessé, de rebuter et d'être rebuté. Le premier effet de la conscience est toujours de désorganiser un ordre établi, pour promouvoir un ordre créateur, c'est même pourquoi certains voudraient de si grand cœur que nous fussions collectivement stupides. Le premier contact social ne déconcerte que la conscience satisfaite. *Self consciousness*, disent les Anglais pour désigner la timidité. Le mot désigne bien cette brusque et hypertrophique conscience de la faiblesse et de l'isolement du moi dans le vaste univers ; une hyperconscience, mais l'hyperconscience d'une fragilité qui réagit par le désarroi psychique et moteur. Cette enflure maladive de la conscience peut poursuivre le timide jusque dans la solitude : certains grands timides sont incapables de faire une action dès qu'ils sont seuls [2]. La timidité est presque normale dans l'adolescence : on étonnerait peut-être certains jeunes garçons trop sûrs d'eux-mêmes en leur révélant que leur assurance excessive, loin d'être à leur avantage, est la marque d'un retard infantile. On guérit de la timidité en guérissant de l'adolescence, plus ou moins tôt, plus ou moins tard [3] ; certains ne guérissent jamais

1. L'analyse de SARTRE (*L'Être et le Néant*, 311 s.) sur le regard d'autrui, prolonge, on le voit, de nombreuses recherches psychologiques. La susceptibilité exclusive qu'elle manifeste à l'emprise du regard d'autrui, et qui va jusqu'à réduire toute communication à cette emprise semble relever d'une critique psychanalytique non moins que philosophique.

2. JANET : *Médications psychologiques*, III, p. 239.

3. Les éducateurs conseillent, contre l'intimidation, une accoutumance précise et progressive : parler avec assurance à cette vendeuse ; aller présenter cette réclamation à un guichet public ; entrer avec fermeté dans ce salon ; marcher droit et le regard appuyé vers le supérieur.

ni de l'une ni de l'autre. La timidité doit-elle tout à fait disparaître ? Si la conscience personnelle est inséparable d'une certaine modestie devant le mystère toujours renouvelé des hommes et du monde, il faudrait peut-être écrire un éloge de la timidité, ou du moins de ce minimum d'incertitude intime qui, vu par transparence, donne une profondeur à la conduite la plus stable.

Ces effets d'inhibition une fois surmontés, la présence d'autrui peut devenir un stimulant de la conscience et de l'action. Elle agit alors par excitation, entraînement ou émulation.

Tous les asthéniques témoigneront qu'il est des personnes dont la seule présence les réconforte, sans qu'elles aient même à prononcer une parole. Ce sont parfois des forts dont l'équilibre à leurs côtés les débarrasse de tout sentiment d'insécurité, parfois aussi des faibles de leur espèce, qu'ils trouvent plus à niveau de leurs moyens, qui leur apportent une compréhension plus directe. Les actes dont ils sont incapables sans eux leur paraissent, à côté d'eux, d'une facilité étrange. Ce soutien venu de la présence d'autrui, déborde très largement le cas des déprimés. Il est parfois, comme chez eux, sélectif : « Avec lui j'irai au bout du monde ». Certains, par contre, s'ils ont besoin, pour travailler, de la présence d'autrui, se satisfont de n'importe quelle présence : ils s'engourdissent seuls devant leur table ou devant leur outil, il leur faut, pour s'animer, la rumeur multiple d'un café, de la rue ou d'un vaste atelier. Le choix d'un genre de vie et d'un métier doit tenir compte de ce trait.

L'entraînement agit par une sorte de contagion du rythme : on a expérimenté que le seul renvoi de tout ouvrier qui, travaillant aux pièces, se contente de gagner le minimum, fait monter automatiquement la production d'une usine (Dill Scott).

L'émulation est un fait normal qu'il est dangereux de trop encourager, mais utopique de vouloir éliminer. Ses effets ne sont pas à sens unique : le faible y gagne, le fort y recule. De l'enquête de Moede sur le travail en groupe[1], il résulte que les meilleurs y voient leur rendement baisser de 42 %, les plus faibles le leur augmenter de 80 %, ce qui se traduit dans l'ensemble par un relèvement. Mais si la quantité augmente, la qualité baisse. L'effort qualitatif est partiellement une lutte de l'homme seul se référant à des valeurs qui ne se livrent qu'à l'intériorité ; l'émulation ou l'entraînement peuvent, à l'échelle d'un petit groupe, lui apporter une excitation supplémentaire ; mais la diffusion de l'énergie dans la masse lui est toujours funeste. C'est ce qu'ont compris ceux qui essayent de décomposer en cellules vivantes les monstres du gigantisme industriel. Il y

1. *Experimentelle Massenpsychologie. Beiträge zur Experimentalpsychologie der Gruppe*, Leipzig, 1920.

aurait à établir tout une psychologie du petit groupe en opposition avec celle du groupe massif, il faudrait la compléter (et sans doute la couronner, pour les applications pratiques) par celle du petit groupe articulé dans le plus grand : car l'esprit cantonal, comme l'esprit de masse, a ses perversités. Peut-être traversons-nous provisoirement l'ère des masses, après l'ère des communes, des provinces et des artisanats. Mais déjà à travers cette pulsation du rythme humain se cherche une période ultérieure qui restaurera l'articulation des sociétés organiques sans retourner aux échelles sociales dépassées par la vitesse des déplacements.

Si l'on additionne les effets épuisants de la présence d'autrui : dispersion, divertissement, intimidations et excitations, on s'assure que l'isolement périodique est pour tout homme une nécessité vitale. L'action y reprend son haleine comme dans le sommeil et s'y recueille sur ses ressources. Mais ce besoin tend parfois à dépasser toute mesure : ainsi chez le schizoïde. Adler repère comme anormaux : le refus de se choisir des amis quand il se prolonge presque vers vingt ans, le refus d'une profession persistant jusque vers trente ans, le refus du mariage s'attardant presque vers quarante ans. Mais il ne faut pas diagnostiquer une tendance schizoïde chaque fois que l'aspiration à la solitude dépasse la moyenne. L'asthénique en a besoin comme de pain ; il n'y brise pas le lien social, il y détend sa fatigue de vivre parmi les hommes et lui demande le recul sans lequel il ne peut ni réfléchir ni se recueillir. Rien ne dégrade et ne fatigue comme l'occupation constante où la vie urbaine tient la sensibilité et l'esprit par son incessant grouillement de présences. La famille française, parmi tant de vertus solides, à généralement le défaut de confondre trop volontiers l'intimité et la promiscuité. La moindre décision touchant la coupe d'une moustache ou la couleur d'une robe y paraîtrait sacrilège si un conseil ne se constituait pour l'arrêter. Les enfants n'y sont qu'à regret et avec bien des résistances confiés à l'indépendance d'une pièce spéciale, puis aux mouvements de jeunesse qui les forment à une vie plus ample. Beaucoup de ménages se scandaliseraient comme d'une atteinte à l'amour si on essayait de leur montrer le besoin que chaque conjoint pourrait avoir de prendre de temps en temps, loin l'un de l'autre, quelques jours de recul, ne fût-ce que pour ramasser ses forces en face des devoirs communs. Toutes les collectivités laissées à leur pente ont tendance à méconnaître cette exigence. Il n'est qu'à voir le peu d'efforts que font les collèges et les casernes pour défendre leurs pensionnaires contre les désagréments de la vie tribale. Paul Desjardin avait voulu introduire dans la vie intellectuelle les rythmes de la vie monastique : on attend les réformateurs qui

les étendront à la vie privée, à la vie scolaire, à la vie politique et à la vie militaire.

Nous n'avons encore regardé la présence d'autrui que lorsqu'elle stimule ou inhibe une activité constituée en dehors d'elle. Dans les deux formes élémentaires de la communication : la contagion affective involontaire et l'imitation consciente, elle ne se limite plus à une simple intervention auxiliaire ou perturbatrice, elle suscite proprement une image d'elle-même.

Depuis le rire qui fuse à travers un groupe jusqu'à l'émotion qui se propage dans une assemblée religieuse ou funèbre, depuis la contagion de l'accent jusqu'à celle du dernier air à la mode, l'unisson aplanit les voies de la socialité. Il n'est encore qu'une communauté imparfaite, quoique pleine. La conscience moderne est déconcertée parce que l'unisson a pris soudain une ampleur cosmique par le moyen du cinéma, de la radio, de la presse et que la communauté des esprits ne s'est pas établie en proportion. La sensibilité que se fabrique à Hollywood se débite à Budapest et à Bombay, la chanson qui naît à Montmartre danse sous les oliviers de Provence et dans l'arrière-cour des corons. Des millions d'hommes sont suspendus aux discours d'un chef d'État, pétris à ses arguments, emportés dans ses espoirs et dans ses volontés. Ces moyens de grande diffusion ne répandent pas seulement, et pas nécessairement la bêtise. Ils déprovincialisent les nations comme les villages ; ils élargissent l'ampleur de vie de chacun, secouent les torpeurs. En ce sens, ils humanisent. Quant à leur contenu, il dépend du niveau de l'époque.

M. Guillaume a montré que toute imitation est d'abord imitation de soi : en se répétant, la personnalité ou l'action naissante joue son propre avenir, étudie son registre, s'ébroue dans la joie de naître ; elle rompt l'isolement du moi sans encore le faire communier à la vie de l'autre, elle lui apprend à se situer en même temps qu'à se différencier. L'imitation sociale, au degré primaire, est un jeu autour de la découverte de la relation sociale comme l'imitation de soi est un jeu sur les forces de la personnalité naissante. Mais vient un moment où, par la force de l'habitude, elle se constitue en automatisme et en conformisme : cette dégradation est d'autant plus aisée que l'on imite généralement la formule et non la réalité, qui s'appauvrit ainsi en passant d'homme en homme. L'imitation ne conduit donc pas normalement à la communion ; elle est même d'autant plus facile qu'elle se passe de la compréhension. En se répétant, la personnalité et l'action constituées se dérobent au risque, prennent une assurance contre la vie. Pour le salut de la vie et de l'esprit, il faut

que les sollicitations d'autrui trouvent devant elles, en même temps qu'une disposition accueillante, une élasticité. La résistance à la suggestion est soutenue par toute la richesse et par toute la vigueur acquise de la personne.

La suggestion s'établit quand un état : idée, acte ou sentiment venu d'autrui s'impose avec la force d'un automatisme sans qu'entre en composition avec lui tout ce foisonnement d'expérience qui accueille à l'ordinaire un nouveau venu dans le champ de la conscience afin de le limiter, de l'encadrer, de l'intégrer à l'unité personnelle[1]. La suggestibilité est le produit d'un rétrécissement notable du champ de conscience, et d'une vivacité presque hallucinatoire de la pensée et de l'image actuelles ; de plus, le circuit y est anormalement rapide entre l'idée et sa réalisation. Ces diverses insuffisances se greffent sur une faiblesse psychique de fond, facilement dominée par les besoins des faibles : besoin de direction, de réconfort, de merveilleux, de séduction ; enfin l'automatisme de la suggestion a les voies frayées par la primarité, qui diminue le recul du jugement, la retenue et le contrôle intérieur. Ces conditions sont optima en terrain hystérique.

Une docilité exceptionnelle à la contagion et à l'imitation sociales définissent l'aspect social de la consonance, que nous avons déjà envisagée comme forme générale d'adaptabilité au réel. La sociabilité cycloïde est aimable, facile, chaleureuse. Le cycloïde est un modèle de naturel et de franchise. Sa gaîté est cordiale et communicative ; il est enclin à l'humour jusque dans sa tristesse même qui reste chaude et liante. Il comprend la plaisanterie, attire la confiance et la donne sans retenue comme un enfant. Il a besoin de sympathie et de confidence ; quand il est inhibé, il souffre de l'être ; solitaire parfois, il l'est avec bonhomie et sans hostilité contre les hommes ; il ne refuse pas la compagnie quand elle se présente. Tranquille, triste et doux, il apparaît à Kretschmer comme l'incarnation parfaite du « gemut », ce mélange d'« âme », de bonté, de cœur, de douceur et d'amour un peu sentimental des hommes. Il reste serein là

---

1. Janet a insisté sur cet automatisme de la suggestion proprement dite. A nommer suggestion, avec l'école de Nancy, tout « acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui » (Bernheim), on assimile à la suggestion à peu près toute la vie psychologique, comme le remarquait Babinsky. Cf. JANET : *État mental des hystériques*, 195 s, 236 sq. Cf. également : JANET : *L'automatisme psychologique*, p. 140 sq. — A. CEILLIER : *Recherches sur l'automatisme psychologique*, Encéphale, 1927. — BAUDOUIN : *Qu'est-ce que la suggestion ?*, Delachaux et Niestlé, 1924 ; *Suggestion et autosuggestion*, d°, 1938, contre cette suggestion passive, proche de l'automatisme, décrite par Janet, souligne l'existence d'une suggestion inventive et finaliste. Heymans note le maximum de suggestibilité chez les EnAP.

où d'autres s'impatientent, ce qui le prédispose aux fonctions qui mettent en contact avec un public nombreux et pressé. Ses colères ne sont que bouffées vite apaisées. La rancune, la dissimulation et l'intrigue des secondaires lui sont inconnues. Toute son attitude sociale est ouverte ; il s'épanche volontiers en confidences, en rires ou en pleurs. Toute émotion trouve un écho en lui, et inversement, il anime tout les milieux qu'il approche, et comme les choses même, par la chaleur de son sentiment. C'est une sorte de résonateur où se répercutent et se fondent agréablement toutes les harmonies de l'entourage.

L'identification décrite par Freud et par son école est un processus très voisin de ceux que nous venons d'aborder. L'imitation tend à y devenir une assimilation complète de l'objet choisi par toute la personnalité, inconscient compris. Le freudisme n'inove guère sur la structure du phénomène. Freud lui-même n'attache pas d'intérêt à ce qu'on le décrive comme une absorption du moi par l'objet ou comme une digestion de l'objet par le moi[1]. Il s'intéresse surtout à son rôle dans la dynamique du moi. L'identification n'implique ni sympathie ni désir ; la rencontre avec l'autre peut être un effet inconscient de la plasticité psychique, comme dans la contamination hystérique : la contagion des crises frénétiques dans les assemblées de certaines sectes suit les lignes de faiblesse des psychismes présents et non pas du tout les lignes de forces de la ferveur religieuse. Mais un motif affectif peut aussi provoquer l'identification. La plus ancienne, celle qui fraye la voie aux identifications postérieures, est celle de l'enfant avec ses parents. Elle peut naître de l'amour, généralement du garçon pour sa mère, de la fille pour son père ; elle peut naître de la rivalité, du désir de devenir aussi semblable que possible à l'émule afin de devenir son égal, comme fréquemment du garçon au père ; elle peut suivre un échec affectif et représente alors un effort du sujet rebuté pour reconstituer soi-même un équivalent de l'objet aimé auquel il a dû renoncer.

L'influence suit souvent les voies de moindre résistance de la consonance et de la suggestibilité. Son action supporte alors la comparaison avec une action d'ordre physique. C'est ce qui encourage à son propos tout un vocabulaire assez mal sonnant : pression, potentiel, magnétisme, etc... Le même mot d'influence désigne un effet tout différent de ceux-ci, rarement exposé dans son originalité, et qui ne peut se décrire qu'en des termes proprement psychologiques. La table des corrélations

1. Dans le second cas, FERENCZI parle d'introjection, et distingue l'introjection de l'identification. Cf. FREUD : *Psychologie collective et analyse du moi*, p. 57 s. Freud ne s'intéresse qu'à savoir si l'identification intéresse le moi ou le « moi idéal ».

de Webb montre que cette influence supérieure est en relation non plus avec la faiblesse ou l'étroitesse psychique de l'influencé, mais avec la profondeur de son intelligence, son originalité, son bon sens et sa vivacité d'esprit. J'entends parler ici de la double valeur de connaissance du regard reçu d'autrui et de notre propre regard subissant, pour revenir sur nous-mêmes, le détour d'autrui. Tout a été dit des illusions du sens intime et des insuffisances de l'introspection. Non seulement je me dupe de mille façons sur ce que je suis et sur ce que je pense, mais à vivre baigné dans mon être et dans mes pensées je leur deviens partiellement aveugle. C'est ainsi que se constitue, sur la substance même de l'activité morale, le pharisaïsme spontané dont elle n'est jamais entièrement indemne. A proprement parler, le pharisaïsme est le mal de la conscience isolée. Si grossière soit la formule : L'œil voit toutes choses sauf lui-même, elle contient quelque vérité. Du moins l'œil ne se voit-il que dans un miroir, et le meilleur miroir pour le regard de l'homme est le regard d'un autre homme. Cet enfant de deux ans qui, pour faire reconnaître son propre bien à sa sœur, disait : « Le tien de moi »[1] désignait dans son langage spontané un itinéraire humain fondamental. Que l'on se réfère à l'expérience d'une amitié naissante, ou mieux encore des débuts d'une vie en commun. Un être nouveau entre dans le champ immédiat de ma vie et tout est remis en question par cette seule présence. Jusqu'à sa rencontre, je me situais dans un certain faisceau, plus ou moins cohérent, de dispositions, de croyances, d'habitudes et de manières d'être. Ma réflexion sur elles toutes s'était usée avec l'accoutumance. Je ne voyais plus la médiocrité des unes, la grimace des autres. J'étais fait à mon visage, comme certains se font à leur misère ou à leur crasse. Bien plus, je réagissais vivement quand je me heurtais chez d'autres à des traits semblables aux miens : s'il y avait autant de générosité et de noblesse au monde que de bouches pour gémir contre l'égoïsme et la dépravation ! Tel qui reproche au parti d'en face d'asservir la religion ou la patrie à une politique, sous prétexte de les sauver, les annexe ingénument à son propre parti. Mais voici qu'un nouveau regard est posé sur moi. Il déconcerte cet ordre sommeillant. Je deviens, mais cette fois au sens le plus lucide du mot, *self conscious*. Habitudes, tics, particularités, croyances implicites, se colorent sous le seul effet de ce regard comme un cliché sous l'action du révélateur. Il est des regards qui agissent lentement, d'autres qui vous dépouillent d'un coup. Il en est qui opèrent de loin, à travers une lettre ou un livre. Cette action révélatrice n'est pas la seule. Aussi bien le regard d'autrui quand il éclaire notre

1. Rapporté par H. Bouchet : *L'individualisation de l'enseignement*, p. 140.

relief intérieur, que notre propre regard quand il se porte sur autrui provoquent une sorte de mise en place de nos proportions. Ces manies, ces médiocrités, ces soucis, ces préjugés que je prenais au sérieux, voilà que vus sur autrui ils m'apparaissent pour ce qu'ils sont, du grotesque, ou tout au moins du pittoresque psychologique. La médisance a généralement raison dans ses diagnostics. Pourquoi donc notre jugement n'est-il pas toujours aussi sûrement lucide et mordant qu'il sait l'être dans son usage externe ? Là seulement il rétablit les mesures véritables de l'homme et voit ses petitesses pour ce qu'elles sont. O ridiculosissimo eroe ! Kohler a montré que pour l'activité intelligente, le détour est souvent le plus court chemin d'un point à un autre : tout se passe comme si le monde physique nous forçait à briser la rigidité de l'instinct dans les dédales qu'il propose à l'ingéniosité de l'action. Il apparaît que, suivant un ordre analogue, autrui est le plus court chemin qui conduit de moi-même à la connaissance de moi-même. La conscience isolée, c'est l'affirmation aveugle, rigide, massive. Autrui, c'est l'interrogation dressée sur la route, c'est le ressort de l'ironie salutaire. Seul, je m'encombre de ma suffisance et de mes débris. Je suis bientôt comme un livre écrit ou comme une moisson faite. Autrui, c'est l'inouï venant sur cet amortissement faire entendre son reproche ou son appel, réveiller par ses menaces ou par ses promesses mes puissances endormies. Sous l'acide de cette ironie, sous la profusion de ces avances, je prends de moi-même une conscience ridicule qui est le commencement de la sagesse. Le sens du ridicule, c'est une appréhension plaisante de notre néant comme l'ennui en est l'appréhension morose. Il écrase le faible, le fort lui rend la réplique avec sa propre ironie. La jonction de ces deux ironies compose cette humeur hardie et modeste située à mi-chemin de la suffisance et de l'humiliation, et qui mesure une sorte de bonne santé morale. Elle n'est pas seulement ironique : ce « trouble délicieux de se mêler à une vie inconnue », dont parle Proust, est un des sentiments les plus bouleversants.

ASCENDANCE ET DÉPENDANCE

Avant que deux hommes se reconnaissent mutuellement le privilège de leur qualité d'homme, une tentation les guette

encore : celle de se soumettre à l'autre, ou de le soumettre, en abdiquant ou en brimant la liberté d'adhésion qui est à la base de l'ordre humain.

Le goût de la dépendance prend chez certaines natures infirmes l'allure d'un véritable besoin. On peut en rejoindre les sources infantiles. L'enfant qui vient de naître dépend entièrement d'autrui, jusqu'à la satisfaction de ses instincts. Il se distingue d'abord si peu du monde que cette dépendance totale est plutôt éprouvée par lui comme une toute-puissance, les prévenances de son entourage lui semblant impérieusement déclanchées par ses désirs. Cette ambivalence primitive subsistera dans le besoin de dépendance sous forme d'impulsions tyranniques. C'est au deuxième âge, quand il se heurte au monde, que l'enfant sent pleinement sa dépendance. Ce sentiment diminue insensiblement, dans les circonstances normales, jusque vers la douzième année. A la puberté, il devrait disparaître, du moins sous sa forme infantile, obsédante, mêlée de détresse et de terreur diffuse. La rupture se fait violemment, par une réaction d'opposition à l'influence du père, et de réserve agacée à l'égard des tendresses de la mère. Les parents ne comprennent pas toujours cette crise et l'entravent de plusieurs manières : ils rebutent l'indépendance naissante, et la font dévier en révolte ; ou bien ils l'étouffent : incapables qu'ils sont de renoncer aux plaisirs que leur procurait la situation infériorisée de l'enfant, ils prolongent autant qu'ils le peuvent, pour leur propre agrément, sa mentalité prépubère ; ils ne savent pas que le moment passé, certaines maturations deviennent impossibles, et que pour un caprice puéril, ils auront fait de leur enfant un être définitivement diminué.

Toutes les formes de dépendance psychique anormale trahissent une survivance de l'attachement infantile à l'un des deux parents. C'est là un des résultats les mieux établis de la psychanalyse. Le sujet, ainsi plus ou moins bloqué dans une mentalité prépubère, projette de tous côtés autour de lui, sur la moindre autorité sociale, le sentiment paralysant que l'enfant éprouvait devant un pouvoir aussi absolu que celui qu'il attribuait à ses parents. Comme l'enfant, sous le regard d'autrui, il se sent entouré d'intentions et de surveillances, alors que la plupart des hommes pensent à tout autre chose qu'à ceux même qu'ils paraissent regarder. Il vit en état chronique d'intimidation, non seulement devant ses supérieurs qu'il surestime habituellement, mais devant le premier venu, l'agent de police du carrefour, son concierge, l'employé à son guichet, les puissances sociales. Il est homme d'ordre en ce sens très particulier non qu'il respecte, mais qu'il redoute l'ordre ; il en est souvent pour cela même le plus farouche soutien. D'une sensibilité exagérée à l'opinion

publique et au « qu'en dira-t-on », il y réfugie le résidu d'intimidation diffuse qu'il n'a pu localiser ailleurs. Il lui arrive aussi souvent de le distribuer entre cent petites superstitions que, croyant, il érige un peu trop vite en signes providentiels : un événement fortuit, un contre-temps, une lettre qui arrive ou qui n'arrive pas, sont constitués en messages d'une autorité invisible, défavorable ou protectrice. Cet intellectuel qui a la manie de se ronger les ongles sursaute, comme un enfant en faute, quand la sonnerie de son téléphone le surprend dans cette occupation anodine. Cette jeune fille « pique un fard » à la moindre interpellation.

De tels sujets ont besoin d'être soutenus dans toutes leurs entreprises. Ils n'engagent rien seuls. Ils n'affrontent jamais l'autorité, fût-elle la plus imaginaire, comme celle qu'ils attribuent à un simple vendeur de magasin : ils la tournent. Cette timidité pratique leur laisse une humeur si peu combattive qu'elle tue en eux l'initiative et prive souvent les plus heureuses natures des qualités d'audace, de courage, de dévouement où les pousse cependant par ailleurs leur générosité instinctive. S'ils méditent leur action, ils se découvrent après coup des lâchetés irréfléchies qui, sur-le-champ, ne leur sont apparues que comme d'insurmontables timidités, et leur sentiment d'infériorité s'en nourrit.

Parfois, quand une forte secondarité augmente le tonus personnel (chez les nES par exemple) ces complexes de retraite arrivent à leur rendre une forme très particulière d'indépendance par abstention : n'affrontant pas l'obstacle humain, ils s'éloignent de l'adversaire possible, qui les contraindrait à une position offensive. Là où d'autres s'échauffent et attaquent, ils se détournent, sans émotion et sans haine. Aussi se sentent-ils et ont-ils peu d'ennemis, si ce n'est ceux que ce calme même irrite. Légers en rancœurs, ils se contentent de retrancher de leur vie l'impossible ou le désagréable, soumis avec les événements comme ils ont appris à l'être avec les hommes. Ils sont débonnaires, par répugnance à résister au mal plus que par compréhension ou générosité. Ils évitent, par une résignation semi-passive passée à l'état de nature, de ressentir péniblement leur dépendance et s'affranchissent ainsi de l'inquiétude. Ils peuvent monter socialement assez haut : ils fournissent aux personnalités fortes, dans les meilleurs cas, ces seconds brillants ou ternes qui semblent ne jamais tenir leur existence que d'autrui.

D'autres valent mieux encore. Tant d'inhibitions sociales pèsent sur l'exercice de leur intelligence, qu'ils paraissent stupides ou médiocres alors qu'ils sont capables de vivacité et de profondeur du moment où ils se dégagent de leurs contraintes intérieures. Il suffit souvent d'écarter une autorité trop pres-

sante pour qu'ils reprennent de l'élan : tel cet enfant qui ne fit plus de fautes d'orthographe du jour où on ne lui imposa plus de dictées ou cet autre qui se passionna de musique dès que, découragé d'en rien obtenir, on cessa de l'affliger des leçons d'un professeur autoritaire.

Plus accentué, ce goût de la dépendance devient une exigence tyrannique analogue au besoin d'être aimé. Le sujet ne trouve plus seulement du plaisir à « être compris » mêlé à la détresse vague de ne l'être pas, il souffre d'une aspiration obsédante à être dirigé. Celle-ci est classique chez les déprimés et chez tous les esprits faibles, hystériques, etc... « Il faut que quelqu'un s'occupe de moi, s'intéresse à moi, n'importe comment », déclare l'un d'eux[1]. Ils ont une horreur instinctive de la solitude : on voit des femmes prendre un amant, plus que par besoin physique, par terreur d'être seules. Ils ne savent ni travailler seuls, ni s'amuser seuls. Ils n'ont rien qui ne soit emprunté : leur foi, leur ardeur, leurs idées, leur force même. Ils aiment avoir auprès d'eux, en permanence, un « appui moral » : médecin, ami, parent, confesseur, qu'ils idéalisent toujours ; ils ont cherché interminablement, depuis l'adolescence, ce confesseur ou ce confident « idéal », et quand ils le tiennent, ils sont obsédés par l'angoisse de le perdre. Ils lui demandent tous formulés les jugements qu'ils doivent tenir, les décisions qu'ils doivent prendre. Ils ne font rien sans l'avoir consulté, ils ne discutent jamais un avis, une opinion ou une décision qui viennent de lui, et les défendent plus âprement contre des tiers que s'ils les avaient eux-mêmes trouvés. D'autres ne s'attachent pas à une direction exclusive, mais cherchent toujours à qui rendre compte de tout ce qu'ils font ou veulent faire, par qui se faire confirmer leurs décisions les plus insignifiantes. On ne peut leur refuser ce secours sans lequel ils s'effondreraient ; et cependant toute la tactique du directeur ou de l'ami doit être de les entraîner progressivement à l'action autonome. Cette passivité anormale, survivance infantile, peut inhiber la puberté, puis la virilisation [2]. Elle est maxima chez les flegmatiques et chez les amorphes.

Il arrive enfin que l'attitude d'asservissement ne soit pas primitive, mais le produit d'une surcompensation. Une réaction d'agressivité, par exemple contre un membre de la famille dont on a eu beaucoup à souffrir, engendre un vif sentiment de culpabilité ; le sujet se reproche inconsciemment sa révolte semi-

---

1. Cf. JANET : *Névroses et idées fixes*, I, p. 456 s. ; *Obsessions et psychasthénie*, I, p. 382 s.

2. On la trouve à l'origine de certaines conduites anormales, comme chez l'homme le goût d'être entretenu par la femme.

consciente et l'étouffe sous une excessive soumission. Telle est l'origine habituelle de l'obséquiosité chez les inférieurs sociaux et chez les persécutés. Des siècles d'infériorisation peuvent l'imprimer dans une classe ou dans un peuple comme un stigmate collectif.

Comme on confond souvent avec l'amour le besoin passif d'être aimé, on confond souvent ces pseudo-obéissances parasites avec les valeurs morales d'obéissance et de respect. Les psychanalystes ont accoutumé, avec le dogmatisme prétentieux qui gâche leurs meilleurs travaux, de réduire la conduite d'obéissance à deux formes d'impuissance : soit à l'impuissance de ceux qui n'ayant pas encore atteint leur pleine autonomie ont peur de la liberté de pensée et d'agir, soit au désarroi de ceux qui, angoissés au moindre désaccord avec autrui, s'empressent de se soumettre à ses règles pour recueillir son assentiment. Les psychanalystes ont tort de mêler des problèmes de valeur à des problèmes de clinique. Mais il faut reconnaître que l'obéissance et le respect se présentent souvent sous de tels aspects que leurs zélateurs autorisent eux-mêmes la confusion. La pédagogie chrétienne, notamment, n'a pas encore mis au point dans ses maisons d'éducation un style de vie digne de la synthèse de liberté et d'autorité que la théologie et la politique catholiques ont depuis longtemps élaborée. Trop souvent il semble que ces hommes a qui il a été dit : « *Vous êtes des dieux* » aient oublié, dans leur attitude, jusqu'à ce fier rappel de la sagesse païenne : *Os sublime dedit.* L'obéissance vraie n'est point cette soumission traquée à la première autorité venue, cette infirmité à affronter le tout du mystère de la vie et à mener hardiment son combat singulier, fût-ce dans la plus rigoureuse discipline collective, cette peur de penser et d'oser, cette servilité à l'ordre, quel que soit l'ordre, pourvu qu'il ait les apparences de l'ordre et ses moyens d'intimidation, cette fragilité puérile qui se croit gracieuse, et pour tout dire cet embusquage systématique en retrait de l'aventure humaine, que l'on abrite parfois sous le respect du respect. Nous trouvons le beau visage humain de l'obéissance dans la cérémonie du lien féodal : elle est un hommage de seigneur à seigneur, de souverain, en son ordre, à souverain, en son ordre supérieur. Hommage : le don d'un homme, au sommet de lui-même, quand il a, du geste le plus difficile et le plus complet, rallié toutes ses richesses personnelles à leur point de plus forte intensité, pour les offrir à plus digne que lui en un acte de haute tension. C'est la formule que précisément Janet emploie à propos de l'obéissance : mille résistances à briser, mille tendances à discipliner, l'instinct à dompter. Aussi les névropathes en sont-ils tout aussi incapables, contrairement à ce que l'on pourrait croire, que de commander. Quand

on leur donne un ordre, ils ne font rien. Ou bien cet ordre provoque une agitation incohérente et négative beaucoup plus fatigante, apparemment, que l'exécution, mais moins exigeante en fait, car elle est de nature inférieure. Comme le sommeil, comme le repos, mais bien plus haut encore dans la hiérarchie psychique, l'obéissance est une de ces vertus de réputation aisées et passives, mais qui mettent en œuvre les plus actives ressources de la personnalité.

Nous avons dressé le tableau psychologique de l'homme délivré des conduites de dépendance, quand nous avons parlé de l'autonomie de l'action. La femme, du fait de sa nature physio-psychologique et de sa condition sociale, est plus tentée que l'homme par les comportements de soumission. Encore ne faut-il pas confondre cette infirmité de sa nature avec un besoin inépuisable et dévorant de se donner qui en est souvent la magnifique contre-partie. Gina Lombroso caractérise la femme par l'altérocentrisme, en ce sens qu'elle place le centre de son plaisir, de son ambition, non en elle-même, mais en une autre personne qu'elle aime et de qui elle veut être aimée. D'où sa faiblesse, car elle a toujours besoin de se sentir appuyée, mais aussi sa force, car elle est le principal ennemi de l'égoïsme dans ce monde. Beaucoup de traits que l'on est tenté de rattacher à une disposition sujette sont des effets de la plus profonde vocation féminine altérocentrique, avec souvent une nuance maternelle. « Pour obtenir d'elles une action quelle qu'elle soit, conclut Heymans de ses enquêtes, il faut presque toujours les convier au bonheur d'un autre » [1].

Il ne faut pas non plus laisser l'esprit de révolte et d'anarchie, dont nous avons vu les origines infantiles et juvéniles, usurper la cause de l'autonomie personnelle. Freud a raison de placer la source psychologique de l'acceptation de toute autorité dans l'acceptation première de l'autorité paternelle. Mais si cette acceptation peut revêtir des formes passives qui modèleront dans l'avenir tout un comportement diminué devant les hommes, elle est aussi le centre d'un ordre essentiel qui va de la confiance enfantine à l'hommage viril. La formation de l'autonomie est le résultat d'une discipline continue qui n'exclut à aucun titre ces dépendances supérieures, consenties et aimées. Elle est délicate et exige de nombreux secours : une initiation sexuelle faite à temps, une installation précoce dans les responsabilités (profession, mariage, paternité), la pratique progressive du commandement fût-ce dans une troupe de jeunesse, et un développement aisé des rapports avec l'entourage. On voit certains

1. Une seule réserve à faire (Heymans) : la femme est rebelle à l'amitié pour la femme ; elle tend soit à s'y refuser et épie impitoyablement ses sœurs, soit à glisser dans des amitiés de note suspecte.

individus, défavorisés sur l'un quelconque de ces points, garder très longtemps l'attitude de soumission puérile, et s'en dégager progressivement, à trente, quarante, voire cinquante ans parce qu'ils perdent la mère ou la femme à laquelle ils étaient fixés, ou parce que la vie les jette dans des conditions nouvelles d'action : guerre, aventure, avancement social, qui les dépouille de leurs premiers sentiments d'infériorité.

A l'inverse des précédents, certains tempéraments ne peuvent supporter le contact de leurs supérieurs ou même de leurs égaux. Les psychasthéniques et les faibles cherchent toujours leurs liaisons chez des inférieurs, ou auprès d'êtres, comme les enfants et les vieillards, que leur âge rend dociles ou faciles à vivre. A l'exception des soumis dont nous venons de parler, un état trop constant de subordination pèse à l'homme normal, cette subordination fût-elle celle de la reconnaissance ou celle qu'impose une affection accablante. Certains sont épuisés si on les contraint à passer une demi-journée dans un groupe qui les domine nettement par l'intelligence ou par le niveau social. Et si l'on s'irrite souvent devant les gens de bien, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont si fréquemment insupportables, c'est parce que la médiocrité tolère mal la simple présence de la supériorité. L'intolérance de l'homme supériorisé par l'infériorisé est de règle dans les sociétés primitives. Encore mal assurées, elles redoutent la force disloquante du génie ; l'homme supérieur, l'original y est considéré comme possédé du démon, on le supprime ; ce fut la mésaventure de Socrate comme celle du Christ. Le même sentiment se retrouve dans toute société en état de crise, doutant d'elle-même, cherchant dans des conditions brutales et dans des disciplines uniformes le salut que seul peut-être la hardiesse du créateur ou la folie du héros pourrait lui assurer.

Ce ressentiment de l'inférieur contre le supérieur n'est ni aussi pur ni aussi impur qu'on le prétend de côté et d'autre. Quand il se retourne contre la supériorité usurpée, comme celle de l'argent, il est souvent mêlé à d'authentiques aspirations vers la justice pour tous et la dignité pour chacun. Mais même alors il n'est pas rare qu'il ne se dresse, par entraînement, contre toute forme de supériorité, fût-ce la plus incontestable. S'il existe entre les hommes une égalité essentielle qui conteste toutes les inégalités empiriques, c'est une égalité de vocation, non de nivellement ; elle doit ouvrir à tous la possibilité d'un destin équivalent sous la condition d'un effort semblable chez tous. Il faut un minimum de justice distributive. Mais la justice distributive n'est que le soubassement de l'ordre humain,

dont la générosité est la règle propre. Quand le sentiment égalitaire ne vise qu'à un ordre mathématique des distributions, il livre à l'avarice instinctive ce qu'il semble donner aux bons sentiments. Renouvelant l'utilitarisme de Bentham, Freud fait naître de cet instinct captatif le sentiment social que, par une notion étroite de la justice, il réduit à un calcul égalitaire. L'individu veut bien sacrifier à la communauté certaines des pulsions que sa jalousie native dresse contre la vie sociale, mais dans l'attente d'une équivalence stricte. Si elle ne lui est pas accordée, il exige qu'au moins les autres soient privés de leur dû : puisque mon enfant est mort, pense la mère qui comparaît devant Salomon, il ne faut pas que l'autre mère possède un enfant vivant. La passion de la justice et la passion égalitaire ne seraient donc que la transformation d'une hostilité primitive en des liens d'attachement positif, par une identification à autrui de l'égoïsme individuel [1]. Ainsi les abouliques sont toujours à réclamer leurs « droits », mais ils appellent ainsi tous les moyens de faire faire leurs actions par les autres et de se dispenser de les faire eux-mêmes [2]. Dans ce même horizon, l'indignation contre l'injustice c'est le sentiment d'avoir été frusté dans la balance prévue. Il peut aboutir, sous la poussée des pulsions déçues, à un fanatisme de la réparation, qui renverse la digue des contraintes sociales et des structures morales et ramasse n'importe quelle justification à la remorque des instincts déchaînés [3]. Comme toujours, Freud ne fait l'histoire du psychisme qu'avec le mauvais côté de l'histoire, mais on ne saurait contester que ce processus soit encore puissant, si puissant qu'il a pu servir d'argument, non sans apparence de raison, à la passion instinctive des antiégalitaires. Le goût de la justice n'introduit un univers vraiment nouveau que du jour où il passe de la captation à l'oblation, de la jalousie à l'émulation de générosité que nous voyons déjà régler, dans certaines coutumes comme le potlatch, les échanges humains de sociétés dites inférieures. Il vit alors d'une surabondance intérieure et d'une vive ferveur collective, et non pas d'une comparaison inquiète avec l'entourage. Il ne tend pas au nivellement, mais au dépassement individuel et collectif. La genèse de cet homme nouveau est une longue conquête qui ne fait sans doute que commencer.

Le commandement est une conduite supérieure comme l'obéissance : prévoir, réfléchir, intervenir dans l'action au moment et sous l'angle voulu, se jeter au travers de forces vives,

---

1. FREUD : *Psychologie collective et analyse du Moi*, p. 79 s.

2. P. JANET : *Médications psychologiques*, II, p. 143.

3. Sur le rôle de ce processus dans la psychologie de certains criminels, voir ALEXANDER et STAUB : *Le criminel et ses juges*, Gallimard, 1934, ch. I.

impressionner et courber des volontés, infléchir tout un champ d'action, veiller avec continuité à l'application de l'ordre donné et au maintien de la direction imprimée, sanctionner les défaillances et rectifier les erreurs, — il n'est peut-être pas de conduite embrassant un champ de conscience aussi ouvert et demandant autant de fermeté sur autant de souplesse, autant d'intelligence sur autant d'instinct. Elle est le privilège des EA : les EAP inclinent plutôt aux souplesses habiles de l'entraîneur politique, d'autant qu'ils excellent à diriger par la parole (ils prennent tout de suite la barre dans les conversations auxquelles ils sont mêlés) ; les EAS sont plus aptes aux commandements qui exigent continuité et maîtrise. Par contre, tous les faibles psychiques redoutent l'ordre à donner et l'esquivent : on en voit qui compliquent de manière absurde l'agencement d'une journée pour ne pas avoir à donner un ordre à un domestique, ou qui fuient leurs subordonnés comme des enfants.

Aussi bien ne faut-il pas confondre la vocation de chef et le goût de commander. La première conduit à une situation difficile et sans repos, parfois sans lustre. Le second est un goût de faibles pour une condition facile où la parole les dispense de l'action, où l'autorité multiplie les moyens mis au service de leurs caprices, où ils font faire aux autres ce que sinon ils auraient à faire eux-mêmes, et dont ils escomptent des égards et des hommages que leur faiblesse ne saurait obtenir sans cette intimidation frauduleuse. En égard à l'obéissance et au commandement, la conduite de domination et la conduite de soumission sont deux figurations symétriques. Elles donnent naissance à des manies analogues[1]. Considérons par exemple la manie d'aider. Telle qu'elle se présente souvent, elle ne révèle pas, chez ceux qu'elle possède, un excès de complaisance, mais un besoin de s'exciter dans l'action d'autrui, faute de pouvoir trouver, dans sa propre initiative, assez de ferveur. Cette manie de l'ingérence est une des formes les plus fréquentes de l'instinct de domination chez la femme ; elle y trouve à exprimer son dévouement, son égocentrisme et sa condition dépendante (Heymans) ; elle est la forme bénigne de l'autoritarisme des timides ou des inquiets, qui reportent sur autrui leur propre insécurité : voyageurs qui assassinent leurs voisins d'obligeances indiscrètes, parents qui ne savent pas laisser leurs enfants apprendre seuls un jeu ou découvrir seuls un plaisir, donneurs de conseils inséparables de tout incident de rue, et jusqu'à ces femmes accablantes qui ne savent pas combien l'homme aime agir de lui-même et avoir un peu d'air autour de ses gestes. Le sans-gêne est une forme légèrement agressive de ce goût de l'ingérence.

1. Cf. JANET : *Médications psychologiques*, II, p. 128 sq.

L'autoritarisme est, lui aussi, une fausse énergie de faible. Il se situe généralement aux frontières de la névrose, et il alterne souvent dans la même famille avec les maladies du scrupule. On dit justement de l'autoritaire qu'il est, contre les apparences, un aboulique social[1]. Il l'avoue parfois en se faisant l'exécutant d'une volonté plus forte ou plus considérée que la sienne. C'est ce que Pierre Janet appelle, sans vouloir jeter le discrédit sur un corps respectable, la « conduite de sous-officier »[2]. On n'est rien, mais on a un grand patron ou un grand allié, et au nom de cette consécration, on se rend exécrable à ceux que l'on domine. Les époques troubles révèlent par milliers ces médiocres avides à la fois de soumettre leur médiocrité à une puissance qui la grandisse et de l'oublier dans quelque tyrannie subalterne. L'autoritaire souffre d'un sentiment permanent d'incomplétude qu'il a besoin de compenser sans cesse. A la limite, l'initiative d'autrui lui cause une souffrance intolérable, il la ressent à la fois comme une menace et comme une sorte de vol fait à sa propre initiative. Cette impression qu'il n'analyse pas est à la base d'angoisse et de sentiments d'emprise. Elle suscite en lui une impulsion à s'emparer de cette activité insolente. Aussi va-t-il exiger autour de lui un conformisme absolu à ses propres conduites. S'il bavarde, tout le monde doit être animé, s'il ne dort pas, tout le monde doit être debout. La moindre spontanéité de la part d'autrui le jette au désarroi. Il est au surplus, comme l'a montré L. Dupuis, un irritable : sa réaction à ce désarroi pourrait être aussi bien une imitation passive d'autrui ; il réagit, lui, par une pulsion colérique et destructive. Le vrai chef crée, développe, amplifie ; lui rapetisse ce qu'il touche ; tout, autour de lui, tend à la parcimonie, à la méticulosité, au méthodisme ; sa méchanceté est mesquine, son humeur jalouse, sa conduite étroitement égocentrique. Écoutez ce ton : « Je suis chez moi, et chez moi il est juste que je sois seul à donner des ordres, et rien chez moi ne doit être fait sans mes ordres »[3]. Il ne connaît pas d'exception à ses exigences. Parfois il se fixe comme une bête de proie sur une victime choisie, dans sa famille généralement, et ne la quitte pas qu'il n'en ait épuisé la vie ; il la séquestre affectivement et sème la brouille autour d'elle pour l'avoir plus exclusivement à soi. Si paradoxal que cela paraisse aux témoins de leurs scènes, il l'aime comme le parasite aime le parasité, et il arrive qu'entre deux orages il en parle à un tiers avec attendrissement et recon-

1. L. DUPUIS : *L'autoritarisme comme aboulie sociale*, Journal de Psychologie, 1927. Cf. aussi JANET : *Obsession et psychasténie*, I, p. 193 s.

2. JANET : *Évolution psychologique de la personnalité*, p. 370 s.

3. JANET : *Médication psychologiques*, II, p. 152.

naissance. Qu'on ne l'imagine pas, d'ailleurs, fulgurant sans arrêt des éclairs. Certains cherchent à obtenir la soumission par les supplications et les gémissements, enfants gâtés ou vieillards gâtés qui ne laissent pas une minute de répit à leur entourage. Souvent, sous le même fonds de faiblesse, se greffe, avec l'autoritarisme, un peu de la manie d'être aimé et dirigé : il en résulte un visage ambigu, mêlé de dureté et de soumission, masque de fer pour une partie de son entourage, sourire pour les autres et pour les étrangers. Il arrive que l'amour des faibles déguise un besoin de domination très primitif : les personnes d'œuvres les plus entreprenantes semblent parfois briller du feu du chef de bataille plus que des ardeurs de l'apôtre ; certaines mères ont une manière de dorloter leurs enfants qui n'est qu'une méthode inconsciente pour les soumettre à leur merci ; bien des conquêtes amoureuses, à l'image de celles de Julien Sorel, mettent en jeu plus de vanité combattive que d'amour ou de désir. A l'inverse, certaines femmes refusent l'amour pour ce qu'il comporte, estiment-elles, de passivité de la part de leur sexe, et la sécheresse autoritaire où elles durcissent est cause plus qu'effet de leur célibat.

Ce que tue l'autoritaire autour de lui, c'est la saveur même de l'acte humain, avec ce que comporte d'excitant l'initiative et de léger l'autonomie. « Ils ont pris l'habitude, gémit une victime, de me mener par le bout du nez. Ils sont stupéfaits et furieux si je fais la moindre chose de mon plein gré, cela m'enlève toute satisfaction et toute gaîté... Je n'ai jamais eu le plaisir de faire quelque chose qui ne me soit pas ordonné, c'est là une des grandes raisons de notre inactivité à tous, cela finit par nous donner mauvaise opinion de nous-mêmes... Je ferais les choses si on ne me répétait pas à chaque minute de les faire ». L'autoritaire dérobe à son entourage cette sphère de l'aisance qui est, autour d'un être libre, le jeu d'espace vécu nécessaire aux manœuvres de sa liberté. Les tendresses tyranniques, les sollicitudes trop pressantes donnent à l'objet de leurs faveurs le même sentiment d'étouffement, et sans doute le donnent-elles parce qu'elles ne sont pas étrangères à la passion dominatrice. C'est une vérité que devraient retenir ces familles dont nous disions qu'on y confond l'intimité et la promiscuité, ces amis dont l'affection se présente toujours en gros plan, et les autorités collectives les plus légitimes, qui gagnent à se faire discrètes, et se ruinent toujours par excès de zèle [1].

1. Ici, comme toujours, on se gardera de la tendance où nous induisent les descriptions bipolaires à vouloir classer, à toute force, les individualités concrètes dans un secteur exclusif. Allport a constaté expérimentalement que le plus grand nombre des individus ne sont ni franchement ascendants ni franchement soumissifs.

DE L'ACCEPTATION D'AUTRUI A LA DRAMATIQUE D'AUTRUI

L'impérialisme de l'individu est tel que la chose la plus difficile à faire accepter à un homme c'est bien l'existence intégrale, à ses côtés, d'un autre homme revêtu des mêmes privilèges que lui. Freud croit à tort que le moi est dressé devant tout objet avec une seule exigence primaire, égoïste et narcissique. Mais si cette vue est unilatérale, on ne saurait ignorer l'existence, aux racines de la personnalité, d'une intolérance d'autrui très primitive. Passive, elle se trahit par l'irritation que provoquent en nous les différences de caractères que nous côtoyons : quand deux hommes se détestent, l'opposition de leur tempérament est presque toujours en jeu sous les circonstances. Active, cette agressivité de base s'entretient en critique incessante, envie, jalousie.

Ici encore et toujours nous trouvons à l'origine de la psychogénèse les stigmates de l'enfance. L'enfant trop gâté et l'enfant sevré de joies ou infériorisé d'une manière quelconque naissent tous deux à une mentalité envieuse et revendicatrice, l'un parce qu'on a développé en lui un égocentrisme impérieux, l'autre par l'effet du ressentiment. A l'enfant qu'elle gâte la mère rend l'effort en commun inutile, puisque tout désir de sa part est prévenu et comblé. Il se développe en parasite, s'habitue à plier les autres à son service, à toujours prendre et à ne jamais donner. Comme les autres se refusent souvent à son caprice, son tour d'abord séducteur va virer à l'hostilité, au pessimisme, à tous les sentiments aigres : le sens communautaire a été étouffé en lui dès l'origine [1]. Ou bien encore des comparaisons maladroites, blessantes et continuelles avec ses frères et ses camarades développent chez l'enfant une jalousie constitutionnelle. Il faut aussi tenir compte de certaines avidités physiologiques toujours insatisfaites (insuffisances hépatiques ou glandulaires, hérédosyphilis) fréquentes chez les jaloux caractérisés. Mais

1. L'enfant gâté a été particulièrement étudié par ADLER : *Der Sinn des Lebens.*

tous ces facteurs se dressent sur une intolérance première qui est comme une blessure originelle de l'espèce[1]. Le sens d'autrui ne commence qu'avec l'acceptation non pas d'un autre moi-même mais d'un autre différent de moi-même. Elle est l'acte d'une personne, constituée comme nous le sommes dans une multiplicité généreuse, et cet acte est aussi fondamental de sa part que la conscience de soi.

Accepter autrui, ce n'est pas seulement le tolérer par indifférence, ainsi que font les tempéraments pauvres, amorphes et apathiques, qui n'ont pas en eux assez d'élan pour dépasser le cercle étroit de l'égocentrisme végétatif. Ce n'est pas seulement s'en abstenir par un calcul de tranquillité. « Il faut avoir en tout temps, disait Fontenelle, le cœur froid et l'estomac chaud ». Il ne se chargea ni de femme ni d'enfant. Il ne rompait jamais visière avec personne, nous dit un de ses biographes, pour défendre qui que ce fût ou quoi que ce fût ; les pamphlets publiés contre lui, il les jetait dans un grand coffre, sans les lire ni les toucher, et il redoutait si fort les surprises mêmes de la vie, qu'il déclarait : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir ». La « tolérance » bourgeoise se ressent de telles origines. Elle ne nous propose pas autrui comme un mystère à respecter, à comprendre et à conquérir dans une dramatique hardie ; elle traduit une philosophie moitié sceptique, moitié égoïste, et revient à quelque « ne vous mettez pas en peine pour si peu de chose ». L'indifférence envers les personnes doit être cherchée du côté des nES, inémotifs et abstraits, et de l'objectivité des AS. Maxima : flegmatiques, nEAS.

L'idéalisation d'autrui semble lui faire la part plus généreuse que les dispositions précédentes, elle n'en est pas moins, elle aussi, une manière d'impertinence. On la trouve maxima chez l'actif primaire (AP). L'activité le pousse violemment hors de lui. Mais la primarité ne lui laisse pas le loisir de ce long commerce auquel seul se donne le mystère d'autrui. Elle efface en même temps la trace amère des mésaventures et des rancœurs. Les rapports de l'AP avec autrui sont donc toujours des arrangements éphémères ; et si son optimisme sans profondeur ni mémoire le lui présente toujours sous le plus séduisant visage, c'est que la bonne humeur est la plus heureuse des politiques à courte échéance. Maxima : EAP.

Il y a bien, dans la tolérance et dans l'idéalisation, un commencement d'hommage à la personne d'autrui. La tolérance a le sentiment vif de cette autonomie que l'autoritaire a pour plaisir de méconnaître : elle se présente en fréquence maxima chez les flegmatiques (nEAS), suivis par les sanguins (nEAP) ;

1. Nous ne parlons pas ici de l'agressivité, nous réservant de le faire au chapitre suivant.

on est indifférent (nE), mais on sait ce que c'est qu'agir (A), et l'on respecte les aises de chacun afin de conserver ses propres aises : libéralité de pure abstention et finalement égocentrique. L'idéalisation mime la générosité, et peut lui tirer quelque flamme dans les cas les plus favorables : on connaît de ces bons garçons, bons vivants, qui ne dédaignent pas, entre deux bordées, d'aider la veuve et l'orphelin en payant de leur personne. Mais ce n'est pas la conduite la plus ordinaire de cette impuissance d'aimer.

Le sens d'autrui est conditionné par une adaptabilité générale au réel. Car autrui, c'est, à travers un autre, de l'autre : la réaction à la brimade est un bon test de cette adaptabilité, toutes les collectivités l'ont plus ou moins spontanément réinventée. Mais le sens d'autrui, à proprement parler, ne commence qu'avec le respect d'autrui, et que respecter en autrui si ce n'est d'abord ce qu'on respecte en soi-même ? Il est ainsi proportionnel à la valeur que l'on attribue au mystère de l'homme et à sa qualité même de mystère. Il n'y a rien à découvrir en autrui, il n'est pas cette révélation chaque fois miraculeuse que vivent les saints, les poètes, et les simples de cœurs, si je me réduis moi-même à un mécanisme sans secret, si moi-même je ne promets à personne aucun imprévu. Aussi bien le goût de l'analyse psychologique n'est-il en aucune façon un sûr critère du sens d'autrui. Il peut n'être que le goût de décomposer et de recomposer. Il peut s'allier à la plus implacable dépersonnalisation de l'objet de son étude. Le sens du mystère que nous lui opposons désigne non pas un estompé frauduleux des problèmes, mais la reconnaissance directe, par dessous les problèmes, d'un centre inépuisable de problèmes. Le sens d'autrui est inséparable du sens de l'intériorité. L'autre, c'est *mon semblable*, c'est « un autre moi-même ».

Si le sens d'autrui est une sorte de grâce qui sourd des profondeurs de la vie spirituelle, et par là même échappe aux compétences de l'analyse, il tient au psychologue du moins d'en circonscrire les conditions d'exercice.

Un certain élan vital organique ne lui est pas étranger. La sympathie humaine est minima chez les nEnAP, qu'il s'agisse de sentiments privés, familiaux ou collectifs. Le groupe nES, objectivé au maximum, et le groupe nAS, qui ne s'émeut que du désordre, y sont également assez fermés. « Je ne peux aimer faute de santé, dit un déprimé ; la santé me manque pour arriver à ce sentiment qui ne vient que chez les gens forts ». Il ne hait pas plus qu'il n'aime. Il est incapable des efforts variés qu'exige l'attention à autrui : sortir de soi, écouter avec patience, rendre activement service, prévenir, s'adapter avec souplesse. Aussi, malgré son désir souvent lancinant d'aimer pour être aimé, il n'arrive pas à la sympathie, ou sitôt jaillie en lui, elle s'épuise :

« Il faut que je voie constamment les gens pour les aimer, déclare un autre, je les oublie dès que je ne les vois plus »[1]. Il apparaît souvent égoïste par incapacité de soutenir à la fois les autres et lui-même. On abuserait bien vite, cependant, de cet alibi. De grands malades brûlent d'un amour ardent des hommes. Il faudrait préciser ici la frontière encore incertaine qui distingue la faiblesse psychologique de la faiblesse organique, l'impuissance par avarice de l'impuissance par déficit de forces vives. L'affaiblissement du sens d'autrui tient plus ordinairement à une avarice congénitale ou acquise, à un recroquevillement des forces organiques qu'à leur défaillance matérielle.

L'ouverture de conscience favorise l'ouverture à autrui en favorisant le décentrement du moi (se mettre à la place de). L'étroitesse au contraire (par ex: chez l'émotif, l'asthénique) la limite. L'égocentrisme est à la fois cause et effet. C'est pour avoir manqué précocement l'adaptation à autrui que la personnalité, souvent, se ferme ou se replie à l'excès. L'extraversion semble favoriser au premier abord la disponibilité générale. Elle est le grand moteur de la vie de société. Mais en nous faisant refluer à la périphérie de nous-mêmes, elle développe entre nous et les autres un écran de déterminations, de relations, d'illusions et de bavardage qui glace proprement la zone de contact et bloque l'échange intersubjectif sous le divertissement social.

Adler a justement souligné l'importance primordiale de la famille, et tout spécialement de l'influence maternelle, dans la genèse affective du sentiment de communauté. La mère est pour l'enfant le premier *alter ego*, le modèle où se confronte et la matrice où se greffe toute autre relation humaine. Sa charge est redoutable : elle est la maîtresse presque toute puissante de l'avenir affectif de son enfant, le miroir où il apprend toutes les formes de l'amour. On sait combien la plupart des hommes sont finalement les hommes de leur mère. Dans son effacement, la mère est ainsi une source inestimable de culture.

En liaison avec l'influence familiale, les cadres de vie pèsent fortement sur la genèse du sentiment d'autrui. Dans une grande joie ou dans une grande misère publiques tous les égocentrismes semblent se dissoudre. Une communauté durable d'espoir ou de malheur peuvent produire le même effet. Par contre, les existences qui reposent sur de petits bonheurs ou sur des misères médiocres se ferment sur soi. Le style de la profession joue de la même façon. Ses effets sont opposés, selon qu'elle vit du travail en équipe, et que ses conditions créent une large communauté de destin entre ses membres, ou qu'on l'exerce et qu'on y combat seul (professions libérales, artisanat, petit patronat). Des classes

1. JANET : *Médications psychologiques*, II, p. 131.

entières sont inclinées par ces influences vers des dispositions constantes.

Si nous cherchons maintenant les structures intérieures du sens d'autrui, il faut nous garder des représentations sommaires. La simple pénétration affective (Einfühlung) est trop capricieuse et incertaine pour constituer le rapport interpersonnel. Les fous croient que ce sont les autres qui sont fous, et beaucoup de sages leur ressemblent. Il faut en dire autant de l'introjection et de son cas particulier, l'identification, où le sujet se pense comme s'il était l'âme d'un groupe ou d'une personne étrangère (« J'ai mal à votre poitrine »).

La personnalité participe bien plus largement à nos rapports avec autrui. L'enquête d'Heymans met le facteur EA au centre de ce que nous appellerons, pour fixer le vocabulaire, l'*ouverture à autrui* [1]. Et de fait, aussi bien que l'action multiplie les contacts humains, l'émotion, nous l'avons vu, est faite pour exprimer et communiquer, voire (Wallon) pour ameuter et conglomérer, — d'où son rôle dans les rites sociaux. Mais les critères choisis par Heymans (être compatissant et serviable, participer aux activités philanthropiques, être plus confiant que méfiant) sont des vertus pratiques qui caractérisent trop exclusivement le service agissant d'autrui. Maxima chez les EAS (E = sympathie, A = besoin d'influence, S = vie intérieure), ils sont inaptes à identifier cette sensibilité aiguë à l'être d'autrui que l'on trouve chez les EnA. Celle-ci ne se répand pas nécessairement en œuvres visibles et moins encore en activités publiques repérables. Mais elle est capable de surmonter jusqu'à l'héroïsme, pour autrui, l'inactivité habituelle du groupe ; elle entretient le sentiment d'autrui dans une ferveur que l'action risque souvent d'étouffer : rien ne paraît plus vide parfois de présence humaine que l'appareil de certaines œuvres humanitaires. A côté de la largeur de conscience, déjà évoquée, signalons encore comme favorisant l'ouverture à autrui la faiblesse ou l'affaiblissement de l'égocentrisme, tout ce qui accroît la disponibilité intérieure, généralement la générosité. La capacité d'admiration ou de gratitude sont ici des témoins significatifs.

Les nerveux (EnAP) jouissent et souffrent de la sensibilité aiguë des EnA : la vie des autres parfois s'impose à eux avec une effrayante vivacité ; mais leur instabilité affective les rend excessivement mobiles dans leurs sympathies ; par ailleurs ils sont très occupés d'eux-mêmes (maximum à la question 72 : parler de soi), parfois si rétractés sur leur émotivité accaparante qu'ils restent incapables de dissocier leurs sentiments de leurs jugements et de se placer dans d'autres perspectives que les

1. Elle est minima chez les nEAP.

leurs ; enfin leur ferveur tendue s'impose malgré eux à tel point qu'autrui pâtit presque toujours de leur familiarité pressante.

Le minimum dans les diverses manifestations de la bonté et dans l'intensité des sentiments sociaux échoit aux sanguins (nEAP). Leur sociabilité est mondaine, utilitaire et fortement égocentrique. Le schizoïde peut unir une grande froideur extérieure à des sentiments exquis et à une vive chaleur d'affection ; mais sa froideur de surface parfois le glace progressivement et bientôt il se plaindra de ne sentir les hommes que comme des automates, des machines sans âmes.

On simplifierait le drame des existences supérieures si l'on omettait de signaler que l'harmonie spontanée ne règne pas au royaume des valeurs. Un conflit tragique oppose souvent le besoin créateur au souci d'autrui. Le créateur est à ce point absorbé par son œuvre qu'il arrive parfois à ne plus s'intéresser aux autres êtres : d'où son apparence d'inhumanité et d'indifférence. Ce mal n'est pas seulement un mal médiocre qui atteint les esprits perdus dans les connaissances objectives. Il peut saisir les plus passionnés. Il semble que l'homme, sauf de rares exceptions, ne puisse porter à une haute tension toutes ses richesses à la fois.

La haine est un sentiment accumulé et tenace. Elle est donc l'apanage des secondaires. Mais elle veut être nourrie d'un feu durable. Elle ne tient pas chez les inémotifs, qui s'en sauvent par l'indifférence. Seuls peut-être certains flegmatiques sont-ils capables, si AS domine, d'une haine lente, froide, calculée, peu éclatante dans ses effets, mais inflexible dans sa continuité et minutieusement lucide. C'est de ce même côté que l'on trouvera la haine à la fois émotive et pusillanime qui naît de la peur, notamment certaines haines collectives qui coagulent sur un intérêt menacé. Les nerveux sont trop primaires pour haïr : ils détestent, ils exècrent, ils abominent, ils méprisent, mais leur inconstance donne à ces sentiments violents un rythme explosif qui écarte l'immobilité inexorable de la haine. Il faudra donc chercher celle-ci surtout chez les sentimentaux et les passionnés. La haine des premiers est plus secrète, plus morose, plus encombrée de rumination et de rancœur intime. Celle des passionnés tire de la convergence des trois puissances le maximum de force. La haine est généralement une réaction d'impuissance surcompensée. Mais la haine du passionné est un vif retour de flamme. « Toute entière à sa proie attachée », cette haine brûlante comme l'amour sert souvent à masquer l'exaspération d'un amour déçu ou déchiré. D'où sa fureur et son ambiguïté. Elle révèle qu'il est dans la nature de la haine de n'être pas seulement un sentiment violent, mais une conduite active de destruction. Il est à remarquer que nous n'apportons pas, à

mettre au point nos relations exactes d'amour et de haine avec autrui, le même soin qu'à préciser nos relations de supériorité ou d'infériorité. Nous y supportons plus aisément les sentiments ambigus et les situations fausses. Cette indiscipline du cœur est maxima chez les nerveux, par suite de leur primarité, et chez les sentimentaux, par suite du tiraillement qui se produit entre leur émotivité et le groupe nAS. Il y a toujours dans la haine, d'ailleurs, une disproportion avec les causes, un élément de délire.

Mais par dessus toutes les forces venues de l'instinct, du milieu, de l'émotivité, de l'activité, qui poussent à la communion avec autrui, une place de premier rang doit être faite à un sentiment irréductible, la confiance de l'homme pour l'homme. Elle naît très tôt, de la confiance inconditionnée de l'enfant pour l'adulte, qui précède même la jalousie primitive. Est-elle dupée au cours de l'enfance, si vulnérable aux blessures affectives, la victime se replie sur une finalisation de toute sa vie dans l'égocentrisme. La trahison donne à cet âge des conséquences incalculables ; et la trahison de sa confiance, c'est pour l'enfant aussi bien le mensonge inutile de l'adulte, que le rire moqueur qui trop vite échappe à l'adulte devant un effort maladroit, ou que l'exemple décevant (Künkel). Les peuples réagissent de même. Si des caricatures de la féodalité ont pu séduire, pendant un temps, des peuples excédés par des caricatures de droit et de raison, c'est qu'ils pressentaient au cœur du lien social plus qu'un équilibre des forces et qu'une satisfaction des besoins, la valeur durable et intime de la fidélité.

Nous sommes arrivés au point où finit l'interpsychologie, science des rapports de personne à personne, et où commence la psychologie collective.

Les faits primitifs de la psychologie collective sont : l'unisson ou la contagion affective, l'imitation consciente, la sympathie, l'abord, la collaboration. Nous avons déjà étudié les deux premières. La sympathie, que nous avons appelée ouverture à autrui, est autre chose que la fusion affective inconsciente (Einfühlung) et que l'imitation extérieure : elle consiste à revivre en nous l'état d'autrui en tant qu'autrui sans pour cela devenir exactement ce qu'il est [1].

L'abord comporte une grande variété de nuances. Mais elles sont traversées par la grande opposition entre l'abord schizoïde, plus ou moins abrupte et glaçant, et l'abord cycloïde,

1. Max SCHELER : *Nature et formes de la sympathie.*

prévenant, engageant, généreux même si cette générosité est prodigalité facile de soi.

L'esprit de collaboration a été étudié notamment par les tests de Henning[1]. On peut distinguer trois dispositions à son égard.

Les uns ne savent pas travailler avec autrui. Ce sont parfois des secondaires obstinés dans leurs particularités et dans leurs manies, ceux dont on a dit qu'ils prennent pour des défauts les qualités qu'ils n'ont pas et pour des erreurs les convictions qu'ils ne partagent pas. Cette sorte de partialité, selon Gina Lombroso, dominerait chez la femme, qui méprise volontiers ce qui diffère d'elle : ce qui rend entre femmes la collaboration si difficile. Parfois aussi cette incapacité vient d'une sorte d'acharnement et de contention de travailleur sur son ouvrage ; il le saisit comme il saisirait une proie et refuse de se faire aider dans le moindre détail, persuadé, dans son application crispée, que personne ne peut l'exécuter aussi bien qu'il le fera. Il faut enfin grouper ensemble ces esprits anarchiques où la tendance systématique à l'opposition joue sans autre motif. Leur dissonance peut prendre une tournure active, comme chez les taquins qui se plaisent à entraver le travail d'autrui.

D'autres, au contraire, ont un besoin positif de l'aide d'autrui, et réussissent beaucoup mieux le travail collectif que le travail solitaire. Ils peuvent s'y comporter de deux façons. Les uns dominent leurs partenaires ; ils satisfont, dans une collaboration apparente, un besoin de direction et d'ingérence. Dans l'ingérence simple, ils jouent le rôle de mouche de coche, s'ébrouent avec vacarme, mais ils s'arrangent pour laisser la part la plus difficile de la tâche à leurs collaborateurs, se satisfaisant de partager à frais réduits la joie du triomphe. Plus actifs, ils dévorent au contraire l'initiative du collaborant ; ils ne l'attirent dans le travail commun que pour le goût d'exercer leur maîtrise, de plier une volonté à leur volonté, mais en fait ils ne savent pas plus se faire aider que ceux qui refusent de l'aide.

A l'opposé, certains tempéraments passifs ne recherchent dans la collaboration qu'à se décharger soit de l'initiative, soit de la peine. Ou bien ils ne savent rien décider seuls et ont besoin que l'on ose et tranche pour eux : ils sont alors de bons exécutants, souvent énergiques, pourvu qu'ils soient couverts. Ou bien même ils sont tout à fait parasites du travail d'autrui et, souvent industrieux et affairés à ne rien faire, ils cherchent leur vie entière qui leur tirera les marrons du feu.

Toute la psychologie sociale peut être renouvelée et reliée à la psychologie personnelle par la distinction bergsonienne entre sociétés closes et sociétés ouvertes. L'homme habitué

1. Voir p. 18.

appelle les sociétés closes comme son milieu harmonique. Tous ceux dont la formule psychique tend à l'objectivation d'autrui leur donnent aussi leur préférence. Routiniers et conservateurs ou doctrinaires des révolutions, selon le milieu et les principes qui les ont formés, ils redoutent la spontanéité de l'homme comme une force qui leur échappe parce qu'ils la connaissent d'expérience ; aussi ne s'intéressent-ils qu'aux appareils qui peuvent l'encadrer ou la contraindre. L'homme découragé ou désorienté par une longue série d'expériences malheureuses se livre sans résistance aux hypnoses collectives qui rapprochent progressivement le groupe social de la foule ou de la horde ; assoiffé de soumission, il laisse un meneur installer, en lieu et place de sa conscience personnelle, une volonté forte de toutes ces abdications[1]. A l'inverse, l'homme du ressentiment, comme l'a nommé Scheler, tend à la négation de toute forme sociale parce que quelqu'une d'entre elles l'a blessé depuis son enfance. Sa souffrance crie souvent vers une juste vengeance, mais par son excès même elle l'empêche à jamais de pouvoir penser une société raisonnable et meilleure : les tempéraments anarchistes et libertaires se recrutent chez de grands nerveux aux enfances écartelées ; ils restent toute leur vie, envers la chose sociale, des adolescents inadaptés qui ne savent penser l'autonomie de l'individu que dans une perpétuelle et inquiète opposition envers toute société constituée. Entre les « ingénieurs d'âmes », polytechniciens de la révolution, et ces enfants douloureux et sauvages, les luttes intérieures de nombreux pays ont tracé vigoureusement la frontière.

La conduite élémentaire la plus révélatrice de la socialité ouverte est sans doute l'hospitalité. Cette aisance à ouvrir sa porte à l'ami ou à l'étranger sans calcul de bienséance, de compensation ou de prudence, a été si bien éliminée depuis un siècle de nos sociétés « civilisées » qu'il n'est peut-être pas de signe plus net de la barbarie policée dont nous nous sommes laissés envahir. L'hospitalité est un critère d'ouverture à autrui beaucoup plus sélectif que les critères choisis par Heymans. Elle ne caractérise pas seulement les attitudes individuelles ; toute société soucieuse de ne pas se fermer sur elle-même, attentive à ses tics, à ses particularismes, aux incompréhensions qu'elle tient de ses conditions de temps et de lieu, que ce soit une famille, un groupe spontané ou une nation, marque ses membres d'une liberté d'esprit qui n'est pas exclusive d'un lien communautaire puissant, mais qui introduit dans le tissu communautaire cette circulation d'air sans laquelle il étoufferait la vie.

---

1. Le processus est bien décrit, notamment par Freud discutant Le Bon, in *Psychologie collective et analyse du moi*.

CHAPITRE DIXIÈME

L'AFFIRMATION DU MOI

Le moi a été longtemps étudié par les psychologues comme un objet parmi les autres. Pour assurer son existence à travers ses métamorphoses incessantes, on cherchait péniblement à établir, du dehors, son « identité ». On faisait appel, pour saisir cette identité, à la conscience : mais suivant la même méthode que l'on croyait « objective » parce qu'elle réduisait toute expérience aux conditions de l'expérience sensible et notamment de la vision, on retirait pour ainsi dire du jeu la conscience vivante de la vision, on retirait pour ainsi dire du jeu la conscience vivante, on la constituait en observatoire enregistrant impersonnellement le film des états de conscience. Or l'identité et l'impersonnalité sont par définition les propriétés mêmes de la chose. Aucun prestige surajouté, aucune virtuosité dialectique, à partir d'un étalement objectif analogue à celui sous lequel la science positive appréhende les réalités physiques, ne peut faire retrouver la réalité personnelle, qui est d'abord affirmation. Le Moi est vécu avant d'être vu, et n'est connu adéquatement que dans son activité vécue. Le mérite capital du freudisme [1] et des premières psychologies personnalistes allemandes est d'avoir dénoncé cette illusion séculaire, commune aux psychologies idéalistes et aux psychologies matérialistes, et montré que d'un faisceau de constatations à la troisième personne, la synthèse la plus « mentale » que l'on voudra imaginer ne tirera jamais une existence à la première personne.

En même temps qu'elle cherchait à assurer l'indépendance de la conscience en la constituant avec les caractères qui définissent les choses, la psychologie idéaliste du siècle dernier croyait servir la dignité du moi en le coupant de toutes ses

1. Sur cet aspect, cf. POLITZER : *Introduction à la psychologie*, Rieder.

attaches naturelles, notamment de la vie universelle, du corps et du milieu. Par ses soins, le moi devenait en face du monde une sorte d'irréalité prétentieuse, tour à tour fantôme sans chair, point sans susbtance, tableau de distribution et carrefour d'influences ; bref, on lui laissait à choisir entre la réalité sans unité et l'unité sans réalité. La littérature psychologique était plus éloquente que précise sur ce centre mystérieux de mes états de conscience : il ressemblait peu à peu à un personnage que l'on garderait au pouvoir par déférence plus que par fidélité. On laissait au moraliste le soin d'en disserter comme principe de conduite et de volonté. Le psychologue, lui, se bornait à étudier la « conscience de soi » qu'il présentait comme un acte de pur appréhension psychologique obtenu en détachant le regard intérieur de toute liaison avec la vie du corps et les solidarité de milieu.

Or la donnée la plus immédiate de la conscience psychologique n'est pas un état, fût-il subtil, fût-il unique, c'est une affirmation, saisie comme telle, par elle-même, dans son exercice d'abord, puis dans sa propre réflexion sur son activité. En ce point de départ, force est bien de faire appel à une expérience irremplaçable ; ceux qui se refusent à le connaître, l'autorité de ceux qui la vivent ne peut que les classer dans une catégorie d'« aveugles à la personne », comme dit Scheler. Leur cécité ne peut céder à une démonstration, mais seulement à une conversion.

Ces aveugles ont ceci de singulier qu'ils croient être les seuls à voir. Précisément, ils se contentent de voir là où d'abord, pour connaître, il faut vivre. Car en matière d'existence personnelle, connaître, suivant le puissant calembour de Claudel, c'est co-naître, naître avec, et bien souvent renaître avec, à la suite d'un violent effort pour rompre les chaînes de la mort recouvertes des apparences de la vie. Ce n'est pas que l'affirmation du Moi soit, au cœur de la connaissance, un coup de force brutalement irrationnel. Comme l'espace vécu, comme la durée vécue, elle comporte une profondeur réfractaire à la rationalisation discursive. Mais elle se développe aussi dans un étalement empirique qui donne à la description des prises de plus en plus fermes à mesure qu'on se déplace du centre vers la périphérie de la personnalité vécue. Toutefois ces prises de vue ne permettent à aucun moment de s'affranchir d'une référence à l'affirmation fondamentale de l'existence personnelle. Jung exprime une idée semblable dans un vocabulaire à trois étages. L'objet réel sur lequel porte la connaissance du moi est le *Soi* nouménal, totalité transcendante à la conscience de soi, comme la chose en soi de Kant, et en ce sens inconsciente ; pour l'analyse, le Soi ce n'est qu'un « concept-limite » qu'elle peut envisager, mais non pas étreindre. Sous les prises de la raison se présente le *Moi* phéno-

ménal, qui n'est autre que le sujet conscient tel qu'il s'apparaît empiriquement à lui-même : celui-ci est susceptible de description, mais d'une description qui tend par son mouvement même à le disperser et à le matérialiser. Aussi, entre les deux, Jung place-t-il la « *phénoménologie propre du soi* », sorte d'ombre portée, de projection du Soi sur le Moi. Elle ne coïncide pas avec l'ensemble du Moi empirique, mais seulement avec une partie très remarquable de celui-ci : le processus d'individuation, le Moi s'organisant sur la ligne de profondeur du Soi ; cette phénoménologie donne lieu à une « psychologie profonde » qui est une sorte de métaphysique expérimentale du Soi. Nous ajouterons qu'elle se prolonge en éthique expérimentale. C'est à ce niveau que nous nous placerons ici. Nous ne perdrons jamais contact avec l'acte vivant d'affirmation du moi, qui est inclus dans la plus extérieure de ses manifestations. Mais nous la rencontrerons à des degrés divers d'actualisation, en parcourant l'activité du moi de la périphérie au centre, depuis le moi en extension, répandu sur les choses et sur les hommes qu'il s'est appropriés, jusqu'au moi en intention, chef et âme de ce domaine.

La prise de conscience du moi apparaît ainsi, à l'opposé du « tout naturel », comme une épreuve progressive, comme un effort spirituel. Bergson et Heidegger, sous des angles différents, ont éclairé en nous une tendance incoercible à nous interpréter sur le mode des objets qui nous préoccupent. Nous secrétons comme une maladie de l'existence cette force de dissolution dans l'univers ambiant, choses et êtres dépersonnalisés. Action, bavardage quotidien, pensée même, chacun des actes qui devraient contribuer à nous affirmer dans le monde peut aussi bien contribuer à dissiper notre existence. Certains tempéraments sont plus exposés que d'autres à ce danger, c'est alors qu'on parle d'extraversion ou de consonance excessive. L'affirmation du moi ne s'opère donc qu'à travers une ascèse dirigée. Elle est réponse, — responsabilité.

Il faut ajouter que la manière dont se fait la prise de conscience du Moi dépend étroitement des conditions sociales et historiques. Ce n'est pas seulement à l'adulte blanc civilisé que se limitent, sans l'avouer, selon la formule de Ribot, beaucoup de descriptions de psychologie classique, c'est-à-dire à l'adulte blanc civilisé citadin et bourgeois du XIX^e^ ou du XX^e^ siècle. Dans les classes moins préparées à la réflexion, l'intériorisation revêt des formes plus rudimentaires. Adolphe Busemann a poursuivi des recherches intéressantes auprès de jeunes ouvriers et paysans en provoquant des confidences écrites sur des thèmes très simples comme : « Suis-je content de moi-même ? »[1] Une mesure indirecte de cette sorte de « puberté

1. Dans un ouvrage non traduit : *La Jeunesse jugée par elle-même*, 1928.

morale » qu'est la prise de conscience de soi est donnée par les réticences et inhibitions qui sont toujours parallèles au progrès de la réflexion : 12 % des lycéens refusent de se livrer, alors que sur trois cent soixante-huit jeunes paysans interrogés, on eut à enregistrer un refus seulement. L'étude des grandes directions de la conscience du moi confirment cette différence entre les urbains et les paysans. Chez les premiers l'image du moi se développe et s'enrichit de plus en plus, elle reste très immobile chez les seconds. Elle est beaucoup plus intériorisée chez les premiers, où la mention des sentiments atteint une fréquence nettement supérieure (de douze à quatorze ans 52 % contre 29 % chez les filles, 38 % contre 18 % chez les garçons), tandis que la mention du corps prédomine chez les seconds (au même âge, 40,8 % contre 4,7 %). Elle est aussi plus intégrée et homogène, plus nettement séparée du monde environnant. Le petit paysan garde la plupart du temps, en matière de valorisation personnelle, une sorte de morale biologique rudimentaire : le souci d'être beau et sain, une soumission très docile à l'autorité, un faible sens collectif : le moi est mal intégré aux valeurs suprabiologiques parce que la réflexion morale est faible (8 % des garçons contre 13 % à la ville, 13 % contre 23 % des filles avouent n'être pas contents de soi, ce qui est un critère d'inquiétude morale ; la différence est plus grande encore entre l'école primaire populaire et le lycée : 15 et 23 % contre 41 et 43 %). Enfin la différenciation individuelle est nettement plus caractérisée à la ville qu'à la campagne. Les différences dues au milieu, on le voit, sont moins accentuées chez les filles. Il ressort également, de ces recherches et de quelques autres, que la conscience de soi est généralement moins développée dans les classes pauvres, où tout l'effort personnel est accaparé dans la lutte pour l'existence, tandis que les débordements introspectifs sont l'apanage des milieux oisifs. Il semblerait que l'équilibre et la conscience de soi exige à la fois une vie assez aisée pour pouvoir se désintéresser du besoin, et assez disputée pour ne pas s'égarer dans une réflexion que n'éprouve pas un engagement sérieux.

N'oublions pas enfin que nos attitudes et nos conduites conscientes ne représentent qu'une fraction de notre moi total. Derrière elles glisse et vit cet autre moi-même que rêves et contes désignent sous la forme de l'Ombre ou du Double, l'être que parfois nous ne voulons pas être et que nous sommes cependant. Deux tissus s'y mêlent : l'un issu de condensations inconscientes déposées le long de notre itinéraire individuel, l'autre tramé par le fond collectif inconscient de l'humanité où Jung a mis en évidence les attitudes permanentes de vie qui se proposent au civilisé comme au primitif, à l'homme du XX^e^ siècle

comme au héros de légende. La volonté, assez commune, de réduire la réalité du moi à la somme de ses activités conscientes, est la source d'un déséquilibre permanent. La vie inconsciente mène son chemin à la fois (car le pessimisme freudien simplifiait les choses) pour le meilleur et pour le pire, et suscite des états profonds qui entrent sourdement en conflit avec la vie consciente. Même en eaux calmes, elle n'offre pas les perspectives limitées et rassurantes de l'ordre conscient. Elle ouvre de toutes parts sur des abîmes, les abîmes infernaux des forces instinctives, les abîmes verticaux de l'aspiration spirituelle, on dirait même mieux qu'elle est abîmes. Elle entretient une angoisse sous-jacente à tous nos arrangements. L'homme conscient a, devant elle, un premier mouvement de terreur et de recul. S'il la fuit tout-à-fait, comme y tend l'extraverti et le type stupide formé par les manuels de « maîtrise de soi », il y gagne un équilibre de surface et même une certaine habileté de conduite : elles équivalent à la mort esthétique et spirituelle ; même, cette adaptation périphérique ne réussit pas toujours, et le plus souvent le refus des conflits intérieurs bloque la virilisation psychique, tourne en puérilisme et pusillanimité : c'est le danger qui menace une éducation trop extériorisée[1]. L'homme de la conscience claire se crée mille difficultés de surdroit en projetant au hasard sur des individus ou sur des collectivités qui n'en ont que faire, les désirs et les idéaux qu'il refuse de regarder en face. Au surplus l'Inconscient méprisé a de terribles retours : le démon du midi ne fond pas seulement sur les individus pour saccager en quelques semaines une vie rangée comme un jardin ; il fait irruption avec non moins de violence dans les civilisations qui ont cru avoir neutralisé une fois pour toutes dans les musées de l'histoire les goûts barbares et les élans religieux.

A l'opposé de l'homme hyperconscient, qui tient sur un volcan ses fêtes légères, certains individus sont noyés dans la nuit et les tourments de leur vie inconsciente, la femme plus que l'homme et quiconque vit intensément en poésie. L'œuvre écrite est le remède contre la folie où menace toujours de tourner cette subversion d'équilibre. Ces êtres ne sont pas toujours les plus aptes à décrire et à maîtriser les jeux apparents de la vie psychologique.

Entre ces deux extrêmes, l'effort spirituel d'édification du moi est un effort pour rassembler autour d'un centre et d'un itinéraire les parties démembrées de sa psyché, stagnations inconscientes, projections mal situées, efforts conscients. Ce n'est pas seulement un effort de conscient pour discipliner l'inconscient. L'équilibre du moi exige la participation active de toutes

1. Par exemple, celle que nous avons appelée ailleurs le « scouticisme », parasite du scoutisme.

les zones du moi, et il commence à apparaître, que la vie inconsciente n'est pas seulement irrationnelle et destructrice. Jung a mis en évidence la notion de pulsions inconscientes orientées vers une fin. Il semble en effet que l'inconscient exerce une action compensatoire vis-à-vis du conscient, telle que les attitudes atrophiées dans la vie consciente sont entrées dans la vie inconsciente, et inversement. Jung a aussi dégagé dans la vie inconsciente une sorte de tropisme permanent vers l'unité du psychisme, qui est poursuivi, par les moyens et par les matériaux à la disposition de l'inconscient même quand l'être conscient renonce à se ressembler, même contre ses erreurs. Mais ces moyens sont souvent très primitifs : il ne faut pas surestimer et diviniser cet effort obscur de la vie, quand bien même il évoquerait une plus haute vocation de la personne. Ces résultats rejoignent la conception de plus en plus admise que les psychoses elles-mêmes sont, contre l'apparence, un effort d'unification, mais au seul plan où, dans certaines conditions, l'unification est encore possible.

Tous les milieux collectifs viennent apporter leur poussée à la force qui soutient ou aux forces qui disloquent l'édifice du moi. Si le destin de la personne est la plus haute forme d'organisation que nous livre l'expérience, il est, comme toute organisation élevée, d'une fragilité qui veut être soutenue dans le grand nombre des cas. Ces appuis indispensables aux forces moyennes, et dont personne ne peut entièrement se passer, sont les cadres du groupe et les structures du milieu. Quand il ne les trouve pas à sa portée on leur échappe de quelque façon, l'homme faiblement affirmé s'en donne d'artificiels. La manie de l'ordre, ou de l'inconscience, ou de la méticulosité, quand elles prennent une forme paroxistique ou simplement appuyée, sont l'aveu d'une insécurité intérieure qui cherche à se protéger. Elle naît, cette insécurité, évolue ou se défait en rapport étroit avec la situation sociale consciente. Nous avons vu l'importance du classement, du déclassement et du surclassement social. S'il est vrai que les hommes forts font un pays fort, il est aussi vrai qu'un pays fort fait des hommes forts. Quiconque est privé de certaines assises naturelles : une famille normale, une ambiance sociale suffisamment stable et lentement intégrée, cherchera toujours vainement une certaine solidité d'allure, un minimum d'assurance vitale. L'absence de métier elle aussi fait des incertains, des utopistes, des esprits faux et sans assiette.

Le milieu agit toujours d'ailleurs sur l'assiette du moi par le plus ou moins de complaisance que nous lui accordons dans l'expression. Les une n'aiment et ne cherchent d'eux-mêmes que les expressions qui ont l'assentiment d'autrui. Ce sont les plus nombreux : on ne surestimera jamais assez l'importance

de la vanité, à côté de la peur et du sexe, dans les mobiles humains. D'autres aiment et recherchent la fidélité intérieure l'authenticité de l'expression. Ils sont en première apparence moins sociaux que les premiers. Il arrive même que leur souci les rende un peu compassés dans la conscience de soi, déconcertés par le miroitement des insincères — de tout le monde. C'est ainsi que les EnAS à forte secondarité souffrent de tout déguisement, de l'ironie, du secret, de tous les jeux de l'esprit et du cœur. Cependant, alors que le vaniteux, comme le langage le dit très bien, est volontiers suffisant, l'*homo sincerus* est toujours inquiet de l'acceptation que lui accorde autrui et spécialement de son approbation morale. Ainsi, il semble que se produise normalement une sorte de compensation de force dans la composante sociale de l'affirmation ; faible devant autrui, elle se sauve par la suffisance, forte et un peu rigide, elle s'assouplit d'une inquiétude. Enfin ceux que Kierkegaard appelait les esprits dialectiques ont la conception la plus dynamique de notre présence parmi les hommes. Être, ce n'est pas couler comme un flux égal, mais attirer, blesser, secouer, séduire, etc... Or l'affirmation directe — sincérité, simplicité, spontanéité — outre qu'elle n'est souvent que le résidu d'un processus spontané de sophistication, est plus souvent encore, à travers l'interprétation d'autrui, source d'erreur sur nous-même. Pour nous traduire au regard de chacun comme on traduit un texte en diverses langues, elle doit revêtir autant de masques qui sont cependant les instruments de vérité, à condition que l'on ne se laisse pas empêtrer dans leur jeu.

LE MOI EN EXTENSION : L'AVOIR

Le moi court en même temps deux aventures : l'une en profondeur, vers les sources du temps : l'autre en expansion, dans l'ampleur de l'espace. Il n'assure sa cohérence que s'il les accepte l'une et l'autre et presque l'un dans l'autre : s'il déserte la durée, il est guetté par la dispersion de la matière ; s'il déserte l'espace, par la dispersion du rêve. On a parlé justement de l'ex-centricité du moi : Il est hors de soi par nature aussi essentiellement qu'il est en soi. C'est pourquoi la parole est spécifique de l'être

personnel autant que de la réflexion. On ne lutte contre le verbalisme qu'en revenant à des constatations très simples. L'homme est un esprit qui se déplace : cela doit avoir un sens. Quel besoin aurait un pur esprit de se déplacer ? Ne serait-il pas, à son gré, ou subjectivité pure, ou ubiquité instantanée ? On parle très justement parfois de l'appel de l'espace, de l'appel des choses. L'espace n'est pas un récipient pour l'homme. L'homme est appelé à *prendre possession* de l'espace comme il est appelé à prendre possession de lui-même. La main qui se pose est un signe sensible de sa vocation. Le portraitiste qui veut donner à sentir l'autorité de son modèle le représente la main posée sur un livre, sur un sceptre, sur un globe, ou simplement refermée sur les genoux, sur les bras d'un fauteuil. L'amateur de sensations, le jongleur d'idées est un homme à la main pendante. Le regard, lui aussi, se pose exactement et solidement sur les objets et sur les regards des hommes quand l'homme est assuré de lui-même et de sa place dans le monde réel ; sinon, il cède, fuit ou biaise. Il y a une royauté du moi sur l'espace. Elle commence au corps : la perception de la situation de mon corps dans l'espace est un des axes de la conscience personnelle. C'est pourquoi la possession ne peut être corrompue en sa racine. Et la grammaire a raison qui place le verbe avoir immédiatement à côté du verbe être comme une colonne maîtresse de l'ordre humain.

Cependant, si nous avons trouvé dans l'ennui, au cœur même du bien qu'affirme notre existence, un mal d'exister qui la suit comme une ombre, nous trouverons, plus lourd encore que le premier, un mal d'avoir qui pèse dans chaque possession et, de l'intérieur sinon du cœur même de la possession, travaille à désespérer ou à déshumaniser le possesseur. La psychologie de l'avoir jette-t-elle quelque lumière sur ce drame de l'avoir ?

Le mien, à savoir l'ensemble des objets que d'une manière ou d'une autre je m'approprie, dessine un champ dans l'espace, que l'on peut nommer le cercle de l'avoir. Je le forme en incorporant à ma personnalité par « introjection » (Ferenczi) tout mon milieu vécu : mon corps, privilégié, car il est, du moins en ses parties centrales la seule propriété que je ne puis perdre sans me perdre moi-même : ce corps auquel nous croyons tant que le plus irréligieux des hommes s'occupe de prévoir où et comment il sera un jour enterré ; mes vêtements ; mon appartement et ce qu'il contient ; mes biens ; ma famille, mes amis ; mes idées, mes goûts, mes espoirs (qui ne sont pas étrangers non plus à des réalisations ou à des incidences spatiales) ; d'autres ajouteront, ce capitaine : mes hommes ; ce patron : mes ouvriers ; ce baron : mes ancêtres ; et dans le feu de l'action vous entendez votre cuisinière, qui ne volerait pas un œuf, expliquer : « Je prends mes carottes, je les coupe, j'ajoute mon beurre, etc... » Ce

dernier exemple met en évidence la spatialité très mobile de l'avoir : il est lié à l'acte plus qu'à l'inventaire, il s'acquiert et se conserve par l'acte plus que sur archives. Ces carottes ont été réellement par seconde nature les carottes de la cuisinière tout le temps qu'elle les a consacrées par son art : sans l'ombre d'une difficulté elle les abandonne à leur appartenance première une fois le repas commencé. Cette cuisinière nous conduit, par un sentier détourné, à la relativité des droits historiques. Un pays doué de bon sens admet volontiers qu'il ne saurait les revendiquer sans ridicule sur une terre ou sur un peuple sur lesquels depuis plusieurs siècles il ne fait plus acte de possession. S'il prenait idée à l'Angleterre, ailleurs que dans l'humour de G. Bernard Shaw, de revendiquer ses droits sur les États-Unis, la Normandie pourrait protester des siens sur le Royaume Uni, la Suède sur la Normandie, et ce serait, ajoutées à d'autres, bien des complications inattendues. L'avoir comme inventaire ne marque donc qu'une coupe provisoire dans la marche d'une conquête qui n'a de limite que la puissance actuelle du possesseur. Sa réalité vivante n'est pas dans la *détention* mais dans la *prise de possession*, qui n'est pas un acte instantané, mais peut, comme la création, se continuer ou se détendre.

Les possessions supérieures sont rebelles à la mesure. Jusque dans l'accaparement, elles gardent une sorte de libéralité. Le conquérant n'est pas indifférent à l'ampleur que son ambition reçoit dans ses conquêtes, mais il vit centré sur l'élan, non sur les résultats. Militaire, il pense avec mépris aux coupeurs de frontières en quatre qui lui succéderont ; apôtre, il ne compte pas le plus ou moins de ses conversions mais il suit inlassablement l'ardeur de sa foi ; entrepreneur, il crée, comme Ford, parce qu'il ne peut pas s'arrêter de créer, et non pas pour amasser de l'argent ; collectionneur, il goûte la chasse et la trouvaille, et dédaigne l'étalage. Que lui faut-il pour son bonheur ? Un monde qui l'attende, qui ne soit pas encore occupé (c'est un élément du charme complexe de la jeune fille que cette disponibilité perceptible même à qui ne s'arroge aucun droit sur elle) ; un monde qui cependant lui résiste, et lui apporte ainsi, avec l'étonnement et le renouvellement, la confirmation de sa force ; enfin un désir puissant, qui lui donne la joie physique et spirituelle à la fois de l'épanouissement. C'est ainsi que les époques jeunes, les peuples et les classes en formation, les adolescents qui ne sont pas déjà de petits vieux, vivent la possession. Un candidat à Saint-Cyr ne consulte pas les tableaux de retraite (du moins l'espère-t-on). Un bourgeois, au XII^e^ siècle, c'était un homme qui coupait toutes les attaches protectrices de l'homme dans un monde dangereux pour partir à l'aventure de l'argent et du commerce ; du XVI^e^ au XVIII^e^, c'était un homme qui aspirait,

de toute la force montante de sa classe, à conquérir un pouvoir plusieurs fois séculaire. Depuis, c'est trop souvent un homme qui s'est assis sur les conquêtes de ses pères.

Car dans toute victoire il y a une menace, dans toute apogée une détresse. Qui a conquis doit maintenir, et la crainte de perdre, sentiment déjà passif, barre l'élan vital d'un premier reflux. Le conquérant cherchait l'obstacle, le victorieux s'irrite déjà de la résistance ; il veut une soumission passive pour répondre à sa passivité naissante. Le conquérant suscitait l'émulation, se réjouissait du nombre de ses rivaux, qui donnait de l'élan à sa convoitise, du prix à l'objet poursuivi, et du prestige à son combat : le victorieux se laisse prendre au goût funeste de l'exclusivité. Cette « folie » propre au pouvoir, dont parle Alain (« Le pouvoir rend fou ») c'est la folie de l'homme qui veut éliminer autrui et jusqu'à la résistance des choses, devant laquelle il trépigne comme un enfant. Il défend désormais ses conquêtes, et le défendeur est en mauvaise position à l'égard de tous les conquérants possibles. L'avoir ne restait vivant que sous la poussée de l'être. Désormais il étouffe lentement l'être. C'est le moment où un grand pays commence à fléchir sur sa grandeur, où la classe qui a conquis le pouvoir s'affaisse insensiblement sur son héritage, où l'homme arrivé devient petit patron et engraisse, où le jeune bourgeois qui a pris femme et situation après une jeunesse turbulente se range dans la ligne d'un sage conservatisme, où les conquérants font place aux administrateurs, les prophètes aux apologistes, les pionniers aux héritiers.

Dans l'année, l'âge ou la génération qui suit la conquête, l'usufruitier remplace le victorieux. Il est à peine dès lors question de lutte. Par une série de replis, le possesseur s'est retiré des grandes voies où se courent les risques. L'industrie moderne a facilité considérablement cet amortissement de la possession, en développant la richesse mécanique qui se multiplie à la portée de la main, s'acquiert sans effort, et distribue des plaisirs automatiques. Elle a produit un homme nouveau, l'homme du confort impersonnel. Il hérite dans un fauteuil d'une fortune que d'autres mettent en œuvre, un ensemblier a du goût pour lui, l'agence Cook se charge de ses rêves, son contentieux de ses querelles, et quand il tourne un bouton, ce n'est pas pour tuer un mandarin, mais pour recevoir, sous forme oratoire ou musicale, sa dose quotidienne de somnifère. Il veut surtout ne plus avoir à conquérir, à lutter, à organiser. Quant à la possession, même ainsi apaisée, il y tient tout juste dans la mesure où elle lui est nécessaire pour lutter contre l'ennui. Finalement, à force de passivité, il change de rôle avec ses biens, ce sont eux qui le possèdent et le mènent au gré de leur inertie. Il essaie parfois de se justi-

fier par la préoccupation de ses enfants [1] mais il pense leur avenir à l'image de sa propre démission, il ne se soucie pas de venir en aide à leur initiative en lui laissant une marge suffisante de lutte, il veut les assurer contre les risques de la vie. Il propage ainsi sa propre mort de génération en génération.

Au dernier degré de cette décadence de l'avoir, toute forme d'emprise s'est évanouie. Pour l'homme de l'ostentation, l'important n'est plus même de posséder, mais de faire savoir qu'il possède. Le conquérant est si sûr du lien vivant qui l'unissait à sa conquête qu'il ne songe pas sans cesse à l'affirmer publiquement. Le véritable écrivain, celui qui aime la chose écrite plus que le succès, tâche d'éviter le possessif quand il doit évoquer ses propres œuvres. Personne au contraire ne le fait sonner, ne l'arrondit dans la bouche comme l'homme qui en réalité ne possède plus rien. Il dit : « Ma femme », « mon Cézanne », « mon château », — mais jamais ne pénétreront dans son cœur épaissi ce destin si proche qu'il n'a pas une fois accueilli, cette lumière glissant sur trois pommes, la fraîcheur de cette matinée sur les grands prés humides. Il n'incarne plus seulement le primat de l'avoir sur l'être, mais, sur l'avoir et sur l'être réunis, la tyrannie d'une forme purement déclarative de l'avoir. Ce moment est l'heure de la chicane ; l'élan de possession se perd en une agitation disputeuse ; s'il rôde encore autour de ce dernier sursaut quelque volonté de combat, la bataille s'est déplacée : elle ne met plus même en jeu l'objet possédé, mais des titres de possession[1]. La possession connaît ainsi les trois âges dont Chateaubriand disait qu'ils étaient les trois âges de l'aristocratie : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités.

Une chute de niveau psychologique, nous l'avons vu, s'accompagne souvent, comme pour compenser la déficience psychique, d'une sorte d'inflation quantitative des états de substitution. L'homme qui est devenu incapable de cette étreinte passionnée où nous demandons aux choses leur dernier secret, c'est le même qui se comporte avec elles en touche-à-tout ; il n'aime personne, mais il salue d'innombrables « amis » ; il ne comprend rien, mais il sait tout. C'est quand il ne peut plus posséder fortement qu'il veut « avoir » beaucoup et vient à se soucier de l'inventaire de ses biens. La conquête désarmée fait place à l'esprit d'accumulation. Le rentier thésaurise, le parti recrute, sans trop savoir, l'un, pourquoi il thésaurise, l'autre, ce qu'il recrute. On définit à Lyon le vrai bourgeois lyonnais par la possibilité de vivre « du revenu de ses revenus ». Ainsi les asiles abritent certains malades atteints de « collectionnisme » : ils entassent indistinc-

1. Nous avons essayé d'étudier quelques conséquences de cet état d'esprit dans : *De la propriété capitaliste à la propriété humaine*, Desclée de Brouwer, 1936, réédité dans *Liberté sous conditions*, Éd. du Seuil, 1946.

tement tout ce qui leur tombe sous la main ; ils offrent l'automatisme de l'accumulation à l'état pur (ils se laissent en effet dépouiller avec la même indifférence). Faute de cette attention au réel qui est, au sens sportif comme au sens métaphysique du mot, la forme du créateur, le sens de l'avoir subit une distension analogue à l'embonpoint des organismes vieillissants. Le paralytique général se croit toujours propriétaire de tout l'asile. Nous avons trouvé le même phénomène, à sa limite morbide, dans le délire des grandeurs et dans certains délires d'infinitude. Phénomène sénile et décadent, il est une flatulence et non pas une promotion de l'avoir. Ce n'est pas nécessairement en étendue que l'avoir gagne en être, c'est dans l'intensité de la maîtrise. Certes la maîtrise s'exprime partiellement en extension, et l'appétit peut être puissant chez de fortes natures dont la figure semble inséparable d'une certaine ampleur vitale. Mais généralement l'avidité, depuis la boulimie jusqu'à la cupidité, le collectionnisme, la mégalomanie se présentent comme des phénomènes de dégénérescence.

Quand cette compensation néoplastique ne joue pas, l'affaiblissement du moi se traduit par un resserrement plus ou moins important du champ de l'avoir. Nous avons vu le timide, le pusillanime se « faire petits », comme pour se faire pardonner la place qu'ils occupent au soleil. Ces faibles sont les plus doux des hommes, car la conquête leur fait peur, et parfois les plus désintéressés, car avoir leur semble une situation encore trop exposée par les risques qu'elle implique ; ils aiment la dépendance dans la sécurité, — fonctionnaires, parasites ou courtisans selon leur humeur et selon les temps. Odier a analysé un « complexe du petit profit » chez certaines gens parfois généreux pour les grosses dépenses, mais obsédés de petites économies sur le détail ; ce besoin de récupération symbolique trahit de lointaines insatisfactions d'enfance[1]. Chez certains déprimés graves, le sens même de la propriété est atteint, ils nient que leurs habits, leur maison soient à eux. Et l'atteinte est bien sélective du sens de l'avoir : car cette mère qui dit avoir « perdu » son enfant ne cesse pas de lui donner ses soins[2]. D'autres malades sont la proie du « sentiment du vide »[3]. Il porte d'abord sur le monde extérieur : le monde devient sans beauté, sans utilité, bizarre, irréel ; ils perdent leurs proches, ils se promènent parmi des morts. A ce moment le sentiment de vide pénétrant jusque dans la sphère de l'intimité s'accompagne d'une réaction d'angoisse qui le complique : ils n'agissent pas volontairement,

1. Revue française de psychanalyse, 1932.
2. P. JANET : *Évolution psychologique de la personnalité*, p. 166 s.
3. P. JANET : p. 90 s.

on les force à parler, à résister ; on les dépouille (délire de préjudice), des présences s'imposent à eux, parfois heureuses et pacifiantes, plus souvent hostiles, indiscrètes ; un degré de plus de gravité et l'on devine leurs pensées, spécialement leurs pensées ridicules, qui sont toutes connues ; un degré encore, et on leur vole leur pensée, leur digestion. Janet a groupé ces divers troubles sous le nom de « sentiment d'emprise »[1]. Analogue est la mentalité du paranoïaque persécuté : il s'est retiré du dehors jusque dans ses derniers retranchements, et dès lors il ne peut voir que sous l'aspect de l'hostile ce monde qui vient battre contre ses murs et qui lui est maintenant totalement étranger. Au bout de ces négations, nous trouvons des malades qui affirment d'eux-mêmes qu'ils sont morts, disparus, irréels : ce petit garçon ramenait toujours sa garde en arrière parce qu'elle l'avait, lui disait-il, oublié sur son banc. Tous ces troubles jalonnent un retrait progressif du moi dans son espace de maîtrise : on voit que ce repli en extension est lié à un affaissement général de la personnalité.

Nous avons parlé de la décadence de la possession comme d'une sorte de mal intérieur. Il ne faudra pas sous-estimer, dans la manière dont cristallise chez l'adulte le sens de l'avoir, l'influence de l'accueil qu'il reçoit de l'environnement. Au commencement sont le besoin et le désir, qui déborde le besoin. Sont-ils frustrés ou déçus, surtout dans la petite enfance, âge de la préhension, la possession devient inquiète et jalouse, s'érige en revendication, s'étale en gourmandise, avidité, ou se replie en avarice et égocentrisme. Il est capital de noter que l'excès ou la trop grande facilité de satisfaction (enfant gâté), aboutissent au même résultat, rend le sujet exigeant, impatient et insatiable.

De même que la présence souple et précise de mon corps parmi les choses résulte de la conjugaison de poussées agonistes et antagonistes des muscles, ainsi la maîtrise du Moi sur mon domaine spatial est assurée, loin des deux frénésies de la grandeur et de l'anéantissement, par l'équilibre d'une tendance expansive avec des renoncements nécessaires. La tentation de posséder tout le possible vient nous secouer de temps à autre avec force. Et pourtant, devenir, grandir, c'est la repousser. « Dès qu'une seule convoitise, écrit Nietzsche, ou la convoitise en général a la prédominance, comme dans le peuple, il n'y a plus d'homme, supérieur ! » Entre trois et cinq ans, l'enfant doit se résigner à ne plus tenir le monde entier à sa merci ; la petite fille, à ne pas commander sur l'univers masculin en même temps que sur le sien. Et chaque étape de l'expérience commande un renon-

1. P. JANET : p. 387 s. On fait encore de ces derniers le « syndrome de Clérambault » ou d'« automatisme mental ».

cement nouveau. Chacun d'eux affirme la présence de la mort sous l'étoffe de la vie. Mais c'est cette arête de la mort qui donne à la vie sa forme, sa conscience et sa joie rude.

Expression de la plus haute expansivité de la personne, le sens de l'avoir est en même temps enraciné dans la violence drue de l'instinct.

L'instinct de possession s'est développé avec âpreté au cours du XIXe siècle. La même période connaît un recul marqué de l'instinct guerrier : c'est à se demander si cet apparent recul n'était pas plutôt un déplacement d'application. On présente souvent l'instinct de possession comme un instinct d'ordre, une sorte de parvenu égaré dans la cour des miracles des instincts. Mais pour peu qu'il s'affranchisse, il le dispute à tous les autres en égoïsme, en brutalité et en cynisme. Englobé dans l'élan spirituel, il affirme un mouvement expansif, un geste personnel à travers les choses vers un au delà des choses, il avance de renoncement en affirmation vers les plus hautes créations. Sitôt qu'il se replie sur la chose acquise, il est livré à son inertie intrinsèque. Alors il énerve l'action, durcit le cœur, rend insensible ou même aveugle à la souffrance et à la présence d'autrui ; il se satisfait ordinairement de cruautés légales et bienséantes, mais vienne une panique, l'histoire a montré à quels extrêmes il pouvait porter d'innocents boutiquiers. Le propriétaire, l'homme qui s'est unifié et comme ramassé sur l'instinct de propriété est dans toutes les classes le type commun d'humanité peut-être le plus répandu depuis une centaine d'années. Un certain régime de l'argent, un certain affaissement des perspectives spirituelles aussi bien dans les propagandes révolutionnaires que dans les résistances conservatrices l'ont multiplié comme une plaie, rongeant toutes les valeurs : héroïsme, charité, esprit d'entreprise, solidarité sociale. Il tend à devenir le caractère-standard, l'objet de bazar psychologique. L'indifférence de notre psychologie intemporelle à des phénomènes historiques de cette ampleur est si étrange en comparaison de la minutie qu'elle consacre dans les laboratoires aux mille et une façons de percevoir les couleurs qu'on est fort tenté d'en voir un inconscient besoin de détourner l'attention.

Le type de propriétaire que nous venons de décrire est bien plus répandu que l'avare. L'avarice caractérisée est un état nettement pathologique bien que n'évoluant pas vers des troubles mentaux. Elle se greffe généralement sur une hérédité morbide. Ayant étudié des familles d'avares, Rogues de Fursac [1] affirme

1. Rogues de Fursac : *L'avarice*, Alcan, 1911.

que « l'avare est en quelque sorte noyé au milieu des aliénés ». La prédisposition morbide est soutenue par des facteurs individuels, — l'avarice essentielle dont nous avons parlé comme d'une des structures globales d'accueil vital, sorte d'infécondité généralisée qui a souvent ses incidences sexuelles, — et par des facteurs sociaux, dont le principal est l'absence d'enfants : 69 % des avares étudiés par Rogues de Fursac sont sans enfants, 20 % des autres le sont virtuellement par un atrophie totale du sens paternel. Les professions inactives, en tête la situation de rentier, puis la paysannerie et les classes moyennes épargnantes lui sont plus ouvertes que les professions actives et entreprenantes. Tout cela est également vrai du propriétaire, tel que nous l'avons désigné plus haut. L'un et l'autre sont de tout temps, mais l'histoire nous montre dans ces symptômes d'embolie de l'élan spirituel les stigmates d'avilissement d'un certain esprit bourgeois, infidèle à la grande tradition aventurière de la bourgeoisie montante. Cette avarice essentielle n'atteint pas l'intelligence directement, mais indirectement, en rétrécissant considérablement le champ de la conscience. Elle rabougrit tous les autres instincts, même les plus primaires, comme en témoignent ces « mendiants thésaurisateurs » qui meurent crasseux et affamés sur des sacs de billets ; à plus forte raison les instincts supérieurs, instincts sociaux, dignité personnelle. L'amour de l'argent est une plaie terrifiante qui évolue toujours et ne recule jamais : la clinique ne connaît pas d'avares qui « guérissent » ; leur passion se renforce d'un culte intolérant qui les rend agressifs pour tous ceux qui semblent le contester peu ou prou. Toute leur activité est régressive et défensive ; elle se ratatine sur soi progressivement, considérant tout risque, toute expansion, tout contact même comme une menace. Elle est aussi très calculée : obsédé mais non impulsif, l'avare réfléchit chacun de ses actes, et son horreur du risque est trop puissante pour qu'il devienne jamais un délinquant.

On ne confondra pas l'avarice avec ce que le Dr Rogues de Fursac désigne d'un terme juste comme des « pseudo-avarices » : soit la cupidité, qui vise non à la possession, mais à la jouissance consécutive (aussi, contrairement à la possessivité, est-elle expansive et agressive, parfois jusqu'à la délinquance) ; soit la pusillanimité qui est une peur hésitante du lendemain non spécifiée sur la richesse (elle touche aussi bien la santé, la réputation), non tyrannique (elle doute de soi et se reproche ses craintes), non atrophiante (elle est malade de trop d'imagination et d'une sensibilité trop vive, et le pusillanime se fait souvent du tort à lui-même par crainte d'en faire aux autres).

La prodigalité essentielle, où l'instinct de possession est en défaut, est beaucoup plus rare que l'avarice. Le monde voit

parfois passer comme des météores ces personnages brillants qui éblouissent par leur train de vie, et dissipent leur avoir en quelques années. Plus modestement, chez ceux à qui l'argent « brûle les doigts », on cherchera si une certaine consistance de soi n'est pas atteinte et si la dissipation de leurs biens n'est pas une manière de jouer la dispersion de leur personnalité. Les théologiens classiques faisaient de la prodigalité un vice moins grave que l'avarice. Ils avaient peut-être cliniquement, en tous cas humainement raison dans la mesure où il est plus aisé de freiner un emballement que de ramener la vie là où elle est stérilisée dans ses sources.

LE MOI EN TENSION : L'AFFIRMATION

Que la conscience affirmative du moi soit susceptible de varier dans des proportions considérables chez l'adulte, on le conçoit si l'on se réfère à ses fragiles commencements. Or, c'est dès l'enfance que sa direction définitive est imprimée à l'axe du moi. Les psychologues contemporains s'accordent généralement à penser que les toutes premières influences subies orientent toute l'existence. Adler va jusqu'à considérer que le travail de personnalisation est fixé dans ses grandes lignes vers quatre ou cinq ans. Ce travail, toutefois, est assez complexe, comme on va le voir.

L'adulte imagine volontiers le psychisme du nouveau-né comme identique au sien, à une différence de netteté près. Piaget, en dressant contre cette conception naïve le tableau d'une mentalité enfantine, a sans doute accentué les oppositions plus qu'il ne faut, mais ses analyses dans leur ensemble restent valables. Par confusion sur un même plan des apports externes et des apports internes, tout l'univers de l'enfant est imprégné de son moi, en communication avec le moi et obéissant au moi. Aussi « le point de vue propre est considéré comme le seul possible... Il croit que tout le monde pense comme lui. Il n'a pas découvert la multiplicité des perspectives et reste enfermé dans la sienne comme si c'était la seule possible... L'enfant ne pense que pour lui, ignorant plus ou moins le point de vue des autres » [1]. Mais il

1. *La représentation du monde chez l'enfant.*

faut bien se garder de conclure que la conscience du moi soit pour cela plus forte chez lui que chez l'adulte. Tout au contraire: il n'a pas de conscience assurée de soi, il est le monde. Sa subjectivité est une subjectivité non réfléchie, bien qu'envahissante. « Il y a égocentrisme intégral par défaut de conscience du Moi ». Cette liaison de l'égocentrisme enfantin à une conscience de soi très diffuse est le paradoxe de la conscience enfantine. Mais il faudrait se garder d'en pousser les deux termes plus loin que n'engagent les faits. Egocentrique, l'enfant l'est jusqu'à un certain point. Freud l'enferme dans l'emprise exclusive du « principe du plaisir », tendance primitive, essentiellement asociale, à éviter la douleur et le malaise quels qu'ils soient et à satisfaire immédiatement et à tout prix les désirs élémentaires. Il a raison en ce que cette épine d'instinct brut traverse toute l'activité de l'enfant, et l'irrite avec une virulence particulière. Mais Piaget lui-même relève dans la conversation enfantine 54 à 60 % de propositions égocentriques. Il en avoue donc un nombre assez considérable d'autres. Au surplus, dans la conversation, l'enfant a tendance à se raidir. Est-ce que l'adulte lui-même ?...

Il n'est pas moins imprudent de représenter le nouveau-né, ainsi qu'on le fait parfois, comme totalement dépourvu de conscience personnelle. Que jusqu'au delà de la deuxième année, il paraisse sensible à la présence et à l'imitation d'autrui plus qu'à sa propre affirmation, c'est certain, mais Pérez notait déjà les nombreuses circonstances dans lesquelles il fait acte vigoureux de présence : refus de rentrer ses pieds dans les couvertures (4e ou 5e mois), de se laisser débarbouiller ; accès de fureur quand son action rencontre un obstacle ; obstination malgré les menaces ; isolement, bouderie ou repliement ; jalousie ; résistance aux idées, aux gestes, aux méthodes, aux jeux suggérés par l'entourage adulte [1]. Les freudiens ont soulignés le sentiment d'importance qu'éprouve l'enfant à la première constatation de ses excréments : ce sont des produits qu'il fabrique lui-même par opposition au sein maternel ou au biberon dont il dépendait jusque-là ; il en est le maître et échappe volontiers par eux à la puissance de l'adulte (beaucoup de constipations enfantines sont des constipations d'opposition) ; il y puise un sentiment de puissance et d'indépendance [2]. Qu'il parle de soi pendant longtemps à la troisième personne marque l'incertitude de sa conscience réfléchie, mais n'empêche pas qu'il y ait équivalence

1. Ces exemples sont rapportés, avec d'autres, dans H. Bouchet : *L'individualisation de l'enseignement*, Alcan.

2. Ferenczi a pu dire que la première manifestation de la morale est la « morale du sphincter ». En encourageant l'activité inhibitrice de son sphincter, sans toutefois le crisper, l'enfant s'adapte pour la première fois au monde extérieur.

psychologique et pratique de son nom prononcé par lui et du *je* qu'il dira plus tard : les impatiences, les trépignements qui accompagnent ses demandes suffisent à nous en assurer.

A vrai dire la phase de subjectivisme cosmique décrite par Piaget et par Charlotte Bühler [1] ne semble pas dépasser la fin de la deuxième année. Au cours de celle-ci l'enfant se détache peu à peu de la situation globale, et par un dédoublement laborieux se porte tour à tour vers le pôle objectif et vers le pôle subjectif de la situation avec des répétitions indéfinies, comme pour apprendre la langue qui les oppose : c'est ainsi qu'il aime se cacher et se découvrir les yeux, attraper et être attrapé, etc... (Wallon) [2]. Il reste, dans la conscience de l'enfant de cet âge, une certaine ambivalence et quelque confusion entre le moi et le non-moi. Nous avons signalé, au chapitre précédent, les confusions avec autrui où on le surprend parfois. Il lui arrive de s'oublier lui-même, et de recommencer un instant après la sottise qui l'a fait vivement gronder. Ou encore il adopte, sans en paraître gêné, deux personnalités en surimpression : à la fois cocher et cheval, il tient les rênes et se fouette. Mais conclure de ces ambivalences à une absence totale de conscience personnelle serait aussi faux que d'imaginer l'enfant arrivant au monde tout armé d'une personnalité achevée. Sa conscience est une conscience double, elle se tient dans une sorte d'ambiguïté à éclipses que peuvent nous aider à comprendre ces dessins où nous voyons tour à tour, à des intervalles rapprochés, des figures en creux et en relief, sans pouvoir les fixer dans une forme définitive.

Vers trois ans survient la « crise de personnalité ». La personnalité crève brusquement sa chrysalide : la jalousie, qui a fait son apparition vers le neuvième mois, s'acerbe ; l'enfant s'accroche à sa mère : c'est le plein moment du complexe d'Œdipe, il exige qu'on s'occupe de lui exclusivement, s'encolère si on ne lui cède pas, boude, ruse, s'entête, devient propriétaire. Il semble à tout instant, note Wallon, mené par une comparaison entre lui-même et les autres, il n'aborde que les enfants dont il pense pouvoir tirer avantage. Tout ce qu'il touche adhère fortement à lui : « Je te donnerais bien mon jouet, dit l'un d'eux à un petit camarade, mais je ne peux pas, il est à moi ». Apparaissent en même temps des états de malaise et d'inquiétude, notés par Elsa Köhler, de la timidité et de la « honte » [3], de la maladresse

1. *Kindheit und Jugend*, 1928.

2. *Origine du caractère chez l'enfant*, Boivin.

3. Cette « *honte* » de l'enfant, au sens populaire du mot (« Ne fais pas ton honteux ») est distincte de la pudeur, qui n'apparaît que vers cinq ou six ans.

sous le regard d'autrui, qui indiquent un conflit de croissance analogue à celui de la puberté : la crise est d'ailleurs beaucoup moins violente quand il y a d'autres enfants autour de lui. Il faut dresser ce petit rebelle, mais non sans avoir fait la part de l'évolution normale dans un comportement qui, on l'a dit très justement, est un état de prédiscipline plus que d'indiscipline. L'égocentrisme enfantin, du reste, paraît moins actif et spontané que réactif. En résistant et en s'opposant, l'enfant entraîne et forme sa volonté : en passer les caprices, c'est préparer un tyranneau ; la brimer purement et simplement, c'est en casser peut-être à jamais le ressort.

Après ces deux phases de subjectivisme et d'opposition, Charlotte Bühler place, de cinq à six ans à dix ou onze ans, une phase d'adaptation, la phase scolaire, où dominent les intérêts objectifs et les règles sociales ou morales. l'école soumet l'enfant à la tâche, et la tâche, c'est l'adaptation à une discipline ainsi que la constance dans cette discipline. L'école forge ainsi l'armature du moi. Elle extériorise : absorbée dans la découverte des choses, la conscience de l'enfant est alors moins introspective que jamais ; la timidité disparaît souvent. Elle socialise : la notion d'autrui comme individualité autonome apparaît vers neuf - dix ans et limite l'hypertrophie du Moi.

La phase prépubertaire suscite une nouvelle crise d'opposition. Le moi confirmé par une première évolution se révolte contre les disciplines et les barrières sociales. C'est « l'âge ingrat ». La crise se prolonge, dans la puberté, avec plus de violence encore : affirmation farouche et révoltée chez les uns, notamment contre toute la sphère d'influence paternelle, repliement et sauvagerie chez d'autres, déchaînement anarchique ou débauche d'introspection : ici encore, il faut dresser la nature en lui obéissant, faire au repli ou à la révolte sa part, n'être pas trop indiscret avec certaines pudeurs, ni ne prendre trop au sérieux certaines incartades, tout en guettant les fixations possibles dans la sauvagerie ou, à l'opposé, dans le désordre. Rappelons pour mémoire l'importance, dans cette crise de croissance du moi, de la maturation sexuelle normale et de l'évolution du lien familial. L'autonomie personnelle se conquiert avec l'appui familial, certes, mais aussi contre les inerties familiales : l'homme qui se forme doit lutter contre le père, se détacher de la mère et rivaliser avec ses frères. Ce n'est pas trop d'une famille saine, vivante et désintéressée, ce rare miracle, pour qu'il en sorte sans trop de malformations. L'équilibre corporel ne lui est pas moins nécessaire. Une infériorité physique, des vêtements pauvres ou laids développent des sentiments durables d'infériorité. Si vous voulez faire un timide, refusez lui ce dégourdissement élémentaire qui est à la portée de tous : savoir nager,

monter à bicyclette, danser et bricoler de ses mains. Inversement, un corps trop souple, trop soigné, trop sûr, rend plus difficile le détachement et l'attention à autrui. Les mesures sont difficiles à tenir tout le long de cette crise et varient avec chacun. Elle se dénoue normalement entre dix-huit et vingt ans et dès lors se dessine approximativement ce que sera le moi adulte, fortifié de toutes les victoires, affaibli de toutes les défaites qui auront marqué cette longue histoire.

En se constituant, l'affirmation du moi peut prendre, selon ces premières directions, un tour centripète ou centrifuge.

Centripète, elle fixe une survivance de l'égocentrisme enfantin, mais cette fois consolidé par une conscience claire du moi. Vermeylen définit l'égocentrisme comme une exagération des tendances individuelles primaires (gourmandise, goût du confort, des aises, de la vie facile) et secondaires (amour-propre et instinct de propriété tourné vers la satisfaction du moi plus que vers la considération des choses possédées). L'égocentrisme s'installe, dira-t-on dans un langage équivalent, quand la « libido captative » de la première enfance, avec sa tendance à tout absorber, à tout asservir, a manqué de se transformer, par l'ascèse des sevrages successifs, en une « libido oblative » adaptée au réel et à autrui (Dr Pichon). Le « principe du plaisir », avec son impatience impérieuse et aveugle, a survécu aux refoulements imparfaits ; camouflé, il mène une existence souterraine et poursuit brutalement ses buts en opposition avec toute adaptation sociale. Ces définitions risquent d'être un peu trop étroites, dans la mesure où elles ne mettent en relief que l'aspect « captatif » de l'égocentrisme, alors que l'égocentrisme adulte présente souvent un tableau plus largement puéril qui tient de l'impulsivité et de l'obstination.

Il remonte à des erreurs affectives très primitives, qui ont fixé l'égocentrisme enfantin, soit en lui accordant trop, soit en le brimant trop brutalement. Selon certains auteurs, un allaitement trop prolongé pourrait déjà jouer dans le premier sens, retarder l'adaptation au renoncement instinctif ; il faut y compter surtout ces enfants gâtés et admirés (souvent des enfants uniques) dont le moindre caprice est satisfait, dont le moindre geste est le centre de tous les regards. Tel est le « type star » de Künkel. Il croit pouvoir revendiquer l'accomplissement de tous ses désirs sans qu'il ait à y travailler personnellement. Tant qu'on le sert, qu'on lui obéit et qu'on l'admire, il est séduisant, gentil, éblouissant même ; sitôt que la réponse se fait attendre, il devient insupportable. Le second groupe

est celui des enfants victimes de privations matérielles, ou plus encore de souffrances morales qu'ils savaient n'avoir pas méritées et qui leur sont apparues comme un préjudice injuste. C'est ainsi que se forme le « type exception » de Freud [1], qui veut tout le long de sa vie, contre toute possibilité, être traité en exception (Ex. : Richard III). Dès ses premières blessures, il s'est dit : « Défend-toi, tu as des ennemis et tu es seul, tes amis eux aussi t'abandonnent ». Le « type César » de Künkel naît d'un abandon trop manifeste ou d'exigences trop élevées des éducateurs. « Les autres, rumine-t-il, ne m'aident pas. Il faut que je réussisse contre eux, par moi seul. Si je me confie à eux, j'échoue ». C'est que l'enfant est bien plus exposé que l'adulte, bien plus fragile. Désormais ces conclusions de quelque expérience malheureuse deviennent la loi dominante de son activité [2]. La « pyramide des buts », qui s'échelonne au-dessus de chaque action, des considérations proches du moi jusqu'aux finalités lointaines, est comme figée sous l'effet de ces premières angoisses. L'enfant a vu sa sécurité physique ou morale subitement compromise ; dès lors le « nous » qui se formait entre lui et le monde, entre lui et les hommes, aussi primitif que l'affirmation isolée de son désir, est rompu. Découragé, il se replie sur son moi et recourbe sur lui toutes les finalités de l'action au fur et à mesure qu'elle les lui présente. La protection du moi est devenue une institution durable, et le souci dominant de toutes ses initiatives. L'image du moi et sa préoccupation narcissique offusquent en lui l'équilibre humain, qu'il aurait dû trouver dans un large épanouissement parmi les hommes et parmi les choses. Une forme plus ou moins naïve, plus ou moins appliquée du culte du Moi s'interpose devant l'action et en réprime la générosité. Il ne s'agit plus de savoir ce qu'il réalisera ou ne réalisera pas, mais quelles seront les vicissitudes de l'image du moi : estimée, sous-estimée, glorieuse (la gloire est une notion égocentrique, dont l'avènement moderne date de la Renaissance), méconnue, heureuse, malheureuse. Un des indices les plus constants du souci égocentrique est l'irritabilité, qui disparaît à mesure que le moi se dépouille. Un autre indice est une sorte de sérieux opaque et assuré : les saints ne sont pas sérieux, ils sont gais ou joyeux, ou bien ils sont graves ou tristes ; le sérieux, du moins ce sérieux-là, est un raté du sens de la grandeur dans la sphère égocentrique. Celle-ci impose à l'élan personnel une courbure, sensible dès l'abord, qui dégrade toute intention du moi, dévouement, volonté du bien, remords, et l'encombre

1. *Einige Charaktertypen aus der Psycho-analytischen Arbeit*, 1915, ch. v.

2. Cf. KUNKEL : *Jugendcharakterkunde* ; ADLER : *Der Sinn des Lebens*.

d'une présence indiscrète. Elle fait écran devant notre intuition d'autrui et du monde et nous barre le chemin de la compréhension. Le résultat est souvent une névrose : c'est le caractère commun de toutes les névroses de se développer sur un égocentrisme foncier.

Dans une personnalité passive, dominée par le besoin d'« être vue », la revendication égocentrique est surtout réceptive : l'égocentrique apparaît alors comme un enfant qui veut tout voir, tout entendre, être partie dans tout ce qui se passe ou se dit à côté de lui, être toujours écouté, servi, admiré le premier ; dans une conversation, il est impatient de mettre en avant ses propres souvenirs, les expériences auxquelles il a participé, les preuves qui l'ont convaincu ; il coupe la parole, s'avance indiscrètement là où il n'est pas sollicité ; il est raidi sur ses habitudes, sur ses manies, sur ses croyances, moins souple que quiconque devant les habitudes, les manies ou les croyances d'autrui. En n'importe quelle matière, il se montre impatient de toute situation née en dehors de lui et indépendante de lui. Que la conscience réflexive se développe à l'extrême sous l'influence d'une culture en serre chaude, et le thème de Narcisse s'introduit dans ces vies repliées sur la contemplation voluptueuse du moi. Le moi fixe et absorbe la Libido, qui se détourne plus ou moins nettement des voies sexuelles et sociales normales [1]. L'émotif surexcite ses émotions pour le plaisir d'en jouir, l'intraverti les déguste à longueur de temps. Tout le procès que certains ont cru devoir ouvrir contre la vie réflexive ou contre la vie personnelle, depuis les romantiques jusqu'à ce jour, ne porte que du moment où la courbure égocentrique s'est imposée à la générosité naturelle de la personne. La personnalisation est le bien suprême de l'univers. Il est vrai, cependant, que par on ne sait quelle blessure s'introduit en nous un mal du moi, comme nous souffrons un mal de l'existence et un mal de l'avoir. Le principe qui distingue tend toujours à séparer, à rompre l'Unité universelle. Mais la vie personnelle est fondée, précisément, sur la vigilance à l'égard de l'égocentrisme. On attribue communément à Rousseau une distinction entre l'amour légitime de soi et l'amour-propre, retour sur soi, né surtout de la concur-

1. Le thème du double, fréquent dans la littérature (le Peter Schlemil de Chamisso, l'Étudiant de Prague, le Portrait de Dorian Gray d'O. Wilde, la Nuit de Décembre de Musset, le William Wilson de Poe, etc...) a fait l'objet de plusieurs études récentes (Cf. Otto RANK : *Une étude sur le double*, Denoël, 1932 ; un chapitre de Ch. BAUDOUIN : *Découverte de la personne*, Alcan 1940). Les héros de ces récits sont toujours plus ou moins épris de leur double, mais comme ils se défendent en même temps contre le narcissisme qu'il exprime, ils les haïssent comme des persécuteurs. Ces doubles succombent tous à l'occasion de la femme, symbole de la victoire de l'amour sexuel sur le narcissisme.

rence sociale : elle était banale chez les théologiens et les mystiques. Ce n'est pas au christianisme, qui a fait de la lutte contre l'amour-propre la base première de la vie morale, que l'on est en droit de reprocher aujourd'hui les méfaits de l'individualisme.

Sur un tempérament plus offensif, l'égocentrisme devient esprit d'opposition. Celui-ci, nous l'avons vu, a parfois son premier noyau dans une certaine inadaptabilité psycho-motrice. Mais il est aussi souvent l'œuvre d'une éducation harcelante, en ordres et en défenses continuelles que l'enfant ne peut comprendre, car la plupart sont extérieurs à son univers ; un bon nombre au surplus n'expriment que l'égocentrisme des éducateurs qui, suivant la rude expression d'Ezechiel, se paissent eux-mêmes au lieu de paître leur troupeau ; et en éducation plus que partout ailleurs le semblable engendre le semblable. La connaissance du péché, disait saint Paul, fait le péché. Une barrière élevée devant l'enfant lui donne l'envie de la franchir. Les mille « Ne fais pas ceci. Ne fais pas cela ! » que tant de parents émettent à tout propos et hors de propos ne font pas des enfants obéissants, même pas au sens très égocentrique que ces parents donnent au mot, bien au contraire. Les ordres arrivent à n'avoir pour eux ni sens ni importance, à force d'être galvaudés. Heurtés de front à chaque instant, ils se crispent dans la négation. Le défendu leur apparaît comme le monde merveilleux de la liberté et de l'épanouissement. Les natures les plus pauvres obéissent pour avoir la paix et glissent, insensiblement, à l'obtusion affective et intellectuelle. Les natures qui ont plus de ressort vont à la révolte. Ainsi naissent un grand nombre de réfractaires et de délinquants sociaux [1]. Le vol n'a souvent pas d'autre origine : « un objet convoité et refusé sans motif valable, il n'en faut pas plus pour rendre voleur un enfant » [3]. Il volera aussi bien s'il est frustré de satisfactions affectives, pour satisfaire l'instinct captatif privé de nourritures. Tout vol, dit la psychanalyse, est psychologiquement une reprise. La révolte ainsi provoquée peut devenir une tournure d'esprit permanente, un goût du défi. D'autres fois, l'enfant obéit sournoisement mais constitue ses opinions et ses actes brimés en un monde buté, sclérosé, entièrement dévoué au service du moi protestataire. Un conservatisme borné, hostile à tout changement, remplace alors l'explosion anarchique. On pourrait dire qu'il y a deux classes d'hommes : les hommes qui sont *pour* et les hommes qui sont *contre*, pour ou contre le monde en général, pour ou contre ce qui vient du dehors, des hommes, des choses ou des événements. C'est un moi roulé en hérisson sur sa propre conservation qui forme les

1. ALEXANDER et STAUB : *op. cit.*, p. 110 s.
2. G. ROBIN : *L'enfant sans défauts*, p. 146.

seconds, et ce négativisme est presque toujours provoqué par les maladresses de la formation [1].

Il n'est pas de disposition psychologique qui ne produise son propre égocentrisme : l'humeur maussade est l'égocentrisme de la dissonance, chez l'introverti l'égocentrisme entretient la complaisance savoureuse, chez l'extraverti il s'exprime par le tour offusquant et impérialiste de l'action. L'amour-propre au mille formes, dont La Rochefoucauld a écrit le poème psychologique, est le plus protéique de nos démons intérieurs. Avec l'action dévouée, l'ironie, sur le plan réflexif, est son plus énergique réducteur [2]. Réduire cette embolisation de la vie personnelle par l'encombrement de l'*ego*, toute la critique de l'amour-propre chez les spirituels chrétiens, toute leur ascèse de la dépossession n'a pas d'autre sens. On en retrouve des échos chez des penseurs modernes qui s'écartent sur des points essentiels de la vision chrétienne. L'éthique du détachement, qui traverse l'œuvre de Gide, prend ses racines non loin de ce vœu de Nietzsche : « N'être pas *obligé*, dès la jeunesse, de posséder et de vouloir posséder... *Nous laisser posséder* par les choses (pas par les personnes) et par une quantité aussi grande que possible de *choses vraies*... Nous sommes le *champ de labour* des choses ! Il faut que germent en nous des *images de l'existence* » [3].

On entend ordinairement l'égoïsme en un sens plus étroit que l'égocentrisme. C'est, si l'on veut, de l'égocentrisme durci et recuit, et cette fois essentiellement captatif [4]. Des individus activement dévoués à autrui, qu'on ne saurait taxer d'égoïsme, peuvent déployer dans leur dévouement le plus pur égocentrisme, par la manière dont ils lui imposent leurs volontés, leurs manières, leur présence. Le vrai égoïsme est absent du dévouement à autrui. Il n'est pas, comme on pourrait le croire, une culminence de l'affirmation du moi : c'est peut-être à cette erreur psychologique qu'ont cédé les moralistes qui ont voulu en faire l'axe de leur éthique. Les personnalités les plus fortes y sont souvent les plus étrangères. Il mène, par contre, très directement à la clinique. Pour Adler le but final de toute névrose est une exaltation aberrante du sentiment de la personnalité, qui débute par un excès de l'attention à soi. Le Dr Ch. Blondel définit la conscience mor-

1. Cf. CHAVIGNY : *L'esprit de contradiction*, Rivière.

2. ALLPORT : *Personnality. A psychological interpretation*. New-York 1937, relève une corrélation très forte (+ 0,88) entre la connaissance de soi et l'humour.

3. *Volonté de puissance*, Édit. Gallimard, L. IV, Aph. 277.

4. Freud distingue de manière analogue le narcissisme, repliement de la Libido, et l'égoïsme, calcul d'intérêts étranger à la sexualité. Il reconnaît, toutefois, que le premier, pratiquement, aboutit aussi à fermer le sujet sur soi.

bide comme une conscience qui a rompu avec la socialisation. Künkel fait dériver ses quatre grands types enfantins d'une psychosclérose consécutive à une victoire de l'égocentrisme.

L'étude des névroses montre que l'égoïsme se développe toujours avec la faiblesse psychique : les grands épuisés le portent jusqu'au ridicule [1]. L'enquête d'Heymans confirme cette indication. L'égoïsme y est maximum dans les caractères inertes (nEnA) : amorphes et apathiques ; l'affaiblissement de l'émotivité et de l'activité donne le pas aux tendances vitales primaires : l'hypertrophie d'un instinct qui n'est plus réglé par le psychisme supérieur semble une prime donnée à la vie, elle n'entraîne cependant qu'une involution funeste à l'individu comme à l'espèce. L'égoïsme est également puissant chez les sanguins (nEAP) : nE diminue la sympathie à autrui et l'ampleur du champ de conscience, et P, uni à une faible puissance, amène une dégradation de toute la conduite au profit des intérêts primaires. La femme étant plus étroitement soumise que l'homme à sa vie organique, l'égoïsme devrait semble-t-il être plus puissant chez elle ; mais ses tendances primaires sont plus altruistes que chez l'homme, étant marquées par sa dominante sexuelle qui est le don de soi et la maternité. L'enquête d'Heymans montre les femmes deux fois moins cupides que les hommes ; leur réputation d'économie tient donc à leur fonctions habituelles de ménagères plus qu'à leurs dispositions innées, d'autant que l'émotivité qui les domine entraîne toujours la prodigalité. Gina Lombroso définit même la femme par l'altérocentrisme : c'est ce qui fait le tragique de sa vie, car elle a toujours besoin de s'appuyer à une force extérieure à elle-même.

L'égoïsme se dissimule volontiers sous l'aspect d'un pseudo-désintéressement collectif : égoïsme de couple, de famille, de classe, de milieu, de caste ; ces diverses formes n'expriment pas un élargissement de la conscience égoïste, mais un détour qu'elle adopte pour s'assurer une tranquillité morale tout en renforçant ses moyens de puissance.

L'esprit de revendication est la forme systématisée et expansive de la libido captative. Il est généralement le produit de déceptions, de brimades ou de bloquages lors des divers « sevrages » qui s'échelonnent dans l'enfance : séparation du sein, de la mère, de la famille, etc... Est-ce la condamnation de toute activité revendicatrice ? Que celui qui n'a jamais cédé aux appels de l'intérêt lui jette la première pierre. Le jeu serré

1. JANET : *Évolution psychologique de la personnalité*, p. 227 s.

des égoïsmes fait que l'on ne peut attendre des seuls moyens de la justice pure l'abdication de l'égoïsme des uns, et que la rivalité offensive des égoïsmes contraires est nécessaire pour les contraindre à transiger, quand il ne savent renoncer dans une abdication spontanée. Mais c'est une chose, pour le sociologue, de reconnaître cette nécessité, et c'en est une autre, pour le psychologue et le moraliste, de s'en représenter exactement le tableau spirituel. Quand elle a, par la répétition, cristallisé une mentalité revendicatrice, la « justice » au nom de laquelle revendique un intérêt lésé est assez souvent dégradée par un sentiment trouble et étroit, quand même elle éveille quelques résonances généreuses : sous cette excellente étiquette chacun glisse ses intérêts particuliers, ses façons de voir et ses ressentiments. La préoccupation égalitaire couvre le même sous-sol. Elle aussi échauffe dans bien des cœurs le sentiment de l'équivalence originelle des hommes et l'espérance légitime d'un ordre meilleur où, dans la diversité des fonctions, les chances et les charges seraient mieux réparties. Mais elle tend souvent aussi à n'être que la mesure jalouse que prend celui qui peut moins sur celui qui peut plus. Les critères les plus simples nous permettent de discerner le vrai sens de la justice de l'égoïsme qui en porte le nom. Le juste cherche au moins aussi activement à réformer sa propre manière de distribuer la justice qu'à la revendiquer pour lui-même ; il ne se sent jamais tout à fait étranger au mal qu'il combat ; le revendicateur ne soupçonne pas qu'il puisse avoir quelque responsabilité que ce soit dans l'injustice, il ne la reconnaît que chez autrui. Le juste est heureux de toute justice qui lève autour de lui ; le revendicateur prend la justice faite aux autres pour une injure personnelle, il la nomme injustice quand elle favorise son ennemi. Le juste veut le règne de la justice la plus abondante sur le plus grand nombre, il ne la mesure pas à une échelle d'autant plus étroite qu'il se rapproche de ses intérêts, d'autant plus lâche qu'il s'en éloigne, il ne pense même pas à lui assigner aucune mesure ; le revendicateur est toujours occupé avec des comptes et des répartitions, et ses nobles aspirations remplissent son cœur de chicanes. Köhler a fait faire un grand pas à la distinction que nous affirmons ici en montrant que cette dernière forme de la « justice » existe déjà chez le chimpanzé. Il faut ajouter que beaucoup de ceux qui font le procès du revendicateur, quand il revendique contre eux, ne conçoivent pas la justice plus justement que lui : simplement, n'ayant pas de supérieurs, ils revendiquent contre leurs pairs ; et disposant des moyens de se servir eux-mêmes sans bruit, ils ne forment pas de coalitions.

L'esprit de revendication est si répandu qu'il fournit peut-

être le plus fort contingent de ces « constitutionnels » qui vivent, mêlés aux normaux, en marge de la normalité. Chacun de nous a rencontré l'un ou l'autre de ces individus à marottes, pleins d'eux-mêmes, jetant sur leurs semblables un regard d'une superbe méprisante, au surplus méfiants, inadaptables, convaincus que tout leur entourage s'occupe à comploter contre eux. Ils évoquent en traits plus légers le délire d'interprétation systématisé (délire de persécution, ou de grandeur). C'est en 1909 que Sérieux et Capgras dégagèrent une disposition constitutionnelle à la base de ce délire. Elle fut appelée constitution *paranoïaque* (de Παρα νοειν : penser de travers)[1]. Pour distinguer les paranoïaques constitutionnels des paranoïaques délirants, le docteur Genil-Perrin les appelle les « petits paranoïaques ». Ils s'échelonnent de la bizarrerie au délire ; nulle part peut-être la frontière de la constitution à l'état morbide n'est plus incertaine.

L'étiologie de cet état n'est pas encore très assurée. Comme l'indique son nom, certains mettent en relief le trouble intellectuel : l'absence d'autocritique, localisée à certains secteurs de la personnalité. D'autres considèrent le trouble affectif comme essentiel. On a parlé d'un « état de perplexité pessimiste », sentiment instinctif d'attente anxieuse d'un danger. Freud assimile le paranoïaque à son « type d'exception » qui, sa vie durant, réclame une compensation à une injustice ressentie dans l'enfance. Il note que le trouble est plus fréquent chez les femmes, qui ont pu se croire, à un moment de leur vie, privées d'attributs importants. Il y aurait donc à l'origine, greffée sur une blessure affective, une survivance du sentiment enfantin que chaque individu a, dans ses premières années, d'être le centre du monde. Klages et Prinzhorn dénoncent de leur côté une affirmation orgueilleuse du moi portant sur un fond de grande pauvreté organique ; ne trouvant pas d'appui en soi pour leur désir exceptionnel d'expansion, ces sujets se construisent un monde à leur usage : leur jugement ne se règle plus alors sur l'objet mais sur la tendance du moi ; la personnalité ne résiste pas à cette poussée sans bute, et s'effondre. D'autres ont voulu voir le noyau de la paranoïa dans une tendance à déformer et à grossir les faits (Arnaud), dans « une vision inexacte de l'humanité » (Séglas), dans un antagonisme du moi avec les obstacles extérieurs (Delmas et Boll), dans un sentiment de culpabilité d'origine infantile déjeté sur autrui. Dupré l'apparente à la constitu-

---

1. Cf. Montassut : *La constitution paranoïque*, Thèse, Paris, 1924. — Dr Genil-Perrin : *Les paranoïaques*. — Hyvert : *Les tendances psychopathiques constitutionnelles*, Thèse, Valence 1924 et sur le délire d'interprétation les articles de Dromard dans le Journal de Psych., 1910.

tion perverse. Toutes ces définitions impliquent un point de vue exact, mais partiel. On ne comprendra sans doute de l'intérieur l'ensemble des manifestations paranoïaques que le jour où l'on aura pu déceler derrière elles une attitude globale devant la vie, dont on puisse les voir toutes découler. M. Minkowski nous fait approcher de ce centre. Il présente le paranoïaque comme un être qui, par appauvrissement vital, s'est retiré du monde aussi totalement qu'il est possible sans perdre, comme le schizoïde,le contact avec lui. Ce dernier point est essentiel. Pour Bleuler, le paranoïaque n'est qu'un schizophrène à évolution extrêmement longue. Mais cette vue, adoptée par Kretschmer et Boven, si elle convient au caractère claquemuré de la pensée paranoïaque, ne répond pas à son réalisme : elle puise constamment dans l'ambiance la matière de ses divagations et tend à réaliser dans l'ambiance ses idées fixes. Seulement à ce contact avec le monde manquerait ce que M. Minkowski appelle l'ampleur de la vie, la sphère de l'aisance. Serré par un monde étranger le paranoïaque est comme un homme qu'un inconnu suivrait de trop près dans la solitude d'un bois : il lui attribue fatalement des intentions hostiles.

Tout se tient à partir de là. A la base, l'inflation et la perversion du sens de la personnalité résulte, semble-t-il, d'un arrêt des processus de socialisation, qui lâche la bride à l'égocentrisme primitif. Le paranoïaque est constamment satisfait de soi ; tout prétexte lui est bon pour confirmer son orgueil [1] ; il n'admet ni ses torts ni ses défauts, aucun échec ne l'atteint. L'hypertrophie du moi se présente à tous les degrés et sous toutes les nuances, de la grosse vanité naïve à la suffisance discrète, de la morgue à la prétention banale. Une politesse obséquieuse, comme celle que Marmontel dépeint chez Rousseau, peut masquer son érection égocentrique. Il fanfaronne parfois non sans allure, comme Don Quichotte ou Cyrano ; son goût de la publicité peut le conduire, comme Rousseau, à un véritable exhibitionnisme, ou au cabotinage, comme tant de petits grands hommes. Il n'a que dédain pour qui ne flatte pas son travers : « Le mépris, écrit Rousseau, que mes profondes méditations m'avaient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle me rendaient insensible aux railleries de ceux qui les avaient et j'écrasais leurs petits bons mots avec des sentences comme j'écraserais un insecte entre mes doigts. Le paranoïaque avance, tout armé de sa suffisance et « périsse l'humanité plutôt qu'un de ses principes ». Les hommes ne sont que des figurants mis à

1. L'« orgueil » des moralistes peut s'appuyer à des tableaux psychologiques très différents : une tendance paranoïaque ; une « protestation » compensatoire d'une faiblesse (Adler) ; une régression narcissique ; un besoin hystérique d'exhibition ; un goût de la domination, etc...

sa disposition. Son attitude exprime son caractère : il va le buste redressé, la mimique dédaigneuse, prompt au haussement d'épaule ou au sourire de pitié qui s'est parfois presque figé sur ses traits. Tout ce tableau trahit un trouble profond de l'autocritique.

Sa méfiance envers l'entourage est fonction directe de son orgueil ombrageux. C'est un sentiment complexe comprenant « méfiance, crainte, rancœur, réserve hostile, susceptibilité ombrageuse, perplexité, inquiétude, soupçon, sentiment pénible d'être incompris par ses semblables, d'être isolé parmi les hommes » (Montassut). A la différence de l'obsédé ou du mélancolique qui placent en eux-mêmes la cause de leur trouble, il accuse systématiquement les intentions d'autrui. Nous avons déjà dépeint son espace psychiquement aplati, où toutes choses le concernent et le guettent. Son univers, ou tel secteur qu'il avise (le jaloux), n'est plus qu'un univers de malice concentrique, un « labyrinthe de sous-entendus ». Toute l'attention du monde lui paraît converger sur ses faits et gestes, il guette le complot, la moquerie, la duplicité, interprète tout, fait des rapprochements que personne ne songerait à faire, et triomphe d'autant plus que sa conclusion est plus paradoxale. Il est à remarquer que cette interprétation est toujours péjorative ; elle commence par une anxiété généralisée que le soupçon fixe, en lui mettant un terme. Alors, il ne garde plus la place d'un doute : « Ce n'est pas un prévenu, dit Lesègue, c'est un condamné ». Cette méfiance est multiforme. On cherche trop uniquement les paranoïaques parmi les persécutés. Beaucoup ne se manifestent que par un sentiment injustifié bien que douloureux d'être incompris de leur entourage, ou moralement abandonné de lui. Tout enfant a connu ce sentiment à l'état naissant dans la détresse d'une gronderie [1]. D'autres cherchent à leur méfiance un refuge dans la solitude (Tolstoï) ; ils se rapprochent des schizoïdes, sauf à voir leur retraite coupée de crises furieuses, telles que Balzac les a dépeintes chez le comte de Mortsauf dans *Le lys dans la vallée*.

La fausseté du jugement chez le paranoïaque est très primitive et caractérise jusqu'aux cas les plus légers. Elle commande le carrefour de la vanité et de la perplexité soupçonneuse. Le paranoïaque se trompe à la fois sur lui-même et sur le monde extérieur : vanité et méfiance sont inextricablement solidaires, exprimant sous deux aspects la discordance fondamentale avec le milieu. Ses paradoxes ont souvent de l'originalité et de la pointe, sa rhétorique est subtile et parfois brillante. Mais il

1. Cf. l'analyse du sentiment d'« être exclu », dans BAUDOUIN : *L'âme enfantine et la psychanalyse*, p. 220 sq.

part toujours d'une erreur de jugement, d'un glissement de la preuve, d'une systématisation abusive. Le trouble de l'autocritique et l'esprit de système sont les deux sources principales de son aberration. Nul n'est plus raisonneur, plus soucieux d'affirmer que la logique seule le guide, mais nulle raison n'est plus extravagante que la sienne. Les vrais délirants poussent cette extravagance jusqu'à la caricature : celui-ci croit qu'on le traite de « mari aveugle » parce qu'on parle devant lui de la cataracte. Mais les interprétants normaux ont des trouvailles qui ne sont pas moins étonnantes, quand il s'agit de révéler une intention cachée ou une manœuvre tortueuse de leur entourage. Conclusions extravagantes, disions-nous, mais rarement absurdes, et toujours armées du maximum possible de vraisemblance : le paranoïaque, ce Don Quichotte du sophisme, doué d'une mémoire effervescente, est un observateur attentif et un dialecticien souvent habile, qui serre le fil de son raisonnement, cite des faits et des dates, pourchasse les nuances, dispose des dilemmes et des pièges, en vrai juge d'instruction du monde qu'il accuse. Il projette une lumière acide sur un champ extrêmement rétréci, dont les détails sont détachés au détriment des perspectives par l'éclairage trop cru. Aussi s'indigne-t-il si on le traite de délirant. Il n'y a pas chez lui d'affaissement intellectuel, mais, selon la formule de Dugas [1], « confiscation de l'esprit au profit d'un sentiment fixe ». Il en est de savants, il en est de ministres. Entre le monde rigoureux du logicien et le symbolisme plastique du poète ou du mythomane, son univers de pensée se présente comme un symbolisme idéologique, tenant du premier sa rigidité formelle, du second son aptitude à rendre, sous le symbole, autre chose que ce qu'on y a d'abord placé. Sa forme de pensée rapproche le paranoïaque non seulement de l'enfant, mais de la mentalité du primitif avec son tour à priori et son mépris de l'expérience : Tanzi considère le paranoïaque comme un anachronisme vivant.

Cette sorte de grincement perpétuel qu'il produit en frottant à son entourage en fait un être radicalement inadaptable. Que l'on pense à la vie du Tasse. Ce dernier caractère, sur lequel on avait primitivement peu insisté a été souligné surtout par Genil-Perrin. Il est lié à la situation du paranoïaque, « à la fois une étroite dépendance par rapport au milieu et l'impossibilité de s'y soumettre » (Montassut). Il est vain de le changer de milieu. Comme un champignon envahissant, il s'inscrustera dans le nouveau milieu pour y chercher, avec la discordance qui lui est nécessaire, un nouvel aliment à ses interprétations. Deux mots pourraient, en effet, caractériser son comportement :

1. DUGAS : *Le Soupçon.*

massivité et rigidité, situés à l'opposé même de la socialité et de l'adaptation. Il ne se perd pas, comme le psychasthénique, dans l'analyse méticuleuse et dissolvante ; il se rue tout d'une pièce dans une synthèse hâtive et irrécusable ; il fonce dans le réel comme une brute avec sa personnalité « entière », imperméable aux croyances et aux expériences d'autrui ; inapte à la persuasion, il heurte de front tout ce qui lui résiste, convenances, lois, idées, dogmes, personnes ; non-conformiste et contradicteur professionnel, sa certitude ne fait pas un pli, notamment sur l'excellence de toutes les causes qu'il assume ; il croit volontiers que le ciel et l'enfer jouent leur destin dans la moindre d'entre elles. Brand est le héros paranoïaque typique. Ibsen a dû le rencontrer cent fois chez ces idéalistes un peu massifs que produisent le sérieux et l'intransigeance nordiques. Aussi, quand il fait école ou secte, exige-t-il de ses disciples cette soumission aveugle dont il est lui-même incapable d'amorcer le premier geste avec qui que ce soit. Il porte sa rigidité sur lui : il se présente le corps soudé, la tête raide, la mimique figée avec parfois une prétention au sublime. Il est le sérieux même, sérieux jusqu'au tic, presque solennel, il se repaît de gravité et d'emphase. Il met d'ailleurs, dans le scrupule de ses investigations, une honnêteté, dans son orgueil solitaire et traqué une grandeur qui donne à ce sérieux quelques titres. Mais le sérieux, souligné comme il est, chez les gens de son espèce, est une réaction de défense et le masque d'une faiblesse : besoin d'en imposer à soi-même, de vaincre une crainte intérieure. Au surplus, cette gravité est agressive, inlassablement entreprenante : on a pu dire que c'est lui, ce pseudo-traqué, le véritable persécuteur, toujours agité, parlant, remuant, argumentant, gesticulant, écrivant ses pensées, cherchant l'adversaire, imaginant ses objections, les réfutant avant qu'elles ne lui soient opposées, semant autour de lui une atmosphère de tempête, soulevant les incidents dont il se dira ensuite la victime préméditée. Chez certains, l'agressivité, une agressivité soupçonneuse et craintive, dominera le comportement, comme Louis XI, Tibère, et par accès Saül. Chez d'autres, l'inadaptabilité prend des aspects moins heurtés. Le spleen romantique, l'ennui orgueilleux, le sentiment aigu de l'incommunicabilité des âmes sont autant de traits paranoïdes [1].

En marge de ces directions fondamentales, on a relevé quelques autres traits mineurs de la personnalité paranoïaque. Fréquemment autodidacte, le paranoïaque persécute les bureaux

1. Cf. par ex. AMIEL : *Journal*, II, 283 : « L'inadaptation par mysticisme, par raison, délicatesse ou dédain est le malheur ou du moins le caractère de ma vie. Je n'ai su m'accommoder à rien, ni de rien... Les choses ne pouvant pas me satisfaire, j'ai essayé d'extirper le désir par où elles m'asservissent. L'indépendance a été mon asile, le détachement ma forteresse ».

d'études avec des inventions irréalisables, ou les éditeurs avec d'énormes livres impubliables, fatras pittoresque d'élucubrations au style ampoulé et confus, zébrées de lueurs de génie et d'éclairs de folie [1] ; il affectionne l'ésotérisme, les divagations philosophiques, les pièces à thèse, les sciences occultes, toute forme de connaissance en marge des méthodes communes, les penseurs révoltés ou réprouvés. Sa fausseté de jugement est accrue des effets de cette culture bâtarde et luxuriante qui, sous cette forme, est elle-même un effet : l'autodidactisme maniaque combine en effet l'orgueil intellectuel, la méfiance à l'égard du monde et la fausseté de jugement. Fanatique et prosélyte, il ne joue pas généralement les génies repliés et sauvages. Il cherche l'interlocuteur ou la difficulté, les charge de front, résolu à modifier l'ambiance selon ses vues. Il n'écoute personne, sinon lui-même. Il attaque toujours, distribuant ses tracts, vendant ses livres, attroupant des auditeurs. Il peut pousser l'agressivité jusqu'à l'homicide, tels ces régicides étudiés par Régis, ou ces « idéalistes passionnés » dont le Dr Dide a rassemblé les traits [2]. Parfois il tue dans un raptus : tels étaient, semble-t-il, les brusques accès où Saül, à plusieurs reprises, se jeta sur David. Mais le plus souvent il le fait froidement, après mûre réflexion et préparation minutieuse, en justicier ; jusque là, il a parfois été un être calme et soumis, dont l'idée germait lentement. Après le crime, il ne se dérobe pas, déclare avec emphase avoir agi d'après sa conscience, fait un « geste nécessaire ». Beaucoup cependant se désintéressent de l'action violente ; ils se font les apôtres de la vie solitaire, mais d'une solitude orgueilleuse d'incompris verrouillés dans leur tour d'ivoire : on les trouve alors, demi-soldes d'un rêve sans issue, perdus dans de petits métiers ou de petites vies, sans céder un pouce de leur taille. Ils y rédigent d'orgueilleuses biographies [3] ou, comme Fourier, des utopies fastueuses. Cette humeur prosélyte, l'enflure de ses pensées, et son tour moralisant poussent fréquemment le paranoïaque à l'humanitarisme : il fait des plans de paix universelle, relève les prostituées et les belles égarées (voyez Rousseau et Thérèse Levasseur), déclare la guerre au vice et à l'erreur, non pas avec cette aimante et humaine fermeté que met l'apôtre dans sa tâche, mais avec la raideur fanatique du doctrinaire. Quand ses

1. Un exemplaire supérieur du genre est l'*Eureka* d'Edgar Poe. A travers un langage impossible — Dieu initial, Particule propre, Irradiation, Répulsion, — il y brosse une cosmogonie à sa façon dont il écrit à ses amis qu'elle doit révolutionner le monde scientifique et philosophique. On sait que Poe fit, peu avant sa mort, un délire de persécution.

2. DIDE : *Les idéalistes passionnés*. LUCAS-LEBRETON : *Louvel le régicide*, Perrin, 1923.

3. Ex. *Le plaidoyer d'un soir*, de STRINDBERG.

services sont méconnus, — et ils le sont toujours à ses yeux car aucune reconnaissance n'atteindra la mesure de son mérite, — il lance à tous vents la plainte de sa rancœur. Il faut encore noter un vif penchant aux extravagances choquantes : vestimentaires, capillaires ou verbales, qui expriment son mépris provoquant de l'opinion ; il est le héraut des modes singulières, du cynisme dans les propos, du langage obscur et du néologisme. — Traqué par les hommes, il est amoureux de la nature. Promeneur et rêveur solitaire, il peut la parcourir pendant des heures : elle lui permet d'exalter sans opposition ses élans réprimés [1]. Il aime souvent les animaux, auprès desquels il réfugie une sensiblerie maladive : le conventionnel Couthon envoyait en masse les prévenus à la guillotine en caressant un lapin blanc dont il ne pouvait se dessaisir. C'est la raison pour laquelle il est volontiers végétarien. Sa désadaptation en fait souvent aussi un timide sexuel qui se réfugie parfois dans les perversions précoces : qu'il en garde le sentiment d'une réprobation sociale complémentaire et que son penchant au système s'en saisisse, le voilà théoricien de la liberté sexuelle et fondateur de camps nudistes.

Sous ce tableau général, la zone paranoïde offre une grande variété de types. Le revendicateur [2] est toujours en chicane sur ses droits : c'est le plus offensif des paranoïaques, jusqu'à violence comprise. Perpétuel mécontent et redresseur de torts, il poursuit de ses actions, de ses demandes ou de ses procès, magistrats, pouvoirs publics et journaux. Le fauteur de scandale se plaît aux éclats symboliques : monuments souillés, vitres brisées, coups de feu en l'air. Le pamphlétaire fait le même bruit avec sa plume et autour de sa plume : tels ces *Dialogues* que Rousseau voulait déposer sur l'autel de Notre-Dame pour attirer l'attention du roi. L'érotomane, persuadé de son pouvoir irrésistible de séduction, est le spécialiste des poursuites amoureuses qui commencent dans l'optimisme et finissent dans l'hostilité ; il poursuit souvent ainsi les artistes et les prêtres [3] ; il se trompe dès le départ sur l'objet de son dévolu, croyant y reconnaître des signes d'amour, et il le persécute dès que son erreur apparaît. Le jaloux est un de ceux dont les interprétations sont les plus coordonnées. Autodidacte médical, l'hypocondriaque tire vanité d'être un « cas intéressant », donne des leçons aux médecins, se brouille avec eux, en change dix fois l'an, les poursuit en dommages-intérêts, se fait autothérapeute à coups de diction-

1. Un cas extrême : les « hommes des bois » (robinsonisme de Genil-Perrin).

2. Étudié, en opposition à l'interprétant, par Sérieux et Capgras, Dide, Clérambault, Kraft-Ebing. Le revendicateur est un excité hypomaniaque, l'interprétant un déprimé qui se maintient sur un plan spéculatif.

3. Cf. MONTHERLANT : *Les jeunes filles.*

naires comme d'autres entassent le savoir... et il meurt très vieux, dans son lit. Les mégalomanes sont légion : inventeurs autodidactes, ils affectionnent les problèmes les plus insolubles : la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, qui leur donnent le sentiment de vaincre des générations de savants ; politiciens, ils vont aux extrêmes, et joignent à la logomachie où se satisfait leur prétention primaire, leur haine recuite de réprouvés imaginaires ; réformateurs et mystiques, ils fondent ou suivent les sectes les plus extravagantes [1], fournissent l'infanterie des hérésies et parfois pimentent les assemblées parlementaires d'un grain de folie burlesque. Euphoriques au premier stade de leurs espoirs, ils sombrent dans le pessimisme sitôt l'échec survenu.

Il entre dans la disposition paranoïaque une part d'hérédité, et une large part d'éducation. L'enfant à tendances paranoïdes se reconnaît vite à des traits plus ou moins marqués. Dans les cas les plus nets, il se plaît très tôt à dominer et à brimer ses camarades ; il leur prend leurs jouets, se fait servir par eux, assume d'autorité la direction de leurs jeux et, dans chacun, la position la plus avantageuse, intolérant à toute résistance. Jaloux, méfiant, irritable, il aime avant l'âge la controverse ; il est « répondeur » et « raisonneur », plein de morgue sous le châtiment, coutumier de l'école buissonnière. Telle fut l'enfance de Rimbaud. A l'école, il se plaint perpétuellement de l'injustice des maîtres. Il veut que personne ne soit aussi riche, aussi bien habillé, aussi intelligent que lui. Certaines variétés larvées présentent plutôt une timidité pathologique mais rendue sournoise par l'ambition, comme chez Rousseau. La puberté du paranoïaque est bruyante et rebelle [2]. Il plastronne et provoque avec cynisme, il méprise comme des imbéciles ou des esclaves ceux qui ne partagent pas ses convictions. Marié, c'est un tyran domestique. Il fournit la majorité des insoumis et des déserteurs, les recrues les moins recommandables des mouvements révolutionnaires et des sectes.

La condition la plus apte à favoriser de telles dispositions est celle d'enfant gâté et adulé. La seule chance de les réprimer c'est les combattre de bonne heure chez l'enfant qui s'y montre sujet. On l'amènera d'abord à connaître ses limites en lui donnant l'occasion de toujours se mesurer à des modèles supérieurs par un entourage émulateur, en se montrant à son égard économe de compliments. Puis on l'habituera à connaître les frontières de son pouvoir en ne lui cédant à aucun prix une fois qu'une défense raisonnable lui aura été signifiée, afin qu'il apprenne à buter

1. Cf. G. DUMAS : *Psychologie des deux messies positivistes : Saint Simon et Auguste Comte*, Alcan, 1905. Fourier est, en opposition à eux deux, un paranoïaque taciturne et vieux garçon.

2. Cf. par exemple, *Le Bachelier* de Jules VALLÈS.

contre l'absolu d'une volonté étrangère. Enfin on l'obligera à reconnaître les droits d'abord, et progressivement l'existence et la valeur d'autrui, par la pratique du sacrifice et du renoncement[1]. Il ne faut pas heurter sa fierté de front : on exaspérerait son humeur et on le pousserait à la dissimulation rancunière. Il faut la sublimer, la transformer par exemple en sentiment rigoureux de l'honneur, en dureté héroïque avec soi-même. C'est utopie de penser que les anarchies instinctives de l'enfant puissent être brisées sans appel à l'autorité. En plein XVIII^e siècle, bien qu'il fût pourri de cette utopie, Locke mettait très justement au point la question en indiquant qu'il ne faut imposer à l'enfant qu'un petit nombre de règles limitatives afin que l'autorité ne se ruine pas à force d'être tracassière. Contre l'égocentrisme morbide du paranoïde, on développera la culture des sciences objectives, les travaux utiles et les travaux en équipe. Contre sa rigidité intellectuelle : l'analyse qui disloque les idées-blocs, et l'ouverture au réel, qui le détourne de ses goûts et ses manières de penser ; cette diversité toutefois, ne devra pas être prématurément forcée au détriment de l'effort poussé à fond, qui devra perpétuellement combattre son humeur avantageuse. Dès que la marotte ou le sectarisme le guette, il faut le plonger dans le vaste monde, car il risque moins le dilettantisme que le fanatisme. Les meilleures carrières sont, pour lui, celles qui favorisent la collaboration et défavorisent le dogmatisme ou l'exercice des tendances tyranniques : Rimbaud commerçant n'avait pas si mal choisi. L'ironie, acide qui désagrège l'automatisme oratoire, rompt le sérieux, brise les constructions systématiques, peut être avec lui un excellent contre-poison, si elle est maniée de façon à ne pas le buter, mais à le désarmer par de légères humiliations répétées à chaque manifestation de raideur. Si malgré toute cette maïeutique de la souplesse, la disposition s'est cristallisée à l'âge adulte, il reste alors bien peu de recours : nul mal, à sa période aiguë, n'offre moins de prises. Il n'est plus qu'à lui éviter les motifs d'exaltation (intoxication, surmenages, soucis), et à ne pas froisser sa dignité susceptible. On peut essayer de détendre ses systèmes pendant les périodes de rémission, mais en se gardant de les discuter : nul n'est moins sensible à la persuasion et la discussion ne ferait que réveiller l'irritation assoupie. Il est seulement recommandé de lui faire toucher du doigt, positivement, certaines

1. A commencer par les plus humbles : lui apprendre le plus tôt possible la continence sphinctérienne ; ne pas exciter inutilement l'hédonisme buccal, première souche du caprice, par l'usage de la sucette ; donner le plus tôt possible des bouillies à la cuiller et des aliments variés qui stimulent l'adaptation ; éduquer l'oblation à l'âge des colères de possession (D^r Pichon).

absurdités du fait, lui laissant tirer les conclusions, et mieux encore de le distraire des régions favorites de ses extravagances.

L'affirmation de soi, sous sa forme centrifuge, se présente sous le visage de l'*assurance*, qui en est comme la face publique. Il arrive que l'assurance exprime la solidité intérieure. Il arrive aussi souvent qu'elle ne soit qu'un simple tic social, un fait de dressage, la conscience entretenue depuis l'enfance de la supériorité sociale et l'aisance de gestes d'une vie facile. Elle n'est en soi ni bonne ni mauvaise. Elle est le mode d'expression d'un individu disposant d'un large crédit, crédit d'argent ou crédit moral. Sa valeur dépend de la valeur du crédit. Elle peut ouvrir les voies à la présomption ; mais sans présomption, qui s'approcherait de l'absolu ? Le marais des médiocres regorge de faux modestes et de faux prudents aux aguets de « l'orgueil » et de la « témérité » de ceux qui osent. Mais elle n'est pas non plus une garantie d'audace : combien de jeunes dieux avons-nous vus le visage décomposé au premier danger ? Binet était père de deux petites filles ; l'une très sûre d'elle avait de l'attaque, mais ne tenait pas ; l'autre, défiante de soi, hésitait dans les commencements, mais persévérait. Ni l'assurance ni la défiance de soi ne jugent donc un homme sans autre enquête. L'assurance prétentieuse et la défiance morbide n'ont rien à voir avec la sérénité de la force et avec l'humilité supérieure. Une certaine netteté spirituelle, soutenue par un corps exercé, porte à l'assurance. Il semble, par contre, que le sens du mystère du monde et de la démesure de ses secrets soit inséparable de quelque déséquilibre qui ne peut manquer d'avoir une expression visible. Le jeu des masques est infini.

Un degré de plus nous mène à l'*agressivité*. Il semble qu'aucun trait de caractère ne soit plus facile à déceler. Refoulée — et elle l'est souvent, comme tous les instincts forts, — elle sait pourtant se dissimuler sous de nombreuses apparences, parfois d'allure contraire. C'est ainsi qu'un effacement trop appuyé est souvent le produit d'une agressivité surcompensée à l'égard des supérieurs. Le scrupule douloureux est à la fois la mise en œuvre d'une agressivité violente (contre soi-même) et une protection contre sa puissance, par l'émiettement de ses forces en une poussière d'escarmouches.

L'agressivité plonge dans l'instinct le plus élémentaire. Elle est proportionnelle à la vigueur physique : elle croît lors de l'adolescence avec le brusque développement de la musculature. Elle obéit à certaines poussées endocriniennes sur lesquelles les agents extérieurs (toxiques, viandes, etc...) ne sont

pas sans effet. Elle suit le sort de la virilité. Il n'est pas une manifestation de l'instinct sexuel, surtout de l'instinct viril, qui ne s'accompagne d'agressivité ou n'exerce sur l'agressivité une irritation latente qui s'extériorise, notamment chez l'homme, en désir de domination. Les jeux de lutte, chez l'animal déjà, sont très distincts des jeux de chasse et sont, dans la majeure partie des cas, liés à la courtisation, qu'ils soient interprétés (Schaeffer, Havelock-Hellis) comme des jeux d'accouplement ou que la femelle en soit considérée comme l'enjeu plutôt que comme le partenaire virtuel (Groos). Quand l'instinct sexuel est annulé (eunuchoïdisme, infantilisme) l'instinct combatif l'est en même temps. Leurs variations saisonnières sont parallèles. Les guerriers en campagne ont toujours été de gaillarde réputation, le vocabulaire militaire est chargé de mythes sexuels [1], et il arrive que les orgies finissent dans le sang. Il faut sans doute entendre ce parallélisme plutôt de la sexualité générale, celle qui imprègne tout l'individu, que d'une incidence immédiate et automatique. Le rapport n'en reste pas moins étroit [2]. L'agressivité est aussi développée par la peur. Elle peut être aiguë chez l'enfant maltraité ou brimé. La sécurité, à l'inverse, favorise la douceur.

Cette syntonie instinctive s'affirme encore dans la proximité de l'agressivité et de la cruauté [3], celle-ci, de son côté étant souvent liée à la sexualité, à tel point que plusieurs sexologues, notamment dans l'école freudienne, refusent même de les séparer. Le renouvellement implique la ruine, disent les uns, et c'est cette vérité vitale que nous mettrions en œuvre quand nous cherchons à causer ou à subir la souffrance pour assouvir notre sexualité : c'est faire de l'instinct un bien subtil philosophe. Plus simplement W. Stekel fait appel aux principes élémentaires du freudisme : La cruauté est une manifestation de la volonté de puissance, toute volonté est érotique par nature, puisque la source de toute pulsion est la libido, et la libido, « principe du plaisir », est on le sait égoïste et sauvage. La jouissance même qui accompagne, chez le cruel, la vue de la souffrance d'autrui décèle la présence de la libido. Plus précisément le sadisme, goût habituel de la cruauté, serait une fixation de l'adulte à la sexualité infantile. Le sadique, au lieu de s'adapter

1. « Une ville occupée par l'ennemi ressemble à une fille qui a perdu son honneur », disait Napoléon. Le mythe de la ville vierge, de la ville violée, est banal.

2. Cf. H. SIMONNET : *L'instinct combatif dans ses rapports avec l'instinct sexuel*, Hygiène Mentale, janvier 1934.

3. Cf. R. GUYON : *La cruauté*, Alcan, 1927. KRAFT EBING : *Psychopathia sexualis*, refondu par Moll et traduit en 1931. — W. STEKEL : *Sadismus und Masochismus*, Berlin et Vienne, 1925. — SPAIER : *Cruauté, violence, colère*, Revue Philosophique, 1933.

au réel, s'acharne à venir à bout des suprêmes résistances, à réduire l'objet de son désir entièrement à sa merci : à la limite morbide, le nécrophile viole les cadavres parce qu'ils sont la non-défense absolue [1]. Mais Stekel remarque lui-même que les pratiques sado-masochistes sont tout au plus, et dans les cas les plus favorables, des adjuvants du plaisir sexuel, et que leur effet habituel est plutôt lui faire obstacle et de l'envahir, comme un cancer qui se substitue à la chair saine. Les diverses formes de la cruauté semblent donc se rapporter à des tendances qui se manifestent dans la vie sexuelle, mais qui la débordent.

M. Spaier la rattache à un besoin d'épanouissement, avidité profonde, inextinguible, qui déborde l'instinct de conservation et se manifeste dans tous les instincts. Il se nomme ici voracité ou instinct combatif, là instinct de puissance, ailleurs goût de refuser ce qui est attendu, goût de faire souffrir, et, dans les formes légères, taquinerie ou moquerie. Cette position se rapprocherait de celle de Lombroso pour qui « il n'y a pas à l'origine de différence bien marquée entre l'action et le crime » (chez l'enfant et chez le primitif — qu'on pense aux rages de l'enfant, à sa vanité intraitable, à ses cruautés froides, à sa jalousie exclusive). La cruauté est donc une manière parmi d'autres d'affirmer sa supériorité et de se la confirmer à ses propres yeux. Il y a dans la destruction notamment l'exercice d'un pouvoir absolu qui simule la création : rejeter dans le néant est aussi excitant pour elle que tirer du néant. C'est pourquoi la création déçue se précipite parfois si violemment dans le nihilisme. Il faut distinguer cette cruauté positive de celle qui ne trahit qu'un défaut de l'imagination, comme chez l'enfant qui dissèque un animal sans réaliser qu'il puisse souffrir [2], ou l'effet d'un rétrécissement du champ de conscience comme chez l'homme d'action et le fanatique qui ne voient rigoureusement le moyen que dans le but, sans réaliser son atrocité actuelle. Adler et Stanley Hall soutiennent le même point de vue sur l'indépendance de l'instinct agressif à l'égard de l'instinct sexuel. Son expérience complète consiste à donner et recevoir des coups : endurcissement

1. Le freudisme a montré l'étroite parenté du sadisme et du masochisme, ce dernier n'étant qu'un sadisme tourné vers soi, en réaction contre un sadisme primitif, sur un fond d'auto-accusation. Ce narcissisme de la cruauté est une nouvelle marque d'infantilisme. La parenté du Sadisme et du masochisme est aisée à comprendre : mon corps, regardé comme objet et non plus comme expérience, est le premier objet qui me tombe sous la main, en continuité avec les autres.

2. Toutefois la cruauté infantile excessive est à surveiller. Elle peut aussi être la revanche de mauvais traitements subis, un effet de la peur, de l'énervement ou de l'entraînement collectif. Cf. BAUDOUIN : *L'âme enfantine et la psychanalyse*, 57 s., sur les attaches de la cruauté infantile avec le comportement de la première enfance où l'enfant, n'ayant qu'à mordre et digérer, est destructeur dans son comportement fondamental.

physique au combat vital. La cruauté est le goût de donner des coups en évitant le risque d'en recevoir, le goût d'en recevoir sans en donner étant à la base d'une deuxième perversion, source du masochisme, et s'expliquant peut-être (Groos) par la recherche de la vie intense : le stoïcien, l'ascète, et chez certains la passion d'être victime.

Nous avons parlé d'une frénésie de l'instinct, qui tend à dépasser les objets qui lui sont assignés par sa fonction, sans pouvoir d'ailleurs s'arracher à la monotonie. L'agressivité n'est pas encore, pour l'instinct de puissance, cette frénésie qui en fera le moins domesticable des instincts ; elle en est le premier frémissement, l'irritation vitale. Il arrive souvent qu'elle développe elle-même son propre frein. Ainsi, elle se signale souvent par l'habitude de se ronger les ongles, symbole d'agression : elle se retourne ainsi contre elle-même et simule de se désarmer.

Dans l'instinct combatif tel qu'il se manifeste chez l'enfant, cette irritabilité, semblable pour la totalité du psychisme à ce qu'est l'irritabilité cellulaire pour le seul organisme corporel, exprime une tension vigilante et offensive qui est la tension même de la vie. Elle déborde la simple passivité de l'instinct de conservation ; les jeux violents des enfants le montrent bien. En grande majorité, ils recherchent la bataille pour le plaisir même qu'elle procure, sans motif, comme un instinct qui se joue et s'entraîne. L'enfant n'est jamais pacifiste avant treize ou quatorze ans : il doit d'abord se tremper et s'armer pour la vie [1]. La taquinerie, sorte de lutte virtuelle, met en évidence cette gratuité. Le taquin est pur de tout sentiment d'hostilité envers sa victime ; il cherche simplement à affirmer sa supériorité sur elle en lui faisant faire ce qu'elle ne voulait pas, en triomphant si elle perd légèrement le contrôle de soi ou le sens de la plaisanterie, en contrariant son jeu, en soulignant publiquement ses défauts. On retrouve la taquinerie, cette cruauté bénigne, dans la courtisation. Elle est fréquente chez l'adolescent, qui essaie sa force sur autrui en des jeux légers. Elle n'a pas de buts à proprement parler, elle est comme une mousse de l'instinct : « Fainéantises de l'esprit », disent les Belges. Si le taquin devient insupportable, il suffit de lui donner l'occasion de s'ébattre et de faire un peu d'exercice pour que l'instinct combatif se liquide par d'autres voies.

A côté de cette irritabilité normale, et saine, l'agressivité peut présenter une surexcitation chronique qui trahit plus de faiblesse que de force, telles ces multiples formes d'« impulsion à l'agression » (Janet) [2] qui semblent chez certains déprimés

1. BOVET : *L'instinct combatif*, Flammarion, 2e édition, 1928.
2. *Les médications psychologiques*, II, p. 146 s.

une méthode pour se donner du ton. La taquinerie, comme la bouderie, tourne, chez ces sujets, à la manie dirigée, dont le but principal est de vérifier l'amour que leur entourage leur porte : « Le summum de la satisfaction orgueilleuse, écrit l'un d'entre eux, une femme, c'est de se savoir aimée ; mais j'ai besoin de voir si réellement les dévouements, les compliments sont sincères... Faire jouir ce n'est rien, pouvoir faire souffrir, c'est tout, c'est le critérium de l'amour... Quelque espèce de souffrance que ce soit, si l'indifférence, l'absence, l'oubli d'une créature arrache un cri de douleur à une autre créature, elle est aimée : c'est la plus belle victoire, le plus idéal bonheur, quand cette indifférence n'a été qu'une épreuve, et cet oubli un masque pour découvrir si vraiment on atteignait à ces fibres intimes et profondes où vibre l'amour vrai, si l'on voit que l'on est assez aimée pour pouvoir faire souffrir ». De tels êtres peuvent être la proie d'une vraie manie de la méchanceté, et cependant protester sans duplicité de leur amour pour leur victime, qui leur devient en effet un jouet nécessaire. Proche est la manie des scènes, combat simulé pour obtenir une victoire facile et jouir de la magnanimité du pardon (car il est à remarquer que c'est celui qui a fait la scène qui éprouve le besoin de pardonner à ceux qui la subissent). Nous verrons que l'opposition agressive est un des traits les plus constants du pervers. Le défi, le cynisme trahissent des révoltes profondes. Il faut enfin placer ici toutes les agressivités passives, si l'on peut ainsi heurter les mots, les pseudo-agressivités de faiblesse, qui frappent de biais en refusant le combat, et triomphent sans lutte en déconsidérant l'adversaire : manie de dénigrement, de l'injure à distance, de la récrimination interminable, et, à la pointe, manies morbides de la persécution, où le persécuteur s'affirme persécuté. Quant aux sadiques, les plus inoffensifs, pour se consoler du malheur du monde, la *Weltschmerz* qu'ils trouvent au fond de leur cœur, fût-ce sous la forme banale de l'ennui, jouissent, dans la lecture des journaux, des catastrophes variées de l'univers : batailles, crimes, accidents. Les autres se font bouchers ou chirurgiens, bien que la majorité des bouchers et des chirurgiens soient des cœurs très tendres. Sinon ils trouvent toujours quelques victimes parquées à surveiller et à brimer. Le terroriste est souvent le vaincu d'une enfance malheureuse, défiante et paranoïaque (Robespierre). Son besoin frénétique d'affirmer sa puissance, de maudire, de torturer, est un essai infantile de se débarrasser du ressentiment d'infériorité vaguement mêlé d'auto-accusation qui lui en est resté : trépignement tragique d'un enfant qui dispose pour ses colères morbides des armes redoutables de l'adulte et de la complicité des peurs collectives. On l'a dit souvent : « La violence est la force des faibles ». La dépression psychique libère et inten-

sifie la cruauté de l'instinct, et fait surgir de l'inconscient des réactions hostiles très primitives contre les objets extérieurs, notamment contre ceux qui à tort ou à raison paraissent complices de la diminution ressentie.

On comprend maintenant que l'agressivité soit quelque peu suspecte dans le monde des valeurs. Chargée des plus sauvages poussées de l'instinct, riche en déviations plus ou moins morbides, elle fait un peu figure de rustre dans les régions nobles du psychisme. Elle n'est pas pour autant en elle-même une sorte de vice comme certaines âmes sensibles paraissent le croire. Elle est une forme normale de l'instinct, comme l'instinct, à la fois saine dans sa source et dangereuse dans ses frénésies ou dans ses débordements. A vouloir l'éliminer, comme le rêve un certain pacifisme qui n'est pas seulement une doctrine politique mais une conception eunuchoïde de la vie, on fabrique des êtres vaporeux, qui, en même temps que la violence, désertent le courage et même l'initiative. Le courage moral et simplement l'assurance de soi sont en règle commune tributaires d'une certaine vigueur physique. Celui qui sent ses membres à la merci de l'audace d'autrui manque de la robustesse nécessaire pour lui refuser ses pensées et son cœur ; les meilleurs ne surmontent que très difficilement cette faiblesse qui, du muscle, se communique à l'esprit. Nous voyons aujourd'hui à l'évidence les échecs individuels et collectifs d'une civilisation exagérément amolissante, ainsi que de cette éducation puérile et honnête qui croit tarir l'instinct combatif comme elle croit tarir l'instinct sexuel, en ne parlant pas aux enfants du feu qu'ils ont dans le sang. On ne songe pas à nier ici que, systématiquement encouragé depuis l'enfance, l'instinct agressif ne devienne indomptable ni que l'éducation collective et individuelle ne doive le contenir dans des limites acceptables. Mais c'est précisément parce que cette évidence est un lieu commun des peuples civilisés qu'il convient d'insister sur les nécessités complémentaires. Les grandes vertus d'abandon et d'humilité que prêchent les religions ne sont pas l'idéalisation d'une faiblesse vitale, mais le don libre, généreux, c'est-à-dire surabondant, d'un homme debout et sain aux hommes qui l'entourent et à la Divinité qui le surpasse. Il faut donc faire les hommes droits et fiers afin que puissent se greffer sans maldonne sur leur humanité complète ces plus hauts destins de renoncement qui apparaissent, comme dit Pascal, un « renversement du pour au contre » de la morale élémentaire. Le renversement du pour au contre n'est pas un affaissement du pour au rien.

Nous venons de prononcer le mot de fierté. Vertu susceptible, que parcourent mêlés les premiers frémissements de l'orgueil et de l'agressivité. Mais en les contenant et en les

intériorisant elle ramène leurs agitations à une légère vibration de vie, transfigure leurs raideurs en droiture. Qu'on l'abandonne sans contrôle, elle déroge dans des susceptibilités vétilleuses, de pseudo points d'honneur dont l'enflure dissimule mal le mensonge. Dominée, elle est le premier pas de la noblesse et du courage. En l'éveillant, on peut transformer des adolescents jusqu'alors insaisissables.

Le sentiment de l'honneur, qui la complique, ne se débarrasse pas entièrement, lui non plus, de l'orgueil et de la combativité primitives. La chevalerie l'avoisinait un peu trop étroitement à la sainteté. Et pourtant, quand on a rêvé qu'un individu ou qu'un peuple arrivât à le dépasser, et qu'on les voit incapables même de l'atteindre, on reconnaît qu'il constitue une armature indispensable à quiconque n'a pas revêtu, en vérité et sans illusion, un plus total désintéressement. Confusion pour confusion, il faut mieux cent fois compromettre la sainteté avec l'honneur qu'avec la lâcheté couverte de beaux sentiments.

Il n'est pas jusqu'à l'ambition qui ne puisse être une discipline de fermeté morale : on a dit qu'elle n'était que le petit non d'une nature puissante, telle qu'on en trouve dans la famille des « passionnés » (EAS), surtout quand le groupe EA domine. Elle est souvent aussi la compensation d'un arriéré d'humiliation : tel le jeune Dolgorouky, de l'*Adolescent*, qui, abandonné par ses parents, battu par son précepteur, brimé par ses camarades, est pris de l'ambition de devenir riche comme Rotschild. L'ambition, et généralement toute forme de l'instinct de puissance, est constamment tentée d'abuser de ses moyens pour atteindre plus sûrement ses buts. Mais on ne saurait lui reprocher que cette faiblesse et non, comme l'on blâme la maigre vertu des pusillanimes, la force vitale qui est en elle. Julien Sorel, ce Julien, dont Stendhal écrit qu'il était « ivre d'ambition et non pas de vanité » est appliqué à l'héroïsme autant qu'à la réussite. En épigraphe du chapitre XXXIII de son roman, Stendhal place ce mot de Mirabeau : « Au Moyen-âge, que dis-je ? sous Richelieu, le Français avait la force de vouloir ». Si c'est là un effet de l'ambition, on ne peut que souhaiter à un pays de ne jamais manquer d'ambitieux.

Plusieurs fois, depuis que Heidegger a ramené devant nous l'image du chevalier marchant à la mort, l'éloge de la dureté a été opposé à une époque dont l'alexandrinisme amollit les énergies et dissipe les audaces. Des réactions collectives se sont manifestées dans le même sens ; elles marqueront sans doute le XX^e^ siècle, quel que soit son destin, d'un tour spartiate qu'ignora le siècle précédent. Si elles dépassent leur but, c'est par irritation d'avoir vu trop longtemps la force d'âme bafouée par la

nonchalance de vivre. Seule une plus haute puissance a le droit de juger les vertus d'affirmation : quand elles sont moquées par l'impuissance, c'est alors que, de formatrices, elles deviennent furieuses. Ces réflexions tracent son chemin à l'éducateur. S'il rebute de front l'instinct combatif, il l'exaspère, ou bien, en le stérilisant, il stérilise l'homme. Il faut mener avec lui, et plus largement avec le groupe des tendances d'affirmation, une souple politique qui se résume en trois termes : normalisation dans les limites variables suivant les tempéraments et les vocations ; globalisation sur l'ensemble de l'activité, de façon à ce qu'elles se liquident en tonus vital sans éclater en explosion destructrice ; sublimation par les voies diverses du sport, des concours, du commandement, du jeu ou de l'héroïsme : ainsi le fondateur des jésuites et celui de l'Armée du Salut ont-ils voulu cultiver dans la paix les vertus de la guerre.

Il faut ajouter que, sous sa forme la plus haute, l'affirmation du moi ne se laisse pas réduire à l'égocentrisme, à la revendication ou à l'agressivité, mouvements plus ou moins infirmes dont la visée et le sens sont toujours marginaux à l'axe de la pleine vie personnelle. On les prend trop volontiers pour des signes de la force d'âme. « Dans l'humanité, écrit Proust, la règle — qui comporte des exceptions évidemment — est que les durs sont des faibles dont on n'a pas voulu et que les forts, se souciant peu que l'on veuille ou non d'eux, ont seuls cette douceur que le vulgaire prend pour de la faiblesse » [1].

L'affirmation supérieure du moi est d'abord, comme son nom le suggère, un renforcement de l'être personnel par l'assimilation délibérée de ses expériences. Dans un mouvement venu des profondeurs, la personne s'enfante elle-même progressivement par ses choix. Elle choisit d'être une, et sous le ciel d'un certain univers de valeurs. Elle écarte la douce mais stérile profusion des compossibles pour la résignation active à une histoire particulière. Dans une vie où l'existence est aussi fatalement limitation que promesse généreuse, elle accepte la limite pour être. L'indécis ou le dilettante ne connaissent jamais cette robuste épreuve du choix où la musculature psychique emprunte sa tonicité. L'expérience étroite de l'agressivité s'y transfigure dans l'expérience essentielle de l'affrontement, du face à face vital qui se ramène toujours par quelque biais à un face à face avec la mort.

Ce n'est pas par son aspect dépressif et par sa laideur, comme

1. Sodome et Gomowhe, II, 122.

s'en indignent quelques esthètes, que la souffrance est un ingrédient essentiel et comme un révélateur de la vie personnelle. C'est parce qu'elle est inséparable des choix exigeants dans des matières somptueuses, inséparable de la grandeur. C'est aussi parce qu'elle nous tourne vers l'intériorité, alors que la sensation ou la connaissance nous jettent hors de nous. « L'homme a des endroits de son pauvre cœur qui n'existent pas encore, écrit Bloy, et où la douleur entre afin qu'ils soient ». Aussi bien ne connaissons-nous que ce dont nous souffrons de quelque manière. Vouloir éliminer la souffrance de ce monde, autant vouloir supprimer l'homme et la civilisation. Que ce soit le rêve d'hommes qui souffrent trop, on le comprend assez. Mais à froid, seuls des esprits entièrement évacués d'expérience spirituelle peuvent l'envisager. Cependant rien de moins passif, rien de moins gémissant, rien de moins replié que le grand mouvement d'édification du moi : « L'intériorité, dit Kierkegaard, n'est atteinte que par l'action ». Ce mot, qui résumerait aussi bien l'itinéraire de Gœthe, est la confidence culminante d'une vie adulte qui a surmonté, sans les éteindre, les fièvres closes de l'adolescence. L'aspiration à l'infini actuel qui est au cœur de la personne ne peut pas étouffer ses révoltes périodiques contre les limites du moi ni contenir tout à fait un instinct de négation violente dirigé contre les contraintes de la personnalisation. Ces négations toutefois, à la différence des négations morbides du moi, ne sont que des crises fécondes transfigurées déjà par une aspiration à un plus être [1].

LE MOI EN INTENTION : LES TROIS DIMENSIONS DE LA VIE PERSONNELLE

L'affirmation du moi, comme l'indique le mot, ce n'est pas seulement l'attitude autoritaire par laquelle le moi indi-

1. Saint Jean de la Croix notait déjà leur différence, chez le mystique, avec les états de perte du moi. Ils sont chez lui nourris de la joie de l'union à Dieu, tandis que les seconds ne sont que le signe « d'une sorte de paralysie, de mélancolie, ou d'autre jeu d'humeur naturelle du cerveau ou du cœur, qui envahissent les sens et y produisent une suspension de vie » *(Montée du Carmel,* édition Honnaert, I, 104).

viduel se pose, s'oppose et s'impose, sa volonté d'intrusion et de sauvegarde. C'est l'affermissement d'une réalité mobile et progressive, qui se découvre, s'enrichit et gagne en autorité intérieure. Il n'y a d'affirmation personnelle que sur une vie personnelle.

Cette vie trouve ses chemins dans la structure intérieure de la personne. L'homme personnel n'est pas une existence massive, intérieurement immobile ou ponctuelle, plus ou moins aveugle au dehors, comme le laissent imaginer aussi bien les psychologies matérielles que l'idéalisme individualiste. Comme l'atome et à sa façon propre, il est intérieurement articulé de forces et de mouvements. Ils se groupent sur trois directions maîtresses :

1° Un *mouvement d'extériorisation*, d'adaptation à la totalité du monde sous l'angle de l'environnement. Il correspond à ce que Freud a nommé le *principe de réalité*. Il comporte : *a*) un mouvement d'extraversion vers les choses et vers autrui, qu'à ce degré de l'analyse on peut encore confondre dans leur qualité commune d'objets ou de projets ; *b*) un effet de différenciation, la diversité des objets modifiant de diverses manières et modelant à diverses aptitudes les virtualités confuses du moi ; *c*) un effet de dispersion qui contient la menace permanente de notre dépersonnalisation ; enfin *d*) en réaction contre cette menace, une force d'appropriation, qui tend à consolider le passage du moi parmi les choses.

Des cristallisations caractérologiques de l'extraversion, nous avons déjà parlé [1]. Chez certains, elles naissent d'une fascination par les choses, par leur ordre précis, par leur netteté rassurante, sans qu'on sache bien si elles sont réellement ainsi, ou si elles ne prennent pas cet aspect précisément au regard de l'extraverti. Ne vivant qu'à la surface consciente et déterminée de lui-même, il se donne un monde de même nature que lui. Tel est par exemple ce type que Jung appelle sensoriel, dont le regard précis comme un poinçon semble agrafer et fixer les objets. Il devient malade dès qu'il se trouve en contact avec de l'indéterminé, avec du mystère. Tel cet homme de l' « on » et du bavardage quotidien que décrit Heidegger, qui tend à se prendre lui-même comme chose, à s'oublier littéralement, à s'aliéner, à se divertir (les formules historiques ne manquent pas) dans le monde des objets, des forces, des événements, du travail, des relations sociales, ou, comme toute personnalité à tendance hystérique, dans le jeu étourdissant de ses propres personnages. Comme l'a montré Marx notamment, les conditions matérielles

1. Voir chap. VII.

faites à l'individu par les structures sociales peuvent encourager l'aliénation jusqu'à la rendre presque inévitable. Ce n'est pas seulement le désordre capitaliste qui y pousse, c'est toute l'allure d'une civilisation qui a choisi comme premier projet la domination technique de la nature. On peut très bien supprimer l'esclavage qui résulte de l'injuste répartition des choses, et maintenir l'esclavage, l'appauvrissement où nous maintient le souci exclusif d'une installation heureuse parmi les choses. Cependant une sorte de peur de soi compte autant, dans cette fuite vers les choses qui caractérisent certains extravertis, que la fascination des choses. Notre monde intérieur, par ses pulsions inquiétantes et par ses appels bouleversants, du bas et du haut nous apporte le trouble et nous sollicite à l'aventure. Effrayés par ses larves comme par ses exigences, nous nous réfugions, pour n'entendre ni les unes ni les autres, dans le bruit de la vie extérieure. Nous pouvons y trouver quelque temps une solidité plus apparente que réelle. Elle est fragile. Il n'est pas d'équilibre qui ne tienne compte de toutes les réquisitions de la personne. A moins d'avoir stérilisé en lui toutes les puissances intérieures et de maintenir debout par la force de l'action une sorte de cadavre satisfait, l'extraverti est la proie des crises et des névroses de la quarantième année, révolte tardive des puissances brimées.

Ce mouvement vers le dehors s'inscrit dans le geste. Les gestes de l'extraverti sont centrifuges, amples, offerts. La main active est la main droite ; en agissant, elle se déplace vers la droite. Aussi la symbolique collective a-t-elle identifié de tous temps la droite avec l'action, le mouvement vers le monde et vers autrui, l'avenir, la création, symboliquement vers le père [1]. Selon Pulver, les directions dominantes de l'écriture perpétuent ce symbolisme.

La différenciation excessive crée ce type d'homme qui semble réduit à sa fonction, technique ou sociale. La différenciation est nécessaire à l'affermissement des traits de la vocation personnelle. Poussée trop loin, elle bloque les virtualités, ferme la marge d'avenir libre. Ainsi pourrons-nous distinguer, et même opposer deux sortes d'indifférenciés. L'indifférencié inférieur l'est par carence de personnalité ; âme sans structures ni lisières, il ne peut que vivre dans la confusion, ou bien chatoyer dans une sorte de caméléonisme inconsistant. Ainsi les amorphes (nEnAP) que cette inconsistance même dispose aux travestissements du théâtre. Parfois cet amorphisme de base est masqué par une affirmation véhémente et théâtrale où le geste éloquent essaye de mimer l'assurance intime ; nous avons déjà signalé

1. On peut s'amuser à objecter la dénomination usuelle des partis ; sérieux pour sérieux, nous remarquerons que la « gauche » progressiste est, spatialement, la droite des assemblées.

cette compensation peu convaincante dans la personnalité hystérique. A l'autre extrême de l'échelle psychologique, il existe un indifférencié supérieur, qui par excès et ampleur de puissance créatrice garde une certaine liquidité intérieure, et un éventail déconcertant de possibilités. La graphologie distingue bien ces deux types. Le « fil » de l'écriture qui leur est commun (dissolution des formes tendant à une ondulation horizontale mal lisible), montre dans le second cas des signes de qualité dont il est dépourvu dans le premier.

Nous avons parlé de la dispersion comme d'une menace incluse dans l'extériorisation. On déformerait les choses si l'on y voyait une fatalité. La pente qui conduit de l'une à l'autre ne doit pas nous faire oublier la valeur essentielle de l'objectivation comme moyen de culture personnel. Nous touchons ici à la part de vérité vivante du matérialisme. Le matérialisme des médecins au début du siècle dernier, puis le positivisme, puis le matérialisme historique n'ont pas seulement fait œuvre négative. Sans leur coup de frein peut-être, la vitalité européenne s'évanouissait dans toutes les modes de l'époque : le rationalisme verbal des « lumières », les langueurs romantiques, le spiritualisme décoloré des bien-pensants. Le mensonge vital s'établissait partout, une sorte d'immense bovarysme collectif. L'éducation y modelait déjà les enfants : elle formait au scrupule, à la religiosité, au jeu de mots, à la sentimentalité, aux grâces fragiles, à la distinction, au lieu d'entraîner à la décision, à la foi, à la force intellectuelle, à la sincérité affective, à la plénitude virile, à la solidité des qualités communes et des hommes simples. C'est la fonction du combat avec ce qu'on appelle pour simplifier la matière que d'exercer, en même temps que le muscle, cette sorte de santé morale et intellectuelle. Les poussées matérialistes le rappellent périodiquement à un homme en état de perpétuel déséquilibre dialectique. Si à leur tour elles ne le faisaient basculer d'un seul côté, elles seraient plus proches qu'elles ne croient de la tradition théologique chrétienne ou du moins catholique, qui a toujours montré sa préférence pour la thèse suivant laquelle le détour par la matière est un chemin nécessaire pour accéder non seulement à la connaissance du monde, mais même à la vie intérieure et à la connaissance de Dieu. Il faut en tous cas, pour l'équilibre de l'homme contemporain, délivrer le travail, le métier, la technique, la machine, le corps, le sport, de ce coefficient péjoratif que leur assignent encore certains milieux. Il est temps qu'on ne confonde plus un intellectuel avec un poitrinaire, un chrétien avec un homme tordu, un cœur sincère avec un impuissant. Ce que Montherlant écrivait de la valeur formatrice du sport, le lieu où l'on ne peut pas tricher, est vrai de tout

corps à corps avec la matière des choses. Au salut même de ce que l'on appelle pour simplifier l'esprit, une pédagogie générale du corps à corps est nécessaire. Le corps à corps rassemble l'homme. Il contribue à ce que l'intelligence ne soit plus, presque infailliblement, comme aujourd'hui, puissance de dissolution et d'indécision, à ce que le sentiment se nettoie des complications baroques et des mauvaises fois alambiquées, à ce que la religion redevienne virile et populaire, et l'art essentiel. Ceci dit, la pédagogie de la matière est ambivalente comme tout instrument qui se propose à l'usage de l'homme. En réaction à l'erreur historique, relativement récente, même en chrétienté, qui a bloqué le péché originel sur la matière et sur la chair, nous n'allons pas opposer une péjoration symétrique de l'esprit. Le mal de l'esprit que dénoncent les matérialistes, on le retrouve exactement semblable à lui-même dans notre vie avec la matière, pour la bonne raison qu'« esprit » et « matière » sont deux abstractions identiques sur l'homme concret, l'une et l'autre clouées aux mêmes (et symétriques) complexes de ressentiment. L'usage et le chatoiement des choses, eux aussi, engendrent dispersion, évasion, aliénation, si notre direction autoritaire ne favorise pas, dans la conduite de notre expérience, les forces de rassemblement de la vie matérielle contre ses puissances de dissociation. Ici comme partout, rien ne nous dispense du choix. On peut même dire que les choses du sens étant plus accessibles au grand nombre, dans tous les milieux sociaux, que celles de la vie spirituelle, le danger d'aliénation dans les choses extérieures sera toujours plus répandu, même dans une humanité mieux ordonnée, que le danger d'aliénation dans les illusions invisibles.

Nous n'avons pas à revenir sur le mouvement d'appropriation dont nous avons longuement parlé. Rappelons qu'il est lui aussi, miné d'une ambivalence. Inséparable de l'affermissement de la personnalité (c'est la part durable du besoin de propriété), il est même, dans l'enfance, une de ses premières manifestations. Mais, par un renversement intérieur, il peut asservir à son tour ce qu'il a d'abord libéré. Ici encore la matière agit comme puissance double.

2° Ce mouvement d'extériorisation du moi est doublé d'un *mouvement d'intériorisation*. Il faudrait ici, au principe de réalité que Freud a si justement mis en valeur, ajouter un *principe d'intériorité*, totalement absent de sa psychologie, et dont

1. Une ambiguïté se perpétue d'ailleurs sur le mot *chakr*. Dans Saint Paul, comme dans la grande tradition spirituelle, il désigne non pas le corps, mais l'ensemble des forces qui, dans le corps ou dans « l'esprit », s'opposent à l'élan spirituel.

l'absence déséquilibre d'ailleurs toute la psychologie positiviste moderne. Nous avons fait la critique de ces notions d'« intérieur » et d'« extérieur ». Elles sont à la fois pénétrantes et déformantes. Elles expriment une intuition valable sur la liaison intime, vérifiée par l'expérience et par la clinique, de certaines réalités psychiques et de certaines structures de l'espace. Mais elles retiennent l'attention sur une projection malgré tout grossière d'une réalité infiniment plus complexe. Il faut garder à l'esprit cette réserve en analysant de plus près l'expérience de l'intériorité et ses incidences caractérologiques.

Elle apparaît d'abord comme un retrait du contact avec les choses (et les gens pris comme choses), un repli vers des zones plus silencieuses, ou plus profondes, ou plus primitives de nous-mêmes. Mais tout de suite, nous rencontrons l'ambivalence. Ce même mouvement peut en effet comporter des significations diverses. Fuite est trop pauvre pour certains cas, recueillement trop riche pour d'autres.

En toute rigueur, les processus de fuite du réel n'ont rien à voir avec les processus d'intériorisation. A tel point que souvent ils sont une fuite devant la réalité tout aussi bien que devant la réalité extérieure. Nous les avons étudiés sous divers noms : complexe de retraite, peur de l'action, narcissisme, égocentrisme, refus d'autrui. Dans leur pure essence, s'il existait de pures essences psychologiques, ils ont tous ce double caractère du refus et de la peur, ils sont une crainte de la vie, et non pas la recherche d'un accroissement de vie. En soi, ils appauvrissent et désarment la personnalité. C'est bien là tout ce que les critiques matérialistes et activistes reprochent justement aux évasions intérieures.

Dans la réalité mêlée des choses, comme le chemin qui mène aux sanctuaires du moi est au début le même que le chemin des fuyards de la vie combative, il est fréquent qu'on ne puisse parfois, au moins sur une certaine longueur d'observation, distinguer si une démarche est fuite ou recueillement ; il arrive qu'un grand itinéraire spirituel commence dans une désadaptation au réel, et que le souci de la vie intérieure tourne à l'isolement égoïste. On ne saurait faire état de ces mélanges pour déconsidérer ce processus vital d'une vie pleinement humaine qu'est l'intériorisation. L'ambivalence n'est pas ici plus grande, ni autre que celle qui règne dans notre vie « extérieure ». Elle a cependant pour effet qu'une certaine continuité de surface recouvre le changement de sens qui s'opère des démarches de fuite aux démarches de recueillement.

Le nœud d'ambiguïté se trouve sans doute dans les attitudes de refuge, déjà moins purement négatives que les attitudes de fuite. Elles naissent d'un recul, devant la lutte, devant une

adaptation difficile (sexuelle notamment), devant un échec ou un choc affectif. Mais elles cherchent à arrêter la fuite par le recours à quelque reserve de vie psychique laissée intacte par le désarroi de la personnalité de première ligne ; et elles aboutissent ainsi, selon qu'elles rencontrent des zones mortes ou des forces encore vivantes, bien que régressives du point de vue de l'action, tantôt à un appauvrissement, tantôt à un certain enrichissement du psychisme global. Les recherches des écoles psychanalytiques ont établi une sorte de géographie de ces zones de retraite. Elles y ont démontré une sorte d'équivalence affective et symbolique de la matière, de la nature, de la mère, du passé, de la tradition, de l'enfance, tous centres d'expérience dans la fréquentation desquels la vie anabolique et végétative a plus de part que la vie catabolique et active. L'homme qui fuit la crise spirituelle contemporaine dans les facilités du confort ou le culte naïf de la technique (évasion matérialiste) y rejoint le scout qui s'en évade dans les puérilités naturistes, le politicien déçu qui devient réactionnaire, l'homme brisé par la vie qui se berce de ses souvenirs d'enfance et l'adolescent craintif qui s'accroche à sa mère. Le symbolisme collectif place à gauche ces puissances de refuge, du côté inverse au geste actif du bras de l'action (localisation archétypique qui s'imprime dans les mouvements de l'écriture). Quand le repli aboutit à l'immobilité, il n'est pas plus astreignants et plus endurcis que les complexes qui se développent sur ces zones de repos, aux frontières desquelles veille le souvenir de l'angoisse apaisée. Un homme ainsi converti, par recul et non par progrès, à quelque opinion ou à quelque foi que ce soit en adopte généralement les formes les plus aveugles et les plus imperméables. Mais si la retraite a rencontré quelque oasis intérieure, le replié peut en faire la base d'un vaste jardin, croître à nouveau au sein de sa décroissance. Nous devons sans doute à de tels replis un grand nombre des artistes de l'enfance, des mémorialistes, et peut-être aussi des penseurs, qui ont su ensuite rejoindre leur méditation au réel.

Mais l'intériorisation proprement dite commence, même au sein du refuge, là où interviennent certains éléments positifs. Le premier, c'est la reprise de soi. Il fait partie d'un régime normal de vie pour quelque tempérament que ce soit. Il n'est pas de spiritualité de l'engagement que ne doive équilibrer une spiritualité du dégagement. Mais elle est plus ou moins urgente selon que la personnalité est plus ou moins envahie et stupéfiée par la pression des choses extérieures. Il faudrait faire apppel ici à une notion analogue à celle de tension superficielle. Les asthéniques et les émotifs notamment sont comme offusqués et anéantis par une présence trop prolongée du bruit des choses et des gens. Il semble qu'au lieu de côtoyer le monde extérieur à bonne

distance, ils l'aient toujours contre eux, en soient constamment blessés et bousculés. Plus qu'à personne le recul périodique leur est nécessaire, et même une vie qui organise en permanence le retrait que ne leur offre pas leur nature. Également mangés sont les agités de l'action, spécialement les extravertis émotifs. Mais, eux, ils aiment leur supplice, ils ne cherchent à guérir l'étourdissement que par l'étourdissement, ils ont peur du silence et de la solitude, et quand on les y amène, on a toutes les peines du monde à amener la décrispation qui marquera le commencement de la reprise. Des mouvements spéciaux ont été étudiés à cet effet aussi bien par les ascètes de toutes les religions que par les traités modernes de gymnastique. Ici encore le corps est le commencement de la vie spirituelle.

La reprise de soi est penchée sur l'approfondissement de soi, second aspect de l'intériorité. « Me reprendre », dit le langage. Nous l'avons vu, il ne s'agit pas seulement de me reprendre de l'emprise des choses, mais de me reprendre sur les multiples projections de moi où je me suis éparpillé à travers le monde. Ce n'est pas cependant à un bilan et à une simple récollection que je procède ainsi. C'est à une aventure que je pars, à une découverte dont j'ignore à l'avance les limites et les drames, tant apparaissent indéfinies les routes et insondables les abîmes que la psychologie contemporaine, après l'expérience des plus profonds témoins, a ouverts sous nos pas. Cette quête se poursuit sur toute l'épaisseur de la personnalité, des minces couches de la conscience, qu'elle contribue à éclairer, aux cercles sans fond de la vie inconsciente. Elle ne nous isole que si nous la maintenons dans la sphère étroite des rationalisations de la pensée ou du sentiment, jeu des idées, culte du moi. Mais nous savons aujourd'hui que le registre des ondes visibles et invisibles de la personnalité ne le cède pas en ampleur à celui des ondes matérielles. L'exploration en est à peine commencée. Des ombres de l'infraconscient aux lueurs du supraconscient, en passant par la subconscience et les divers niveaux de la conscience organisée, nous rencontrons toutes les voix du ciel et de la terre, les forces venues du fond des âges historiques et celles, encore mal connues, qui naissent de la vie collective. Tant il est vrai que le réel nous investit proprement : il ne nous délègue pas seulement les forces et les signes qui tombent sous nos prises extérieures, — sens, action, techniques, — mais, sur nos arrières, les forces et les signes qui animent la vie de la *psychè*. Nous ne l'affrontons dans sa totalité et ne nous donnons des chances de le maîtriser autant que faire se peut que si nous l'affrontons sur cette ligne intérieure aussi directement et totalement que sur le champ de ses sollicitations externes, auquel beaucoup de gens réservent le nom de réalité.

Parlant de l'intraversion, qui n'est pas l'intériorité, mais la disposition la plus favorable à l'intériorité, nous avons vu quels tempéraments y portent, quels tempéraments en éloignent. Ils se groupent entre un indice maximum, chez les émotifs, et un minimum, chez les primaires. L'être intérieur, qui peut être un parfait homme d'action aussi bien qu'un pur contemplatif, se révèle dès certains signes physiques. Le plus net est sans doute un certain indéfini du regard, où se lit l'inquiétude, l'ironie à l'égard de soi-même, la recherche de ce qui déborde les limites des choses et des êtres, et cette question à la fois pressante et discrète qui leur est posée à chaque rencontre. Réserve, gaucherie, timidité, susceptibilité même, tous ces signes d'une certaine désadaptation à l'extérieur prennent souvent une qualité rare du fait d'une intériorité intense : même chez ce type d'homme intérieur que l'on peut souhaiter plus fréquent, qui a trouvé son équilibre athlétique et social, ils laissent toujours quelque trace furtive, comme une signature à peine apparente au bas d'un tableau. Psychiquement, les voies de l'homme familier avec le monde intérieur ne sont pas les mêmes que celles de l'homme qu'absorbent l'observation sensible, la fabrication, les rapports utilitaires ou le jeu social. Une puissance d'intuition constamment nourrie par la zone subliminale du moi y joue autant de rôle que les opérations calculées de l'esprit. On le voit bien chez la femme, généralement plus proche que l'homme de la vie subliminale, et qui atteint à tant d'intuitions justes sans pouvoir les justifier. Le revers de la médaille, c'est un excès toujours à craindre de subjectivité dans les matières qui demandent de l'objectivité, et, lié à la recherche du toujours plus outre, une certaine instabilité. Nul doute que ce type d'homme produise à son pôle extrême des personnalités qui réussiront assez mal dans les techniques rationnelles de la fabrication ou de l'action. Chaque fois que des hommes seront en jeu, elles seront par contre supérieures. Et quand un homme agit, des hommes sont toujours en jeu.

3° Nous avons vu qu'extériorité et intériorité pouvaient s'arrêter dans un comportement figé, et tous deux même se dissoudre en un processus de dépersonnalisation. Ils n'épanouissent l'homme total, et ne contribuent à son équilibre, que lorsqu'ils se présentent comme un *mouvement de dépassement* ou de transcendance continuelle du donné. Ce *principe de dépassement* est aussi essentiel à la vie personnelle que le principe de réalité et le principe d'intériorité. Elle ne tient que par lui, comme la bicyclette ou l'avion ne tiennent que par leur vitesse. L'homme est fait pour être dépassé : la formule de Nietzsche n'a pas seulement une valeur morale, elle a, et avait sans doute pour

Nietzsche, un sens fonctionnel. L'homme ne tient debout qu'en débordant constamment le donné, l'habitude, l'acquis. C'est une autre manière d'exprimer que la vie personnelle est gravitée sur l'avenir. Il n'est pas besoin d'insister plus : tout ce que nous avons dit des comportements devant l'avenir et devant le passé (le révolu) est valable ici.

Ce n'est pas le moindre problème de la vie personnelle que d'inventer et d'entretenir une cohésion et un équilibre entre ces trois sollicitations du moi. Ils ne sont pas les mêmes pour tous.

Certains sujets sont affligés d'une sensibilité maladive à la fissure, ou, si l'on préfère, à la distance intérieure qui permet au moi le va-et-vient de l'intériorité et de la transcendance. Tous les sentiments de dépersonnalisation, dont nous avons vu qu'ils ont des incidences aussi bien extérieures qu'intérieures, naissent d'une sorte d'égarement dans cet espace interne.

Chacun de nous ne peut se développer également sur toutes les dimensions de la vie personnelle. Une humanité complète veut des ingénieurs et veut des mystiques. Elle veut même des hybrides. Elle ne rejette que les monstres, comme les ingénieurs des âmes ou les rêveurs de l'action. Il faut donc un certain choix, et une dominante. Le danger est qu'au lieu d'une dominante, on choisisse une exclusive. L'homme alors est mutilé car l'homme complet n'est pas l'homme psychiquement éclectique, mais il veut qu'aucune dimension essentielle de l'homme ne soit radicalement refoulée. Les parties restées en friche, comme l'a montré Jung plus complètement encore que Freud, restent rudimentaires et archaïques, affligées d'une tendance à se développer anarchiquement, avec exubérance même parfois, et toujours sur un registre primitif. C'est ainsi que ce que l'on appelle l'intellectuel pur, c'est-à-dire l'intellectuel rationaliste, c'est-à-dire encore un extraverti de l'intelligence, fermé à toutes les forces obscures de l'instinct et de l'affectivité comme à toutes les ressources de la vie intuitive, est fréquemment victime d'une passion rudimentaire pour une femme fatale ou vulgaire, ou de croyances (et d'incroyances, de superstitions) sommaires. Inversement, un homme intellectuellement frustre est victime de pensées abstraites où il s'entête. On pourrait multiplier les exemples des subversions où conduisent extériorité ou intériorité exclusives. On y lirait des secrets de l'histoire aussi bien que des vies individuelles. Certaines réactions brutales s'y expliqueraient par les abandons des périodes précédentes. Et nous amorcerions là une science d'avenir, encore méconnue, un « psychologisme historique », qui ne détrônerait pas le matérialisme historique du plan qu'il a légitimement conquis, mais regagnerait sur lui des perspectives complémentaires de l'expli-

cation, plus essentielles encore que les siennes. Qui veut comprendre l'âge des guerres mondiales et des fièvres totalitaires sans référence à la crise européenne du christianisme (la « mort de Dieu » dans beaucoup de psychismes) et à l'intempérance, au cours des deux derniers siècles, de la conscience organisée et extravertie — technique industrielle, croissance unilatérale des sciences de la matière, rationalisme des idées claires, raffinements de l'analyse sentimentale, intellectualisme de la foi, développement de l'esprit utilitaire, de l'enrichissement, de l'économie, etc., — celui-là se ferme la moitié de l'intelligence de l'histoire.

Nous n'achevons jamais ce difficile travail de rassemblement du moi. Tant bien que mal, nous le soutenons par des résultats partiels, agglomérats de complexes, unités partielles à la façade hâtivement établie, « personnalités parcellaires » selon l'expression de Jung, qui nous acheminent vers une personnalisation plus complète tout en semant sa route d'obstacles réfractaires. La manière dont une certaine unité de mouvement se maintient ou se relâche à travers tant d'hétéroclites mérite d'être étudiée plus longuement.

Certains disciples de Freud ont reconnu à cet égard l'insuffisance de l'analyse réductrice. Elle saisit bien la vie en mouvement, elle ne la saisit pas *dans* son mouvement. Elle tent à la rabattre sur un système de références immobiles, stéréotypées, elle la fige dans le préconçu et le révolu, si habile soit-elle à faire oublier ensuite cette réduction. Or ce qui importe à un homme interrogeant un autre homme ou s'interrogeant lui-même sur une situation psychique actuelle, ce n'est pas, comme l'a bien vu Jung, pour quelle cause cette situation s'est établie, mais bien plus à quelle fin elle collabore. Là où le docteur de Vienne ne voyait que des pulsions plus ou moins anarchiques tirant à soi, pour les embrouiller dans leur jeu, les énergies de la libido, le médecin de Zurich perçoit un mouvement d'unification en lutte, certes, avec des forces dispersives, mais qui pousse le sujet, à travers sa vie consciente comme à travers ses rêves ou ses crises névrotiques, vers la victoire toujours incertaine de l'unité sur la division intérieure. Ce qu'il saisit dans l'analyse de ce rêve, ce ne sont pas seulement des mécanismes et derrière les mécanismes, des complexes, mais une *démarche* individuelle, menée sur tout le registre de la personnalité, de ses zones conscientes à ses profondeurs inconscientes, pour harmoniser et rassembler les forces qui se développent en relative autonomie sur un aussi vaste registre. Comment nommer cette démarche, sinon une démarche de personnalisation ? [1]

1. Cf. JUNG : *Essai de psychologie analytique*, Stock, 1031 ; *La théorie analytique*, Aubier, 1932 ; *L'homme à la découverte de son âme*, édition du Mont Blanc, 1944.

Ce n'est pas que l'analyse jungienne se dispense de la détermination patiente des complexes. On sait l'usage que Jung a fait longtemps des expériences d'association. Des noms étant présentés au hasard du sujet, on lui demande de donner les noms immédiatement associés. Le temps de réaction est noté au 1/5e de seconde. La longueur plus grande du temps de réaction, l'absence de réaction, les perturbations diverses de la réponse, déterminent un « indice de complexe », qui révèle autour du mot inducteur l'activité d'un complexe affectif dont il met en branle la puissance émotionnelle. Une contre-épreuve consiste à faire répéter les associations et à noter les répétitions défectueuses : elles sont aussi des indices de complexes, de même que divers accompagnements de mimique et d'attitude. Le rapprochement des inducteurs affectés d'un indice de complexe donne la trame du thème affectif refoulé qui conduit à la psychanalyse du sujet. On peut encore la confronter avec l'enregistrement des troubles émotifs mesurés au pneumographe et au galvanomètre, ce que l'on a appelé avec quelque abus la « machine à déceler le mensonge ». Mais le déchiffrage de ces trames demande un long usage, un mélange peu commun de discrétion et de pénétration, et Jung insiste sans arrêt sur la nécessité de les lire finalement plus que causalement.

LA CONSTANCE DU MOI

La psychologie en troisième personne a été longtemps tourmentée du problème de l'« unité » et de l'« identité » du Moi. Une fois le moi posé comme un objet, empiriquement composite, comme la matière, granulaire, mais inflexible sur sa préséance, elle ne voyait surgir de cette trop spirituelle matière ou de ce trop mécanique esprit qu'impossibilités et contradictions. Si chaque minute du temps le trouvait modifié, comment garantir sa permanence ? Et si son unité était un absolu immobile, comment rendre compte de la vie ? De fait, toute représentation uniquement objective du Moi laisse échapper le secret de cette cohérence changeante dont seule peut rendre compte une psychologie de l'acte, et de l'acte personnel. L'« iden-

tité » absolue, c'est la mort ; on ne la trouve que dans l'uniformité stérile de l'énergie élémentaire, au bout du processus de dégradation de la matière, ou dans le vide de la négation logique. Le moi n'est pas identique en ce sens, ou il ne tend à l'être que dans les environs de la plus grande pauvreté psychologique. Le moi est identique comme on est constant ou comme on est fidèle, par un acte continu d'engagement. Acte souple, divers, tantôt attentif, tantôt combatif, se servant de la force du corps comme arc-boutant massif et se prolongeant quelque part en oraison vers un plus être. Au surplus, même dans sa permanence empirique, on se représenterait bien faussement la constance du moi à l'image d'une ligne continue ou d'un son filé. Elle est une vibration incessante, un mouvement perpétuel du repos à l'angoisse, de la défaite à la victoire, de la foi au scandale. La constante du moi ne consiste pas à maintenir une identité, mais à soutenir une tension dialectique et à maîtriser des crises périodiques dont l'histoire accidentée dégage un destin.

Quelles que soient les discussions qu'appelle le détail de la psychologie biranienne, on doit dater de Maine de Biran l'avènement moderne de la psychologie en première personne [1]. Avant tout autre, il reconnaît que le fait primitif du psychisme ne peut être, comme le veut Locke, un élément du découpage mental, ni, comme le veut Condillac, un résidu de l'analyse logique. Ce ne peut être qu'une expérience, dans laquelle un sens personnel est donné au mot exister. Cette expérience doit envelopper l'aperception du sujet par lui-même, le *Je suis*, et en même temps, dans le même acte, le mettre en relation avec ce qui n'est pas lui, sans quoi le sujet restera inéluctablement enfermé en lui-même, comme il en est toujours menacé dans une expérience trop étroitement cartésienne. Cette expérience, selon Biran, ce n'est pas celle d'une pensée pure, abstraite du corps et de son contenu, c'est « le sentiment d'action d'un effort voulu », inséparable d'une résistance organique et d'une sensation musculaire dont le moi est cause. Sentiment de l'effort incarné dans le mouvement et sentiment de la résistance vécus, et non pas idée de l'initiative et de la résistance vus, « initiative d'un mouvement ressenti dans la passivité qu'elle rencontre », l'expérience saisit globalement la constance du sujet, son incarnation et sa liberté.

Elle est plus ou moins intense chez chacun de nous selon, dira Janet, que la « synthèse mentale » est plus ou moins complète.

---

1. Nous renvoyons, pour l'étude de ce courant dans la psychologie française, à la belle thèse de G. MADINIER : *Conscience et Mouvement* et *Conscience et Amour*, 2 vol. Alcan, 1938.

A cette expression trop proche encore de l'impersonnalité du langage chimique, nous préférons, chez le même auteur, l'expression de « tension psychologique ». Mais nous lui préférons encore un terme qui, laissant toute analogie physique, relève d'un langage spécifiquement humain, et désigne en même temps que le résultat l'acte de volonté soutenue qui supporte l'« identité » personnelle : c'est pourquoi nous parlerons de la constance du Moi.

Elle se constitue, sous une poussée intérieure unificatrice, par une série de conduites complexes qui prennent une possession de plus en plus complète des fonctions primaires. Que ces conduites viennent à manquer et la constance du moi se dissocie, bien que les fonctions primaires continuent à s'exercer normalement. L'éparpillé est souvent une victime de l'« émancipation anarchique » symptomatique de l'hyperthyroïde et de l'hyperexcitation des centres sympathiques périphériques. Nous avons déjà parlé des causes de l'instabilité. A un degré d'organisation supérieur, les complexes affectifs se disputent le pouvoir psychique et déchirent l'unité intérieure par leurs conflits, multiplient de tous côtés les cristallisations aberrantes. Le moi peut s'écouler plus complètement encore. « Je me sens comme sans nom, écrit un jour Amiel, impersonnel, le regard rigide comme celui d'un mort, l'esprit vague et abstrait, comme le vide ou l'absolu ». Quand on approche de la névrose, la dissociation s'opère de deux façons.

Chez certains malades, un *Je* subsiste, qui réfléchit sur son cas, compare les états antérieurs et les états postérieurs, mais se perd peu à peu lui-même au milieu du vaste monde. Ainsi se présentent les faits de dépersonnalisation étudiés par Dugas, et qui s'amorcent à la suite des faits de dépossession évoqués plus haut. L'étrangeté projetée sur le monde environnant finit par envahir le moi et par se concentrer sur lui. Des éléments psychologiques sont accompagnés de la conscience de ne pas appartenir au sujet, il y assiste en spectateur indifférent. Il arrive à ne plus reconnaître sa marque même sur les sensations corporelles les plus fondamentales ; à la limite, il nie son corps. Il perçoit ses volontés comme des automatismes. « Je ne suis qu'une machine, dit un malade à Jaspers [1], qu'un automate. Ce n'est pas moi qui sens, parle et mange. Ce n'est pas moi qui souffre et qui dors. Je n'existe plus du tout. Je suis mort ». Celui-ci prétend que ce sont des ficelles qui font bouger ses bras et ses jambes. Un autre affirmait à Ribot qu'il avait

1. *Traité de Psychopathologie*, p. 101. La plus récente mise au point de P. JANET sur ces « sentiments du vide » est à chercher dans *De l'angoisse à l'extase*, tome II.

été tué à la bataille de Marengo. Souvent les schizophrènes se dispersent en même temps dans ce monde extérieur dont, enfants, ils ont mis tant de temps à se dégager : « Pourquoi me bats-tu ? » dit l'un d'eux à quelqu'un qui bat un tapis. D'autres se sentent comme un point mathématique, ne vivent plus que dans les objets. Ce sentiment peut prendre la forme obsessive. Un malade de Pitre et Régis, semblable à certains philosophes, passait la journée à se demander s'il existait : « Je pense donc je suis, se dit-il, oui, mais je ne pense pas toujours. Et puis il faut une certaine quantité de pensée pour vivre : en ai-je la quantité suffisante ? » Il se tâte le pouls : « Avoir des pulsations, n'est-ce pas exister ? » Mais l'acte par lequel il se prend le poignet n'est-il pas un acte machinal ? Plus il fait de calculs, plus l'obsession insiste[1]. Les états d'intoxication par le haschich éveillent des sentiments de ce genre. Vous regardez la fumée de votre pipe, nous raconte Baudelaire, vous vous sentez vous dissiper, « et vous attribuez à votre pipe (dans laquelle nous vous sentez accroupi et ramassé dans le tabac) l'étrange faculté de vous fumer ». Le secret meurt avec le moi : Les malades que nous évoquons croient que tout l'univers connaît leurs propres pensées. Leur pose-t-on une question : « Vous le savez déjà, pourquoi me le demandez vous ? »

La dissociation peut être plus totale. La première grande attaque contre l'unité formelle du Moi des idéologues a défrayé la chronique mondaine des salons de la fin du XIX^e^. Le succès des « doubles personnalités » atteignit alors la vogue que devait un peu plus tard connaître le freudisme. Ozam avait décrit en 1876 les premiers cas de « conscience alternante », et présenté la fameuse Felida. Morton Prince, un peu plus tard, fit connaître plusieurs autres cas remarquables de « personnalités » se succédant chez le même sujet et s'ignorant mutuellement. C'était aussi la grande époque de l'hypnose : on provoquait par l'hypnose des dédoublements expérimentaux et on guérissait par elle des dédoublements spontanés. Pierre Janet devait assouplir ce vocabulaire un peu rigide. Il montra que le « dédoublement » apparent n'était que l'illusion donnée par un rétrécissement du champ de conscience se déplaçant sur un fond mental hystérique, et que dans ces soi-disant « personnalités multiples » il ne fallait voir qu'une forme hystérique de la dépression périodique. La désagrégation psychasthénique laisse un malade douloureusement hyperconscient de ses dissociations psychiques ; il ne s'y résigne jamais, n'abandonne que partiellement à l'auto-

1. PITRE et REGIS : *Les obsessions et les impulsions*, Douin, 1902.

matisme les états fugitifs : le scrupuleux est pleinement lucide de son anomalie comme telle, et déchiré par elle ; l'obsédé a le souvenir de ses crises et juge le moi obsédé ; que son affection puisse, comme il arrive, passer inaperçue autour de lui montre bien que son moi agissant est plus cohérent qu'on pourrait le croire ; le délirant se croit « possédé » par des voix il exprime par là précisément son refus de s'identifier à elles. Chez l'hystérique au contraire la coupure est très nette entre les mondes seconds, et la dissociation est acceptée sans gêne par le sujet ; chaque fois, par suite de sa plasticité et de son étroitesse psychique, il s'identifie presque entièrement à la personnalité en action, elle mène une vie indépendante jusqu'à son développement complet et parfois jusqu'à sa réalisation physiologique [1]. Ces notions dégagées, on s'aperçut que la Salpétrière fabriquait l'hystérie sans s'en rendre compte, et quand ce secret fut éventé, les « dédoublements » se firent de plus en plus rares. Mais lesdiscussions qu'ils provoquèrent avaient introduit l'inconscient expérimental en psychologie scientifique : à savoir une activité et des contenus psychiques que ni le sujet ni d'autres ne peuvent connaître directement et dont l'existence peut cependant être établie. Il était désormais assuré qu'il existe dans chacun de nous, plus ou moins vivace, un « subconscient normal » (Abramowsky), un « rêveur éveillé » (Léon Daudet) [2]. Freud devait être l'explorateur de cette terre nouvelle.

Psychologie dissolvante que la sienne, en un sens oui, si l'on considère le succès malsain que ses disciples et lui-même n'ont pas toujours découragé. Mais le destin d'une doctrine dans les mœurs n'est pas le critère le plus sûr pour juger de sa valeur scientifique : il arrive que les savants reçoivent complaisamment de leur époque les thèmes de leur recherche, et que l'époque écrème de leur découverte ce qui peut servir ses caprice du jour. Dans l'entre-deux, un travail scientifique ne s'en est pas moins effectué, dont les résultats durables ne coïncident pas toujours avec ceux dont s'empare la mode. Tel est le cas du freudisme. R. Dalbiez, dans une thèse remarquable [3], a réuni, épuré et renforcé toutes les pièces du dossier que l'on peut plaider contre lui. Il en a aussi dégagé les mérites : il a mieux fait, il a sauvé les parties les moins contestables de la méthode psychanalytique et de ses inscriptions psychologiques

1. E. Janet : *L'état mental des hystériques*, p. 444 s.

2. Abramowski : *Le subconscient normal*, Alcan, 1914 ; L. Daudet : *Le rêve éveillé*, Grasset 1926.

3. R. Dalbiez : *La méthode psychanalytique et la doctrine freudienne*, Desclée De Brouwer, 2 volumes.

en les enlevant à une métapsychologie aventureuse pour les ramener à leur plausibilité expérimentale. Qu'en reste-t-il ?

Freud a le grand mérite d'avoir à son tour affirmé avec intransigeance le primat d'une psychologie en première personne, et de lui avoir donné une méthode d'investigation : l'analyse qui remonte les thèmes dérivés d'un traumatisme originel pour retrouver dans un événement individuel de la vie du sujet la source de toutes ses déterminations psychologiques postérieures. Freud a décrit, sur de nouvelles bases, les mécanismes de la vie psychologique ; mais leur jeu dépend toujours d'une histoire individuelle, d'un conflit dramatique propre au sujet, et en dernière analyse au sujet seul. On eût été là sur une excellente voie, d'autant plus que, loin d'enfermer la psychologie individuelle dans une tour d'ivoire, Freud la faisait largement communiquer avec les données sociologiques. Malheureusement, faute d'une conception métapsychologique précise de la personne, qui seule pouvait donner à cette psychologie son sens et sa règle, Freud se mit à objectiver le conflit individuel comme d'autres avaient objectivé les « états » de conscience. S'il parle de forces et de champs, ce sont encore des êtres impersonnels, bien qu'animés, qu'il dresse au cœur du psychisme. Or l'impersonnel est toujours un élément de dissociation, à plus forte raison quand il est armé de toutes les puissances de l'instinct le plus aveugle et le plus farouche. L'homme freudien normal, si ce dernier mot garde un sens chez Freud, est un miracle fragile, déconcertant, dans un monde déchiré par des forces obscures. Une seule impulsion l'anime, le principe du plaisir, tapi dans l'inconscient, qui exige sans délai les satisfactions les plus primaires. Une Nature nonchalamment désireuse de ne pas se dévorer elle-même par la furie des milliers de monstres qu'elle forme a donné à cette fureur le tempérament du principe de réalité, principe d'adaptation au réel et aux autres Moi. Il entraine un certain nombre de renoncements, d'ailleurs injustifiés dans ce monde sans amour et sans but. Par la censure, qui guette aux portes du conscient, il veille à ce que les revendications les plus asociales de l'instinct soient refoulées dans l'inconscient. Il semblerait donc que la censure fût principe de constance ; mais il n'en est rien, car ces pulsions refoulées vont pourrir souterrainement, cristalliser autour d'elles des complexes affectifs morbides et miner l'unité psychique jusqu'à la psychose comprise. Dans la seconde moitié de son œuvre, Freud complique encore la structure des forces de dissociation. L'inconscient subsiste : il l'appelle le « soi », au mode impersonnel, ou mieux encore, le « ça », au neutre *(es)* ; il comporte non seulement les produits du refoulement, mais l'ensemble des instincts élémentaires, le Primitif en nous, sous la domination souveraine du principe de plaisir. Il reste la grande force

anarchisante. Au-dessus du moi, apparaît, tenant fonction de l'ancienne censure, une entité nouvelle qui peut de prime abord passer pour une force presque transcendante d'unification : le « surmoi » ou « moi idéal ». Quand il liquide le complexe d'Œdipe, l'enfant fait siennes, par introjection, les manières de juger et de sentir de ses parents ; il donne forme ainsi en lui-même à une fonction d'idéal et de censure qui garde de ses origines, sinon une autorité, car tout langage de valeur est étranger à Freud, du moins une puissance d'intimidation directrice. Il n'en est pas moins un kyste formé autour d'un corps étranger, et l'école multiplie les observations où l'on voit le surmoi déconcerter la vie psychique en faisant pression sur elle, au même titre que les complexes montés des régions infernales. Ce n'est pas en le noyant dans l'héritage plus extrinsèque encore d'un mythe préhistorique, comme il le fait en fin de compte, que Freud le rapproche d'une force personnifiante. Du moi, pressé entre ses deux puissantes mâchoires, buté de front aux exigences de la réalité, on ne sait trop ce qu'il reste de réalité autonome. On l'a remarqué, son territoire est réservé plutôt que décrit, et il ne se définit guère que par les chocs qu'il reçoit des trois réalités environnantes et par les modus vivendi — *poene et tremende vivendi* — qu'il cherche entre elles et avec elles. Il a ses mécanismes de défense : refoulement dans l'Inconscient et projection dans la réalité, mais la guerre ne lui est pas moins funeste que l'invasion. Il est dépendant de toutes parts.

Curieux aboutissant d'une psychologie qui commençait par proclamer le primat de l'étiologie individuelle ! Les esprits les plus audacieux ont des timidités insensées. Avec le mérite de cette affirmation révolutionnaire, qui a tout de même, en suivant son chemin indépendamment des préjugés de son auteur, bouleversé la psychologie et la psychiâtrie, Freud restait un homme du XIX^e siècle, positiviste et déterministe obstiné. M. Ch. Baudouin, qui se soucie de rattacher à une perspective personnaliste les apports du freudisme, a tenté [1] de retrouver jusque chez son maître, dont il ne dissimule pas les faiblesses, les points d'ambiguïté où pourrait s'amorcer un développement différent de celui qu'a voulu donner Freud à la systématisation de ses résultats cliniques. Les divers âges de la vie produisent en fait plusieurs « idéals du moi » ; le refoulement doit choisir entre leurs sollicitations divergentes : n'y aurait-il pas là l'image d'un sujet qui se cherche ? Ne voit-on pas que les éléments disjoints de la personnalité dans le freudisme tendent toujours à se rejoindre comme les tronçons d'un serpent ? Mais on ne peut prendre les hésitations d'un système comme base solide de développement.

1. *Découverte de la personne*, Alcan 1939.

Il vaut mieux se reporter aux promesses positives du freudisme, qui sont considérables. Il est vain de s'indigner contre des résultats dont beaucoup sont confirmés par une critique rigoureuse. Le rationalisme cartésien et l'optimisme du XVIII^e^, barbouillés de fausse pureté préraphaélique, avaient accrédité une sorte de Saint-Sulpice universitaire et laïque qui donnait la réplique à l'angélisme dévot. Freud a rendu à notre temps, les uns diront la conscience dyonisiaque, les autres diront la conscience démoniaque, ou simplement la conscience du péché. S'il l'a réduite trop exclusivement à une conscience déchirée, c'est peut-être parce que son époque ne lui offrait que l'image du désarroi. La psychologie peut rectifier certains traits de ce tableau, elle ne peut le récuser dans son ensemble et à son plan. Avec lui, elle a retrouvé le sens dramatique de la conscience et la lucidité des expériences infernales. Il lui reste à porter le même effort dans le champ inexploré par Freud, en cette zone plus centrale encore que les secrets freudiens, où les forces infernales sont contenues et composées avec des forces de création. Quoi qu'en veuille Freud, qui croit garder sa recherche étrangère aux considérations de valeurs, aucun psychologue n'avait encore montré à quel point l'unité personnelle est liée à l'affirmation morale. Voyez ses interprétations cliniques. L'automatisme mental de Clérambault ? désagrégation des impressions révélatrices des tendances refoulées. La paranoïa ? projection extérieure de la tendance refoulée, qui se retourne contre le moi par un processus d'autopunition accompagné d'un transfert de responsabilité. La mélancolie ? rage d'autopunition encore. La schizophrénie ? autodestruction d'une personnalité qui se supprime en bloc pour se châtier de n'avoir pas résolu le problème œdipien. Quoi que l'on pense de chacune de ces interprétations, il s'en dégage à l'insu de l'auteur l'idée générale que l'unité personnelle est une conquête de caractère moral dont le moi juge et sanctionne sévèrement l'échec. Freud a perçu dans les structures psychiques une sorte de magnétisme moral. Il lui a opposé la méfiance que les physiciens opposèrent aux premières recherches électromagnétiques à cause de leurs mauvaises fréquentations avec le magnétisme animal. Il s'est dérobé devant cet appel à bouleverser ses prénotions, qui montait de son exploration même. En quoi il a manqué d'imagination et d'audace. Il n'empêche qu'il a ouvert la voie que délibérément il a voulu tenir fermée.

Jung est le premier disciple de l'école qui ait replacé la personne au centre de l'homme, en reine de ce turbulent royaume. De même que Dieu a imprimé son image sur les anges révoltés eux-mêmes, la personne a posé sa marque jusque sur les forces qui se retournent contre son œuvre d'unité. Jung ne parle plus de complexes impersonnels entièrement détachés du sujet. Ces

soi-disant noyaux sont pour lui, sans avoir toutefois les qualités qui constituent un sujet, de véritables personnalités parasites que la personne produit pour exprimer l'affleurement en elle des contenus inconscients. Le moi [1] règne ainsi comme le premier Seigneur au milieu de vassaux plus ou moins soumis, mais seul, par sa transcendance, il détient l'autorité de conférer à l'un ou à l'autre une place dirigeante du psychisme. Enfoncé dans l'Inconscient, mais éminemment personnel, il dirige une conquête de la synthèse personnelle dont Jung, ces dernières années, a étudié l'imagerie collective (objet précieux à dégager, recherche du centre, poursuite de l'élément léger, etc...). C'est aussi une idée constante de la psychologie d'Adler qu'on ne peut expliquer la conduite par les seules « pulsions » aveugles, mais qu'elle est toujours animée par une force directrice attractive, intellectualisée même quand elle dévie, comme la « fiction directrice » des nerveux. L'inconscient, dit Adler, est plutôt l'incompris. Le but de l'éducation et de la thérapeutique est d'y introduire ordre, compréhension et but. Certains psychanalystes plus orthodoxes que Jung commencent à s'engager sur cette voie. Alors que la psychanalyse classique refuse de s'assigner un rôle éducateur, et se satisfait de dégager les complexes, laissant ensuite à l'analysé le choix de sa route, ils présentent la psychanalyse comme rééducatrice de l'unité du Moi (Bibring). Elle le fait de quatre manières : en dépréciant aux yeux du moi actuel le danger redouté pendant l'enfance, et dont la crainte anormale subsiste dans la pression du complexe ; en présentant comme normales des tendances (par exemple les tendances sexuelles) redoutées et exilées par le moi ; en montrant au sujet que ses mécanismes de défense sont inadéquats, visent un autre objet que l'objet réel de sa crainte, comme l'agoraphobie qui laisse à croire qu'elle est une crainte des espaces vides alors qu'elle est la peur des personnes susceptibles d'y paraître ; enfin, en lui présentant ces modes de défense comme infantiles et périmés. Ces psychanalystes pensent ainsi rétablir la « force propre du moi », très voisine de la fonction de synthèse de Janet.

Encore est-il que le travail d'unification du moi suppose, pour être mené à bien, une option préalable de valeur : « Il est mieux que je sois un ». Cette volonté de constance n'est possible qu'à partir de l'expérience de l'univers personnel et de sa perfection, car ce n'est point l'idée abstraite d'unité qui peut contenir la tension explosive des forces de dissociations. Elle n'est pas un tel renversement du psychisme élémentaire que la description freudienne le laisserait croire. Aux forces de dislocation et à

1. Dans le vocabulaire de Jung, il faudrait dire le *Soi* qui, chez lui, à l'inverse du langage freudien, désigne le moi transcendant et personnel.

leur niveau même, la vie oppose une force vivace de regroupement (la *sineidesis* de Monakow et Mourgues) qui en toutes circonstances reconstruit des ensembles : les psychoses, de ce point de vue, ne sont pas des formes de débandade, mais au contraire des essais de synthèse, des seules synthèses compatibles avec les conditions données [1].

La constance du moi dans l'espace et dans le temps est à cette cohésion élémentaire ce que la volonté est à la pulsion de l'instinct. Elle est fonction de la largeur du champ de conscience et la force psychique. Elle s'appuie peut-être à un coefficient personnel d'intégration variant avec les individus (Jaensch) et qui légitimerait la vieille opposition de Paulhan entre les unifiés et les incohérents. Jaensch a entrepris une véritable étude expérimentale de cette cohérence du moi. A partir de certaines persévérances de la perception comme l'image éidétique, où le représenté est vécu comme s'il était effectivement perçu, il a étudié les solidarités fonctionnelles. Il ressort de ses études que l'intégration, plus ou moins prononcée, de la vie psychique, est le fait normal, et que la désintégration n'est qu'un pôle négatif idéal. Mais l'intégration, nous l'avons vu, peut chercher sa cohérence dans la perception, ou en union avec le milieu, ou dans le sentiment intime, ou dans la représentation d'un idéal qui déborde sur tous les autres domaines. Le premier type, hyperconsonant, a peu de stabilité; les deux derniers, tournant vers le dehors une force de constance extensive, jouissent d'une bien plus grande stabilité personnelle. Il est enfin un type qui manque à la fois d'un principe de solidité intime et d'un principe de solidité extérieure : c'est celui dont le moi inconsistant ne saisit le monde extérieur que comme un prétexte pour projeter sa dispersion intime. Type « lytique » et fluide, il est dominé par l'insécurité et la peur. Il se garantit parfois contre elles en construisant une de ces superstructures rationnelles que Jung a mises en évidence : mais elle reste une formation contreplaquée et dissociée. Les grandes crises collectives de la conscience suscitent de « grandes peurs » et des systèmes de protections absurdes si l'on oublie de les considérer pour ce qu'ils sont, des formations de désarroi, peu difficiles sur les matériaux employés pourvu que leur angoisse soit recouverte.

Quelque aide que la constance et la cohérence personnelles reçoivent d'une disposition innée, elles sont aussi le produit progressivement mûri de l'engagement et de la fidélité. Freud avait raison de chercher la force de cohésion du moi dans un surmoi qui par sa situation éminente ait autorité sur la dispersion de la conscience quotidienne. C'est, nous l'avons vu, dans l'élan

1. Cf. MIGNARD : *L'unité psychologique et les troubles mentaux*, 1928.

vers un avenir qui soit en même temps promesse d'épanouissement, que l'homme ramasse ses forces et trouve ses frontières. Encore faut-il que cet au-delà-du-moi réponde à mon interrogation la plus intime et me présente l'image attirante de ce que je puis être. Bergson écrit avec raison qu'il n'est nulle part au monde de vertu plus unifiante que l'appel d'une présence qui est déjà présence fidèle à elle-même : en un mot, la rencontre d'un homme ou, parfois, d'un surhomme.

Cette cohésion veut aussi le ciment solide de l'équilibre corporel. La manière dont s'affirme le moi dans le monde se trahit par le rapport qu'il accepte avec le premier et le plus intime des objets qui s'offrent à lui : son corps. Les parents apprennent habituellement aux enfants à traiter leur corps comme ils traitent eux-mêmes leurs enfants. Si le rapport des parents aux enfants, dans une éducation autoritaire, est du type maître-esclave, ils impriment la même direction à la conscience du corps, et ce rigorisme débilitant fixera le visage de la personnalité, soit qu'il se maintienne chez l'adulte, soit que par une révolution compensatrice le corps devienne le maître et son possesseur, l'esclave. Le rapport de propriétaire à possession et du même type dans la mesure où le corps n'est considéré que comme un objet à la disposition pure et simple du possesseur, et il subit le même retournement dans la dialectique, déjà évoquée, du possesseur-possédé. « Notre frère corps » est la formule qui a le mieux traduit, entre le moi et son corps, le sens d'un équilibre humain de supérieur à subordonné que l'on pourrait appeler une paternité inclinant vers une fraternité.

Une étude de la propreté, de la saleté et de leurs modalités serait fort instructive à ce propos, à condition qu'on la menât très largement, et non pas seulement, comme on l'a fait, dans la perspective du pansexualisme. La propreté est sur nous un double signe, de maîtrise de soi et d'adaptation sociale. Méticuleuse, elle tourne au maniérisme et révèle des tendances schizoïdes, une propension diffuse à glacer la surface que nous présentons au monde, ou à couvrir par une apparence impeccable quelque reproche intérieur. L'impulsion au retrait peut à l'inverse encourager un style débraillé et crasseux, désintéressement passif de l'effet social, ou même insolence voulue envers le milieu. Ce dernier aspect, agressif, de la saleté, s'explique par la réprobation dont l'enfant l'a vue affectée par les adultes [1]. Souvent le comportement oscille de l'un à l'autre ; ainsi voyons-nous l'adolescent, dans sa crise d'opposition. passer de l'hirsute au

1. En liaison d'ailleurs avec les excréments, donc indirectement avec la zone sexuelle. On a noté combien chez l'adulte les expressions de protestation sont triviales et liés aux éliminations organiques.

pommadé, par le même mouvement psychologique. Nous avons noté que le contraste dans une même toilette de la note recherchée et de la négligence manifeste était même un des signes d'une humeur schizoïde. Les autoaccusations morbides se figurent parfois en hallucinations de saleté ou de vermine sur une partie du corps. On saisit à travers ces diverses manifestations le sens profond de la propreté et de la saleté. La propreté habituelle, mais sans recherche ni minutie, symbolise en même temps l'aveu facile de soi et la pudeur psycho-organique qui marque les limites normales du secret personnel. Les troubles en excès ou en défaut dénotent quelque dissociation intérieure, ayant généralement ou peut-être toujours une incidence de culpabilité.

A NUL AUTRE PAREIL

Ce n'est pas sans intention que nous sommes allés très avant dans l'étude de l'affirmation du moi avant de parler du désir d'originalité. Ce sentiment et ce goût d'être irréductiblement différent des autres est un effet beaucoup moins important du point de vue d'une psychologie personnaliste que ne l'estiment ses critiques. Il se présente sous deux aspects d'origine radicalement différente.

Sous sa forme la plus courante, il n'est qu'un sous-produit et presque un sentiment parasite de la vie personnelle. Le héros au moment où il tend son énergie, l'amant quand il se donne, le créateur au point où jaillit l'inspiration, n'ont pas le souci de se différencier ou de se comparer, mais de porter leur puissance au maximum. Tout entiers engagés dans l'élan du courage, de l'amour ou de la création, ils se perçoivent, à cette minute, moins comme des exceptions séparées dans quelque monde rare, que comme des hommes parvenus à la plénitude et portés à un état de simplicité heureuse qui s'épanouit en désir de communication. Au cœur de la création la plus personnelle, au cœur de la joie qui en est le signe, ce désir de communiquer submerge largement l'ivresse d'être seul à en atteindre les sommets. Et s'il est vrai que l'activité créatrice débouche sur de l'unique, elle y rejoint toujours une certaine banalité supérieure. C'est cette

banalité qui fait la monotonie des grandes œuvres, des grandes vies et des grands serments, c'est elle aussi qui précipite tant de mauvaise littérature sur les bons sentiments. Une singularité baignée de banalité, telle est l'originalité créatrice : la singularité vibre dans la réussite de la forme, la banalité lui vient de cette lumière, la même pour tous, qui rend si simple le miracle d'une fleur et l'efface presque dans l'entourage, tout en l'allumant d'un éclat secret.

Le bizarre naît sur un objet quand notre attention est retenue par la seule singularité de sa forme, ses liens étant coupés avec tout ce qui, autour de lui, est disposé à le rendre nécessaire ou simplement acceptable. Ainsi en est-il de toute originalité qui retient le regard sans le porter au delà d'elle-même. Elle trahit quelque abaissement, fût-il léger, de valeur ou de réalité. D'une personnalité qui évoque avant toute autre l'idée d'originalité, on peut dire à coup sûr qu'elle a renoncé, si peu que ce soit, à une plénitude d'être qui eût donné plus de fondu à son génie. Qui cherche d'abord ou trop passionnément l'originalité n'est déjà plus au niveau de son acte, mais un peu en retrait, il en poursuit « l'effet » en spectateur détaché, et mesure l'intensité dont il est capable au sommet de son élan non plus à son absolu propre mais à des références latérales et sociales. Il abandonne l'être-plus pour l'être-différent. Cette recherche de l'originalité n'a rien à voir avec la jouissance triomphante de l'unique, dont la saveur est un fruit gratuit de la conquête. Elle se situe même en dessous de l'émulation. Tout au moins sous ses formes supérieures, l'émulation reste située dans l'être-plus, elle ne jette de côté qu'un coup d'œil furtif qui encourage son élan sans l'interrompre. La recherche appliquée de l'originalité a pour noyau une défense contre l'entourage ; et cette rivalité originelle la rendra peu difficile sur le choix de ses moyens. Elle est de même nature, au fond, que l'égalitarisme de ces Barbares auquel elle dévoue son mépris. Pour les uns et pour les autres, avant d'être, il s'agit de se défendre contre l'être d'autrui, soit en nivelant ses avantages, soit en s'assurant une différence quelconque contre lui. Ces opérations de frontières ont leur intérêt accessoire, mais quand elles prennent le pas sur l'élan personnel, elles marquent une baisse indiscutable de niveau psychique.

Tout autre est l'acte par lequel la conscience supérieure devient capable de savourer l'unicité absolue de chaque minute d'être. C'est un acte de haute valeur personnelle, car cette unicité ne se donne qu'à une conscience artiste et religieuse, sensible à toutes les harmoniques du réel et à ses perspectives profondes. S'il comporte une comparaison, c'est dans l'axe de l'élan personnel : soit que la conscience créatrice regarde depuis son état actuel vers la générosité inépuisable de l'être avec

l'avidité d'en recevoir toujours une puissance nouvelle, soit qu'elle sente derrière soi la menace morne de l'habitude et qu'elle fuie l'ombre mortelle de la répétition. Mais ce goût de l'unique, s'il est conscient, est à peine prémédité ; il a trop de confiance dans la vie pour lui demander des gages ou prendre des garanties sur elle ; il reçoit son fruit comme une grâce, il recherche d'abord le royaume de la vérité ou de la beauté, et le reste lui est donné par surcroît. Le saint ne cherche pas l'originalité, l'Église l'a vite donné à entendre à ces glorieux personnages du désert qui pour se sentir plus près de Dieu se provoquaient à des singularités insensées. L'artiste accompli s'en détourne avec autant de défiance.

Il est toutefois un moment où la recherche de l'originalité, et même de l'originalité à tout prix, apparaît comme une étape normale de la personne en formation : c'est celui de la « crise d'originalité juvénile » [1], la période où sévit « l'amertume délicieuse d'être ou de se croire seul au milieu d'un univers hostile ou incompréhensif ». C'est la dernière et la plus tumultueuse des crises de croissance de la personnalité. Elle éclate vers quatorze ans chez les filles, vers quinze ans chez les garçons, et compose un élément essentiel de cette « puberté mentale » que Spranger oppose à la puberté conçue comme exclusivement sexuelle. Son départ est soudain et violent : l'adolescent manifeste de brusques irritations, se révolte aussi bien contre les ordres donnés que contre l'excès d'affection ; la famille, l'école, les croyances de son milieu, la génération de ses pères, la monotonie de la vie quotidienne sont les principaux objectifs de sa révolte. La personnalité naissante, aveuglée par sa jeune force et craignant de la perdre parmi tant de traditions ancestrales et de solides conformismes, se cherche dans l'extravagance pour ne pas se dissoudre dans l'habitude héréditaire. Elle piaffe de joie au scandale le plus futile ; fantaisies de costumes, amour des couleurs criardes et des coupes offensantes, maniérisme, impolitesse préméditée, acte gratuit, préciosités de langage ou de prononciation, goût du paradoxe, de l'extrémisme et du saugrenu : il s'agit d'étonner l'entourage et de s'étonner soi-même. L'instrument est neuf, on essaie toutes ses possibilités, au prix de quelques « couacs ». En même temps que ces excentricités, et variant en proportion avec elles selon les tempéraments, le moi essaye en profondeur de se reconnaître à nul autre pareil : c'est le temps du Journal intime, des longues promenades solitaires, des efforts héroïques de discipline ou de pensée, du culte esthétique du Moi et du mépris des Barbares. On lit Barrès, Gide, Nietzsche, Stendhal, et l'on s'élance à leur suite. Il va de

1. Cf. DEBESSE : *La crise d'originalité juvénile*, Alcan.

soi que cette poussée est beaucoup plus marquée dans la jeunesse cultivée ou barbouillée de culture que dans la jeunesse travailleuse qu'une vie plus dure détourne de la fantaisie et de l'introspection. Mais celle-ci n'y échappe pas toutefois : un tour provocant dans le costume du dimanche ou dans le débraillé de la semaine, des opinions hardies, la fantaisie dans le travail, l'instinct trouve cent fissures où passer. La crise se résout habituellement vers la vingtième année. Le résultat est alors atteint : le moi est sorti de sa chrysalide. Désormais le souci d'adaptation au réel va entrer en concurrence avec le souci d'être soi-même.

Les symptômes de cette crise juvénile subsistent parfois chez l'adulte. Cette juvénilité retardataire est le signe d'une puberté manquée ou d'une adaptation laborieuse au milieu. Elle se trahit déjà dans la préciosité de manières et de style dont ne se départissent jamais les grands timides ; elle augmente quand ils font effort pour s'adapter, par exemple dans l'effort vers le bien écrire de l'autodidacte ou du provincial dont l'ambition n'a reçu que des moyens limités. De grands artistes, — c'est ce qui leur a fait manquer d'être très grands, — ont porté leurs originalités jusqu'aux approches du génie. Il y a, de Poë à Laforgue et à Lautréamont, des poètes du bizarre et, de Chesterton à Kierkergaard, avec une dépression qui passe par G. B Shaw, des missionnaires du paradoxe. Si la désadaption est plus marquée, la singularité devient un signe de morbidité. Elle se rencontre à chaque pas, à chaque geste, à chaque ligne dans le style du paranoïaque. Le maniérisme, affectation généralement monotone et stéréotypée des propos, des expressions de physionomie, des attitudes et des mouvements (Rogues de Fursac) s'oppose à cette fusion harmonieuse des mimiques entre elles et de leur ensemble dans l'ambiance qui exprime une heureuse adaptation ; c'est une discordance motrice qui « se fait remarquer » selon la juste expression populaire : expression plastique de la discordance avec le réel d'un moi crispé gauchement dans la recherche d'une originalité qui l'isole. Il est presque de règle à la puberté, fréquent à tout âge chez les timides et chez les mal adaptés qui présentent, fût-ce à l'état naissant, ces deux éléments paranoïdes : une haute opinion de soi liée à un dédain de l'entourage, une insuffisance de l'autocritique, sous la forme notamment du sens du ridicule. Il ouvre donc trois diagnostics : timidité, vanité sotte, esprit primaire [1]. Ses manifestations sont

1. La démence précoce présente une forme assez spéciale de maniérisme où la discordance de l'expression est étroitement liée à une discordance psycho-motrice produisant des interférences inattendues et à une impuissance du sentiment à pousser jusqu'à l'expression adéquate. Cf. REBOUL-LACHAUX : *Du maniérisme dans la démence précoce et les autres psychoses*, Thèse, Montpellier, 1921.

multiples : jeux de physionomie (battement des cils, protusion des lèvres, sourire, élèvement des sourcils, ouverture de la bouche, etc...), poses affectées et prétentieuses, démarche, recherches de costume, de coiffure, de langage, complications et enjolivements d'esprit, engouements, etc...

De l'humeur conformiste, nous avons dit l'essentiel à propos de l'habitude. Elle est infiniment plus répandue que son contraire, le goût de l'originalité. Il ne faut surtout pas la confondre avec l'amour de la simplicité, ce discernement des richesses inépuisables qui nous attendent dans la banalité des jours. Il ne faut pas l'assimiler non plus au sens paysan ou aristocratique de la tradition qui comporte, avec ses défauts, une certaine vue éternelle sur les choses qui traversent le temps. Le conformisme est la simple expression du consentement à l'inertie, soit chez des individus qui émergent à peine des stupeurs organiques (tempéraments atones de type nEnA), soit chez des sujets accrochés à l'automatisme des répétitions par une secondarité de l'espèce frustre, soit chez ceux qu'une plasticité excessive fait esclaves de l'imitation d'autrui, soit chez les soumis passifs. Toute différence suscite une réaction sociale, qui doit être suivie d'une garde et d'une riposte : le conformiste ne veut pas lutter. Toute différence féconde n'est maintenue, contre le hurlement des hommes habitués, que par le courage solitaire : mais pour tenir solitairement, il faut s'être fait une foi et des armes éprouvées ; c'était bien trop de souci pour certains.

LA VALORISATION

Nous n'avons pu parler que par une sorte d'abstraction de l'affirmation pure et simple du moi. S'affirmer, c'est déjà voter pour soi contre le néant ou contre la mort. Le mélancolique se dénigre jusqu'à l'absurde et finalement se tue. Le paranoïaque se surestime jusqu'au grotesque et finalement délire. La conscience du péché est pour le christianisme la base même de la connaissance de soi. Cette affirmation religieuse s'insère dans une vérité psychologique plus large. Je ne puis me saisir, dans l'acte de conscience le plus élémentaire, sans m'y attribuer une

valeur laudative ou péjorative. On peut jouer à trouver ici des « états neutres » comme en matière affective, ce ne seront que des abstractions sur des situations limites. Cette valorisation prend appui sur les références sociales, qui sont nos plus proches étalons de valeur en matière psychologique, de même que l'intelligence de l'Être s'appuie sur la perception sensible. Mais elle ne se réduit pas, pour autant, à une pure opération sociale, comme le veut, par exemple, P. Janet [1]. Il est bien vrai qu'un homme ne puisse être en présence d'un autre, communément, sans se demander : « Que vaut-il ? Est-il au-dessus ? au-dessous de moi ? en fortune, rang social, intelligence, etc... » Mais ce calcul social se réfère à quelque échelle de valeur implicite, variant avec les individus comme avec les civilisations et les temps. Certains se reportent quotidiennement à une échelle courante, et dans le secret, quand ils se reprennent en main, jugent pour leur conscience la plus intime sur de tout autres critères. On ne jette pas beaucoup de lumière sur cette opération en la couvrant de quelque image mécanique, comme lorsqu'on accuse la « capillarité sociale » qui pousse tout individu à monter de degré en degré dans l'échelon des croyances de valorisation. S'il faut y accrocher un symbole, ce « mouvement pour aller toujours plus loin » que chacun de nous porte en soi, selon la dialectique pascalienne, décrit infiniment mieux les résultats de l'observation psychologique.

La sous-estimation de soi se présente sous deux formes fréquemment combinées : les sentiments d'infériorité et les sentiments de culpabilité.

Il existe un sentiment d'infériorité normal, réfléchi, plus ou moins accentué selon l'exigence du sujet, mais qui, même apparemment démesuré comme on le trouve chez le génie ou chez le saint, se réfère toujours à quelque mesure prise pour absolue. Chaque individu se donne au commencement de sa vie une loi de mouvement d'un Moins vers un Plus, selon ses capacités et incapacités naturelles, et les premières impressions qu'il reçoit au milieu (Adler) [2]. Cette loi varie chez chacun en tempo, rythme et direction. C'est un autre fait que dans ce mouvement chaque individu se réfère à une inaccessible perfection, quelle qu'en soit la nature (jouissance, puissance, vertu, etc...). Par là même toute vie humaine est en quelque manière erronée au départ, ou du

1. *L'évolution psychologique de l'individualité*, p. 342 s.

2. Cf. ADLER : *Der Sinn des Lebens*, Vienne-Leipzig, 1933 ; *Menschenkenntnis*, Leipzig, 1931 ; *Praxis und Theorie der Individualpsychologie*, Munich, 1930 ; *Die Theorie der Individualpsychologie*, Munich, 1930 ; *The education of children*, New-York, 1930.

moins déséquilibrée et vouée à un sentiment plus ou moins vif d'infériorité. « Être homme, écrit Adler, c'est se sentir infériorisé. » Ce sentiment, malgré ce que suggère le mot, est un sentiment positif. Non seulement il est normal et sain, mais son absence est un signe de débilité : le vrai débile mental l'ignore totalement et se montre, quant à soi, le plus satisfait des hommes. Il prend au contraire des proportions dramatiques chez les hommes exceptionnels qui ne se mesurent plus à des références sociales et proches mais à des valeurs dont la transcendance leur est vivement sensible. L'histoire d'un homme, c'est l'histoire de son sentiment d'infériorité et de ses recherches pour le résoudre. Telle peut-être aussi l'histoire des civilisations.

Tout autre est le sentiment d'infériorité plus ou moins vague, obsessionnel et paralysant qui tourmente certaines consciences mal assurées. Il n'est pas la *suite* d'une mesure et d'une réflexion, mais d'une disposition systématique qui infériorise la conduite par un effet d'intimidation *préalable*. Son inquiétude même manifeste qu'il est étroitement solitaire d'un désir déçu de supériorité : les deux sentiments opposés se provoquent et s'exaspèrent mutuellement. Son origine est à rechercher d'abord dans les fixations de l'enfance [1]. L'enfant a toujours le dessous dans ses rapports avec l'adulte. Cette défaite perpétuelle, normalement, le stimule et l'incite à se dépasser. Mais elle s'accompagne d'une conscience aiguë d'infériorité qui peut se fixer et s'aggraver sous l'effet de plusieurs circonstances.

Les unes sont d'attache organique : une naissance prématurée et le sentiment d'angoisse qui lui succède pendant un certain nombre de jours peut définitivement marquer les frayages de la sensibilité. On sait combien Adler a insisté sur l'infériorité d'organe. Byron en est une démonstration remarquable. Dès son enfance il est obsédé par son pied bot, que ses parents lui reprochent constamment. Dès l'enfance, il doit lutter contre les brimades. Aussi le voit-on, au collège, ne se promenant qu'avec des pistolets dans ses poches. Il se prend d'une répugnance précoce pour la société des hommes, il les fuit [2].

La situation réelle ou ressentie de l'enfant dans la famille n'est pas moins importante. Quand les pères écrasent trop brutalement leurs fils de leur supériorité, ils leur apparaissent si extraor-

1. CLAPARÈDE : *Le sentiment d'infériorité chez l'enfant.* Cahier de Pédagogie expérimentale et de psychologie de l'enfant, Genève.

2. « Les premières impressions, écrit-il, sont indélébiles. Ma pauvre mère, et ensuite mes camarades d'école, par leurs moqueries, m'avaient amené à considérer mon infirmité comme un grand malheur, et je n'ai jamais pu dominer ce sentiment. Il faut une grande bonté naturelle pour vaincre l'amertume corrosive qu'une difformité engendre dans l'esprit, et qui vous aigrit contre tout le monde » (cité par MAUROIS : *Byron*).

dinairement élevés au-dessus d'eux que ceux-ci grandissent dans le sentiment débilitant de ne jamais pouvoir les dépasser : cette idéalisation puérile bouchera leur horizon pendant leur existence entière [1]. Les recommandations futiles et multiples à propos de la moindre action jouent dans le même sens en faisant apparaître la vie, très tôt, comme une affaire insurmontable. Certains psychanalystes voient dans l'infériorisation une autopunition de l'attachement excessif à la mère. On a parlé aussi de « névrose des cadets » chez les puinés qui se sont trop constamment sentis infériorisés parce qu'ils vivaient toujours des restes de l'aîné. Toutes les humiliations subies par l'enfant déclenchent, comme chez l'adulte, mais plus durablement car ses nerfs sont plus fragiles, une réaction émotionnelle typique : il se recroqueville sur la zone blessée : elle restera pour lui par la suite une zone d'aversion insurmontable, il s'éloignera de tout ce qui l'évoque directement ou symboliquement. Que les humiliations soient nombreuses, quotidiennes, ou qu'une seule soit si malheureuse qu'elle atteigne aux sources vives de la sensibilité, et le sentiment d'infériorité est à jamais fixé. Entre toutes les humiliations, une des plus vivement ressenties est la culpabilité. On a pu dire qu'un sentiment conscient d'infériorité recouvre généralement un sentiment inconscient de culpabilité. Mais la question est de savoir si de tels sentiments morbides de culpabilité sont primitifs, ou s'ils ne sont pas eux-mêmes un truquage, une manière, pour l'individu qui refuse l'affrontement de l'action, de se paralyser. En dehors même de toute humiliation précise, l'enfant négligé dans sa famille, ou qui se croit tel (ce qui psychiquement revient au même) arrive à considérer qu'il en sera ainsi toute sa vie. Les contraires convergent leurs effets : l'enfant trop gâté ou protégé s'habitue à l'idée que le monde est plein de dangers, et se prend à les redouter maladivement.

Souvent, le sentiment d'infériorité est insinué à partir de situations et de sensibilités collectives. Il naît avec la vie même dans les classes socialement humiliées, dans les collectivités persécutées ou brimées : prolétariat, minorités nationales ou ethniques, etc...

Peut-être enfin trouve-t-on dès l'enfance (voir le type de *Poil de Carotte*) une prédisposition à l'infériorité que n'explique aucune circonstance extérieure. Künkel a décrit sous le type « Cendrillon » des enfants toujours plaintifs, persuadés que les autres doivent les servir non pas à cause de leur valeur, mais à cause même de leur faiblesse. Trop d'adultes et d'enfants au bon cœur sont prêts à s'apitoyer sur eux, et leur sollicitude, en

1. Voir par exemple le témoignage de Benjamin Constant, celui de Kierkegaard. Il semble que ce climat autoritaire, par contre, soit sans influence profonde quand il survient après la douzième année.

privant ces modestes revendicatifs d'initiative et de ressort, n'a d'autre effet que de cristalliser leur infériorité sentie en infériorité réelle. On trouve cette même inclination morose dans l'âme collective de certains pays. C'est un des éléments du drame allemand : « L'Allemagne, disait Hölderlin, partout souffrante comme la Terre notre mère, et partout méconnue... »

Grandissant avec le temps, le sentiment d'infériorité systématise peu à peu autour de lui diverses zones de la conscience[1]. Le premier noyau est un sentiment d'impuissance greffé sur un désir inconscient de passivité, de soumission, d'effacement. Le besoin d'être aimé y domine, surtout chez la femme, mais souvent aussi chez l'homme. Ce sentiment d'infériorité se transforme peu à peu en besoin d'infériorité : le sujet est convaincu à priori, au départ de toute action, qu'il sera toujours en-dessous des autres, inférieur à sa tâche et à ses devoirs ; il se trouve laid (certains sont hantés de la crainte d'avoir le nez rouge, qu'on appelle l'éreuthophobie) ou bête, avec une idéalisation excessive d'autrui toujours jointe à un léger sentiment de persécution : « On me trouve stupide, on me juge inutile, etc... » Ce sentiment est rigoureusement indépendant de la valeur réelle du sujet, et souvent même il croît avec elle. Il développe préférentiellement la susceptibilité à l'échec dans la sphère même où le sujet désirerait briller ; dans les sphères où il se sait réellement inapte, ou qui ne l'intéressent pas, le mécanisme d'infériorisation ne joue pas. S'il est conscient, et même hyperconscient jusqu'à l'obsession des effets de l'infériorisation, l'infériorisé reste, notons-le bien, totalement inconscient de la tendance même à la dévalorisation en tant qu'elle est systématique. C'est ce double caractère, la systématisation affective et l'inconscience du processus directeur, qui permet d'employer à ce moment, à la rigueur, l'expression dont on abuse pour désigner les sentiments d'infériorisation simple, de « complexe d'infériorité », accrochage névrotique à une situation infantile. Le complexe déclenche un certain nombre de réactions de défense ou de désarroi.

Les plus simples sont les réactions de protection ou de sécurité. L'infériorisé abrite son angoisse par une ponctualité excessive ; il arrive à la gare une demi-heure avant son train, et il exige des autres une ponctualité égale à la sienne. Il est souvent le plus méticuleux et le plus pointilleux des hommes : Salavin. Ce maniérisme de la conduite révèle l'inadaption et l'inquiétude consécutive. Les petits saints et les enfants modèles sont souvent

---

1. Dr Charles Ollier : nº spécial des « Études Carmélitaines », 1939) : *Egalité et psychologie individuelle.* Le recueil est publié sous le titre général : *Les hommes sont ils égaux ?*

des enfants de peu d'étoffe. Chez l'adulte, le pédantisme, parfois l'érudition forcenée, jouent le même rôle compensateur que la sagesse appliquée du trop bon élève. De petits jeux maniaques, comme de faire un pas sur chaque raie de trottoir, toucher chaque poteau que l'on croise, arriver du pied droit à tel point, sont aussi une manière pour l'infériorisé de se donner de l'importance et comme une solidité dans le tissu insignifiant d'un morceau de vie banale.

L'infériorisation mène directement aux conduites de dépendance. Comme l'enfant, le sujet infériorisé se réfère en toute action à des autorités réelles ou fictives. Il est hanté de scrupules pour des fautes imaginaires, qu'il se pardonne souvent bien moins que les fautes réelles. Il se crée des obligations artificielles, des devoirs infinis envers des indifférents ou des inconnus, négligeant souvent à leur profit ses devoirs réels. Il a un besoin impérieux d'être aimé, rassuré, loué, tandis que la moindre critique le démolit. Il se condamne dans la vie à une passivité absolue, à un repli systématique afin de ne pas courir le risque d'être jugé.

Les réactions d'émancipation de l'infériorisé sont parfois triomphantes : un bègue est devenu Démosthène, et nous avons déjà cité une statistique d'Adler selon laquelle 70 % des peintres souffriraient d'un défaut de la vue. L'infériorisé a réussi alors, selon la formule d'Adler, à racheter son infériorité par des qualités d'un ordre supérieur à celles dont il déplore l'absence. Les mythes de Cendrillon et du Petit Poucet fixent dans le folklore ce souci universel. Mais ces réussites sont rares. On rencontre plus fréquemment des actes explosifs, saccadés et fragiles comme une montée de colère — héroïsme des timides qui les stupéfait eux-mêmes. L'émancipation de l'infériorisé reste le plus souvent impuissante et tout intérieure. Quelque chose en lui bouillonne, une velléité turbulente de briser le charme étroit, qui s'exprime parfois dans des rêves haineux où le supérieur est dépassé et vaincu, parfois dans des rêveries où il imagine toutes sortes d'infortunes aux heureux de la vie, et se donne gratuitement à lui-même un courage hardi, des exploits inouïs, des situations avantageuses. Mais comme il est dominé par l'apriori inconscient qui lui chuchote : « Tu es battu d'avance », ces révoltes sont stériles et consument vainement l'énergie qu'il aurait dû tourner vers l'action. Il en utilise les dernières miettes à dénigrer ce qu'il n'a pu vaincre. Byron déteste les hommes, méprise les femmes, souligne son mépris par des amours indignes et innombrables, le pousse jusqu'à l'inceste. L'infériorisé retombe ensuite dans ses sentiments d'impuissance, jusqu'au prochain sursaut velléitaire. Il se contente pour le reste de compensations illusoires qui dissimulent son échec : le poltron siffle à tue-tête dans l'obscurité, le douteur fait le brave, l'impuissant

mêne sa voiture en casse-cou ou se dépense en menaces bruyantes. Quelquefois la réaction d'émancipation semble aboutir mais elle ne produit qu'une fausse émancipation : l'infériorisé s'est libéré d'une servitude pour se livrer à une autre : tels qui croient prendre des libertés avec le temps parce qu'ils s'arrangent inconsciemment pour être toujours en retard, ne peuvent détacher les yeux de leur montre et ne cessent de lui faire des excuses par personnes interposées [1].

Celui qui ne peut vaincre cherche sa consolation dans une égalité des fortunes où son infériorité disparaîtra. Comme l'égalisation de toutes les situations psychologiques serait encore une œuvre trop lourde pour des forces atteintes dans leur vitalité, l'infériorisé recourt parfois à une manie apparentée au « bilanisme » des psychiâtres. Il montre une intolérance pathologique à la perte, qu'elle affecte son argent, son temps ou sa beauté. Faute de la pouvoir surmonter lui-même, il exige que la compensation se fasse à ses côtés : enfant, il exige la part égale dans tout partage ; adulte, il revendique presque maladroitement l'égalité autour de lui. Il se montre susceptible, irritable, vaniteux. Il est de ceux qui sont toujours préoccupés de « rendre » et de se voir rendre rigoureusement toute invitation, toute visite, toute gratuité. Ces conduites sont banales. La réaction d'infériorité leur donne un caractère rigide, strict et compulsif. Elle peut s'asservir des sentiments très profonds, comme en témoigne ce manque d'assiette et d'aisance que Charles du Bos relève chez Byron, qui lui faisait prendre ses distances et accuser les menues prérogatives de son rang avec une vanité qui faisait penser au parvenu plutôt qu'à l'aristocrate.

Enfin, faute de mieux, l'infériorisé exploite son infériorité, semblable à l'enfant « Cendrillon ». L'infirme ou le maladroit se fait servir, et le malade entretient parfois sa maladie au point qu'on a pu parler (Freud) d'un véritable « refuge dans la maladie ».

La réaction au sentiment d'infériorité engendre deus formes spasmodiques et aberrantes de valorisation : d'un côté la surestimation compensatrice et, à l'autre bout, toutes les formes morbides de mépris de soi.

C'est sur cette dernière ligne que se placent les « sentiments du vide » appliqués au moi propre : ces malades se sentent lointains, indifférents, ils sont en dehors d'eux-mêmes ; ils se figurent en même temps que les autres ne s'intéressent pas à eux, ne les comprennent pas. A la limite, ils se disent morts ou invisibles, ou ils se sentent comme de purs automates. Dans l'angoisse paranoïaque qui sert de toile de fond au délire sys-

1. Voir le cas cité par F. WEXBERG, dans l'*Encéphale*, 1926.

tématique, surtout à ses débuts, se glisse un pareil sentiment d'abandon. Mais le paranoïaque le repousse comme immérité, tandis que le mélancolique sombre dans l'autoaccusation, la haine et le mépris de soi : il n'est plus seulement à ses propres yeux insignifiant, il est, comme les choses qui l'entourent, laid, répugnant, dangereux, voué à l'échec, une sorte de damné de la terre [1]. Le cycloïde présente périodiquement les mêmes phénomènes dépressifs, sous forme atténuée.

Le sentiment de culpabilité vient très souvent en renforcement du sentiment d'infériorité. Un minimum d'assurance morale est essentiel à l'unité du moi, et l'incertitude morale, — ne pas savoir si l'on est digne d'amour ou de haine, — est d'importance première dans les difficultés du moi. Le développement du moi est souvent frappé d'inhibition par la terreur interne d'un « surmoi » qui tient pour orgueilleuse et irrecevable toute affirmation du moi un peu décidée. Par une sorte d'irritation morale morbide qui est sans rapport avec la lucidité de conscience, le moi est alors atteint d'une intolérance violente à l'idée d'être en faute, d'avoir tort. Il en naît une susceptibilité extrême, la manie de se croire toujours mis en cause, ou accusé, ou jugé, ou au contraire une scrupulosité irrépressible. Mais nous reviendrons là-dessus [2].

La surestimation de soi pousse des pointes normales au cours du développement. Elle caractérise toutes les crises de croissance de la personnalité. Dans la crise de personnalité des environs de la troisième année, elle se trahit par le désir d'être le premier — à goûter les plats, à finir son repas, à atteindre un but quelconque — et par le goût de dépasser. Ces sentiments s'exaspèrent chez l'enfant nerveux (Adler) et chez le petit paranoïaque. La surestimation reparaît à la puberté. Elle est la note dominante du paranoïaque et prend chez lui une sorte d'outrance tétanique. Chez le cycloïde, beaucoup moins systématisée, elle fait partie d'une sorte de bonne humeur générale, qui englobe autrui aussi bien que le monde et le moi propre dans un optimisme sans lisières. Dans les tempéraments à tendance mythomaniaque, de type tartarinesque, elle bondit, décroît, rebondit au gré d'une imagination sans pesanteur et

1. On sait comment Freud explique cette agressivité du moi. Elle représenterait une réaction très archaïque à la perte d'un objet aimé avec ressentiment agressif contre cet objet ; réaction si archaïque qu'elle remonterait au delà de la distinction sujet-objet, avec incorporation, introjection au sujet de l'objet, et par suite de l'agressivité qu'elle a polarisée.

2. Voir chapitre XII.

du besoin de spectateurs qui régit leur conduite : sans public, le bon gros hâbleur est souvent un déprimé et un douteur.

Il arrive que le sentiment de supériorité, comme le sentiment d'infériorité, se concentre et domine une vie, non pas à la façon du système rigide, faux et impuissant du paranoïaque, mais comme un levain actif qui pénètre et soulève toute la pâte de la personnalité. L'étude de ce phénomène est attachée au nom d'Adler. La volonté de puissance, — exaltation du sens de la personnalité et affirmation excessive de la volonté, — tient, pour Adler, au départ de la personnalité, la place que Freud donnait à la libido. Chez l'enfant, elle entre en contradiction avec le sentiment de sa faiblesse, renforcé par la haute supériorité qu'il attribue aux personnes de son entourage. Selon Adler, l'enfant se représente ce rapport d'infériorité à supériorité selon le double schéma :

faiblesse, infériorité, petitesse, bas = féminin
force, supériorité, grandeur, haut = masculin.

Tout garçon cherche à s'élever à la masculinité. Toute fillette et toute femme, sans qu'il faille parler pour autant d'hermaphrodisme, éprouve un sentiment d'infériorité du fait même qu'elle est femme. Cette aspiration générale au pôle viril conçu psychiquement (et non génitalement) comme le pôle de la supériorité constitue la « protestation virile ». L'enfant aspire « vers le haut » à rejoindre les adultes, et plus précisément son père. Il se donne de bonne heure un « moi idéal », projection emblématique de la puissance rêvée, qui assume la fonction de fiction dirigeante. Son effort désormais va tendre à triompher de toutes ses infériorités pour atteindre aux puissances contraires.

Certains sujets ressentent les leurs plus vivement que d'autres, soit que l'infériorité, physique ou psychique soit plus marquée, soit qu'elle leur soit seulement plus sensible. Dans l'enfance, ils ont souffert d'une infériorité infantile, notamment d'une infériorité d'organes. Laid, malade, infirme ou humilié de quelque façon, l'enfant infériorisé va mobiliser autour de son infériorité toutes les forces susceptibles d'assurer sa sécurité menacée. Les difformes, écrit Balzac, n'ont que deux issues : se rendre redoutables, ou devenir d'une exquise bonté. Il en oubliait une troisième. Le désir de s'élever à la toute-puissance peut être si violent qu'il quitte le terrain de la réalité et s'enfonce dans les brumes de la fiction. Cette impatience et cette dérive vers l'imaginaire seront les dominantes du tempérament qu'en ce sens très précis Adler appelle le « tempérament nerveux »[1]. Le « nerveux » à base d'infériorité est tout entier un être

1. ADLER : *Le tempérament nerveux*, trad. chez Payot.

d'opposition. L'opposition est sa manière primitive de s'orienter dans le monde. Il ne rapporte pas son infériorité à sa cause précise, mais à une cause plus générale et fictive : hérédité, milieu, etc... Il est envahi par suite à l'égard de son milieu d'impulsions agressives. Chez l'enfant, elles déchaînent de l'insolence. Elles poussent l'adulte vers un égoïsme crispé, souvent cynique (qu'on songe à Byron), vers l'esprit de revendication, la prétention, l'autoritarisme, l'ambition, spécialement sous ses formes haineuses et chargées de ressentiment. Disraëli infériorisé par sa basse naissance et par sa qualité de juif, forme le projet dans son adolescence, non pas seulement d'être un grand homme mais de devenir le plus grand homme qui ait jamais existé. Marx, qui conçut une ambition de même ampleur, ressentait durement sa mauvaise santé, son origine juive, et les difficultés d'un aîné chargé de famille. On connaît l'orgueil fou d'un Byron, la mégalomanie d'un Hitler, d'un Goebbels, d'un Mussolini, greffée sur une jeunesse humiliée. Tout ce qu'on peut reprocher aux révolutions sociales, particularisme, avidité, excès, s'explique et s'excuse au moins partiellement par ce processus primitif [1]. Avide d'être plus fort, l'infériorisé veut tout avoir : il est avare, curieux, méticuleux par angoisse souvent ; pour se réhabiliter à ses propres yeux, il devient un précoce sexuel. La vive conscience de sa faiblesse déclenche le mécanisme de compensation : il veut être grand et fort. Mais dans l'immense majorité des cas il n'est pas capable de le devenir en réalité. Il se satisfait par l'introduction d'un schéma abstrait et irréel dans la vie concrète et réelle : la compensation reste idéale. Toute sa conduite est une série de subterfuges par lesquels il évite d'affronter les situations décisives afin de pouvoir, en ne la mettant jamais à l'épreuve, garder la haute idée qu'il a de lui-même. Enfant, il choisit dans les jeux les places de commandement : le maître, le cocher ; il cherche à grimper partout. Plus tard, il veut toujours être le premier dans les défilés, dans les files de public. Il presse le pas dans la rue quand il risque d'être dépassé ; il aime commander à tort et à travers, pour le plaisir de plier à la sienne la volonté d'autrui ; il est orgueilleux, envieux, ergoteur, ambitieux, tenace et actif. Mais il reste tremblant devant le succès ou la décision à prendre, suggestible, impuissant, cherchant, plutôt qu'à le terrasser, à humilier l'adversaire, par le sarcasme, le persiflage ou par la cruauté. La femme jalouse de la virilité qu'elle ne peut atteindre dénigre les hommes, tout en se masculinisant parfois ; l'homme intimidé par l'univers de la femme porte son mépris chez les prostituées ou se forge, sur la femme, le mythe

1. H. de MAN *(L'idée socialiste)* a tout spécialement appliqué la psychologie adlérienne aux phénomènes de masse.

d'un être mystérieux et pervers pour se garantir de son contact. Toute sa vie, ce faux puissant va garder la conduite puérile de l'enfant désarmé devant l'« idéal du moi ». Sa fiction, renforcée, devient « l'idéal de la personnalité » ; plus son sentiment d'infériorité est intense, plus il la place haut, et plus loin de la réalité Il est comme « cloué à la croix de sa fiction », il « subit l'influence hypnotisante d'un pan de vie fictif » (Adler). La fiction peut, à un moment donné, revêtir un caractère concret : cet enfant qui a été abreuvé de privations (notamment alimentaires) est pris d'une rage de possession et de conquête, ce garçon qui a des doutes sur sa virilité veut dominer toutes les femmes, ce chétif se rue dans le sport. Mais souvent aussi elle accable l'infériorisé de scrupules, d'hésitations de doutes qui viennent renforcer les traits de compensation : ambition, zèle, ponctualité, etc... Elle se dissimule volontiers, car elle est un rappel vivant de l'infériorité : l'ambitieux prend alors le masque public du désintéressement, le tyran affecte la bienveillance ; il fallait l'ingénuité d'une secte d'anarchistes pour se nommer, vers la fin du siècle dernier, les « sans scrupules conscients » ; le cynisme des compensés se cache plus volontiers sous les apparences d'une honnêteté que certains artistes du genre poussent jusqu'à une sorte de pédantisme : moyen supplémentaire d'humilier les autres. Adler a rattaché à cette surcompensation affective un nombre considérable de traits. Citons seulement : chez la femme, la tendance à commander et à protéger (considérés comme des fonctions masculines), l'impudicité ou l'infidélité (considérés comme des moyens de s'égaler à l'homme), la coquetterie (considérée comme moyen de dominer l'homme) ; de nombreuses conduites de cruauté et de perversion, qui parfois se dissimulent par la parade de l'antivivisectionnisme, du végétarisme, de la zoophilie ; le cynisme que suivent, après chaque défaite, des « phases vertueuses » compensatrices où le sujet se montre débordant de scrupules ; la tendance à prendre sous sa protection, à accabler de conseils ; l'agression contre soi-même, destinée à susciter la sympathie de l'entourage, à retenir son attention par une infériorité simulée couvrant le sentiment d'infériorité réelle : tel l'ascétisme violent, effort d'un faible pour triompher de sa faiblesse, les flagellations et même parfois certains suicides dont Adler écrit qu'ils constituent « une des formes les plus intenses de la protestation virile, un moyen de protection définitif contre l'humiliation et un acte par lequel l'homme se venge de la vie » ; une certaine forme âpre, tendue, ostentatoire du sentiment familial ; enfin la tendance à s'affirmer à peu de frais et de n'importe quelle façon, notamment par ce plaisir arbitraire de bouleverser autour de soi les rendez-vous, les emplacements des choses, les décisions de l'entourage. Avec cette

forme frénétique d'affirmation de soi, nous sommes arrivés aux antipodes de la maîtrise : la première condition de la discipline de nos puissances est la mesure exacte de l'acceptation de notre valeur.

Il revient à Adler d'avoir mis en évidence, aussi bien dans le complexe d'infériorité que dans les complexes compensatoires de supériorité, une rupture précoce du sentiment de communauté, de ce que, transposant l'expression de Minkowski sur l'adaptation au réel, on peut appeler le *contact affectif avec la communauté*. Se situer dans son entourage est le premier acte créateur de l'enfant ; lui aider à trouver sa juste situation le premier devoir des éducateurs. Qu'on le gâte à l'excès, ou à l'inverse, qu'on le néglige ou qu'on le brime, et le rapport est faussé dès le départ. Un jugement erroné s'installe sur la vie, sur les hommes et l'usage à en faire, complexes de retraite et complexes d'agressivité se développent, toute la sensibilité est déviée pour l'existence entière. C'est très tôt qu'il faut prévenir ces déformations. Il est bon que l'enfant vive avec d'autres enfants du même âge, avec lesquels il entretient des rapports d'égalité compensatoires des rapports d'infériorité constants où il se trouve à l'égard des adultes. Il faut doser notre sollicitude et nos soins à son égard entre l'excès et le défaut. Et quand il souffre de quelque infortune physique, veiller à détourner ou à neutraliser les persécutions enfantines. Les éducateurs en serre chaude, la prétentieuse indolence des éducations trop libérales, et, bien entendu, la carence des familles disloquées sont les grandes pourvoyeuses de cette désadaptation intime qui désaccorde les destins comme les sociétés.

CHAPITRE ONZIÈME

L'INTELLIGENCE A L'ACTION

L'intelligence est une de ces notions qui circulent dans tant de bouches que l'on en croit l'évidence acquise par prescription, cependant qu'elles restent insaisissables à l'analyse.

Quant on demandait à Binet ce que c'était que l'intelligence qu'il mesurait à longueur de journée, il répondait, dit-on : « C'est ce que mesure mon échelle ». Cet aveu modeste semble s'imposer à la lecture des psychologues. Ils parlent tous de l'intelligence, mais s'ils s'accordent à la distinguer aussi bien de ses conditions extérieures, comme la réceptivité sensorielle, la résistance à la fatigue, l'habileté verbo-motrice, etc..., que de l'accumulation du savoir, ils ne s'entendent plus du tout sur ses limites et sur son point d'attache. Feuilletons les recueils de tests. S'agit-il de la mémoire ? La moitié l'englobent dans l'intelligence, la moitié l'en excluent. Ainsi de la sensation, de l'imagination. De chacune tour à tour on a démontré qu'elle constitue le noyau de l'intelligence, et qu'elle n'y a aucune part. Nous voilà, dit avec humour l'américain Spearman [1], obligés de renoncer à la monarchie de l'intelligence faute d'en découvrir le roi. Est-elle donc un conseil de facultés ? Mais ces facultés, rien n'est plus incertain que leurs frontières et parfois que leur réalité même. Nous avons vu les vieilles notions d'affectivité ou de volonté disparaître et s'éparpiller sous les progrès de la recherche expérimentale, en une pluralité de notions nouvelles, qui elles-mêmes se regrouperont peut-être différemment un jour. Les vieilles facultés intellectuelles suivent le même chemin. On s'est moins attaché dans les pages qui suivent à définir de nouvelles facultés

1. SPEARMAN : *The abilities of man*, Macmillan, 1927. Traduit chez Alcan : *Les aptitudes de l'homme*, en 1936.

que des types d'intelligence, sortes de syndromes intellectuels dégagés de l'étude des corrélations. Nous avons sur eux, dans l'état actuel de la recherche, des idées bien plus précises que sur l'intelligence en soi. Malheureusement pour la simplicité des choses, une personne qui relève d'un type dans une classe d'activités affirme un autre type dans une autre branche. Faut-il livrer l'intelligence à une poussière de tests que l'on entassera en vrac dans des « moyennes », des « niveaux », des « échantillonnages » ? Une telle dispersion de la recherche peut présenter l'avantage de faire oublier les catégories du verbalisme, mais elle avoue une situation de crise qui ne peut être consacrée en régime définitif d'explication.

De cette crise, il ressort que l'intelligence ne peut se définir ni par un indice isolé, ni par un groupement horizontal de facultés. L'intelligence est l'élan personnel lui-même en tant qu'il est tourné vers la connaissance désintéressée de l'univers et qu'il s'emploie à résoudre par cette connaissance des situations nouvelles que ni l'instinct ni les automatismes acquis ne permettent de surmonter. Quelque transcendance qu'elle implique, ses conditions d'exercice ne la séparent jamais de la totalité du composé humain. C'est même à grand'peine qu'elle se dégage de ses attaches avec les pesanteurs de l'homme charnel. Les puissances qui diversifient la personnalité générale lui imposent des orientations premières, que son effort vers le désintéressement ne résorbe jamais tout à fait. Ce sont ces directions de l'intelligence située qui nous occuperont ici.

Elle tient aussi certaines déterminations des aptitudes. Capacités spécialisées dans une direction d'activité, habiletés de caractère technique, on a longtemps considéré les aptitudes comme innées et indépendantes du reste de la personnalité, dont elles ne recevraient qu'indirectement les incidences. On trouve des sujets doués pour la musique ou la littérature dans tous les types de caractère, mais l'émotif écrit une musique chaude et passionnée, — à moins qu'il n'ait réussi à détacher de son émotivité un univers autonome ; tel sujet « secondaire » et abstrait produit une composition sèche et architecturale, — à moins que la qualité de son inspiration soit capable de la faire jaillir comme une fraîche source dans un cœur désertique, tel *Paul et Virginie* dans l'avarice acariâtre de Bernardin de saint Pierre. Toutefois il apparaît aujourd'hui que même les aptitudes peuvent être suscitées ou inhibées par des réactions générales du caractère. Il faut en rechercher l'original dans des impressions affectives ou dans des dressages de l'enfance. C'est inconsciemment tel ou tel maître que l'enfant repousse en se fermant à telle ou telle matière d'étude. L'attachement à un maître peut déclencher par contre des rééducations rebelles à toute autre tentative.

Il arrive que le tabou sexuel frappe d'interdit certains intérêts intellectuels plus ou moins accidentellement liés à son objet, et le fasse par des liaisons peu commodes à dégager dans la pensée syncrétique de l'enfant. L'amour de la géographie n'est pas étranger à ce retour à la terre-Mère qui obsède les introvertis, ni celui des sciences abstraites aux processus d'idéalisation du réel. Tous les déprimés, ayant un grand mal à penser plusieurs choses à la fois, sont déficients dans les matières qui exigent une vive conscience des rapports, comme les mathématiques. Ailleurs, c'est l'entourage qui a persuadé l'enfant par autorité que ceci est vrai, que ceci est faux, ceci intéressant, cela ennuyeux et ce dressage infantile laisse des traces sur la vie entière. Nous retrouverons ces influences. Elles suffisent à nous avertir qu'une étude de l'intelligence ne peut être instruite avec les seuls résultats scolaires, mais qu'elle doit embrasser tout le milieu vécu. Quant à la classification des aptitudes comme telles, elle forme l'objet d'une étude spéciale, indépendante de notre propos.

L'INTELLIGENCE CHARNELLE

Faut-il aller rechercher jusque dans les dispositions héréditaires les racines de l'intelligence individuelle ? Les tests d'intelligence donnent toujours de meilleurs résultats chez les enfants dont les parents ont une profession intellectuellement plus relevée ; mais l'influence du milieu suffit à rendre compte de cette différence sans recourir à une hypothèque héréditaire. Thorndike a tenté sur des jumeaux des expériences plus significatives. Cinquante paires de jumeaux ont été soumises par lui à des tests mentaux. Les corrélations entre les jumeaux de chaque paire sont beaucoup plus fortes qu'avec leurs autres frères : mais rien n'indique qu'il faille remonter, pour rendre compte de ce parallélisme, au delà des influences intra-utérines. Les recherches mendeliennes n'ont pas encore été systématiquement appliquées aux facultés intellectuelles. Nous nous trouvons donc ici devant un problème presque intact. En toute hypothèse, il sera toujours très difficile de séparer les influences héréditaires de l'action du milieu environnant.

Non moins embryonnaires sont les recherches sur les rapports de l'intelligence et de la race. Les américains ont testé de ce point de vue les différentes nationalités entre lesquelles se partage la population des États-Unis. Le bloc germanique donnait des résultats meilleurs que le bloc Sud-européen. Mais nous n'avons déjà plus affaire ici à des nationalités pures. Et que pèsent quelques épreuves de laboratoire contre le siècle de Périclès, la bibliothèque d'Alexandrie ou les vestiges de Rome ? Aux États-Unis également, des recherches comparées ont été poursuivies auprès d'enfants blancs et d'enfants noirs. Elles mettent en évidence une supériorité marquée des premiers sur les seconds, mais avec cette réserve que la supériorité ne s'affirme qu'à partir de cinq ou six ans : ne serait-ce pas. l'éducation familiale dès lors qui en serait la cause ? Il semble bien toutefois résulter des premières expériences qu'il existe une différence certaine entre la forme et la puissance d'intelligence des diverses races, mais ici comme pour d'autres indices, les différentes raciales sont infimes en regard des différences individuelles qui séparent les individus dans chacune des races considérées.

Au premier rang des facteurs organiques qui conditionnent la vie intellectuelle, il faut placer les facteurs hormonaux, et principalement thyroïdiens. L'hyperthyroïdien porte sur son intelligence cette marque de jeunesse qui s'imprime sur tout le style de son comportement. Il a peu de goût pour l'exercice physique et les côtés pratiques de la vie, mais un vif penchant pour ses aspects esthétiques. Il tend au rêve éveillé et à la distraction. Sa perception est prompte, son imagination brillante, l'idéation aisée et précoce, la mémoire puissante, la critique aiguë. Mais il manque de concentration et sa volonté instable compromet l'effort intellectuel. Son intelligence a donc plus d'intensité que de persévérance, elle agit par explosions et tend parfois à la fuite des idées ; les longues tâches patientes ne sont pas pour lui. Les sécrétions thyroïdiennes semblent donc contribuer puissamment à la production de l'énergie qui soutient l'effort intellectuel. L'hypothyroïdien présente le tableau exactement inverse, avec l'absence de curiosité comme note dominante, une faible capacité critique, la prédominance de la pensée concrète sur la logique et l'imagination. On n'a pas encore établi de rapports aussi nets entre l'intelligence générale et les autres facteurs endoctriniens. Les anormaux sexuels donnent les intelligences les plus brillantes comme les plus obtuses. L'hyperpituitaire est un esprit lent et froid, logique et objectif. Des déficiences intellectuelles notables, avec puérilisme ou instabilité, défaut de concentration, d'attention et de critique, accompagnent les troubles hypopituitaires et hyperthymiques. L'hyperthymique et l'hypergénital sont verbaux et superficiels. Le

vagotonisme favorise l'inquiétude et le doute. Les variations surrénales ne semblent pas atteindre l'intelligence.

Les quatre tempéraments traditionnels délimitent des types d'intelligence dont l'allure est bien définie sinon les contours et les structures. L'intelligence du lymphatique est lente, mais profonde et réfléchie ; servie par une mémoire excellente, mais pauvre en imagination, elle donne des natures fines et contemplatives ou des esprits didactiques, amoureux du détail, précis et lourds. A l'opposé le sanguin a l'esprit vif et superficiel, prompt aux saillies et au scepticisme, bon enfant et conciliant. L'intelligence du bilieux est prompte et brillante, son imagination abondante. Le nerveux se remarque aussi par sa richesse d'imagination et d'intuition, mais il est excessif en tout, superstition ou scepticisme, esprit de système ou de critique.

Divers travaux, dont ceux de Nerb, tendent à montrer que l'intelligence des types cyclothymes oscille autour de la moyenne, tandis que les schizoïdes donnent des rendements extrêmes et très inégaux.

Il faudrait dire enfin ce que l'intelligence doit au comportement corporel général. L'embarras des gestes accompagne souvent l'embarras de la pensée, allure dégagée et pensée claire vont habituellement ensemble. Chacun de nous est réellement intelligent ou obtus jusqu'au bout des ongles. On ne s'est pas contenté de constater ce parallélisme de l'expression. Dans diverses techniques, que nous avons rappelées plusieurs fois au passage, on peut recueillir les éléments d'une hygiène et d'une thérapeutique de l'intelligence par les exercices du corps. Si l'on pense avec les mains et avec les muscles comme avec le cerveau, la pensée d'un ouvrier ou d'un paysan ne peut être celle d'un oisif. Il y a des sports pour développer la subtilité, comme l'escrime, d'autres la puissance, comme la nage ou la boxe, d'autres, l'agilité et la présence d'esprit comme le tennis, d'autres la maîtrise comme la course. Nous ne faisons qu'esquisser une science qui mériterait un volume à elle seule.

Nos données sont beaucoup plus nombreuses sur les rapports de l'intelligence et du sexe.

L'étroite parenté qui relie l'adaptation au réel à l'adaptation sexuelle doit imposer à l'intelligence comme fonction de rationnalisation de l'expérience le contre-coup des vicissitudes du sexe. L'incapacité à opter décidément pour son propre sexe engendre l'indécision intellectuelle, le souci d'éviter coûte que coûte de prendre parti, le goût de jouer sur plusieurs tableaux. La désadaptation sexuelle se traduit généralement en introversion : un goût dépravé des idées pures et des utopies fumeuses est un signe assez fréquent d'impuissance, au moins d'inhibition sexuelle. Quant au surmenage sexuel, son effet n'est pas constant.

S'il arrive qu'il abêtisse, il semble parfois laisser intact les plus fines qualités de l'esprit, comme en témoigne plus d'un poète maudit.

Il est encore bien difficile de départager scientifiquement l'intelligence de l'homme et celle de la femme. On fausse le problème dès le départ à vouloir établir entre eux une supériorité ou une infériorité globale. L'intelligence est trop complexe pour que l'on puisse donner une réponse simple à la question ainsi engagée. On constate qu'il y a plus de grands hommes que de femmes exceptionnelles. A l'inverse les asiles comptent aussi plus d'idiots que d'idiotes. Certains en concluent que l'intelligence de la femme serait en moyenne équivalente à celle de l'homme, mais qu'elle tendrait moins que lui aux extrêmes, en bon et en mauvais. C'est ce que sembleraient confirmer les courbes d'intelligence générale de Terman : elles donnent des résultats approximativement semblables pour les garçons et pour les filles, mais une notable supériorité aux garçons si l'on s'adresse aux enfants « doués ». D'autres objectent, sans que l'expérience permette à l'heure actuelle de trancher, que ces différences viennent des conditions différentes de culture que l'éducation fait aux garçons et aux filles. Mais si l'on regarde aux époques où cette différence de condition tend vers zéro, et aux domaines où la femme est souvent plus formée que l'homme — art, religion, éducation — la proportion d'hommes hors classe reste toujours considérablement supérieure.

Les recherches expérimentales, elles, donnent des points aux deux parties. Les méthodes d'expérimentation psychologique montrent chez la femme plus de banalité et d'uniformité dans le cours des représentations. Certaines recherches américaines nous la montrent plus conservatrice, plus liée aux influences de milieu, mais leurs résultats sont contestés. L'enquête de Heymans lui donne une supériorité dans le zèle, la patience, la régularité, la conscience et la mémoire, la supériorité restant à l'homme pour les autres traits. D'autres recherches attribuent l'avantage à la femme pour la perception des couleurs (Thompson) ou des points de la peau (Burt) alors qu'elle est écrasée par l'homme dans la résolution des puzzles, et généralement dans toutes les inductions portant sur des relations spatiales ou des corrélations. Selon Burt encore, à l'égard du raisonnement, les femmes excelleraient dans l'analyse patiente et persévérante, dans l'attention du détail, dans la hardiesse, dans l'aptitude à construire des hypothèses concrètes ou à imaginer des situations, par-desssus tout, à extraire rapidement le sens d'unrapport écrit et à traduire ses conclusions en mots ; aux hommes au contraire reviennent la méthode et le sens critique ; ils sont moins verbeux et diffus, font moins d'erreurs, et résistent mieux

aux suggestions du verbe et de la forme. Ce parallèle semble indiquer chez l'homme, en moyenne, une tendance plus forte à la persévération, et généralement des différences portant sur les incidences caractérologiques de l'intelligence plus que sur la cognition à proprement parler.

C'est la conclusion qui se dégage des travaux de Heymans comme des réflexions de Gina Lombroso. Toute l'intelligence féminine semble spécifiée par la direction des intérêts de la femme, peu propices aux attitudes intellectuelles abstraites. Elle déteste l'analyse surtout quand elle s'attaque à des valeurs affectives, ainsi que le juridisme et la logique. Quand elle vient en contact avec l'abstraction, elle cherche à l'enrober de représentations concrètes : pour aider à régler une affaire de famille, elle monte un dîner, elle tisse autour des combinaisons de diplomates un réseau de relations personnelles, d'intimités et d'intrigues de salon qui les portent plus sûrement à leur but parfois que le calcul du politique. Son intelligence incline vers les totalités et vers les synthèses à valeur affective. Elle ne se trouve vraiment jamais chez elle dans la science. Elle se porte vers une étude parce qu'elle aime les objets qu'elle touche, ou quelqu'un qui l'aime. Même une grande mathématicienne comme Sophie Kowaleski avoue dans sa biographie que la recherche d'une vérité scientifique ne l'a jamais intéressée : elle avait besoin, pour qu'un problème voulût bien se développer en elle, d'en faire hommage à quelqu'un qui pût lui rendre ce salut. Mais vienne le moment de l'effort nu de connaissance, le détour de l'érudition, de la recherche rigoureuse qui perdent provisoirement le contact avec le but final, son intérêt s'affaisse. Elle n'aime pas perfectionner. Elle ne partage généralement pas avec l'homme, dit poliment Heymans, une certaine intimité heureuse avec la tâche. Elle n'y tient que par conscience et application, ou encore par amour-propre. La méthode biographique établit d'ailleurs qu'une émotivité est nécessaire à la recherche scientifique. L'art est plus proche des dispositions féminines. Il y a de grandes actrices et de grandes romancières. Cependant l'œuvre d'art, sinon la jouissance artistique, exige elle aussi un dédoublement et une objectivation dont la femme est généralement peu capable : aussi même là le génie est-il moins abondamment distribué chez elle que chez l'homme. Au total, conclut Heymans, « dans la science et dans la technique certainement, et peut-être aussi dans l'art, la rareté du génie féminin provient moins du défaut de capacité que du défaut d'inclination, moins du pouvoir que du vouloir ».

Dans les activités de la vie, par contre, l'occasion lui est directement offerte de saisir et d'interpréter la réalité avec pénétration en compréhension. Bonne observatrice des choses

quand son intérêt est mis en éveil, elle a généralement trouvé bien avant nous l'objet que nous cherchons : elle n'est pas en soi meilleure observatrice comme on l'a cru, au contraire elle observe mal là où elle n'est sollicitée par aucun intérêt vital ; on ne la trouve ni parmi les dégustateurs ni chez les accordeurs de pianos. Ainsi de sa mémoire : elle oublie ce qu'elle n'aime pas, ou ce qui lui est indifférent, comme les dates de l'histoire et les horaires des trains. Mais elle est supérieure dans le sens pratique et la connaissance des hommes. On discute, on piétine : une femme s'avance avec le mot juste qui éclaire deux heures de raisonnements, l'exemple simple qui situe le problème, le jugement sûr qui classe un caractère. Ce n'est pas qu'elle soit alors nécessairement touchée du doigt des dieux. Mais une grande secondarité des représentations à dominante affective accumule en elle de lentes maturations qui, au moment voulu, surgissent de l'inconscient à l'appel d'une situation concrète, et donne tout leur effet dans ce dialogue muet que l'univers animé tient avec la femme à l'insu des curiosités impatientes de l'homme. Elle n'a pas eu conscience de ce travail d'élaboration, mais elle le sent venir de si profond et si heureusement familier avec son objet qu'elle n'en doute pas plus que d'une perception de ses yeux, bien qu'elle ne puisse en donner raison. De ces mêmes fonds elle ramène souvent le parti-pris qui fausse de l'intérieur certaines de ses « intuitions ». Mais quand le travail est pur, il est surprenant.

Heymans met aussi très justement au point le reproche fait à la femme de manquer de logique. Elle ne raisonne pas plus faussement que l'homme. Mais celui-ci, plus apte à l'objectivité, se donne plus de champ et plus de recul. La femme est dominée par son émotivité, qui produit plusieurs effets convergents : elle entraîne le parti-pris, renforce affectivement certaines prémisses, en écarte d'autres ; elle rétrécit le champ de conscience, en élimine des données utiles, encourage la raideur et confusion mentale ; elle accentue l'impression du moment, finissant ainsi de détruire les perspectives et d'escamoter les contradictions. L'enquête de Heymans montre avec une rigueur remarquable que toutes les opérations où les femmes ont l'avantage sont celles précisément qui ne mettent pas en jeu l'émotivité. Alors le tour synthétique de leur esprit le rend plus inventif que celui de l'homme, toujours encombré de raisonnements. Gina Lombroso rapproche cette inventivité du génie maternel. Par elle la femme que la fortune élève au-dessus de sa condition première se surclasse beaucoup plus rapidement de l'homme.

La santé générale, et notamment l'état de la nutrition,

semble ne toucher l'intelligence qu'indirectement par la fatigabilité : peut-être est-ce parce que le cerveau est la dernière région du corps qu'atteigne la dénutrition. Cependant Terman trouve 30 % en moins de « faiblesse générale » dans sa sélection d'enfants « doués » qu'il n'en constate chez les enfants ordinaires. Sandwick, après avoir soumis à des tests d'intelligence quatre cent vingt-trois étudiants, leur fit subir un examen médical. Le résultat est concluant : 52 % des quarante meilleurs sont indemmes de tout défaut de santé, aucun des quarante derniers n'en est exempt. Ces faits expliquent que l'intelligence puisse accuser une certaine concentration dans les classes ou les fractions de classes où les conditions de vie sont les plus saines.

Chaque maladie et chaque syndrome pathologique a son effet sur la liberté ou sur la clarté de l'esprit. La fièvre donne une excitation passagère qui peut, chez les tuberculeux, prêter à la pensée une certaine intensité permanente. Les maux d'estomac encouragent la rumination, les pensées moroses et l'opposition. Les discordances entre les divers étages du cerveau, qui engendrent les attitudes d'opposition et certaines raideurs, impriment au style intellectuel le même caractère. Les états toxi-infectieux (alcoolisme, abus des excitants, autointoxications d'origine intestinale ou rénale) provoquent des manifestations légères de confusion mentale : une torpeur engourdit les opérations supérieures, la conscience s'obscurcit, l'idéation se ralentit ; l'intelligence est atteinte dans ses qualités de vivacité et de clarté ; l'attention, l'évocation et la reconnaissance des souvenirs, l'élaboration des idées et des jugements deviennent incertains, difficiles, troubles et embrouillés ; un état crépusculaire et somnolent envahit la conscience ; égaré, légèrement ahuri, interrogateur, le sujet éprouve à chaque moment un léger désarroi à identifier les objets et à situer les conversations ; il se plaint d'être stupide, porte souvent la main à son front comme pour écarter un voile et soutenir une faiblesse.

L'intelligence se greffe sur l'instinct sans que les anastomoses soient toujours visibles ni les influences assignables. Il faut abandonner l'idée que l'instinct soit nécessairement un facteur de perturbation. C'est un ami impétueux et dangereux, mais si son influence est presque toujours mêlée, elle n'est pas radicalement mauvaise. C'est lui qui oriente la pensée individuelle et la culture collective vers leurs buts élémentaires. C'est lui qui donne à l'élan personnel chair et sang, c'est par lui que la plus haute activité de l'esprit garde une robustesse qui la détourne des

divagations et des systèmes. La vérité aussi est une passion. Quand l'instinct s'étiole derrière elle, la pensée tourne à vide. « Je suis en dehors de toute pensée humaine, déclare ce schizophrène, ma pensée est illusoire, elle me reste étrangère, froide » : combien de pensées désincarnées inclinent vers cet état ! Le spiritualisme romantique et post-romantique s'est employé à donner à la pensée les pâleurs et la fragilité d'une malade de luxe, comme si cette distinction morbide ajoutait à la nature la consécration d'un destin hors série. Minerve, qui était femme, n'avait pas ce visage efféminé. Saint Thomas était un énorme moine. Descartes un rougeaud aux traits lourds. Spinoza, quoique malade, travaillait de ses mains. Peut-être certains génies, comme Kant, ont-ils réussi une totale sublimation de l'instinct dans la pensée, mais, à supposer qu'elles ne recouvrent pas des dessous mal connus, on peut douter que ces réussites soient pleinement humaines. On ne pense pas avec le sang, mais quand la pensée se vide de sang, elle s'éparpille, se subtilise, se développe en formations cancéreuses. Elle n'a pas longtemps, d'ailleurs, le loisir de s'installer dans cette vitalité diminuée et profuse. Les forces obscures méconnues se concentrent et prennent bientôt leur revanche, bousculant les édifices de la clairvoyance, semant les crises, installant les mythes, et parfois les névroses individuelles ou collectives.

La greffe de l'intelligence sur l'instinct peut se faire de diverses manières. Les natures monodiques, menées par un instinct puissant et dominateur, offrent une intelligence robuste, mais étroitement liée à des buts massifs. Les natures polyphoniques comme Nietzsche, foisonnantes de pensées « que l'on peut contredire, mais que l'on ne peut pas tuer », ont une vie intellectuelle toute en crises et en conflits ; si le registre en est étendu, elle s'enrichit perpétuellement et périodiquement par le développement extrême de tous les possibles. Les natures symphoniques, comme un Thomas d'Aquin ou un Leibniz, s'enrichissent avec le calme d'un édifice qui s'élève peu à peu, assimilant à soi tous les matériaux de rencontre.

Toutefois l'instinct, nous l'avons vu, n'assure cette fonction tonique des formes supérieures de vie que s'il se soumet à leur ordre global, et se laisse régler par elles. L'instinct brut, par contre, bloque la vie réflexive sans laquelle il n'est pas d'intelligence. A la place de l'*homo sapiens*, qui suspend ses réponses afin de comparer les sollicitations, d'en mesurer le champ et d'en hiérarchiser les appels, il installe la personnalité assértive [1], dont les représentations suivent immédiatement les percep-

1. Voir p. ex. P. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, I, 224, 245 s., 370 s., 426 s.

tions provocatrices, s'imposent sans critique et sans élaboration, sous forme d'affirmations massives, obstinées et irritables. Ces croyances [1] assséritives trompent sur leur solidité réelle par leur allure péremptoire. Ce sont des certitudes aveugles et délusoires, dans lesquelles le sujet se trompe lui-même sur lui-même, et se crispe de plus en plus dans son erreur. Elles se maintiennent avec une force de résistance hors de l'ordinaire même chez des esprits cultivés et attentifs, à partir d'un intérêt vital puissant (inspirateur de beaucoup de « convictions » politiques), d'un préjugé de famille (sur la valeur d'un remède, d'une recette, d'un régime), d'une obscure préférence de milieu ou de classe : elles trahissent, par leur force stupide, cette inertie de répétition dont nous avons vu qu'elle caractérise l'instinct abandonné à lui-même : ennemies de la vérité, dit Nietzsche, plus dangereuses que le mensonge [2]. Elles s'autorisent de la croyance pernicieuse qu'une vérité est d'autant plus certaine que nous y croyons plus vite et plus fortement. Il faut se méfier au contraire des « vérités » qui satisfont trop vite le sentiment immédiat : leur « évidence » libératrice ne témoigne que de l'empressement d'un besoin. Quant à leur stabilité, elle est illusoire : que l'instinct pousse dans une autre direction, elles tournent avec lui ; n'ayant pas été choisies, elles n'ont d'autre force de résistance que leur inertie, et les liens serrés dont elles se soutiennent parfois les unes les autres. Par nature, elles sont généralement égoïstes et constituent autant d'arrêts à la générosité, même quand leur matière semble insignifiante : aucune idée, même fausse, n'offre autant de mauvaise volonté au dialogue que ces convictions, même sensées. Pour peu qu'elles soient accumulées et rebelles, elles ruinent les amitiés et les ménages plus sûrement que les trahisons.

L'instinct au surplus, ne pousse pas sans défaut au cœur de l'homme. Il se tord et se noue à chacune de ses défaites. Sa sève, quand elle est mal employée, tourne en poison pour l'organisme. Les ratés de l'instinct encombrent la sensibilité de complexes affectifs. Plus encore que ses poussées libres, ils sclérosent la pensée par des noyaux de croyances assséritives qui offusquent la circulation de la lumière de l'esprit.

Ces croyances-refuges sont assez facilement repérables par l'irritation, variant de la simple contrariété à la colère et à la haine, où elles nous jettent quand elles se sentent discutées ou compromises. L'irritation peut accompagner aussi l'idéation claire. Elle prend alors la forme d'une impatience ou d'une indi-

1. L'usage du mot est ambigu. On peut le réserver à ces crédulités primaires puisque les fidélités aux valeurs transcendantes disposent du mot *foi*.

2. *Humain, trop humain*, aph. 483.

gnation consciente de sa cause et précisément orientée. La croyance asséritive provoque une irritation diffuse, sourde, mal localisée et d'autant plus convulsive [1]. Greffée en parasite sur l'instinct, elle provoque des réflexes primaires de protection dont nous couvrons les régions vitales de l'organisme. La violence de notre riposte nous fait illusion sur sa nature. Nous prenons pour de la vie les stigmates des blessures de la vie. Quand dans une discussion un homme se fâche très fort, écrit un psychologue américain, sa véhémence signifie à l'égard de son interlocuteur : « Voyez ce méchant personnage : il est en train d'arracher les croûtes qui commençaient à recouvrir mes plaies » [2]. Des admirations frénétiques, exclusives, irritables, dénoncent les mêmes origines : on touche ici à l'impureté de certains enthousiasmes passionnels. Notamment de certains enthousiasmes à forme collective.

Il ne faudrait pas croire que les croyances asséritives se présentent toujours sous un aspect brutal et sommaire. Le moi le plus obscur rend hommage à l'intelligence en lui demandant des dialectiques de justification pour ses démarches les moins rationnelles : d'où l'illusion que nous avons fréquemment de nous conduire en êtres raisonnables quand nous barbouillons de raisons vraisemblables nos servitudes intérieures. Le snob se donne une esthétique très élaborée pour ne pas avouer son exhibitionnisme. Le fanatique est souvent un douteur et un anxieux qui se carapace de dogme pour échapper à son angoisse. Les dialectiques effrénées de la passion, de la jalousie sont classiques. Ces raisons esclaves servent autre chose que la raison ; on le voit bien aux discussions : deux arguments s'affrontent, ce sont en fait deux instincts chargés d'émotion qui se heurtent. Aussi la discussion est-elle vaine ; elle passe à côté des vraies résistances, et y passe intentionnellement. Celles-ci sont enracinées bien plus profond que leur appareil de justification rationnelle ; pour les écarter, il faudrait, avant de vouloir éclairer l'esprit, disloquer un puissant système affectif. Or la raison esclave est précisément employée à amuser l'esprit de pseudo-raisons pour le distraire de ce système arbitraire. S'adresser à leur contenu en clair, et vouloir le réduire par des notions claires, c'est tomber dans le piège. L'idée consciemment exprimée est en dérivation sur un circuit de passion profonde, et les réactions de caractère qui l'accompagnent viennent de cette passion inconsciente, quand même on croit y lire les fluctuations de l'idée.

Les plus répandues des croyances asséritives servent l'égoïsme

1. Freud a montré que tous les tests d'intelligence sont faussés quand ils mettent en jeu les mots touchants des complexes perturbateurs.

2. RALPH : *Connais-toi toi-même avec la psychanalyse*, 213.

vital. Ce propriétaire se persuade de la parfaite justice de l'ordre environnant pour assurer la tranquillité de son âme et de ses biens. Ce désœuvré entretient la croyance en son mal imaginaire pour prolonger la sollicitude de l'entourage, et les commodités qu'il y trouve. Cet autre se laisse convaincre que les victimes des injustices sociales ne sont que d'affreuses bêtes assoiffées de vengeance et de subversion, afin de ne pas regarder en face, pour la part qui lui revient, ces mêmes injustices. Le dilettantisme est la systématisation d'une avidité de vie incapable de fixation et pauvre de générosité. L'épicurisme est le plus noble alibi de ceux qui ont choisi de se retirer des hommes pour n'être pas troublés dans leur sérénité.

Il y aurait matière à développer sur les complexes de la peur une œuvre certainement aussi considérable que celle que le freudisme a pu établir sur les complexes de la sexualité. Ils ne sont ni moins nombreux ni moins puissants. La peur de vivre est à l'origine de bon nombre de croyances portant une conception pessimiste de l'homme ou de la vie ; elle suscite les doctrines protectrices dont se couvrent les sociétés closes pour refuser une plus large ouverture ; elle creuse la dépression vitale où s'insère le tourbillon sceptique. La plupart des idéologies collectives passionnelles, persécutrices ou haineuses, se greffent sur une grande peur qui cherche soit à se rassurer, soit à se délivrer en explosant au dehors. Une nation qui se sent menacée par l'incertitude de ses frontières trouve toujours abondance de droits historiques et d'innovations idéologiques pour soutenir son besoin offensif de sécurité. Un peuple esclave fait agir les pires sophismes pour garder sa torpeur d'esclave et ne pas affronter le tyran. Les positions passionnées en *anti* signalent généralement l'emplacement d'une angoisse irrésistible, qui tente de semer l'horreur avec ses propres peurs pour rallier autour d'elle le tumulte du désarroi.

La passion de la tranquillité n'est que l'envers de l'angoisse vitale. Il revient à Nietzsche d'avoir dénoncé le premier ce que le sectarisme de l'« objectivité » scientifique ou philosophique recouvre d'arrière-pensée butée. Des esprits épuisés et décadents cherchent « la vérité qui n'aboutit à rien »[1] parce qu'ils ne veulent pas s'engager dans l'aventure inquiétante d'une vérité vivante, s'armer des partis pris qui seuls frayent le chemin vers les vérités cachées dont la présence nous inquiète et nous sollicite au combat. Ainsi le scrupule scientifique est souvent un beau nom de la lâcheté intellectuelle.

L'instinct blessé est plus redoutable encore pour la fermeté de

1. *Considérations inactuelles*, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques, § 6.

la pensée que l'instinct contredit. Le ressentiment qu'il entretient bloque la pensée dans des préjugés d'une rigidité aveugle. Les plus puissants de ces ressentiments sont peut-être ceux que nourrit une conviction fraîche contre les croyances qui lui ont jusqu'alors barré le chemin. Ce sont eux qui rendent les néophytes souvent si insupportables et si mauvais serviteurs de leur foi nouvelle, quand même cette foi serait un scepticisme intrépide. L'abjuration des croyances passées, la conversion aux croyances nouvelles a été longtemps redoutée en même temps que convoitée : redoutée comme aventure et rupture avec le confort acquis, convoitée comme refuge. Il arrive que la décision finale intervienne finalement comme un recours contre l'angoisse de cette crise plus encore que contre le passé renié. En vain le croyant accuse l'incrédule et l'incrédule le croyant : athéisme et religion, et toutes les croyances de l'esprit, peuvent être vécus aussi bien dans l'inquiétude créatrice que dans la sécurité satisfaite. Mais les conversions assises sur le besoin de sécurité ont bien du mal à ne pas tourner contre l'inquiétude créatrice aussi bien que contre l'agitation de l'esprit.

On notera le caractère collectif, ou pour mieux dire impersonnel, de tous les processus qui jouent dans la zone instinctive primaire de l'intelligence : identifications, aveuglement à la contradiction, affirmation en « tout ou rien », réaction de talion, surrestimation des échecs et des réussites, etc... Le personnalisme psychologique trouve ici une confirmation : ce sont les pensées sans *je* qui tombent dans les structures primitives de la croyance asséritive.

Faut-il parler d'un instinct de connaissance ? Il y a *des* instincts *dans* la connaissance, et c'est ce qui trompe souvent. Vanité et formes diverses d'exhibitionnisme, volonté de puissance, recherche de l'utilité, fuite de l'ennui, besoin de soumission intellectuelle [1], autant de forces latérales qui poussent à la recherche du savoir, mais qui ne sont pas une impulsion à savoir, bien qu'elles produisent peut-être plus de science que l'amour de la science. Le savoir même est soutenu parfois par une pulsion plus indépendante, l'avidité de connaître, qui peut prendre une allure frénétique et gourmande, comme toutes les avidités. Mais ce besoin assez primitif d'accumulation se retrouve dans tout le domaine de l'avoir, et relève de l'instinct de possession : ce sont ses dérèglements qui constituent la *libido sciendi* des théologiens. Pas plus que personne ils n'ont pensé les confondre avec l'amour de la vérité. Jung et Adler ont insisté sur

1. Le *Gai savoir*, aph. 347, signale ce besoin de soumission violente par l'idée, qui est à l'origine de certains fanatismes.

la fonction de protection contre l'angoisse que nous demandons souvent à la connaissance. L'intelligence fonctionne en partie pour couvrir de schémas la fluante réalité, de plans le redoutable avenir, de justifications les remords montés de notre passé. Quand nous élaborons un ordre intellectuel, nous ne savons jamais au premier abord si nous découvrons un agencement profond des choses ou si nous ne travaillons pas à rassurer notre ignorance ; quand nous cherchons un classicisme, si nous poursuivons la vie ou la mort. On peut dire plus. Si connaître, c'est ramener l'inconnu au connu, l'incertain à ce qui est déjà apprivoisé et organisé. Les grands principes de la science eux-mêmes, et l'identification qui en est l'âme, se présentent essentiellement comme une exigence non de la raison pure, mais du besoin de sécurité, ou d'un principe d'économie vitale, ainsi que le veut Mach. Cette sécurité, toutefois, nous ne la trouvons jamais. C'est que malgré tout, la joie de connaître et la volonté de vérité visent ailleurs, un monde de valeurs irréductible à l'instinct immédiat. Il est vrai qu'il y a dans l'esprit un besoin de stabilité, d'identité : mais les pensées qui s'y résument, comme celle de Benda, ne portent guère de fruit. Il est plus vrai encore que, psychologiquement (non pas sans doute métaphysiquement), on peut définir l'esprit avec Valery comme « le refus indéfini d'être quoi que ce soit » [1] ou mieux encore avec Pascal, comme un mouvement pour aller toujours plus loin. Sans aller jusqu'à penser avec Klages que cet univers de l'esprit est l'ennemi personnel de l'instinct, il est incontestable qu'il vit avec lui dans une tension parfois équilibrée, parfois instable, parfois hostile. Ce serait élargir abusivement le sens de l'« instinct » que de lui faire désigner un monde qui en est qualitativement différent.

La pensée de l'adulte garde des traces de son développement comme le corps garde les stigmates de ses maladies et de ses chances.

En sondant la vie inconsciente des individus et des peuples, on y relève les traces de plus en plus précises d'une pensée primitive commune à l'humanité, qui s'imite elle-même indéfiniment, dans le rêve, les proverbes, le folklore, etc... A ce stade où déjà impatiente par nature d'embrasser et d'unifier le complexe, la pensée ne dispose pas de l'instrument d'analyse qu'elle se forgera plus tard, elle s'appuie sur ces premières synthèses à la fois ambitieuses et exaltantes que sont les mythes et les symboles.

1. *Soirée avec M. Teste.*

Ils se forment par une globalisation affective qui rappelle les mécanismes du rêve : juxtaposition de tableaux au sein de la même unité de pensée, condensation des images, liaison métaphorique. Ces symboles concrets surdéterminés et labiles (qu'on songe aux fables de la mythologie) sont insensibles à la contradiction. La pensée primitive admet volontiers deux propositions contradictoires en même temps, pourvu qu'elles satisfassent toutes deux les exigences de l'inconscient, et elle n'éprouve aucune gêne à glisser de l'une à l'autre selon les besoins de l'affectivité. Elle ignore les exigences de la réalité ; elle est incapable d'ailleurs de l'observer objectivement, et voit les objets comme elle les imagine et les désire. Dans son univers que n'ordonne aucun lien de causalité rigoureux, tout est lié à tout par les liens de participation magique. Avant qu'il puisse expliquer le monde, l'homme primitif éprouve le besoin de le justifier n'importe comment, pour écarter l'angoisse de l'existence et de l'inconnu. Il prend ce qu'il a sous la main: une sécheresse ravage la récolte, c'est la faute au couvre-chef inusité que portent les missionnaires; une épidémie fauche le village, le poids en retombe sur le portrait insolite de la reine Victoria que l'administrateur blanc a suspendu dans son bureau. Des volontés mystérieuses courent sous les phénomènes, décident de leur apparition et de leur disparition.

Nous retournons à ces formes de pensées bien plus souvent que nous n'en prenons conscience. Chaque fois que nous reculons devant l'effort de réflexion et d'invention que nous demande la réalité, nous abandonnons les règles élémentaires de la logique et du bon sens pour cette mythologie affective. Nous le faisons avec d'autant plus d'aise qu'elle fut notre pensée pendant le premier âge. Il existe un décalage entre la croissance physique et la croissance mentale [1]. Jusqu'à trois mois, le système central n'étant pas entièrement myélinisé, l'enfant est encore enveloppé dans sa sensibilité protopathique comme dans une dernière enveloppe utérine de nature psychique. Il naît psychiquement au monde extérieur vers le troisième mois et reste jusqu'à un an et demi tributaire d'une activité purement sensori-motrice. Le détour cortical la complique mais ne suffit pas encore à bloquer la réaction motrice afin de permettre la réflexion. A un an, il suffit encore d'arrêter quinze secondes la réaction de l'enfant pour qu'elle ne se produise plus. De treize à seize mois apparaît la

1. Cf. WALLON : *Le développement du caractère chez l'enfant.* — PIERON : *Le développement mental et l'intelligence,* Alcan, 1925. — SPEARMAN : *op. cit.,* ch. XXI, et surtout l'œuvre déjà citée de PIAGET et de CLAPARÈDE. G. MAUCO : *La psychologie de l'enfant dans ses rapports avec la psychologie de l'inconscient et du primitif.* Rev. de psychanal, 1936, n° 3-4 rapproche les points de vue de Freud et de Janet.

réaction différée qui dessine le premier intervalle où se posera la pensée. Elle se construit alors son instrument, le langage, entre les derniers mois de la première année et les premiers mois de la troisième.

A la fin de la seconde année ou au début de le troisième s'ouvre le stade puéril. Il débute par une époque questionneuse, les questions portant d'abord sur le temps et le lieu, puis sur des pourquoi. La pensée enfantine, encore qu'il ne faille pas exagérer son opposition avec la pensée de l'adulte [1], présente plusieurs traits qui l'apparentent étroitement à la pensée primitive.

Le plus caractéristique de ce point de vue est son caractère magique, que Decroly appelle son globalisme, et Piaget son syncrétisme. Nous avons vu que, dans son développement, l'homme exerce toujours ses plus hautes puissances d'emblée sous une forme enveloppée au lieu d'y accéder fragmentairement par paliers : le développement en palier n'intervient qu'après que l'élan vital ait, comme l'artiste d'un grand coup de crayon, esquissé d'abord les limites de ses possibilités. L'enfant pense l'ensemble avant le détail, et cet ensemble, agglutiné par le sentiment avant d'être donné par l'expérience, est affranchi pour lui de nécessités : tout y participe à tout, tout est lié à tout par des liaisons tirées en fait de la subjectivité de l'enfant, mais qu'il croit objectives. Dominé par le désir et par l'inquiétude, il veut une satisfaction imaginaire quelconque dès que les satisfactions immédiates se font attendre, et dans une sorte de hâte vitale, il prend pour l'assurer ce qu'il a sous la main. Il suffit que deux phénomènes soient simultanés pour qu'à la manière du primitif il établisse un lien entre eux. « A côté de cela, ou après cela, donc à cause de cela ». Ce glissement par contiguïté survit chez plus d'un adulte en dehors même de ses rêves, dont il est le procédé constant ; n'importe quel noyau perceptif sert à fixer en hallucinations vives les terreurs du peureux : n'importe quel objet d'irritation satisfait la conscience en détresse par suite de la stupéfaction consécutive à une grande peur, à un grand malheur, ou d'un long et systématique abêtissement de la réflexion. Une allitération suffit parfois à l'émouvoir. Les propagandes peuvent alors se permettent n'importe quels absurdes rapprochements pourvu qu'ils donnent une issue aux angoisses et aux ressentiments collectifs [2]. Nous évoquions il y a un instant la

1. M. Piaget lui-même écrit, dans le *Jugement moral chez l'enfant* : « Après avoir tout fait pour présenter la pensée de l'enfant comme différente, en nature et non seulement en degré, nous avouons ne plus savoir ce que ces mots signifient ». Plutôt que spécifique elle semble frappée de certains effets de débilité, et plus proche d'une pensée largement reliée à l'instinct et au monde, mais par des procédés malhabiles.

2. A la limite, chez l'imbécile adulte des asiles, un mot arrive à signifier n'importe quoi.

pensée primitive. C'est bien la même impuissance à classer, à définir et à dégager l'abstrait, la même disposition au mythe, manière globale et partiellement subjective de saisir le monde, le même mélange confus des notions que l'on retrouve chez l'enfant et chez le primitif. La « pensée » de l'adulte, surtout de l'adulte en foule, leur est souvent voisine. On attribue et on refuse à la fois une qualité à une même chose, on conçoit deux choses différentes, parfois contradictoires, sous le même nom, on glisse d'un sens à l'autre de ces notions surdéterminées selon le pente du sentiment ou de l'intérêt. On croit à la toute puissance des mots, on s'enthousiasme ou on s'effraye de leur visage sans prendre garde aux réalités qu'ils recouvrent : il suffit que le nom diffère pour qu'on accepte demain ce dont l'éventualité hier terrorisait : on croit qu'un ordre donné, ou même une idée exprimée, c'est une action réalisée, et l'on ne se donne pas la peine de pousser au delà. Un radical verbal peut servir de plaque tournante au glissement affectif : c'est ainsi qu'à un moment donné le réflexe anticommuniste jouait contre toutes les idées : communion, communauté qui avaient une ressemblance sonore avec la doctrine redoutée. Dans le mot de socialisme, le même homme mêlera une ferveur idéaliste avec une profession matérialiste, une rage de dictature avec une aspiration libertaire. Cet autre, en s'exaltant sur la Révolution, oscillera entre un désir agressif de chambardement et un rêve naïf de petit bourgeois ; un autre encore ne trouve pas scandaleux pour la raison de faire appel à la contrainte des consciences au service d'une religion de la Charité et du respect infini de la personne. Avec le plus grand calme de l'esprit, un Européen adulte et civilisé a pu faire admettre à des millions de fanatiques que tous leurs malheurs venaient de quelques gouttes de sang étranger insinué dans leurs veines.

La pensée de l'enfant est remarquable encore par son insuffisance réflexive. C'est l'aller et retour de la pensée dans la réflexion qui la rend peu à peu maîtresse d'elle-même et perméable à l'entourage. Faute d'y être exercée, la pensée formulée de l'enfant n'est encore ni assez intérieurement élaborée ni assez longuement confrontée à autrui pour être parfaitement communicable : c'est là un des aspects de ce que l'on appelle « l'égocentrisme » enfantin. On a dit de la conversation de l'enfant qu'elle est un « monologue collectif », ou si l'on veut un monologue en présence d'autrui. Cette formule risque d'égarer aussi bien que la précédente : l'enfant s'exprime bien *pour* autrui, mais il est mal outillé encore pour le faire. Le Dr Pichon propose de parler plus justement d'information ratée. Distinguant mal son moi des mois environnants, l'enfant croit plus ou moins que la pensée d'autrui est intérieure à la sienne et réciproquement. Il s'imagine toujours être compris d'emblée par autrui, il méconnaît le souci

de la preuve, de la démonstration. La pensée adulte, au contraire, tend normalement à la communication et à l'universalité. Ici encore, nous rencontrons de nombreux adultes fixés à ce stade d'égocentrisme où la pensée, faute de réflexion, est « unilatérale », il serait mieux encore de dire univectoriale, poussant uniquement de l'intérieur à l'extérieur, indisponible et aveugle. L'impossibilité où sont un très grand nombre de personnes d'écouter, ne relâchant un instant le fil de leur discours que pour le reprendre impatiemment au point où elles ont été contraintes de le laisser, représente une fixation au stade du monologue. Toute tendance au retrait fait glisser l'expression vers le monologue. La pensée paranoïaque est le produit de la mentalité magique par l'égocentrisme : sous l'exigence de ce dernier, n'importe quelle possibilité représentative, n'importe quelle utopie est prise comme une certitude[1]. L'obscurité, la recherche du rare et jusqu'à la confusion sonore de la parole proférée sont, nous l'avons vu, des aspects de la pensée schizoïde. La pensée poétique incline vers cette zone. Les pensées puissamment synthétiques de type germanique gardent une indifférence à la preuve, relevée par exemple dans le freudisme par M. Dalbiez, qui apparente leurs formes de communication au globalisme enfantin. Et tant de discussions ne sont infécondes que parce que chaque partenaire n'est attentif qu'aux voies où la compréhension s'est offerte à lui et non à celles qui s'ouvrent à autrui. C'est d'ailleurs le propre de la pensée mythique d'être « imperméable à l'expérience » ; elle n'est jamais découragée par un échec ou par la contradiction d'un fait, qui sont immédiatement interprétés par l'intervention de forces étrangères aux données. Qu'est-ce qui pourrait d'ailleurs s'opposer à la pensée narcissique ? Une de ses caractéristiques, si nettement avouée par les professions surréalistes est de croire à la puissance délimitée de la pensée ou du désir individuels étroitement mêlés.

D'un mot encore amphibologique, Piaget [2] a décrit un « réalisme » enfantin. Mais il semble que nous soyons ici bien loin de l'attention au réel. Aussi le Dr Pichon préfère-t-il le nommer plus heureusement un absolutisme : l'enfant prend son point de vue immédiat pour le seul réel, il est incapable de se placer au point de vue des autres et de regarder le sien sous la perspective qu'ils en ont. Comme toujours chez l'enfant, ce « réalisme » est en même temps un subjectivisme projeté dans la réalité. Il

1. De ce point de vue les névroses sont des explications à tout prix d'incertitudes, d'angoisses qui sans elles seraient insupportables.

2. Cf. PIAGET : *La représentation du monde chez l'enfant*, Alcan, 1926 ; *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé, 1923 ; *La causalité physique chez l'enfant*, Alcan, 1927.

reconnaît qu'il a un frère, il ne peut comprendre qu'il soit lui aussi le frère de son frère et si on lui demande combien de frères à son frère, il s'embrouille. Il vit en perpétuel état de croyance asséritive, et le monde extérieur ne le prend jamais en défaut, car il échappe à la contradiction par un processus de délusion. Ainsi fait encore l'adulte tout engourdi de croyances aveugles : décentrer sa propre perspective est la dernière chose dont il soit capable, puisqu'il fait bloc avec elle : si vous pensez la disloquer par un fait, il explique le fait par une cause qui ne dérange pas ses croyances. Nous avons saisi ce processus au vif sur les croyances instinctives. Bien des certitudes ne sont autre chose que cette crispation de la pensée. Le besoin de certitude est rarement une soif venue de très haut. Il se forme au point où l'instinct de sécurité rejoint certaines raideurs de pensée et un autoritarisme qui goûte l'assurance sociale due aux affirmations fortes plus que la dignité secrète des fidèles de la vérité. En ce sens se justifie le mot de Gide repris de Nietzsche, que le besoin de certitude est souvent à l'antipode de l'amour de la vérité. Il naît avec son exigence systématique, comme une hypercompensation de l'incertitude où vivent la plupart des hommes, faute d'engagements véritables, aussi bien dans leurs « idées » que dans leurs options pratiques.

Enfin la pensée de l'enfant est dominée par son anthropomorphisme. La première liaison qu'il connaisse est celle de ses intentions à ses mouvements : il la reporte dans les choses qu'il peuple d'intentions analogues à celles de l'homme. Entre elles, de vagues liaisons qui se satisfont de la chaîne des « alors ». Sous une forme indirecte cet anthropomorphisme subsiste chez l'adulte dans la tendance à remplacer la diversité des liaisons causales par des entités formelles, « états », « facultés », « principes », fictions juridiques ou scientifiques qui encombrent jusqu'aux formes supérieures du savoir.

Cette pensée enfantine est normalement détrônée vers sept ou huit ans par une pensée plus adaptée, nettement orientée vers le monde extérieur et utilitaire. La plupart des définitions de l'enfant à cet âge sont des définitions par l'usage : maman, c'est pour soigner les petits enfants ; un cheval, c'est pour s'asseoir dessus. Il manque à l'enfant, pour pousser plus avant, une suffisante adaptation au réel et une suffisante réflexion, la seconde commandant partiellement la première. Suivant le processus habituel, c'est d'abord vers l'extérieur qu'il se tourne pour briser au « principe de réalité » ses croyances asséritives. Pendant cette période, qui dure jusque vers onze ans, il rapproche considérablement de la pensée de l'adulte tout le secteur de sa pensée qui couvre le domaine sensori-moteur. La pensée parlée et spéculative reste par contre beaucoup plus infantile.

Le stade rationnel s'ouvre vers la onzième année. Les modes de la pensée adulte informent cette fois tout le champ de la réflexion. En le pénétrant de part en part, le langage disloque les agglutimations et les contagions accidentelles ; là où régnaient le diffus, l'ambigu, le subjectif, il introduit netteté, précision, organisation. La complexité implicite et confuse de la pensée enfantine devient peu à peu une complexité explicite et distincte. La première puberté engourdit légèrement cet effort dialectique. La seconde l'exalte au contraire, et l'étend considérablement dans l'aire réflexive. Une pensée qui ne connaît pas ce développement en intériorité se fixe aux formes objectives de la seconde enfance, aux cadres utilitaires et scientifiques. Trop strictement adaptée, elle n'a plus de mobilité ni de profondeur. Par contre une pensée qui s'enlise dans ce repli provisoire, reste définitivement introspective et mal adaptée au réel.

A quel âge l'intelligence peut-elle être considérée comme définitivement formée ? Les avis oscillent entre treize et seize ans. Étudiant les variations du facteur G d'intelligence générale défini par lui, Spearman arrive aux conclusions suivantes :

1° L'intelligence générale croît à partir de la naissance, d'abord rapidement, puis de plus en plus lentement, mais ne varie pas de manière appréciable après quinze ou seize ans, et même peut-être beaucoup plus tôt. L'individu est adulte intellectuellement avant de l'être physiquement et affectivement.

2° Les courbes des individus différents sont parallèles : les enfants qui ont le meilleur coefficient d'intelligence générale à cinq ans n'éprouvent pas la moindre tendance compensatrice à cesser plus tôt leur développement, et s'ils ont sur d'autres un avantage à un âge donné, ils le gardent normalement toute la vie. On dit que la vitesse propre de développement (QI) est constante.

3° L'intelligence générale ne se modifie pas sensiblement avec le temps à moins que n'intervienne un facteur extérieur de trouble physiologique ou nerveux.

Quant aux aptitudes spéciales, celles qui impliquent principalement la mise en œuvre de l'appareil sensori-moteur peuvent être plus précoces que l'intelligence générale ; celles qui réclament la plénitude de la force musculaire sont plus tardives ; celles qui exigent beaucoup de mémoire décroissent avec l'âge. Pour le reste, elles n'ont pas d'âge, et peuvent également s'acquérir à toute époque.

On a cru, à la suite des Army Tests établis par les Américains en 14-18, que l'intelligence commençait à décroître sitôt atteint le point de développement maximum : ces tests affirment en effet un déclin catastrophique à partir de trente ans. Mais

outre que les plus intelligents des officiers ont pu avoir assez tôt la tentation de quitter l'armée, la nature même des tests est mise en cause par ce résultat. Il semble que l'on ait mêlé à l'estimation de l'intelligence générale celle d'un certain nombre d'aptitudes spéciales, notamment cette information scolaire surabondante qui vers l'âge mûr disparaît dans l'oubli sans que l'intelligence générale en soit affectée dans sa puissance acquise. Dans un certain nombre de tests, les sujets âgés n'ont montré aucune défaillance, si ce n'est de mémoire. L'intelligence générale se maintient donc égale à elle-même tout le long de la vie au moins jusqu'à la sénilité.

Aussi la volonté n'a-t-elle d'action que sur certaines fonctions d'ordre général qui sont aux frontières du caractère et de l'intelligence : faculté d'attention active et soutenue, discipline de la pensée logique, maîtrise et rectitude de la perception. Mais elle est impuissante sur un certain nombre de dispositions natives, comme le don de création, la faculté de dissoudre les complexes stéréotypés afin d'en regrouper les éléments de manière nouvelle, l'énergie associative, etc... (Rorsach).

A quelle moyenne se fixe cette intelligence générale, dont la stabilité est acquise dès la première adolescence ? Un grand nombre d'hommes, dans toutes les classes sociales ne dépassent pas l'âge intellectuel de douze ans. M. Arthur de Greeff peut affirmer que « les populations des grands peuples modernes sont composés de 75 à 80 % d'intelligences médiocres, que *rien ne peut modifier*, ni l'instruction, ni la routine ou le formalisme religieux, ni le régime politique. Bien entendu on peut leur faire croire des choses différentes, on peut leur inculquer des notions variées et notamment unifier leur nourriture intellectuelle, mais quelles que soient l'idéologie et les conceptions inculquées, la valeur de ces médiocres ne pourra jamais croître au delà d'un certain seuil. » [1] Ce diagnostic est d'autant plus grave qu'un minimum vital d'intelligence est nécessaire à l'égal d'un minimum de bien être pour la conduite d'une vie proprement humaine.

Le déficit qu'il avoue est-il une fatalité de l'espèce ? Rien ne permet de l'affirmer, comme rien ne permet d'affirmer non plus que l'homme moderne soit plus intelligent que l'Athénien ou que le Chinois de l'ancien Empire. Il se comporte souvent encore et massivement comme un primitif de Polynésie. Les indices de civilisation et les indices anthropologiques n'affirment de progrès appréciables que sur une vaste échelle historique : de l'homme de

1. Foi et mystiques humaines, Cahier des *Études Carmélitaines*, 1937.

Néerdanthal à l'homme européen. Il n'est pas impossible que des développements de même ampleur soient ouverts devant nous. A une échelle plus courte, comme celle de l'ère chrétienne, des fluctuations séculaires oscillent dans de grandes aires d'intérêts. Il y a des époques, comme l'époque présocratique, qui vivent spontanément la pensée concrète et qui ont les plus grandes difficultés à abstraire ; d'autres comme le XVIII^e^ siècle débutant, présentent l'humeur inverse. Depuis trois ou quatre siècles l'intelligence occidentale s'est polarisée vers le savoir utilitaire. Éblouis par les résultats prodigieux de cette spécialisation provisoire de l'humanité, nous risquons de nous fermer aux champs infiniment plus vastes qui s'offrent à des efforts de même ampleur. Cette étroitesse de vue est notre héritage à tous au sein de l'âge historique qui nous a produits. Peu y échappent. Nous risquons d'y perdre le sens d'un développement dont le rythme est peut-être millénaire et certainement discontinu.

Il n'est pas contestable qu'il existe des types nationaux d'intelligence, tout au moins là où la nation coïncide avec un complexe biologico-culturel imprimé profondément dans la langue et dans la mentalité. La tendance française à l'idée claire, à la forme simple et nette, à l'enchaînement rigoureux se distingue aussi nettement des formes synthétiques, globalisantes, nocturnes de la pensée allemande que du mode direct, concret, immédiatement branché sur l'humour ou sur l'utilité, de la réflexion anglo-saxonne. Le caractère national s'imprime deux fois sur l'intelligence nationale, une première fois par les influences qui cernent l'individu, une seconde par le génie de la langue. Les hommes supérieurs transcendent ces particularités, mais ils ne s'en défont jamais entièrement, et c'est leur art d'en pousser à fond les ressources.

La stabilité de l'intelligence générale nous laisse prévoir qu'elle sera peu malléable sous les influences de milieu postérieures à ces données natives. Un enfant examiné par Foster après avoir vécu dans une ferme sans instruction aucune, dormant presque toute la journée et isolé du reste du monde, donne exactement l'âge mental de son âge réel à l'échelle Binet-Stanford. Spearman a montré que des enfants forcés scolairement par des leçons supplémentaires ne présentaient aucune augmentation du coefficient d'intelligence générale. Par contre le milieu influe considérablement sur les aptitudes spéciales. Dans la mesure où ces aptitudes, impuissantes sur le niveau d'intelligence, enrichissent du moins les habiletés qui la soutiennent dans son exercice, les qualités de brillant et d'efficacité peuvent être notablement développées par l'environnement. Il marque aussi le style de l'intelligence. Il n'est pas indifférent qu'un enfant vive parmi des esprits déliés, respire tôt cet air de culture qui se

donne aux premiers gestes de l'esprit comme une vertu de race, qu'il lise sans se perdre en tâtonnements les livres qu'il faut au moment qu'il faut. Il semble que dès la petite enfance, avant même qu'il puisse donner et recevoir par la parole, son regard reflète l'éclat plus ou moins vif de son entourage.

Toute intelligence n'est pas également sensible au milieu. Le penseur introverti peut sans difficulté soutenir une pensée étrangère aux préoccupations de son entourage ; à plus forte raison le «penseur hyperboréen» dont Nietzsche a taillé l'image par son exemple et qui respire à pleins poumons dans les atmosphères les plus raréfiées. Le penseur dissonant est malgré l'apparence étroitement esclave du milieu ; dans son besoin de penser contre lui, il avoue son impuissance à s'en détacher. Les intelligences plus ou moins contaminées d'exhibitionnisme ne s'exercent qu'avec l'appui d'un public, d'une coterie, de disciples dociles, d'un entourage d'approbation, elles sacrifient sans regret la rigueur de la pensée à son effet social.

Pour l'intelligence comme pour l'affectivité, la famille est un centre d'influences privilégié. Les enfances malheureuses poussent la réflexion vers les extrêmes. Velter a montré que les esprits radicaux se trouvent à l'ordinaire parmi les individus qui ont été les moins choyés par leurs parents : 50 % des athées précoces sont orphelins, 36 % sont des fils aînés, 9 % des fils uniques. Mêmes résultats dans les familles où les parents sont désunis. Inversement, une fixation excessive à l'atmosphère familiale donne une pensée timide, manquant de caractère et d'ampleur. Un excès d'autoritarisme paternel, en multipliant l'inhibition, abrutit parfois définitivement l'éveil intellectuel. Une liberté précoce de l'esprit sera gâchée par de petites natures dans une dispersion curieuse, tandis que des natures fortes y trouvent une remarquable puissance d'élan. Freud attribue l'impétuosité dans la recherche et l'indépendance d'esprit qui caractérise Léonard de Vinci à ce que, enfant naturel, il n'a pas connu le poids d'une autorité paternelle [1]. Un cas semblable, trois siècles plus tard, est offert par Bazard, le brasseur d'initiatives du Saint simonisme. La fixation maternelle [2], qui donne à la sensibilité une finesse maladive et hésitante (Hamlet), est fréquente chez les artistes. Elle est le thème central de plusieurs directions définitives de la pensée : hostilité contre le père (Don Carlos), contre le tyran (Guillaume Tell, Hamlet), contre l'autorité sociale et morale (Baudelaire), idéalisation de la femme (Dante). L'influence de la mère joue généralement sur l'intelligence dans le sens de la finesse, qu'elle risque de pousser vers la préciosité ou l'indulgence.

1. FREUD : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.*
2. Elle se produit souvent sur le souvenir d'une mère perdue très jeune.

Elle favorise aussi l'ouverture instinctive, la communication avec les zones inconscientes de la personnalité. L'influence du père, en règle commune, pousse à la vigueur et à l'audace. Si le rapport au père a été intensément vécu, il favorise la compréhension des rapports de distance intellectuelle, et notamment des rapports de transcendance : le sentiment si vif que Kierkegaard a eu de la relation inconditionnée de l'homme à Dieu apparaît sous l'angle psychologique comme une forme spiritualisée de l'idéalisation de son père, qui fut à ses yeux d'enfant terrible comme un Dieu. Il semble que la logique de l'inclusion, qui est celle de l'enfance de l'intelligence, traduise un besoin de protection et comme de blotissement intellectuel, la logique relationnelle convenant à un âge de pensée plus hardie et autonome.

L'ACCUEIL INTELLECTUEL

C'est un sophisme de notre époque que d'opposer l'intelligence à la force. Elles sont unies dans une parenté profonde. Ce n'est pas que la pensée dépense beaucoup de force psychologique, bien au contraire : elle consume le corps, mais elle brûle très peu de combustible psychique, et d'autant moins qu'elle est plus élevée, plus éloignée des échauffements de la vie affective. Une réflexion sur l'existence de Dieu épuise un scrupuleux ou un angoissé. Celui qui n'y applique que la fine pointe de l'âme ne brûle qu'une mince flamme pour un résultat de qualité infiniment supérieur. Mais l'intelligence, si peu gourmande d'énergie, a par elle-même la nature de la force : vive, pénétrante, offensive, tendue, robuste, elle est le feu qui dévore, le mouvement qui frappe, la main qui prend, le socle qui résiste, le muscle qui s'arcboute. Il faut définitivement effacer de nos esprits toutes les images qui l'apparentent à la débilité. La force intellectuelle n'est au surplus ni la raideur ni l'aveuglement. Elle n'exclut pas l'inquiétude créatrice, au contraire, elle l'appelle comme ressort. Une heureuse santé, un équilibre trop aisé ferment l'esprit à la compréhension et à l'aventure ou le dispersent dans une curiosité étalée et immédiatement satisfaite. Le plé-

thore des gros mangeurs de savoir leur donne une pensée bouffie et indolente. La force de l'esprit exige qu'il mène une vie dangereuse et un entraînement exigeant. Elle se distingue par là radicalement de la fausse force, véhémence têtue et étroite, qui vient aux idées de l'instinct aveugle et de l'habitude endurcie. Mais elle a besoin de soutiens dans la force corporelle. Nicole, l'homme des mitigations et des accommodements, ne passait pas une rivière sans s'être fixé une ceinture de sauvetage et il n'osait sortir par les jours de grand vent, craignant de recevoir une tuile sur la tête. Descartes par contre, qu'il eût fallu nommer le Hardi si les philosophes comme les rois se désignaient par un pseudonyme, était le même homme qui menait sa pensée comme une bataille et qui, seul dans une barque, tenait en respect plusieurs brigands à la pointe de son épée.

La faiblesse psychique donne naissance à des déficits plus ou moins profonds de l'intelligence, depuis la simple déficience intellectuelle, en passant par la débilité mentale jusqu'à la démence[1]. Elle détend l'élan créateur et l'éparpille en ruminations, ratiocinations, obsessions, fragmentant l'efficacité tendue du geste intellectuel en un désarroi de tâtonnements vains. Elle dévalorise l'appréciation : l'amour du clinquant, si commun chez l'idiot et l'imbécile, se rencontre dès les formes légères de débilité ; chez le normal la quantité est préférée à la qualité, comme chez ces débiles atteints de collectionnisme, qui entassent dans quelque cachette leurs merveilles de quatre sous[2]. Elle engendre les pessismismes de toute nature, les condamnations systématiques du monde et de la vie. Elle rétrécit le champ de conscience, et par là les ressources de la synthèse psychique : l'idéation, stéréotypée, ne sait plus que répéter le même tableau, comme dans la rêverie stéréotypée du schizoïde, ou le même schéma obstiné et stérile. Inacceptée, elle rend méchant ou soupçonneux : on suspecte les motifs de pensées qu'on ne peut réfuter, plutôt que de s'avouer impuissant devant elles. Elle ramène le travail intellectuel au voisinage de toutes les turbulences de la vie organique et affective et le soumet ainsi à de multiples perturbations de rythme, de netteté, de puissance : confusion dans les états d'intoxication, engourdissement quand prédomine le vagotonisme, dogmatisme étroit et buté, de défense plus que d'affirmation (les nEnAS sont les plus attachés aux opinions une fois adoptées), fébrilité dans les états d'excitation nerveuse. Ou simplement elle tarit l'élan de pensée jusqu'à ce qu'il soit devenu incapable d'accéder à ce mariage avec le réel qui fait de la pensée la plus

1. Voir plus haut les corrélations endocriniennes qui l'accompagnent parfois : hyperthymie, hypopituite, hypothyroïdie.

2. Voir un bel exemple dans *La horde*, de Blasco Ibanez.

ardente des forces de la nature ; la pensée ne se hisse alors qu'à grand'peine jusqu'à de pauvres représentations, doubles immobiles et décolorés de la réalité, qui n'ont plus de vie en elles ni de regard les unes pour les autres. Le psychisme du schizophrène ou de l'épileptique donne une image angoissante des extrémités où peut sombrer ce vide intérieur. Nombre de psychismes appauvris et impuissants présentent les mêmes troubles à l'état diffus. Il est remarquable que ces troubles de l'intelligence sont toujours liés à des troubles du catactère. La sottise est le modèle courant de cette solidarité. Pauvreté de jugement et d'esprit, elle va de pair avec la crédulité, la prétention, la vanité, les poussées mythomaniaques, la péjoration générale de toutes les tendances et ce que Bleuler a bien caractérisé comme « l'inintelligence des proportions » : le sot ambitionne des projets d'autant plus vastes que ses moyens sont plus réduits. La déficience des contrôles supérieurs dégage parfois des automatismes brillants qui font illusion, mémoire vaste et prompte, étalage de fausse science, don des saillies, des réparties. Mais cette discontinuité étincellante de l'esprit, la *moria* des anciens, qui faisait le succès des fous du roi, est un signe sûr de sa débilité.

L'impuissance intellectuelle est acceptée sans douleur et, même sans prise de conscience claire par le débile mental. Les sujets moins défavorisés en souffrent. Ils essayent parfois de la compenser par l'application, qui leur donne un style de bonne volonté tendue et sans génie : bons élèves, bons travailleurs, forts en thème, érudits consciencieux, ils forment comme l'intendance de l'intelligence en marche. Il faut noter que l'impuissance intellectuelle n'est pas toujours un signe de débilité congénitale. Elle est souvent le fruit d'une éducation ou d'un enseignement exagérément autoritaire qui préparent dès l'enfance des inhibés, conformistes, routiniers et conventionnels, dont on a arraché toutes les puissances d'initiative.

Les rythmes intellectuels sont soumis aux rythmes généraux du psychisme.

La vitesse de l'intelligence est une qualité spéciale, indépendante de son niveau. Elle est fréquente chez le bilieux, le sanguin et l'émotif. Landor la classe « parmi les dernières propriétés de l'esprit et appartenant à son plus bas étage » : on la trouve souvent à l'asile (notamment chez le maniaque) et des individus s'imposent abusivement en société par son effet, paralysant pour l'esprit lent. Cette virtuosité inféconde de l'esprit dégrade la qualité de la pensée comme de l'action ; culminante chez les

EnA elle est une sorte d'autocombustion vive dont les fusées n'éclairent souvent que du vide.

Les intelligences lentes comme celles du paysan ou de certains peuples (Flamands, Nordiques) passent fréquemment et bien à tort dans des groupes ou chez des peuples plus agiles — et plus légers —pour des intelligences obtuses. C'est une erreur. Elles fonctionnent à leur rythme naturel, et ne voient leurs moyens diminués par cette lenteur que si de l'extérieur on les bouscule, provoquant des inhibitions adventices.

La vitesse propre de l'intelligence doit être distinguée des perturbations rythmiques qui proviennent de causes organiques accidentelles (état de santé, sous-alimentation). Elle tient sans doute partiellement à un état organique, peut-être à une organisation plus ou moins déliée du système nerveux, ou à des différences d'activité glandulaire (thyroïde, glandes génitales) mais inséparablement de certaines liaisons psychologiques. Des tests de Webb [1], il résulte que la vitesse propre de l'intelligence est en corrélation avec l'instabilité émotive, l'emballement, la promptitude à la colère : l'émotivité intervient ici comme capacité d'ébranlement. Elle est également liée à la sociabilité la plus superficielle (avidité d'être admiré, activité corporelle dépensée dans la poursuite des plaisirs). Elle se caractérise par des conduites telles que : faire immédiatement le point, comprendre vivement des objets nouveaux, situer d'un coup d'œil le cœur des circonstances et juger conformément. Elle n'est pas l'originalité, car elle est apte plutôt à comprendre les autres rapidement qu'à tirer de soi-même des idées nouvelles. Mais elle est en corrélation si constante avec l'originalité qu'elle ne forme qu'un même trait avec elle. Elle est également en corrélation avec l'humour, la gaîté, l'amour des larges cercles sociaux, et par-dessus tout avec la capacité de travail mental rapide, où Garnett a dégagé un facteur mesurable d'habileté : l'habileté est la vertu brillante qui est souvent prise pour l'intelligence, par son aptitude à multiplier les combinaisons, à les dérouler en fusées éblouissantes, à déconcerter par son rythme les intelligences plus posées ou plus discrètes. Les recherches expérimentales confirment ainsi la différence radicale que nous avons affirmé entre la vitesse et le niveau de l'intelligence générale. La vitesse propre de l'intelligence paraît enfin en corrélation étroite avec la primarité, qui assure une souple régulation tonique de la mélodie intellectuelle et de ses instruments d'expression. Préservée par elle de l'humeur morose des secondaires, elle est ainsi en corrélation avec la gaîté. Elle facilite l'esprit de répartie et de conversation, l'improvisation ; mais elle trahit souvent un

1. Cf. SPEARMAN, *op. cit.*, ch. XX.

esprit superficiel ; elle encourage en tous cas le morcellement de la pensée et l'étourdissement verbal, elle détourne du recueillement et de la suspension réflexive. On la trouve maxima chez les sanguins (nEAP), puis viennent les colériques (EAP) et les passionnés (EAS).

Ces derniers, par la puissance de leur esprit, en font le meilleur usage. La vitesse devient alors puissance d'« appréhensivité » : Rossolimo désigne ainsi l'intellectualisation directe et instantanée des impressions, par laquelle elles sont immédiatement reconnues, localisées, interprétées : au plus bas degré, c'est une capacité à identifier sans délai l'impression sensible ; un peu plus haut, elle devient capacité d'appréciation intellectuelle instantanée, localisation rapide dans le temps et dans l'espace ; plus haut encore, rapidité créatrice, acuité intellectuelle (qui, bien développée, peut suppléer l'acuité sensorielle), rapidité de l'idéation, aptitude aux synthèses instantanées, disposées et parcourues en un éclair de temps, aptitude à l'enjambement allusif, etc... Ces qualités sont souvent liées, mais non nécessairement, au niveau de l'intelligence générale. Elles semblent constituer une puissance particulière de l'esprit [1]. Il n'y a pas de lien constant entre vitesse d'appréhension et rétentivité, parfois elles s'accompagnent, parfois elles divergent.

La raideur intellectuelle se ramène généralement au spasme d'une intelligence pauvre ou provisoirement appauvrie. Tout affaiblement psychique l'entraîne : l'asthénique réagit en excès à la moquerie, passe difficilement d'un sujet à un autre, d'un plan de pensée à un autre ; il prend toutes choses à cœur avec un sérieux parfois exagéré, ce qui le rend inapte et même irritable à la pensée de jeu ou au simple jeu de mots. L'appauvrissement porte chez lui sur la puissance de rétention et de propulsion, et non pas sur le contenu de pensée, qui peut être riche. Beaucoup d'esprits dogmatiques par contre sont de pauvres esprits. La première idée venue, pour peu qu'elle soit impérieusement introduite, devient souveraine et intraitable faute d'être équilibrée par des pouvoirs voisins : ainsi se constitue l'esprit primaire, au sens courant du mot. Une raideur analogue dans l'aptitude à changer d'idée se rencontre chez des esprits qui ne sont pas des inférieurs intellectuels, mais dont l'idéation est rare et clair-semée au lieu d'être comme chez d'autres foisonnante. Leur pensée gagne parfois en profondeur ce qu'elle perd en variété, mais, sans donner des conduites aussi butées que celles des

1. Rossolimo les détermine par plusieurs tests : identifier par appréhension immédiate une figure parmi d'autres ; formuler une appréciation pendant le processus même de l'appréhension sur un nombre, un emplacement, une grandeur, etc...

esprits les plus infortunés elle manque de souplesse par suite de la pauvreté de sa gamme. De tels esprits savent changer de de point de vue. Mais il faut qu'ils y soient sollicités vivement par des appels ou par des événements extérieurs, ils le font rarement de leur propre élan. Une fois le tournant pris sous l'influence d'une rencontre, d'un bouleversement public, on les voit heureux, comme délivrés par cette transformation dont il y a beaucoup à parier qu'ils n'auraient jamais eu l'initiative. Ils peuvent même à partir de ce moment y prendre une part intelligente et active. Enfin quelque raideur accompagnera toujours une culture desservie dans son premier apprentissage, qui s'avoue mal ses lacunes, et en se les dissimulant, les renforce.

A la pauvreté interne s'ajoute parfois pour raidir la démarche intellectuelle une sorte de tension propulsive dont l'attitude de pensée de l'épileptoïde est l'exemple le plus typique. Dominé par l'adaptation idéo-motrice du moment, il subit une fascination de sa propre activité. Il est, comme le dit Wallon, « esclave du film », réalisant une à une dans leur ordre immuable chacune des images de son action, incapable de la saisir d'ensemble, d'omettre les intermédiaires, de penser le virtuel, ou de maintenir autour de l'impression actuelle le milieu enrichissant de la mémoire et de la réflexion. Le moindre geste de pensée le bute au barrage de sa propre tension. Il pense comme une brute. Certains esprits, comme lui, foncent droit devant eux dès qu'ils se meuvent, ils donnent l'impression d'asséner les idées au lieu de les cueillir. Rencontrent-ils un obstacle, au lieu de le tourner ils se conduisent comme ces brochets qui se heurtent cent fois à la glace que l'on interpose devant un poisson désirable, et qui, la glace enlevée, continuent à buter contre la trace de leur obstination. Ont-ils embrassé une fois une direction de pensée, ils la suivent, comme poussés par une inertie brutale, jusqu'au bout de sa portée, jusqu'à l'absurde[1]. Or l'intelligence est un œil qui ne voit qu'en s'arrêtant et en se retournant. C'est en quoi elle diffère de la réponse biologique élémentaire. Quand le réflexe est stimulé, il apparaît ou il n'apparaît pas, il est entier ou il n'est pas. L'instinct, sans être aussi inamovible qu'on a pu le croire, ne tolère entre le raté et la perfection qu'une légère marge d'adaptation. Le « tout ou rien » est la loi des phénomènes inférieurs. Avec la liberté, l'homme apporte le pouvoir de se tourner en tous sens et de disposer entre les extrêmes de multiples intermédiaires. Les fanatiques et les sectaires croient, en réhabilitant le « tout ou rien », satisfaire aux exigences d'une fidélité de pensée plus rigoureuse, alors qu'ils compriment au contraire l'inépuisable

1. Rapprocher de certaines attitudes morbides. Par exemple cet obsédé qui déclare : « J'aimerais mieux ne pas uriner que de ne pas uriner à la perfection » (JANET : *Obsession et psychasténie*, I, 136).

réalité aux cadres étroits de leur schématisme géométrique, ou qu'ils le lancent à l'absurdité des positions limites. Ils empruntent à ce simplisme régressif une sorte de violence. Mais elle fait illusion. Le dogmatisme buté est toujours la couverture compensatrice d'une faiblesse, inquiétude tenace, ou souvenir inquiétant d'une inquiétude. C'est ainsi qu'il se rencontre dans quelques groupes typiques. Quelle que soit leur foi, on y trouve ces fidèles dont la volonté de croire est plus forte que les moyens de croire ; leur bonne volonté ou simplement peut-être un besoin de certitude, voire de conformité sociale, ne trouve pas à se soutenir sur un instrument intellectuel ou sur une énergie spirituelle assez sûrs ; d'autres dont la foi se sent intérieurement menacée par des difficultés mal avouées ou par un appauvrissement d'accoutumance, se crispent sur une croyance fuyante ; certains convertis sont sourdement obsédés par l'angoisse de retomber dans le doute dont ils sont enfin sortis sans s'être dépouillés de leur humeur inquiète, et cette angoisse inavouée les incite à construire leur nouvelle croyance en style fortifié avec autour d'elles de dédaigneuses murailles. Nous avons vu que la disposition paranoïaque est greffée sur une angoisse : bon nombre d' « esprits faux » et péremptoires sont des paranoïaques en herbe dont le jugement glisse toujours hors des voies du réel [1].

Sur un fond d'instabilité, la raideur se traduit en saccade. L'instable hypertonique bute sur ses propres efforts, se bloque s'il ne comprend pas instantanément, puis se décourage d'un coup, impuissant à moduler la pensée. Il ne sait ni confronter, ni abstraire. Il étincelle en facéties, en jeux de mots. Cette raideur éblouissante n'en est pas moins une raideur.

La raideur intellectuelle provient souvent des premières informations de l'enfance, des crampes que laisse aux entournures de l'esprit une éducation formelle et autoritaire. Le dogmatisme naturel à l'adolescence y conduit également si de fortes influences s'emparent alors sans contrepoids de l'affectivité. Plus tard elle se cristallise dans les maturités qui renoncent à vivre et à penser.

La fonction propre de la pensée dans l'ensemble du comportement est précisément de briser l'entièreté stupide de l'instinct et la stéréotypie du réflexe par des conduites de plus en plus articulées. La pensée exercée est un instrument en même temps qu'un modèle de souplesse. Sa disponibilité radiante l'approprie à percevoir immédiatement les rapports multiples qui naissent d'une impression actuelle, sur chaque mot elle rebondit en fusée par cet « éclatement en étoile de l'aperception qui est faite de la

1. Il n'y a pas seulement des esprits faux par raideur. Il y en a par verbalisme, automatisme intellectuel, débordement de l'affectivité ou de l'imagination.

multiplicité des symboles accumulés en chaque point du champ intellectuel, de la vivacité de leurs feux, de la rapidité de leurs échanges » (Wallon) [1]. Elle raccourcit les étapes, omet les intermédiaires, lance autour d'elle la danse des symboles et le concert invisible des virtualités. Elle assure les réponses à toutes les excitations extérieures ou intérieures, d'un mouvement ajusté et harmonieux. La disponibilité réflexive accoutume au retour sur soi. Nous y reviendrons plus loin : c'est avec raison que Janet fait de la perception de l'aller-retour une des conduites élémentaires de l'intelligence [2]. Cette curieuse malade qui va toujours où elle veut, mais toujours avec le sentiment qu'elle se dirige dans le sens inverse, a proprement perdu le sens, et perdre le sens, c'est perdre l'esprit. Une pensée raide ne confond pas ainsi les deux directions de l'espace-temps, mais elle peut se définir comme une pensée dénuée du sens du retour. Or le sens du retour est peut-être pour la pensée le sens primordial : Burnett remarque, à propos des penseurs présocratiques, qu'une vérité est rarement affirmée avant d'avoir été niée. L'homme qui sait se retourner peut être, comme Orphée, contraint à des renoncements cruels, mais il y sauve l'art de l'homme, qui est de renverser constamment l'interrogation sur l'affirmation, l'ironie sur l'assurance primaire, afin d'entretenir l'élasticité de l'esprit. Avec la capacité de rayonnement et de retour, l'intelligence souple s'affirme par une dernière aptitude : le détour. C'est la première ruse de l'intelligence devant l'obstacle, c'est aussi le secret de ses plus fines démarches.

Le maximum de souplesse intellectuelle se trouve chez les cycloïdes, dont l'idéation rapide et multiforme, généralement peu profonde, se prête à toutes les directions. Leur pensée s'écoule avec aisance, avec une tendance même à la fuite des idées. Chez les plus rapides d'entre eux, cette plasticité glisse à l'incohérence, par suite de l'empire éphémère de l'impression naïve et momentanée. Chez les lents, le défaut est moins visible, mais subsiste dans un certain manque de logique et de portée.

Si elles ne coïncident pas en toute rigueur, l'émotivité et la primarité d'une part, l'inémotivité et la secondarité de leur côté s'additionnent pratiquement dans leurs effets sur le fonctionnement de l'intelligence. Nous relèverons au passage les divergences.

L'intelligence n'est pas atteinte au cœur par l'émotivité :

1. *Stades et troubles*, 245, 291.
2. *Les débuts de l'intelligence*, Flammarion, 1935.

les débiles intellectuels sont très rarement des hyperémotifs. Mais elle est touchée indirectement par les modalités de l'émotion répétée. Dans toute la mesure où la pensée exige maîtrise de soi, objectivité, ampleur du regard, les chocs affectifs et les rétrécissements de la conscience lui sont défavorables. Là où elle impose son autorité, elle contribue en retour à résorber par l'analyse les excès de l'émotivité et de la sentimentalité. Nul souvent n'a plus besoin d'explications, de justifications, de compréhension que l'émotif, car la pensée apaise et détend.

L'effet le plus brutal du choc émotif sur la pensée est un effet de stupeur, avec arrêt subit de toutes les facultés intellectuelles, comme en connaissent certains candidats au cours de leurs examens. La multiplicité des chocs émotifs peut développer par inhibition systématique une hébétude chronique.

Le principal handicap de l'émotif est la difficulté avec laquelle il se plie à l'effort de synthèse. En décrivant la pensée féminine, nous avons vu combien l'émotivité encourage la subjectivité. C'est partiellement à leur exaltation affective qu'il faut attribuer l'abaissement intellectuel des foules. W. Stern, dans ses recherches sur le témoignage, a défini un type d'intelligence subjective caractérisé par « la tendance, dans ses descriptions, de se mettre en avant par-dessus tout, d'exprimer ses relations personnelles aux choses, ses réactions de tempérament, de volonté ou d'imagination à leurs égards ». L'intelligence subjective est prompte à anticiper selon ses désirs, plus pressée de se manifester que de subir l'expérience. Les émotifs sont les derniers des observateurs (et parmi eux les nerveux, EnAP), sauf toutefois pour ce qui excite leur intérêt affectif. La fidélité à l'objet n'éveille pas chez eux cette passion fervente et rigoureuse dont certains se font une raison de vivre. Ils répugnent à la méthode, à l'attente, au détour, à l'effort de rassemblement. Ils ne trouvent d'ardeur qu'au service du sentiment, leur intelligence formelle n'est pas prospective, mais justificatrice et apologétique. « Mes passions se confondaient avec mes idées, écrit Proudhon à Louis Blanc ; la lumière qui éclaire les autres hommes me brûle ». A ce feu la pensée gagne souvent en chaleur et en force offensive, mais sauf en des esprits dont la puissance est supérieure à la moyenne, elle perd en ouverture et en pénétration. Son objet lui parvient toujours, au surplus, défiguré par quelque réfraction. Il arrive que Dieu soit sensible au cœur, mais qui veut l'y contraindre à temps et à contre-temps ne retient souvent de son enquête que les palpitations d'un cœur solitaire. Ce type d'intelligence passionnelle, qui n'est pas le seul type d'intelligence passionnée, ne donne pas en général des tempéraments de découvreurs, mais d'apologistes ou de propagandistes ; il leur faut un grand sentiment ou une grande partialité pour entraîner leur esprit.

Leur affectivité peut commander chez eux jusqu'aux aptitudes les plus spéciales. Dès l'enfance, leurs succès et leurs échecs scolaires sont étroitement dépendants du rapport affectif qui les lie à leurs différents maîtres.

Par la mobilité générale qu'elle imprime au psychisme, l'émotivité favorise l'instabilité et l'anarchie intellectuelle. Elle produit les esprits fantasques, toujours dominés par leur dernière impression, par leur dernière rencontre ou par leur dernière découverte ; épris de nouveau par incapacité de soutenir longtemps une conviction, et par un besoin d'excitations perpétuellement renouvelées. Ce sont souvent des animateurs précieux, car ils bousculent sans cesse les idées sommeillantes ou routinières. Mais pour que le tour volage de leur esprit ne déchaîne pas le désordre autour d'eux, il faut même alors qu'ils soient fortement encadrés et contenus. Ils ont un autre avantage, qui est, par leur cloisonnement affectif, de pouvoir mener de front plusieurs pensées, plusieurs politiques indépendantes, et de jouer ainsi sans duplicité véritable plusieurs jeux sur l'échiquier de l'action. On chercherait en vain à leurs diverses conduites une explication unique, et il n'est pas tout à fait juste de les accuser de calcul. Que l'on pense à Danton. Ils sont chaque fois entièrement sincères et entièrement oublieux. Ce sont des politiques-nés. Moins riches ils ne donnent que des esprits légers, dont le type est l'émotif-primaire, chez qui la versatilité et le rétrécissement de conscience venus de E et de P s'additionnent (surtout EAP). La même discordance interne qui les livre sans perspectives à la pensée du moment les frappe d'une improbité intellectuelle non essentielle mais marquante quand leurs besoins affectifs sont forts.

L'impulsivité avoisine l'instabilité. Ce n'est plus l'attrait du changement, mais le simple ressort d'un psychisme irritable qui fait ici surgir l'idée incontrôlée, le mot qui part en flèche, l'hypothèse imprudente, la conclusion prématurée, le jugement téméraire. Il arrive que l'impulsif, ce bond une fois fait, se reprenne et reconnaisse sa propre faiblesse : nous n'avons alors que ces esprits emballés qui, après avoir lâché leurs chevaux, reviennent volontiers sur leurs pas. Les esprits échauffés offrent au contraire une surexcitation quasi permanente ; elle n'aboutit jamais à de graves écarts, mais comme une sorte de fièvre vagabonde elle empêche toute fixation et toute maturation de l'esprit. Chez l'esprit brouillon, les excitations successives sont si fréquentes et si désordonnées qu'elles chevauchent, basculent les unes sur les autres, et ajoutent ainsi la confusion à l'agitation.

L'émotif est un suggestible. L'émotivité favorise cette faiblesse en rétrécissant le champ de conscience et par suite le contrôle, et en affaiblissant le tonus de l'esprit par ses secousses

continuelles. L'émotif est ainsi la proie désignée de l'affirmation forte, de la rumeur publique, des premières apparences, la moins critique des intelligences.

L'inhibition émotive le conduit parfois à la raideur, voire à un dogmatisme tendu et nerveux sur lequel se serre le double rétrécissement de E et de P ; il s'affirme par des crispations convulsives plus que par des attitudes durables : qu'on laisse à ce moment la détente se faire au lieu de le heurter, la compréhension reviendra vite à l'émotif, car elle lui est naturelle.

Souvent chez les secondaires, notamment chez le sentimental (EnAS), l'inquiétude indéfiniment repliée sur elle-même, enrichie par l'émotivité et par les perspectives intérieures dues à la secondarité, mais bloquée par l'inactivité, mène à la rumination, au doute, à l'hyperanalyse, à l'angoisse métaphysique. Pour se justifier de ne pouvoir atteindre la sérénité et dominer les mouvements de son humeur, il systématise parfois son infortune en philosophie de l'esprit : ainsi naissent les poussées antiintellectualistes dans les cœurs inquiets ou dans les périodes de décomposition intellectuelle. Réaction de ressentiment contre une défiguration de l'intelligence, comme un certain hyperintellectualisme est une réaction de ressentiment contre une enflure de l'affectivité ; l'antiintellectualisme est à l'ordinaire aussi rigidement systématique que l'intellectualisme qu'il combat au nom du libre sentiment. Ce n'est pas le seul cas où la secondarité neutralise la mobilité de l'émotivité chez les ES. Ils présentent le maximum d'entêtement intellectuel, un dogmatisme très différent d'allure de celui des EP, arrêté et durable. Il varie du dogmatisme des EAS, puissant, affirmatif, violent, mais plein et parfois génial (Kant, John Mill) au dogmatisme tenace et posé des EnAS, attaché au passé, résistant au changement et aux idées nouvelles, dont les thèmes sont peu nombreux, fortement résonnants et opiniâtres.

L'émotif et le primaire prennent leur revanche sur leurs défauts dans les qualités de l'intelligence concrète. Encore faut-il distinguer ici deux sortes d'intuitivité. L'une est compréhension large et unifiante : elle est défavorisée par l'émotivité, favorisée par la secondarité. L'autre est impressivité fine et pénétrante parfois, mais toujours limitée. C'est elle que nous évoquons ici. Le sens chatoyant du monde, la vivacité de la sensation, la finesse de la nuance, la perception aiguë de l'accident, du pittoresque, de la saillie se groupent autour d'elle, avec parfois un coup d'œil en flèche jusqu'à l'infini. Elle suit l'« ordre du cœur » et ses digressions qui ramènent à la fin bien qu'elles en détournent toujours, au détriment de l'ordre logique et systématique. Ce n'est pas un hasard si le baroque est né de la convergence entre ce peuple passionné, l'Espagnol, et

l'inquiète psyché germanique. L'esprit, l'humour sont favorisés par cet éréthisme à fleur de sens qui pétille d'étincelles de surface, si toutefois la secondarité ne vient pas éteindre ces feux par son humeur morose [1]. Le conteur-né appartient à cette famille. La sensibilité à la saveur affective des mots y développe souvent le goût des langues. Chez le penseur, l'émotivité donne à l'expression un tour personnel, primesautier, une manière de mêler à la dialectique un tourbillon d'ironie, d'apostrophes, d'émotion, de drame, qui désarçonne et irrite le penseur objectif. Les concepts sont vécus dans leur intensité singulière, et coupés de leurs attaches : aussi les émotifs pensent-ils en tension, oppositions, drame dialectique (Kierkegaard, Proudhon, Hugo). Mais il arrive aussi que la primarité développe, quand l'émotivité est faible, l'exigence de l'esprit, ce goût parfois étroit de rigueur dans le détail, d'accent dans le relief, que ne possèdent pas toujours les secondaires puissamment synthétiques.

C'est l'intelligence artistique qui est ici la reine chez les plus émotifs, dans la mesure où elle n'exige pas trop d'ampleur et de mise en œuvre. L'art le plus frémissant veut en effet des sons purs et intenses que ne gênent pas les persistances et les comparaisons, il demande à la sensibilité une grande capacité de jeu et de déplacement, à l'inspiration un rebondissement et une fraîcheur constants. Dans l'enquête d'Heymans, le don artistique est constamment proportionnel à l'émotivité : elle favorise la percussion et la résonance affective, la force du désir, l'ensorcellement par l'image présente, et le conflit tragique. Ses diverses combinaisons diversifient le don artistique : le groupe EP lui est plus immédiatement favorable que le groupe ES. En bloquant à l'émotivité les voies de liquidation, l'inactivité donne l'art le plus subjectif et le plus frémissant : c'est pourquoi le plus grand nombre de poètes se rencontre chez les nerveux (EnAP) : Byron, Musset, La Fontaine, Baudelaire, Verlaine, Laforgue, Poe. Les EAP sont plus portés à incarner leur ferveur émotive dans un monde solide : romans, arts plastiques. Les ES vont à un art plus apaisé ou plus organisé. Les EAS donnent des écrivains d'action (Dickens, W. Scott, Hugo, G. Sand) et y apportent le gros labeur des EA (Flaubert, Zola).

Le niveau de l'intelligence générale imprime un cachet très variable à ces divers effets. Sur le même fond d'émotivité, elle donne un paranoïaque ou un Byron, un brouillon médiocre ou un Proudhon, un obsédé ou un Maine de Biran.

1. Ainsi les émotifs trop sensibles du type EnAS (les femmes notamment) sont-ils rebelles au mot d'esprit et à l'ironie. Nous ne parlons pas des nEnA qui y sont fermés par obtusion.

On représente souvent l'intellectuel « pur » comme un inémotif. C'est restreindre arbitrairement la diversité de l'intelligence. Il n'en est pas moins vrai que les nE (flegm. et sang.) sont « réfléchis » au maximum et que, lorsqu'elle s'emploie à la découverte d'un monde objectif, l'intelligence exige corrélativement une certaine maîtrise de l'émotivité. Elle requiert aussi une secondarité suffisante. La secondarité favorise l'expectative et le recul nécessaires à la réflexion, la mise en perspective des problèmes, l'ampleur de vues, le sérieux intellectuel. La vision d'Anaximandre, qui lit partout dans l'univers l'unité et le rythme, est une vision de secondaire, celle d'Héraclite, une vision de primaire, qui, de son aveu, « ne descend jamais deux fois dans le même fleuve ». Mais la secondarité a aussi son revers, même pour l'intelligence constructive. Elle accumule parfois trop d'idées sur le même plan et donne à l'esprit un tour hésitant : le doute calme de l'nES est moins torturant que le doute tourmenté de l'EnAP et moins folâtre que le doute léger des AP, il n'en est pas moins paralysant. D'autres fois la secondarité bloque la recherche dans le goût des convictions fortes et des systèmes. Elle donne alors ces esprits dont Nietzsche disait qu'ils sont toujours occupés à trouver une rime à des pensées antérieures. Ils s'emploient non pas à avancer dans le vrai, mais à justifier leurs opinions acquises et leur cohérence : les secondaires peuvent ainsi atteindre au maximum de sincérité par la liaison organique de leurs pensées, de leurs paroles et de leurs conduites ; ils peuvent aussi par le mur de leurs justifications, élever entre eux et la véracité, au lieu de l'insincérité multiple des primaires, une insincérité systématique et massive, quoique non moins inconsciente.

On fait toutefois erreur quand on se représente le syndrome nES comme exclusivement favorable à l'intelligence abstraite. Il est également au centre de la compréhension intuitive, entendue comme une qualité de pénétration et de globalisation conjointes du réel. L'action en renforce l'effet, car l'action ne dissèque pas, elle englobe, enjambe, emporte. Aussi la compréhension intuitive est-elle maxima chez les flegmatiques (nEAS). Ils constituent le centre de diffusion de l'aptitude à toutes les formes de pensées, des plus intuitives aux plus abstraites. Dans les intelligences intuitives le temps fort est sur AS. La psychologie confirme ici la théorie de la connaissance : l'intuition intellectuelle synthétique est une forme d'intelligence, une des plus hautes, au bout de l'effort intellectuel, elle ne se confond ni avec l'effusion du sentiment ni avec le papillonnement de l'esprit. Nous parlons bien de l'intelligence intuitive, qui pénètre au cœur du réel, disloque les fausses abstractions, recompose les rapports dans leur réalité, et non pas de cette chaleur d'environ-

nement que la sensibilité apporte parfois à la vie de l'esprit en la réconciliant avec la vie tout court. Toute autre activité intellectuelle est de cheminement. La sienne est de ramassement. Elle voit *tota simul* [1]. Trente-sept signes peuvent connoter la colibacillose ; chacun peut appartenir à une affection différente : le médecin a pour tâche de les recouper rapidement entre eux. Il y a dans cette globalisation intellectuelle un geste décisif de l'intelligence, un acte synthétique semblable à la prise de conscience, prise de possession intuitive d'un champ articulé de réalité. Il manifeste une force souveraine de la pensée ; il rassemble le multiple en un, comme la perception de milliers de vibrations s'affirment en une seule couleur ; il dégage des formes directrices dans la confusion de l'expérience : il s'élance au virtuel par-dessus les chaînons de l'actuel. Tout l'homme participe à cette démarche souveraine : son geste découpe l'empire de l'esprit dans l'espace des choses.

Cette intelligence concrète, qui perçoit les ensembles et les synthèses, doit être développée parallèlement à l'intelligence abstraite, qui analyse les éléments et les rapports. Ce sont deux structures complémentaires de la pensée qui ne sauraient se passer l'un de l'autre sans produire un être tronqué : ou bien un mécanicien de la pensée, coupé de la vie et de l'action, ou bien un pur pragmatique, incapable de discerner et de juger, comme souvent le cycloïde, prompt à saisir un ensemble, mais papillonnant. Les méthodes froebeliennes, dès le jardin d'enfant puis à l'école primaire, habituent l'esprit à embrasser ce que par ailleurs il décompose : des gestes complexes, des constructions, des significations globales ; correctif d'une éducation jusqu'à ce jour restée trop exclusivement analytique.

Le groupe nES est aussi le groupe de l'aptitude à la pensée abstraite. Il la favorise surtout quand l'inémotivité très forte laisse le pas à l'observation froide, aux puissances logiques et aux arrangements objectifs, abstraction faite des passions subjectives et des considérations de personnes. Les esprits de cette famille dans un récit ou dans une description, ne donnent que la nudité du détail observé (W. Stern). On y trouve ces esprits géométriques chez qui le goût de l'ordonnance l'emporte sur le goût du réel, le goût de la cohérence sur le goût de la compré-

1. Voici, par exemple, un problème évoqué par Duncker : Comment détruire par les rayons X une tumeur cancéreuse inopérable sans détruire les tissus sains qui l'entourent de tous côtés. La pensée chemine vers plusieurs impasses : diminuer l'intensité, par exemple, — mais les rayons n'auront plus d'action sur la tumeur ; protéger les tissus sains — mais la réalisation est difficile ; déplacer la source des rayons pendant l'opération, etc... Une intelligence synthétique voit d'emblée la solution : faire converger sur la tumeur plusieurs sources de faible intensité, dont l'effet s'additionne sur elle sans léser les tissus traversés.

hension, l'esprit de système sur l'esprit de vérité. Les meilleurs développent une pensée puissamment synthétique ou irénique (Spinoza, Leibniz). Les plus médiocres accusent une impuissance spirituelle dont leur prétendue « objectivité » n'est que le masque terne. L'impersonnel couvre la crainte. La peur de la philosophie conduit à l'histoire de la philosophie. On expliquerait mal les accès d'humeur de l'esprit positif, qui devrait être la sérénité même, s'il ne découvrait parfois plus encore qu'une position de refuge, la poursuite d'un ressentiment : « Qu'est-ce que l'esprit scientifique ?... Chez quelques-uns, c'est peut-être une *revanche* du fait qu'ils n'ont pas d'idéal ; ils *détruisent* alors celui d'autrui »[1]. Les nES cependant trouvent leur emploi dans tout un secteur de l'activité, le secteur abstrait des techniques. Il arrive que la spécialisation ou la puissance logique inhibe si bien l'extériorisation de leurs sentiments qu'ils en sont comme dépersonnalisés et presque coupés de tout rapport vital avec leur propre personnage : tels apparaissent ces hommes absorbés par leurs affaires, ces bureaucrates minutieux et automatiques, ces savants aussi naïfs que des enfants dans les problèmes du cœur et de l'action ou même dans les problèmes de l'esprit qui ne touchent pas à leur spécialité. Aussi est-il bien illusoire d'invoquer pour ou contre des options philosophiques ou religieuses qui engagent l'homme complet, l'autorité de spécialistes même géniaux, si l'on n'a pas d'abord établi pour chacun d'eux la puissance de son intelligence générale et la force de son caractère).

L'abstraction n'a pas toujours cette allure usée et mécanique. Elle prend chez certains les traits de la passion. « On peut dire avec quelque raison, écrit Mme de Staël, que l'enthousiasme porte à l'esprit de système ; quand on tient beaucoup à ses idées, on voudrait y tout rattacher »[2]. Chez Kant, ce schizoïde puissant qui a communiqué sa schizoïdie à l'univers, l'inémotivité de surface ordonne le dogmatisme de la raison pure, la ferveur morale et piétiste anime le dogmatisme de la raison pratique. En dehors de cet effet direct de la passion, les formes ardentes de l'abstraction résultent souvent d'une réaction de surcompensation. Boven prétend non sans vraisemblance avoir vu la manie du doute engendrer la passion de l'algèbre, et la passion des mathématiques naître d'une répulsion pour les choses matérielles. Une préférence marquée pour l'abstrait est souvent le signe d'un recul devant le réel : Elle est fréquente chez les psychasthéniques, tel ce scrupuleux qui, enfant, quand il feuilletait des illustrés, se jetait sur le texte sans regarder les images. L'abstrait ne suscite alors la passion que dans la mesure où il est un refuge

1. *Volonté de puissance*, édit. Gallimard, L. III, aph. 158.
2. *De l'Allemagne*, II, 341.

âprement défendu contre les sollicitations du dehors : nous avons vu que l'artificialisme est une étape fréquente de la pensée déréistique, et il est significatif que devant les situations historiques compliquées, la première réaction des esprits frustres est de croire que tout est arrangé à l'avance entre les parties. Les doctrinaires sont généralement des inquiets à sensibilité refoulée, et tel se précipite sur les certitudes les plus formelles qui sans le secours de leur cadre verrait sa foi, à laquelle il tient par le fond de lui-même, s'éparpiller dans une émotivité diffuse ou dans une intelligence naturellement faible. L'angoisse de l'ignorance est à l'origine de l'effort pour connaître comme l'angoisse d'être à l'origine de l'action. A mesure que se multiplient les actes de connaissance, elle se modère généralement, mais sans disparaître, sinon la connaissance cesse d'être un drame et une vie. Elle peut garder chez certains émotifs, si haut que s'élève leur esprit (voir un Pascal, un Biran, un Lachelier) une intensité presque intolérable. Ceux qui n'ont pas le courage de porter cette angoisse créatrice se font de la connaissance, au lieu d'une démarche de conquête, un système protecteur, d'autant plus formel et rigide que l'angoisse aura été plus aiguë. C'est ainsi que naît, chez les plus secondaires d'entre eux, ce curieux formalisme des émotifs, qui semble jurer si fort avec la note de leur nature : il n'est parfois pas de logiciens plus âpres, de fanatiques plus intolérants, de dogmatiques plus acharnés, leur dogmatisme fût-il un dogmatisme du doute et de l'agnosticisme. C'est à ce caractère tendu de leur abstraction qu'on en reconnaît l'origine.

L'abstraction des nES les détourne de l'observation : ils sont distraits, désadaptés, raides. Les flegmatiques (nEAS) excellent dans les sciences mathématiques et les problèmes de principe.

L'abstraction des NEA, surtout quand A est puissant, les tourne plutôt vers les formes techniques et matérialisées d'objectivité, telles que l'organisation fonctionnelle d'une industrie ou d'une administration. Il s'agit toujours d'une abstraction directement branchée sur des objets sensibles ou sur des activités pratiques. Les sanguins, peu aptes à l'abstraction formelle, quand ils sont plus intellectualisés, restent fermes à la métaphysique (Sainte-Beuve). Ils priment par le sens pratique, le facteur P ramenant chez eux l'abstraction au service de l'action utilitaire. La primarité en effet diminue l'abstraction, augmente le goût de l'action au jour le jour, du problème résolu sur-le-champ et sitôt remplacé par un autre. Les flegmatiques (nEAS) sont en tête pour les qualités d'observation et l'intérêt porté aux choses (Leibniz, Hume, Thomas Moore, Buffon, Darwin, Franklin). Puis les sanguins (EnAP) : on en rapprochera les cycloïdes de Kretschmer, dont

l'intelligence se distingue par une aversion pour les systèmes et les métaphysiques, par l'amour du détail des choses, où elle apporte fraîcheur, coloration, chaleur, bonhomie, l'esprit concret et descriptif dans les sciences. De cette famille furent un Bacon, apôtre de la sagesse expérimentale aux semelles de plomb, un Montesquieu, empiriste du droit, un Talleyrand, toujours et immédiatement adapté au dernier pouvoir établi. Ils font les uns et les autres transition entre l'intelligence abstraite et l'intelligence artiste. Ils ne se meuvent à l'aise que parmi des choses et des présences. Mais ces choses tendent à être pour eux des objets manipulables, ces présences, des présences utilisables. Il y a moins d'amour désintéressé et de communion fervente dans leur empirisme organisateur que dans l'expérience unifiante de l'artiste.

Le groupe nEP, combinant la faculté d'objectivation multiple de l'inémotif avec la puissance de renouvellement des primaires, prédispose à l'expression morcelée, non systématique, et à l'esprit critique. Les écrivains sanguins (nEAP : Voltaire, Anatole France) excellent dans l'esprit et dans la polémique plus que dans les compositions d'envergure. Pour la même raison, nEP porte à la vocation théâtrale. Celle-ci comme telle n'exige pas une intelligence générale développée : les nEnAP, dans l'enquête d'Heymans, tiennent le premier rang pour l'aptitude au théâtre. C'est un groupe où l'on est bête et gourmand. Un nombre notable de comédiens de bonne étoffe le sont en effet : ce qui n'empêche que l'intelligence, chez les autres, ne relève considérablement leur art.

Lorsque l'inventivité des nES est faible, l'intelligence systématique prend le tour didactique, et s'applique à mettre en ordres assimilables ou ingénieux les produits de la pensée.

Il est une forme d'intelligence que l'on met rarement en évidence, et qui tient à la fois de l'intelligence abstraite et de l'intelligence intuitive : c'est l'intelligence que l'on pourrait appeler combinatoire, celle qui s'exerce aux échecs ou dans l'intrigue. D'une part, elle manipule des symboles abstraits, ou, ce qui revient au même, traite des êtres concrets comme les pièces d'un échiquier, ce que n'acceptera jamais de faire une intelligence intuitive. Mais en même temps, elle demande un coup d'œil d'ensemble, une présence globale à un schématisme articulé et changeant, une capacité de synthèse à partir d'une série longue, dont n'est pas doué un esprit exclusivement analytique. C'est pourquoi on voit des gens fort intelligents qui sont de très piètres joueurs. Ce tour d'esprit se révèle par l'aptitude aux jeux, la débrouillardise, aptitude à se tirer de difficultés complexes ou à tirer parti de moyens de fortune, l'aptitude à établir des

plans, parfois le goût de fabriquer, de réaménager, le goût du bricolage. Une bonne adaptation sensori-motrice de base est indispensable à ce génie, mais les qualités supérieures de l'intelligence verbale et spéculative peuvent faire défaut. Binet discernait dès l'enfance un type « sensori-actoriel », dont l'intelligence est dirigée vers l'agencement et la combinaison, et un type linguispéculatif où dominent les facteurs spécifiquement humains de l'intelligence.

Ce sont encore des intelligences de « secondaires » que les intelligences conservatrices, sensibles à la permanence et au poids des idées plus qu'à leur pointe et à leur étincelle ; les intelligences sérieuses, un peu solennelles, un peu appuyées parfois, par une sorte de sentiment maladroit de l'énorme poids dont elles sont chargées [1] ; les intelligences repliées et moroses, toujours à la recherche de leurs propres pas et perdues dans leur propre aventure ; enfin ces intelligences solides à l'inverse, qui font une sorte de réseau sans fissure ni surprise.

La secondarité est corrélative de l'ouverture du champ de conscience. Il est commun de lier esprit large et esprit faux, intelligence nombreuse et intelligence superficielle, comme si le champ de l'appréhension, ne pouvait s'élargir qu'au détriment de sa profondeur. Ce fait est vrai des intelligences brillantes, touche-à-tout, dont la mobilité déconcertante est la force fragile : la rapidité hyperthyroïdienne et sa vitesse de déplacement dans le champ fait illusion souvent sur son ampleur. Il est encore vrai de ces esprits « curieux », au vieux sens du latin *curiosus* [2], qui sont avides de connaissances menues et insignifiantes plus que de culture. L'ouverture au réel, par contre, est très différente de cette irritabilité de grande surface. Elle n'implique pas seulement une réceptivité plus étendue, mais une compréhension plus ample et une globalisation plus complète [3]. Même à ce niveau, elle peut cependant garder aussi une certaine impuissance à fixer, à construire, comme on voit chez Montaigne. L'esprit unilatéral

1. A côté de ces esprits « sérieux » du type ES, Le Senne remarque qu'il est un sérieux différent, fait d'objectivité administrative, chez les nEA, et un sérieux superficiel et obtus des nEnA.

2. Que l'on retrouve dans le titre du vieil « Intermédiaire des chercheurs et des curieux ».

3. Tel l'« étonnement » platonicien : il ne mène pas l'esprit à sautiller d'objet en objet, mais à la découverte émerveillée de l'être ; aussi bien peut-il se satisfaire d'un petit nombre d'objets lui livrant une richesse de plus en plus étendue.

a des visières et ne voit qu'une mince bande de réalité, celle qui se présente à lui dans l'expérience immédiate, qui encadre sa spécialisation. (Le Dantec) ou qui répond à son préjugé (Maurras). Comme il garde l'instinct de globaliser sans la puissance de le faire, il conclut toujours faussement du particulier au général. L'esprit étroit, on le voit, n'est pas plus nécessairement pénétrant que l'esprit ample n'est nécessairement superficiel. Largeur et étroitesse du champ ne sont que des conditions faites à la force intuitive profonde. Si celle-ci est faible, la largeur s'allie à la dispersion et à l'inconsistance, l'étroitesse à la minutie stérile des esprits vétilleux qui se perdent dans le détail, à l'obstination étroite des esprits raides, ou à l'obtusion des esprits faux [1]. Parfois, étroitesse et superficialité s'additionnent, comme chez ces psychasthéniques qui ont horreur de résoudre le plus petit problème, que ce soit une question abstraite de mathématique ou la coordination d'une composition concrète dans un sujet figuré. Si la force intuitive est puissante, il faut désigner la même ouverture de champ dans un langage qui ajoute une troisième dimension à la simple indication de l'angle de vue. Nous parlerons d'*ampleur de l'intelligence*, d'*ouverture au réel*. Il est bon de l'éduquer dès la petite enfance en poussant la jeune intelligence à une assez grande diversité d'expérience. Les esprits d'ordonnance un peu rigide tendent trop vite à décourager la profusion désordonnée de la curiosité enfantine. L'ouverture au réel est un excellent antagoniste de l'introversion et de toutes les crispations de pensée. On peut l'appeler curiosité mais à condition de préciser.

Il y a une curiosité faite d'émotivité qui est moins la recherche d'une extension de la connaissance, que la quête, par un esprit faible, d'excitants de pensée, rares, extraordinaires ou pittoresques, toujours renouvelés.

Il y a une curiosité à base de vanité, désireuse d'attirer l'attention sur soi par des questions qui comme celles des enfants, n'attendent même pas leur réponse, ou de montrer ses connaissances plus que de les posséder. Le plaisir de savoir plonge dans le plaisir élémentaire de voir, étroitement lié, nous le savons, au plaisir d'être vu ; ce curieux là n'est qu'une sorte de « voyeur » ; son goût fouineur et touche-à-tout pour l'inouï ou pour l'ésotérique, qui erre des théosophies au bricolage mécanique, n'est pas sans impliquer une impulsion à fouiller le secret, à mettre

1. Le Senne (*Mensonge et caractère*, 96) voit le type de l'esprit faux dans le EnASnL (L représentant la largeur du champ, nL l'étroitesse) : la secondarité favorise l'entêtement, l'émotivité la subjectivité, l'étroitesse de conscience empêche de voir les raisons qui amorceraient une attitude critique, l'inactivité favorise l'inertie de l'esprit. Des EnAS aux EnAP, la fausseté d'esprit se primarise et devient plus incohérente.

à jour le caché, dans laquelle on a pu relever des adhérences de nature sexuelle. Baudouin décrit chez un sujet une convergence frappante entre un exhibitionnisme caractérisé, le plaisir de se dénuder et la passion d'être initié à toutes sortes de connaissances occultes [1]. La manie du clandestin et du bobard confidentiel, qui sévit aux époques sevrées d'information libre, est de même nature. Il serait absurde de ramener toute curiosité à un déplacement de la curiosité sexuelle infantile. Mais celle-ci est si puissante que derrière une curiosité tyrannique et débordante, comme derrière l'avidité inépuisable de certains érudits, il faut souvent chercher les traces de la maladresse avec laquelle on a satisfait ou déçu cette curiosité spéciale de l'enfant.

L'ouverture au réel est autre chose que le désir épars de connaître pour ainsi dire du bout des doigts, caricature de l'amplitude de l'esprit, autre chose que le goût fouineur, caricature de la pénétration. Elle joint une avidité profonde de connaissance à une grande diversité de compréhension. Elle se rencontre à l'état accompli chez ces génies à directions multiples, comme Léonard de Vinci, Leibniz, Gœthe, qui se meuvent à l'aise dans les catégories de l'esprit habituellement les plus cloisonnées. A un degré de puissance en dessous elle donne ces esprits qu'un vaste accueil empêche de devenir de véritables techniciens et des novateurs dans une branche du savoir ; cependant là où plusieurs d'entre elles joignent leurs ramures, et parfois aux fontières du savoir, de l'action et de la vie spirituelle, ils occupent des postes socratiques d'intermédiaires, que Platon jugeait essentiels à l'unité de l'esprit et de la vie ; et là aussi ils créent à leur manière, modeste, car elle n'a pas de domaine au cadastre, et d'autres en recueilleront les fruits. Quand la force intuitive porte sur une ouverture de champ réduite, elle donne des esprits percutants qui n'embrassent jamais à la fois beaucoup de problèmes ni beaucoup d'aspects de chaque problème, mais qui vont avec une sûreté absolue au point crucial et y frappent des coups décisifs.

L'incuriosité peut trahir une débilité originelle : les plus étroites des intelligences sont celles des nEnAP ; ils ne lisent pas, ils n'observent rien, ils ne s'interrogent sur rien. Mais l'incuriosité est souvent l'œuvre funeste du milieu éducateur. L'enfant déconcerte et quelquefois irrite l'adulte par ses questions en fusées. Y répondre de biais, par des mensonges grossiers, ou les rabrouer, en ricaner, replie définitivement sur elle-même l'intelligence enfantine : or le repli est la porte ouverte, par l'inhibition, à l'obstusion. Cette politique est spécialement dangereuse à l'égard des curiosités sexuelles, étant donné les zones affectivement très

1. Cf. *L'âme enfantine et la psychanalyse*, 780 et JONES, *Traité de Psychanalyse*, ch. XXXVI. — FREUD : *Étude sur Léonard de Vinci*.

sensibles qu'elles intéressent : le mensonge qu'on leur oppose tue la confiance de l'enfant, et il se laisse plus souvent découvrir que ne l'admet la naïveté des éducateurs ; le faux mystère dont on les entoure rend morbide ce qui ne l'était pas, suscite la dissimulation et les latences malsaines ; le tabou jeté sur une catégorie maîtresse de préoccupations s'étend à un champ plus ou moins vaste de savoir et bloque le développement intellectuel, parfois sur une branche mise en liaison affective par le syncrétisme enfantin avec le tabou initial [1], parfois dans son ensemble. Le refoulement des curiosités infantiles, notamment sexuelles, peut à l'inverse déchaîner par compensation une curiosité maladive et inquiète, parfois franchement anormale (l'interrogation incessante des obsédés ou des hypomaniaques, l'obsession des « voyeurs » sexuels). Il faut souvent y chercher l'origine de la *libido sciendi*, la passion dévorante de savoir accumulé, de lectures, de connaissances, d'initiations. Elle court toujours après une satisfaction qu'elle n'atteint jamais. Une seule pensée complète la lui donnerait si elle en était capable, et des tonnes de savoir ne lui font pas une pensée. Chez les natures puissantes, les inhibitions éducatives peuvent se racheter en portant l'esprit vers des zones supérieures de ce pli et en conditionnent ainsi les aptitudes les plus hautes : aux mathématiques, à la pensée pure.

L'ouverture du champ se manifeste encore dans les mouvements de l'intelligence. Les esprits étroits sont sujets à des changements radicaux, où ils passent d'un extrême à l'autre en apportant à chacune de leurs positions successives un fanatisme entier : ainsi Lamennais, d'abord fougueusement traditionaliste et ultramontain, puis libéral et schismatique avec la même rudesse emportée. Au contraire les esprits de grande ouverture connaissent des évolutions nuancées et progressives. Chez les uns, comme chez Renan, les changements les plus radicaux se font insensiblement, et la croyance nouvelle garde de la croyance ancienne ce qu'elle estime valable et digne d'être vécu. Chez d'autres, comme Pascal, l'intégration est plus puissante encore, malgré tous les déchirements qui la traversent ; la conversion se fait par vastes étapes graduées : le monde, la science, la foi, chaque palier englobe tout l'essentiel du palier précédent. La continuité semble plus parfaite encore chez Gœthe dont la vie intellectuelle est comme le lent épanouissement d'une vaste ramure.

---

1. Pour Beaudouin, le blocage porte de préférence sur les activités auxquelles l'enfant est le plus porté par nature, les introvertis bloquent les sciences abstraites (mathématiques), les extravertis les sciences concrètes (géographie, sciences naturelles).

L'espace vécu et la pensée se rejoignent par des affinités plus essentielles que de simples symboles. Nous venons de voir comment il est impossible de désigner la force de l'esprit sans employer le vocabulaire de l'ampleur et de la pénétration : on parle parfois d'œuvres de grand air, et Whitman aimait se demander d'une œuvre quelconque si elle peut soutenir le vis-à-vis de la pleine campagne ou de la mer. Saint Paul parle de la largeur, de la hauteur et de la profondeur du mystère de la foi. L'intelligence nous apparaît, ainsi que la vie, entourée par une ampleur de champ plus ou moins vaste ; elle-même se présente comme un foyer situé au cœur de cette ampleur. Sans être dupe de la matérialité des images géométriques, on peut penser que la permanence de ce symbolisme spatial à travers la diversité des langues et des esprits exprime des analogies profondes.

L'intelligence dans son développement cherche à se centrer sur un point vital d'où elle s'assure le maximum de portée et d'élan. Il semble que l'animal ne connaisse que des conduites successives, et que l'homme soit seul à se centrer dès le niveau du comportement sensori-moteur[1]. Les esprits vivent cette attache de deux manières très différentes.

Les uns l'adoptent comme les espèces marines inférieures adoptent les anfractuosités des rochers pour s'y garer des risques possibles, pour cesser, avec le mouvement, la vie exposée, et se retirer de l'aventure évolutive sous quelque carapace protectrice. Ces espèces sont ou deviennent aveugles. L'élan vital les contrepasse et les abandonne à une existence sommeillante et restreinte. Ainsi se comportent avec l'aventure de l'esprit les hommes qui très tôt s'incrustent dans quelque simplification mortelle d'eux-mêmes et de leur vocation qu'ils nomment principe, conviction, ligne de vie, et qui ne leur est qu'un moyen socialement honorable de refuser la vie. Ils n'ont pas choisi ce centre de référence parce qu'il est nécessaire, mais parce qu'il est commode ou utile soit à leur tranquillité, soit à leurs intérêts. Peut-être admettait-il au début des perspectives ouvertes, mais la paresse qui l'a choisi le laisse envahir par la broussaille des préjugés et la vie s'y replie peu à peu sur la petite mort des idées fixes. D'autres tiennent la place dégagée, mais comme l'enfant ils sont incapables de sortir de leur point de vue pour comparer la mesure qu'ils prennent des choses et la rapporter à quelque mesure plus compréhensive. Faute de se renouveller, ils se livrent à la raideur et à la déchéance de la répétition.

1. JANET : *Les débuts de l'intelligence*, Flammarion, 1935, 155-59.

Toute différente est l'initiative par laquelle l'intelligence libre se situe dans le monde. Un esprit arrêté choisit ses prises pour s'y immobiliser, un esprit situé pour y appuyer son élan. D'un côté commande « l'instinct de mort », de l'autre le sens de l'incarnation au service du sens de la transcendance. Dans un monde où toutes choses couleraient indistinctement, il n'est pas pour l'intelligence de regard possible, car il n'est rien pour l'œil où se poser, et pas de lien privilégié d'où il voie plus et mieux. Être, pour moi, c'est être ici et maintenant, et de ce lien et de ce temps prendre une certaine mesure de l'univers que je tâche d'orienter vers la mesure d'une conscience universelle. Leibniz rendait de la solidité au monde cartésien quand il montrait que ce point de vue en même temps que cet effort vers l'universel me définissent dans ma consistance personnelle. La première démarche de l'intelligence à chacun de ses progrès est de faire le point, la seconde de déplacer ce point de vue pour prendre possession du plus vaste champ de réalité dont elle soit capable. Intelligence situante et intelligence située font chacune un pas tour à tour. L'intelligence totale se décentre ainsi perpétuellement, mais ne cesse jamais d'être un centre et une mesure. Intelligence solide, quoique mobile, elle est l'antithèse même de l'intelligence vagabonde et désorientée, qui folâtre de paysage en paysage, et refuse de se poser nulle part. Ses divers centres de visée ne s'étalent plus sur un plan. Ils se situent à de plus ou moins grandes hauteurs, et se mesurent entre eux. Le regard de cette intelligence exigeante portant toujours plus haut que sa capacité entretient en elle l'inquiétude féconde. C'est une position inconfortable que d'être assez lucide pour embrasser le champ de création qui est au-dessus de soi sans toujours pouvoir l'atteindre par sa propre puissance créatrice. Le sens de nos limites, d'apparition ordinairement tardive, vient alors compléter notre mise en situation.

De même qu'un espace clair et un espace obscur, il existe une vie claire et une vie nocturne de l'intelligence. La première est celle que lui taillent les facettes du mot et de la phrase analytique. On a étudié (Stasheim) l'influence de la règle verbalement formulée sur une conduite simple, comme : trouver l'issue d'un tracé de sentiers de plus en plus compliqué. Les situations peuvent être aussi bien résolues sans le pouvoir de formuler la règle abstraitement, de même que souvent le français adulte accorde les participes par une sorte de flair qu'il serait bien incapable de justifier. Seulement, l'abstraction de la règle rend l'opération beaucoup moins hésitante et sujette à l'erreur ; elle facilite d'autre part le passage des situations simples aux

situations complexes. Tout progrès de connaissance semble donc lié à une clarification progressive du champ cognitif.

La pensée claire est souvent regardée comme une pensée facile et superficielle : c'est le soupçon constant que les germains tournent vers les latins. L'effort de pensée claire est cependant un des plus difficiles qui soient, par les sollicitations complexes qu'il met en œuvre. Il est à base de sociabilité : la pensée claire est la pensée communicable, elle atteint sa perfection chez le cycloïde, tandis que l'expression et la littérature schizoïdes sont le domaine électif de l'obscurité, du néologisme, de l'allusion et de la réticence. Le précieux, le contourné, comme le dit si bien ce mot évocateur à la fois des embarras que la forme met sur le chemin de la communication et du style résultant, sont d'autres moyens spontanés de se protéger du dialogue. Le cycloïde se sent coupable d'une sorte de faute contre l'hospitalité s'il laisse subsister un simple voile sur ses intentions ; la simplicité est chez lui une forme de politesse, ou de charité. Le schizoïde se sent coupable d'un péché contre l'esprit s'il abandonne la somptueuse réalité à la lumière trop crue des concepts clairs, qui rongent le modelé et les valeurs des idées ; confident de l'être en des méditations sans mots, plus volontiers que confident des hommes dans la vie de conversation, il craint toujours d'exposer sa réflexion, de peur d'en laisser évanouir la vertu intime ; la pudeur du mot prononcé, si courante chez l'adolescent, est à l'origine de tous les détours qu'il prend, de toutes les manières qu'il fait pour conjurer la vulgarité du discours direct, pour donner de la profondeur aux deux dimensions du langage et de la retenue à son exhibition. L'un d'eux, Valéry, parlera de l'étrange folie de communiquer . L'attention du penseur ou de l'écrivain schizoïde est toute concentrée sur l'expression, souci égocentriste s'il ne compose pas avec le souci de communication. Mais comme on ne se renouvelle qu'en sortant de soi, la pensée schizoïde, même chez ses représentants éminents, garde une certaine impuissance. Stéréotypie des intentions et des thèmes, minceur de l'œuvre : qu'on pense à Mallarmé ou à Valéry. Si l'on franchit la frontière du normal, le sentiment de porter ses pensées à vif, sans pouvoir les cacher aux regards d'autrui, est un aspect essentiel de l'irritabilité paranoïaque. Il faut même dire plus : la pensée claire est, de ce point de vue, liée non seulement à la socialité, mais au sens du réel. Le XVIII^e^ siècle français est à la fois le siècle des lumières, le siècle de la vie de société et le siècle expérimental. Cependant, la conscience meurt d'un mouvement trop unilatéralement déporté vers les choses et vers la communication. Un monde de robots serait une claire machine au regard d'un observateur fictif, lui-même aurait cessé de penser, envahi par l'automatisme,

tout entier objectivité. Une pensée comme une action trop extériorisée s'immobilise en sommeil dogmatique, et sous le ronronnement des formules de plus en plus arrêtées, elle n'entretient que confusion, bavardage, ou stupeur vide. La pensée consciente n'est donc pas moins solidaire de l'effort vers l'intimité que de l'effort vers la socialité et la conversation. Il est bien vrai que psychiquement l'artiste est à quelque degré resté un enfant. Le mythe et le symbole sont la transposition dans les régions supérieures de l'esprit des formes primitives des complexes au travail. Mais à ce niveau ce serait un contre-sens de parler de « régression ». S'il est vrai que tout achèvement est un acheminement vers la mort, si comme disait Nietzsche, en un sens tragique « comprendre est une fin », l'artiste qui maintient une vie et un univers de la pensée inachevée, tient ouvertes sur la pensée les portes de la vie, quand même il n'y pénètre pas en personne.

L'équilibre supérieur de la pensée claire et de la pensée obscure est rarement réalisé. Pousser le mystère en pleine lumière sans qu'il perde ses ressources et sa séduction de mystère est la plus haute réussite de la pensée et de l'art. En dessous des quelques natures puissantes qui savent y parvenir, une incompréhension irréductible divisera toujours les deux familles des Clairs et des Nocturnes. A jamais les Nocturnes accuseront les Clairs de céder l'univers aux puissances superficielles de la conscience, tout entière tournée vers le dehors, qui arrête, divise et démembre l'Unité du monde ; ils lui opposeront une pensée toute baignée de mythe et magnifique de force, une pensée qui est pouvoir, magie, chant, rédemption en même temps que savoir. Les Clairs gardent une intolérance incoercible pour l'ébauche, le balbutiement, l'obscurité, le vacarme éloquent ou la pénombre brouillée où se tiennent les Obscurs, et pour le maniérisme où parfois ils semblent se complaire. Deux familles de poètes, deux familles de penseurs, deux familles de savants, deux familles de mystiques : Jammes et Claudel, Bergson et Heidegger, Descartes et Einstein, François de Sales et Jean de la Croix. Les uns et les autres peuvent se perdre plus bas que la pensée, dans le miroitement des lumières faciles ou dans la complaisance de l'informe. Les uns et les autres peuvent aussi bien pousser l'aventure humaine à la découverte de deux univers sublimes qui ne demandent qu'à se rejoindre, bien qu'on doute qu'ils le fassent hors de rares moments miraculeux.

L'avarice intellectuelle se présente sous forme de parcimonie et sous forme d'accaparement.

La décision même de penser sa vie est une décision aventureuse. L'adolescent apprend très vite que la pensée, comme l'amour, est fille de la peine aussi bien que de la joie, il l'éprouve comme un tourment au moins autant que comme un épanouissement, elle le livre à l'inquiétude, et le porte vers les problèmes harcelants ou inaccessibles. Il est si commode d'arrondir loin d'eux une existence confortable. Parier pour la pensée, c'est parier pour toutes les promesses, c'est aussi parier pour toutes les menaces. Ce démon, une fois qu'il nous tient, nul ne sait à l'avance où il cessera de nous entraîner, à quels renoncements il nous conviera, vers quelles exigences peu compatibles avec une vie aimable et unie. L'incertitude du dénouement, écrit Léon Brunschvicg, est la condition même de toute réalité spirituelle. Il y a assurément quelque folie dans le « fiat » de l'homme qui, dès l'âge tendre, choisit la conscience contre l'inconscience, la fièvre de la vérité contre le bercement des conformismes. « Les hommes les plus intellectuels, à supposer qu'ils sont les plus courageux, sont aussi ceux qui vivent, et de beaucoup, les tragédies les plus douloureuses ; mais ils honorent la vie, précisément parce que c'est à eux qu'elle oppose le plus d'hostilité » [1].

Les cœurs avares qui se refusent à tous les départs incertains quand, de la terre sereine de l'enfance ils abordent les rivages du choix, refusent avant tout de s'embarquer avec la pensée à bord. Dans la mesure où ils doivent tout de même se servir de leur intelligence, qui peut être vive, ils ne la lancent pas à l'action ; ils la jettent sur les choses, sous leur contrôle immédiat, comme un filet subtil et heureux qui en ramène des objets de prix et procure un exercice agréable en échange d'un peu d'agileté et de cruauté. Tantôt ils ont une manière de s'accrocher au détail du monde toute différente de cet amour ruisselant sur la moindre paillette de réalité, que l'on voit aux intelligences généreuses ; dans le détail, ce n'est pas la surabondance qui les attire, comme ces miniaturistes dont le cœur déborde à travers la luxuriance du motif, mais ce que le détail a de limité, de retenu, de séparé. Ratiocineurs ils s'immobilisent dans la discussion vétilleuse, les disputes sur des pattes de mouches, la conservation et la défensive doctrinale ; critiques bilieux, ils épuisent leur force à démolir ce qui s'édifie ; collectionneurs, érudits, compilateurs, ils ne savent que chiffrer et comptabiliser les connaissances ; esprits contournés, biscornus, ils se perdent dans le compliqué ou dans le bizarre. Ce sont des esprits de cette composition qui dans les tests de Rorsach ne remarquent que les accidents extraordinaires et les figures singulières des

1. NIETZSCHE : *Crépuscule des idoles.*

taches. Leur humeur contrainte a fréquemment sa première origine dans une éducation elle-même avare, où la générosité a été comprimée voire rebutée par une vie spirituellement ou matériellement sordide [1]. D'autres fois l'intelligence avare se révèle chez l'écrivain à une certaine sécheresse du style, à un arrêt des contours, à la clarté trop brève et trop immobile que dégagent les mots, à une certaine absence de mystère et de dimension intérieure qu'aucun truquage ne peut remplacer. Il y a de cela dans l'écriture d'un Fontenelle ou d'un Stendhal. Chez d'autres la pensée ne s'avance jamais qu'avec circonspection et un faux visage de paix qui n'est que le masque d'un refus vital. La recherche du système comme protection de la pensée aventureuse est une des formes de la pensée avare : en ce sens, Brunschvicg avait raison de dénoncer l'égoïsme d'un certain réalisme philosophique trop confortable. Comme toute débilité intellectuelle, les avarices vont souvent de pair avec la vanité.

Ces diverses formes de pauvreté peuvent se dissimuler sous une illusion de ferveur et d'abondance. L'esprit se jette avec avidité sur ses objets, accumule le savoir en énormes réserves. Mais cette thésaurisation n'est qu'une abondance morte. De même que l'avarice d'argent est la compensation d'une vie qui s'est refusé tous les risques, la passion d'entasser des connaissances si étroitement que l'esprit n'y peut plus circuler est le recours d'une impuissance intellectuelle qui cherche à se duper. Comparez la turbulence jeune et un peu sauvage de l'érudition pendant une montée de sève comme la première Renaissance et l'empoussièrement du savoir sous les recherches microscopiques et sans foi des époques de décadence.

Dans la ferveur de ses jeunes années, la pensée généreuse se donne à l'élan qui l'emporte fût-ce vers un Dieu inconnu — et quel Dieu n'est-il pas immensément inconnu. Elle n'est jamais plus libre qu'à ce moment où elle est entièrement vouée. Celui au contraire qui devient le propriétaire jaloux de ses pensées les fait automatiquement esclaves : comme ces gallicans qui s'arrogeaient d'autant plus de pouvoir sur les consciences qu'ils refusaient toute instance spirituelle supérieure à celle de l'État. Il ne faut, nous l'avons vu, presque rien, une imperceptible orientation interne, pour que l'égocentrisme corrompe notre conduite dans sa fibre. En se posant sur ses objets, la pensée peut par son intention première les sauver ou les flétrir. Quand elle est avide de prendre, d'enregistrer, de jouir, d'accumuler plus que de découvrir, de s'étonner, de suivre et de se prêter,

1. Cf. p. 145 s. les indications des psychanalystes sur la complexion dite « anale ».

chacun des êtres qu'elle approche se ferme et se fane à son toucher. Il replie sur ses ressources profondes un vêtement de forme utilitaire qui répond exactement à ce qui a été demandé de lui. Nous trouvons un instrument inerte au lieu d'un merveilleux initiateur. La pensée est dès ce moment à découvert devant les ambitions de la puissance temporelle : car d'un outil il est toujours aisé de faire une arme docile, et la force brutale, à mesure qu'elle devient plus intelligente, prend ses utilités où elle les trouve. C'est ainsi qu'en dévalorisant la pensée les alexandrinismes préparent directement les invasions barbares qu'ils considèrent ensuite avec horreur. Le tour d'esprit catastrophique qui sévit aux mêmes époques n'est souvent qu'une autre forme de la misère intellectuelle : elle projette alors sur le monde son propre désarroi avec une rage vengeresse d'anéantissement, au lieu de saper le préjugé et d'écouter sur les ruines des idoles le passage silencieux de la tradition vers les mondes inconnus.

La générosité de l'esprit ne réside pas seulement dans son pari initial. Elle est dans la manière dont, en s'exerçant, il oublie l'acquisition pour ne se donner qu'à la communication de la fécondité indéfinie qu'il porte en soi. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que même un rationalisme, mais un rationalisme ouvert et disponible par essence, en fasse, de Descartes à Brunschvicg, la vertu centrale de l'esprit. Il y a bien un élément de maîtrise dans le rapport d'une pensée personnelle à son objet. Mais cette maîtrise est analogue à celle du père sur l'enfant qu'il a formé, ou de l'homme sur la femme qu'il a choisie et qui pourtant lui est donnée comme une grâce. Le sentiment vif d'un don reçu, d'une révélation, est inséparable de toute expérience intellectuelle authentique. Et la générosité n'est rien d'autre que la réponse irrépressible que le don fait au don. Elle ne craint pas, comme ces doctrinaires hallucinés par l'erreur et par la mort, que la générosité du monde vienne un jour à lui manquer. Cette confiance métaphysique peut l'entraîner à mépriser les limites de la connaissance ou les conditions de l'action : aussi doit-elle composer avec le sens de l'incarnation afin de ne pas se perdre en nuées ; la pureté d'un visage n'en détruit pas le mystère, pas plus que l'arête d'un mot n'en compromet la résonance. Mais elle est la force qui bouscule perpétuellement ce sens de l'arête et de la limite afin qu'il ne cède pas au sommeil dogmatique. Elle fait sans cesse rebondir la dialectique de l'esprit derrière ses ordonnances, les problèmes derrière les solutions, les mystères derrière les problèmes. Du même mouvement qu'elle garde l'esprit disponible aux révélations encore inconnues d'un monde infatigable, elle nous maintient ouvert aux innombrables chemins par où l'esprit et la vie peuvent nous surprendre dans

les consciences voisines. On la voit toujours avide de trouver l'être dans les apparences, la réalité sous les étiquettes, l'intention derrière les mots ; impitoyable pour les fautes de caractère, mais prévenante pour les maladresses de l'expression et pour les détours des esprits. C'est par elle que sans renoncer à sa dure mission, la vérité se fait charité, c'est-à-dire attention et respect.

L'accueil intellectuel ne se réduit pas à la somme des attitudes que nous venons de décrire. Il dépend d'un élan, d'une tension créatrice, qui assure le fermeté des directions et la souplesse des passages.

Plusieurs désordres peuvent compromettre l'articulation de la pensée et la jeter à la dispersion [1]. L'asynergie d'origine principalement cérébelleuse dissocie l'activité psychique en diversions perpétuelles, à l'exact opposé de l'application épileptoïde. Les idées fuient en déroute, les impressions passent sans laisser de trace, la personnalité se saisit avec peine. L'instabilité hypertonique provient d'inhibitions insuffisantes du mésencéphale. Elle jette dans le cours des idées comme dans celui des actes le même désordre apparent que l'asynergie ; mais c'est moins cette fois une débandade que le désordre actif d'une bousculade d'impulsions incohérentes dont les saccades interdisent les modulations de la pensée. Elle donne une intelligence primesautière, saisissant ses objets à la volée, sautant de l'un à l'autre, devinant plus qu'elle ne s'applique, incapable de confronter, de réfléchir, d'abstraire. L'instabilité frontale est plus radicale encore que cette asynergie négative, qui laisse l'intelligence à la disposition de l'occasion. Le lobe frontal commande les formes les plus élevées de comportement, son insuffisance se traduit par une impuissance positive de l'esprit à se fixer, un besoin organique de changement, comme si l'esprit s'épuisait à chaque instant sur son objet. La fonction la plus caractéristique du lobe frontal est de soutenir l'initiative en réduisant toutes les réactions qui font concurrence à la réaction voulue, puis en enrichissant cette réaction de modulations multiples en harmonie avec elle. Ce que l'intelligence perd avec elle se voit avec évidence dans la manie : des idées sans départ ni suite entrent tout d'une pièce dans le champ de la conscience et en tombent de même. Dans les cas plus légers, l'esprit saute d'objet en objet par une curiosité papillotante et saccadée, incapable de développer une activité avec continuité. Il émiette la sensation même en impressions d'un subjectivisme radical.

1. WALLON : *Stades et troubles...*

Il livre l'idéation aux associations les plus formelles : alitérations, homonymies : il se complet au calembour, et M. Wallon range dans la même attitude la *moria*, ce tour d'esprit facétieux que présentent certains instables, « sorte d'impuissance à répondre autrement que par des à-côtés plaisants, d'intention du moins ; par un besoin d'équivoques risibles, sinon spirituelles ; par des suites de questions qui ont un aspect de mystification ; par une inlassable recherche de remarques ou de dénominations drôles » [1]. Des bavards, des esprits brillants relèvent de cette famille d'instables ; malgré certaines apparences, ce n'est pas la vitesse de leur idéation qui les caractérise, mais son caractère mécanique et passif. Une instabilité légère peut marquer le style même de très grands esprits. Joubert ne décida jamais à composer un ouvrage parce que, disait-il, il avait « l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever », ce qui était sans doute vrai, mais ne le détournait pas d'ajouter avec sincérité qu'il se sentait « impropre au discours continu ». Ce fut également le tour de Nietzsche, qui ne sut jamais écrire que des aphorismes, bien que le mouvement de fond de la pensée fût chez lui d'une puissance exceptionnelle.

En dehors de ces facteurs plus ou moins anormaux, la pente extraversive de notre vie met l'activité de l'esprit en danger constant de se dissoudre dans les distractions extérieures. Les énoncés plus ou moins mûris que nous avons stockés au cours de multiples contacts nous dispensent de pousser derrière leur façade l'effort de compréhension et l'expérience authentique d'une vie réfléchie. Nous nous reposons sur eux pour le bavardage quotidien [2]. Ce sont ces connaissances d'ouï-dire et de divertissement social, les plus fragiles, les plus étourdissantes, que nous soutenons souvent avec le plus d'obstination, avouant leur faiblesse dans notre faiblesse à les porter. L'extraverti est plus exposé que quiconque à cette diffraction de la force réflexive.

En lutte contre ces forces de dispersion l'esprit met en jeu une fonction positive d'orientation mentale, dirigée par la représentation du but, qui inhibe les distractions adventices, coordonne les spontanéités psychiques, et subordonne chacune de ses démarches à l'ampleur et aux permanences d'une perspective globale. Cette fonction est sans doute la plus haute des fonctions primaires de l'esprit. On y surprend la constante liaison que le psychisme entretient avec les activités corporelles les plus simples. Fonction de direction mentale, elle est apparentée à la fonction symétrique d'orientation corporelle, la fonction posturale : chez le neurasthénique, le sentiment d'impuissance

1. WALLON, *op. cité*, 291.
2. Le *Aufgehen in gerasten* de Heidegger.

à diriger ses idées s'accompagne de fatigue et d'un sentiment de malaise dans les appareils musculaires de l'attitude et de l'orientation.

Webb [1] a défini par une série de tests ce qu'il appelle la « profondeur de l'appréhension » et que l'on peut rapprocher de ce que le langage courant appelle le sens de la méditation. Elle est en corrélation étroite avec les deux formes de la persévérance, celle qui contient la versatilité et celle qui résiste devant l'obstacle ; elle est aussi liée à quelques qualités sociales et morales des plus cohésives comme la qualité des principes, la conscience, la solidité morale, le sens religieux, l'ampleur de vue, et même la gentillesse et le goût des cercles intimes qui témoignent tous deux d'une certaine concentration de l'attention sociale. Elle est au contraire en corrélation négative avec les oscillations d'humeur, la vanité, le désir d'être admiré. La fonction que Webb isole ainsi est cette activité de l'esprit par laquelle nous saisissons une vérité ou un problème nouveau non seulement en eux-mêmes, mais dans leur relation à d'autres problèmes ou à d'autres vérités ; ou encore par laquelle nous appréhendons une idée si totalement que nous pouvons la retourner en tous sens, l'éclairer sous tous les angles, et saisir par association rapide son lien avec d'autres informations sur le même sujet. Le résultat particulièrement remarquable de ces expériences, c'est que cette qualité, par ses corrélations, apparaît non pas comme une aptitude, mais comme une attitude conative qui utilise toutes les aptitudes au meilleur avantage. Webb la définit comme une consistance de l'action intellectuelle résultant de la volonté. Sauf empêchement physiologique sérieux notre concentration intellectuelle est donc pour une large part en notre pouvoir.

Ce résultat semble en contradiction avec les recherches touchant l'influence de l'effort sur le rendement intellectuel [2]. On est bien arrivé, en leur demandant un effort, à améliorer ce qu'on considérait comme la « limite physiologique » de sujets ayant une longue et quotidienne habitude d'un test : cela prouve simplement qu'ils s'étaient installés dans un rythme moyen susceptible d'être maintenu une journée entière. Par contre, ayant essayer d'améliorer l'écriture d'un enfant par des promesses alléchantes, Courtis n'a obtenu que des résultats insignifiants. Wild a établi qu'un grand effort volontaire augmente la vitesse plutôt que l'efficacité d'une tâche. Il arrive même que l'effort diminue l'efficience, comme s'il détournait une partie de l'énergie ou la consommait en émotivité. La répétition de l'opération avec un effort modéré est souvent plus efficace.

1. *British Journ. of Psych.*, 1915.
2. Cf. SPEARMAN, *op. cit.*, 332 s.

Mais ces recherches ne portent que sur le rendement des opérations considérées et sur l'effort sollicité dans les opérations une fois en train. L'effort que mettent en valeur les expériences de Webb s'applique non pas à charger la quantité de force en jeu dans l'opération, mais à la préparer, à la rassembler et à la diriger. Il intéresse l'intention, non l'application. Et si de nombreux étudiants donnent de bien meilleurs résultats aux tests, ou dans tel secteur de la vie, qu'à l'Université, il faut admettre que dans la vie ils apportent de leur propre mouvement cet intérêt réconciliateur des énergies qui dans les exercices scolaires leur fait défaut. Il existe une dialectique de la bonne volonté dans la connaissance. Nous ne voyons en fin de compte que ce que nous voulons voir, nous ne comprenons que ce que nous voulons comprendre, et notre pente la plus ordinaire est de refuser de voir ce que nous ne pouvons ramener paresseusement à du déjà vu ou à du déjà compris.

Ainsi faut-il préciser la nature de l'effort volontaire, qui peut resserrer les œillères de l'intelligence. L'effort intellectuel est sans efficace, s'il est pure contention d'une nature ingrate, forçage même patient d'un terrain stérile. Les esprits appliqués sont souvent touchants de bonne volonté et de probité, ils ne peuvent susciter les grâces dont ils ne disposent pas. Cependant l'intelligence bute à un plus sournois ennemi que le défaut d'aptitudes : sa propre inertie. Repliée sur les représentations les plus pauvres et les moins compromettantes, la pensée que n'emporte pas un élan suffisant livre l'esprit à la lettre, l'action au geste verbal, la création à la répétition. La pensée apparaît donc bien comme le sommet des puissances dressées depuis l'apparition de la vie contre la retombée mortelle de l'habitude. C'est sur cette idée centrale plus ou moins explicitée que convergent la plupart des définitions qu'on en donne : habileté innée polymorphe, qui se manifeste dans la solution des problèmes (Ballard) ; capacité d'adaption consciente à la solution des questions nouvelles (W. Stern) ; capacité de résoudre les problèmes nouveaux (Claparède) ; compréhension des problèmes, direction vers un but, invention des solutions et censure critique des solutions imaginaires (Binet). L'inventivité reçoit le concours de plusieurs facteurs adjuvants [1] ; l'intérêt, qui est une sorte d'éveil aux problèmes, la secondarité, qui lui apporte la richesse et la diversité de l'expérience ; mais il faut bien au fond du creuset reconnaître un cap mortuum, une puissance jaillissante d'invention sans laquelle l'opération de l'esprit n'est que répétition ou combinaison. C'est par cette puissance radicale que l'intelligence

1. Cf. HEYMANS : *Psychologie des femmes.*

s'oppose à l'instinct, qui est une perfection close, et même une puissance régressive.

Cette force d'invention n'est pas une aptitude isolable. Elle tient à la qualité même de la personne. Elle offre une apparence plus ou moins brillante selon qu'elle dispose de plus ou moins d'aptitudes à son service. Mais aux moins riches en aptitudes spéciales elle peut donner une intelligence de la vie et des gestes quotidiens qui en font des esprits de grande race, bien que, dans l'estimation courante, des intelligences moyennes. C'est sa mesure qui donne le groupement le plus essentiel des intelligences. On peut suivre ici Rossolimo quand, à la suite d'un assez grand nombre de tests, il divise les intelligences en créatrices et assimilatrices, avec des degrés des unes aux autres. Les intelligences proprement créatrices sont les intelligences supérieures, celles qui conçoivent et inventent des idées nouvelles. On en trouve une forme diminuée, mais émergeant encore au-dessus de la moyenne dans les intelligences élaboratrices, qui trouvent elles aussi des combinaisons nouvelles, mais à partir de créations déjà acquises ; ce sont des intelligences qui perfectionnent, parfois génialement, plutôt qu'elles ne créent ; elles repensent toujours à neuf les pensées qui leur viennent du dehors. C'est à former cette initiative intellectuelle supérieure que vise constamment l'éducateur d'Émile : « Il s'agit moins de lui apprendre une vérité que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir une vérité ». Rousseau ne forme pas le projet absurde de tirer toute la substance de l'esprit de lui-même, mais il veut que son élève assimile si bien ce qu'il aura acquis, qu'il en devienne comme un nouvel auteur : « Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire ensuite est à lui. » Ainsi la formation du jugement est-elle un apport direct à la formation du caractère. En face de ces deux niveaux de l'intelligence créatrice, les intelligences assimilatrices utilisent et mettent en pratique ce qui a été créé et développé par les deux premières ; ce sont des agents d'exposition et de transmission. Du même côté et au plus bas niveau se trouvent les intelligences simplement réceptives, improductives, qui reçoivent et retiennent les connaissances telles qu'elles leur sont apportées, répètent les solutions toutes faites, et les opinions reçues, s'installent dans les routines et les conversations. Il n'est sans doute personne qui puisse se classer exclusivement et pour toute son activité intellectuelle dans une de ces catégories, mais chaque intelligence est marquée dans son ensemble par l'une d'elles.

Ces distinctions acquises, le plus ou moins d'inventité de l'esprit peut revêtir des formes fulgurantes — facilité chez les uns, miracle chez les autres — ou suivre des voies plus lentes

et plus délibérées. Les enfants d'Hercule et les enfants de Prométhée, les uns laborieux jusque dans les travaux parfois grandioses, les autres légers sous la touche du feu divin, se partageront toujours le champ de la création. Peut-être faut-il chercher sous l'allure appliquée des premiers les humbles origines que nous avons déjà découvertes aux phénomènes d'engorgement et de contention dans la conduite. Ils en font un style. « Je n'apprécie en toute chose, dit M. Teste, que la *facilité* ou la *difficulté* de les connaître. » Et encore : « Tout ce qui m'était facile m'était indifférent et presque ennemi. La sensation de l'effort me semblait devoir être recherchée, et je ne prévois pas les heureux résultats qui ne sont que le fruit naturel de nos vertus natives. C'est donc que les résultats en général, — et par conséquent les *œuvres* — m'importent beaucoup moins que l'énergie de l'ouvrier, — substance des choses qu'il espère ». On voit là chez M. Teste un goût très particulier. Il marque l'œuvre de Paul Valéry son disciple : une concentration toujours sensible et qui n'atteint à l'aisance que dans une sorte de surtension, un tour ostensiblement volontaire, un intérêt porté sur l'exercice de l'esprit plus que sur ses contenus ou sur ses buts, une défiance en alerte pour l'ingénuité et pour le naturel, des faveurs pour les résistances, pour l'artifice et même pour la virtuosité, bref, une sorte de travaillisme intellectuel. « Je n'aime que le travail du travail : les commencements m'ennuient ». Ces esprits sont parfois accusés d'impuissance et s'en irritent, car ils se connaissent autant de substance que d'autres. Mais ils souffrent bien d'une certaine impuissance, viatique plus qu'originelle : leur œuvre est rare en général, un peu fermée, ou un peu apprêtée, ou trop brillante à force de travail. A côté de Valéry pensons à un Lagneau en philosophie, à un Dukas en musique, à un Heredia en poésie. Ils n'ont ni plus ni moins de génie que ceux qui créent comme ils respirent et ne sont que grâce et que jeu : un Balzac, un Rimbaud, un Cocteau : ils l'ont autre, moins séduisant.

LE DIALOGUE

Pas plus qu'aucune activité personnelle, l'intelligence ne se définit et ne s'exerce dans l'isolement. Quand elle se replie à

l'excès, elle divague bientôt vers le monde clos de l'autisme. C'est le sort de toute pensée qui s'enivre de sa suffisance et fuit la confrontation, s'amollit et glisse à la rêverie, se raidit et tourne à l'idée fixe, ou s'obscurcit et s'embrume de nuées. L'égocentrisme produit des effets analogues, bien que plus modérés. Il tend à réduire la représentation du monde aux exigences subjectives de l'instinct et de l'affectivité. Faute de s'assouplir à l'épreuve toujours renouvelée du réel et des présences extérieures, ces exigences se figent en thèmes de plus en plus pauvres et stéréotypés : un homme a subi quelque déception, il se donne un système pessimiste de l'univers qui le rend malheureux, mais il préfère le maintenir plutôt que de se réconcilier avec le monde sur un nouvel équilibre. L'aperception systématiquement tendancieuse du paranoïaque est dans la ligne de cette raideur. Les fausses généralisations suivent toujours des crispations de pensée dont un égocentrisme boudeur est l'origine.

Rappelons qu'il ne faut pas confondre l'introversion avec les tendances systématiques au repli psychique. Toute vie de pensée a pour condition psychologique une forte introversion, qui se sublime en intériorité. Le penseur subjectif (au sens plein du mot, qui fait pléonasme) n'est pas pour autant un penseur séparé, tout au contraire. Il voit dans la vérité moins un savoir, un ensemble de résultats ou un système ordonné qu'une vie, une manière de vivre l'expérience totale. Dans l'intériorité, il cherche la ressource d'un absolu qui le greffe à la réalité universelle. Le sentiment de cette transcendance peut lui donner certaines pudeurs ; ce sera chez les uns la vie retirée, le pseudonyme[1], chez d'autres l'ironie, des réserves de style, un abord abrupt, ou la création autour de soi de visages fictifs, toutes ruses destinées non pas à couper leur pensée de l'humanité, mais à éveiller pour elle une curiosité sérieuse, à en protéger le mystère des malentendus de la place publique, des vulgarités de succès et des avidités de l'intérêt. Mais ces conduites de retrait n'expriment que le désir d'une plus réelle communion. L'extraversion en effet, qui donne à la pensée le goût du solide et de l'engagement, est aussi le plus dangereux ennemi de la réflexion. Elle risque d'étourdir la vie personnelle dans le bruit des relations sociales et de l'aveugler par la considération étroite des intérêts immédiats. Si la réflexion passe quand même, elle l'objective en la vidant de son élan spirituel : des secondaires elle fait alors des esprits systémati-

1. On en relève cent vingt-neuf chez Stendhal : on les rapprochera de son effort vers la rareté et de son égotisme. Kierkegaard n'en compte qu'une douzaine, mais leur signification était bien plus profonde : il y exprimait la nécessité pour le témoin de s'effacer derrière le témoignage qui le dépasse et de chaque fois marquer son rapport perspectif à son œuvre.

ques, des primaires, des sortes de collectionneurs sans perspectives, archivistes et archéologues des connaissances mortes, ou encore de ces commerçants égarés qui font des affaires avec les idées. On voit qu'il serait tout à fait erroné de se fier ici aux sens populaires de la « subjectivité » et de l'« objectivité ». Le penseur subjectif n'est pas, comme le croient ceux qui n'ont aucune expérience de la subjectivité, replié sur cette surface de nous-mêmes qui figure le moi pour le dehors, mais où nous vivons également éloignés de nous-mêmes et de toute communion profonde, perdus soit dans les complaisances autistes soit dans la vie publique — la plus basse — de la pensée. Il n'est pas un *voyeur*. La vérité n'est pas pour lui, pas uniquement une joie des yeux, mais une joie du cœur. Il ne l'entend vraiment que quand elle palpite dans une âme vivante. S'il se recueille dans la passion désintéressée de la réflexion ce n'est que pour mieux avancer vers le mystère des choses et des hommes. Jacqueline Pascal se retire dans un couvent, mais elle meurt en quelques semaines de voir les Messieurs de Port-Royal s'engager dans les voies de la conciliation. Les réunissant chez lui peu après, Pascal tombe en syncope quand il les entend maintenir leur avis. Ces pensées là ne sont pas des rêves, et mourir pour la vérité y prend un sens sans métaphore. En face d'elles, le penseur « objectif », loin d'être celui qui pénètre plus profondément la réalité, n'en gratte que la pellicule. Nous ne visons pas ici l'objectivité toujours difficile, parfois héroïque, que requiert l'ascèse scientifique, mais l'objectivité plate et niaisement satisfaite, qui s'en réclame trop souvent ; elle n'est qu'une manière de fuite, dans une fausse « réalité », de l'engagement personnel et des hardiesses du choix.

Nous avons déjà vu quelle ambivalence comporte ce vocabulaire : « intérieur », « extérieur ». Jaensch la met en évidence en distinguant deux types chez les « intégrés », c'est-à-dire chez ceux qui unifient leur vision des choses (et comment l'unifier, si ce n'est du dedans). L'intégré « orienté vers le dehors » interprète le monde personnellement, mais en respectant son harmonie ; doué d'imagination, il ne défigure pas le réel ; c'est, selon Jaensch, le type même du romantique allemand, avec son goût de percer la vie intérieure de l'univers, mais d'un univers qui, tout en étant éclairé par la vie profonde de l'homme, reste un univers cosmiquement situé. L'intégré « synesthésique », au contraire, est bien tourné vers le dehors, mais non vers le réel. Au lieu de se soumettre au dehors, il le repousse à son gré, et même le projette hors de soi : type infantile, qui comporte cependant des individus de génie comme Descartes. De tous deux Jaensch distingue l'intraverti pur, détourné à la fois du dehors et du réel.

Chez l'artiste, les frontières de l'intériorité à l'autisme sont plus imprécises encore. Il y a sans doute un élément narcissiste

dans toute œuvre d'art, un certain asservissement de l'univers et des drames humains à la fiction de l'artiste, un élargissement complaisant de la zone de jeu qui couvre la marge de toute intériorité, un besoin de plaire fâcheusement voisin de l'exhibitionisme. Mais en faisant de son œuvre un être revêtu de presque tous les caractères de la réalité, l'artiste créateur trouve un compromis qu'il arrache au narcissisme primitif. Quelques-uns semblent perpétuellement intimidés devant cette extériorisation de l'œuvre : ce sont ces artistes scrupuleux qui déchirent sans cesse leurs manuscrits, ne se laissent arracher qu'avec douleur leurs rares publications, qui ont on ne sait quoi d'involué, de retenu et de presque trop discret en même temps que de précieuse qualité.

La pensée projective que nous avons rencontrée dans la raideur épileptoïde ou paranoïaque, comme dans l'orgueilleux monologue du fanatique ou du sectaire, débouche bien hors d'elle-même, au contraire de ces formes autistes. Mais le mouvement même qu'elle fait pour briser le cercle autiste, aveugle les accès de la pensée et l'emmure dans sa propre activité.

L'égocentrisme prend volontiers les apparences de la sociabilité, car il aime à parader. Dans les époques débiles, la vanité et l'exhibitionnisme deviennent presque un signalement de l'intellectuel. Nous connaissons l'étroite parenté qui relie l'égocentrisme au besoin spectaculaire ou, comme on dit, le narcissisme à l'exhibitionnisme. Intérêt éperdu pour les jeux superficiels de la personnalité, goût de la singularité et des extravagances, besoin d'étonner, d'irriter, de scandaliser ou de mystifier, se marient communément à la passion des confidences publiques et à la recherche susceptible de l'effet et du succès. Oscar Wilde a porté au génie cette humeur que tant de littérâtres modernes ont vulgarisée dans les mœurs. Chez les plus vils la vocation d'écrire n'est qu'une démangeaison de se montrer sur la foire aux vanités, où l'exhibition directe de leur personne, de son image, de ses faits et gestes, joue rôle plus évident que leur œuvre. D'aucuns, que le talent complique, avouent moins naïvement cet instinct théâtral. A l'opposé du penseur hyperboréen selon Nietzsche, qui sait vivre dans les plus hautes solitudes, qui les cherche, ils ont un besoin presque physique de disciples, d'une coterie, et sacrifient plutôt la rigueur de la pensée à l'échauffement de sa publicité ou au plaisir de sa vulgarisation, que leur audience aux joies plus incommunicables de la probité. A la fin des époques sceptiques, quand les grandes réalités qui soutiennent le penseur ou le poète sont dispersées aux quatre vents du doute, plusieurs vocations d'écrivains parmi les plus sûres semblent n'être plus que des vocations de comédien : metteurs en scène amusés et indulgents de personnages en quête d'auteurs dans un monde où

il n'est plus d'auteurs. Les plus grands arrivent à sublimer les éléments spectaculaires de leur génie dans des qualités qui se fondent avec l'expression totale de leur visage spirituel : les tendances investigatrices développent la clairvoyance descriptive, la curiosité frissonnante comme celle de Vinci, la passion visuelle chez le peintre ; les tendances spectaculaires suscitent le lyrisme, la confession romantique, le goût polémique et dans le style la richesse somptueuse, (Villers de l'Isle Adam) le tour accrocheur on provoquant (Proudhon, Bloy) la séduction caressante (Loti). Une hypercompensation peut les pousser au contraire vers le goût du mystère et les atmosphères estompées. Mais jusqu'à ce qu'elles se volatilisent ainsi au feu de la création, les tendances spectaculaires restent adhérentes à l'égocentrisme. Elles n'introduisent qu'une socialité de bas-étage dont la pensée où l'art ne reçoivent aucun fruit [1].

A l'inverse, une pensée sans défense, ouverte à tous vents, ne s'enrichit d'aucun apport et se décompose sur place : nous savons déjà les effets d'un excès de suggestibilité, de consonance ou de candeur. L'opinion représente un domaine mixte entre cet abandon à l'ambiance verbale et la constitution de points de vue réflexifs. Elle est souvent un phénomène d'unisson où la pensée personnelle a peu de place [2].

Toutes les voies de l'expérience nous mènent donc à une conclusion capitale : la pensée ne commence que lorsqu'une démarche aller-retour assure la liberté du chemin qui va de la réceptivité à l'initiative de pensée. Il faut ici forcer l'imagination qui veut à toute force se figurer la pensée dans un schéma immobile : la réceptivité d'un œil qui regarde, d'une plaque qui enregistre ou à l'inverse la pure autonomie d'un créateur qui fabriquerait ses objets de sa propre matière. La dialectique interne de la pensée est un va-et-vient constant de l'accueil à la riposte, de l'assimilation à l'invention, de la passivité à

1. Frank a étudié les jeux de l'exhibitionnisme et des réactions inhibitrices dans les thèmes littéraires : thème de Nausicaa (gêne avec impossibilité de fuir) ou thème de l'homme invisible (exhibitionnisme inhibé) ; thème de la parure abondante qui attire l'œil ; thème de la blessure, symbole de l'ouverture sur le moi (J'en rapprocherais volontiers l'obsession du sang qui est comme le moi répandu et étalé) ; thème de la lèpre (Saint Julien l'Hospitalier) qui châtie le corps, de la cécité qui châtie la vue, de la femme perdue pour avoir été regardée (Eurydice), qui sont autant de réactions antagonistes à l'exhibition. Cf. sur ces problèmes, BAUDOUIN : *Psychanalyse de l'art*, Alcan.

1. Cf. W. LIPPMAN : *L'opinion publique*, trad. 1938. — J. STOEZEL : *Théorie des opinions* et *Étude expérimentale de l'opinion*. Presses universitaires, 1943.

l'activité. La *capacité de réflexion* mesure la mobilité et la pénétration dont est capable la pensée dans cette démarche à double sens.

Aussi quand nous disons que la pensée est dialogue, faut-il prendre cette formule dans sa rigueur. Nous ne pensons jamais seuls. La pensée intérieure dialogue avec un personnage virtuel qui questionne, contredit ou talonne le meneur de jeu. Ce débat intérieur, si prolongé et compliqué soit-il, — il peut durer une vie entière — est tout différent de la rumination, qui est une sorte de divagation sur place. Quelles que soient les crises qui de temps à autre l'immobilisent, le dialogue intérieur marche à un but. Il appartient, malgré son intériorisation, à la pensée réaliste. Sa cohérence est bâtie sur des confrontations sociales, et sur des expériences solides. Il n'est qu'une représentation mimée de la conduite élémentaire de pensée, qui est *conversation* en même temps que *méditation*.

Dans un acte complet de pensée il y a donc deux temps.

Le premier temps du dialogue est celui de l'*opposition*. C'est dans l'opposition que la pensée prend conscience de ses limites et de ses aspirations. Nous l'avons rencontrée à chaque crise de croissance de la personnalité. Elle est presque constitutive de la pensée de l'adolescent. Toute grande découverte de pensée, dit Bergson, commence par un « Non ». Malgré l'apparence, ce « non » dirige déjà les affirmations qui en lèveront comme la plante du germe : il faut n'avoir jamais expérimenté la dialectique de la découverte pour reprocher à des garçons de vingt ans le caractère « négatif » de leurs premières prises de conscience.

Il arrive qu'ils se complaisent à la longue dans l'attitude d'opposition. Cette fixation égocentrique perpétue quelque insatisfaction rebelle venue de l'enfance : une hypertonie affective s'est installée, soutenue par le besoin constant chez tous les êtres faibles comme l'enfant de trouver dans l'opposition une sorte de solidité empruntée. Il y a des esprits qui ont toujours besoin, selon une formule chère à De Maistre, de tirer leurs idées « à brûle pourpoint » sur quelqu'un ou sur une autre idée. « La polémique est mon allure naturelle, déclarait Chateaubriand. Il me faut toujours un adversaire, n'importe où ». « Penser, écrit Alain, c'est dire non ». Et l'on sait comment leur ancêtre à tous, Abélard, distinguait mal la pensée du pugilat.

Mais en dehors de ce cas particulier et de celui, plus rare encore, du pervers, les refus que l'adolescent projette de toutes parts sont une ascèse explosive où déborde déjà l'amour des valeurs positives qu'il appelle au milieu de sa fureur sacrée. C'est que dans la pensée vivante l'opposition ne subsiste pas à l'état isolé, mais seulement en relation avec une affirmation

actuelle ou naissante. Une pensée concrète est faite de deux idées affrontées dans une antithèse souple, radicalement différente du « tout ou rien » de la pensée sclérosée. L'une domine l'autre, mais sans l'éliminer, car cet adversaire intime lui sert de tremplin dialectique pour se dépasser elle-même. Ainsi se tapit, au sein de l'affirmation, l'ironie questionneuse qui en disloque l'étroitesse, le doute méthodique qui en démonte l'assurance non pas pour la dissoudre, mais pour la projeter en avant et l'ouvrir à de plus larges lumières. Si l'affirmation se relâche, l'antithèse latente prend de la force et compromet l'équilibre acquis. Le relâchement est-il passager, cette menace ne fait qu'exciter la pensée momentanément ébranlée à renforcer son autorité par une nouvelle épreuve : un progrès est alors acquis. C'est ainsi qu'une foi vivante vit l'un après l'autre, sans se perdre dans chacun, tous les doutes que lui peuvent opposer ses adversaires, et souvent même plus lucidement qu'ils ne les vivent eux-mêmes ; c'est l'hygiène de la croyance que cette allée et venue perpétuelle où chaque pas, malgré le retour rythmique de l'objection, avance sur le pas précédent. Dans un esprit sans autorité par contre il s'établit une sorte d'oscillation morbide entre l'objection et l'affirmation. Cette faiblesse apparaît à l'état élémentaire dans le phénomène des idées inverses [1]. Un sujet est poussé à désirer obsessivement ou même à réaliser irrésistiblement ce qu'il a le plus en horreur : des idées de blasphème assaillent un croyant au moment où il entre dans une Église ou s'approche des sacrements, une mère est intérieurement poussée à noyer l'enfant qu'elle adore, une femme honnête et prude est assaillie d'impulsions obscènes. Ces ambivalences affectives portent toujours sur les actes que le sujet préfère, ce qui suffit à faire soupçonner la peur de l'action des embarras qu'elle jette ainsi sous leur pas.

Il ne faut pas confondre avec ces obsédés et ces discutailleurs les esprits de tournure dialectique comme Platon, Hegel, Kierkegaard, Proudhon, qui peuvent donner une impression voisine à un regard superficiel. Le sens aigu de l'aller-retour de la pensée et la grande virtuosité qu'ils y apportent de nature donnent parfois une allure étourdissante à leur production. Mais elle développe un grand dessein, elle ne piétine pas sur place, elle ne s'immobilise pas à sa propre opposition. Encore chez eux subsiste-t-il deux pôles de tempérament : ceux pour qui la pensée est d'abord un glaive qui sépare une alternative (Kierkegaard), et ceux pour qui elle est synthèse en son essence [2].

1. Cf. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, II, 330 s.

2. L'ouvrage central de Kierkegaard s'intitule : « De deux choses l'une » (mal traduit par : « Ou bien... ou bien ») ; le mot clef de Hegel est *aufheben*, qui veut dire à la fois : supprimer, reporter et dépasser.

L'affirmation qui ne porte pas en son cœur ce germe rebelle prêt à la faire éclater pour que passe la vie, ce complice intérieur de la déconcertante réalité, on peut être sûr de la voir dériver vers le cercle autiste. La limite nous est donnée par l'affirmation paranoïaque : elle est tout entière devenue un bloc d'opposition compacte ; parce qu'elle a refusé l'opposition vitale, l'opposition est maintenant son être même, une opposition sans avenir, brutale et inféconde comme celle d'une masse de matière. Le goût du paradoxe oscille à la frontière de ces deux formes d'oppositions : tantôt pure agressivité paranoïaque, tantôt sentiment vif de la dialectique perpétuellement disloquante par laquelle la vérité, comme la vie, se reproduit et progresse. L'intelligence qui se raidit en contrariance est une intelligence qui s'étiole. Le dénigrement et le négativisme systématisés sont une forme de psychasthénie ou de paranoïa larvées dont le pronostic est médiocre.

L'intelligence qui méconnaît la lutte meurt d'une autre sorte de mort. Telle est la race irritante des esprits conciliants et des esprits « larges », signataires de paix à tout prix, toujours livrés au dernier avis qu'ils ont entendu, respectueux de tout parce qu'ils ne le sont de rien, prêts à tout trahir pour jouir de la fausse trêve de l'unisson.

En même temps qu'un facteur d'opposition, la pensée vécue comporte un facteur de communication, et, directement lié à eux, un facteur d'expansion et de conquête. L'amour de la vérité est diffusif de soi. Une foi non missionnaire est une foi morte. Le besoin de la preuve, de l'assentiment collectif sont des composantes élémentaires de la pensée : ils manquent totalement chez certains fous, et sont oblitérés chez toutes les pensées de nature schizoïde, qui se grisent de leur propre affirmation. Dans cette ferveur de communication nous retrouvons le double mouvement de la pensée, disponibilité et affirmation. L'effort vers la communication travaille sans arrêt les formes de l'expression, et dépouille la pensée spontanée des idées fausses, des utopies, des complications. C'est à lui déjà que bute le schizoïde, d'où ses défauts de style : foisonnement, maniérisme, obscurité.

Mais les puissances d'affirmation luttent contre les puissances d'accueil, avec leur force ambiguë, où se mêlent l'utilisation égocentrique de la pensée et le zèle désintéressé de la vérité. L'instinct reste tout proche, qui cherche à prendre la direction des opérations. Dans convaincre, disait Péguy, il y a vaincre, et dans la conduite de persuasion le goût de terrasser peut devenir plus puissant que la joie de communiquer. La connaissance nourrit aussi l'instinct de possession et d'agressivité. Dans la propagande ou dans l'enseignement, certains goûtent si fort la jouissance de dominer qu'ils transforment le

service de la vérité en un gouvernement temporel des esprits, dont l'impérialisme n'a pas été le moins cruel au cours de l'histoire.

La démarche la plus élevée de la pensée regardée comme un mode de la vie communautaire est la compréhension. Elle nous engage συν ὅλῃ τῇ ψυχῇ. Elle est, dit Bühler, quelque chose qui se produit « entre un tout et un autre tout ». En elle se concilient la disponibilité et l'affirmation. Doublement désintéressée, car elle est ouverte deux fois sur le dehors, sur une vérité à mériter et sur un prochain à découvrir, elle mobilise cependant à leur plus haute puissance de concentration toutes les forces de l'esprit. Ni pour acquérir un savoir impersonnel, ni pour faire étalage de son habileté, ni pour imposer ses partipris il n'a besoin d'une maîtrise aussi attentive de ses moyens en même temps que d'un tel renfort de qualités personnelles. Comme les sociologues, nous considérons donc bien que la démarche sociale est constitutive de l'acte intellectuel ; mais pour une psycho-sociologie matérialiste cet acte est une simple résonance du milieu, pour une psychologie personnaliste, il est une réponse hautement organisée solidaire d'un dialogue. Dans la réponse, terme suprême du dialogue, se constituent l'un dans l'autre l'autonomie personnelle, le lien communautaire et l'universalisation progressive des esprits.

LA DRAMATIQUE DE L'INTELLIGENCE

Un vaste procès de l'intelligence est ouvert depuis le début du siècle. Il atteint aujourd'hui sa crise culminante. On l'a cent fois instruit sous des formes équivalentes. Prenons par exemple les termes du réquisitoire de Klages.

Le caractère, pour Klages, plonge dans la vie par l'instinct. L'être sain est l'être instinctif, en continuité directe avec la cohésion universelle de la nature. « Le corps » et « l'âme » vivent en lui une vie indistincte et forte. Sur lui se greffent en parasites l'intelligence et la volonté. Ces deux forces aberrantes sont des forces de division qui dissocient les synthèses vitales, énervent le dynamisme créateur et nous détournent de l'action virile

vers les paradis imaginaires ou les abstractions mortes. L'intelligence n'est donc pas, comme quelques siècles de civilisation occidentale l'ont affirmé, le couronnement de l'humanité, mais une sorte de maladie rare et pernicieuse qui travaille à rebours de l'élan vital. De là à conclure que l'exercice en doit être violemment réprimé pour l'édification de l'homme régénéré, il n'y a qu'un pas, que d'autres ont franchi quand les psychologues ont hésité à le faire.

Reprenons de plus près les pièces de ce procès.

Il y a longtemps que le romantisme reproche à la conscience d'immobiliser l'élan vital, à la pensée discursive qui l'articule de diviser et de matérialiser l'Unité vivante de l'être universel. La psychologie a-t-elle des clartés propres à apporter dans ce débat ? Il faut ici rappeler quelques vérités premières.

La conscience est suspensive par fonction. Toute action primaire, nous l'avons vu, est explosive, et par là même aveugle. Le réflexe se déclenche dans l'instant. L'instinct se précipite sur son objet dont il exige la satisfaction immédiate. Exclusif du délai de durée, il est rivé aux buts que lui assigne l'hérédité. On retrouve ce caractère précipité et irréfléchi de l'action dans les comportements de l'hystérique (Janet). Sa devise pourrait être : Sitôt dit, sitôt fait. Sa gesticulation très rapide et comme instantanée, son agitation impulsive trahissent une décharge convulsive de l'intention. Il arrive même qu'il fasse ce qu'il ne veut pas faire et dise ce qu'il ne veut pas dire, simplement par ce que l'idée lui est venue en tête ou le mot à la bouche. C'est par le même déroulement brusque qu'une image sitôt surgie s'imprime parfois dans sa chair. Ce rythme est celui de tous les esprits emportés ou impulsifs.

C'est ici qu'intervient la suspension de l'acte par la réflexion. Elle seule permet le diversification et la maîtrise des conduites. Le renard qui guette en même temps la poule et les mouvements du fermier augmente ses chances plus qu'il ne le ferait en cédant à sa voracité. La perception éveille immédiatement les gestes qui la prolongent : toute agnosie s'accompagne d'apraxie, et inversement. Me voici en état de rêverie un peu vide, en attente vague de nouvelles ou de musique ; la seule vue de mon appareil de radio a déjà porté mes doigts sur les boutons avant que ne soit intervenue ma volonté claire. Si mon intelligence à ce moment crie : holà ! ce n'est pas pour le plaisir de s'opposer à cet « élan », qui peut n'être que très médiocrement dynamique, c'est bien plutôt pour demander à la vie si elle n'a pas plus et mieux à faire : car l'apparente spontanéité du premier mouvement ne met en jeu le plus souvent que le ressort inerte de l'instinct et de l'habitude. Le coup d'arrêt de la réflexion, bien loin, donc, d'être la première démarche d'une abstention devant

l'action, est au contraire la condition originelle de l'action supérieure. Tant que la perception est étroitement soudée aux réactions motrices et posturales, comme chez le petit enfant ou chez l'épileptique, elle reste globale, esclave, comme embolisée. L'objectivation, le dédoublement du sujet et de l'objet, marqués par la naissance de symbole verbal, inaugurent l'essor de l'esprit. Pour être humaine, l'action exige qu'en même temps qu'acteur, je devienne spectateur de mon action [1]. L'arrêt de conscience est un acte supérieur, acte difficile, que tous ne savent pas appeler et maintenir : l'acte de l'attente. La pensée y reste en rapport avec l'action, elle travaille sur ses messages, elle lui prépare les voies. L'arrêt de conscience est un intermédiaire actif entre deux actions.

Il freine les préventions de l'instinct, rassemble les forces de la pensée, lui permet la maturation et le choix de ses décisions. C'est lui que cherchait à déclencher l'ironie socratique. Chez des bavards qui se laissaient couler au fil de l'apparence. Elle laisse parfois l'interlocuteur désarticulé, mais délivré des fausses certitudes, gros d'une vérité neuve et inquiet de l'accoucher. Arrêt vital, ironie généreuse, car sans eux la conscience aveugle se jetterait gloutonnement sur ses objets, incapable d'élargir son action, de l'harmoniser à l'expérience et de l'enrichir avec les valeurs qui veulent être longuement méritées.

Mais si la conduite d'arrêt se détache de l'élan de pensée, alors cet intervalle naguère vivant se vide de ses promesses, il devient un champ libre pour les diversions extérieures et les divagations intérieures. Coupée des régulations de l'action, la pensée s'y dissipe en rêverie, en idéologie, en utopies et en uchronies qui s'éloignent de plus en plus du réel. Le registre de l'abstrait ne se constitue plus en articulation fonctionnelle sur les réalités embrassées de l'élan personnel et de l'univers extérieur, mais en activité parasite immobile et inféconde. La conscience pare toujours ses erreurs de nobles prétextes. Une certaine manière éloquente d'affirmer contre tous les échecs, sa confiance dans la « force des idées » est souvent la maigre consolation des mauvais soldats de la pensée qui n'ont pas su engager cette force dans les voies de la réalité. La pensée débile aime aussi justifier ses démissions par le souci flatteur de ne pas trahir la « pureté » de l'esprit dans les compromissions de la vie, comme si la première pureté d'un esprit situé et incarné ne consistait pas dans sa présence au poste qui lui est assigné et aux mesures qui sont à sa portée. Stuart Mill nous raconte [2] dans son « Autobiographie » comment, au moment où il était posssédé

1. WALLON : *Stades et troubles ...*, 146.
Cit. par PAULHAN : *Esprits logiques et esprits faux*, Alcan, 1896.

par le désir de réformer le monde, il se demanda un jour : « Suppose que tous les objets que tu poursuis dans la vie soient réalisés sur l'heure, serais-tu heureux ? ». Un non ! énergique parti du fond de lui-même, le jeta au désespoir. Il reconnut alors qu'il était victime d'une culture abstraite de l'esprit « dépourvue de ses compléments naturels et de ses correctifs » : « ...Il n'y avait en moi aucun désir véritable qui me portait vers la fin que l'on s'était proposée quand on avait dépensé tant de soins à m'armer pour la lutte. Je ne prenais aucun plaisir à la vertu ni au bien général, mais je n'en prenais pas davantage à autre chose. Les sources de la vanité et de l'ambition paraissaient taries en moi, aussi complètement que celles de la bienveillance ». Ainsi, même quand elle s'est primitivement donné un but dans l'action, l'activité de l'intelligence peut de son seul mouvement glisser au vide et refuser l'action. L'ardeur qu'échauffait d'abord la passion du but à atteindre subsiste parfois, mais elle se perd aux limites de l'opération intellectuelle qui devait préparer une réalisation postérieure. Ainsi s'explique que tant d'esprits audacieux en idées et en projets se montrent si pusillanimes dès qu'on les met en présence des conséquences de leurs affirmations. Cette activité désorbitée de l'intelligence enlève continuellement à l'intelligence vivante autant d'hommes que le mécanisme de la vie administrative en dérobe aux capacités de commandement et au goût des responsabilités.

La conscience désaccordée apparait dans toute son impuissance chez ces maniaques de la recherche au sujet desquels on a parlé parfois de « folie métaphysique ». Eux aussi sont comme Socrate bourdonnants de questions, mais de questions sans racine, sans élan et sans avenir, qui butent sur place et bloquent la route de l'esprit : « Pourquoi les arbres sont-ils verts ? » « Pourquoi les hommes ne sont-ils pas plus grands ? » La question envahit le champ de la conscience, comme une plante folle, étouffant dans le germe toute démarche sensée. Nous avons rencontré chez le schizoïde ce buissonnement de questions régressives devant l'acte sollicité ; chacune recule sur l'autre, et cependant elles se multiplient dans un tourbillon d'impuissance devant l'acte qui fuit.

Toute l'activité de l'intelligence peut ainsi se dérober massivement à l'appel de la réalité, bien plus, être utilisée comme un itinéraire de fuite, ou comme un bouclier contre l'action. Le mot « pensée » couvre des réalités bien différentes. Quand nous défendons la pensée contre les attaques des nouveaux Barbares, nous nous représentons une force souveraine, qui accomplit la vie, affirme l'homme et brasse à pleine pâte le réel pour le transfigurer. Ce n'est pas de la même pensée que parle le débile psychi-

que, ni la même qu'il porte en lui. Un psychasthénique incapable de planter dans la réalité des actes réussis, devient capable des mêmes actes s'il lui est donné de les accomplir dans un état de semi-distraction ou de conscience diffuse, sans avoir à les adapter avec exactitude à l'environnement, à coordonner sur eux ses tendances, à former à leurs propos des certitudes et des jouissances arrêtées. Cet état d'action rêveuse est sur le chemin de la pensée schizoïde [1]. Nous avons vu le goût de l'abstrait naître chez l'enfant d'un repli narcissique : il peut atteindre une sorte de contention (notamment dans la passion des lectures) qui avoue son origine affective : quelque blessure a été reçue dans la lutte pour le réel, quelque défaite s'y avoue, s'y consolide et s'y compense. A beaucoup d'adultes la pensée sert ainsi de système protecteur contre l'expérience immédiate, ses mystères, ses ambiguïtés. Le paranoïaque dresse ses forteresses logiques contre son angoisse psycho-sociale. Le schizoïde, son schématisme contre l'appel de la vie souple et adaptée. Le douteur repenti, son nouveau fanatisme contre son tourment inexorable. Le philosophe, son système, au moment où son aventure spirituelle devrait avouer la présence du mystère. Celui-ci fuit dans ses études une adaptation sexuelle ou familiale manquée, cet autre s'y rattrape de n'avoir pu percer socialement. Quand l'histoire était reine, avec Renan, on la regardait comme l'arme libératrice de l'humanité en marche : aujourd'hui, elle sert de tanière aux philosophes qui n'osent pas penser, aux politiques qui n'osent pas inventer. A chaque instant, dans la vie courante, nous édifions, il serait plus juste de dire, tant l'opération est instinctive, nous secrétons des théories protectrices qui simplifient notre adaptation ou apaisent provisoirement une angoisse. Elles se reconnaissent à leur inertie de résistance et à leur force d'intimidation. Il n'y a pas cent ans, au moment ou croyants et agnostiques étaient jetés en désarroi par le brusque essor de la science et de l'industrie, les mots « moderne », « scientifique », « raison », terrorisaient aussi sûrement que l'apparition d'un Dieu.

L'effet le plus constant de ce retrait est l'indécision intellectuelle. Tantôt elle oscille, comme chez l'aboulique, sur le pauvre thème d'un pour et d'un contre, incapables de former, en dehors de leur alternance impuissante, un projet délivré de ces antithèses morbides, plein et ramassé comme une force. Tantôt elle plie sous l'encombrement des sollicitations, dans un esprit si lourdement chargé de savoirs désorientés que plus aucun ne le porte vers le poids d'un acte.

1. En le décrivant *(Obsessions et psychasténie*, p. 482), P. JANET le présente comme une étape vers la pensée tout court. La conception psychologique de la pensée chez Janet reste trop influencée par le secteur spécial où il a conduit ses recherches.

Parfois, la débandade de l'esprit est traversée d'une violence sauvage par l'effet d'une agressivité destructive dont nous avons étudié plus haut les sources psychologiques. Ce nihilisme intellectuel ne découvre pas toujours son vrai visage. Les époques de culture aimable et très socialisée le dissimulent sous des jeux souriants qui aiment se parer des charmes de l'innocence ; ils n'en sont pas moins mortels.

De toutes manières, l'acte de réflexion, au lieu de se constituer en méditation athlétique où il ramasse ses forces pour les engager plus rudement, se dégrade alors en contemplation narcissique de ses propres formes. L'intelligence se regarde au lieu d'être et agir ; elle y trouve du plaisir, car ses gestes sont beaux. Sa démission est de préférer son image à sa mission. C'est encore trop dire. Une fois qu'elle s'est retirée des fécondités de l'être dans le jeu des reflets, ce n'est plus même à une image directe d'elle-même qu'elle se voue, mais à des reflets de reflets indéfiniment reculés et appauvris. Elle est devenue suspension perpétuelle, elle n'a plus de densité, plus de pente, plus d'amour. *Amor meus pondus meus*, disait saint Augustin. Il eût été assez augustinien d'ajouter : *Intellectus meus, pondus meus.* Quand l'intelligence n'a plus de poids intérieur, la réflexion, au lieu d'en concentrer le regard, l'épuise. Elle dissipe toute assurance de l'esprit, le prive de son assiette. Nous avons rencontré chez l'obsédé, chez l'hystérique, ces certitudes ambiguës où la croyance affirmée contredit la croyance vécue, et cède elle-même comme un pont de sable à un enquête un peu pressante. Tout esprit qui perd le contact vivifiant du réel dérive à cette inconsistance. Ce n'est pas qu'un esprit normal ne marche que sur des certitudes claires et tranquilles. Mais ses incertitudes même sont pleines et propulsives. Écoutez cette profession d'agnosticisme du prince André Bolkonski à son lit de mort dans *Guerre et paix :* « Rien, il n'y a rien de certain outre le néant de tout ce qui m'est compréhensible et la majesté de quelque chose, incompréhensible, mais encore plus important. » Cette lourdeur d'expérience dans un aveu aussi total d'ignorance pèse cent fois plus que les affirmations les plus péremptoires des joueurs d'idées.

La dissolution que la conscience dissociante opère en profondeur, l'abus de la pensée analytique peut l'étendre à toute la surface des opérations de l'intelligence. Ici encore nous rencontrons deux sortes très différentes d'analyse. L'une appartient à la discipline de la démarche intellectuelle. Les faits de l'observation se présentent spontanément comme des événements individuels, lourdement chargés d'affectivité. L'analyse les décante de ce précipité, en même temps qu'elle donne une issue aux forces que déchaîne une perception purement affective de l'objet. Cette fonction analytique de dégagement, bien loin d'encombrer l'ac-

tion, lui est liée par toutes ses corrélations (Heymans) ; elle neutralise l'émotivité, qui est son plus constant embarras ; elle favorise l'optimisme ; elle est en corrélation positive avec l'activité, l'inactivité conduisant à l'inverse aux attitudes massives : cacatonie, rigidité intellectuelle, confusion mentale. Il est facile d'ironiser sur les coupeurs de cheveux en quatre. Il existe en effet des maniaques du rasoir. Mais si la vérité physique se mesure au millième de millimètre, il arrive aussi que la vérité psychologique ou morale repose sur une pointe plus fine que le quart d'un cheveu. Aussi le sens critique apparaît-il devant le raptus émotif et l'obtusion de l'instinct brut comme une des techniques principales de la maîtrise de soi. Il dresse contre lui le chœur unanime de l'imbécillité satisfaite.

Mais qu'il ne soit plus soutenu par une pensée forte et attentive au réel, et le voici qui tourne à la manie de la distinction, au maniérisme révélateur des attitudes de rupture avec le réel. A côté de la bêtise primaire qui confond les idées pour les compromettre, il est une bêtise méticuleuse, parée des gestes de l'esprit qui divise pour régner. Tel est le spectacle que nous a donné l'hypercritique dans le monde moderne. Décomposez la religion, où chaque geste ne prend son sens que de sa liaison avec d'autres et du but où ils convergent tous, méconnaissez l'intention, tranchez les solidarités internes, et vous aurez une série de menues contorsions et d'idéations bizarres qui relèvent des curiosités de la nature. Prenez l'idée de nation, montrez que ni la race, ni la langue, ni le sol, ni l'histoire, ni le régime politique, ni les affaires, ni même l'indépendance ne soit nécessaires soit suffisants pour la constitution, et vous la réduisez à une illusion de l'instinct. Prenez un texte vivant, une personne vivante, passez-les au crible d'une érudition sans perspectives, vous les anéantirez sous leur explication en plus de temps qu'il n'en faut pour apprendre la méthode [1]. Les périodes de scepticisme, historiquement, se sont toujours greffées aux moments où l'élan spirituel, comme épuisé provisoirement par un vaste effort de pensée, créatrice, retombait en poussière dans des sociétés désacordées, sans entrain, ayant perdu le sens de la vie. « On est peut-être athée, disait Renan, pour ne pas voir assez loin. » On est toujours sceptique pour ne pas voir assez ample. Nous revendiquions tout à l'heure les droits de l'analyse. Il faut ajouter avec Gœthe qu'on ignore souvent les choses à les regarder de trop près et qu'on ne les connaît bien que sous un angle de quarante cinq degrés. Il y a dans l'explication analytique quelque chose qui tue. « Une

1. Les anglais ont un seul mot pour désigner cette élimination de l'objet par l'explication : *to explain away*. Quand on commence à expliquer, disait Péguy dans le même sens, c'est alors que l'on commence à trahir.

chose expliquée, disait Nietzsche, cesse de nous intéresser »[1]. Les esprits de tendance objective vont toujours dans l'explication au delà de cette mesure qui laisse subsister le mouvement de l'esprit, l'inquiétude problématique. Les autres ne peuvent vivre si le problème est tué en eux. Il fallait à Nietzsche, note Lou Andréas-Salomé, un problème éternellement insoluble, qui continuât à labourer son âme, et où finalement sa raison sombrât. L'intelligence qui, pendant le jour, est précision, clarté, maîtrise, ne continue de vivre que si pendant la nuit elle livre, solitaire et infatigable, le combat contre l'Ange.

Faute de quoi elle introduit dans son exercice même de multiples mystifications.

Une des plus communes est la dialectique de double frénésie décrite par Bergson. Quand la pensée bute à un problème, elle se divise comme une eau qui rencontre un rocher. Les deux courants ainsi formés peuvent garder la souplesse de l'eau qui embrasse l'obstacle et finalement l'enrobe. Ils peuvent aussi poursuivre leur course en droite ligne ; ils donnent alors naissance à deux torrents d'absurdités, ennemies et indomptables. Les esprits médiocres se plaisent à l'extrémité turbulente où les entraîne ce partage ; son paroxysme leur donne l'illusion de l'absolu. Le fracas des *ismes* opposés, qui tient lieu de dialogue dans tant de faux débats, est nourri par cette folie froide : individualisme et communisme, autoritarisme et libéralisme, cléricalisme et anticléricalisme, nationalisme et internationalisme. Les couples pourraient s'aligner en file interminable Ils occupent une place abusive dans l'histoire de la pensée, et les commentateurs l'exagèrent encore pour la commodité de leurs paragraphes.

A l'inverse de cette humeur excessive, certaines intelligences, à force de tout comprendre, se retirent la force de juger et de choisir. Remarquons que, malgré le beau prétexte, il ne s'agit pas toujours de compréhension. Cette faiblesse est souvent celle d'une pensée encore baignée de magie infantile, où tout est en tout, où les oppositions s'affaissent et les frontières s'effacent par une sorte de dialyse pathologique des idées. Mais même au plan de la compréhension, la tentation est subtile : quelle est l'erreur qui n'enferme pas une âme de vérité ? quelle est la disposition d'idées qui ne se présente sous le visage vivant d'un homme porteur de son drame, et qui à travers son regard ne nous demande de n'en point ramener les voies émouvantes aux schématismes de l'abstraction ? A mesure qu'elle mûrit, l'intelligence ne voit-elle pas plus de raisons de paix que de guerre dans les intentions obscures qui se cherchent sous les

1. *Par delà le bien et le mal*, aph. 80.

querelles de principes ? N'est-elle pas celle qui comprend, comme la religion doit être celle qui unit ? Cependant la vérité est jalouse, et si ses arêtes ne coïncident pas toujours avec les frontières des partis intellectuels, elle a son destin, ses exigences, ses exclusives. L'esprit de conciliation systématique les refuse comme il refuse toute insertion rigoureuse dans le réel. L'inépuisable et prêcheuse indulgente qu'il distribue à toutes les « convictions sincères », sa terreur de toute affirmation accentuée, de tout débat un peu dur, sa manie d'escamoter les divergences et d'affadir les discussions partent souvent d'un naturel aimable mais pauvre : tantôt elle suit un léger repli schizoïde, et trahit la peur du combat et l'indifférence aux déterminations extérieures ; tantôt on la relève au contraire chez les cycloïdes déprimés qui sentent le besoin d'une harmonie à tout prix et ne peuvent la gagner qu'à bas prix. « L'instinct de vouloir tout connaître *indifféremment*, écrit Nietzsche, est au même niveau que l'instinct sexuel non différencié : signe de *vulgarité* »[1]. « Tout comprendre, ajoutait-il, c'est tout mépriser ». Ces tolérances débiles se greffent aussi souvent sur des sensibilités très irritables auxquelles la moindre opposition est une souffrance. Il faut ajouter que leur bienveillance est si confortable et leur apparence de réputation si avantageuse qu'on a souvent lieu de soupçonner une décision obscure de l'intérêt d'y avoir sa part.

L'habileté verbale est un des instruments les plus courants de ce mépris de l'engagement intellectuel. L'agitation de mots sans conséquences dans la réalité semble être devenue le but principal de certaines intelligences. Les asiles comptent des malades qui parlent interminablement sans s'occuper de la signification de ce qu'ils disent ni de savoir s'ils sont compris. Ce stade du langage inconsistant [2] est parallèle à celui du « monologue collectif » chez l'enfant. Il est supérieur à celui où le mot est étroitement attaché à un besoin ; il marque par exemple, sur l'idiot, la supériorité de l'imbécile, qui se grise de cette facilité neuve de faire des actes avec le peu de peine que demande la mobilisation de la langue. C'est dire que le psychologue ne peut classer très haut un certain bavardage intellectuel insignifiant, quelles que soient les séductions dont un cerveau intact sache les déguiser.

Ces analyses nous poussent constamment au bord de conclusions éthiques qu'il est en fin de compte impossible d'éluder.

1. *Volonté de puissance*, éd. Gallimard, L. III, aph. 153.
2. Cf. JANET : *La pensée intérieure et ses troubles*, Chabine, 1926-27.

Tant de subtilités, de porte-à-faux, de cabrioles, une si haute science de l'ambigu, du faux-fuyant, du trompe-l'œil, de la confusion, de l'obscurité sont trop utiles à nos intérêts pour qu'il ne faille pas rechercher leur influence occulte derrière la plupart de ces jeux. Si certaines faiblesses constitutionnelles et certaines erreurs éducatives expliquent, au moins partiellement, des inhibitions, des maladresses et des replis de l'intelligence dont les victimes sont les premières à souffrir, si la complexité du réel nous jette souvent dans de cruelles incertitudes, il reste au passif de l'intelligence contemporaine des charges écrasantes. Ces divisions, ces détours, ces nuances et ces feintes dont elle a usé et abusé sont autant d'occasions prêtées à la lâcheté. Les plus récentes épreuves de force ont montré que la distribution des lumières ne recouvrait pas toujours celle des caractères.

En accuser l'intelligence est un abus de langage. Aucune des divagations de l'intelligence serve n'a autorité pour représenter l'intelligence libre au procès dont nous avons étalé les pièces. La pensée authentique, intermédiaire actif entre deux actions, part de l'engagement et aboutit à l'engagement.

Mais l'engagement n'est pas l'aliénation ni l'aveuglement. Il y a une dialectique propre de l'engagement intellectuel ; loin de dissoudre les caractères, elle est peut-être la plus forte discipline qu'on leur puisse proposer.

Au premier temps, elle dirige un ascétisme de la lucidité. Il s'agit de faire place nette des croyances asséritives, qui sont toujours des messagers de l'égoïsme et de la confusion, des habitudes mortes, des tyrannies affectives. Dissocier les mots, disloquer les positions partisanes, dégager le dessein des idées et du réel : le travail est long et dur. Toutes les forces de l'esprit doivent lutter contre la paresse de penser qui tire en arrière et plaide pour l'aveuglement. Elle n'est jamais définitivement vaincue.

Ce travail préliminaire est dirigé vers une affirmation. L'affirmation est l'acte central de la pensée, et non la suspension, comme le prétendent les critiques de l'intelligence. Aussi l'activité contribue-t-elle à la rendre solide tandis que l'inactivité la compromet et souvent la dégrade. L'imbécile, nous venons de le voir, parle de toutes sortes de choses, il n'affirme pas. Un débile mental raconte qu'on s'amuse beaucoup dans la salle des malades parce qu'il y a un chien. On lui fait remarquer qu'il n'y en a pas « — Non, avoue-t-il aussitôt, il n'y en a pas — Mais tu viens de dire qu'il y en a un — Oui, il y a un chien, cela m'est égal »[1]. *Das ist mir egal* : Jacques Rivière notait pendant

1. JANET : *Force et faiblesse psychologiques*, 21.

sa captivité, en 14-18, la fréquence de cette phrase autour de lui. Il y voyait l'aveu d'un peuple indifférent aux déterminations, en opposition au goût latin de la chose cernée. C'est peut-être pour avoir participé passionnément des deux génies que Nietzsche a mis en vedette, dans la pensée, la volonté de puissance, dans le besoin d'unifier, le besoin de maîtriser et de contraindre, et dans toute la discipline logique une manière de haute cruauté. L'affirmation scelle la pensée au réel, car elle est toujours une réponse à l'environnement, elle l'y « engage » comme une pièce dans l'emplacement qui lui est offert. Elle la soude à elle-même et assure sa solidité, sans exclure l'attitude problématique et la dialectique intérieure. L'homme engagé porte ses affirmations comme des mystères vivants, toujours gros d'avenir, non comme des dépôts morts ou comme des armes esclaves. Il est de la race des hommes qui croient : c'est une race d'hommes modestes en même temps qu'assurés ; mais leurs pensées ont un sens et c'est ce qui pour eux en fait tout le prix. Comme l'écrit W. Stern [1] : « Ce n'est pas le fait que l'homme *peut penser* qui produit son intelligence, mais c'est le fait qu'*il peut disposer* de sa pensée comme d'un moyen pour accomplir les tâches de sa vie, et notamment qu'il en dispose là où il est souhaitable de s'en servir, et qu'il s'en serve de la façon la plus conforme au but. »

Deux éléments tout à fait différents sont attachés à l'intelligence.

D'abord l'élément psychologique, représenté par la possession d'un certain contenu de la pensée (concepts, jugements) et par une capacité d'accomplir des actes de la pensée (abstractions, combinaisons, comparaisons, voir des rapports).

Ensuite l'élément personnel (et à vrai dire celui-ci est décisif), c'est-à-dire instituer des contenus et les actes de la pensée là où le but judicieux de la personnalité fait sentir leur nécessité ».

Une pensée qui n'aboutit pas à une décision est une pensée incomplète. Aux balancements complaisants de la pensée sans lest, la vie oppose à chaque minute le *to be or not to be* qui donne à la réflexion sa gravité. Il faut attacher à la pensée dès ses opérations élémentaires, comme l'avaient fait les stoïciens et Aristote, une puissance d'attaque qui la constitue plus essentiellement que les mécanismes combinatoires auxquels la réduisent la psychologie statique, la critique formelle, et la pratique idéologique. Cette puissance, qui constitue son acte décisoire, le jugement, tient à tout l'homme. Les abouliques sont incapables de fixer même leurs perceptions [2]. Au bon sens,

1. *Die Intelligenz der kindet v. ungendlichen.*

2. JANET : *Névroses et idées fixes*, 152, cite une aboulique qui ne voit rien, ne fixe rien, et trouve ses perceptions bizarres au point de douter de leur réalité.

qui est la capacité habituelle de bien juger, Webb trouve des corrélations extraordinairement élevées avec la profondeur, qui implique plusieurs qualités morales et sociales, et chacune de ses corrélations psychologiques est en parallélisme remarquable avec ces mêmes qualités. Ce tour hardi de la pensée qui séduit chez un Lucrèce, on le retrouve chez un Descartes. Descartes, disait Peguy, « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas », le philosophe « qui conduisait sa pensée comme une action ». Il n'introduit le doute en bloc au début de sa méditation que parce qu'il ne veut pas du doute malsain qui stagne le long de la route et empoisonne chacun de ses pas : s'il faut douter, que l'on doute une bonne fois pour toutes, jusqu'à l'absurde, et qu'une fois pour toutes on dégage l'intuition décisive dont la force partout présente viendra à chaque moment briser l'inertie des puissances de suspension. Le *cogito* est l'Affirmation absolue, celle qui expulse le poison de la pensée. Bien qu'il faille une présence perpétuelle de l'esprit pour la reconduire d'intuition en intuition à travers le cheminement semé de pièges de la raison, on peut sans doute reprocher à Descartes de n'avoir pas suffisamment accroché cette puissance d'affirmation à la chair même de notre personne. Le jugement ne conquiert ses choix qu'à travers une dramatique qui met en jeu toute l'expression du composé humain, depuis l'instinct inconscient jusqu'à la fine pointe de l'esprit. Un relâchement imperceptible de l'une des forces en jeu, et voilà cette vérité naissante qui se durcit, se déforme, se vide de son âme, se dresse contre les vérités complémentaires, arrive à dire le faux sous le vêtement du vrai. Le trouble est venu de ces profondeurs de moi-même où la responsabilité et l'irresponsabilité se composent en une formule inassignable, inconnue de moi-même ; car si mon irresponsabilité plonge ses racines dans la nuit obscure de l'hérédité et des malchances collectives, ma responsabilité se grossit de toutes les irresponsabilités que j'ai laissé s'installer en moi par d'insensibles abandons. L' « ignorance invincible » existe sans doute. Mais elle est bien loin de cette innocence naturelle que les grecs attribuaient à la pensée. Sa formule mystérieuse est sur chacun de nous un secret que seule une générosité infinie peut dénouer.

L'engagement demande des sacrifices et un choix. Il n'est jamais possible de sauver en même temps tous les aspects et toutes les possibilités de la vérité, sous peine de la livrer à l'impuissance. C'est le mal des esprits trop nuancés que par une sorte d'idolâtrie de la vérité ils l'immobilisent à force de vouloir la sauver en détail, comme le mauvais peintre tue l'expression en voulant reproduire toutes les finesses de la sensation. Ce puritanisme intellectuel a sa racine psychologique dans les manies de précision et de perfection que nous avons déjà

étudiées. Il est d'autant plus nécessaire de prendre conscience de sa légère morbidité qu'il revêt des apparences plus séduisantes pour un esprit amoureux d'absolu. L'action doit se résigner à des vérités tronquées et à des vérités impures. Elle doit aussi se résigner à combattre contre des vérités captives bien qu'elle ne doive jamais combattre la vérité : le mal et l'erreur sont toujours construites autour d'une vérité partielle ; les laisser cheminer sous prétexte qu'ils tiennent en otage un bien qui nous est cher et un effet de sottise. Cette « vérité », sous leur puissance, est devenue un poison, et le pire des poisons, car il se présente sous des prestiges dérobés ; la confusion des esprits l'a rendue dangereuse, il vaut mieux la laisser provisoirement dans l'ombre, puisqu'il est provisoirement impossible d'en évoquer le vrai visage, et qu'une fidélité inintelligente risque de se faire involontairement complice de son exploitation. A l'inverse, il est peut-être nécessaire au salut de la plus vaste vérité de l'allier sous condition à un mal provisoire, si l'histoire dispose ainsi les jeux. Il est très difficile de faire admettre aux esprits absolus la part de rigidité affective qu'ils mêlent à leur intransigeance spirituelle.

L'absolu se présente à nous dans le déroulement de l'histoire ; transcendant et incarné à la fois, il n'a pas toujours et immuablement le même visage, il ne reçoit pas toujours le même éclairage. On néglige toujours trop l'encadrement historique des références que l'on demande au passé comme on ferait à un formulaire abstrait. Saint Augustin n'a si étroitement lié l'État à l'Église que parce que le contrefort de l'Église semblait *alors* seul capable de sauver l'État romain chancelant. Les hommes de 91, en proclamant une liberté et une égalité que nous trouvons aujourd'hui bien abstraites, avaient *devant les yeux* la forêt de privilèges, d'abus de droit, de règlementations mesquines qui s'opposaient alors au talent et à l'initiative. Il importait à un contemporain de saint Augustin ou de la Déclaration des droits de savoir si le « bon côté de l'histoire » passait par le christianisme ou par la Révolution française et dans l'affirmative de dévoiler avec l'histoire malgré ses détours, non pas de refuser sa part à la pesée commune pour quelques restrictions de conscience. C'est à cette sagesse pratique que se mesure l'étroit mariage de l'intelligence avec le sens du réel.

Il est vrai que les hommes sont plus fréquemment disposés à transiger avec le réel qu'à l'affronter à contre-courant, et à combattre les adversaires grossièrement déclarés qu'à sauver les positions difficiles. Les tentations que nous visons ici sont des tentations d'élite. Mais elles sont propres à l'intellectuel, et aux intellectuels les plus exigeants. Le plus petit abandon de lumière leur est cruel comme la plus légère indélicatesse

à une haute conscience. Doivent-ils donc renoncer au service de la vérité ou renoncer à l'action ? Ni l'un ni l'autre. Des deux côtés les appelle une situation commode. Et ils ne se sont pas fait faute, au cours des âges, de glisser à l'une ou à l'autre : sous prétexte de réalisme, de flatter la puissance, de justifier le succès, ou simplement de renoncer à leur devoir de vigilance au sein des partis qu'ils adoptaient ; sous prétexte d'intégrité, de fuir l'effort de création historique pour les facilités péremptoires des principes désincarnés. Des deux côtés, le caractère a fait défaut, bien que la seconde attitude, moins profitable, engendre parfois des persévérances héroïques dignes de plus de lucidité. Qui choisit le parti de l'intelligence ne choisit pas une vie aisée. Devoir de témoigner pour une vérité transcendante sur le chemin de laquelle il devra combattre les limites et les passions de ses propres amis, devoir d'engagement dans une action qui à chaque pas blessera les fidélités les plus chères, il ne peut refuser ni l'un ni l'autre, ni les accorder jamais dans une harmonie sans défaut. Il doit perpétuellement courir de l'un à l'autre, accusé par ici de trahir la discipline de combat, par là de blesser la vérité, déchiré dans sa propre conscience et par chacune de ses décisions. Mais inlassablement il doit tenir les deux bouts de la chaîne : d'un côté rappeler sans fléchir les exigences de la vérité, luttant à pleines brasses contre le mensonge et l'exploitation utilitaire des valeurs spirituelles ; sauver, sauver, et encore sauver, au moment où les combats ne songent qu'à confondre, haïr et détruire ; en même temps choisir et sacrifier. Se dégager et s'engager perpétuellement pour édifier à la fois, l'une par l'autre, l'une malgré l'autre, la liberté et l'efficacité de l'esprit.

Dans ce contre-point héroïque et parfois dissonant, les esprits faibles et les caractères peu assurés offriront l'image débile de l'hésitation, oscillant perpétuellement de l'affirmation à la retouche et au repentir. Les caractères puissants y garderont une liberté souveraine, échappant à tous les partis, mais toujours parties, et parties exposées, là où un destin humain est en jeu. La limite de cette hésitation à cette liberté n'est pas toujours tranchée. On pourrait en suivre la ligne indécise chez un Erasme, qu'une haute conscience poussait d'un côté, qu'une certaine avarice de cœur retenait de l'autre. Lorsque Luther commence à s'ébrouer, il sent vivement les réformes que l'Église devrait entreprendre et la compréhension qu'elle pourrait montrer au moine encore soumis pour éviter la rupture. Il refuse cependant à Luther une adhésion publique qui ne ferait que l'encourager dans le paroxysme, et le modère de toute l'autorité qu'il garde encore auprès de lui. Il fait tout par ailleurs pour écarter la condamnation qui compromettrait définitivement la vérité à laquelle

il est voué, un christianisme du pur esprit traversé par la lumière de la Renaissance et reflétant à travers Pâques la sagesse calme des Anciens. Il affronte à plusieurs reprises l'ignorance brutale de quelques théologiens, il plaide auprès des plus ouverts les justes avertissements donnés par Luther et la cause de la science. Mais il voit l'orthodoxie se durcir et l'hérésie se former dans les passions de la lutte. Il tâche d'arrêter tout le monde sur cette pente fatale. Vient la condamnation de Rome. Il s'efface encore sur les deux fronts. Il juge la bulle maladroite, essaye d'en retarder la publication, de faire connaître entre temps ce qu'il estime de mauvaise lutte ; il refuse par ailleurs d'entrer au camp de Luther, il refuse en même temps de parler contre lui pour le salaire d'un évêché. Attaqué de tous côtés, il se défend des deux mains. Il sera finalement vaincu, et par l'obstination de Luther, et par la condamnation définitive de Rome. Mais qui pouvait dire, avant le dénouement, qu'une lutte tenace pour maintenir le contact entre les combattants n'eût pas écarté l'irréparable ?

Nous n'avons à juger ici, ni des doctrines en jeu, ni de l'idéal personnel d'Erasme. Nous ne voulons que définir sur un cas exemplaire la situation et les devoirs de l'intellectuel. Et certes l'exemple d'Erasme est terni par trop de calculs personnels et de prudences médiocres. Il n'en est que plus éclairant sur la façon mêlée dont l'intelligence satisfait à sa mission propre en s'empêtrant dans ses faiblesses propres. Connaître est un destin tragique. On en juge mal parce que l'homme de pensée est plus souvent qu'un autre assis sur une chaise, et qu'il lui arrive de ne plus aimer que sa chaise. Mais l'on peut combattre durement entre quatre murs et ne faire que s'agiter sur la place publique. Le but suprême de la pensée est certainement de réconcilier. Et l'on ne saurait confondre avec les indulgences bénisseuses que nous évoquions plus haut les esprits puissamment synthétiques qui ont voulu jusqu'au bout essayer de souder des pensées que leur époque écartelait : Erasme entre l'orthodoxie et la Réforme, Bossuet entre le gallicanisme et l'Église, Pascal entre le jansénisme et l'humanisme catholique, Mirabeau entre la monarchie et la Révolution, Proudhon entre la France bourgeoise et la France prolétaire. Tous ces vastes projets d'alliances ont échoué : n'est-ce pas dire que des conciliateurs de cette taille ne se donnaient pas la partie facile ? Ne pensaient-ils pas tous au fond qu'il en est de quelques grandes causes limites de l'humanité ainsi que des situations de crises, que le rôle de la pensée, un de ses rôles tout au moins est de maintenir à force de bras « les deux bouts de la chaîne », comme disait Bossuet, ou comme on dira plus tard la tension dialectique des contraires ?

Ce serait en effet oublier un aspect essentiel de l'expérience

de la pensée que d'omettre, à force de parler d'engagement, le besoin non moins passionné de dégagement qui s'y fait jour. La pensée se perçoit confusément comme transcendante aux objets qu'elle doit expliquer, aux termes qu'elle doit lier, et aux besoins collectifs auxquels elle doit répondre. Les objets menacent toujours de lui imprimer leur impersonnalité, les concepts de l'arrêter dans leurs formes, les collectivités de l'asservir à leurs intérêts. En fuyant ses engagements sous le prétexte des dangers qu'elle y court, elle trahit sa mission et se dévalorise faute de sève. Mais si elle doit être dans le monde, elle doit aussi y être comme n'en étant pas. Tel le chevalier du Graal, elle doit réserver sa transcendance contre tous les attachements de la terre. C'est ce que n'entendront jamais les esprits pratiques et politiques, tout entier dévoués à l'intérêt du moment, sans réserve mentale pour l'avenir. Le malheur est que les résistances venues du passé et des complaisances égocentriques prennent, du point de vue étroit de l'homme d'action, le même visage que l'indépendance de la pensée vouée, et qu'il les confond ensemble dans une même proscription. Il n'admettra jamais que celui qui a entendu l'appel de l'esprit vivant rejette du même cœur que lui les hésitants et les évasifs, tout en se refusant de confondre l'engagement avec la domestication. Il faut bien en conclure que la pensée qui va jusqu'au bout de ses exigences a pour destin d'être crucifiée au dehors comme d'être écartelée entre ses exigences intimes. Rien n'est plus difficile que le maintien convergent de l'engagement et du dégagement essentiels à la vocation de l'intelligence. Rares sont ceux qui en trouvent l'équilibre : peut-être n'a-t-il jamais été réalisé. Un Erasme a glissé un peu trop du côté de l'évasion, un Pascal s'est un peu trop entêté dans les débats d'époque. Nous comprenons à la lumière de ces difficultés, le paradoxe de ces penseurs qui ont su dans leur pensée réaliser une expérience entraînante dont ils se montraient incapables dans la vie quotidienne : nul n'a parlé aussi profondément que Kierkegaard de l'existence, du choix, du mariage, alors qu'une sorte de négativisme le paralysait devant toutes les options concrètes ; et il arrive que les philosophes du charnel aient à peine un corps pour vivre.

Il semble que nous ayons parcouru à travers les comportements intellectuels des chemins déjà trop nombreux et compliqués. Nous n'avons fait cependant qu'en esquisser les principaux paysages. On ne devra jamais oublier, pour se guider sans erreur dans l'expérience, que la plupart des intelligences sont composées de matériaux extrêmement hétérogènes, où

les puérilités se juxtaposent aux maturations les plus élaboréos, sans que le sujet en ait toujours une conscience avouée. Les caractères les plus extériorisés, les intelligences qui se nourissent surtout d'expression sociale ou de déterminations objectives, souffrent au minimum de ces disparates intérieurs. L'effort intellectuel rejoint l'effort spirituel en ce qu'il est une aspiration incessante à les résoudre dans une unité compréhensive et passionnée.

CHAPITRE DOUZIÈME

LA VIE SPIRITUELLE DANS LES LIMITES DU CARACTÈRE

Le jour où la caractérologie, encore balbutiante, connaîtra les étourdissantes découvertes qui illustrèrent au siècle dernier le développement des sciences physiques, elle viendra elle aussi à se croire maîtresse de nos destins. Il est même à prévoir que ses prétentions seront beaucoup plus arrogantes encore que celles de la première ivresse scientifique, car elle pénétrera apparemment au cœur de la connaissance de l'homme.

Dès aujourd'hui, il ne serait pas difficile de dogmatiser avec une « morale caractérologique » comme on l'a fait avec des « morales » biologiques ou sociologiques. Les indicatifs en seraient plus complexes que ceux de l'instinct, plus individualisés que ceux des croyances sociales, ils resteraient des indicatifs dont aucune virtuosité dialectique ne tirera jamais un impératif.

A l'heure où les problèmes humains vont sans doute prendre un essor considérable, on ne saurait trop soigneusement déjouer une illusion fréquente chez quelques savants et quelques pédagogues. Ils sont sensibles à la complication de la machine humaine et à la nécessité, pour son bon rendement, d'individualiser les techniques qui lui sont appliquées. Parle-t-on de sens de la personne, ils croient y reconnaître leur souci d'ingénieurs précis et conscients des exigences de chaque matériau. Ils s'étonnent si on leur donne à entendre que l'intelligence de la personne n'implique pas seulement que l'on pousse à son approximation maxima la mesure et l'utilisation de l'individu rentable, mais que l'on aborde le plus déshérité et le plus déconcertant de tous du point de vue où il cesse entièrement d'être mesurable et utilisable. Ce point de vue est en même temps celui où toute formule caractérologique, aussi pénétrante soit-elle, est menacée par l'imprévisible initiative de l'être spirituel.

Si la vie spirituelle, cependant, est une vie transcendante sur laquelle le psychologue refuse toute compétence directe (qu'il l'admette ou qu'il la nie) elle n'est pas une vie séparée et n'écrit son histoire visible qu'avec les matériaux que la dispense le composé humain. Elle reçoit de lui des limites, des conditions d'exercice, des visages dont la connaissance contribue à la situer dans notre réalité globale, et par là-même, à lui conquérir une liberté non chimérique. Cette psychologie de la spiritualité est en grande partie diffuse dans les essais des moralistes et les écrits des spirituels, comme la psychologie générale est restée longtemps éparse dans la littérature. Son étude méthodique est à peine amorcée, si ce n'est dans le secteur très spécial des études mystiques. Nous voudrions au moins esquisser ici des directions de recherche.

CARACTÉROLOGIE DE L'ACTE MORAL

Le sens moral a une humble et fragile histoire psychologique [1]. Il se forme en même temps que l'instinct, la vie sociale

1. A l'étude caractérologique de l'acte moral toutes les méthodes d'investigation se sont essayées. Les catégories choisies par Heymans pour son enquête sont trop exclusivement orientées vers une moralité pratique et sociale. Les tests moraux ont été inaugurés par Fernald en 1912 (classer des crimes et des délits selon leur gravité). En 1925, May et Hawthorne ont publié soixante-huit tests analogues, cent quatre-vingt-seize en 1926. Ils sont de trois types : les uns provoquent des réactions à des questions hypothétiques touchant des questions morales ; les autres des réactions à des situations professionnelles ou à des situations scolaires ; une troisième série enfin, des réactions à des situations actuelles choisies dans la vie du sujet. Hermsmeier (Leipzig), en 1931, a étendu considérablement ce type d'investigations. On a opposé à ces tests un certain nombre d'objections valables. Il y a une différence considérable entre savoir ce qu'il faut faire et le faire ; il n'est pas rare qu'un sujet condamne un acte qu'il n'évitera pas dans la pratique : la première série de tests nous renseigne donc plus sur la valeur intellectuelle que sur la valeur morale des sujets. Les situations professionnelles ou scolaires ont un côté artificiel. Ce sont rarement des situations sérieuses et dramatiques comme dans la vie qui sont présentées au sujet. Au surplus la conduite varie selon un certain nombre de circonstances matérielles concomittantes : tel sera honnête dans l'aisance et peu scrupuleux dans la gêne. Enfin, même en se plaçant dans les conditions ordinaires de la vie comme on le fait avec la troisième série de tests, plusieurs difficultés s'élèvent. Il faut chaque

et la raison, mêlé à leurs formes primitives dont il se dégage souvent mal.

Nous avons vu l'enfant du premier âge dominé par les formes captatives de l'instinct. Pour prendre les choses en gros, est bon, d'abord, à son estimation élémentaire ce qui se mange et ce qui se garde, mauvais ce qui se rejette et s'expulse : la conscience du nourrisson est à dominante digestive. C'est à cette période que commence peut-être à s'enraciner chez certains la tendance à attacher toujours une valeur morale positive aux vertus d'acquisition ou d'économie, un coefficient moral négatif aux pertes et aux infortunes : elle est à l'origine du prestige de l'enrichissement, et de l'opinion si répandue que le pauvre est toujours tombé dans la pauvreté par sa faute. Mais si l'on excepte le très jeune âge, l'enfant n'est pas le primitif brutal et pervers que décrit Freud. Il vit plutôt partagé entre une sorte d'avidité et une sorte de grâce, l'une et l'autre encore étrangère à la moralité. Les prohibitions externes de ses parents lui tiennent lieu de loi morale. Sa soumission ne se rend pas toutefois à la seule contrainte externe. Elle est animée aussi par l'affection, et par cette première ébauche de mise en ordre des valeurs que Monakow et Mourgues vont retrouver dans le comportement même de la vie. Mais cette moralité reste très indécise jusque vers la septième année. Période de « double morale », selon le terme d'Anna Freud, elle ajuste malaisément une conscience morale diffuse à l'autorité extrinsèque venue de la pression parentale ou sociale. La première se trempe peu à peu dans les renoncements successifs qui mènent de la captation à l'oblation, depuis la discipline sphinctérienne du premier âge, en passant par l'acceptation du sevrage, la victoire sur la crise de personnalité et de possessivité de la troisième année, la répression de l'égocentrisme au cours des premières expériences fraternelles ou scolaires. Mais elle n'a qu'une faible conscience d'elle-même. L'enfant en bas âge semble encore dominé par une conception sociale de la faute [1]. Il se soucie uniquement ou presque de sa publicité. Une faute ignorée lui apparaît

fois déterminer scrupuleusement les conditions de l'examen. La force de la tentation varie selon les goûts et les dégoûts du sujet, selon l'état de ses besoins au moment de la tentation, selon ce qu'il sait sur la possibilité d'être vu ou non, selon l'atmosphère générale du milieu et les conditions du moment (qu'on évoque, par exemple, la situation d'une guerre ou d'un exode). Enfin la force de résistance du sujet dépend de son état physiologique et mental. Les limites habituelles de la méthode des tests apparaissent très vite dans une matière aussi délicate que celle de la conduite morale. La psychanalyse, malgré son préjugé d'amoralisme, a rendu de grands services dans l'étude des couches inférieures et des comportements parasites de la moralité. La phénoménologie des attitudes morales est à peine commencée. On en trouve un exemple typique dans *L'homme du ressentiment* de Max SCHELER.

1. Voir PIAGET : *Le jugement moral chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé.

comme infiniment moins grave qu'une faute qui se laisse connaître et un mensonge auquel autrui croit n'est pas pour lui un mensonge. La honte, qu'il ressent assez tôt, est surtout sociale. Il est fort délicat de doser les proportions de ces deux morales. La seconde est un appui nécessaire pour soutenir la jeune pousse de la morale intérieure qui ne saurait grandir qu'avec l'âge de raison ; elle doit cependant rester assez discrète pour ne pas l'étouffer : l'abus de l'intimidation peut dès ce moment amorcer des déviations vers une morale de la crainte qui risque de faire avorter définitivement la morale de l'amour. On a souhaité avec raison que la direction morale des enfants soit confiée, de l'école au confessionnal, à des directeurs spécialisés connaissant les rouages de cette époque de la vie.

Vers la septième année, l'enfant passe de l'état puéril à l'état réflexif. Le sentiment de culpabilité s'affermit avec le sentiment de la loi intérieure. Celui-ci se développe tout spécialement chez l'enfant favorisé d'une éducation religieuse intelligente où Dieu lui est présenté comme un objet d'amour, comme un Ami qui l'appelle au dépassement de soi plutôt que comme un double invisible et bien renseigné de l'autorité sociale. Cette maturation n'est pas seulement intérieure. Par son adaptation au « principe de réalité », l'enfant apprend l'acceptation du renoncement, l'acceptation d'autrui et l'acceptation de la lutte. Dans le travail scolaire, dans la fréquentation de ses camarades et dans l'apprentissage de la vie il se heurte constamment à l'échec. Il faut veiller à ce qu'il sache « terminer » ses échecs, vivre et assumer consciemment le renoncement exigé par l'ordre des choses ou par la joie d'autrui, dominer la défaite passagère et repartir d'un pas neuf et plus assuré. Sinon les épreuves inacceptées laisseront autant de blessures qui le pousseront à se séparer, à s'opposer, à revendiquer tout le long de sa vie. C'est dans de telles inadaptations que prendront racine l'anarchisme moral, les attitudes de défi, les pseudo-perversités et toutes les formes d'égocentrisme.

La prépuberté, de douze à quinze ans, marque une crise. La moralité apparente en est souvent précaire : c'est « l'âge ingrat ». Pour Stanley Hall, on y est deux fois plus incorrigible qu'à tout autre. Pour Marro, les prépubères donnent un contingent de mauvaise conduite double de celui des impubères. Mais cette « mauvaise conduite » est faite surtout d'un grand besoin d'indépendance et d'une opposition provisoirement nécessaire au développement psychologique. Souplement contenue, elle disparaît en général sans laisser de traces.

La moralité de la puberté est un chaos de contradictions. C'est l'âge où toutes les cordes de la personnalité sont tendues à leur maximum de sonorité. La bonne volonté et la bienveillance envers autrui y sont supérieures à ce qu'elles sont jamais (Stanley Hall)

et cependant le besoin d'indépendance dresse l'adolescent parfois jusqu'à la fureur contre son entourage. L'instinct y est brutal, la perversité cynique, mais l'introspection et le scrupule y compliquent à l'infini les devoirs les plus simples. L'indépendance s'y cabre sous la moindre pression, et cependant aucun âge n'est plus sensible à l'influence d'un maître ou à l'entraînement de l'exemple.

C'est autour de la vingtième année que cette crise est résolue. Ou bien l'égoïsme l'a déjà emporté sur l'élan spirituel et il commence à assurer les conforts où il installera l'homme mûr. Ou bien la conscience morale s'est fait un chemin à travers ses lignes de résistance successives, et à cet âge où l'on était autrefois sacré chevalier, elle se donne à un monde de valeurs qui sera désormais le régulateur souverain de la conduite. Cette transcendance greffée au plus intime de la personne conjugue enfin la tendance à l'autonomie et la tendance à l'hétéronomie dans une lutte créatrice où l'héroïsme solitaire et les dévotions inconditionnelles se disputent une force toujours menacée de retomber dans le marais qui relie l'égocentrisme au conformisme.

L'éducation morale devra tenir compte des structures morales de chacun de ces âges si elle veut être comprise et efficace. C'est là le sens acceptable de la discrétion recommandée par l'éducation « négative ». Une conception morale trop tôt ou mal exposée pour l'âge auquel on s'adresse, remarquait Rousseau, ou n'est pas écoutée, ou développe des notions fantastiques que l'on ne pourra ensuite effacer de la vie.

L'équilibre ou le déséquilibre moral qui sortent de cette laborieuse édification intéressent aussi bien le psychologue que le moraliste. Nous avons vu que la conscience valorisante tenait la première place dans l'affirmation du moi. Nos possessions se dérobent à l'usage, nos frontières se perdent facilement vers les abîmes du cœur et les rivages du monde. Mais « l'homme spirituel juge toutes choses ». Ce jugement d'estime et d'ordre, nous l'appliquons d'abord à nous-mêmes et c'est en lui que nous trouvons notre solidité la plus intime. Plus encore qu'un minimum d'assurance physique, un minimum d'assurance morale est nécessaire à l'équilibre personnel élémentaire. L'incertitude morale, par contre, l'impuissance à décider si l'on est digne d'amour ou de haine, est à l'origine de nombreuses difficultés psychologiques. Non pas qu'une attention excessive à ces jugements de dignité et d'indignité sur nous-mêmes et sur autrui soit une bonne tactique de vie spirituelle ou même d'hygiène psychique. Mais si désireux soyons-nous de ne pas freiner l'élan spirituel par trop d'application, il nous faut bien, à mesure qu'il nous emporte, faire tenir ensemble cet enchevêtrement de muscles et de pensées, de désirs et d'inertie, de mémoire et d'innocence qui aspire à

figurer notre visage intérieur dans un milieu physique, historique et social. L'élan est un équilibre de mouvement, il est un équilibre tout de même.

Sur la valeur dernière de l'exigence morale, l'enquête caractérologique est incompétente. Jamais nous ne décélerons expérimentalement l'intention bonne ou la malice. Nous avons seulement à nous demander ici : la préoccupation morale est-elle une structure de caractère parmi d'autres, est-elle tout au moins liée à certaines proportions psychologiques constantes ? Sinon, est-elle favorisée par certains traits de caractère, tandis que d'autres lui font les chemins difficiles ? Les divers tempéraments, enfin, différencient-ils le comportement moral au point de créer des familles d'attitudes morales où risque de se perdre l'unité de la moralité ?

Il est sans doute possible de définir une attitude morale idéale, quitte à reconnaître que l'expérience nous la présente rarement dans sa richesse complète. On s'est plu longtemps à y souligner le sentiment de pression extérieure, qu'on le rapporte à une loi transcendante ou à l'autorité sociale. Mais s'il accompagne ordinairement l'action morale, entraînant une attitude corrélative d'intimidation et de soumission, le moins qu'on puisse dire de ce sentiment est qu'il s'allège considérablement dans les formes les plus hautes de la moralité. Bergson a mis en évidence, par derrière lui, un appel, toujours issu d'une personne morale, héros ou saint, auquel fait écho une aspiration de nature émotive, génératrice d'idées et d'actes libérateurs. Il est un troisième terme que Bergson a quelque peu volatisé entre les deux précédents, au risque d'écarteler l'action morale entre le dressage et le mysticisme, c'est l'affirmation personnelle. Elle résiste à la poussée impersonnelle de l'émotion instinctive et du conformisme social tout en leur accordant ce qu'exige l'adaptation au réel ; et elle s'oppose à la dissolution de l'extase sentimentale et de l'idéalisme moral tout en sachant se donner à un absolu de croyance ou de fidélité. Les tempéraments moraux se groupent autour de la prédominance sur les deux autres d'une de ces trois attitudes fondamentales : l'affirmation, la soumission, l'élan.

Notre époque est riche en conformisme et en dérèglements « mystiques ». C'est répondre à une de ses plus pressantes tentations que de mettre aujourd'hui l'accent sur les tempéraments d'affirmation. La vie morale ne peut affronter la poussée des forces massives qu'appuyée sur une certaine puissance de la personnalité, où la vigueur vitale s'unit étroitement à la force spirituelle. « L'action morale, dit James, c'est l'action dans la ligne

de plus grande résistance ». Aussi chez les inactifs moroses voit-on décroître régulièrement la moralité générale : exactitude, honnêteté dans l'exécution des promesses, délicatesse [1]. Le découragement les frappe vite. Les théologiens parlaient d'expérience quand ils faisaient de la tristesse un péché ou au moins un chemin vers le péché.

Il existe bien une pseudo-morale des malingres, sur laquelle l'anathème descendit un jour des hauteurs de Sils-Maria, et qui n'a cessé depuis d'étendre son marais à la faveur des décadences européennes. Les analyses de Freud et d'Adler donnent une force scientifique nouvelle aux aphorismes de Nietzsche, dont elles reprennent parfois littéralement les formules. Il est une basse zone de la moralité où le premier venu peut reconnaître toutes les falsifications dénoncées par l'auteur de la *Généalogie :* un instinct débile qui se refuse à l'action et qui se gonfle de ressentiment contre la réussite des forts ; une haine de l'impossible succès qui tourne en apologie des vertus tranquilles et de l'ordre établi ; une surenchère à la sociabilité, protectrice d'une individualité sans appétits qui s'épanche en activités charitables, en effusions sentimentales, en douceur de vivre ; une sévérité d'autant plus rigide et cruelle pour les entorses à cette bienséance confortable que l'on regrette plus vivement et plus secrètement de n'avoir pas montré moins de timidité dans le mal que dans le bien ; la dévalorisation de toutes les valeurs spirituelles, de leur ambiguïté tragique, de leur dureté abrupte, de leurs paradoxes déconcertants, par une vague idéalisation de la faiblesse, de ses formes et de ses mœurs. Toute cette catastrophe morale, masquée de beaux sentiments, s'explique très simplement. Un instinct si faible de constitution ou tellement inhibé par l'éducation qu'aucune issue ne lui est ouverte ni vers l'expansion brutale ni vers la sublimation, cherche une justification de ses impuissances dans des compensations idéales de grand prestige et de difficulté moyenne. Il s'assure ainsi à ses propres yeux et au regard public une réputation sans risque.

Cette retraite honorée, si fréquente soit-elle, n'institue qu'une caricature de la vie morale. Elle est prudence, amortissement, effacement, pharisaïsme ; la vie morale est risque, surabondance, affirmation, lucidité. Aussi faut-il chercher l'exemplaire de la moralité chez des passionnés bien plutôt que dans cette fleur du monde bourgeois, le bon élève devenu bon citoyen, bon époux et bon père, qui ne viole rien à force de n'être rien. La moralité ne consiste pas, comme on semble parfois le croire, à appliquer des règles automatiques à des situations toutes faites de manière

1. P. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 232.

à en éliminer le maximum de risques. Chaque jour elle nous offre plus que nous n'en saurions porter de conflits déchirants, d'alternatives déconcertantes, d'occasions uniques d'aventure et de grandeur. Pour les saisir toutefois, au lieu de passer en aveugles et de gémir d'ennui, il nous faut non seulement la provision des vertus cataloguées et rangées comme les réserves d'une bonne ménagère, mais une certaine impétuosité au départ comme d'une force impatiente et mal contenue. A chaque pas me sollicite une occasion qui est, pour moi, ici, maintenant, si éclairé que je sois sur les devoirs formulables, un saut dans l'inconnu. A chaque démarche, un effort pour maintenir noué un ensemble de données qui se disloquent en tous sens. Une lutte avec l'ange pendant que les jambes se débattent avec des larves. Quelle forme de vie demande plus à la puissance ? Elle ne la trouve pas nécessairement dans la santé physique. L'équilibre un peu neutre qu'installe la santé au spirituel et au physiologique, peut, au contraire, favoriser l'indifférence morale et l'assoupissement spirituel. La puissance morale naît plutôt de la conjugaison de qualités d'attaque et d'ampleur telle qu'on la trouve dans le groupe EAS. Les trois composantes de ce groupe, quand elles animent la moralité, deviennent puissance d'aimer, goût du service, rigueur spirituelle. La réhabilitation du pécheur puissant à laquelle s'est vouée une partie de la littérature moderne est mêlée de beaucoup de complaisance morbide. Elle n'en a pas moins frôlé une vérité plus familière aux rudes et saintes époques qu'à notre temps de civilité indifférente : qu'une certaine force d'âme, capable de grandeur dans le mal, est de plus riche promesse pour le bien que la sérénité bien-pensante des médiocres. C'est, à l'inverse du côté de la plus grande pauvreté et de la plus grande stabilité psychique (nEnAS) [1] que la pseudo-morale de la prudence sociale recrute la foule amorphe et inféconde des « gens moraux » dont nous dénoncions plus haut le parasitisme.

A peine a-t-on saisi la moralité comme affirmation que surgit, du cœur de l'affirmation, la menace mortelle de l'égocentrisme. Pourquoi Nietzsche s'est-il arrêté en cours de route ? En face de la mystification des passifs par le ressentiment, il eût dressé les mystifications corrélatives de l'avarice et de l'agressivité étroites du moi. Les spirituels ont toujours fait de l'amour-propre le premier et le plus rebelle adversaire de l'effort moral. Mais qu'est-

1. Dans l'enquête de Heymans, les nEnAP, précédés des nEnAS, sont les derniers pour l'honorabilité, les qualités de compassion et de serviabilité, les sentiments familiaux. Les méthodes expérimentales ne sont pas armées pour démasquer l'immoralité qui se dissimule sous les apparences de la moralité.

ce que l'amour-propre ? Le goût de vivre ? Il relève de l'instinct et n'a pas encore accès à la moralité. La conscience exacte de nos puissances comme de nos limites ? Cet amour naturel de soi qui est comme un hommage spontané à la beauté de l'homme ? Qui le condamne ? puisque la plus exigeante des morales, celle de l'Évangile, le prend pour mesure de l'amour du prochain. Cependant il y a un mal de l'ego comme il y a un mal de l'existence et un mal de l'avoir. Il est mêlé à l'affirmation de soi, comme les deux autres le sont à la vie et à la possession, et tous trois si intimement que seule une vive acuité spirituelle les discerne avec sûreté et que nous n'avons jamais fini de les isoler. Nous n'avons pas à revenir ici sur les formes de l'égocentrisme dont nous avons longuement parlé. Nous avons vu qu'elles sont aussi nombreuses que les aspects du caractère, et qu'il n'est pas un geste du moi, normalement, qui échappe tout à fait à leur courbure. L'égocentrisme bloque la vie du moi sur l'image du moi, une image figée, déjà morte, privée de la mise en perspective continuelle qu'opèrent le contact d'autrui et la référence aux valeurs supérieures [1] ; nous ne pouvons nous empêcher d'être sourdement irrité par cette immobilisation contrainte, elle éveille une surestimation compensatrice de l'image du moi, et une dépréciation de toute valeur qui se présente en dehors de nous. Tel est le processus commun de l'orgueil.

L'égocentrisme vient gâcher jusqu'à la vertu. Faut-il voir en La Rochefoucauld, avec Jankelevitch, le « Zénon de la morale », qui nous empêche de marcher à force de soulever le scrupule sous nos pas ? Mais pourquoi une démarche hardie et épanouie serait-elle incompatible avec un œil lucide ? Thibon rapproche justement des plus fameux aphorismes de La Rochefoucauld la formule de saint Augustin : « Les vertus des païens sont toujours des vices ». Et combien de vertus païennes à l'ombre des autels... Ce ne sont pas les gens moraux, crasseux de légalisme et de moralisme, tapis dans les anfractuosités de la vie dévote, qu'il faut interroger sur la vertu, mais les grands espaces qui s'étendent sous le regard des mystiques : « Quand on pratique les œuvres de la vertu sans préparation préalable de la volonté et sans cette arrière-pensée personnelle que l'on accomplit quelque chose de particulièrement grand et juste, quand, au contraire, cette œuvre se fait plutôt d'elle-même et par amour du bien et sans qu'on recherche de récompense, on possède la vertu de façon parfaite,

1. C'est un des thèmes dominants de saint Jean de la Croix, par exemple, que l'obnubilation de la connaissance *même naturelle* par l'indiscrétion du moi. Cf. par exemple : « En se dessaisissant des choses l'homme les connaît plus clairement *selon le naturel* et le surnaturel, et c'est pourquoi il en jouit alors tout autrement que celui qui s'y attache » (*Montée du Carmel*, L. III, ch. XIX).

mais pas avant ». Ainsi parle Maître Eckart [1]. Cent écrivains spirituels lui font écho qui ne sont pas tous chrétiens :

« Aux vertueux.

« Nos vertus même doivent aller d'un pied léger.

» Pareilles aux vers d'Homère, il faut qu'elles viennent et passent » [2].

La vertu du Très-Haut vous couvre de son ombre, disait l'ange à Marie. La vertu n'est à personne. Ce magnifique anonymat est comme la limpidité suprême de la vie personnelle. Hors de lui, le moi offusque tout. C'est parce que la vertu se présente presque toujours avec une charge étrangère de tics et de particularismes que, choquant d'abord les autres particularismes, elle rebute si souvent au lieu d'aider.

Chez les natures puissantes, de type passionné, dont la moralité doit attendre ses plus éclatants exemplaires, l'ingérence du moi est violente et hardie : d'où ces vies fréquemment construites en partie double, qui atteignent les plus hauts sommets spirituels après avoir culminé dans le désordre, comme un saint Augustin, qui mêlent étroitement le désintéressement frénétique et l'orgueil humain, comme un Bloy ou un Péguy, ou bien qui hésitent entre la force de leur élan spirituel et la force égale de leurs instincts, comme un Chateaubriand pour l'ambition, un Verlaine pour la chair, un Jacques Rivière pour la possessivité intellectuelle.

Il a fallu sans doute ces poussées sauvages du moi, ces possessions sacrées pour que la vie morale s'arrache au sommeil collectif dans une époque où il la tenait encore captive. Le culte de l'héroïsme est le premier mythe sur lequel l'homme individuel a pris son essor. Il garde aujourd'hui encore quelques traits d'une passion jalouse : mais si nos vertus n'ont pas la dure pointe de l'instinct, arriveront-elles à bousculer les décadences ?

A côté de cet égocentrisme puissant et musclé, le moralisme des gens moraux montre des formes plus banales. Ils ont une manière à eux de couver leurs vertus comme leurs aises, leurs maladies et leurs tics ; leur sérieux, au lieu de les imposer, en fait ressortir la minceur, leur application la gaucherie, et dans cette attention à soi dont ils gâchent leurs meilleures actions, on perçoit on ne sait quel pédantisme insupportable. Cette moralité avantageuse sert d'issue à l'exubérance de l'instinct de propriété. Leurs vertus sont un trésor comptable que l'on accumule, que l'on place, que protègent tous les jeux de la vanité, de la cachotterie, des calculs d'intérêt. Mais pour avoir il faut garder, et la moralité meurt quand on la met en banque. Pour compter,

1. *Entretiens spirituels*, XXI (Aubier). C'est qui nous soulignons.
2. NIETZSCHE : *Gai savoir*, Prologue, aph. 15.

il faut une mesure, et le propre de la vie morale c'est que l'échelle du bon et du mauvais y grandit avec chaque progrès, qu'un instant de pardon et d'amour y surclasse des années de parcimonieuse accumulation.

Le « primaire » est porté à un égoïsme moins avantageux. Mais l'humeur qui le garde du moralisme l'éloigne aussi de la moralité. Comment prendrait-il des références de valeurs, comment organiserait-il une hiérarchie de ses actes, ne vivant que dans l'instant, de l'impression passagère et subjective ? Il se donne tout entier à chaque minute, possédé à ce point par la jouissance momentanée qu'il n'a pas de force ni de regard pour la subordonner à un arrangement profond de sa vie. Cette aptitude à remplir sans défaut le moment présent est la faveur et le danger de certaines jeunesses heureuses ; toujours en état de plénitude achevée, elles sont inaccessibles à l'inquiétude, on croit désespérer de les voir jamais accéder à l'univers de la crise morale. Cet état se fixe chez le primaire. L'honorabilité est généralement très faible chez les sanguins (nEAP) : l'inémotivité y amortit la vie intérieure, le goût de l'action les pousse aux réalisations palpables et la primarité les accroche à l'utilité du moment ; quand ils dessinent une morale, c'est-à-dire un ordre de leurs actes, c'est une morale du succès, un eudémonisme floride, souvent net et sain, mais évacué de tout drame, de toute pitié et de toute grandeur. Le sanguin est le tempérament des affaires ; aussi sa morale est-elle la plus spécifiquement bourgeoise, et notre époque s'avoue dans le succès de librairie qu'elle a fait à une littérature aussi prétentieuse que médiocre qui promet la beauté, le bonheur, la santé, le succès en amour et en affaires en application de son catéchisme utilitaire. Le colérique (EAP), bon vivant et bon enfant, est submergé par un instinct trop pléthorique pour prendre aisément les durs sentiers de l'ascèse, mais sa bonhomie émousse l'agressivité des appétits et lui fait une morale aimable, superficielle et colorée, qui dure ce que durent les bons jours. On sait combien le mensonge est constitutionnel aux AP. Chez les nerveux (EnAP) l'activité s'étant effacée, l'émotivité, renforcée par la primarité, apparaît presque isolément, avec son maximum d'effet. Ou bien ils rejettent toute moralité constituée pour se livrer aux explosions de la passion ; ou bien ils pratiquent une sorte de moralité intuitive et sans règle, généreuse et capricieuse à la fois, faite surtout de grands élans de pitié, de don immédiat et total à la sollicitation présente, dût cette effusion du cœur rester sans lendemain et déconcerter par tant d'infidélité suivant un si total dévouement. La force de l'affectivité marque dans le même sens la moralité de la femme qui sait atteindre les mêmes sommets que celle de l'homme, mais qui est souvent limitée ou tout

au moins localisée par la partialité du cœur. Tous les émotifs sont rebelles à la moralité formelle, au devoir impersonnel. On ne peut donner raison à leur impatience de la règle, on ne peut leur dénier qu'ils sentent juste quand ils rejettent le formalisme et le juridisme de la vie morale.

La méditation et la mise en ordre leur faisant constitutionnellement défaut, les primaires confondent volontiers le sens moral et une sorte de sentiment immédiat d'innocence qui n'est que l'expression naïve de leur irréflexion. Qu'on se rappelle l'admiration larmoyante de Saint-Preux pour le cynisme ingénu avec lequel la maîtresse lui fait le récit de ses infidélités [1]. Quand Pierre Bezoukhov, dans *Guerre et paix*, se présente à l'initiation maçonnique, et qu'on lui désigne la purification et l'amélioration de soi comme le but principal de la fraternité, il hausse les épaules : par le seul effet d'un entretien avec un vieillard, un soir de dépression, dans une auberge, il s'est senti entièrement corrigé de ses vices et revêtu du bien. On retrouve cette même bonne conscience spontanée chez les sujets d'asile dont l'inertie et la déchéance mentale a évacué toute autre perspective spirituelle qu'une extase béate et inefficace. « Je me sens purifiée de tous les péchés possibles..., déclare la Madeleine de Janet. Tout en moi est pur : l'âme, le cœur, les sens sont dans une atmosphère d'ordre et de paix... Dieu m'a ramenée à l'état de l'homme et de la femme avant le premier péché : toutes les parties de mon corps me paraissent également saintes et je les offre avec mon âme à celui qui les a créées les unes et les autres » [2]. Un seul grand spirituel a-t-il jamais tenu ce langage ? La « sincérité » n'a pas de sens si elle ne signifie la solidarité difficilement édifiée, dans les perspectives de la personne, de tous les moments d'une vie ; les sincérités d'effusion, grâces sentimentales de l'heure ou du jour, se nourrissent de l'aveuglement chronique d'un cœur éphémère. Aussi sont-elles si facilement successives, oublieuses et contradictoires, pour peu qu'une pointe de mythomanie leur donne l'éclat sans lendemain de ses croyances.

L'ouverture au réel, l'introversion et la secondarité facilitent au contraire cette largeur de vue, ce sens de l'au-delà du moment et du moi présent qui permet à une vie de s'unifier et de se mesurer à plus grand qu'elle.

L'ouverture au réel brise les attitudes d'opposition, dégage les œillères de l'égocentrisme et le force à se disloquer dans la

1. « ...Je fus touché de l'ingénuité de son récit et de cette manière bonne et ouverte avec laquelle elle me racontait jusqu'aux circonstances dont j'étais le plus offensé. Elle pèche sans malice, disais-je en moi-même ; elle est légère et imprudente, mais elle est droite et sincère ».

2. *De l'angoisse à l'extase*, I, p. 112.

puissante attraction de l'univers. Toute l'éthique chrétienne de la dépossession, l'éthique panthéiste et spinoziste de la fusion en Dieu, l'éthique freudienne des sevrages successifs et de la soumission au principe de réalité, l'éthique gœthéenne de la résorption du *Sturm und Drang* dans l'harmonie sociale et cosmique s'appuient sur des techniques d'ouverture au réel qu'elles demandent à l'ascèse, à la poésie, à l'expression des instincts et à la sociabilité. L'attitude systématique d'opposition est la réaction de faiblesse d'une conscience personnelle trop pauvre d'assiette et d'assurance pour s'affirmer sans cette stimulation. On la rencontre à chaque défaillance du sentiment de la personnalité : chez l'enfant qui essaie son pouvoir, chez l'adolescent qui brise ses chaînes, chez le pervers qui, noyé dans l'ennui irritable de son indigence psychique, a besoin du choc avec autrui pour se savoir existant. Une vie mûrit en se trouvant un chemin de la violence à l'ampleur, du tumulte des désirs vers l'efficacité, la sociabilité et l'universalité. Certains tempéraments souffrent d'une maladie infantile de la morale qui leur fait mesurer la pureté d'un acte à son degré d'inaccommodation et d'insociabilité. L'absolu, pour eux, ce n'est pas ce qui est intérieurement transcendant à toute réalisation limitée, c'est ce qui est violemment détaché de toute réussite humaine, de toute adaptation heureuse. Nous avons vu de quels accidents de jeunesse relève cette fixation puérile. La moralité d'un être de chair, d'histoire et de durée ne peut se restreindre à une violente exaltation solitaire, elle implique le salut coûte que coûte — et il en coûte toujours beaucoup — d'un morceau d'espace et de temps aussi vaste que possible. A l'ampleur de cette part que chaque vie arrache à la pesanteur du monde se mesure sa puissance et son mérite, sans que nous puissions jamais faire la part exacte de l'une et de l'autre. Un jour le docteur Faust renonce à évoquer les esprits, à briser des vies et à scandaliser sa province : pourquoi ? pour étreindre l'Infini avec ses deux seules mains. « Ce qui est départi à l'humanité entière, criait son démon, je veux l'éprouver en moi-même ». Mais Méphisto lui répond : « Tu es ce que tu es ». Alors il se fait chef d'armée et colonisateur ; il impose au monde, avec la collaboration du monde et à travers les sacrifices qu'exige le monde, la forme qu'il lui jeta d'abord au visage comme un défi. Le docteur Faust est sauvé.

Au sein des très hautes vies spirituelles il subsiste cependant une assez large coupure entre deux familles nettement groupées : les spiritualités à voie étroite comme celle de Saint-Cyran et du puritanisme, et les spiritualités profuses qui, de François d'Assise à François de Sales, à Claudel ou à Péguy, appellent à soi toutes les voies de la terre. Certains portent les deux tentations : on se rappellera Gide oscillant des *Nourritures* à la *Porte étroite*.

Sous un aspect légèrement différent, l'opposition devient celle des combattifs, nés pour affirmer, affronter, guerroyer au service d'une cause hardie et tranchante, et des mystiques, toujours sensibles à la mutilation par la limite, à l'injustice des exclusions, aux vulgarités des victoires et à l'appauvrissement intérieur qu'impose la tension du combat. Leurs deux témoignages sont sans doute nécessaires. Mais rares sont ceux qui peuvent porter sans se disperser celui d'une intarissable surabondance. Pour un être localisé, incarné, conditionné, il n'y a en règle commune qu'une voie royale : c'est de s'enforcer sur *une* ligne d'exploration spirituelle et de ne pas la quitter. Pour la plupart de nos génies limités, une certaine étroitesse est condition de profondeur et d'authenticité.

Cependant, une extériorisation et une adaptation excessives dispersent la vie morale aux quatre vents de l'action ; le souci de l'utilité, de l'ordre, de la sociabilité refoulent l'univers de l'amour, de la poésie et de la réflexion. Ce n'est pas que les caractères à prédominance active ne puissent atteindre à ce que l'on peut considérer socialement comme une très rigoureuse moralité, s'ils gardent le contact avec un monde de valeurs. Mais elle tend toujours à glisser vers une légalité formelle dont sont exclus ces éléments essentiels d'une vie morale : l'angoisse, le conflit, le tragique, la méditation, la disponibilité. Ces vies objectives, raidies dans l'inflexibilité de principes stériles ou mécanisées dans une probité d'insectes se rassemblent surtout vers le type flegmatique (nEAS). Elles sont souvent le produit de la spécialisation dans les activités techniques ou dans les échanges abstraits où le contact humain est insuffisant pour renouveler le sens dramatique de la vie. Mais on les trouve dant toutes les conditions de vie. Le mal intérieur de l'habitude, l'amortissement automatique de la conscience, le système de tranquillités que nous impose notre passé à mesure qu'il s'organise derrière notre dos, y mènent tous les tempéraments un peu froids. Nous avons dit ce que la moralité avait à craindre de l'inactivité. Une certaine difficulté à agir brise toutefois cet automatisme trop aisé de la pensée au geste où s'évanouissent la conscience et l'occasion de l'épreuve. D'autant qu'elle s'accompagne en général d'une difficulté à parler ; et, comme l'écrivait Diadoque de Photicé [1], « quand l'âme cède à l'envie de beaucoup parler, même si tout ce qu'elle dit est bon, elle dissipe son recueillement par la porte de la voix ». Aussi trouve-t-on peut-être chez le « sentimental » (EnAS) le maximum de sensibilité et de préoccupation morales : il unit, en effet, l'ouverture au réel et la sympathie affective envers autrui notamment (E), au sens

1. Sur la Perfection spirituelle, ch. LXX.

de la loi et à l'habitude réflexive (S), tout en mesurant par la faiblesse même de sa formule caractérologique (nA) l'insuffisance de toute réalisation objective à l'égard de son idéal intérieur.

La difficulté de l'action accompagne généralement un penchant à l'introversion. Excessif, il détourne l'action vers le rêve. Voici une âme dilettante presque physiquement incapable d'une règle de vie parce qu'elle est tout entière occupée par la jouissance intime de ses rêveries successives, attachée à la beauté éphémère et la présence émouvante de chacune. Voici un doux idéaliste qui s'est donné une fois pour toutes une utopie irréalisable par essence, comme le retour d'un régime politique impossible ou la réalisation d'une humanité chimérique ; il en attend sans impatience la réalisation lointaine, par la « force des idées » ou par la « nécessité » des choses ; il se satisfait dans ce climat de belle âme interminablement fidèle ; au nom de sa pureté, il s'y repose de tout effort sur le présent ; il s'enveloppe d'une sorte d'indifférence hautaine, aveugle et paresseuse à l'égard des êtres et des occasions qui le sollicitent. En voici un autre qui offre aux conduites les plus contradictoires une inépuisable indulgence, qu'il nomme compréhension, et qui n'est que l'impuissance à juger et à prendre parti. Voici une velléitaire pavé de bonnes intentions sur lesquelles il redoute de faire rouler la moindre décision. Voici un fanatique braqué sur un système rigide de principes, constitués en dehors de toute expérience, dans une sorte de rêve géométrique, et qui veut y plier les souples chemins de la vie. Toute cette fuite immorale vers les pseudo-absolus du rêve schizoïde est d'autant plus illusoire qu'elle prend quelques apparences et le langage même de la plus haute moralité.

Il faut porter une attention spéciale à la maladie du scrupule, qui naît de l'isolement autiste quand il n'arrive pas à vaincre entièrement le goût du réel. Au lieu de se dissoudre dans une rêverie arrogante ou heureuse, la conscience secrète un épuisant souci, contre lequel elle se déchire et bute interminablement, à la recherche éperdue d'une innocence formelle. Le scrupule a des frontières historiques. Il était inconnu de l'Église d'Orient. Même dans l'Occident latin, on ne le trouve pas mentionné avant les théologiens moralistes de la seconde moitié du Moyen âge : il semble s'être greffé sur le latinisme au moment où celui-ci est parvenu au stade de la précision théologique et morale [1]. C'est l'aberration d'une période hyperréflexive que de tenir la conscience scrupuleuse pour le type

1. Cf. *Thérapeutique intellectuelle du scrupule*, Vie Spirituelle, 1er mars 1935 et l'ouvrage cité de A. Eymieux.

accompli de la valeur morale. Le scrupule se forme au point de convergence de plusieurs affections graves du psychisme individuel et collectif. Il se greffe sur un climat spirituel déjà débilité par l'abus dialectique et par l'incertitude de la pensée. Il est encouragé par un exposé formaliste et juridique de la règle morale, qui prête à l'argutie et au balancement de conscience entre les instances symétriques. Il est enfin inoculé par des méthodes éducatives qui abusent soit de l'intimidation et de l'image terrifiante, soit de figures idéalisées du devoir auprès desquelles la moindre faiblesse apparaît comme sacrilège. Il ne fait pas seulement des consciences tourmentées, noyées dans l'argutie, paralysées dans le cas de conscience, dont le rayonnement est faible, leurs forces s'épuisant dans des luttes sans issue. Sous des formes moins pathétiques, il multiplie les consciences immobiles, incapables de fidélités franches, d'initiatives brusquées, de va-tout. Celles-ci se sont bien, à l'origine, engagées dans une vie morale, à laquelle on pouvait reprocher seulement d'être un peu contrainte et discuteuse. Mais leurs oscillations de conscience, plus obsédantes qu'angoissées, leur deviennent bientôt une habitude. Elles s'y installent, entre des abîmes qu'elles ne voient plus et des élans qu'elles ne sentent plus, dans de tranquilles satisfactions de juste milieu. De la scrupulosité première, il ne leur reste qu'un tour hésitant de la décision et du comportement, et l'habitude d'enrouler autour des actes insignifiants quelques volutes de fines analyses. Ardente ou tatillonne, la scrupulosité n'est le plus souvent qu'une ruse de la conscience paresseuse pour dissoudre dans de petits problèmes inconséquents les grandes responsabilités morales qui la sollicitent.

L'introversion n'est pas nécessairement condamnée au repli morbide. Symétrique de l'élan réalisateur, elle assure le recul, la réserve sans lesquels il n'est pas de vie spirituelle, et qui se perçoivent à l'abord même comme une troisième dimension invisible de la personnalité. Plus d'une fois nous avons déjà écarté un contre-sens facile sur l'intériorité. Elle n'est ni fermeture ni sécession, mais recueillement. Et loin de souligner nos limites, elle concentre la seule force capable de les dissoudre dans son rayonnement. Un excès d'extraversion peut accompagner et même favoriser une bruyante activité philanthropique, il refuse à l'acte moral la marque profonde de la moralité, la trace de la méditation, de l'épreuve et du sacrifice consenti. Le lieu propre de la moralité est la zone du secret et du recueillement. Elle veut être suffisamment abritée de la publicité qui vulgarise et disperse, d'où la discrétion de la vraie vertu ; le sentiment de la faute fuit aussi, dans le regard d'autrui, son jugement : d'où la honte. Mais à l'inverse il ressort de toute la psychanalyse notamment, et d'une expérience plus ancienne

que la sienne, que le secret de la faute rend l'âme malade, corrompt pour ainsi dire l'intimité : *quidquid latet apparebit* est une promesse de guérison autant qu'une menace d'intimidation.

La secondarité agit dans un sens très voisin de l'intraversion. L'effort moral est dans une large mesure un effort, d'intégration entre des tendances qui ne deviennent perverses que par leur aberrance [1]. Le secondaire a le goût de cet effort, et des facilités naturelles pour le poursuivre. Il y apporte plus de sérénité que le primaire, et entretient sa sérénité par l'ampleur même de son regard : « Garder les yeux fixés sur la perfection produit le calme » [2]. Les passionnés (EAS) embrassent leur action dans de larges structures créatrices de valeurs. Les sentimentaux (EnAS) sont attentifs et tenaces dans l'application. Le vrai et séduisant sérieux, non pas ce sérieux solennel et fat qui précède la médiocrité, mais un sérieux discret et détaché, un peu triste parfois, toujours grave et attirant, appelant la confiance et l'amitié, est la couleur dominante de leur vie morale. Quand la vie spirituelle se retire derrière le légalisme, comme chez le flegmatique (nEAS), la moralité apparaît comme une armature de principes plus que comme vie et surabondance. La persistance de la disposition secondaire maintient dans la cendre encore tiède des ferveurs défuntes une fidélité, une solidité des réflexes moraux qui peuvent faire longtemps survivre à leur mort spirituelle des hommes éteints ou des sociétés anciennement constituées [3]. Ces tempéraments ne connaissent jamais l'effondrement moral, du moins l'effondrement visible et désordonné : ils gardent toujours quelques trésors désuets dans un lot d'habitudes. En revanche, la secondarité, en organisant, tend à stabiliser. Elle menace de donner à l'éthique de la loi la prédominance sur l'éthique de l'amour, à chasser l'inquiétude par l'automatisme, le sens tragique de la vie par un simple code de bonnes mœurs. Aussi faut-il souhaiter au secondaire, ou tâcher de développer chez lui une émotivité et derrière elle

---

1. Ainsi Freud nomme perversions la prédominance et l'affranchissement d'une des composantes sexuelles partielles qui devront s'assujettir à la totalité de l'acte sexuel. Son seul tort est de les qualifier de manière telle que dans leur phase d'élaboration elles apparaissent déjà comme des perversions en acte : sadisme, masochisme, exhibitionnisme, voyisme, — au lieu de parler de tendance agressive, tendance passive, tendance à montrer, etc..

On ne confondra pas le légalisme calme et froid du flegmatique avec les exigences pointilleuses des émotifs inhibés qui, dans leur impatience méticuleuse, laissent percer la passion refoulée.

2. NIETZSCHE : *Volonté de Puissance*, édit. Gallimard, L. IV, Aph. 274.

3. Dans l'enquête d'Heymans, les secondaires donnent le maximum pour le « respect de la loi ». Ils tendent à y assimiler la loi morale.

une ferveur suffisante pour l'entretenir en état d'inquiétude et d'insatisfaction morale.

Le discrédit de la moralité auprès des natures épanouies et puissantes lui vient de cette sorte d'obédience morose où elle semble souvent courber la vue, et des états de contention plus ou moins morbides qu'elle entraîne à sa suite. Nietzsche et Freud ont nettoyé ici des recoins obscurs de l'âme contemporaine dont le dégagement, après l'avoir un instant déconcertée, doit lui favoriser un nouvel essor.

Dans la dépendance où nous nous sentons à l'égard de la loi morale peut entrer un besoin très frustre de passivité. Ce ne sont pas alors les éléments spirituels de déférence et de dévouement qui dominent l'hommage moral, mais les attitudes plus grossières de crainte et de soumission. Elles remontent très haut dans l'histoire psychique. L'enfant, avant de dégager les premières attitudes morales, perçoit une tension entre la poussée des tendances égoïstes et asociales de la zone instinctive et la pression sociale. Celle-ci est représentée à ses côtés par l'autorité des parents, et notamment par la plus affirmée des deux, celle du père, à laquelle il assimile toutes les autorités du dehors. Qu'on imagine quelle puissance doit revêtir à ses yeux cet être tout proche de lui qui lui donne à chaque instant, d'un geste du doigt, l'expérience du miracle. Une autorité aussi écrasante ne peut pas ne pas lui apparaître comme violente, si juste et bonne essaye-t-elle de se faire. Et elle l'est d'autant plus qu'elle s'écarte de l'affection et de la raison pour se livrer au caprice et à l'arbitraire. Une affection déréglée de la mère, à dominante égoïste et possessive, peut développer la même sensation d'envoûtement que la sévérité du père.

A force de peser sur l'enfant, ces poussées extérieures impriment en lui une sorte de puissance intérieure d'intimidation. Cette instance étrangère à sa vie morale se fond étroitement avec les rapports de dépendance qui se nouent à un niveau supérieur entre les valeurs et les aspirations. A leur différence, elle est aveugle, pesante, stérile. Mais l'unité concrète de l'individu mêle souvent leurs aspects contrariés à la légèreté libératrice des valeurs. Allez débrouiller cet ensemble émouvant ! La pression extrinsèque peut simplement aggraver la pression intérieure du devoir, et il n'est pas de moralité si délestée qu'elle ne reçoive au moins quelque lourdeur de contraintes amorales. Elle peut aussi écraser de tout son poids la spiritualité de la transcendance, autant dire la spiritualité tout court. « Leur peau de morale, disait Péguy des «gens moraux», les rend imper-

méables à la grâce ». On reconnaît ici le jeu du « surmoi » de Freud [1]. Quand même il aiderait parfois les valeurs morales à dompter l'instinct, il n'a aucun titre à les représenter, car il ne voit pas le but et dépasse parfois la mesure. Il est le mandataire de l'ordre social aux frontières du tumulte instinctif sous l'œil plus ou moins complaisant de la conscience morale profonde. Il imprime sur la vie entière, par-dessous les expériences spirituelles directes de l'individu, la conception de l'autorité que les parents ont pratiquée au cours de l'éducation première. Il tend, en effet, à se comporter à l'égard du moi comme les parents se sont comportés à l'égard de l'enfant. Plus précisément encore, il semble se former non pas tant sur l'image des parents que sur leur propre surmoi, ses appréciations et ses attitudes [2]. Il représente ainsi, à travers les générations, un élément de conservation et d'inertie face à l'anarchie des instincts et à l'invention morale. Il est comme une Chambre haute de la délibération morale. Il constitue à vrai dire la seule instance morale de beaucoup de gens qui ont une forte mémoire charnelle et peu de métaphysique : c'est pourquoi, quand ils perdent le respect de leur père et de leur mère réels, ou des personnes réelles qui représentent l'autorité sociale, ils perdent aussi généralement le sentiment moral.

L'immense majorité des hommes se range plus ou moins étroitement dans l'ordre de cette instance morale, dans ses hautes ou dans ses basses zones. Mais tous n'y sont pas inclinés de nature. A côté des fils d'Abel, à la vie morale soumise et à peu près harmonieuse, se dressera toujours la petite et sombre troupe des fils de Caïn, révoltés contre l'harmonie même du bien. Dans la mesure où elle accepte une explication psychologique (au moins partielle), leur attitude morale relève souvent d'une attitude plus générale d'opposition dont nous avons vu les sources, et notamment les sources infantiles. Mais, comme la soumission, elle peut être de très diverse qualité. Les uns sont de simples révoltés primaires, des inapdatés dont le sarcasme

1. Nous laissons de côté le rôle que Freud attribue dans la formation du surmoi à la liquidation du complexe d'Œdipe. Il se heurte à bien des objections. Quand il écrit que « c'est l'angoisse sociale qui forme le fond de la conscience morale », Freud ouvre lui-même la porte à une interprétation plus large de cette genèse. Cf. Dr ODIER : *Contribution à l'étude du surmoi et du phénomène moral*, Revue Française de Psychanalyse, 1927. Au moment où nous relisons les épreuves de ce livre nous arrive de Suisse et du même auteur un livre central sur ces questions, et dont la convergence avec l'analyse que nous conduisons ici est remarquable (Dr ODIER : *Les deux sources consciente et inconsciente de la vie morale*, Éd. La Baconnière, Neuchâtel, 1943).

2. FREUD : *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung*. La discorde entre les parents installe la division du surmoi et l'incertitude morale.

ne produit rien, ne porte rien. Mais d'autres appartiennent à cette race audacieuse qui, de Lucifer aux Titans, de Prométhée à Nietzsche, cherche fortune contre les dieux mêmes et semble vouée à témoigner démoniquement, dans le paroxysme du scandale, de la liberté morale.

L'élément d'intimidation qui accompagne en sourdine le sentiment d'obligation morale doit normalement se dissiper à mesure que le sujet moral découvre son autonomie et la nature de l'hommage proprement spirituel [1]. C'est un type d'homme primitif et inachevé que celui où cœxistent encore des pulsions réclamant une réalisation brutale à côté d'une instance morale pesante ou persécutrice. Il naît souvent d'une éducation exagérément sévère. Quand il est issu de parents faibles ou débonnaires, il semble formé par l'utilisation tardive de l'agressivité, longtemps inactive faute de provocation [2]. Il est extrêmement commun. La rigueur puritaine est presque toujours solidaire d'une forte répression de l'instinct et d'une forte résistance des tendances instinctives à cette punition : la froideur des sens n'y met pas tant de passion. Les sentiments moraux exaltés ne sont pas les plus forts. Pruderie, indignation, noblesse péremptoire, idéalisme éperdu, sévérité anormale, leur outrance même trahit la tension d'un combat intérieur, l'hypercompensation d'un fort sentiment de culpabilité. C'est pourquoi ils ne sont ni solides, ni féconds.

Ce type de structure morale souffre de malfaçons morales variées qu'il convient de ramener à leur juste place, tant elles sont couramment confondues avec le visage même de la moralité.

La faute ne laisse pas seulement chez ce type d'homme le regret profond et grave, mais passager, qui exprime la blessure de la conscience avant de se laisser emporter dans son élan créateur d'avenir. Alourdi, fixé au passé comme passé avec la complicité d'une secondarité excessive, le remords l'absorbe dans l'hypocondrie morale. Il colle à sa faute comme d'autres à un échec ou à un deuil. « Esclave du péché », alors qu'il veut s'en délivrer avec des gestes forcenés, il l'est souvent, à son insu, autant que celui qui s'y abandonne ; et le « Délivrez-nous du mal » vaut encore au delà de la contrition, pour arracher le coupable à l'obsession de la coulpe, après l'avoir disputé à la tentation de la faute. Cette obsession peut bien servir de quelque manière les intérêts de la vie ou de l'avenir moral. C'est ainsi qu'elle se fixe surtout, a remarqué Freud, aux impulsions perverses qui

---

1. Il subsiste souvent de manière lacunaire, pesant sur certaines régions de la conscience, alors que d'autres s'en sont affranchies.

2. FREUD : *Nouvelles conférences sur la psychologie* : « Sur diverses instances de la personne psychique ».

refusent de s'intégrer au moi total (toutes les aberrations sexuelles par exemple, et notamment la plus courante, l'onanisme). Elle apparaît alors comme une réaction de l'espèce, maladroite mais dirigée ; et derrière cet intérêt biologique, elle exprime peut-être une volonté plus profonde d'unité et de générosité. Mais elle devient volontiers, par un développement autonome, un goût morbide et inconscient de la culpabilité. Luther évoque ces maniaques qui se cherchent des péchés de poupée par peur de vivre quelques instants sans la conscience morose du péché. Celle-ci paraît exigeante : elle les arrête en fait à la surface d'eux-mêmes, sur des simulacres de drames et des commentaires d'actes, tout en allant stériliser, par ses inhibitions et par ses préoccupations, les sources de la générosité spirituelle. Elle les absorbe dans un moi regardé au lieu de les livrer à un moi créateur. Au lieu d'aller droit à l'anéantissement de l'intention fautive et de ses effets, elle dresse devant l'élan salutaire la rumination stérile du révolu. Elle installe une sorte d'œdème de la vie morale.

Ce goût vertueux du péché par l'entremise du reproche n'est pas sans entretenir des relations fréquentes avec des poussées exhibitionnistes ou mythomaniaques. S'humilier en public, quand la faute est fréquente, est un moyen de se donner de l'intérêt, d'attirer sur soi la pitié morale, et de simuler la vertu sans changer de vie. « Moi pécheur » est un titre à succès, si l'on y met assez de talent pour allumer la complaisance derrière la curiosité, et l'agressivité derrière la complaisance, en maintenant en état de jeu des sentiments qu'il serait dangereux de pousser à bout. Semi-convaincus, semi fabulants, ces pécheurs publics, comme tous ceux qu'occupent au premier chef le plaisir spectaculaire, n'ont généralement pas assez d'étoffe pour commettre les puissantes fautes dont ils se vantent, ou pour s'engager dans de radicales conversions, quand ils s'humilient. Derrière leur jactance cynique, les premiers montrent vite la pauvreté de leur tempérament, et les seconds, derrière leur fausse humilité bruyante et indiscrète, une indocilité peu compatible avec leurs protestations de repentir [1]. Un aspect notable de cet exhibitionnisme moral est la saleté provocante, ou la vulgarité de parole, étalages sur la peau, le vêtement ou dans la langue, du sentiment de culpabilité intérieurement ressenti [2].

1. Reik a mis en évidence les éléments exhibitionnistes de la « compulsion à l'aveu » et de la « soif de punition » (*Gestandnizwang und Straghedürgnis*, Internat. psychanalyst.Verlag,, 1925).

2. A l'inverse et par hypercompensation, une propreté excessive (fréquente chez les homosexuels, et spécialement dans les moments où ils s'adonnent à leur passion) peut avoir reçu comme fonction de couvrir un sentiment de culpabilité profond.

Cependant l'excitation spectaculaire, si répandue soit-elle, élimine plus souvent qu'elle n'encourage le sentiment de dépendance morale à l'égard de la faute et de la loi. La mauvaise conscience morose l'alourdit, au contraire, jusqu'à l'oppression et lui livre la totalité de la vie psychique. Nous avons déjà noté le caractère cancéreux du sentiment de culpabilité morose. Il tue comme le cancer, et comme lui chasse peu à peu la vie. Par sa puissance d'arrêt, il sert les refus de l'action : « L'obéissance au devoir, disait Tarde, offre deux grands avantages : elle dispense le plus souvent de prévoir, et toujours de réussir ». L'ascétisme maniaque n'exprime pas toujours une réaction violente contre un tempérament excessif ou un goût maladif de la souffrance : celui qui semble se priver ne se prive parfois de rien qui lui plaise ; il préfère éviter le tourment, l'agitation, la sociabilité qu'entraînent les plaisirs [1]. L'autoaccusation obsédante nous abrite de la même façon en nous décourageant par avance de l'effort ; ou bien plutôt rationalise-t-elle un découragement déjà acquis. On comprend que le sentiment de culpabilité soit une des sources principales du mensonge, de ce mensonge qui surgit pour écarter une difficulté ou une angoisse vitale, et l'initiative qu'elle appelle. Par l'impuissance qu'elle entretient, la conscience morose trahit souvent aussi une pente de psychasthénie. On imagine mal son avidité à se nourrir de toute circonstance, surtout au cours de l'enfance. C'est ainsi que l'enfant s'accuse lourdement de ses résistances instinctives à un sevrage difficile, de la gêne qu'il éprouve sous le poids de l'affection goulue, égoïste et possessive de certaines mères, ou du déchirement qui se produit en lui quand la dispute règne entre ses parents.

L'envahissement de la conscience par ce mal endogène est d'autant plus sournois que la culpabilité se développe inconsciemment et sans dire son nom. Une fois refoulée, elle se transforme en un sentiment diffus, malaise obscur, anonyme, intolérable, intolérable parce qu'anonyme. Elle crispe l'action dans une sorte de pantoophobie qui déborde, des situations engageant une responsabilité morale, sur toutes celles qui sollicitent l'individu. Toute présence sociale apparaît à sa victime comme un juge virtuel, toute infortune comme un châtiment, qu'elle rapporte à l'ensemble de sa vie ou à n'importe quelle fixation absurde faute d'en percevoir la raison. Le sentiment d'infériorité n'est souvent qu'une variante atténuée de cette angoisse de la culpabilité. Le « culpabilisé » (calquons ce néologisme sur l'infériorisé) est une sorte de persécuté, mais de persécuté moral : il ne transforme pas le monde en un immense complot, il y voit un immense

2. Voir, par exemple : JANET : *De l'angoisse à l'extase*, I, p. 408.

tribunal. Un sentiment morbide d'indignité — qui trouble, par exemple, si souvent le sens du péché dans la littérature russe, — gâte du dedans la majorité de ses actes et de ses sentiments ; il se fait des remords sur tout objet, à propos de la profession qu'il a choisie et à propos de celles qu'il a laissées, de ses échecs, de sa disgrâce physique même. Nous sommes éclairés sur la valeur très relative de cette apparente sensibilité morale quand nous la retrouvons chez les véritables psychasthéniques. Ils manifestent la même obsession au remords général : obsession de la vocation manquée ; obsession de la honte de soi débordant sur tout le comportement, du doute délirant au scrupule moral et à la honte de manger ou d'accomplir les actes de la physiologie normale. Ils se torturent l'imagination pour s'attribuer des actes extrêmes ou odieux [1].

Il entre dans ces excès, même sous leurs formes courantes, un fort élément de masochisme. Le sujet détourne contre soi l'agressivité qui gonfle la colère du surmoi, et l'entraîne à l'aberration décrite. Faut-il voir, dans cet acharnement, une simple régression, comme le pense Freud [2], une dérivation de l'agressivité, des pulsions instinctives refoulées [3] ou, comme le veut Nietzsche, un dessein plus délibéré, la domestication par la violence de l'animal humain ? Toujours est-il que les débordements du sentiment de culpabilité ne vont jamais sans les excès du besoin de punition. Le mécanisme d'autopunition couvre sous mille détours une procédure très sommaire : supprimer purement et simplement la partie du moi qui est considérée comme coupable, et si le moi entier est accusé, faire porter contre lui une inhibition massive [4]. Quand la suppression n'est pas possible, le

---

1. P. JANET : *Obsessions et psychasthénie*, ch. I. — BARUK *(Psychiâtrie morale)* note le caractère profond, irrépressible et débilitant du remords moral chez le névrosé et l'aliéné.

2. Freud, on le notera, ne réduit pas la moralité au masochisme moral. « Au fond, écrit-il, conscience et morale sont liées à la domination et à la désexualisation du concept d'Œdipe. Mais, par le masochisme moral, la morale est de nouveau sexualisée, le complexe d'Œdipe revécu. Il s'agit là d'une régression de la morale au complexe d'Œdipe, au détriment de la morale et de l'individu, car une large part de la conscience morale (évoluée) est ainsi sacrifiée au masochisme moral et va se perdre en lui » *(Le problème économique du masochisme*, Revue de Psychan., 1924).

3. « Le besoin de punition est une manifestation instinctive du moi, devenu masochiste sous l'influence du surmoi sadique par suite d'une dérivation au moins partielle de l'instinct destructeur sur les relations moi-surmoi ». HESNARD et LAFORGUE : *Les processus d'autopunition en psychologie des névroses et des psychoses, en psychologie criminelle et en pathologie générale*, Denoël, 1931.

4. Certains freudiens ont voulu ramener toute répression à un symbole de la castration. C'est bien plutôt celle-ci qui symbolise fréquemment un processus psychique beaucoup plus général. *Castigatio*, d'où vient châtiment, signifie à la fois blâme, punition, castration et action de tailler.

châtiment de substitution est aussi simpliste que brutal ; né dans les zones primitives de la conscience, il obéit à la vieille loi du talion, qui fait la soudure entre le déchaînement instinctif et la règlementation rationnelle. L'autopunition porte parfois sur l'ensemble de l'activité. Le sujet culpabilisé se condamne à l'échec sur tous les plans [1]. Il redoute même de s'affirmer, de déployer son activité. Il s'inflige une sorte de flagellation morale permanente sans qu'il ait à aucun degré conscience d'être l'auteur de cette persécution. C'est à se demander souvent où est la poussée primitive : dans un sentiment originel de culpabilité ou dans une pusillanimité qui le déclenche comme couverture. Approche-t-il du succès il jette des obstacles en travers de sa route ; il les prendra ensuite, et chacun autour de lui les prendra pour des accidents, à moins qu'il ne leur fabrique une justification très rationnelle : leur vraie nature apparaît cependant si l'on considère avec quelle régularité significative ces « accidents » s'acharnent sur le même sujet ; parfois elle se révélera dans une psychanalyse. Le succès survient-il, comme échappé à la vigilance du sujet, celui-ci s'empresse de le transformer en échec, comme s'il cherchait à s'en faire payer le prix. L'un s'obstinera à se faire opérer sans raison sérieuse, l'autre à se perdre dans l'opinion, cette femme à épouser justement le contraire de son idéal. Le Dr Allendy souligne le sort cruel où s'enferment ces obsédés : soit de réussir et d'être tenaillés par l'angoisse de la culpabilité du succès, soit de sortir de l'angoisse par un malheur réel et provoqué : « Une sorte de fatalité intérieure les condamne à manquer toutes les bonnes occasions, à se donner en toutes circonstances le maximum de peines et d'obligations, à tomber toujours sur les pires éventualités ».

On ne cesserait d'énumérer toutes les ressources de la culpabilité morose dans ses fantaisies d'autopunition. Parfois sa victime cherche à s'exhiber dans une situation humiliante ou douloureuse : paillasses de foire, avaleurs de crapauds, prostituées, ivrognes publics, etc... Ailleurs elle se jette dans un ascétisme furieux, se torturant le corps de disciplines, se déchirant le cœur avec des croyances terrifiantes et des ruminations douloureuses : « O triste et folle bête humaine ! s'écriait Nietzsche. A quelle imagination bizarre et contre nature, à quel paroxysme

---

1. On trouvera des exemples dans le livre très confus et contestable de LAFORGUE sur la *Psychopathologie de l'échec* (Édit. des Cahiers du Sud). Les mécanismes d'autopunition, définis déjà par NIETZSCHE dans la *Généalogie*, décrits pour la première fois sur l'observation clinique par FREUD, ont été étudiés à fond par REIK et étendus par ALEXANDRE et STAUB : *Le criminel et ses juges* (trad. chez Gallimard) à la genèse du crime. On lira sur le sujet l'étude déjà citée d'HESNARD et LAFORGUE, et du Dr ALLENDY : *Le juge intérieur*.

de démence, à quelle *bestialité de l'idée* se laisse-t-elle entraîner dès qu'elle est empêchée quelque peu d'être *bête de l'action* ! » L'arrière-chrétienté du XIVe, puis l'invasion du Jansénisme ont barbouillé le clair visage du christianisme de ces ombres sinistres qu'il a toujours repoussées au fur et à mesure qu'elles le gagnaient [1]. Nos contemporains, qui ont moins de tempérament, vont se faire secouer les nerfs au Grand Guignol ou se torturent avec des règles de ponctualité. Intervienne une pointe d'hystérie, des paralysies ou des contractures apparaîtront dans une partie du corps censée coupable ou symbolisant la faute [2]. Il semble que plus d'une maladie doive son origine à la punition symbolique d'un conflit inassimilé [3]. Quand elle ne crée pas directement l'affection organique, la réaction d'autopunition peut utiliser une affection déjà déclarée en paralysant les défenses, ou simplement augmenter la réceptivité organique. On voit parfois ces maladies disparaître quand le besoin d'autopunition a trouvé un autre dérivatif. C'est ainsi que les gargottes des fronts de guerre, au scandale de la médecine, guérissaient parfois des dyspeptiques rebelles ! Ils avaient trouvé dans les bombardements une compensation suffisante à leurs aigreurs d'estomac. Il faut joindre à ce chapitre un goût marqué pour les remèdes répugnants ou violents : sinapismes, vésicatoires, purgations, etc... Certains auteurs tendent à rapporter toutes les névroses et toutes les psychoses à des processus d'autopunition. Dans les psychoses, il est poussé à l'extrême, jusqu'à la destruction du psychisme par lui-même : le surmoi se fait tour à tour autoaccusateur dans la mélancolie jusqu'à jeter la mort dans l'âme, persécuteur par projection du dehors dans la paranoïa, ségrégateur et obsédant dans l'automatisme mental. L'agressivité punitive est encore à l'origine de certains suicides, de plusieurs fantaisies érotiques (flagellations, etc...) ou se résout en de simples rêveries (on rêve d'être humilié, d'être martyr). Le pessimisme historique n'y est pas étranger : on découvre une sorte de jouissance mauvaise et d'avarice agressive dans la manière dont certains veulent réduire l'histoire à n'être qu'une succession de fautes et de châtiments, et dont quelques autres se plaisent à humilier les ressources de la nature et à fermer

1. Il reste de ces influences des confusions d'atmosphère pernicieuses, jusque dans la sensibilité contemporaine. On en trouvera un bel exemple dans *l'Immolé* de BAUMANN. Mais c'est une erreur radicale que fait Nietzsche sur l'essence du christianisme quand il écrit que son intention « n'est pas que (l'homme) *devienne* plus moral, mais qu'il se sente *le plus possible pécheur* » (*Humain, trop humain*, § 141).

2. Allendy cite une paralysie faciale chez une jeune fille qui se reproche d'avoir défiguré sa sœur en la laissant tomber.

3. Cf. ALLENDY : *op. cit.*, IV. *L'autopunition en pathologie générale.*

l'avenir de l'humanité. Dans un tout autre domaine, Alexander et Staub [1] ont mis en évidence le besoin inconscient de châtiment chez le criminel ; il explique l'empressement que certains mettent, sitôt la faute commise, à se livrer, à s'accuser et à subir leur peine. Bien plus paradoxale est encore l'attraction de la peine quand elle pousse elle-même au crime [2]. Le criminel, oppressé par un sentiment de culpabilité d'origine inconnue, va au crime comme à une détente psychique ; il redoute moins la justice des hommes que son angoisse intérieure.

On ne comprendrait pas le goût du châtimentsi l'on ne prêtait attention au fait que la détente qu'il procure à l'angoisse de la culpabilité est agréable, et bientôt nécessaire au sujet culpabilisé comme nous est agréable la légère douleur que nous nous donnons en tapotant une dent sensible, parce qu'elle dénoue pour une seconde un malaise irritant de continuité sourde. Plaisir de détente, sans doute. Mais ce ne serait alors qu'une sorte de plaisir négatif. La rage opiniâtre et maussade que l'autopunition met à sa tâche trahit de plus violentes poussées : celles d'une agressivité qui se plaît à détruire, qui fait payer une peur, ou un regret. C'est l'intrusion de ce goût morbide qui rend l'Église très défiante des excès ascétiques. Si rien n'est plus suspect quant à sa qualité, rien n'est moins juste quant à son application que cette « justice psychique immanente » des complexes psychologiques, comme on n'a pas craint de la nommer par un entraînement de langage [3]. La plupart des illustrations que nous avons évoquées relèvent d'un mécanisme de retournement de la situation : le sujet tenté par la faute agressive retourne l'agression contre lui-même. Mais cette autoagressivité désormais obsédante, nous l'avons vue porter au hasard, hanter les actes justes au même titre que les intentions perverses. Les psychologues de l'autopunition disent même que le déplacement est un de ses processus les plus fréquents, par lequel le sentiment de culpabilité et le châtiment se fixent sur un acte banal afin de détourner la conscience du vrai foyer de culpabilité. Justifiera-t-on quand même cette justice de l'inconscient ? Pour le sentiment de justice, dit Allendy, il n'existe pas de faute isolée, limitée dans le temps et dans l'espace. Cette remarque pourrait aller très loin si l'autopunition atteignait, avec une vertu curative en même temps que disciplinaire, ce centre du moi où se nouent et dénouent les fautes particulières et dont l'état général compte plus, en effet, pour la moralité que la symptomatique

1. *Le criminel et ses juges*, p. 613.

2. Cf. FREUD : *Einige Charaktertypen aus der Psychoanalytischen Arbeit*, et ALEXANDER et STAUB : *op. cit.* qui décrivent, p. 137 s., un cas de vols répétés spécialement suggestif.

3. Le Dr Allendy, qui parle même à ce propos du « divin en nous ».

des délits. Mais frapper à côté n'est pas frapper au cœur, étendre le mal n'est pas universaliser le remède. L'autopunition inconsciente ressemble à un médecin paradoxal qui charcuterait et envenimerait les environs de la plaie sous prétexte de ne pas se laisser obséder par elle. Elle est immorale deux fois : elle dénature la mauvaise conscience qu'elle rend, de mauvaise, méchante, tout en lui retirant sa clairvoyance de conscience morale ; elle l'arrête et la diffuse sur le plan de l'acte révolu sans la porter au plan de l'acte salutaire.

Elle est au surplus, de l'aveu même de ceux qui l'ont étudiée, un moyen choisi par le moi malade de culpabilité pour se décharger d'une culpabilité qui lui pèse. La voici donc qui renverse sa mission. Notons-le bien, si tout se passe comme on le décrit, ce que le moi recherche dans la culpabilité morose, ce n'est pas de se débarrasser d'un désagrément, puisqu'il développe au contraire et aiguise son mal : c'est de ne plus percevoir la culpabilité comme culpabilité et de ne plus la rencontrer, même sous une forme méconnaissable, au seul point qui était primitivement ressenti comme coupable. Il est prêt à payer cet aveuglement moral d'un surcroît de peine. Voici la conscience morose démasquée : elle nous semblait au premier aspect une sorte d'excès barbare mais zélé du sentiment moral ; il apparaît maintenant qu'elle travaille, sous ses dehors empressés, à l'étouffement même de la moralité. Dans une première étape, elle renchérit sur la morsure de la conscience morale, mais c'est au prix précisément de n'être plus morale. Elle n'est, en fin de compte, qu'un effort pour secouer la tunique de Nessus, pour rejeter les responsabilités brûlantes de notre chair, par un refoulement brutal, et de notre conscience spirituelle, par la démoralisation des suites affectives et pénales de la faute. Nous masquons cette démission en nous consumant de soucis sur le haut lieu d'une apparente vertu : nous n'en rendons pas moins les armes que nous devions consacrer à poursuivre d'un cœur sain des travaux virils.

C'est ce que confirment les mécanismes d'aliénation de la conscience satisfaite. Il importe de souligner ce parallélisme. Car si le monde moderne, dévôt et moralisant, s'est enlaidi de toutes les grimaces de la culpabilité morose, certains de ses adversaires ne stérilisent pas moins d'énergie en évacuant de la conscience contemporaine le sens viril de la faute. S'il est un résultat durable de la psychanalyse en ces matières, c'est qu'il existe un empoisonnement par l'oubli moral comme il est un empoisonnement par l'obsession coupable. Le premier se voit moins, car il est à terme, et ses premiers effets sont exaltants. En est-il moins funeste ? Les premiers déchaînements de l'homme du XX^e siècle permettent d'en douter.

Le procédé le plus courant de la conscience satisfaite est de projeter la culpabilité refusée sur un objet extérieur contre lequel l'agressivité du surmoi tourne les colères de la conscience [1]. L'ambivalence de tous nos actes, tous à des degrés divers chargés de culpabilité en même temps que d'innocence légère, nous est insupportable. Il est banal que l'on soupçonne chez autrui ce que convoitent inconsciemment, par derrière notre conscience avouée, les pulsions inférieures du moi. La jalousie témoigne d'un désir confus d'adultère. Nous reprochons volontiers notre stagnation morale à nos éducateurs, à la difficulté des temps, à la mauvaise volonté des circonstances, quand notre mauvaise volonté est presque seule en cause. Ainsi les collectivités, travaillées en temps de crise d'une culpabilité secrète, trouvent-elles bientôt un bouc émissaire auquel jeter leur malheur. Nos indignations mêmes sont rarement pures. La foule qui hurle son horreur aux portes de nos Palais de Justice procède à un sacrifice de l'âge de pierre : elle vomit ses reproches intérieurs sur une victime expiatoire, pour s'en libérer avec violence sur un cas bien évident à ses yeux, qui les absorbe et la rejette du côté de l'innocence. De l'autre côté de la barricade morale, le prévenu se livre exactement à la même manœuvre de conscience. Après, comme sans doute avant son crime, il en déverse le poids sur un être moral aux limites confuses, mais qui comporte essentiellement, quels qu'ils soient, l'état social et l'organisation judiciaire du moment [2]. On rencontre souvent, sur la scène politique notamment, des hommes de conduite par ailleurs fort médiocre, qui se livrent à une sorte de besoin chronique d'indignation ; leurs colères sonnent creux, car il est manifeste qu'elles ne sont qu'un excitant pour une foi débile. L'indignation profonde rend un tout autre son. Et cependant elle est toujours partiellement déviée par le service de notre propre justification.

Le pharisaïsme commence avec cette courbure, projection éthique de la courbure égocentrique : c'est dire qu'il s'insinue, fût-ce imperceptiblement, dans toutes nos professions morales. S'il est ainsi attaché à la vertu comme à son ombre, c'est par suite du caractère prospectif de la conscience morale. Tendue vers une image du bien à atteindre, elle en oublie la réalité du

1. Rapproche des mécanismes freudiens du déplacement et de la résistance au défoulement.

2. Il était curieux de voir avec quel naturel, entre 1940 et 1944, la masse des prévenus de droit commun, dans les prisons, confondait sa cause avec celle des Alliés, comme si tout délit contre l'ordre social fût devenu un devoir national.

ALEXANDER et STAUB *(op. cit.*, p. 93) décèlent, chez le criminel, cette volonté d'entraîner les autorités légitimes dans l'injustice, afin de justifier leurs crimes. L'enfant pousse aussi parfois ses parents, dans le même dessein, aux punitions excessives.

sujet qui le poursuit. Celui-ci n'a plus tout à fait tort de considérer qu'en un sens il *est* ses aspirations plus essentiellement qu'il n'est ses faiblesses, et cette demi-illusion est déjà effort de mieux-être. Mais il s'identifie trop vite à son futur idéal, c'est l'inconscience de cette projection qui mêle tant de mauvaise foi à la vertu et rend les vertueux souvent si distraits sur la qualité réelle des moyens qu'ils emploient. Il faut ajouter que l'amoralisme, accusant la vertu, secrète le même pharisaïsme que la vertu accusant le vice. Les consciences à champ étroit, les primaires en sont plus facilement le jouet que les consciences de secondaires, plus aptes à embrasser leur étagement intérieur.

Le pharisaïsme se complique au fait qu'aucun de nos actes ne peut-être réduit à une motivation simple. Le plus souvent, sur le même acte, convergent une pulsion instinctive ou intéressée, et une aspiration de valeur. Certains moralistes amers, comme La Rochefoucauld et Nietzsche, ont avec les immoralistes une propension commune à détecter la première composante, très souvent inconsciente. Ils obéissent sans doute eux aussi à une pulsion, à un « ressentiment contre le haut » réactif au « ressentiment contre le bas » des utopistes moraux. S'il leur arrive de méconnaître la composante « noble », il n'en reste pas moins qu'on ne lui rendra justice sans arrière-pensée qu'une fois bien connu le champ des composantes réputées basses. Le pharisaïme est le refus de cette lucidité.

La figure limite de l'illusion pharisienne nous est fournie par le paranoïaque, qui se justifie de céder à ses pulsions agressives en se donnant un monde où l'assailli est décrété coupable et l'assaillant victime. Le besoin de punir — « Méfiez-vous, disait Zarathoustra, de tous ceux en qui l'instinct de punir est puissant » — trahit, quand il est passionnel et acharné, la même protestation systématique d'innocence aux dépens d'autrui. Des vengeances inavouées s'y mêlent à de vagues aspirations morales. Il n'est pas du tout proportionnel à la qualité et à la rigueur de la moralité. C'est un sentiment puissant et primitif que l'esprit collectif renforce. Une foule ou une nation blessées y résistent moins aisément qu'un individu.

La conscience satisfaite donne le goût d'appartenir à des sectes de purs, d'hérétiques, d'initiés (d'où leur développement dans les époques de crise). Leur idéalisme désincarné, sous le couvert d'une idéalisation du monde, est une manière d'intellectualiser une idéalisation de soi. Situé apparemment aux antipodes de la péjoration paranoïaque, il en offre l'épreuve positive : il généralise l'innocence, en m'y enrobant, au lieu, comme elle, de généraliser la culpabilité, en m'en excluant ; des deux côtés je sors lavé de toute faute. La hantise d'un monde totalement innocent obsède la conscience moderne. Qu'il suffise de situer ces

trois repères : Rousseau, ou le thème de l'innocence perdue, Nietzsche, ou le thème de l'innocence à gagner, Cocteau, ou le thème de l'innocence à volonté. A ce niveau, la nostalgie de l'innocence n'est pas simple. Elle exprime aussi un violent dégoût des culpabilités moroses et une soif dévorante d'absolu. Le processus d'aliénation y transparaît toutefois. Il est bien plus grossier dans l'effort des hygiénistes, comme de tant de naturismes prétentieux et de paganismes de pacotille pour substituer aux valeurs morales une ascétique de la santé et de l' « épanouissement » : tout en percevant d'une intuition passionnée et confuse les excès de la conscience morose, ces professeurs de bonheur à bon marché cherchent un monde net de responsabilités et de fautes, où l'instinct sanctifie sans effort et délivre du reproche. La susceptibilité irritable de la bonne conscience, individuelle ou collective, trahit la fragilité des équilibres qu'elle réalise. L'angoisse est étouffée, dominée, elle n'est pas annihilée par elle. Elle dévitalise lentement, de l'intérieur, la vie spirituelle, ou prépare des explosions et des retournements de conduite imprévisibles.

Toutes ces investigations dans les domaines de la conscience morose et de la conscience satisfaite, celles notamment que nous devons à la psychanalyse, laissent à la disposition du moraliste une conclusion fondamentale : que l'on ne déloge pas impunément la conscience coupable du point précis où elle requiert de l'homme responsable qu'il assume ses responsabilités. Toute tentative pour en esquiver la pression, pression passagère pour qui accepte franchement le face à face de la faute, ne fait qu'en transformer la pression en oppression, le désagrément en une torture compliquée et stérile, à moins que nous l'évitions par une paix illusoire, gagnée au prix de la mort spirituelle.

On confond encore trop souvent ces formations parasites avec la conscience morale vivante et équilibrée, soit pour les compromettre, soit pour les rejeter ensemble. Celle-ci a pour ressort un sens aigu de la faute, mais si ce ressort est central, il n'écrase pas la vie morale comme la chape de plomb de la culpabilité morose. Demandons-en le témoignage à des natures morales supérieures. Plus significatifs que tous autres seront les témoignages d'inspiration chrétienne, puisqu'aussi bien on a cru trouver, dans cette inspiration chrétienne, le plus direct encouragement à la conscience esclave [1]. Le christianisme a un sens trop profond

1. On peut difficilement faire abstraction de la théologie qui, explicitement ou implicitement, dirige ces expériences. Il est bon, par exemple, de savoir que la théologie catholique condamne symétriquement, chez

et par là même trop réaliste de l'Incarnation pour ne pas faire sa part, à travers les transfigurations qu'il nous propose, à la règle qui contraint et parfois brise pour libérer ; il consacre même les impuretés que nous avons décrites, en tâchant de les entraîner plutôt que de les traîner ; elles lui paraissent inévitables dans un sujet de composition mixte et blessé dans sa nature par une prédisposition radicale à toutes les aberrations, même dans le zèle du bien. Par la notion du péché, il a donné à la faute sa plus vive pointe, celle qui atteint un ordre supérieur à l'homme et offense plus qu'un ordre, une Bonté surabondante. Il est même souvent appelé à insister sur le sens du péché dans une époque qui cherche par tant de stratagèmes à s'en débarrasser. Mais ce n'est pas l'attention au péché, comme le laisse croire un jansénisme tenace, qui est au centre de la vie morale chrétienne, c'est la Μετανοια, le changement du cœur, et la vie de la grâce, qui l'opère et le couronne. Ce vocabulaire même suffirait à montrer combien étrangères à l'obsession morose, à l'appesantissement sur le révolu sont les réalités qu'il désigne [1]. Les auteurs spirituels parlent souvent de l'aiguillon du péché. La conscience idéale du péché, chez le chrétien, devrait en effet avoir la profondeur et la rapidité d'attaque du dard. Elle est aussi rigoureuse, par exemple, que la conscience freudienne de l'omniprésence des pulsions égoïstes. Elle en déborde même largement les limites : « Oh Dieu ! disait déjà la psalmiste, purifiez-moi des fautes que j'ignore et pardonnez-moi celles d'autrui ». Mais elle refuse à la faute une attention prolongée qu'elle réserve au relèvement. « Votre mal, écrit saint François de Sales à Madame de la Croix d'Antherin, vient de quoi vous craignez plus les vices que vous n'aimez les vertus » [2]. Fixer trop longtemps le mal accompli, c'est le confirmer et le prolonger : « A chaque jour suffit son mal ; le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse faire Dieu » [3]. Sinon la conscience morose développe un monde de larves qui obscurcissent la pureté du regard spirituel. Toutes ces pseudo-aridités : aversion morbide de la faute, peur de manquements imaginaires, ruminations tourmentées, cruautés solitaires, les théologiens n'hésitent pas à les classer comme des anomalies

---

Calvin, la conception du repentir comme ressentiment intérieur obsédant (Concile de Trente, *De Paenitentia*, canon 43) et sa conception chez Luther comme simple changement de vie sans désolation active dirigée sur la faute (Dº, Session XIV, ch. IV).

1. C'est bien plutôt un univers tel que l'univers freudien qui nous courbe sous l'obsession systématique de la culpabilité, ainsi que l'a mis en évidence E. BORNE : Le rationalisme freudien, in *L'homme et le péché* (Plon).

2. Lettres, 16, III,-1643.

3. FÉNELON : *Lettres spirituelles*, nº 235.

étrangères à la vie spirituelle [1] ; ils suivent en cela la grande tradition de Gerson et de Jean de la Croix, qui tenaient pour suspect tout fidèle qui faisait trop de cas de ses états intérieurs, dans la componction et dans le scrupule aussi bien que dans la tentation ou dans la joie morale. « Tous ces monstres ne sont point réels, écrivait encore Fénelon. Pour les faire disparaître, il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement : une simple non-résistance les dissipera » [2], ou encore le P. Surin : « Aussitôt qu'on saisit dans ses facultés un mouvement tant soit peu déréglé et désagréable à Dieu, on doit s'appliquer à tout ramener à l'ordre, avec un cœur aussi tranquille que si l'on n'avait point failli, sans s'inquiéter des réflexions que suggère à l'amour-propre le dépit de la faute commise, ou le prétexte d'une contrition plus vive. Ces sentiments ne pourraient que nuire à l'avancement dans la vertu : car tandis que l'âme s'amuse à caresser son chagrin et sonder ses fautes passées, ce retour inutile sur elle-même paralyse son action et la dispose à de nouvelles chutes. Un paisible regret du temps mal employé, joint à une application très attentive pour bien user du moment présent, voilà le vrai caractère de l'amour de Dieu ». Une application très attentive pour bien user du moment présent : voilà le lien propre de l'application morale, celui d'un présent chargé de possibilités ; le souci du chrétien c'est le point de jaillissement de l'espérance ; son abaissement, c'est l'humilité qui excite et non pas l'humiliation qui accable.

Loin de courber la haute taille de l'homme sous une subordination oppressante, ce sens ouvert de la vie morale l'épanouit dans une vie spirituelle disposée pour que « nous ayons la vie, et que nous l'ayons surabondante ». Le sacrifice, l'ascèse y opèrent des mutilations réelles et douloureuses, mais elles n'ont jamais leurs sens dans le plaisir de mutiler : elles émondent pour grandir et anéantissent pour ressusciter. La contrainte y est sensible et astreignante, mais jamais elle n'exprime l'arbitraire d'une puissance acharnée à maintenir l'homme en état de dépendance, elle relaye seulement son ignorance et sa faiblesse en vue d'une libération qui est son véritable but ; issue de l'amour et productrice d'amour : « Mes frères, tant que l'héritier est enfant, il ne diffère en rien d'un esclave, quoi qu'il soit le maître de tout ; mais il est sous des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par le père. Ainsi nous-mêmes, lorsque nous étions enfants, nous étions sous l'esclavage des rudiments du monde. Mais, lorsque fut venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, assujetti à la loi, pour qu'il rachetât ceux

1. Cf. Études Carmélitaines, déc. 1937 : *Aridité et processus psycho-physiologique.*
2. FÉNELON : *Lettres spirituelles*, n° 382.

qui étaient sous la loi, pour que nous récusions l'adoption des fils. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba ! Père ! Ainsi, nul n'est plus esclave, mais fils. S'il est fils, il est aussi héritier par la grâce de Dieu »[1].

Selon que l'on emploiera un vocabulaire profane ou un vocabulaire religieux, on dira qu'une telle attitude morale est animée par le sens de la grâce ou par celui de la générosité. Le moraliste ni le théologien n'assimileraient, certes, ces deux formules. Mais, en ce qui concerne notre sujet, elles s'accordent à des structures communes de l'attitude et du comportement. Le moralisme, entendu comme une prédominance de la conscience morose, alliée souvent à la conscience utilitaire, exprime un monde bas, mal dégagé des terreurs puériles et grimaçant de toutes les maladies d'une humanité primitive qui n'a réussi qu'à rendre sournois ses instincts gauchement refoulés ; sa plus haute entreprise est une rationalisation utilitaire des convenances sociales. Mme de Staël, remarquant que les fables et les drames des anciens étaient rarement dirigés dans le sens de l'exhortation morale ou des exemples édifiants, notait que les modernes tiennent ce souci moraliste, si peu semblable au souci spirituel, de l'habitude que donnent les affaires de toujours tendre vers un but déterminé. Tout à l'inverse, les morales de la grâce et les morales de la générosité, avec au-dessus de leurs têtes un ciel de valeurs astreignantes et de la rigueur dans leurs démarches, avancent vers un avenir toujours ouvert. Elles travaillent continuellement à purifier le monde moral des miasmes de la conscience morose. Cette « non-résistance » intérieure dont parle Fénelon, si toutefois on ne la confond pas avec le facile quiétisme de l'indifférence, a l'avantage supplémentaire de ne pas entretenir l'agressivité autour d'elle. La sévérité envers autrui est souvent un simple prolongement de l'agressivité masochiste moralisante. Ni l'une ni l'autre ne sont une vraie rigueur spirituelle. Ce que la critique rigoriste laisse percer de son aigreur morbide ou de sa raideur intéressée apporte au coupable le contraire d'un principe de libération : une occasion de se justifier de ses fautes dans l'injustice qui les accueille. En revanche, si le pardon libère, c'est qu'il coupe cette chaîne d'agressivités indéfiniment répercutées.

1. Saint Paul.

LA MORALE CARACTÉROLOGIQUE OU LA VOCATION DANS LES LIMITES DU CARACTÈRE

La vie morale n'est pas séparable de la vie spirituelle. Elle en est la couche la plus organisée et la plus lourde, celle où la liberté de l'esprit compose avec les disciplines du corps, de la raison et de la société pour se tailler un chemin dans un monde charnel, déterminé et public. L'isoler, c'est la rabattre sur l'hygiène, sur la science, sur la bienséance, ou sur l'utilité qui les résume toutes trois : autant de manières pour le moralisme de tuer la morale. La morale n'a d'autre fin que la spiritualité dont elle fait le ménage. Qu'elle sache simplifier ses préoccupations et respecte la liberté du cœur, elle sert nos vocations sans les contraindre, à travers les diversités concrètes de temps, de milieux et de tempérament. Elle délire dès qu'elle veut jouer à la reine, et se prévaloir de quelque intuition pure de l'esprit. Elle ne la trouve pas dans les révélations solitaires de la conscience, car elle est présence au monde et effort vers le monde. Elle ne la trouve pas plus dans l'universalité logique de la loi kantienne, car elle est vocation concrète et perpétuelle incarnation dans des conditions toujours particulières. Toute loi morale tend à l'universalité, mais elle ne peut jamais être formulée en termes automatiquement et universellement applicables. Elle est le principe universalisant d'une infinité de conduites particulières qui ne s'imitent jamais rigoureusement les unes les autres, mais se suscitent de proche en proche par une ferveur créatrice, une induction spirituelle à laquelle chacun répond suivant les structures de son champ personnel. Chaque situation morale nous affronte à une situation par un côté inouï et incomparable. Dans le temps-espace où elle s'avance sur moi, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'autre nœud spirituel rigoureusement identique à celui que je vais dénouer par mon geste, ce geste-ci, ici, en ce moment. Rien n'est moins universalisable logiquement que les plus hautes actions des hommes. Certaines même, isolées de l'appareil complexe qui les porte dans une personnalité de grande ampleur, découronnées du sens exact qu'elles y prennent, deviendraient

un danger entre des mains communes : telles les audaces et les folies des saints. D'autres se dénaturent si elles ne restent pas des témoignages d'exception, et empoisonneraient à haute dose une société qu'elles honorent à titre rare ; ainsi certains suicides immolés à l'honneur collectif, ou des paradoxes de la conduite qui ne tiennent qu'en équilibre instable sur des vies dont on se sent aussi incapable des les justifier que de les condamner. Les loismorales, et les lois psycho-physiologiques qu'elles mettent en œuvre, sont des approximations plus ou moins serrées dont le recoupement nous guide : elles ne remplacent jamais cette expérience et cette initiative intérieure qui, dans chaque décision morale, apportent la réponse globale d'une personne autonome à la question globale d'un univers prévenant.

La loi a cependant un rôle capital à jouer contre l'infiltration de l'égocentrisme dans l'expérience personnelle. Le dialogue qui va de l'expérience morale incommunicable aux diverses formes de la règle et de l'expérience commune, sans impersonnaliser la responsabilité, désapproprie la vertu.

Les sollicitations du caractère y occupent une position mixte.

Dans la mesure où les caractères tendent à la généralité du type, la formule actuelle de son caractère est pour le sujet personnel une première forme légale, la plus étroitement adaptée à sa vocation intérieure, mais inclinant déjà vers une ébauche d'universalité ce qui voudrait s'enfermer dans une complaisance solitaire ; elle appelle l'individu à l'objectivité d'un monde plus large que celui de l'individu.

Dans la mesure où chaque caractère défie l'analyse et déconcerte sa propre formule par les ressources venues du cœur de la personne, la formule caractérologique, par contre s'affirme en regard de la loi morale comme la première forme saisissable conceptuellement du principe de différenciation et de personnalisation. La plus universalisable des lois de la conduite doit se plier aux possibilités et s'appliquer aux ressources que chacune de ces formules lui offre.

En ce sens, le devoir préalable à toute moralité est la connaissance et la maîtrise par le sujet moral de son propre caractère. Un chapitre de morale caractérologique devrait ainsi, dans nos traités de morale, précéder l'examen des incidences de la moralité dans nos divers cercles d'action.

La première règle en est : *Connais-toi et accepte-toi toi-même, parce qu'il ne peut y avoir d'efficacité pour toi hors des chemins et des limites qui te sont assignés.* En d'autres termes : *N'essaye pas de sauter par dessus ton ombre.*

Que cette connaissance soit une œuvre longue, difficile et toujours remise en cause, ce livre espère en avoir donné une modeste idée. Chacun de nous se tient à lui-même sur lui-même un discours sommaire, très arrêté, qui généralement ne résiste pas à l'examen. La manière dont il est construit, dont il aménage l'illusion et dont il se défend contre la critique est en soi un test de caractère. Il est toujours une simplification de moi-même tels ces récits que nous nous donnons sur un événement vécu, immédiatement après qu'il se soit déroulé, et qui arrivent, tout en s'appauvrissant eux-mêmes d'année en année, à nous masquer l'accès direct du souvenir. C'est ainsi qu'il méconnaît toutes les personnalités secondes que je nourris autour de mon personnage principal. Il est souvent une présentation sociale de moi-même à autrui, variable avec les idées du jour et les milieux fréquentés. D'autres fois une survivance ou une anticipation de moi-même, l'expression obstinée de ce que je fus et ne suis déjà plus, ou la formulation trompeuse de ce que je voudrais être et suis impuissant à être. Il peut exprimer enfin une réaction de moi-même à moi-même, un système de protection contre mes angoisses profondes, une compensation verbale à mes faiblesses, une idéalisation consolante ou une péjoration morbide de mes ambiguïtés. Ces divers mirages se réfléchissent entre eux de mille façons. Il faut la robuste simplicité d'une vie bien engagée et une haute pureté de regard pour déjouer leurs reflets que la seule science ne suffit pas à percer.

En toute rigueur, il faut même dire que connaître son caractère, c'est toujours réagir à son caractère. Il y aurait à ouvrir un intéressant chapitre de caractérologie expérimentale sur les réactions du sujet à son propre caractère. C'est sur elles que passe l'invisible ligne de suture qui relie l'aspect moral à l'aspect psychologique de notre problème : la connaissance de soi est toujours une connaissance agie et une option sur soi.

A ce point, une nouvelle difficulté surgit. Il faut de la méditation et de l'effort pour mener à bien cette découverte et cette édification de soi mêlés. Mais une attention excessive, un effort trop soutenu peuvent aller à l'inverse de leur but, et nous bloquer dans des crampes qui risquent d'engendrer des malformations, au lieu de nous libérer. Le danger est visible dès l'enfance, récepteur plus sensible et plastique que tout autre. Un enfant montre-t-il quelque disposition à la gourmandise, à l'entêtement, à la vanité, répétez-lui avec insistance qu'il est un gourmand, un têtu ou une coquette, il y a de fortes chances que la seule magie de cette suggestion fixe en lui précisément le défaut que vous voulez flétrir et éliminer. Il eût été plus habile d'en détourner les occasions et d'en distraire l'attention du coupable. Les inhibitions massives, l'abus de l'interdiction autoritaire jouent

souvent de la même manière. Et même parfois la bonne volonté la plus affectueuse pour l'enfant, quand elle le courbe trop continuellement sur la recherche appliquée de soi et de sa perfection. Il faut savoir doser la grâce et la discipline, la détente et l'effort. Nous retrouvons ici la difficile dialectique de la volonté, déjà évoquée. La volonté telle qu'on l'entend encore habituellement, cette pression appliquée et consciente de soi sur soi, doit avouer un certain nombre d'impuissances et d'inconvénients. Elle est impuissante sur toute la partie inconsciente (et considérable) de notre psychisme. Elle fige souvent les tendances qu'elle veut combattre en attirant sur elles une attention excessive. Elle développe des réactions de résistance qui les renforcent, quand une technique de distraction les aurait étiolées. Plus d'une fois enfin, elle est encouragée par le sadisme diffus qui se mêle à l'exercice parental de l'autorité ou par les tendances masochistes chez le sujet intéressé. Cette volonté étroite, crispée et morose ne doit pas être confondue avec la maîtrise de soi. Celle-ci est une large stratégie, riche de moyens, qui fait appel quand il le faut à l'attaque directe, à la passion sévère, à la voie étroite, quand il le faut aussi aux moyens indirects : il faut autant de maîtrise pour utiliser un automatisme, vider la place devant un rythme vital profond, aménager une distraction salutaire, élargir le champ perspectif autour d'une tendance déviée ou exclusive, l'entraîner sans la brimer de front dans une sublimation, autant et plus que nous n'en mettons souvent à nous cogner le nez et à nous déchirer les ongles sur l'obstacle.

L'inacceptation de soi est une réaction ambiguë : au négatif, fuite devant le réel, prétexte à l'inaction ; au positif, sentiment amer de nos limites, volonté de dépasser les frontières de l'individualité et de rejoindre, au delà de nos paysages habituels, l'appel des terres inconnues. Sous ce dernier aspect, il n'est pas de vie personnelle un peu intense qui n'ait été un jour tourmentée de la hantise des gestes trop habituels où viennent buter nos élans les plus neufs, du besoin de briser un visage où la vie imprime chacun de ses arrêts. L'expression libère au moment où elle séjourne, elle nous asservit dès qu'elle se maintient immobile. Un jour, souvent par hasard ou par rencontres, nous avons pris une attitude. Nous la formulons et la formule nous tient désormais prisonniers. Ainsi vont nos opinions, nos mœurs, nos manières d'être avec chacun, toutes nos créations. Cet investissement de nous-mêmes par nous-mêmes, plus accentué chez les secondaires, irrite en nous les sensibilités les plus profondes : le lyrisme, l'élan spirituel.

L'âge et le tempérament diversifient cette récolte commune. Elle reste brute chez beaucoup et forme le fond de la mauvaise humeur ou de l'aigreur qui gâche en eux la joie de vivre. La

crise de l'adolescence alterne de l'affirmation exaspérée de soi à l'impatience exaspérée de ses limites. Cette inacceptation peut revêtir des formes agressives, autodestructrices jusqu'au suicide, ou aux accusations systématiques des mélancolies morbides. Parfois elle se déguise sous le vêtement d'une compensation qui plaque une apparence morale sur la personnalité réelle : par exemple, pruderie, préciosité de manières sur un fond d'instinct sauvage ; la conversion morale est alors esquivée par une mystification de parade. Le même résultat est atteint, et plus ou moins inconsciemment visé par toutes les formes de l'évasion. Une des plus courantes est le désir impuissant de perfection. Tout élan moral repose sur la poursuite d'un certain absolu. Mais le sens de l'absolu n'est moral que si, tout en chassant continuellement devant soi l'idéal, il l'incarne continuellement dans des actes déterminés et efficaces. La peur de l'action entraîne au contraire l'imagination déréistique vers l'obsession d'un absolu sans contenu et sans effets, qui nous encombre d'une nostalgie vaine. Par une illusion que nous avons déjà rencontrée dans toutes les formes du gigantisme de la pensée, la répugnance aux actes particuliers se laisse prendre pour une aspiration à l'infini. A propos de Tolstoï[1], Ossipond remarque que ce souci de perfection universelle, loin de révéler une exceptionnelle ampleur de la personnalité, dénonce une origine narcissique chaque fois qu'il aboutit à l'inaction anxieuse. Il est plus simple d'être fanatique que d'être à la fois exigeant et humain, de jouer la « belle âme » dans un cercle de « belles âmes » en couronnant par un langage conventionnel une vie bien protégée, que de vivre comme un homme de chair et d'esprit, sociable quand il faut, modéré quand il faut et intransigeant quand il faut. « Tenez pour suspects, écrivait saint François de Sales à Mlle de Sulfour [2], tous ces désirs qui selon le commun sentiment des gens de bien, ne peuvent pas être suivis de leurs effets : tels sont les désirs de certaine perfection chrétienne qui peut être imaginée, mais non pas pratiquée, et de laquelle plusieurs font des leçons, mais nul n'en fait des actions.

Sachez que la vertu de patience est celle qui nous assure le plus de perfection, et s'il la faut avoir avec les autres, il faut aussi l'avoir avec soi-même... Il faut souffrir notre propre imperfection pour avoir la perfection ». Et à la même[2] : »... Il est bon de désirer beaucoup ; mais il faut mettre ordre aux désirs, et les faire sortir en effet, chacun selon sa saison et notre pouvoir... Il est bon d'empêcher cette multiplication de désirs, de peur que

1. *Tolstoï Kindheiterrinerungen.*
2. 22 juillet 1603.
3. Avril-mai 1603.

notre âme ne s'y amuse, laissant cependant le soin des effets desquels, pour l'ordinaire, la moindre exécution est plus utile que les grands décors des choses éloignées de notre pouvoir, Dieu désirant plus de nous la fidélité aux petites choses qu'il met en notre pouvoir, que l'ardeur aux grandes qui ne dépendent pas de nous ».

L'impatience de nos limites vient en grande partie de ce que nous les regardons trop ordinairement sous leur aspect négatif. La limite est en même temps le dessin, la surface sensible et la beauté même de la personnalité. Comme la silhouette de notre corps, elle est l'image repoussée de la force qui travaille en nous. La refuser, communément, ce n'est pas nous hausser au-dessus de nous-mêmes, c'est opter pour l'inconsistance. Toute grâce exclut des grâces incompatibles. L'intellectuel connaît rarement les jouissances de l'athlète et il est peu probable que la même vie puisse cumuler les ardeurs tragiques d'un Pascal et la sérénité sublime d'un François de Sales. L'esprit brouillon est une sorte d'impatience chétive des limites. Les mêmes tempéraments qui n'arrivent pas à arrêter leur vie personnelle dans un choix décidé, aiment se barbouiller d'internationalisme et de toutes les religions du monde, par impuissance de vivre pleinement une nation ouverte ou une religion universelle.

Précisons toutefois que le choix d'une direction dominante n'est pas nécessairement le choix d'une direction exclusive. Le psychologue qui insiste le plus aujourd'hui sur la valeur psychologique thérapeutique de l'unification spirituelle, Jung, est le même qui décrit cette unité du moi comme une pyramide de personnalités subordonnées plutôt que comme la monarchie d'un principe. Ce n'est pas par appauvrissement, c'est par orchestration que l'homme s'unifie, et les dissonances mêmes peuvent contribuer à l'intention symphonique.

La règle d'acceptation de soi, de toutes façons, ne doit pas recevoir une interprétation statique. Si le caractère est un jeu de forces en mouvement, elle ne se légitime qu'en liaison avec une règle corrélative de dépassement de soi : *Tu ne te trouveras tel que tu es (prospectivement) qu'en te niant perpétuellement tel que tu es (statiquement)*. Mais encore, quelle politique concrète doit résulter du jeu combiné de ces deux règles ?

Nous savons d'expérience que trop appuyer sur les lignes de notre caractère les durcit, y développe des grimaces parasites, les contraint jusqu'à serrer et étouffer la personnalité. Au surplus, nous avons une aspiration à être plus que nous sommes tout en étant jusqu'au bout ce que nous sommes, à forcer nos frontières au delà de leur élasticité afin de réaliser

plus d'humain en nous. « Tout ce qui est parfait en son genre, disait Goethe, doit dépasser son genre ». Et, illustrant cette formule un peu abstraite : « Par maints de ses accents, le rossignol est encore oiseau, puis il dépasse sa classe et semble vouloir montrer à tous les oiseaux ce que c'est à vrai dire, que chanter ». Contre ces durcissements, pour cet élargissement, s'impose un traitement de notre humeur par les contraires, comme disait la médecine hippocratique. Comment doser les deux méthodes ?

C'est dans la structure même de nos dispositions que nous trouvons la réponse. Le tempérament est en soi étranger à la morale. Mais ses inclinations, vues sous l'angle du jugement moral, sont généralement à deux pentes : l'une conduit à une vertu, l'autre à la carence contraire : celui qui est porté au courage l'est peu à la mansuétude, celui qui aime la douceur manque généralement de force, le généreux n'est guère prudent et le prudent pas toujours généreux. « Suivre la nature » ne peut donc être érigé en précepte sûr d'action, puisque la nature est ambiguë. Ce qui est moral, c'est le choix que je fais de pousser l'inclination naturelle vers sa vertu ou vers sa faiblesse, ou mieux encore de l'élargir, sans jamais y parvenir pleinement, vers une réalisation contemporaine des deux vertus complémentaires qui germent sur elles et sur son contraire. Ni sur le plan des forces ni sur celui des valeurs on ne peut donc parler de la nature comme d'un champ d'action uniforme et contraignant. L'inclination de la nature porte elle-même l'option entre une voie montante et une voie descendante : elle est une énigme propulsive. Je puis la laisser aller à une expression sommaire, explosive, de niveau et de qualité inférieurs, ou la porter à un haut degré de sublimation [1], élevant le plus large espace de moi-même à la plus grande richesse possible de valeurs. Cet effort vers un plus haut potentiel de valeurs peut avoir, sur l'équilibre psychique même élémentaire, une bienfaisance inégalable. Les faiblesses et les maladies se ramènent presque toutes à des dissociations. Or aucune force de rassemblement n'a plus de puissance de cohésion que les hautes options de valeur qui intègrent un énorme champ de personnalité. Il reste beaucoup à faire pour étendre la psychothérapie du côté d'une agiothérapie ou d'une thérapeutique des troubles de la personnalité par des engagements

1. La sublimation, chez Freud, est le mécanisme par lequel les tendances (sexuelles ou autres) « font échange de leur but sexuel vers une fin lointaine et d'une valeur sociale plus grande », qui leur donne un accroissement de productivité psychique considérable. Bien que Pfister parle d'une « dérivation aboutissant à des résultats de haute valeur morale », pas plus que Freud il ne prend « moral » en un autre sens que social.

d'ordre éthique. On a parlé de « psychothérapie religieuse »[1] ; il y aurait aussi matière à une psychothérapie esthétique, à une psychothérapie philosophique. Les ressources de chaque domaine de valeurs seraient appliquées différemment suivant le tempérament en jeu. La valeur curative de ces options de valeur est rigoureusement indépendante de leur valeur de vérité. On peut considérer qu'un caractère instable, ou porté à l'hypocondrie spirituelle, se trouvera bien de la religion disciplinée et fortement incarnée qu'offre le catholicisme ; qu'un schizoïde incurable trouve un relatif équilibre et une soupape de sûreté pour ses rêveries systématiques dans une petite secte mystique : on ne porte ainsi, indépendamment de cet individu, aucun jugement de vérité sur la valeur métaphysique du catholicisme ou de la secte adoptée.

L'édification par le contraire doit surtout entraver les déformations qu'entraîne un développement unilatéral du caractère. Elle encourage ces vertus complémentaires de nos vertus naturelles, qui leur enlèvent rarement leur privilège d'origine, mais les humanisent et les amplifient par un jeu de contrastes simultanés et successifs. C'est un des principes élémentaires de l'éducation : ce colérique, l'exercer à la douceur, ce mystique, à l'action, ce sentimental, le fortifier dans un entourage viril, cet extraverti, l'initier à la vie intérieure. Le problème pratique est de savoir comment et jusqu'où doser cette médication. Trop brusquée, elle peut briser le ressort de certaines natures. Un enfant introverti et sensible, jeté brutalement dans les rires et les jeux, opère une retraite d'autant plus farouche dans le rêve. C'est une erreur de beaucoup de parents de croire qu'il suffit de prendre aveuglément le contrepoids de l'inclination pour être dans le vrai en éducation. Et cependant il est toujours bon de maintenir sur elle une légère violence.

Une autre erreur serait de doser si exactement la liberté laissée à l'inclination et la contre-poussée des forces contraires, sous prétexte de créer un être « équilibré », qu'on les neutralise dans un juste milieu sans visage où chacune des composantes antagonistes aura brisé la pointe de l'autre et se sera immobilisée contre elle. Plutôt que dans un milieu, il faudrait dire que la vertu et le sommet de la qualité humaine se trouvent sur une crête maîtresse des versants opposés : bonté et lucidité, douceur et virilité, ouverture et recul, discrétion et audace, sagesse et générosité, simplicité et pénétration. Ou si l'on parle de milieu, il faut spécifier que l'on désigne un milieu de raison et non de situation, si bien que le « juste milieu » peut être parfois

1. Cf. par exemple : A. Lortsch : *La psychothérapie religieuse; Ses résultats, sa nature.* Paris, Jouve, 1925.

du côté de la modération, mais parfois aussi du côté de la passion [1].

Le travail d'équilibration du caractère, pour ne pas être funeste, en même temps qu'il cherche à l'harmoniser par des contre-valeurs doit solidement en constituer la direction centrale. Choisir un point d'attaque, le bien choisir et y porter toutes ses forces sans s'en laisser détourner est le principe fondamental du génie tactique. Une trop grande richesse de désir ou une certaine nonchalance de l'action nous poussent à nous disperser sans trop de savoir, d'avoir et de savoir-faire accumulés. Vouloir vivre toutes les vies possibles, ou vivre pleinement les contraires incompatibles, comme tant de littérature nous y a poussé, c'est se priver de bien vivre une vie, notre vie. Il est pour chacun de nous une ligne de caractère, comme d'intelligence, sur laquelle nous pouvons utiliser nos forces au mieux et tirer le maximum de nos promesses. Certaines techniques de vie spirituelle, fondées sur la lutte contre le défaut principal, en ont eu le sentiment : leur erreur est parfois, dans la pratique, de faire trop systématiquement prévaloir l'opposition à nos limites sur l'attention à nos ressources. Toute la politique de la vie est de savoir dégager à temps cette arête du caractère et de se décider à temps aux sacrifices nécessaires. Entre la pousée axiale du caractère, ses pesées latérales et la contre-poussée que nous exercerons sur lui par les contraintes pour l'enrichir et le stimuler, ce n'est pas un équilibre statique que nous devons réaliser, mais une tension prospective et un mouvement dialectique. Nous devrons, de crise en crise, porter notre effort tantôt sur un point, tantôt sur un autre, peser d'abord sur le caractère positif jusqu'à la menace de raidissement, puis sur la tendance contraire jusqu'aux approches de l'intolérance, reposer à nouveau l'humeur dans son assiette, et ainsi de suite. Résumons cette souple politique : *Pousse chacune de tes inclinations sur les voies où elle t'apporte le plus de richesse et d'ouverture ; désarme-la dans ses durcissements et dans ses exclusives ; aime à harmoniser ton caractère par les dispositions contraires tout en le maintenant fermement dans sa direction maîtresse.*

Cette double attention porte la structure caractérologique qui nous est départie à son plus haut degré d'efficacité. Pouvons-nous aller plus loin ; en rompre ou tout au moins en dis-

1. Saint Thomas : *De virtutibus*, q. 1, a 13, ad 13 : Medium virtutis est medium rationis et non medium rei ; et ideo omnino oportet quod aequaliter distat ab utroque extremo, sed secundum quod ratio habet ; unde in quibus rationis praecipae consistit in refrenando passionem, virtus propinquior est diminut o quam superflus ; sicut patet intemperantia et mansuetudine ; in quibus autem bonum est inducere ad id quod passio impellet, virtus similior est superflus, ut patet in fortitudine.

tendre les formes ? Après avoir accepté et contrapuncté notre caractère, pouvons-nous le dépasser ? Ou bien allons-nous assigner à chacun, au nom de la Science, une fiche stricte de direction, avec interdiction d'en outrepasser les formules ? Nous rejoignons ici, sur le plan de la pratique, le problème que nous avons théoriquement posé en fin de notre chapitre premier. La psychophysiologie moderne nous a appris que s'il existe des connexions déterminées entre certaines régions du cerveau et certaines fonctions psychiques, des vicariances sont possibles, par lesquelles une région saine assume le rôle d'une région lésée. Ces vicariances se sont révélées parfois d'une surprenante ampleur et d'une soudaineté déconcertante. Ce qui est possible dans la matière relativement très systématisée et peu plastique des fonctions élémentaires et de leurs attaches nerveuses serait-il brusquement impossible dans les régions plus mobiles du psychisme supérieur ? L'expérience enseigne sans doute que les plus hautes sublimations du caractère gardent toujours une certaine forme, au moins certains traits en commun avec ses expressions élémentaires. Mais la psychologie de la conversion, nous offre aussi des exemples de renversements si radicaux q u'au moins aux limites de l'humanité quelques hommes semblent de temps à autre surgir pour témoigner de la victoire possible de l'impossible. Tout ce que nous avons dit restant valable au titre des conduites habituelles, il ne faudrait pas confondre la vocation avec une sorte de déterminisme du caractère dominant. La vocation est transpsychologique. Elle doit commencer par accepter ses données, mais elle peut aussi bien lutter contre elles pour en briser l'esclavage. Alors même que le cadre de l'espèce et celui de notre personnalité contiendraient la plupart de nos développements entre deux limites, supérieure et inférieure, nous ignorons toujours plus ou moins notre coefficient personnel d'élasticité. Nous ne connaissons pas plus celui de l'humanité comme tout, et jusqu'où doit conduire le chemin, considérable déjà pour une mince époque géologique, qu'elle a parcouru depuis l'homme de Néenderthal. A ces frontières ambiguës, il est bon que la plupart se guident sur une certaine sagesse pratique. Mais quelle hygiène, quelle police ou quelle morale osera-t-elle interdire à Icare de se briser les ailes pour que vingt siècles plus tard pilotes de nuit et pilotes de guerre puissent délivrer leur message d'énergie ?

Aux règles qui assurent notre conduite à l'égard de notre caractère propre, répondent celles qui dirigent notre comportement envers le caractère d'autrui. Elles se résument en un prin-

cipe de base : *Comprend et accepte le caractère d'autrui, car il est le chemin obligé pour te conduire à son mystère, pour briser ton égocentrisme et pour établir entre vous les fondements durables d'une vie commune.*

La réaction que nous offrons au caractère d'autrui est solidaire de l'attention à autrui, dont nous avons étudié la distribution en son temps.

Notre égocentrisme projette autour de nous nos manières d'être et de voir. Comme le primitif diffuse son âme dans l'environnement et le peuple de dieux et d'esprits à son image, nous croyons volontiers que tout le monde partage nos goûts, nos sentiments, nos jugements, nos perspectives, et nous le croyons d'autant plus que notre égocentrisme est plus fort, et notre vigilance intérieure plus relâchée. Pour nous connaître nous-même, il nous faut d'abord nettoyer le monde de cette projection de nous- même, qui nous masque le visage d'autrui et le nôtre.

Les caractères de type inémotif, et surtout parmi eux, les caractères de type inactif, peu vulnérables au milieu, peu disposés à le provoquer ou à lutter avec lui, se protègent facilement des contacts par un repli d'indifférence égocentrique, mais non agressif. Ils perdent pour leur propre élan la puissance de provocation et d'appel qui naît de la présence d'autrui.

La sévérité pharisienne est beaucoup plus courante encore que l'indifférence. Il est même significatif que l'indifférence spirituelle à autrui se double très souvent d'un violent parti-pris moral, toujours de sens critique. C'est que, sous le poids des pulsions, des ressentiments et de la mauvaise conscience qui s'en dégage, l'indifférence est un équilibre précaire que peu de natures arrivent à consolider. Déjà l'enfant est féroce pour les défauts, ou simplement pour les différences d'autrui. Une communauté d'enfants élimine impitoyablement celui qui s'en distingue fût-ce par un accent, un costume étrange, une infirmité. La brimade punit qui se sépare, ou simplement, se « fait remarquer ». On reconnaît bien vite ici le mécanisme projectif de la bonne conscience satisfaite et ses indignations contrefaites, destinées à détourner la mauvaise conscience de juger nos affaires personnelles. La ressemblance l'irrite comme la différence : la différence, surtout si elle est avantageuse à autrui, démoralise le sentiment inconscient que nous avons de nos limites, et quand nous y répondons sans générosité, nous aigrit au lieu de nous stimuler ; la ressemblance obscurément perçue d'un défaut ou d'un vice rappelle notre propre faiblesse à ce remords profond que nous ne voulons pas nous avouer, nous force sous les yeux une image de nous-mêmes dont nous refusons d'assumer la conscience. Il n'est pas jusqu'à la ressemblance dans le bien qui n'agace, car si notre propre vertu se colore sous la chaleur qui l'anime, la

vertu regardée avoue platement ses pauvretés. Cet accueil fait à autrui par la sévérité pharisienne ne nous grandit pas. On sait la place de ce bavardage mondain, qu'on appelle médisance, dans la vie de société ; on ne mesure peut-être pas toujours sa lente puissance de stérilisation du sens moral. Il est souvent d'une lucidité cruelle, mais cette lucidité, par paradoxe, semble n'avoir d'autre effet que de pousser la connaissance de soi à plus d'aveuglement, tant il est vrai que la connaissance n'est jamais une activité moralement neutre.

La surestimation d'autrui et l'accablement de la conscience de soi par cette illusion systématique est liée à la conscience morose et aux psychismes faibles : ou bien ils se sentent écrasés par la présence d'autrui, ou bien ils ont besoin d'ériger leurs admirations en absolu pour étayer solidement leur propre incertitude. Cette idéalisation d'autrui renforce les tendances inactives et inhibe la vie morale par un découragement chronique.

C'est un autre signe de faiblesse psychique que l'irritabilité au caractère d'autrui. On la trouve par exemple, et sauf correctif personnel, chez l'asthénique, où elle est favorisée par la fatigue que cause l'adaptation ou la simple présence d'autrui, et par le rétrécissement de la conscience. Elle est minima chez le consonant. Il ne faut pas confondre ce conditionnement élémentaire avec l'ouverture ou la fermeture spirituelle du sujet. Mais il facilite ou contrecarre le désir de communion, et se compose avec lui.

L'attention lucide à autrui est, par contre, un des meilleurs auxiliaires de la connaissance et du perfectionnement de soi. Comme voisin de l'univers moral, autrui n'est une approche et un reproche : moyen d'approche et d'épanouissement par la force d'attraction de sa qualité morale, reproche vivant par le seul témoignage muet que rend sa fidélité ou son infidélité aux valeurs par moi délaissées. L'ouverture au réel humain et à sa diversité est le plus sûr dissolvant de l'égocentrisme, en même temps que le plus puissant révélateur de ma diversité intérieure. L'indulgence lucide (et non pas l'indulgence paresseuse de l'indifférence ou l'indulgence amorphe de l'idéalisation) est l'arme offensive et précise de la compréhension ; en éveillant dans le monde tout ce que ma générosité lui aura d'abord prêté, elle remue en moi-même cette surabondance que la générosité rend à la générosité, un univers de ressources inespérées.

Notre réaction aux réactions opposées par autrui à notre caractère n'est pas moins révélatrice (Nous pouvons aussi bien, avec un peu de détachement, les étudier dans la manière dont autrui accueille nos propres réactions à son caractère). Elles se soucient à peu près universellement, sauf une très rare liberté d'esprit, des valorisations et de contre-valorisations. Ici encore,

nous retrouvons la classe des indifférents au jugement d'autrui, du type inémotif ou flegmatique. Le consonant, avec son besoin vital d'approbation, donne sans retenue sa confiance et son amitié à ceux qui l'acceptent tel qu'il est, prêt, pour maintenir l'unanimité affective, à se permettre tous les aveuglements sur le partenaire et à en accepter toutes les illusions sur lui-même. Le dissonant, par contre, que l'approbation irrite, y réagit par un violent recul ou par une poussée agressive : le dissonant passif sousestime la prévenance qui s'offrait à lui et se retire dans sa coquille ; le dissonant actif grince violemment pour déconcerter à son tour la bonne volonté dont il ne veut pas ; on le voit de ses propres mains briser ses amitiés, rebuter les disciples, décourager les dévouements. L'opposition, au contraire, calme le dissonant, et décourage le consonant, qu'elle jette dans des crises de dépression, ainsi que l'inactif. Elle excite l'émotif, quand elle ne le déconcerte pas, surtout s'il est disposé par une secondarité marquée à nourrir de cette opposition sa dialectique intérieure, ou par sa puissance d'activité à aimer l'émulation et le combat.

Ce jeu d'actions et de réactions se poursuit sans arrêt entre deux caractères mis longuement en présence. Ils développent ainsi de l'un à l'autre des phénomènes de vibration sympathique qui peuvent avoir une influence considérable sur leur développement en souplesse ou en lucidité. Deux raideurs légères qui, isolées, dissipaient leurs effets, peuvent à la longue s'inhiber réciproquement jusqu'à une sorte d'engourdissement et d'atonie. L'incompréhension provoque l'incompréhension, et la générosité la générosité. Ainsi se consolident des atmosphères collectives, familiales, conjugales, sociales, etc... où l'on voit dominer l'indifférence, la suffisance, le pharisaïsme, l'irritation, l'indulgence et d'autres comportements moraux.

Toute la matière du caractère tombe sous l'autorité de la vie morale.

Évoquera-t-on l'irresponsabilité qui découle de certains états irrépressibles ? C'est une notion dont l'indulgence débile des récentes décades a beaucoup abusé. Une de ses plus fréquentes erreurs est de confondre l'inconscience et l'irresponsabilité. Or le meilleur comme le pire peuvent sortir de nous dans une semi-inconscience actuelle : « Pour autant que nous en puissions juger, écrivait en pleine vogue déterministe un romancier de nos ambiguïtés [1], taupes aveugles que nous sommes, la vie de l'homme ne semble être agie qu'à partir de mystérieuses

1. Herman MELVILLE : *Pierre ou les ambiguïtés*, trad. Gallimard, 1942.

suggestions : il nous est en quelque sorte suggéré de faire ceci ou cela. Assurément, tout simple mortel qui est quelque peu descendu en lui-même ne prétendra jamais que le moindre de ses actes ou de ses pensées trouve sa seule origine dans sa propre identité bien définie ». Faut-il admettre que le meilleur comme le pire s'échappe de nous à notre insu, ne nous laissant en charge que le ménage sordide de nos médiocrités ? Mais les voix obscures de l'inspiration ne sont entendues que de ceux qui se sont fait un cœur assez disponible pour les recevoir : aussi, en fin de compte est-ce de nous qu'il dépend de les écouter ou d'y être fermés. De la même manière, une volonté esclave ou une intelligence sophistiquée ne savent plus lire, dans les poussées de l'instinct, la démarcation du bon et du mauvais. Jean-Jacques lui-même, peu suspect de rigorisme moral, écrivait de ces irresponsables : « Sans doute, il ne dépend plus d'eux d'être méchants ou faibles, mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir »[1]. La conscience sommeillante se plaît aux distractions profitables, elle sait entretenir savamment la confusion des débats dont elle ne veut pas que sorte la clarté tranchante de la décision, elle excelle à s'installer dans un faux état de grâce en supprimant tous les voisinages qui pourraient la rappeler au devoir [2]. Elle n'en efface pas pour autant la responsabilité, elle la déplace de la lucidité qu'elle a renoncée sur la nonchalance qu'elle a préférée.

N'y a-t-il pas, cependant, si rares soient-ils, des cas d'oblitération complète et invincible du sens moral ? C'est la conclusion à laquelle semble nous conduire l'étude des perversités. Le congrès international de médecine a baptisé, en 1889, la « folie morale ». Depuis longtemps, on avait constaté chez certains délinquants récidivistes une oblitération à peu près totale de tous les sentiments supérieurs et même de la faculté d'assimiler les notions morales élémentaires. Ni la raison ni l'éducation ni l'affection n'ont la moindre prise sur leur indifférence morale. Cette déficience laisse une puissance désordonnée aux instincts bruts. Il en résulte pour chacun des déviations, généralement liées entre elles, ce qui a permis à Dupré de les grouper dans un syndrome de constitution perverse [3].

Le pervers s'affirme dès l'enfance (Arnaud). Il semble très tôt ne prendre plaisir qu'au mal. Ni force ni douceur n'en vien-

1. *Émile*, L. I, ch. v.

2. Voir le Rousseau des *Dialogues* : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des hommes en a été proscrit par un accord unanime... Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde... Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je suis nul désormais parmi les hommes ».

3. Cf. *Pathologie de l'imagination et de l'émotion.*

nent à bout. Foncièrement vicieux, il répand le vice autour de lui comme d'autres rayonnent le calme ou l'énergie. L'instinct de destruction précoce oriente sa motricité vers le bris, le morcellement et la dilacération des objets. Il ne montre aucune émotion sincère bien qu'il les simule souvent pour mieux arriver à ses fins. Il n'interprète pas l'ambiance, comme le paranoïaque il se contente de l'exclure, et s'y oppose sans raisons. Sa sexualité est généralement précoce et déjà délictueuse ; on ne peut le garder nulle part : renvoyé de toutes les écoles, puis délinquant et alcoolique précoce, il sera bientôt déserteur ou réfractaire, tandis que la femme se livrera précocement à la prostitution. Sa physionomie est fermée, méprisante, le regard fuyant se refuse dans une sorte de « strabisme moral », comme s'il voulait dissimuler le oui de la présence, qui fait de nous une réponse nette, une res-ponsabilité.

Le tableau des instincts déréglés [1] est généralement très large. Pour la nutrition : voracité, tachyphagie et boulimie, ou au contraire anorexie et refus de nourriture : coprophagie et ingestion de corps étrangers ; gourmandise délinquante ; toutes les potomanies et toxicomanies, l'alcoolisme chronique. Pour la possession : une prodigalité folle chez certains sujets qui traversent la vie mondaine comme des météores, éblouissants par leur train de vie ; chez d'autres, avarice et cupidité agressive (vols, escroqueries, chantages, faux). Pour le sentiment de personnalité : effacement et passivité, comme dans certaines formules dostoïewskiennes, salacité, vanité à thème paranoïaque, simulation à pente mythomaniaque, parfois tendance au suicide. Toutes les déviations sexuelles possibles, avec délinquance. Des aberrations de l'instinct maternel : infanticide, mauvais traitements. Une totale absence de sens familial. Toutes les formes de sadisme, que Dupré groupe sous le nom de « malignité constitutionnelle » : bris d'objets, torture et meurtre d'animaux, incendie volontaire, vandalisme, organisation de catastrophes, sabotage solitaire des objets d'usage public ; sous des formes mythomaniaques : lettres anonymes, mystifications, hétéroaccusations calomnieuses ; au degré le plus léger : goût de vexations, de l'humiliation d'autrui, de la médisance, esprit d'opposition, d'indiscipline et de révolte, inéducabilité. Les uns sont excitables et agressifs, d'autres apathiques, indifférents, paresseux (c'est le type de beaucoup de prostituées).

Ces perversions sont plus ou moins nombreuses chez un même sujet et diversement associées entre elles. Elles peuvent se nuancer de composantes paranoïaques, mythomaniaques, etc... Mais elles rayonnent toujours autour de l'inadaptabilité sociale, greffée

1. Lombroso parlait déjà des « affectivités criminelles ».

sur l'anarchie des instincts. L'irréductibilité des tendances perverses se traduit par le récidivisme incessant de la faute, l'incorrigibilité en apparence absolue.

De tels « aveugles moraux », comme on les a nommés, semblent blessés par des hérédités profondes (alcoolique, syphilitique) dans les tendances affectives de base qui règlent le tonus instinctif et font contrepoids à l'égoïsme vital. Les concomitants physiologiques que l'on rencontre souvent chez eux (lésions optostriées, hyperthymisme, hypogénitalisme, etc...) ne sont que des signes parmi d'autres, sans aucun titre à être érigés en causes du syndrome total. L'analyse du thème générateur de la perversité nous en rapporte plus long à son sujet que sa réduction hâtive aux désordres corporels qui l'accompagnent. Elle semble greffée sur une sensibilité ambiguë et inquiète, qui rend incertaines aussi bien l'identification personnelle que l'identification d'autrui. L'insociabilité ne serait pas absolument fondamentale : l'empressement du pervers quand il arrive dans un milieu nouveau fait à tort parler d'hypocrisie. Mais son inaptitude à fixer la relation de soi à autrui déclenche une déception permanente, qu'il ne sait où localiser. C'est alors qu'« il semble demander au mal la revanche de son impuissance à persévérer dans son désir de se faire bien venir » (Wallon). « Il trouve toute réalité revêche et fade, sent le besoin de la contraindre, de lui donner du goût, du piment... conciliant dans sa jouissance intime l'opposition des autres et de soi, du mal effectué et de l'impulsion satisfaite, de la souffrance et du plaisir » [1].

Tous les pervers qui répondent plus ou moins à ce tableau ne sont pas, loin de là, des pervers constitutionnels. Etienne Martin et Mouret estiment que sur trois cents cas de délinquance juvénile, un ou deux seulement affirment une perversion instinctive telle que le sujet poursuivra fatalement sa route. Contre l'école criminologiste italienne qui, on le sait, après Lombroso, a fait la part royale au « criminel-né », Lacassagne et l'école lyonnaise accentuent, à côté de la tare constitutionnelle, le rôle décisif du terrain. Freud voit dans la plus grande partie des perversions, à l'exception de l'homosexualité, une régression acquise dont l'origine est assignée par lui à une répression sexuelle excessive [2]. Récemment encore, à propos des enfants

---

1. *Troubles du développement psychomoteur*, p. 264 s.

2. Les psychanalystes reconnaissent d'autres sources encore aux perversions : le sentiment d'être délaissé, ou au contraire les exigences acquises de l'enfant gâté déclenchent une régression au stade « sadique-anal » et à ses deux composantes, saleté et méchanceté (débraillé, négligence, agressivité, insolence). ALEXANDER et STAUB *(op. cit.)* suivent l'orthodoxie de Freud sur la petite enfance en disant : Tout le monde naît criminel. La crimi-

difficiles [1], on insistait sur la nécessité de distinguer le pervers du *faux-pervers* et du *perverti*. Il n'y a perversité véritable que dans une indifférence morale rebelle prolongée : il ne faut donc pas confondre avec les pervers les impulsifs ou les nonchalants moraux. Chez les premiers les instincts sont moins deviés qu'exigeants et turbulents ; le sens moral est intact, mais n'est pas sollicité ; le fond est resté bon, sans méchanceté foncière comme celle du pervers : la perturbation est dans le tonus inhibiteur, dans la conduite plus qu'à la racine du caractère. Chez les seconds il faut parler de débilité plutôt que d'obtusion du sens moral ; de laisser-aller plus que d'indifférence morale ; l'atonie domine, souvent à dominante physiologique. Mais surtout de nombreux cas de perversité authentique sont des perversités pratiquement acquises, comme l'enseignent des cures de plus en plus nombreuses. Elles suivent des déceptions, des rancunes, des haines infantiles, des chocs affectifs inconscients, ou même la fréquentation quotidienne, depuis l'enfance, d'un milieu immoral. Elles comportent souvent plus de révolte que de perversion véritable : tel est le tableau des mauvais sentiments et de la grossièreté suscités par la misère. Ces nombreux cas de perversion acquise sont curables. Les méthodes de cure s'élaborent dans plusieurs pays, au moment où la France en est encore à jeter les contaminés légers dans la promiscuité et l'abandon des prisons. Il faut avant tout les arracher au milieu immoral où ils sont généralement plongés, les mettre à la fois dans une atmosphère de confiance, de travail et de sanctions rigoureuses qui seront détendues suivant les progrès de la cure. En même temps, surveiller et encourager la moindre apparition des sentiments moraux, la provoquer même (par exemple charger un fugueur d'une commission lointaine, un voleur d'achats importants), déjouer et sublimer les complexes. La guérison n'est pas signée par une action exceptionnelle, souvent suivie de rechutes, mais par la constance du redressement.

La marge de perversion qui échappe à l'effort éducatif et personnel apparaît donc comme assez mince. Certains auteurs n'ont pas craint d'élargir plus audacieusement le champ de la liberté et de faire intervenir une sorte d'option morale à l'origine des névroses et des psychoses. Pour Allers, toute névrose est une sorte de mensonge, *Unechtheit*, une contrefaçon plus ou moins inconsciente que mime le malade pour combler une incapacité. Pour Prinzhorn, la psychose est une réaction de l'estime de soi

---

nalité est refoulée chez le normal par la liquidation du complexe d'Œdipe et ne se déverse plus que par quelques exutoires (boxe, courses de taureaux, guerre) tandis qu'elle se prolonge chez le criminel jusqu'à l'âge adulte.

1. G. ROBIN : *L'éducation des enfants difficiles*, Presses universitaires, 1942, chapitre sur l'enfant pervers.

qui greffe un mensonge intérieur sur une pauvreté vitale à laquelle ne veut pas se résigner le sujet. Le Dr Pichon écrit de son côté [1] : « La clef de tous les syndromes psychiatriques purs de l'enfance est une clef morale. Le manque de maîtrise de lui-même par lequel l'enfant a failli à freiner ses appétences captives, à sacrifier tels ou tels désirs sur l'autel d'autrui, voilà quelle est toujours l'origine des troubles psychiatriques purs, si divers soient-ils. » Nous savons aussi que la prédisposition constitutionnelle n'est nullement une cause fatale de psychose. Bien entendu, il est impossible dans la plupart des cas de démêler, aux sources obscures du déséquilibre mental, l'once de responsabilité qui a fait basculer un poids massif de fatalité. Mais le fatalisme psychiatrique apparaît de plus en plus comme une simplification des problèmes.

On sera moins surpris, à la lumière de ces données modernes, de voir des théologiens, qui tiraient de la vie de communauté une longue expérience de l'homme, introduire une considération morale là ou de prime abord nous ne l'attendions pas. C'est ainsi qu'ils faisaient de la tristesse un péché, du moins cette « tristesse du monde » que Cassien oppose à la « tristesse selon Dieu », et qu'il décrit, en contraste avec le tableau de la Charité par saint Paul, comme « âpre, impatiente, dure, pleine de rancœur, et de chagrins, et de douloureuse désespérance ». Ainsi de l'*acedia*, dégoût général et vague pour le lieu où l'on est et ceux que l'on fréquente, que Cassien identifie comme un « esprit de paresse », produit de l'oisiveté et de l'humeur inquiète [2]. Ainsi de l'agitation d'esprit qui introduit son tumulte là où la foi et l'espérance demandent une conscience inoccupée, disponible, abandonnée.

A côté des théologiens, nous voyons les psychologues les plus inattendus admettre l'introduction de déterminations morales au terme même d'un effort soutenu pour les expulser de la psychologie et de la psychiâtrie. Peu de psychologies ont été aussi systématiques dans cette expulsion que la psychologie de Freud, et la part qu'il accorde aux prohibitions sexuelles dans la genèse des névroses semble incliner directement à leur condamnation. Or, contrairement à son disciple Reich, apologiste de la liberté sexuelle intégrale, Freud n'a pas osé se prononcer. Et Jones, qui doit tant à la psychanalyse, proclame que la restriction des contraintes sexuelles serait suivie d'une baisse considérable de la valeur que nous accordons à la vie et à l'amour [3]. Tout récemment, un disciple indépendant de l'école, M. de Saussure, tentait de

1. *Op. cit.*, p. 228.
2. CASSIEN : *Institutions monastiques*, L. IX, ch. X.
3. *Traité de psychanalyse*, p. 733.

dégager, à partir d'un freudisme pénétré de bon sens, quelques directions morales : se connaître soi-même, afin de ne pas laisser les complexes inconscients miner sa personnalité ; donner à ses instincts une saine satisfaction, qui écarte les méfaits du refoulement et substitue à l'inhibition maladroite la sublimation ; favoriser le primat du réel et de l'altruisme qui nous sauvent de la schizoïdie ; dégager les voies à l'épanouissement et à l'inventivité de la personne [1]. Nous ne discutons pas le contenu de ces instructions. Ce qui nous intéresse en elles, c'est un effort pour faire marcher science et moralité à la rencontre l'une de l'autre. Certes ce n'est jamais la science qui peut fournir l'impératif [2]. Mais à mesure qu'elle explore le cœur de l'homme, chacun de ses indicatifs peut venir se ranger, sans changer de nature, en asymptote d'un optatif qui éclaire le sujet s'il n'a pas autorité pour le décider. Quand la psychanalyse a remplacé un conflit inconscient et névrotique par un conflit conscient et humain, elle n'a pas, remarque Dalbiez, apporté une solution à ce dernier conflit, que seul le malade peut résoudre. Mais elle a haussé d'un plan les conditions de l'action et donné de meilleures cartes à l'autonomie du moi contre les tyranies du surmoi.

Un ensemble de faits nous incline donc à nous demander si une attitude spirituelle je ne dis pas toujours pleinement volontaire ni consciente, mais toujours liée à une responsabilité, n'est pas très souvent à l'origine de nos déterminations de caractère : c'est ainsi par exemple, que le « divertissement » pascalien semble jouer un rôle important dans la genèse des états schizoïdes ou au débordement extraversif, fuite de l'engagement ou fuite de soi.

Que le point de vue moral ait autorité sur toute l'ampleur des faits caractérologiques ne doit pas l'encourager à déborder sa compétence et à intervenir sans discrétion dans le mécanisme fragile des processus psychologiques. Face à l'impérialisme de la science objective, nous assistons parfois à un impérialisme sinon de la morale du moins du moralisme qui se montre souvent funeste pour l'équilibre personnel. Nous avons fait allusion aux responsabilités impondérables qui se glissent jusque dans la névrose et dans la psychose. Mais elles ne sont en toute hypothèse pas portées sur une volonté claire. Cette précision nous fait entendre comment les affirmations que l'on vient de lire se concilient

1. R. de Saussure : *Étude des normes en psychothérapie*, Hygiène mentale, janvier 1935.

2. « Nous ne contraignons aucun patient à se guérir » (Freud).

avec cette autre, non moins énergique, du Dr Forel, que jamais une névrose ne vient du manque de volonté, et jamais la volonté ne la guérit. Nous avons dit combien il était illusoire de prêcher l'effort aux déprimés. Dalbiez [1] cite le cas d'une jeune fille qui voulut se guérir d'une masturbation morbide par un simple effort de ferveur religieuse : elle atteignit une tension si insupportable qu'elle fut à peu de perdre la raison. On a esquissé une psychologie et une thérapeutique des sept péchés capitaux [2]. Ailleurs, on discerne les cas où la paresse est un défaut de ceux où elle est une maladie [3]. Cette offensive contre le simplisme moral est aussi nécessaire que l'attaque contre le simplisme médical. Pas plus que ce n'est le choix délibéré d'un sujet religieux qui introduit le souffle religieux dans un poème ou dans un tableau, ce n'est par l'application de lieux communs moraux, souvent bâtis de préjugés et de routine, que l'on rendra l'effort personnel maître des délicats mécanismes psycho-physiologiques. Pour le bien même de l'éthique, il faut laisser longtemps la parole au médecin et au psychologue, tout en les empêchant de lier notre ressort dans un pessimisme pseudo-scientifique.

Nous nous garderons également d'attribuer un coefficient moral laudatif ou péjoratif à telle ou telle structure de caractère. En général, nous tendons spontanément à ériger notre propre caractère en norme de moralité. Cet homme méticuleux, parce que le désordre réveille en lui une angoisse plus insupportable que tout autre (celle même contre laquelle il se garantit pas sa minutie) voit *le* péché capital dans le désordre, et il le fait commencer là où un peu de liberté et de fantaisie rompt l'arrangement immuable de ses objetset de ses heures. Ce bohème, à l'inverse, méprise comme une servilité d'esprit bourgeoise un peu de méthode dans l'éducation, de retenue dans la dépense, de propreté dans la tenue. L'équilibre floride soupçonne l'asthénique de laisser-aller et de mauvaise volonté. L'émotif, qui éprouve sur soi la séduction d'une âme vibrante, accuse le flegmatique d'indifférence et de médiocrité sans s'être demandé s'il n'est pas capable de connaître une ferveur à très grandes ondes sous l'eau calme de sa surface, et si ses propres fièvres ne tiennent pas quelquefois de l'agitation d'humeur plus que de la chaleur spirituelle. Le même flegmatique, en revanche, ne se fait pas faute de considérer tous les nerveux comme des êtres superficiels, incapables de dessein sérieux et de fidélité durable. La plupart des traités qui s'intitulent abusivement de « culture » psychique nous proposent comme allant de soi un idéal très

1. *Op. cit.*, II, p. 420.
2. Dr LEMONNIER : *Thérapeutique des péchés capitaux.*
3. Dr G. ROBIN : *La paresse est-elle un défaut ou une maladie?*

particularisé d'homme d'action, énergique, ordonné, méticuleux, légèrement pléthorique, tout entier tendu vers le succès et le bonheur bourgeois [1]. Il faut une fois pour toutes nous guérir de cette myopie morale, qui est une des nombreuses formes de l'égocentrisme. Elle n'est pas plus saine quand elle renverse l'appréciation et oppose, à un moi découragé d'être ce qu'il est, la surestimation d'un type de caractère dont l'attrait vient précisément de ce qu'il est inaccessible. Sauf dans un tout petit nombre de grâces exceptionnelles et de disgrâces définitives, *il n'y a pas de bonnes et de mauvaises données du caractère.* Il y a des tempéraments pauvres et des tempéraments riches, il y a des compositions plus difficiles que d'autres, mais les plus ingrates sont susceptibles de sublimation et même de transfiguration par l'héroïsme et par la sainteté. La médiocrité petite-bourgeoise elle-même a trouvé son échelle de Jacob avec la petite sœur de Lisieux.

Pas plus que tout ce qui passe pour péché n'est péché, tout ce qui passe pour vertu n'est vertu. Le siècle de la morale confortable s'est fait un scandale de la critique de Nietzsche. Elle était déjà dans La Rochefoucauld. Avant lui, dans Pascal. Et avant Pascal les durs moralistes médiévaux n'avaient cessé de dénoncer les mensonges de la fausse-vertu. Mais vient un moment où un chant trop uniforme ne se fait plus entendre et où il faut un cri pour attirer l'attention. Que l'on relise, par exemple, dans les *Institutions* de Cassien, ses apostrophes à la vanité qui se pare de sainteté. Qu'on relise les mystiques parlant des états apparemment les plus élevés de l'ascèse spirituelle : « La sécheresse, écrit saint Jean de la Croix, n'a pas toujours pour cause la purification passive des sens ; souvent elle peut accompagner le péché, le manque d'énergie, la tiédeur, voir une humeur déréglée ou une indisposition corporelle ». Nous le voyons, au même état apparemment vertueux, on peut assigner trois sources possibles et radicalement différentes : une origine surnaturelle, une origine psycho-physiologique, et une mystification moralisante. Nous avons rencontré cent fois, dans les pages qui précèdent, ces ambivalences vertueuses : la méticulosité rigidement ponctuelle des nerveux, la fausse chasteté des refoulés, la fausse pitié de la sensiblerie, le faux amour des maniaques de la protection et du dévouement égocentrique,

1. Cette image s'est si bien imposée comme prototype de la vertu moderne que l'on voyait récemment une maison confessionnelle sortir sous le couvert de l'imprimatur un manuel du bonheur et du succès dans la ligne rigoureuse de cet américanisme à bon marché. On y voit, par exemple, affirmer comme principe de vie le devoir de ne pas « perdre » une minute, et comme une faute, s'étant proposé un certain but en branchant la radio, de céder à la tentation d'une symphonie qui surgit sous la main.

la fausse bonté des faibles, la fausse mansuétude des inactifs, la fausse générosité des prodigues, la fausse obéissance des infériorisés et des passifs, la fausse fraîcheur des puérils, la fausse indignation des envieux, la fausse autonomie des anarchistes, la fausse sérénité des lymphatiques, la fausse modération des médiocres, la fausse rigueur des raides, la fausse spontanéité des impulsifs, le faux sérieux des satisfaits, la fausse noblesse des éloquents, la fausse contrition des culpabilisés... On a du mal à s'arrêter : il n'est pas de vertu qui ne suive comme son ombre un double ambigu et semblable à elle, qui la ronge dès qu'elle s'arrête complaisamment sur soi. La bonne conscience est aux aguets de ces faiblesses avantageuses pour s'en constituer une morale à bon marché. Les premières critiques modernes de la moralité ont jeté le désarroi dans cette vertu confuse ; mais à la longue elles nous aident à en dégager la morale en esprit et en vérité. Ce n'est pas une morale désincarnée, et « pure » d'une impossible pureté. C'est une morale en mouvement dialectique entre une immense bienveillance et une haute rigueur ; sa pureté est de n'avoir de mesure ni dans l'une ni dans l'autre.

EXPRESSION RELIGIEUSE ET CARACTÈRE

Ayant à juger ici des attitudes et non directement les valeurs qui les rallient, nous ne pouvons prendre pour critère de l'homme religieux l'adhésion à une religion positive. Celle-ci peut être de pur conformisme sociologique, tandis qu'il y a une manière religieuse d'être athée. Positive ou négatrice, une religion, considérée sous l'angle de l'homme, qui ne couvre qu'une partie de son champ, se propose toujours à la fois et à quelque degré de rapprocher l'homme du plus intime de soi, de le faire communier à une réalité sociale, morale, cosmique ou surnaturelle plus large que son individualité, et de le tendre dans une aspiration à un dépassement de soi. La vie religieuse est donc une mobilisation générale des forces humaines. Il n'est pas un aspect de la condition humaine où elle ne prétende introduire

son influence. Aussi son centre d'expansion se trouve-t-il chez les EAS à large champ. Pratiquée par des hommes de chair et de sang, elle est mêlée à leur chair et à leur sang dans l'existence empirique qu'elle mène en eux. Si extrême soit son effort pour en maintenir la transcendance, elle se présente toujours à l'observateur, et même au cœur inquiet qui l'appelle, à travers ces mélanges décevants. Beaucoup de confusion dans les polémiques religieuses et antireligieuses vient de ce que l'on prend trop ordinairement pour expressions authentiques d'une religion les apparences qui s'en reflètent à travers la diversité des tempéraments et des conditions historiques [1]. Ces réfractions menacent constamment les religions de dissociation, et leur force disloquante suffirait à justifier l'existence d'une Église du point de vue de l'intégrité religieuse. La caractérologie n'a pas de compétence au fond du problème religieux. Mais elle peut aider puissamment à débrouiller l'ambiguïté des débats qui, croyant atteindre à l'essence de la religion, n'en touchent que des altérations ou des substituts psycho-physiologiques.

La religion de l'adulte est rarement affranchie des faiblesses et des survivances affectives qui lui viennent de l'enfance et, par delà l'enfance, du fond mythique primitif de l'humanité [2]. Il serait utile à la formation religieuse et à la connaissance pour ainsi dire géologique des attitudes religieuses de l'adulte de déterminer, de la naissance à la puberté, les âges de la conscience religieuse. Cette étude n'a jamais été encore poussée à fond [3]. Jusqu'aux environs de la troisième année la découverte du moi et du monde extérieur suffisent à absorber la conscience enfantine. Aucune représentation ne pourrait dépasser en majesté l'image chaque jour présente de la toute-puissance du père. A partir de cet âge, il conviendrait de suivre parallèlement la formation (ou l'absence) du sentiment religieux chez l'enfant qui reçoit une initiation religieuse et chez celui qui est laissé à lui-même. Les premières représentations religieuses sont greffées sur le sentiment de dépendance que l'enfant ressent envers les parents dont il les reçoit, et, selon la composition même de leur sentiment filial, mêlées de crainte et d'affection.

Les familles autoritaires développent unilatéralement l'attitude de révérence craintive, qui se fixe alors pour la vie, surtout quand elle est gravée dans l'imagination par des peintures

1. Ce que nous disons de la religion vaut aussi pour toutes les options de valeur. On pourrait aligner ici les caractériologies du sentiment politique, national, esthétique, etc...

2. Sur ce dernier, voir l'œuvre de Jung.

3. On peut signaler des travaux isolés, comme ceux de Bovet dans les milieux protestants.

effrayantes ou fantastiques : l'adulte ainsi formé ne sait concevoir l'attitude du fidèle autrement que comme une soumission passive et Dieu lui-même que tel un père rigoureux ou comme un juge vengeur, occupé d'épier et de châtier. Cet état d'esprit ne se rencontre pas seulement, comme on pourrait le croire, chez les fidèles des religions transcendantes. Des esprits irréligieux, élevés dans la même atmosphère, trouvent sans peine des équivalents de l'horreur sacrée. Les uns sont intimidés par la Science comme par la plus jalouse des divinités. L'Humanité, le Progrès des Lumières, la Race, la Révolution n'ont pas produit moins de fanatisme ni suscité moins d'hécatombes que les passions d'Église. On voit des esprits « affranchis » accrochés à cent superstitions mineures. Bernard Shaw racontait, un jour, dans une société mêlée de croyants et de sceptiques religieux, l'histoire de cet athée qui, tirant sa montre, somma Dieu, s'il existait, de l'étendre à terre en l'espace de cinq minutes. Il voulait montrer à l'assistance que personne n'avait rien à craindre dans un pareil défi, les athées puisque pour eux Dieu n'existait pas, les croyants parce qu'ils ne pouvaient admettre que le Dieu de Justice et de vérité soit à la merci d'un jeu de société. Il annonça, ces explications données, qu'il allait renouveler la sommation de l'athée. Mais il n'y avait sans doute dans la salle, pensa-t-il, ni vrais athées ni vrais croyants car tous les assistants partirent avant que les cinq minutes fussent écoulées. G. B. Shaw n'est sans doute lui-même ni un vrai athée ni un vrai croyant, car il eût ressenti, dans les deux cas, le mauvais goût de la plaisanterie. Il n'en est pas moins probable qu'une vague terreur à la fois plus primitive et moins profonde que le sentiment religieux s'est emparée de plusieurs de ses auditeurs ; ils n'auraient pu la justifier en croyance raisonnée. La « crainte de Dieu » des religions supérieures fait la part de cette intimidation inséparable du sentiment religieux de majesté et d'infinitude, mais elle évite d'y entretenir des relents de terreur morbide qui obstruent les voies d'une religion d'amour et de vérité.

La confiance filiale que l'enfant témoigne aux présences surnaturelles comporte, avec une attitude plus abandonnée et plus généreuse que ne l'est souvent celle de l'adulte et par là plus proprement religieuse, un élément infantile de soumission passive, d'irresponsabilité, de tendresse naïve, qui lui aussi ne doit avoir qu'un temps. Quand il se survit, il donne au comportement religieux un tour mièvre et puéril, faussement confondu avec l'« esprit d'enfance » et avec l'humilité spirituelle. Il infeste la littérature pieuse, affadit la piété des adolescents et défait la virilité de l'adulte. On doit à ces ratés de la puberté spirituelle un des aspects les plus rebutants du monde religieux pour un esprit moderne formé à une certaine simplicité, voire à une

certaine dureté vitale. Au surplus, de nombreux cas d'hostilité semi-névrotique contre la religion ne sont que le transfert sur Dieu de l'hostilité contre le père de chair et de sang.

L'imagination enfantine impose le foisonnement de ses mythes et tout son appareil prélogique de symbolisation aux premières représentations religieuses qui lui sont apportées. On aurait tort de s'en scandaliser : nos convictions les plus profondes traversent encore bien des langages successifs le long de notre existence, dont chacun nous apparaît, après coup, d'une insupportable grossièreté auprès de celui qui lui a succédé, cependant que tous s'employaient à porter, au delà de leurs formes provisoires, la même vérité voilée. Il faudrait même adapter plus encore l'exposé de l'enseignement religieux élémentaire à la mentalité de cette première enfance, et lui imposer moins d'abstractions inassimilables et de preuves sans effet sur une conscience puérile. Mais il faut aussi prévoir le remplacement de ces fantaisies : il n'exige pas l'élimination du merveilleux, qui foisonne dans la nature et dans les destins des hommes, mais la substitution du merveilleux métaphysique au merveilleux imaginaire ou, si nous voulons garder le voisinage de cette première poésie, l'approfondissement du merveilleux imaginaire en merveilleux métaphysique. Hume remarquait qu'il y a autant d'étonnement en réserve dans la germination d'un grain de blé que dans n'importe quel miracle qualifié ; que ne parlait-il du cœur de l'homme. Ce n'est pas que pour les croyants le miracle soit imaginaire. Mais souvent ils ont une façon de l'accueillir qui relève de l'imagination enfantine et de sa magie plus que de la foi. Faute d'avoir décanté ces précipités précoces de l'imaginaire, la religion de l'adulte reste encombrée de croyances asséritives, de recours paresseux à un « surnaturel » grossier, de facilités animistes et panthéistes qui déconsidèrent la foi aux yeux de l'intelligence.

La seconde enfance, de sept à douze ans, est l'âge où, sous l'influence de la découverte réaliste du monde et des rapports objectifs, ce nettoyage du sentiment religieux puéril doit s'effectuer. La puberté amène un renouveau de ferveur mystique et introspective : c'est la période des grandes conversions et des grandes vocations. L'élan vers l'absolu est alors indispensable pour donner à la vie, au départ, une force vive suffisante contre l'amortissement de la maturité. Mais il devra bientôt composer avec le réel, ou bien il se perdra en chimères, en utopies, en religiosité diffuse et désincarnée. Cet âge est aussi l'âge de la révolte. Il se tourne fréquemment contre les formes extériorisées de la religion, contre la pression trop autoritaire ou indiscrète avec laquelle les croyances religieuses ont été inculquées, ou contre

l'automatisme d'une pratique où l'habitude a trop tôt tué la vie ; parfois la croyance religieuse est emportée de biais, avec l'autorité sociale ou familiale à laquelle son souvenir reste lié. Quand cette révolte, au lieu de s'apaiser, de composer avec la vie ou d'inspirer une religion plus pure ou plus forte, s'éternise, elle développe une religiosité agressive, que les années gonflent de ressentiment accumulé et qui se tétanise parfois dans une interminable négation.

L'adaptation sociale, le succès, l'installation dans un cadre définitif de vie, l'accumulation des habitudes opposent de puissantes résistances au sentiment religieux au cours de l'âge adulte. La vieillesse les cristallise définitivement, ou bien elle favorise au contraire une reprise de la méditation religieuse au moment où le problème de la mort et de la destinée se font plus pressants en même temps que l'instinct devient moins impérieux.

Nous ne faisons qu'esquisser une histoire qui appelle de nombreux travaux encore avant d'être plus précise. Elle met en évidence une première origine de ce qu'on peut appeler la religion charnelle. Si le mouvement même de la religion est de brûler et de transfigurer peu à peu ce corps de limon qui lui est prêté par l'homme, on ne saurait cependant imaginer de religion humainement incarnée qui pût le refuser sans faire sombrer l'homme avec elle. L'« impureté » dont certains accusent sur ce point les grandes religions, loin de parler contre elles, est un témoignage de leur lucidité sur la condition de l'homme.

La religiosité spontanée qui anime les religions primitives est beaucoup plus dépendante du climat, du sol, de la race, et de l'état social que les grandes religions révélées avec leurs puissantes forces spirituelles. Il semble bien toutefois que même dans un état de civilisation plus accompli et relativement homogène, l'inquiétude et la mobilité presque physique des tribus germaniques, ou la farouche indépendance des populations anglo-saxonnes aient favorisé leur réaction contre l'architecture rationnelle et le pouvoir fortement centralisé de l'Église romaine. Le mysticisme breton, un peu âpre et incommode, mais pénétré de tendresse, marque aussi bien un saint Colomban dans l'orthodoxie qu'un Lamennais ou un Renan dans la révolte. Les religions occidentales sont à des degrés divers, dans leurs modes d'expression, juridiques, rationnelles, individualistes et réalistes, plusieurs parmi celles de l'Orient, malgré leurs différences considérables, sont noyées dans un vaste rêve mystique, et s'immobilisent dans un commun recul devant l'action temporelle. Nietzsche opposait un « Christianisme du Nord », actif, antipessimiste,

au christianisme ascétique et asiatique, disant non à la vie qu'il croyait reconnaître dans la poussée juive. En matière religieuse comme en tout autre, les campagnes sont plus riches en fidélités et en fanatisme, elles favorisent le sentiment mystique de la nature et la méditation, les villes alimentent la créativité et l'hérésie, le goût des œuvres et la ferveur inquiète. Un pays fortement organisé en autorité, comme la France de Louis XIV, soutient une religion rigoureuse, disciplinée, en même temps qu'il suscite les révoltes de l'esprit libertin et de la fronde janséniste. Le libéralisme politique et philosophique des deux derniers siècles a automatiquement, en revanche, entraîné dans son sillage un libéralisme religieux : les formes politiques ne sont pas étrangères au destin du spirituel jusque dans le fond des cœurs. La passion irréligieuse aussi obéit à de vastes souffles d'époques. Depuis un ou deux siècles, l'Occident semble envahi par une lente mort de Dieu : ce n'est peut-être qu'un crépuscule des idoles dont il avait couvert la face du vrai Dieu, un second Golgotha nécessaire à une nouvelle Pâques. Mais le psychologie doit tenir compte que l'on naît aujourd'hui de plus en plus athée comme on naissait, à d'autres époques, universellement chrétien. Des comportements se forment peu à peu autour de cette attitude de vie : ici un utilitarisme sans inquiétude, l'émoussement total du sens de l'intériorité; là au contraire où l'athéisme est vécu comme expérience intérieure et combat spirituel, il s'exprime par une dureté désespérée devant l'univers sans voix, par la sérénité intense, secrète, et un peu égoïste des disciples d'Épicure, par la froideur attentive des esprits composés, ou à l'inverse par un attendrissement désolé pour les destins des hommes.

La structure de notre mentalité religieuse est le plus souvent celle que nous avons reçue de notre famille, que nous la conservions telle que nous l'avons connue et aimée autour de nous, avec cette chaleur nourrissante des souvenirs qui montent de l'enfance, ou que nous nous la soyons formée en réaction contre la religion familiale, c'est-à-dire encore sous son emprise : le ressentiment mal dominé explique alors autant d'étroitesse de perspective que la routine docilement subie. A ce fond traditionnel, la mentalité du jour, les milieux traversés, superposent leurs marques. Minoritaire et noyée dans un milieu persécuteur ou dominant, la religion se fait fanatique,se hérisse de défenses, étouffe la découverte et le rayonnement de ses richesses sous l'inquiétude apologétique ; ou bien, si le sang lui manque, elle se fait honteuse, mendie l'indulgence, édulcore ses dogmes. Les décadences font foisonner les conciliations, mais en même temps elles produisent les grandes poussées réformatrices, et font fleurir les sectes d'initiés où l'on goûte entre soi les suprêmes saveurs d'un banquet qui se disperse. Il faut

ajouter que l'Esprit souffle où il veut, et se charge d'apporter autant d'exceptions que l'on désirera en trouver à ces tableaux d'influence.

Avec sa double tare d'égoïsme et d'automatisme, l'instinct fermé sur soi flaire dans l'esprit religieux une menace trop directe pour ne pas tenter de la réduire par la ruse et la domestication quand il ne peut l'éliminer. L'érotisme porte un élan et un mystère qui l'ont toujours associé dans de troubles combinaisons aux formes mal dégrossies du sentiment religieux. Le mélange est surtout sensible à la puberté. Tantôt l'adolescent baptise ses tumultes et mêle l'exaltation des sens à la ferveur de la foi, quand il ne prend pas simplement l'une pour l'autre. Tantôt la confusion se décante déjà dans un processus plus proche de la sublimation : l'amour du Christ ou l'attachement à un prêtre chez la jeune fille, le culte de la Vierge chez le jeune homme participent à la recherche de l'équilibre sexuel et peuvent y contribuer, comme ils peuvent se dérégler sous des poussées trop désordonnées. La religiosité remplace souvent la religion dans les adolescences frêles et si elles manquent en route de se viriliser, elle prolonge à l'âge adulte de leur sensibilité féminoïde et leur inquiétude imprécise. Elle signe un compromis du sentiment religieux avec une sensibilité légère qui se plaît à se voir partiellement idéalisée sans renoncer à ses gourmandises (surtout EnAS). Les religions primitives sont, en règle générale, beaucoup plus grossièrement et ouvertement sexualisées. Les religions supérieures luttent, en revanche, contre de tels quiproquos. Saint Jean de la Croix, quand il les rencontre aux abords des états mystiques, les accuse de provenir « d'une certaine faiblesse de la sensualité » et leur refuse droit de cité dans la vie spirituelle. Ce n'est pas seulement la force de l'instinct sexuel qui s'insinue dans le sentiment religieux, c'est son impuissance qui parfois se donne la religiosité comme une formation de compromis. Telles ces femmes qui ne sont ni tout à fait femmes ni tout à fait nonnes, trop peu féminines pour s'être données à l'amour, trop irrésolues pour s'être données au cloître, et qui poursuivent en rêve, le long d'une vie sans histoire, une vague ardeur de jeunesse irréalisée.

D'autres éléments instinctifs peuvent entrer en composition dans certaines formes du sentiment religieux : l'élément masochiste, par exemple est puissant dans toute forme de puritanisme.

La santé, cette ennemie de l'inquiétude, peut maintenir très longtemps l'indifférence religieuse dans la mesure où elle apporte à chaque moment une plénitude satisfaite et installe le vivant

dans une sorte de pléthore égoïste. Comme cette surabondance de vie aime à se distribuer, elle se donne volontiers un substitut à la ferveur religieuse dans toutes sortes de satisfactions sociales agréables à la consciente satisfaite : l'enjouement, les échanges humains, l'agitation dévouée, toutes occupations de l'âme et du corps qu'ornent parfois des qualités très fines. L'effet divertissant de la santé se rapproche alors de ceux de l'habitude qui automatise la croyance ou l'incroyance et écrase l'élan métaphysique sous ses mécanismes feutrés. A mesure qu'une religion dure et étend son appareil, elle en subit l'atteinte, et les poussées prophétiques qui jalonnent l'histoire des Églises ne s'attaquent pas moins à la religion habituée qu'à la religion corrompue. Mais individuellement les tempéraments sujets à la persévération sont plus vulnérables que d'autres à cette mort lente de la vie religieuse.

Dieu sensible au cœur : tel est le besoin dominant de l'émotif. Sa foi brûlante dévore celui qu'elle approche, et l'on peut dire que sa mission propre — *ignis ardens* — est d'entretenir la ferveur sacrée contre toutes les causes de refroidissement qui la menacent. Il donne les plus impétueux des apôtres et des martyrs. S'il est actif, sa foi est militante et emportée ; intrépide et autoritaire à l'égard de l'incroyant, il représente alors le fanatisme ardent face au fanatisme dogmatique des esprits abstraits ; incrédule, il l'est avec fougue : c'est le persécuteur-né. Saint Paul est le patron des deux personnages. Mais l'émotivité est aussi à la source de diverses aberrations religieuses. Toutes les exaltations s'y nourrissent, depuis les délires hystériques collectifs, rituels dans quelques sectes, jusqu'aux fièvres malsaines de certaines piétés. Elle tend à subjectiviser le sentiment religieux au point de le réduire à un échauffement du cœur qui se complaît dans la jouissance sensible, dans la transe ou dans une sorte de ronronnement sacré : nous voici dans la paroisse du Vicaire Savoyard. Elle fait les hérétiques qui se crispent sur une divergence comme un enfant sur une colère et les fanatiques chez qui l'intolérance est un bouillonnement du sang. Elle entretient le meilleur et le pire de l'angoisse religieuse : l'inquiétude profonde sans laquelle le formalisme s'installe, mais aussi les terreurs diffuses et puériles, les perplexités fiévreuses, et dans le peuple juif cette anxiété sans nom, cette mobilité de cœur, d'esprit et de corps qui s'agite comme une flamme au fond de ses yeux.

L'inémotivité se trouve dans toutes les formes d'irréligion calme et froide. La ferveur religieuse est à peu près inexistante

chez les amorphes (nEnAP), rare chez les sanguins (nEAP) ; ceux-ci sont volontiers railleurs : Voltaire et Gaudissard tiennent les deux extrémités de la série ; leur religion, quand ils en ont, est positive et placide avec des brusques poussées de ferveur sans persévérance. Les apathiques (nEnAS) sont parfois pratiquants, mais leur secondarité jointe à la faiblesse de leur sentiment religieux en fait des ritualistes méticuleux et sans élan, ou des dévots figés dans de vagues extases ; irréligieux, ils le sont par atonie et indifférence. Les flegmatiques (nEAS) sont dogmatiques à froid, formalistes et disciplinés ; théologiens, ils excommunient volontiers les émotifs, et se plaisent à la conservation rigoureuse des systématisations de la foi ; s'ils sont plus portés à l'action, ils fournissent à l'Église militante ces diplomates rusés et inflexibles dont la littérature s'est emparée, de même que des abbés sanguins et bon vivants, parce qu'on les voit dans le monde : tels le chanoine Troubert [1] ou l'abbé Mionnet [2].

Le christianisme a souvent été accusé, depuis Nietzsche, de servir la défense des vaincus et de diviniser les besoins des faibles. Cette critique s'appuie sur quelques faits parasites qui se développent aux époques de religiosité débile. Les uns vont chercher dans la foi la consolation d'un cœur sans appuis, d'autres une audience auprès de qui gémir, d'autres une assurance contre l'angoisse d'une vie sans but et contre les risques d'une aventure aux lendemains incertains, d'autres un moyen de ne pas se battre avec les problèmes urgents de la vie. Et la foi est, en effet, un puissant contrefort pour les natures faibles. Par ses synthèses entraînantes, elle s'affirme le plus puissant soutien du neurasthénique, déclarait leur spécialiste, le Dr Vittoz [3]. Mais ceux qui ont fait l'expérience d'une religion plus virile et plus offensive contesteront que l'on puisse la réduire à ces fonctions d'hôpital. La faiblesse de la vitalité est si peu solidaire du fait religieux qu'elle écarte de la foi tout aussi bien qu'elle y engage. Beaucoup « perdent la foi » comme les névropathes « perdent » successivement leurs parents, leurs amis, les objets qui les entourent. Ils n'ont plus la force de la contenir. Tels les nerveux ou les inactifs, dont la ferveur retombe sans cesse (Vigny). On a voulu rapprocher les mystiques des névrosés de ce secteur. La Madeleine de Janet suggère qu'ils

1. Balzac : *Le curé de Tours.*

2. Jules Romains : *Les hommes de bonne volonté.*

3. De la même manière, le Dr Laignel-Lavastine *(La méthode concentrique dans le traitement des psychonévroses)* met la foi au premier rang de la cure des névroses. Cf. Dr Lortsch : *Op. cit.*

seraient des peureux de l'action tendant à l'extase comme à l'immobilité parfaite du vouloir. L'explication est plutôt inattendue quand il s'agit d'un saint Paul, d'un saint Augustin, d'une sainte Thérèse, d'un Jean de la Croix. Leur vie nous enseigne au contraire, comme l'écrit le Dr Laignel-Lavastine, que « le psychisme des mystiques diffère de celui des psycho-névrosés en ce qu'il est un accroissement, non une diminution de l'énergie psychique. C'est à ce critère qu'on le reconnaît, point sur lequel a longuement insisté sainte Thérèse et ceci est important pour savoir éliminer les faux mystiques, qui ont pullulé de tous temps »[1]. Les grands siècles religieux portent leur foi comme une puissance drue, une tige de santé qui s'enracine largement et épanouit aux souffles du ciel une ramure chargée de sève. Leurs fidèles, quand ils pèchent, pèchent avec force, mais le lendemain ils vont s'abîmer dans la solitude d'un cloître. Ce ne sont pas des avocats ni des scholiâtres qui ont fait le christianisme en Occident, mais ces chevaliers un peu féroces et hommes d'honneur, qui passaient de la guerre au couvent, taillaient des hommes avant de défricher des forêts, puis, moines, se battaient encore contre les puissants et déchiraient leur corps de disciplines en soignant les voyageurs nocturnes.

On ne peut jeter l'homme au mystère du monde sans faire appel à ses forces inconscientes. Les religions primitives s'appuient presque exclusivement sur elles. La religion romantique les a remises en honneur, et l'on assiste à leur ruée sauvage dans certains « mysticismes » contemporains. Le catholicisme romain, qui leur donne un exutoire dans la confession et dans le rite collectif, les tient plus en main. Dans les pays puritains, elles explosent en de petites sectes violentes ou débordent en sentimentalité sur l'ensemble de la vie religieuse. Plus une religion est intellectualisée et socialisée, plus elle se veut consciente et développe la culture de la conscience. Mais la psyché qui vit en chacun

1. LAIGNEL-LAVASTINE : *op. cit.*, p. 152. Il est vrai, comme le dit le P. de SINETY (*Psycho-pathologie et direction*, 1934) qu'on ne reconnaît bien la vraie mystique que si l'on fait extrêmement large la part de la fausse. Un maître de la question, le P. POULAIN, estime que les trois quarts des sujets qui se croient favorisés d'états mystiques sont dans l'illusion. Le P. de Sinety estime qu'il est encore trop généreux. Il distingue quatre groupes : les mystiques d'hôpital (la Madeleine de Janet) ; les spirituels psychopathes (Marie des Vallées, le P. Surin) chez qui une vie spirituelle authentique s'est rencontrée avec de réels accidents pathologiques, comme elle eût pu se rencontrer avec une névralgie ou un rhumatisme : est-il étonnant qu'un écartèlement du composé humain tel que peut le produire l'état mystique bouleverse aussi l'équilibre du corps ? « Si quelqu'un prétend atteindre à l'union divine sans y perdre la santé, disait Tauler, qu'il se présente » ; enfin les mystiques authentiques avec des psychopathies légères ; les mystiques authentiques sans trace de psychopathie ni de nervosisme. Cf. encore le cahier des Études Carmélitaines sur *Sécheresse et inhibition*, Desclée de Brouwer.

de nous n'est pas à notre entière disposition. La religion (ou l'irréligion) volontaire et éclairée que nous nous sommes formée est battue constamment par les eaux d'une vie obscure plus vaste que la vie consciente, plus large que l'individualité. Jung [1] a longuement analysé le retour par ces voies détournées de thèmes religieux universels, dans l'insconcient — et notamment dans les rêves — d'un intellectuel, qui professait par ailleurs un scepticisme extrêmement lucide et maître de soi, jusqu'à ce qu'il fût ébranlé par la névrose. Sous les attitudes religieuses dont le dessin conscient est le plus net on retrouverait souvent sans doute ces reflets inquiétants des grands fonds. Les petites superstitions, qui peuplent l'entourage des présences justicières à conjurer, trahissent des complexes de culpabilité refoulés.

La psychorigidité entraîne cette forme de fanatisme systématique ou s'exprime au lieu de la flamme d'un cœur dévorant l'exigence d'une pureté désincarnée, la persévération d'une pensée tout d'une pièce, qui ne supporte ni la diversité des résistances et des vocations individuelles ni les détours qu'impose la vie. Trop de souplesse, au contraire, peut susciter des prélats diplomates et des zélateurs habiles, mais elle risque le va-tout de la foi dans des combinaisons où la foi risque de perdre en force ce qu'elle gagne en extension.

La primarité est un facteur défavorable à la vie religieuse comme à la vie spirituelle en général. Les AP donnent statistiquement les plus faibles coefficients de ferveur religieuse. L'instant a pour eux trop de saveur ou d'éclat, le sacrifice demande trop de renoncement, l'intériorité trop de recul, l'adoration trop d'ampleur ; ils donnent généralement des incrédules caustiques et froidement agressifs (nEAP) ou bonhommes et tolérants (EAP). S'ils sont religieux, leur religion est facile et accommodante. Chez les nerveux (EnAP) où l'émotivité domine, la vie religieuse par contre peut être profonde, la primarité lui donnant un caractère agité, inconstant ou anarchique. La secondarité favorise la méditation et l'adoration actives. Mais par son application elle peut gêner les jaillissements profonds et gratuits de l'âme, et par ses mises en œuvre, sa pente à la routine, en suffoquer les aspirations.

L'introverti centre sa vie religieuse sur le recueillement. Sa religion est une religion intérieure et mystique. Parfois elle s'égare dans l'analyse et la rumination de conscience. Mais nous lui devons aussi, quand elle est équilibrée, les plus magnifiques monuments de la littérature religieuse. L'extraverti, par contre, goûte peu les élans mystiques ; sensible surtout au lien extérieur et à la fécondité visible, il est homme d'œuvres, organisa-

1. *Psychology and religion*, conférences d'Amérique.

teur de la foi, propagandiste, ou bien conquiert à la religion un royaume temporel par la diplomatie et la politique des États. L'excès de consonance est défavorable au recul qu'exige le recueillement religieux, au combat solitaire du croyant ; il donne ces religions débonnaires, souriantes à tous vents, toujours en arrangements avec la tranquillité de vie et prêtes au contrat d'indulgence réciproque que s'accordent les hommes en société. Profondément sociale aussi est la piété du cycloïde, consciencieuse et douce, sans bigoterie ni pédantisme, modeste et tolérante, sujette à de légères dépressions suivant celles de son état général.

Les tendances schizoïdes développent sur le sentiment religieux une famille de néoformations dont le sens éclate en pathologie mentale. Il y a tout un champ du vocabulaire des psychopathes où « spirituel » est synonyme de déréistique. Un sujet qui ne veut s'occuper que de « spirituel » est un sujet qui ne veut rien faire ni entretenir aucun contact avec le monde. Il abandonne son travail parce qu'il ne le trouve pas assez « spirituel ». Il délaisse sa famille parce qu'elle est trop terre à terre. Cultiver le jardin qui la fait vivre lui semble d'un matérialisme repoussant. Ce sentiment de « spiritualité » est caractéristique des états de béatitude pathologique ; états d'inaction complète, ils s'accompagnent d'une conscience aiguë de perfection et de sainteté personnelle sans toutefois qu'un iota soit changé à la conduite du sujet : formule exactement inverse de celle des vrais spirituels chez qui le sentiment de leur indignité croît avec le progrès vers une effective perfection. P. Janet a longuement étudié cette « conduite spirituelle »[1], faite d'inaction motrice à peu près complète sur une activité intense de la pensée intérieure déréistique, délestée du poids de sa liaison avec le réel. C'est dans un sens voisin (quoi que nous sortions, avec certains d'entre eux du moins, du domaine de la pathologie franche) que plusieurs fois se sont appelés « spirituels », au cours de l'histoire, ces « libres esprits » à note schizoïde accentuée, qui montrent une vive répugnance affective à la notion d'une Église visible et incarnée comme à tout rappel aigu de la réalité. Ce recul devant le réel est à l'origine de plusieurs attitudes parentes. On y compte l'idéalisme religieux qui substitue les exaltations intérieures et les religiosités vagues au corps solide d'une religion à la fois métaphysique, sociale, juridictionnelle, sacerdotale et rituelle. Non loin de lui, un mysticisme obscur et mêlé de trouble sensualité, s'associe au schématisme rationaliste, dans une formule typiquement schizoïde ; elle s'exprime par une littérature bizarre où l'initiation ésotérique se mêle aux figurations géométriques, et par le foisonnement des sectes théosophiques, piétistes, etc... Quand il s'insère dans une ortho-

1. *De l'angoisse à l'extase*, II, p. 431 s.

doxie, le schizoïde se fait généralement bigot et s'enferme dans ses dévotions particulières en marge de la vie commune. Si la psychorigidité croise la composante schizoïde, elle développe l'intolérance fanatique, notamment sous sa forme doctrinaire et logicienne ; elle engendre alors le formalisme dogmatique et rituel et le pharisaïsme bien nommé, qui est en effet, du point de vue psychologique, comme du point de vue moral, une séparation. Les inquisiteurs et les persécuteurs se rencontrent dans ce secteur. Michelet note justement que ce sont des intellectuels qui ont inauguré l'intolérance dans la Révolution française : les avocats jacobins qui décidèrent d'imposer le serment au clergé à un moment où d'autres méthodes eussent été possibles et sans doute moins dangereuses de conséquences. Enfin, les esprits chez qui le repliement affectif s'ouvre sur une imagination somptueuse seront surtout sensibles aux résonances poétiques de la religion ; ils iront la chercher dans le *Génie du Christianisme* ou dans le plain-chant des monastères, plus ou moins indifférents à l'appareil dogmatique et au destin social des Églises, prêts parfois à passer de l'une à l'autre si la liturgie leur en paraît plus belle et les chants plus divins.

Nous avons déjà mis au point les rapports d'une certaine religiosité et de la faiblesse psychique. La peur de l'action, qui en dérive, donne un tableau voisin. La religion sert fréquemment de recours à la peur de vivre, dans les périodes de débilité spirituelle. Il n'est qu'à suivre la ligne de crête des religions et leur efficacité historique pour voir que leur destin central est ailleurs que dans cette dépression vitale. Cependant, la peur de vivre est à la source de plusieurs dérivations religieuses. Obsessionnelle, elle développe le scrupule, surtout chez les introvertis, et avec lui la persistance des terreurs puériles. Ou bien, tout au contraire, elle éteint l'inquiétude religieuse et constitue le sentiment religieux en un système de sécurité qui garantit l'homme contre la poussée dialectique de sa nature déchirée et insatisfaite. La croyance au surnaturel, détournée de son sens, devient un recours facile de la paresse d'agir [1]. Cette attitude caractérise surtout les religiosités faibles : ne croyez pas trop, disait en substance Emerson, vous vous éviterez des soucis ; à chaque difficulté, laissez-vous aller à l'Ame qui refuse partout le combat, est partout victorieuse, et vous berce avec de suaves majuscules. La sévérité des contraintes sociales ou familiales peut développer aussi, au

1. Comme elle l'est aussi chez les psychopathes. Cf. P. JANET : *De l'angoisse à l'extase*, I, p. 373.

cœur de l'attitude religieuse, un comportement de dépendance passive, obséquieuse devant l'autorité, qui oriente l'adoration vers le Père tout-puissant et justicier plutôt que vers le Christ fraternel. Les persécutions constantes et peut-être la conscience psychologique de la circoncision ont développé ce sentiment chez les juifs [1]. La rigueur de l'appareil doctrinal et juridictionnel le favorisent chez beaucoup de catholiques ; impuissants à vivre fortement la vie d'une communauté disciplinée, ils renonçent entre ses mains toute initiative, et matérialisent l'autorité qu'ils croient ainsi honorer.

La promesse que la déification et la présence du Royaume de Dieu peuvent, si nous le voulons, commencer dès ce monde, est cependant une puissante stimulation à l'action ; elle offre même une tentation à l'instinct de puissance : Nietzsche ne voulait admirer, dans le christianisme, que les prélats-guerriers, conquérants et grands seigneurs de la Renaissance, et les Princes de l'Église dominateurs de peuples, dont on peut contester qu'ils représentent l'idéal le plus pur de la chrétienté. Chez certains flegmatiques le goût de l'action envahit la religion au point qu'elle n'est plus qu'un optimisme d'hommes d'affaire, à la limite une philanthropie. Tel ce Channing, fondateur de l'Unitarisme, que l'on a nommé le « Babbit de la chaire chrétienne » ; il avait la phobie de la mystique, de l'enthousiasme, du dogme, de l'autorité ; son altruisme volontaire localisait la foi quelque part entre la bienfaisance et le civisme.

Tout en invitant l'homme à chercher son Dieu au plus intime de son intimité, les grandes religions mènent une lutte ouverte contre l'égocentrisme, qui encourage la puissance agressive de l'instinct, retarde le dépouillement spirituel, ruine le sens du prochain et disloque l'esprit de communauté. Le fidèle crie constamment avec Claudel : « Seigneur ! délivrez-moi de moi-même ! » Mais l'égocentrisme prend parfois sa revanche dans la religion même en développant l'individualisme religieux. Ce dernier connaît de brusques explosions historiques quand le poids d'une Église est trop lourdement ressenti. Il laisse le fidèle seul, seul avec le péché, seul avec l'incertitude de son destin éternel : sa vie y gagne parfois en grandeur, mais il arrive qu'elle sombre aussi dans l'angoisse et se défende alors par des réflexes de rigidité puritaine. L'individualisme religieux développe encore, quand il ne pousse pas à l'autonomie absolue de la « religion intérieure », cette délectation secrète, cette sensualité mystique, cette domestication de la ferveur religieuse au service de la paix du cœur ou de la jouissance sensible, que saint Jean de la Croix expulsait si violemment de la vie religieuse.

1. Cf. par exemple : Dr Leuba : *La famille névrotique et les névroses familiales*. Revue Française de Psychanalyse, 1936.

Tous les degrés du sens communautaire se donnent cours à travers les états religieux, depuis l'exaltation collective de forme hystérique dans les assemblées religieuses primitives jusqu'à la tolérance raisonnée ou au sens de la communion mystique dans un même corps spirituel. Le sentiment de la communauté religieuse est si puissant qu'il ne s'étend que difficilement à l'infidèle. Cette difficulté est surtout grande quand la communauté religieuse s'identifie à des communautés charnelles qui lui communiquent de leur force jalouse (religions tribales, nationales). Mais elle peut aussi être introduite par des facteurs psychologiques individuels. C'est ainsi que les schizoïdes se plaisent aux sectes qui leur permettent de se distinguer des religions de masse et de glisser, entre leurs frontières et le vaste monde des non-initiés, la coupure abrupte dont ils aiment s'abriter. Ceux qui ne vont pas jusqu'à la bizarrerie des sectes se font de la religion un entourage de protection vitale hors duquel ils redoutent de retrouver l'angoisse qu'ils ont une fois chassée. Contrairement à ce qu'imagine un libéralisme timide, l'intolérance apparaît donc comme le produit d'une religion débile ou repliée ; elle cède, au contraire à la profondeur et à la qualité de la foi qui maintient en même temps la rigueur des fidélités spirituelles.

Quand un croyant déconsidère l'intelligence, il faut chercher s'il ne liquide pas ainsi quelque échec personnel dans l'intelligence de sa foi, ou s'il n'entretient pas, pour échapper aux combats qu'elle sollicite de lui, une atmosphère de croyance puérile et irréfléchie dans les chauds refuges des fixations infantiles. Le phénomène est assez fréquent, surtout chez la femme, pour qu'on ait parfois confondu le sentiment religieux et la mentalité prélogique, ou le goût de l'obscurcissement intellectuel. Le goût de l'intelligence est cependant le signe d'une foi robuste, *fides quaerens intellectum*, une foi qui recherche l'intelligence, qui a soif de lumière plus encore que de chaleur, sachant qu'il n'est de chaleur durable que celle qu'entretient la lumière. Il est cependant de la nature de la foi que jamais l'intelligence ne puisse en évacuer le souci, la dispenser de l'acte risqué et généreux qui est la condition radicale de la démarche religieuse. Aucun système de dogmes, aucune discipline rituelle, aucune chaleur de communion collective ne peut arracher du cœur de l'homme l'angoisse spirituelle primitive, l'expérience d'abord inquiétante et bientôt bouleversante du face à face avec le fait religieux. Or cette expérience est dure à soutenir, et ne peut être vécue, que la réponse finale soit un oui ou un non, sans que la vie en soit changée. Aussi une grande partie des attitudes que les hommes nomment religieuses ne sont-elles que des systèmes de protection contre l'attitude religieuse. Beaucoup font

servir à cette fin des moyens proposés par les religions pour nombrer, canaliser, édifier l'expérience religieuse, non pas pour l'étouffer. Ils l'endorment dans le ronronnement des cycles rituels, ils la barricadent de croyances aveugles, de raisons étroites, de systèmes parfois accommodants, parfois agressifs, toujours protecteurs. Le dogme les dispense de penser, la providence d'oser, la raison de trembler. Ces attitudes de défense, plus fréquentes chez les émotifs et les angoissés, ne sont pas d'ailleurs l'apanage des croyants. L'incroyance se construit contre l'alternative religieuse fondamentale autant de barricades que les conformismes religieux de refuge.

Comme la vie morale enfin, la vie religieuse peut être envahie par la sombre et visqueuse végétation des refoulements moraux et des ardeurs masochistes. Elle en est surtout menacée quand elle manque d'exutoire pour les forces turbulentes qui naissent des sentiments puissants un peu écrasants, comme le sentiment du péché ou celui de la responsabilité éternelle de l'action. On a dit souvent le bienfait de la confession et de la prière envisagées de ce seul point de vue psychologique. Les sociétés protestantes cherchent peut-être un substitut de la confession et de ses défoulements libérateurs dans leurs débordantes activités utilitaires et altruistes. Parfois, comme les groupes d'Oxford, elles essaient d'un substitut direct. On sait que la psychanalyse sous toutes ses formes, (freudienne, adlérienne, jungienne) s'est développée beaucoup plus dans les pays protestants que dans les pays catholiques. C'est certainement une des fonctions psychologiques importantes de la religion d'agir comme puissance libératrice des zones obscures du moi [1] « Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis car Il prend soin de vous » (*Petr.* I, 5, 7). Cette décharge est de portée très vaste dans la religion chrétienne où avec Dieu, la communion des saints assume l'ensemble du fardeau de chacun. Une vie religieuse saine fait donc des âmes décantées et libérées ; seuls les refoulements malsains qu'encourage une vie religieuse trop inhibée ou solitaire produisent des religiosités troubles.

Les multiples visages de l'homme animent indéfiniment le théâtre de la vie religieuse. Mais les jeux de ce théâtre nous laissent encore aux portes de l'univers religieux proprement dit. Nulle part n'apparaît aussi criante, presque scandaleuse, l'ambiguïté de la personne psychologique : ce mélange indissociable

1. Point de vue souligné par JUNG : *Formes et métamorphoses de la Libido*, p. 61.

et violent d'une vocation dont la démarche religieuse n'est pas autre chose, vue du côté de l'homme, que le dégagement créateur, et d'un faisceau de particularités qui sont autant d'obstacles à l'oblation et au dépassement du moi, à l'unification des consciences dans une totalité universelle. Il semble qu'en abordant l'expérience religieuse, l'expérience psychologique touche à un feu dans lequel toute singularité se volatilise, en même temps que la personne s'y retrouve sous un mode radicalement différent de la conscience limitée et possessive. C'est en tout cas l'enseignement constant des mystiques que cette liaison d'une marche vers le *nada*, vers le rien psychologique, avec le progrès vers la parfaite plénitude spirituelle. Peut-être n'y a-t-il pas de mots dans notre langue pour la définir, et très peu d'états dans notre expérience actuelle, pour la contenir.

Si l'on regarde, des zones communes où nous sommes placés, les figures si diverses des grands spirituels, où chaque tempérament trouve une transfiguration à sa mesure, nous devons bien conclure que, fût-ce pour le regard curieux du poète ou du psychologue, rien n'est moins banalisant que cette combustion à haute température. Peut-être même, comme dans les arts de l'artisan, est-elle la condition des plus chaudes et des plus durables couleurs. Il est un moment, cependant, où cette « oraison de simple regard », projetant sa lumière sur l'homme, décourage l'attention du psychologue. Elle ne rend pas vain son long effort d'élaboration. Elle le consacre en faisant surgir, du sein de son savoir, ce cri de la plus haute sagesse qui trouva un jour une fissure jusque dans l'âme composée de M. Teste :

« Otez toute chose que j'y voie »



INDEX ANALYTIQUE

Les chiffres en gras indiquent les passages principaux où est traitée la question désignée.

A

Aboulies : 279, 429, 471, 525, 527, 694.

ABRAHAM (P.) : 224.

ABRAMOSKY : 471, 476, 596.

ABRAMSON : 431, 446.

Absence (sentiments d') : 318, 321.

Abstraction (tendance à l') : 94, 305, 351, 372, 379, 408, 509, **656-9**, 688, 714.

Acceptation de soi : 736-7.

Accrochages : 449 s.

Accueil vital : 50, **262 s. (ch. VI)**.

Accumulation (manie d') : 313, 315, 324, 330, 333, 364, 372, 428, 462, 466, 548-9, 632, 644.

Acedia : 751.

Action, Activité : 26, 173-4, 176-7, 186, 252, 262, 277, 290 ; du primaire : 302 ; du secondaire : 304 ; et ouverture de conscience : 284-5 ; et fonction du réel : 355 ; des cyclothymes : 360 ; Autiste : 370 ; des chizothymes : 379, 384 ; — **406 s. (ch. VIII)** ; 488, 509, 533, 655 ; et analyse : 690 ; 693.

Adaptation : 292, **350 s., 361-2,** 425 s.

ADLER : 32, 317, 489, 497, 513, 529, 553, 558, 561, 575, 600, 608 s., 615 s., 632, 707.

Administration (aptitudes à l') : 479.

Admiration : 630.

Adolescence : 165, 166, 168, 486-7.

Adresse: Cf. habileté.

Adulte : 165, 166, 168, 453-4.

Affaires (aptitude aux) : Cf. Pratique (sens).

Affectation : 376, 377, 379, **503.**

Affectif (milieu) : 114.

Affirmation : 252, **617-8, 693-4, 706 s.**

Affrontement : 286, 317, 580.

Ages : **164-68,** 180, 183.

Age ingrat : 556, 704.

Agitation : 171, 172, 173, 174, 176, **279,** 410, 412, 418, 446, 460, 463, 475, 498, 751.

Agoraphobie : 309, 466 n., 600.

Agressivité : 341, 368, 381 s., 521, **573-8,** 602, 683, 723 s., 733, 748.

Aider (manie d') : 526.

Aimé (besoin d'être) : **505 s.,** 528, 612.

Aisance : **309,** 318, 357, 370, 404, 406, 427, 453, 454, 528.

Alcoolisme : 140, 443, 748.

ALEXANDER et STAUB : 525, 560, 724, 726, 728, 749 n.

Aliénation : 273, 352-3.

Alimentation : 128, 178.

ALLENDY : 179, 193, **226,** 724-6.

Aller-retour : 650, 680.

ALLERS : 750.

ALLPORT : 16, 528 n., 561.

Altruisme : Cf. Autrui.

Amabilité : Cf. Cordialité.

Ambiance : 74 s.

Ambition : 262, 452, **579,** 616, 617.

Ambivalence : 65, 70-1.

Amertume : 496.

Amoralisme : **747 s.**

Amorphes (tempéraments) : **254,** 438, 448, 488, 521, 532, 562, 583, 589, 659, 662, 708, 763.

Amour : 506.

Amour-propre : Cf. Egocentrisme

Ampleur de vie : 309, 565.

Anabolisme : **179 s.,** 214, 487, 587.
Analystes (de soi) : 260, 284, 427, 653.
Analytique (esprit) : 170, 173, 625, **689-90.**
Anarchisants (esprits) : 103, 454, 456, 488, 523, 536, 537, 568, 704.
Anesthésopathies : 31.
Angoisse : 139, 611, 632-3, 762, 768 ; névrose d' : 243 (Cf. anxiété).
Animateurs : 480, 652.
Animaux (amour des) : 97, 570, 617, 748.
Anthropométrie : 212.
Anti et intellectualisme : 653.
Antivivisectionisme : 617.
Anxiété : 181, 226, 238 s., 324, 334, 460, 564, 566.
Apathiques (tempéraments) : 174, 185, **255,** 294, 438, 442, 446, 503, 562, 708, 763.
Appréhensivité : 647.
Apologistes (tempéraments d') : 651.
Application : Cf. sérieux.
Appréhension (profondeur de l') : 673.
Approbation (besoin d') : 507-8.
Approximation (manie de l') : 461. — Cf. Perfection.
Aptitudes : **618-9,** 639, 641, 652.
ARAGON : 317 n.
Archéologues : 678.
Ardeur : 442.
ARNAUD : 564, 747.
Arrêtés (esprits) : 664.
Artériosclérose : 226.
Artificialité (sentiments d') : 366, 658.
Artificiel (crainte de l') : 415.
Artistes : 243, 253, 259, 286, 302, 306, 331, 342 ; Cyclothymes : 359-60 ; schizoïdes : 378 ; — 402, 403, 408, 427, 446, 454, 503, 505, 587, 622, 625, **654,** 666, 678.
Ascendance : **518 s.**
Ascétisme : Cf. austérité.
Asséritive : (pensée) **628 s.**
Assimilateurs (esprits) : 675.
Assurance : 511, **573,** 705.
Assurances (manie des) : 451.
Asthéniques : 81, 174, 206, 214, **268 s.,** 291, 334, 367, 378, 409, 445, 460, 461, 463, 491, 511, 512, 513, 532, 587, 647, 745.
Astrologie : **123-26.**
Asynergie : 196, 327, 431, 441, 671.
Athéisme : 642, 760, 762-3, 765.
Athlétique (tempérament) : 206.
Atonie : cf. tonicité.
Attente : 323-4, 386, **437,** 474, 686.
Attention : **441 s.**
Austérité : 415, 467, 576, 617, 722, 724, 726, 732.
Autisme : 354, 363, **369 s.,** 402, 677, 679, 683.
Autodidacte : 568-9, 570, 606.
Automatismes : 254, 257, 304, 454, 714, 717 ; résistance aux — : 474
Automatisme mental : 550, 725.
Autoaccusation judiciaire : 392. — Cf. Culpabilité.
Autointoxication : 270, 273 n., 627.
Autonomie : **452 s., 520 s.**
Autopunition : 466, **723 s.** — Cf. culpabilité.
Autoritarisme : 103, 146, 243, 374, 378, 380, 415, 439, 452, 453, 454, 506, 526, **527-8,** 609 n. — Cf. éducation autoritaire.
Autosuggestion : 471.
Autrui (regard d') : 201, 484, 500, 503, **510-11, 517-8,** 555.
Autrui : 252, 261, 262-3, 303, 306, 318-9, 403, **483 s. (ch. IX), 744-6.**
Auxiliaire (aptitude à être) : 273.
Avarice : 146, 240, 260, **333 s.,** 376, 409, 462, 532, 616, **667 s.,** 748.
AVELING : 470, **551-3.**
Avenir vécu : **37-8,** 320, 323 s.
Avidité : 141, 550, 575, 703.
Avoir (décadence de l') : 546 s.

B

BABINSKY : 394, 515 n.
BAGNOLI : 421.
BALDWIN : 455, 484, 485.
BALLARD : 674.
BARTLETT (F. C.) : 19.
BARUK : 721.
Bascule (rythme en) : 299.
BAUDOUIN (Ch.) : 165, 503, 515 n., 559 n., 566 n., 575 n., 598, 662, 663 n.
Bavard : 358, 499.
Béatitude (sentiments de) : 277-8, 370 n., 414 n., 766.
Bégaiement : 202.
BENNETT (Isabel) : 421.
BERGSON : 278, 287, 319, 347, 370, 540.
BERNSTEIN : 305 n.

Bibring : 600.
Bilanisme : 140, 613.
Bilieux (tempérament) : 184, **188-9** 623, 645.
Binet (A.) : 306 n., 660, 674.
Biographie (capacité de) : 321.
Biotypologie : 214.
Bizarrerie : 564, 604, 606.
Bleuler : 32, 357 n., 358, 369 n., 373, 374, 565, 645.
Blondel (Ch.) : 485, 497, 561.
Bobertag : 126.
Bohème : 378.
Bonaparte (Marie) : 151 n.
Bonheur : 361.
Bonhomie : **359-60,** 515, 659.
Bonne humeur : 530.
Bonne volonté : 357, 674.
Borel : 389.
Borne (E.) : 731 n.
Bouc émissaire : **728 s.**
Bouchet (H.) : 517 n., 554 n.
Bouderie : 304, 363, 371, 373, 410, 496, 554.
Bounek : 212.
Bourgeoisie : 93, 552.
Bourrus : 496.
Bovarysme : 388.
Boven : 20, 565.
Bovet : 576, 756 n.
Braunhausen : 19, 473, 477.
Bremond : 443.
Brentano : 37.
Bréviligne : 214, 221.
Bricoleurs : 439, 660.
Brillant : 622, 660.
Brouillon (esprit) : 652, 739.
Brunfaut (J.) : Cf. Lefrancq.
Brusquerie, 430.
Brutalité : 121, 267, 373, 378, 497.
Bühler (Ch.) : 555-6, 684.
Burnett : 650.
Burt : 624.
Busemann : 540.
Byron : 609, 612, 613.

C

Cabotinage : 565.
Cacher (se) : 491.
Cachotterie : 415, **494**, 495.
Cadeau (goût de faire des) : 500.
Cadets : 610.
Calembour (goût du) : 420, 447, 672.
Calme : 297, 306, 374.
Campagne : Cf. Nature, Paysan.
Camuz et Pagnez : 274.
Candeur : 426.
Cannon : 173, 197-8.
Caprice : 423, 474, 496, 703.
Captation : 147, 703.
Caractérologie : 71 s. ; et morale : 54 s., 599, 752 s.
Caractère : donné et voulu : 52-62 ; au delà du : 164 s.
Carton (Dr) : 183, 209.
Casanier (esprit) : 311, 379.
Cassien : 751, 754.
Catabolisme : 179 s., 407, 487.
Catastrophe (idées de) : 417, 670.
Catatonie : 205.
Célibat : 101, 108 n., 154-5, 358, 528.
« Cendrillon » (Type) : 610.
Cérébelleux (petit) : 196, 446.
Cérébral (type) : 218.
Certitude (besoin de) : 638.
« César » (type) : 103, 558.
Changement (besoin de) : Cf. instabilité.
Chavigny : 561.
Chef (qualités de) : Cf. commandement.
Chirologie : 224-5.
Choses (amour des) : **80-83,** 131, 375, 496.
Circonspection . 304, 433, 494, 669.
Civilisations : 100-1.
Clandestin (goût du) : 662.
Claparède : 609, 674.
Clarté : 315, 665-6.
Claude : 369, 389, 466 n.
Claustrophobie : 310.
Clerambault : 570 n.
Climat : 127, 180.
Clinquant (amour du) : 644.
Clos (amour des espaces) : 466 n.
Coéducation : 153 n.
Colère : 301, 418, 496, 646.
Colériques (tempéraments) : **261**, 359, 503, 507, 526, 530, 647, 652, 654, 711.
Collaboration (esprit de) : 535.
Collectif (milieu) : 90 s., 543.
Collectionneurs, collectionisme : 146, 376, 420, 453, 548, 644.
Colloïdale (activité) : 180.

Combativité : 714. — Cf. agressivité.
Combinatoire (intelligence) : 659.
Commandement (aptitude et goût) : 360, **477 s., 523-9,** 527-8, 617.
Commerce (aptitude au) : 262, 341, 408.
Communautaire (sens) : 529, 618.
Communication : 666, **681-2.**
Compassion : 380, 500, 508, 533, 708.
Compensation : 95-6, 100, **448-9,** 543, 612, 617, 657, 737, 738.
Complexes : 451 ; d'Œdipe : 100, 106 n., 148, 555, 598 ; de Jocaste : 101 ; d'Electre : 101 ; de Caïn : 105 ; de castration : 149, 723 ; spectaculaire : 503.
Complimenteurs : 504.
Compliments (besoin de) : 507-8, 612.
Compréhension : **684, 691-2,** 715.
Compréhension d'autrui : Cf. autrui.
Concentration : 441, 673.
Conciliation (esprit de) : 360 683, 692, 698, 760.
Concrète (personnalité) : 622, 625.
Concrète (intelligence) : 653, 656.
Confiance : 535.
Confidences (besoin de) : **502,** 515.
Conformisme : 351, 456, **607.**
Confusion mentale : 627.
Connaissance : 632-3.
Conscience (psychologique) : **282 s.,** 352, 686.
Conscience (largeur de) : 241, **284 s.,** 301, 310, 359, 426, 427, 433, 455, 532, 660.
Conscience (étroitesse de) : 248, 272, **284 s., 295,** 318, 365, 426, 430, 443, 455, 468, 515, 532, 575, 660.
Conscience morale : **703 s., 730 s.**
Conscience (bonne) : 500, **727 s.,** 744.
Conscience de soi : **540-1,** 735 s.
Conservatisme social : 451, 460, 624, 660.
Consolation rapide : 301.
Consonance : 202, 351, 502, 507, 515, 745, 746, 766.
Constipation : 145-6, 554.
Constance : 260, **592 s.**
Constitutions : théorie des : 30, 397 ; perverse : 137, 747 s. ; émotive : 231 ; mythomaniaque : 390 s.
Contact affectif avec la réalité : 312, 355, **369 s.**
Contagion affective : 514.
Conteurs : 654.
Contractures : 293.
Contraires (thérapeutique des) : 740.
Contrariants (esprits) : Cf. opposition.
Contrastes : 374.
Conversation (aptitude à la) : 646, 681.
Conversion : 743.
Coquetterie : 617.
Cordialité : 261, 358-9, 509.
CORMAN : 224, 290, 291.
Corps et âme : **115 s.,** 227-9 ; mépris du — : 120 ; culture du — : **121 ;** 356, 584-5, 593, 602, 623.
Cosmique (appartenance) : **123 s.**
COTARD (syndrome de) : 330.
COUÉ (Dr) : 471.
Couleur (préférence pour la) : 83, 624.
Courage : 47, 241, 253, 302, 438, 578.
COURTIS : 673.
Créateurs (esprits) : 675.
Crédulité : **629 s.,** 645, 758.
Criminel : 724, 726, 749.
Crises : 299.
Critique (esprit) : 254, 624, 653, 655, 668.
Croyances : Cf. crédulité.
Cruauté : **574-6,** 617.
Cubique (type) : 221.
Culpabilité (sentiments et complexes de) : 141, 328, 417, 455, 465, 466-7, 501, 521, 564, 603, 610, 614, 703 s., **720 s.** Cf. autoaccusation.
Cupidité : 549, 552, 562, 748.
Curiosité : 146, 150, 409, 447, 475, 616, 641, 660, **661-3,** 671.
Cyclothyme ou cycloïde : 31, 157, 222, 298, **356 s.,** 380, 515, 535, 614, 623, 650, 656, 658, 666, 766. Cf. consonants.
Cynisme : 247, 375, 380, 509, 570, 571, 577, 616, 617.

D

DAIREAUX (J.), 433.
DALBIEZ (R.) : 596 s., 752, 753.
Danse (goût de la) : 503.
DAUDET (Léon) : 596.
DAVENPORT : 54.
DEBESSE : 605.
Débile moteur : 207.
Débile mental : 600, 644, 645, 651, 693.
Débonnaires : 520.

Débrouillardise : 659.
Décharge (phénomènes de) : 280.
Décision : Cf. résolution.
Découragement : 252, 409, 450, 464, 707.
DECROLY : 17, 635.
« Dedans » : Cf. intérieur.
Défi (attitude de) : 704. — Cf. cynisme.
Défiance : 377.
Dégoût : 490, 492.
DE GREEFF : 487, 640.
« Dehors » : Cf. Extérieur.
Déjà vu : 321, 326.
DEJERINE et GLAUCKER : 274.
Délicatesse : 376, 378, 707.
DELMAS et BOLL : 32, 279 n., 564.
DE MAN (H.) : 616 n.
Démence précoce : Cf. Schizophrénie.
Démonstrativité : Cf. ostentation.
Dénigrement (manie de) : 577, 616, 683.
DENIS : 279 n.
Dénonciateurs : 392.
Dépassement (principe de) : 589.
Dépendance (goût de la) : 518 s. — Cf. soumission.
Dépersonnalisation (sentiments de) : **590, 594-5.** — Cf. Irréalité.
Dépression, Déprimés : 171, 173, 176, 200, 235 n., **278 s.,** 296, 298, 357, 443, 453, 455, 460, 463, 465, 466, 490, 505, 525, 532, 549, 576, 577, 621.
Déracinement (besoin de) : 311.
Déréistique (pensée) : 370.
DESCHAMPS (Dr A.) : 270 s.
Déserteurs : 571.
Désintégration (Jaensch) : 601.
Désintéressement : 375, 549.
Désobéissance : 146.
Désordre : 379, 496.
Despotisme : Cf. autoritarisme.
DESSOIR : 285.
Détail (amour du) : 668.
Détente : 471 s.
Détour : 650.
Détruire (goût de) : Cf sadisme.
Deuil : 301, 304, 310, 460, 491.
Devant-derrière : 317.
Dévouement (et manie de) : 499, 506, 561.
Dextérité : 198, 205, 245, 351, 408.
Diabète : 226.
Dialectiques (esprits) : 544, 654, 682.
Dialogue : **674 s.**
Didactique (intelligence) : 659.
DIDE (Dr) : 313, 569, 570.
Digestif (type) : 217.
Dilaté (type) : 237.
Dilettantisme : 580, 631.
DILTHEY : 37.
Direction (besoin de) : 521.
Discipline : 476.
Discrétion : 379.
Dispersion : 430, **441,** 594, 661, **671-2.**
DISRAELI : 616.
Dissimulation : Cf. secret.
Dissonance : 203, **363 s.,** 368, 370, **381 s., 491-7,** 561, 642, 746.
Distinction : 376, 377, 494. — Cf. schizoïde, opposition, révoltés, anarchisants, récrimination.
Distraction : 261, 272, 285, 363, 365 396, 442, 446, 447, 471, 495, 622, 658 672, 736-7, 747.
Docilité : Cf. soumission.
Doctrinaires : 294, 375, 378, 454, 658.
Dogmatisme : 644, 647, 649, 653, 657, 658, 667, 670.— Cf. fanatisme, doctrinaires.
Double (thème du) : 541, 559 n.
Douceur : 296, 515, 574, 580.
Douteurs : 653, 655, 682, 688.
Droite-gauche : 318, 583.
DUBOIS DE BERNE : 272, 274.
DUGAS : 316, 353, 567, 594.
DUHAMEL (G.) : 359.
DUNCKER : 655.
Duplicité : 254.
DUPRÉ : 30 s., 207, 231 s., 279 n., 389, 504, 564, 747.
DUPUIS (L.) : 29, 527.
Durée vécue : 301, 302, 307, **319 s.,** 371, 449.
Dureté : 579, 580.
Dureté (phobie de la) : 505.
DWORESKI : 16 n.

E

Échauffés (esprits) : 652.
Échec : 156, 271, 362, 388, 390, 415, 463, **455-7,** 704, 724.
Économie (tendance à l') : 334 s., 408, 549, 562, 703.
Éducation : oppressante : 99-100, **521,**

528, 610 ; sévère ou autoritaire : **102**, 103, 104, 134, 363-4, 368, **387**, **521**, 560, 572, 602, 609 n., 642, 645, 704, 716, 718 s., 720, 736, 757 ; molle : 103, 104, 572 ; et nervosité : 104 ; sexuelle : 144 s., 653 ; motrice : 207 s. ; de l'émotif : 248 s. ; de la fonction du réel : 345 s. ; et adaptation : 361 s. ; du dissonant : 381 s. ; du mythomane : 397-8 ; de l'irrésolu : 429-30 ; de l'impulsif : 432 ; de l'initiative : 439 ; négative : 102, 440 ; de la volonté : 467 s. ; de l'instinct : 474 ; du paranoïde : 571-3 ; de la combattivité : 578, 580 ; de la vie matérielle : 584-5 ; libérale : 618 ; de la valorisation : 618 ; de l'intelligence : 642 ; de la curiosité : 662-3 ; morale : 705-6 ; religieuse : 756 s.

Éducatif (milieu) : 113 s.

Effacement : 314, 549, 573.

Effort : 345, **441 s.**, **470-2**, 476, **673-4**, 736-7.

Effronterie : 497.

Égalitaire (sentiment) : 525, 563, 604, 613.

Égocentrisme : 243, 251, 347, 349, 354, **360-1**, 446, 487, 500, 501, 508, 529, 535, 554, 556, **557-561**, 586, 636, 669, 677, 679, 681, 703, 704, 705, **708-11**, 728, 768.

Égoïsme : 256, 409, 411, 489, 532, **561-2**, 616, 630-1.

Élation (sentiments d') : 277, 463.

Élégance : 376, 377.

Éléments (quatre) : 126, 182-3.

Éloignement (délire d') : 310, 314.

Éloquence (goût de l') : 503, 507-8.

Émancipation (réactions d') : 612-13.

Emballés : 652.

EMERSON : 767.

Émotive (constitution) : 31.

Émotivité, émotif : 26, 158-9, 171, 173, 181, 199, 200, 204, **231 s. (chapitre V)**, 324, 357, 393, 409, 418, 424, 428, 430, 436, 446, 462, 477, 488, 495, 532, 533, 587, 589, 625-6, 645 ; 646, **650 s.** ; 658, 661, 712, 753, 762.

Émotivité (résistance à l') : 476.

Empirique (tour d'esprit) : 360.

Emphase : 205, 379, 568.

Empoté : 378, 440.

Empressement : 439.

Emprise (sentiments d') : 371, 490 n., 527, 550.

Émulation : 512-13, 604.

Encombrement (sentiments) : 313.

Énergie : 173-4.

Enfance : 587, 757.

Enfant (amour des) : 97.

Enfant et famille : 97 s. ; sexualité : **144 s.** ; 164-5 ; et adulte : 166 ; **167-8** ; turbulent : 295, 447 ; émotif : **233** ; inémotif : 246 ; et le monde extérieur : 348-9 ; malheureux : 387, 529, 557-**8**, 566, 574, 577, 610 ; et autrui : 483 s. ; dépendance : 519 ; et possessivité : 550 ; et affirmation du moi : 553 s., paranoïaque : 571 s. ; infériorisation : 609, 615 ; développement de la pensée : 634-6 ; développement de la moralité : 703-6, 718-9 ; religion : 756 s.

Enfant gâté : 103, 167, 474, 528, 529, 550, 557, 571, 610, 618, 749 n.

Enfant modèle : 611.

Enfant naturel : 642.

Enfant unique : 106, 148, 557.

Engagement : 456, 587, 601 ; intellectuel : **691 s.**

Ennui : 277 n., 280, 329, 417, 420, 545.

Enracinement (besoin d') : 311.

Entêtement : 294, 409, 423, **452**, 653.

Entièreté : 295, 296, 568. — Cf. systématique (esprit).

Entrain : 268, 360.

Entraînement : 512.

Envie : 529.

Épanouis (êtres) : 312, 319.

Éparpillé : Cf. dispersé.

Épileptiques : 205, 280, 295, 645.

Épileptoïde : 32, 295, 297, 314, 321, 431, 508, 648, 679.

Épimétique (type) : 425.

Erasme : 697-9.

Ereuthophobie : 611.

Erotisme : 135 ; buccal : 144 ; anal : 144-6, 293, 462 ; religieux : 465, 761.

Erotomane : 570.

Escrocs : 392, 393, 748.

Esotérisme : 377, 569, 661.

Espace vécu : **307 s.** ; 339, 345, **407**, 545, 549, 624, **664-6**.

Espérance : 324.

Espiègle : 447.

Esprits (saillies) : 303, 426, 645, 654, 659.

Estomac (maladies d') : 226, 627.

Éternité (sentiments d') : 315, 330 s.

Étourderie : 430 s.

Étrangeté (sentiments d') : 365.

Étroit : Cf. conscience.

Événements : 115.

Exactitude : 707.
Exagération : 243, 262, 446.
Excentricité : 443, 570, 605.
« Exception » (type) : 558, 564.
Excitation : 200, 298, 357, 374, 432, **443-4,** 470, 497 n.
Exécutant (aptitude à être) : 481, 536.
Exhibitionnisme : Cf. ostentation.
EXNER : 150.
Expression (tendance à l') : **208-10,** 340.
« Extérieur » : 77, 117, 317, 371, 380, 409, 678.
Extériorisation : Cf. extraversion, ostentation.
Extéroceptif : 236.
Extérofectif : 396, 418, 422.
Extravagance : Cf. excentricité.
Extraversion : 80, 201, 210, 303, **307 s.** 360, 542, 561, 582, 588, 672, 677, 714, 752, 765.
Extrémisme : 605, 642.
EYMIEU (A.) : 367.

F

Fabulation : 391.
Faiblesse (morale) : 707.
Faiblesse psychologique : **268 s.,** 310, 356, 428, 460, 507, 524, 526, 528, 562, 580, 620, 644, 768.
Famille : **97-107,** 487, 489, 516, 519, 532, 556, 609, 617, 642, 718, 748.
Fanatisme : 285, 305, 341, 377, 379, 380, 381, 509, 630, 632 n., 648, 679, 688, 715, 758, 762, 767, 769. — Cf. dogmatisme.
Fantaisie : 454.
Fantasques : 652.
Fatalité (sentiment de) : 466.
Fatigabilité : 174, 235 n., **268 s.,** 285, 365 n., **444 s.,** 446, 460, 462.
Fatigue (résistance à la) : 444-6.
Faux (esprit) : 661.
Femme : — et homme : **157-160,** 174, 176, 180, 272, 285, 288, 298, 311, 392, 523, 536, 562, 564, 589, 615, 624 s., 651, 761 ; — et vieillesse : 166 ; émotivité : 243.
FÉNELON : 731-2.
FERENCZI : 516 n., 554.
Fermeté : 307, 458.
FERNALD : 16.
Fidélité : **330-31,** 361, 448, 601.
Fierté : 572, 578.
Fièvre : 226, 627.
Fixation : parentale : 99 ; maternelle : 154.
Flagellation : 725, 617.
Flatterie (sensibilité à la) : 507.
Flegmatique (tempérament) : 185, 204, 247, **257,** 297, 374, 422, 503, 521, 530, 534, 655, 658, 714, 717, 746, 753, 763, 768.
Force psychologique : 263 s., 274, **275 s.,** 472, 580, 643-4.
FOREL (Dr) : 753.
Forme (préférence de la) : 83.
Formalisme : 376, 377, 494, 762, 763.
FOSTER : 641.
FOUILLÉE : 14, 193.
Fragilité : 249, 302.
Franchise : 243.
FRANÇOIS DE SALES : 731 s., 738.
FRANK : 680 n.
Fraternel (milieu) : **105-7.**
Frénésie (double) : 691.
FREUD, Freudisme : **34-5,** 44, **49-50, 132-6, 141 s.,** 165, 266, 387, 389, 396, 420, 440, 451, 466 n., 503, 516, 525, 538, 540, 554, 558, 591, 596 s., 613, 642, 662, 703, 707, 723, 726, 731, 740, 749, 751, 752.
FREUD (Anna) : 703.
FROEBEL : 656.
Froideur : 372, 374, 375, 377, 378, 496. — Cf. flegmatique.
Fugues : 311, 496.
Fuite des idées : 196, 289, 446, 622, 671.
Fuite (processus de) : 586. — Cf. repli, schizoïdie.

G

Gaîté : 261, 446, 646.
GALTON : 53.
GARNETT : 646.
Gaucherie : 318, 589.
GAULTIER (J. de) : 388.
GEBSTATTEL : 323, 328.
Générosité : 243, **332 s.,** 361, 428, 434, **668-71,** 733.
Génie (homme de) : 161.
GENIL-PERRIN (Dr) : 388, 564 s., 570.
Gentillesse : 332, 673.
Géométrisme : 372.
GERAUDET : 203.

Geste : 196 s.
Gibier (Dr) : 192.
Gilliland : 16.
Giovanni (Achille de) : **213 s.**
Glacial (comportement) : Cf. froideur.
Glandes endocrines : **169 s.**
Globalisme (pensée) : 635.
Globalisation de l'action : **457-9** ; intellectuelle : 656.
Gloire (goût de la) : 558.
Gourevitch : 194-5, 200, 202, 206, 289.
Gourmandise : **140-1,** 497 n., 550, 557, 748.
Goût (mauvais) : 379.
Grandeur (taille) : 313.
Grandeurs (délire des) : 313, 463, 464, 549, 564, 571.
Graphologie : 203, **208-11.**
Grasset (Dr) : 272.
Gratuite (action) : 425.
Grauvogl : 192.
Gravité : Cf. sérieux.
Grincheux : 496.
Gross : 300-1, 573, 576.
Guillaume : 419-20, 514.
Guindé : 496.
Guitton (J.) : 330.
Gurvitch : 339 n.
Guyon (Bernard) : 574 n.

H

Hâbleur : 615.
Habileté : 204, 206, 426, 454, 646.
Habitude (hommes d') : 255, 260, 304, 328, **421-2,** 424, 762.
Haine : 146, **534-5.**
Hall (Stanley) : 165, 575, 704.
Hardy (G.) : 83.
Hartenberg : 183, 187, 279 n.
Hauteur : 140, 310.
Haut-bas : 317, 615.
Havellock-Hellis : 147 n., 574.
Hawthornf : 17.
Hébétude : 651. — Cf. obtusion.
Helweg : 37.
Henning (Hans) : 18, 535.
Hérédité psychologique : **53 s.,** 621.
Hérétiques : 571, 762.
Héroïsme : 378, 426, 710.
Héros (mythe du) : 387.
Hesnard et Laforgue : 723, 724.
Hess : 175.
Heymans : **22-28,** 54, 158, 238, **251 s.,** 301, 406 s., 427, 436, 450, 623 s., 690.
Histoire comme refuge : 688. — Cf. repliement.
Historique (ambiance) : 109.
Homicides : 569.
Homme et femme : Cf. femme.
Homosexualité : 147, 149, **152-4,** 174.
Honnêteté : 245, 257, 261, 707.
Honneur (sentiment de l') : **579.**
Honneurs (goût des) : 443.
Honorabilité : 708 n., 711.
Honte : 485.
Horrible (goût de l') : 259, 443.
Humanitarisme : 359, 375, 569.
Humiliation (sentiments et manie d') : 317, 364, 368, 466, 610.
Humilité : 388, 578.
Hunter : 423.
Humour : 359, 378, 561, 646, 654.
Hypocondriaques : 352, 570.
Hypocrisie : 749.
Hystériques : 280, 281, 285, 365, **393 s.,** 384, 452, 504, 515, 516, 521, 583, 595-6, 625, 725, 762.
Hyvert : 564.

I

Idéalisation d'autrui : 530.
Idéalisme : 355-6, 375, 377, 378, 379, 380, 414, 569, 623, 627, 715, 720, 729, 761, 766.
Idées inverses : 682.
Identification : 516, 533.
Imagination : 252, 343, 349, 365, 378, **383-405,** 409, 413, 446, 471, 575, 615.
Imbécile : 692, 693.
Imitation : 419, 431, 484, 485, 514.
Impatience : 418, 430, **436-7,** 474, 555.
Impétuosité : 477.
Impolitesse : Cf. Politesse.
Improbité intellectuelle : 652.
Improvisateurs : 408, 457, 646.
Impudicité : 451, 617.
Impulsivité : 203, 241, 253, 259, 299, 302, 333, 408, 426, **430-2,** 442, 455, 652, 685, 750.
Inachèvement (sentiments d') : **459-61.**
Inacceptation de soi : 737-8.

Inactivité : 252, 259, 364, **409 s.**, 421, 437, 451, 488, 707, 714, 744, 766, 767 s.
Inadaptabilité sociale : 749.
Incitation au travail : 444.
Inconscient : 287, **541-3,** 588, 600, 764.
Inconstance : 301, 446.
Incorrigibilité : 748.
Incuriosité : **662-3.**
Indécision : 254, 306, 368, **428 s.,** 623, 655, 688.
Indépendance (goût de l') : Cf. autonomie.
Indifférence : 254, 255, 488, **508-10, 530,** 744, 746, 748, 750, 761.
Indifférenciés : 583.
Indignation : 728.
Indolence : Cf. apathie.
Indulgence : 359, 745.
Inémotivité : **246 s.,** 284, 421, 422, 480, 488, 656, 657, 744, 746.
Infériorité (sentiments ou complexe d') : 150, 157, 364, 501, 520, 521, 522, 524, 556, 577, **608-14,** 722.
Infidélité : 617.
Infinité (idées d') : 313, 314.
Infirme : 613.
Influençabilité : 431, **516-7.** — Cf. suggestibilité.
Ingérence (manie de l') : 526.
Inhibés, inhibition : 204-5, 207, 246, 340, 407, 419, 428, 473, **475,** 494, 510, 646, 651, 736.
Initiative : 409, **438 s.**
Initiation sexuelle : **150-1.**
Injure (propension à l') : 301, 616.
Innocence (complexe d') : 712, 730.
Insensibilité : 373, 374.
Insincérité : Cf. mauvaise foi.
Insistance : 442.
Insociabilité : 293, 302, 342, 374, 495, 497, 749.
Insolence : 497.
Insouciance : 430.
Inspirateurs : 481.
Instabilité : 171, 173, 174, 186, 241, 253, 258, 261, 269, 271, 289, 293, 298, 299, 302, 396, 410, **446-8,** 462, 622, 649, 652, **671-2.**
Instinct : **131 s.,** 474-5, 627 s., 761 s.
Intégration (Jaensch) : 601, 678.
Intelligence **(ch. XI, 619 s.)** — des émotifs : 243, 650 s. — des primaires : 302, 650 s. — des secondaires : 305-6, 650 s. — des cycloïdes, 357, 650. — créatrice et assimilatrice : 673 ; et réalité : 689 s. ; et action : 692 s. ; et religion : 769-70.
Intellectuel (milieu) : 114.
Intellectuel (type) : 434, 590, 654-5, **696-99.**
« Intérieur » : 77, 117, 317, 371, 380, 400, 586, 678.
Intériorité : 70-1, 342, 371, 531, **585 s., 677-8,** 681, 716, 760.
Interrogative (attitude) : 372.
Intimité : 310, 314, 343, **492,** 513.
Intolérance : Cf. fanatisme.
Intransigeance : 376, 696. — Cf. Tout ou rien.
Introjection, 68, 465, 485, 516, 533, 545, 598, 614 n.
Introversion : 201, 306, 307, **339 s.,** 360, 380, 441, 465, 559, 561, 589, 621, 623, 642, 661, **677-8, 715-16,** 765.
Intuitivité : **653, 655-6.**
Inventeurs (petits) : 439, 571.
Inventivité : **672-6.**
Ironie : 373, 378, 544, 561, 572, 650, 654, 677, 682.
Irréalisme : 381 s.
Irréalité (sentiments d') : 326, 549, 581 n., 594-5, 613. — Cf. dépersonnalisation.
Irrésolution : Cf. indécision.
Irritabilité : 171, 172, 226, 272, 299, 377, 629-30.
Isolement (recherche de l'). — Cf. solitude.

J

Jaensch : 21-22, 55, 82, 346, 380, 601, 678.
Jalousie : 310, 384, 529, 554, 566, 570.
James (W.) : 485.
Janet (Pierre) : 235, 236, 237 n., 266, 271, 272 n., 279 s., 296, 321, 323, 326, 328, 334, 347, 355, 366, 370 n., 394 s., 411 s., 420 n., 424, 428, 429, 430, 432, 437, 438, 442, 443, 446, 452, 455, 459 s., 466, 469, 473, 494, 495, 499, 502, 505 s., 513 n., 521, 522, 524, 527, 549, 550, 562, 576, 591-2, 593-4, 595, 600, 608, 648, 650, 664, 681, 688 n., 722, 723, 763, 766, 767.
Jaspers : 308 n., 318, 493 n., 594.
Jeu de mots : 647, 649.
Jeux (aptitude aux) : 659.
Joie : 277.
Jones : 143-7, 151, 751.

Journaux intimes : 605.
Jovialité : 261-2, 358-9.
Jung : 49, 55, 340, 354, 365, 501, 582, 590, **597-8**, 601, 632, 692 s., 756 n., 770.
Jubilation (délire de) : 463.
Justification (dialectiques de) : 630, 651, 655.
Justice (passion de la) : 525, 563.
Justice immanente : 726.
Juvénilité : 606.

K

Kafka : 102 n., 108 n.
Kierkegaard : 102, 493 n., 495, 609 n.
Klages : 48-9, 209, 210, 333, 339-40, 564, 633, 684 s.
Köhler (Elsa) : 555.
Kosanof : 54.
Kovarsky : 474.
Kraepelin : 295, 357 n., 369, 444, 446.
Kraft-Ebing : 154, 570 n.
Kretschmer : 32, 158, 161, 193, 203, 213, 222, 237, 290, 291, 355 s., 369 n., 373 s., 565.
Kroh : 65, 301.
Kunkel : 37, 103, 360, 535, 557, 562, 610.

L

Lacassagne : 749.
Laforgue (Dr) : 455, 467, 723, 724.
Laideur (sentiment de) : 379, 611.
Laignel-Lavastine (Dr) : 234, 763-4.
Landor : 645.
Landowski (J.) : 473.
Langage : 113, **410 s.**, 424.
Langues (aptitude aux) : 244, 654.
Lanke : 305.
Lapicque : 234.
Largeur d'esprit : Cf. conciliation, ouverture au réel.
La Rochefoucauld : 729, 754.
Lasowski et Tytchinov : 290, 293 n.
Lefrancq et Brunfaut : 72, 247, 251.
Lemonnier (Dr) : 753.
Lenteur : 103, 170, 173, 185, 192, 214, 269, 289, **290 s.**, 358, 368, 425, 622, 646-7.
Lettres anonymes (rédacteurs de) : 392.
Leptosome : 222, 373.
Le Senne (E.) : 22 n., 252.
Leuba (Dr) : 768.
Levy (P. E.) : 250.
Lewin : 458, 473.
Liberté (goût de la) : 307, 404, 456.
Liberté de mouvements : Cf. aisance.
Libido captative, oblative : 557.
Liepmann : 447.
Limites (sentiment des) : 739.
Lombroso : 575, 748, 749.
Lombroso (Gina) : 562, 625-6.
Longiligne : 214, 221.
Lortsch (Dr) : 741, 762.
Loyauté : 408.
« Lourdaud » (type) : 103.
Lourdes (miracles de) : 394 n.
Lourdeur : 103, 358.
Lucas-Lebreton : 569 n.
Luxe (goût du) : 377.
Lymphatique : 185, **189-90**, 623.
Lyrisme : 378, 680.

M

Mac-Auliffe : 180, 216 n.
Mach : 633.
Madinier : 593.
Maeterlinck : 458.
Magie : 410.
Magnan : 30.
Maine de Biran : 593.
Maladie : 218-9, **223 s.**, 613.
Malades imaginaires : 393 s., 506, 725.
Maladresse : 196, 200, 204, 206, 555.
Maniaque : 203, 289, 325, 357-8, 470, 645.
Maniaque-dépressive (Psychose) : 357 n.
Maniérisme : 205, 376, 381, 605, 606, 611, 667, 683, 690.
Manouvrier et Bertillon : 212.
Mariage : 105, 108, 155-6.
Marottes : 420, 426.
Marro : 704.
Martin et Mourret : 749.
Marx (K.) : 616.
Masochisme : 575, 576, 723, 761.
Masturbation : 147, 154, 364, 409.
Matérialisme : 75, 122, 584-8.
Mathématiques (aptitude aux) : 94, 351, 377, 657, 658, 663.

Matière : **584-8.**
Mauco : 634 n.
Mauvaise foi : 279, 388, 655.
Mauvaise humeur : 295, 304, 496, 561.
May : 17, 702.
Méchanceté : Cf. agressivité.
Médisance : 745, 748.
Méditatifs : Cf. intériorité.
Mégalomanie : Cf. grandeurs.
Méfiance : 146, **489-91,** 501, 566.
Mélancolie (psychose) : 172, 174, 176, 203, **280,** 314, 328, 329, 330, 417, 438, 471, 607, 614, 725.
Mémoire : 645, 647.
Mendiants thésaurisateurs : 552.
Mensonge : 243, 252, 253, 258, 259, 269, 302, 390 s., 409, 415, 430, 494, 507, 722.
Mensonge vital : 387.
Mentisme : 412.
Mépris : 616.
Mère (influence) : Cf. famille.
Mère (symbolisme de la) : 586.
Métabolisme : 178 s.
Métaphysique (aptitude à la) : 658.
Méticulosité : 146, 157, 316, 462, 527, 543, 611, 616, 661, 753.
Métier : Cf. profession.
Michotte : 473.
Mignard : 601 n.
Mikhailowsky : 92.
Milieu : **74 s.**
Mill (S.) : 686-7.
Millot : 163.
Minkowska (Mme) : 32, 297.
Minkowski : 43, 44, 309, 315, 319, 347, 357 n., 369, 380, 449, 460, 564.
Minutie : Cf. méticulosité.
Miracle (attente du) : 414.
Mise en train de l'action : 444.
Misogynie : 154.
Mode (docilité à la) : 302, 341, 570.
Modestie : 359, 573.
Moede : 512.
Moi (affirmation du) : **Ch. X : 538 s.**
Monakow et Mourgues : 57, 601, 703.
Mondanités (amour des) : 496, 498, 499.
Monnier, 16 n.
Monotonie (résistance à la) : 328, 421.
Montassut : 564 s.
Montessori : 475.
Moquerie : 575.
Moral (acte) : **702 s.**
Morales (préoccupations) : 306.
Morale et caractérologie : 54 s., 599, **752 s.**
Moralisme : 710, 717, 733, 752.
More : 16.
Morel : 30.
Morgue : 565.
M ria : 645, 672.
Morosité : 174, 181.
Morphologie : 210 s.
Mort (crainte de la) : **138-40.**
Morton Prince : 595.
Mosso : 354.
Moteurs (types) : 184, 186.
Motricité : 31, **194 s.,** 344, 345, 351, 382, 406, 453, 583.
Mourgues (Dr) : 320.
Muller (G. E.) : 303.
Multiplicité (adaptation à la) : 267, 271, 488.
Munsterberg : 458.
Musculaire (type) : 216.
Musique (influence de la) : 250.
Mystère (goût du) : 443, 680.
Mystificateurs : 392, 748.
Mysticisme (tendances au) : 316, 375, 377, 571, 714, 764, 766.
Mystiques religieux : 395 n., 581 n., 764.
Mythes : 389, 633-4.
Mythomanie : 31, **389 s.,** 504, 567, 614, 645, 721, 748.

N

Naissance (curiosités sur la) : 150.
Naissance illégitime : 387.
Narcissisme : 147, 152, 344, 363, 500, **502 s.,** 558, **559,** 561 n., 575 n., 586, 679, 688-9.
Nathan : 56.
Nationalités : **111-13.**
Nature (sentiment de la) : **130-1,** 359, 466, 496, 570, 587.
Naturel : Cf. aisance.
Naturisme : 730.
Nécrophilie : 575.
Négativisme : Cf. opposition.
Négligence : 379.
Néologisme (tendance au) : 370, 570, 666.
Néophytes : 632.

NERB : 623.
Nerveux (Adler) : **615-16.**
Nerveux (tempérament) (Heymans) : 186-7, 191, 258, 408, 428, 448, 488, 503, 515 n., 533, 534, 623, 651, 654, 655, 661, 711, 765.
NEUMANN : 442.
Nevroses : 559, 561, 637, 750, 751, 753.
NIEMEYER : 397.
NIETZSCHE : 508, 561, 668, 707, 708, 724-5, 729, 754, 763, 768.
Nihilisme : 575, 689.
Nomadisme : **84-5.**
Notoriété (désir de) : 390.
Nouveau (goût du) : 302, 341, 652.
Nudisme : 570.
Nutrition (instinct de) : **140-1.**

O

Obéissance : 453, **522-3.** — Cf. soumission.
Objectivation (fonction d') : 339.
Objectivité (esprit d') : 247, 254, 257, 306, **360,** 622, 631, 657, 667, 678, 691.
Objets (société des) : Cf. choses (amour des).
Obscurité (expression) : 316, 402, 570, 637, 666-7, 683.
Obséquiosité : 432, 504, 508, 522, 565.
Observation (don d') : 259, 442, 626, 651, 656, 657.
Obsessions : 293-4, 322, 368, 412, 444, 663.
Obstacle (affrontement de l') : **435 s.**
Obstination : 145, 468.
Obtusion : 375, 378, 560.
Occultisme (goût de l') : 569.
ODIER (Dr) : 549.
OLLIER (Dr Ch.) : 611.
Ombre (thème de l') : 541.
Onanisme : Cf. masturbation.
Ongles (se ronger les) : 374, 446, 520, 576.
Onychophagie : Cf. ongles.
Opinion (sensibilité à l') : 519-20, 680.
Optimisme : 252, 277, 360, 690.
Opposition (goût de l') : 465, 496, **497,** 530, 560, 602, 615, **681-3,** 704, 713, 719, 748.
Ordre (goût ou manie de l') : 262, 306, 519, 543. — Cf. méticulosité.
Organisation (aptitude à l') : 408-9.
Orgueil : 463, 469, 563, 573, 709.
Orientation dans l'espace : 307-8.
Originalité (besoin d') : 166, 168, **603-7,** 646.
Ostentation, exhibitionnisme : 303, 340, 408, 493, **502-3, 548,** 559, 565, 642, 662, 679, 721, 724.
Oubli : 243-4, 301.
Ouverture de conscience : Cf. conscience (largeur-étroitesse).
Ouverture au réel : **661-3, 711-13.**
Ouverture à autrui : **532-33.**
OZAM : 595.
OZERETZKI : 194-5.

P

Pacifisme : 578.
Parade : 484, 485.
Paradoxe (goût du) : 605, 683.
Paranoïaque : 30, 293, 299, 310, 311, 368, 469, 493, 501, 511, 550, **564-73,** 606, 607, 613, 614, 637, 647, 666, 677, 679, 683, 688, 725, 729.
Parathyroïdien : 171.
Parcimonie : **146, 527,** 667-8.
Parental (milieu) : **99-103,** 482. — Cf. Famille, Éducation.
Paresse : 226, 255, 269 s., 291 s., 409, 417, 748.
Paroles (accord avec les actes) : 302, 409, 424, 692.
Partialité : 305, 433.
Passé vécu (attachement au) : 253, 304, **327 s.,** 450, 587.
Passionnés (tempéraments) : **262,** 408, 448, 494, 526, 533, 534, 578, 647, 653, 654, 708, 710, 717, 765.
Passivité : Cf. soumission.
Patience : 408, 423, 624.
PAULHAN (Fr.) : 14, 326, 601.
Pauvreté : **91-2,** 415.
PAVLOV : 407.
Paysan : **85-8,** 541, 552, 760.
Pédantisme : 146, 376, 612.
PÉGUY : 316, 333.
PENDE : 177 s., 192 s., 213 s.
Pensée mythique : 633 s.
Percussion (force de) : 662.
Père (influence du) : Cf. Famille.
Perfection (goût et manie de la) : 145, 413, 442, 461, 625, 738.
Persécutés : 324, 368, 564, 566, 568, 577, 611.

Persévérance : 321, 431, **445 s.**, 673.
Persévération : 293, 294, 295, 303-4, 307, 342, 419-20, 435, 447, 452.
Personnalisation : 591, 607.
Personnalité (dissociation) : 595-6.
Perte (sensibilité à la) : 703.
Pervers : 31, **137,** 497, 564, 577, 617, 703, 704, 717, **747 s.**
Pessimisme : 571, 644, 677, 725. — Cf. dépression.
PETERMANN : 37, 50.
Petitesse (de taille) : 313, 317, 620.
PEUM : 473 n.
Peur : 241, 249, 408, 418, 572, 601, 631.
PFAHLER : 54, 268, 301, 303, 380.
PFANDER : 37, 346.
PFISTER : 151 n., 740 n.
Pharisaïsme : 387, 501, 517, **728 s., 754-5,** 767.
Phénoménologie et caractérologie : 43, 703 n.
Philanthropie : 499, 707.
PHILIPS : 445.
Physiognomonie : **224-5.**
PIAGET : 410, 553 s., 634, 703 n.
PICHON (Dr) : 153, 557, 572 n., 636, 637, 751.
PIERON : 634 n.
PINARD (J. W.) : 342.
Pithiatisme : 394. — Cf. hystérie.
Pitié : Cf. compassion.
PITRE et REGIS : 595.
Pituitaire (hypo et hyper) : 173, 622.
Plaire (besoin de) : **505-8.**
Plat (type) : 219-20.
Plénitude (sentiments de) : 463.
POE (Edgar) : 569.
Poésie (aptitude à la) : 259, 287, 316, 359, 378, 399 s.
Polémique (aptitude), 659, 680, 681.
Politesse : 140, 377, 565, 605, 666.
Politique (sens) : 458, 652.
Politiques (attitudes) : 103, 111-2, 360, 375, 451, 454, 455, 498, 499, 507, 571, 578, 605, 642, 760. — Cf. anarchisants, conformisme, conservatisme.
Ponctualité : 140, 145, 242, 261, 408, 409, 454, 611.
Poseur : Cf. maniérisme.
Positif (esprit) : 657.
Possession (instinct de) : 453, 485, **544 s,** 585, 683, 703.
Posturale (fonction) : 196-7.
Potomanie : 140.
Pouvoir (goût du) : 258.
POYER : 53.
PRAETTE : 458.
Pratique (sens) : 255, 256, 261, 262, 357, 359, 408, 454, 658, 711.
Préciosité : 605, 606, 666, 668, 676, 679.
Précision : 203, 207.
Précision (manie de) : 442, 462, 695.
Préjudice (délire de) : 550.
Présence (sentiments de) : 318.
Présence d'esprit : 302, 408, 454.
Présent vécu : 325 s.
Présentisme : 326 s.
Présomption : 438.
PRESSAY : 16.
Prétention : 565, 573, 616, 645.
Preuve (indifférence à) : 637, 683.
Prévoyance : 409.
PREYER : 208, 209 n.
Primaire (Heymans) : 205, **300 s.,** 321, 326, 341, 408, 423, 424, 426, 430, 436, 439, 457, 463, 465, 480, 507, 513, 589, 646, **650 s.,** (intelligence), 655, 658, **711-2,** 729, 765.
Primaire (esprit) : 606, 647.
Primitifs : 109, 418, 567, 575, 633-6.
Principes (homme à) : 468, 717.
PRINZHORN : 334, 564, 750.
Probité : 379, 679.
Procès (goût des), processivité : 570.
Prodigalité : 146, 242, 409, 552, 748.
Profession : 91, 93 s., 543, 552, 572, 577, 587, 723.
Profondeur : 316, 318.
Projection : **499-501,** 588, 679, 744.
Promesse (fidélité à la) : 302.
Prométhique (type) : 425.
Propagandistes (tempéraments de) : 651
Propreté : 140, 146, 262, **602,** 721.
Proprioceptif : 236, 370.
Propriofectif : 396.
Protection (besoin de) : Cf. repliement.
Protection (systèmes de) : 629 s., 688. — Cf. ordre, propreté, avarice.
Protestation virile : 615.
Provocant (ton) : 680.
Prudence : 433.
Pruderie : 120-1, **492,** 501, 720.
Pseudonyme (goût du) : **677.**
Psychiâtrie et caractérologie : **28-35.**

Psychanalyse : Cf. Freud.

Psychasthénie : 237, **279-81,** 291, 310, 328, 367, 410, 444, 460, 462, 490, 502, **524,** 568, 661, 688, 722, 723.

Psychologie : 9 s. ; des profondeurs : 50-1 ; géographique : 83 s. ; collective : 535 s.

Psychologisme historique : 590.

Psychoses : 497, 601, 725, 750.

Psychotechnique : 444.

Psychothérapie : 228-30, 740-1.

Puberté : **151 s.,** 165, 350, 465, 486, 541, 571, 605, 704-5, 761.

Pudeur : 452, **492,** 555 n., 666.

Puérilisme : 101, 154-6, 157, 542.

Puissance psychologique : 262.

Puissance (volonté de) : 575, 579, **615 s.**

PULVER : 209, 583 n.

Punir (besoin de) : 729. —Cf. autopunition.

Pureté (recherche et manie de la) : 120, 146, 155, 317, 375, 686, 715, 716, 759.

Puritanisme : 720, 761, 768.

Pusillanimité : 438, 542, 549, 552, 724.

Pycnique (type) : 206, 223.

Q

Question régressive : 687.

R

Rabâcheur : 420.

Race : **160-3,** 622.

Radicalisme politique : 451.

Raideur : 199, 205, 271 ; **293 s.,** 303, 305, 306, 371, 376, 380, 424, 426, 440, 452, 456, 464, 468, 469, 476, 518, 568, **647-50** (intellectuelle), 664. — Cf. persévération.

Rancune : 253, 260, 304.

RANK (Otto) : 559.

Rapidité : 170, 171, 184, 192, 214, **289 s.,** 360, 426, 430, **645-7.**

REBOUL-LACHAUX : 606 n.

Récidivistes : 749.

Récrimination (manie de) : 577.

Recueillement : 441-2, 586.

Redresseurs de torts : 570.

Réalisme, réel (sens du) : **337 s.,** 440, 449, 588, 666.

Réalisme enfantin : 637.

Réflexe (comportement) : 407.

Réflexion : **680 s., 685 s.**

Refoulement, refoulés : 148, 150, 152, **451,** 474.

Refuges (attitudes de) : 586. — Cf. Vu (être).

REGIS : 569.

Régressions psychiques : 365.

Regret : 327, 371.

REICH : 751.

REIK : 724.

Rein (affections du) : 226.

Religion : 168 ; et caractère : **755 s.,** des émotifs : 245, 762 ; des inémotifs : 247, 763 ; des sentimentaux : 260 ; des schizoïdes : 376 ; des actifs primaires : 408.

Religiosité : 465, 761.

Remords : 304, 327, 389, 720.

Répartie (don de) : 645. — Cf. esprit.

Répétition : 420.

Repliement : 313, 363, 365, 386, 450-1, 465, 491, 586, 643, 657, 660. — Cf. dissonance, schizoïdes.

Repos : 449.

Représentation (besoin de) : 210, 397, **510-2.** — Cf. ostentation.

Réserve : 306, 344, 346, 373, 589, 677, 716.

Résignation présomptive : 436.

Résolution : **427 s., 472 s.**

Respect : 522.

Respiratoire (type) : 217.

Responsabilité : 695, 752 ; décharge de — : **727 s.,** 747.

Ressentiment : 383.

Retentissement : 26, **300 s.**

Retour (sens du) : 650.

Rétracté : 237.

Revendicateur (esprit) : 146, 524-6, 529, 550, 563-4, 570.

Rêverie : 259-60, 363, 371, 386, 413, 427, 495, 622, 686, 688.

Révoltés : 103, 168, 200, 455, 523-4, 556, 560, **562-4,** 568, 571, 719-20, 748, 759. — Cf. revendicateurs, anarchisants.

Richesse : **90-1.**

Rigidité : Cf. raideur.

Risque (goût du) : 242, 434, 438.

ROBIN (G.) : 249, 389, 395, 500, 760, 783.

Robinsonisme : 570.

ROGUES DE FURSAC : 551, 606.

Rond (type) : **220-1.**

Rondeur : 359.
Ronger (manie de) : 446. — Cf. ongles.
RORACHER : 473.
RORSACH : **16 s.**, 668.
ROSSOLIMO : 647, 675.
ROUGEMONT (D. de) : 155.
ROUSSEAU (J. J.) : 73, 102, 675, 747.
ROYCE : 485.
Rumination : 653, 681.
Rythmes psychologiques : **288 s.**, 376, 412, 420 ; — intellectuels : **643-50**.

S

Saccade (rythme en) : 298-9.
Sacrifice : 440.
Sadisme : 144, 146, 152, **574, 577,** 748.
Sadique-anal : 144-6, 293, 462, 749 n.
Saisons : 126, 180.
Saleté, salacité : 365, 374, **602,** 721, 748, 749 n.
SANDWICK : 637.
Sang (obsession) : 680 n.
Sanguin (tempérament) : **256,** 359, 448, 488, 530, 531 n., 534, 562, 623, 645, 647, 655, 658, 659, 711, 763, 765.
Sanguins (groupes) : 194 n.
Sans-gêne : 526.
Santé : 227, 267, 351, 626-7, 643, 707, 761.
Sarcasme : 378.
SARTRE : 60, 317, 337, 366 n., 384, 404.
Satisfaction : 359.
SAUDECK : 209.
SAUSSURE (de) : 751.
Sauvagerie : 140, 363, 452, 495. Cf. dissonance.
Scandale (goût du) : 502-3, 570.
Scepticisme (penchant au) : 623, 631, 690.
SCHAUS (O.) : 486.
SCHAEFFER : 574.
SCHELER (Max) : 703.
Schizothymes et schizoïdes : 32, 157, 203, 206, 222, 347, **369 s.,** 389-90, 395, 401, 449, 462, 491, 495, 496, 513, 534, 535, 566, 586, 603, 623, 637, 644, 666, 683, 687, 688, 715, 752, 766, 769. — Cf. dissonance, fuite, refuge, repliement.
Schizophrénie : 32, 294, 310, 314, 32 -2, 325, **369 s.,** 438, 466 n., 495, 497, 511, 564, 606, 628, 645.
SCHOLL : 83.
Scientifiques (aptitudes). — Sciences abstraites : 303, 349, 379, 625, 663 n. — Sciences naturelles : 360, 659, 663 n.
SCOTT (Dill) : 512.
Scrupuleux : **367-8,** 428, 430 n., 462, 527, 573, 614, 617, **715-6,** 767.
Secondarité (Heymans) : 205, 253, **300 s.,** 342, 408, 409, 422, 424, 426, 451, 452, 461, 468, 477, 505, 536, 607, 653, 655, 660, 717, 720, 729, 737, 765.
Secret (conduite du) : 304, 340, 342, **492-5,** 502, 544, 603.
Sectes (amour des) : 375, 496, 571, 729, 760, 769.
Sectarisme : Cf. fanatisme.
Sécurité (instinct de) : **138-40,** 633.
Sédentaire : **84-5.**
Séducteurs : 393.
SEGLAS : 390, 564.
Sensualité : 140 s., 267, 302, 359, 378, 409.
Sensibilité (hyper) : 373-4, 377.
Sensiblerie : 507.
Sensoriel (type) : 582.
Sentimentalité : 278, 359, 515.
Sentimentaux (tempéraments) : **259,** 408, 428, 448, 488, 491, 494, 534, 544, 653, 654 n., 661, 714, 717, 761.
Sérénité : Cf. calme.
Sérieux : 145, 254, 257, 261, **273,** 293, 306, 379, 413, 425, **456,** 469, 471, 536, 558, 568, 645, 647, 655, 660, 674, **676,** 710, 717.
SÉRIEUX et CAPGRAS : 387, 564, 570.
Serviabilité : 533, 708 n.
Sévérité : 707, **720,** 744.
Sevrage : 440.
Sexualité : 139, **140-160,** 172, 291, 354, 408, 438, 570, 573, 575, 616, 621, 622, **623 s.,** 748, 761.
SHAWRAN (P.) : 473.
SIGAUD (Dr) : 215 s., 237, 290.
SILBERER : 389.
Silence (goût du) : Cf. taciturne.
SIMMONET (H.) : 574 n.
Simplicité : Fausse — de vie : 415.
Simulation : 391, 394, 748.
Sincérité : 655, 712.
SINETY (de) : 764 n.
Situation (conscience de la) : 308, 665.
Snob : 630.
Sobriété : 141, 379.
Sociabilité : 488, 645, 666. — Cf. autrui.

Solennité : Cf. sérieux, sublime.
Solitude (goût de la) : 261, 363, 384, 491, 495, 513, 569.
Solitude (horreur de la) : 521.
SOLOVIEV : 493 n.
Somptuosité : 680.
Sottise : 645.
Souffrance : 581.
Soumission (goût de la) : 108, 364, 409, 431, **452-3,** 486, 506, **518 s.,** 549. — Cf. direction ; 606, 611 s., 718, 748, 757, 767-8.
Soupçonneux : 566, 567, 644.
Souplesse : 201, 293, 360, 380, 426, 440, 458, 464, 572 ; intellectuelle : **649-51.**
Sournois : 375, 571.
SPAIER : 574 n., 575.
Spasme, spasmophile : 199, 293, 299, 431, 442.
SPEARMAN : 284, 307, 342, 619, 634 n., 641, 646 n.
« Spirituel » : 766.
Spirituelle (vie) : **Chap. XII.**
Spleen : 568.
Sports : 623.
SPRANGER : 37, 59, 165, 605.
Stabilité (besoin de) : 311.
« Star » (type) : 103, 557.
STASHEIM : 665.
STAUB : 525.
STEKEL : 403, 574, 575.
Stéréotypies : 293, 294, 328, 371, 373, 378, 379, 382, 402, 419, 422, 426, 644, 666.
STERN (W.) : 20-21, 165, 651, 656, 674, 694.
STRAUSS : 328.
STRINDBERG : 495, 567 n.
Subjectivité : Cf. intériorité.
Subjectivité (intelligence) : 651.
Sublime (goût du) : 568.
Sublimation : 465, 477, 740 n.
Subtilité : 379.
Succès : **463 s.,** 711, 724.
Suggestibilité : 205, 243, 290, 293, 302, 390, 393, 394, 431, 453, 454, 455, 515, 652.
Suggestion (résistance à la) : 475-6, 515.
Suicide : 247, 280, 617, 748.
Superficiel (esprit) : 301, 318.
Supériorité (sentiments de) : 609, 614-18.
Superstitieux : 431, 765.
Suractions : 433.
Surcompensation : Cf. compensation.
Surestimation de soi : Cf. supériorité.
SURIN (P.) : 732.
Surmoi : 598, 614, **719 s.**
Surréalisme : 379, 400.
Surrénales (glandes) : 173.
Susceptibilité : 310, 373, 446, 589, 613.
SWOBODA : 298.
Sympathie : 535.
Sympathique (système) : **175 s.,** 233, 265, 289, 293, 298, 357, 407, 416, 594, 623.
Syncinésies : 202.
Syneidésis : 601.
Syn rétisme : 635.
Synthétique (intelligence) : 657.
Syntonie : 32, 347, 357 s.
Systématiques (esprits) : 294, 372, 375, 379, 380, 567, 655, 657, 669.

T

Taciturnité : 306, 363, 373, 384, 415, 495.
Tact : 376, 426.
TANZY : 567.
Taquins : 447, 536, 575, **576,** 577.
Techniciens : 257, 657, 658, 714.
Témérité : 360.
Tempéraments : **181 s.**
Ténacité : 379.
Tendresse (besoin de) : 506.
Tension psychologique : **275 s.**
TERMAN : 624, 627.
Terroristes : 577.
Tests de caractère : **15-22, 702 n.**
Théâtre (aptitude au) : 255, 262, 503, 583, 659.
THORNDIKE : 621.
Thymiques (hypo et hyper) : **174,** 622.
Thyroïdiens (hypo et hyper) : **170-1,** 446, 594, 622.
Tics : 442, 446.
Timidité : 291, 294, 342, 368, 373, **416,** 428, 448, 452, 486, 508, 509-10, 549, 555, 556, 571, 589, 606, 612.
Tolérance : 530-1, 592.
TOLSTOI : 566.
Tonique (activité) : 197.
Tonicité (hyper et hypo) : 197, 199, **292,** 295, 382, 431, 649, 681, 750.
Touche-à-tout : 441, 447, 475, 548, 660, 661.

TOULEMONDE : 335.
Tourbillon (rythmes en) : 299.
Tout-ou-rien : 361, 372, 375, 376, 632, 648, 682.
Toxicomanes : 31, 748.
Traditionnalistes : 587.
Tragique (pathos) : 378, 379.
Tranquillité : 358, 359, 373, 374, 631, 707.
Transfert : 465.
Travail : 353-4, 360, 442, 444, 458, 512 s., 536-7, 676.
Travail (capacité de) : 408.
Triomphe (sentiments de) : 463, 464.
Tristesse : 226, 253, 260, **278,** 432, 515, 707, 751.
Tuberculeux : 226, 627.
Turbulent (enfant) : 295.
Typologies : **37-42.**

U

Urbain (milieu) : Cf. villes.
USTERI (Mlle) : 17.
UTITZ : 37.
Utopistes : 569, 623, 686.

V

Vagabondage : 311, 375, 393.
Vagotonisme : Cf. sympathique.
VALERY (P.) : 676.
Valorisation du moi : **607-14,** 705.
Vanité : 243, 259, 303, 306, 392, 497 n., 504, 544, 565, 566, 606, 613, 644, 661, 669, 673, 748.
Vantardise : 392, 503, 615.
Végétarisme : 570, 617.
Velléitaires : 254, 260, 345, 354, 440, 612, 715.
VELTER : 642.
Véracité : 454. — Cf. Paroles.
Verbalisme : **410 s.**
VERMEYLEN : 246, 555.
Vertu et mensonge : Cf. pharisaïsme.
Vêtement : 129.
Vétilleux : Cf. minutie.
VETTER : 495.
Vide (sentiments de) : Cf. Irréalité (sentiments d').
Vieillissement, vieillesse : **165-6,** 168, 325, 487.
Ville (influence de la) : **88-90,** 449, 541, 760.
VIOLA : 215.
Violence : 455.
Virtuosité : Cf. rapidité, habileté.
Visqueux : 297.
Vitesse : Cf. rapidité.
VITTOZ (Dr) : 285 n., 763.
Vivre (goût de) : **137-40.**
Vol : 496-7, 560, 740.
Volonté : **465-73,** 737.
Voluminosité (sentiments de) : 312-13.
Voracité : 140, 748.
Voyeurs : 663.
Vu (besoin d'être) : 393. — Cf. représentation, ostentation.
Vulgarisateurs : 375, 679.
Vulgarité : 379, 721.

W

WALLON (H.) : 196 s., 235 s., 295, 314, 431-2. 447, 481, 555, 634 n., 648, 650, 672, 686, 749 s.
WALTHER : 290.
WANDERLICH : 421.
WAUTHIER : 17.
WEBB : 517, 646, 672, 695.
WEXBERG : 613 n.
WIERSMA : 22-28, 445.
WILD : 673.
WINCKLER : 421.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre Premier

LES APPROCHES DU MYSTÈRE PERSONNEL

Des qualités aux structures 13
Structure typique et structure personnelle 38
Caractère donné et caractère voulu 52
L'au delà du caractère 62

Chapitre Deuxième

LES PROVOCATIONS DE L'AMBIANCE

I. — L'AMBIANCE COLLECTIVE

Milieu objectif et milieu vécu 74
La société des objets 80
L'ambiance naturelle 83
L'ambiance sociale 90
L'ambiance familiale 97
L'ambiance historique 109
L'ambiance psychologique 113

Chapitre Troisième

LES PROVOCATIONS DE L'AMBIANCE

II. — L'AMBIANCE CORPORELLE

Corps et âme 117
L'appartenance cosmique 123
Les poussées instinctives 131
Le goût de vivre 137
L'instinct de nutrition 140
La sexualité 142
La race 160
Les âges de la vie 164

CHAPITRE QUATRIÈME

LES PROVOCATIONS DE L'AMBIANCE

III. — L'AMBIANCE CORPORELLE *(suite)*

Les complexes neuro-endocriniens 169
Les variations du métabolisme 178
Les tempéraments 181
La mélodie motrice 194
Le langage des formes 210
Du corps malade au corps domestiqué 225

CHAPITRE CINQUIÈME

LES PUISSANCES D'ÉBRANLEMENT

La dualité émotive 232
Tableau de l'émotif 238
L'émotivité, racine du caractère 251

CHAPITRE SIXIÈME

L'ACCUEIL VITAL

Force et faiblesse psychologiques 265
La prise de conscience 282
Les rythmes psychiques 288
Le retentissement : persévération et rebondissement (Primarité-secondarité) 300
Espace et durée vécus : Le Moi-ici-maintenant 307
Générosité, avarice 332

CHAPITRE SEPTIÈME

LA LUTTE POUR LE RÉEL

Extraversion — intraversion 339
L'acceptation du réel 346
Le refus du réel 363
Les refuges imaginaires 383
Réel, irréel, surréel 399

Chapitre Huitième

LA MAITRISE DE L'ACTION

Actifs et inactifs 406
Les degrés de l'action 417
L'action maîtrisée. La conscience de l'action. 425
Les puissances de décision 427
L'affrontement de l'obstacle et les régulations de l'action . 435
L'autonomie de l'action engagée 452
La globalisation de l'action 457
La liquidation de l'action 459
Grandeurs et misères de la volonté 467
Les tempéraments d'action 477

Chapitre Neuvième

LE MOI PARMI LES AUTRES

Le refus d'autrui 488
L'utilisation d'autrui 498
La présence d'autrui 510
Ascendance et Dépendance 518
De l'acceptation d'autrui à la dramatique d'autrui. . . 529

Chapitre Dixième

L'AFFIRMATION DU MOI

Le Moi en extension : l'avoir 544
Le Moi en tension : l'affirmation 553
Le Moi en intension : les trois dimensions de la vie personnelle 581
La constance du Moi 592
A nul autre pareil 603
La valorisation 607

Chapitre Onzième

L'INTELLIGENCE A L'ACTION

L'intelligence charnelle 621
L'accueil intellectuel 643

Le dialogue 676
La dramatique de l'intelligence 684

CHAPITRE DOUZIÈME

LA VIE SPIRITUELLE DANS LES LIMITES DU CARACTÈRE

Caractérologie de l'acte moral. 702
La morale caractérologique ou la vocation dans les limites du caractère 734
Expression religieuse et caractère 755

Index Analytique 773



ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN 1946 PAR
LA S. I. L. I. C.
P. S. 2e T. 1946, N° 201

LA CONDITION HUMAINE

Henri de Lubac : *Proudhon et le Christianisme*
Équipe dirigée par Gilbert Gadoffre : *Style du XX^e siècle*
André Frank : *Ciel bas* (roman)
Gennie Luccioni : *Cercles* (nouvelles)
Emmanuel Mounier : *Traité du Caractère*
Emmanuel Mounier : *Liberté sous conditions*
Nina Gourfinkel : *Tolstoï sans tolstoïsme*
Georges Govy : *Sang russe*

LA VIE NEUVE

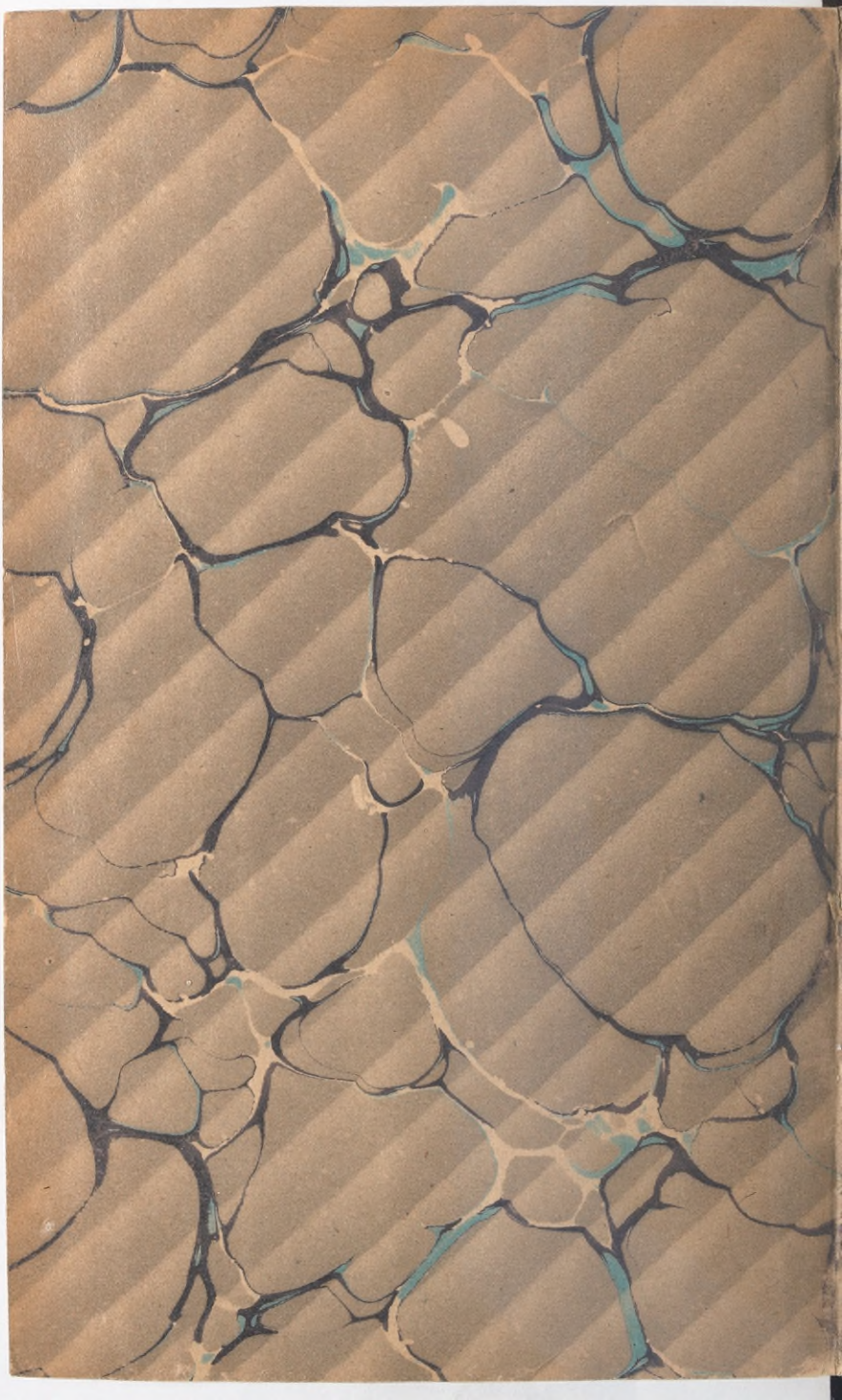
Gilles Ferry : *Une expérience de formation de chefs*
Équipe dirigée par J. Dumazedier : *Bibliothèques de jeunes*
Henri Chatreix : *Au-delà du laïcisme*

LA CITÉ PROCHAINE

Hubert Multzer : *La propriété sans le vol*
Docteur A. Vincent : *Le jardinier des hommes*
François Goguel : *La politique des partis sous la III^e République*

FRONTIERE OUVERTE

Pierre Schaeffer : *Amérique nous t'ignorons*



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00845782 3